



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



263







BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
**AU—BE.**  
~~~~~


BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS
ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS

On doit des égards aux vivants ; on ne
doit qu'à la vérité. (Voltaire.)

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.
DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

—
1811.



AVIS DES ÉDITEURS

SUR CETTE SECONDE LIVRAISON.

A peine arrivée à son début, notre entreprise a déjà subi toutes les contrariétés qui dans tous les siècles, signalèrent le berceau des opérations les plus utiles et des découvertes les plus précieuses. Discussions littéraires et judiciaires; accusations et relations de toute espèce, éloges et encouragements plus nombreux encore, rien n'a manqué à la célébrité de la *Biographie universelle*.

Quelque obscurs que soient les ennemis que nous avons eu à combattre, quelque ridicules qu'aient été leurs moyens d'attaque, ils sont cependant parvenus à exciter l'attention du public, et nous devons avouer que nous n'avons pas eu moins le soin, pour leur résister, de la justice de notre cause, que de l'appui des gens honnêtes et éclairés.

Il s'en faut beaucoup que le triomphe que nous avons obtenu puisse réparer tout le tort que nous avons éprouvé par les doutes jetés sur nos opérations, et les retards apportés à nos travaux; mais loin d'en être découragés, nous allons redoubler d'activité; et, marchant désormais sans obstacles, nous devons nous flatter d'aller à notre but avec plus de rapidité. Convaincus néanmoins des soins qu'exige un pareil travail, on n'aura jamais à nous accuser de précipitation ni de négligence; nous aimons mieux faire un ouvrage qui puisse résister au temps et à la critique, qu'improviser une compilation médiocre et éphémère.

On a fait sur la première livraison quelques observations dont nous ferons bon profit; et nous recevrons avec reconnaissance toutes celles que l'on voudra bien nous adresser encore. Si elles ne nous arrivent pas à temps, elles seront renvoyées. Supplément et *Errata* qui se trouveront à la fin de l'ouvrage.

Ceux des souscripteurs qui ont été étonnés de ce que les deux premiers volumes n'avaient pu contenir la seule lettre A, ne le seront peut-être pas moins de ce que la B et le C remplissent aussi chacun plus de deux volumes; mais il nous suffira de dire que les trois premières lettres de l'alphabet forment dans tous les dictionnaires historiques à peu près un tiers de la totalité. Nous pouvons, au reste, assurer que nous serons toujours fort scrupuleux sur le choix des articles et des détails qui les composent, et que nous n'en admettrons que de vraiment utiles.

L'objection que l'on avait faite sur le grand nombre d'articles orientaux qui se trouvent dans les deux premiers volumes, sera sans objet, si l'on veut considérer que la plupart des noms de l'Orient commencent par la lettre A.

L'orthographe que nous avons adoptée pour ces mêmes noms orientaux a étonné quelques personnes. Cependant il est sûr qu'elle est aujourd'hui consacrée dans un grand nombre de bons ouvrages, et que, devenue plus générale, elle rendra bientôt plus facile la connaissance des langues et de l'histoire orientales.

Enfin, on s'est plaint de l'étendue de quelques articles; et ce qui prouve l'injustice d'une grande partie de ces réclamations, c'est que les mêmes personnes nous accusent d'avoir omis dans ces mêmes articles des détails dont nous pourrions aisément démontrer l'inutilité. Mais nous répondrons à ces objections d'une manière efficace, en donnant de nouveaux soins à toutes les parties de cet important ouvrage.

SIGNATURES DES AUTEURS

DE LA SECONDE LIVRAISON.

MM.

A. Anonyme.
 A. B—T. BEUCHOT (A. J. Q.).
 A—D—R. AMAR-DURIVIER.
 A—D. ARTAUD.
 A—G—R. AUGER.
 B—BE. BALBE.
 B—R j°. BARBIER j°.
 B—E. p. BARANTE.
 B—P. BEAUCHAMP.
 B—I. BERNARDI.
 B—T. BIOT.
 B—Y. BOLLY (M^{me}. DE).
 B—SS. BOISSONNADE.
 B—G. BOURGOING.
 B. N—G. BRUN-NEERGARD.
 C. G. CADET-GASSICOURT.
 C. M. P. PILLET.
 C—N. CASTELLAN.
 C—AU. CATTEAU.
 C. et A. CHAUSSIER et ADELON.
 C—N. CHÉRON.
 C—L. CHOISEUL-D'AILLECOURT.
 C—R. CLAVIER.
 C. T—Y. COQUEBERT DE THAIZY.
 C—S—A. CORRÉA-DE-SERRA.
 D—L—E. DELAMBRE.
 D. L. DELAULNAYE.
 D—M—T. DEMUSSET-PATHAY.
 D. N—L. DE NOUAILLON-LAHOUSSE.
 D—G. DEPPING.
 D—S. DESPORTES (BOSCHERON).
 D—P—S. DU-PETIT-THOUARS.
 D—T. DURDENT.
 E—D. EMÉNARD.
 F—Z. FÉLETZ.
 F—E. FIÉVÉE.
 G—S. GALLAIS.
 G—É. GINGUENÉ.
 G—D. GIRAUD.
 G—R. GROSIER.
 G—T. GUIZOT.
 J. B. E—D. ESMEYARD (J. B.).

MM.

J—N. JOURDAIN.
 J—U. JOHANEAU.
 K. Anonyme.
 L—X. LACROIX.
 L—S. LANGLEL.
 L—T—L. LALLY-TOLLENDAL.
 L—P—E. LA PORTE (Hippolyte de).
 L—S—E. LA SALLE.
 L. R—E. LA RENAUDIÈRE.
 M—B—N. MALTE-BRUN.
 M—N. MERSAN.
 M—D. MICHAUD.
 M—D j°. MICHAUD jeune.
 N—L. NOEL.
 P—I. PAROLETTI.
 P—T. PEIGNOT.
 P—E. PONCE.
 P—X. PUJOLX.
 Q—R—Y. QUATREMIÈRE-ROISSY.
 R—L. ROSSEL.
 R—N. ROBIN.
 R—T. ROQUEFORT.
 S—Y. SALABÉRY.
 S—S. SENONES (DE).
 S. D. S—Y. SILVESTRE-DE-SACY.
 S. S—I. SIMONDE-SISMONDI.
 S—R. STAPPER.
 ST—T. STASSART (DE).
 S—D. SUARD.
 T—D. TARRAUD.
 T—L. TRENEUIL.
 T—T. TISSOT.
 U—I. USTÉRI.
 V. B—E. VAN HERTBORN.
 V—Z. VANNOT (M^{me}. DE).
 V—S. VILLERS.
 V. S—L. VINCENT-SAINT-LAUREN.
 V—T. VITET.
 V. W. VAN WIN (le chevalier).
 W—S. WEISS.
 W—R. WALKENAEER.
 X—S. Revus par M. SUARD.

IOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

A

(CHARLES DE BASCHI, d'une famille illustre, talie, qui avait la prétention souveraine, naquit au avoisin, près de Nîmes, 686, et mourut dans ce- rtait le nom, le 5 mars onné pour les lettres, il sa fortune et sa vie. Il mies de Nîmes et de Mar- ublié : I. avec Léon Mé- ce nom), des *Pièces fu- servir à l'Histoire de ec des notes historiques ques*, 1759, 3 vol. in-4°.; *Géographie historique*, . Le premier de ces ou- n recueil de divers mor- aient peu connus, ou to- orés, généalogies, rela- ages, récits de batailles, troubles civils, chartes, chaque pièce est précédée sur l'auteur, accompa- rques, et suivie, quand susceptible, d'une table e des événements qui y . Parmi beaucoup de cho- et utiles, que renferme on, on en trouve quel- minutieuses, et qui n'of- ntérêt; mais les compila- n la doit avaient pour sys- : reproche de minutie,

en fait d'histoire, n'est que l'effet d'un préjugé que les ignorants et les pares- seux veulent établir, et ils croyaient, disaient-ils, rendre un grand service à la postérité, en travaillant à le dé- truire. L'un d'eux s'est montré étran- gement fidèle à ces maximes, dans sa volumineuse *Histoire de Nîmes*. Les *Pièces fugitives* eurent du succès; la *Géographie historique* n'en eut pas : c'est une misérable compilation sans méthode et sans exactitude. L'au- teur s'était cependant procuré les plus grands secours pour ce genre de tra- vail, en rassemblant dans son château une des bibliothèques les plus nom- breuses et les mieux choisies, qu'un particulier opulent puisse former.

V. S—L.

AUBAN. . . . (marquis DE ST.), mort le 5 septembre 1783, lieutenant- général des armées du roi, après qua- rante-six ans de service, avait fait dix- sept campagnes, et s'était trouvé à trente-huit sièges ou batailles. Parti- san des anciennes ordonnances de l'ar- tillerie française, il a donné : I. *Consi- dérations sur la réforme des armes jugée au conseil de guerre*, 1773, in-8°.; II. *Supplément aux considé- rations*, etc., in-8°.; III. *Mémoire sur les nouveaux systèmes d'artil- lerie*, 1775, in-8°.; V. une traduc- tion du *Traité des armes à feu*,

d'Antoni, publiée par le marquis de Fraguier, beau-fils de Saint-Auban (V. ANTONI).

A. B—T.

AUBENTON. Voy. DAUBENTON.

AUBERT, AUDBERT, AUTBERT ou HAUBERT (S.). Ce nom s'est écrit et prononcé de ces différentes manières; il paraît être aussi le même que celui d'Albert, puisque la place Maubert est nommée ainsi parce qu'Albert le Grand, ou maître Aubert y donnait ses leçons. Ce nom a été très-commun dans toutes les parties du royaume, dès les premiers temps de la monarchie. Deux évêques qui l'ont porté ont mérité, par leurs vertus, d'être mis au rang des saints. Le plus ancien fut évêque de Cambrai et d'Arras, en l'an 653. Ces deux sièges étaient réunis à cette époque. Il fut honoré de la confiance de Dagobert, et mourut en 668. Il fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de St.-Ghislain à Cambrai, et celle de St.-Vaast à Arras. Après sa mort, on en consacra deux autres sous son invocation, dans ces deux villes; son corps fut déposé dans celle de Cambrai, et celle d'Arras devint une des principales paroisses de cette ville. Sa fête a été placée au 16 décembre, anniversaire de sa mort. Mabillon a publié sa vie, dans le tome II, *Act. Benedict.* — Le second S. Aubert occupa le siège d'Avranches, au commencement du 8^e. siècle, et il en fut le dixième évêque; il s'est rendu célèbre par la fondation du mont St.-Michel. Suivant l'usage de ces temps, on a répandu beaucoup de merveilleux sur les motifs qui l'y déterminèrent. On a dit entre autres choses, qu'un esprit céleste apparut pour lui ordonner de construire un temple, en son nom, sur la pointe d'un rocher, situé au milieu de la mer, et qui se nommait alors le *Mont de la Tombe*. Le saint, jugeant la chose impossible, ne put se résoudre à

l'entreprendre: ce ne fut qu'à la sixième apparition, que, convaincu de la puissance de l'archange, par une vision que celui-ci lui infligea, il se résolut en devoir d'obéir, et, que surmontant toutes les difficultés, il parvint à bâtir un oratoire dans le lieu infortuné qui devint bientôt célèbre, sous le nom de *St.-Michel, en péril de la mer*. S. Aubert y établit d'abord des cellules; mais ceux-ci s'étant relâchés, il fut remplacé, en 976, par des bénédictins, qui y sont restés jusqu'à la Révolution. On a raconté des détails plus merveilleux sur cet événement; mais on doit remarquer qu'ils sont exactement les mêmes que ceux qui ont été attribués à la fondation de St.-du mont Gargan, maintenant St.-Ange, faite plus d'un siècle avant celle-ci. Cette conformité suffit pour faire reléguer parmi les fraudes, et non parmi l'ignorance inventait alors, que l'ignorance inventait alors probable que S. Aubert, animé d'un esprit sage qui avait dirigé les premiers apôtres, chercha à sanctifier des lieux superstitieux, restes du paganisme et du druidisme, en leur donnant une direction plus pure; et il réussit à y parvenir, une coutume assez généralement établie dans toute la chrétienté, celle de consacrer à S. Michel des lieux élevés qui, sous le paganisme, l'avaient presque tous été à Mars. Ce nouveau St.-Michel devint peu de temps l'objet d'un pèlerinage très-accrédité. Le corps de S. Aubert y fut déposé après sa mort; mais il fut oublié pendant plus de 300 ans. Ayant été alors découvert par une révélation, cette relique renoua le ferveur des pèlerins, parmi lesquels on a compté les personnages les plus illustres: Louis XI fut de ce nombre, et ce fut ce qui le détermina à l'ordre de St.-Michel, en 1469. La fête de S. Aubert a été fixée au :

AUB

anniversaire de la découverte de son corps. D—P—s.

AUBERT DE PUICIBOT, troubadour, qu'on a aussi nommé le *Moine de Puicibot*, était fils d'un châtelain de ce lieu, dans le Limousin, fut placé très-jeune dans un couvent de bénédictins, et ne paraît pas avoir eu une véritable vocation pour cet état. Après avoir en vain cherché, dans la poésie, une ressource contre la gêne et l'ennui du cloître, il quitta son monastère, et se rendit auprès de Savary de Mauléon, qui lui donna les moyens de paraître avec quelque avantage dans plusieurs cours, où il célébra la beauté, dans quelques chansons pleines de jeux de mots, et d'un style négligé et diffus. Longtemps volage, comme tous les troubadours, il parut enfin se fixer; mais sa maîtresse ne voulait épouser qu'un chevalier. Mauléon leva cette difficulté, en armant Aubert chevalier, et assura sa fortune. Heureux époux, Aubert de Puicibot compta trop sur la fidélité de sa femme; et, tandis qu'il alla chercher des aventures en Espagne, l'épouse s'amusa à courir le pays avec un Anglais, qui l'abandonna bientôt. Aubert, aussi peu délicat que sa femme sur le choix de ses plaisirs, était loin, cependant, de soupçonner le vil métier qu'elle avait embrassé. En revenant d'Espagne, il se laissa entraîner dans une de ces maisons où le vice ne sait plus même emprunter l'apparence de la pudeur: ce fut là qu'il revit sa femme. Sa confusion fit place à la colère. On a publié qu'il avait voulu la jeter dans un précipice fameux en Provence; mais il paraît qu'il se borna à la forcer à se faire religieuse, et que, dégoûté du monde, il vendit ses biens, et se fit moine dans le monastère de Pignan, où il mourut, en 1265. P—x.

AUBERT (GUILLAUME), sieur de

AUB

Massoignes, né à Poitiers, vers 1550, avocat au parlement de Paris, et ensuite avocat-général à la cour d'aides, avait acquis, par l'exercice de sa profession, plus de réputation que de fortune. Suivant Lacroix du Maine, il passait pour l'un des hommes plus savants et les plus éloquents de son temps, ce qui ne l'empêcha pas de vivre dans la misère; il se même obligé, à l'âge de près soixante ans, de se justifier de ce qu'il était avocat-général, il continuait à paraître au parlement pour les particuliers et d'en donner, pour raison, les mêmes circonstances où il se trouvait. On ne peut indiquer au juste l'époque de sa mort, arrivée vers l'an 1596. On a traduit de l'espagnol, le douzième livre d'*Amadis de Gaule*; il se proposait d'écrire l'histoire des guerres faites pour la conquête de la Terre Sainte, et il en fit même imprimer le premier livre, en 1559. Il avait également entrepris de continuer l'Histoire de France, depuis l'époque des croisades; mais ces projets n'eurent point de suite. On a, de Guillaume Aubert, I. un *Discours sur les moyens de maintenir la paix entre les princes chrétiens*, Paris, 1559, in-4°; traduit en latin, par Martin Helsing, Paris, 1560, in-4°; II. une *Élégie sur la mort de Joachim du Bellay*, 1560, in-4°; III. des *Vers à M. de l'Hôpital, sur sa nomination à la place de chancelier*, 1560, et d'autres sur la mort du comte de Brissac, 1560, in-8°; IV. un *Hymne sur la mort du roi Henri III*, in-8°; V. un recueil de vers et de prose (1585) in-8°, intitulé les *Retranchements*, 1585, qu'il avait pris sur les heures de ses occupations, pour le composer. Scève, Ste-Marthe a traduit en vers latin la plupart des pièces de poésies de Guillaume Aubert. VI. *Histoire des Gu*

VIII. Quelques opuscules sur
on peut consulter la *Biblioth.*
ou de Dieux du Rocher, et les
es de Nicéron. — W—s.

ERT (PIERRE), né à Lyon le
r 1642, composa, à l'âge de
1, un petit roman sous le titre
Age de l'île d'Amour, qui lui
voir l'idée d'un autre, dont le
le *Retour de l'île d'Amour*.

qu'il était à Paris, son père
iminer cet ouvrage, contre les
is de son auteur. Revenu dans
2, Aubert embrassa la profes-
vocat, fut échevin en 1700,
lit diverses places de judica-
squ'à sa mort, arrivée le 19
1753. Il s'était formé une bi-
ue nombreuse, qu'il légua à la
Lyon, pour être rendue publi-
a encore de lui : I. un *Recueil*
tums de différents avocats,
1710, 2 vol. in-4°; II. une
édition du *Dictionnaire de*
t, Lyon, 1728, 3 vol. in-fol.,
que les dernières ont fait ou-
I. quelques *Dissertationes* dans

noire, 1745, in-8°;
aux écrits de M.
le peritane, 1745.

AUBERT (Jacques), phi-
losophie et en me-
siècle, né à Vendôn-
sanne, en 1586. S

I. *Libellus de pes*
in-8°; II. un ouvr

raments, *des Natur*
des hommes, etc., I

Paris, 1572, in-16

ges contre la chin
rum ortu et causis

da explicatio, Lug

Duæ apologeticæ
Josephum Quercu

1576, in-8°; IV.

in Joannis Fernu
ditis rerum natur

silæ, 1579, in-8°

physicæ instar co
libros physicæ A

1584, in-8°; VI.

ratio dignoscenda
affectarum et affe

1584, in-8°.

AUB

au commencement de la révolution. On voit par une brochure qu'il publia en 1789, contre les juifs, qu'il n'en adopta pas d'abord les principes ; mais il changea bientôt d'opinion, et fut nommé, en 1791, député au corps législatif. Après la session, il entra dans la carrière militaire, et, en 1793, défendit Mayence. Après un siège opiniâtre, il rendit cette place au roi de Prusse, et en conduisit la garnison contre les Vendéens. Ce corps de troupes contribua puissamment à contenir l'insurrection. Battu, néanmoins, à Clisson, Aubert-Dubayet fut l'objet de quelques dénonciations, dont il finit par triompher. Commandant en 1796, l'armée des côtes de Cherbourg, il fut appelé par le gouvernement directorial, au ministère de la guerre, qu'il ne garda que trois mois, et devint ambassadeur à Constantinople, où il mourut, le 17 décembre 1797. K.

AUBERTIN (EDME), savant ministre de l'église réformée de Charenton, né à Châlons-sur-Marne, en 1595, mort à Paris, en 1652, publia, en 1626 : *Conformité de la créance de l'Eglise et de S. Augustin, sur l'Eucharistie*, in-8°, qu'il reproduisit en 1655, sous cet autre titre : *l'Eucharistie de l'ancienne Eglise*, in-fol. Comme il y employait des termes injurieux contre les cardinaux Bellarmin et du Perron, et qu'il y prenait la qualité de ministre de l'Eglise réformée, sans y ajouter l'épithète de *prétendue*, ainsi que l'exigeaient les ordonnances, il y eut un arrêt du conseil, contre l'auteur et contre l'ouvrage ; mais l'affaire n'eut aucune suite. Le succès de ce livre, dans la communion d'Aubertin, l'engagea à le traduire en latin. Cette traduction ne parut que deux ans après sa mort, par les soins de Blondel ; Deventer, 1654, in-fol. Aubertin y déploie toutes les ressources de

AUB

son érudition, et toutes les subtilités de sa logique contre le dogme de la présence réelle. Ses objections avaient été prévenues par les cardinaux Larmin et Duperron. Elles furent puis réfutées par Arnauld et Nicodème dans la *Perpétuité de la Foi*. A sa mort, les catholiques répandirent que ce ministre avait été tourmenté dans ses derniers moments, par de violents scrupules sur l'orthodoxie de son parti, et qu'il l'aurait abjuré, les larmes de sa femme et les entretiens de son fils. Les calvinistes prétendirent de leur côté, que M. de St.-Sulpice, se présentant lui avec le bailli de St.-Germain corté d'un grand nombre de gens du peuple, pour l'intimider. On peut sur ce fait, les observations de l'abbé Joly, sur l'article *Aubertin*, du *Dictionnaire de Bayle*. T—

AUBERY (CLAUDE), médecin genevois du 16^e. siècle, qui, ayant embrassé la réforme, se retira à Lausanne où il devint professeur de philosophie. Il y publia des *Apodictæ orationes* sur l'*Epître aux Romains*, qui furent trop conformes aux principes catholiques. Bèze les fit condamner au synode de Berne. Aubery, mécontent de cette condamnation, revint à son abjuration à Dijon, où il mourut en 1596. Ses ouvrages annoncent une grande érudition : I. *Posteriorum doctrinarum explicatio*, Lausanne, 1584, in-8° ; II. *De interpretatione*, 1584, in-8° ; III. *Instrumentum doctrinarum omnium*, 1584, in-4° ; IV. *De terræ motu*, 1585, in-8° ; V. *De animæ immortalitate*, in-8° ; VI. *De resurrectione mortuorum* ; VII. *De caritate* ; VIII. *De concilio medicorum*. Il avait fait des Commentaires sur Hippocrate et sur Avicenne, qui n'ont point paru. T—

AUBERY (ANTOINE), naq

Paris, le 18 mai 1616. Écrivain laborieux, il se levait tous les jours à cinq heures, et travaillait toute la matinée ; il travaillait encore l'après-midi jusqu'à six heures, qu'il allait chez MM. Dupuy, de Thou, ou de Villevault, converser avec les savants qui s'y assemblaient. Pour se délasser de ses études, il lisait quelques pages des *Remarques de Vaugelas*. Il ne faisait presque aucune visite, et en recevait encore moins. Outre les langues savantes, le latin et le grec, il savait l'italien, l'espagnol et l'anglais, et était en état de lire les livres écrits en ces trois langues. Quoique reçu avocat au conseil, en avril 1651, il n'en a guère fait les fonctions. Ainsi, l'histoire de ses ouvrages fait proprement l'histoire de sa vie. Il mourut, le 29 janvier 1695, des suites d'une chute. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Histoire générale des cardinaux* (depuis le pontificat de Léon IX), 1642-49, 5 vol. in-4° ; II. *De la prééminence de nos rois, et de leur préséance sur l'empereur et le roi d'Espagne*, 1649, in-4° ; III. *Histoire du cardinal de Joyeuse*, 1654, in-4° ; IV. *Histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, in-fol. ; 1666, 2 vol. in-12. « Quoique cette histoire soit faite » sur de bons mémoires, dit Lenglet, « elle est cependant peu estimée..... » Aubery a voulu faire du cardinal « un trop honnête homme, et ne l'a » pas fait assez politique. » Gui-Patin, dans sa 156^e lettre, adressée à Spon, n'en parle pas plus favorablement, et dit qu'Aubery avait fait cet ouvrage pour la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, qui lui en avait fourni les matériaux. V. *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu, depuis l'an 1616, jusqu'à la fin de 1642*, 2 vol. in-fol., 1660, et 5 vol. in-12, 1667. Cette dernière

édition est préférable. Le libraire Antoine Bertier, qui imprima la première édition, représenta à la reine-mère (Anne d'Autriche), avant d'entreprendre l'impression, qu'il n'osait la publier sans une autorité et une protection particulière de S. M., craignant que quelques personnes, rentrées en grâce à la cour, ne vissent pas avec plaisir rappeler leur conduite passée : « Allez, répondit la reine, travaillez » sans crainte, et faites tant de honte » au vice, qu'il ne reste que la vertu » en France. » VI. *Des justes prétentions du roi sur l'Empire*, Paris 1667, in-4°. et (Amsterd.), suivant la copie de Paris, in-12. Aubery répète dans ce livre beaucoup de choses qu'il avait déjà avancées dans son *Traité sur la prééminence*. Cet ouvrage donna de l'ombrage à tous les princes d'Allemagne. Le conseil, pour les apaiser, fit conduire l'auteur à la Bastille, où fut bien traité, visité par les personnes les plus distinguées du royaume et mis bientôt en liberté. Ce *Traité* donna naissance à plusieurs ouvrages que des écrivains allemands publièrent pour le réfuter. VII. *De la dignité de cardinal*, 1673, in-12. VIII. *De la régale*, 1678, in-4°. IX. *Histoire du cardinal Mazarin depuis sa naissance jusqu'à sa mort tirée, pour la plus grande partie des registres du parlement de Paris*, 1695, 2 vol. ; 1751, 4 vol. in-12. Cette *Vie*, qui commence en 1602 et finit en 1661, est fardée et peu exacte ; cependant on y trouve des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est dans le chapitre II du livre VIII de cette *Vie*, qu'Aubery avance « que le testament politique du cardinal de Richelieu est supposé, » ce qui a fait dire à Voltaire, qu'Aubery fut le premier qui fit connaître la fourbe de son auteur. — AUBERY, son frère, chanoine

ques, puis du St.-Sépulcre, Ste.-Chapelle, et confesseur de Lamoignon, figure dans le Boileau, où il est désigné vers du 4^e. chant :

Alain, ce savant homme,
vingt fois à la toute la Somme,
Abéli, qui sait tout Raconis,
end, dit-on, le latin d'A-Kempis.

A. B—T.

RY, AUBRY (JEAN) AL-S, natif du Bourbonnais, du duc de Montpensier, vimmencement du 17^e. siècle. ui: I. *l'Apologie de la médecine* latin, Paris, 1608, in-8°.; *aité des bains de Bourbon- de Bourbon - l'Archam-* is, 1604, in-8°.; III. *l'An-* *l'Amour*, 1599, in-12, és, à Delft, en 1663, in-12. manière dont l'auteur envis- ujet, il ne paraît pas être nent d'Ovide, qui regarde omme rebelle aux secours de e :

est medicabilis herba. (OVID.)

tre AUBRY (Jean-François), intendant des eaux minérales il, sa patrie, a publié un ouvrage, sous le titre d'*Ora-* os, Paris, 1776, in-8°, et 81, in-8°, avec une *Intro-* i la thérapeutique de Cos. in est mort à Luxeuil, en

C. et A.

SPINE (CLAUDE DE L'), Châteauneuf, d'une famille de Bourgogne, fut le pre- porta le titre de secrétaire- lien de celui de secrétaire des le transmit à ses successeurs. on pays avec autant de zèle lligence, sous François I^{er}., François II et Charles IX. r de ces princes le nomma, un des commissaires char- négocier la paix de Hardelot,

avec les Anglais, et le second l'envoya, en 1555, aux conférences de la Marck. L'Aubespine fut encore un des plénipotentiaires de France au traité de Catrau-Cambresis, et il se trouva aux états de Paris, en 1559, à l'assemblée de Fontainebleau, en 1560; enfin, il n'y eut pas une opération diplomatique, de son temps, dans laquelle il ne fût appelé; et il s'y acquit la réputation d'un des plus habiles négociateurs de l'Europe. Chargé par la cour de traiter avec le prince de Condé et les autres chefs des huguenots, il ne put réussir à les ramener. La morgue qu'ils lui témoignèrent, jointe à la vive douleur qu'il ressentait du triste état de la France, déchirée par les factions, lui causa une maladie, qui le conduisit au tombeau, le 11 novembre 1567. Catherine de Médicis, qui ne faisait rien d'important sans avoir son avis, alla le consulter au chevet de son lit, le jour de la bataille de St.-Denis. Il lui proposa des mesures utiles pour le bien de l'état, et mourut le lendemain.

T—D.

AUBESPINE (GABRIEL DE L'), évêque d'Orléans, né le 26 janvier 1579, d'une famille originaire de Beaune, qui avait fourni à l'état plusieurs habiles négociateurs, était fils de Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf, conseiller d'état, et ambassadeur en Angleterre. Après la mort de Jean de l'Aubespine, son parent, évêque d'Orléans, il fut désigné pour lui succéder, n'ayant encore que vingt ans, et fut sacré à Rome, en 1604, par Clément VIII. L'apanage de sa famille était d'être employé dans les négociations. Il s'acquitta avec succès de celles qui lui furent confiées, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer au gouvernement de son diocèse, qu'il édifia par ses vertus, ni à l'étude de l'antiquité ecclésiastique, pour laquelle

il avait un attrait particulier. Il donna, en 1623, un traité: *De veteribus ecclesie ritibus*, in-4°; et ensuite un autre de l'*Ancienne police de l'Eglise, sur l'administration de l'Eucharistie*; des *Notes sur les Canons de plusieurs conciles*, insérées dans la collection de Labbe, sur *Terullien et sur Optat de Milève*, que les derniers éditeurs de ces anciens écrivains ont placées au bas des pages. Tous ces ouvrages respirent une érudition choisie, une grande connaissance de l'antiquité, et plus de critique qu'on n'en avait communément alors. Ils répandent beaucoup de lumières sur l'administration des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, dans les premiers siècles de l'Eglise, matière obscure, qui avait besoin d'être éclaircie par un homme aussi habile. Ses observations ne sont pas toujours justes, mais elles sont ingénieuses et savantes. Il donnait un peu trop aux conjectures, et concluait trop facilement de quelques passages particuliers, de quelques pratiques observées dans certaines églises, à un usage universel. Il se fondait quelquefois sur des ouvrages supposés, tels que ceux qu'on attribuait à S. Denis l'Aréopagite, sur les constitutions apostoliques, qu'il croyait plus anciennes qu'elles ne le sont; du reste il écrivait bien en latin et en français. L'Aubespine, obligé, par le rang de son siège, de se trouver à l'assemblée des évêques de la province de Sens, en 1612, n'y signa qu'à regret la condamnation du fameux livre de Richer. La mort surprit ce savant prélat, à Grenoble, le 15 août 1630, dans un voyage qu'il avait fait pour complimenter Louis XIII, sur le rétablissement de sa santé.

T—D.

AUBESPINE (CHARLES DE L'), marquis de Châteauneuf, frère du

précédent, abbé de Préaux, naquit Paris, en 1580. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ses ambassades fut fait, en 1630, gouverneur de Touraine et garde des sceaux. Pendant les deux années que dura son ministère, il se déshonora par la conduite qu'il tint dans le procès des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Au lieu de se récuser, en sa qualité d'ecclésiastique, il obtint un bref de Rome qui l'autorisait à présider les commissions où ces deux illustres personnages furent condamnés. Le premier l'avait refusé, attendu qu'ayant profité de la dépouille de son frère, il avait intérêt à le trouver coupable, et à servir la passion de celui qui l'avaient élevé. Il fut cependant un des juges qui opinèrent à la mort. Quant au dernier, Châteauneuf ayant été page du connétable de Montmorency, on trouvait étrange qu'il osât présider au jugement du fils, après avoir été au service du père. Il était juste que celui qui avait été le vil instrument des vengeances de Richelieu en devint la victime dès qu'il voudrait cesser d'en être l'esclave. Les sceaux lui furent ôtés en 1633, et il resta enfermé au château d'Angoulême jusqu'à la mort de Louis XIII. La cause de cette disgrâce a toujours été un mystère. Richelieu, dans son testament, lui reproche un *mauvais procédé*. On suppose que ce mauvais procédé consistait dans des intrigues avec la duchesse de Chevreuse et le chevalier de Jars, pour supplanter le cardinal. Louis XIII, dans sa déclaration pour la régence, avait expressément recommandé de tenir Châteauneuf toujours éloigné; ce qui n'empêcha point Anne d'Autriche de le rappeler aussitôt après la mort du monarque, pour l'exiler encore au bout de deux ans comme un des chefs du parti des in-

Châteauneuf, ne pouvant
ns intriguer, se jeta dans le
: la *fronde*. La régente lui
es sceaux en 1650. Il devint
omme de la cour. Anne d'Au-
: sacrifia ensuite au ressenti-
prince de Condé, qui ne pou-
pardonner le jugement du duc
morency. Rappelé de nouveau
eil par une autre intrigue, il
re obligé de céder à la han-
Mazarin dont il avait ambi-
place. Enfin, le vieux cour-
surut en 1653, *chargé d'an-*
d'intrigues, dit M^{me}. de
lle. Châteauneuf avait hérité
nts de sa famille pour les né-
ns et pour les affaires minis-
; mais son goût pour l'intrigue
sa vie d'agitations : ses galan-
shonorèrent son état, et son
fit dire qu'il avait plutôt les
s d'un grand-vizir, que celles
nistre de la cour de France.—
ne de l'AUBESPINE, tante des
récedents, épouse de Nicolas
ville, secrétaire d'état, avait
r son esprit et sa beauté, l'or-
de la cour, sous Charles IX,
II et Henri IV. Les poètes du
et entre autres Ronsard, célé-
ses charmes et ses talents.
ait même composé quelques
le vers et de prose. On lui at-
une traduction des *Épîtres*
. Sa statue en marbre blanc
Musée des monuments fran-

T—D.

ETERRE (DAVID BOUCHARD,
n'), né à Genève, d'une fa-
ustre qui s'y était retirée après
embrassé la religion protes-
revint dans sa patrie, où il
tenu la restitution de ses biens
ient été donnés au maréchal
ndré, fit profession de la re-
tholique, et fut nommé gou-

verneur du Périgord, par Henri IV.
Inquiété dans son gouvernement par
Montpezat, un des généraux de la
ligue, il l'attaqua en 1598, le défit,
et se montra généreux en renvoyant
les prisonniers; il fit le siège, la même
année, de la petite place de l'Isle, en
Périgord, et y fut tué d'un coup de
mousquet.

B—V.

AUBIGNAC (FRANÇOIS HEDE-
LIN, plus connu sous le nom d'abbé
n'), naquit à Paris, le 4 août 1604,
de Claude Hedelin, avocat au parle-
ment, et de Catherine Paré, fille du
célèbre chirurgien Ambroise Paré.
Après avoir achevé ses études, il
exerça la profession d'avocat à Ne-
mours, où son père avait acheté la
charge de lieutenant-général. Il aban-
donna bientôt le barreau pour l'état
ecclésiastique, et devint professeur du
duc de Fronsac, neveu du cardinal de
Richelieu. Peu de temps après, Fran-
çois Hedelin fut pourvu de l'abbaye
d'Aubignac (dont le nom lui est resté),
puis de celle de Mainac. L'élève, de-
venu majeur, fit à son précepteur une
pension de 4,000 liv., pour laquelle
d'Aubignac eut un procès à soutenir
après la mort du duc, en 1646. Cette
mort fut, pour l'abbé d'Aubignac, un
coup de foudre qui lui fit perdre les
pensées de la fortune et des plaisirs
de la vie. Il continua cependant à s'oc-
cuper de littérature. Sur la fin de ses
jours, il se retira à Nemours, où il
est mort le 25 juillet 1676. D'Aubi-
gnac fut en liaison ou en querelle avec
tous les beaux esprits de son temps.
Il s'était brouillé avec Ménage et avec
P. Corneille, et, de part et d'autre, on
publia des épigrammes et des bro-
chures. Les épigrammes n'ont pas été
recueillies; les brochures subsistent
encore. Celle que l'abbé d'Aubignac
fit imprimer contre Ménage, est inti-
tulée : *Térence justifié*, ou *deux Dis-*

sertations sur la troisième comédie de Tèrece, intitulée : Heautontimorumenos, contre les erreurs de M. Gilles Ménage, avocat au parlement, Paris, 1656, in-4°. Elle contient la brochure publiée seize ans auparavant, sous le titre de *Tèrece justifié*, à l'occasion d'une conversation entre Ménage et d'Aubignac. Ce dernier, qui avait donné quelques conseils à P. Corneille, le vantait partout, et en fit l'éloge dans sa *Pratique du Théâtre*. Irrité de voir que, dans l'examen de ses tragédies, P. Corneille ne faisait nulle mention de lui, d'Aubignac se déchaîna contre ce grand homme, et, saisissant toutes les occasions de l'attaquer, il fit imprimer deux *Dissertations concernant le poème dramatique, en forme de remarques sur les deux tragédies de Corneille, intitulées : Sophonisbe et Sertorius*, Paris, 1663, in-12. Corneille, alarmé, s'en plaignit hautement, et voulut faire arrêter l'impression; n'ayant pu en venir à bout, il engagea un de ses amis à publier les *Défenses de la Sophonisbe et du Sertorius*. L'abbé d'Aubignac y répliqua par ses *Troisième et quatrième Dissertations concernant la tragédie de M. Corneille, intitulée : Œdipe, et Réponse à ses calomnies*, 1663, in-12. Quoique l'abbé d'Aubignac réponde directement à Corneille, il ne faut pas croire que celui-ci fût l'auteur de ses *Défenses*. Outre les ouvrages dont nous venons de parler, on en doit beaucoup d'autres à l'abbé d'Aubignac; les principaux sont : I. *Traité de la nature des Satyres, Brutes, Monstres et Démon*s, 1627, in-8°, que quelques-uns attribuent à un autre François Hédelin. II. *La Pratique du Théâtre*, 1657, ou 1669, in-4°. Les exemplaires sous ces deux dates sont de la même

édition; réimp. en 1715, à An 2 vol. in-8°. Cette édition est le *Discours de Gilles Ménage sur l'Heautontimorumenos*, et le *justifié*. D'Aubignac travailla jusqu'à la fin de sa vie à retoucher la *Pratique du Théâtre*, et y ajouta un supplément entier sur les discours de poètes dans les tragédies. On le trouve dans les *Mémoires de littérature* du jacobin, tome VI, page 210. D'Aubignac avait retranché de son livre plusieurs endroits où il parle de Corneille. « *Pratique du Théâtre*, dit I. « est un lourd et ennuyeux « ouvrage de l'auteur, fait par un « homme sans esprit et sans jugement. « Il ne comprend rien, et ne « entend mal ce qu'il a lu, et « ne peut pas même « connaître le théâtre, parce « qu'il n'est pas grec. » III. *Zénobie, tragédie*, 1647, in-4°. Cette pièce est la seule que l'auteur donna au public. Les auteurs qu'il avait repris dans sa *Pratique du Théâtre* furent encouragés à trouver cette occasion de le faire. Ils lui reprochèrent que les règles qu'il avait données lui étaient inutiles, et, comme il se vantait d'être un homme qui eût suivi les règles d'Aristote, le prince de Condé dit un jour : « L'abbé d'Aubignac « savait bon gré à l'abbé d'Aubignac « d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; « mais qu'il ne pardonne pas « aux règles d'Aristote d'avoir « fait une si mauvaise tragédie. » IV. *Mac la Reine des îles Fortunées*, 2 vol. in-8°. C'est sur cet ouvrage que Richelet, qui l'avait d'abord loué, qui ensuite se brouilla avec d'Aubignac, fit ces quatre vers qu'il voya :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains
N'ai-je pas loué ton ouvrage ?
Pouvais-je faire plus pour toi
Que de rendre un faux témoignage !

V. *Histoire du temps, ou du royaume de Coquetterie*

1655, 1659. Cette dernière est augmentée d'une lettre à Cléonte, contenant l'apologie de l'histoire du temps. VI. *Essais de morale* : il n'y a qu'un tome d'impression. VII. *Discours au roi, sur le rétablissement d'une seconde Académie à sa ville de Paris*, 1664, par l'abbé d'Aubignac, qui rassembla lui un certain nombre de disciples, demandait le titre d'académicien pour cette société. Malheureusement du dauphin, ce *Discours* produisit aucun effet. Aucun succès de l'abbé d'Aubignac aujourd'hui, malgré ce jugement de Chapelain : « C'est un esprit ardent, qui se jette à tout, et ne tire de tout, sinon à la perdition, au moins en sorte qu'il y a lieu de le louer que de le louer. Il prêche, il traite de la morale, il fait des romans profanes et allégoriques. On a vu des éloges de lui et quelques sonnets approuvés. Il a pour tout cela une grande érudition, et son style est des pires. » Dans les *Mémoires de Sallengre* on trouve un portrait très-curieux sur la vie et les ouvrages d'Aubignac. A. B.—T. AUBIGNÉ (THÉODORE - AGRIPPA) naquit à St-Maury, près de Pons, le 8 février 1550, d'une famille très-ancienne. Sa mère mourut en le mettant au jour, et il fut élevé par son père, qui le prit lui-même que c'est la raison qui le fit nommer Agrippa : *agere partus*. Son père lui fit apprendre les lettres par ses maîtres fort habiles, et ne ménagea rien pour son éducation. Le jeune Aubigné répondit si bien à son père, qu'à l'âge de six ans, il savait le latin, le grec et l'hébreu, et à sept ans et demi, il traduisit en français le *Criton* de Platon, sur la demande de son père de faire imprimer

cet ouvrage, et d'y joindre son portrait. Il n'avait que huit ans et demi, lorsque, passant à Amboise avec son père, celui-ci ayant reconnu sur un échafaud les restes de ses malheureux compagnons, dit à son fils : « Mon enfant, il ne faut point épargner ta tête après la mienne pour venger ces chefs pleins d'honneur; » si tu t'y épargnes, tu auras ma malédiction. » Ce peu de mots, et la manière dont ils furent prononcés, firent une grande impression sur d'Aubigné, naturellement plein de courage, et, dès-lors, il attendit avec impatience le moment de se signaler. A 13 ans, il se trouva au siège d'Orléans, où il se fit remarquer par un sang-froid peu commun dans les enfants de cet âge. Ayant perdu son père, dont les affaires étaient fort dérangées, on lui conseilla de renoncer à sa succession, et on l'envoya à Genève, où il étudia quelque temps sous le célèbre Bèze, qui le prit en affection; mais dégoûté des études, il s'enfuit secrètement à Lyon; et à quelque temps de là, il s'enrôla dans les troupes qui, sous le commandement du prince de Condé, désolaient, par zèle de religion, les provinces méridionales de France. Il s'acquit quelque réputation dans cette guerre, et, peu de temps après, il entra au service du roi de Navarre. D'Aubigné se fit remarquer à la cour par la vivacité de son esprit et par son adresse à tous les exercices du corps. Il se fit aimer du roi, et sut en même temps se concilier les bonnes grâces des Guises et des autres grands seigneurs, qui le recherchaient à cause de sa gaieté et de sa facilité à inventer de nouveaux divertissements. Ce fut à cette époque qu'il composa une tragédie de *Circé*. La reine-mère n'en voulut pas permettre la représentation, à raison de

la dépense qu'elle devait occasionner ; mais cette pièce fut jouée dans la suite pendant les fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse. Il s'était établi entre d'Aubigné et le jeune roi de Navarre, une amitié qui ne se démentit jamais par la suite. Dans les guerres que Henri IV fut obligé d'entreprendre pour reconquérir son royaume, d'Aubigné lui rendit les plus grands services, bravant tous les dangers, cherchant les postes les plus périlleux, et exposant sa vie pour sauver celle de son maître. Il ne lui fut pas moins utile par son talent pour les négociations. Cependant, ce prince ne récompensa pas d'Aubigné comme il le méritait. Celui-ci, qui croyait avoir conservé le droit de dire la vérité au roi, se plaignit hautement de son ingratitude ; Henri entendit ses plaintes, et ne fit rien pour sa fortune. Sa franchise trop rude, la vanité qu'il tirait de ses services, et son refus d'aider le roi dans ses amours, déplurent à ce prince ; d'Aubigné le sentit, et se retira de la cour ; il y revint quelque temps après, mais il ne tarda pas à être exilé une seconde fois, sur la demande de la reine-mère, à qui d'Aubigné n'épargnait pas les épigrammes. Lassé des intrigues de la cour, et peut-être aussi déterminé par le mauvais état de ses affaires, il se retira dans son gouvernement de Maillezais ; mais, tant que vécut Henri IV, il se montra, dans toutes les occasions, sujet fidèle et zélé ; aussi, chaque fois qu'il se présenta devant ce prince, il en fut toujours bien accueilli, quoiqu'on n'épargnât aucune manœuvre pour le perdre dans son esprit. Lors même qu'on croyait Henri IV le plus irrité contre d'Aubigné, les ministres ayant pensé qu'il convenait de choisir un lieu plus sûr que Chinon pour y tenir en prison le cardinal de Bour-

bon, reconnu roi de France, Henri IV décida qu'il serait à Maillezais, sous la garde d'Aubigné ; et, sur ce que Mornay alléguait contre ces sujets de plainte qu'avait le gardien, le roi répliqua : « parole qu'on tirerait de la » remède suffisant à l'écarter. Après la mort de son maître, d'Aubigné passa plusieurs années en retraite la plus entière ; il consacra ses loisirs à composer l'histoire de son temps, ouvrage écrit avec une franchise et de hardiesse. Les premiers volumes furent publiés avec privilège ; mais le second, n'ayant pas été approuvé, les choses trop libres qu'il contenait, d'Aubigné ne laissa pas de le faire imprimer. Cette hardiesse fut mal accueillie ; car aussitôt que ce volume fut condamné à être brûlé, les deux premiers, par arrêt du conseil de Paris, en date du 1620. D'Aubigné, pour éviter les séclusions dont il était menacé, fugia à Genève. Son éloignement et la privation de ses biens n'avaient encore apaisé ses ennemis ; ils suivirent, sous prétexte, qu'en vertu des lois, il avait employé, dans la construction des bastions de la ville de Genève, les matériaux d'une église démolie dès 1572, et obtinrent un arrêt qui le condamnait à avoir la tête tranchée. C'était le quatrième arrêt de mort rendu contre lui, pour de semblables crimes, « lesquels », m'ont fait honneur et plaisir. Au même temps, on parlait de le faire épouser, à Genève, une jeune fille de l'ancienne maison des Buisson, aimée et considérée pour sa noble et illustre extraction et ses richesses étaient considérables. D'Aubigné, pour l'éprouver, lui annonça, le

contre lui ; mais cette langue rien à la résolution femme courageuse , et e conclut vers 1622. Il ève , le 29 avril 1650 , vingt ans , et fut enterré de l'église St.-Pierre. Il lui-même son épitaphe. Je de grossir cet article r d'Aubigné ; mais outre uvent dans tous les repensons qu'un Dictionne ne doit pas être com n d'un *Ana.* Nous rap pendant ici un trait fort ubigné , par la raison léfiguré par ceux qui : nuit qu'il était couché robe de son maître , de la Force , il lui dit , prises : « Notre maî ladre vert , et le plus el qu'il y ait sur la face » La Force , qui som emanda ce qu'il disait ; ait entendu d'Aubigné , pos , de quoi d'Aubigné onfus ; mais son maître as pour cela plus mau lendemain ; aussi ne lui pas un quart d'écu da i le trait tel que d'Aubi rte lui-même. Il avoue us en entendant le roi , dra qu'il avait lieu de ne dit pas qu'il répon rmez ; nous en avons es à dire. » Ce mot cût de l'audace. ● Aubigné , en premières noces , le Suzanne de Lezay. Il enfants de ce mariage , Constant , père de la de Maintenon. Voici le ses ouvrages : I. *Pers la mort d'Étienne Jo* 1574 , in-4° ; II. les

Tragiques donnés au public par le larcin de Prométhée , au Désert , 1616 , in-4° ; sans date , in-8° ; Genève , la Rovièrre , 1623 , in-8° . Cet ouvrage est très-curieux : quoiqu'il ait eu plusieurs éditions , il n'en est pas moins rare ; mais c'est à tort que quelques bibliographes ont dit qu'il avait été brûlé. III. *Les Aventures du baron de Fœneste, divisées en quatre parties* ; la première édition complète est imprimée au Désert , (Maille) , 1630 , in-8° ; Cologne , 1729-1731 ; Amsterdam , 1731 , 2 vol. in-8° , roman satirique fort piquant ; IV. *Confession catholique du sieur de San-cy* ; c'est une satire contre ce seigneur , l'un des favoris de Henri IV ; elle a été imprimée plusieurs fois dans les Recueils de pièces du temps ; V. *Histoire universelle, depuis l'an 1550 jusqu'à l'an 1601* , Maille (St-Jean-d'Angely) , Jean Moussat , 1616 , 1618 et 1620 , 3 vol. in-fol. ; Amsterdam (Genève) ; les héritiers de Hiérom. Commelin , 1626 , in-fol. : la première édition est la plus rare ; mais la seconde est la plus complète et la meilleure ; cependant , comme la première contient des traits satiriques qui ne se trouvent pas dans la nouvelle édition , on peut les réunir ; VI. *Lettres du sieur d'Aubigné sur quelques histoires de France, et sur la sienne* , Maille , 1620 , in-8° ; VII. *Libre Discours sur l'état présent des églises réformées en France* , 1625 , in-8° ; VIII. *Petites Œuvres mêlées du sieur d'Aubigné, en prose et en vers* , Genève , Pierre Aubert , 1650 , in-8° , rare ; IX. *Histoire secrète de Théod. Agripp. d'Aubigné, écrite par lui-même* , impr. plusieurs fois avec les *Aventures du baron de Fœneste*. On peut consulter cet ouvrage , où l'on trouve bien des particularités curieuses et intéressantes. On lira aus-

si avec plaisir l'article d'*Aubigné* dans le Dictionnaire de Prosper Marchand. W—s.

AUBIGNÉ (NATHAN D'), appelé en latin ALBINEUS, dit LA FOSSE, fils du précédent, exerça la médecine à Genève, où il obtint la bourgeoisie en 1627. Il a publié *Bibliotheca chemica, contracta, ex delectu et emendatione Nathanis Albinei*, Genève, 1654, in-8°; 1673, in-8°, recueil de divers Traités, ainsi que le titre l'indique : on y trouve entr'autres le *Novum lumen chemicum*, de Michel Sendivogius, polonais ; et l'*Arcanum philosophiæ hermeticæ*, de d'Espagnet.—AUBIGNÉ (Tite d'), fils, et non pas frère de Nathan, né à Genève en 1634, docteur en médecine en 1660, puis ingénieur ordinaire au service de Hollande, a publié *la Défense droite, qui est la fortification défensive établie sur les principes fixes et nouveaux de M. de Cæhorn*, Breda, 1705, in-8°. A. B—T.

AUBIN. Voy. SAINT-AUBIN.

AUBLET (JEAN BAPTISTE CHRISTOPHE FUSÉE), botaniste français, né à Salon en Provence, le 4 nov. 1720, s'échappa de la maison paternelle, et alla à Montpellier pour s'y livrer à l'étude de la botanique; il passa ensuite dans les colonies espagnoles d'Amérique, où il exerça la profession de pharmacien. De retour dans sa patrie, il fut envoyé à l'Isle-de-France, en 1752, pour y établir une pharmacie et un jardin de botanique. Il y séjourna neuf ans. Il eut des altercations avec le célèbre Poivre, et on lui reproche d'avoir contrarié les projets de cet administrateur pour la naturalisation des arbres à épicerie dans cette colonie, jusque-là qu'on l'accusa d'avoir fait passer à l'eau bouillante les graines qu'on lui avait confiées, afin de détruire leur faculté

germinative; ce qui est hors vraisemblance. Il examina l'Isle de l'Isle, mais superficiellement vint en Europe. Il fut envoyé, à la Guiane, où il rassembla un herbier considérable. Ce pays n'avait pas été parcouru par les botanistes; offrait une moisson aussi nouvelle; car Préfontaine, et M^{lle}. Mérian, l'avaient à peine fleuri. Aublet dit, dans sa préface, qu'il pénétra fort avant dans les terres désertes; d'autres disent qu'étant retenu par une maladie, il se contenta de la collection à des nègres qu'il leur fit parcourir les forêts. De là, il revint en 1764, à l'Isle de St.-Domingue sur l'établissement que le comte de St.-Pierre avait formé au môle St.-Pierre, et il revint à Paris l'année suivante. Bernard de Jussieu le déterminait à arranger les matériaux qu'il avait apportés de ses voyages, et il en fit un ouvrage remarquable, en 1775, sous le titre de *Flore de la Guiane*, 4 vol. in-8°, avec deux de planches, au n^o 392. Sur environ 800 plantes sont décrites, près de la moitié de nouvelles. Les figures sont presque au simple trait; elles sont exactes, mais, n'ayant été dessinées sur des échantillons desséchés, elles manquent de détails sur la structure. Les plantes y sont rangées suivant la méthode de Linné. Jussieu a donné un nouvel index à cet ouvrage, en rapportant le nombre des genres qu'il renferme, ses familles naturelles, dans son *Systema Plantarum*, publié en 1789, mais il n'a pu faire ce travail d'après les figures incomplètes des descriptions données par Aublet, son herbier, qui aurait été soumis à la vérification des caractères

sur une somme modique, au Dr. Bancks. Aublet avait consacré ces genres les noms que les botanistes donnent à chaque espèce. Mais M. de Jussieu les a presque tous changés, en supprimant, dans les noms, la répétition trop dure de certains sons qui ont le même son. Les botanistes étrangers, Schreber entre autres, conformant aux lois établies par Linné, les ont changés, soit en grec, soit en consacrant à la mémoire de quel botaniste, plus ou moins célèbres, qui n'avaient peut-être jamais vu ces plantes, même sèches. Les botanistes, ceux que la science ait gagné par ces changements, d'autant plus nouveaux noms sont souvent étrangers pour l'oreille que ceux qui leur succèdent plaisent. Aublet publia dans son ouvrage une liste très-peu nombreuse des plantes qu'il avait vues à l'Isle-de-France, et il ne faut pas croire que par la simple citation de ces noms et des figures données par Rumphius, aux Indes, il les rapporte; mais il y en a beaucoup qui n'y ont jamais existé. Il a décrit des plantes de la Guiane, qu'il n'a jamais eues, et avoir trouvées à l'Isle-de-France; mais cela est très-douteux; il a ajouté des mémoires qui n'ont de l'utilité, sur la culture de diverses plantes, et il est beaucoup plus occupé des plaisirs qu'il trouve facilement dans la culture, que de l'étude de la botanique. Aublet se vantait d'avoir élevé de 300 enfants dans les lieux qu'il avait parcourus. Il est mort à Paris, le 6 mai 1778. L'abbé de Fontenay, *Journal de Physique*, lui avait dédié un genre; mais par une faute d'orthographe, il l'appela *Obletia*; Linné l'a réunie aux *Ferveines*, en con-

servant le nom pour désigner l'espèce sur laquelle on l'avait formé (*Verbena Aubletia*.) Gaertner lui en a ensuite consacré un; mais il n'a pas été généralement adopté, parce qu'il avait été donné précédemment au voyageur Sonnerat. Enfin M. Richard, de l'Institut, qui a habité l'île de Cayenne et la Guiane, et de qui on attend une *Flore* complète de ces contrées, a donné le nom d'*Aubletia* à l'un de ses nouveaux genres. D—P—s.

AUBREY (JEAN), en latin *Albericus*, antiquaire anglais, né en 1625 ou 1626 à Easton - Piers, dans le comté de Wilt, fut un des premiers membres de la société royale de Londres. C'était un homme également versé dans l'histoire naturelle, la littérature et les antiquités; d'ailleurs crédule et superstitieux, comme on peut en juger par quelques-uns de ses ouvrages. Il a écrit : I. la *Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury*, restée manuscrite, mais où le docteur Blackbourne a puisé de bons matériaux pour la *Vie de Hobbes*; II. *Mélanges sur les sujets suivants : Fatalité de jours, fatalité locale, prodiges, présages, songes, apparitions, etc.*, 1696, et 1721 avec des additions; III. *Voyage dans le comté de Surrey, commencé en 1673, fini en 1692*, 5 vol. in-8°, 1719; IV. *Histoire naturelle de la partie septentrionale du comté de Wilt* (incomplète et restée inédite); V. *Idée d'éducation universelle*; VI. des *Lettres sur la physique et autres sujets intéressants*, publiées dans différents recueils; VII. *quelques Notices inédites sur des auteurs anglais, et autres manuscrits*. Jean Aubrey a eu part à l'ouvrage intitulé : *Monasticon anglicanum*, et il a fourni à

M. Wood des matériaux curieux pour son histoire de l'université d'Oxford. Il est mort vers l'année 1700, dans un état voisin de l'indigence. X—s.

AUBRIET (CLAUDE), peintre de plantes, de fleurs, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1651, et mourut à Paris, en 1745. Ses talents et la célébrité qu'il avait acquise, le firent nommer dessinateur du Jardin du roi; et ce fut en cette qualité qu'il accompagna Tournefort dans le Levant. A son retour, il remplaça Jean Joubert, peintre du roi, au Jardin royal, et y continua la magnifique collection de dessins de plantes sur vélin, que Nicolas Robert avait commencée à Blois, par ordre de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Louis XIV ayant hérité de cette collection, la fit continuer et déposer à la bibliothèque du roi. Depuis la révolution, on l'a transportée au muséum d'histoire naturelle, où on l'augmente annuellement de douze dessins. Elle est maintenant composée de 66 vol. in-fol. Aubriet, successeur de Joubert, lui est de beaucoup supérieur, mais est resté au dessous de Robert. M^{lle}. Basseporte qui remplaça Aubriet son maître, lui fut inférieure. Mais le successeur de cette dernière, en 1780, a donné à ce genre de dessin toute la perfection dont il paraît susceptible. C'est d'après les dessins d'Aubriet qu'ont été gravées les planches des *Éléments de botanique* de Tournefort, qui servirent ensuite dans la version latine de cet ouvrage, ou les *Institutiones rei herbariæ*, avec le Corollaire. C'est à lui qu'on doit aussi les figures du Voyage de cet auteur, dans le Levant; il en avait rapporté les dessins originaux, faits sur les lieux. Après son retour, il fut employé par Seb. Vaillant à dessiner les plantes

qui composent le *Botaniconsiense*, Leyde, 1727, in-fol. voit au cabinet des dessins tampes de la bibliothèque im de Paris, 5 vol. in-fol., de ses d qui renferment: I. un superbe l de coquillages et de poissons, in-fol. oblong; II. Deux Su papillons, d'oiseaux et de po Plusieurs autres suites de dessi dans les cabinets de quelques teurs. Dirigé par Tournefort briet devint un habile bot aussi ne négligea-t-il aucun et il fit entrer dans ses dess plus petites parties, surtout des fleurs, et il en exprima t le nombre, la forme et les prop relatives, avec beaucoup d'exa quoiqu'on n'y fit pas beaucou tion alors. Tournefort lui n'en fit pas toujours mention d descriptions. Il ne faut pas croi cela que celui-ci ne les eût pas quées. C'est un reproche très- que lui fait Linné, qui va mē qu'à faire entendre qu'Aubri plus habile botaniste que Tou Tout porte à croire que le n'exprimait que ce qui lui e diqué par le naturaliste. D—

AUBRIOT (HUGUES), pr Paris, sous Charles V, né à Di parents obscurs, fut d'abord dant des finances. Charles V l gea de diriger la nouvelle enc Paris, et les fortifications néc à sa sûreté, entre autres, du de la Bastille, pour lui servir levart contre les Anglais. La de la porte St-Antoine, le lo Seine, pour retenir la rivière d débordements, le Pont-au-Ch. Pont-St.-Michel, le Petit-Cl pour réprimer les excès des ét de l'université, sont l'ouvrag briot. C'est lui qui, le premier,

ouïs, ou caueux souterrains, l'écoulement des immondices. De son zèle à maintenir l'ordre, il s'attira l'animosité de l'univers, qui était alors très-puissante, et voulut faire arrêter quelques insolents, les partisans de la ville d'Orléans, ennemie de celle de la Flandre, à laquelle il devait son honneur, se joignirent à ses persécuteurs. On lui fit son procès, comme coupable du crime d'hérésie. Il fut condamné, renfermé à la Bastille, puis libéré, quelques mois après, dans le cours de l'évêché, que l'on nomme *publiettes*. En 1581, les Maillonnaisèrent sa prison, pour le mettre en liberté. Aubriot, victime d'une injustice, n'était pas fait pour conduire les affaires; il s'arracha, le soir même, de ses mains, et se réfugia dans sa retraite, où il mourut l'année suivante. **AUBRIOT**, évêque de Châlons-sur-Marne, en 1546, président de la chambre des comptes de Dijon, et duc d'Othon IV, duc de Bourgogne, auquel il rendit de grands services. Il était de la même famille. **T—D.** **AUBRY**, médecin. *Voy.* **AUBERY**. **AUBRY** (JACQUES-CHARLES), jurisconsulte, né sur la fin du 17^e. siècle, fut au parlement, en 1707. Ses ouvrages sont estimés, et l'on doit lui attribuer que ses consultations et ses livres imprimés n'aient pas été oubliés. Le plus remarquable est *contre les ducs d'Agénois pour les ducs et ducs*. Sa logique était serrée, et il savait tout fort bien manier l'arme de la plume. Il mourut, le 22 octobre 1750, âgé de cinquante-un ans. Il eut deux fils et une fille; et son fils aîné embrassa la profession de jurisconsulte, s'y distingua comme lui.

M—X.

AUBRY (JEAN-BAPTISTE), né en 1750 à Deyviller, près d'Épinal, des

l'âge de 16 ans se destina à l'état ecclésiastique. Les jésuites, chez qui il avait été élevé, voulaient le faire entrer dans leur société. Aubry choisit l'ordre de St.-Benoît, et entra à Moyen-Moutier, monastère de la congrégation de St.-Vannes. Tout son temps était consacré à l'étude et à la lecture, et il avait la méthode de faire, des ouvrages qu'il lisait, des extraits, qui lui furent très-utiles dans la suite; aussi disait-il: « Ce n'est guère qu'avec des livres qu'on fait des livres. » A la mort de Remi Cellier, à qui l'on doit l'*Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Aubry fut, avec un de ses confrères, chargé de la continuation de cet ouvrage. Les deux collaborateurs eurent bientôt composé un volume, qu'on soumit à plusieurs savants de la congrégation de St.-Maur, qui en firent de grands éloges; mais l'imprimeur en ayant offert un prix trop modique, ce travail n'a pas vu le jour, et il est à croire que cet ouvrage restera toujours imparfait. La suppression des ordres monastiques en France mit Aubry dans un état voisin de la misère. Ses ouvrages ne furent pas une source de fortune. Il n'a rien écrit de neuf, de bien saillant, rien qui porte l'empreinte d'un génie original, ni même d'un esprit brillant; mais on remarque dans tous ses écrits la pureté du style et de la morale. Aubry est mort à Commercy, le 4 octobre 1809. On a de lui : I. *L'Ami philosophe et politique, ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié*, 1776, in-8°. « Votre ouvrage, écrivait d'Alambert à l'auteur, est le livre d'un philosophe vertueux et citoyen. » II. *Théorie de l'ame des bêtes*, 1780, nouvelle édition, 1790; III. *Questions philosophiques sur la religion*

naturelle, 1785, in-8°. Toutes les objections des philosophes sont rassemblées dans ce volume, et sont réfutées séparément. Riballier le censeur, l'abbé Bergier, d'Alembert et Lalande ont fait l'éloge de cet ouvrage. L'abbé Guinot, auteur des *Leçons philosophiques*, en fit cependant la critique; et, pour sa défense, Aubry publia ses *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne*; IV. *Leçons métaphysiques à un milord incrédule sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790; V. *Questions aux philosophes du jour, sur l'ame et la matière*, 1791; VI. *L'Anti-Condillac, ou Harangue aux idéologues modernes*, 1801; VII. *Nouvelle Théorie des êtres*, 1804. Le *Journal des Débats* ayant maltraité cet ouvrage, l'auteur publia son *Aubade, ou Lettres apologétiques et critiques à MM. Geoffroy et Mongin*. VIII. *Le nouveau Mentor*, 1807, ouvrage contenant des notions courtes et claires sur les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts. A. B—T.

AUBUSSON (PIERRE D'), grand-maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, naquit en 1423; il descendait, par son père, des anciens vicomtes de la Marche, et, par sa mère, il était allié aux rois d'Angleterre. Presque au sortir de l'enfance, il porta les armes dans la Hongrie, alors déplorable théâtre des ravages des Othomans; et, à peine âgé de vingt ans, il mérita, par sa prudence et son intrépidité, d'être distingué de Sigismond de Luxembourg, alors empereur d'Allemagne, sous les drapeaux duquel il était venu se ranger. Des apparences de guerre entre l'Angleterre et la France le rappellèrent dans sa patrie. Au milieu du tumulte des camps et dans les intervalles de repos, il s'était livré à l'étude de la géographie, de l'histoire et des ma-

thématiques. Son esprit était formé que son jugement, et sa réputation répondait à sa naissance et à son instruction, lorsque se présenta Jean d'Aubusson, chambellan du roi Charles VII, le présentant à son père. Il ne tarda pas à gagner les grâces du dauphin, qui régna sous le nom de Louis XI. D'Aubusson l'accompagna au siège de Morlaix en 1447; et, s'il ne put pas enlever la ville, le scandale d'un fils révolté contre son père, du moins la sagesse de ses conseils disposa le jeune prince à son prompt retour. D'Aubusson fut nommé dauphin dans son expédition contre les Suisses, en 1444, à l'attaque de Bâle, et au combat de Saint-James. Un assez long repos succéda à ces guerres d'une importance secondaire. D'Aubusson, indigné de l'oisiveté du dauphin, animé par les nobles exemples de Roland et de Scanderberg, dont il partageait la haine contre l'ennemi du nom chrétien, conçut l'idée de se rendre à Rhodes, et d'entrer dans l'illustre milice dont la vocation était de poursuivre et de combattre les musulmans. Il obtint, par sa conduite, une croix de commandeur, et le grand-maître de l'ordre l'envoya ambassadeur en France pour obtenir des secours contre les Turcs. Il négocia si habilement, qu'il obtint tant de succès, que Charles VII, refusant d'entrer publiquement dans la ligue contre les Othomans, qu'on levât des décimes sur le clergé pour subvenir aux frais de la guerre, et fit donner à d'Aubusson 16,000 écus d'or. Le succès de sa négociation ne fit qu'ajouter à la reconnaissance de ses talents, et à la confiance de l'ordre. Né Français, il tenait avec fermeté les prérogatives de sa nation, et son noble caractère se développa dans les conseils d'

me dans les cours de la chrétienté. Des Ursins, successeur de Milant créé une nouvelle dignité de capitulaire, pour les chevaliers de la langue d'Auvergne, le comte d'Aubusson en fut revêtu le 1^{er} et, bientôt après, le grand-maître d'Auvergne lui fut déferé. La confiance des fortifications de Rhodes fut confiée; son esprit actif et son génie supérieur suffisaient à être l'âme et le bras du commandement de la religion. Les vœux des chevaliers et même du peuple l'appelaient à la grande maîtrise, lorsque le comte Des Ursins, en 1476, le fit élire unanimement. D'Aubusson avait été élu dans des circonstances plus glorieuses, ni plus difficiles que conquérant de Constantinople. Mahomet II, menaçait l'île de Rhodes avec toute sa puissance. Le grand-maître fit tête à cet ennemi. Le port de Rhodes fut fermé, les ordres, avec une grosse chaîne; les travaux forts, de nouveaux ouvrages furent construits, et tous les préparatifs d'une défense vigoureuse achevés avant l'apparition des ennemis. Ce fut en 1480 que leur armée parut devant l'île, forte de cent vaisseaux de haut bord, et de 100,000 hommes de débarquement, commandés par le pacha Mehmed, renégat de la race des sultans empereurs grecs, et qui s'était rendu au conquérant. Après un siège de deux mois, le grand-maître et les Othomans découragés de la résistance, effrayés de leurs pertes, honte de leurs affronts, se rembarquèrent. D'Aubusson, qui, au premier assaut, n'avait pas les remparts et s'était toujours tenu le premier aux postes les plus dangereux, rentra dans son palais, couvrit son propre sang et de celui

des ennemis. Il remercia Dieu de ses succès, et bâtit, en actions de grâces, la magnifique église de Ste.-Marie de la Victoire. La mort de Mahomet II empêcha les suites terribles de sa colère et de sa honte; il préparait, contre Rhodes, un second armement encore plus formidable, lorsqu'il mourut, en 1481. Sa mort laissa le trône à Bajazet II; mais Jem, ou Zizime, son frère puîné, le lui disputait. Ce prince, vaincu, proscrit, poursuivi, demanda un asyle au généreux d'Aubusson. Le grand-maître l'accorda par humanité et par politique, et devint l'hôte et le protecteur d'un prince du sang des sultans. Forcé, au bout de quelques mois, d'éloigner cet infortuné, que la haine de son frère cherchait à atteindre par le fer ou par le poison, le grand-maître accorda la générosité avec l'intérêt et la tranquillité de l'ordre dont il était chef, en faisant passer Zizime en France, sous la garde du chevalier de Blanchefort, et en le faisant garder dans la commanderie de Bourgneuf, en Auvergne. Le pape Innocent VIII exigea que le prince othoman fût remis entre ses mains: le grand-maître n'osa pas désobéir au souverain pontife, dont il dépendait immédiatement. Zizime passa à Rome, et d'Aubusson, pour prix de sa soumission, fut revêtu de la pourpre, en 1489. Cependant, les princes chrétiens, et Charles VIII à leur tête, préparaient une croisade contre les Othomans. D'Aubusson, indigné de la mauvaise foi de Bajazet, avait accepté l'honneur de la commander. La mort violente et imprévue de Zizime, dont on accusa le pape Alexandre VI, les jalousies des puissances alliées, dissipèrent cette grande entreprise. D'Aubusson, pénétré de douleur de voir son nom et son honneur compromis par la perfidie dont son illustre pro-

tégé avait été la victime ; de voir un si vaste armement n'aboutir qu'à de vaines menaces , tomba dans une mélancolie profonde qui le fit descendre au tombeau, le 13 juillet 1503, à l'âge de quatre-vingts ans. Pendant trente-un ans qu'avait duré son sage et brillant *magistère*, il ne cessa pas d'être chéri et respecté de ses chevaliers : unissant une piété solide à une valeur éprouvée, la fermeté à la douceur, l'économie à la bienfaisance, il fut le plus illustre grand-maître que l'ordre eût encore vu à sa tête. On a, sous le nom de Pierre d'Aubusson, un récit en latin du siège de Rhodes, sous ce titre : *De servatâ urbe præsidioque suo, et insigni contrâ Turcas victoria, ad Fridericum III imperatorem relatio* ; il se trouve dans le recueil *De Scriptoribus Germaniæ*, Francfort, 1602, in-folio. Le père Bouhours (V. ce mot), a écrit la *Vie* du grand-maître d'Aubusson. S—Y.

AUBUSSON (FRANÇOIS D'), duc de la Feuillade. Voy. LA FEUILLADE.

AUBUSSON (JEAN D'), troubadour du 15^e. siècle, a laissé une pièce assez singulière, dans laquelle, en se faisant expliquer un rêve, il fait allusion à l'expédition de Frédéric II, empereur d'Allemagne, contre la ligue de Lombardie, dont il explique les résultats. Cette allégorie dialoguée peut servir à juger quelle étendue les jurisconsultes d'alors, d'après lesquels il y a lieu de croire qu'Aubusson raisonne, voulaient donner à la domination des empereurs d'Allemagne. Millot a rapporté cette pièce dans son *Histoire littéraire des Troubadours*. P—X.

AUBUSSON (JEAN D') DE LA MAISON-NEUFVE. C'est ainsi qu'il faut écrire le nom de cet auteur, et Duverdier a commis une faute, en le nommant simplement *Jean de la Maison-neufve* ; car il semble par-là le distin-

guer de *Jean d'Aubusson*, et de deux auteurs d'un seul. Il paraît, par le titre qu'il joignait à son nom, qu'il était d'une famille noble et propriétaire de fiefs. Peut-être, et c'est l'opinion de l'abbé Goujet, que le mot *Berruyer*, ajouté au titre de *la Maison-neufve*, par Duverdier, prouve qu'il était originaire du Berry. Il est né vers 1550. Il fit imprimer, à Paris, I. *Discours sur le magnifique accueil (accueil) fait par les Vénitiens à M. le cardinal de Lorraine* en 1556 ; II. *l'Adieu des neuf Muses aux rois, princes et princesses de France, à leur département du festin nuptial de François de Valois et de Marie Stuart, reine d'Écosse* en 1558 ; III. le *Colloque social de la paix, justice, miséricorde, et vérité pour l'heureux accord entre le roi de France et d'Espagne*, in-8^o en 1559. Ce dernier ouvrage est en vers. IV. *Huictains poétiques de l'onction des rois élus de Dieu, et de l'obéissance que leurs sujets leur doivent porter*, Paris, Pierre Gauthier, 1566. La Monnoye lui attribue : *la Déploration sur le trépas de noble et vénérable personne, M. Maître François Le Picart, docteur en théologie* 1550, in-8^o, ayant trouvé dans ces mots : *Dena suasu boni*, qu'on lit au bas de cette pièce, l'anagramme de Jean d'Aubusson. W—S.

AUCOUR (BARBIER D'), Voy. BARBIER.

AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE) s'est distingué à la fin du 18^e. siècle en réunissant à un haut degré de perfection les talents du peintre aux connaissances du naturaliste. Il naquit à Rochefort, en 1759, d'un employé dans les vivres de la marine, dont la fortune ne lui permit pas de secondar les dispositions de son fils. Celui-ci vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, pour

de dessin et la peinture. De-
 abile à peindre le portrait
 e, il vivait honorablement
 de cet art. En 1789, M.
 cy, receveur-général des
 onnu par son goût pour
 sturelle, et par la magnifi-
 laquelle il contribuait à ses
 yant eu l'occasion de juger
 l'Audebert, l'employa pour
 objets les plus rares de son
 ollection, et l'envoya en-
 ngleterre et en Hollande,
 orta de nombreux dessins,
 nt à l'*Histoire des insectes*,
 er, aujourd'hui membre de
 es occupations déterminè-
 d'Audebert pour l'histoire
 et bientôt ce goût devint
 n. Voulant n'être plus as-
 idéées d'autrui, il entreprit
 s qui l'ont à jamais illustré.
 r est l'*Histoire naturelle*
 , des *Makis et des Ga-*
 es, 1 vol. gr. in-fol., figures
 en couleur, Paris, 1800,
 12 planches. Cet ouvrage fit
 ensation parmi les natura-
 eur, réunissant les qualités
 , de graveur et d'écrivain,
 rcher de front ces trois par-
 n accord parfait, et jusqu'a-
 xemple. Naturellement in-
 et adroit, il étudia tous les
 : la gravure, et les tentatives
 : faites pour lui donner les
 à utiles dans l'histoire natu-
 moyen le plus ingénieux
 aginé, était d'avoir, pour
 preuve, autant de planches
 nployait de couleurs diffé-
 debert sut appliquer sur la
 ème les couleurs qui con-
 chaque partie, en sorte que
 it une espèce de peinture.
 : des *Mémoires pour ser-*
istoire des Plantes, par

Dodart, publiés en 1679, peut faire
 croire que ce moyen était connu à
 cette époque. Audebert donna bientôt
 à cet art toute la perfection dont il
 était susceptible : ce fut en employant
 des couleurs à l'huile, plus solides et
 plus durables que les couleurs à l'eau,
 qu'on employait auparavant. De plus,
 il réussit à y imprimer de l'or, dont il
 varia les couleurs de manière à imiter
 les plus brillants effets de ses modèles.
 Cet art une fois créé, l'histoire natu-
 relle s'enrichit de ses produits ; ils éton-
 nèrent par leur magnificence. Aude-
 bert publia l'*Histoire des Colibris*,
 des *Oiseaux-Mouches*, des *Jaca-*
 mars et des *Promerops*, 1 vol. gr.
 in-fol., Paris, 1802. Cet ouvrage est
 regardé comme le plus parfait qui ait
 jamais paru en ce genre. Audebert,
 non content d'imiter fidèlement les
 couleurs, surpassa tous ceux qui l'a-
 vaient précédé, par l'esprit avec lequel
 il saisit l'expression de ces oiseaux,
 auxquels il donna, pour ainsi dire, la
 vie ; il descendit aux plus petits dé-
 tails. Les descriptions dont il est lui-
 même l'auteur, sont dignes de l'ou-
 vrage. Il voulut aussi que la magnifi-
 cence de la typographie concourût à
 la perfection de ce beau monument ;
 mais un tel livre, ne pouvant convenir
 qu'à des souverains, ou à de riches
 amateurs, on n'en tira que 200 exem-
 plaires, grand in-fol., dont la lettre au
 bas de chaque figure est en or ; plus,
 100 exemplaires très-grand in-4°, et
 15 seulement grand in-fol., dont tout
 le texte est imprimé en or, non pas
 en lettres dorées au pinceau, mais ce
 fut en appliquant à la typographie le
 procédé qu'il avait découvert pour la
 gravure ; un exemplaire sur velin,
 avec les dessins originaux, appartient
 à l'éditeur, M. Desray. Cet ouvrage
 était à peine commencé, qu'Audebert
 en méditait d'autres ; il voulait com-

de la vie solitaire. On ignore sa mort. S. Épiphané qu'elle fut antérieure à ce qu'Athanasius chassa tous les hérétiques de la Gothie. Sa secte fut éteinte après lui, par des évêques établis. Ces évêques étant en 377, plusieurs Audiens dans l'Église. Les autres, en petit nombre, se rassemblèrent sur les bords de l'Euphrate, et joints par ceux qui avaient fui de la Gothie, et par tous ceux qui étaient répandus sur les bords, dans la Palestine et dans les contrées voisines, ils demeuraient dans des grottes, ou dans des cabanes, à l'écart des villes, ne communiquant point avec les catholiques. Épiphané loue la pureté de leur doctrine, et la discipline sévère parmi eux. Théodoret, au contraire, leur reproche une grande mollesse. Il paraît effectivement que, vers le dernier temps, ils avaient perdu leur première austérité. C'est le commencement de son déclin. Il n'était tombé dans aucune hérésie. Cependant, dès cette époque, il célébra la Pâque le même jour que les juifs, prétendant que le Christ n'avait changé à cette époque la pratique de l'Église que par une ruse pour Constantin, que l'on ne devait pas flatter, en faisant tomber la Pâque le jour de sa naissance. Cette erreur, qui présente une absurdité manifeste, selon la correction établie au concile, la fête de Pâques n'eut être fixée à un certain jour, mais l'était l'anniversaire de la naissance de l'empereur, mais changer tous les ans, l'idée, prenant ensuite trop d'extension, ce qui est dit dans la *Genèse*, comme est fait à l'image de Dieu, se jeta dans l'erreur des anthropomorphites, en donnant à Dieu

une forme humaine. Le P. Pétavius a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Les Audiens donnèrent dans quelques erreurs des manichéens. Ils enseignèrent que Dieu n'avait point créé les ténèbres, ni le feu, ni l'eau, et que ces éléments étaient éternels. Leur pratique pour l'absolution des péchés était singulière. Ils admettaient une partie des livres canoniques; ils en avaient une autre partie d'apocryphes, qu'ils mettaient au-dessus des autres. Ils les rangeaient sur deux lignes, les canoniques d'un côté, les apocryphes de l'autre; faisaient passer les pécheurs entre les deux lignes, en confessant leurs péchés. Après quoi ils leur donnaient l'absolution, sans en exiger aucune satisfaction canonique. Cette secte n'existait plus sur la fin du 5^e siècle.

T—D.

AUDEFROI, surnommé le **BATARD**, trouvère, ou poète français du 13^e siècle, a composé plusieurs *lais*. Le Grand en cite cinq dans son *Recueil des fabliaux*, et considère Audefroi comme l'inventeur de ces petits poèmes que nous nommons *romances*. Ces *lais* offrent chacun une histoire, racontée en plusieurs stances terminées par un refrain. Les manuscrits de la Bibliothèque impériale contiennent même la musique de ces romances.

P—X.

AUDEN-AERD (ROBERT VAN), naquit à Gand, en 1663. Le désir de se perfectionner dans la peinture, qu'il avait étudiée dans son pays, lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il séjourna long-temps à Rome, où il reçut des leçons de Carle Maratte, qui le prit dans une singulière affection. Ayant été chargé de graver quelques-uns des tableaux de ce maître, et cet essai ayant réussi, Auden-Aerd se consacra entièrement à la gravure. Il a exécuté un assez grand nombre d'ou-

vrages estimables, non seulement d'après Carle Maratte, mais aussi d'après les tableaux de Daniel de Volterre, d'Annibal Carrache, du Dominiquin, de Piètre de Cortonne, du cavalier Bernin, et de quelques autres. Parmi toutes ces estampes, on distingue la *Mort de la Vierge*, et le *Martyre de S. Blaise*. Cet artiste mérite d'être cité avec éloge, autant par l'esprit et le sentiment qu'il a mis dans ses productions, que par la multitude des beaux tableaux qu'il a gravés. Il est mort en 1743, dans sa patrie. P—E.

AUDIFFREDI (JEAN-BAPTISTE), dominicain, né à Saorgio, près de Nice, en 1714, mourut le 3 juillet 1794. On n'a aucun détail sur la vie de ce savant, qui, au rapport de M. Lalande, était, en 1765, bibliothécaire de la Minerve à Rome. Suivant le même auteur, le père Jean-Baptiste Audiffredi n'était plus chargé de la bibliothèque que le cardinal Casanatte avait léguée au couvent de la Minerve. Il s'était bâti un petit observatoire, et il a publié quelques dissertations astronomiques, dont les premières sont indiquées dans son catalogue de la bibliothèque Casanatte. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Catalogus historico-criticus Romanorum editionum sæculi XV*, Romæ, 1783, in-4°, ouvrage très-estimé ; II. *Catalogus historico-criticus editionum italicarum sæculi XV*, Romæ, 1794, in-4° ; III. *Catalogus bibliothecæ Casanatensis librorum typis impressorum*, Romæ, 1761-88, 4 vol. in-folio. L'abbé Mercier de St.-Léger regardait ce catalogue comme un chef-d'œuvre ; malheureusement il n'est pas terminé, et ne va que jusqu'à la lettre L. IV. *Phænomena cælestia observata*, Romæ, 1753-54-55-56 ; V. *Transitus Veneris antè solem observati* Romæ, 6 junii 1761, expositio, Romæ 1762,

in-8° ; VI. *Investigatio parabolæ solis, exercitatio* DADÉI RUFFI, 1765, in-4°. Les mots *Dadéi* sont l'anagramme d'Audiffredi. *Dimostrazione della stazione cometa*, 1769, Romæ, 1770. Il paraît de ces diverses dates rait faire croire qu'il s'était d'abord livré à l'astronomie ; mais que de la bibliothèque Casanatte tourné tout entier vers les recherches bibliographiques, dont il s'est jusqu'à sa mort, et qu'il n'intervint que pour observer quelques phénomènes extraordinaires, tels que le passage de Vénus et la comète de

D—L

AUDIFFRET (HERCULE), religieux de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, est auteur de plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu est intitulé : *Questions pieuses et curieuses sur les psaumes*, 1668, in-12 ; ses oraisons funèbres de la princesse de Condé et du duc de Candale ont eu de la réputation. On voit peu de traces du mauvais goût qui régnait alors, et elles prouvent que le père Audiffret était digne de son confrère Fléchier, son neveu et son disciple. Il est mort à Carpentras, le 15 mai 1660. Il mourut, le 6 avril 1659. ST—L.

AUDIFRET (J.-B.), né à Nancy, le 17 août 1701, et mort à Nancy, en 1769, à soixante-seize ans, parvint à honneur la carrière diplomatique. Il fut successivement envoyé ambassadeur de France à Mantoue, à Modène et en Lorraine. Il employa tous ses loisirs à l'étude des sciences géographiques, et commença à publier, en 1689, la *Géographie ancienne, moderne et historique*, 2 vol. in-4°, ou 3 vol. in-12. Il ne parut, ne renferment qu'un ouvrage. Dans cet ouvrage, l'auteur

événements de l'histoire avec ption des lieux, et, par cette nouvelle alors, et perfectionnés, donne à la science ce détail qu'elle ne peut attendre menclature sèche et aride.

J. R—E.

AUDIGNIER (VITAL D'), naquit en 1615, à Clermont, suivant les *auditions* du *Dictionnaire historique*, qui ne dit pas où ils ont puisé ce fait, mais vraisemblablement à la Mére dans le Rouergue, qui appartenait à sa famille. Son père avait magistrature une place qu'il occupa. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1650. Son attachement à la cour du roi lui fit souvent courir des dangers, et même il fut blessé par les soldats du parti des ligueurs, en diverses occasions. Ce fut à cette époque qu'il entra dans la carrière militaire; il fit plusieurs campagnes, se trouva à un grand nombre d'affaires, et, quoiqu'il eût du courage et qu'il cherchât à braver les occasions de se distinguer, il ne fit aucun avancement. La paix étant venue de se retirer, il vint à Paris, où il se lia d'amitié avec les plus beaux esprits du temps. Il ne manquait lui-même ni d'esprit, ni de talent; son éducation n'avait point été négligée; et, comme il s'aperçut que ceux qui faisaient des vers ne réussaient pas facilement l'entrée des honneurs, il se mit à en faire. D'Audignier n'était point un homme qui n'attachait pas une très-grande importance à ses vers; aussi essayait-il pas de les recueillir. Les honneurs qui lui arrivèrent, achevèrent de le ruiner, l'obligèrent de se servir de la ressource de sa plume. Ce fut qu'il se mit à faire des traductions de l'espagnol. Elles eurent bientôt du succès, et l'Académie française, en 1658, les désigna parmi

les ouvrages les mieux écrits qu'il y eût dans notre langue. Elles n'ont maintenant aucune réputation, parce que nous en avons de meilleures. Sa traduction des *Nouvelles de Cervantes* et celle des *Aventures de Lazarille de Tormes*, ont été réimprimées le plus souvent. Il a traduit aussi les *Travaux de Persiles et de Sigismonde*, de Cervantes, 1626, in-8°. Le *Vrai et ancien usage des duels*, Paris, 1617, in-8°, est un livre curieux, et qui, au jugement de Bayle, n'est pas indigne de conserver une place dans les bibliothèques. Ses poésies ont été imprimées en 1606 et en 1614, et réimprimées en partie dans les recueils du temps. On trouvera la liste de ses ouvrages, dans le *Dictionnaire de Moréri*. On ne peut fixer d'une manière précise l'époque de sa mort; les uns la placent, en 1625, Bayle, en 1630, et d'autres en 1634; mais on s'accorde à dire qu'il fut assassiné. On a confondu notre Vital d'Audignier avec son neveu, qui se nommait *Pierre*, et on leur a attribué indifféremment les mêmes ouvrages. — Il y a eu aussi un Henri d'AUDIGNIER, sieur de Mazet, avocat-général de la reine-mère, en 1662; celui-ci n'est connu que par des corrections à la traduction d'Héliodore, par Montlyard, 1626, 1628, in-8°, et par une mauvaise brochure in-4°, contre Mézeray. Elle a pour titre le *Censeur censuré, adressé au sieur Sandricourt* (Fr. Eud. de Mézeray), auteur d'un libelle, intitulé: *le Censeur du temps*.

W—s.

AUDINOT (NICOLAS - MÉDARD), né à Nancy, débuta au théâtre italien, le 3 janvier 1764, et se retira en 1767, à l'occasion d'un passe-droit qu'on lui avait fait. Pendant les années 1767 et 1768, il exploita le théâtre de Versailles, et revint à Paris en 1769. Son res-

sentiment contre la comédie italienne n'était pas éteint; il loua une loge à la foire St.-Germain, et y plaça des *bamboches*, ou comédiens de bois; chaque figure imitait un acteur de la comédie italienne. La nouveauté de ce spectacle, la ressemblance des personnages piquèrent la curiosité, et les comédiens de bois attirèrent la foule. Audinot avait acheté, dès le commencement de cette année, l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'Ambigu comique; il y construisit une salle, dont il fit l'ouverture au mois de juillet; il y continua ses représentations de comédiens de bois, et y ajouta de petits ballets. En 1770, il prit le titre d'*Ambigu comique*, et substitua, à ses marionnettes, des enfants, auxquels il faisait représenter quelques scènes détachées, telles que le *Testament de Polichinelle*. Il avait mis sur sa toile cette inscription : *Sicut infantes audi nos*. Audinot fut secondé dans son entreprise par Arnoult, qu'il s'associa par la suite. Il obtint de tels succès, qu'il se vit forcé, en 1772, d'agrandir sa salle, où l'on commença à représenter de grandes pantomimes, qui firent la fortune de l'entrepreneur. Il y avait déjà long-temps qu'Audinot avait affermé son théâtre, quand il mourut, le 21 mai 1801. On a de lui : I. *le Tonnelier*, opéra comique à trois acteurs, représenté le 28 sept. 1761, sans succès, et cependant imprimé, 1761, in-8°. Quelques situations théâtrales firent naître l'idée de le remettre au théâtre. M. Quétant se chargea d'y faire des changements. *Le Tonnelier*, joué le 16 mars 1765, eut alors un très-grand succès, et est resté au théâtre. Cette pièce a été réimprimée un grand nombre de fois, et même traduite en allemand, en 1774. II. *Dorothée*, pantomime; précédée des *Preux Chevaliers*, prologue pan-

tomime, 1782, in-8°. Audi
un excellent acteur pour les r
à *tablier*; ce fut lui qui créa l
Maréchal ferrant, dans la pi
nom. A.]

AUDOIN ou ALDUIN (A
HIELDUINUS), est regardé c
9^e. roi des Lombards ho
lie. Cette peuplade, ancienne
pelée *Viniles*, qui faisait p
grand peuple des Suèves, s'
ginairement établie sur l'Elbe
plantée depuis, par plusieurs
tions, dans la Pannonie. Aldu
mença la conquête de cette
contrée, vers l'an 527, et l'
tièrement achevée en 548. Il c
battre, pendant long-temps, le
et les Gépides, peuple goth
dont le nom signifie *Pares*
ainsi surnommé, parce qu'
suivi que long-temps après
miers conquérants Ostrogoth
goths ses frères. Ces Gépides
bitaient sur la rive gauche du
dans l'ancienne Dacie, s'y ét
rendus formidables. Audoin
leur armée en 551, et mouru
553. Ce prince avait épousé R
fille de Hermanfried ou Hei
roi de Thuringe et d'Amalbe
du mariage de Trasimond
Vandales, avec Amalafride
assassinée en Afrique. Aud
de Rodelinde deux enfants, A
roi des Lombards en Italie (
BOIN), et un autre fils dont
riens ne nous ont point co
nom.

AUDOIN DE CHAIGNEBRUI
était chirurgien de la généra
ris, dans le milieu du 18^e. sièc
été employé dans les armées
et fut ensuite long-temps m
épidémies. Non seulement il
maladies épidémiques qui att
hommes, mais il porta aus

les qui frappent les
 lui la *Relation d'une
 nique et contagieuse
 été et l'automne de
 animaux de diffè-
 dans la Brie*, Paris,
 a est un des meilleurs
 médecine vétérinaire.
 es *Mémoires*, a con-
 nombre des observa-
 d'Audioin sur les ma-
 aux. Ce chirurgien a
 particulièrement sur
 l'anatomie; mais ces
 de bien remarquable;
 es différentes méthodes
 tion de la taille; un
 à la cautérisation des
 feu. Ses *Cartes mi-
 niques*, ou *Descrip-
 umain*, 1770, in-4°. ,
 bjet d'une contestation
 irol, contre lequel il
 te idée, quoique celui-
 eût fait paraître sa
 d'angéiologie.

C. et A.

JASPARD), né en Pro-
 Paris, et membre du
 nison d'Orléans, mort
 uteur d'un *Traité de
 Régale*, et des cau-
 tablissement, 1708,
 age est rare; il doit sa
 nsure qu'il a encourue
 nent XI, du 18 janvier
 ment supprima le bref
 on reconnaissant que le
 contient des choses di-
 mension, que cependant
 ma pas nommément.
 at avec vigueur, dans
 rmin et Baronius.

A. B—r.

E, première femme de
 le France, lui avait déjà
 ls, lorsque ce prince

forma la résolution de s'en séparer.
 Frédégonde, attachée au service de la
 reine, pour donner à ce prince un
 prétexte de rompre son mariage,
 conseilla à Audovère de tenir elle-
 même, sur les fonds de baptême, le
 dernier fils dont elle était accouchée
 pendant l'absence du roi, lui persua-
 dant qu'en se faisant doublement mère
 de cet enfant, elle en serait plus chère
 à son époux. A cette époque, l'Eglise
 interdisait rigoureusement le mariage
 entre ceux qui avaient contracté une
 alliance spirituelle; on fit valoir contre
 la reine l'union spirituelle qu'elle ve-
 nait de contracter avec Chilpéric, en
 devenant marraine d'un de ses en-
 fants, et il la répudia. Il est probable
 que cette histoire a été inventée à
 plaisir; car l'évêque auquel les lois
 canoniques devaient être connues, se
 serait opposé au dessein de la reine;
 et d'ailleurs on sait que Chilpéric
 n'était pas assez scrupuleux pour cher-
 cher des prétextes quand il voulait
 satisfaire ses passions; il le prouva,
 en faisant périr, quelque temps après,
 sa seconde femme, Galesuinte, sœur
 de la célèbre Brunchaut. Ce ne fut
 qu'après l'assassinat de Galesuinte,
 que Chilpéric épousa Frédégonde,
 dont le bonheur et les forfaits étonnent
 encore aujourd'hui les esprits réflé-
 chis: cette femme fit étrangler Audovère
 vers l'an 580, dans le monastère
 où elle s'était retirée depuis sa répu-
 diation.

F—z.

AUDRA (JOSEPH), né à Lyon, en
 1714, ecclésiastique, professa d'a-
 bord la philosophie dans sa patrie.
*L'État de la population de la géné-
 ralité de Lyon*, qui parut sous le
 nom de *Mézence*, secrétaire de l'in-
 tendance, fut le fruit de ses loisirs et
 de ses liaisons avec l'intendant, M. de
 la Michaudière. En 1769, l'abbé Au-
 dra fut nommé professeur d'histoire,

au collège royal de Toulouse, et remplit cette chaire d'une manière distinguée. La part qu'il prit, dans cette ville, à l'affaire de Sirven, et l'activité de ses démarches pour faire triompher son innocence, le mirent en correspondance avec Voltaire. « Vous » avez dû recevoir, lui mandait l'auteur d'*Alzire*, le factum des dix-sept » avocats au parlement de Paris, en » faveur de Sirven : il est très-bien » fait ; mais Sirven vous devra beaucoup plus qu'aux dix-sept avocats, » et vous aurez fait une action digne » de la philosophie et de vous. » Audra jouissait d'une considération due à ses talents et à ses services, lorsqu'il publia en 1770 le 1^{er}. vol. d'une *Histoire générale*. Voltaire applaudit à cette production, et écrivit à l'auteur : « D'Alembert est bien content de votre *Abrégé sur l'Histoire générale*. Quelques » fanatiques n'en sont pas si contents ; » mais c'est qu'ils n'ont ni esprit, ni » mœurs. À l'égard de votre sage » hardiesse, vous n'avez rien à craindre : il n'y a pas un mot dans » votre écrit sur lequel on puisse » vous inquiéter. On sera fâché ; mais » comme les plaideurs qui ont perdu » leur procès. Vous avez d'ailleurs un » archevêque qui pense comme vous, » qui est prudent comme vous, et qui » sera bientôt de l'académie. » Cet archevêque, qui était M. de Brienne, ne justifia pas les assurances de Voltaire. L'abbé Audra se démit de sa place ; un mandement de l'archevêque condamna l'ouvrage, sans désigner l'auteur, comme rempli de maximes erronées. Celui-ci, frappé de cette flétrissure, tomba malade d'une fièvre maligne, eut le transport au cerveau, et mourut en vingt-quatre heures à Toulouse, le 17 sept. 1770. Voltaire fut très-sensible à cet événement, qui, dit son éditeur, lui arrachait encore des larmes

quelques jours avant la mort. (Lettre de Voltaire à Audra, 1770) de détails sur cette affaire, la conduite de M. de Sirven, dans ses procédés, les mœurs qu'on pouvait attendre de l'abbé Audra, l'année entière, les évènements, l'assemblée des évêques, l'assemblée des clameurs (Voltaire, 62^e. chap. de l'*Essai sur la philosophie générale*).

AUDRAN (CHAUSSANT) Cet oncle du célèbre Audra naquit à Paris, en 1680, dans la même ville, fils de Louis Audran, vétérinaire sous Henri IV, vint à Paris l'étudier de la gravure, il eut pour maître un Italien d'Italie pour se perfectionner dans l'art de la gravure, Rome qu'il fit connaître à Bloemaert, et en quelque sorte, à ce maître. On a de lui un grand nombre d'estampes, le Titien, le Guide, l'Albane, Le Corrège et autres grands maîtres, sont une *Assomption*.

AUDRAN (CLAUDE) Cet oncle du précédent, né à Paris, fut le père du célèbre Audra et c'est là son mérite. Ses estampes quoique d'un assez bon goût, sont connues. Il fut professeur à l'académie de Saint-Jacques, dont on a quelques estampes et Girard.

AUDRAN (CLAUDE) Cet oncle du précédent, né à Paris, fut placé d'abord dans la boutique de son père, et en 1658,

travailler dans les appartements de la reine, dont il avait la confiance, Lebrun, témoin de son mérite, l'employa pour les *Batailles d'Alexandre*. Cependant, Audran ne fut pas le seul à profiter de son service, ou, pour mieux dire, de son nouveau patron. Il sembla plus voir dans la manière que celle de Lebrun, comme il arrive d'ordinaire à la réputation en souffrit. Les ouvrages de Claude Audran qu'il aurait pu obtenir ne furent pas estimés au même rang parmi les artistes, et il n'eut pas la même renommée, s'il eût voulu penser d'après lui-même. Il fut élu, en 1675, à l'Académie, sur la présentation de l'*Institution* de l'Académie, et nommé professeur des principaux ouvrages de sculpture, *collation de S. Jean-Baptiste*, *S. Louis*, et *le Christ aux tourments*, la chapelle de Sceaux, le grand escalier, la galerie des Médicis. Claude Audran mourut, en 1684, à l'âge de quatre-vingt ans, sans avoir jamais été marié. Il avait composé et exécuté, avec le régent, les sujets de *Chloé*, qui furent gravés par Audran. — Un autre artiste, nommé aussi *Claude*, et qui, par son talent, préféra comme lui la gravure, où tous leurs ouvrages ont été plus ou moins de gravés, mourut à Lyon, en 1658, et fut enterré, en 1754, au Luxembourg, dans les sépultures arabesques, où il est celui qu'il a le plus mérité d'être cultivé. Il travailla à la décoration des salles, et dans les mains de son fils ne lui connaît d'autre mérite.

D—T.

(J. B. JARD) peut être regardé comme le plus célèbre graveur

d'histoire qui ait jamais existé, et comme l'un des artistes qui ont le plus contribué à illustrer le siècle de Louis XIV, en propageant dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont honoré l'école française. Audran naquit le 2 août 1640, à Lyon, où il reçut les premiers éléments de son art, de Claude Audran son père, et de là vint à Paris, pour se perfectionner. Il fut bientôt l'ami de Lebrun, avec lequel il passera à la postérité. Voulant mettre à profit les grandes dispositions dont la nature l'avait doué, et convaincu que, sans une profonde étude du dessin, il est impossible à un graveur d'atteindre à la perfection, il se détermina à faire le voyage d'Italie. Arrivé à Rome, en 1666, il employa trois années à l'étude de l'antique, dont il dessina les plus belles statues; mais ne bornant pas ses travaux à cette seule étude, il s'appliqua aussi à copier avec le crayon et le pinceau, les chefs-d'œuvre de Raphaël, et ceux des autres grands maîtres qui ont contribué à donner tant de célébrité à l'école d'Italie; grava un plafond peint par Pietre de Cortone, et plusieurs tableaux du Dominiquin. Colbert, qui avait su apprécier les talents d'Audran, et qui voulait les rendre utiles à la France, le fit rappeler par Louis XIV, lui obtint une pension et un logement aux Gobelins. De retour dans sa patrie, cet artiste fut chargé de graver, pour le roi, la suite des *Batailles d'Alexandre*. Cette production immortelle répandit dans toute l'Europe la réputation de Lebrun et celle d'Audran. Plusieurs artistes, même, surtout en Italie, trouvèrent plus de correction dans les traductions que dans les originaux. Une multitude d'autres ouvrages mirent le comble à la gloire d'Audran. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on distingue son *Recueil des*

proportions du corps humain, qu'il a gravé d'après ses dessins; son *Martyre de S. Laurent*, d'après Le Sueur; la *Peste d'Eaue*, et le plafond du Val-de-Grâce, d'après Mignard; le *Martyre de Ste. Agnès*, d'après le Dominiquin; la *Femme adultère*; le *Pyrrius*; le *Coriolan*; le *Baptême du Pharisien*, d'après le Poussin, et surtout l'*Enlèvement de la Vérité*, d'après le même. Les épreuves avant la draperie de cette dernière estampe, sont fort rares. L'académie de peinture, qui avait reçu Audran dans son sein, le nomma un de ses conseillers, en 1681. Un grand sentiment de dessin, fier et correct, un burin souple et ferme, un faire large, une touche savante, qui est toujours celle du maître qu'il traduit, caractérisent les productions d'Audran. On ne saurait, sans injustice, lui contester la supériorité sur tous les graveurs qui l'ont précédé ou suivi : les jeunes gens qui courent la même carrière ne sauraient choisir un meilleur modèle. Girard Audran a traité le genre de l'histoire avec la noblesse et la dignité qui lui conviennent. Sans s'attacher à un servile arrangement de hachures, on remarque dans les parties où il a cru devoir en faire usage, qu'il possédait à fond les principes de son art, et qu'il en connaissait toutes les ressources. Son style, sans avoir ce fini précieux, trop souvent le cachet de la médiocrité, est loin de ce désordre et de cette négligence que l'impuissance de mieux faire voudrait présenter quelquefois comme le résultat du savoir et du goût. Entre ses savantes mains, le burin et la pointe semblent s'être métamorphosés en pinceaux, et en avoir acquis l'empâtement et la suavité. Dans sa marche savante, on reconnaît toujours l'artiste habile qui suit pas à pas la nature, qu'il a étudiée et méditée pro-

fondément, et le tra a approfondi les s Girard Audran ten Paris, en 1703, u gretté, autant pour bles et douces, que de ses talents.

AUDRAN (Ben main Audran, gra dans cette ville, le vint à Paris, à l'âge se mettre sous la d Audran son oncle. vrages estimables q remarque les *sept* Poussin; *Alexan* par Le Sueur, et le de Lebrun. Louis ciateur des talents, faits sur Benoit Au vait fait sur toute s mie le reçut au no bres, et le nomma lers, en 1715. Ce Louzouer, près d dans une terre acq ses talents. — Louis né à Lyon, en 16 en 1712, fut aus dans le nombre de on distingue les *O corde*, d'après B

AUDRAN (Je Germain Audran, Girard Audran, 1667. Sans avoir oncle, à la sublim être placé au ran biles. Ses *Batai* en petit; son *En vines*, d'après le ther et son *Atl* Coypel, lui assigne guée parmi ses c longue et laborieu d'exécuter un gra vrages. Louis XI

le titre de son graveur, atteignit une pension et un logement aux Gobelins; l'année suivante l'académie lui ouvrit ses portes. Audran mourut à Paris, en l'âge de près de quatre-vingt-trois ans.

REIN (YVES - MARIE). professeur du collège de Quimperlé des études au collège de Grand, fut ensuite coadjuteur-gérant à celui des Grasse; sermons qu'il avait prononcés avaient acquis quelque réputation, et il fut nommé grand-vicaire adjuvateur de plusieurs évêques. Il publia les premières années de la vie d'un plan d'éducation, dont l'objet était de retirer l'enseignement des écoles, et de soumettre les élèves à un même mode d'ins-truction nationale. Nommé député du Finistère à l'assemblée législative, commissaire pour l'examen des projets aux Tuileries. Élu député du même département à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, avec la restriction d'exécution sur la question du sursis. Un jour il publia en juillet 1795, en l'honneur de la fille de Louis XVI, pro-fectrice jeune princesse quelques vers dans sa captivité. À la fin de la session de la Convention, dans la classe de citoyen, nommé évêque de Quimper par l'assemblée de prêtres assermentés, rendait dans son diocèse en observant la diligence où il était occupé par les chouans qui l'en empêchèrent et l'assassinèrent sous les yeux de ses compagnons de voyage. I. l'abbé Audrein : I. *Discours prononcé à l'occasion du serment de 1790* : II. *Mémoire sur l'éducation nationale française ; recueil de discours à la jeu-*

nesse, 1790, in-12; IV. *Mémoire à l'assemblée nationale sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, 1792, in-8°; V. *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8°; VI. quelques Rapports aux assemblées dont il a fait partie.

A. B.—T.

AUFFRAY (FRANÇOIS), gentil-homme breton, et chanoine de St.-Brieux, né sur la fin du 16^e. siècle, était encore jeune quand il publia une tragi-comédie morale, intitulée : *Zoan-tropie, ou de la Vie de l'homme, embellie de feintes appropriées au sujet*, Paris, 1614, 1615, in-8°; il lui dédia, par une ode, au cardinal de Bouzas, évêque de Béziers, grand aumônier de la reine. Son canonicat de St.-Brieux en fut peut-être la récompense. Il n'en méritait aucune; car sa pièce est au-dessous du médiocre, tant sous le rapport de l'invention que sous celui du style. Les vers qui se trouvent à la suite ne valent pas mieux. Il fallait qu'Auffray eût bien peu de talent, puisque Colletet, qui n'était pas un juge difficile, dit « qu'il s'exprime si rustiquement, et avec un style si contra-int et si barbare, qu'il semble tenir un peu plus de l'air de l'antique langage des Goths et des Vandales que de l'air de notre langue française. » Colletet ajoute qu'il publia en 1625, à St.-Brieux, les *Hymnes et les Cantiques de l'Eglise, trad. en vers français sur les plus beaux airs de ce temps-là*, et qu'à la fin de ce livre, il y a un assez bon nombre de quatrains et sentences morales tirées de S. Grégoire de Nazianze.

W—s.

AUFRESNE (JEAN RIVAL), acteur français, mérite une place distinguée dans les annales du théâtre,

quoiqu'on n'ait joui que peu de temps en France de ses talents. Il naquit à Genève, en 1729, d'un horloger nommé *Rival*, dont J.-J. Rousseau parle dans ses *Confessions*, comme d'un homme d'esprit et de goût. Rival était également lié avec Voltaire, et lui adressa une pièce de vers, intitulée les *Torts*, à laquelle le poète de Ferney fit une réponse qui est imprimée dans ses œuvres. Le jeune Rival, destiné à l'état d'horloger, partageait les goûts de son père pour la littérature, et annonçait un talent distingué pour la déclamation, lorsqu'il fut appelé, vers l'année 1757, dans une ville de Normandie, pour des affaires de commerce. Sa passion pour le théâtre lui fit contracter des liaisons avec les comédiens qui y étaient établis; l'un d'entr'eux s'étant trouvé indisposé quelques heures avant la représentation d'une tragédie, on engagea Rival à le remplacer; il hésita quelques instants, mais on flatta sa vanité, et les applaudissements qu'il recueillit le déterminèrent à suivre cette carrière. Sa famille ayant vu avec peine son changement d'état, pour l'apaiser, il quitta son nom, et prit celui d'*Aufresne*, sous lequel il a toujours été connu au théâtre. Après avoir joué dans les principales villes des provinces et dans les pays étrangers, et s'être appliqué à un système de déclamation qui lui était propre, il débuta, le 30 mai 1765, à la Comédie française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna*, avec un brillant succès, et sut vaincre les préventions du public, accoutumé au débit emphatique de la plupart des acteurs de ce temps. Aufresne parlait presque la tragédie, et rappelait, dit-on, à beaucoup d'égards, par le naturel de son débit, la manière de Baron. Sans chercher à discuter ici une question souvent reproduite, on peut

dire du moins qu'Aufresne fait tir de cette simplicité même sublimes qui subjuguèrent les lecteurs; cependant ce naturel ne pouvait censurer dans les pères de la haute comédie, qui également avec beaucoup de lui fit une foule d'ennemis secrets de tous ses camarades, tant qu'il changeait de manière la Comédie toute entière chassienne: voilà ce qui s'opposait qu'Aufresne fût admis comme tair à la Comédie française du public, mais fatigué de la gale qu'il avait à soutenir ses camarades, il quitta la On lit, dans une lettre de ric II, roi de Prusse, à ce passage: « Nous avons eu » passée, Aufresne, dont le je » simple et vrai, m'a fort » Le Kain va venir ici cet » lui verrai représenter vos » C'est une fête pour moi; » voir si les efforts de l'art si » dans Le Kain ce que la » produit dans l'autre. » Ce est de l'année 1775. L'année Aufresne, après avoir fait u en Italie, vint à Ferney, où de Voltaire les plus vifs appements. « Vous me prêtez par » plus d'esprit que je n'en ai ce vieillard, qui flattait par mait à être flatté. Aufresne Russic un accueil très-distingué therine II, et a continué de la faveur publique sous les su de cette impératrice: quelq avant sa mort, arrivée vers 1806, il a joué ce même r guste dans lequel il avait dé malgré son grand âge, il y a beaucoup d'effet. Cet acteur de l'estime générale dans le p s'était fixé.

l (EDMOND), né en 1515, d'Alleman, dans le voisinage, d'un père qui était, fit ses études chez son oncle de campagne. On a dit que, jeune homme, il avait été bateleur et mené l'ours dans les rues. Mais certain, c'est qu'il entreprit le pèlerinage de Rome à pied, menant un âne, muni d'une lettre de recommandation pour un jésuite de son pays, qu'il trouva mort à son passage, et se fit jésuite. Auger, dépourvu de toute fortune, se fit écrivain public au duc de Fiori. Cet état ne lui fournissant de quoi vivre, il entra chez des jésuites, en qualité de cuisinier. On s'aperçut bientôt qu'il n'avait fait de bonnes études. L'admit au noviciat. Il promut sa humanité à Pérouse, à Padoue, et à la philosophie au collège royal de Paris. Il se fit valent pour la chaire, se fit dans les exhortations qu'il faisait dans les rues, selon le langage des Italiens. Lainez l'envoya, en France pour travailler à la conversion des huguenots. Sa mission eut de grands succès dans plusieurs provinces du Midi; mais son zèle le porta à des déclamations qui eurent de suites fâcheuses, surtout à Paris. Le fameux baron des Adrets à Valence, et le comte de Montmorency pendu. Il était déjà sur le point de monter à la potence, quand le ministre, attendri du discours qu'il prononça dans cette position, lui fit grâce, dans l'espoir qu'il convertirait un prosélyte de sa secte. Arrivé à Paris, il fut happé à ce danger, reprit ses études avec encore plus d'ardeur, et eut de grands succès en Aristotélisme principalement à Issouire, où les huguenots rentrèrent dans le temple. Il ne fut pas moins heureux, où il eut l'avantage de

rétablir l'exercice de la religion catholique. Chargé de prêcher le carême de 1575, devant Henri III, ce prince le nomma son prédicateur ordinaire, et le prit pour son confesseur. Cette dernière commission lui attira le reproche d'avoir inspiré à son pénitent le goût des petites pratiques d'une dévotion minutieuse, au lieu de le réprimander sur les vices qui déshonorèrent la vie de ce monarque. Ce reproche paraît justifié par l'ouvrage qu'Auger publia, en 1584, sous ce titre : *Métanéologie sur le sujet de l'archi-congrégation des pénitents de l'Annonciation de N.-D., et de toutes les autres dévotieuses assemblées de l'Eglise*. C'est un mélange bizarre de citations profanes et sacrées, pour justifier la confrérie des pénitents blancs, établie par Henri III, et aux processions de laquelle ce prince assistait vêtu d'un sac de toile. Son attachement à la personne de Henri III le rendit odieux aux ligueurs. Ils l'obligèrent de se réfugier à Lyon, puis à Tournon, de passer ensuite en Italie, où il voyagea de ville en ville, regardé comme un excommunié, et alla mourir, en 1591, à Côme, épuisé de fatigue et de chagrin. Le P. Auger se distingua par sa constante fidélité à la cause royale dans un temps et dans un corps où cette qualité était fort rare; ce qui fait dire à l'historien Mathieu « que, s'il eût vécu et qu'on ne lui eût défendu la chaire, il eût fait autant de service que tous les autres de son ordre pouvaient faire de mal. » On a vanté sa modération envers les protestants; mais cet éloge est démenti par plusieurs de ses ouvrages, entre autres, par celui qui a pour titre : *le Pédagogue d'armes, pour instruire un prince à bien entreprendre et à heureusement terminer une bonne guerre*. C'est un vrai manifeste contre

les religieux. On doit en dire autant de son *Sacre spirituel*, dont il serait à souhaiter qu'on n'eût à reprendre que le titre ridicule. On a encore de cet auteur une cinquantaine de livres de controverses, oubliés aujourd'hui; un *Catéchisme* français, grec et latin, dont il se débita, à Paris, en huit ans, près de 40,000 exemplaires; les définitions en sont claires et justes; mais les maximes n'en sont pas toujours exactes; *Breviarium Romanum, cum rubricis Gallicis*, Paris, 1588, 2 vol. in-fol. C'est ce qu'on appelle le *Bréviaire de Henri III*. On dit que le P. Auger avait refusé un évêché, et qu'il avait converti 40,000 protestants. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois. Il était éloquent pour le temps, et fort considéré de tous les gens de lettres.

T—D.

AUGER (NICOLAS). Ce comédien, après avoir joué, avec beaucoup de succès, l'emploi des valets, sur le théâtre de Vienne en Autriche, vint débiter à Paris, le 14 avril 1763, dans le même emploi. Ses débuts furent très-brillants, puisque Armand, qui était depuis quarante ans en possession de ces rôles, dit, en le voyant, qu'Auger le ferait un jour oublier. Cependant, le public, après avoir cédé au charme de la nouveauté, ne fut point injuste envers un comédien célèbre, et, quoi qu'on ait publié, Préville conserva la faveur dont il jouissait, et que nulle comparaison ne pouvait lui enlever. Auger était grand; sa taille était bien proportionnée; sa figure convenait parfaitement à l'emploi qu'il avait choisi; sa physionomie avait de la mobilité, et il en abusait quelquefois, en se laissant aller à des grimaces, à des charges outrées; il en introduisit même dans quelques rôles qui auraient dû lui imposer de

la retenue; telle est celle du garçon de réglise qu'il offrait d'écouter sur la scène où, jouant le Tartuffe, il cherche à séduire Elmire; plaisante décente qui a long-temps été reçue comme une tradition théâtrale. Il demanda à débiter dans la tragédie un froid accueil qu'il reçut dans les provinces d'Huascar et de Warwick lui fit savoir que le cothurne ne lui convenait nullement: il a cependant joué avec succès quelques rôles qui exigent la noblesse, tel que celui du mandeur, dans le *Père de famille*. Auger quitta la comédie en 1777, mourut à Paris, le 26 février 1780.

P—

AUGER (ATHANASE), né à Paris le 12 décembre 1734, ecclésiastique, fut d'abord professeur de rhétorique au collège de Rouen. L'évêque de Rouen, M. de Noé, qui l'avait connu à cette ville, le fit son grand-vicaire et l'appelait, en riant, son grand-croisé *in partibus Atheniensium* en allusion à sa profonde connaissance de la langue de Démosthènes. L'augustin, transporté d'Athènes à Paris en effet, plutôt un philosophe qu'un Français du 18^e siècle. Ses idées retraçaient celles de Socrate, et sa conduite offrait les vertus de la Grèce. Étranger à toutes les jouissances dont le luxe nous crée des besoins, son unique passion était l'étude, devenue pour lui une des premières nécessités de la vie. Content d'un revenu plus que modeste, il partageait avec une famille peu nombreuse, jamais on ne le vit grossir la foule des solliciteurs, et demander les grâces qu'on ne veut si rarement chercher ceux qui se contentent de les mériter. Modeste, ingénieux, bienveillant, il joignait à la simplicité d'un enfant, la candeur de l'innocence des mœurs patriarcales. Sans fiel, incapable de ressentir

lique, souffrant la consuetude, mais il ne peut pourtant dire la vérité sans les blesser, et il a besoin de la chaleur et de l'éloquence pour défendre ces principes. La lecture avait fait l'occupation de toute sa vie. C'est un rare bonheur de ne connaître ni envie, ni haine, et ces passions pour son portrait, n'étaient contradictoires :

Il qui réunit
l'esprit, le don d'écrire ;
qui n'entend médire,
sans se mériter.

l'admiration des inscriptions, et, et encore plus aimer, sa bonté. Les comités de la révolution avaient vu une âme pure, noble et vive, dans les premiers jours de ce siècle terrible, que le chaos et la naissance d'un monde de choses ; mais cette admiration des premiers principes ne se rapportait à aucun acte dont il ne fût l'auteur. Cet écrivain estimable, ses lettres sans les avilir, le 7 février 1792. Le 28, par Héroult de Paris, il avait fait avec lui une édition de la langue grecque et des modèles qui l'immortalisaient à la séance publique de la Convention, le 25 mars 1792, et imprimé depuis. Ses ouvrages sont : I. *Harangues de Démosthènes et d'Eschine*, Rouen, 1768, 2 vol. in-8°. II. *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine*, 1777 et 1778, 2 vol. in-8°. Il est le premier à avoir essayé dans notre langue de traduire tout le reste de ces deux auteurs, et on ne connaissait que ces traductions ; mais tout le feu de l'antiquité s'éteint sous les yeux du traducteur. Sa ver-

sion se recommande par la correction, par l'exactitude ; mais elle manque de vie, de chaleur et de noblesse. Cependant, ce grand ouvrage l'occupait dix ans, et son panégyriste nous apprend qu'il le refondit en entier, avant de donner la seconde édition. III. *Œuvres complètes d'Isocrate*, 1783, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est plus estimé que le précédent, parce qu'il est plus facile de reproduire la froide symétrie d'Isocrate, que l'éloquence impétueuse et rapide de Démosthènes. Cependant, un critique, sans doute trop sévère, dit que le traducteur savait mieux le grec que le français, et que, si son travail pouvait servir aux études des jeunes gens, il n'était pas fait pour donner aux gens du monde une idée de l'éloquence des anciens, et de l'élégance attique. IV. *Œuvres complètes de Lysias*, 1783, in-8° ; V. *Homélies, Discours, et Lettres choisies de S. Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8° ; VI. *Discours choisis de Cicéron*, 1787, 3 vol. in-12. Il les avait traduits tous, et il avait autant médité l'orateur romain que l'orateur grec. VII. *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et des œuvres de Xénophon*, 1788, 2 vol. in-8° ; VIII. *Homélies et Lettres choisies de S. Basile-le-Grand*, 1788, in-8°. IX. *Projet d'éducation publique, précédé de quelques réflexions sur l'assemblée nationale*, 1789, in-8° ; X. *Catéchisme du citoyen français*. XI. *Des gouvernements en général, et en particulier de celui qui nous convient*, 1791, in-8° ; XII. *Combien il nous importe d'avoir la paix*, 1792, in-8°. XIII. *De la constitution des Romains, sous les rois et au temps de la république*, 1792, 3 vol. in-8°. L'auteur avait consacré plus de trente ans à cet important ouvrage. Il y présente la consti-

tution romaine, d'abord dans son ensemble, ensuite dans chacune de ses parties, et développe l'organisation des trois pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, et leur action simultanée et réciproque. XIV. *De la tragédie grecque*, 1792, in-8°. Ce dernier écrit, qui parut quatre jours après la mort de l'auteur, était destiné à servir de préface à une traduction des trois tragiques grecs, en prose et en vers. Les écrits d'Auger, réunis à Paris, dont la partie posthume a été publiée en 1794 (an 2), forment une collection de 29 volumes, in-8°. La partie posthume, en 10 vol. in-8°, contient la *Constitution des Romains*, et la traduction de tous les Discours de Cicéron.

N—L.

AUGEREAU (ANTOINE), en latin *Augerellus*, fut reçu imprimeur libraire à Paris, en 1531. Il paraît qu'il exerça aussi l'état de graveur de caractères; car La Caille, dans son *Histoire de l'Imprimerie et de la Librairie*; pag. 104, dit qu'il fut un des premiers qui tailla des poinçons pour les lettres romaines, l'impression de ce temps-là n'étant presque qu'en lettres gothiques. Les éditions données par Augereau ont été assez estimées : en voici quelques-unes, rapportées dans les *Annales typographiques* de Panzer : I. *Plinii Secundi Historiarum naturæ libri XXXVII*, 1532, in-fol.; II. *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, etc., 1532, in-fol.; III. *le Château de Labour*, et les *Faintises du monde*, 1532, in-12; IV. *le Miroir de Marguerite de France, reine de Navarre*, etc., 1535, in-8°; V. *Hesiodi opera et dies*, græcè, 1533, in-8°; VI. *M. F. Quintiliani Institut. orat. lib. XII*, 1533, in-fol.; VII. *Eusebius de præparatione evan-*

gel., 1534, in-8°; VIII. *S. Iulini de naturâ et gratiâ li*, 1534, in-12; IX. *Sancti Progratiâ et libero arbitrio ep*, 1534, in-8°. La Caille lui a encore, *Andreae Naugerii orationes duæ*, 1531, in-4°; *merus et tituli cardinalium*, 1533, in-8°. *Oraison de pour le rappel de Marcell*, Antoine Macault, 1534. Point parlé de ces trois derniers ouvrages. Il est présumable que le sieur Augereau est mort vers 1535, de la quelle il exerçait encore, dit dans son *Catalogue des livres de Paris*; mais dès-lors on ne voit plus d'éditions données par lui.

AUGIER (JEAN), sieur de SONS-NEUVES, conseiller du roi, contrôleur-général des finances à Paris, était originaire d'Issoudun, où il avait la place de maître particulier aux eaux et forêts. Il avoue lui-même que le seul ouvrage que nous ayons de lui, qu'il n'avait jamais fait d'étude, c'est le chagrin seul de la mort de son épouse qui l'a engagé à le faire. Il fit imprimer, en un vol. in-8°, en 1589, le Recueil des vers de douleur lui avait inspirés, et dont le titre est : *Torrent de pleurs*. La vraie sensibilité s'annonça d'une manière moins pompeuse, et d'un langage qu'Augier fait de la si pu garantir ses vers de l'oubli.

AUGURELIO (JEAN-AUGUSTE), poète latin, né à Rimini, vers 1520, professa les belles-lettres à Turin et à Venise. Il habita le plus longtemps de ces deux villes. Il mourut le 24 octobre 1524. Il fut poète, il cultivait la langue grecque, l'histoire, les antiquités et la philosophie. On l'accusa de s'être adonné à l'alchimie; en effet il composa un ouvrage intitulé *Chrysopœia*, dans lequel

noyens de faire de l'or; mais Tiraboschi nie qu'il y ait assement, et qu'il ait cru à la art. On dit cependant X, à qui il dédia ce poème, et une grande bourse vide, et que celui qui savait faire ait besoin que d'une bourse tre. Augurello fit des odes, des vers iambes, des distiques ont été vivement critiqués Scaliger, mais où l'on rendant un mérite au-dessus in. L'auteur se montre un heureux imitateurs des antiques poésies furent imprimées à 492, in-4°, et à Venise, 8°. Son poème de la *Chrysis* à Bâle, 1518, in-4°; *Annales*, in-8°, et a été réimprimé *theatrum chemica curiosa*, il a été trad. en vers français par Habert, Lyon, 1548, in-8°, 1626, in-8°. Il écrivit un livre intitulé *Geronticon*, sur l'illesse, dédié à son disciple Pomano, depuis évêque de G—É.

AUGUSTE (CAÏUS JULIUS CÆSAR), originairement appelé *caesar*, était fils de Caius et d'Attia, fille de Julia, sœur de Jules César. La famille des Cæsars était originaire de Vellétre, dans le pays des Volsques. La famille sortait Auguste était rattaché à l'ordre des chevaliers. Il fut le premier qui s'éleva au-dessus de l'ordre des sénateurs. Ce dernier n'avait été préteur, alla en Espagne, où il acquit de la réputation par ses emplois civils et militaires. Il est le sujet de cet article, pendant le consulat de Cicéron à Rome 689, le 25 septembre 62 avant J.-C. Il perdit sa mère pendant son enfance. Par

les soins de sa mère et de L. M. Philippus, qu'Attia avait épousé en secondes noces, le jeune Octave reçut à Rome une très-bonne éducation, et fit de tels progrès dans l'art de parler, le plus utile et le plus important de tous dans une république, qu'il prononça publiquement l'éloge funèbre de sa grand-mère Julia, n'ayant encore que douze ans. Son jugement prématuré, et la circonspection de sa conduite, lui attirèrent la faveur de son grand-oncle Jules César, qui annonça le dessein de l'adopter, dans le cas où il n'aurait point d'enfants. Il l'aurait même emmené avec lui en Espagne, pour qu'il apprît l'art militaire sous ses ordres, dans la guerre contre le fils de Pompée, si Attia ne l'eût retenu, sous prétexte qu'il était d'une santé faible. Il se trouvait à Apollonie en Epire, où il étudiait l'éloquence, sous le fameux rhéteur grec Apollodore, lorsqu'il apprit en même temps la nouvelle de la mort tragique de son oncle, et de son adoption par ce dernier. Malgré les timides avis de ses amis, il mit à la voile pour l'Italie, afin de connaître sur les lieux mêmes l'état des choses, et de poursuivre, ainsi que l'occasion s'en présenterait, les espérances que lui donnait l'adoption de Jules César. En débarquant à un petit port près de Brindes, il fut visité par une députation des soldats vétérans réunis en cette ville. Conduit en triomphe, et proclamé l'héritier et le vengeur de César, il déclara solennellement son adoption, et prit le nom de son oncle, en y ajoutant celui d'Octave. Il se mit à la tête des vétérans, intercepta, pour son propre usage, le tribut que les provinces au-delà de la mer envoyaient à la capitale, ainsi que tout l'argent qui appartenait à l'état dans la ville de Brindes, et marcha ensuite vers Rome, en traversant la Campanie. Il

n'avait alors que dix-neuf ans , et s'essayait déjà à la souveraine puissance. A Rome , deux partis divisaient l'état , celui des républicains , qui avait fait périr César ; celui d'Antoine et de Lépide , qui prétendait le venger , et qui n'avait réellement d'autre intention que celle d'élever leur pouvoir au-dessus des lois. A cette époque , le dernier parti était triomphant , et le consul Antoine exerçait une autorité presque absolue. Octave alla d'abord visiter Cicéron , retiré à sa *villa* , près de Cumès ; il lui parut très-avantageux de faire entrer dans ses intérêts ce grand orateur , qui , éloigné des deux partis , conservait encore une grande popularité , et qui d'ailleurs haïssait et redoutait Antoine. Lorsqu'Octave approcha de Rome , la plupart des magistrats , des soldats et des citoyens , allèrent à sa rencontre ; mais Antoine ne daigna pas faire attention à son arrivée. La première démarche d'Octave fut d'obtenir la ratification légale de son adoption , ce qui se fit de la manière la plus solennelle. Il alla ensuite voir Antoine , lui offrit son amitié , et lui demanda l'argent que César avait laissé pour payer ses legs. Antoine , qui était blessé du ton de fermeté du jeune héritier de César , et qui croyait trouver en lui un obstacle à son ambition , le traita avec beaucoup de hauteur ; mais il ne put détruire l'ascendant que prenait Octave sur le peuple , et chaque jour son rival acquérait de la popularité , à mesure que lui-même perdait de la sienne. Les amis de la famille de César ménagèrent entre les deux rivaux une réconciliation , fondée sur l'intérêt qu'ils avaient l'un et l'autre de s'opposer au parti des républicains. Comme leur ambition était la même , il était difficile que leur union fût durable. Ils s'embrassèrent plusieurs fois , le cœur

toujours dévoré de haine et de Leur inimitié était si connue accusa Octave d'avoir voulu assassiner Antoine. Voyant que val assemblait une armée , Octave rendit en Campanie , réunit les corps des vétérans de César , et à Rome , quoiqu'il n'y eût aucun caractère public et aucune autorité affectait de se conduire toujours selon les conseils de Cicéron , qu'il aimait son père. Voyant que le parti était très-puissant , il s'y rallia et accepta un commandement d'une armée qui devait marcher contre Antoine , déclaré ennemi de l'état. Octave accompagna les troupes des deux consuls Hirtius et Pansa , et ils marchèrent à Modène pour combattre Décimus Brutus. Dans la première affaire de cette campagne , il donna la mort à ses ennemis de soupçonner sa valeur ; dans la seconde , les deux camps s'accordèrent à dire qu'il remplissait les devoirs d'un général et d'un héros. Les deux consuls périrent dans la bataille , et la circonstance de leur mort parut si favorable à Octave , qu'il resta le maître d'une armée victorieuse , qu'il fut soupçonné , et qu'il le fut justement , d'y avoir contribué. Octave ne resta pas long-temps dans le sénat , qui lui préférait Décimus Brutus , l'un des assassins de César , la haine qu'il portait aux deux consuls , et le peu d'estime qu'il y trouvait de réelles vues et de sages desseins , le portèrent à ne pas concilier avec Antoine , qui voulait réunir une armée très-nombreuse et marchait en Italie , après avoir été chassé. Octave , campé à Bononia , par le moyen de Cicéron , ne réussit point , il eut cher son mécontentement , et chercha des moyens de se venger.

AUG

l'annonce de la marche d'Antoine, donna la conduite de la guerre à Octave et à Décimus Brutus. Octave, qui avait fait un traité avec Antoine, au lieu de marcher contre lui, vint à Rome demander, à la tête de son armée, le consulat qu'on lui avait refusé. Les républicains firent quelques préparatifs de résistance; mais les soldats et le peuple étaient trop affectionnés à Octave, pour que ses adversaires eussent quelque espoir de succès. Il fut reçu au milieu des plus vives acclamations, et déclaré consul par le peuple, à l'unanimité des suffrages, quoiqu'il n'eût pas encore 20 ans révolus. Un des premiers actes de son autorité consulaire fut de faire condamner légalement tous ceux qui avaient pris part à la mort de César; il fit ensuite révoquer les décrets portés contre Antoine et Lépide, et les invita à revenir en Italie. Il alla au-devant d'eux, et le lieu de l'entrevue fut une île du Rhénus, aujourd'hui Reno, petite rivière qui se perd dans le Pô. Ce fut là qu'ils jetèrent les bases de la fameuse puissance appelée le *triumvirat*, dont le principe était une égale distribution du pouvoir suprême entre les trois chefs, qui devaient gouverner d'après de nouvelles lois, et réformer, disaient-ils, la chose publique. Ce plan fut cimenté par l'horrible proscription qui devait faire périr tous leurs rivaux, tous leurs ennemis, et remplir leurs trésors par les confiscations. Ils se sacrifièrent mutuellement plusieurs de leurs proches et de leurs amis; Octave abandonna Cicéron à la vengeance d'Antoine, qui, à son tour, consentit à la proscription de son oncle Lucius César. Un autre sacrifice qu'on exigea d'Octave fut de répudier Servilie pour épouser Clodia, fille du fameux tribun Clodius et

AUG

de Fulvie, alors épouse d'Antoine. La terreur devança les triumvirs et les murs de Rome. A leur arrivée la ville fut inondée du sang de ses citoyens. Ce fut au milieu de ces proscriptions, dont il faut lire le détail dans Appien, qu'Octave et Antoine firent des préparatifs contre Brutus et Cassius, qui s'étaient rendus maîtres des provinces d'Orient. A la tête de leur armée en Grèce, ils rencontrèrent les chefs républicains dans les plaines de Philippes, où eut lieu une grande contestation entre le triumvirat et la république fut décidée par deux batailles. Octave, retenu par un accès de fièvre, n'assista point au premier combat, à la suite duquel Cassius se donna la mort. Il se montra dans le second, où l'aile qu'il commandait fut d'abord repoussée, mais qui n'en fut pas moins décisive par la victoire d'Antoine et par la mort de Brutus. Antoine, qui avait gagné la bataille, honora la mémoire de son ennemi; Octave se montra moins généreux, et insulta, disaient les historiens, aux restes de Brutus. A la fin de cette campagne, la santé d'Octave trouva si altérée que, lorsqu'il débarqua à Brindes, on désespéra de sa vie. A son retour à Rome, il eut à remplir la tâche difficile de satisfaire l'avidité des soldats, par la distribution des terres conquises sur les vaincus. Cette distribution occasionna de grands troubles; Octave vit plusieurs fois sa vie en danger. Au lieu des scènes tumultueuses qui agitaient toute l'Italie, Octave eut à combattre Fulvie, dont il avait répudié la fille Clodia, et Lucius, le frère d'Antoine, qui avaient rassemblé des troupes dans la Gaule cisalpine. Après plusieurs combats, Lucius, le chef de cette nouvelle guerre civile, s'enferma dans Pérouse,

bientôt obligé de capituler. La ville fut mise au pillage, et trois cents sénateurs furent condamnés à mourir, pour expier l'attachement qu'ils avaient montré au frère d'Antoine. Ils invoquèrent l'humanité d'Octave, qui se contenta de leur répondre : « Il faut que vous mouriez. » Ce massacre fut présenté comme une offrande pieuse, offerte à un autel élevé aux mânes de Jules César déifié. Antoine, revenu en Italie, fit, avec Octave, un nouvel accord, par lequel ils se partagèrent le monde romain, laissant à Lépide les provinces d'Afrique. Dans ce partage, Octave eut Rome et les provinces de l'ouest. Alors les proscriptions commencèrent à s'arrêter ; Octave laissa revenir les proscrits qui avaient échappé à la mort, et qui ne pouvaient plus lui faire ombrage ; la paix qu'il avait rendue à l'empire romain ne fut troublée que par la révolte de quelques provinces des Gaules, qu'il alla pacifier en personne, et par la guerre maritime de Sextus Pompée, qui dura plusieurs années, et qui fut mêlée de revers et de triomphes. Octave ne pardonna point à Neptune d'avoir favorisé Pompée dans quelques rencontres ; et, long-temps après, il fit enlever sa statue du cirque où l'on célébrait des jeux publics. Ce fut à son retour des Gaules qu'il épousa la fameuse Livie, alors femme de Claudius Néron, qu'il obligea de divorcer, après avoir répudié lui-même Scribonia, sa troisième femme. Trois mois après son mariage, Livie, déjà mère d'une fille, donna le jour à un fils, nommé Tibère, qui, dans la suite, devint empereur. Bientôt le monde romain n'eut plus que deux maîtres. Dans la guerre contre Sextus Pompée, Lépide, qui était venu en Sicile, avec une armée, eut quelques diffé-

rends avec Octave. Loir ses droits à caractère de ce tri gnifiant, que toute s sous les ordres d' cette affaire, mor prudence et de Lépide fut dépouil triumvirale, et il sable, qu'on lui Octave devait bient rivaux à l'empire. l'Orient, semblait a des peuples soumis et, quoiqu'avancé e à l'amour et à la v le jeune Octave se table homme d'éta jours à son but, et p faute de son collèg tage - importa dans son partage, monde était accor des lois ; il sut en pliqua à se faire a dont il méritait e la reconnaissance, à l'Italie l'abondar générosité ou la pr jeter au feu, sans le lettres de sénateu les papiers de Pom noncer un gouvern il ajouta encore à sa clarant solennellei rait la puissance qu'Antoine revien contre les Parthes. tant plus à lui, qu daigner le pouvoir ; plutôt que demande du titre de tribun populaire, et qui se pour arriver à la pui mesure qu'il se rap romain, il se décl ment contre Antoin

occasions de rendre son rival , il acheva enfin de soulever l'indignation des Romains , et publiquement le testament par lequel l'amant de Cléopâtre laissait pour héritiers les fils qu'il eut de cette princesse. Profitant de la disposition des esprits, Octave fit déclarer la guerre à la reine d'Égypte ; mais avoir levé des forces considérables de terre et de mer, il s'avança vers le golfe d'Ambracie, rencontra là Antoine à Actium, et, secondé par l'amiral Agrippa, remporta une victoire qui le rendit maître du monde. Il poursuivit son rival en Égypte, et termina la guerre, se montrant avec sa froideur ordinaire, de la même façon que lui fit Antoine, de terribles différends par un combat naval, en disant qu'il pouvait trouver un autre moyen de mourir. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il leur fit donner de magnifiques funérailles. Un de ses compétiteurs avait eu de la peine, n'en fut pas moins immolé à sa vengeance ou à sa sûreté; un enfant, *Césarion*, que Cléopâtre, disant qu'il était le fils de César, avait eu de César, subit le même sort; Octave reçut ensuite en sa possession le reste de la famille d'Antoine, et, au lieu de ses succès qu'avec moi. Il resta deux années dans l'Égypte, pendant lesquelles il arrangea toutes les affaires de l'Égypte, de la Grèce, de la Syrie, de l'Asie et des îles. De retour à Rome, il donna pendant trois jours de suite, une grande pompe. Délivré de ses ennemis, et maître de son empire, il eut, dit-on, quelque peine à se décider sur le mode de son règne futur; Agrippa, qui l'avait aidé à l'empire par ses victoires, lui fit proposer d'y renoncer; Mécène, qui ne point eu de part à ses conquêtes, était d'avis qu'il les mit à profit;

il suivit l'avis de Mécène, ou plutôt sa propre inclination, et, fidèle à la politique qu'il avait toujours montrée, il chercha à inspirer au peuple et au sénat le désir de le voir maître absolu de l'empire; il abolit les lois du triumvirat, embellit la ville, et s'occupa de réformer les abus nés au milieu des guerres civiles. A la fin de son 7^e. consulat, vingt-sept ans avant J.-C., dans la 36^e. année de son âge, il se rendit au sénat, et, dans un discours étudié, proposa d'abdiquer la puissance. Le sénat admira sa modération, et le conjura de garder l'empire. Ce fut alors, disent les historiens, une contestation de civilités qui aboutirent à une satisfaction commune; car Octave continua à gouverner l'empire par le sénat, et le sénat se gouverna toujours par Octave. Il reçut alors un nom qui exprimait la dignité de sa personne et de son rang; et ce nom fut celui d'*Auguste*. Auguste réunissait en lui le pouvoir, 1^o. d'*imperator* ou empereur, dont la signification fut étendue, et qui le constituait commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer, l'arbitre de la paix et de la guerre; 2^o. de proconsul, que lui donnait une suprématie légale sur toutes les provinces qu'il pouvait visiter; 3^o. de tribun perpétuel, qui rendait sa personne inviolable, et qui lui donnait le droit de s'opposer à tous les actes publics; 4^o. de censeur ou surveillant des mœurs; 5^o. de souverain pontife ou de chef de la religion. Il avait de plus une dispense d'observer les lois, suivant sa volonté. A toutes ces prérogatives, on ajouta le titre vénérable de père de la patrie, qui semblait faire considérer son peuple, ou plutôt le genre humain, comme sa famille. Cependant, tous ces pouvoirs, tous ces honneurs, ne lui furent pas conférés à la fois, et ne se trouvèrent réunis sur sa tête qu'après un

intervalle de plusieurs années. Il limita lui-même au terme de dix ans, son autorité, laissant aux circonstances le soin de la renouveler. Il abandonna au sénat la nomination des gouvernements des provinces, à l'exception, cependant, de celles qui étaient exposées aux attaques de l'ennemi, et dans lesquelles se trouvaient rassemblées les légions; il conserva au peuple le droit de choisir les principaux magistrats. L'esprit de sa politique fut toujours de conserver les anciens noms et les anciennes formes, persuadé que les formes et les noms ont plus d'empire sur l'esprit des peuples, que les institutions elles-mêmes. Un de ses plus grands soins était de rendre sa domination insensible, et de cacher la main qui tenait les rênes du monde; il rejeta jusqu'aux noms qui pouvaient déplaire, et, sur toutes choses, la qualité de dictateur, détestée dans Sylla, et odieuse dans César même. Le peuple courut au devant d'une autorité dans laquelle il voyait encore quelque chose de l'ancien gouvernement. « A la » réserve, dit un moderne, de quelques ames fières que rien ne peut » contenter, chacun se faisait honneur de l'apparence de la république, » et n'était pas fâché, en effet, d'une » douce et agréable domination. » Le règne d'Auguste appartient plus à l'histoire générale qu'à la biographie; nous nous contenterons d'en retracer un rapide tableau. Il eut plusieurs guerres à soutenir en Afrique, en Asie, et surtout dans les Gaules et en Espagne, où les légions, animées par sa présence, eurent beaucoup de peine à triompher des Cantabres. Ses armes soumièrent l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie; elles continrent les Daces, les Numides et les Éthiopiens. Il fit une alliance avec les Parthes, qui cédèrent l'Arménie, et

rendirent les dra-
Crassus et à Antoine
cifié la terre et la mer
pour la troisième
Rome, le temple de
été fermé que deux
cette paix ne tarda
par la défaite de
trois légions dans
les Germains, com-
nius (voy. ARMINI
même après sa défaite
cet échec affligea viv-
laissa croître sa bar-
et s'écria souvent,
douleur : « Varus!
« rends-moi mes
dant, les Germains
par Tibère, et cess-
sérieuses alarmes à
Auguste, pendant le
nombre de régleme-
cupa de perfection-
ment, en corrigeant
une nouvelle orga-
s'occupa de la ré-
surtout dans ce qu-
riages, qu'il encon-
lois somptuaires;
de l'armée, qu'il av-
tenir; rétablit l'ord-
cirque et dans les
vailla à l'embellis-
qu'il se vanta, ave-
de marbre après
brique. Il fit plus
de porter partout,
de Paternus, les
qu'il avait donnée
la Sicile et la Grè-
la Syrie, la Gaule
plusieurs contrées
colonies. Les peup-
autels, et, par un
mois de *sextilis* p-
On conspira deux
d'Auguste; Coepio

... furent découverts et punis. Il fut plus heureux; après avoir combattu contre Auguste, il obtint son pardon. La générosité d'Auguste ne fit que confirmer l'affection des Romains, et augmenta le nombre des mécontents. Dans son empire, il n'eut plus d'ennemis, ni au dedans, ni au dehors; il ne rencontra plus d'obstacles à sa volonté, sa puissance, et le maître de l'empire pouvait plus avoir de vœux à accomplir que s'il eût gouverné sa propre patrie avec autant de bonheur qu'il avait gouverné l'univers. Les dérèglements de la vie de Julie l'affligèrent vivement; son caractère même cruel en cette occasion le traita plus sévèrement ceux qui avaient attenté à son honneur que ceux qui avaient attenté à sa vie. L'histoire dit qu'il se laissait aller, dans sa vieillesse, par Livie, à une seule personne, peut-être, qu'il aimait tendrement. Après avoir eu des enfants, et tous les jeunes hommes en qui il avait placé ses espérances pour lui succéder, il ne trouva plus dans Tibère, dont il connaissait les faibles qualités, pour gouverner l'empire. Son âge avancé, et sa santé qui s'affaiblissait tous les jours, lui firent désirer le repos. Il venait de faire un voyage vers la côte de Cambray lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Arras, où il se mit au lit, et attendit tranquillement les approches de la mort. Le dernier jour de sa vie, disent les historiens, il demanda un miroir, et voulut regarder ses cheveux et son visage; faisant venir ses amis autour de son lit, il leur demanda s'il avait bien joué son rôle sur le théâtre de la vie. Lorsqu'ils lui eurent exprimé leur sentiment: «Ainsi donc,» ajouta-t-il en se servant des paroles que jouaient les acteurs à la fin des tragédies, «adieu, battez des mains.» Alors ils se furent retirés, il fit à

Livie de tendres adieux, et rendit dans ses bras les derniers soupirs. Il mourut le 19 du mois qui portait son nom, l'an 14 de J.-C., et de Rome, 765, à l'âge de soixante-seize ans. Si le dernier trait de la vie d'Auguste est authentique, il peut servir à expliquer son caractère, sa politique, et même sa fortune. Il est certain que sa conduite fut toujours calculée et réfléchie, et qu'il eut le grand avantage de rester froid et impassible, au milieu d'un empire agité. Il marcha toujours à son but, sans jamais laisser pénétrer ses desseins. L'effet de cette politique était si sûr, que, sans être un grand guerrier, il profita de la guerre pour arriver à l'empire; il profita de toutes les passions qu'il ne partageait point, et, souvent des qualités qu'il trouva dans les autres. Il vainquit Brutus par Antoine, et Antoine par Agrippa; il changea plusieurs fois de parti, sans rien changer à ses projets, et devint enfin le maître, sans que la haine ou la jalousie eussent pu le deviner. Toute sa vie, il parut refuser l'empire qu'il avait désiré, et, cinq fois, il offrit d'abdiquer une puissance qu'on le pria toujours de retenir entre ses mains. Auguste est un des hommes dont on a dit le plus de bien et le plus de mal. Après avoir promené dans l'empire toutes les fureurs de la guerre civile, il fit connaître aux Romains toutes les douceurs de la paix; et l'histoire est obligée de répéter qu'il aurait dû ne jamais vivre, ou ne jamais mourir. Dès le lendemain de la bataille d'Actium, il regarda comme ses sujets tous les Romains qu'il avait combattus, et les traita avec modération; il oubliait facilement les injures personnelles, et souffrait qu'on fit devant lui l'éloge de Pompée, de Caton et de Brutus. On peut dire qu'il donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne; il ranima

l'agriculture, encouragea les arts, et les fit aimer. Doué d'un goût exquis, et d'un esprit qui s'appliquait à tout, il cultiva et protégea les lettres, et mérita d'attacher son nom à l'une des époques les plus honorables pour l'esprit humain. Après une longue vie, il mourut regretté de l'univers, qu'il avait troublé dans sa jeunesse, moins grand peut-être que César, mais d'un esprit plus réglé; ce qui a fait dire qu'il eût été plus glorieux d'être dans l'armée de César, et plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste. Après sa mort, Drusus communiqua au sénat quatre petits livres écrits de sa main; le premier contenait quelques réglemens relatifs à la cérémonie de ses obsèques; le second était un journal des principales actions de sa vie, qui furent gravées sur les colonnes d'airain qui soutenaient le frontispice de son mausolée. Une grande partie de ce journal a été conservée sur un ancien marbre trouvé dans la ville d'Ancyre. Le troisième livre contenait un abrégé des forces et des dépenses de l'empire; le quatrième était un recueil d'instructions pour ses successeurs, qu'il détournait d'entreprendre de nouvelles conquêtes. Les funérailles d'Auguste furent célébrées avec une grande pompe. La maison où il était né, celle où il était mort, furent changées en sanctuaires. Livie se mit à la tête des prêtresses de cette nouvelle divinité. Elle fit compter 10,000 sesterces à un sénateur qui affirma, par serment, qu'il avait vu l'âme d'Auguste monter au ciel. On érigea partout des temples au prince déifié, et un nouvel ordre de prêtres fut institué en son honneur. Tibère lui consacra un sanctuaire dans son propre palais, et choisit vingt-un prêtres parmi les sénateurs. Auguste s'était exercé dans la poésie; il avait

composé une tragédie *Ulysse*, un livre d'épique, un poème, intitulé : *la* souvent cité ces vers :
 qu'Auguste sut assez app
 dérober aux flammes, n
 nières volontés de Virg
 Ergo ne supremis potuit vox im
 Tam dirum mandare nefas; erg
 Magnaque doctiloqui morietur
 Sed legum servanda fides; sup
 Quod mandat, fierique jubet;
 Frangatur potius legum venera
 Quam tot congestos noetaque
 Hauserit una dies!

Les fragments qui nous
 guste ont été recueillis p
 et publiés par J. A. Fal
 bourg, 1727, in-4°. C
 tient différents opuscu
 Auguste.

AUGUSTE, dit le 1
 Saxe, fils de Henri-le-
 le 31 juillet 1526, fut
 nistrateur de l'évêché de
 succéda, en 1553, à s
 rice, dans l'électorat d
 çut, treize ans après,
 Maximilien II, l'inves
 états, avec dix étendard
 fut la dernière de ce g
 magne, les investitu
 étant tombées en désu
 teur Auguste dissipa,
 révolte suscitée par le
 Jean-Frédéric, duc de
 l'électeur déposé, et fit
 duire à Vienne ce pri
 heureux que son père
 états furent donnés à s
 laume. Les réformés ay
 troduire dans les états
 prince les en écarta, et
 fameux corps de doctri
 le nom de *Formule de c*
 réunir les luthériens
 çaient à se diviser. Il
 1582, dans la diète d'A
 réception du calendrie
 soutenant qu'on ne pou

mer atteinte aux libertés germains, attendu le ton impérieux que, pour le faire adopter, le pape déclara l'Église catholique. L'avis d'Auguste fut suivi par tout le parti protestant. Ce prince mourut le 11 février 1686, après avoir embellie la ville de plusieurs édifices publics, et dépensé des sommes considérables à bâtir le château d'Augustenbourg, mais ses finances étaient en si mauvais état, qu'il laissa dans son trésor seulement deux millions d'écus. — Son fils, Auguste II^e, lui succéda. — **AUGUSTE II (FRÉDÉRIC)**, électeur de Saxe et roi de Pologne, second fils de Jean-George III, électeur de Saxe, et d'Anne-Sophie, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, naquit le 12 mai 1670. La nature douée d'une force et d'une adresse qui ne pouvaient réussir, dès sa première jeunesse, dans les exercices du corps, l'éducation très-soignée lui inspira les occupations de l'esprit, dont l'influence se retrouvait tout le cours de sa vie. La guerre de trente ans, qui avait désolée l'Europe entière, faisait alors à la France, sous Louis XIV, l'appel sur les bords du Rhin. Auguste, joint à son père, commandait l'armée de Saxe. Il se distingua dans plusieurs occasions; mais l'entreprise des Impériaux sur la Franche-Comté n'ayant eu aucun succès, la campagne ne fut pas fructueuse, et le jeune prince n'eut aucune occasion brillante de se faire connaître. Il n'en apprit pas moins à connaître l'art de la guerre : il fit au séjour qu'il avait fait en France, avant la rupture de la trêve de Westphalie, cette élégance de ton, ce goût du luxe et des arts qui, dans la suite, firent regarder la cour de Saxe comme la plus brillante d'Europe, et la rivale de Louis XIV. En 1691, son père étant mort, Au-

guste alla à Vienne, où il se lia d'une étroite amitié avec l'archiduc Joseph, depuis empereur, sous le nom de *Joseph I^{er}*. Cette amitié l'attacha pour longtemps aux intérêts de l'Autriche. La mort de son frère aîné, Jean-George IV, l'ayant rendu maître de la Saxe, il accepta, en 1695, le commandement de l'armée impériale destinée à repousser les Turcs, qui se préparaient à entrer dans la Transylvanie, et se rendit à Péter-Waradin pour marcher de là au secours du comte Vétéran, chargé de garder les passages de cette province. Il arriva trop tard : le comte, battu à Lugos, avait été fait prisonnier, et les débris de son armée rejoignirent avec peine celle de l'électeur, qui, après avoir apaisé les troubles de la Transylvanie, et mis les frontières en état de défense, retourna à Vienne pour demander de nouvelles forces. Dans la campagne suivante, Auguste fit avancer les Impériaux, et forma le siège de Temeswar; mais il fut bientôt contraint de le lever; les Turcs se préparaient à l'attaquer dans ses retranchements. Il les prévint, et engagea avec eux, sur les bords du Begh, une action où la victoire resta indécise; il fit habilement une retraite difficile, et vint camper, le 30 août 1696, à Oltatsch, où il quitta l'armée pour aller consacrer ses soins, son argent et ses troupes à l'acquisition du trône de Pologne, que se disputaient plusieurs rivaux. Jean Sobieski avait laissé trois fils; mais la cour de France n'avait pas oublié qu'en 1672 ce prince, ne soupçonnant pas qu'il dût bientôt régner, avait écrit à Louis XIV, au nom des grands de Pologne, « pour lui demander de leur donner pour roi, ou Turenne, ou Condé, ou un prince de Conti, encore enfant, dont Turenne serait le tuteur. » Turenne et Condé étaient morts; mais le prince de Conti n'était plus en-

fant, et l'abbé de Polignac, ambassadeur de France en Pologne, fit agir en sa faveur tous les ressorts de l'intrigue et tous les pouvoirs de l'éloquence. Tout semblait servir ses projets; la plupart des prétendants avaient été écartés. Jean Przependowski, castellan de Culm, engagea tout à coup l'électeur de Saxe à se mettre sur les rangs, et l'abbé de Polignac craignit bientôt de ne pouvoir vaincre un adversaire si redoutable. Le cardinal Radziejowski, primat du royaume, ainsi que le plus grand nombre des palatins, soutenaient le prince de Conti; mais Auguste était aux frontières; il vendait ses droits sur quelques-uns de ses états d'Allemagne, pour avoir de l'argent, et employait cet argent à acheter des suffrages; il abjurait le luthéranisme pour embrasser la religion des nouveaux sujets qu'il voulait gagner: la diète s'assembla le 25 juin 1697. Une double élection fut faite le 27; Auguste confirma lui-même la sienne, en entrant aussitôt en Pologne avec dix mille Saxons. La corruption et l'effroi l'emportèrent sur l'adresse du ministre français; l'électeur de Saxe fut couronné à Cracovie, le 15 septembre, et le prince de Conti, après s'être présenté devant Dantzig, fut obligé de revenir en France, laissant son rival possesseur d'une couronne plus difficile à conserver qu'à conquérir. Auguste ne tarda pas à s'en apercevoir. « Élevé, dit Rhulière, dans les » préjugés des souverains, il crut » qu'il lui serait facile de régner arbitrairement dans un pays en proie à » tant de désordres.... Il conçut de cette » facilité même, avec laquelle il avait » acquis le royaume, l'espoir dangereux » d'y rendre son autorité absolue. Il viola toutes les conditions qui lui avaient » été prescrites, et, pour conserver » auprès de lui, sous le nom de trou-

pes auxiliaires, l'armée saxonne » avait juré, à son couronnement » renvoyer en Saxe, il chercha » gager la république dans une » velle guerre. » L'occasion s'en » senta bientôt. Par le traité d'Altona, conclu le 7 mai 1660, la Pologne avait cédé à la Suède la plus grande partie de la Livonie. Auguste, en tant sur le trône, avait fait serment de rejoindre à ses états; le roi de Danemarck et le czar Pierre I^{er} s'engageaient à l'attaquer de leur côté. Charles XII, encore très-jeune, était peu propre à la défendre. Auguste fit marcher ses troupes, et parut bientôt à leur tête pour former le siège de Riga. Il eût emporté la place, si le refus du gouverneur, le vieux Dalberg. Le siège traînant en longueur, Auguste saisit un prétexte pour tirer sans honte; la ville était pleine de marchandises hollandaise. Les États-Généraux firent faire des représentations à la cour de Pologne, » le roi, dit Voltaire, consentit à » le siège, plutôt que de causer le » dre dommage à ses alliés, qui » rent point étonnés de cet excès de » complaisance, dont ils surent la » ritable cause. » Des motifs de politique se joignirent à ce prétexte. Auguste apprit la défaite de ses troupes. Charles XII venait de battre le Danemarck sous les murs de Copenhague, et ce prince avait été obligé de se racheter par le traité de Brandebourg, conclu le 18 août 1700. Pierre I^{er}, qui avait été battu à Naarva, Charles se disposait à pénétrer en Pologne. Auguste sentit la nécessité de songer à se défendre, plutôt qu'à conquérir. Dans une entrevue qu'il eut avec le czar, les deux monarques contractèrent une étroite alliance, et promirent réciproquement de fournir des hommes et des troupes, et, après

ndant quinze jours à des excès
 érance qui étaient dans les
 le l'un et dans les goûts de
 e séparèrent pour aller veiller
 té de leurs états. Alors s'en-
 te lutte digne de l'histoire, et
 uvé un historien digne d'elle.
 XII et Pierre I^{er}. y attirèrent seuls
 rds ; leurs noms ont jeté un
 , qu'Auguste II, éclipsé, n'est
 annu de la plupart des lecteurs
 me l'ennemi de l'un et l'allié
 e : cependant, il fit tout ce que
 faire un prince habile et vail-
 avait à combattre, avec ses
 saxons, l'insubordination po-
 et la bravoure suédoise. Ce
 e, qu'il avait payé si cher,
 in de ses ennemis, que son
 me avait irrités. Il n'était pas
 ort pour ramener l'unité dans
 rdre : il avait moins une véri-
 mété, qu'une bravoure à toute
 , et cet amour opiniâtre du
 qui naît de l'habitude de ré-
 Charles XII, bien conseillé par
 mistre, le comte de Piper, ne
 mais le considérer que comme
 pateur, monté sur le trône en
 es Polonais, et sépara const-
 it de la cause du roi celle de
 blique. Aussi n'eut-il que les
 saxonnnes à combattre ; encore
 ne pouvait-il pas en faire
 beaucoup en Pologne : la na-
 opposait continuellement. Ce
 près de Riga que se livra la
 e bataille ; Auguste ne put s'y
 , parce qu'il était malade ; en
 sence, le maréchal de Sténau
 it, et reutra dans la Lusace,
 Charles maître de la Cour-
 de la Lithuanie, et, entre au-
 cette petite ville de Birsén, où
 le Pologne et le czar avaient
 é sa ruine quelques mois au-
 u. « Ce fut dans cette place,

» dit Voltaire, qu'il conçut le dessein
 » de détrôner le roi de Pologne, par
 » les mains des Polonais eux-mêmes. »
 Il eut peu de peine à y réussir ; le
 cardinal Radziejowski, qui s'était op-
 posé autrefois à l'élection d'Auguste,
 se mit secrètement à la tête du parti
 qui voulait le détrôner ; la diète,
 convoquée à Varsovie le 2 déc. 1701,
 se sépara sans avoir rien fait que prou-
 ver au roi l'état chancelant de son
 autorité ; il envoya à Charles XII la
 comtesse de Koenigsmarck, sa maî-
 tresse, pour obtenir une paix avant-
 geuse ; elle ne put obtenir une au-
 dience, et, lorsque le primat se rendit
 lui-même dans le camp suédois pour
 négocier, Charles lui dit tout haut :
 « Je ne donnerai point la paix aux
 » Polonais qu'ils n'aient élu un autre
 » roi. » Le primat informa tous les
 palatins de cette réponse : Auguste
 vit qu'il fallait combattre ; il fit venir
 12,000 Saxons, rassembla l'armée
 polonaise, dite armée de la couronne,
 et marcha au-devant de son ennemi.
 Les deux armées se rencontrèrent le
 15 juillet 1702, entre Varsovie et
 Cracovie ; Auguste avait 24,000 hom-
 mes ; Charles n'en avait que 12,000 ;
 mais dès le commencement de l'action,
 les Polonais lâchèrent le pied, et, mal-
 gré la bravoure des Saxons, malgré
 les efforts de leur prince, qui les rame-
 na trois fois à la charge, Charles rem-
 porta une victoire complète, poursui-
 vit Auguste, entra après lui dans Cra-
 covie, en sortit pour le poursuivre
 encore, et ne se fût arrêté qu'après
 l'avoir atteint, s'il ne s'était cassé la
 cuisse en tombant de cheval. Auguste
 profita de l'intervalle que lui laissait
 cet accident pour regagner des parti-
 sans en Pologne ; la justice de ses
 plaintes, l'affabilité de ses manières,
 la facilité de ses promesses, entraî-
 nèrent les palatins convoqués à Lublin :

le ministre que l'empereur Léopold avait envoyé à la diète contribua à les ramener ; ils promirent à Auguste une armée de 50,000 Polonais , et donnèrent six semaines aux révoltés pour venir demander pardon à leur roi ; mais ces révoltés formaient aussi à Varsovie une diète ou confédération redoutable que Charles XII, guéri de sa chute, se préparait à appuyer. Il marcha tout à coup contre les restes de l'armée saxonne qui s'étaient rassemblés à Pultusck , et le maréchal de Stenau , battu de nouveau , eut peine à se sauver avec deux régiments. Thorn , Elbing , Marienbourg tombèrent au pouvoir du vainqueur ; le 19 avril 1704 , la diète de Varsovie déclara Auguste , électeur de Saxe , inhabile à porter la couronne de Pologne ; un interrègne fut publié ; on fixa le 12 juin suivant pour l'élection d'un nouveau roi ; la voix publique et la volonté de Charles appelaient au trône Jacques Sobieski ; mais le roi détrôné sut encore écarter ce rival. Sobieski chassait aux environs de Breslau avec son frère Constantin ; trente cavaliers saxons , envoyés par Auguste , les saisissent à l'improviste et les emmènent prisonniers à Leipzig : leur frère Alexandre refusa une couronne que sa générosité lui défendait d'accepter aux dépens de son aîné. Charles se vit un moment embarrassé pour trouver un roi : Stanislas Leczinski , palatin de Posnanie , reçut enfin dans Varsovie , le 12 juillet 1704 , un honneur qu'il désirait peu , et que , malgré son courage , il défendit ensuite faiblement , parce qu'il n'avait point d'ambition. Auguste , accoutumé à enlever ses rivaux , et qui lui-même s'était vu sur le point d'être enlevé près de Cracovie , par le général suédois Reinschild , qui , l'ayant surpris à table , l'avait forcé de s'enfuir jusqu'à

Sandomir , résolut de marcher rapidement sur Varsovie , où St était resté avec sa famille , une polonaise peu sûre , et 15000 hommes , commandés par le comte de Horn. L'électeur de Saxe toucha les murs de la ville , avec 20,000 hommes , avant qu'on se doutât de son approche : Stanislas s'enfuit précipitamment ; le comte de Horn et les Suédois furent faits prisonniers. Auguste rançonna durement une ville infidèle ; le nonce du pape , qui l'accompagnait , menaça de l'excommunication tous les prélats qui l'abandonneraient ; mais la surprise d'un succès et la colère de la cour de Rome ne firent que de faibles secours contre Charles , que Stanislas avait rejoint , et qui ne tarda pas à chercher Auguste , se hâtant de l'éviter. En vain le monarque détrôné s'efforça de tromper son vainqueur par des marches rapides et multipliées ; en vain le comte de Schulenburg , qui il avait confié l'infanterie saxonne , passa l'Oder sous les yeux de Charles et exécuta une retraite glorieuse ; vain Auguste eut à Grodno une nouvelle entrevue avec le czar Pierre II , qui fit entrer en Pologne un corps considérable de Moscovites : la fortune de Charles triompha de tant d'efforts ; le général suédois Reinschild repassa près de Frauenstadt , le 13 juillet 1706 , une victoire complète sur le comte de Schulenburg. Auguste mença à trembler pour ses états ; la fidélité des Saxons diminua ; qu'il portât désormais sur eux une sollicitude ; il fit fortifier Dresde et diminua de troupes la Lusace et toutes les frontières ; mais un pays éprouvé pouvait opposer qu'une faible résistance à une armée victorieuse : Charles pénétra en Saxe , et ces mêmes Saxons , qui , depuis dix ans , combattaient pour le roi , se mirent à murmurer pour conquérir à leur

angers, ouvrirent partout à l'ennemi qui venait le de ses états héréditaires. tait resté en Pologne avec les ses alliés; sentant enfin de faire la paix, mais, ocier secrètement pour ne iller avec le czar qui vou- e, il envoya des députés à eur donna ses pleins pou- z, leur dit-il en propres ez de m'obtenir des con- sonnables et chrétiennes ». nposa de fort dures; il existe renoncât à la couronne , reconnût Stanislas pour nnât l'alliance de la Russie, ores les princes Sobieski, iers de guerre, et livrât rteurs. Pendant que les dé- çaient d'obtenir quelqu'a- it, ce prince lui-même, s Russes, qui ignoraient ation, de livrer bataille au lois Mardefeld que Charles en Pologne, remportait, sch, une grande victoire, s Varsovie, et y faisait *Te Deum*, lorsqu'on lui réponse de Charles. L'é- nté de profiter d'un mo- rospérité; il accusa ses aires d'une précipitation ais il n'était plus temps : guerre, c'était exposer le nouvelles dévastations. a le traité qu'on lui pro- la, le 18 décembre 1706, e à Charles, dans son Ranstædt. Pour comble n, il se vit forcé d'écrire félicitation à Stanislas, en t les pierreries et les ar- a couronne, moyennant vint paisible possesseur rat, et rentra dans Dresde, eu après, la visite inatten-

due du roi Charles, qui, marchant contre la Russie, vint *incognito* passer quelques heures avec l'électeur étonné. Celui-ci ne démentit point, en cette occasion, sa réputation de loyauté; il ne voulut pas écouter les insinuations de son premier ministre, le comte de Flemming, qui lui conseillait de ne pas laisser partir son redoutable ennemi. Rendu à ses premiers sujets, Auguste ne s'occupa d'abord que de leur bonheur : il s'appliqua à réformer l'administration et la jurisprudence; il créa de nouvelles chaires dans les universités, et fonda un collège pour l'éducation de la noblesse : les lettres fleurirent sous sa protection; Dresde dut à ses soins de beaux édifices; mais son humeur guerrière ne l'avait pas quitté, et son goût pour le faste l'entraînait souvent à des dépenses ruineuses. En 1708, il fit *incognito* la campagne des Pays-Bas contre la France; en 1709, il se vit rappelé dans ce royaume qu'il avait quitté avec tant de regret, quoiqu'il n'y fût ni puissant ni aimé; Charles XII, battu à Pultawa, ne pouvait plus soutenir le roi qu'il avait fait : le comte de Flemming préparait depuis plusieurs mois les Polonais à rentrer sous la domination d'Auguste. Ce prince protesta contre le traité d'Alt-Ranstædt, rentra en Pologne, où il fut bien accueilli, accorda aux partisans de Stanislas une amnistie générale, engagea le pape à relever ses sujets de leur serment de fidélité envers ce prince, et publia, le 18 août, un long manifeste pour se justifier de ce qu'il redevenait roi, après y avoir renoncé. Comme il demandait un jour à un gentilhomme polonais ce qu'il pensait de cette pièce diplomatique, celui-ci lui répondit : « Il fallait dire tout simplement : At- » tendu que le roi de Suède a été battu » à Pultawa, je suis remonté sur le » trône. » Auguste reprit avec le scep-

comte de Brühl, son favori, assez adroit pour que ce monarque médiocre, mais orgueilleux et jaloux de son autorité, crût toujours l'exercer lui-même. Pour satisfaire chaque jour aux nouvelles fantaisies d'Auguste, le favori chargea en Saxe, la banque de l'état, de plus de billets qu'elle n'avait de fonds, et mit à l'enchère tous les emplois de la république. Du reste, le maître et le favori n'eurent point d'autre système politique qu'une entière dépendance de la Russie. Tandis qu'Auguste portait tranquillement le sceptre de la Pologne, de longs orages politiques, excités par son élection, exerçaient leurs ravages dans d'autres contrées. Ce prince préférait le séjour de Dresde à celui de Varsovie, parce que les forêts de son électorat étaient plus agréables pour la chasse que celles de son royaume, et parce qu'étant ennemi de toute représentation, il n'était pas obligé de tenir une cour à Dresde; mais ses longues absences laissaient le gouvernement de Pologne dans une sorte d'inaction : jamais les diètes ou les assemblées de la nation ne furent plus orageuses et plus inutiles par l'entêtement de leurs membres. Pendant toute la durée de ce règne, la nation s'assembla toujours vainement, et presque toujours les prétextes les plus frivoles suffirent pour faire rompre les diètes. Auguste paraissait aisément consolé quand la saison était favorable pour retourner en Saxe, et l'un des plus grands royaumes de l'Europe resta pendant près de trente années sans aucune sorte d'administration. Toutefois, sous cette espèce d'anarchie régulière, la Pologne paraissait heureuse et tranquille : il n'en fut pas de même de la Saxe. Alarmé de l'accroissement subit de la puissance prussienne, le roi de Pologne forma, comme électeur de

Saxe, une alliance avec la Russie et la Hongrie, s'engageant à faire venir au secours de la reine une armée de 30,000 hommes, au moyen des subsides que l'Angleterre et la Hollande promirent de lui payer. Cette armée réunie à l'armée autrichienne, avancée en Silésie, y essuya une première défaite. Le roi de Prusse, craignant la Saxe, et battu de nouveau, le 1^{er} décembre 1745, l'armée de l'électeur arriva à la vue même de Dresde. Auguste abandonna précipitamment sa capitale, prit soin de sauver les tableaux et les porcelaines, et oubliant les archives de l'électorat, qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Auguste se réfugia dans son royaume de Pologne; son ministre préféra le secours des Russes à celui d'une armée polonoise. L'électeur-roi ne recouvra la Saxe qu'en l'année suivante, qu'en vertu d'un traité humiliant, et moyennant 2 millions d'écus d'empire, qu'il paya au roi de Prusse. En 1756, il se vit engagé dans la guerre de sept ans par ce même monarque, qui le battit de nouveau en Saxe, sous prétexte de prévenir les entreprises hostiles de la Russie et de son allié, le roi de Hongrie et de son allié, l'électeur-roi essaya en vain de déjouer l'orage, en faisant faire à Frédéric le Grand des propositions de neutralité; mais sa réponse, il ne reçut que ces mots : « Tout ce que vous me proposez ne me convient pas. » Auguste sortit de Dresde le 10 septembre 1756, et se rendit au camp de Pirna, où les Saxons étaient campés. Frédéric le battit de nouveau de Dresde, et l'armée saxonne, et l'obligea, le 3 octobre, de se rendre par capitulation. Le même jour, Auguste se retira dans le château de Koenigstein, et de là à Varsovie; mais son autorité, déjà peu respectée en Pologne, le fut moins encore après la perte de son électorat. L'aven-

Il au trône de Russie fut nouveaux malheurs pour lui Charles son fils, ayant Courlande par les Russes, son expulsion, Auguste ne cette nouvelle infortune.

maladie dangereuse, la son fils l'occupait nuit et

Saxe, restée depuis six rétion de la Prusse, lui endue à la paix d'Hu-63, cette heureuse nou- it ses chagrins. Le séjour

présenta à son esprit yle contre le malheur qui

n Pologne, par les efforts pour éloigner du trône de

priuces Saxons, devenus France. Les mouvements

usses firent prendre à Au- tion de fuir de son royaume

gré sa faiblesse, il partit r la Saxe, abandonnant

la Pologne. Arrivé à Dres- ongea dans l'inaction qu'il

mais un violent accès de ont remonté dans la poi-

mourut le 5 octobre 1763. malgré ses malheurs, et

is droites, laissa une mé- commandable. En mon-

trône de Pologne, il avait comme son père, la reli-

que, dans laquelle ses des- t persévéré, quoique la

l'Augsbourg soit la seule xe. — Son fils, Frédéric-

opold, lui succéda dans e Saxe, et Stanislas Po-

ur le trône de Pologne.

B—P.

DE BRUNSWICK. V.

TE (GUILLAUME), prince général en chef de l'armée

, second fils de Frédéric-

7, naquit à Berlin, le 9 août

1722. Ce prince était le favori de son père, et ne le quittait presque jamais.

Lorsque son frère Frédéric II fut monté sur le trône, le prince Auguste

Guillaume se distingua dans les deux premières campagnes de Silésie, et

surtout à la bataille de Hohenfriedberg (le 4 juin 1745). En mai 1756, il

fut fait général de l'infanterie, et contribua à cerner le camp des Saxons,

près de Pirna, au commencement de la guerre de sept ans. Il ne déploya pas

moins de bravoure dans la bataille de Lewositz. Le roi, son frère, lui remit

le commandement de l'armée qui avait été battue à Kollin; mais mécontent

de la retraite que fit le prince aux environs de Zittaw, il lui écrivit une

lettre fort dure. Le prince désespéré, quitta l'armée, tomba malade et mourut

le 12 juin 1758, à Oranienbourg. Frédéric II montra dans cette occasion,

une dureté qui étonnerait, si elle n'était pas d'accord avec les autres traits de

son caractère. La correspondance qui eut lieu entre les deux frères a été

publiée en 1769, sous le titre d'*Anecdotes pour éclaircir l'histoire de la*

maison de Brandebourg et de la dernière guerre: il est impossible, en

la lisant, de ne pas s'intéresser au prince. Son autre frère, le prince Henri,

fut si affecté de cette mort, et si irrité de la conduite du roi, qu'il ne put ja-

mais la lui pardonner entièrement.

G—T.

AUGUSTE d'Udine, poète latin du 16^e siècle, se nommait *Graziani*,

et prit, selon l'usage de ce temps-là, les noms de *Publius Augustus Gra-*

zianus; mais il se bornait le plus ordinairement à celui d'Auguste. Sur une

médaille frappée en son honneur, on lit, autour de sa figure couronnée de

laurier, ces simples mots: *Augustus vates*. On a imprimé un livre de ses

odes, sous ce titre: *Augusti vatis*

Odæ, Venise, 1529, in-4°. Elles sont précédées d'une vie de l'auteur, où l'on apprend qu'il professa les belles-lettres à Trieste et à Udine sa patrie, qu'il aimait beaucoup l'astronomie, et qu'il chanta quelquefois dans ses vers les événements futurs, ce qui fait voir que c'était plutôt l'astrologie que l'astronomie qu'il cultivait; qu'enfin il avait fleuri sous trois empereurs, Frédéric IV, Maximilien et Charles-Quint, dont le premier lui avait décerné la couronne de laurier. Il mourut à Udine, où on lui érigea un tombeau de marbre, avec cette courte inscription.

Augustus vates hic situs est.

G—É.

AUGUSTI (FRÉDÉRIC-ALBERT), naquit en 1696, à Francfort-sur-l'Oder, de parents juifs qui, à l'époque de sa circoncision, lui donnèrent les noms de *Josué Ben Abraham Herschel*. Ayant fait ses études à Bresci, en Lithuanie, il voulut se rendre à Constantinople, mais il fut réduit en esclavage, et racheté par un négociant Polonais; il fit ensuite de nouvelles études à Cracovie et à Prague, et fut, en 1722, converti au christianisme, par le surintendant luthérien Reinhard, dont il avait, par hasard, fait la connaissance à Sondershausen. Après son baptême, il étudia de nouveau, à Gotha et à Leipzig, devint, en 1734, pasteur à Eschenberg, dans le duché de Gotha, et y mourut, en 1782, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa vie fut exemplaire, et on ne peut avoir de doute sur la sincérité de sa conversion. On lui doit de très-bonnes apologies de la religion chrétienne, contre les juifs, et des ouvrages utiles : I. *Diss. de adventu Christi necessitate, tempore templi secundi*, Leipz., 1794, in-4°. II. *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*, Gotha, 1731, in-4°. III. *Mystères des juifs, con-*

cernant le fleuve miraculeux bathion, et les *Juifs rouges*, l'explication du v. 12, du ch. du *Second livre des rois*, 1748, in-8°. (en allemand); *tice sur les Karaites*, ibid., in-8°. (en allemand); V. *Notiones historico-philol. in Judæorum hodiernorum connes, mores et ritus, tam i sacris, quam civilibus expo* ibid., 1753, in-8°. Ses écrits indiqués dans le *Répertoire des allemands morts*, de 1800, par J. G. Meusel, I^{er}. v. 118. Un ami d'Augusti a p Vie, rédigée sur les matériaux fournis lui-même : elle a paru mand, à Erfurt, en 1791, in-8.

AUGUSTIN (S.), naquit à la petite ville d'Afrique, le 13 no sous le règne de l'empereur Co Lui-même nous a laissé de grs taits sur sa vie, dans son livre d *Confessions*. De tous ses ouvrages est aucun qui ait plus contribué de l'intérêt sur S. Augustin. La les vertus, la constance des sa un objet d'éternelle vénération piété de S. Augustin avait ce c d'amour passionné pour Die dans tous les siècles, a touj duit et entraîné; les récits qu de ses fautes, de son orageu nesse, l'effet progressif des sen religieux sur son ame, qui r core long-temps faible, après a persuadée, tout cela le rend étranger à notre humanité, plupart des autres pères de l Les *Confessions* de S. Augus une prière continuelle; il s sans cesse à Dieu avec une s familiarité d'adoration, singu touchante; il le supplie de lui la lumière nécessaire pour de

il a pu commettre dans sa vie, et il exhale ses sentiments de honte et ses scrupules ont, par subtilité, c'est là le dénie; les écoles de philosophie particulier aux Africains, l'ont quelquefois simplifiée. S. Augustin, quand il fut élevé par les soins de son père pieux, St. Monica, se livra ardemment de le rendre religieux; il s'accusa d'ignorance à cette éducation. En enfance, on démêle en lui qu'il sanctifia depuis; il resta toujours au milieu de la simplicité. Il ne savait-il parler, Dieu ardemment de lui donner des instructions que ses maîtres lui donnaient. N'est-ce pas la piété et la plus ardente que d'être un enfant? Dans ses études de la grammaire, il ne se contentait pas de tout ce qui demandait un positif le rebutait; mais il pleurait en lisant la mort et il ne pouvait se séparer de l'antiquité, qui animait son imagination: telle fut la force de son esprit. Un peu plus tard, il se livra avec ses passions de la jeunesse. A seize ans, il conçut un amour pour les femmes, et il se livra aux plaisirs des sens. Son père, nous le voyons, s'en inquiétait moins; il savait tout que son fils devenait, et capable d'acquiescer et de la fortune. Ses parents leur modiques parvinrent à l'envoyer à Carthage pour achever ses études; jusqu'à Madaure qu'il avait. Il continua à se livrer aux

plaisirs avec un avide empressement. Cependant, il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât à de honteuses débauches. « Eh qu'est-ce qui faisait mon plaisir, s'écrie-t-il, sinon d'aimer et d'être aimé? » Aussi s'attacha-t-il uniquement à une femme qu'il aimait pendant quinze ans avec fidélité, dont il eut un fils, et qu'il ne quitta que lorsqu'il commença à réformer sa vie. En même temps il s'appliquait avec soin à la rhétorique et à l'éloquence, et se préparait à suivre la carrière du barreau; il s'accusa du goût extrême qu'il avait alors pour les représentations de théâtre; il y trouvait des émotions conformes aux sentiments auxquels il se livrait. Il était dans sa 19^e année, étudiant avec zèle les lettres et l'éloquence, lorsqu'il vint à lire un livre de Cicéron, nommé *Hortensius*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Ce livre renfermait une exhortation à la philosophie; il fit en lui une soudaine révolution; et dès-lors il conçut une ardeur incroyable pour la vérité et pour la sagesse; mais le philosophe qui avait éveillé en lui ce sentiment, était loin de le satisfaire. S. Augustin se trouva ramené vers cet amour de Dieu, qu'il avait sucé avec le lait, et qui lui était entré bien avant dans le cœur. Dès-lors il chercha à combler cet intervalle immense qui sépare les premières notions de la sagesse humaine, des sommets célestes de la religion. Il était en cet état d'anxiété où met la recherche des plus hautes vérités, lorsqu'il entendit professer les systèmes des manichéens. Il en fut séduit, et embrassa leur secte avec un grand zèle. Il trouva que leurs raisonnements étaient bien liés, et résultaient d'une dialectique qui procédait régulièrement. Son cœur n'était point satisfait; il lui semblait souvent que les manichéens le conduisaient à de

grandes absurdités ; mais accoutumé à la philosophie humaine, il se contentait d'un système, dès qu'il rendait compte d'une difficulté. Le manichéisme se fondait alors sur deux erreurs principales : l'existence des deux principes, et la persuasion que ces deux principes étaient deux substances subtiles, inhérentes à la matière ; c'était un panthéisme double et matériel, mêlé d'une physique ridicule, de superstitions magiques, et de fables grossières, où l'imagination africaine trouvait moyen de déployer quelques séductions. S. Augustin devint non seulement manichéen, mais il entraîna plusieurs de ses amis dans son erreur ; et y demeura attaché pendant neuf ans. De plus en plus ébranlé par les difficultés qu'il se faisait, et par les absurdités que l'étude des physiciens et des astronomes lui laissait apercevoir dans le manichéisme, mais ne sachant que substituer à ce système, sentant le besoin de ne pas laisser sans solution les questions qui inportent le plus à tout homme qui pense, il n'abjurait pas positivement sa secte. C'était la philosophie d'Aristote qui le tenait pour ainsi dire renfermé dans les absurdités des manichéens. Accoutumé à croire que toutes nos idées ont nos sens pour unique principe, il ne pouvait s'élever à aucune notion spirituelle ; la matière et ses propriétés étaient les seules vérités qui lui semblaient exister. Une des choses qui contribua à le dégoûter davantage des manichéens, ce furent ses conversations avec Fauste, le chef de la secte. On lui avait annoncé que toutes ses objections seraient résolues par cet habile sophiste ; il vit un homme agréable, mais peu savant, plus spirituel que profond, et détournant adroitement les questions pour éviter les difficultés. Pendant ces neuf années,

S. Augustin croissant en éloquence, en érudition, les peines de la vie augmentèrent de plus en plus de sa religion. La perte de sa mère, qui s'affaiblissait, tout contant au but qu'il devait avoir professé l'éloquence, soit à Tagaste, soit à Carthage, posé son premier pas, et de la beauté et de la jeunesse, n'est point parvenu à se rendre à Rome, plus digne de ses études, le désordre de sa vie lui était odieux. Il se rendit aux larmes de l'Afrique ; il passa à Rome, et alla reprendre sa place de professeur, où il fut nommé à la place de professeur, laquelle il fut nommé à occuper le siège de la sainte prédication. L'amour de l'éloquence, S. Augustin, et, pour goûter non seulement la doctrine des platoniciens, mais le tirer d'erreur. L'idée idéale remplit son flamme, le souleva du matérialisme, dont il se libéra et le plaça tout-à-fait dans la religion ; car Platon et les autres étaient arrivés à des plus raisonnables, et avaient dégagé Dieu de toute idée matérielle. S. Augustin apprenait de voir l'Évangile, et une idée de l'essence n'avait pas encore vu par le lien de la re-

le vrai fondement de la religion vint le joindre; Alype de, ses vertueux amis, vinrent avec lui. Ses méditations devinrent plus en plus profondes, sa marche chaque jour plus de grandir; il était convaincu; mais son tout attachement à la terre lui était trop rude. Il reconnut facilement le néant de la gloire et de l'amour; mais il ne pouvait arracher son cœur des plaisirs de l'amour. La femme avec laquelle il vivait, mais peu après il en prit une autre; l'Écriture-Sainte, et, pour la première fois, il en sentit toute la force. Ses agitations, ses combats cessèrent; tout le poussait vers une sublime résolution; enfin, un jour il avait raconté comment deux amis de l'empereur venaient d'arrêter leur brillante existence pour vivre chrétiennement, il sentit un mouvement extraordinaire, sa lutte décisive s'engagea dans une lutte nouvelle. Il quitta son ami Alype; il ne pouvait plus parler, tant il était oppressé; alla se coucher sous un figuier; et par terre, versant des torrents de larmes; il demanda à Dieu de lui donner plus de force. Alors, il lui sembla entendre une voix, qui disait : « Lisez, et lisez; » il se leva, et prit les *Épîtres* de S. Paul, il les ouvrit au hasard, avec une inexprimable curiosité. Il y lut : « Ne vivez pas dans les ténèbres ni dans l'impudicité. Revenez de N. S. J.-C., et ne cherchez pas à contenter votre chair suivant les désirs de votre sensualité. » À cet instant, il se sentit tranquille et serein; son sort fut fixé. Cette fut la plus sublime peut-être qui lui permit de passer dans le cœur d'un homme, est décrite d'une façon admirable dans les *Confessions*; on ne

saurait rien lire de plus vrai et de plus élevé. Cette époque de sa vie a paru si intéressante, que l'Église, par un privilège que S. Augustin ne partage qu'avec S. Paul, l'a consacrée par une fête particulière, qui se célèbre le 5 du mois de mai. Dès-lors, il ne s'occupa plus qu'à vivre saintement; il se retira à la campagne avec quelques amis, qui, se réglant toujours sur lui, étaient devenus de pieux chrétiens. Ste. Monique présidait à cette sainte société, où l'on se livrait sans cesse à de religieux entretiens et à des études assidues. S. Augustin élevait, en outre, avec soin et amour, son fils Adéodat, qui donnait de grandes espérances. Dans cette retraite, il composa divers ouvrages. Ses amis recueillaient les conférences qu'ils avaient avec lui, et plusieurs nous sont parvenues. Il fit un livre contre les académiciens et leur scepticisme; un autre sur la vie bienheureuse, où il soutient que la connaissance et l'amour de Dieu peuvent, dès cette vie, conduire à la béatitude; un troisième, intitulé : *De l'Ordre*, où il essaie à montrer comment les biens et les maux sont compris dans l'ordre de la providence, et passe ensuite à tracer l'ordre qu'il faut suivre dans les études pour arriver à la connaissance des choses incorporelles : il fit aussi ses *Soliloques*, qui sont une peinture de l'état de son âme, et de la jouissance qu'il éprouvait à dompter le reste de ses passions, pour servir et aimer Dieu uniquement. Ce fut ainsi qu'il se rendit digne du baptême; il le reçut, dans sa trente-troisième année, des mains de S. Ambroise, en même temps qu'Alype et Adéodat. Il résolut alors de retourner en Afrique : ce fut à cette époque qu'il perdit sa mère. Ce lui fut une cruelle douleur, que la religion seule put adoucir. Il passa encore quelque temps à Rome, où, continuant sa vie sur-

dieuse, il fit les livres des mœurs de l'Eglise contre les manichéens, et de la grandeur de l'ame. Il commença aussi son ouvrage sur le libre arbitre. De retour en Afrique, il vendit ses biens pour en donner le produit aux pauvres, et conserva seulement de quoi vivre frugalement, en commun, avec quelques amis. Cependant, ses écrits et ses travaux sur la religion allaient toujours se multipliant. Il vivait ainsi depuis trois ans, lorsqu'un jour, étant à l'Eglise d'Hippone, l'évêque qui était vieux, témoigna le désir d'ordonner un prêtre qui pût l'aider et lui succéder; le peuple se saisit de S. Augustin, et le força à promettre qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique. Il se faisait une idée si sévère des devoirs du ministère, qu'il obéit à la voix publique avec crainte et douleur. Dès lors, il commença à prêcher avec un incroyable succès; la piété se répandait à sa voix, l'Afrique s'emplissait de monastères. Une foule de disciples se pressait autour du prédicateur, qui exerçait à la fois l'empire de la religion, de la philosophie et de l'éloquence. Il rassembla, comme à Tagaste, dans une maison contiguë à l'Eglise, des serviteurs de Dieu que son exemple porta au renoncement des choses du monde. Là, on recevait des enfants pour les instruire, des catéchumènes pour les disposer au baptême. Plusieurs autres Eglises en tirèrent des colonies pour faire de semblables institutions, qui furent la pépinière de l'épiscopat. Ces communautés de prêtres et de clercs ont servi, dans ces derniers temps, de modèle à l'érection des séminaires. S. Augustin composait toujours de nouveaux écrits; spécialement contre le manichéisme, dont il avait connu tout le danger. En 393, un concile d'Afrique se rassembla à Hippone, et S. Augustin y parut avec

un grand éclat. Peu après, il com-
 à combattre les donatistes, do-
 résie intolérante désolait l'Afri-
 prétendaient que les évêques,
 montrés faibles pendant la pers-
 de Dioclétien, avaient perdu leu-
 voirs; qu'ils n'avaient pu de-
 les exercer, ni les communiquer
 regardaient comme nuls les sacr-
 donnés par ces évêques et leu-
 cesseurs, et dans leur prétendu-
 dité, ils condamnaient et persé-
 l'Eglise, en s'abandonnant à m-
 sordres. S. Augustin se livra a-
 deur à les ramener par ses livr-
 conférences et ses sermons; il
 sissait souvent. En 395, il
 évêque d'Hippone, conjointeme-
 le vieillard Valère, que jusqu'
 avait simplement aidé dans se-
 tions; il ne fut pas moins ad-
 dans ce haut rang. Sa piété, s-
 ceur, son savoir, son zèle à co-
 les hérétiques, sa charité env-
 panvres, ses soins éclairés p-
 affaires civiles lui attirèrent la
 ration de toute l'Afrique. C'est
 palemment par ses longs et pénibl-
 bats contre les donatistes, q-
 vraient presque toute l'Afrique
 comptaient plus de cinq cents
 de leur parti, qu'il signala la p-
 époque de son épiscopat. Plus
 d'éteindre le schisme par des n-
 pacifiques, que de s'acquérir la
 du triomphe par des victoire-
 tantes, il chercha tous les moy-
 douceur qui lui parurent pro-
 les rapprocher; il engagea mé-
 préfets à modifier, en leur
 la rigueur des lois impériales.
 les fois que la sûreté public-
 était pas intéressée. On le vit
 ser aux plus considérables d'en-
 à leurs évêques surtout, pour le-
 ner à des discussions amicales
 aller trouver jusque dans leurs

un nom de Dieu, leur disait-
chons ensemble et de bonne
rité. — Gardez vos brebis,
adait souvent l'évêque dona-
t laissez-nous les nôtres. —
en, répliquait Augustin, voi-
brebis, voilà les vôtres; mais
e troupeau de J.-C. ? » Les
, redoutant son éloquence,
ent sur des règles d'étiquette.
guidé par l'esprit de chari-
tait ce moyen illusoire, en
au-dessus des formes cano-
nutes les fois que l'occasion
ver ou de rétablir l'unité se
soit en les mettant à l'écart,
pendant leur exercice. C'est
fit décréter, par le concile
ge, en 401, que l'on pour-
ttrre dans leurs grades res-
aux des ecclésiastiques dona-
voudraient se réunir, lors-
condescendance tendrait à
autres réunions. C'est ainsi
r préliminaire à la célèbre
e de Carthage, il décida les
atholiques à proposer la ces-
urs sièges, s'ils succombaient
dispute, et à recevoir les
donatistes en partage de leur
t de leur ministère, s'ils
ent; et, dans le cas où les
émoigneraient de la répu-
voir deux évêques en même
un siège, à donner l'un et
r démission en faveur d'un
, qui serait élu canonique-
est pour le peuple chrétien
us sommes évêques, disait-il;
ité épiscopale nous sera bien
morable, si, en la quittant,
unissons le troupeau de J.-C.,
ous le dispersions en la rete-
ans les causes importantes,
agit de détruire de grandes
s, et de faire cesser de
scandales, il faut savoir se

» relâcher d'une trop rigoureuse sé-
» vérité, et employer tous les remèdes
» que suggère la charité. Que les do-
» natistes reviennent à l'Eglise; qu'ils
» soient prêtres, évêques pour son
» utilité, comme ils l'avaient été dans
» le schisme pour la combattre; bien
» loin d'en concevoir de la jalousie,
» nous les exhortons à venir, nous
» allons les chercher dans les rues,
» sur les chemins, dans les haies,
» pour les ramener, et nous les em-
» brassons tendrement, lorsqu'ils sont
» arrivés : qu'ils viennent, et que la
» paix se fasse, voilà tout ce que nous
» demandons. » Ce fut en publiant
hautement ces grandes maximes d'or-
dre public et de charité chrétienne,
qu'Augustin contint dans le silence ceux
de ses collègues dont la mesure propo-
sée aurait pu révolter l'ambition, qu'il
réprima les murmures de certains ca-
tholiques, qui, peu instruits de l'esprit
de l'Eglise, osaient la blâmer, et qu'il
a mérité l'admiration de la postérité.
Plus de cinq cents évêques, de part ou
d'autre, s'étaient rendus à Carthage.
La conférence, ouverte le 1^{er} juin
411, dura trois jours. Augustin, l'or-
gane des orthodoxes, démontra l'uni-
versalité de la véritable Eglise, que
les donatistes prétendaient concentrer
dans leur société. Plusieurs évêques
rentrèrent dans le sein de l'unité avec
leurs troupeaux; et l'on apprit, par la
conduite de ce grand homme, quelle est
la voie qu'on doit suivre pour terminer
les guerres religieuses. Augustin était
encore aux prises avec les donatistes,
lorsque l'affaire la plus importante que
l'Eglise ait eue peut-être jamais à démê-
ler, l'appela à de nouveaux combats.
« Dès que Pélage parut, dit Bossuet,
» les particuliers, les évêques, les cou-
» ciles, les papes, et tout le monde, en
» un mot, tant en Orient qu'en Occi-
» dent, tournèrent les yeux vers ce père

» (Augustin) comme vers celui qu'on chargeait, par un suffrage commun, de la cause de l'Église. On le consultait de tous côtés sur cette hérésie, dont il découvrit d'abord le venin, pendant qu'elle se cachait sous une apparence trompeuse et par des termes enveloppés. » Il l'attaqua dans des sermons et dans des écrits, avant qu'elle eût été condamnée, sans toutefois nommer les chefs, dans l'espérance de les gagner par la modération de ses procédés ; mais quand Pélagie eut surpris le concile de Diospolis par une confession captieuse ; quand ses disciples, vaincus en Afrique, eurent trouvé des protecteurs à Rome, et jusque sur la chaire de S. Pierre, alors Augustin électrisa tous ses collègues, devint le régulateur de toutes leurs démarches, l'âme de tous leurs conciles. On commençait à agiter les questions du libre arbitre, de la grâce et de la prédestination ; lui-même avait traité du libre arbitre en combattant les manichéens, et avait montré comment le mal provient de la volonté de l'homme. Il n'avait point essayé de déterminer jusqu'à quel point cette volonté était souveraine ; il s'appliqua à cette question dans ses *Livres de la prédestination*. Là, évitant l'hérésie des pélagiens et des semi-pélagiens, qui donnaient une extension indéfinie au libre arbitre, et voulaient que la grâce fût une récompense et non pas une cause des mérites de l'homme, il établit que le premier commencement de la foi n'est pas moins un don de la grâce que toute la suite des bonnes œuvres. Cette doctrine est fort délicate, et S. Augustin convenait que, dès qu'on parle du libre arbitre, il semble qu'on nie la grâce, et réciproquement. On sent, au fond du cœur, que les deux principes sont vrais à la fois ; mais

ces vérités de sentiment sont difficiles à exprimer : ce qui fait que l'on n'aurait assigner bien précisément les limites. Il semble que S. Augustin tombé dans une sorte de fatalisme, puisque la première volonté du bon est un don gratuit de Dieu. On ne lui avait donc que par une sorte de destination ; mais S. Augustin pendant ses jours pris soin de protester contre toute conséquence exagérée qu'on pourrait tirer de sa doctrine. À son époque, lui, on avait peu traité ces questions comme on n'avait pas eu à se contredire contre les hérétiques, à restreindre le libre arbitre, on n'avait pas parlé de la grâce ; et l'Église avait respecté et révéré de saints écrivains, qui ne pouvaient s'accorder mal avec S. Augustin, plutôt par ce qu'ils n'ont dit que par ce qu'ils ont dit. S. Augustin employa sa vie entière à maintenir la foi catholique contre les attaques de toute espèce, à la répandre par sa vertu. De tous les points du christianisme, on lui soumettait toutes les difficultés, et l'on implorait son conseil et son éloquence. Son zèle ne se lassait pas ; il terrassa les manichéens, il fit condamner les pélagiens. Dans les conciles, il confondit les docteurs dans plusieurs conférences, il combattit contre les priscillianistes ; mais son beau et le plus complet de ses ouvrages dont l'intérêt a subsisté en entier malgré la chaleur des controverses, c'est son *de Dieu*. Lorsqu'en 410, Rome fut prise par Alaric, et que la plus belle période du monde civilisé était en proie aux barbares, il s'éleva des clameurs contre la religion ; le reste des païens et philosophes se prit à dire que, depuis l'établissement de la religion, le monde était de plus en plus livré à de terribles calamités. S. Augustin essaya alors de montrer combien, depuis, lorsqu'elle est éclairée par la pl

e, l'idolâtrie est impuissante aux hommes, même le bon-
 nette vic. Puis il explique ce
 ue la cité céleste, c'est-à-dire
 Dieu, qui subsiste là haut
 sa gloire, et dont quelques
 sont dispersés parmi la cité
 c'est l'opposition continuelle
 r des choses de ce monde,
 our des choses divines, et
 at commencé depuis la chute
 . Presque toute la doctrine
 astin se retrouve dans ce li-
 est sans doute la plus noble
 e la religion chrétienne ; elle
 entée, comme dans tous ses
 ec une douceur pénétrante.
 toujours appeler les hommes
 ur et à la plénitude de l'âme,
 seulement pour l'éternité,
 re pour cette vie : il parlait
 n expérience. Plein de pas-
 : scrupule, lui-même n'avait
 : de calme que dans cet asyle.
 le comte Boniface, gouver-
 rique, appela les Vandales
 à Genseric ; la contrée fut
 rée à mille maux par cette
 , et les derniers jours de
 tin, qui pour lors avait
 quinze ans, furent rendus
 la vue de ce fléau. En vain
 se repentit de sa trahison,
 arrêter ceux qu'il avait ap-
 ut plusieurs fois vaincu, et
 s'enfermer dans Hippone
 ndales vinrent l'assiéger. Le
 ue ne se laissa point abattre,
 sa des secours et des conso-
 son troupeau malheureux.
 t, il demandait à Dieu de
 i laisser voir la ruine de sa
 hourut le troisième mois du
 28 août 430. On rendit de
 mineurs à sa mémoire ; quel-
 lées après, il paraît que son
 t transporté en Sardaigne,

d'où il a été, dit-on, dans le 8^e. siècle,
 apporté dans l'église de St.-Pierre de
 Pavie, où il est révééré. Son disciple,
 S. Posside, a écrit sa vie, et ras-
 semblé ses ouvrages. En s'adressant
 aux lecteurs, il dit : « Je crois que
 » ceux qui ont eu le bonheur de
 » l'entendre lui-même parler dans
 » l'église, ont eu encore plus d'avan-
 » tages pour profiter de ses lumières ;
 » mais ils en ont eu moins que ceux
 » qui ont été témoins de ses actions
 » et de sa vie ; car il n'a rien enseigné
 » qu'il n'ait lui-même pratiqué. » S. Au-
 gustin a continué d'obtenir la vénéra-
 tion de toute l'Église catholique. Quel-
 ques jésuites, emportés par leur ardeur
 contre les jansénistes, ont parlé de lui
 sans respect, sans justice et sans dé-
 cence. On peut dire que, parmi les
 pères de l'Église, il y en a eu de plus
 savants, de plus habiles dans le lan-
 gage, d'un goût plus pur ; il y en a eu
 aussi qui ont eu occasion de souffrir
 davantage pour la foi. Il n'en est
 point qui attire plus à la religion, qui
 la fasse aimer davantage, qui pénètre
 plus dans le cœur de l'homme. Il a été
 surnommé le *Docteur de la grâce*,
 et les peintres, dans leurs tableaux,
 lui ont donné pour symbole un cœur
 enflammé. On trouve dans ses écrits
 trop d'allégories ; mais elles lui four-
 nissaient une certaine facilité pour
 appuyer les instructions qu'il don-
 nait à son peuple ; des pointes, des
 antithèses, des rimes même, alors en
 vogue, mais qu'il a admises tard dans
 ses discours ; car ses premiers écrits
 sont cités comme des modèles dans le
 genre de traiter les graves questions
 de doctrine, et il n'affaiblit depuis son
 style, selon la remarque d'Érasme,
 que pour s'accommoder au goût de
 ceux à qui il parlait. Ses ouvrages,
 en général, forment un corps com-
 plet de théologie. Le seul livre de

la *Doctrine chrétienne* contient, au jugement de Bossuet, plus de principes pour entendre l'Écriture-Sainte, qu'il n'y en a dans tous les autres docteurs. Ses *Sermons*, dont il nous reste près de quatre cents, faits pour la plupart sur-le-champ, sont de simples homélies, où l'on voit un pasteur qui instruit ses brebis; un maître, ses disciples; un père, ses enfants. Ils sont écrits sans art, sans plan; mais on voit qu'il savait imprimer ses instructions dans les esprits, par des expressions agréables, des pensées vives et subtiles, adaptées au génie des Africains, qui en étaient souvent touchés jusqu'aux larmes. Comme tous les grands hommes, il s'est peint dans ses *Lettres*; il y développe sa belle ame, y fait admirer une vaste étendue de connaissances, une éloquence naturelle, une prudence consommée, un zèle ardent pour les intérêts de l'Église, un amour constant pour la vérité, une piété tendre et solide, une bonté qui ne se refusait à personne, une modestie sans égale. Consulté de toutes parts, et sur toutes sortes de questions, plusieurs de ses réponses sont des traités complets: on y trouve presque entière l'Histoire ecclésiastique de son temps, surtout celle des donatistes et des pélagiens. La meilleure édition des *Œuvres de S. Augustin* a été donnée en onze tomes in-folio, par les Bénédictins (Fr. Delfau, Th. Blampin, P. Coutant, et Cl. Guesnié), 1679 et années suivantes. Il est bon de joindre à cette édition l'*Appendix Augustinianus*, volume qui fait partie de la réimpression des œuvres de ce père, faite à Anvers, par les soins de T. Le Clerc, 1700-3, douze tomes en 9 volumes in-folio. Dans l'*Histoire générale des Écrivains sacrés*, on trouve une analyse excellente de ses *Œuvres*, en 2 vol.

in-4°. M. de Tillen
Cet ouvrage a de le
mérite en effet.

AUGUSTIN (S)
premier archevêque
envoyé, en 596, p
Grand, pour prêch
en Angleterre, dont
me l'apôtre. Ce ponti
cette mission, quelq
monastère de St.-
dont il était prier
lui conférer l'épisco
tant d'abord arrêté à
haut, reine de Frai
ses compagnons, u
en Angleterre. Effr
et des dangers à cou
poser une religion r
ple encore peu civili
rait entièrement la
quelques représenta
Rome; mais le pap
abandonner son de
missionnaire à rame
ques interprètes pri
dont le langage était
que celui des Anglo
cette fois, accueillis
vaient pu espérer de
bert, roi de Kent, qu
sait à Berthe, sa fem
bert, et aux Français
nés avec elle, le libr
religion; et ils s'étal
Dorovernum, appe
béry. Après une ce
l'entremise de ses in
tin exposa devant le
fondamentaux de l
tienne, et reçut, ei
permission de tenter
sions, il se mit à p
et ne fit d'abord qu
tes; mais, lorsqu'E
senti à recevoir le ba
ple fut suivi par un

ts. Bientôt l'influence de l'en-
: S. Grégoire s'étendit si loin,
is un seul jour, celui de Noël,
sa 10,000 personnes, dans la

A défaut de prêtres suffisants
la cérémonie, Augustin bénit
vière, puis ordonna au peuple
de d'y entrer deux par deux,
conféressaient mutuellement, au
e la Ste. Trinité, le Sacrement
génération. Dans les premiers
de sa mission, il fut loin de
les consciences, et se borna à
tir les temples païens en églises
unes; mais ses rapides succès
étendu ses vues et augmenté
le, il forma le désir d'obtenir,
alité d'archevêque de Cantor-
l'autorité suprême sur toute
: anglaise, quoiqu'à peine en-
rmée. Il eut effectivement l'aveu
e, et reçut de lui le *pallium*,
des instructions pour ériger
évêchés, dont il devait être le
politain. L'attachement d'Augus-
ar le Saint-Siège lui fit tenter
orts pour amener sous sa juri-
i les évêques anglais du pays
lles, qui différaient de l'Eglise
e par la célébration de la
s et quelques autres pratiques.
es anciens Bretons étaient aussi
de leurs droits religieux, que
r liberté civile. On a reproché,
tre injustement, au premier ar-
que de Cantorbery, d'avoir em-
d'autres moyens que ceux de la
ision pour arriver à ses fins,
voir excité Ethelbert à tomber
mes à la main sur ces évêques,
faisaient de reconnaître l'autorité
ficale. Il y a peu de saints dans
ende auxquels on ait attribué
t de miracles. Ce qui est incon-
de, c'est le changement opéré de-
sa mission, dans les mœurs de
le terre. Il mourut en 604; d'autres

disent en 607 ou 614, après avoir
nommé Laurence son successeur.

L—P—E.

AUGUSTIN (ANTOINE), arche-
vêque de Tarragone, et l'un des
plus célèbres jurisconsultes et des
plus illustres prélats que l'Espagne
ait produits, naquit à Sarragoce en
1516. Son père, vice-chancelier
d'Aragon et président en chef de la
cour souveraine de justice de ce
royaume, n'épargna point les soins
et les dépenses pour l'instruction de
ce fils qu'il destinait à l'Eglise. Il fut
envoyé aux universités d'Alcala de
Henarès et de Salamaque, d'où il
passa à Bologne en Italie, pour per-
fectionner les connaissances qu'il
avait acquises. A l'âge de vingt-cinq
ans, il publia son premier ouvrage,
intitulé: *Emendationum et opinio-
num juris civilis libri quatuor*,
qui lui fit une grande réputation de
savoir et de goût; car il fut un des
premiers qui fit servir les antiquités
romaines à l'intelligence du droit de
ce même peuple. Trois ans après, le
pape Paul III le nomma auditeur de
Rote, aux instances de l'empereur
Charles-Quint. Jules III l'envoya
en Angleterre, lors du mariage du
prince Philippe avec la reine Marie.
De retour à Rome, Paul IV lui con-
féra l'évêché d'Alise, et l'employa en
Allemagne auprès de l'empereur Fer-
dinand. Philippe II, roi d'Espagne,
le fit transférer au siège de Lérida, et
ce fut en cette qualité qu'il assista au
concile de Trente, où il se distin-
gua par ses vertus et ses connais-
sances. En 1574, il fut fait archevê-
que de Tarragone, où il mourut en
1586, âgé de soixante-dix ans. Il
jouit pendant sa vie de la plus haute
considération, et les ouvrages qu'il a
laissés conserveront sa célébrité dans
tous les temps. Nous les diviserons

en trois classes, ceux qui concernent la littérature; le droit civil; et les matières ecclésiastiques. Les premiers sont : I. *In Marcum Terentium Varronem de linguâ latinâ emendationes et notæ*, Rome, 1557; II. *In Sextum Pompeium Festum notæ*, Rome et Paris; III. *Familie Romanorum XXX cum Fulvii Ursini notis*, Rome, 1557, in-fol.; cet ouvrage fut réimprimé à Lyon en 1594, in-4.; IV. *Fragmenta veterum historicorum ab eo et Fulvio Ursino collecta*, Auvers, 1595, in-8°; V. *Epistola ad Hieronymum Blancam de Cæsaraugustanæ patriæ communis episcopis atque conciliis*, imprimée à la suite des *Fasti Aragonensium* de Blanca; VI. *Dialogos de las medallas, inscripciones y otras antigüidades*. Cet ouvrage a été traduit en latin, en italien et en d'autres langues. La première édition, Tarragone, 1575, in-4°, est rare. Les ouvrages suivants sur le droit civil : VII. *Emendationum et opinionum juris civilis lib. VI, et ad Modestinum de excusationibus liber singularis, et ad Lælium Taurellum de militiis epistola*; la première édition est de Lyon, 1544, in-4°; on l'a réimprimée à Lyon, à Venise et à Bâle; VIII. *De legibus et senatusconsultis*, Rome, 1583, in-4°, réimprimé à Paris et à Lyon; IX. *De propriis nominibus pandectarum*, Tarragone, 1579, in-fol.; X. *Constitutionum codicis Justinianæi collectio*, Illelda, 1567, in-8°; XI. *Novellarum Juliani antecessoris epitome, cum notis et constitutionibus, græcè*, Illelda, 1567, in-8° et in-fol. Il a publié sur les matières ecclésiastiques : XII. *Antiquæ collectiones Decretalium, cum notis*, Illelda, 1567, in-fol., réimprimé à Rome, 1583, in-fol.; Paris, 1609, in-fol.;

XIII. *Canones pontificii*, Tarragone réimprimé à Venise *Dialogi XL de etiani*, Tarragone, primé à Paris, 18 en donna une édition 1672, in-8°; XV *LXXII ab Adriagos*, etc. Cet ouvrage dans le cinquième *lection des conciles Constitutiones predales Tarraconen* 1580, in-4°; XV *pontificii veteris*, in-fol., réimprimé à XVIII. *De quibus nonum collectorit* primé dans la *Colisions de la Rote* roi de Rossi.

AUGUSTIN de TINO.

AUGUSTIN, surnommé le Jeune, né à Venise, vers 1470, vint à cette ville les premiers dessins et de la gravure à Rome pour étudier de Marc-Antoine. Il fit de si grands progrès qu'il fut bientôt regardé comme l'un de leurs élèves. A l'âge de 1527, il quitta Rome, en 1527, pour aller à Rome, en 1527, que Marc de Ravenna d'étude, furent obligés de venir à la ville, pour se retirer le premier grava avec André del Sarte, prit pas l'assentiment d'Augustin occupa à peindre parmi les artistes se occupant de la sculpture; cependant il est élu pour la direction de la construction qui distingue Marc-Antoine. Les œuvres d'Augustin sont assez rares et très-difficile à com-

objets dont il a fait lui-même des compositions ; on en voit quelques-uns qui sont tellement copiés sur l'œuvre de Marc-Antoine, que les amateurs les attribuent à ce grand maître. On le voit marquer ordinairement l'un A et d'un V, placés sur une tablette, ou quelquefois sur l'estampe. Ses principes, sont : une *Iphigénie*, une *Adoration des rochers* Jules Romain ; un *Portrait d'Auguste* ; un *Portement de Raphaël*, et les *Israélites dans le désert*, d'après Polidore. Cet artiste, étant romain, mourut dans cette ville.

P—E.

AUGUSTE (ROMULUS), dernier des Césars, mériterait que l'histoire fît mention de lui, en réunissant les deux noms de fondateur de Rome et de dernier des Césars, rattaché les plus grands faits de l'histoire romaine à la plus honteuse de sa décadence. Ce qu'on sait de ce prince, qu'il était parfaitement romain, Oreste, patrice de Rome, reçu ordre de l'empereur qui résidait à Ravenne, d'y laisser quelques troupes pour résister aux barbares, depuis longtemps envahisseurs de toutes les provinces de l'empire. Un sceptre sans appui, par les Romains mêmes qui ne pouvaient plus le défendre, et par leurs vainqueurs, qui, au lieu de le soutenir, en avaient disposé à leur gré, à cette époque, était sans difficulté comme un jeu d'enfant. L'épique n'essaya point de réhabiliter l'empereur ; Oreste donna Ravenne ; Oreste mourut, et fit proclamer son fils, en 475. Les Romains, qui ne restaient que des débris, ajoutèrent un diminutif

au titre d'*Auguste* que prenait ce faible souverain. Oreste continua de régner sous le nom de son fils ; il envoya des députés à Constantinople, pour rechercher l'alliance et l'appui de Basile le Macédonien, qui venait de détrôner Zénon ; mais des alliances étrangères et les vains efforts de la politique ne pouvaient soutenir un empire qui n'avait plus de sujets. L'Italie était inondée de barbares ; les Hérules, les Squirres, les Huns, formaient eux-mêmes l'armée. Un refus les irrita ; ils se lassèrent de servir ces Césars, rangés depuis si long-temps sous leur dépendance ; Odoacre, l'un d'eux, reçut le titre de roi, et se chargea d'effacer la dernière ombre de la puissance romaine ; Oreste fut pris dans Pavie, et décapité à Plaisance, le 28 août 476. Le 4 septembre suivant, les vainqueurs entrèrent dans Ravenne ; Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre ; sa jeunesse excita la pitié ; on lui laissa la vie, et Odoacre lui assigna pour retraite le château de Lucullane, en Campanie, avec une forte pension, et il y vécut avec assez de liberté. L'empire d'Occident, qui s'éteignait sous son règne, avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 ans depuis la bataille d'Actium. Sa chute, prévue et commencée depuis long-temps, fut à peine aperçue du reste du monde ; Constantin l'avait préparée en transférant le siège de l'empire à Constantinople. Ses successeurs ne firent rien pour la retarder, et ceux du grand Théodose en précipitèrent le moment. Bientôt, sur ses débris, s'élevèrent les fondements des états dont les annales forment l'histoire moderne de l'Europe.

L—S—E.

AULAIRE. V. SAINT-AULAIRE.

AULBERRY. V. ALBERRY.

AULISIO (DOMINIQUE D'), célèbre

littérateur du 17^e. et du 18^e. siècles, naquit à Naples, le 14 janvier 1639, de riches et honnêtes parents, qu'il perdit à sept ans. S'étant appliqué à l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la poésie, il fit de si grands progrès, qu'à dix-neuf ans il fut choisi pour enseigner la poétique à la plus grande partie de la noblesse napolitaine. Aulio s'adonna à l'étude des langues orientales et de toutes les langues d'Europe; il les apprit si bien, qu'il expliquait couramment tout ce qui regarde le genre, les règles, et les différents dialectes des premières, et qu'il parlait presque toutes les autres avec une égale facilité. Il s'appliqua ensuite à l'histoire, à la chronologie et à la numismatique, dont il fit une étude particulière. Outre ces sciences, il acquit à un degré supérieur la connaissance des lois, fut reçu docteur en droit civil et en droit canon, et exerça quelque temps la profession d'avocat; il quitta ensuite le barreau, dans le seul but d'acquérir de nouvelles connaissances. Il apprit la philosophie, la médecine, les hautes mathématiques, la perspective, la géographie, l'astronomie, science dont il donna des leçons publiques, et où il a fait des découvertes. Après avoir généreusement refusé plusieurs places qui lui étaient offertes, il accepta enfin, en 1664, une chaire de droit civil dans l'université de Naples. Il y professa pendant plusieurs années avec éclat. Il fut membre de plusieurs académies, et admis aux assemblées littéraires que le duc de Medina-Celi, vice-roi de Naples, réunissait dans son palais; assemblées où il n'appelait que les littérateurs les plus distingués. Aulio mourut à Naples, le 29 janvier 1717, âgé de 78 ans, et fut inhumé dans l'église de Ste. Anne. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Gymnasii constructione*;

De Mansolei archimonia Timacá; I. cis; De Colo me 1693, in-4^o. : le p et le dernier de c réimprimés dans le *us Thesaurus An* gre; II. *Commenta* lis, etc., en 2 vol. à Naples, le premi deuxième en 1720 *menti intorno a' p* sofia e teologia d ce sont deux disc avait lus dans les as dont on a parlé; dans le vol. VI de Venise, sous le titr *di vario operette*; *sacre libri due post* 1723, 2 vol. in-4^o.; productions restées lesquelles on rema *tettura civile o i* gine *Medicinæ*; *Della lirica, e de* sia *Fenicia, e lori*

AULNOY. V.

AULU-GELLE ou, selon quelque LIUS), célèbre gr que, vivait dans le sa ville natale, s Adrien et Antoni commencement du rèle. On a pris, nom de cet auteur peines que le su Aulu-Gelle étudia Sulpicius Apollina sous Titus Castriti nus. Dans sa jeun nes, et y vécut da sieurs savants. Il instruction, dans de la Grèce. De 1

étude des lois, et fut nommé *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Son rang distingué parmi les hommes de l'antiquité nous a transmis, comme il nous le désigne dans sa préface, donna ce titre à son ouvrage, parce que la plus grande partie fut écrite à Athènes, dans les soirées d'hiver. Son but était de recueillir l'esprit de ses enfants et le fruit de l'intervalle de travaux plus sérieux. D'après la manière dont l'ouvrage fut composé, les morceaux ne sont pas nécessairement d'une même valeur inégale. « Lorsque j'étais, un livre grec ou latin sous la main, ou lorsque je remarquais quelque chose de remarquable ou qui plaisait à mon imagination, j'écrivais sans examen et sans ordre. » Ces notes devinrent la base de son ouvrage, dans lequel l'auteur a réuni des objets comme le hasard les lui présentait. Ce recueil contient un grand nombre d'observations critiques de plusieurs auteurs; des anecdotes historiques et biographiques, des réflexions; de courtes dissertations sur divers sujets, tels que la morale, les antiquités, la morale, la philosophie, la physique, etc. Il s'y trouve aussi des choses triviales et dénuées de sens, mais il y en a beaucoup d'importantes, et elles sont accompagnées de remarques ingénieuses, mais souvent obscures. L'ouvrage est recommandable, en ce qu'il contient un grand nombre de fragments d'auteurs anciens dont on n'a pas d'autres ouvrages. S. Augustin, dans sa *ville de Dieu*, loue l'élégance du style d'Aulu-Gelle; mais, quelque rang que l'on accorde à cet auteur, sous le rapport de l'érudition, on ne peut lui refuser des vues profondes et une vaste érudition. Les *Nuits attiques* furent traduites, pour la première fois, à

Rome, en 1469, in-fol., par Sweynheym et Pannartz, et, la même année, le savant Jean André, évêque d'Aléria, publia, dans la même ville, des notes sur cet auteur. La seconde édition fut publiée en 1472, à Venise, par Jenson. Plusieurs autres éditions parurent au 15^e. siècle; et, dans le 16^e., celle d'Alde, Venise, 1515; Paris, in-8^e., 1585, avec les excellentes recherches critiques de Henri Etienne. Les dernières éditions dignes d'être remarquées, sont celles *ad usum Delphini*, in-4^e., 1681; des Elzevirs, Amsterd., 1651, in-12; de Leyde, *cum notis variorum*, 1666; de Gronovius, Leyde, 1706, in-4^e.; et de Conrad, Leipzig, 1762, 2 vol. in-8^e. Beloe a donné, en 1795, 3 vol. in-8^e., une traduction d'Aulu-Gelle, en anglais, avec des notes intéressantes. L'abbé Douzé de Verteuil en a fait une traduction française, Paris, 1776-77, en 3 vol. in-12.

D—T.

AUMALE (CLAUDE DE LORRAINE, duc d'), fils de René II, duc de Lorraine, auquel il succéda au comté d'Aumale, s'établit en France, où il obtint des lettres de naturalisation, et fut pourvu de la charge de grand-veneur. Il commanda, en 1515, les troupes du duc de Gueldre, son oncle, à la bataille de Marignan, défit les Anglais devant Hesdin, en 1522, et les Allemands devant Neufchâteau, en Lorraine. Pendant la prison de François I^{er}., il alla joindre, avec un corps de troupes, le duc Antoine son frère, pour s'opposer aux paysans révoltés de Misnie, de Souabe et d'Alsace, qui se préparaient à pénétrer en Lorraine et en France; il les défit et les dissipa à Saverne, et reçut à cette occasion des lettres de félicitation du parlement de Paris. François I^{er}. érigea en sa faveur la terre de Guise en duché, et le nomma gouverneur de la Cham-

pagne, que le duc d'Aumale mit à couvert des incursions de l'ennemi. En 1542, il fit la conquête du duché de Luxembourg, et pourvut, deux ans après, à la sûreté des Parisiens alarmés. De-là, date l'affection qu'ils vouèrent depuis aux princes de sa maison. Il mourut à Joinville, le 12 avril 1550. Claude I^{er}. de Lorraine était grand, beau, spirituel, magnifique, homme d'état et habile capitaine, ce qui était fort rare. Ses enfants, dont il créa la fortune, héritèrent d'une partie de ses qualités, mais poussèrent plus loin leur ambition (V. GUISE et LORRAINE).

B—P.

AUMALE (CLAUDE II DE LORRAINE, duc d'), troisième fils du précédent, naquit en 1523; il eut en partage la terre d'Aumale et la charge de grand-veneur de France, et obtint en 1550, le gouvernement de Bourgogne. Il assista au sacre des rois Henri II, François II et Charles IX. A la première de ces cérémonies, on vit éclater les prétentions des princes de la maison de Lorraine, nouvellement établis en France, et qui allaient néanmoins jusqu'à s'égaliser aux princes du sang. Dans une occasion solennelle, le duc d'Aumale ayant pris rang avec le duc de Vendôme : « C'est tout ce » que je pourrais permettre au duc de » Lorraine, chef de votre maison, lui » dit ce dernier. — Il est vrai, répon- » dit d'Aumale, que vous avez le pas » sur lui en France, mais non ailleurs; » car il est souverain, et vous, sujet » et vassal de la couronne : M^r. de » Lorraine ne relève que de Dieu et » de son épée. » Henri II décida en faveur du duc d'Aumale, qui ne tarda pas à se signaler, en suivant les traces de ses ancêtres dans la carrière des armes. Il vint au secours de Metz, assiégé, en 1552, par Charles-Quint, et défendu par François, duc de

Guise, son frère. Chargé d'ol avec un petit corps de trou, margrave de Brandebourg, q mandait un corps de 26,000 h il fut attaqué, battu, blessé coups de pistolet, et fait pri Remis en liberté, en 1553, i des preuves de sa valeur au de Renti, et prit d'assaut la Volpiano en Piémont. En 155 part à la reprise de Calais, et aux batailles de Dreux, de St et de Moncontour. Ce prince donna jamais à l'amiral Coligni de François, duc de Guise, so dont il le regardait comme l'a le complice; résolu de la veng que l'occasion s'en présenterai l'un des principaux moteurs (sacre de la St-Barthélemy; mai avoir satisfait sa vengeance su ral et sur les seigneurs de se les plus distingués, il revint a ment de générosité qui lui éta turels, et contribua, avec le du de Guise, son neveu, à sau carnage un grand nombre de nes. C'est le témoignage que l La Popelinière, écrivain pro Le duc d'Aumale suivit le duc au siège de la Rochelle, en 1: y fut emporté, le 14 mars, d' let de canon. E

AUMALE (CHARLES D RAINÉ, duc d'), fils du pré lui succéda au duché d'Aumal que dans la charge de grand-La ligue, qui était l'ouvrage maison, eut en lui un de ses dents défenseurs. Il présida en avec le duc de Guise, à l'as des ligueurs tenue dans l'abbay camp, où l'on résolut de prœ armes contre les huguenots, s tendre les ordres du roi. d'Aumale surprit, au mois de bre, la ville de Dourlens; mai

arité du duc et du cardinal, il fit avertir Henri III qu'ils avaient tout pour attenter à sa vie, espérant, ainsi que le duc de Mayenne, devenir, par leur trahison, le chef principal de la ligue. Mais ces deux princes ne furent pas trompés par ces fausses espérances ; car ils partageaient le commandement de la ligue. En 1589, la ligue déféra au duc d'Aumont le commandement de Paris. Il se rendit à cette ville avec un corps de troupes pour assiéger Senlis, mais le duc de Longueville, ne pouvant rentrer dans la capitale le 1^{er} septembre de la même année, avec le duc de Mayenne, l'Arques contre Henri IV, et aussi à Ivry. D'Aumont se battit avec les Français contre ce monarque, et fut obligé de lever le siège. Il fut ensuite par le baron de Bièvre à Amiens par les habitants qui se soumirent au roi, et fut chargé des affaires de la ligue désespérée. Mais mieux se tourner du côté de la France, que de se rendre à Henri IV, dont il se dégoûtait, parce que ce prince lui refusait le gouvernement de Picardie avec les Espagnols, ordonné par lui, firent de grands progrès dans cette province. Mais le duc ne put le punir de son obstination que le parlement le condamna à mort pour lèse-majesté, et fut exécuté en effigie le 24 mai 1595. La considération dont jouissait le duc d'Aumont à la cour de France et à celle d'Autriche ne fut pas sans les remords que lui causa sa trahison, et, sans la rigueur du sort, il paraît certain qu'il aurait été un exemple des autres princes de la ligue. Il finit ses jours à

Bruxelles en 1631, dans la 77^e. année de son âge. — Son frère Claude, chevalier de Malte, dit le *chevalier d'Aumale*, célèbre aussi dans l'histoire de la ligue, se fit remarquer au siège de Dieppe et au combat d'Arques ; ayant voulu surprendre St.-Denis sur Henri IV, il fut tué dans l'attaque, le 3 janvier 1591, à l'âge de vingt-huit ans. B—P.

AUMONT (JEAN D'), d'une des plus anciennes maisons de France, naquit en 1522. Dès sa première jeunesse, il porta les armes en Italie, sous le maréchal de Brissac. Il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de St.-Quentin, en 1557. L'année suivante, il se trouva à la prise de Calais ; fidèle serviteur de ses rois, Jean d'Aumont combattit pour eux contre les huguenots, en 1562, à la bataille de Dreux, à celles de St.-Denis, de Montcontour, et enfin, au siège de la Rochelle, en 1573. Henri III, devenu roi de France, récompensa ses services en le faisant chevalier de ses ordres, en 1579, et ensuite maréchal de France. A la mort de Henri III, en 1589, le maréchal d'Aumont fut un des premiers à reconnaître Henri IV, et le servit avec le même zèle que ses cinq prédécesseurs. Il reçut de ce prince le gouvernement de la Champagne. Il le joignit devant Dieppe, et se trouva à la journée d'Arques, en 1589 ; l'année suivante, il se distingua tellement à la bataille d'Ivry, que Henri IV, en l'invitant à souper le soir même de cette mémorable victoire, lui dit : « Il est juste que vous soyez du festin, » après m'avoir si bien servi à mes noces ». Nommé ensuite au gouvernement de Bretagne, il sut y tenir tête au duc de Mercœur qui y commandait pour les ligueurs. Il s'empara de différentes places, telles que la ville de Mayenne, le château de Rochefort,

près d'Angers; mais, en assiégeant Camper, à quatre lieues de Tours, il reçut un coup de mousquet qui lui fracassa le bras, et il mourut de sa blessure, le 19 août 1595, à 75 ans. Il avait refusé, comme Grillon, d'assassiner le duc de Guise, et conseilla à Henri III de faire trancher la tête, sur une place publique, à cet illustre rebelle; mais comme la puissance et l'audace de ce grand coupable le mettaient au-dessus des lois, le maréchal respecta le secret de son maître, et s'abstint de juger le moyen de vengeance choisi par lui. Aussi, au moment de l'assassinat du duc, lorsque le cardinal se leva dans la salle du conseil en s'écriant : « Ha! on tue mon » frère! » le maréchal d'Aumont mit l'épée à la main, en disant : « Mort » dieu! qu'homme ne bouge, s'il ne » veut mourir. » Les mémoires de Nivers et de l'Étoile, et d'Aubigné, dans la *Confession de Sancy*, présentent le maréchal d'Aumont comme un preux de l'ancienne roche, et un Franco-Gaulois. Il eut pour première femme Antoinette Chabot, de qui descendent les derniers ducs d'Aumont, et, en secondes noces, une fille de Florimond Robertet, veuvée de Jacques Babou de la Bourdaisière, dont une des cinq filles fut mariée à Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres, et devint mère d'Annibal d'Estrées, maréchal de France, et de la belle Gabrielle. Le mariage du maréchal d'Aumont avec M^{lle} de la Bourdaisière, riche et âgée, quoique encore belle, au rapport de Brantôme, lui fit trouver une place dans l'ouvrage satirique intitulé : *Bibliothèque de madame de Montpensier*, sous le n^o. 21, avec ce titre ridicule : *La nouvelle façon d'entretenir les vieilles lices, et trouver moyen d'avoir argent, par le maréchal d'Aumont, commenté par ma-*

dame de la Bourdaisière fut un des meilleurs plus zélés serviteurs de Louis I^{er}, Henri II, François IX, Henri III, Antoine d'Aumont, en 1601, se distingua dans les affaires, et surtout à Rhétel, en 1650; il obtint le grade de maréchal de France. Nommé gouverneur de la ville de Paris en 1662, duc et pair, mourut à Paris, en soixante-huit ans.

AUMONT (Louis d'Aumont et de Roppe), naquit le 9 août 1611. Nommé colonel de cavalerie et à 16, capitaine de mousquetaires, il accompagna Louis XIV dans les Pays-Bas, brigadier, et prit Armoy, Furnes et Courtrai. Nommé gentilhomme de la chambre et gouverneur de Boulonnais. Le duc d'Aumont fut coté dans un tel état de faiblesse que les flottes ennemies de respecter cette ville française. Il se fit membre de l'académie des sciences, et mourut subitement en 1704, âgé de soixante-trois ans.

AUMONT (Jacques d'Aumont) appartenait à la même famille que Louis d'Aumont. On lui offrit le commandement de la garde nationale de Paris lors de la prise de la Bastille, et on nomma d'Aumont, qui fut remplacé par Fayette. Lorsque la révolution vint à Versailles, le même année, avec le grade de lieutenant de la garde nationale, d'Aumont fut fait chef de division de la garde nationale, et mourut l'année suivante.

commandait le bataillon de nationale qui faisait le service : on l'accusa d'avoir pris possession de ce prince ; et, après traité, on le conduisit à la ville, d'où il fit passer à la nationale une lettre consensément de fidélité à la nation. Aumoises de juillet suivant, le titre de lieutenant-général de commandement de Lille, et titre à la société des amis de la constitution, dans cette ville. Le service en 1793, lorsque les nobles furent renvoyés, pour depuis cette époque, l'âge de soixante-six ans, de Guiscard, à la fin 1799.

K.
PHILIPPE et GAUTHIER D').
VERITE de Bourgogne.
E (S.), évêque d'Auxerre, en 581, un synode de l'abbé de son diocèse. On quarante-cinq canons, dont us propres à donner une ours et de la discipline de l'ans l'église gallicane. Par il était défendu « de se dé-premier jour de janvier en en cerf, ou de donner des *diaboliques* ; mais on peut ur se rendre service les autres comme dans tout ur de l'année. » Le texte *uolo, vel vitula facere*. Le r de janvier était alors con-les païens ou les mauvais à se déguiser et à prendre : divers animaux. Le troi-n défend « de s'assembler maisons particulières pour les veilles des fêtes, et er des vœux à des buis-les arbres, à des fontaines, ire des figures de pied et e avec du linge. » Le texte

porte : *Pede et homine lineo* : Fleuri a lu *ligneo*, puisqu'il a traduit, *des pieds de bois* ; cependant toutes les éditions portent *lineo*. Le neuvième canon défend « aux laïques de danser dans » l'église, d'y faire chanter des filles, » ou d'y donner des festins. » S. Aunaire mourut en 605. V—N.

AUNGERVILLE (RICHARD ou RICHARD DE BURY), prélat anglais, né en 1281, à St.-Edmund's Bury en Suffolk. Edouard III, dont il avait été le gouverneur, le combla d'honneurs et de biens. Il fut sacré évêque de Durham, en 1333, nommé grand-chancelier en 1334, et trésorier d'Angleterre en 1336. Il se montra l'ami des pauvres et le protecteur des lettres, et fonda à Oxford une bibliothèque très-considérable pour le temps. Sa passion pour les livres était telle qu'il entretenait, hors du royaume, des personnes chargées d'augmenter ses richesses en ce genre, et que des copistes, des dessinateurs et des relieurs étaient, pour ainsi dire, établis dans son palais. Il a écrit, en mauvais latin, un ouvrage singulier, intitulé : *Philobiblos*, à l'honneur des livres et sur leur usage, publié à Spire, en 1483, in-4° ; réimprimé à Paris, en 1500 ; à Oxford, en 1599 ; et à Leipzig, en 1674, à la suite de *Philologicarum epistolarum centuria una*. Il a laissé deux autres ouvrages : *Orationes ad principes*, et *Epistolæ familiarium*, où l'on trouve quelques lettres adressées par lui au poète Pétrarque. Aungerville mourut à Aukland, en 1345. X—S.

AUNOY, ou AULNOY (MARIE-CATHERINE JUMELLE DE BERNEVILLE, comtesse d'), était femme du comte d'Aunoy qui, accusé, par trois Normands, du crime de lèse-majesté, fut sur le point de perdre la vie, et ne dut son salut qu'aux remords de l'un des accusateurs qui confessa la calomnie ;

les provinces qui en avaient été détachées. Il marcha vers l'orient avec ses légions , par l'Illyrie et la Thrace. La douceur avec laquelle il traita les habitants , et la discipline observée par ses troupes , favorisèrent ses succès en Syrie. Il s'approchait d'Antioche , lorsque Zénobie tenta d'arrêter ses progrès. Une bataille s'engagea près de cette ville , et Aurélien y remporta la victoire , qui fut long-temps disputée. Une autre action , près d'Emèse , décida de la guerre. Zénobie , après cette seconde défaite , se renferma dans Palmyre , et résista quelque temps , avec intrépidité , aux armes d'Aurélien qui avait investi la ville. Les difficultés qu'il rencontrait le portèrent à inviter Zénobie à se rendre ; il s'engageait à lui laisser la vie ; mais Zénobie lui fit une réponse pleine de courage et même de hauteur , que l'on attribua au célèbre Longin. A la fin , comme Zénobie essayait de s'enfuir en Perse , elle fut prise , et amenée captive en présence de l'empereur. Elle rejeta sa longue résistance sur les gens de son conseil , et surtout sur Longin , dont la mort funeste est une tache à la mémoire d'Aurélien , et encore plus à celle de Zénobie. L'empereur , au reste , traita avec humanité les habitants de Palmyre. Pendant ce temps , Probus avait soumis l'Égypte , et Aurélien reprit le chemin de l'Europe , après avoir réuni à l'empire toutes les possessions de Zénobie. Il avait déjà passé le Bosphore avec son armée , lorsqu'il apprit que les Palmyréniens s'étaient révoltés , et , qu'après avoir massacré la garnison romaine , ils avaient proclamé un nouvel empereur. Aurélien revint sur ses pas avec une célérité qui ne leur permit pas de se mettre en défense , et exerça une vengeance terrible sur l'infortunée ville de Palmyre , qu'il aban-

donna pendant trois jours à l'arreur des soldats. Après cette froyable exécution , il épargna d'habitants qui restaient , et s'éleva dans toute sa splendeur le magnifique temple du Soleil ; aujourdhui honore cet astre d'un culte particulier. De là , l'insatigable Aurélien courut en Égypte , où Firmus de Zénobie , avait pris possession d'Alexandrie , et s'était fait proclamer empereur. Aurélien éteignit sans peine cette rébellion , et en fit périre l'auteur. Il retourna en Italie après avoir triomphé d'un long suite de dépouilles , d'animaux curieux , de gladiateurs , de captifs , d'armes venues des parties les plus éloignées de la terre. La marche triomphale par les souverains déposés et son fils parurent avec l'effigie des rois gaulois ; mais l'empereur premier en état de captif affligea les sénateurs , dont il était collègue. Zénobie , chargée de chaînes d'or et comme accablée sous le poids d'une immense quantité de bijoux , offrit à l'orgueil romain un spectacle plus agréable. Sa rare beauté , sa taille majestueuse et son air noble attirèrent tous les regards. Après l'empereur eut ainsi fait servir ses antagonistes à l'ornement de son triomphe , il montra de la clémence dans la manière dont il les traita. Zénobie eut près de Tibur une maison où elle passa ses jours avec l'empereur Tétricus et son fils recouvrèrent leur rang et leur fortune , et furent honorés parmi les membres les plus respectables du sénat. Aurélien donna ses soins à rétablir l'ordre et à réformer les abus. Il dépensa une grande munificence dans les lieux où il fit au peuple de la capitale une assurance qu'après avoir augmen-

aurélien au pouvoir suprême, Quintilius, frère de Claude, mandant dans Aquilée un corps de troupes, prit, de son côté, les mesures pour la défense de la dignité impériale; mais, ne pouvant obtenir la supériorité de son rival, il abdiqua après un règne de dix-sept jours, pour aller ouvrir les veines. N'ayant que peu de temps à Rome, il fut contraint de s'y faire reconnaître par le sénat, Aurélien retourna en Pannonie, que les Goths menaçaient d'une nouvelle irruption. Ils traversèrent le Danube, lorsque leur chef, à la tête de ses forces, les attendit et leur livra une bataille à laquelle la nuit seule put mettre fin. Cette action douteuse, les deux camps se trouvèrent alors disposés à la paix et leur longue guerre par une trêve. Les Goths s'engagèrent à servir aux armées romaines un corps d'auxiliaires, et donnèrent des otages pour assurance que leur retour serait paisible. Aurélien retira ses troupes romaines de la Dacie, et, ainsi tacitement cette province fut abandonnée aux Goths et des Vandalis. Il se hâta de revenir en Italie, pour empêcher une incursion des Germains, lorsque les barbares se retiraient avec leurs familles, lorsque l'empereur les attendait au Danube, et les obligea à se retirer à discrétion. Ici, les récits des historiens sont assez confus, et il est difficile de concevoir comment une nouvelle incursion des Germains fut si peu de succès, pour qu'ils ne fussent pas allés jusque dans le nord de l'Italie où une bataille, livrée près de Vérone, fut si fatale aux Romains, tant que l'empire allait être détruit. Une guerre entière fut en alarmes, et on en usage toutes sortes de superstitions pour détourner les malheurs des Dieux. Les Germains allèrent jusqu'à Fano, près de la

rivière du Métaure, où, cinq cents ans auparavant, Asdrubal avait perdu son armée et la vie. Ce lieu fut encore heureux aux Romains : l'empereur défait les ennemis, en fit un grand carnage, et, peu après, extermina entièrement, près de Pavie, ceux qui avaient survécu à leur première défaite. On voit encore à Pésaro, éloigné de Fano de cinq milles, un monument érigé par les habitants, en mémoire de ces victoires d'Aurélien. Ayant enfin délivré l'Italie des barbares, Aurélien revint à Rome, où il fit mettre à mort plusieurs sénateurs, soupçonnés d'avoir conspiré contre lui. Il agrandit la ville, et pourvut à sa sûreté par une nouvelle enceinte de murailles, qui avait plus de cinquante milles de tour, et qui porta son nom, quoique ces travaux n'aient été finis que sous le règne de son successeur, Probus. Gibbon prétend que ce fut vers ce temps qu'Aurélien marcha dans les Gaules, pour mettre fin à l'usurpation de Tétricus, qui avait succédé à plusieurs autres gouverneurs et généraux, élevés à l'empire par les troupes de cette province. Tétricus lui-même, fatigué de sa puissance précaire qu'il ne pouvait abdiquer sans danger, avait invité l'empereur à venir le délivrer. Il posta son armée de manière qu'elle fut attaquée avec un grand avantage par Aurélien, et presque entièrement taillée en pièces, près de Châlons en Champagne. Tétricus se rendit au vainqueur, qui ne tarda pas à réduire la Gaule. En 272, Aurélien entreprit l'expédition qui a le plus illustré son règne, en allant combattre Zénobie, reine de Palmyre. Un général, nommé Héraclien, envoyé contre elle par Gallien, avait été battu, et Claude, occupé de la guerre des Goths, l'avait laissée tranquille. Aurélien résolut de venger la majesté de l'empire, et de lui rendre

conjurés qui assassinèrent ce prince, fut élu roi à sa place, par les grands du royaume, en 768; il renouvela avec les Maures, la trêve qu'avait conclue son prédécesseur, apaisa une révolte des esclaves maures, qui s'étaient soulevés contre les chrétiens, leurs maîtres; ouvrit le chemin du trône à Silo, son ami, en lui faisant épouser Adosinda, sa parente, et mourut, en 774, après six ans de règne.

B—P.

AURELIO (LOUIS), né à Pérouse, se distingua dans la carrière des lettres, vers le commencement du 17^e. siècle. Étant entré de bonne heure chez les jésuites, il s'appliqua avec tant d'ardeur à la philosophie et à la théologie, qu'on fut obligé de le renvoyer chez son père pour rétablir sa santé, altérée par l'excès du travail. Après trois ans de repos, il s'adonna à la jurisprudence, et fut reçu docteur en droit, comme dans les deux autres facultés. Il fut d'abord nommé bibliothécaire à Pérouse; il alla ensuite à la cour de Vienne, en qualité d'auditeur du nonce apostolique; à son retour, il fut fait chanoine de St.-Jean-de-Latran, et mourut à Rome, en 1637. Cet auteur, qui joignait à l'étude des langues latine, grecque et allemande, une connaissance approfondie de l'histoire, était regardé, par le pape Urbain VIII, comme le premier historiographe de son temps. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ristretto delle storie del Mondo di Orazio Torsellino gesuita, col supplemento di Lod. Aurelio, traduttore de l'opera*, Pérouse, 1625, puis Venise, 1655, in-12. Cette édition a été augmentée d'une seconde partie, jusqu'à l'an 1650, par Bernardo Oldoini, de Gênes; II. *Della Ribellione de' Boemi contra Matthia, e Ferdinando Imperadore, Istoria, etc.*, Rome, 1625, et Milan, 1626, in-8°; III. *Annales*

Card. Baronii in epit Rome, 1636, Paris, 1612; III. *Bzovii continen redacta*, Rome, traduite en français, Chaulmer, historiographe Paris, 1664, en 6 vol. réimprimée en 8 vol., à Paris, depuis l'an 1636, jusqu'en 1664. O cet auteur des éloges, et des discours. Il écrivit et traduisit lui-même des tragédies, *Pompée* et d'autres qui n'ont jamais été imp

AURELIO (AURELIO) italien qui florissait vers le 16^e siècle, et au commencement fut attaché au duc de Savoie. Il distingua particulièrement par sa composition de drames en cinq actes, *Scrittori ital.* rapporte les titres et les noms de six de ces drames, et ne les indique pas encore le premier, intitulé *Erginda* 1652, et le dernier, *Losia*, est de 1729.

AURELIO (JEAN) surnommé MUTIUS AURELIUS, né à Mantoue, florissait au commencement du 16^e. siècle. Il fut un de ceux qui eurent part à la mort de Léon X. Ce pape crut, par sa fortune, en lui attribuant la gouvernance d'une ville de Mantoue, mais Aurelio y commit de grandes torités et des vexations contre lui les habitants. Il mourut seul un jour sur une muraille et fut trouvé, plusieurs années après, au fond d'un puits, avec un recueil de Math. Toscani. *Carmina illustrium virorum*, contient deux épiques, un hymne à St. Sébastien et une élégie adressée

r Scaliger, dans le VI^e. *Poétique*, auquel il a donné *l'hypercritique*, fait un grand éloge, et particulièrement de lui, où le poète se plaint de lui et implore, pour en sortir, le secours du pontife. « Il a, dit-il, emprunté toutes ses peintures, mais si bien, que je jure sur que Catulle lui-même n'aurait pas, s'il vivait aujourd'hui, été aussi élégant, il est beaucoup mieux que lui, etc. » C'est la tradition de cet éloge que Catulle, en parlant d'Aurelio, pose Catulle pour modèle, et se tient près. Il n'avait en effet rien à mettre, ni dans son élégie sur lui, ni dans son hymne de S.

G—É.

AURELIUS COTTA (C.), fut consul avec Servilius Geminus, l'année 107, pendant le cours de la guerre punique. Après avoir été en Sicile, il tenta de s'emparer de la ville de Lipari; mais qu'il était revenu à Messine, il consulta les augures, ses collègues Q. Cassius et P. Aurélius. Son parent, attaquèrent la ville et sa défense. Il les en empêcha par la rigueur qu'autorisaient les lois. Cassius fut privé de sa vie et Pécumola, probablement coupable, passa dans les mains des soldats, après avoir subi les verges. Aurélius Cotta prit l'assaut, et fit massacrer une grande partie des habitants. Avec le grand pontife Tib. Gracchus, il fit dégrader treize sénateurs et jeter dans les plus basses classes du peuple 400 chevaliers, qui furent à Lipari d'obéir à ses ordres. En avril, Aurélius fut couronné d'un triomphe. Onze ans plus tard, eut lieu la première guerre

punique se termina glorieusement pour les Romains, Aurélius Cotta fut nommé censeur, et fit, en cette qualité, le dénombrement du peuple, avec son collègue M. Fabius Butéo. Depuis ce temps, l'histoire ne parle plus de lui.

D—T.

AURÉLIUS VICTOR (SEXTUS), historien romain, vivait au 4^e. siècle, probablement depuis le règne de Constance jusqu'à celui de Théodose. Il parle (*Hist.*, ch. 28.) de la 1100^e. année depuis la fondation de Rome, qui était la 348^e. de J.-C., ou la 12^e. du règne de Constance, comme s'étant passée de son temps. Il fait mention d'un tremblement de terre qui eut alors lieu à Nicomédie, sous le consulat de Céréalis, c'est-à-dire, l'an 1110 de la ville, ou 358^e. de J.-C. Aurélius Victor était fils de parents obscurs et sans éducation. L'Afrique fut peut-être sa patrie; car dans ses écrits, il donne de grandes louanges à ce pays, qu'il appelle *la gloire du monde*. Malgré la bassesse de son extraction, ses talents l'élevèrent aux honneurs: en 361, Julien le nomma préfet de la 2^e. Pannonie; et, pour récompense de ses services, il fut honoré d'une statue d'airain. Long-temps après, il fut préfet de Rome (Amm. Marcellin, liv. XXI, chap. 18.), et en 369, consul avec Valentinien. Il obtint probablement cette dernière dignité sous le règne de Théodose; car il nous reste une inscription, que Sextus Aurélius Victor, préfet de la ville, grava sur un monument, en l'honneur de Théodose. Si tous ces passages ont rapport au même Sextus Aurélius Victor, comme cela n'est pas improbable, il occupa, sous plusieurs empereurs, des postes d'une grande distinction, et vécut jusque vers la fin du 4^e. siècle. Il nous reste sous son nom quatre ou-

aucun résultat heureux. Deux ans après, il fit de nouvelles tentatives sur la même ville, établit un siège dans les formes, et fut encore obligé de le lever. A son retour dans le pays de Kâboul (en 1651), son père le rappela dans le Dékehan. Dârà-Chékoûb, son frère aîné, prince recommandable par sa piété filiale et par son amour pour les lettres, mais aussi présomptueux qu'imprudent, sollicita et obtint de leur trop faible père, la permission de venger la gloire des armes mogoles, et de se mesurer avec ces invincibles Persans. Il fit le siège de Candahâr, et fut également obligé de se retirer. Aureng-Zeyb triompha en secret, et jura à son frère une haine d'autant plus implacable, que Châh-Djehân avait déjà désigné publiquement Dârà pour lui succéder. L'unique moyen de se délivrer d'un rival aussi redoutable était de l'exterminer, et de s'assurer de la couronne le plus promptement possible, et à quelque prix que ce fût. Notre jeune ambitieux s'occupa fortement de remplir ce double but; les circonstances le secondèrent. Châh-Djehân était tombé dangereusement malade, en 1667 de l'hégire (1656-1657); Dârà s'empressa de saisir les rênes du gouvernement, et des actes d'autorité arbitraires le rendirent odieux à ses trois autres frères. Les deux plus jeunes d'entre eux, Aureng-Zeyb et Mourâd-Bakheche, se liguerent contre lui, et accueillirent avec empressement l'émir Djemlah, qui avait rempli le poste de principal vizir auprès de Châh-Djehân, et qui venait d'être disgracié par Dârà, à cause de son attachement pour Aureng-Zeyb. Celui-ci feignit de se livrer avec plus d'ardeur aux exercices de piété, et ne se mêla des affaires mondaines que pour remplir les devoirs imposés par sa place. Il excitait secrètement

l'ambition de son jeune frère, à l'égard de son père, et à l'égard de son frère; il comprouva le résultat à son avantage. Mourâd énonça ses prétentions à l'empereur, et le puissant appui dans lequel ils marchent de concert avec une armée de 100,000 hommes. Châh-Djehân même au-devant de Dârà parvient à l'accomplir son sage projet, afin d'entreprendre l'expédition. Il se mit à la tête de l'armée impériale, composée de plus de 100,000 combattants, suivis de l'artillerie. Après plusieurs contre-marches, l'armée de Fethh-Abâd, à cause de la chaleur, le 6 juin 1658; elle et Mourâd firent d'abord leur retraite; la conduite de Dârà peut-être moins brillante, mais adroite, et contribua au gain de la bataille, et parmi les chefs de file et surtout en gagnant eux, qui restèrent à l'action; quelques-uns donnèrent le champ de bataille à ses deux frères. L'astucieux Aureng-Zeyb de faire honneur à son jeune frère; après méditation et de prouver à lui, le Korân à la main, ses félicitations, en disant qu'il était d'empereur. Il le traita avec un particulier avec la respectueuse; et ce n'était une correspondance avec les *nabab*, ou les gouverneurs : le nouveau monarque d'observer toutes ses victorieuses marches.

ne tint pas long-temps ; mais bâb s'était retranché dans le fort avec une assez forte garnison. Aureng-Zeyb entama avec lui une négociation qui fut si adroitement conduite que le vieux monarque se vit forcé d'envoyer ses gardes , et se résigna à la discrétion de son petit-fils. Celui-ci, fidèle aux usages de son père, le confina dans l'un de ses harems. Tandis que ses courtisans portaient leurs mains sacrées sur son père et leur légitime héritier, Aureng-Zeyb faisait sa prière devant le tombeau d'Akbar, situé dans le fort d'Agrah. Les heureuses nouvelles qu'on vint lui annoncer le rendirent à cette pieuse occupation ; il se hâta de se rendre auprès de Bakhebe ; du plus loin qu'il l'aperçut, vous n'étiez jusqu'à présent, lui dit-il, monarque que de nom, et maintenant vous êtes en réalité ; ceux les plus ardents sont pour vous ; je n'en forme plus que de vous faire le pèlerinage de la Mecque, et de passer ensuite les prochains jours loin des embarras du monde, dans la prière et dans la méditation. » Mourâd entreprit de le servir, au moins pour le moment, d'un humble dessein, et y réussit. Les deux princes résolurent de se rendre sur Dehly, où le fugitif avait rassemblé quelques forces : au moment de se mettre en mouvement, leur armée se souleva ; la paix ne fut rétablie qu'après quelques mois. Mourâd recourut aux banquiers d'Agra, mais ils furent sourds à ses demandes et à ses propositions. Le prince alla à Delhi avec violence envers eux et même contre les habitants les plus opulents ; l'astucieux Aureng-Zeyb offrit de lui solder les troupes avec son trésor ; le jeune monarque eut

l'imprudence d'accepter un service qui recommandait son frère à la reconnaissance de l'armée et de la capitale entière ; et bientôt les dispositions de pèlerinage se changèrent en préparatifs de guerre, et Mourâd fut arrêté au milieu de son camp, en présence d'Aureng-Zeyb, lié et envoyé à Agrah, sous bonne garde. Ce dernier ne tarda pas à se rendre à Dehly, où il exerça ouvertement seul l'autorité suprême. Il se trouvait alors dans l'Hindoustan trois souverains vivants ; savoir : Châh-Djéhan, enfermé dans la citadelle d'Agrah, et ses deux fils, Dârâ-Chékouh, qui fuyait alors, et Aureng-Zeyb, ou plutôt Aâlem-Guyr, qui avait saisi le timon des affaires. Nous pourrions encore en citer un quatrième, Châh-Soudjâh, autre fils de Châh-Djéhan. Il donna de vives inquiétudes à son frère, et lui disputa énergiquement la couronne ; mais la perfidie de ses officiers, autant que sa propre inexpérience, causa sa ruine ; il se vit perdu sans retour, par les suites d'une bataille malheureuse qu'il livra le 21 de raby 2^e. 1069 (14 janvier 1659) ; et le 24 ramadhân de la même année, Aureng-Zeyb monta sur le trône avec toutes les cérémonies accoutumées ; son nom, changé en celui d'*Aâlem-Guyr*, fut proféré dans les prières publiques, et inscrit sur les monnaies. Le seul compétiteur capable d'inspirer de l'inquiétude au nouveau monarque, était Dârâ-Chékouh, qui errait dans le nord de l'Inde : il le poursuivit, un traître le livra ; on lui coupa la tête aussitôt, et on vint la présenter à Aureng-Zeyb lorsqu'il lisait et méditait le Corân ; il ferma le livre, demanda de l'eau, et fit laver le visage de Dârâ, pour mieux le reconnaître ; il lui ouvrit les yeux, et, y ayant découvert une tache qui ne lui laissait aucun doute, il versa un torrent de

larmes en s'écriant : « l'infortuné ! » Il fit embaumer cette tête, et l'envoya à leur malheureux père, qui était à table quand on lui présenta la funeste boîte : il se félicitait de recevoir un témoignage du souvenir de ses enfants. Qu'on juge de son effroi et de son horreur, quand il reconnut la tête de Dârá, son fils chéri. Mourád-Bakhche, quoique enfermé étroitement, troublait quelquefois le repos de son frère, sa mort fut résolue ; mais « on emprunta, dit Manucci, le masque de la justice pour couvrir cette grande iniquité. » Aureng-Zeyb se fit d'abord conférer, par le chef de la loi, une espèce de consécration qu'on regarde parmi les Mogols comme le sceau de la juridiction impériale ; le premier usage qu'il fit de sa nouvelle autorité, fut d'ôter la vie à Mourád-Bakhche. On lui suscita une fausse accusation, appuyée par de faux témoins, qui furent secondés par les astrologues. Aureng-Zeyb voulut être long-temps et vivement sollicité. Il céda, non sans affecter de bien vifs regrets. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, quand il ordonna aux soldats de sa garde de faire piquer son malheureux frère par une de ces couleuvres dont le venin est aussi prompt qu'infailible. Ce dernier fratricide assurait au coupable la paisible possession de la couronne. Son père, enfermé et soigneusement gardé dans la forteresse d'Agrah, n'avait aucun moyen de ressaisir le pouvoir. Ce fut alors qu'on put reconnaître dans Aâlem-Guyr autant de talent pour l'administration, qu'il en avait montré pour la guerre et les intrigues. Il encouragea l'agriculture et le commerce, établit une garantie pour les propriétés territoriales, simplifia la marche de la justice. Pour la première fois, dans l'empire Mogol, on punit, comme un crime capital, les ten-

tatives faites pour c
Lui-même surveilla
tribunaux, écouta le
plaideurs, et destitua
trats iniques ou in
pas moins d'attentio
mœurs et au maintie
la religion. Les mus
seuses publiques, q
pliées à l'infini, sou
et voluptueux Châ
poursuivies avec ac
tes, ou d'abandonne
profession, ou de n
le plus grand mystè
vèrement l'usage du
tails ne lui faisaien
objets d'une plus
Une grande partie
couronne avait été
bar aux mécontents
étaient venus se n
d'Agrah. Cette mes
cipe, assez adroite,
funeste à l'état, et
Aureng-Zeyb trouva
trer dans ses domai
voya ces familles per
de Kachemyr. Son
pire, et surtout ses
fondées, mais atroc
enfin, sa sage admini
l'attention de plusie
on vit successiveme
de Dehly des ambas
de la Mekke, du r
roi de Perse, du pr
Toutes ces jouissanc
l'amour-propre du
ne furent pas sans n
Sevâdjy, fondateur
Marhatte, faisait de
glantes incursions d
vinces de l'empire
furent pillées. L'em
la douleur d'être ob
à une prison perpe

jennes princes , dignes imitateur leur père , avaient essayé de un parti dans l'état ; mais ils ent de talents , et ils n'avaient re à un Châh-Djéhân. On les dans la citadelle de Gualyour ; it boire un poison lent , appelé qui affaiblit insensiblement le l'esprit , et conduit à l'imbé- au marasme. Les soins multi- l'administration , les inquié- les tourments involontaires science bourrelée de remords , névitable punition des coup- és par leur rang au-dessus des fectèrent la santé d'Aureng- et le conduisirent aux portes eau ; mais sa vigoureuse cons- triompha du mal et de l'igno- s médecins. Sa convalescence ie , et , quand il put se mettre int des affaires , il trouva que anes avaient déjà ourdi de es intrigues en faveur de leurs respectifs. Au reste , la tranquil- empire ne fut pas troublée , et es grands ne conçut , ou du e manifesta des projets ambi- ant était profonde la terreur om d'Aureng-Zeyb leur ins- es travaux auxquels il se li- ant sa parfaite guérison , et es chaleurs de la saison , s'op- : à son parfait rétablissement. ecins lui conseillèrent d'éviter ours de l'été suivant , en le an Kachemyr , pays célèbre beautés pittoresques et par la é du climat. La sœur bien-ai- monarque , la belle Raüchen- conservait toujours une grande e sur son esprit , appuya l'avis ecins de tout son pouvoir ; les es saisissent toujours avec en- me les occasions de changer ure , et de sortir de leur pri- bitacle. Le voyage de Kache-

myr fut résolu. La cour toute entière , et une armée composée de 35,000 cavaliers , de 10,000 fantassins , avec la grosse et la petite artillerie , suivirent le monarque , qui se mit en marche le 6 décembre 1661. Cette date ne s'accorde pas avec celles qui sont indiquées par le docteur Manucci et par Ferichtah ; mais on ne sera pas étonné que nous l'adoptions ici , puisqu'elle nous est fournie par le médecin Bernier , dont l'exactitude est reconnue par les Anglais même. Il fut , comme on le sait , du voyage. La plus grande partie de cet immense cortège , qui eût affamé le petit pays de Kachemyr , resta dans le Lâhor , et l'empereur ne conserva auprès de lui que le moins de femmes qu'il put , les meilleures amies de Raüchen-Arà-Beygum , les principaux omrà , et un petit nombre de soldats pour sa garde. La fatigue de la marche et le plaisir de la chasse , auquel il se livrait volontiers , n'interrompirent point ses travaux ordinaires. Les affaires s'expédiaient tout aussi régulièrement qu'on le faisait à Dehly. Malgré cette activité inconcevable , et malgré les précautions qu'il avait prises , des troubles éclatèrent dans le Guzarate. Les Radjepouts descendirent de leurs montagnes pour fondre sur les Mogols ; mais ils furent vigoureusement repoussés ; leurs princes perdirent leur juridiction héréditaire , et la nation bindoue fut soumise à des gouverneurs musulmans , qui recevaient leur pouvoir du monarque même. Ses armes furent moins heureuses du côté d'Acham ; le gouverneur du Bengale , le fidèle Djemlah , fit une expédition contre ce royaume ; après de brillants succès , il en fut chassé par la saison des pluies. La mort de ce grand général , celle du fils aîné de l'empereur , et de Châh-Djéhân , son père , qui , toujours soigneusement gardé dans la

citadelle d'Agrah, périt le 27 redjeb 1076 (le 2 février 1666), accablé d'ennuis, et par une rétention d'urine, peut-être par le poison; enfin les excursions et l'arrestation de Sevâdjy, ce fameux chef marhatte, qui fut envoyé à Dehly, au moment même où Aureng-Zeyb arrivait du Kachemyr, sont autant d'événements importants, sur lesquels nous regrettons de ne pouvoir donner des détails qui exciteraient l'intérêt de nos lecteurs; mais qui excéderaient de beaucoup les bornes dans lesquelles nous devons nous restreindre. Une querelle presque ridicule, et occasionnée par l'ineptie d'un secrétaire, rompit la bonne intelligence qui régnaît entre Châh-Abbâs II et Aureng-Zeyb, et la guerre éclata entre ces deux souverains, vers l'and de l'hég. 1077 (1666-7). Le Mogol se mit lui-même à la tête de ses troupes. Arrivé dans les environs de Lâhor, il apprit la mort de Châh-Abbâs. Cet événement, dont il aurait pu tirer un grand avantage, avec des dispositions plus belliqueuses, ou s'il eût eu moins d'inquiétudes de la part de ses enfants et des gouverneurs de provinces, le déterminâ à retourner paisiblement dans sa capitale. Peut-être aussi pensait-il, avec raison, que la nature semble avoir fait de la Perse et de l'Inde deux contrées très-distinctes et très-indépendantes l'une de l'autre, et qu'il y aurait de grands inconvénients à vouloir franchir les barrières qui les séparent. La paix venait d'être conclue entre ces deux royaumes; le monarque s'occupait de l'extirpation du brahmanisme, et surtout de la destruction des pagodes, sur les ruines desquelles il ordonna, au mois de ramadhân 1080 (février 1670), d'élever des mosquées, lorsqu'un de ses fils troubla la tranquillité de l'empire. Châh-Aâlem, à qui il avait confié le

gouvernement du Guzzar, s'y rendre indépendant. Son père fut-il instruit de ses tentatives, que l'étendant sur la route d'Agrah; le jeune prince s'excusa le mieux qu'il lui fut possible, et toutes ses propositions furent agréées, et toutes les conditions furent acceptées. Son père fut content de son fils, et contre Sevâdjy, qui s'était réfugié en prison de Dehly, et qui cherchait le moyen d'échapper aux poursuites impériales, les montagnards lui fournissant un asyle inviolable; mais la mort d'un aventurier, arrivée le 27 redjeb, ne calma point les jurs, qui qu'inspiraient les Marhatte, son fils et son successeur. Il fit plusieurs fois contre lui, et l'obligea ceux-ci à se convertir au christianisme. Un Portugais pour le repousser, un fils de malheur, un fils de malheur, se joignit à Sambâdjy, et le marquis faisait, avec très-peu de succès, aux Radjepouts, une guerre qui n'avait pas été beaucoup plus heureuse. Sambâdjy eût hérité de la fortune adroit et intrépide père, mais son incapacité et son manque de courage empêchèrent de l'illustrer. Il vit bien qu'un pareil état n'était pas capable de le porter sur le trône de l'Inde; vaincu par un prince dans une bataille livrée le 15 janv. 1092 (15 janv. 1684), résolut de passer en Perse, et de demander asyle et secours au shah leïmân, alors régnant. Il continua les hostilités, qui ne cessèrent qu'en 1684, et continua pendant plusieurs années, avec peu de succès, de part et d'autre. Aureng-Zeyb se contenta de continuer à combattre Sambâdjy, et, tandis que son gouverneur du Kachemyr lui conquérait une partie du Tibet, il diri-

forces d'un autre côté. L'année où lui une époque glorieuse. Pendant les richesses du royaume de Golconde avaient exister. Déjà il avait fait attaquer les royaumes par un de ses fils ; le marquis en personne, et, âgé de plus de soixante-huit ans, il vit entrer en campagne avec lui un jeune homme. Le prince gouverné par un monarque faible, n'opposa pas une longue résistance. Ce prince fut fait prisonnier le 10 doul-cadéh 1098 (1^{er} oct. 1687). La conquête de Golconde fut près celle-ci ; la capitale tomba entre les mains des Mogols le 29 de 1108 (2 février 1688), les richesses immenses qu'on y trouva battirent indignement le roi, et ne servirent qu'à recueillir d'indiquer le lieu où il avait caché ses diamants. Cette conquête fut le signal de la rupture de la paix avec Sambâdjy ; les habitants du Visapour et de Malabar s'étaient réfugiés auprès de lui et voyaient à la tête d'une puissante armée ; mais, au défaut de talents, les passions les plus basses et les plus déréglées. Elles le conduisirent à la mort. Il se laissa prendre par les Mogols. Un de ses officiers, Aureng-Zeyb, lui suggéra d'enlever une jeune indienne, et le pria de lui servir de guide, et dans une embuscade, où l'ennemi s'empara facilement du prince Marbatte et de sa suite. On le conduisit devant le sultan indien, qui commença par lui arracher la langue au ministre qui avait livré son maître. Ce prince fut bientôt étouffé par le sang et la douleur de cette horrible plaie. Il fut ensuite à Sambâdjy de la religion. Il s'y refusa courageusement ; alors, on lui ouvrit le

côté, pour lui arracher le cœur ; son corps, coupé en plusieurs morceaux, fut livré aux chiens. Aureng-Zeyb voulut être témoin de cette épouvantable exécution. Il avait alors (en 1689), plus de soixante-dix ans. La mort de Sambâdjy répandit la consternation parmi les Marhattes ; ils furent harcelés, poursuivis jusque dans leurs montagnes par les Mogols, qui leur enlevèrent successivement leurs principales villes, Sattarah et Pounah, et un grand nombre de forteresses du Dekhan et du Mayssour. Cette pénible expédition occupa les dernières années de la vie d'Aureng-Zeyb. En 1117 (1705-6), il tomba dangereusement malade, et montra une courageuse résignation. Il répétait souvent ces vers persans :

*Lorsque tu es arrivé à 80 ou 90 ans,
Tu as dû éprouver de nombreux chagrins ;
Mais lorsque de-là tu avances vers la centaine,
C'est la mort qui prend alors la forme de la vie.*

Il fut assez heureux pour recouvrer la santé, et quoiqu'il dut sa guérison plutôt à son excellent tempérament qu'à sa sobriété, qu'aux soins de son médecin, il le fit peser avec des roupies d'or, qu'il lui donna ensuite. Au reste, cette maladie avait sensiblement altéré sa santé, et il traîna une existence languissante, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 28 de doul-cadéh, 1118 de l'hég. (le vendredi 21 février 1707) ; il était alors âgé de quatre-vingt-dix années lunaires et treize jours ; il en avait régné cinquante, deux mois et vingt-sept jours. L'époque de sa mort fut celle de la décadence de l'empire Mogol, porté à un si haut degré de splendeur par Akbar, et accru encore par Aureng-Zeyb, qui, entre autres acquisitions importantes, y ajouta les royaumes de Visapour et de Golconde, et beaucoup d'autres territoires importants. Les guerres civiles, qu'il avait eu tant de peine à étouffer entre ses

ils, se rallumèrent avec plus d'activité que jamais après sa mort. Les *râdjah* (ou princes hindous), tributaires, profitèrent de ces troubles pour se rendre indépendants; les *nabab*, ou gouverneurs musulmans, devinrent bientôt des souverains, et, sur les ruines de la puissance mogole, s'est élevée la puissance colossale des Anglais, qui prend chaque jour de nouveaux accroissements. Les détails dans lesquels nous sommes entrés, nous paraissent caractériser suffisamment Aureng-Zeyb, et prouver qu'il unissait à la fois et au plus haut degré, les talents politiques et militaires à une profonde hypocrisie, à de vastes conceptions, et au caractère sanguinaire, commun à presque tous les souverains musulmans. Malgré la longueur de cet article, je ne puis résister à la tentation d'y ajouter une anecdote qui en rappellera une autre assez connue. Au mois de dzoul-hedjah 1085, Aureng-Zeyb étant campé près de Haçan-Abâd, dans le Dékhan, ses soldats détournèrent un ruisseau qui faisait tourner un moulin, seule ressource d'une femme et de sa famille. Il en fut averti; non content de faire rendre au ruisseau son cours ordinaire, il envoya cinq roupies d'or à cette femme, en la priant de lui pardonner le tort qu'on lui avait fait sans qu'il en fût instruit. Il combla de bienfaits le mari et les quatre enfants de cette même femme, lui donna en propriété le village qu'elle habitait, et alla lui rendre visite, accompagné de toute sa cour. L—s.

AURÉOLE (MANIUS ACILIUS), l'un de ces concurrents éphémères qui se disputèrent l'empire romain. Il était Dace de naissance, et avait été berger dans sa jeunesse; mais lorsqu'il se fut enrôlé dans l'armée romaine, il parvint, par sa bravoure, à commander un corps de cavalerie, avec lequel il ren-

dit de grands services à Gallien, dans une bataille. Ingenuus : on eut le principal honneur. Dans la suite, il fut en chef en Illyrie, et avait pris la pourpre corpora dans son armée. Cet usurpateur, qui fut tué à mort avec son fils, mourut pendant quelque temps. Gallien, et le servit qui s'était révolté dans la Gaule. Gallien fut défait dans la bataille, et Posthume, Auréole qui pouvait l'enlever et recommencer la fin, peu content que indépendant dans les bords du Danube, vertement la dignité, soldats lui offraient, lie avec des forces et quelques historiens ass l'avait alors associé. Les prétendants que raient Gallien, et qu'à des empereurs mêmes. Gallien le fit près de Milan. Dans cette ville, et l'empereur l'an 268 Gallien. Tandis qu'il avait la place, il fut conjuré qu'Auréole cités, en faisant circuler une liste des officiers, avait l'intention de se saisir de cet événement ne se rendit pas à Auréole; car il craignait, Claude II, se venger aucune capitulation de livrer la ville et sa personne. La création du vainqueur ou feignit de vouloir le faire, mais il fut à la fin mandé de l'armée,

conte la mort d'Auréole d'une re un peu différente; on dit qu'il impé à peu de distance de Minsque Claude le défit; on ajoute empereur lui érigea un monument et fit bâtir un pont sur l'Adda, où il avait été tué. Ce pont fut d'abord *Pons Aureoli*, et c'est sans doute, que le village de ole, entre Milan et Bergame, n nom.

D—T.

RÉOLUS. *V.* AURIOL (BLAISE) ORIOR (PIERRE).

RIFABER (ANDRÉ), médecin, 1512 à Breslau. Il fit ses études tenberg, et parcourut ensuite : aux frais d'Albert, margrave indebourg, qui, à son retour, le our son médecin, et le nomma seur à l'université de Kœnigs- il a publié : *Phæmo de curd ca-* avec des notes et des variantes, nberg, 1545, in-8°. On lui doit *Succini historia*, Koenisberg, , in-4°, insérée par son parent, nt Scholze, dans le 4°. livre : *iliorum et Epistolarum Crata-* mourut d'apoplexie, le 12 dé- re 1559. Jean Aurifaber, con- rain d'André, lié avec Luther, ésent à sa mort, et eut beaucoup rt à l'édition de ses œuvres.

G—T.

IRIGNY (GILLES D'), né à rais, était avocat au parlement de ; l'étude des lois ne le détournait son goût pour la poésie, et il a assez de loisir pour composer und nombre d'ouvrages. Les cu- en recherchent quelques-uns; ima doit rien faire préjuger en fa- de leur mérite. Dans sa jeunesse, blia une édition du *Songe du pier*, et, si l'on s'en rapporte au ti- ette édition est la première de ce ux ouvrage : *Aureus de utraque state, temporalis scilicet et spi-*

rituali, libellus in hunc usque diem non visus, Somnium Viridarii vulgariter nuncupatus, Parisiis, Galeotus à Prato, 1516, in-4°. Il fit imprimer ensuite le 52°. *Arrêt d'amour, avec les Ordonnances sur le fait des masques*, Paris, 1528, in-8°, et depuis dans différentes éditions des *Arrêts d'amour*. J'aurai l'occasion de parler de ce singulier ouvrage, à l'article de Martial de Paris, qu'on en regarde généralement comme l'auteur. Suivant La Croix du Maine, d'Aurigny a recueilli et fait imprimer *quelques Ordonnances des rois de France*. Le même bibliographe lui attribue aussi quelques ouvrages de piété. Ceux de ses écrits, dont suivent les titres, sont les seuls qui soient recherchés : I. *La Généalogie des Dieux poétiques*, composée par l'Innocent égaré; *la Description d'Hercule de Gaule*, composée en grec par Lucien; et traduite en français par ledit Innocent égaré; *la Peinture de Cupido*, par le même, Poitiers, Marnes, 1545, in-12. D'Aurigny a pris, à la tête de ces différentes pièces le nom de *l'Innocent égaré*; peut-être, par allusion à l'égarement où il semblait être en composant des ouvrages un peu plus gais que ne le permettait la sévérité de son état: il était aussi surnommé *le Pamphile*, autre allusion qui n'a plus rien de piquant pour nous. II. *Le Tuteur d'amour*, auquel est comprise la fortune de *l'Innocent en amour*, ensemble un livre où sont : *Épistres*, *Élégies*, *Complaintes*, etc., Lyon, 1547, in-8°; autre édition, augmentée de quelques pièces, Paris, 1553, in-12, réimprimé dans les *Annales poétiques*. III. *Contemplation sur la mort de Jésus-Christ*, le tout en rime, Paris, 1547, in-8°; IV. *Psalmes de David*, trad. en rime, Rouen, sans date. Il a, en outre, abrégé le livre de *Police hu-*

maine, de François Patrice de Siëne, écrit en latin; et Jehan Le Blond a traduit cet abrégé en français, 1544 et 1654, in-8°. Aurigny mourut en 1555. W—s.

AURIOL (BLAISE D'), né à Castelnaudary, et chanoine de l'église collégiale de cette ville, a composé un poëme intitulé : *Le Départ d'Amour*. Ce poëme est imprimé à la suite de *la Chasse d'Amour*, d'Octavien de St.-Gelais, et quelques personnes ont conclu de-là, assez légèrement, que c'en était une continuation. Il a été réimprimé à Paris, en 1509, in-fol., et en 1553, in-4°. Ces éditions sont rares et recherchées. Cet ouvrage n'est cependant pas très-estimé; et des critiques prétendent que l'auteur y a inséré en entier des pièces de Charles, duc d'Orléans, sans nommer ce prince. Il ne s'attendait sans doute pas à être convaincu d'un aussi énorme plagiat; et cependant rien ne serait plus facile, aujourd'hui que les poésies du duc d'Orléans sont imprimées. Duverdier dit que d'Auriol a traduit, partie en prose et partie en rime, *les Joies et Douleurs de Notre-Dame*, et d'autres ouvrages de dévotion, imprimés à Toulouse, par Jean Faure, in-4°, 1520. Il était professeur en droit-canon à l'université de cette ville, et il publia, pendant qu'il remplissait cette place, un ouvrage en latin : *Interpretatio de capite, de rescriptione in antiquis*. François I^{er}, à son passage à Toulouse en 1555, ayant anobli les professeurs de l'université, d'Auriol, au nom de ce corps, harangua le monarque, et fut fait chevalier. Bodin dit, dans sa *République*, que d'Auriol avait une si grande confiance à l'astrologie, que, sur la foi de quelques astrologues qui avaient prédit un déluge pour l'année 1524, il fit construire une espèce d'arche, à l'aide de laquelle il prétendait se sauver; il se

en 1539, et mourut après.

AURISPA (JEAN) illustres érudits italiens qui remirent en honneur la langue grecque et latine, naquit à Notin, le 15 mars 1369. Le désir d'acquiescer à son instruction lui fit quitter sa patrie, d'où il resta éloigné. Il s'embarqua pour Constantinople d'apprendre le grec d'anciens manuscrits plusieurs années; ses succès furent si heureuses, qu'ouvroit un livre d'écrivains sacrés envoyés de Constantinople, il repassa en Italie, et critiqua les écrits grecs d'auteurs, les quels on comptait Procope, le *Traité* par Xénophon; les maquettes, de Pindare qui sont attribuées les *Oeuvres* de Plotin, de Xénocrate, les *Histoires* d'Artémide, Diodore de Sicile; Strabon, etc. Aurispa vint à Venise, puis à Bologne, où il occupa une chaire de littérature. Il fut élu par Niccolò Niccoli, illustra la bibliothèque de la Camaldule. Il fut appelé à Florence par Cosme de Médicis, et Guarino de Vérone; il y resta long-temps, et que les mœurs particulières l'empêchèrent de partir. Il se rendit à Ferrare, où il fut accueilli avec toute la bienveillance, par le duc Niccolò d'Este, en 1458, lorsque Jean Paléologue, s'y rendit au concile assemblé par Eugène IV. Ce pape

le mérite d'Anrispa, le crétaire en 1441; il occupa cette place, et y fut continué par Nicolas V, successeur d'Eugène; il fut parfaitement traité par lui, et lui conféra plusieurs honneurs. Anrispa quitta Rome deux ans après, pour revenir à Ferrare vers la fin de 1460. On a de lui : I. *Hieronymi Pythagoræ aurea carmina donatus*, Padoue, 1575, in-12, et Bâle, 1545, in-8°. II. *Consolatoria ad Iulium in Macedonia exulantem Dionis Cassii*, lib. I. *list. Rom. in latinum*, 1510, in-8°. III. plusieurs traductions du grec en latin, qui n'ont pas été imprimées, et dont les manuscrits sont conservés dans les bibliothèques d'Italie. Gessner, *Bibliothèque*, lui en attribue des *Œuvres d'Archimède* avec si peu de fondement, qu'il lui-même, dans une critique lorsqu'il était très-jeune, fut obligé de dire qu'il n'avait jamais pu lire ces livres d'Archimède, ni même que qui lui assurât les

G—É.

AUS (MATTHEUS), philosophe, 17^e siècle, né à Combourg, fut un des co-opérateurs, pour la traduction de l'Écriture allemande : il mourut à Wittenberg, où il professait l'hébraïque, le grec et le latin. On a de lui : I. *Compendium Bohemicarum*. Thémistocle dans cet ouvrage est seul, sont d'Aurogalxini, *Bohemia docta*, 1611. II. *De Ebraïis urbium no-*

minibus, 2^e. édition, augmentée, Bâle, 1559, in-8°. III. *Grammatica hebraica chaldaicaque lingue*, édition augmentée, Bâle, 1559, in-8°. IV. *Collectio Gnomiorum, cum Callimachi hymnis, græcisque in illos scholiis*, Bâle, 1523, in-4°. (V. John. Bismarci, *Vitæ præcip. theologorum*.)

S—R.

AUSONE (DÉCIUS MAGNUS), le poète le plus célèbre du 4^e. siècle, naquit à Bordeaux vers l'an 309. Son père (JULIUS), qui jouissait de la faveur de l'empereur Valentinien, et qui, de son métier de médecin, était devenu préfet d'Illyrie, ne négligea rien pour lui donner une éducation digne de sa naissance. Ausone étudia d'abord sous les maîtres les plus distingués des écoles, déjà fameuses, de Bordeaux, et fut ensuite envoyé sous la direction d'Emilius Magnus Arborius, son oncle maternel, qui professait la rhétorique à Toulouse. De retour dans sa patrie, il suivit quelque temps le barreau, avec assez d'éclat; mais son goût le ramenant toujours aux belles-lettres, il accepta avec empressement une chaire de grammaire qu'on lui offrit à l'école de Bordeaux. La chaire d'éloquence étant venue à vaquer, quelque temps après, elle lui fut donnée; et la manière dont il s'acquitta de ses nouvelles fonctions, en attirant auprès de lui un grand nombre d'élèves, lui fit une réputation qui s'étendit bientôt dans tout l'empire. Valentinien, sur le bruit de son mérite, lui confia l'éducation de son fils Gratien, et le récompensa de ses soins, en le nommant comte de l'Empire, questeur et préfet du prétoire. Lorsque Gratien fut monté sur le trône, il ne se montra pas moins reconnaissant envers son maître. Vers l'année 379, pendant qu'Ausone était à Trèves, l'empereur lui conféra la dignité de consul dans les Gaules; et la lettre par laquelle

il lui annonce cette faveur, fait un honneur infini à Gratien (V. GRATIEN). Tant que vécut son élève, Ausone demeura à la cour; mais il se retira ensuite dans une terre qu'il possédait aux environs de Bordeaux; il y vécut en homme que la fortune n'avait point abusé, et qui, à la cour même, avait su se garantir de la corruption. Partageant son temps entre quelques amis, la culture des lettres et les plaisirs simples de la campagne, il parvint à une grande vieillesse. On ignore l'époque de sa mort; mais les critiques les mieux instruits la fixent à l'année 394. Ausone avait épousé une femme digne de lui: il la perdit peu d'années après son mariage, et la regretta toute sa vie; il en eut deux fils et une fille. Quelques biographes ont cru qu'il était païen; mais il suffit de savoir que Valentinien a été un des empereurs les plus attachés au christianisme, pour sentir qu'il n'aurait pas confié son fils à un homme qui n'aurait pas professé cette religion. Parmi les poésies d'Ausone, il s'en trouve d'ailleurs qui ne laissent aucun doute sur sa croyance. On a reproché à Ausone d'avoir composé des vers obscènes, et on en a conclu que ses mœurs n'étaient pas pures. La pièce qui a le plus révolté dans ce genre est son *Cento nuptialis*, composé de vers de Virgile auxquels il donne un sens bien éloigné de celui qu'ils ont dans l'auteur original. Sans prétendre justifier Ausone, nous observerons qu'il composa cette pièce dans une cour dont les mœurs étaient tout au moins relâchées; qu'il la composa pour ainsi dire malgré lui, et par ordre de Valentinien; et qu'enfin, prévoyant le tort qu'elle ferait à sa réputation, il s'en excusa d'avance, en y insérant ce vers, si connu de Martial, et dont l'application n'a jamais été plus heureuse :

Lasciva est nobis pagina, vixit proba.

Les critiques ne s'accordent sur le rang que mérite le poète; les uns l'ont loué, d'autres l'ont blâmé avec raison. On ne peut nier qu'il n'eût infinies connaissances variées, qu'il ne fût un poète élégant, et que son poème ne méritât une partie de l'estime des contemporains. Les naturalistes y ont remarqué de bonnes observations sur la vie des poissons de ce fleuve, aussi exact que plus instruit pourra d'être d'aujourd'hui. D'un autre côté, on ne peut convenir que la versification manque de facilité; qu'elle est dure, et a une pureté de son siècle; sa poésie est moins pure que celle de Virgile, et vécut peu de temps en un mot, ne peut être regardée comme un modèle; de goût n'en doivent servir une place à nos poètes latins. On a remarqué dans ses épiques, des idylles, des *Moselle* fait partie de ses lettres en vers, un *carmin* pour le remercier de son consulat, où l'esprit brille et la poésie est médiocre. Quelques personnes ont reproché à Ausone une mauvaise interprétation de l'épître, croient qu'il a composé une histoire à la fondation de Rome, à son consulat, une épitaphe de Népos, une traduction d'Ésope. Il paraît avoir écrit des Fables, mais ces ouvrages ne nous sont pas connus. Ces ouvrages en prose et en vers ont été réimprimés, pour la première fois, en 1472, in-fol. C'est une édition rare, et se porte à un prix exorbitant. Les s

t sont fort estimées, Bor-, in-4°, avec les notes de le Tollius, Heidelberg, in- dont un comprend les le- sh Soaliger, et se termine e historique sur notre au- 671, in-8°. Elle fait partie n, dite *cum notis varior.*, , in-4°, à l'usage du dau- : par M. Souchay. L'abbé blié en français une tra- née des poésies d'Ausone, , 4 vol. in-12, peu com- Bayle, Goujet et Baillet, é d'Ausone avec quelque peut consulter les *Diatrib.* M. A. Accorso; l'*Histoire France*, et la *Disserta-* le Querlon, insérée dans es *Amusements du cœur* it.

W—s.

E (S.), premier évêque . On ne rapportera ici, de aint, que ce qui, parmi un re de faits controuvés, pa- traisemblable. L'idolâtrie re dans les Gaules, lors- prêcha la foi chrétienne. ans le territoire d'Angou- ind nombre de païens, et , ordres des magistrats du ceux du chef des barbares fait une invasion dans le ait, près d'Angoulême, une -ancienne, dont ce saint eur, et à laquelle Charle- es princes ses fils firent onations. Dans la suite, en fit reconstruire le mo- né par les calvinistes, qui é les reliques du saint mar- 08. L'Église célèbre le 11 mémoration de S. Ausone.

D—T.

RD (ANTOINE) fut reçu li- primeur, à Paris, en 1519. chaté et la correction de ses

éditions, parmi lesquelles on remarque *Justinus*, *Florus*, *Sextus Rufus*, 1519, in-fol., qu'il imprima sur un ancien manuscrit tiré de la bibliothè- que du collège de Lisieux; et les *Joan. Raulin sermones de penitentia*, 1524, in-4°. Panzer ne parle d'aucun des ouvrages imprimés par Aussurd. On croit que cet imprimeur est mort vers 1524.

P—T.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour du 13^e. siècle, dont il ne nous est par- venu qu'une pièce de vers qui contient de violentes imprécations contre le clergé, au sujet des croisades. Austau, après avoir déploré la mort de S. Louis, maudit tous ceux qui ont été les promoteurs de la guerre dans la- quelle il a péri; il dit que, puisque Dieu est pour les infidèles, les chré- tiens devraient se faire mahométans, et que l'empereur devrait se croiser avec les Français, pour combattre le clergé, qui a fait périr la chevalerie et qui ne songe qu'à dormir. Si cette pièce ne donne pas une grande idée du talent poétique d'Austau, elle peut servir à faire connaître à quels excès les troubadours se livraient quelque- fois dans leurs écrits.

P—X.

AUSTIN. Voy. AUGUSTIN.

AUSTIN (JEAN), natif de Wal- pole, dans le comté de Norfolk, mort à Londres en 1669, fut regardé comme un des meilleurs écrivains de son temps. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Modérateur chrétien*, 1652, in-4°, publié sous le nom de Guillaume Birkley. L'objet de ce traité est de prouver que la persécution, pour cause de religion, est contraire à la raison, à la loi divine et aux principes de la constitution britanni- que. II. *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance, par un catholique, enfant obéissant de l'Église, et loyal sujet du roi*, 1661;

dix ans sans chef, et néanmoins les Grecs ne surent point profiter de cet état d'anarchie, pour recouvrer les provinces qu'ils avaient perdues ; mais Childebert, roi des Francs, ayant été engagé, en 584, par l'empereur Maurice, à envahir la Lombardie, les ducs se réunirent pour décerner la couronne à Autharis, fils de Cléphis, leur dernier roi. Ce monarque fit quelques conquêtes sur l'exarque de Ravenne, qu'il contraignit à demander une trêve : il repoussa, en 588, une seconde invasion des Francs, sur lesquels il remporta une grande victoire. L'année suivante, il épousa Théodelinde, fille de Garibald, duc de Bavière. Il avait voulu connaître cette princesse par ses propres yeux, avant de la recevoir pour femme, et il s'était mis à la suite des ambassadeurs qu'il envoyait à son père pour en faire la demande. Il ne se fit point connaître avant d'avoir repassé les frontières de Bavière. La princesse seule sut démêler un amant dans les regards du jeune roi, le plus bel homme de sa nation, et plus encore dans la manière passionnée dont il avait saisi sa main, en recevant d'elle une coupe hospitalière. De retour en Italie, Autharis continua la guerre contre les Grecs, et l'on assure que, pénétrant jusqu'à Reggio de Calabre, il poussa son cheval dans les flots, pour atteindre de sa lance une colonne plantée en avant du rivage, à cette extrémité du continent. « Ce n'est qu'ici, dit-il, que je reconnais la limite du royaume des Lombards. » Les Francs, cependant, envahirent une troisième fois l'Italie en 590, avec des forces tellement supérieures, qu'Autharis ne put tenir la campagne, et qu'il se réduisit à défendre les places fortes ; mais, au bout de trois mois, le mauvais air et la famine forcèrent les Francs à repasser

les montagnes, après plus de la moitié de l'été. Autharis mourut à Pavie de la même année, sans enfants, mais détesté de ses sujets pour son attachement à l'arianisme, ainsi qu'

AUTHON. Voy.

AUTISTATES ou **Autistates**, architecte grec, vivait vers la 55^e olympiade. Pise, ainsi que trois autres villes, Callæschros et ses environs, construisirent un temple à l'honneur de Jupiter. Autistates posèrent en effet les fondements, les troubles auxquel suite livrée, arrêté qu'on reprit et qu'on reprit plusieurs fois. La grande effraya ceux qui voulaient continuer, et ce fut sept siècles après, sur les fondements traités, un temple qu'

AUTOLYCUS, philosophe, né à Pitane, en Ionie, vivait vers le 4^e siècle avant J. C. Il enseigna les mathématiques et la philosophie. Ses deux ouvrages : I. *De motu* ; II. *De veritate* ont été imprimés en grec, sous les soins de Conrad Dorn, à Strasbourg, 1572, in-8°. L'élément de la traduction de la traduction de divers auteurs, qu'il a trouvées dans les Romains, 1587 et 1588, par P. Forster, in-4°. — Il y eut, au 3^e siècle, un autre **AUTOLYCUS**,

et que ce patriarche con-
chrétienne. C—A.

NE (BERNARD), avocat
de Bordeaux, naquit
là, en 1587. Moins porté
bureau par ses plaidoyers,
guier par ses écrits, à peine
ième année, il avait déjà
à Paris, *Perse* et *Juve-*

Commentaire latin très-
ut en 1610 que parut,
ère fois, son livre, intitulé
du droit français avec
lain; en 1629, il en fit
isième édition, Paris, in-
44, une 4^e, en deux vol.
ce premier ouvrage sur la
e, il écrivit, en 1611, sur
d'Imbert, et donna au
le cours de la même an-
nmentaires sur l'ouvrage
ut pour titre : *Jani Lam-*
is, Paris, in-4^e. Ils sont
berches très-curieuses sur
romaines, et montrent
s connaissances qu'Au-
puisées dans les écrits du
neccius et du savant Bar-
L. En 1615, il fit paraître:
illicain Jus civile Roma-
s, in-8^e, ouvrage où sont
ans le plus grand détail,
lines abrogées en France,
son code a conservées.
encore des Commentaires
actes et le *Code Justinien*.
s'il a intitulé ses *Para-*
fort estimé à l'époque où
ol. in-12, Paris, 1617);
les *Traité*s de Columbet,
de Ferrière, sur le même
e d'Automne est peu con-
ommentaire sur la *Cou-*
ordeaux est à présent le
de ses divers ouvrages. La
ition est celle de Dupin,
t., avec des notes. On peut

dire de toutes les productions de Ber-
nard Automne, qu'on y trouve plus
d'érudition que de jugement, et, dans
ses discussions, plus de citations que
de logique. Il mourut, en 1666, âgé
de soixante-dix-neuf ans. M—X.

AUTREAU (JACQUES), né à Pa-
ris, en 1656, était peintre et poète.
Comme peintre, ses ouvrages ne joui-
rent pas d'une très-grande estime : on
fit pourtant quelque cas d'un tableau
qui représentait Fontenelle, Lamotte
et Danchet, écoutant une lecture ; et
d'un portrait du cardinal de Fleury,
auprès duquel est placé Diogène,
éteignant sa lanterne : ce portrait a été
gravé. En 1718, à l'âge de plus de
60 ans, Autreau commença à travailler
pour le théâtre, et donna sa comédie
du *Port-à-l'Anglais*, dont le succès
fixa en France les comédiens italiens,
qui étaient décidés à retourner dans
leur pays. Les *Amants ignorants* et
Démocrite prétendu fou réussirent
aussi beaucoup au théâtre italien :
l'Amante romanesque ou capricieu-
se ; la *Fille inquiète*, ou le *Besoin*
d'aimer, et *Panurge à marier*, y
furent froidement accueillis. Autreau
donna au théâtre français le *Chevalier*
Bayard, qui disparut promptement
de la scène, et la *Magie de l'Amour*,
qui, mal reçue d'abord, fut ensuite
jouée quinze fois de suite, avec beau-
coup d'applaudissements. On a encore
de lui un opéra de *Platée*, dont Ra-
meau fit la musique. Ses pièces ont
été réunies en 4 vol. in-12, Paris,
1749, par Pessellier, qui mit en tête
une fort bonne préface, où il peint
Autreau comme un homme d'une hu-
meur sauvage et d'un extérieur peu
agréable, mais d'un esprit fin, déli-
cat, et surtout naturel, à qui il n'a
manqué que de voir meilleure com-
pagnie pour mettre plus de noblesse
et de bienséance dans son style. Ses

intrigues sont fort simples et ses dénouements trop prévus ; mais l'agrément des détails rachète ce défaut. Autreau, en sa double qualité de peintre et de poète, vécut toujours pauvre, et mourut aux Incurables, en 1745, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Dans les fameux couplets attribués à Rousseau, il est appelé *ce peintre Autreau, toujours ivre*. Soit qu'il crût, ou non, Rousseau auteur de ces couplets, il fit contre lui la chanson long-temps célèbre qui commence ainsi :

Or, écoutez petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

A—G—B.

AUTREY (HENRY-FABRI, comte d').
V. BOULANGER.

AUTUN ou AUTHION (JEHAN d'), que La Croix du Maine et Du Verdier nomment à tort *Dauthon*, naquit vers l'an 1466, d'une famille noble. Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance ; une opinion assez vraisemblable le fait naître en Saintonge (V. BARBEROUSSE). Entré fort jeune dans l'ordre des Augustins, d'Autun ne tarda pas à se faire connaître par son goût pour la poésie et pour l'histoire ; il eut même assez de réputation pour que Louis XII se l'attachât en qualité de *chroniqueur*, c'est-à-dire d'historiographe. Ce monarque le pourvut ensuite de l'abbaye d'Anglé, en Poitou, et du prieuré de Clermont-Lodève. Dès ce moment, d'Autun suivit le roi dans tous ses voyages, et, après la mort de ce prince, il se retira dans son abbaye, où il termina ses jours, au mois de janvier 1527, âgé de soixante ans. On a de lui : *Les Annales du roi Louis XII, depuis 1499 jusqu'en 1508*, faites en 1506-1508, qui se trouvent parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous les n^{os}. 8421, 9700 et 9701.

in-fol. Théodore Godefroy en primer les quatre premières en 1615, in-4°, à la suite de *toire de Louis XII*, par Clauzel, et puis séparément, en in-4°. Les quatre dernières années restées en manuscrit. Il est à regret que ces Annales n'aient pas bliées en entier ; car l'auteur, de la plupart des faits qu'il racontait en outre procuré d'ex-mémoires sur les autres. Il est entré dans des détails qui, longs, n'en sont pas moins. Cependant, l'abbé Garnier, d'*Histoire de France* (XXII) dit que Jehan d'Autun « n'est » froid bel esprit, fastidieux. » détail des petits faits, stérile. » gle dans le développement « » ses ». Malgré ce jugement auteurs ont loué d'Autun, pour titude, la clarté et la précision style. Jehan Bouchet, ami de d'et qui a composé son épitaphe, donne dans cette pièce le titre d'orateur, tant en prose qu'en lui attribue une traduction des *morphoses d'Ovide*. Cet ouvrage perdu, et, malgré ce que dit l'auteur les vers qui nous restent de sont au-dessous du médiocre. Voici encore de cet auteur : I. *Deux livres en vers, dont l'un est le panégyrique d'un Chevalier sans reproche*, Paris sans date ; II. *Epistres envoyées au roi très-chrestien de là les par les estats de France, et autres ballades et rondeaux faict de la guerre de Venise* 1509, in-4° ; III. *L'Exil de G. superbe*, Lyon, 1508, et s. d. IV. enfin, *deux Pièces de l'honneur de la belle Génoise, et de la prise de Spinola*, faites par le commandement de Louis XII, et qui n'ont été imprimées. L'abbé Gouje

te l'épithaphe de Jehan

R—T.

NE (PIERRE D'), troubadour, florissait au commencement du 13^e siècle, naquit à Clermont, sans doute, le nom de la ville était né. Les manuscrits

comme le meilleur des connus avant Giraud de

ui donnent le surnom de rait que ce poète joignait à

talent une figure très-qui le fit traiter avec dis-

beaucoup de grands seigneurs. Les vingt-quatre

ous restent de ce troubadour sur des sujets de galante-

tion et de politique. Dans ces, il parle de lui avec peu

mais ce qui dut lui faire ennemis, c'est un *servente*,

se satire, dans laquelle il expose les troubadours ses

ns, qu'il nomme et caractérise des personnalités révol-

te, dégoûté du monde, état monastique, et l'on

que c'est dans le cloître osé de petits poèmes sur

le dévotion. Millot pense badour est le même qu'un

13^e siècle, connu sous le *trus de Alvernia*. P—x.

GNE (ANTOINE D'), musicien, kermont-Ferrand, le 4 oct.

à Lyon, le 12 février 1797, bonne heure à l'étude de la

fut admis, en 1759, comme nombre des musiciens de

du roi; ses succès, comme au Concert spirituel, dont

treprise, et à l'Académie musique, dont il fut direc-

lurent la place de surintendant-musique du roi. Il a publié

à trio, et divers motets exécutés au Concert spirituel; mais ses

ouvrages les plus remarquables sont ceux qu'il fit représenter à l'Académie

royale de musique, à la cour et à l'Opéra-comique; les principaux sont:

Enée et Lavinie, les *Amours de Tempé*, les *Fêtes d'Euterpe*, *Polyxène*, la *Vénitienne*. Les *Troqueurs*,

dont Vadé composa les paroles, peuvent être considérés comme le premier

opéra comique français: représenté en 1755, comme l'ouvrage d'un compo-

siteur italien, il eut le plus grand succès. Jusque-là nos opéras comiques

avaient été de simples vaudevilles. L'Auvergne a laissé en manuscrit la

musique de *Sémiramis*, tragédie en cinq actes, poème de Roy, et la *Mort*

d'Orphée, tragédie en cinq actes, de Marmontel, non représentées. P—x.

AUVERGNE (LATOUR D') *Voy.* LATOUR D'Auvergne.

AUVERGNE. V. MARTIAL.

AUVIGNY ((JEAN DU CASTRE D'), né dans le Hainaut, en 1712, était

doué d'une imagination singulière qui l'entraînait tour à tour du plaisir à

l'étude, et de l'étude aux projets les plus bizarres et les plus hardis. Il vou-

lait donner le récit de ses propres exploits; mais il n'avait pas encore trente

ans; et ne pouvait décrire que quelques actions plus périlleuses et téméraires

que dignes de mémoire. Engagé dans les chevau-légers, il alla chercher à

l'armée des matériaux plus importants pour son histoire, et trouva la mort à

la malheureuse bataille de Dettingen, le 27 juin 1745. D'Auigny avait publié:

I. *Amusements historiques*, 1755, 2 vol. in-12; II. *Anecdotes galantes*

et tragiques de la cour de Néron, 1755, in-12; cet ouvrage est aussi attribué à Dallery;

III. *Voyages et Aventures d'Aristée et de Télasie*,

histoire galante et héroïque, 1751, 2 vol. in-12; IV. *Histoire de la ville de*

Paris (jusqu'en 1750), 1755, 5

vol. in-12. Les quatre premiers volumes sont de d'Auigny et de Desfontaines, avec qui il avait demeuré; le cinquième a pour auteur Louis-Joseph de la Barre, qui a revu tout l'ouvrage. V. *Mémoires de madame de Barnevelt*, 1732, 2 vol. in-12. Desfontaines travailla aussi à cet ouvrage, rempli de traits satiriques, et qu'on range dans la classe des romans. VI. *L'Histoire de France et l'Histoire romaine, par demandes et par réponses*, 1759, 2 vol. in-12. Cet ouvrage porte le nom de Desfontaines; mais la *Bibliothèque historique de France* nomme d'Auigny et l'abbé Guyart comme collaborateurs. VII. *Vies des hommes illustres de la France*, 1739, et ann. suiv., 10 vol. in-12. Les deux suivants ont été donnés, sur ses mémoires, par l'abbé Pérau, qui a travaillé jusqu'au 23^e. volume; les tomes 24, 25 et 26 sont de Turpin. On joint à cette collection la *Vie de l'abbé Bignon*, par Pérau, qui forme un 27^e. volume. Auigny a donné les Vies de soixante-dix hommes illustres. Les onze volumes de l'abbé Pérau ne parlent que de quatorze hommes illustres. Aussi les volumes de ce dernier sont-ils plus intéressants que ceux de d'Auigny. VIII. *La Tragédie en prose, ou la Tragédie extravagante*, comédie en un acte et en prose, 1730, in-12. A. B—T.

AUVRAY (JEAN), né en Normandie, vers 1590. Il paraît, d'après Goujet, qu'il avait d'abord étudié la chirurgie, et qu'il y renonça pour le droit; la plupart des compilateurs, qui le copient les uns les autres, assurent qu'il était avocat; mais il ne prend ce titre à la tête d'aucun de ses ouvrages. Son goût l'entraînait vers la poésie, et étant encore fort jeune, il remporta des prix à l'académie de Rouen, connue sous le nom du *Puy*. Il était âgé de

dix-huit ans quand il publia un de *Poésies diverses, avec un cours funèbre sur la mort de l'duc de Montpensier*, Rouen, in-12. L'année suivante, il fit rejeter une tragi-comédie, intitulée *lie* ou *l'Innocence découverte*. deux ouvrages n'annoncent grands talents dans leur auteur; manquait cependant ni de grâce ni de facilité; quelques-unes de ses idées étincellent d'esprit; il réussissait tout dans l'épigramme et dans la satire, et il occuperait un rang distingué parmi nos anciens poètes, si ses meilleures pièces n'étaient pas défigurées par des expressions basses, grossières, des images indécentes. Il a aussi composé, dans sa première jeunesse, des poésies chrétiennes, qui sont pour la plupart très-faibles; il pria, en 1621, le libraire Ferrand, son ami, de les faire imprimer. Auvery mourut en 1633, âgé d'environ quarante ans. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, on a de ce poète I. *le Trésor sacré de la Muse*, Rouen, 1613, in-8^o.; II. *Poésies de Monsieur Auvery, pramiées au 1^{er} de la Conception*, année 1621; III. *les Grâces de l'auteur à la Vierge*, Rouen, 1622, in-8^o.; IV. *le Triumphe de la Croix*, Rouen, 1622, in-8^o.; V. *le Banquet des Muses et le Triumphe de l'Innocence découverte, la Madonite et la Dédicace*. Ces deux dernières pièces sont du roman d'*Astrée*; la première a été représentée, Rouen, 1622, in-8^o. : ce recueil d'Auvery est précieux. Goujet indique une nouvelle édition du *Banquet des Muses*, Rouen, 1633, in-8^o.; V. *Œuvres sacrées* recueillies par David Ferrand, Rouen, 1634, in-8^o. W.

AUXIRON (JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Baume-les-Dames

AUX

à Besançon, en 1760 ; profession pour les sciences. On a de lui : I. *Énoncé d'un secret utile à la médecine*, 1750, in-8°. ; II. *Manière de diriger la médecine*, 1754, in-8°. — AUXIRON (FRANÇOIS-JOSEPH D'), son frère, 1766, avocat au parlement de Besançon, fut employé par le roi de Prusse en Allemagne dans différentes missions importantes. En récompense de ses services il obtint une place de conseiller aulique à Vienne, où il mourut au milieu du siècle dernier. On lui a publié un traité de l'*Éducation*, dont le gouverneur de l'empereur voulut bien accepter la dédicace. W—s.

AUXIRON (CLAUDE-FRANÇOIS), né à Besançon, en 1728, passa quelque temps dans le royaume de Lorraine. Ce corps ayant refusé la réforme, il revint dans son pays, à l'exemple de son père, à l'étude des mathématiques ; après, il fut nommé à la place de capitaine dans un régiment ; mais les devoirs que cette place, ne lui permettant pas de suivre ses goûts, il quitta la mission, et se retira à Paris. On le connaît en 1765 par son ouvrage *sur les moyens de fournir de saines à cette ville*, qui fut le premier mémoire présenté au conseil, dans lequel il commenta sans succès, le projet de l'abbé de l'Épée. Déparcieux, de l'académie des sciences, sur le même sujet, en 1766, un ouvrage intitulé : *Principes de tous les arts, ou Examen des forces de la faiblesse ou de la santé tout état, considéré en soi et indépendamment des autres*, 2 vol. in-12. Il a tra-

AUZ

99

duit de l'allemand de Jean-Isaïe Silberschlag, pasteur de Magdebourg, sa *Théorie des Fleuves, avec l'art de bâtir dans les eaux et d'en prévenir les ravages*, Paris, Jombert, 1769, in-4°. Il mourut à Paris, en 1778, âgé de cinquante ans. — Pierre-Claude d'AUXIRON son frère, exerça la médecine, et publia plusieurs écrits en faveur de l'inoculation. W—s.

AUXIRON (JEAN-BAPTISTE D'), né à Besançon, en 1736, professeur en droit français à l'université de cette ville. Il a publié : I. *Observations sur les juridictions anciennes et modernes de la ville de Besançon*, 1777, in-8°. ; II. *Projets pour les Fontaines publiques de cette ville*, 1777, in-8°. ; III. *Réflexions sur le sujet proposé par l'académie de Besançon* (en 1781, sur les Vertus patriotiques), 1783, in-8°. ; IV. *Mémoires historiques et critiques sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs*, Genève (Besançon), 1785, in-8°. Le mémoire qu'il envoya à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur les moyens d'éteindre la mendicité en France, obtint les suffrages de cette compagnie ; il a laissé, sur ce sujet, un ouvrage important qu'il se proposait de faire imprimer. Il est mort à Besançon, en 1800, âgé de soixante-quatre ans. W—s.

AUZANET (BARTHELEMI), d'autres disent *Pierre Ausannet*, juriconsulte, naquit dans le commencement du 17^e. siècle, et fut un des plus célèbres avocats consultants du parlement de Paris. Ses ouvrages, très-recherchés de son temps, sont encore estimés. On distingue dans la collection qui en fut faite, en un volume in-fol., Paris, 1708, ses *Notes sur la Coutume de Paris*, où se trouvent des réflexions neuves et profondes au sujet de la réformation qu'il en-

propose, ainsi que ses *Observations et Mémoires sur l'étude de la jurisprudence*. Son intégrité et la droiture de son jugement étaient tellement reconnues, que, dans les procès les plus importants, les parties s'en rapportaient d'ordinaire à ses conseils ou à son arbitrage. Louis XIV lui accorda le brevet de conseiller d'état. Il mourut, en 1683, âgé de 82 ans. M—x.

AUZEY (PIERRE), dentiste, né à Nîmes, en 1756, étudia la chirurgie à Toulouse et à Bordeaux, et fut ensuite, à Paris, élève de Mouton, dentiste du roi. Il fut reçu chirurgien-dentiste, en 1762, et pratiqua son art à Lyon avec succès. Il a donné un *Traité d'odontalgie, où l'on présente un nouveau système sur l'origine et la formation des dents, et une description de différentes maladies qui affectent la bouche*, Lyon, 1771, in-12. Auzeby est mort à Lyon en 1791. C. et A.

AUZOUT (ADRIEN), mathématicien, naquit à Rouen, dans le 17^e. siècle, et fut un des premiers membres de l'académie des sciences de Paris. On doit le regarder comme l'inventeur du micromètre à fils mobiles, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer les diamètres apparents des petits objets, particulièrement ceux des corps célestes. Avant lui, Huygens avait imaginé de mesurer l'espace occupé par les astres dans le champ des lunettes, et il se servait pour cela de lames de métal mobiles, entre lesquelles il comprenait l'objet observé. Malvasia de Bologne avait substitué à ces lames des fils triangulaires, qui divisaient le champ de la lunette en plusieurs petits carrés égaux : cela était plus facile pour l'observation ; et l'on évitait aussi l'effet de la diffraction de la lumière qui avait lieu sur le bord des lames dans l'appareil de Huygens. Mais

ces fils étant fixes, l'appareil privé de ses principaux avantages imagina de rendre l'un des fils parallèlement à lui-même, au moyen d'une vis dont les mouvements mesuraient la marche avec une grande exactitude ; dès-lors son appareil réunit tous les avantages d'Huygens, sans en avoir les inconvénients. C'est encore, pour le fond, dont se servent aujourd'hui les astronomes. Auzout publia sa découverte en 1666, et la fit réimprimer dans les *Mémoires de l'académie des sciences* pour 1695. L'honneur de cette invention a été réclamé par un Anglais, en faveur de M. Gascoigne, et M. Tounwley a publié à son sujet une dissertation dans les *Transactions philosophiques* ; mais si M. Tounwley l'assure, M. Gascoigne était en possession du micromètre à fils mobiles, du moins il ne l'a pas publié, et, par conséquent, l'honneur de l'invention doit être attribué à Auzout, qui le premier en a fait usage. Auzout partagea avec M. Picard l'honneur d'avoir appliqué les micromètres aux instruments de l'optique ; on doit regarder cette idée comme une des plus heureuses que l'on ait eues pour l'avancement de l'astronomie, puisque cette invention est la base de celle du micromètre, et l'appareil du pendule aux horloges, qui sont de Huygens, sont les trois principales des progrès immense de l'observation a faits depuis 1666. Auzout mourut en 1699, et on a publié un *Traité du Micromètre*, in-4^o, et quelques autres ouvrages dont Lalande rapporte les titres dans sa *Bibliographie astronomique* ; il a publié, en outre, dans les *Mémoires de l'académie* plusieurs articles sur les lunettes, et sur divers autres objets d'observation.

ice arménien, fut nommé, commandant d'une armée que la reine Rouzoutan envoya contre les Tatars, qui envahissaient son royaume. Après avoir vaincu une grande partie de ses ennemis, combattant courageusement et obligé de se renfermer dans la ville de Gaën, où il comptait sur le secours par lequel, au moyen d'un corps d'auxiliaires, il espérait de fournir aux vaincus le maître de l'Arménie. Il se rendit aux mêmes conditions, et donna, pendant le siège, beaucoup de preuves de sa valeur au khan des Tatars, qui le fit élever à sa cour.

K.

FRÉDÉRIC - FRANÇOIS de Pescaire, d'une famille noble de Naples, originaire, fit ses premières armes, sous les ordres du duc de Cardone, et fut employé par les Français à la bataille de Ravennne. Il était alors âgé de 25 ans, et, dans sa prison, composa des poésies qu'il dédia à sa sœur Colonna, poète comme lui. Pescaire ne demeura pas longtemps prisonnier; dès l'année suivante de retour à l'armée; et l'avant-garde de Caracciolo lui qui réussit à provoquer la bataille où il fut défait, le 7 octobre 1513. Il mérita plus de gloire encore, l'année 1521, par la prise de la ville de Pescaire. Ce fut à sa valeur et à son audace que Colonna, sous les ordres duquel il servait, n'avait pas

osé tenter cette entreprise. Il prit ensuite Pescaire, en poursuivant les Français; mais, après avoir promis d'épargner cette ville, il la livra au pillage, et il tenta vainement ensuite de se laver de ce manque de foi, par un duel avec celui qui le lui reprochait. La campagne de 1522 fut brillante pour Pescaire, quoiqu'il ne commandât point en chef. Il secourut Pavie, assiégée par les Français; il se signala dans la bataille de la Bicoque, prit Lodi et Pizzighittone; il contraignit le maréchal de Lescun, frère de Lautrec, à capituler dans Crémone. A la suite de cette capitulation, les Français évacuèrent le Milanais; enfin, il prit Gênes qu'il livra au pillage. Pescaire, par des exploits si brillants, avait acquis la réputation d'un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Il eut la plus grande part aux victoires remportées sur l'amiral Boniviet et à la journée de Pavie, où François I^{er} fut fait prisonnier, le 24 février 1525. Il y fut blessé. Lannoy ayant conduit ce monarque en Espagne, Pescaire devint généralissime de l'armée espagnole. Les princes italiens, jaloux du pouvoir sans bornes qu'avait acquis l'empereur, essayèrent de séduire Pescaire par les offres les plus magnifiques. Il lui promirent de le faire roi de Naples, s'il les aidait à chasser les Allemands et les Espagnols d'Italie. Pescaire parut prêter l'oreille à leurs propositions, et l'on ignore s'il fut d'abord tenté de les accepter, ou si, dès le commencement, il n'avait d'autre but que de connaître leurs secrets; mais, après avoir traité assez long-temps avec Jérôme Morone, conseiller du duc de Milan, il instruisit l'empereur des propositions qu'on lui avait faites, et fit repentir le duc d'avoir songé à le corrompre. Cette duplicité acheva de le rendre odieux aux Milanais, qui

lui reprochaient déjà son orgueil et sa déloyauté. Il mourut à Milan, cette même année, le 4 novembre 1525, âgé de trente-six ans. Son neveu, Alphonse d'Avalos, marquis de Vasto, lui succéda dans le commandement.

S. S—1.

AVALOS (ALPHONSE D'), marquis de Vasto, général de Charles-Quint, en Italie, et capitaine-général du duché de Milan. Alphonse d'Avalos, fils d'Inigo II d'Avalos et de Laure de San Severino, était né à Naples, le 25 mai 1502. Il fit ses premières armes sous les ordres de Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, son oncle. Il se distingua au siège de Pavie, par une valeur brillante, et cette même année 1525, son oncle étant mort, il lui succéda dans le commandement des armées de Charles-Quint. En 1532, il passa en Autriche, comme général d'infanterie, pour défendre ce pays contre Soliman. Il suivit l'empereur dans presque toutes ses expéditions, à Tunis et en Provence; partout, il donna des preuves de grand talent militaire et de grande bravoure; mais partout aussi, il laissa percer son caractère dur, vaniteux, faux et perfide. Après la mort d'Antoine de Léva, il fut nommé capitaine-général du duché de Milan, et il gouverna et défendit cette province avec beaucoup de valeur; mais il fit assassiner les négociateurs que François I^{er}. avait envoyés à Constantinople, lorsqu'ils traversaient le Milanais, après avoir conclu un traité d'alliance entre la France et la Porte. D'Avalos montra, dans plus d'une circonstance, que les crimes ne l'épouvantaient point, lorsqu'il y trouvait son avantage. Il fit lever le siège de Nice, en 1545, au duc d'Enguien et à Barberousse; mais, l'année suivante, le 14 avril, il fut défait à Cérizoles, par ce même duc d'Enguien;

on dit même qu'il perdit 10,000 hommes avant cette bataille assure qu'il s'était chers remplis de prisonniers, rend plus cruelle encore, quoique blessé, troupes devant Milan capitale, en sorte tirèrent peu d'avantage, jusqu'à la fin se fit la même année, accablés d'injures par la du d'Alphonse d'Avalos tre lui à la justice ils accusèrent leur culat, et un ordre vérifier ses comptes vint le délivrer de le dernier jour de n vano. Il laissa plu Marie d'Aragon, s Ferdinand, duc de uand de Gonzague gouvernement du d

AVALOS (CONAMALFI.

AVANCINUS (originaire du Tiro de rhétorique, de philosophie à Gratz, théologie morale Vienne. Il a écrit nombre d'ouvrages on remarque : I. *In Germanicum, sive rum Germanorum* in-4°; II. *Vita e* Vienne, 1667, 16 en français, Paris, *lyrica*, Vienne, 16 IV. *Poësis dramati* logne, 1675-79.

JEAN-MARIE), célèbre poète, né à Rovigo le 10 mars 1622, étudia dans sa patrie le grec et la langue grecque et latine, à Padoue, chez le professeur Niccolò Boni, qui se vanta d'avoir seul découvert les dispositions de son élève et l'éloquence. Avanzini alla à Ferrare : il se lia avec plusieurs célèbres littérateurs, parmi lesquels il suffit de citer le jurisconsulte Guarini, et le poète Biondi. Il retourna ensuite à la jurisprudence à Padoue le lauréat, et devint avocat fiscal, et remplit les fonctions d'avocat. Des persécutions qui lui suscitèrent, le forcèrent à se retirer à Padoue. Il mourut le 2 mars 1622. On a de lui : *Satiro, favola pastorale*, 1587, in-12 ; cette pièce en vers, dans un genre alors fort à la mode, fut représentée à Rovigo, devant le duc, à l'occasion solennelle ; *Il Ver luisant*, (le Ver luisant), Padoue, 1627, 2 vol. in-8, ses ouvrages, qui approuvent sa profession qu'à la simple littérature, imprimés, à l'exception des poésies qui se trouvent dans ses recueils ; ainsi, non seulement des *consultations sur différentes questions civiles et criminelles, ecclésiastiques de l'anthologie*, mais son poème *l'agrimo di Giacobbe*, *il Amori d'Orlando*, *le partu hominis*, qui finit, et que la mort l'emporta, n'ont jamais vu le jour dans des dictionnaires.

G—É.

JEAN-MARIE), de

Roveredo, professeur de médecine à Florence, dans le 18^e siècle, fut disciple du célèbre Antonio Vallisnieri, et soutint le sentiment de son maître sur l'origine des fontaines. Vallisnieri ayant publié, en 1715, une Dissertation académique, dans laquelle il démontrait que les sources étaient formées par les eaux pluviales, le docteur Niccolò Gualtieri soutint, dans une autre Dissertation qu'il publia en 1725, que les eaux des fontaines dérivent de la mer, en filtrant par des voies souterraines. Avanzini défendit l'opinion de Vallisnieri, et réfuta Gualtieri dans une Dissertation qu'il lut le 17 mai 1725, à l'académie de Florence, et qui fut imprimée, avec la seconde édition de la Dissertation de son maître, Venise, 1726, in-4°. On a du même auteur une Dissertation *in lode della Cioccolata*, lue à l'académie des *Apatisti*, de Florence, et imprimée dans cette ville en 1728 et en 1729, in-4°. C'est une réponse au docteur Giov. Bat. Felici, qui avait soutenu que l'usage du chocolat était dangereux, dans un livre intitulé : *Parere intorno all'uso della cioccolata*, Florence, 1728, in-4°. G—É.

AVAUX. V. MESME.

AVAUX (CLAUDE DE MESME, comte d'), surintendant des finances, fut d'abord conseiller au grand-conseil, maître des requêtes et conseiller d'état. Envoyé en ambassade à Venise, en 1627, il engagea cette république à prendre les armes pour assurer au duc de Nevers la possession de Mantoue. Il rendit bientôt lui-même aux Vénitiens un service signalé, en étouffant des semences de division qui naissaient entre eux et le pape Urbain VIII. Ce pontife fut si satisfait du négociateur français, dans les entretiens qu'il eut avec lui à Rome, qu'il le demanda à la cour de France pour ambassa-

deur; mais Louis XIII lui destinait des négociations plus importantes. Il l'envoya en Danemarck, puis en Suède et en Pologne, pour ménager un rapprochement entre ces deux puissances. Le comte d'Avaux remplit l'attente de sa cour, et conclut la fameuse trêve de 26 ans, entre les deux royaumes. Au moment de la signature du traité, il s'éleva, entre les ministres des puissances médiatrices, une contestation sur la préséance. D'Avaux prétendait signer avant Douglas, ambassadeur d'Angleterre, et les ministres des États-Generaux refusaient également de céder le pas à ceux de l'électeur de Brandebourg. Pour terminer ce différend, il fut convenu qu'aucun des ministres médiateurs n'apposerait sa signature au traité, et qu'on se bornerait à les nommer dans le préambule. Douglas consentit à ce que l'ambassadeur de France fût nommé le premier dans l'un et l'autre *instrument* de ce traité. D'Avaux s'était acquis dès-lors une telle réputation de probité, que sa parole, dans les négociations, valait un serment. De retour en France, en 1643, on le renvoya presque immédiatement à la Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale. Il ouvrit les négociations à la Haye, avec les Provinces-Unies, et vint ensuite à Munster, où il prit le pas sur les plénipotentiaires espagnols. Rebuté cependant des manières de son collègue Servien à son égard, il demanda son rappel; mais la régente, et surtout Mazarin, dont Servien était la créature, lui ordonnèrent de continuer les négociations. On fut obligé néanmoins d'envoyer le duc de Longueville avec le titre de premier plénipotentiaire, pour que les affaires ne souffrissent pas de cette mésintelligence. On lui donna ordre de s'éclairer des lumières et de l'expérience du

comte d'Avaux et d'Avaux ouvrit un avis aux différends des trois puissances, sur la forme des négociations, et parvint, à concilier les intérêts des trois puissances. Le lecteur de Brandebourg fut tout à coup, aux services signalés, et parvint à conclure un traité, quel il avait tant couru. La grâce était le fruit de la jalousie de son collègue. L'accusa d'avoir tenu des discours discrets et peu respectueux au cardinal Mazarin. Le puissant exila le comte de ses terres; mais bientôt Paris ayant rendu le président de Mesmes, le président de Mesmes, négociateur disgracié, fut rappelé, rétabli de surintendant des finances dans toutes les affaires. Il mourut le 19 novembre cinquante-cinq ans. Les Grands-Augustins ont fait un tombeau de ses anciens jugements net et persuasif, appliqué sont les qualités qu'il avait d'Avaux parmi les plénipotentiaires qu'il avait produits surtout allier la gravité des formes et la politesse françaises, il joignait une connaissance de l'histoire et des belles-lettres et tout ce qui brillait dans la langue française, le langage. Les duchesses de Longueville ne pouvaient pas correspondre avec la même facilité et la même aisance allemande, en italien seules tâches que l'h

cher à son caractère, sont d'avoir montré dans sa disgrâce la faiblesse d'un courtisan, et d'avoir fait éclater, dans le cours même de ses négociations, un zèle oulé pour la religion, zèle qui lui attira le blâme de sa cour pendant son ambassade à la Haye, où il s'était permis de faire aux États-Généraux un discours en faveur des catholiques. On a de lui : I. *Exemplum literarum ad serenissimum Danie regem scriptarum*, Paris, 1642, in-fol.; Amsterdam, 1642, in-4°. II. *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650, in-8°. III. *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster, en 1648*, Cologne, 1674; Grenoble, 1674, in-12.

B—P.

AVAUX (JEAN-ANTOINE, comte d'), petit-neveu du précédent, hérita non seulement de son nom, mais de ses talents, de ses emplois et même de sa réputation de négociateur habile. Il fut d'abord, ainsi que son oncle, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller d'état et ambassadeur extraordinaire à Venise. Le roi le choisit, en 1672, pour son plénipotentiaire au congrès de Nimègue, dont il termina heureusement les négociations. Il fut envoyé ensuite en Hollande avec le titre d'ambassadeur, et ménagea, en 1684, une trêve avec l'empereur, par laquelle la forteresse de Luxembourg fut cédée à Louis XIV. Le renouvellement de la guerre l'ayant rappelé en France, en 1688, le roi le nomma, l'année suivante, ambassadeur auprès de Jacques II, roi d'Angleterre, qui était alors en Irlande. En 1693, il fut envoyé en Suède, où il coopéra aux préliminaires de la paix qui fut conclue depuis à Riswick. Après avoir renouvelé les anciens traités entre les princes d'Allemagne, la Suède et la France, il remplaça, en 1701, le comte

de Briord, ambassadeur auprès des États-Généraux. Ses négociations, appuyées par la présence des troupes françaises sur les frontières de la Hollande, déterminèrent d'abord les États à reconnaître Philippe V, en qualité de roi d'Espagne; mais l'influence de l'Angleterre ayant ensuite prévalu, le comte d'Avaux prit congé des États en 1702, annonçant, dans une déclaration publique, qu'on ne pouvait s'attendre de satisfaisant des négociations qui avaient été commencées. Il mourut à Paris, en 1709, âgé de soixante-neuf ans. Voici ce que dit de ce négociateur le duc de St-Simon dans un de ses mémoires qui sont restés inédits : « Le comte d'Avaux était un des plénipotentiaires à Nimègue où, en grand courtisan qu'il était, il s'attacha à Croissy, son collègue frère de Colbert. Quelque temps après la paix de Nimègue, d'Avaux fut ambassadeur en Hollande. Le nom qu'il portait lui servit fort dans tous les emplois, et le persuada qu'en était aussi capable que son oncle. Il faut pourtant avouer qu'il avait des talents, de l'adresse, de l'influence, de la douceur, et qu'il était aussi capable que son oncle fut toujours partout parfaitement averti.... Il s'acquitta en Hollande, avec amitié, une considération sérieuses. » *Les lettres et négociations d'Estrades, de Colbert de Croissy et de d'Avaux*, pour les conférences de 1676 et 1677, ont été imprimées à La Haye, 1710, 3 vol. in-12. On a de d'Avaux : I. *Mémoire présenté aux États-Généraux, le 5 novembre 1681*, in-12; II. *Négociations du comte d'Avaux en Hollande*, 1753, 6 vol. in-12, dont l'abbé M... fut l'éditeur.

B—

AVED (JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH), peintre, naquit à Douay, le 12 jan-

1702, d'un médecin, et fut orphelin dès l'enfance. Un de ses oncles, capitaine dans les gardes hollandaises, le prit auprès de lui, à Amsterdam. Il le destinait à l'état militaire; mais les ouvrages de Bernard Picart, habile dessinateur et graveur, inspirèrent au jeune Aved un goût très-vif pour les beaux-arts, et bientôt il leur donna la préférence sur l'art de la guerre. Il parcourut les Pays-Bas, pour se perfectionner par l'étude des grands maîtres. Arrivé à Paris, en 1721, il reçut les leçons du peintre Lebel, et eut pour amis, Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain, alors élèves comme lui, mais qui, bientôt (à la vérité dans un temps de décadence), furent à la tête de l'école française. Agréé en 1729, à l'académie, Aved en devint membre en 1754, et ne tarda point à obtenir de la réputation dans le genre du *portrait*. Ce n'est pas que, comme l'ont dit quelques-uns de ses contemporains, « Aved eût le secret de rendre dans ses portraits, non seulement la figure, mais encore le génie, le caractère, les talents, les habitudes des personnes qu'il peignait. » S'il eût mérité de tels éloges, que l'abbé de Fontenai, copié par d'autres biographes, n'a pas manqué de répéter, van Dyck et Titien eux-mêmes ne devraient pas lui être préférés; mais il suffit de dire qu'il avait une touche agréable, un coloris assez harmonieux, et qu'il ne saisissait pas mal la ressemblance. C'en était sans doute assez pour qu'il méritât des éloges, à une époque où ses rivaux n'avaient pas le droit d'être difficiles, et où le goût du public ne pouvait être sûr. Le portrait de Mehemet-Effendi, ambassadeur de la Porte, qu'Aved fit pour être offert au roi Louis XV, lui procura l'avantage de peindre ce monarque lui-même, ainsi que plusieurs personnes de la cour.

Aved avait, dans le caractère, douceur et cette complaisance dans le genre de peinture qu'il embrassé, sont peut-être aussi que les talents, pour donner à l'artiste ce qu'on appelle la vogue; fut-il très-employé. Il mourut de pleurésie, à Paris, le 4 mars 1760, soixante-quatre ans. D—

AVEIRO (DON JOSEPH MARIAS et LANCASTRE, duc d'), grand maître héréditaire de la maison de Portugal, président de la cour de palais, et l'un des plus grands seigneurs du royaume. Sa maison pour tige George, fils naturel de Jean II, dit *le Parfait*. Le duc d'aveiro fut tout-puissant pendant les premières années du règne de Jean III, mais il perdit sa faveur à l'avènement de Joseph I^{er}, en 1750, et devint bientôt l'ennemi personnel du ministre de Pombal, alors premier ministre. Il se lia avec les seigneurs ennemis du nouveau ministère, et les jésuites, qui avaient perdu l'estime de confesseurs de la cour. Une révolution contre le roi et son premier ministre fut ourdie en secret, et elle éclata le 3 septembre 1758, à 11 heures du soir. Le roi, revenant de son camp de Bélem, dans la voiture de son valet de chambre, pour se présenter *incognito* chez la jeune marquise Tavora, sa maîtresse, sortait d'une porte appelée *la Guesta*, les deux conjurés à cheval, Joseph Lycarpe de Azevedo et Alvarez Faria, son beau-frère, tirèrent en vain leurs pistolets sur sa voiture deux fois de carabine, et le blessèrent grièvement à l'épaule et au bras; ce prince ayant eu la présence d'esprit d'ordonner au cocher de se débarrasser le plus promptement possible du broussier chemin, évita ainsi la mort des conjurés qui l'attendaient sur son passage. De sévères et prompt

AVE

cherches, pour découvrir les coupables, suivirent immédiatement cet attentat. Le duc d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudents, et, quoique prévenu à temps, il négligea de se sauver. Après l'avoir ensuite essayé inutilement, il fit une assez longue défense dans sa maison de campagne d'Azeitaô, sur les bords du Tage, au-dessus de Lisbonne; mais enfin, arrêté et renfermé, ainsi que la plupart de ses complices, dans les loges destinées aux bêtes féroces, à l'entrée du jardin du roi, à Belem, on le traita avec la dernière rigueur, pendant toute l'instruction du procès. Ayant d'abord été dégradé de son rang et de ses titres, il fut condamné, par la junta criminelle, à être mené la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Belem, pour être rompu ensuite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud, et ses cendres jetées à la mer. D'Aveiro subit cette terrible sentence le 13 janvier 1759, à l'âge de 51 ans. Ses armoiries furent effacées, ses biens confisqués, ses châteaux et palais démolis, et défense fut faite, à qui que ce fût, de porter son nom. Le marquis de Tavora fut condamné aux mêmes peines; le marquis d'Autoguia, Braz Joseph Romeiro, Jean Miguel Manoel d'Alvarez, et les deux fils du marquis de Tavora, furent étranglés, puis rompus et brûlés, et leurs cendres jetées à la mer. Ferreira et Azevedo furent condamnés à être brûlés vifs, mais le dernier avait pris la fuite. La vieille marquise Éléonora de Tavora, après avoir vu périr son mari et ses deux fils dans les supplices, fut décapitée. Sa belle-fille, la jeune marquise de Tavora, maîtresse du roi, ne fut point impliquée dans cet effroyable procès; mais elle eut ordre de se retirer dans un couvent. La cour de Lisbonne chassa les jésuites du Portugal, comme

AVE

instigateurs des coupables (V. MARGIDA). Telles furent les suites de cette fameuse conjuration, qui excita l'attention de toute l'Europe, et dont la véritable cause est encore l'objet de quelques doutes. Quelques personnes croient que les coups des conjurés n'étaient pas dirigés contre personne du roi, mais contre le ministre qui régnait sous son nom. La révision du procès sous le dernier règne a mis le crime hors de doute.

B—r

AVÉIS I^{er}, second prince de la dynastie des Ilkhaniens, était fils de Haçan-Buzurk, à qui il succéda en 1536. Il se rendit recommandable par ses vertus et son courage. Monté sur le trône, il songea à étendre l'empire très-borné qu'il avait reçu de son père. Il conquit deux fois l'Adem-haydjan, prit Moussoul, Marédy et tous les pays voisins. En 1570, il chassa du Mazendéran l'émir Vahram qui s'en était emparé après avoir usurpé la couronne; ce fut la dernière expédition remarquable de son règne. Il mourut quelques années après, en 1576 de l'hég. (1574-5), laissant quatre fils. Peu avant sa mort, ses ministres le prièrent de fixer le sort de l'empire par le choix d'un successeur. Il désigna son fils Hocrfin; ils lui représentèrent que cette disposition, contraire à Haçan, pourrait le porter à la révolte. « Vous savez, leur dit-il, que vous avez à faire. » Se croyant autorisés par cette réponse, ils firent arrêter Haçan; et Avéis ayant presque aussitôt la connaissance de sa vie, ils firent mourir ce jeune prince et le mirent dans le même tombeau que son père. Ce meurtre plaça Hocrfin sur le trône, dont Avéis II le fit bien descendre.

J—r

AVÉIS II, ou AHMED-DJÉSAR, fils du précédent, se fit proclamer

than, après avoir ôté, en 1381, le trône et la vie à son frère Hocéin, prince vertueux; mais il trouva, dans un règne malheureux et une fin tragique, le juste châtement de son crime. Dès qu'il n'eut plus rien à craindre de Bayazid son frère, et d'Adeld-Aghâ, général et vengeur de Hocéin, il s'abandonna à toute la violence de son caractère, se livra à la brutalité de ses passions, et devint un exécration tyran. Le peuple, lassé de ses fureurs, appela à son secours Tamerlan. Aveïs, trop faible pour résister au conquérant tatar, fut dépouillé de ses états, erra quelque temps, revint à Baghdâd, y signala son séjour par des meurtres nombreux, et s'unit à Cara-Yousouf, prince de la dynastie du *mouton noir*, marcha avec lui vers Alep, et de là se rendit auprès du sultan Bajazet. Cependant, Baghdâd était tombée au pouvoir de Tamerlan, qui s'avancait vers l'Asie mineure, sous le prétexte de punir ce prince d'avoir donné un asyle à son ennemi; Aveïs rentra encore deux fois dans sa capitale, et deux fois il en fut chassé; enfin, il se retira auprès du sultan d'Égypte, et après la mort de Tamerlan, il forma une ligue avec Cara-Yousouf, qui l'avait chassé de Baghdâd en dernier lieu. Abandonné de Barkok, qu'il avait trahi, il prit des habits de mendiant, s'introduisit dans Baghdâd, y suscita une sédition; et, à sa faveur, remonta sur le trône, et se livra de nouveau à toute la violence de ses passions; mais ses liaisons avec Yousouf furent de courte durée. Il lui fit la guerre, tomba en son pouvoir, et fut mis à mort par le conseil des officiers de son vainqueur, vers l'an 1410. En lui finit la dynastie des Ilkhaniens, qui fut remplacée par celle du *mouton noir*. (Voy. CARA-YOUSOUF). J—N.

AVELINE (PIERRE), graveur,

membre de l'académie de peinture, produit un assez grand nombre d'ouvrages dignes d'estime, entre autres la Mort de Sénèque, d'après Luc Jordaens, qu'il a gravée pour la galerie de Dresde; un grand paysage d'après Berghem, plusieurs morceaux d'après Vischer, Watteau, Jouvenet, Natoire, Oudry, Boucher. Il a gravé aussi d'après ses dessins. Né à Paris en 1710, il est mort dans la même ville en 1760. — Il ne faut pas le confondre avec l'A. AVELINE, son parent, qui a gravé différents sujets. P—E.

AVELLANEDA (ALPHONSE FERNAND DE), du bourg de Tordesillas en Espagne, dans le 16^e. siècle, continua le *Don-Quichotte*. Cette continuation, où l'on ne retrouve ni l'imagination féconde, ni la critique judicieuse et piquante de Cervantes, est intitulée : *La segunda parte del ingenioso hidalgo D. Quixote de la Mancha*, Tarragone, 1614, in-8^o et a été traduite en français par I. Sage, sous le titre de *Nouvelles Aventures de Don-Quichotte de la Manche*, 1704, 1716, 2 vol. in-12. Cervantes, piqué de ce qu'on continuait son ouvrage, se décida à le terminer, et dans les dernières parties de son roman, on trouve plusieurs traits mordants contre Avellaneda. — AVELLANEDA (Didacus), jésuite, né à Grenade, mort à Tolède, le 2 mai 1598, a publié, sans y mettre son nom, *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nuntiari debeat*, ouvrage composé pour la défense de sa société, à laquelle on reprochait de divulguer la confession, et imprimé à Rome en 1593. — Un autre Didacus AVELLANEDA, de Tolède, a laissé *Tratado de la casa y familia de Avellaneda*, 1613. — AVELLANEDA (Didacus Calantes de), de Guadalaxara, en Ca

ille, professeur de droit à Siguenza, y fut aussi avocat. On a de lui : *Commentariorum pragmaticæ in favorem rei frumentariæ, et agricolarum, et rerum quæ agriculturæ destinatæ sunt libri tres*, Madrid, 1606, in-4°.

A. B—T.

AVEILINO (FRANÇOIS), médecin de Messine, florissait vers l'an 1630, et jouit d'une grande réputation. Il a publié : I. *Expostulatio contra chymicos, quæ eorum paradoxa, seu rationis umbræ (si quæ sint) enucleantur, ejectantur, expelluntur*, Messanæ, 1637, in-4° ; II. un autre écrit, aussi en latin, *contre ceux qui condamnaient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes*, Messine, 1664.

C. et A.

AVENELLES (AUBIN DES), chanoine de Soissons, né vers 1480, a composé quelques pièces de vers assez libres, et qu'on trouve imprimées à la suite d'une traduction française de l'*Art d'aimer* d'Ovide. L'auteur de cette traduction est inconnu ; elle a été imprimée, pour la première fois, suivant M. Barbier, à Genève, in-8°, sans date. Goujet donne ainsi le titre de cette édition : *Ovide, de Arte amandi, traduit de latin en français, avec le Chief d'amour et les sept Arts libéraux*, Genève, sans date, in-4°, gothique. Si cette édition est effectivement la première, elle a paru à la fin de 1509, ou, au plus tard, en 1510. Il y en a une seconde, Paris, Nicolas Bonfons, in-16, également sans date. C'est la seule que La Croix du Maine ait connue. Estienne Groulleau en donna une nouvelle à Paris, 1548, in-8° ; et une autre, 1556, in-16. M. Barbier en cite une d'Anvers, Gérard Spelman, 1556, in-18. Les pièces qui suivent la traduction de l'*Art d'aimer*, dans ces différentes éditions, appartiennent

seules à Des Avenelles. Ce sont *Clef d'amour*, ou *le Chief d'amour les sept Arts libéraux d'amour* ; *Remède d'amour*, traduit du latin d'Æneas Silvius (Pie II.), avec additions de Mantuan ; *la Complainte d'Æneas Silvius sur la description par lui faite des amours d'Eurialus et Lucrèce* ; et enfin, *Déclamation morale de l'ami renonçant à la folle amour*.

Monnoye n'attribue à Des Avenelles que les trois dernières pièces ; mais M. Barbier lui donne toutes celles que nous venons de citer, et c'est à l'opinion de Du Verdier, écrivain presque contemporain de Des Avenelles.

W—S.

AVENPACE. Voy. ABEN-PACE

AVENTINUS (JEAN TOUMAY), plus connu sous le nom d'AVENTIN, était fils d'un cabaretier d'Abenberg, ville de Bavière, où il naquit vers 1476, et où l'on montre encore sa maison. Il étudia à Ingolstadt, puis à Paris, où il fut reçu maître-ès-arts, alla à Vienne donner des leçons de poésie et d'éloquence, puis à Cracovie, où il enseigna le grec et les mathématiques. En 1512, il fut appelé à Munich par le duc de Bavière, pour présider à l'éducation des jeunes Louis et Ernest. Ce fut par l'ordre de ces princes qu'il composa en latin sept livres de ses *Annales de Bavière*. Il vécut dans le célibat jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans ; mais songeant alors à se marier, il consulta ses amis, et compara les sages de l'Écriture-Sainte qui représentent les avantages et les inconvénients du mariage, pour se déterminer sur le parti qu'il prendrait. Il se décida enfin, en disant : « Je suis vieillard, j'ai besoin d'une compagne qui me serve. » Il fut malheureux dans son choix qu'il fit, et mourut quatre

après, le 9 janvier 1534. On a de lui : *Annalium Boiorum libri septem*, ouvrage classique pour ceux qui ne remontent pas aux sources. On avait ouvert à l'auteur, pour ce travail, les archives et les bibliothèques des monastères. La première édition fut donnée en 1554, in-fol., par les soins de Jérôme Ziegler, qui mit en tête la vie d'Aventin. L'éditeur fit quelques retranchements qui déplurent à plusieurs personnes. Nicolas Cisner les rétablit dans l'édition qu'il donna en 1580. Elle a été réimprimée plusieurs fois, et effacée par celle que publia Gundling, Leipzig, 1710, in-fol. Il faut ajouter à cette édition et à celle de Cisner *Paralipomena ad J. Aventini Annales Boiorum*, que Struve a insérés dans la huitième partie de ses *Acta litteraria*. Ce qui a contribué à maintenir jusqu'à nous la grande réputation des *Annales de Bavière*, c'est que Velscher, qui entreprit après lui de traiter le même sujet, n'a pas eu le temps d'achever son ouvrage. Il existe une traduction allemande abrégée des *Annales de Bavière*, faite par Aventin lui-même, et imprimée à Francfort en 1566, et 1622, in-fol. Eric Olaius Tormius a publié *Antiquitates Dunicæ ex J. Aventino selectæ, cum Commentario Joh. Lyscandri*, Copenhague, 1642, in-4°. II. *Chronicon, sive Annales Schirenses*, 1600, 1623, 1716, in-4°. III. *Historia cænobii Oëtingensis in Baviaria cum diplomatibus*, Nuremberg, 1518, in-4°, qu'on trouve aussi dans le second volume de Ludewig, 1718. IV. *Numerandi per digitos manusque, quin etiam loquendi veterum consuetudinis abacus*, 1523, in-4°; et à la suite des *Annales de Bavière*, 1710, Aventinus avait eu l'idée de cet ouvrage par

des Tables représentant l'ancienne manière des Romains de compte sur leurs doigts, qu'il avait trouvée à Ratisbonne. V. *Rudimenta grammaticæ et Encyclopædia orbisquæ doctrinarum*, 1519 et 1520, in-4°; VI. un *Traité des causes de malheurs de la chrétienté*, dans l'*Chronica Turcica* de Londres. VII. *Vita Henrici quarti imperatoris cum ejusdem imp. epistolis*. Aug. Vind. 1518, in-4°, très-rare.

A. B.—T.

AVEN-ZOAR. V. ABEN-ZOHAR.

AVERANI (BENOÎT), né à Florence, le 19 juillet 1645, d'une honnête et ancienne famille, montra, dès sa tendre jeunesse, la plus grande inclination pour l'étude. Au lieu de partager les amusements des jeunes gens de son âge, il lisait continuellement l'Arioste et le Tasse, ou étudiait seul sans maître l'arithmétique. Envoyé à l'école des jésuites, il y fit des progrès surprenants. Ses compositions, tant en prose qu'en vers, étaient des modèles que son professeur donnait à imiter aux autres élèves. A peine avait-il fini sa rhétorique, qu'un P. dominicain l'engagea à faire un poëme en l'honneur de S. Thomas d'Aquin. L'ouvrage fut composé en deux jours, quoiqu'il fût de plus de trois cents vers. L'auteur y expliquait, avec une clarté surprenante, les mystères les plus secrets de la théologie. En philosophie, il ne se contenta point des leçons qu'on lui donnait; il voulut recourir aux sources mêmes, c'est-à-dire aux ouvrages d'Aristote et de Platon; la doctrine de ce dernier eut pour lui un attrait particulier, et devint dans la suite le sujet favori de ses méditations; il voulut avoir aussi des connaissances en géométrie, en astronomie, et dans toutes les parties des mathématiques; il le apprit sans maître et par la seule force

Il étudiait la jurisprudence, où il fut ensuite reçu, lorsque le cardinal Léopold, grand protecteur des arts, apprécia son mérite, et ne pas négliger les études littéraires, parce qu'il lui avait été assigné la chaire de belles-lettres à l'université. Ce fut alors qu'Antoine apprit le grec, sans maître, et apprit tout le reste. Au mois de mai, il fut en état de l'enseignement, ayant été nommé, en 1707, professeur de littérature grecque à l'Anthologie, Euripide et Sophocle. Il passa ensuite aux humanités, et donna des leçons de Cicéron et Virgile. Ses leçons ont été imprimées.

À Pise, le 28 décembre 1707, il fut enterré solennellement sous le tombeau de *Sancto*. Son buste fut placé sur son tombeau, où fut gravée une inscription, contenant l'éloge de ses services qu'il avait rendus aux sciences et de ses autres mérites. Il fut élu membre de l'académie des sciences de Florence et de celle de Rome. Il fut aussi de celle des sciences de Padoue. Au commencement de son enseignement, il prit le nom de *Corileo*, par lequel il fut doué d'un esprit étendu et d'une mémoire prodigieuse. Il ne fit point d'extraits des auteurs, mais il les citait de sa tête, et dans ses discours, ou trouvait une extrême facilité dans les citations, et les passages dont il se servait. Il cultivait aussi la poésie latine, et improvisait facilement dans ces deux langues. Il s'était formé une opinion sur les systèmes anciens de philosophie morale, un système par lequel il s'approchait du stoïcisme. Il était taciturne et ennemi des disputes, il n'avait cependant rien de remarquable dans les manières, il sa-

vait jouir d'une conversation intéressante, et aimait à rendre les soins qu'il recevait de l'amitié. On a de lui : I. *Dissertationes habite in Pisanâ academia, in quibus græcæ, latinæque eloquentiæ principes explicantur et illustrantur*, etc.; accesserunt ejusdem orationes et carmina omnia iterum edita, etc., Florence, 1716 et 1717, 3 vol. in-fol.; II. *Dieci lezioni composte sopra il quarto sonetto della prima parte del Canzoniere del Petrarca*, Ravenna, 1707, in-4°; III. sept Leçons dans le vol. III de la seconde partie des *Prose fiorentine*, et quatre autres dans le vol. IV, sur différents sujets, tels que la théologie des païens, la doctrine de Platon, les antiquités, etc.; IV. plusieurs compositions en vers et en prose, restées manuscrites ou publiées dans divers recueils. G—É.

AVERANI (JOSEPH), frère du précédent, né à Florence en 1662, fut professeur de droit à Pise, et y mourut le 24 août 1738. Il publia en 1703 : *Disputatio de Jure belli et pacis*. On a de lui plusieurs opuscules, entre autres, *Dissertatio de calculorum, seu latrunculorum ludo*, imprimée dans le tome VII du recueil intitulé : *Miscellanea di varie operette*. Il a donné en latin des interprétations du Droit en cinq livres. Les deux premiers parurent à Leyde, 1716, 1736, 2 vol. in-8°; les trois derniers à Leyde, 1742-46. L'ouvrage entier a été réimprimé à Lyon, 1751, 2 vol. in-4°; à Leyde, 1753, 2 vol. in-4°, ou 2 vol. in-8°; à Lyon, 1758, 2 vol. in-4°. « Ces interprétations sont savantes, dit Camus. L'objet principal de l'auteur est de faire disparaître les contradictions des lois ou antinomies apparentes : souvent il y réussit avec beaucoup d'habileté. » A. B—T.

AVERTY (CLÉMENT-CHARLES-FRANÇOIS DEL'), né à Paris, en 1727, était conseiller au parlement, lorsque sa réputation de probité, appuyée de la protection de M^{me} de Pompadour, le fit nommer contrôleur-général, en 1765, à la place de Bertin. L'argent était rare, les dissipations scandaleuses, et les circonstances difficiles. Les écrits ou couplets satiriques sont des sources où l'historien peut puiser plus qu'on ne pense. Le *Noël* fameux qui courut sur la cour de Louis XV, à l'époque de la nomination de l'Averdy, peignit sous des couleurs trop vraies l'apparition d'un homme honnête et impuissant dans le ministère des finances :

N'ayant de confiance
Qu'un poupon nouveau-né
De l'Averdy s'avance
D'un air tout consterné,
Disant : Puisqu'en ce jour
Vous êtes notre oracle,
Jésus, je me livre à vos soins :
Pour subvenir à nos besoins
Il nous faut un miracle.

On attendait de l'Averdy des réformes heureuses et de sages économies; mais on ne lui donnait pas les moyens de les effectuer. Il délivra le commerce des grains de ses entraves; mais ce principe, qui demande à être contenu dans de justes bornes, ne tarda pas à entraîner des abus dans son application. Il fallut imaginer de nouvelles ressources, et en revenir au désastreux moyen de l'augmentation des impôts. Laverdy était un honnête homme timide, et on l'accusa non seulement d'autoriser ce qu'il ne pouvait pas empêcher, mais d'être le complice des abus sur lesquels il avait la faiblesse de fermer les yeux. N'ayant ni l'esprit de la cour, ni l'esprit de sa place, comme ministre il fit tout mal, même le bien. Il fut remercié la même année. Comme il n'avait pas répondu à l'attente générale, et qu'il n'avait pas fait de miracles, les couplets sati-

riques célébrèrent sa retraite, de même qu'ils avaient célébré son arrivée au ministère; et le Français léger se vengea et se consola d'être grevé de quelques impôts de plus, en chantant le refrain qui courut dans le temps :

Le roi dimanche
Dit à l'Averdy :
Va-t-en lundi.

Voltaire lui a rendu plus de justice dans une lettre à Talouveau : « (1) » ministre, dit-il, avait fait du bien. » On lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçants, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les privilèges des corps de ville, l'exemption de la caisse d'amortissement. Trop souvent le public est injuste et ingrat. » Retiré dans la terre de Gambais, près de Montfort-l'Amaury, l'Averdy se livrait, dans la retraite, à la culture des lettres et s'occupait du bonheur de ses vassaux, lorsque la révolution de 1789 arriva. Il en fut une des victimes; les prétextes ne manquèrent pas pour le perdre. On accusa ce vieillard d'avoir été associé au monopole qui s'était exercé sous son ministère quarante ans auparavant; d'avoir, en 1789, par une suite de cette même haine pour le peuple, fait jeter des grains dans un des bassins de son parc de Gambais, et d'être ainsi complice de la famine, dont les vraies causes les vrais auteurs n'étaient déjà que trop connus. L'Averdy entendit l'arrêt de mort sans aucune émotion ni plainte; il regretta seulement la peine qu'il avait prise de prouver son innocence; et, pour que rien ne manquât à l'intérêt de tout être respectable sur le sort de cet innocent et respectable vieillard, nous ajouterons qu'en allant au supplice, il releva

par ses consolations et son exemple, le courage abattu d'un de ses compagnons d'infortune. Ce fut avec ce calme et cette fermeté qui n'appartiennent qu'à la vertu, que l'Averdy reçut la mort à soixante-dix ans, le 24 novembre 1793. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'avait admis en 1764 au nombre de ses membres honoraires, à la place du comte d'Argenson. Il a laissé quelques ouvrages, tels que : I. *Code pénal*, 1752, in-12; II. *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°; III. *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*, dans les *notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. IV. *Suite des expériences de Gambais sur les bleds noirs ou cariés*, 1788, in-8°; V. (avec G. Poirier) *Tableau général, raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans le Recueil des Mémoires de l'académie des inscriptions, depuis sa naissance jusques et compris* 1788, Paris, 1791, in-4°.

S—Y.

AVEROLDI (JULES-ANTOINE), savant antiquaire du 17^e. et du 18^e. siècle, naquit à Venise le 6 janvier 1651. Après avoir été reçu docteur en droit à Padoue, il se livra à l'étude des antiquités, et se forma une riche collection de livres, d'inscriptions et de médailles. Son goût le porta à traduire en italien le *Discours sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, écrit en français par Rainsant, de Reims, médecin et antiquaire du roi de France. La traduction d'Averoldi parut à Brescia, 1687, in-8°. Il eut aussi de grandes connaissances et un goût très-exercé en peinture. Il en donne la preuve dans

tate al forestiere, Brescia, 170 in-4°. Il n'y traite pas seulement la peinture, il y parle aussi des antiquités et des monuments remarquables que renferme Brescia; il réunit quarante inscriptions qui avaient été publiées d'une manière incorrecte par Rossi et Vinacesi. Averoldi mourut à Brescia, le 5 juin 1717. Outre les deux ouvrages cités, cet auteur a laissé un grand nombre de mémoires sur des objets curieux et intéressants conservés en manuscrit dans sa bibliothèque.

G—É.

AVERRHOES (ABOUL-VÉL)

MOHAMMED, ou régulièrement **IBN ROCHD**, philosophe et médecin arabe, naquit à Cordoue, au 12^e. siècle. Sa grande réputation vient surtout de ce qu'il est le premier traducteur des *OEuvres* d'Aristote. Il étudia successivement la jurisprudence, les mathématiques et la médecine. Né avec de heureuses dispositions, et subtil dialecticien, on le surnomma le *Commentateur*, à cause du grand nombre de volumes qu'il composa pour expliquer Aristote. Il fut plus philosophe, médecin spéculateur, que médecin praticien, et plusieurs fois il exposa cette vérité trop peu sentie et si souvent oubliée dans le monde, qu'un honnête homme peut se plaire à la théorie de cette science, mais ne pas trembler quand il veut en faire la même application pratique, tant il est difficile et délicat de préciser les choses. Cependant, à la prière du prince de Maroc, il écrivit un ouvrage de médecine intitulé : *Collyget*, divisé en sept livres, où il s'attache plus à la partie spéculative qu'à la partie pratique; il introduit, dans cette science, plus qu'aucun autre écrivain de son siècle, la philosophie péripatéticienne et professe une grande estime pour Galien. Averrhoës n'est pas

fameux comme philosophe. Ses ennemis, jaloux de sa réputation, cherchèrent à lui enlever la faveur de l'empereur de Maroc, en l'accusant d'hérésie, et celui-ci força le savant à se rétracter à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entraient, acte bien digne du despotisme oriental. Je ne sais si les divers jugements sur les religions chrétienne, juive et mahométane, qu'on lui attribue, sont vrais; il disait la religion chrétienne impossible, à cause du mystère de l'Eucharistie; il nommait celle des juifs une religion d'enfants, à cause de ses différents préceptes et observations légales; il avouait que la religion de Mahomet, bornée au plaisir des sens, était une religion de pourceaux; et, dans son indignation, il s'écriait: *Moriatur anima mea morte philosophorum*. Je ne sais non plus si le reproche d'athéisme qui lui a été intenté repose sur des fondements plus réels; le fait est qu'à la fin de l'empire des Arabes, leurs écoles ne suivirent plus que sa philosophie, et que, de son vivant même, il fut regardé, par les mahométans, comme un raisonneur hardi et dangereux qui sapait les fondements de toutes les religions, et que la lecture de ses écrits fut interdite aux chrétiens par plusieurs califes. Averrhoës mourut à Maroc, l'an 595 de l'hég. (1198 de l'ère chrétienne), selon Abou-Osaïbah, qui lui a consacré un article dans sa *Biographie des Médecins*. Son *Commentaire sur Aristote* parut à Venise, en 1495, in-fol., et a été réimprimé plusieurs fois. Son *Collyget*, en sept livres, a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc. Il a aussi publié des *Commentaires sur les Canons d'Avicenne*, Venise, 1484, in-fol.; un *Traité de la thériaque*, réuni à son

Collyget; un livre sur les p. Lyon, 1517, in-4°.; un *Traité des fièvres*. Dans le livre d'Averrhoës intitulé: *Collyget*, il y a quelques sages sur les plantes médicinales qui sont de très-peu d'importance. Cependant, Linné lui a consacré le nom d'*Averrhoa*, un genre de plantes qui comprend des arbres de l'Inde dont les fruits sont estimés. On trouve la liste des ouvrages d'Averrhoës dans la *Bibl. arab.* de Casiri.

J—N. C.

AVERSA (THOMAS), poète du 17^e. siècle, était d'Amistrat de Sicile; mais s'établit, dès sa jeune jeunesse à Palerme, où la plus grande partie de sa vie fut à l'étude des lettres. Il fut d'abord attaché au cardinal Giannettino archevêque de Palerme, puis de Moncade, duc de Montalto à Diégo d'Aragon, duc de Terranova, qui l'emmena en Espagne se fit estimer par son savoir. ayant été nommé ambassadeur de l'empereur Ferdinand III, près du pape Alexandre VI, eut l'occasion de se faire des amis à Vienne qu'à Rome, parmi les hommes les plus distingués; étant retourné à Palerme, il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 3 avril 1617. On a de lui les ouvrages suivans: *Piramo e Tisbe*, idylle en lazzarone, Palerme, 1617, in-8°.; *gli Avventurosi intrichi*, comédie en prose, Palerme, 1637, in-8°.; *la Notte di Palermo*, première comédie en langue sicilienne (et en lazzarone), Palerme, 1638, in-8°.; *il Grino, ovvero la Sfinge del monte il Sebastiano, il Bartolommeo*, comédies sacrées, Palerme, 1645, in-8°.; *V. il primo tomo dell' Eneide de Virgilio, tradotto*

AVE

siciliana, Palerme, 1654, in-12. Ce premier volume contient les 1^{er}., 2^o., 3^o. et 4^o. livres; le 2^o. volume, qui parut en 1657, in-12, contient les 5, 6, 7 et 8^o. livres; enfin le 3^o. et dernier, imprimé en 1660, in-12, contient le reste de l'*Énéide*. VI. *La Corte nelle selve, trattenimenti modesti ed utili*, etc., Rome, 1657, in-12. Ces *Amusements* sont partagés en plusieurs veillées, pour les derniers jours du carnaval; l'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Tomino d'Amistrato*; il y a joint une de ses comédies, intitulée : *Notte, Fato ed Amore*, et des observations sur cette pièce. Il a encore composé d'autres comédies, des tragi-comédies, des chansons siciliennes et des poèmes, qui sont imprimés à part, ou insérés dans divers recueils. G—É.

AVESBURY (ROBERT), historien anglais du 14^e. siècle. On ne connaît rien de sa vie, sinon que, d'après le titre de son ouvrage, il dut être greffier de la cour de l'archevêque de Cantorbéry. Son Histoire intitulée : *Mirabilia gesta magnifici regis Anglie Domini Edwardi tertii*, contient le détail de tout ce qui s'est passé pendant la vie d'Édouard III, depuis sa naissance jusqu'en 1356, époque où l'ouvrage resta incomplet, sans doute par la mort de l'auteur. Ce morceau estimable de l'histoire d'Angleterre est un récit des faits, justifié par des copies fidèles des actes publics. L'auteur, plus exact que la plupart des écrivains de ce temps, a donné les dates des événements. Si son style a la rudesse de cette époque, ce défaut est amplement compensé par la candeur et l'impartialité de l'historien. Cet ouvrage curieux resta long-temps inconnu, même des savants anglais. En 1720, Thomas Hearne le fit imprimer à Oxford, après avoir collationné trois manuscrits,

AVI

qu'on croit être du temps de l'auteur Tyrrel, dans la préface du 3^e. vol. son *Histoire générale d'Angleterre* dit qu'Avesbury était un écrivain recommandable pour son temps, et très exact dans le compte qu'il rend des actions du roi Édouard au-delà de la mer, ayant consulté plusieurs lettres originales écrites par des personnes distinguées. L'édition qu'Hearne donna de cette Histoire est accompagnée d'un appendix contenant plusieurs pièces curieuses d'antiquité. On y trouve, entre autres, une copie de la correspondance de Henri V avec Anne de Boulen. D—T.

AVESNE. Voy. DAVESNE.

AVIANO (JÉRÔME), Vicentin, un des poètes de son temps qui régnèrent le mieux dans le genre plaisant ou burlesque. Il florissait en 1610; on le trouve, dans le 3^e. livre du recueil *Rime piacevoli*, Vicence, 1610, 12, et dans un autre recueil de mêmes *Rime*, 1627, in-12, trois *capitoli*, ou chapitres satiriques dont est l'auteur : le premier, adressé à une dame, pour se plaindre de l'amour; le second à un seigneur vicentin, pour le féliciter de son mariage; le troisième à la louange des cervelas et des boudins de Milan. Ce dernier est tout-à-fait dans le genre des *capitoli* du Ber du Mauro, du Lasca et des autres poètes burlesques, qui, soit pour se louer des éloges que l'on faisait souvent de geus et de choses peu laudables, soit par pure plaisanterie, mirent à faire l'éloge des fruits, viandes, des anguilles, de la sale des fèves, de la soif, et même du peste. G—É.

AVICENNE, ou correcteur IBN-SINA (ABOU-ALY HOCFIN) plus célèbre des médecins arabes, qui vit en sefer 370 de l'hégire (septembre 980 de J.-C.), à Af

nah, bourg dépendant de Chyras et dont son père était gouverneur. Il avait reçu de la nature des dispositions si heureuses, que, dès l'âge de cinq ans, il commença ses études à Bokhara, où son père le conduisit, et apprit en cinq ans les principes du droit, les belles-lettres et la grammaire. Toutes les branches des connaissances cultivées de son temps, furent ensuite successivement l'objet de ses études. Il apprit les sciences physiques et naturelles, la logique, la métaphysique, et, à dix-huit ans, il était assez instruit pour entrer en lice avec ses maîtres. La médecine avait été particulièrement l'objet de ses études; il n'était encore qu'élève à Bokhara, dont la riche bibliothèque lui offrait tous les moyens de s'instruire, lorsqu'il guérit l'émir Nouh d'une maladie grave. Cette cure jeta les fondements de sa réputation et lui mérita la faveur du prince. De retour auprès de son père, il se forma sous ses yeux à l'administration et à la conduite des affaires. La mort lui ravit cet appui à l'âge de 22 ans, et, depuis ce premier malheur, la vie d'Avicenne n'offre plus qu'un tableau de vicissitudes. Les princes samanides, ses protecteurs, s'avançant à grands pas vers leur ruine, il se retira auprès du roi du Kharizm, où Alfarabius, Abou-Ryhan, et plusieurs autres grands hommes avaient déjà cherché un asyle. Mahmoud-Sébehtëguy, conquérant célèbre, qui joignait à la gloire des armes l'amour des lettres, et dont la cour était une académie de savants et de poètes, écrivit au roi du Kharizm de lui envoyer ces illustres savants. Alfarabius et Abou-Ryhan obéirent; mais Avicenne, qui craignait leurs intrigues et les caprices des grands, préféra prendre la fuite avec Abou-Sahal. Il se dirigea vers Abyverd, et erra longtemps dans le désert qui sépare cette

ville du Kharizm, sans guide vivres, et exposé aux ardeurs du soleil brûlant. Abou-Sahal succéda à Avicenne, plus heureux, à Abyverd, malade et dénué de tout. De là, il alla à Djordjan. Une grande désespérance qu'il fit dans un certain pays, lui fit une grande réputation, mais ce qui contribua surtout à sa gloire en ce pays, fut la guérison de son neveu Cabous (Voy. CABOUS). Ce jeune homme était attaqué d'une maladie de langueur qui avait résisté à tous les remèdes. Avicenne, adroit, soupçonna qu'elle venait d'autre cause que l'amour. Pour assurer, il amena un jour une conversation sur les diverses maladies de la ville, et il reconnut, à l'occasion, que le nom de la femme préférait terminait dans le poulx du jeune homme et la vraie nature du mal, et ce qui le produisait. Ce succès le gagna une grande faveur auprès de Cabous, dont il jouit peu. Cabous passa du trône dans une maladie. Avicenne, privé de son bien, poursuivi par le ressentiment de Mouh-Sébehtëgui qui avait enlevé son portrait dans tous les pays sous son influence, afin qu'on arrête celui qui le représentait, se retira dans un pays où il acquit une grande faveur de Madj-Eddaulah, qui y régnait, guérissant d'une grande maladie, devint son premier médecin vizir. La marche de Mahmoud l'Irac le força d'abandonner ses dignités. Il alla à Hama pour la guérison de Chams-Eddaulah, et valut la dignité de vizir au prince. Au bout de quelque temps, les troupes s'étant révoltées, son pays fut pillé, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Dégoûté de la vie et de ses honneurs, il se cacha, et ne se plus reparaitre à la cour.

h, attaqué d'une nouvelle fit chercher avec qu'il découvrit sa rorga à reprendre ses idaut les affaires de ent point oublier ses acrait le jour aux preut à ses plaisirs et à la ses ouvrages. Ce fut minent qu'il conçut le é de métaphysique, in*Chéfd*, et qu'il compoirtie de ses *Canons*. À la -Eddaulah, il se démit tyr, et se retira chez un ur se livrer tout entier on de ses ouvrages; inistres du successeur e soupçonnant d'entreligences avec Ala-Ed d'Ispahan, le fit en château-fort, d'où il lorsque ce prince eut useur de Chams-Eddau evint alors à Hamadan, i traité de philosophie, *yeh-Félasysfeh*, et se à Ispahan. Lorsqu'il tte ville, les courtisans b vinrent en grande ontre, et le conduisi-hôtel richement décoré : préparé. Le prince le afaits, et l'éleva à la di. Dans cette place émi-oin de toute sa politi-erver les états de son sfendre contre Maçoud, ud-Sebektéguy. Cepen-de la politique, ses excès et à la table, avançaient vie. Un de ses esclaves, araper de ses richesses, : forte dose d'opium à la renait pour calmer ses epsie, lui porta le coup bien la force de résister

d'abord à la violence du poison; mais sa santé ne put se rétablir. Il mourut en ramadan 428 de l'hég. (1037 de J.-C.), à Hamadan, où il avait été forcé d'accompagner Ala-Eddaulah. On voit encore dans cette ville les ruines de son tombeau. Si quelque chose peut excuser la passion d'Avicenne pour le vin, c'est l'origine qu'il lui donne. « Jamais » je ne dormais, dit-il, une nuit en- » tière. Je travaillais continuellement, » et je connus, au dérangement de ma » santé et à l'affaiblissement de mes » organes, que j'avais besoin de forti- » fier la nature. Je préférerai le vin, » cette liqueur salubre, au sommeil » qui m'aurait ravi un temps pré- » cieux; » ajoutons que les malheurs qu'il éprouva contribuèrent beaucoup à le jeter dans ce fâcheux excès. Avicenne est, sans contredit, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Orient. Doné d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il s'appliqua à toutes les sciences, et, malgré ses malheurs, ses emplois et ses excès, il composa sur toutes des ouvrages dont chacun semble avoir dû remplir toute entière la vie d'un homme laborieux. L'étendue de ses connaissances ne l'avait point garanti des travers de l'ignorance. Il composa plusieurs *Traités d'alchimie*. La métaphysique l'avait également égaré, et, à force de raisonnements, il était devenu sceptique. On dit que, vers la fin de sa vie, il reconnut ses erreurs. Ce mélange de bien et de mal se retrouve dans tous ses ouvrages, et, si l'on en croit Abdallatif, le mal l'emporte; car cet écrivain dit qu'ils sont dangereux et qu'ils ont perdu beaucoup de gens. En Europe, ses principes philosophiques sont presque ignorés; il n'y est connu que comme médecin. Sous ce rapport, son mérite est surtout de compilation, et, maintenant que l'on

possède les monuments précieux de la médecine grecque, Avicenne est oublié comme tout ce qu'a produit l'école arabe ; mais il n'en fut pas toujours de même. Aucun homme, depuis Galien et Aristote, n'a exercé dans la science un empire aussi absolu qu'Avicenne. Pendant près de six siècles, ses *Canons* furent suivis exclusivement en Europe dans les écoles. Ce n'est guère que depuis un siècle qu'ils ont été abandonnés par les universités de Montpellier et de Louvain, et c'est une justice à rendre aux universités d'Italie et de Paris que d'avancer qu'elles quittèrent les premières la doctrine des Arabes, pour revenir aux médecins grecs ; mais il faut convenir aussi que, d'un excès, on est passé à l'autre, et qu'aujourd'hui Avicenne est trop négligé. Ses *Canons* ont été traduits et imprimés plusieurs fois, en tout ou en partie. La première de toutes ces traductions latines est celle qu'en fit Gérard de Crémone, vers le 12^e. siècle, à Tolède, d'après le manuscrit arabe qui existe encore dans la bibliothèque de cette ville. Cette traduction fut imprimée à Paris, en 3 vol. in-fol., avec les commentaires de J. de Partibus. Cette édition est sans date ; mais J. de Partibus nous apprend qu'il commença ses commentaires en 1432, et qu'il les finit en 1454. Tout porte à croire qu'elle parut peu après cette dernière époque, c'est-à-dire vers l'an 1460. Les principales éditions des ouvrages d'Avicenne sont : I. *Canon. Avic. libri V, lat. versi à G. de Cremona. Tractatus de viribus cordis, Arnaldo de Villanova interpr.*, Ven., 1485 ; II. *Canon. Avic., hébraïcè*, Neapoli, 1492. Les Juifs ont beaucoup étudié Avicenne, dont ils possèdent plusieurs traductions. Tout porte à croire que celle-ci est du rabbin Nathan Amathi. III. *Ope-*

*ra philosophica, cenes regulares S. A. Ven., 1495, in-fol. sive prima Philos. F. de Macerata e num, Ven., 1495. Avic., et Cantica Joannitii, Ven., 1500, cum explan. Gentilementis J. à Padua. Grado, Ven., 1505. fen. libri primitione medendi, Jacobus hebræo interprete. ouvrage a été traduit par Gratius, et publié à Venise, en 1580 ; IV. *de animâ, lat. fac. expos.*, Ven., 1549. X. *Cantica Averrhoës.*, dans *vires d'Aristote*, éd. tertii fen secunda, Parisiis, 1570, in-8. *prima tractatus quæ de ægritudinibus multa illarum in fen et moderaminis ; translatio*, Parisiis, deux ouvrages sont d'Arbres, professeur légé royal de France. *bri quinque, cum vita, accedit index Avic. libros, Ven., quinque Canon. me sunt libri logicæ, p. mæ, in typis Med.* Cette édition est une topographie arabe. X. *Canon. Avic., ex mona et Alpago, cum et Mos. annotatione vita Avicennæ ex J. discip.*, à N. Mass*

1608, 2 vol. in-fol. Cette édition, qui est fautive, est celle qu'on cite le plus souvent. XV. *Libri duo Can. Avic. arab. et lat.* à P. Kirstenio, cum notis, Wratislaviæ, 1609; XVI. *De congelatione et conglutinatione lapidis*, se trouve, 1°. dans le 1^{er}. tome de l'*Ars aurifera*, édition de Bâle, 1610; 2°. dans le *Gymnas. chymic.*, de 1650, et dans le *Gebri magisterium*, édit. de 1682. XVII. *Ars chymica*, Perna, 1572. XVIII. *Ad regem Hasen epistola de re recta*, imprimé dans le *Theatrum chemic.* On trouve dans le même volume le petit Traité, intitulé: *Declaratio lapidis physicæ*; mais plusieurs personnes croient que ces deux ouvrages ne lui appartiennent point. XIX. *Khothbah Ibn Sina*, prière d'Avicenne, imprimée à la suite des *Proverbes d'Aly*, Leyde, 1629. Vattier l'a traduite en français, sous le titre d'*Hymne d'Avicenne*, et l'a donnée à la suite des mêmes Proverbes, Paris, 1660. XX. *Cantica Avicennæ ex arab. lat. redd.* à J. Fauchero, Nemausi, 1630. XXI. *De morbis mentis tractatus ex arab. in lat. vers.* à P. Valterio, Paris, 1659. XXII. *Canon. Avic. lib. primus, secundus, atque ex lib. quarto, tractatus de febribus, interpret. et scholiis Vospico fortunata et Plemblio*, Lavanii, 1658; XXIII. *la Logique d'Avicenne*, traduite en français par Vattier, Paris, 1678. Vattier, médecin et professeur d'arabe, avait une prédilection particulière pour l'école arabe. Il avait achevé, et remis au célèbre Boivin, son beau-frère, une traduction complète d'Avicenne. Depuis la mort de ce savant académicien, ce manuscrit s'est perdu. XXIV. *De tincturis metallorum*, Francfort, 1530, in-4°, et dans le recueil de *Alchimia*, Francfort, 1550, in-4°; XXV. *Porta elementorum*, Bâle,

1572, in-8°; XXVI. *Tractatus Alchimia*, dans le 2^o. vol. de l'*Aurifera*, et dans le 1^{er}. de Manj. XXVII. *De Mineralibus*, dans *Magisterium* de Geber; XXV. *Expositio epistolæ Alexandri ngni*, dans les deux mêmes recueils. Linné a donné le nom d'*Avicennia* à un genre qui renferme des arbres gauliers qui croissent sur les bords de la mer, dans les pays situés entre les tropiques. On trouvera des détails très-étendus sur Avicenne dans l'*Encyclopédie pragmatique de la médecine* de M^r. Sprengel, tome II, pag. 4, et dans la *Bibliotheca Arab. Hisp.* Casiri, tom. I^{er}. pag. 268, et dans l'*Histoire de la philosophie herétique*. Ce dernier ouvrage donne la nomenclature détaillée des différentes parties de ses Traités d'alchimie qui ont été publiés, et qu'il aurait été long de transcrire ici. Nous avons pu donner nos détails biographiques sur Avicenne dans l'*Habybul - Seir* du cèlèbre Khondémir, historien persan.

J—N. C. et A

AVIENUS (RUFUS FESTUS) vivait vers l'an 400, et se livra à la traduction d'auteurs grecs en vers latin. Il a fait passer dans cette langue le *Phænomena* d'Aratus, et le *Periplus* de Denys, sous le titre de *Descriptio orbis terræ*. Il est encore auteur d'un poëme intitulé: *Oratoritima*, en vers iambes. Cet ouvrage, dans lequel il décrit les mers intérieures, paraît n'être qu'une traduction de quelques écrivains carthaginois. Le premier livre, renfermant la description des côtes de la Méditerranée depuis le détroit des Colonnes jusqu'à Marseille, est le seul qui nous soit parvenu. A ces différents ouvrages, on doit ajouter une petite pièce de vers adressée à Flavius Murmécus, dans laquelle on voit une allégorie des sirènes. On lui a

bue encore une traduction de quarante deux fables d'Ésope, en vers élégiaques ; mais Harles, et avant lui, Canniegeter, ont prétendu que cette pièce est d'un Flavius Avienus, antérieur à celui-ci de 240 ans. D'autres savants, Vossius, et, de nos jours, Wernsdorff, frappés de la ressemblance de style qui existe entre les ouvrages d'Avienus, dont nous avons parlé, ont cru pouvoir affirmer qu'ils sont tous du même R. F. Avienus. L'édition Princeps d'Avienus est de Venise, 1488, in-4° ; elle ne contient d'Avienus que ses traductions d'Aratus et de Denis. L'édit. de Madrid, 1634, contient de plus les fables de cet auteur. II. Friesemann a donné une édition de la *Description de la terre* avec des notes de Schrader, Heinsius, Saumaise, etc., Amsterdam, 1786, in-8°. Les meilleures éditions des Fables sont celles d'Amsterdam 1731, in-8°, avec les notes de Canniegeter ; et d'Amsterdam, 1787, in-8°, avec les notes de Nodell. Les meilleures éditions de la traduction d'Aratus se trouvent dans les *Syntagma Arataeorum* de Grotius, Leyde, 1600, in-8°, et dans le second volume de l'*Aratus* de M. Buhle. Les deux ouvrages géographiques d'Avienus sont insérés dans le tome IV des *Petits Géographes*, Oxford, et dans le tome V des *Poëta latini minores*, de Wernsdorff, dont le commentaire est excellent.

L. R—E.

AVILA Y ZUNIGA (DON LOUIS D'), grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, natif de Placentia, dans l'Estramadoure, à la fois diplomate, général et historien, fut honoré de l'estime et de la faveur de Charles-Quint, qui l'envoya en ambassade auprès des papes Paul IV et Pie IV, pour presser les opérations du concile de Trente. D'Avila accompagna ensuite ce mo-

narque dans la guerre contre testants d'Allemagne, et au Metz, en 1552, où il commanda la cavalerie. On a de lui des *Croniques de la guerre d'Allemagne faite par Charles V, pendant les années 1546 et 1547*, 1549, in-8°, en espagnol, fit deux éditions, l'année suivante à Tolède et à Anvers. Cet ouvrage a été traduit depuis en plusieurs langues. L'auteur en donna lui-même une traduction italienne, à Venise, 1549, in-8°. La traduction latine, par Anvers, 1550, in-8°, est de Guillaume Malinæus ; et la traduction française, de Philippe Magnus. Brunswick, Wolfenbutel, 1744, in-4°. Il existe aussi trois traductions françaises de cet ouvrage, 1. Mathieu Vaulchier, hérald de Charles-Quint, Anvers, 1549, in-8° ; la seconde, par Gilles de la Motte, contrôleur à Cambrai, 1551, in-8° ; et la troisième, dans l'*Histoire de la guerre civile d'Allemagne sous l'empereur Charles-Quint*, Paris, 1672, in-12. D'Avila a été taxé de partialité par le président de Thou, ses contemporains l'ont placé au premier rang des écrivains espagnols. Métamorphose gardée comme une heureuse imitation des *Commentaires de César*, Charles-Quint en faisait tant de cas qu'il s'estimait plus heureux qu'Auguste d'avoir un tel historien. L'ouvrage de D'Avila est clair et rapide, dur et quelquefois incorrect, mais les descriptions sont précises et profondes. D'Avila avait écrit aussi des *Croniques sur la guerre faite en France par Charles-Quint* ; mais cet ouvrage, resté en manuscrit, n'a pu être retrouvé.

AVILA (JEAN D'), né à

var del Campo, dans la Nouvelle-Castille, vers l'an 1500, fit sa théologie à Alcalá de Henarez, et, après avoir reçu la prêtrise, se destinait à aller prêcher la foi dans les Indes Occidentales ; mais il alla d'abord à Séville, où il fut retenu par l'évêque Alphonse Manrique. A l'âge de trente ans, il commença donc à parcourir non seulement les villes et les bourgs, mais les montagnes et les forêts de l'Andalousie, enseignant le bien par ses préceptes et par ses exemples. Ce fut dans ces fonctions, qui lui méritèrent le nom d'*apôtre de l'Andalousie*, qu'il passa quarante années. Il mourut le 10 mai, 1569. Sa vie et ses œuvres ont été publiées par Martin Ruiz, sous ce titre : *Vida y obras de Juan de Avila, predicador apostolico del' Andaluza*, Madrid, 1618, 2 vol. in-4°. Elles ont été réimprimées en 1757. C'est sur la première édition qu'Arnauld d'Andilly donna sa traduction française, Paris, 1673, in-fol. Les *Epîtres spirituelles* avaient été traduites par Gabr. Chappuys, Paris, 1588, 2 vol. in-12. Cette traduction retouchée, ou une nouvelle traduction, fut donnée par Simon Martin, minime, 1653, 2 vol. in-12. Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, a consacré un très-long article à d'Avila.

A. B—T.

AVILA (SANCHE D'), né à Avila, en 1546, fut évêque de Murcie, puis de Jaën, eut, en 1615, l'évêché de Sagonie, et, sept ans après, celui de Placentia, où il mourut, le 6 décembre 1625. On a de lui, en espagnol : I. *De la vénération que l'on doit aux corps des Saints et à leurs reliques*, etc., Madrid, 1611, in-fol. ; II. des *Sermons*, Baeza, 1615, in-4°. ; III. quelques autres ouvrages de piété. Il a traduit du latin en espagnol les *Soupirs de S. Augustin*, Madrid, 1601,

1626, in-16. Il a laissé en manuscrit les *Vies de S. Augustin et de Thomas*.

A. B—T.

AVILA (ALPHONSE), né à B Monte en Espagne, en 1546, entra à l'âge de vingt ans, dans la compagnie de Jésus, fut supérieur de collèges de Ségovie et de Palencia mourut, selon les uns, à Valladolid le 12 janvier 1613 ; selon les autres Malaga, le 21 mai 1618. C'était, en son temps, un éloquent prédicateur. Il a laissé en latin, deux volumes de sermons Anvers, 1610, in-4°. — Alphonse AVILA, aussi jésuite, mais qui paraît être différent du précédent, qu'on croit né à Avila, écrivit en 1583, en espagnol, un *Traité sur la vie bienheureux S. Second, évêque de Avila*. — Etienne d'AVILA, Espagnol et jésuite, né à Avila en 1549, vint à Lima, le 14 avril 1601, a laissé I. *De censuris ecclesiasticis tractatus*, Lyon, 1608, in-4°. ; II. *Compendium summæ, seu Manualis doctrinæ Navarri in ordinem alphabetice redactum*, Lyon, 1609, et Paris, 1620, in-16.

A. B—T.

AVILA (GILLES-GONZALEZ D'), né en Espagne, vint, dans son enfance, à Rome, où il fut élevé dans la maison du cardinal Deza : il y acquit des connaissances dans la société de plusieurs savants. A l'âge de vingt ans, il retourna dans sa patrie ; et s'établit à Salamanque, où il composa l'*Histoire des Antiquités de la ville de Salamanque*, publiée dans cette ville en 1606, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il y a beaucoup de recherches et une concision assez rare chez les historiens espagnols, avait été précédé d'une petite dissertation sur un tauréau en pierre qui se trouvait sur le pont de Salamanque, et qui paraît être de la plus haute antiquité. Il est à regretter que l'aut

AVILER (AUGUSTIN-CHARLES D'), architecte, né à Paris, en 1653, d'une famille originaire de Nancy, fit de tels progrès dans son art, qu'à vingt ans, il fut envoyé à l'académie de Rome. Embarqué à Marseille, avec l'architecte Desgodets et l'antiquaire Vaillant, il fut pris par les Algériens, et fait esclave avec tout l'équipage. Sa captivité, qui dura seize mois, ne l'empêcha point de cultiver son art : il dessinait sans cesse, et donna même le plan d'une mosquée construite dans la grande rue de Tunis : on assure que cet édifice est d'un bon goût d'architecture. Lorsqu'en 1676, Louis XIV lui fit rendre la liberté, ainsi qu'à ses compagnons d'infortune, il se rendit à Rome, et, pendant un séjour de cinq ans, il y étudia avec zèle les principaux bâtiments. De retour en France, il travailla sous Mansard ; et, mal-

gré ses nombreuses traduits de l'Italie notes le sixième livre de Scamozzi. Il contient les ordres fol. , à Paris , 1713, in-fol., fut son commentaire sur Vitruve par les additions de son élève, d'architectonnaire de tout l'architecture civile dont les définitions furent adoptées dans les dictionnaires de la langue. Il travailla d'Aviler à l'usage assez ordinaire de cet artiste à n'exécuter que les dessins qu'il ne pouvait se soustraire à se rendre à Montpellier pour couper une porte traversée aujourd'hui Porte de Bâville, intendait de déclarer son protestantisme de Nîmes, Carcassonne, Montpellier, Toulouse, les édifices qui attestent son d'Aviler ; dans cette remarque surtout le caractère archi-épiscopal. Les ordres de d'Aviler, en 1693, la place de la province. Fixé dans la ville, il trouvait ces avantures à Montpellier que peu d'années de sa vie reuse qu'il avait menées dans cette ville, et encore que quarante ans. *Cours d'architecture* Paris en 1691, 2 volumes, figures, et eut plusieurs éditions, dont la plus récente celle de Jean Mariotti, avec de nouvelles planches, et des additions et un grand nombre

AVI

ques. Elle parut à Paris, en 1738, avec une préface, et les Vies de d'Aviler et de Bernin, par l'éditeur.

D—T.

AVIRON. Voy. BATELIER (le).

AVIS. Voy. AVEIS.

AVIS. Voy. LOYSEL.

AVISSE (ETIENNE), mort en 1747, a donné au théâtre français, le *Divorce*, ou les *Epoux mécontents*, 1723; au théâtre italien, la *Réunion forcée*, 1730; la *Gouvernante*, 1737; le *Valet embarrassé*, 1742; les *Petits-Maitres*, 1743. Les *Vieillards intéressés* qu'on lui attribue, sont de Guyot de Merville, et ne sont autre que le *Dédit inutile*. Long-temps après la mort d'Avisse, une circonstance singulière a tiré son nom de l'injuste oubli où il était tombé. Collin-d'Harleville ayant donné, en 1792, son *Vieux Célibataire*, un journaliste prétendit qu'il avait de grandes obligations à la *Gouvernante* d'Avisse. On voit, en effet, dans les deux pièces, une gouvernante rusée qui aspire à la main de son maître, et un neveu, long-temps écarté par cette femme, à force de mensonges, de lettres controuvées et interceptées, qui parvient à s'introduire auprès de son oncle, déguisé en domestique. Collin-d'Harleville protesta qu'il ignorait jusqu'à l'existence de la comédie d'Avisse. Sa cauderie bien connue ne permet pas de croire qu'il ait voulu en imposer; mais, d'un autre côté, les rapports entre les deux ouvrages sont si nombreux et si frappants, qu'il est bien difficile d'imaginer que l'un n'ait pas servi à l'auteur de l'autre. Ne peut-on pas tout concilier, en pensant que Collin-d'Harleville, ayant lu dans sa jeunesse la *Gouvernante* d'Avisse, l'idée seule de la pièce lui était restée dans la mémoire, et que, long-temps après, lorsqu'il voulut faire le *Vieux*

AVI

Célibataire, il prit pour une comédie qui lui appartenait en propre, qui n'était au fond qu'une réminiscence? Le *Valet embarrassé* d'Avisse aussi fournit bien évidemment le sujet de *Ma Tante Aurore*, opéra-comique joué avec succès dans ces derniers temps.

A—G—

AVISSE, né à Paris, vers 1710, s'embarqua à Nantes, à l'âge de quinze ans, pour la traite des nègres. Parti comme mousse, il se fit distingué dans la traversée, et le capitaine du vaisseau le prit pour son secrétaire. Le voyage de France en Afrique d'Afrique en Amérique, fut heureusement pour Avisse. Avisse revint en France, et se rembarqua. Ce fut dans ce second voyage, sur les côtes d'Afrique, à l'âge de sept ans, il perdit la vue. Après dix années de traitements inutiles, il se résigna à son parti avec résignation, et se livra tout entier à l'étude. Montaigne, Sénèque, Horace, étaient ses auteurs favoris. M^r. Haüy venait de créer l'institution des aveugles travailleurs; Avisse y fut admis comme pensionnaire, et lorsque l'assemblée législative eut décrété la suppression de cet établissement, il en fut nommé professeur de grammaire et de logique. Il est mort en 1802. M^r. Pierre (Dutremblay), a publié les *Ouvrages d'Avisse*, Paris, in-12, de 1792, non compris l'*errata*, sans date, imprimé en 1802; 2^e édition, 1802. On y trouve une traduction en vers, et en prose, de l'*Eptre de Nélope à Ulysse*, d'Ovide; des réflexions morales, quelques vers, fables, la *Ruse d'aveugle*, comédie en un acte et en vers. Tous ces ouvrages sont médiocres.

AVIT (S.), ALCIMUS ECDONAVITUS, archevêque de Vienne, quit en Auvergne, au milieu du quatorzième siècle, d'une famille patricienne et sénatoriale. Il succéda;

490, à son père Isicius, dans le siège de Vienne, et devint un des plus illustres prélats des Gaules, par son savoir, ses talents et ses vertus pastorales. Son mérite le fit respecter de Clovis, encore idolâtre, et de Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique arien. Ce dernier prince le chargea d'écrire contre les eutychéens, et il le fit avec succès. Dans la célèbre conférence de Lyon, entre les évêques catholiques et les évêques ariens, en présence du roi de Bourgogne, il confondit les hétérodoxes, les réduisit au silence, et ramena un grand nombre d'hérétiques dans le sein de l'Eglise. Gondebaud, retenu par des considérations politiques, persista dans ses erreurs; mais, après sa mort, son fils Sigismond se rendit aux pressantes sollicitations de S. Avit. Ce prince ayant trempé ses mains dans le sang de son fils, sur de fausses accusations, le saint lui fit sentir l'indignité de son crime, et l'engagea, pour le réparer, à rebâtir le fameux monastère d'Agauge, où il se retira, et mourut dans les exercices de la plus sévère pénitence. On ne sait autre chose du reste de la vie de notre saint, si ce n'est qu'il présida au concile d'Epaune, et qu'il eut la plus grande part aux réglemens salutaires qui y furent faits. Il mourut, selon la plus commune opinion, le 5 février 525. Cependant, l'église collégiale de Vienne, qui porte son nom, ne célèbre sa fête que le 20 août. La plupart des ouvrages qu'il avait composés sont perdus; ceux qui nous restent de lui annoncent qu'il était très-versé dans l'Ecriture Sainte, la théologie, et qu'il avait quelque connaissance de l'hébreu et du grec: on y remarque de belles pensées, mais le style en est dur, obscur et embarrassé; c'étaient les défauts de son siècle. Ses vers valent mieux que sa prose; il y

a de l'invention, de la facilité; le de ses poëmes sont bien tracés conduits. Il y en a cinq sur la croix, le péché, et la punition d'Adam luge, et le passage de la Mer l et un sur la virginité, en l'honneur Ste. Fuscine, sa sœur. Les fragments qui nous restent de ses Traités les ariens font regretter la perte de ceux que nous n'avons plus. Ses lettres adressées pour la plupart à des évêques, à des laïques, à des évêques, à des laïques distinction, sont précieuses par divers points de discipline, de morale d'histoire, qui y sont traités et cis. On y trouve des traces de la *pour les morts*; des détails curieux des Rogations, et la véritable explication du mot *messe*, qu'il ne prend venir de ce que, dans le du prétoire et dans les églises, on y avait, comme aujourd'hui, la formule *Ite, missa est*. Le P. Sirmond recueillit tous ses écrits épars, Paris, 1680; mais l'édition la meilleure et la plus complète est dans la collection des Œuvres de ce père, accompagnée de ses notes pour éclaircir les endroits obscurs et difficiles. Dom Martene a recueilli depuis, dans le cinquième tome du *Thesaurus Anecd.*, une nouvelle homélie qui n'a été découverte que depuis l'édition de Sirmond.

AVITABILE. L'histoire littéraire d'Italie, compte, dans le 17^e siècle, trois Napolitains de ce nom: Pierre AVITABILE, missionnaire, entra dans cet ordre, en 1611, fut envoyé à Messine pour achever ses études en théologie: là, son goût pour les missions étrangères s'étant développé, il fut nommé, le 4 mai 1626, à la congrégation de la propagande des missions dans la Georgie et les Indes. Après avoir rempli beaucoup de zèle les fonctions

place, il mourut à Goa, en 1650. On a de lui une relation intitulée : *De ecclesiastico Georgiæ statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica relatio*, imprimée à Rome après sa mort. — 2°. CORNEILLE AVITABILE, dominicain, vicaire-général et provincial de son ordre, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1656, n'a laissé qu'un ouvrage sur la *Vie religieuse*, suivi de quelques Sermons, imprimés à Naples, en 1605. — 3°. BLAISE MAJOLI D'AVITABILE, qui florissait dans le même temps, fut jurisconsulte, philosophe, théologien et poète. Ses poésies lyriques sont répandues dans plusieurs recueils. On a de lui des *Lettres apologétiques sur la Théologie morale*, et des *Vies de plusieurs académiciens des Arcades*. L'Allacci, dans sa *Dramaturgie*, cite de lui une tragédie en prose, intitulée : *Il Torzone*, Naples, 1701, in-12. Un dictionnaire italien a mis *Torgone*, au lieu de *Torzone*, faute qui a passé dans des Dictionnaires français, où l'on copie, sans examen, les ouvrages étrangers. G—É.

AVITUS, empereur d'Occident, auquel les médailles donnent les prénoms de *Flavius Mœcilius*, tandis que, sur quelques inscriptions, on trouve ceux de *Flavius Eparchius*, naquit en Auvergne, d'une famille considérée parmi les Gaulois. Son règne fut un des plus courts et des plus obscurs de la fin de l'empire d'Occident; et les années de sa jeunesse, qu'il passa dans la Gaule, offrent seules quelques faits que l'histoire aurait peut-être négligés, mais dont la plupart ont été conservés par Sidoine Apollinaire son gendre. Avant qu'Avitus songeât à monter sur le trône, sa valeur, son éloquence et la considération dont il jouissait le rendirent quelquefois utile à ces Romains,

qui ne savaient plus défendre leur empire délabré que par des négociations honteuses, ou en soudoyant ces barbares que leurs bras éternés ne pouvaient plus combattre. Avitus ménagea plusieurs fois ces tristes sources; ses talents, fruits d'une éducation soignée, sa force prodigieuse et son adresse dans les exercices, contribuèrent à ses succès. Il commença sa carrière publique en 421; ses compatriotes le députèrent vers l'empereur Honorius pour obtenir le redressement de quelques injustices; sa demande lui ayant été accordée, il rendit à Toulonse, près de Théodoric des Visigoths, pour réclamer la liberté de quelques otages; celui charmé par les manières et par la belle assurance du jeune Avitus, fit efforts inutiles pour le retenir au court; mais il lui promit une amnistie qui ne se démentit point. Lorsqu'il fut rétabli dans les Gaules la glorieuse des armes romaines, Avitus appliqua l'art de la guerre sous ce chef habile. En 456, Avitus vivait paisiblement dans l'Auvergne, lorsqu'un corps de Huns, soldés par les Romains, vint verser cette province pour marcher contre les Visigoths, et commit sa route d'horribles ravages. Avitus voulant s'opposer à ces excès, tua beaucoup de ces étrangers, favori du chef des Huns; ce dernier, pour venger son compatriote, défia Avitus, et finit à son tour : ces auxiliaires indisciplinés savaient mieux piller les provinces romaines que les défendre; ils furent taillés en pièces par les Visigoths, mirent le siège devant Narbonne, mais poussèrent leurs succès avec vigueur. Avitus employa le crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Théodoric pour faire consentir ce prince à la paix, et reçut, à la même époque, en 457, le titre de préfet des Gaules que lui

cerna Valentinien. Lorsqu'Attila, quelques années après, fondit sur la Gaule et s'avança jusqu'à Orléans, ce fut Avitus qu'Aëtius employa pour déterminer Théodoric à s'unir à lui contre le redoutable conquérant. Toute la Gaule regardait Avitus comme son appui, et le sceptre d'Occident étant tombé entre les mains d'un Gaulois, Pétrone-Maxime, en 455, celui-ci se hâta de confier le commandement de toutes les milices gauloises à son compatriote; Avitus, aussitôt se mit à leur tête, repoussa les Saxons et les peuples du nord de la Germanie, et revint dans la Gaule Narbonnaise pour contenir les Visigoths qui menaçaient d'une nouvelle attaque. Ce fut là qu'il apprit la mort de Maxime; les Gaulois le proclamèrent empereur; Théodoric II lui offrit son appui; Rome et l'Italie, que Genseric venait de ravager, l'appelèrent à grands cris. Tant de suffrages et l'éclat du trône séduisirent Avitus, qui fut proclamé à Toulouse, en 455, et qui ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat pendant quatorze mois. Étant parti pour Rome avec Sidoine Apollinaire, il se fit reconnaître empereur d'Occident par Marciens, empereur d'Orient; mais il se reposa sur Théodoric du soin de reconquérir les provinces d'Espagne, que Requiarius, chef des Suèves, venait d'envahir. La même année, il fit un voyage en France pour conclure un traité avec les Ostrogoths. Ce fut à cette époque que les Erules, qui depuis devinrent si funestes à l'empire romain, commencèrent à y faire des incursions. Avitus se vit bientôt forcé de combattre Genseric, roi des Vandales. Le comte Ricimer, qui commandait la flotte romaine, défait celle de Genseric, en 456; mais son ambition, excitée par cette victoire, lui fit regarder Avitus avec un

mépris que la conduite de cet empereur parut justifier. Ricimer, de retour en Italie, y fut reçu comme un libérateur. Il profita de la faveur publique pour fomenter une révolte générale, fit déposer Avitus, le combattit près de Plaisance, et le fit prisonnier; on laissa la vie au prince détrôné, et l'obligeant à se faire évêque de Plaisance. Avitus apprit bientôt que le sénat romain voulait le faire mourir; il prit le parti de se réfugier en Avignon; mais il mourut en chemin, fut enterré à Brionde. Il laissa une fille nommée *Papianilla*, qu'avait épousée Sidoine Apollinaire, et un fils nommé *Eccidius*, qui fut préfet des Gaules.

L—S—R.

AVITY. V. DAVITY.

AVOGADRO (ALBERT), poète latin, né à Verceil, florissait au 15^e siècle, et passa une partie de sa vie à Florence, au temps du célèbre Cosme de Médicis, père de la patrie, et non pas de Cosme I^{er}, grand-duc de Toscane, dignité qui ne fut créée qu'un siècle après. Avogadro est auteur d'un ouvrage en vers élégiaques, divisé en deux livres, et intitulé : *De religione et magnificentia Cosmi Medici*, resté en manuscrit jusqu'au 18^e siècle dans la bibliothèque Laurentienne, imprimé, pour la première fois, par le savant Lami, dans ses *Dolice eruditorum*, tom. XII, 1742. L'auteur y traite des églises, des palais, autres monuments élevés par Cosme de Médicis. Il lui donne de grands et justes éloges, mais dans un style qui n'est ni poétique ni élégant. G—i

AVOGADRO (NESTOR - D'AYNA), patrice novarois, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il se rendit célèbre, sous le nom de *Nestor-Esteban da Novarra*. Il florissait dans la dernière moitié du 15^e siècle, et publia un *Lexicon*, ou *Dictionnaire* de

na, dont la dédicace, en vers hexamètres, adressée à Louis Sforce, duc de Milan, fait mention du pape Sixte IV, comme encore existant. Ce lexique, qui jouit d'une grande réputation, parut pour la seconde fois, à Venise, en 1488, in-fol. Il a été réimprimé dans le même format, à Milan, 1493; à Paris et Venise, 1496; à Strasbourg, 1502; à Venise, 1506; et, finalement, à Strasbourg, 1507, in-fol. Dans cette dernière édition, on a ajouté les traités suivants, du même auteur : *De octo partibus orationis*; *Quarundam dictionum et orationum expositio*; *De quantitate syllabarum*; *Emendatio Sulpitii de quantitate syllabarum*.

G—É.

AVOGADRO (LUCIA), femme-poète italienne, qui florissait vers l'an 1560, était fille du chevalier J. Jérôme Albano de Bergame, qui fut ensuite cardinal; elle se distingua, dès sa jeunesse, par son talent poétique, et reçut les plus grands éloges des poètes ses contemporains; elle en obtint même du Tasse. Elle épousa en 1560 le chevalier Faustin Avogadro, de l'une des familles nobles les plus distinguées de Brescia. Devenue veuve huit ans après, elle mourut dans le cours de la même année 1568. Il n'est resté d'elle que quelques poésies lyriques, dans le recueil de *Diversi eccellenti poeti Bresciani*, Venise, 1553 et 1554, in-8°, et dans d'autres recueils. Crescimbeni, (*Istor. della volg. poes.*) trouve que cette muse se distingua par des inventions vives et par la douceur et la facilité de son style. Il cite d'elle plusieurs morceaux qui ne démentent point cet éloge. Il y en a aussi quelques-uns dans la première partie des *Componimenti poetici delle più illustri Rimatorici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12.

G—É.

AVOGADRO (le comte Louis), était un gentilhomme de Brescia, qui montra fidèle aux Vénitiens, ses anciens souverains, pendant la guerre de ligue de Cambrai. Les français étaient campés de Brescia en 1500 ils furent attaqués dans cette ville commencement de l'année 1512, André Gritti, procurateur de St. Marc. Avogadro saisit ce moment pour déterminer ses compatriotes à signer leur loyauté, en chassant les ennemis du milieu de leur ville : il proclama le nom de St.-Marc, et força le comte du Lude à s'enfermer dans la citadelle; mais Gaston de Foix était arrivé de Bologne, par une marche forcée, pour secourir du Lude, et dans la ville, le 19 février, par la citadelle. Le comte Avogadro, à la tête de deux cents citoyens, voulut s'ouvrir un passage au travers des ennemis; mais accablé par le nombre et fait prisonnier, il fut écartelé. Ses deux fils eurent la tête tranchée. La conjuration d'Avogadro, pour délivrer sa patrie, a été représentée par Du Roy, dans sa tragédie de *Gaston Bayard*, comme une perfidie atroce.

S. S.—

AVOGRADO (JÉRÔME), né à Brescia, d'une noble famille, fils d'Alfonse Avogrado, jurisconsulte et quelque célébrité, florissait vers 1486. Il ne se borna pas à cultiver les lettres avec succès, il fut encore, dans sa patrie, l'appui et le Mécène de ceux qui les cultivaient, titre qui lui convenait parfaitement, dit le savant Mazzuchelli, étant également favorisé des dons de l'esprit et de ceux de la fortune. On lui a attribué la gloire d'avoir été le premier à corriger et à publier en entier les œuvres d'architecture de Vitruve. Peut-être, en effet, fit-il la correction sur quelques anciens manuscrits, et en prépara-t-il l'édition.

mais aucun des auteurs qui ont écrit, soit sur les livres imprimés à Brescia en particulier, soit sur l'imprimerie en général, n'ayant jamais eu connaissance de cette édition, il est peu vraisemblable qu'elle ait existé. G—é.

AVOND (JACQUES), originaire de Die, dans le Dauphiné, d'après Goujet et Chalvet. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, né dans la religion réformée, et ayant embrassé le culte romain, il prit l'état ecclésiastique. Il défendit le célibat des prêtres, dans un ouvrage, intitulé : *Poème à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence*, etc., Grenoble, Pierre Fremon, 1651, in-4°. Goujet convient que cet ouvrage prouve plus de zèle que de talent.

W—s.

AVOST (JÉRÔME D'), né à Laval, en 1558 ou 1559, avait une charge dans la maison de Marguerite, première femme du roi Henri IV. Il a traduit de l'italien, de Louis Domenichi, une comédie, intitulée : *Les deux Courtisannes*. Cette pièce n'était point encore imprimée en 1584. Beauchamps, qui en parle d'après nos anciens biographes, n'avait pas étendu ses recherches plus loin. Si l'on s'en rapportait à La Croix du Maine, on serait tenté de regarder Jérôme d'Avost comme l'un des meilleurs poètes de son temps ; mais l'on en jugera bien différemment, si l'on prend la peine de lire le troisième chant de sa traduction de *la Jérusalem délivrée*, que Duverdier a inséré en entier, comme l'un des bons, dans sa *Bibliothèque*. Je ne sais pas si cette traduction a été imprimée à Lyon, par Barthélemy Honorat, entre les mains de qui Duverdier en avait vu une copie. Si elle est imprimée, elle est fort rare, ainsi que les autres ouvrages de d'Avost, dont voici les titres : I. *Les Amours d'Is- mène et de la chaste Ismine*, écrits

premièrement en grec par Eus traduits du grec en italien, par Carassi, et de l'italien en français d'Avost, Paris, Nicol. Bonfons in-16 ; II. *Dialogues des excellences de l'homme, et misères et disgrâces*, trad. de d'Alphonse Ulloa, en français Robert Colombet, 1583, in-8°. *Poésies de Hiérome d'Avost val, en faveur de plusieurs et nobles personnes*, Paris, Agelier, in-8°. ; IV. *Essais sur nets du divin Pétrarque, avec quelques autres poésies de l'inve l'auteur*, Paris, Abel Langelier in-8°. ; V. des *Quatrains de de la mort*, imprimés à Paris Jean LeClerc. La Croix du Maine apprend que d'Avost se proposait de continuer la traduction de Pierre et l'abbé Goujet dit que ce traducteur est assez bon pour se On sera surpris qu'un homme qui avait une place à la cour ait pu trouver le loisir de traduire, avant 26 ans, tous les ouvrages que nous venons d'indiquer ; mais on ne s'en étonne pas davantage, quand on saura que, à cette époque, il avait en portefeuille la traduction du 4^e volume de *de Guevara*, et un autre intitulé : *Les Élités et p. Fleurs*, recueillies de toutes les *vres spirituelles*, de Louis de Lamoignon, qui devait fournir six

AVRIGNY (HYACINTHE F d'), né à Caen, en 1675, entré chez les jésuites en 1691. Sa science était d'une délicatesse remarquable, ayant beaucoup écrit dans la régence des ducs de Bourgogne, on le fit procureur du collège de Caen, emploi peu relevé dans son temps et dans lequel on reléguait ordinairement les sujets qui n'annonçaient ni une grande capacité pour les sciences

ent. C'est dans cette place que le P. d'Avrigny mourut en 1719, laissant en manuscrit des ouvrages qui lui ont fait une réputation parmi les historiens de Louis XIV. Le premier est : *Mémoires chronologiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*, imprimés, 1620, chez Guérin (d'auteur, de ville et d'impression), 4 vol. in-12, réimprimés ensemble à Lyon et à Rouen. L'ouvrage a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716*, Paris, 1725, 4 vol. imprimés en 1757, en 5 vol., par le P. Griffet, avec des additions et des corrections. Nous avons vu ces deux ouvrages tels qu'ils sont sortis de la plume de l'auteur, qui n'est pas obligé par ses supérieurs de les mettre à la révision du P. de la Rivière, qui y fit des changements notables, qu'on assure que le P. de la Rivière, affligé de les voir ainsi en état de mourir de chagrin. Ils contiennent tous les deux par une précision du style, par l'exactitude, par des anecdotes et par des remarques critiques souvent jusqu'à la satire, un développement des faits, plus que fidèle. Les défauts qui reproche tombent principalement sur les *Mémoires ecclésiastiques* furent-ils supprimés à un décret du 2 sept. 1727. L'ouvrage, évêque de Rhodéz, a été suivie, une lettre pastorale sur ces mémoires, qui donne quelques propositions utiles au recueil des *Asser-mémoires* sur l'histoire uni-

verselle n'annoncent pas moins de partialité contre les protestants que les mémoires dogmatiques contre les écrivains de Port-Royal. Les retranchements qu'ils subirent par ordre des supérieurs de l'auteur, eurent principalement pour objet les cruautés exercées dans le Palatinat, qui sont justifiées dans l'imprimé, et les mystères qui couvrirent les mauvais succès de la France, dans la guerre de la succession, que le P. d'Avrigny dévoilait avec beaucoup de franchise. T—D.

AVRIL (JEAN), sieur de La Roche, prieur de Corzé, né au Pont-de-Cé, dans l'Anjou, vivait à la fin du 16^e siècle. La Croix du Maine lui donne la qualité de poète latin et français ; mais il ne cite de lui aucun ouvrage écrit en latin. Suivant ce bibliothécaire, Avril avait traduit du latin, en vers français, les deux premiers livres du *Zodiaque de la vie humaine*, de Marcel Palingène (Pet. Ang. Manzoli) ; mais il n'osa pas publier sa traduction, ayant eu connaissance de celle que Scévole de Ste.-Marthe préparait du même poème. On a de Jean Avril les *Regrets sur la rupture de la paix*, en 1568 ; *Ode sur les victoires obtenues par M^r. le duc d'Anjou*, imprimés ensemble, en 1570 ; *le Bienvenuement* (l'heureuse arrivée), à Monseigneur (le duc d'Anjou,) Angers, René Troisnailles, 1578. On voit, par les titres de ces pièces, que Jean Avril ne laissait passer aucune circonstance de donner aux grands des louanges qui pouvaient bien n'être pas tout-à-fait désintéressées. W—S.

AVRILLON (JEAN-BAPTISTE-ÉLIE), religieux minime, né à Paris, en 1652, mort dans la même ville, en 1729, se distingua dans son ordre, par ses sermons et par ses écrits ascétiques, qu'on lit encore aujourd'hui, parce qu'ils sont pleins d'unction, tels sont : 1. *les Mé-*

ditions sur la sainte Communion, in-12; II. *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12; III. *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent*, in-12; IV. *idem, pour le temps de Carême*, in-12; V. *idem, pour les octaves de la Pentecôte, du St.-Sacrement, de l'Assomption*, in-12; VI. *Commentaire affectif sur le Miserere, pour servir de préparation à la mort*; VII. *Traité de l'amour de Dieu*; VIII. *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J.-C.*; IX. *Pensées sur divers sujets de morale*, etc. Le P. Avrillon connaissait le cœur humain, et avait le talent d'en pénétrer les plus secrets replis. Sa piété a quelque chose d'attachant, qui se communique à ses lecteurs, et son style, clair et touchant, se rapproche quelquefois de celui de Massillon. G—s.

AVRILLOT (BARBE), plus connue sous le nom de M^{me}. *Acarie*, qui était celui de son mari, ou de *Sœur Marie de l'Incarnation*, qu'elle prit en entrant en religion, naquit à Paris, le 1^{er} février 1565, de Nicolas Avriillot, seigneur de Champlâtreux, maître des comptes. Elle montra, dès son enfance, une vertu au-dessus de son âge, et voulut se faire religieuse. Ses parents s'y opposèrent, et lui firent épouser, en 1582, Pierre Acarie, maître des comptes. Son mari, zélé ligueur, sortit de Paris lorsque Henri IV y entra, et la laissa dans la misère, avec six enfants en bas âge. Elle soutint cette épreuve avec une fermeté d'âme qui lui fit beaucoup d'honneur. Sa piété, son zèle pour la religion, lui acquirent une telle considération, qu'elle était consultée dans toutes les entreprises religieuses qui avaient pour objet de réparer les désordres causés par les troubles civils. S'étant crue inspirée du ciel pour travailler à l'établissement des carme-

lites en France, elle s'en ouvrit Dom. Beaucousin, vicaire des châteaux de Paris, qui avait été son directeur, et au P. de Bérulle qui l'éta alors. Cette pensée ayant été jugée venir de Dieu, dans une conférence tenue entre ces deux personnages. S. François de Sales, les docteurs Duval et Gallcmanl, il y fut arrêté qu'on ferait venir d'Espagne des religieuses formées par Ste. Thérèse morte depuis vingt ans, pour exécuter le pieux dessein de M^{me}. Acarie qu'on regarde en quelque sorte comme la fondatrice de cet ordre en France. Devenue veuve en 1613, elle y entra en qualité de sœur converse à Amiens. On voulut, par la suite, la faire supérieure; elle refusa constamment cette dignité, se retira dans le couvent de Pontoise, qui lui devait son établissement, y vécut dans la pratique exemplaire de toutes les vertus, et y mourut saintement le 18 avril 1618. On rapporte que son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. Pie VI l'a mise, en 1791, au nombre des bienheureux. Sa vie a été écrite par le docteur Duval, par le P. Morin, barnabite, et, en dernier lieu, par l'abbé de Montis, Paris, 1778. — Marguerite ACARIE, fille se fit aussi carmelite, vécut comme sa mère, d'une manière très sainte, sous le nom de sœur *Marguerite du Saint-Sacrement*, et mourut à l'âge de soixante-dix ans. M. Trévoux a écrit sa vie. T—d.

AXAJACATL, 7^e. empereur des Mexicains ou Aztèques, second fils de Montezuma 1^{er}, monta sur le trône en 1464. Sa première expédition dirigée contre les Indiens de Quatuman et de Tecomtupique, situés à 200 lieues, au sud de Mexico. Après avoir défaits l'ennemi en bataille rangée, il revint à son triomphe dans sa capitale, suivi d'un

AXE

fole de captifs qui furent sacrifiés à la cérémonie de son couronnement. Il fit ensuite la conquête de Tlatéolco, ville située sur des îlots, au nord-ouest du temple de Mexitli (dieu de la guerre), et qui avait un roi indépendant. Tlatéolco fut réunie dès-lors, par des ponts, à la ville de Ténochtitlan, ou l'ancienne Mexico. Le reste du règne d'Axajacatl fut heureux et pacifique. Ce prince mourut en 1477, et eut pour successeur Ahuitzol, l'un des destructeurs de l'empire. Il avait employé douze ans à soumettre ses ennemis, à étendre les limites du Mexique, et à encourager l'agriculture et les arts.

B—P.

AXELSON (ÉRIC), de la famille Totl; né vassal du Danemarck, il se déclara contre Éric XIII, et passa en Suède pour y soutenir le parti mécontent de l'union de Calmar. Il devint très-puissant dans le pays, et en fut même quelque temps le souverain, sous le titre d'administrateur. Jaloux de Charles Canutson, qui était parvenu à la dignité royale, Axelson se joignit à ses ennemis, et contribua à la révolution qui plaça sur le trône Christian I^{er}, roi de Danemarck. Mécontent de nouveau du gouvernement danois, il rappela Charles, et lui fit rendre la couronne. Charles étant mort en 1470, Axelson appuya de tout son crédit l'élection de Sten-Sture, en qualité d'administrateur. Sture lui céda la Finlande, où il commanda en souverain jusqu'en 1480, année de sa mort. La famille Toth resta en Suède, où elle fit des alliances illustres. Henri Totl épousa Sigride, fille du roi Eric XIV, et son petit-fils, Claude Toth, joua un rôle brillant à la cour de Christine. Cette princesse se proposait de l'élever au rang de duc, et de lui faire assurer le droit de succéder au trône de Suède, dans le cas où Charles Gustave, nommé

AXT

1

prince royal, mourrait sans enfant, mais le chancelier Oxenstiern, et d'autres grands du pays, s'opposèrent à l'exécution de ce projet. C—AU.

AXIOTHÉE. V. NICOCLES.

AXTEL (DANIEL), officier anglais au service du long-parlement, avait été, dans sa jeunesse, garçon de boutique chez un épicier. D'un caractère sérieux, et imbu de bonne heure des principes des puritains, il acheva d'être exalté par les prédications de ses chefs; et, ayant pris du service dans leur armée, il parvint au grade de lieutenant-colonel, et s'opposa formellement à toute réconciliation avec Charles I^{er}. Quand ce prince fut conduit devant ses juges, Axtel commanda le détachement chargé de l'escorter. L'épouse du général Fairfax avait parlé hautement, ainsi que d'autres femmes, en faveur du roi, Axtel cria : « Chassez ces coquines, fustigez-les. » Sur le chemin du roi, quelques personnes, touchées de compassion, crièrent : « Dieu sauve le roi ! » Les soldats d'Axtel crièrent : « Justice ! » Et lorsque, le dernier jour du jugement, quelques-uns crièrent : « Dieu préserve votre majesté ! » les soldats crièrent : « Exécution, exécution ! » Quand la sentence de mort fut prononcée, le roi fut transporté dans une chaise à porteurs au milieu de la rue Royale. Les deux hommes qui le portaient ôtèrent leurs chapeaux par respect, mais les soldats d'Axtel les forcèrent à les mettre sur leur tête. On vérifia dans la suite qu'Axtel avait été jusqu'à battre ses soldats pour faire tenir une pareille conduite; et pendant le procès, il riait et plaisait avec eux, et qu'il les avait excités à brûler devant le visage du prince la poudre qu'il leur avait donnée. Il passa ensuite en Irlande avec Cromwell, obtint le gouvernement de

kenny, et poursuivit rigoureusement les partisans de la monarchie. Lorsque Cromwell se fut emparé ouvertement du pouvoir, Axtel et plusieurs autres officiers donnèrent leur démission à Henri, fils du protecteur, envoyé par lui en Irlande comme major-général; et Axtel surtout montra, dans cette circonstance, beaucoup d'emportement. Depuis cette époque, il vécut en simple particulier, de la fortune qu'il avait acquise; mais il se vit toujours surveillé, jusqu'à la mort du protecteur. Le long-parlement reprit alors son autorité, et Axtel fut nommé colonel par le lieutenant-général Ludlow. Quoiqu'il eût changé d'idées en matières religieuses, et que de puritain il fût devenu anabaptiste, il ne varia jamais dans ses idées politiques. La réputation qu'il s'était faite à cet égard, et son courage bien prouvé, le firent placer à la tête d'une division d'Irlandais, chargée de défendre le parlement contre Charles II; mais lorsque cette division fut arrivée dans l'Yorkshire, Monk lui fit congédier Axtel, ainsi que ceux qui pensaient comme lui, et choisir d'autres officiers. Axtel tenta ensuite, avec le général Lambert et quelques troupes, de rétablir les affaires de son parti; mais il n'y réussit point, et se tint caché, prévoyant bien que le rôle qu'il avait joué dans le procès du roi l'exposerait à être poursuivi. En effet, après la restauration, il fut du nombre de ceux que Charles II excepta formellement de l'amnistie générale. Mis en jugement, il se défendit sur tous les chefs d'accusation avec une grande présence d'esprit. Il fut condamné à mort, ainsi que le colonel Hacker, et souffrit son supplice avec fermeté. On exerça sur son cadavre d'inutiles cruautés; mais on ne priva point sa veuve et ses sept enfants du bien qu'il avait amassé dans le temps de sa prospérité. D—r.

AXTIUS (JEAN CONRAD), médecin allemand, a publié un petit traité sur les arbres résineux conifères, tels que les pins, les cèdres, les sapins, les cyprès, etc., dont on extrait la térébenthine et la poix. Il fait connaître les différentes sortes d'utilité que l'on retire de ces arbres, et cite plusieurs passages des poètes. Ses descriptions sont animées et intéressantes, et son style a de l'agrément. Il y a joint une lettre sur l'antimoine, dans laquelle il accuse calomnieusement Guy-Patin, grand ennemi de ce remède, de l'avoir donné à son propre fils pour s'en débarrasser. L'université d'Éna exigea d'Axtius une rétractation publique, congnée dans une petite feuille réunie quelquefois à son ouvrage intitulé *Tractatus de arboribus coniferis et pice conficiendâ, aliisque ex illis arboribus provenientibus; accessit Epistola de antimonio: Jenæ, typ. Samuelis Krebsii, 1679, in-12.*

D—P—s.

AYALA (PIERRE LOPEZ DE), dans le royaume de Murcie en 1330; d'une famille distinguée, servit sous quatre rois de Castille. Il s'attacha d'abord à Pierre-le-Cruel; mais la conduite de ce prince ayant fait révolter ses sujets en 1366, Ayala prit le parti de Henri de Transtamare. Pierre était revenu dans ses états à la tête d'une armée d'anglais et de navarrois, livra bataille à Henri, le 3 avril 1367, près de Naxara ou Navarette. Ayala fut fait prisonnier (ainsi que Duguesclin), emmené en Angleterre, et renfermé dans un cachot dont il fait description dans son poème intitulé *Rimado de Palacio*, et fut racheté pour une grosse somme d'argent. Henri, victorieux à son tour de Pierre et maître du royaume, nomma Ayala son conseiller et son ambassadeur auprès de Charles V, roi de France.

Jean I^{er}. , fils de Henri, lui ayant succédé, garda auprès de lui Ayala, qui dans la guerre de Portugal, porteur de l'étendard de l'ordre de la Vanda à la bataille d'Aljubarrata, en 1385, y fut encore fait prisonnier, quoiqu'il eût agi en vaillant soldat et en habile capitaine. Jean I^{er}. le nomma son grand chambellan, et grand chancelier de Castille. Henri III, successeur de Jean, garda auprès de lui Ayala, qui mourut à Calahorra, en 1407, sous le règne de Jean II. Ayala était l'homme le plus savant, le plus éloquent et le plus brave de toute l'Espagne, et se faisait distinguer dans les conseils comme à l'armée. Il aimait beaucoup les lettres, et fut presque le seul espagnol qui les cultivât de son temps. Ses auteurs favoris étaient S. Grégoire et Tite-Live. Il avait apporté d'Italie ce dernier auteur, jusqu'alors inconnu en Espagne, et le traduisit en espagnol. Cette traduction fut, au rapport d'Antonio, imprimée à Salamanque, sans nom d'auteur, 1497, in-fol., et réimprimée à Cologne, chez Arnould Birchmann, en 1552 ou 1553. Il avait aussi traduit les *Commentaires de S. Grégoire-le-Grand sur le livre de Job*; le traité d'Isidore, *De summo Bono*; la *Consolation de la philosophie* de Boèce, et l'*Histoire de Troie* de Guy Columna. Il avait composé en espagnol un *Traité de Fauconnerie*, et la *Généalogie de la maison royale*. Il paraît que ces ouvrages et traductions n'ont pas vu le jour; mais, outre le *Tite-Live* d'Ayala, on a encore imprimé de lui, 1. une traduction du traité de Boccace, *De Casibus virorum illustrium*, Séville, 1495, in-fol., Alcalá de Henarez, 1552, in-fol. Ayala n'avait traduit que les huit premiers livres et le chapitre du 9^e., consacré à Artus, roi d'Angleterre. La traduction fut achevée par Alphonse

Garzias de Ste.-Marie, doyen d'églises de Compostelle et de Ségo. II. *Cronicas de los reyes de Casti D. Pedro, D. Henrique II, D. Ju el primero, y D. Henrique terce* Pampelune, 1591, in-fol. Cette première édition ne contient que les règ de Pierre, Henri II, et Jean I^{er}. L'vrage entier a été réimprimé à Sogoc, 1682: il y a une édition Madrid, 1779, 4 vol. in-4°. Ayala avait été témoin des événements qu'il parle. « N'est, dit Antonio, historien » fidèle, et son style est élégant pour » le temps où il écrivait. » A. B.

AYALA (DIEGO LOPEZ DE), c. noine de Tolède, vers le milieu 16^e. siècle, traduit en castillan, et beaucoup d'élégance et de pureté *Philocopo* de Boccace, sous le t de *El Laberinto de Amor*, et l'*écadie*, de Sannazar. Ces deux vrages ont été imprimés in-4°. premier en 1555, le second en 15 ils jouissent de l'estime des littérats espagnols. C—S—

AYALA (GABRIEL), médecin c faculté de Louvain, et médecin p sionnaire de la ville de Bruxelles, vers 1562, a laissé un recueil de latins, imprimé à Anvers, en 15 in-4°, contenant quatre-vingt-épigrammes qu'il avait déjà fait im mer sous le titre de: *Popularia grammata medica*, un livre c légies, etc. L'auteur convient lui-même que ses épigrammes sont un peu longues et peu piquantes; mais il le lecteur de faire attention qu' sont *Medica et Galenica, non Caliana*. — Balthazar AYALA, co de Gabriel, et né à Anvers, en 1 environ, jurisconsulte et auditeur néral des troupes de Philippe II c les Pays-Bas, a donné: *De jure ficiis bellicis, ac militari discip libri tres*, Douai, 1582, in-8°;

vers, 1597, in-8°. — Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, parle de beaucoup d'autres AYALA, qui, la plupart, n'ont composé que des ouvrages de dévotion.

A. B—T.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la maison de Guzman, dans laquelle ce marquisat subsiste encore, naquit vers les premières années du 17^e. siècle, et suivit la carrière des armes. Il était proche parent de Louise de Guzman, dont le mari, Jean, duc de Bragance, venait d'être proclamé roi de Portugal (1640). Ayamonte, flatté d'une telle alliance, oublia la fidélité qu'il devait à son propre souverain, et chercha à susciter une révolution dans la province d'Andalousie, qu'il voulut rendre indépendante de la couronne de Castille, d'accord avec le nouveau roi de Portugal. Le duc de Medina Sidonia, beau-frère de celui-ci, se trouvait gouverneur de cette province, où il possédait des biens immenses. L'Espagne était dans un état de décadence sous le règne du pusillanime Philippe IV; tout concourait à séduire l'ambition du duc de Medina Sidonia, et les circonstances fournirent au marquis d'Ayamonte des arguments assez forts pour ébranler sa fidélité. Mais l'indiscrétion du moine Velasco, qui fut trahi par le confident qu'il avait choisi, fit avorter la conspiration, au moment où elle allait être exécutée. Le comte d'Olivarez fut instruit de tout, et le roi Philippe voulut bien laisser à son ministre le soin d'une affaire, dont les détails et la recherche alarmaient encore plus sa paresse, que le danger n'effrayait son imagination. Soit que le duc de Medina Sidonia ne fût coupable d'aucun acte positif de rébellion, soit que le ministre voulût préserver la fière maison de Guzman, dont il était lui-

même, de la honte de voir traîner l'échafaud celui qui en était le chef, paraît que le marquis d'Ayamonte fit la seule victime sacrifiée, et encore voulut-on jeter une espèce de voile sur la nature du crime qui lui fut imputé. On le flatta de l'espoir d'obtenir sa grâce jusques au moment où la hache du bourreau allait faire tomber sa tête. Il avait pourtant avoué tout, persuadé qu'il ne serait pas moins favorablement traité que le duc, à qui le roi s'était contenté d'ôter le gouvernement de l'Andalousie. Mais on se servit de sa propre confession pour lui faire son procès; il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir. Il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre; il soupersa ensuite à l'ordinaire, et passa toute la nuit dans un profond sommeil. Il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice: il y marcha sans dire un mot, et mourut avec une fermeté digne d'une meilleure occasion (Voy. les articles MEDINA SIDONIA (GUZMAN, duc de), NICOLAS VELASCO, LOUISE, etc., GUZMAN, BRAGANCE, etc.). J. B. E—D.

AYDER-ALY. Voy. HIDER-ALY.

AYESHA, femme de Mahomet. V. AICHAN.

AYGUEBERRE (JACQUES DUMAS d'). V. AIGUEBERRE.

AYLESBURY (THOMAS), né à Londres en 1576, fut créé baronnet en 1627. Il était très-instruit, surtout dans les mathématiques; mais il méritait particulièrement d'être cité pour son noble usage qu'il fit de sa fortune et sa faveur des savants et des gens de lettres. Non seulement il les recherchait et les réunissait chez lui, mais il faisait encore des pensions à plusieurs d'entre eux. Son attachement à Charles I^{er}. l'obligea, en 1642, d'aller chercher

AYL

masyle dans les Pays-Bas, où il mourut, en 1657, à l'âge de 81 ans, laissant une fille qui épousa Édouard Hyde de Pertou, depuis le fameux comte de Clarendon, et un fils (Guillaume), qui fut choisi par Charles I^{er}. pour être gouverneur du duc de Buckingham et de son frère. Guillaume parcourut avec ses élèves les différents royaumes de l'Europe. Ce monarque le chargea du soin de traduire de l'italien en anglais l'*Histoire des guerres civiles de France*, par Davila. Cette traduction, où il eut pour collaborateur sir Charles Cotterel, parut à Londres, en 1647, in-fol. Dans une seconde édition, publiée en 1678, on attribue presque tout l'ouvrage à sir Charles Cotterel. Guillaume Aylesbury mourut à la Jamaïque, dans un âge peu avancé. X—s.

AYLETT (ROBERT), auteur anglais, né au commencement du 17^e. siècle, a publié deux ouvrages en vers, intitulés, l'un : *Contemplations divines et morales*; l'autre : *Suzanne, ou le Procès des deux vieillards*, Londres, 1622, in-8°. On lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, publiée sous le nom d'Aylett Sammes, son neveu. X—s.

AYLIN (JEAN), ou plutôt AILINO, surnommé DE MANIACO, du nom d'un château du Frioul, où il était né, florissait au 14^e. siècle. Il écrivit en latin l'histoire de la guerre du Frioul, *Historia Belli Forojuliensis*. On croit que Maniaco, lieu de sa naissance, avait été bâti à la place où était anciennement la ville de Célina, dont parle Plin, et qui depuis long-temps ne subsiste plus. Aylin était notaire, et ses aïeux l'avaient été au même lieu, de père en fils, depuis l'an 1277. Son *Histoire de la guerre du Frioul*, qui s'étend depuis 1506 jusqu'en 1588, a été insérée, par Muratori,

AYL

11

dans ses *Antiquitates Italiae mediævi*, tom. III, pag. 1187. Ce savant critique avoue qu'Aylin n'écrit ni comme Salluste ni comme Tite-Live, mais c'est ce qu'on ne peut exiger d'un écrivain du 14^e. siècle. Cette histoire contient, relativement à la guerre, en est le sujet, des particularités qui ne se trouvent point ailleurs. G—

AYLMER (JEAN), prélat anglais né à Aylmer-Hall, en Norfolk, v. 1521, d'une famille distinguée. Aylin fut le bienfait de son éducation et la protection de Henri Grey, marquis de Dorset, et depuis duc de Suffolk. Il fit à son tour l'éducation des enfants de ce seigneur, et entre autres de lady Jeanne Grey, si célèbre par sa fin tragique : guidée par elle, elle fit des progrès rapides dans les langues grecque et latine, et lui témoigna beaucoup d'affection. L'attachement qu'il montra pour le protestantisme l'obligea de quitter le royaume sous le règne de Marie. Il y rentra à l'avènement d'Elisabeth sur le trône; mais, malgré son zèle, ses protecteurs et ses talents, s'étant opposés dans ses écrits contre la richesse et le faste des ecclésiastiques, il resta longtemps sans avancement. Il crut de se justifier par la suite, en disant « lorsqu'il était un enfant, il pa » et pensait comme un enfant. » C fut qu'en 1576, qu'ayant été élu évêque de Londres, il commença à déployer plus grande magnificence, entretenant quatre-vingts personnes pour le service de son palais. L'amour de l'argent, l'ambition du pouvoir et l'intolérance religieuse faisaient le fond dominant de son caractère. Ses excès tyranniques à l'égard des jacobins lui attirèrent des reproches; la part même du gouvernement le rendirent tellement odieux qu'il demanda plusieurs fois à résigner

évêché. Il mourut très-riche en 1594, à l'âge de soixante-treize ans, et fut enterré à S. Paul. Parmi plusieurs traits de sa vie, on cite le courage avec lequel il se fit extraire une dent, pour engager la reine Elisabeth à se soumettre à la même opération. Aylmer avait du talent pour l'éloquence de la chaire, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fit bâiller quelquefois son auditoire. S'apercevant un jour en prêchant que la plupart de ses auditeurs étaient endormis, il tira de sa poche une Bible hébraïque, et se mit à la lire tout haut. La nouveauté des sons réveilla ceux qui dormaient, et ils y prêtèrent d'autant plus d'attention qu'ils n'y comprenaient rien. Alors il reprit la suite de son sermon, après avoir fait observer à ses auditeurs combien il était déraisonnable de prêter si peu d'attention à la parole de Dieu, et de la réserver pour un langage dont ils n'entendaient pas un seul mot. Il est auteur d'une *Réponse au livre de Knox, contre le gouvernement des femmes*, et il a aidé Fox dans la traduction latine de l'*Histoire des Martyrs*. S—D.

AYLOFFE (SIR JOSEPH), antiquaire anglais, né vers 1708, d'une bonne famille du comté d'Essex, a publié : *Calendriers des anciennes chartres, etc.*, et des *Archives galloises et écossaises existantes à la tour de Londres*, 1772, in-4°. Il avait entrepris la traduction de l'*Encyclopédie française*, avec des additions relatives à son pays ; mais la première livraison ayant reçu peu d'accueil, l'ouvrage ne fut pas continué. Il a eu part aux éditions des *Collectanea* de Leland, en 9 vol. in-8°, 1770 ; du *Liber niger Scaccarii*, 1771, en 2 vol. in-8°, et il a revu l'édition de 1771 des *Discours curieux*, de Hearn. Il est aussi l'au-

teur de l'*Universal librarian* (l'*Bibliothécaire universel*), et de plusieurs articles intéressants de l'*Archæologia Britannica* (*Mémoires de la Société des antiquaires de Londres*). Il mourut en 1781, âgé de soixante-douze ans. S—D.

AYLON (LUC VASQUEZ D') Voy. FERNAND CORTÈS.

AYM. Voy. HAYM.

AYMAR ou ADEMAR, dernier rejeton mâle des comtes d'Angoulême qui régnaient depuis 866, que Wugrain reçut ce comté de Charles-le-Chauve son parent, mourut en 1118. Aymar et son frère Guillaume s'étaient emparés d'une partie de l'Angoumois, au préjudice de Mathilde, leur nièce, qui cependant se maintint dans l'autre partie sous la protection de Richard duc, et depuis roi d'Angleterre. Guillaume mourut ; Aymar recueillit sa succession, et, en 1191, profitant de l'absence de Richard qui était à la croisade, acheva le dépouillement de Mathilde ; puis, apprenant la captivité du roi d'Angleterre, se jeta sur ses terres avec quelques confédérés. Richard, de retour dans ses états, en 1197, les reprend, et fait la conquête de l'Angoumois. Aymar implora sa générosité, et rentra dans ses terres par un arrangement au moyen duquel il fiança Isabelle, sa fille unique, avec Hugues, fils de Mathilde et de Hugues IX de Lusignan, comte de La Marche. Jean, successeur et fils de Richard enleva Isabelle en 1200, et l'épousa. Après la mort du roi Jean, Isabelle épousa, en 1217, le même Hugues qui elle avait été promise. A la mort de son père, Isabelle apporta à son mari le comté d'Angoulême. En 1306 Philippe-le-Bel, par une transaction avec les petites-filles de Hugues et d'Isabelle, réunit le comté à sa couronne. Louis, second fils de Charle-

AYM

V, créé duc d'Orléans en 1392, eut ensuite le comté d'Angoulême; il échut par succession à Charles d'Orléans, père de François I^{er}; ce dernier, en 1516, érigea ce comté en duché, en faveur de sa mère; et après la mort de cette princesse, en 1531, le duché fut réuni à la couronne. En 1582, Henri III le donna à Diane, fille naturelle et légitimée de Henri II, qui mourut sans postérité en 1619. Ce fut alors que ce duché fut donné à Charles de Valois (*Voy. ANGOULÊME*). A. B.—T.

AYMAR. *V. ADEMAR* et *AIMAR*.

AYMON, comte de Savoie. *Voy. SAVOIE* (maison de).

AYMON (JEAN), et non AYMONE, né en Dauphiné, y fut curé pendant quelque temps, suivit à Rome l'évêque de Maurienne, se fit recevoir protonotaire, alla à Genève où il abjura le catholicisme, puis à Berne, et à la Haye, où il se maria. Après quelques années, il obtint la permission de rentrer en France, et le cardinal de Noailles, qui lui fit avoir une pension, le plaça au séminaire des Missions étrangères, en 1706. Clément, sous-bibliothécaire du roi, avait été son premier protecteur, et le laissait souvent seul dans la bibliothèque confiée à ses soins : Aymon vola plusieurs manuscrits, en mutila plusieurs, et s'enfuit en Hollande en mai 1707. Parmi les manuscrits volés était l'original des actes du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, qu'il fit imprimer à la Haye, avec les lettres de S. Cyrille Lucar et d'autres écrits, sous le titre de *Monuments authentiques de la Religion grecque*, etc., 1718, in-4°; reproduit (sans avoir été réimprimé) sous le titre de *Lettres anecdotes de Cyrille Lucar*, Amsterd., 1718, in-4°. Aymon croyait les actes de ce concile inédits; cependant Ant. Michel Fougère en avait donné une traduction

AYO

latine, 1676, in-12; une autre traduction latine avait paru en 1678, 8°. L'abbé Renaudot releva, dans *Défense de la perpétuité de la foi* raisonnements absurdes, les bévues grossières et les calomnies d'Aymon. 1709, les états de Hollande obligèrent Aymon de se dessaisir de l'original des actes; mais quelques-uns des ouvrages qu'il avait volés ont été perdus. On ignore l'époque de la mort d'Aymon, duquel on a encore : I. *Les Synodes nationaux des Églises réformées de France*, 1710, 2 in-4°; 1636, 2 vol. in-4°. On trouve la traduction de cinquante lettres de Prosp. de Ste.-Croix au cardinal Charles Borromée. II. *Table de la cour de Rome, dans laquelle sont représentés au naturel sa politique et son gouvernement, tant rituel que temporel*, ouvrage satirique et curieux, dont il existe trois éditions également bonnes, la Haye, 1717, 1726, 1729, in-12. On trouve à la fin du volume la *Prophétie de l'Élection des papes attribuée à Malacolla*. III. *Métamorphoses de la Religion romaine*, la Haye, 1700, in-12; de mauvaises traductions des *Lettres et Mémoires du nonce Visconti*, Amsterdam, 1719, 2 vol. in-12; celles de l'ambassadeur Mendoza, 1716, in-12. Il a été éditeur de *Lettres, Mémoires et Négociations du comte d'Estrades, depuis 1668 jusqu'en 1668*, Bruxelles, (la Haye), 1709, 5 vol. in-12; édition tronquée qu'a fait oublier celle que Pros. Marchand donna à Londres (la Haye), 1743, 9 vol. in-12; des *Mémoires et Négociations de la cour de France touchant la paix de Munster*, 1717, in-fol. C'est Nicolas Clément qui a mis en ordre cet ouvrage. A. B.

AYOLAS (JUAN D'), gouverneur du Paraguay, accompagna don Pé

de Mendoza dans la conquête de la rivière de la Plata, fut chargé, en 1536, du gouvernement provisoire de Buénos-Ayres, et continua la découverte du pays, il remonta les rivières de Parana et du Paraguay, combattit les Indiens, les força à la paix, en obtint des vivres et de jeunes indiennes pour peupler la colonie naissante, et fonda la ville de l'Assomption. Confirmé dans son gouvernement par la cour de Madrid, il voulut ouvrir une communication avec le Pérou, entra dans l'intérieur des terres, vers le nord-ouest, avec 200 Espagnols; et, après avoir pénétré par le Chaco et la province de Chiquitos jusqu'au Pérou, il revint au port de Gandelaria, où il ne trouva plus sa flottille, qui venait d'en partir. Il s'établit sur le territoire des Payaguas-Sarigues, qui, s'étant réunis aux Mbayas, autre peuplade d'Indiens sauvages, le surprirent et le tuèrent avec toute sa suite, en 1538. B—P.

AYRAUT (PIERRE), PETRUS ÆRODIUS, né à Angers, en 1536, fut envoyé à Paris pour y faire ses humanités, et alla ensuite étudier le droit à Toulouse et à Bourges, afin de prendre des leçons de Duareus, de Donellus, de Cujas, les trois jurisconsultes alors les plus estimés. Après avoir pris à Bourges ses degrés de bachelier, à l'âge de vingt-un ans, Ayraut revint dans sa patrie, et y enseigna le droit civil; il y plaida aussi plusieurs causes qui firent remarquer son éloquence et son érudition. Revenu à Paris, bientôt après, il y acquit la réputation d'un des plus célèbres avocats du parlement. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, en 1598, in-8°, et Rouen, 1614, prouvent que sa réputation n'était pas usurpée. Il publia, en 1563, neuf nouvelles Déclamations de Quintilien, qu'il ajouta

aux cent trente-six du même auteur déjà publiées; il corrigea le texte en plusieurs endroits, et l'enrichit de notes estimées. Bientôt après, il fit paraître l'ouvrage du *Retrait lignager* composé par François Grimaudet, avocat du roi, à Angers, et il y ajouta une préface, dans laquelle il traite de la nature, de la variété et mutation des lois. Cette préface annonce une plume exercée et une connaissance approfondie du droit civil et du droit canonique. Appelé à exercer, à Angers, la charge de lieutenant criminel, Ayraut fit paraître, avant de quitter Paris, un troisième ouvrage, qui en plusieurs titres, et dont la dernière édition, imprimée à Paris, in-fol., en 1588, est intitulée : *Rerum ab omni antiquitate judicatarum pandectæ*. Ce fut en 1591 qu'il fit imprimer un livre singulier, intitulé : *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, aux choses inanimées et aux contumaces*, in-4°. Il donna, en 1598, des *Opuscules et divers Traités*, in-8°; et la même année, un livre, qui mit le sceau à sa réputation, sous ce titre : *De l'ordre et instruction judiciaire dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusations publiques, consacré à l'usage de notre France*, Paris, in-4°, réimprimé en 1611 et 1612. Dans ce dernier ouvrage divisé en quatre livres, on reconnaît le magistrat éclairé, le bon citoyen, l'homme courageux qui ne craint pas de signaler les vices de l'administration. Convaincu de cette vérité qu'on ne saurait trop répandre, vérité consignée dans le préambule de l'Ordonnance de 1453, « que les royaumes sans bon ordre de justice, n'ont ni durée ni fermeté aucune, » Ayraut fit connaître le danger des nouvelles procédures établies par le chancelier

voy. ce nom). Pierre Ayraut la charge de lieutenant criminel sa patrie, avec tant d'équité et de sagesse, qu'il fut appelé l'*écueil des sages*. Angers s'honora de lui donner naissance, et lui témoigna une haute estime, en lui accordant la charge d'échevin perpétuel. Pendant les troubles de la ligue, il exerça, sous le nom de *syndic*, la charge de président du conseil de cette ville, partageant ses temps entre les devoirs de sa charge et l'éducation de ses enfants; mais rien n'empêcha pas qu'il ne fût assés à servir le parti de la ligue; mais il fut élu maître des requêtes qu'il occupa près du duc d'Anjou, depuis Louis XIII, prouve la confiance qu'on avait en ses principes. Le discours qu'il prononça, en 1589, sur la mort de Henri III, et la lettre qu'il écrivit à Henri IV, pour le déterminer à embrasser la religion catholique, ont mieux encore combien il était attaché à son souverain. Celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à le faire connaître des étrangers, et surtout des protestants, est un traité qu'il fit en français et en latin intitulé : *De jure patrio, ou de la puissance paternelle*, Paris, 1601, in-8°, ouvrage où l'on remarque plus d'intérêt encore l'instruction et la chaleur de sens d'un père au désespoir. Pasquier et Bodin parlent de ce traité avec un grand éloge; Ménage, petit-fils d'Ayraut, et l'un des hommes les plus distingués de son temps, qui a écrit la Vie de son aïeul, en latin, le cite, dans cette occasion, à la suite de Philomèle, qui pleure ses jours qu'on vient de lui ravir.

Ayraut avait épousé Anne de la Roche, fille du médecin de France. Quinze enfants, dont il ne resta que six vivants à sa mort, furent le

fruit de cet heureux mariage. Parmi cette nombreuse famille, Pierre Ayraut distingua dans son fils aîné, dès son bas âge, un esprit vif, pénétrant, et il se glorifiait de trouver en lui un digne successeur. Il l'envoya à Paris, chez les jésuites, qui, charmés des heureuses dispositions du jeune René, mirent tout en usage pour le fixer parmi eux, et le déterminèrent, en 1586, à prendre l'habit de leur ordre. Ayraut, indigné, leur fit sommation de lui rendre son fils. Les jésuites le firent évader, et répondirent qu'ils ne savaient ce qu'il était devenu. Ayraut demanda une enquête, obtint arrêt du parlement, qui ordonna aux jésuites du collège de Clermont de ne point recevoir René Ayraut, et de communiquer cet ordre à tous les autres collèges. Les jésuites n'ayant point obéi à cet arrêt, Ayraut parvint à le faire appuyer par son souverain, et il présente une requête au pape. Le souverain pontife cède à ces pressantes sollicitations, et se fait présenter le rôle où était le nom de tous les jésuites; mais celui de René Ayraut ne s'y trouve pas. Les jésuites l'avaient autorisé à prendre un autre nom. Le secret fut inviolablement gardé, et, malgré la protection de son souverain et celle du chef même de l'Eglise, Pierre Ayraut ne put rien obtenir. Ce fut alors qu'après trois ans de peines et de recherches inutiles, ce père infortuné, espérant de sa plume ce que n'avaient pu lui procurer ses sollicitations, composa son livre, *De la puissance paternelle*. Ce moyen ne lui réussit pas davantage, et la douleur qu'il en éprouva, abrégua ses jours. Il mourut en 1601, âgé de soixante-cinq ans, huit ans avant sa mort, il avait pris la résolution de priver son fils de sa bénédiction, par acte passé devant notaire, en 1595; mais cette même

tendresse paternelle dont il avait donné tant de preuves, surmonta encore son juste ressentiment; car, à sa mort, on trouva parmi ses papiers un écrit dans lequel il donnait à son fils sa bénédiction. Ce fils, au surplus, ne paraît pas avoir justifié les espérances que les jésuites avaient conçues de lui. D'un caractère ardent, obstiné, sacrifiant tous les sentiments de la nature à l'enthousiasme qu'on lui avait inspiré pour son nouvel état, il ne craignit pas de réfuter son père, qui lui avait adressé son livre. Les jésuites, contents de leur succès, mais peut-être honteux de leur conduite, ne jugèrent pas à propos de publier cette réfutation de l'ouvrage de Pierre Ayraut, sous le nom du véritable auteur. Ils la firent paraître sous celui du *Provincial des jésuites de Paris*. On a attribué leur conduite envers Ayraut à un plaidoyer qu'il avait fait contre eux pour les curés de Paris, et dans lequel il les avait fort mal traités. Ce plaidoyer fait partie de la Collection déjà citée. — Son fils René, successivement régent, et enseignant la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différentes villes; recteur à Reims, à Sens, à Besançon, procureur de la province de Champagne, puis de celle de Lyon, mourut à la Flèche, en 1644, après avoir passé par les premiers emplois de son ordre. M—x.

AYRER (JACQUES). Voy. EYER.

AYRER (GEORGE-HENRI), jurisconsulte distingué, né à Meimingen, le 15 mars 1702, mort le 23 avril 1774, à Göttingue, où il était professeur de droit et doyen de la faculté de jurisprudence; il avait fait ses études à Jéna, et la première période de sa vie avait été consacrée à l'éducation de quelques jeunes seigneurs. A l'exemple d'Heineccius, il avait joint l'étude des classiques à celle du droit, et écrivait

en latin avec une élégance remarquable. Il a traduit de l'anglais et enrichi de notes intéressantes, la *Dissertation de Blackwell, sur la prééminence d'anciens*. Ses nombreuses Dissertations dont Adelung a donné les titres dans son *Supplément au Dictionnaire des Savants* de Jœcher, prouvent l'étendue de son érudition, et la solidité de sa logique. La plupart d'entre elles ont été recueillies sous le titre de: *Opuscula varii argumenti*, 2 vol., Göttingue, 1746-47, in-8°, et de: *Syllabus nova opuscul. min. varii argumenti*, ibid. 1752.

C—T.

AYRMANN (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), savant historien, né le 3 mars 1691, à Leipzig, fit ses études à Wittenberg et fut nommé, en 1721, professeur d'histoire à l'université de Giessen: s'était occupé de cette science et de celle du droit, depuis que la faiblesse de sa santé l'avait forcé d'abandonner la carrière de la théologie. Ses dispositions hypocondriaques et les difficultés qu'il rencontra dans les diverses fonctions académiques qu'il eut à remplir, rendirent sa vie peu heureuse; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur: la philologie, l'édition, et en particulier l'histoire de la Hesse, doivent beaucoup à ses recherches; il a publié, sous le nom d'*Emmanuel Sincelus*, plusieurs éditions d'auteurs classiques, entre autres Velleius Paterculus, Jules-César, Suétone: il y a joint des notes savantes. Ses principaux ouvrages sont d'ailleurs: I. *Diss. hist. chronol. de la mort de Dionysius tyrannide*, Giessen, 1726, in-4°.; II. *Introduction à l'Histoire de la Hesse, pendant les temps anciens et le moyen âge* (allemand), Francf. et Leipz., 1733 in-8°.; III. *Disp. de originibus Germanicis, sive temporibus Germaniae priscis, obscuris maximam pte*

AYS

osis, Giessen, 1724, G—T.

H (SAMUEL), laborieux, né à Nottingham, où il étudia sous M. John-son, ayant éprouvé des revers, le jeune Ayscough fut domestique, et devint domestique.

En 1770, un homme avait été son condisciple, dans la misère, le fit venir à lui pour lui procurer un emploi annuaire. Là, ses talents furent à être remarqués, et ses talents augmentèrent jusqu'à ce qu'il fut nommé adjoint bibliothécaire à ceux qui s'adressaient à lui pour ses recherches, s'accordent avec sa complaisance. Il entra dans la bibliothèque et obtint le bénéfice de Champs. Peu de temps après, arrivée en 1805, le roi lui donna le bénéfice dans le comté de Kent.

L'honneur de prêcher pendant six ans, à St.-Léonard, Samuel devant la Société de la Bible lui en anglais: I. *Relevés des lettres d'un fermier de St.-Jean de Crèvecoeur*, Londres, 1744, in-4°, et le *Catalogue même Musée*, 1788, 2 I. *Table de 56 vol.* du *magazine*, celles du *review*, du *British critic*, de *Shakspeare*, etc. Ayscough fut au classement des archives de Londres. — Ayscough (Edouard), officier du docteur Ayscough, mort, et d'une sœur de la même famille: I. *Sémiramis*, 1780, in-8°; II. *Lettres d'un soldat aux gardes, à son ami en prison, contenant quelques re-*

AYT

141

marques sur la France et l'Italie, 1778, in-8°, et une édition des Œuvres mêlées de son oncle, lord Lyttelton, 1775, in-8°. B—A 3°.

AYSGUE. V. ASCOUGH.

AYTA (VAN ZUICHEM VIGLIUS DE), jurisconsulte hollandais, né dans la Frise, en 1507, fit ses études à Deventer, Leyde et à la Haye, et se rendit, en 1522, à l'université de Louvain, pour étudier les lettres grecques. Après y avoir passé quatre ans, il alla continuer ses études à Dôle, où il commença une correspondance avec le fameux Erasme. En 1519, Ayta s'établit à Avignon, pour suivre les cours d'André Alciat. Il obtint ensuite les degrés du doctorat à Valence, en Dauphiné, et suivit son maître à Bourges, où il avait été appelé. Il remplaça Alciat dans cette ville pendant deux ans, lorsque celui-ci fut retourné en Italie. Ayta visita ensuite les écoles de Fribourg, Bâle et Tubingue, passa en Italie, et arriva, en 1532, à Padoue. Lié avec les savants les plus distingués de son temps, et très-instruit lui-même dans la science qu'il avait étudiée sous tant de maîtres fameux, Ayta ajouta encore à sa réputation, par les cours qu'il donna à Padoue, où il fut nommé professeur l'année même de son arrivée. La suite de sa vie n'est qu'une succession d'honneurs et de dignités. Il commença par être official de l'évêque de Munster; passa ensuite à Spire, en qualité d'assesseur de la chambre impériale de justice; de là, il alla occuper, à l'université d'Ingolstadt, la chaire de droit. Charles-Quint l'attira dans les Pays-Bas, et le chargea d'abord d'appuyer, par un écrit, ses prétentions sur les duchés de Gueldre et de Zutphen. En 1544, Ayta fut nommé membre du conseil intime de Malines. En cette qualité, il fut député à Spire, avec le cardinal de Granvelle et d'autres

hommes d'état, pour conclure la paix avec le roi de Danemark, Christiern III, et les ducs de Sleswik-Holstein, Jean et Adolphe. Ayant terminé cette négociation à la satisfaction de l'empereur, Ayta reçut une autre mission pour les affaires de l'empire d'Allemagne. Philippe, chargé par son père du gouvernement des Pays-Bas, nomma Ayta, en 1556, coadjuteur de l'abbaye de St.-Bavon à Gand, puis membre du *Raad van Staaten*. Il reçut aussi une mission pour la cour de France; mais il n'en put atteindre le but, qui était la conclusion de la paix, et il retourna à Bruxelles. Philippe, irrité des entraves qu'il éprouvait dans ses démarches de la part des membres du conseil des Pays-Bas, tenta, vers ce temps, de réformer ce conseil, ou, du moins, de diminuer son autorité. Ayta prévint les troubles que l'esprit remuant de Philippe occasionnerait dans sa patrie, et demanda sa démission; il ne l'obtint qu'après plusieurs sollicitations, en 1565. Les craintes d'Ayta ne furent que trop réalisées dans les années suivantes. Philippe exerça sur les Pays-Bas un despotisme, dont il eut à se repentir dans la suite. Ayta osa faire des représentations au duc d'Albe, et, lorsque celui-ci le menaça de le dénoncer comme un rebelle, Ayta répondit: « J'espère que le roi m'écouterait plus que vous; » mais sachez que je ne crains rien pour ma tête, déjà couverte de cheveux blancs. » Ce n'est pas seulement dans cette occasion qu'il défendit les intérêts de sa patrie. Les preuves qu'il avait données de son attachement à la cause de l'Eglise romaine et du roi d'Espagne, dit l'historien Hooft, faisaient qu'on l'écoutait patiemment lorsqu'il s'exprimait avec franchise et hardiesse sur les affaires d'état et de religion. Avant d'être nommé coadjuteur

de l'abbé de St.-Bavon, il avait été marié avec Jacoba d'Amant, qui mourut sans laisser d'enfants. Dans sa vie ecclésiastique, il fit un noble usage des richesses que lui avaient procurées ses postes honorables: il fonda un hôpital à Zuichem en Frise, et il dota richement, à Louvain, un collège qui fut nommé, d'après lui, le *Collège de Viglius*. Il mourut à Bruxelles, le 1577, âgé de soixante-dix ans. Son corps fut enseveli à Gand, dans l'église de St.-Jean, où, de son vivant, il avait fait préparer sa sépulture. On y a érigé un monument, avec une épitaphe qui rappelle les services essentiels qu'il a rendus à sa patrie. On frappé, en son honneur, plusieurs médailles avec son portrait, dont on peut voir la description chez *Van Toon nederl. Hist.*, tom. I^{er}. Il a écrit beaucoup d'ouvrages, dont une partie est encore manuscrite, et a passé sa bibliothèque dans celle de Louvain. Voici les titres de ceux qui ont été imprimés: I. *Institutiones D. Jurisiani in græc. ling. per Theophilum olim traductæ*, Louvain, 1536, in-4°; II. *Justificatio rationum quas regina Hungariæ, Belgii gubernatrix, contra ducem Clivie assumpsit*, Anvers, 1543, in-8°; III. *Comment. in tit. X. lib. II. instit. testamentis*, Bâle, Louvain, etc.; IV. *Comment. in tit. digest. de rebus creditis*, etc., Cologne, 1585, in-8°; V. *Epistolæ politicæ et historicæ a Joach. Hopperum*, etc., curâ Sûr Abbes Gabbema, Louvain, 1661, in-8°.

D—c.

AZALAIS DE PORCAIRAGUE, femme poète, du 12^e siècle, a été mise dans la classe des troubadours ses poésies, dont il ne nous reste qu'une seule pièce, assez bien écrite, roulait sur l'inépuisable sujet qui occupait les poètes de ce temps, et l'on con-

qu'Azalaïs ne fut pas plus injuste, en se plaignant de l'infidélité des hommes, que les troubadours, en maudissant l'inconstance des femmes. Il paraît qu'elle eut surtout à se plaindre du peu de fidélité de Rambaud, comte d'Orange, troubadour, qui, faisant l'amour en grand seigneur, avait fort peu d'égards pour les femmes d'une classe inférieure : Azalaïs tenait cependant à une famille distinguée de Montpel-

P—x.

AZAMBUZA (Diégo d'), Portugais. Depuis la mort du prince Henri, à qui l'on est redevable des premières découvertes qui ont été faites à la côte occidentale d'Afrique, le commerce des Portugais avait reçu des accroissements considérables. Jean II, petit-neveu de ce prince, qui connaissait les profits immenses que l'état retirait du commerce de la côte de Guinée, parce que son père Alphonse V les lui avait accordés pour l'entretien de sa maison, résolut d'y former un établissement. Il fit choix de l'endroit d'où l'on apportait le plus d'or, et qui, par cette raison, avait été appelé la *Mine*. Diégo d'Azambuza, chargé de l'exécution de ce projet, partit en 1481, ayant douze vaisseaux sous ses ordres, avec des forces suffisantes pour soumettre les habitants, et un nombre d'ouvriers assez considérable; il avait aussi amené avec lui des missionnaires. Son premier soin en arrivant fut de cimenter, par des négociations, la bonne intelligence qui avait existé entre les Portugais et les habitants; ensuite, il débarqua sans difficulté à la tête de sa troupe. Le roi de ces contrées, nommé *Kasamansa*, vint le recevoir, accompagné d'un très-grand nombre de ses sujets. Azambuza lui exposa publiquement les motifs de son voyage; proposa à tous

ceux qui étaient venus au-devant lui de les instruire de la foi chrétienne, et demanda la permission de former un établissement. La première proposition fut acceptée sans répugnance; mais les historiens disent que la seconde fit éclater des manifestations générales de désapprobation. Azambuza appuya cependant avec de nombreuses instances sur ce second article, et le roi finit, malgré le mécontentement de ses sujets, par lui permettre de former son établissement. Les Portugais travaillèrent aussitôt à la construction du fort St.-Georges de Mina. Ce fort fut bâti sur un roc dont les habitants faisaient un usage d'objets de leur culte; les ouvriers furent souvent troublés dans leurs travaux par des attaques imprévues; mais Azambuza parvint toujours à les achever sans effusion de sang. Dès que le fort fut achevé, il renvoya sa flotte en Portugal, et resta encore pendant trois ans pour consolider son établissement, qui, depuis, est devenu plus considérable de cette côte; suite, il revint dans sa patrie. Les historiens portugais donnent de grands éloges à la douceur et à l'intégrité d'Azambuza; ils le rangent parmi un petit nombre d'hommes qui, sans violence et sans concussions, sont parvenus à s'établir au milieu des nations sauvages. Les mêmes historiens prétendent que c'est le premier établissement européen de la côte de Guinée; selon l'opinion la plus généralement reçue, la côte elle-même fut découverte par les navigateurs de leur nation, sous la direction du prince Henri. On a cependant voulu contester cet honneur à leurs compatriotes, et attribuer la découverte des côtes occidentales d'Afrique aux navigateurs du port de Dieppe (Voy. LABAT.) R—1

AZARA (DON JOSEPH-NICOLAS D'), naquit, en 1731, à Barbunales, en Aragon, fit ses études à Huesca, et ensuite à l'université de Salamanque, avec tant d'éclat, qu'il attira l'attention de don Ricardo Wal. Ce ministre de Ferdinand VI lui offrit une place dans la magistrature, dans l'armée ou dans le département des affaires étrangères; don Nicolas, c'est ainsi qu'on l'appelait alors, se décida pour cette dernière carrière. Il s'était familiarisé de bonne heure avec les auteurs romains, et il les possédait assez bien pour écrire en latin avec élégance. Il apprit aussi le grec, qu'il avait d'abord négligé. L'histoire moderne, et particulièrement celle de son pays, fixa son attention; mais son goût dominant l'entraîna vers les beaux-arts, et ce goût fut justifié par l'amitié qui s'établit entre lui et le peintre Raphaël Mengs, amitié qui devint encore plus intime pendant leur séjour à Rome. Le chevalier d'Azara débuta, en 1765, dans la carrière diplomatique; il fut envoyé à Rome, sous Clément XIII, en qualité d'agent du roi pour les affaires ecclésiastiques auprès de la daté-rie. Il obtint bientôt toute la confiance de sa cour; il seconda ensuite efficacement don Joseph Monino, appelé depuis *Florida Bianca*. Lorsque celui-ci fut élevé au premier ministère, le chevalier d'Azara fut de même chargé des affaires, et il ménagea habilement les intérêts de sa cour; il eut part aux négociations relatives à l'expulsion des jésuites. *Florida Bianca* fut remplacé par le duc Grimaldi, qui n'avait ni les mêmes talents, ni la même fermeté que lui. Au surplus, le duc Grimaldi n'avait que le titre d'ambassadeur; le chevalier d'Azara en exerçait véritablement les fonctions. Il se montra toujours l'ami de Pie VI, à qui il donna d'utiles conseils. Aussitôt

après la mort du duc Grimaldi, d'Azara fut choisi pour lui succéder. Pendant près de vingt ans, le chevalier d'Azara et le cardinal de Bernis eurent auprès de la cour de Rome, le plus grand crédit. Azara se lia avec toute cette ville réunissait de plus célèbre et de plus distingué: les cardinaux de Bernis, Albani et Borgia, célèbre antiquaire Winckelmann, Félagincourt, Marini, Visconti, Duthéil, Artéaga, Casti, etc., et aussi les grands artistes Pickler, Canova, Vespato, Angelica Kaufmann, Gawit Hamilton, etc., ont été ses amis. D'Azara se montra le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres: il leur rendait accessibles les bibliothèques, les musées; il leur faisait obtenir du travail ou des places, et il les garantissait des abus de l'autorité. Mengs reçut par lui, du roi d'Espagne, la permission de rester à Rome, en conservant son traitement de 6,000 piastres comme premier peintre du roi. Après la mort de cet artiste, le chevalier d'Azara obtint de sa cour des pensions pour ses enfants, et, pendant son long séjour à Rome, après s'être montré le père de la famille de son ami, voulut encore élever un monument à sa gloire, en faisant publier, chez le célèbre imprimeur Bodoni, et par les soins de Milizia, une magnifique édition de ses Œuvres, en tête de laquelle il plaça lui-même une élégante notice sur sa vie (V. MENGs). Quoiqu'il n'aimât pas les jésuites, et qu'il eût contribué à leur suppression, plusieurs membres distingués de cet ordre, tels qu'Andrés, Requeno, Eximenio, Clavigero, Ortiz, et surtout Artéaga, entretenirent avec lui des liaisons d'amitié, et eurent part à ses bienfaits. Azara eut aussi plusieurs occasions de donner lui-même des preuves de son goût pour les beaux-arts.

A la mort de Charles III, en 1788, il fit ériger, dans l'église de St.-Jacques de la nation espagnole, un temple monoptère d'ordre dorique, dans lequel fut placé le cénotaphe du roi : l'urne était copiée d'après le superbe cénotaphe de porphyre, connu à Rome sous le nom de *Tombeau d'Agrippa*. Ce monument éprouva quelques critiques ; on n'avait encore aucun exemple d'un monoptère carré. Un ami du chevalier d'Azara publia une notice, dans laquelle il faisait mention d'un édifice semblable, qu'éleva Pausanias dans Olympie, à la mémoire d'Oxylus, et cependant les adversaires du chevalier d'Azara ne furent pas pour cela convaincus. Il entreprit, avec le prince Santa-Croce, des fouilles à Tivoli, dans la villa des Pisons ; on y découvrit un grand nombre de têtes, la plupart sans bustes, auxquelles le chevalier d'Azara imposa des noms trop arbitrairement. Plusieurs de ces têtes ont été gravées pour l'édition de sa belle traduction espagnole de la *Vie de Cicéron* par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°, qui est principalement remarquable par la noblesse et la correction du style. Sa principale découverte a été le buste authentique d'Alexandre, dont il a fait hommage à l'empereur Napoléon, et qui est aujourd'hui un des ornements du Musée de Paris ; il trouva encore de jolies peintures à fresque, qui ont été copiées par Mengs, et gravées par Volpato, et deux curieuses mosaïques, dont les élégantes descriptions, publiées par M. Visconti, ont été imprimées par Bodoni. Il avait aussi formé une belle collection de tableaux et une suite de pierres gravées, qui ont paru en Espagne, et dont M^r. Millin a publié les plus intéressantes. Le long crédit du chevalier d'Azara com-

mença à s'affaiblir à l'époque de la révolution française ; il se soutint pendant encore jusqu'en 1796. Les armées occupaient alors le nord de l'Italie, et étaient près de se porter à Rome, où l'ambassadeur français avait été insulté ; d'Azara, envoyé pour implorer la clémence du vainqueur, put atteindre entièrement le but de sa mission. Depuis ce moment, il éprouva plus que des amertumes, jusqu'à ce qu'enfin les Français s'étant rendus maîtres de Rome, il se retira à Florence. Quelque temps après, il fut nommé ambassadeur à Paris. Mais le calme dont il croyait jouir fut bien troublé par une alternative de faveurs et de disgrâces. Après avoir deux fois perdu et recouvré sa place, par des intrigues de cour, elle lui fut enfin ôtée pour la dernière fois, et il mourut bientôt après, le 26 janvier 1804, au moment où il se proposait de retourner en Italie pour reprendre ses études. Ses funérailles furent suivies d'un nombreux concours. Il est sans postérité, et a laissé une collection considérable de meubles précieux de bustes, de pierres gravées et d'autres productions des arts. Le chevalier d'Azara écrivait dans sa langue avec grâce et énergie ; il écrivait aussi en italien et en français avec facilité. Outre la *Vie du peintre Mengs*, on doit un *Éloge funèbre du roi Charles III*, écrit en espagnol ; une traduction espagnole de l'ouvrage de Bowdler sur l'*Histoire naturelle, et la Géographie physique de l'Espagne*, qui a été imprimée deux fois à Madrid traduite ensuite en italien, sur la seconde édition, par Milizia, Parme, 1791, in-4°, 2 vol. D'Azara avait aussi corrigé le texte de la belle édition d'*Alfonsi*, imprimée par Bodoni. Paris, 1791, 2 vol. in-fol., et la publication du poëme posthume du cardinal

Bernis, intitulé : *la Religion vengée*, 1795, in-fol. (Voy. BERNIS). Le portrait d'Azara a été gravé en camée par Pickler, et peint par Mengs. Il avait traduit dans sa langue, le sixième livre de *Pline*, qui traite des arts, et commencé la traduction des *Œuvres de Sénèque le Philosophe*; mais ces écrits n'ont pas vu le jour. M. Bourgoing a composé une notice sur sa vie, 1804, in-8°.

K.
AZARIAS, prophète. Voy. OZIAS.

AZARIAS de Rubéis, savant rabbin d'Italie, dont les ouvrages furent imprimés, en 1574, à Mantoue, in-fol., 1 vol., sous le titre de : *La Lumière des yeux*. Il avait lu les livres des chrétiens avec plus de soin que ceux des auteurs juifs, et en avait acquis une connaissance plus étendue. Il s'était aussi appliqué à l'étude de l'histoire et de la critique. Son ouvrage renferme une Histoire de la version des septante, d'après celle d'Aristée. Il y prétend que cette version n'a point été faite sur le texte hébreu, mais sur une paraphrase chaldaïque remplie de fautes. Nous savons cependant que les paraphrases chaldaïques sont postérieures à la version des septante.

T—D.

AZARIO (PIERRE), notaire, né à Novare, écrivit une histoire des événements arrivés de son temps en Lombardie; elle est intitulée : *Liber gestorum in Lombardia et præcipue per Dominos Mediolani*; elle commence en 1250, et finit en 1262, temps où il paraît que l'auteur écrivait. Cette histoire ou chronique a été imprimée, pour la première fois, dans le tom. IX, part. VI du *Thesaur. antiquit. Italiæ*, de Pierre Burmann, ensuite dans le tom. XVI., des *Scriptores Rerum Italicarum*, de Muratori. On a encore du même auteur : *De bello Canapiano et comitatu Masini*, qui se

trouve dans le même de Muratori, à la suite de l'ouvrage.

AZEVEDO (Do) roi des Indes, d'abord général des Portugais au Ceylan, reconnu la conquête du Portugal et lui fit prêter serment, en 1597; mais, en 1612, Azévedo se réfugia à Malacca, où il fut ensuite rassemblé qui força les Chingalais de venir, et committes dans cette île. Élu après à la vice-royauté, gouverna avec vigile armements, et fut donné de favoriser la royauté expirée, il fut en 1617, et y fut accusé de concussion et trahison, il mourut.

AZEVEDO (IGOR) des plus illustres fau naquit à Porto, l'ajour de tous les avantait sa qualité de f sacrifice en faveur çois, et entra dans l à Coimbre, en 154 les abstinences et l que ses supérieurs l'exhorter à être un lui-même. On ouvri Lisbonne, le nouve Antoine. Azévedo e teur, quoiqu'il n'eût six ans. Le zèle qu cette charge, même les plus pénibles, qui en furent témoin dans la rue auprès reux dont la mal suite de leurs déb

fair tous les passants, et même leurs parents, Azévédo, touché de leur sort, et ne consultant que son zèle, les chargea l'un après l'autre sur ses épaules, et les porta à l'hospice, où il resta auprès d'eux jusqu'à leur dernier moment, en leur prodiguant tous les secours, et en les préparant à la mort, par la confession de leurs fautes. L'archevêque de Brague, informé de la sainteté des mœurs d'Azévédo, le fit demander pour l'accompagner dans la tournée qu'il était sur le point de faire dans son diocèse. Nommé recteur des jésuites de Brague, et fatigué, dit son historien, des marques de vénération dont il était l'objet, il demanda à être envoyé aux missions des Indes. Il s'embarqua pour le Brésil, n'emportant avec lui qu'un zèle ardent pour la religion et pour le bonheur de ses semblables. Sa mission dura trois ans, et eut le succès qu'on en devait attendre. Il travailla sans relâche à civiliser les sauvages, et à donner à ses confrères l'exemple d'un vrai missionnaire. A peine de retour à Lisbonne, il songea déjà à une seconde mission; il alla à Rome pour rendre compte de son voyage au chef de l'Église, et il obtint l'approbation de ses nouveaux projets. Azévédo retourna en Espagne et en Portugal, avec la permission de choisir pour compagnons tous les jeunes jésuites qu'il jugerait propres aux missions. Après avoir parcouru les collèges de ces royaumes, et emmené un grand nombre de jeunes gens pour l'accompagner aux Indes, il s'embarqua avec trente-neuf jésuites à Lisbonne, en 1570, sur un vaisseau marchand, laissant les autres sur une escadre qui devait suivre le convoi. Aux environs de l'île de Palme, le vaisseau portugais fut attaqué par Jacques Sourie de la Rochelle, vice-amiral de la reine de Navarre, et zélé calviniste.

Le capitaine portugais, croyant que son équipage ne suffisait pas pour la défense de son vaisseau, voulut armer les jeunes jésuites. Azévédo s'y opposa; mais il ne cessa d'exhorter les matelots au combat, et d'employer les religieux aux divers besoins du vaisseau que Jacques Sourie avait déjà entouré de son escadre. Trois Français tentèrent l'abordage; mais n'étant pas suivis des autres, ils furent pris par les Portugais, décapités et jetés dans la mer en présence de Sourie qui n'en devint que plus furieux; il fit sans relâche tirer sur le vaisseau. Le capitaine et plusieurs matelots furent tués, ce qui obligea le reste à se rendre. Sourie n'assouvait sa rage que sur les jésuites, tant par esprit de secte, que parce qu'il les regardait comme les auteurs de la mort des trois hommes de son équipage. Azévédo et les trente-neuf missionnaires furent massacrés de la manière la plus barbare, et leurs corps, mutilés et jetés dans la mer. Cette cruauté fit beaucoup de bruit en Europe. En Espagne, on considéra dès-lors les victimes de Sourie comme martyrs. Jacques Courtois dit le Bourguignon, peintre et jésuite, fit de leur mort le sujet d'un tableau. En 1742, l'Église publia enfin la bulle qui proclamait Azévédo et ses compagnons martyrs. Deux jésuites, Jean de Cordara et le Père de Beauvais, ont écrit la Vie d'Azévédo. C'est l'ouvrage du dernier que sont extraits les détails qu'on vient de lire. Il a su cependant les dépouiller du ton merveilleux qui caractérise les récits jésuites, toujours empressé de relever la gloire de son ordre. D—G

AZÉVEDO (Louis d'), né à Chaves en Portugal, l'an 1573, et entré dans l'ordre des jésuites, l'an 1591, et, après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de recteur à Ta-

il fut envoyé, l'an 1604, avec d'autres missionnaires, en Éthiopie. Pendant trente ans, il y convertit un grand nombre de naturels, et il y mourut en 1634. Il s'était tellement familiarisé, pendant ce long séjour, avec les langues du pays, qu'il fut en état de traduire, conjointement avec Louis Caudeira, le *Nouveau Testament* et le Catéchisme, en langue amharique, et de faire une version éthiopienne des ouvrages ecclésiastiques de Tolète, Vibera et Natalis. Azévédo composa aussi une grammaire de la langue amharique. —AZEVEDO (Sylvestre d'), dominicain, autre missionnaire portugais, entreprit, en 1580, le voyage de Camboje, et y prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'un grand nombre de naturels, et plusieurs personnes de la cour du roi de ce pays, se firent baptiser. Le souverain favorisa lui-même le zèle du missionnaire, et l'engagea à écrire, dans la langue du pays, un traité sur la religion chrétienne: *De mystoriis fidei christiane*. Azévédo mourut, en 1589, quatre ans après avoir achevé cet ouvrage. D—G.

AZNAÏ, comte de la Vasconie française (Gascogne), chargé en 824, par Pepin, roi d'Aquitaine, d'étouffer la révolte des Vascons navarrois, réussit, fut ensuite attaqué par les Maures, fait prisonnier, et délivré par ces mêmes Vascons, qui le désiraient pour chef. Mécontent de Pepin, Aznar repassa les Pyrénées en 851, s'empara d'une partie de la Navarre, et, à la faveur des troubles qui agitaient la France à cette époque, il se maintint dans son usurpation jusqu'à sa mort, en 836. Sanche, son frère, lui ayant succédé, conserva la souveraineté de la Navarre, sous le titre de comte, et la transmit à son fils Garcias, dont le successeur (don Garcias) paraît avoir porté le premier le titre de roi en 857.

Aznar, dont l'origine fut ainsi la tige des Navarre, la plus au des Espagnes, après

AZO, ou AZON 12^e. siècle. Lorsqu'il fut nommé par le pape pour enseigner le droit à Bologne, il devint très-fameuse par ses disciples, et sa réputation de cette ville, qui suivit les leçons, passa bientôt son chef d'une école à Bologne. Il mença par enseigner à Bologne sa patrie. Obligé de quitter la ville par les vexations de ses rivaux, pour la gloire, il vint à Montpellier, où lui donna la chaire de droit. Il occupa Placentin, jusqu'à sa mort. Azon, violent pendant la dispute, et dans la discussion, mais sage et profond juriste, augmenta pas moins sa réputation à Montpellier. Les docteurs de Bologne furent rappelés dans leur patrie pour peupler leurs écoles, et depuis son retour dans ses *Recherches* sur le droit, livre IX, chap. 59, on trouve d'Azon, une version de la loi et réfutée par les docteurs de Bologne. Azon mourut à Bologne et fut enterré à Bologne le 1416, par l'inscription, celui élevé en 1200, et détruit; c'est dans qu'on l'appelle la loi des *consultes*. Ses ouvrages sont le *Somma Azonis*, le *Digesto* et sur le droit à Spire, en 1482, in-

A Z P

posés dans un siècle encore barbare, sont encore utiles à consulter, en raison de la profonde érudition de ce savant jurisconsulte. (V. Fr. ACCURSE.) K.

AZPILCUÉTA. Voy. NAVARRE.

A'ZYMÉT-GUÉRAÏ, 56^e. khân, fils de Fethh-Guéraï, khân de Crimée pendant la guerre des Russes avec les Turks, fut choisi par le dyvân pour remplacer Ceym-Guéraï, au commencement d'octobre 1764. La conduite des Russes à l'égard de plusieurs de ses prédécesseurs avait indisposé A'zymét, et il voulut renvoyer le consul qu'ils entretenaient à Bâghitchéh - Séraï. Ceux-ci cherchèrent à se concilier son amitié par des présents; ils lui offrirent de magnifiques pelletteries et mille roubles. L'avidité et le goût du repos déterminèrent le khân à recevoir ces présents et à vivre en bonne intelligence avec ses voisins. Au mois de mars 1765, il reçut ordre de se rendre à Constantinople pour prêter le serment accoutumé, et pour se concerter avec le dyvân sur différentes affaires importantes. On imagina aussitôt qu'il allait être déposé; l'invitation faite à l'ancien khân de se rapprocher de la capitale donnait un nouveau degré de probabilité à cette supposition; cependant A'zymét-Guéraï fit une entrée très-pompeuse le 29 juin 1765, reçut le meilleur accueil du grand-seigneur, et s'en alla très-mécontent des ministres et des officiers de la cour. Il eut les plus grandes peines à obtenir d'eux une vaine promesse d'obliger les Russes à détruire les forts de Kabartah, extrêmement incommodes et dangereux pour la Crimée. Ces viles représentations lui devinrent funestes, et il fut déposé au mois de mars 1767. Nous ignorons l'époque de sa mort. L—s.

A Z Z

1

AZYZ-BILLAH (ABOU-MANSO NÉZAR), 5^e. khalyfe fathémite, quit à Mahdyéh, le 14 de moharr 344 (10 mai 955 de J.-C.), et s céda à son père, Moëzz - Iédinill l'an 365 (975-6). Ce prince, l'un plus distingués de sa maison, ajo à son héritage Emesse, Halep, L mah et Chéizer. La prière se fit son nom à Moussoul et dans le men, et ses armes et ses vertus inrèrent aux peuples voisins la crai et le respect. Il se proposait d'ac ver la conquête de la Syrie, lors la mort le frappa à Bilbéis, le 28 ramadhan 386 (14 octobre 996 J.-C.), après un règne de vingt ans, qu'il signala par la construct d'un grand portique dans le palais khalyfes au Caire, de plusieurs m quées et autres édifices. Ce fut lui dirigea les études d'Ibn - Younis l'astronomie, et lui fournit les inst ments nécessaires à ses observati A un grand amour pour les scienc à la générosité envers ceux qui les tivaient, il joignait un courage à t épreuve, une clémence rare chez princes d'Orient, et la tendresse d père pour ses sujets. On rapp qu'un poète ayant fait des vers ir rieux contre son vizyr, dans lesq il était lui-même attaqué, le mini vint lui demander vengeance. Az après avoir lu les vers, lui dit : « C » me j'ai part à l'injure, je désire » vous preniez part avec moi au » rite du pardon que je lui accord Ce khalyfe avait épousé une fen chrétienne qu'il chérissait, et do fit les deux frères patriarches, d'Alexandrie et l'autre de Jérusal — Son fils, Hakem Bamrillah, succéda. J—s.

AZZ-EDDAULAH BOKHTY. prince Bouïde, succéda à Mo Eddaulah, son père, le 17 de

2^e., 356 de l'hég. (1^{er}. avril 967), et régna, comme lui, sur l'Ahwâz, le Khouzistan et Baghdâd. Moézz-Eddaulah, avant de mourir, lui avait donné de fort bons conseils; mais il s'abandonna à la débauche, s'entoura de bouffons et de chanteurs. Il s'engagea bientôt de violentes guerres entre les Turks et les Deilémytes, ses partisans. Les deux partis se battirent pendant cinquante jours sur les frontières de Wâcith, et le plus souvent la victoire resta aux Turks. Adhad-Eddaulah, instruit de leur succès, marcha en diligence contre eux, et joignit Azz-Eddaulah dans Wacith. L'arrivée de ce prince fit changer la fortune. Les Turks prirent la fuite vers Baghdâd, où Adhad-Eddaulah vint les assiéger; il attaqua la ville à l'orient, tandis que Azz-Eddaulah l'attaquait à l'occident: enfin, il la prit, et songea aussitôt à s'assurer le fruit de sa victoire. La révolte des troupes lui en fournit l'occasion. Elles exigeaient d'Azz-Eddaulah la paie de leur solde. Ce prince, dans l'impossibilité de les satisfaire, eut recours à Adhad-Eddaulah, qui lui conseilla d'abdiquer. Azz-Eddaulah obéit, et son astucieux cousin, après avoir publié que, pénétré lui-même de son incapacité, il s'était démis de son autorité, le fit jeter dans les fers. Morzéban, fils d'Azz-Eddaulah, instruit de cette perfidie, écrivit à Rokn-Eddaulah pour lui demander justice. Ce prince, irrité contre Adhad-Eddaulah, lui ordonna de remettre en liberté Azz-Eddaulah, et de lui restituer ses possessions. Adhad-Eddaulah proposa en vain de lui céder le Farès pour l'Irâc; il fallut obéir ou combattre contre un père. Dès que Rokn-Eddaulah fut mort, Adhad-Eddaulah renouvela ses propositions à Azz-Eddaulah; et celui-ci, trop faible pour résister, prit la fuite

vers la Syrie, laissant la libre possession. Il rencontra dans Ben Nâssir-Eddaulah, suada de s'emparer régnait Abou-Tag Eddaulah, son frère, truit du conseil de Azz-Eddaulah de dans Baghdâd, s'il Hamdân. Azz-Eddaulah cette promesse, rend les mains d'Abou-Taghleb se dirigea, mais Adhad marcha contre, et les deux contrèrent près de chawâl 367 de l'hég. Après une résistance, d'Abou-Taghleb, fuite, et Azz-Eddaulah vainqueur, même jour. Ainsi trente-six ans, un qui s'était souillé par trahison. Assimilé l'aveuglement avec ses passions, la nation encore donné, par ses un autre trait de ses plus forts d'entre le taureau par ses courages. Adhad-Eddaulah de s'être débarrassé, fit emprisonner, trouvèrent moyen fers, et se mirent en Samsam-Eddaulah, mais ayant été défaits prisonniers. Le vainqueur d'entre eux, et leurs talents, le plus dangereux en condition élevée parmi Samsam-Eddaulah captifs fut proclamé

A Z Z

lice, et tua Samsam-Eddaulah, l'an 588 de l'hég. (998 de J.-C.), près de Chyrâz. Cependant, aucun des quatre fils d'Azz-Eddaulah n'a occupé le trône; car Bohâ-Eddaulah. (*Voy.* ce nom) succéda à Samsam-Eddaulah. J—N.

AZZANELLO (GAÉGOIRE), né à Crémone, vivait à la cour de Jean-Galéas Visconti, premier duc de Milan; il a laissé un recueil de lettres, conservées en manuscrit à la bibliothèque Ambrosienne. La première de ces lettres, datée de Milan, le 10 septembre 1595, a été publiée par Arisi, dans le tom. I^{er} de la *Cremona litterata*. L'auteur décrit les cérémonies qui eurent lieu lorsque l'empereur Venceslas accorda à Jean-Galéas le titre de duc de Milan. Azzanello eut un frère, nommé Pierro, dont Arisi cite deux ouvrages dans le livre ci-dessus, savoir: I. *Commentaria in Galeum et Avicennam*; II. *Compendium statul patrie*, anni 1432; mais sans dire s'ils sont imprimés ou non. G—É.

AZZARI (FULVIO), né à Reggio, en Lombardie, florissait vers l'an 1575; il prit le parti des armes, et parvint au grade de capitaine. Il a écrit, en latin, une histoire de son pays, divisée en plusieurs livres. Guasco, dans son *Histoire littéraire de Reggio*, et Veltriani, dans ses *Dottori Modanesi*, la citent souvent, quoiqu'elle n'ait jamais été imprimée; il en a seulement paru un abrégé, publié par Octave Azzari, frère de l'auteur, à Reggio, 1623, in-4°. G—É.

AZZI (FRANÇOIS-MARIE DEGLI), gentilhomme d'Arezzo, et chevalier de St.-Etienne, naquit le 6 mai 1655. Il fut en grand crédit dans sa patrie, et revêtu de tous les emplois honorables qui ne s'accordent qu'aux citoyens les plus distingués. Il faisait ses délasséments de la poésie, et fut non seu-

A Z Z

1

lement membre d'une académie à Arezzo, mais l'un des fondateurs de la colonie arcadienne qui s'y établit, et il prit le nom d'*Orenio Batilliano*. Il a laissé le recueil suivant: *Genesi, e alcuni sonetti morali*, Florence 1700, in-8°. Ce n'est point, comme on pourrait le penser d'après le titre, une traduction de la *Genèse*, mais un abrégé mis en sonnets, dont chaque sonnet est précédé d'une exposition en prose; ces sonnets sont suivis de poésies narratives sur différents sujets. Cet auteur, qui mourut le 8 septembre 1700, avait entrepris une traduction d'*Homère* en octaves. Il n'eut pas le temps de l'achever. G—É.

AZZI NE'FORNI (FAUSTINA DEGLI), née à Arezzo le 1^{er} mars 1650, soeur de François-Marie degli Azzi, fut une des femmes-poètes les plus illustres du 17^e siècle; elle fut reçue à l'académie des Arcades, sous le nom de *Selvaggia Eurinomia*, et à celle de Forzati d'Arezzo, sous celui de la *Consolata*. Elle a publié un volume de poésies sous le titre de *Serto Poetico*, Arezzo 1694 et 1697, in-4°. Ce recueil, dédié à la grande-duchesse de Toscane, Béatrix de Bavière, contient des odes, des sonnets, des églogues, des madrigaux, etc. L'auteur, qui mourut dans sa patrie, le 4 mai 1724, appartenait à presque toutes les académies d'Italie. Ses autres productions sont éparpillées dans divers recueils, tels que ceux de *Rimatrici viventi*, publiés par Recanatini, Venise, 1716 in-8°; des *Rimati d'ogni secolo*, par la comtesse Bergami, Venise, 1716, in-12, etc. Ce dernier recueil ne contient d'elle qu'une ode et deux sonnets; on trouve dans l'autre six de ses sonnets, tous sur des sujets de piété. G—É.

AZZO (ALBERTO), seigneur de Canossa, feudataire de l'évêque de Reggio, construisit sur le rocher

Canossa une forteresse presque inexpugnable, où il donna un refuge à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, et depuis femme d'Otthon I^{er}. (*ADÉLAÏDE*.) Il y fut assiégé par Bérenger II en 956. Ludolfe, fils d'Otthon, vint le délivrer. Cet empereur, pour le récompenser, lui donna, en 962, les villes de Reggio et de Modène, et l'éleva au rang de marquis. Il paraît qu'il vivait encore en 978. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde. Deux branches collatérales de cette illustre et antique maison subsistaient encore le siècle dernier, l'une à Vérone, l'autre à Reggio de Modène. Cette dernière s'est éteinte dans la personne de Catherine Canossa, mariée en 1753 au comte Christofano Torelli, de la famille des comtes de Guastalla, et morte le 19 mars 1783. Elle et son époux se signalèrent par leur munificence et leur charité lors de la grande inondation du Pô, en novembre 1765; ils recueillirent dans Guastalla tous les habitants de la rive droite, dont les demeures étaient submergées; ils les logèrent et les nourrirent jusqu'à ce que les eaux fussent retirées.

S. S—1.

AZZOGUIDI (TADDEO), Bolognais chef du parti de l'évêque, et l'homme le plus considéré de Bologne, fit recouvrer la liberté à sa patrie le 20 mars 1576, et, en chassant les troupes de l'Église qui occupaient cette ville et ses forteresses, il déploya autant de modération et de générosité que de prudence et de courage; cependant lui-même fut exilé dès l'année suivante, pour avoir voulu étendre l'amnistie accordée aux rebelles jusqu'aux Pepoli, qui avaient été autrefois seigneurs de Bologne.

S. S—1.

AZZOGUIDI (VALÈRE-FÉLIX), Bolognais qui florissait vers le commence-

ment du 18^e siècle, a vrages suivants: *I. L'ate civitatis Bonon Etruscorum sedis, quisitio*, Bologne, préiend y démontr Bologne est plus i siècles que celle de *nologica et apolo super quæstiones historiam excitata* 1720, in-4°. Dans dont on trouve un *Acta eruditorum*, 1721, page 246, fixer les années pr sance et de la mort et patriarches nom nèse, en appuyant ses preuves sur le Vulgate, et en sout même texte. — Ent littérateurs qui ont p l'on distingue les de AZZOGUIDI, Bologn Pétrone, en 1475, *Fie de Ste. Cathe Le Livre de la can Sainte*, Rome, 167 prend que cette vic toine; Marie AZZO ventuel de l'ordre d à Bologne en 1697, se distingua dans la bibliothécaire de so raire, en 1757, les toine de Padoue, d'après un manuscri une préface et des l'histoire de la vie saint, écrite par Si volume est intitulé *Ulyssiponensis, co ni, sermones in Ps pho nunc primum i Bologne 1757, in-AZZOLINI (De*

A Z Z

le jeune, pour le distinguer du cardinal Décius Azzolini, son parent, qui mourut en 1587, naquit à Fermo, le 11 avril 1623, fut aussi nommé cardinal, le 2 mars 1654, et mourut à Rome en 1689. Il publia, en italien, des réglemens pour la tenue du conclave, qui furent ensuite traduits en latin, sous le titre suivant : *Aphorismi politici, quæ in conclavi observanda habeat cardinalis pontificium axioma ambiens, hujusque desiderius favens. Opus incomparabile, ex italico in latinum translatus à Joachimo Heringio*, Osnabrugh, 1691, in-4°. Il eut du talent pour la poésie, comme le prouve une *canzone*, imprimée d'abord dans les recueils du temps, et réimprimée, par Crescimbeni, dans le tome IV de son *Histoire de la Poésie vulgaire*. Muratori lui a aussi donné le titre d'excellent poète, dans sa *Vie du poète François Lemene*, dont le cardinal Azzolini fut un des principaux protecteurs. G—é.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo, d'une famille noble, fut un des poètes italiens les plus distingués du 17^e siècle; il était neveu du cardinal Décius Azzolini, dit *le vieux*, et oncle de l'autre cardinal du même nom, qui est l'objet de l'article précédent. Il embrassa comme eux la carrière ecclésiastique; Urbain VIII le

A Z Z

1

nomma son secrétaire et le fit conseil d'état. Le talent et le zèle qu'il déploya dans ces deux places engagèrent le pape à lui donner, en 1630, l'évêché de Ripa Transona, et celui de Narni, en 1632; il allait l'élever au cardinalat, quand une mort prématurée l'enleva, au mois de novembre la même année. On a de lui : I. *Stannelle nozze di Taddeo Barberini e di D. Anna Colonna*, Rome, 1630, in-8°; II. *Satira contro la lussuria*, imprimée dans un choix de poésies italiennes. Venise, 1686, in-8°. Crescimbeni, dans son *Histoire de la Poésie vulgaire*, et Bianchini, dans son *Traité de la Satire italienne*, mettent l'auteur au rang des poètes satiriques les plus célèbres qui ont écrit dans ce genre sérieux. Cette satire, où il expose en effet des beautés, parmi beaucoup de défauts qui tiennent au mauvais style de ce temps-là, est sous la forme d'un dialogue entre Apollon et l'auteur. Le poète et le dieu sont du même avis sur le vice qu'ils attaquent, et le style est si fertile que la pièce est de 1500 vers. Les stances d'Azzolini, les noces de Taddée Barberini, et d'autres productions, que l'on dit nombreuses, sont restées manuscrites et sont conservées dans différentes bibliothèques d'Italie. G—é.

B

BAAN (JEAN DE), peintre, naquit à Harlem, le 20 février 1633. Privé, dès l'enfance, de son père et de sa mère, il fut élevé par son oncle Piemans, peintre peu connu. Baan qui avait annoncé pour les arts un goût très-vif, étudia sous Jacques de Backer, lorsqu'il eut perdu Piemans, et, à dix-huit ans, il s'adonna au portrait, prenant

pour modèle Van Dyck. En 1660, il se rendit à la Haye, où il peignit plusieurs personnages de la cour. Le succès de ses ouvrages le fit appeler en Angleterre, où il donna de la jalouse au peintre Lely. Il retourna ensuite en Hollande, et envoya son portrait au grand-duc de Toscane, qui le paya, et le fit placer dans sa galerie.

parmi ceux des peintres célèbres. Mandé à Utrecht par Louis XIV, alors maître d'une partie de la Hollande, et qui voulait avoir son portrait de sa main, il s'en excusa, et le monarque français sut apprécier les motifs de son refus. Baan refusa aussi le titre de premier peintre de l'électeur de Brandebourg, et une pension de 6,000 florins. L'amour de la tranquillité lui fit proposer, pour cette place honorable, Jean van Swel, son neveu, et le plus habile de ses élèves. Parmi les nombreux portraits de personnages distingués que Baan fit ensuite, on remarque ceux du prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, et de son frère le duc d'York. Cet artiste, qui faisait un noble emploi de la fortune qu'il devait à ses talents, qui tenait table ouverte pour ses amis et surtout pour ses confrères, aurait dû être respecté par l'envie : il ne le fut point. Le premier peintre de la cour de Frise avait vu avec peine que de Baan fût venu faire des portraits dans cette contrée : il le suivit secrètement à la Haye, et attenda deux fois à ses jours. De Baan fut d'abord sauvé par son chien qui le suivait partout, et ensuite par un ami qui entra chez lui au moment où l'assassin avait déjà le poignard levé sur lui. Dans une autre circonstance, de Baan ne put échapper à ses ennemis qu'en perdant un doigt de la main droite. En 1692, on répandit le bruit qu'il avait perdu la vue ; pour prouver la fausseté de ce bruit, il fit le portrait du prince d'Anspach-Brandebourg. Baan mourut à la Haye, en 1702. La plupart de ses portraits sont en Hollande. Celui du prince de Nassau-Ziegen, que le roi de Prusse acquit de la fille de Baan, est regardé comme son chef-d'œuvre. Il fut père de huit enfants ; Jacques de Baan, qui, ayant suivi la même carrière, y avait

déjà obtenu de grand à Rome, en 1700, vingt-sept ans.

BAARDT (PIERRE) poète flamand du 17^e siècle, deux poèmes, dont *Triton de Frise*, l'occasion de la prise de la Fernambourgricature pratique nier est estimé, et par quelques personnes de Virgile ; d'autre cet ouvrage, écrit que comme un traité du poète latin. publié un volume sur per Marchand accusé dans son *Nebula* in-8°, copié infidèlement, l'ouvrage de même titre. — BAARIS consulte à Bruxelles siècle, a laissé quelques sur la jurisprudence Cologne.

BAASA, fils d'Issachar, était gé de Nadab, roi d'Is tué ce prince en tra Gébéthon, il usurp mier usage qu'il fit fut d'exterminer to roboam, afin de n' pétiqueur qui pût lui ronne. Il imita néan qui avaient attiré c geance du ciel sur famille qu'il rempla Jéhu, chargé, par l lui reprocher son i nonça que sa postéri sort que celle de Je descendants seraient chiens dans les ville campagnes, ils devi des oiseaux. Cette r

B A A

le faire rentrer en lui-même, le rendit furieux, et il déchargea sa colère sur le prophète qu'il fit aussitôt périr. Baasa fut toujours en guerre avec Asa, roi de Juda, qu'il chercha à bloquer dans son royaume, en construisant la forteresse de Rama; mais Bénadab, roi de Syrie, ayant été appelé au secours d'Asa, fit une puissante diversion, et conquit tout le pays occupé par la tribu de Nephtali. Dès-lors, Rama fut détruite de fond en comble par le roi de Juda. Baasa avait fait de Thersa la capitale de son royaume. Son règne fut de vingt-quatre ans. Il mourut environ l'an 926 av. J.-C. Son fils Ela lui succéda. T—D.

BAAZIUS (JEAN), évêque suédois, naquit en 1581. Ayant fait de bonnes études en Allemagne, il fut appelé à professer la théologie en Suède, et il s'éleva ensuite successivement à la dignité d'archidiacre, et à celle d'évêque de Wexiœ. La douceur de son caractère et la modération de ses principes le firent estimer autant que ses connaissances. Il mourut en 1649. Entre les ouvrages qu'il publia, il faut remarquer l'*Histoire ecclésiastique de Suède*, qu'il fit imprimer à Linkœping, en 1642, in-4°, par ordre du gouvernement, pendant la minorité de Christine, sous le titre d'*Inventarium ecclesiæ Sueco-Gothorum*, etc. Cette histoire, qui s'étend depuis les anciens temps jusqu'à l'année 1642, a du mérite, surtout pour les époques plus modernes, quoiqu'elle ait été surpassée par les ouvrages sur le même sujet, publiés depuis par OËrnhjelm et Celsius. L'évêque Bazzius eut trois fils, qui se distinguèrent. — JEAN devint archevêque d'Upsal. — ERIC, anobli sous le nom de *Leionhielm*, se fit connaître avantageusement dans la carrière des armes. — BENOÎT, anobli sous le nom d'*Ekeschild*, fut instituteur du

B A B

prince Charles Gustave, depuis roi de Suède, et composa en latin plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire.

C—AV

BABA, sectaire turk, parut dans la ville d'Amasée, l'an 638 de l'hégire 1240 de J.-C., exigeant de ceux qui croyaient en lui, cette profession de foi : « Il n'y a qu'un Dieu, et Baba est le Dieu. » Les mahométans firent d'abord de vains efforts pour s'emparer de cet ennemi de la croyance. Ses sectateurs étaient nombreux qu'il se vit bientôt en mesure de lever une nombreuse armée, dont il se servit pour ravager une grande partie de la Natolie; mais les mahométans, aidés par les Francs, le combattirent avec vigueur, le mirent en déroute, et parvinrent enfin à anéantir sa secte. D—T

BABEK (KHORREMY, ou HARRABI), célèbre imposteur, parut en Perse vers la fin du 2^e siècle de l'hégire, et fut le chef d'une secte, dont l'histoire et les dogmes nous sont peu connus. Il paraît cependant que sa doctrine composait de nouveaux principes sur la transmigration des âmes, et quelques erreurs puisées dans le manichéisme, et dans la secte des Ismaélites, et qu'elle avait pour base le libéralisme et l'impiété; c'est ce qu'indique le surnom de *khorrémy* ou *harrabi* donné à Babek. La signification de ces deux mots n'est pas la même. Si l'on adopte le mot *khorrém*, il désigne un homme livré aux passions des sens. La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'il fut docteur à Babek, parce qu'on appelait sa religion *khorrém-dyn*, religion de l'homme; ces deux mots sont persans. La seconde épithète *harramy* est un mot arabe qui signifie voleur, criminel. Cette courte digression fait connaître

que la licence ou le meurtre était au nombre des principes de cette secte abominable ; et il est bien rare qu'un libertinage effréné ne soit point suivi du crime. Quelqu'absurde que fût la doctrine de cet imposteur, comme elle favorisait les passions, elle trouva un grand nombre de partisans en Azerbaïdjan, en Arménie et dans toute la Perse. Babek la soutint et la propagea les armes à la main, résista pendant vingt ans aux généraux des khalyfes, entretenait des correspondances avec les empereurs grecs, et jeta la terreur jusque dans Baghdád, siège du khalyfat. Enfin, il fut vaincu, poursuivi et pris par force, selon quelques auteurs, et par ruse, selon d'autres, l'an 222 de l'hégire (837 de J.-C.), et conduit à Baghdád avec un de ses frères, ses dix-sept enfants, et 3300 de ses prosélytes. Le jour de son entrée dans cette ville fut un jour de fête publique. Le peuple, à peine revenu de sa frayeur, s'abandonna à tous les excès de la joie. Le khalyfe Motassem, alors régnant, avait promis 50,000 ducats à celui qui le tuerait, et le double à celui qui le lui livrerait vivant. Lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il lui fit couper les bras et les jambes, et son cadavre, ainsi mutilé, resta plusieurs jours exposé sur la place publique. La mort de Babek désunit son parti, mais ne l'anéantit point. Plusieurs de ses partisans passèrent sur le territoire grec ; le reste se dispersa dans l'empire musulman, et se confondit ensuite avec les différentes sectes nées dans l'islamisme. Röske dit, dans ses notes sur Aboul-Fédâ (tom. II, p. 686), que cette secte fut surnommée *Mohammarah* (rouge), ou parce que ses partisans portaient des vêtements de cette couleur, ou parce qu'ils gratifiaient les musulmans de l'épithète d'*ane* (*hamyr*). Le même orientaliste ajoute à cette re-

marque un passage d'un auteur qu'il croit regarder les *Babel* d'après lequel la secte de Babek aurait paru, la première fois, en l'hégire (778 de J.-C), dans le baristan ; la seconde en 181 (dans le Djordjan ; et la troisième en 218 (833) dans le Djebâl remarque et la citation dont elle suivie pourraient donner lieu à l'usage de s'exercer, si l'étendue de l'article le permettait ; mais nous nous présentons que les faits les plus importants, et si Babek n'a pu être le fondateur de sa secte, comme elle a été propagée avec le plus de succès, c'est de lui seul que nous dû nous occuper. J.

BABEUF (FRANÇOIS-NOMINÉ) né à St.-Quentin, d'un ancien militaire, fut, dans sa jeunesse, laquais, commissaire à terrier, condamné comme faussaire, et, au commencement de la révolution, montra l'un des plus chauds sans. Nommé administrateur du district de Montdidier, il fut accusé de faux, mis en prison, s'échappa, vint se cacher à Paris, où il publia un pamphlet contre les jacobins intitulé : *Du système de dépopulation, la Vie et les Crimes de Carrier* in-8°. Changeant bientôt de système, rédigea un journal incendiaire, le *Tribun du Peuple*, par *Gr Babeuf*, écrivit tour à tour pour et contre les jacobins, et fut arrêté plusieurs fois, comme voulant la représentation nationale. Dans la capitale, après l'organe de la constitution de l'an 3 de la république (1795), il reprit son journal et y poussa jusqu'à la frénésie les principes de la démagogie, et fut d'avoir tramé un complot contre le gouvernement directorial. Condé à mort, en 1797, par la hau-

nationale, assemblée à Vendôme pour le juger ainsi que ses complices, il voulut prévenir l'exécution de ce jugement; mais les coups de stylet qu'il se donna ne furent pas mortels, et il fut exécuté le 25 mai 1797. Les débats de son procès forment 6 vol. in-8°. L'ouvrage publié en 1790, sous le titre de *Cadastre perpétuel*, est de MM. Audifred et Barbeuf. N—L.

BABIN (FRANÇOIS), professeur, doyen de la faculté de théologie, et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, où il était né, le 6 décembre 1651, mourut le 19 du même mois, 1734. M. Poncet de la rivière, son évêque, lui procura le prieuré de Pommié-Aigre, et une pension de 2,000 fr. sur l'abbaye de St-Florentz-le-Saumur, et le chargea de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia 18 volumes qui roulent sur les sacrements, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices, etc. Cet ouvrage méthodique, d'un style simple et clair, a eu beaucoup de cours. Babin était consulté de tous côtés sur les matières ecclésiastiques. Il avait publié, en 1679, une *Relation* de ce qui s'était passé dans l'université d'Angers, au sujet du jansénisme et du cartésianisme. L'auteur n'y est point favorable aux jansénistes, mais l'ouvrage renferme des pièces intéressantes. Vautier, chanoine d'Angers, ajouta un 19^e. vol. sur les états, au travail de Babin, et Audebois de la Chalmière, grand-pénitencier de la même ville (mort en 1759), 5 nouveaux volumes sur la grâce, qui excitèrent de vives réclamations, tant pour la partie historique que pour la partie dogmatique, dont les disciples de S. Augustin se trouvèrent offensés. L'abbé Cotelle de la Blandinière, ancien curé de Soulaines, en Anjou, et

second supérieur des prêtres du Moir Valérien (mort en 1795), fut choisi par l'assemblée du clergé, avec une pension de cent pistoles, de continuer les *Conférences d'Angers*, dont il publia dix nouveaux volumes. On reproche de s'y être montré trop favorable aux casuistes relâchés, et trop partisan de la domination épiscopale. Il fut vivement attaqué sur cette partie par le savant Maulrot, dans l'ouvrage intitulé : *Défense du second ordre*, etc., 1787, 3 vol. in-12. Le travail de ces différents auteurs a été réuni en 24 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus généralement répandu qu'on ait en ce genre. Il faut y joindre celui de Châtillon de la Néronière, prieur de Magny en Anjou, intitulé : *Traité du pouvoir des évêques de France, sur les empêchements du mariage, pour servir de supplément à la nouvelle édition des Conférences d'Angers*, dédié à Pie VI, Avignon, 1782. L'auteur y soutient que les évêques, aucun temps, n'ont dispensé, de droit commun, des empêchements du mariage, et qu'ils ne peuvent s'en attribuer le pouvoir. Il a été réfuté par M. Maulrot, dans une *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*. Paris, 1789, in-12. T—D.

BABINGTON (GERVAIS), évêque anglais du 16^e. siècle. Après avoir étudié à Cambridge, il entra dans les ordres, et fut successivement chapelain de Henri, comte de Pembroke, évêque de Landaff, en 1591, puis évêque d'Exeter et de Worcester. Il réunissait une piété solide à beaucoup de savoir, et prêchait, dit-on, d'une manière très-pathétique. Ses œuvres publiées en 1615, in-4°, et réimprimées en 1637, in-fol., contiennent des *Remarques sur le Pentateuque* et une *Exposition du Symbole, des C*

mandements de Dieu et de l'Oraison dominicale; une *Conférence entre la faiblesse humaine et la religion*, et trois Sermons. Ces ouvrages, écrits dans le style pédantesque du temps, sont peu estimés sous le rapport littéraire. Babington mourut le 17 mai 1610.

S—D.

BABINGTON (ANTOINE). *Voy.* ÉLISABETH, reine d'Angleterre; et MARIE STUART.

BABINOT (ALBERT), né dans le Poitou, fut un des premiers disciples de Calvin dans cette province. Il était lecteur en droit à l'université de Poitiers. La Monnoye rapporte, d'après Florimond de Raimond, que Babinot donnait ses leçons dans une salle nommée la *Ministrerie*, et que de-là on l'appelait *M. le Ministre*; il ajoute que ce fut ce qui fit penser Calvin à donner le nom de *Ministres* aux pasteurs de son église. Comme il est facile de trouver à ce nom une étymologie plus naturelle, on peut rejeter celle-ci sans scrupule. Babinot est auteur d'un ouvrage intitulé : *la Christiade*, contenant plusieurs sonnets chrétiens, avec quelques odes et cantiques, Poitiers, 1560, in-8°, dans lequel on aperçoit son penchant pour les opinions nouvelles. Il mourut dans un état si pauvre, qu'il était obligé, dit-on, pour subsister, de *vendre des caques de harengs*.

W—s.

BABON, seigneur d'Abensberg et de Rohr, bourgrave de Ratisbonne, vivait du temps de l'empereur Henri II. Ce monarque invita un jour à une chasse tous les gentilshommes qui se trouvaient à Ratisbonne, en leur recommandant de ne pas amener une suite considérable. Babon qui avait, selon les uns, trente, et, selon les autres, trentedeux fils et huit filles, s'en fit accompagner au rendez-vous : l'empereur lui ayant fait des reproches sur le

grand nombre de
» mes fils; répondi
» d'eux n'a avec l
» que. » L'empere
force et de leur adre
cour et les dota ric
la tige de beaucoup
en Allemagne, tell
comtes d'Abensber
France, mais la pl
aujourd'hui. Babon

BABOUR, ou BA
MOHAMMED). Cet
Tamerlan, digne h
des immenses conqu
occupe une place in
annales de l'Asie. S
taires et politiques
que solides et dur
d'exercer la plume
vain européen, e
d'être réduits à n'en
faible et rapide esq
quit à Indidjah, le
888 (14 février 148
son père, régnait si
tuées entre Samarc
deux principales vil
formé d'une parti
conquêtes de Tym
étaient Indidjah et
jeune prince montr
si extraordinaires e
que, dès l'âge de 12
du gouvernement d'
étant mort le 4 re
juin 1494), il fut
grands, et d'un av
vraïn de l'empire
Tatarie occidentale.
Nous suivons ici l'
tah, relativement
inauguration, qui,
montekheb lubab,
901. Ce fut alors q
Zehyr éd-dyn (pr

gion). Dès-lors, il conçut le projet, comme il nous l'apprend lui-même dans ses *Commentaires*, de conquérir l'Hindoustan; il fit même quelques tentatives; mais, parmi les frères de son père, plusieurs voulurent profiter de la jeunesse et de l'inexpérience de leur neveu pour s'emparer de ses états. A peine eut-il exterminé ces injustes agresseurs, que les rois de Kachgar et de Khoten, descendants, comme lui, de Tymour, lui tombèrent sur les bras. Après avoir repoussé avec avantage ces différentes attaques, il voulut prendre l'offensive, et marcha sur Samarcande. Cette ville ne tarda pas à capituler, afin de se soustraire aux horreurs du pillage. Les soldats de Babour, irrités de se voir privés d'une si belle proie, l'abandonnèrent; la ville nouvellement soumise se révolta, et le vainqueur se trouva réduit aux dernières extrémités. Secondé d'une poignée de braves, il recouvra ses états, envahis en son absence, et se ressaisit de Samarcande, en 906 (1500-1501), autant par la ruse que par la force de ses armes; car il joignait l'astuce à la bravoure. Nous ne devons même pas dissimuler qu'on pourrait lui reprocher de la perfidie; nous citerons pour preuve sa conduite à l'égard du roi de Kandoz, qui l'avait accueilli avec empressement, et qu'il paya de ses bons offices, en provoquant une insurrection dans la capitale même de ce petit souverain, qui fut obligé d'abandonner ses états pour sauver ses jours. Babour s'en empara, et poursuivit sa marche vers le Kaboulistan, qu'il eut aussi bientôt rangé sous son obéissance. En 910 (1504-5), une conduite bien différente de celle qu'il avait tenue à l'égard du roi de Kandoz, lui valut l'acquisition du Candahar. En 913 (1507-8), au moment de livrer bataille à des rebelles du Kaboul, il

s'élança en avant de son armée, défi les plus braves de ses ennemis à combat singulier. Cinq officiers supérieurs se présentèrent, et mordirent successivement la poussière. L'armée, pénétrée d'admiration et de terreur, refusa de combattre, et baissa les armes. La conquête du Ferganistan et du Candahar procura à Babour des renseignements fréquents et exacts sur l'état de l'Hindoustan, lui facilitait même l'accès de ce contrée. Il prit la résolution d'en profiter. Les troubles survenus dans le cours de Dêhly, pendant le règne du faible Ibrahym Lody, étaient très favorables pour l'exécution de ce grand projet, formé depuis long-temps mais dont Babour ne s'occupa sérieusement qu'en 924 (1518). A cette époque, il lui naquit un fils, qui fut nommé *Hindol*, comme un heureux présage de la conquête de l'Hindoustan, dit Férichah. En 925, il partit pour l'Attock (c'est un des noms de l'Indus); mais il fut bientôt obligé de revenir sur ses pas, pour calmer des séditions qui avaient éclaté dans ses états en son absence. Le 1^{er} rabyi, 932 (16 décembre 1525), Babour, suivi seulement de dix mille cavaliers d'élite, passa l'Indus dans l'intention d'attaquer le monarque au centre de ses états. Quelques officiers de ce dernier firent mine de lui résister, dans le Pendjâb; mais ils n'attardèrent pas même l'arrivée des Moghols. Le conquérant n'éprouva donc qu'une bien faible résistance; il poursuivit sa marche victorieuse jusqu'aux environs de Dêhly. Un de ses postes avançant s'étant emparé d'un grand nombre de prisonniers, Babour eut la cruauté de les faire tous égorger, afin de répandre la terreur parmi les Indiens. Ensuite il alla camper dans la plaine de Panbet, où devait se décider le sort de l'Hindoustan. Le 7 redjeb 932 (

avril 1526), les deux armées se trouvèrent en présence. Babour rangea ses dix mille hommes sur deux lignes, formant quatre divisions, munies chacune d'un corps de réserve : il avait eu soin de faire amarrer ses pièces de canon les unes avec les autres, pour qu'elles ne fussent pas démontées par les éléphants. Pour Ibrahim, qui n'avait aucune idée de l'art de la guerre, il n'adopta aucun ordre de bataille : plein de confiance dans ses cent mille combattants et ses mille éléphants, il espérait écraser les Moghols par le nombre seul de ses troupes ; mais leur déroute fut complète, et le malheureux Ibrahim, plus brave qu'expérimenté, se fit tuer dans l'action. Le mardi 12 redjeb, le vainqueur fit son entrée triomphante dans Déhly. Le prône fut fait en son nom, par le *ssedr*, ou pontife, Zein el-dyn. Il ne garda pas pour lui une seule pièce d'or du trésor impérial ; une partie fut distribuée à l'armée ; il envoya l'autre à ses sujets du Kâboul et de Samarcande. Il se rendit peu de jours après (le 21 redjeb) à Agrah ; cette capitale ouvrit ses portes et se soumit. La prise de ces deux villes importantes, et la mort du monarque indien ne suffisaient pas pour assurer à Babour la paisible possession de son nouveau royaume. Continuellement occupé à réduire des factieux, ou à étouffer des factions naissantes, il passa dans de continuelles agitations les cinq années qui s'écoulèrent entre la conquête de l'Inde et sa mort très-prématurée. Nous ignorons si ce furent les fatigues ou quelque breuvage perfide qui le conduisirent au tombeau, dans la quarante-neuvième année de son âge ; mais nous savons qu'à la suite d'une maladie, qui fit de rapides progrès, « arriva pour lui » le moment de répondre : *me voilà*, » à l'interpellation du Très-Haut. Le 6

» de djomady 1^{er}. g
 » 1530), l'aigle du s
 » que, modèle de pi
 » les jardins délicie
 laissa quatre fils et
 nommé *Humayou*
 de grands talents
 taires, Babour jo
 lettres, et même des
 Il composa lui-mêm
 ghole, la relation d
 l'histoire de sa vie. G
 augmentés par Djib
 traduits en persan
 hym. (*Voy.* ce nom
 d'avoir fondé une d
 sur l'Hindoustan,
 deux siècles et den
 illustrée par des sou
 célèbres, tels que
 Zeyb, vient d'être
 personne de l'infort
 (*V.* ce nom.)

BABRIUS, que
 BABRIAS, avait mi
 bes grecs les *Fal*
 collection, divisée
 vant Suidas, ou en
 comme le dit Avie
 ment répandue, et
 les précédentes. El
 cès, à en juger par
 Suidas nous en aco
 mises en prose so
 sont le fonds de la
 tions qui portent l
 ces paraphrases,
 barbare, nous ont
 ginal. Il paraît ce
 vivait avant Phédu
 qu'il florissait un
 guste, et M. Cora
 d'après l'élégance
 reculer jusqu'à l'é
 Moschus, vers l'é
 Tyrwhitt, savant
 une excellente disse

et sur ses Fables, Londres, 1776, in-8°, que M. Harles a fait réimprimer à Erlang, 1785, in-8°. M. Coray, dans son excellente édition d'*Esope*, Paris, 1810, in-8°, a mis au bas de chaque fable les fragments de Babrius qu'il a pu recueillir. C—R.

BABUR. Voy. BABOUR.

BABYLAS(S.), évêque d'Antioche, succéda à Zélin, vers 237 ou 38, et gouverna cette église pendant treize ans, avec autant de zèle que de vertu. On dit que l'empereur Philippe, qui faisait profession du christianisme, s'étant présenté à l'église la veille de Pâques, S. Babylas s'avança sur le seuil de la porte, lui en refusa l'entrée, jusqu'à ce qu'il se fût mis au rang des pénitents, pour expier le meurtre de Gordien, dont il s'était rendu coupable, et que l'empereur obéit. S. Chrysostôme rapporte ce fait, sans élever le moindre doute sur son authenticité; mais Eusèbe n'en parle que comme d'un bruit qu'on racontait de son temps, et qu'il n'avait trouvé écrit nulle part. Environ six ans après, S. Babylas fut mis en prison, chargé de chaînes, par ordre de l'empereur Dèce, et mourut des mauvais traitements qu'on lui fit essuyer en 251. Il voulut être enterré avec ses chaînes, qu'il regardait comme l'instrument de son triomphe. Un siècle après, le César Gallus fit transporter ses reliques, d'Antioche, dans le bourg de Daphné, à deux lieues de cette ville, y éleva une église sous son invocation, à côté du temple d'Apollon. Le voisinage du martyr fit cesser, dit-on, les oracles du dieu, auquel Julien l'Apostat entreprit, en 362, de rendre la parole. Il n'épargna ni les victimes, ni les libations pour en tirer quelque réponse favorable sur son expédition de Perse. Le dieu, après être resté long-temps insensible aux prières et aux sacrifices de l'empereur,

rompit enfin le silence, pour le jeter sur les corps des chrétiens qui environnaient son temple. Comme le silence datait surtout de la translation en ce lieu, des reliques de S. Babylas Julien ordonna aux Galiléens de tirer les cendres et les ossements de S. Patriarche. La piété des fidèles donna, à cette nouvelle translation l'appareil d'une pompe triomphale. La châsse qui renfermait les reliques du Saint était portée sur un char; les prêtres chantaient, pendant tout le chemin, les endroits des psaumes qui peignent l'impuissance des idoles, le peuple faisait, à chaque verset, entendre l'air de ce refrain : « Que tu » ceux qui adorent les ouvrages de » main des hommes, et qui se glorifient en leurs faux dieux, soient couverts de confusion. » La nuit suivante, la foudre du ciel tomba sur le temple d'Apollon, réduisit en cendres l'autel et le dieu qui y était adoré, ne laissa subsister que les murs, dont les débris attestèrent long-temps la vengeance céleste. Julien, furieux de voir tourmenter les prêtres de l'idole pour savoir si ce désastre venait de leur négligence ou de la vengeance des chrétiens; mais les prêtres et les habitants des environs déclarèrent qu'ils avaient vu tomber la foudre du ciel. Ce prince n'osa rétablir ni l'idole ni le temple, de peur d'attirer la foudre céleste sur sa personne. Il se permit de décharger toute sa colère sur les chrétiens, au retour de son expédition, où il périt. Les reliques de S. Babylas furent depuis transférées au-delà de l'Oronte, où S. Flavien bâtit une église en son honneur, et institua une fête solennelle. Ce fut à cette occasion que S. Chrysostôme prononça ces discours qui ont rendu son nom si célèbre. Il composa même une hagiographie de S. Babylas. Le judicieux Théodoret

BACCHIDÈS. ♀
BACCHINI (E

bénédictin, et l'un des plus savants littérateurs italiens de son temps, naquit de parents honnêtes, à San-Donino, dans le Parmesan, le 31 août 1651. Il étudia d'abord à Parme, sous les jésuites, prit ensuite l'habit de Saint-Benoît, et fit profession en 1668. De nouvelles études le rendirent très-savant dans toutes les parties de la théologie et de l'histoire ecclésiastique. La place qui lui fut donnée, de secrétaire de l'abbé de St-Benoît, à Ferrare, lui fournit l'occasion de passer successivement, avec cet abbé, à Venise, à Plaisance, à Pavie et à Parme; il se lia, dans toutes ces villes, avec les plus célèbres littérateurs. Ce fut aussi alors qu'il se livra avec succès à la prédication; mais, étant revenu à Parme, il obtint de quitter la chaire et le secrétariat, pour se donner tout entier à des études littéraires. Il apprit le grec et l'hébreu. Il commença, peu de temps après, un journal, devenu célèbre sous le titre de *Letterati d'Italia*. Il ne put cependant se refuser à remplir dans son ordre, plusieurs emplois; mais, dans toutes ses fonctions et dans tous ses voyages, il ne perdait aucune occasion d'augmenter ses connaissances et ses relations avec les hommes célèbres dans les lettres. Lorsqu'il était à Modène, le duc le choisit pour son bibliothécaire; et ce fut Bacchini qui commença à mettre de l'ordre dans les manuscrits de cette nombreuse bibliothèque, où ils avaient été jusqu'alors entassés et confondus. Il mourut à Bologne le 1^{er} septembre 1721, le lendemain du jour où il avait atteint sa 70^e année. Il était de la plupart des académies italiennes, et prenait, dans celle des Arcades, le nom d'*Ereno Panormio*. Ses principaux ouvrages sont: I. *Giornale de' Letterati*, 9 vol. in-4°, les 5 premiers à Parme, de 1686 à 1690, les 4 autres à Modène, 1692,

1693, 1696 et 1697: il entreprit cet ouvrage à la prière et aux frais de P. Gaudence Roberti, de l'ordre des carmes, qui, de plus, lui fournissait tous les livres dont il avait besoin. Les sept premiers volumes furent faits ainsi, et ne portent point le nom de l'auteur; après la mort du P. Roberti le libraire Capponi, de Modène, chargea des dépenses du journal, mais manqua bientôt aux engagements qu'il avait pris, et ce fut ce qui empêcha Bacchini de continuer ce travail. II. *sistorum figuris ac differentiis, ob sistri romani effigiem communitatam, dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°: cette dissertation, qui ne fut d'abord tirée qu'à 50 exemplaires, a été réimprimée par Jacques Tollu avec des notes et une dissertation nouvelle, Utrecht, 1696, in-4°; Gravina l'a insérée dans le tome VI de son *Thesaurus antiquitatum romanarum*, p. 407. III. *Anonymi Dialogi tres: de constantia; de dignitate tuenda; de amore erga rempublicam*, Modène, 1691, in-12; l'auteur n'a point mis son nom à ces trois dialogues; celui de l'éditeur est Jacques Cautello, géographe du duc de Modène: le P. Bacchini les écrivit pour se consoler, lorsqu'il fut obligé de quitter Parme, en 1690. IV. *L'Istoria del monastero di S. Benedetto di Polirone nello stato Mantova, libri cinque*, Modène, 1696, in-4°; cette histoire remonte à l'an 1007; l'auteur y donne le plus grand détail la vie de la célèbre comtesse Mathilde, bienfaitrice du monastère, et il finit à l'époque de sa mort, en 1115, la première partie la seule qu'il ait publiée. Quelques faits énoncés dans le premier volume ayant déplu, dit le savant Mazzuchini (*Scrittori italiani*, tom. III, p. 111), à quelques-uns de ces hommes

aiment à n'être pas détrompés, cela empêcha la seconde partie de paraître, mais elle s'est conservée en manuscrit. V. *De ecclesiasticæ hierarchie originibus dissertatio*, Modène, 1703, in-4°. : dans cette dissertation, remplie de savantes recherches, le P. Bacchini se propose, selon le même savant, de prouver que le gouvernement ecclésiastique fut anciennement réglé sur le modèle du gouvernement civil; c'est-à-dire, qu'on établit les métropoles de l'un dans celles de l'autre; le P. Nicéron l'avait dit le premier, et le témoignage d'un savant aussi exact que Mazzuchelli semblerait confirmer cette opinion. Cependant, le système du P. Bacchini y est entièrement contraire. Il réfute, dans son premier chapitre, ceux qui ont soutenu que les apôtres placèrent les métropoles épiscopales dans les villes qui étaient métropoles du gouvernement civil. Il établit, dans le second, que les apôtres, croyant d'abord que c'était aux hébreux seulement qu'était destinée la prédication de l'Évangile, choisirent les villes d'Orient où se trouvait le plus grand nombre de juifs, pour y placer les principales églises, et que, dans leurs premières institutions, ils conformèrent la juridiction des évêques à celle des sanhédrins judaïques. L'auteur approfondit, dans ces deux chapitres, tout ce qui a rapport aux formes, aux divisions et subdivisions du gouvernement civil des Romains et du gouvernement religieux ou théocratique des juifs à cette époque. Il y déploie, comme dans le reste de l'ouvrage une érudition prodigieuse, et conduit par un fil chronologique, très-bien suivi, de ce premier temps à celui où le chef des apôtres établit dans Rome le siège principal de la prédication de l'Évangile. De là, il démontre, dans sa seconde partie, que le gouver-

nement hiérarchique des églises ne fut non plus réglé sur le gouvernement politique, ni dès le de Constantin, ni aux quatre cinquièmes siècles. Ce système, contraire aux idées le plus généralement reçues, a été fortement combattu; mais tel, et on le trouve très-clairement analysé dans les tomes XXII et du *Giornale de' Letterati d'Italia* de Venise, 1715 et 1716. Il est singulier que le P. Nicéron, tiré de ces deux articles celui donné du P. Bacchini, ait pris, jet de cet ouvrage, le contrepied que disent les journalistes d'Italie; il l'est plus encore, que Mazzuchelli qui ne croit pas ordinairement à ce rôle, et qui cite dans son article les journalistes d'Italie et Nicéron avec aveuglement suivi ce dernier. Nous sommes étendus sur cet ouvrage pour faire voir avec quelle attention et quelle défiance il faut s'appuyer sur les témoignages les plus authentiques et sur les plus respectables auteurs. Le P. Bacchini a laissé plusieurs ouvrages imprimés et un très-grand nombre qui sont restés inédits. Citons, parmi les premiers, sa *Vie*, écrite en latin, imprimée, pour la première fois, dans le tom. XXX du *Giornale de' Letterati*, année 1716, et ensuite avec les *Lettere polonaises* du même P. Bacchini, contra *Giacomo Picenino*, etc., Altor (Altona), 1738. G-

BACCHIUS, écrivain grec de musique, dont l'époque est à peu près inconnue : on ne le croit pas très-ancien. Nous avons de lui des *Éléments de Musique*, 12 livres, mandes et par réponses, dont la première édition est celle de Meibomius. Fed. Morel a traduit en latin Bacchius, in-8°, sans date, de 1724 (*Voy. ARISTOXÈNE*). C-

BACCHYLIDES, lyrique grec, de Julis, dans l'île de Céos, était neveu du fameux Simonides, et florissait vers l'an second de la 82^e. olympiade, suivant la chronique d'Eusèbe (450 avant J.-C.). Il composa des odes, des hymnes et des épigrammes, dont les fragments se trouvent réunis dans le tome I^{er}, p. 49, des *Analectes* de Brunck, et dans quelques éditions de Pindare. Le scholiaste de Pindare nous apprend, dans un endroit de son *Commentaire sur les Pythiques*, qu'Hiéron préférait les poésies de Bacchylides à celles de Pindare lui-même; et l'empereur Julien faisait un cas particulier de sa morale. Comme poète, il mérita l'honneur d'être imité par Horace, qui lui doit, entre autres, l'idée de sa belle ode *Pastor cum traheret*, etc.

A—D—R.

BACCI (ANDRÉ), médecin et philosophe célèbre, né à Sant' Elpidio, dans la marche d'Ancône, florissait vers la fin du 16^e. siècle. Il fut médecin du pape Sixte-Quint, et professa publiquement la botanique à Rome, depuis 1567 jusqu'en 1600. Il passe pour avoir été très-savant dans la théorie de son art, mais peu exercé dans la pratique. Rarement appelé par les malades, il gagnait si peu de son état, qu'étant accablé de dettes, il fut enfin recueilli dans la maison du cardinal Asagne Colonne, qui voulut sans doute s'attacher un érudit, plutôt qu'un médecin. On croit qu'il mourut dans les premières années du 16^e. siècle. Il a laissé les ouvrages suivants: I. *Del Tevere, della natura e bontà dell'acqua, e dell'inondazioni*, lib. II, Rome, 1558, in-8^o.; le même ouvrage, en trois livres, Venise, Alde, 1576, in-4^o.; Rome, 1599, in-4^o. II. *Discorso dell'acqua Albule, Bagni di Cesare Augusto a Tivoli*, etc., Rome, 1564, in-4^o.; ibidem, 1567, in-4^o. III.

Discorso dell'Alicorno, della natura dell'Alicorno e delle sue eccellentissime virtù; ce discours, dont la seconde édition parut avec d'autres opuscules, Rome, 1587, avait été imprimé longtemps auparavant, puisqu'en fut publié une traduction latine, Venise, 1566 et 1586, in-4^o.; et qu'il y eut deux éditions en italien, Florence, 1575, in-4^o.; et 1582, in-8^o. IV. *De Thermis*, lib. VII, Venise, 1571, in-fol.; ce savant ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; le septième livre, qui traite de *Thermis veterum*, a été inséré par Grævius, tom. XII de son *Thesaurus antiquit. roman.* V. *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1577, in-4^o.; VI. *Tabula in quâ orbi universi et humanarum scientiarum prima monumenta continentur*, Rome, 1581; VII. *Delle 12 Pietre preziose che risplendevano nella vesacra del sommo sacerdote*, Rome, 1581, in-4^o.; VIII. *De naturâ vinorum historid, de vinis Italiæ, de conviviis antiquorum*, lib. VII; accessit de factitiis ac cerevisiis, deq. Rheni, Galliæ, Hispaniæ et de totâ Europæ vinis, etc., Rome, 1599, in-fol., ouvrage réimprimé plusieurs fois, et cependant assez rare; I. *Della Gran Bestia detta dagli antichi Alce e delle sue proprietà*, Rome, 1587, in-4^o.; avec plusieurs autres opuscules du même auteur; X. *Trattato delle gemme e pietre preziose nella sacra scrittura riferite*: on ignore la date de l'édition italienne de cet ouvrage; il fut traduit en latin, imprimé, Francfort, 1663, in-8^o.; ibidem, 1643; XI. *De venenis antidotis prolegomena*, Rome, 1581, in-4^o.; XII. *L'Origine dell'antichità Cluana, che oggi è la nostra terra di Sant' Elpidio*. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, dans un recueil de mémoi-

historiques sur l'ancienne ville de Cluana, Macerata, 1692 et 1616, in-4°. Il a été réimprimé depuis avec plus d'exactitude et de soin, sous le titre de *Notizie dell' antica Cluana*, etc., 1716, in-4°. G—É.

BACCIO DA MONTE-LUPO, étudia la sculpture sous Laurent Ghiberti. Dans sa jeunesse, livré à tous les plaisirs, il s'occupait fort peu de son art; mais, arrivé à l'âge mûr, il travailla avec ardeur, et réussit contre toute espérance. On cite, parmi ses ouvrages, une belle statue de S. Jean-Baptiste, qu'il coula en bronze pour l'église d'*Or San Michele*, à Florence; elle lui fut payée 540 florins; il est surtout connu par un nombre infini de crucifix ciselés en bois, d'une grande proportion, et qu'il envoyait dans tous les pays. A l'occasion de l'entrée du pape Léon X à Florence, Baccio construisit un arc de triomphe en charpente, avec des ornements et des figures en terre cuite. Il alla ensuite se fixer à Lucques, où il exécuta beaucoup d'ouvrages de sculpture et d'architecture. Il mourut dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, vers l'an 1535, et fut entermé dans l'église de San Paulino, qu'il avait construite et ornée avec beaucoup de goût et de richesse. Baccio laissa plusieurs enfants. — Son fils, RAPHAEL de Monte-Lupo, eut aussi de grands succès dans la sculpture, et surpassa même son père. Il travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut employé, par Antoine de San Gallo, pour les ornements de la *Santa Casa* de Lorette, et par Michel-Ange, à St.-Pierre de Rome, et à la librairie de St.-Laurent, à Florence. Il exécuta aussi à Rome, et sur les dessins de Michel-Ange, deux figures du mausolée de Jules II, qu'on voit dans l'église de St.-Pierre-aux-Liens. Raphaël de Monte-Lupo travail-

lait avec la plus grande facilité; lors du voyage de Charles-Quint en Italie il modela en terre, dans l'espace de cinq jours, deux figures colossales de fleuves, pour décorer l'extrémité du pont de la Trinité, à Florence; et pour le même sujet, il avait déjà orné le pont St.-Ange, à Rome, de quatorze figures de stuc. Il exécuta la statue de l'*Ange*, de neuf pieds de proportion, qui surmontait la tour carrée du milieu du château St.-Ange, faite en mémoire d'un miracle du temps de S. Grégoire, qui obtint de la clémence divine la cessation de la peste qui ravageait Rome. La statue de Baccio était en marbre; ayant été frappée plusieurs fois de la foudre, elle a été coulée de nos jours en bronze, par un nommé Giordani. Baccio érigea aussi le tombeau du pape Léon, avec la statue, dans l'église de Ste.-Maria della Minerva. Enfin, après avoir exécuté une quantité d'autres travaux tant de sculpture que d'architecture, il se retira à Orviete, où il termina ses jours dans un repos philosophique. Les ouvrages de cet artiste sont peu étudiés, et l'on y remarque très-peu l'imitation de Michel-Ange. G—N.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO, ou du FRATELLO, né en 1469, à Savignano, près de Prato en Toscane, vint fort jeune à Florence, chez des parents qui demeuraient à la porte St.-Pierre Gattolini, d'où lui vint le nom de *Baccio della Porta*. Il étudia d'abord dans l'atelier de Cosimo Rosselli; en peu de temps, il y fit de grands progrès, et lia d'amitié avec Albertinelli, son condisciple, qui avait saisi parfaitement sa manière, et avec laquelle il exécuta beaucoup de petits tableaux très-terminés, pour des tabernacles et d'oratoires. L'étude des ouvrages de Lé-

ard de Vinci lui donna cette belle et grande manière, cette puissance de coloris et de relief, qui distinguent ses autres ouvrages. Ce fut à cette époque qu'il entreprit la célèbre fresque du cimetière de l'hôpital de Ste.-Marie-Nuova, représentant le jugement dernier, et qui fut achevée par Albertinelli. Séduit par les prédications du fanatique Savonarole, il quitta tout pour le suivre, et s'enferma, avec un grand nombre de ses partisans, dans le couvent de St.-Marc, lorsque ce fougueux prédicateur, qui les avait excités à la révolte, fut poursuivi par la justice; les moines refusant de le livrer, on fit le siège du couvent. Baccio, épouvanté, fit vœu d'entrer en religion, s'il échappait à un si grand danger, et Savonarole ayant été enlevé de vive force et mis à mort, le peintre scrupuleux prit, en 1500, l'habit de S. Dominique, dans le même couvent, et se fit appeler *Fra Bartolomeo*. Cet événement avait tellement ébranlé son imagination, qu'il resta quatre ans sans vouloir toucher ses pinceaux, et ne les reprit même, à la prière des religieux, que pour les consacrer à des objets de dévotion. Dès-lors, et pendant treize ou quatorze ans qu'il vécut encore, il fit des progrès si rapides, que ses derniers tableaux ont été attribués à Raphaël. Ce prince de la peinture était venu, en 1504, à Florence; il contribua en effet, par son exemple et ses conseils, aux succès du Frate; ils firent même un noble échange de leurs connaissances; celui-ci apprit la perspective de son jeune ami et lui donna des leçons de coloris. Quelques années après, Fra Bartolomeo, attiré à Rome par la renommée de Michel-Ange et de Raphaël, rendit justice aux talents de ces rivaux, et eut la modestie bien rare de reconnaître l'infériorité des siens. De retour à Florence, il exécuta

plusieurs tableaux d'église, et, pour répondre à ses détracteurs, qui prétendaient qu'il ne savait pas faire figure en grand, il exécuta son *Marc*, dont le caractère est tellement grandiose, indépendamment de proportion colossale, qu'on l'a comparé, pour le style, à un ouvrage antique grec. Le musée Napoléon possède ce remarquable tableau. Ses envieux le méprisèrent encore de faire une figure nouvelle, et, contre leur attente, ils mirent tout au sa réputation, en lui faisant produire son *S. Sébastien*, dont le dessin, le coloris et la vérité étaient si parfaits, que cette figure, placée dans l'église de St.-Marc, devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, tant de ferveur alarma les religieux, qui enlevèrent ce tableau, et l'envoyèrent en France à François I^{er}. On peut appeler Fra Bartolomeo le précurseur de Raphaël, et il serait peut-être devenu son émule, s'il eût eu les mêmes occasions de faire valoir ses talents. Son style a de la sévérité et de l'élévation; il est néanmoins très-grec dans ses figures jeunes. Son coloris a beaucoup de force et d'éclat, il approche de celui du Titien et de Giorgion, et, pour l'empâtement et le fondu (*sfumatezza*), il le cède à peine aux meilleurs coloristes Lombards; c'est surtout le créateur de la belle manière de draper, et les artistes doivent une éternelle reconnaissance pour leur avoir montré l'usage du manteau à ressorts. Aussi, personne avant lui, ne sut jeter les draperies avec autant de vérité, mieux accuser le nu sans sécheresse, et donner plus d'abandon et de souplesse. Baccio aimait aussi beaucoup la musique. Aussi laborieux que désintéressé, il abandonnait le fruit de ses travaux à son couvent. Il mourut en 1545 à quarante-huit ans, et son dernier

bleau, qui n'était qu'une ébauche en grisaille, est un exemple de sa manière d'opérer et un chef-d'œuvre de l'art. On peut le comparer à ces modèles de terre dans lesquels, selon Winckelmann, on reconnaît l'empreinte du génie des grands sculpteurs, mieux qu'on ne peut le faire lorsque le marbre est terminé. Fra Bartolomeo eut pour élèves Cecchino del Frate, Benedetto Ciamfanini, Gabriel Rustici, et Fra Paolo de Pistoie, qui hérita de ses dessins.

C—N.

BACELLAR (ANTOINE BARBOSA), célèbre jurisconsulte, historien et poète portugais, né à Lisbonne, en 1610. Les poésies qu'il publia en 1635, lorsqu'il ne comptait pas encore vingt-cinq ans, lui firent une très-grande réputation parmi ses compatriotes, et l'on voit, par les ouvrages de ses contemporains, qu'ils s'attendaient à avoir en lui un poète du premier ordre. Peut-être aurait-il satisfait leur attente, si la révolution de Portugal n'eût éclaté cinq ans après. Contre l'ordinaire des jeunes gens qui décèlent un génie poétique, il s'était adonné avec ardeur à l'étude de la jurisprudence; et immédiatement après la révolution, en 1641, il publia une très-bonne défense du droit de la maison de Bragance au trône de Portugal. Ces sortes d'allégations de droit jouaient un grand rôle dans la diplomatie du 17^e siècle. Son livre plut à la cour et lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. Dès-lors les espérances qu'il avait données pour la poésie s'évanouirent. Il publia seulement deux ouvrages historiques, qui ne manquent pas de mérite; l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Hollandais de ce continent; l'autre, sur la belle campagne du marquis de Marialva, contre les Espagnols, en 1659. Le premier de ces ouvrages a été traduit en italien, par un anonyme; le

second, en bon latin, par Alcolotes de Jantillet. Bacellar mourut à Lisbonne, en 1663, à l'âge de quarante-trois ans, généralement regretté. Il a laissé des ouvrages écrits d'histoire et de jurisprudence imparfaits, qui font voir que, si sa vie ne se fût pas terminée sitôt, il eût laissé une bien plus grande réputation. C'est ce qui a fait graver sur sa tombe les paroles de l'Écriture *adhuc ordier, succedit me*. Ses poésies ont été toutes recueillies par Almeida da Silva, quelques années après sa mort. Elles sont presque toutes du genre lyrique. On y trouve des tournaux et même des idylles recherchées; mais les expressions sont toujours pures et poétiques. La pièce principale est intitulée : *Des de Lydia*. C—S.

BACH (JEAN-SÉBASTIEN), né à Weisenach, le 21 mai 1685, mort le 28 juillet 1754, fit ses études à Lünebourg, devint successivement musicien du duc de Weimar, organiste à Mulhausen, maître de chapelle du prince de Cœthen, jusqu'en 1737, où il obtint à Leipzig le titre de compositeur de la cour de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Comme organiste et compositeur, Sébastien Bach n'avait à son temps aucun rival. Son père, un musicien, avait été forcé, pour des raisons de religion, de quitter Presbourg, ville natale, et était venu s'établir en Allemagne, où il fut la tige d'une famille d'où sont sortis plus de cinquante musiciens distingués. Jeune Sébastien Bach devait un jour, en 1706, à Dresde, lutter, sur le forte-piano, avec le célèbre pianiste français Couperin; celui-ci, pressentant sa défaite, quitta la ville avant le concert pour éviter la publicité. Bach en tira dans le contre-point : ses compositions sont pleines d'originalité et d'é

son harmonie est savante, sa mélodie neuve et riche, mais souvent peu agréable; il a laissé plusieurs morceaux de musique d'église, et beaucoup de musique de piano. Il eut onze fils, tous distingués dans leur art, mais dont quatre surtout s'y sont acquis un grand nom. — 1°. GUILLAUME FRIEDEMANN, l'aîné, né en 1710, à Weimar, maître de chapelle titulaire du duc de Hesse-Darmstadt, mort à Berlin le 1^{er} juillet 1784, passait pour un des harmonistes les plus évangés et des organistes les plus habiles de l'Allemagne; il publia, en 1778, *six Fugues pour le piano*: c'était aussi un bon mathématicien. — 2°. CHARLES-PHILIPPE-EMMANUEL, né en 1714, entra, en 1738, dans la musique du prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, et fut appelé à Hambourg, en 1767, pour y remplir la place de directeur d'orchestre, vacante par la mort de Telemann: il s'en acquitta avec succès, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 décembre 1788. Ses compositions, pleines d'originalité et de science, sont fort goûtées par les Allemands, qui y admirent un caractère vraiment national; il exécutait sur le piano avec un rare talent, et ce qu'il a écrit sur ce sujet est fort estimé: *Essai sur la véritable manière de jouer du piano, avec des exemples et six sonates*, deux parties in-4°, 1753-61 et 87. Il a composé un grand nombre de morceaux de musique, entre autres des *Airs pour les cantiques sacrés de Gellert*, Berlin, 1759; 5^e. édition, Leipzig, 1784. — 3°. JEAN-CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC, né en 1732, maître de chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, passa sa vie entière à Buckebourg, où il mourut le 26 février 1795, après avoir joui de toute la faveur de ce prince, qui aimait et estimait avec raison son talent

et son caractère. Une simplicité noble et ferme est le caractère des compositions de Jean-Christophe-Frédéric Bach: il l'a déployée surtout dans la musique d'église, où un sentiment profond et énergique brille sans charlatanerie, et qui renferme une grande richesse de motifs originaux; il avait sur le piano un doigter excellent. Plusieurs de ses ouvrages, qui ont eu un grand succès lors de leur exécution, n'ont pas encore été publiés. Parmi ceux qui l'ont été, on remarque: I. *Cantiques sacrés de Münster*, deux collections, Leipzig, 1773-74, in-4°.; II. *six Sonates pour clavecin, violon et basse*, Riga, 1777; III. *trois grands Concertos pour le clavecin*, Francfort-sur-le-Mein, in-fol., etc. — 4°. JEAN-CHRISTIAN, surnommé l'Anglais, né à Leipzig, en 1735, fit ses études de musique à Berlin, auprès de son frère Charles-Philippe-Émanuel. Il s'y fit remarquer de bonne heure par plusieurs compositions pleines de grâce s'étant lié avec des chanteuses italiennes, il alla, en 1754, à Milan, où il tarda pas à obtenir une place d'organiste dans une église. En 1759, il se rendit à Londres, où il fut nommé maître de chapelle de la reine, avec un traitement de 1800 écus, fonction qu'il remplit avec succès jusqu'à sa mort, arrivée en 1782: il avait été comblé des bienfaits de la cour. Tandis que ses autres frères se distinguaient surtout comme harmonistes, Jean-Christian charmait ses auditeurs par une mélodie gracieuse, spirituellement neuve, et par des accompagnements fort agréables. Il a composé plusieurs opéras, *Caton, Orion, Orphée, Thémistocle*, etc., et un grand nombre de morceaux de musique qui ont été gravés, soit à Berlin, soit à Amsterdam, soit à Paris, entre autres, *quinze Symphonies pour huit voix, dix-huit*

Concertos pour le piano, avec accompagnement, *trente Sonates*, etc.

G—r.

BACH (JEAN-AUGUSTE), professeur de droit à Leipzig, né à Hohen-dorp, en Misnie, le 17 mai 1721, fit ses études à Leipzig sous Gesner, Ernesti et Ritter. Après avoir, pendant quelques années, donné des cours particuliers d'histoire, d'antiquités et de droit, il fut nommé, en 1750, professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne dans l'université de Leipzig, et, en 1753, assesseur du consistoire ecclésiastique. Bach se concilia, dans l'exercice de ces deux places, l'estime générale. C'était un homme d'une grande érudition, non seulement dans la jurisprudence, qui était le principal objet de ses travaux, mais dans toutes les parties des belles lettres. Il écrivait en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance : il cultiva même la poésie, et l'on connaît de lui un éloge de l'imprimerie en vers grecs et latins, composé durant le cours de ses premières études, et quelques élégies pleines d'un talent très-agréable. Sa modestie et la simplicité de ses mœurs étaient extrêmes. Il mourut prématurément le 6 décembre 1759. Son premier ouvrage est une dissertation curieuse sur *les Mystères d'Éleusis*, Leipzig, 1745, in-4°. Il donna ensuite un savant commentaire sur les lois de Trajan, sous le titre de *Comment. de divo Trajano, sive de legibus Trajani*, Leipzig, 1747, in-8°. Son *Historia jurisprudentiæ Romanæ* est devenue classique. On en connaît plusieurs éditions ; la meilleure est celle que M. Stockmann a donnée avec beaucoup d'observations, Leipzig, 1806, in-8°. On doit à Bach une excellente édition de l'*OEconomiq.ue*, de l'*Apologie*, de l'*Agésilas*, de l'*Hiéron* et du *Banquet* de Xénophon, Leipzig, 1749,

in-8°. Ses notes ont reparu dans l'édition des mêmes *Traité*s de Xénophon publiée par Zeune, Leipzig, 1781, in-8°. Bach a été l'éditeur du grand ouvrage de Brisson *de Formulæ*, Leipzig, 1754, in-fol., et de l'*OEconomia juris* de Berger, Leipzig, 175 in-4°. Son traité *de Mysteriorum Eleusiniis*, et onze autres dissertations sur des sujets de jurisprudence ont été recueillis par Klotz, sous le titre d'*Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1767, in-4°. Klotz a joint à cette collection l'éloge de Bach par Platner. Il y a une première édition de cet éloge, Leipzig, 1759, in-8°. On a encore de Bach un recueil allemand en 6 vol. in-8°, intitulé : *Unpartheyische kritik*, etc. c'est-à-dire, *Critique impartiale d'ouvrages de Droit*, etc. B—ss.

BACHAUMONT (FRANÇOIS COIGNEUX DE), né à Paris, en 1622 de Jacques le Coigneux, président mortier, au parlement de Paris, entra de bonne heure dans cette compagnie, en qualité de conseiller-clerc. Il figura dans le parti de la *fronde*, c'est à lui que cette faction dut son nom qui a fourni plusieurs dérivés à notre langue. Il dit un jour que le parlement faisait comme ces écoliers qui s'amusaient à fronder dans les fossés de Paris, se séparent dès qu'ils aperçoivent le lieutenant-civil, et se rassemblent de nouveau lorsqu'ils ne voient plus. La comparaison fut trouvée plaisante ; de ce moment, ennemis de Mazarin prirent, pour signe de ralliement, des cordons de chapeau en forme de fronde, furent appelés *frondeurs*. Dans cette guerre, où les épigrammes se mêlaient aux coups de fusils, on peut croire que Bachaumont, né avec le goût et le talent des vers, exerça plus d'une fois sa verve contre le parti de la cour. I

BAC

troubles finis, il se retira des affaires, et se démit de sa charge pour ne plus s'occuper que de jouer et de chanter ses plaisirs. Nombre de bagatelles ingénieuses, échappées à son esprit facile et délicat, ont été insérées, sans nom d'auteur, dans les recueils du temps, où il est impossible de les distinguer. Lefevre de St-Marc n'a pu rassembler sous son nom que quatre pièces; encore n'assure-t-il pas qu'elles soient toutes de lui: on les trouve à la suite des *Poésies de Chapelle*, 1 vol. in-18, Paris, 1755. Ami intime de Chapelle,

Il lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon. (VOLT.)

On ne sait pas au juste quelle part il eut dans la composition de ce joli ouvrage; mais il paraît constant que c'est lui qui a fait ces vers si connus :

Sous un berceau qu'amour exprès
Fit pour charmer quelqu'inhumain, etc.

Devenu vieux, il songea à faire une fin chrétienne. Il disait à ses amis, étonnés du changement de sa conduite : « Un bonnet homme doit vivre à la porte de l'église et mourir dans la sacristie. » Il mourut en 1702, âgé de soixante-dix-huit ans. Il avait épousé la mère de M^{me}. de Lambert, connue par d'excellents ouvrages de morale, et n'avait pas peu contribué à cultiver les heureuses dispositions de sa belle-fille.

A—G—A

BACHAUMONT (LOUIS PETIT DE), né à Paris, à la fin du 17^e. siècle, était un paresseux aimable. Depuis longtemps, il vivait chez M^{me}. Doublet, (morte en 1771 à quatre-vingt-quatorze ans), qui rassemblait dans sa maison grande compagnie. On y faisait un journal de tout ce qui se disait dans le monde. La politique, les belles-lettres, les arts, les détails et aventures de société, tout était de son res-

BAC

sort; c'est ce qui donna naissance *Mémoires secrets, pour servir l'histoire de la république des lettres*. Bachaumont en rédigea les premiers volumes et la moitié du quinquème. L'ouvrage fut continué Pidansat de Mairobert et autres; il imprimé plusieurs fois en 36 vol. in-12. La meilleure édition est celle qui imprimée en gros caractères. M. Pin a donné, en 1788, un *Choix de Mémoires secrets*, 2 vol. in-12. Merle, en 1808, en a donné un abrégé, très-mal fait, sous le titre *Mémoires historiques, littéraires critiques*, 2 vol. in-8^e.; et dont la seconde édition, qui ne vaut pas mieux, parut en 1809, 3 vol. in-8^e. Tous les abrégés ne peuvent remplacer l'ouvrage de Bachaumont et de ses collaborateurs, dans lequel on trouve depuis le 1^{er}. janvier 1767 jusqu'au 1^{er}. janvier 1788) les analyses de toutes les pièces de théâtre; les relations des assemblées littéraires; les notices des livres nouveaux clandestins, des pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers; les nouvelles des villes sur la cour; les anecdotes, bons mots; les éloges des savants, artistes, des hommes de lettres, etc.; mais quelquefois, dit M. de Laharpe, « c'est un amas d'absurdités ramassées dans les ruisseaux, » plus honnêtes gens et les hommes les plus célèbres en tout genre outragés et calomniés, avec l'impudence et la grossièreté des esprits d'antichambre. » Il est d'observer que Laharpe est souvent traité dans plusieurs passages des *Mémoires*. On a encore de Bachaumont : I. *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, in-8^e.; II. *Mémoires sur le Languedoc, l'Opéra, la Place Louis XV, les salles de spectacles, la Bibliothèque*

du Roi, 1750, in-12, réimprimés à la suite de l'ouvrage précédent; III. *Vers sur l'achèvement du Louvre*, 1755; IV. la *Vie de l'abbé Gédoyen*, son parent, à la tête des *OEuvres diverses de l'abbé Gédoyen*, publiées par d'Olivet, 1745, in-12; V. une édition du *Quintilien* de Gédoyen, 1752, 4 vol. in-12, en tête de laquelle on a reproduit la vie de ce traducteur. Bacheaumont mourut le 28 avril 1771.

A. B—T.

BACHELIER (NICOLAS), sculpteur et architecte, né dans le 16^e siècle, à Toulouse, d'une famille originaire de Lucques, alla, dans sa jeunesse, à Rome, où il eut l'avantage d'entrer dans l'école de Michel-Ange. Le grand goût qu'il y puisa lui donna un juste éloignement pour la manière mesquine et gothique, alors répandue dans le midi de la France, comme dans presque toute l'Europe; mais Bachelier ne pouvait opérer, au fond de sa province, un changement subit dans les arts. On en eut la preuve, lorsqu'après sa mort, plusieurs de ses sculptures furent dorées, opération qui fait disparaître presque totalement aux yeux la grâce des contours et la finesse du travail. Elle n'a presque jamais été employée qu'à ces époques de décadence, où, selon un mot connu d'Apelles, on s'efforce de faire riches les ouvrages qu'on ne peut faire beaux. On ignore l'époque précise de la mort de Nicolas Bachelier; on sait seulement qu'il travaillait encore en 1555.

D—T.

BACHELIER (J.-J.) peintre français, né en 1724. Il aurait peu de droits au souvenir de la postérité, s'il n'eût été qu'artiste; car ses talents ne s'élevèrent point au-dessus du médiocre; mais on lui doit un établissement utile. En 1763, il consacra une fortune d'environ 60,000 fr., qu'il avait amassée, à l'établissement d'une

école gratuite de dessinateurs. Après avoir éprouvé obstacles, il se vit protégé par le gouvernement: les secours des souscriptions volontaires, et une taxe légale sur les corps de métiers, périté de son projet, s'accomplirent en état de consécration. Bachelier fut directeur de la manufacture de Sèvres, et contribua à améliorer le mauvais goût. C'est encore à lui qu'on doit l'invention d'une estampe pour préserver le marbre de l'impression cédée qui a été connue des anciens, qu'on en trouve une chez Plinius. Unissant ses recherches à celles du comte de Caylus, il ramena les arts à retrouver aux anciens l'usage de l'encaustique ou à la cimenterie de cette manière de peindre. Ce ne pouvait être qu'une expérience curieuse, car quelques inconvénients de la peinture à l'huile est bannis de toutes ces manières d'anciens, qu'ils eussent sans doute, s'ils avaient eu le hasard de découvrir Eych (Voy. ce nom). En 1805, à quatre-vingt ans, on a de lui: *Le Conseil*, un acte, 1^{er} II. *Mémoire sur l'éducation des filles*, présenté à l'Assemblée nationale, 1789, in-8^o.

BACHER (GEORGES) médecin, né à Blotshaute Alsace, le 26 octobre 1750 fut reçu docteur à l'université de Besançon en 1753. C'était un bon médecin, dont la légitimité repose sur la copieuse pilule particulière qu'il avait découverte, dont la base est

dont il avait fait une heureuse application à certaines hydrosies. Il composa sur cette matière : I. *Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques, dans les hydrosies*, Paris, 1765, 1767, in-12, et 1771, avec des augmentations ; II. *Observations faites par ordre de la cour, sur les hydrosies, et sur les effets des pilules toniques*, Paris, 1769, in-12 ; III. *Exposition des différents moyens usités dans le traitement des hydrosies*, 1765, in-12 ; IV. *Recherches sur les maladies chroniques*, 1776, in-8° ; V. *Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales*, 1772, in-12 ; VI. *Seconde lettre à M. Bouvart, sur les maladies chroniques*, 1776, in-8°. — Son fils (Alexandre-André-Philippe-Frédéric), né à Thann vers 1750, a parcouru la même carrière à Paris, et continué les observations de son père. Il a coopéré à la rédaction du *Journal de médecine*, avec M. Demangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790, et l'a continué seul depuis 1791 jusqu'en juillet 1793, où ce journal fut interrompu. Ce médecin est mort à Paris, le 19 octobre 1807. M. Barbier, dans la table de son *Dictionnaire des Anonymes*, rapporte que M. Bacher (qu'il a confondu avec son père) avait conçu le plan d'un *Cours de droit public*, qui devait paraître en plusieurs vol. in-8°, et être divisé en 5 parties. M. Bacher fit imprimer, en l'an XI (1803), deux volumes de cet ouvrage ; le premier contenant un dictionnaire des mots employés par les publicistes, et qui n'ont point été rigoureusement définis, avec leur explication ; et le second traitant des propriétés et du système social, et eu résultat, de l'instruction. « Ces deux volumes, ajoute M. Barbier, n'ayant point été ven-

» dus, sont fort rares, et l'ouvrage » peut être mis au nombre des bizarreries littéraires. » Si le remède de Bacher n'est pas un spécifique des hydrosies, comme ils le prétendaient, c'est qu'il ne peut y en avoir un contre une maladie qui reconnaît souvent des causes opposées, et le plus souvent une destruction matérielle des organes ; mais au moins il a été souvent utile dans les hydrosies causées par la faiblesse du système absorbant ; et d'ailleurs, les Bacher méritent des éloges pour n'avoir pas fait de leur remède un objet de charlatanisme, et avoir ensuite procédé, comme de vrais philosophes, en le mettant publiquement au jour. On trouve les détails de la préparation dans le *Dictionnaire de Carrère*, dans celui d'Éloy, et surtout dans le *Recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires* année 1772, in-4°. W—s et C. et A.

BACHET DE MEZIRIAC. *V. MEZIRIAC.*

BACHIÈNE (GUILLAUME ALBERT), né à Leerdam, en 1712, fit ses études à Utrecht, et fut nommé, en 1755, prédicateur de la garnison de Namur, et, en 1757, ministre de l'Évangile à Kuilenburg, où il resta jusqu'en 1771. Vers cette époque, il fut appelé à Maëstricht, et y obtint une chaire de philosophie et de géographie. Pendant dix-neuf ans qu'il occupa cette place, il publia plusieurs ouvrages géographiques et théologiques. Ceux qui ont rapport à la géographie méritent d'être connus ; ce sont : I. une description géographique de la Terre-Sainte, sous ce titre, *Aardrijkskundige Beschrijving van het Joodsche Land*, 1765, 9 cahiers, avec 12 cartes ; ouvrage, qui traite de tous les lieux dont il est question dans la Bible ; est d'un grand secours pour l'intelligence de ce livre ; II. une gé-

graphie ecclésiastique, *Kerkelijke géographie*, etc., 1778, 5 cahiers, avec des cartes; on y trouve un peu moins d'exactitude que dans l'ouvrage précédent; III. une topographie de la Hollande, *Nieuwe géographie van de vereenigde Nederlanden*, en plusieurs volumes, pour faire suite à la géographie de Busching; IV. une nouvelle édition de la *Geographie de Hubner*, 1769, 6 vol. Bachiène fut nommé, en 1758, membre de la société des sciences de Harlem. Il mourut en 1783, après une longue maladie. — Son frère, Jean-Henri BACHIEËNE, né en 1708, fut également prédicateur et ministre. Il se distingua dans la littérature sacrée, et fut appelé successivement à Driel, Almelo, Amersfort, et à Utrecht. Il mourut en 1789, âgé de quatre-vingt-un ans. Ses ouvrages roulent sur la morale et la théologie; ils sont écrits en hollandais; en voici les titres: I. *Eerste Beginzelen der goddelijke Waarheden*, 1759; II. *Leerreden over zenhanja*; III. *De Leer der sacramenten*, etc., 1771. — Son fils, Philippe-Jean BACHIEËNE, marcha sur les traces de son père; il fut pasteur à Jutphaas; puis à Utrecht, où il enseigna aussi la théologie, avec beaucoup de succès, depuis 1776 jusqu'en 1797, époque de sa mort.

D — G.

BACHINI. Voy. BACCHINI.

BACHIUS. (J.-A.) Voy. BACH.

BACHMANN (JEAN-HENRI), conseiller intime et archiviste du duc de Deux-Ponts, né à Feuchtwangen, le 13 janvier 1719, mort à Deux-Ponts, le 15 juillet 1786, s'est livré à des travaux utiles et étendus, sur la généalogie de la maison de Deux-Ponts, sur le droit politique de ce duché, et sur ses archives qu'il avait mises en ordre, d'après une classification consignée dans son *Droit politique du palati-*

nat de Deux-Ponts, Tubingen, in-8°, avec dix tableaux synchrologiques de la généalogie de la maison de Deux-Ponts. Cet ouvrage est fort estimé en Allemagne, comme éclairant beaucoup de questions sur l'histoire et le droit politique d'une de cette vaste contrée. Bachman défenseur des intérêts de la patrie qu'il servait, s'était déjà fait connaître par un ouvrage polémique, in *Exposition des droits par féodalité, de la maison palatine de Deux-Ponts, sur les pays et les seigneuries laissés par feu Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, avec 64 planches et une table généalogique*. Deux-Ponts, 1778, in-4°. Il a publié *Douze Chartes, pour servir à l'histoire de la captivité de Philippe le Généreux, landgrave de Hesse, tirées des archives de Deux-Ponts et accompagnées de notes*, Mayence, 1767, in-8°, et quelques autres de circonstances. — BACHMAN, professeur d'histoire et de poésie latine, dans le 16^e. siècle, a composé plusieurs ouvrages pour l'éducation et entre autres: *Compendium ceptionum poeticarum*, ibid., in-8°, long-temps en usage dans les écoles, et souvent réimprimé.

BACHMEGYBI (ETIENNE), médecin, né à Frantschin en Hongrie à la fin du 17^e. siècle, avait fait de bonnes études dans les universités d'Allemagne, et exerça la médecine divers endroits de la Hongrie. Il connaissait, outre la médecine, la physique, les mathématiques, la philosophie, la chimie; il mêlait cependant à sa science de celle-ci des opérations alchimiques qui lui occasionnèrent de grandes pertes. Un vase, qu'il voulait purifier du feu, ayant éclaté, il en fut blessé, et cet accident lui donna

nt il mourut, en 1735. Ses ont : I. *Observationes de œmæ Hungariæ endes* les *Disp. med.*, de Jean Leyde, 1717; II. *Observationes*, dans les *Observ. tilav.*, VIII—XV, et dans *rc. litter. Noricum*, 1733; *Bachmegybiana*, *docu- it. fidei roman. cathol. for- ui*, Tiruau, 1733. C.—AU. V (REINHARD, ou REINIER), ite, né à Cologne, en 1544, mps négociant à Leipzig, a aussi les lettres, et en par- ude des langues. Soupçonné me, il ne put obtenir aucune ce, jusqu'à l'avènement de hristian I^{er}, qui le fit éche- 15, et bourgmestre en 1588. le ce prince, on somma Ba- ire profession de luthéra- y refusa, et perdit ses places. e populaire survenu à Leip- 93, pour cause de religion, ire encore ses biens, et le loigner. Reçu à Heidelberg, ur de Bavière, il y retrouva ses et des honneurs dont il 'a sa mort, arrivée le 7 fév. laissé un manuscrit intitulé: *s Palatinatûs testimoniûs ac sententiis Patrum qui ro à C. N. annis in ec- ruerunt exornata*. — Son eipzig, en 1575, fut d'abord de politique et de droit à 3. Forcé de quitter cette ville, à cause des malheurs du il se rendit à Heilbronn, et eidelberg l'année suivante: iversité était dans une en- lence, il ne s'occupa long- étudier et à écrire. S'étant trasbourg, dans l'espoir d'y vie, en donnant des leçons, t aucun fruit de ce voyage;

et, complètement ruiné, il se décida à embrasser la religion catholique. Cette conversion lui fit rendre, par l'élec- teur Maximilien, sa place de profes- seur à Heidelberg. Cette ville ayant été prise par les Suédois, en 1635, il embrassa de nouveau le luthéranisme, et en fit profession publiquement. On ignore l'année de sa mort. On a de lui : I. *Disputationum de variis juris ci- vilis materiis liber unus*, 1604, in-8°; II. *Observationes ad Jo. Paponis ar- resta*, 1628, in-fol.; III. *Notæ in paratilla Wesembeccii super Pan- deductas*, 1611, in-4°. G—T.

BACHSTROM (JEAN-FRÉDÉRIC), savant dont la vie a été singulièrement errante et agitée : il était né en Silésie, à la fin du 17^e. siècle, d'un père per- ruquier, et qui voulait que son fils le fût aussi. A l'âge de vingt ans, Bachs- trom, sur l'ordre d'un songe miracu- leux, se rendit à Halle, pour étudier la théologie ; il y fit de rapides pro- grès ; mais de retour en Silésie, son piétisme l'empêcha d'obtenir une place de prédicateur à OËls. En 1717, on le trouve professeur extraordinaire au gymnase de Thorn, d'où il fut banni peu après, pour un sermon hétéro- doxe. De 1720 à 1728, il fut aumô- nier d'un régiment saxon à Varsovie. Il fit des études de médecine, et fut reçu membre de la société royale des sciences de Londres. En 1729, il fonda une imprimerie à Constanti- nople, fit circuler chez les Turks des livres de piété, et entreprit une traduc- tion de *la Bible* en turk. Les intrigues des copistes mahométans le forcèrent d'abandonner tous ses projets. On n'a sur le reste de sa vie que des rensei- gnements peu authentiques. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits : I. *De plica Polonica*, Copenhague, 1723 ; II. *Nova æstûs marini theq- ria*, etc., Leyde, 1734, in-8° ; III.

Art de nager, ou Invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage, Amsterdam, 1741, in-8°, etc. On lui a attribué le *Democritus redivivus*, mais il n'a jamais voulu l'avouer.

G—T.

BACCICCIO (JEAN-BAPTISTE GAULLI), peintre, né à Gênes en 1659, alla de bonne heure à Rome, où les conseils du Bernin lui furent très-utiles. Il a peint dans cette ville la voûte de l'église du Jésus, remarquable par l'accord des teintes, l'unité de l'action, le relief des objets et l'exactitude de la perspective. Il faut cependant plutôt examiner cet ouvrage dans son ensemble que le juger trop sévèrement dans quelques parties; le dessin n'y est pas toujours correct. Bacciccio fit, à St-François à Ripà, une *Vierge avec son fils dans ses bras*, dont le profil est très-soigné. Ce tableau a de l'expression et de la couleur; mais les figures ne sont pas bien dessinées. Bacciccio a fait, pour la première chapelle à droite en entrant dans l'église de St-André de Monte-Cavallo, un *S. François Xavier mourant*, d'un très-bel effet. On doit à cet artiste les portraits des sept pontifes sous lesquels il a vécu. C'est surtout dans le genre du portrait qu'il a réussi. Il avait l'habitude de prier les personnes qui se faisaient peindre par lui, de gesticuler et de parler librement, disant qu'il ne voulait pas représenter des statues. Le caractère de Bacciccio était ardent et violent. On assure qu'il s'emporta un jour jusqu'à donner un soufflet à son fils, devant une nombreuse compagnie, et que le jeune homme, au désespoir, alla se jeter dans le Tibre. Bacciccio mourut en 1709, âgé de soixante-dix ans.

A—D.

BACK (АВРААМ), В. БЭК.

BACKER. Plusieurs peintres de l'école des Pays-Bas ont porté ce nom.

Jacques de BACKER naquit, en 1550, peintre, qui alla en rut. Son fils, se trouvant dans une situation pénible, fut obligé de se livrer pour un marché qui le surchargea de travail, vendant très-bien et gagnant beaucoup du pinceau de Backer. Backer cessa qu'il ne pouvait plus supporter le travail. L'excès du travail le tua. Il mourut à l'âge de trente ans. On a de lui un goût de cet artiste pour les sujets, et son talent pour les fonds avec les figures. Il garde aussi comme les autres artistes d'une école où il a été porté à une haute perfection. — BACKER Jacques, naquit à Harlem en 1609. Il s'adonna à la peinture, qu'il peignait avec facilité; il dessinait des figures, surtout les figures, et fit des tableaux. Quelques-uns ont été peints par le poète Vondel. On a de lui *gement dernier*, faiblesse d'Anvers. C'est à Amsterdam, le 10 mai 1686. Adrien BACKER, ne naquit à Amsterdam. Il avait un goût de dessin de son père. Il croit qu'il étudia la peinture le plus considérablement, et qu'il alla à la ville d'Amsterdam. Il mourut dans cette ville en 1686. BACKER, né à Amsterdam, travailla en Angleterre et à la pension. On assure que plusieurs patrons ne le cédaient pas à son père; mais la situation de Backer fut placée n'a

détails sur sa personne, ouvrages. D—T.

(GEORGE), né au commencement du 18^e. siècle, fut médecin de la reine d'Angleterre, plusieurs ouvrages sur son *catarrho et dysenteria us epidemicis utrisque* Londres, 1764; II. *Recherches sur les avantages de l'ino-* Londres, 1776, in-8°.; *la médecine*, Londres, 1781; IV. et enfin un *Essai sur la colique endémique* 1767, in-8°. K. TER (HARTMAN LOUIS-
chevalier de l'ordre de
; et membre de l'aca-
rsbourg, était né à Hern-
36, et fit ses études dans
s d'Allemagne. Ainsi que
es savants de son pays,

Petersbourg, et contri-
grès des lettres et des
Russie. Il dirigea long-
llège allemand de cette
ada le développement de
es institutions utiles. Ses
is écrits en allemand, ne
i célèbres que ceux de
nstelt, Muller, Georgi;
ent à faire connaître la
plusieurs rapports inté-
eux qui ont écrit sur ce
t souvent. On lui doit : I.
le Géographie de l'em-
etersbourg, 1773; II. un
émoires et de pièces au-
l'histoire de Pierre I^{er}.,
; III. une *Bibliothèque*
volumes, 1777 à 1788,
es extraits d'un grand
rages publiés en Russie,
ie du pays et en langues
description des princi-
ents d'architecture et de
s anecdotes historiques

et littéraires, et des précis sur les ins-
titutions remarquables. Cet ouvrage a
été utile à Storch et à Friebe, qui
ont publié, l'un et l'autre, une statis-
tique de la Russie. On a aussi de Bac-
meister un ouvrage historique sur la
Suède, qui est peu connu. Ce savant
mourut à Petersbourg, en 1806. —
BACMEISTER (Luc), théologien de
Rostock, dans le 16^e. siècle, a publié
un grand nombre de dissertations
théologiques, qui sont aujourd'hui com-
plètement oubliées. C—AU.

BACO (DE LA CHAPELLE), maire
de Nantes, en 1792, était auparavant
procureur du roi dans cette ville. Dé-
puté, en 1789, aux états-généraux,
il s'y montra partisan zélé des innova-
tions, et ne se fit néanmoins remar-
quer qu'une seule fois à la tribune,
pour signaler l'abbé Maury comme
l'auteur des troubles qui agitaient cette
assemblée. Devenu maire, après la
session, il contribua à la défense de
Nantes contre les Vendéens. Accusé
ensuite de tenir au parti *fédéraliste*,
il fut mis en prison à l'abbaye, et n'en
sortit qu'après le 9 thermidor (27
juillet 1795). Envoyé par le directoire
aux îles de France, en qualité de com-
missaire, les colons refusèrent de le
reconnaître, et il passa à la Guade-
loupe, où il est mort en 1801. K.

BACON (ROBERT), théologien an-
glais, naquit vers la fin du 12^e. siècle.
On ne sait précisément ni l'époque ni
le lieu de sa naissance. Quelques-uns
l'ont confondu avec le moine Roger
Bacon; d'autres l'ont regardé comme
son frère : cette opinion paraît peu
probable. Après avoir étudié à Oxford,
il vint achever son éducation à Paris,
retourna ensuite à Oxford, où il
professa la théologie, et se fit une
grande réputation comme prédicateur.
Sous le règne de Henri III, les barons
anglais s'étant coalisés pour résister à

la tyrannie du ministre Pierre Desroches, natif de Poitou, et évêque de Winchester, ainsi qu'à l'influence des étrangers, particulièrement des Poitevins, que ce ministre avait mis en possession de tous les emplois, le roi, pour faire cesser ces troubles, convoqua, dans l'été de 1255, un parlement à Oxford. Les barons refusèrent d'y assister ; mais le roi s'y étant rendu, Bacon fut choisi pour prêcher devant lui : ce qu'il fit avec beaucoup de liberté, déclarant que le renvoi de Desroches pouvait seul apaiser le juste mécontentement de la nation. Ce discours fit une grande impression sur le roi, et le prépara à prêter l'oreille aux représentations que vint lui faire l'archevêque de Cantorbéry, à la tête d'un grand nombre d'évêques, et qui, soutenus de menaces d'excommunication, décidèrent enfin le renvoi de Pierre Desroches et des étrangers. Ce sermon avait été prononcé à l'instigation d'Edmon ou S. Edmond, ami et protecteur de Robert Bacon, qui écrivit sa vie.

S—D.

BACON (ROGER), moine anglais du 13^e. siècle, qui, par la force seule de son génie, s'éleva au-dessus des connaissances comme des erreurs de son siècle, et fit, dans plusieurs sciences, des découvertes qui ont obtenu l'admiration des nations les plus éclairées. Il naquit en 1214, à Ilchester, dans le comté de Somerset, où sa famille était ancienne et considérée. Il était commun alors de voir des jeunes gens des meilleures familles se vouer à l'état monastique ; et c'est dans son sein que se sont formés presque tous les hommes qui, dans le moyen âge, se sont distingués par des talents extraordinaires. Il est intéressant de rechercher quels moyens un simple religieux a pu trouver dans les lumières de son siècle, pour exciter et

mettre en activité cet esprit d'invention qu'il avait reçu de la nature, en même temps quels obstacles il eut à vaincre pour suivre les mouvements de son génie, et n'être pas arrêté dans ses travaux par les persécutions que lui suscitèrent l'ignorance et la superstition. Après les études élémentaires, Roger fut admis à l'université d'Oxford, d'où il passa à l'université de Paris, où la réputation de professeurs, leur zèle et leurs talents pour l'enseignement, attiraient, toutes les parties de l'Europe, une grande affluence de disciples : c'était surtout un usage commun en Angleterre. Roger y suivit avec ardeur les leçons des plus habiles maîtres, fit dans toutes ses études des progrès qui furent remarquables, et y reçut le grade de docteur en théologie. Revenu en Angleterre en 1240, il y prit l'habit monastique dans l'ordre de St-François, et alla se fixer à Oxford. Il paraît que la physique fut d'abord le principal objet de ses travaux ; mais cette étude demandait des secours que sa fortune ne lui permettait pas de se procurer. Il trouva de généreux amis de la science, qui, par des contributions volontaires, le mirent en état d'acheter les livres, de construire les instruments, et de faire les expériences dont il avait besoin. Il eut lui-même que, dans le cours de vingt années, il employa à cet usage 2000 sterlings, qui représenteraient aujourd'hui près de 100,000 fr. En recherchant avec application les secrets de la nature, il parvint à découvrir certaines propriétés, certaines combinaisons des corps, dont il tira de nouveaux effets, qui en firent admirer l'auteur par ceux qui étaient assez éclairés pour en saisir l'explication naturelle ; mais qui parurent aussi merveilleux aux ignorants, pour

attribuer à des opérations magiques, et à la communication de l'auteur avec les esprits infernaux. Cette opinion extravagante fut encouragée par la jalousie et la haine que sa supériorité et ses opinions lui avaient suscitées parmi les religieux de son couvent. Roger d'ailleurs était lié d'amitié avec Robert Greathead, évêque de Lincoln, ennemi du pape Innocent IV, qu'il déclara publiquement être l'Ante-Christ; et lui-même censurait hautement, de vive voix et par écrit, l'ignorance et les mauvaises mœurs des ecclésiastiques, et surtout des moines; il avait même écrit une lettre au pape, pour lui exposer la nécessité d'une réforme du clergé. On dénonça à la cour de Rome les opinions dangereuses et suspectes qu'il manifestait, ainsi que les opérations extraordinaires qu'on regardait comme l'œuvre du démon. Le pape défendit d'abord à Roger de professer dans l'université; mais on ne s'en tint pas là: il fut bientôt renfermé dans une prison, où il ne pouvait communiquer avec personne, et où il n'avait pas même, dit-il, une nourriture suffisante. Il trouva cependant des protecteurs dans quelques personnages des plus éclairés et des plus respectables de son temps. Le digne cardinal, évêque de Sabina et légat du pape en Angleterre, admirait le génie et plaignait le sort du malheureux Roger. Ce cardinal ayant été élevé à la chaire pontificale, sous le nom de *Clément IV*, lui rendit la liberté, et le prit sous sa protection. Il lui avait demandé un recueil de tous les écrits qu'il avait composés; c'est ce recueil, imprimé sous le titre d'*Opus majus*, que Bacon fit remettre au pape, par Jean de Paris, son élève favori, qu'il avait instruit de tout ce que contenaient ces divers écrits. C'est à ce sujet que Bacon, dans la préface

de l'*Opus majus*, remarque, comme un exemple des forces naturelles l'esprit humain, qu'un jeune homme ait été en état, dans l'espace d'une année, de se rendre propre, à fond d'intelligence et d'application, tout qu'un observateur zélé de la nature pu acquérir ou découvrir dans l'espace de quarante ans. La tranquillité dont jouit sous la protection d'un pape généreux et sage, ne fut pas de longue durée. Sous le pontificat de Nicolas successeur de Clément IV, le général des franciscains, Jérôme de Escula se déclara contre Roger, défendit la ture de ses ouvrages, et rendit contre lui une sentence d'emprisonnement qui fut confirmée par le pape. Cette nouvelle détention dura dix ans et demi. Jérôme de Escula ayant été pape, sous le nom de *Nicolas IV*, Roger essaya de le fléchir, en adressant, comme une preuve de sa innocence et de l'utilité de ses travaux, un traité intitulé: *Des moyens de guérir les infirmités de la vieillesse*. Cette démarche n'eut pas un succès bien efficace. Ce ne fut qu'à la fin de ce pontificat, et à la sollicitation de quelques nobles anglais, que Roger obtint sa liberté. Il retourna à Oxford et publia, vers l'an 1291, un *Abécédair de théologie*. Il mourut bientôt après, en 1292, suivant quelques auteurs, et en 1294, suivant d'autres. Son corps fut enterré dans l'église de son couvent, où l'on a conservé longtemps une cellule qu'on appelait le *Calvaire du frère Bacon*, lieu de retraite où il allait se réfugier pour méditer et se recueillir, et où il oubliait les sottises du monde et les calomnies de ses ennemis. Il fut pendant sa vie admirablement persécuté; mais l'admiration était presque stérile, et la persécution eut des effets trop cruels. Tandis que ses idées s'effaçaient, ses ruines auraient voulu le faire b

comme magicien, quelques savants lui donnaient le titre de *docteur admirable*, comme on a donné à peu près dans le même temps, à Scot, le titre de *docteur subtil*, et à S. Thomas d'Aquin, celui de *docteur angélique*. La postérité, plus juste et plus éclairée, en le comparant à ses contemporains, le regarde comme un homme extraordinaire et bien supérieur à son siècle. Cependant, il n'a pu s'affranchir de plusieurs des préjugés qui arrêtaient, de son temps, la marche de la raison; il croyait à la pierre philosophale et à l'astrologie judiciaire: c'était, dit Voltaire, *de l'or encroûté de toutes les ordures de son siècle*. La principale découverte de Roger Bacon est la connaissance du télescope ou des lunettes à longue vue. Les passages sur lesquels est fondée cette prétention sont tirés de l'*Opus majus*, page 557, et de son *Traité de perspective*, chapitre de *la vision rompue*. Bacon y examine les effets de la réfraction des rayons de lumière tombant sur une surface sphérique, et il prouve fort bien que, si la surface du milieu le plus dense dans lequel l'objet est plongé, est convexe vers l'œil, cet objet paraîtra plus grand, et au contraire: c'est ce qui lui a fait concevoir que l'interposition d'un milieu dense, figuré sphériquement, grossirait les objets qui seraient au-delà, et il n'en fallait pas davantage à un homme doué d'une forte imagination, comme il l'était, pour lui faire annoncer toutes ces merveilles comme possibles. Les paroles mêmes du texte de Bacon prouvent qu'il n'a jamais fait usage du télescope: il dit qu'au moyen de cet instrument, on peut apercevoir les objets éloignés comme très-proches, et les plus proches comme très-éloignés; qu'un homme peut paraître comme une montagne, et qu'il est possible de

compter, à une distance incroyable, les grains d'un monceau de sable: cela est impossible, et surtout être l'effet du télescope. Il ajouta peut-être *faire descendre en apparence le soleil et la lune sur leurs ennemis*, ce qui n'a point eu lieu. Wood, qui a écrit l'histoire de l'université d'Oxford; Jebb, éditeur de l'*Opus majus*; Molyneux et quelques autres écrivains, ont établi l'opinion que Roger Bacon avait connu le télescope; mais les uns et les autres s'étaient laissés entraîner à ce préjugé par l'effet de la prévention nationale, si commune aux Anglais. Smith, plus impartial et meilleur critique, a réfuté cette prétention par des raisons qui paraissent satisfaisantes. On ne peut nier que Roger Bacon n'ait eu sur l'optique des idées intéressantes et nouvelles. On trouve dans l'*Opus majus* des observations judicieuses sur la réfraction atmosphérique, sur la grandeur apparente des objets, et la grosseur extrême du soleil et de la lune observée près de l'horizon; mais sur d'autres points de la science, il a commis des erreurs graves, et l'on voit clairement ce qu'il dit des verres concaves et convexes, que ce n'est point d'après des expériences pratiques qu'il raisonne, mais d'après des conjectures hasardées et une théorie très-imparfaite de la poudre à canon attribuée avec beaucoup plus de justice à ses contemporains. Il parle d'une pièce artificielle de feu inextinguible qui était probablement une pierre phosphore. Dans un autre endroit, il dit qu'avec du salpêtre et d'autres ingrédients, on peut former un feu artificiel qui brûlera à la plus grande distance, et au moyen du

pourra produire dans l'air l'effet du tonnerre et de l'éclair, et même avec plus de force que la nature n'en produit; car, ajoute-t-il, une petite portion de matière de la grosseur du pouce, convenablement préparée, peut détruire une armée et une ville entière avec un bruit terrible, accompagné d'une vaste illumination. Dans un autre endroit, il dit positivement qu'avec du salpêtre, du soufre et du charbon, on peut, si l'on en connaît la préparation, imiter le tonnerre et l'éclair. Roger Bacon n'était étranger à aucune science. Il regardait les mathématiques, appliquées à l'observation, comme la seule route qui pût conduire sûrement à la connaissance de la nature. Il étudia plusieurs langues, et il écrivait en latin avec un degré d'élégance et de clarté peu commun de son temps. Il fit des travaux utiles sur la géographie. L'une des choses qui honore le plus sa mémoire, et qui prouve l'étendue et la solidité de ses connaissances en astronomie, c'est la sagacité avec laquelle il découvrit et démontra, sans autre secours que ses propres observations, les erreurs qui existaient dans le calendrier. Dans une lettre au pape Clément IV, il expose clairement les causes de ces erreurs, et indique, avec un degré d'exactitude qui approche de la vérité, la méthode propre à les corriger. Il forma ensuite un calendrier correct, dont il existe encore une copie dans la bibliothèque Bodléienne. Nous ne parlerons pas de la construction prétendue d'une tête de bronze, qui parlait distinctement et même prophétisait: ce conte absurde ne mérite pas d'être réfuté. Nous ne dirons pas, comme l'a fait un des panegyristes de Roger Bacon, qu'il fut le génie le plus brillant et le plus universel que le monde ait jamais eu; mais nous croyons qu'on peut le

regarder comme un homme extraordinaire, d'un génie aussi étendu et pénétrant, et dont l'exemple fait jusqu'où un grand amour de la vérité, un travail opiniâtre et l'ambition de gloire peuvent élever un esprit supérieur, malgré les préjugés de son siècle et les persécutions de l'ignorance et de l'envie. Ses principaux ouvrages sont I. *Epistola fratris Rogerii Baconi secretis operibus artis et naturæ, et nullitate magiæ*, Paris, in-4°, 15 Bâle, in-8°, 1595; Hambourg, in-1598, 1608 et 1618; II. *Opus maius*, in-fol., Londres 1753: ce recueil est l'ouvrage sur lequel se fonde partiellement la réputation de Roger Bacon, il est utile de faire connaître divers écrits dont il est composé: des deux premiers livres sont composés de trois traités; 1°. *De impedimentis scientiæ*; 2°. *De causis ignorantie humanæ*; 3°. *De utilitate scientiarum*; le troisième livre contient le traité *de utilitate linguarum*; le quatrième contient *De centrīs gravium, de ponderibus, de valore musicis, de dignitate astrologiæ, de cosmographia, de situ orbis, de regionibus mundi, de situ Palestine, de locis sacris, de descriptione locorum mundi, de prognostica ex siderum cursu*; dans le cinquième livre, se trouvent divers traités de perspective, et le traité *de specierum multiplicatione*; le sixième livre enfin, renferme les trois traités 1°. *De arte experimentalī*, 2°. *De radiis solaribus*, 3°. *De coloribus et in fiendis*. III. Plusieurs traités sur la chimie, imprimés dans le *Thesaurus chemicus*, Francfort, in-1603 et 1620; IV. *De retardatione senectutis accidentibus*, publié pour la première fois à Oxford, en 1590, traduit ensuite en anglais, avec des notes, par le docteur Richard Browne sous le titre de *Remède contre*

vieillesse, et conservation de la jeunesse, Londres, in-8°. 1685. Quelques autres traités de Roger Bacon, qui n'ont point été imprimés, tels que le *Liber naturalium*, le *Computus Rogeri Baconis*, l'*Opus minus*, l'*Opus tertium*, ont été conservés en manuscrit dans la bibliothèque de l'université de Leyde, et dans les bibliothèques royale et cottonienne, en Angleterre. Le traité *Speculum alchemiæ*, et celui *De potestate mirabili artis et naturæ*, qui n'est qu'un chapitre de l'ouvrage intitulé *Epistola fratris R. Baconis*, etc., ont été traduits en français, par Jacques Girard de Tournus, et publiés, le premier, sous le titre de *Miroir d'alchimie*, Lyon, 1557, in-12; Paris, 1612, 1627, in-8°; le deuxième, sous le titre de *L'Admirable puissance de l'art et de la nature*, Lyon, 1557, in-8°, très-rare; Paris, 1629, in-8°. S—D.

BACON (NICOLAS), célèbre jurisconsulte anglais, et père du fameux François Bacon, baron de Verulam, naquit en 1510, d'une famille ancienne, à Chislehurst, dans le comté de Kent. Il étudia à Cambridge et à Paris, et s'attacha principalement à l'étude du droit. De retour en Angleterre, il obtint la faveur de Henri VIII, qui, lors de la réformation d'Angleterre, lui donna, dans le comté de Suffolk, plusieurs domaines provenant du monastère de St.-Edmundsbury, et le nomma procureur de la cour des tutèles. Il conserva cette place sous le règne d'Edouard VI; et, malgré la faveur de Henri VIII, sa prudence le sauva de la persécution sous le règne de la reine Marie. La reine Elisabeth le créa chevalier, et le nomma, en 1558, garde du grand-sceau, et membre de son conseil privé. Il eut une grande part à l'établissement de la religion protestante en Angleterre, et s'attira

par-là la haine des catholiques; son zèle et les services éminents qu'il avait rendus, ayant osé, dans des débats concernant la succession, se montrer d'un avis opposé au favori, le comte de Leicester, lui fut défendu de paraître à la cour et dans le conseil; mais il parvint, par la médiation de son frère, à rentrer en grâce auprès de la reine, et fut de nouveau l'âme du conseil. Il fut nommé, en 1568 et en 1571, à présider les commissions chargées d'examiner les plaintes réciproques des catholiques et des protestants, la reine Marie d'Ecosse et de France, et des lords rebelles. Il mourut en 1571, à l'âge de 60 ans, après avoir occupé pendant 10 ans la place de garde du grand-sceau, avec la réputation d'un homme sage et habile. Il se constamment fidèle à la devise de sa famille : *Mediocria firma*. La reine Elisabeth étant allée le visiter à la prison, lui dit que sa maison était petite pour lui : « Non, madame, » pondit-il, mais V. M. m'a fait une grande maison. » Pendant le reste de sa vie, il avait pris un emploi excessif, ce qui fit dire à Elisabeth que « l'âme de sir Nicolas » était logée. Il a laissé quelques ouvrages de politique et de législation, et des commentaires sur les douze petits prophètes, mais aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. — Sa femme, Anne, joignait à beaucoup de savoir une sagesse solide et les vertus de son sexe. Elle a traduit de l'italien en anglais cinq sermons de Bernardin sur la prédestination, etc., en 1550; et, du latin, de l'évêque de Wells, une *Apologie de l'Eglise catholique*, imprimée en 1564, réimprimée en 1600, in-12. Il eut deux fils, ANTOINE et FRÉDÉRIC, qui furent à ses soins leur première éducation.

B A C

BACON (FRANÇOIS), fils du président, grand-chancelier d'Angleterre, l'un des génies les plus extraordinaires qui aient paru dans aucun siècle, serait, après Newton, le philosophe dont l'Angleterre aurait le plus à se glorifier, si les faiblesses de son caractère et quelques actions de sa vie n'avaient terni la gloire que ses talents et ses travaux lui ont assurée. Né à Londres le 22 janvier 1561, dès son enfance, il donna des preuves d'un esprit supérieur. Ayant été présenté à la reine Elisabeth, elle lui demanda quel âge il avait; il répondit sans hésiter : « Juste » deux ans de moins que le règne » heureux de votre majesté. » Cette réponse frappa la reine, qui depuis s'amusa à le faire parler, et l'appelait en plaisantant son *petit garde des sceaux*. A treize ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit, dans toutes les sciences, des progrès dont la rapidité étonna ses maîtres et ses condisciples. Il n'avait pas encore seize ans, que, frappé de la futilité de la philosophie d'Aristote, il fit un écrit pour la combattre. Il vit dès lors qu'elle était plus propre à produire et à perpétuer des disputes, qu'à éclairer l'esprit : cette observation semble avoir dirigé tous ses travaux. C'était alors un usage établi en Angleterre, d'envoyer dans les pays étrangers, et particulièrement en France, les jeunes gens destinés à entrer dans les affaires publiques. Le jeune Bacon vint à Paris, à la suite de l'ambassadeur sir Amias Powlet, qui, de bonne heure, conçut une telle estime pour lui, qu'il le fit partir bientôt après pour l'Angleterre, avec un message qui demandait du secret et de la célérité. Après avoir rempli sa mission de manière à mériter des remerciements de la part de la reine, il revint en France, et parcourut différentes provinces,

B A C

pour s'instruire des mœurs et des du pays. A l'âge de dix-neuf ans composa un écrit intitulé : *De l'état de l'Europe*, dans lequel on trouve des marques frappantes de la maturité de son jugement. La mort de son père le rappela dans sa patrie, où la médiocrité de son héritage le força de chercher les moyens de se procurer un état conforme à sa naissance. Il se livra à l'étude des lois, avec tant d'ardeur qu'il fut nommé, n'ayant encore que vingt-huit ans, conseil extraordinaire de la reine. Au milieu de ses travaux qu'il entreprit pour l'avancement de sa fortune, il ne perdit jamais de vue l'idée qu'il avait conçue, de bonne heure, de réformer le plan des études scholastiques, et d'en créer une plus propre à conduire les hommes dans les routes d'une saine philosophie. La place qu'il avait auprès de la reine était plus honorable que lucrative; ses talents, et son alliance avec le grand-trésorier Burleigh et son fils, sir Robert Cecil, principal secrétaire d'état, semblaient l'appeler aux plus grands emplois. Mais, par un hasard, Cecil était ennemi déclaré du comte d'Essex, ami et protecteur de Bacon; et cette inimitié de deux courtisans retarda long-temps la fortune de ce dernier. En 1594, l'Essex employa tout son crédit pour le nommer solliciteur général; mais Cecil représenta Bacon comme un homme tellement livré aux études spéculatives qu'il lui paraissait incapable de remplir cette place. Elisabeth céda à cette objection. Le comte d'Essex, pour dédommager Bacon de ce refus, lui fit présent d'une terre, qu'il accepta avec des démonstrations de la plus vive reconnaissance; mais il oublia, peu de temps après, ce qu'il devait à un généreux bienfaiteur, qu'il abandonna

dans sa disgrâce, avec une lâcheté que rien ne peut excuser. Tout le monde sait que le comte d'Essex périt sur l'échafaud, accusé de haute trahison. Dans l'instruction du procès, Bacon plaida lui-même contre le comte, sans y être obligé ; et après l'exécution de la sentence, il chercha à justifier la conduite du gouvernement, dans un appel au public, intitulé : *Déclaration des trahisons de Robert, comte d'Essex*. Il est vrai que cette déclaration était rédigée avec des ménagements si frappants et un intérêt si marqué pour l'honneur de l'accusé, qu'Elisabeth ne put s'empêcher de dire à Bacon : « Il est aisé de voir que » vous n'avez pas oublié votre ancienne affection pour le comte ». Cette circonstance prouve, qu'en exécutant la tâche qui lui avait été sans doute imposée par sa souveraine, il sacrifiait les sentiments de son cœur aux intérêts de son ambition. Son ingratitude n'eut pas le succès qu'il en attendait. La voix publique s'éleva contre lui avec tant de force, qu'il se crut obligé d'écrire une longue apologie de sa conduite ; mais son éloquence n'eut aucun effet ; Elisabeth ne fit rien pour lui, et Bacon, flétri dans l'opinion, fut à la cour l'objet de la haine d'un parti et de la jalousie de l'autre. Après avoir montré une complaisance honteuse et servile dans l'affaire du comte d'Essex, il sembla reprendre sa probité et sa dignité dans sa conduite au parlement. Il avait été choisi, en 1595, pour représenter le comté de Middlesex dans la chambre des communes. Dans les débats qui eurent lieu sur des questions publiques, il vota avec le parti populaire, contre les mesures des ministres, quoiqu'il fût toujours au service de la couronne. Si quelque chose peut atténuer les fautes graves qu'on lui reproche, c'est sa pauvreté. Elisa-

beth, à qui il avait sacrifié son honneur, ne fit rien pour sa fortune, et se trouva dans de tels embarras que deux fois, il fut arrêté pour dettes. Le règne de Jacques I^{er}. lui fut plus favorable : ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, accueillit Bacon avec distinction, et lui conféra, en 1603, les honneurs de la chevalerie. Bacon se montra digne de cette faveur, par sa conduite au parlement. Il fut chargé de porter au pied du trône des représentations solennelles sur les vexations qu'exerçaient, sous son nom, les pourvoyeurs de sa majesté. Il s'acquitta de cette commission délicate avec tant de talent et de bonheur qu'il satisfait à la fois le parlement et le roi. La chambre des communes lui vota des remerciements publics, et Jacques I^{er}. le nomma un de ses conseillers, avec un traitement annuel de 40 liv. sterl., et cette grâce fut bientôt suivie d'une nouvelle pension de 60 liv. sterl. En 1607, il fut nommé solliciteur général. Sa fortune s'accrut alors considérablement par le produit de sa pratique au barreau, et par le mariage qu'il contracta avec Alix de Barnham, fille d'un riche alderman de la cité. Il obtint successivement plusieurs autres places jusqu'en 1617 qu'il obtint celle de garde des sceaux. En 1619, il fut créé lord grand chancelier d'Angleterre, avec le titre de baron de Vérulam, qu'il échange l'année suivante pour celui de vicomte de St.-Alban. Sa fortune était telle alors, qu'il aurait pu vivre avec la magnificence dont il avait le goût, sans dégrader son caractère par les actes d'avidité qu'on eut à lui reprocher avec trop de raison. Des plaintes graves furent portées contre lui. On l'accusa d'avoir reçu des sommes d'argent pour des concessions de places et de privilèges qu'il avait expédiés sous le

au. Ces plaintes furent ren-
 la chambre des pairs. Bacon,
 at de se justifier, voulut évi-
 d'une recherche judiciaire,
 à la chambre une lettre de
 et de soumission, par laquelle
 e la clémence de ses pairs,
 de que la peine qu'on pro-
 contre lui se borne à lui
 lace éminente qu'il a désho-
 es lords exigèrent de lui une
 n circonstanciée sur chacun
 s allégués contre lui. Il en-
 mémoire dans lequel il re-
 ut la vérité de presque toutes
 tations de corruption portées
 i, en implorant de nouveau
 nce de la chambre. Malgré
 que le roi témoigna pour lui,
 ue prenait la chambre même
 ion d'un de ses membres, dis-
 r de si grands talents, elle ne
 écher de rendre un jugement
 l fut condamné à payer une
 le 40,000 liv. sterl., et à être
 né à la Tour, pendant le bon
 roi ; il fut en outre déclaré
 d'occuper aucun emploi ou
 lic, de siéger au parlement,
 ocher même du lieu où rési-
 our. On ne peut nier que ce
 ne fût juste, tout rigoureux
 ; cependant, il est sûr que, si
 montra avide, ce ne fut point
 ce ; car il fut, au contraire,
 jusqu'à l'excès. Comme garde
 x, il recut de l'argent pour
 on des brevets ou patentes
 urs places, obtenues par le
 duc de Buckingham, favori
 s 1^{er}., auquel Bacon devait
 le partie de son avancement ;
 rait constant que ce fut par-
 ent pour servir la cupidité du
 r que le protégé se prêta à ces
 es coupables, dont il doit oc-
 partager le blâme, puisqu'il en

partageait le honteux bénéfice. Comme
 chancelier, il reçut aussi de l'argent
 pour expédier des affaires portées à
 son tribunal ; mais on convient qu'à
 cette bassesse si indigne de son rang,
 il ne joignit pas du moins le crime de
 trahir la justice dans les jugements
 qu'il rendit sur ces mêmes affaires ; il
 a toujours passé pour un juge aussi
 équitable qu'éclairé. Il montra une fai-
 blesse excessive à l'égard de ses do-
 mestiques, qui s'enrichissaient en ven-
 dant la protection de leur maître, et
 en l'engageant dans des actes de cor-
 ruption dont ils recevaient le profit.
 On raconte qu'en rentrant un jour
 chez lui, ses domestiques se levèrent
 en le voyant paraître, et qu'il leur dit :
 « Restez assis, mes maîtres, c'est
 » votre élévation qui a fait ma chute. »
 Le jeu de mots qui est dans l'original
 ne peut se rendre en français, parce
 que le terme anglais, traduit par celui
 d'*élévation*, exprime également l'ac-
 tion de *se lever* et de *s'élever*. Après
 s'être abaissé par des actes honteux
 d'une complaisance servile et d'une
 basse vénalité, on le voit quelquefois
 se relever par des traits de noblesse et
 de fermeté qui prouvent qu'il avait le
 sentiment de la justice et de la liberté,
 alors même qu'il les outrageait ; et l'on
 aime à croire que les crimes qui ont
 flétri sa mémoire, tenaient plus à une
 extrême faiblesse de caractère qu'à une
 perversité naturelle. Le seul tort de
 Bacon qui ne comporte aucune ex-
 cuse, c'est son ingrate et lâche con-
 duite envers son bienfaiteur, le comte
 d'Essex. Il est temps de détourner ses
 regards du tableau affligeant des fautes
 de l'homme d'état, pour les porter sur
 les ouvrages immortels de l'homme de
 génie ; mais ces travaux sont d'une
 telle étendue, et embrassent des objets
 si divers et si multipliés, qu'il serait im-
 possible d'en donner une idée à peu

près complète, sans outrepasser de beaucoup les bornes qui nous sont imposées. Nous sommes donc obligés de nous restreindre aux traits principaux qui caractérisent ses écrits. On a vu que, dès ses premières études, il avait été frappé de l'absurdité de la méthode qu'on suivait dans les écoles pour l'enseignement public. Dès ce moment, il conçut le projet hardi d'une refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il embrassa, dans ses vues, le cercle de toutes les connaissances humaines ; il observa les rapports qui les unissent entre elles, et commença par en former la classification, suivant les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune des sciences appartenait. De là cette division en trois classes, de la mémoire, de la raison et de l'imagination ; division qui a été parfaitement développée par d'Alembert et Diderot, dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*. Ce n'est qu'en lisant les grands ouvrages de ce génie extraordinaire, qu'on peut se mettre en état de le juger ; mais ce n'est pas assez de les lire, il faut les étudier ; et il faut avoir un esprit déjà muni de beaucoup de connaissances et capable d'une forte attention, pour être en état de suivre l'auteur dans toutes les routes qu'il parcourt, et d'apprécier jusqu'à quel point ses vues ont pu être utiles et peuvent l'être encore aux progrès des sciences. Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale : il est en effet le premier qui ait bien senti et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vérités et de s'assurer qu'on y est parvenu : c'est celui d'observer la nature, non seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos re-

gards, mais encore dans ceux qu'elle peut découvrir par la voie de l'expérience. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour observer la nature ; il faut un art pour diriger les observations ; il en faut un, plus difficile encore pour interroger la nature. C'est pour parvenir à ce double but qu'il a créé des méthodes, dont il a fait des applications sans nombre à toutes les branches des sciences. C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la *grande instauration des sciences*, plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée dans les deux ouvrages qui en forment la base ; l'un, *De dignitate et auctoritate scientiarum* ; l'autre, *Novum organum scientiarum*. Bacon avait étudié toutes les sciences ; il avait marqué le point où chacune était parvenue, les fausses directions qui avaient égare les esprits dans la marche qu'on avait suivie, et la véritable méthode qui pouvait les ramener dans la route de la vérité. Si on le considère comme métaphysicien, il montre autant de sagacité que de profondeur dans ses vues sur les opérations de l'esprit ; sur l'association des idées, principe fondamental de nos sentiments et de nos opinions ; sur les préjugés qui nous environnent dès le berceau et troublent l'exercice de la raison. Il expose très-clairement ce principe, aperçu par Aristote, et si bien développé par Locke, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait les sensations pour base. Comme physicien, il a eu de nombreux aperçus très-ingénieux, et a été suivi sur la route de plusieurs découvertes importantes. Il avait imaginé une espèce de machine pneumatique, au moyen de laquelle il paraît avoir soupçonné l'élasticité et la pesanteur de l'air, ce que Galilée et Torricelli ont eu la gloire de découvrir après lui ; mais on ne p

ter d'avoir indiqué assez clairement l'attraction newtonienne, en toutes les parties de la machine mues par une force cachée qui fait graviter l'une vers l'autre. dit-il, ou que les corps graves poussés vers le centre de la terre ou qu'ils en soient mutuellement attirés; et dans ce dernier cas, il est évident que, plus les corps sont éloignés, plus ils s'approcheront de la terre plus fortement ils seront attirés. Il faudrait, ajoute-t-il, expérimenter si la même horloge à poids marche plus vite sur le haut d'une montagne qu'au fond d'une mine. Si la pesanteur diminue sur la montagne et augmente dans la mine, il paraît que la terre a une attraction. » Il serait difficile de prouver plus nettement sur ce phénomène de la gravitation l'existence des corps; mais ce que Newton avait fait qu'entrevoir, Newton a établi sur l'observation, et il a prouvé par le calcul. Or, la gloire qui lui appartient, non à ce qu'il aperçoit une vérité nouvelle, mais à ce qu'il la prouve. Bacon a écrit l'histoire naturelle, d'une manière abrégée, dans son *Sylva sylvarum*, intitulé : *Sylva sylvarum, sive naturalis latinè transcripta*, Amst., 1648, in-16. Elsevir, 1712. Il avait particulièrement écrit de la médecine, sur laquelle il a écrit plusieurs ouvrages, et entre autres un *Traité de la vie et de la santé* où l'on trouve des vues sur la physiologie et la clinique qui sont la base de cette science, mais encore trop peu avancées pour qu'on ne tombât pas dans beaucoup d'erreurs. Il croyait qu'au moyen

d'un certain régime, on pouvait prolonger la vie humaine fort au-delà des bornes que l'opinion commune lui assigne. Livré de bonne heure à l'étude des lois, les places qu'il remplit l'obligèrent à en faire la principale occupation de sa vie; il les étudia, non en simple jurisconsulte, mais en législateur et en philosophe. On a de lui des *Aphorismes*, aussi remarquables par la profondeur des idées que par l'énergie et la précision du style, et l'on a lieu de croire que Montesquieu les avait lus avec attention. Un homme d'un génie aussi étendu ne pouvait avoir négligé l'étude de la morale : un de ses premiers et de ses plus beaux ouvrages, est un recueil de réflexions sur divers sujets, intitulé, en latin, *Sermones fideles*; et en anglais, *Essays or counsels civil and moral* : on y remarque également et la finesse des observations, et la connaissance approfondie de l'homme et des affaires; on y admire les couleurs d'une imagination brillante dont la pensée s'enrichit, et l'éclat d'un style, toujours énergique, précis et animé. Bacon fut aussi historien; mais ce n'est pas le côté le plus brillant de son mérite littéraire. Il a composé une *Histoire de Henri VII*, qui n'est remarquable, ni par la fidélité dans le récit des faits, ni par le style, qui manque souvent de naturel, de dignité et de bon goût. Bacon avait une grande connaissance de l'antiquité. Il a fait un *Traité de la sagesse des anciens*, dans lequel il explique les fables antiques par des allégories très-ingénieuses. Ainsi, montrant partout un esprit supérieur, également étendu, flexible et original, créateur dans plusieurs branches de la philosophie, il fut encore moraliste profond, antiquaire érudit, écrivain souvent élégant, toujours énergique et brillant. On regrette que ce

génie transcendant, qui avait si profondément analysé les causes des erreurs humaines, et démêlé, avec tant de sagacité, les vraies méthodes qui doivent conduire l'esprit dans la recherche de la vérité, ait combattu le système de Copernic, qui commençait à se propager; mais Bacon avait étudié toutes les sciences, excepté les mathématiques, et il ne pouvait appliquer à l'astronomie ni l'observation, ni le calcul, procédé nécessaire alors pour vérifier par soi-même la nouvelle théorie du système du monde. C'est sur ce point seul qu'il est resté au-dessous des esprits éclairés de son temps. Sur toutes les autres parties de la philosophie, il se montra si supérieur à tous ses contemporains, qu'il ne put guère trouver de juges en état d'apprécier la force de son génie, la justesse de ses vues et l'importance de ses travaux. Les preuves d'une vérité nouvelle ont une tout autre force pour celui qui les a trouvées que pour ceux à qui on les offre pour la première fois. Le roi Jacques 1^{er}., en lisant le *Novum organum*, lorsqu'il parut, dit que ce livre était « comme les voies de Dieu, » au-dessus de l'entendement humain. » Jacques n'était pas sans connaissances; mais il avait plus de savoir que de philosophie, et plus de pédanterie que de véritables lumières. Bacon pouvait seul être son propre juge: c'est ce qu'il a bien senti lui-même, et ce qu'il a exprimé avec un noble orgueil, dans ce passage de son testament: « Je lègue mon nom et ma » mémoire aux nations étrangères, et » à mes propres concitoyens lorsque » quelque tems encore se sera écoulé. » Dans une lettre adressée à un de ses amis, il s'appelle le *serviteur de la postérité*. Ce qu'il avait prévu a été confirmé par l'événement. La postérité a été plus juste que son siècle, et il a

trouvé parmi les étrangers plus d'admirateurs que parmi ses compatriotes. Le docteur Shaw, qui a donné une édition des œuvres de Bacon, rédigée sur un plan qui en rend la lecture plus facile et plus instructive, observe lui-même, dans sa préface, que les étrangers ont exalté à l'excès le mérite de ce philosophe. David Hume semblait placer Bacon au-dessous de Galilée même de Kepler, ses contemporains; opinion étrange de la part d'un écrivain aussi éclairé et aussi impartial dans ses jugements. Il y a plus d'équité sous une forme heureuse, dans ce mot d'Horace Walpole: « Bacon a été » prophète des vérités que Newton en » venu ensuite révéler aux hommes. C'est surtout en France que se sont trouvés les plus dignes appréciateurs des travaux de ce philosophe. On ne peut trop s'étonner que Bayle n'ait consacré que quelques lignes à Bacon dans son *Dictionnaire*, tandis que le sage Gassendi exaltait avec enthousiasme ses écrits, comme devant donner une face nouvelle à la philosophie. Dans le même temps, Sallo, dans un *Journ. des Savants*, de 1666, rendait le même hommage au grand-chancelier d'Angleterre. Malgré tous ces éloges, les ouvrages de Bacon étaient peu lus en France lorsque Voltaire écrivit ses *Lettres sur les Anglais*. Il y rappelle en peu de mots les principaux ouvrages de Bacon, dont il trace avec justesse le véritable caractère, et dont il relève le mérite et l'importance, avec la manière spirituelle, brillante et rapide qui lui est propre. Il cite ce mot de Bolingbroke, qui, interrogé sur le caractère du chancelier Bacon, répondit: « C'était un si grand homme, que j'ai oublié ses vices » : mot qui exprime un sentiment généreux dans l'admirateur du génie, mais qui ne peut pas convenir à la sévérité de l'histoire.

Condillac, dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*; présente Bacon comme le créateur du vrai principe de la bonne métaphysique. Diderot et d'Alembert, dans le prospectus de l'*Encyclopédie*, ajoutèrent un nouvel éclat à la renommée de Bacon, et donnèrent plus de poids à leurs éloges, par l'analyse savante qu'ils tracèrent du plan et des vues de ce grand homme. Dans toute l'Europe, l'opinion à cet égard est unanime, et la gloire de Bacon serait parfaite, s'il n'avait été qu'un homme de lettres, et si les faiblesses de l'homme d'état n'avaient imprimé à sa mémoire une tache ineffaçable. Plusieurs des ouvrages de Bacon ont été écrits par lui en anglais, d'autres en latin, quelques-uns dans les deux langues. Nous nous conformerons à l'ordre qu'on a suivi dans la belle édition de 1765, 5 vol. in-4°. (la réimpr. de Londres, 1778, étant très-incorrecte), en commençant par les ouvrages anglais, et en les classant par ordre de matières. **OUVRAGES PHILOSOPHIQUES**: 1°. *Du progrès et de la dignité des sciences divines et humaines*, en deux livres; 2°. *Histoire naturelle, en dix centuries*; 3°. *Fragments de physiologie*. — **OUVRAGES DE MORALE**: 1°. *Fragment sur les apparences du bien et du mal*; 2°. *Essais, ou Maximes civiles et morales*; 3°. *Recueil d'apophthegmes anciens et modernes*. — **OUVRAGES POLITIQUES**, composés d'écrits sur le procès du comte d'Essex, de discours au parlement et d'autres opuscules. — **OUVRAGES HISTORIQUES**: 1°. *Histoire du règne de Henri VII*; 2°. *Histoire du règne de Henri VIII*; 3°. *Commencement d'une Histoire de la Grande-Bretagne*. — **OUVRAGES RELIGIEUX**, comprenant des prières et autres écrits, et la traduction en vers de quelques psaumes. —

MÉLANGES, comprenant des lettres, discours, etc. — Les ouvrages écrits latin, par Bacon, sont : I. *Instauratio magna*, divisée en quatre parties : 1°. *De dignitate et augmentis scientiarum, libri novem*, Leyde, 1623, in-12; 2°. *Novum organum, sive indicia vera de interpretatione naturæ, libri duo*, Leyde, 1650, in-12; 3°. *Parasceve ad Historiam naturalem et experimentalem*, etc.; *Historia ventorum*; II. *Historia veritatis et mortis*; III. *Historia densi et rare*, Londres, 1625, in-8°; Leyde, 1625, in-12; IV. *Historia gravis et levis, sive aditus sympathiæ et antipathiarum*; V. *Sulfuris, mercurii et salinis*; VI. *Historia et inquisitio de sonitu et auditu*; VII. *Quæstiones circa naturalem*; VIII. *Inquisitio de Magnitudine*; IX. *Cogitationes de naturâ rerum*; X. *Prodomus, sive anticipatio philosophiæ secundæ*; XI. *Cogitationes et visa de interpretatione naturæ*; XII. *Descriptio globi intellectualis*; XIII. *Impetus philosophici*; XIV. *Parmenides, Telesii et Democriti philosophia*; XV. *Historia reformationis Henrici septimi*, Amsterdam, Elsevier, 1662, in-12; XVI. *Sermones fidei sive interiora rerum*, Leyde, 1625, in-12; XVII. *De sapientiâ veterum*, Leyde, 1655, in-12; XVIII. *Nova Atlantis* (ouvrage resté imparfait); XIX. *Imago Julii Cæsaris*; XX. *Imago Augusti Cæsaris*; XXI. *Logus de bello sacro*; XXII. *Meditationes sacræ*; XXIII. *Variae Epistolæ*. Bacon s'était proposé d'écrire en latin tous ses ouvrages philosophiques, mais il n'a exécuté ce projet que pour le *Novum Organum*, l'*Histoire naturelle*, celle de la vie et de la mort, le *Traité de la sagesse des anciens*, et quelques opuscules. Il a écrit en anglais, et traduit ensuite en latin son grand ouvrage sur le *Progrès et*

dignité des sciences, et les *Essais de morale*. Ceux qui sont écrits par l'auteur dans les deux langues, se lisent avec plus d'intérêt dans la leçon latine. Les ouvrages de Bacon qui n'ont pas été traduits par lui-même de l'une des deux langues dans l'autre, l'ont été par d'autres écrivains ; mais ces traductions sont regardées comme inélegantes et défectueuses. Voici l'indication des traductions françaises : I. *Le progrès et avancement aux sciences divines et humaines*, trad. par Maugars, Paris, 1624, in-12 ; II. *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, trad. par le Sr. de Golefer, Paris, 1652, in-4° ; III. *Histoire du règne de Henri VII*, trad. par La Tour Hotman, Paris, 1627, in-8° ; Bruxelles, sans date, in-12 ; IV. *Histoire naturelle* (avec la vie de Bacon), trad. par Pierre Amboise, Sr. de la Madelaine, Paris, 1651, in-8° ; V. *Considérations politiques pour entreprendre la guerre contre l'Espagne*, trad. par Maugars, Paris, 1634, in-4° ; VI. *les Œuvres morales et politiques de F. Bacon*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1626, 1653, in-8° ; 1656, in-12 ; VII. *l'Artisan de la fortune, les antithèses des choses, les sophismes et les caractères de l'esprit*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1640, in-12 ; VIII. *Essais sur divers sujets de politique et de morale*. (publiés par l'abbé Goujet), Paris, 1734, in-12 ; et Londres (Paris), 1740, in-12, sous le titre de *Politique du ch. Bacon* ; IX. *Histoire de la vie et de la mort*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1647, in-8° ; X. *Histoire des Fents, où il est traité de leur cause et de leurs effets*, trad. par J. Baudoin, Paris, 1650, in-8° ; XI. *la Nouvelle Atlantide*, trad. par l'abbé Raguier, Paris, 1702, in-12 ; XII. *Essai sur la justice universelle, ou les*

Sources du droit, etc., Paris, Did jeune, 1806, in-18 ; XIII. *Œuvres complètes*, trad. par M. Ant. Lasalle avec des notes critiques et littéraires, Dijon, 1799-1802, 15 vol. in-8° c'est à l'occasion de cette traduction que M. de Luc publia le livre intitulé *Bacon tel qu'il est, ou Dénonciation d'une traduction française d'Œuvres de ce philosophe*, 1801 in-8°. M. Mary-dû-Moulin a traduit de l'anglais de Shaw, des *Fragments extraits des Œuvres de Bacon*, 1761 in-12. Deleyre a donné une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 1753 3 vol. in-12 ; on y trouve jointe *Vie de Bacon*, traduite de l'anglais de David Mallet, par Pouillot. Dans son *Analyse*, Deleyre a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais. Naigeon a inséré l'ouvrage de Deleyre, presque en entier, dans le *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne* l'*Encyclopédie méthodique* ; mais a remplacé toutes les idées de Deleyre par des citations de Bacon. La *Vie de Bacon*, par Mallet, a aussi été traduite en français, par Bertin, 1761 in-12 ; on trouve à la suite quelques *Maximes* de l'illustre chancelier. *Christianisme de Bacon*, 1799, 2 vol. in-12, est l'ouvrage de M. Eue. M. de Luc a donné, en 1802, *Précis de la philosophie de Bacon et des progrès qu'ont faits les sciences naturelles*, etc., 2 vol. in-8°. a publié à Londres, *Baconiana, certain genuine remains of Francis Bacon*, 1679, in-8°. Bacon mourut le 9 avril 1626. S—n

BACON (NATHANIEL), fils de Nicolas, et frère consanguin de François se distingua dans la peinture. Quoique son talent se soit formé en Italie, son style se rapproche de l'école flamande. On a conservé, en Angleterre, q

BAC

ques-uns de ses tableaux, où l'on trouve beaucoup de naturel et d'élégance, et un coloris brillant. L'excellent surtout dans le paysage. X—s.

BACON (JOHN), sculpteur anglais, né en 1740, à Southwark, appelé *bourg*, mais qui n'est plus, depuis long-temps, qu'une partie de l'immense ville de Londres, exerça pendant sa jeunesse le métier de peintre en porcelaine. Les statues qui se trouvaient dans la manufacture où il travaillait, lui donnèrent l'idée de s'essayer à modeler. Comme il avait des dispositions pour la sculpture, il fit de tels progrès dans cet art, qu'en 1766, il obtint le prix de la Société d'encouragement. Il gagna encore le premier prix qui ait été donné par l'Académie royale, instituée au mois de décembre 1768; bientôt après, il fut élu membre de cette académie, et il mit à l'exposition annuelle de Sommerset-house, une statue de *Mars*, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il exécuta depuis, à Westminster, les monuments de lord Chatham, de lord Halifax et du major Pearson, et à Bristol, celui d'Élisa Draper, si connue par les lettres de Sterne. Le monument de lord Chatham, qui est un des plus grands ouvrages de Bacon, a essuyé bien des critiques, méritées pour la plupart; mais qui ne tombent pas toutes sur Bacon, puisque l'idée de ce monument n'est pas de lui, mais d'un auteur dramatique, sur le plan duquel il a travaillé; aussi ne doit-on pas être surpris d'y trouver la vaine prétention d'exprimer ce qu'il n'est pas donné à la sculpture de rendre. Bacon a montré l'ignorance de ce principe dans les compositions qui lui appartiennent entièrement, et où il règne le même abus de l'allégorie, la même incohérence et la même obscurité. Ses meilleurs ouvrages sont des figures iso-

BAC

lés, et surtout celle de la *Grande Bretagne lançant la foudre*, et *Enfant orphelin, suppliant pour qu'on lui accorde un asyle*. Dans presque tous ses ouvrages, on remarque un style peu correct et pourvu de noblesse, l'emploi le plus ridicule des costumes modernes, draperies qui sont travaillées avec soin, mais qui manquent de grâce et une absence totale de ce *grand air* qu'il eût peut-être acquis, s'il eût reçu une éducation académique, et s'il eût étudié en Italie d'après l'antique. Toutefois son assiduité au travail ne put suppléer à ces deux avantages. La faiblesse de son ciseau, la grâce, et même quelquefois l'expression de ses figures font regretter qu'il en ait été privé. Bacon n'était pas étranger à la littérature; on a de lui des fables et des épiques, médiocres il est vrai. Il mourut en 1799, après avoir exécuté une très-grande quantité d'ouvrages répandus dans toute l'Angleterre. Sa vie a été écrite par Richard Cecil, et était comme lui de la secte des médiocres.

V. S. M.

BACONTHORP, ou BACON (JEAN), moine anglais du 14^e siècle, né à Baconthorp, dans la province de Norfolk, étudia avec distinction à Oxford et à Paris. Il fut nommé provincial des carmes anglais dans l'assemblée générale de cet ordre à Londres, en 1329. C'était un homme d'un esprit actif et d'un caractère ferme qui lui valut le surnom de *chevalier résolu*. Cependant, après avoir été mécontenté l'Église romaine, en se tenant à Rome, où il se trouvait à l'occasion de la légitimité des mariages aux degrés prohibés, il se rétracta, et soutint pour les degrés de parenté, défendus par la loi divine, le pape n'avait le droit d'accorder des dispenses. Il a été célébré en prose et en vers, con-

un zélé défenseur de la foi catholique contre les Juifs, les Turks et les hérétiques. On a de lui, en latin : I. *Commentaires*, ou *Questions sur les quatre livres des Sentences*, Milan, 1510 et 1611; Crémone, 1618; II. *Abrégé de la loi de J.-C.*, Venise, 1527. Il mourut à Londres, en 1546. X—s.

BACQUE (LÉON), né en 1608, à Castelnau, en Gascogne, de parents protestants, embrassa la religion catholique, fit profession chez les récollets, devint évêque de Glan-dèves en 1672, de Pamiers en 1686, et mourut en 1694. On remarque qu'il est le seul huguenot converti qui soit parvenu à l'épiscopat, sous Louis XIV. Bacque s'était fait connaître, en 1655, par une traduction française de la *Théologie morale* de Villalobo. Il avait du talent pour la poésie latine, et publia, en 1667, à Toulouse, in-4°, un poème, sous ce titre : *SS. et B. Patri Clementi IX, carmen punegyricum*, mais il est surtout connu par un autre poème sur l'éducation d'un prince, rendu public dans le temps qu'on allait donner des précepteurs au dauphin. Ce poème, auquel il dut son élévation, est intitulé : *Delphinus, seu de primæ principis institutione, libri sex*. Toulouse, 1670, in-4°; Paris, 1685, in-12.; Aïbi, 1685, in-8°, avec des notes et quelques odes de l'auteur.

T—D.

BAGUET (PAUL), professait la philosophie à Genève en 1652. Il publia, à cette époque, différentes dissertations, fut nommé en 1641 pasteur de l'Eglise réformée, et envoyé en 1654, à Grenoble, pour y remplir les devoirs de son ministère. Il ne se contentait pas de porter des secours spirituels aux malades de son Eglise; il s'occupait aussi du soulagement de leurs infirmités. Ce fut dans le dessein

de donner une publication aux remèdes dont il avait fait reconnaître l'efficacité, qu'il fit imprimer en 1677, intitulé : *Hoséas, charitable*. On a encore *putatio logica de c* 1654, in-4°; II. *D de materia*; III. *D de mundo*, inédits.

BADAKHCHY, F, de la province de l'Arménie, vint vers le milieu de notre ère, et était khalyfe abbacyde Mouté d'un recueil de maximes agréables. Quelques-uns ont dit qu'il mourut en exil, où il vivait de la disgrâce, cette époque de ses chants. Parmi les poésies qu'il composa à ce sujet, on trouve la suivante : « Il n'y a rien de l'alternati » mal qui se trouve » humaines, puisque » se mesure toujours » de sable, où il y a » et l'heure d'en bas »

BADALOCCHIO, peintre et graveur, en 1581. Il suivit Carrache, son maître, lui familièrement à son ami fidèle de l'antique manière. Badalocchio correction. Il fut son Annibal à tous les égards, particulièrement en gravure. Il a gravé les Zéuxippe de concert avec Lanfranco, six grandes feuilles du Corrège, à Parme, ce dernier ouvrage est fort estimé de la vérité et de la beauté de la gravure; mais, comme

BAD

nt avec succès, à St.-Gré-
Guide et le Dominiquin ;
rospi, sous l'Albane. La
l exécuta dans ce palais
les beaux jours de l'Al-
ne. Quand Badalocchio
l'autres que les grands
vient de nommer, il
re. C'est ainsi qu'à Saint-
Rome, il a fait mieux
son rival. A Reggio, il
stut, la copie du dôme de
upart de ses autres ou-
dispersés dans l'état de
palais ducal, et au palais
musée Napoléon a de lui
d'un bon goût pour les si-
appellent le style des Car-
occhio mourut à Rome,
artiste était d'un carac-
table. Il se fit constam-
ar sa modestie et son dé-
t.

A—D.

(SAMUEL), savant cri-
ogien anglais, était fils
, et naquit à South-Mol-
comté de Devon, en
irents, qui étaient dis-
stinèrent à l'état ecclé-
is l'école où il fit ses
des, il se lia avec quel-
les imbus des principes
te, et ne put se défendre
les erreurs de ce sombre
is il revint par la suite à
s justes et plus rassu-
culte qu'exige le Dieu
La lecture de quelques
eur Priestley opéra ce
mais peut-être, en s'é-
dées étroites et supers-
methodistes, Badcock
in dans un sens opposé.
r la doctrine des unitai-
cher du socinianisme.
steur de quelques mor-
ue, qui se trouvent dans

BAD

193

différents ouvrages périodiques anglais,
notamment dans le *Monthly Review*.
Un des principaux est la critique d'un
ouvrage qui a fait beaucoup de bruit,
sous le titre de *Thelyphthora*, publié
par un ministre nommé *Madan*. Il a
publié aussi un examen de l'authen-
ticité des poèmes de Rowley, et celui
de quelques ouvrages du docteur
Priestley. On reconnaît, dans tous les
ouvrages de Badcock, beaucoup d'éru-
dition, et un esprit juste et étendu.
Il mourut à Londres, en 1788. —
BADCOCK (Richard) a observé au
microscope la structure des anthè-
res, leur développement, et l'émis-
sion du pollen dans plusieurs espè-
ces de plantes. En 1746, il a donné
à la société royale de Londres : *Ob-
servations microscopiques, sur les
fleurs du Houx et de la Grena-
dille*. (*Transact. philosoph.*, vol.
XLIV, N°. 479), et, *Lettre à M. Bar-
ker, sur la poussière fécondante de
l'If*, (ibid., vol. XLIV, N°. 480).

S—D.

BADE (HERMAN I^{er}. DE), fils de
Berthold I^{er}., duc de Zæhringen et
de Carinthie, épousa Judith, fille
d'Adelbert, comte de Calw, ou Calb,
qui lui apporta en dot les biens du
comté d'Uffgau, pays qui forme le
territoire de Bade. On le trouve men-
tionné dans les chartes d'Allemagne,
en 1052, sous le titre de *marquis*.
Il se retira, à la fin de sa vie, dans
l'abbaye de Cluny, et y mourut le
25 avril 1074. — Son fils, HER-
MAN II, prit, pour la première fois,
le titre de *margrave*, ou *marquis
de Bade*, à la diète de Bâle, tenue au
mois de février 1150. C'est de cette
époque que datent ce titre et le nom
illustre de la maison de Bade. Her-
man II mourut en 1150. — Son fils,
HERMAN III, servit avec distinction
dans les armées de l'empereur Conrad

III, contre Welf, duc de Bavière, et assista, en 1140, au siège de Weinsberg. Il accompagna Conrad à la seconde croisade, et mourut, en 1160. — HERMAN IV fut du nombre des seigneurs qui se croisèrent avec Frédéric I^{er}, dit *Barberousse*; il combattit vaillamment dans les rencontres qui eurent lieu entre les impériaux et les troupes du sultan d'Iconium, dans les défilés de l'Asie mineure, et mourut en Cilicie, vers la fin de l'an 1190. Son corps fut inhumé dans la cathédrale d'Antioche, avec celui de l'empereur Frédéric I^{er}. — HERMAN V lui succéda dans le marquisat de Bade, et son second fils Henri fut la tige des margraves de Hochberg, ou Hachberg. (Voy. HOCHBERG). Herman V assista, en 1215, au couronnement de l'empereur Frédéric II, à Aix-la-Chapelle, et servit ce prince avec une fidélité exemplaire dans ses démêlés avec un fils rebelle, Henri, roi des Romains. Il mourut le 16 janvier 1243. — Son fils, HERMAN VI, épousa, vers l'an 1248, Gertrude, petite-fille de Léopold VI, dit *le Glorieux*, duc d'Autriche et de Styrie, et héritière du duché d'Autriche. Herman fit valoir les droits de sa femme à la succession de ce duché, et, par l'intermédiaire du pape Innocent IV, il en reçut l'investiture des mains de Guillaume, roi des Romains; mais il ne jouit pas longtemps d'une si brillante acquisition; car il mourut deux ans après, laissant pour héritier son fils, Frédéric I^{er}, âgé d'un an.

G—r.

BADE (FRÉDÉRIC I^{er}, margrave de). A la mort de Herman VI, le duché d'Autriche fut enlevé à la maison de Bade. Gertrude, sa veuve, se réfugia, avec son fils Frédéric, à la cour de Louis II, dit *le Sévère*, duc de Bavière. Ce fut là que le jeune Frédéric se lia, de l'amitié la plus tendre,

avec son cousin Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe-Hohenstaufen, et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Conradin avait été déposé par son oncle Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, de la couronne de Naples et de Sicile, dont il avait hérité de son père Conrad IV, mort en 1259. Charles d'Anjou, soutenu par les prédications d'Urbain IV, avait usurpé cette couronne sur l'usurpateur Mainfroi; mais ses nouveaux sujets, irrités de ses cruautés et de ses exactions, engagèrent Conradin à venir réclamer un trône qui lui appartenait de droit. Le jeune prince se déterminant sans peine à cette entreprise hasardeuse, et Frédéric de Bade résolut de l'accompagner. Privés de la plupart des secours sur lesquels ils avaient compté, les deux amis, se fiant à leur union et sur leur courage, quittèrent Rome le 10 août 1268, et le 23 août se trouvèrent dans la plaine de Tagliacozzo, en présence de l'armée de Charles. Frédéric engagea l'action, en attaquant un pont défendu par les Provençaux: sa valeur y rencontra une résistance opiniâtre; mais Henri de Castille, ayant passé la rivière au-dessus du pont, rompit les ennemis, les poursuivit dans leur retraite: et la bataille paraissait gagnée lorsque Charles, s'apercevant du désordre des Allemands, fondit sur eux et fit changer la face des affaires, remporta une victoire complète. Frédéric accompagna son ami fugitif comme il l'avait accompagné à la conquête d'un royaume; ils s'embarquèrent sur un bateau de pêcheurs; mais Jacques Frangipani, commandant d'Astura, envoya un brigantini leur poursuite, les fit prisonniers, les livra à Charles d'Anjou, qui fit décapiter à Naples, le 26 octobre 1268. Le jeune margrave de Ba-

B A D

qui avait tout sacrifié pour servir un ami malheureux, eut le bonheur de ne pas voir sa mort, car il fut exécuté le premier. Conradin ramassa la tête de son ami, la baisa; et, donnant à leur affection fraternelle les derniers sentiments d'un cœur qui devait bientôt cesser de battre, se reprocha amèrement d'avoir enlevé à la tendresse de sa mère ce jeune prince, fils unique, et dont, sans lui, l'existence eût peut-être été longue et heureuse. Rodolphe I^{er}, second fils de Herman V et oncle de Frédéric, lui succéda dans le margraviat de Bade. G—T.

BADE (BERNARD I^{er}, margrave de), fils de Rodolphe III, dit *le Long*, succéda à son père, en 1372, avec son frère Rodolphe. En 1380, les deux jeunes princes se partagèrent les états paternels, mais Rodolphe étant mort sans enfants, en 1391, laissa sa succession à son frère. Bernard passa sa vie entière en guerres, sans cesse renouvelées, contre les Strasbourgeois, le duc d'Autriche, les villes libres d'Allemagne, et plusieurs seigneurs, que le voisinage de leurs états et l'incertitude de leurs droits réciproques entraînaient tantôt à des alliances, tantôt à des querelles dont la dévastation de leur territoire était presque toujours la suite. Il entra, en 1405, dans la confédération que lia Jean de Nassau, archevêque de Mayence, pour faire monter son neveu Adolphe sur le trône impérial, occupé alors par Robert, comte palatin du Rhin. Bernard mourut le 5 mai 1451, laissant, au sein même des pays qu'avaient ruinés les guerres auxquelles il avait pris part, une grande réputation de prudence, de justice et d'économie.

G—T.

BADE (JACQUES I^{er}, margrave de), fils du précédent. Sa sagesse et sa justice lui firent donner le surnom

B A D

de *Salomon*. « Lorsqu'on lui rapp » tait qu'il s'était commis un vol » ses terres (dit *Eneas Sylvius*, de » pape, sous le nom de *Pie II*) » faisait venir ceux qui avaient » volés, et leur faisait rembourser » le fisc tout ce qu'ils affirmaient, a » serment, leur avoir été pris : » mettant ensuite à la poursuite » voleurs, s'il parvenait à les arrêt » il les condamnait au supplice de » roue; par-là, il vint à bout, en » de temps, d'établir dans ses domai » une parfaite tranquillité. » Il ser » avec fidélité et dévouement, Re » comte de Provence, dans sa quer » avec Antoine de Vaudemont, pou » duché de Lorraine. En 1444, il fo » nit des secours à Frédéric III, em » reur d'Allemagne, dans la gue » contre les Suisses, et fut, en 144 » un des médiateurs du traité qui » mina ces différends. Il mourut » 1453. — Son troisième fils, JEAN » le 9 février 1434, fut archevêque » Trèves, et se distingua par sa libé » lité : il fut le premier qui prit le t » d'électeur, dans ses lettres, quoique » empereurs l'eussent donné, ayant » aux archevêques de Trèves. G—

BADE (CHRISTOPHE I^{er}, margrave de), né le 13 novembre 1453, aîné du margrave Charles I^{er}, succéda en 1475. En 1477, il accompagna l'archiduc Maximilien, dans un voyage que ce prince fit en Flandre pour épouser l'héritière de Bourgogne, et en 1479, il se distingua dans une campagne qu'entreprit Maximilien contre Louis XI, qui s'était emparé des provinces de Bourgogne, de Flandre, de Brabant, de Liège, de Hollande, de Zélande, de Flandre et d'Artois, comtes étant des fiefs dévolus à sa couronne. Les Flamands s'étant révoltés, en 1488, contre Maximilien qui les gouvernait, et ce prince ayant été retenu prisonnier à Bruges, Christophe ar

pour le délivrer. La mort de son frère Albert, marquis de Bade-Hochberg, et de Philippe, marquis de Bade-Hochberg-Sausenberg-Rheteln, le mit en possession de ces marquisats, qu'il réunit ainsi au margraviat de Bade. Il mourut le 19 avril 1529, après avoir partagé ses états entre ses trois fils, Philippe, Bernard et Ernest. Philippe Beroalde de Bologne, son contemporain, dit de lui : « Le marquis de Bade, » Christophe, surpasse tous les autres » princes, par sa grandeur d'ame et » par ses autres belles qualités ; l'il- » lustre Maximilien n'a fait aucun ex- » ploit mémorable, sans qu'il n'y eût » part. Les Allemands s'accordent à le » mettre à la tête de tous les grands » capitaines de son temps. » G—T.

BADE (PHILIPPE I^{er}, margrave de), fils du précédent. Il prit part aux conférences et aux querelles qu'occasionna, en Allemagne, la réformation de Luther ; il assista, en 1521, à la diète de Worms, convoquée par Charles-Quint, et, en 1526, à la diète de Spire, en qualité de commissaire principal. Ce titre lui donnait, en l'absence de l'empereur, l'administration des affaires de religion, et c'est sans doute ce qui a fait dire à quelques auteurs, qu'il gouvernait en l'absence de Charles-Quint. Philippe avait conclu avec ses frères, Bernard et Ernest, un pacte de succession mutuelle, qui établissait entre eux un ordre d'hérédité mâle, à l'exclusion des filles : le 14 mai 1533, se voyant sans héritier, il fit, à Muhlberg, un testament par lequel il partageait ses états entre ses frères. Il mourut le 17 septembre de la même année. La maison de Bade se divisa alors en deux branches. Bernard II, qui établit la religion protestante dans ses états, fut la tige de la branche de *Bade-Bade*, et Ernest I^{er} fut celle de la branche de *Bade-Durlach*,

qui se trouve mainte-
de tous les états de

BADE-BADE (margrave de), né juillet 1593, succéda à son père, Edouard I^{er}, dit *Le Jeune*, qui s'efforça de rétablir la religion catholique, la faveur de l'empereur qui lui confia, en mandement de l'archiduc, le centre du duché de Bade. Gustave-Adolphe, gagné la bataille de Lützen, se précipita vers le Danube, sans aucun succès contre son adversaire ; son malheur fut dévasté. En 1640, il fut élu comte de Ratisbonne, comte de Ferdiuand III ; intentions qu'il manqua de réaliser. La paix entre les protestants et catholiques, furent inutiles. Il fut qu'en 1648, qu'il fut élu comte de Westphalie, il vit ses nouvelles incursions qu'il avait avec son armée. margrave de Bade-
nées (*Voy. FRÉDÉRIC*), mort le 22 mai 1677.

BADE-BADE LAUME I^{er}, margrave du précédent, naquit le 14 avril 1655. Il fut baptisé par Louis de Carignan, l'élever à Paris, mais son aïeul le lui firent enlever à l'âge de trois mois. Son enfance au milieu de son père, qu'il devait gouverner, parcourir l'Europe, pour son éducation, il fut armé sous Montécuculi, Turenne, dans la guerre de la succession où fut tué ce grand homme. de Bade fut chargé d

aise dans sa retraite, et y réussit; l'au moment où le grand Condé en prendre le commandement. Técuculli donna sa démission; le le Lorraine prit sa place, et le e Louis se vit sous ses ordres, à la paix de Nimègue, qui le t à son margraviat, en 1678. La e qui éclata entre la Porte Otho- et l'Autriche, ne tarda pas à urracher; il se jeta dans Vienne, un corps de troupes, pendant es Turks en faisaient le siège. Le le Lorraine et le roi de Pologne, ski, marchèrent au secours de capitale; le prince de Bade, par igoureuse sortie, opère sa jonction les Polonais; les Turks sont bat- et se retirent en désordre; l'ar- impériale les suit; et, dans les agnes qui se succédèrent alors ement, le prince Louis de Bade uvrit de gloire, sous les murs de tan, de Wicegrade et de Bude. Il gna le mérite du prince Eugène voie, qui commençait sa brillante ère, et contracta avec lui une n aussi honorable que solide. La e ayant éclaté de nouveau entre ance et l'Autriche, l'électeur de re et le duc de Lorraine furent és sur le Rhin; le prince Louis seul chargé de la défense du Da-; il remporta sur les Turks, le eptembre 1689, la victoire de , et, le 19 août 1691, celle de ckemen. En 1693, il fut appelé mabe, pour s'opposer aux Fran- qui y faisaient des progrès ra- , établit son camp avec tant d'art, le Grand-Dauphin et le duc de es ne purent l'y forcer; reprit elberg, et se rendit ensuite en terre, pour concerter avec le roi mme les opérations de la guerre e la France. La campagne s'ou- u printemps de 1694. Le prince

de Bade fit une irruption en Alsace, trompa la vigilance du duc de Lorges; et, malgré une goutte violente qui l'empêchait de se tenir à cheval, déploya une activité qui lui fit le plus grand honneur. En 1697, il se mit sur les rangs pour la couronne de Pologne, que la mort de Sobieski laissait vacante; mais l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste II, l'emporta, et après la paix de Ryswick, conclue la même année, le prince de Bade vint se reposer, dans son margraviat, de ses longues fatigues. La guerre de la succession d'Espagne ne lui permit pas de goûter un long repos: il reparut à la tête de l'armée impériale, et prit Landau, malgré la vigoureuse résistance de M. de Mélac. Mais l'activité du marquis, depuis duc de Villars, et l'habileté du maréchal de Catinat, lui firent éprouver plusieurs échecs: il fut battu à Friedlingen. En 1703, il fit construire les fameuses *lignes de Stollhofen*, qui s'étendaient depuis la forêt Noire, par Bühl, jusqu'à Stollhofen et au Rhin, et qui firent admirer son talent pour les fortifications et les retranchements. Cependant Villars poursuivit ses avantages, et remporta une nouvelle victoire à Hochstædt, près de Donaverth, où l'armée française essuya bientôt après, en 1704, la plus cruelle défaite. Les dernières campagnes du prince de Bade furent moins brillantes que les premières; il n'eut plus que des succès isolés, trop tôt effacés par des revers; mais sa gloire militaire n'en fut pas diminuée, et son vainqueur, le maréchal de Villars rendit justice à son habileté. Après avoir fait vingt-six campagnes, commandé à vingt-cinq sièges, et livré treize batailles, il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, laissant ses états, que la guerre avait ruinés, à son fils Louis-George I^{er}, sous la

tutelle de sa mère, Françoise-Sibylle-Auguste, fille du dernier duc de Saxe-Lauenbourg, qui, par sa bonne administration, ramena l'abondance dans le margraviat de Bade. G—T.

BADE-DOURLACH (GEORGE-FRÉDÉRIC I^{er}, margrave de), né le 30 janvier 1573, succéda à son frère Ernest-Frédéric I^{er}. Il prit chaudement la défense des protestants contre le duc de Bavière, Maximilien I^{er}, et entra, en 1610, dans l'*union évangélique*, conclue à Halle, sous les auspices de Henri IV, et destinée à combattre la maison d'Autriche. La mort du roi de France jeta quelque incertitude dans les démarches de cette ligue. Le traité de Munich la suspendit un moment ; mais le commencement de la guerre de trente ans, et l'élection de Frédéric V, électeur palatin, au trône de Bohême, renouvelèrent les troubles. Le margrave de Bade embrassa le parti de Frédéric ; malgré la défaite de Prague, et les échecs qu'essuya sa cause, il lui demeura constamment fidèle ; et comme l'électeur palatin fut mis au ban de l'empire, le prince George-Frédéric, voulant éviter les suites de cet arrêt, mais non abandonner son ami, abdiqua, en 1622, en faveur de son fils, Frédéric I^{er}, à qui il fit prêter serment par la noblesse badoise ; tira de ses coffres l'argent qu'il avait amassé, et leva une armée de seize mille hommes, avec laquelle il ouvrit la campagne. Le comte Ernest de Mansfeld, ayant remporté sur Tilly, général de l'électeur de Bavière, un succès assez important, eût pu opérer sa jonction avec le margrave de Bade, et poursuivre ses avantages ; mais George-Frédéric, voulant battre seul les ennemis, leur présenta la bataille, près de Wimpfen, et fut complètement défait. Les malheurs s'accumulèrent sur

la tête de l'électeur palatin et alliés. Au mois d'août 1624, grave de Bade-Dourlach vit envahis par une armée de Bavière et fut forcé de se réfugier à Coblence et bientôt après à Thonon et à Bâle. Il entretint de là une correspondance avec Charles I^{er}, roi d'Angleterre, pour l'engager à faire la réintégration de l'électeur dans ses domaines. En ayant reçu de l'argent, il leva des troupes, entra en campagne, en 1625, mais fut totalement défait par Wallenstein. Il quitta, sans retour, une cause où sa habileté n'égalait pas sa vaillance, et se retira à Strasbourg, où il mourut le 24 septembre 1638. G

BADE-DOURLACH (GEORGE-FRÉDÉRIC I^{er}, margrave de), fils de Frédéric I^{er}, né le 6 juillet 1594, sage que son père dans ses entreprises guerrières. Après avoir vainement essayé de concilier son attachement à la religion protestante avec son désir de préserver ses états des maux de la guerre, en s'efforçant de se rapprocher en paix avec l'empereur, il s'allia avec Gustave-Adolphe, et fit la guerre avec vigueur. Après la mort de son père, il se rendit à l'assemblée de Brunn, fut chargé de traiter avec le marquis de Farnèse, ministre de France, et se servit courageusement le protestantisme, jusqu'à la paix de Westphalie qui le remit en possession de ses états que les Autrichiens envahis. Son attachement à la Suède lui valut la haine de ces deux puissances. Les articles XX du traité réglèrent seulement ce qui concernait le margrave de Bade. Il ne jouit pas de la paix qu'il avait complotée et mourut à Dourlach, le 1649. — Son fils, Fr

BAD

lui succéda, commanda les armées du roi de Suède, Charles-Gustave, que la reine Christine, en abdiquant, avait appelé pour la remplacer, et servit contre la France sous Montécuculli, et sous le prince Louis-Guillaume de Bade-Bade.

G—T.

BADE-DOURLACH (CHARLES GUILLAUME I^{er}, margrave de), né le 28 janvier 1679, succéda à Frédéric III, dit *le Grand*, son père. Il fit ses études savantes à Genève, à Lausanne, à Utrecht, et ses études militaires sous le prince Louis-Guillaume de Bade. Après la paix de Rastadt, il entreprit, en 1715, de bâtir un palais et de fonder une ville à Carlsruhe, dans une forêt, à une lieue de Dourlach. Ce palais et cette ville furent construits avec beaucoup de simplicité et d'économie. L'ordre de la *Fidélité* fut institué en mémoire de cette fondation. Charles-Guillaume cultivait les sciences, et surtout la botanique; il enrichit ses jardins d'un grand nombre de plantes étrangères. Il mourut le 11 mai 1738, laissant pour héritier son petit-fils Charles-Frédéric I^{er}, margrave aujourd'hui régnant, qui a réuni à sa couronne les biens de la maison de Bade-Bade.

G—T.

BADEN (JACQUES), professeur d'éloquence à l'université de Copenhague, l'un des fondateurs de la littérature danoise. Il naquit à Vordingborg, en Seelande, en 1735, d'une famille peu fortunée. Les *stipendia*, ou *bourses*, que possède l'université de Copenhague, le mirent à même de faire un voyage en Allemagne; il passa plusieurs années à Göttingue, où il se lia avec le célèbre Heyne. De retour à Copenhague, en 1760, il ouvrit le premier cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays. Il occupa diverses places dans l'instruction publique, et fut nommé,

BAD

1

en 1767, membre de l'académie de belles-lettres. Il obtint, en 1780, la place honorable et assez lucrative de professeur ordinaire, qu'il a remplie avec un zèle admirable jusqu'à sa mort, arrivée en 1804. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le Journal critique* commencé en 1768, et terminé en 1779; c'est un des recueils critiques les plus estimables et les plus utiles que le 18^e. siècle ait vu naître. L'auteur s'y montre juge sévère, et impartial; en relevant des erreurs, il indique les moyens de mieux faire; il conserve partout le ton de dignité qui convient à un ouvrage littéraire. Ce qui rend *le Journal critique* encore plus intéressant, c'est l'époque à laquelle il fut rédigé; ce fut celle de la naissance du bon goût, de la pureté du style noble et de la véritable éloquence en Danemarck et en Norvège. Le génie poétique et historique des danois avait brillé dans le 11^e. et 12^e. siècle; après une barbarie de dix à trois cents ans, la noblesse et le clergé danois commencèrent, dans la dernière moitié du 16^e. siècle et la première du 17^e. siècle, à cultiver la littérature classique et la langue des Romains; mais, depuis l'établissement de la souveraineté, la noblesse, à l'instar du danois, dédaignait toute étude, et ne parlait surtout la langue de la nation. Au commencement du 18^e. siècle, Holberg, norvégien, de retour de son voyage de France, créa le théâtre comique, où il fit briller la gaieté de Plaute et la philosophie de Molière; mais son goût n'était pas sûr; il laissa sa langue telle qu'il l'avait trouvée, défigurée par le mélange des termes allemands, et dépourvue de son caractère original. Entre les années 1760-1780, la nation animée d'un nouvel enthousiasme se ressaisit de son propre idiôme

l'enrichit en peu d'années d'un grand nombre d'ouvrages estimables : on vit Tullin épurer la langue, comme Malherbe ; Ewald créer l'ode et l'élegie ; Wessel exceller dans le conte ; Nordal-Brun donner deux tragédies conçues dans le système du théâtre français ; Guldberg composer une histoire universelle , dans un style noble et élégant ; l'orateur Bastholm s'annoncer comme l'heureux disciple de Saurin. Tous ces talents , se développant à la fois , offrirent à la critique de Baden une ample matière ; il les guida, les encouragea, les porta surtout à reconnaître des règles fixes ; il fut, en un mot, l'Aristarque de sa nation. II. *Journal de l'Université*, publié en 1793-99. D'autres talents avaient succédé aux contemporains de la jeunesse de Baden ; les poètes qui , encore aujourd'hui , font le charme du public danois , jouissaient de toute leur célébrité : le vieux critique , réparaisant dans la lice , et voulant encore se mêler de tout , même d'opinions philosophiques , éprouva des chagrins et des défaites. Son journal , éclipsé par dix ou douze feuilles plus goûtées , ne fit que végéter. III. Diverses *Grammaires* des langues grecque , latine , allemande et danoise , accompagnées de *Chrestomathies* , ou Extraits choisis. IV. *Dictionnaire latin et danois*, 1786, 2 vol. in-8°. ; *idem* danois et latin : ils ne sont pas très-complets ; mais ce qu'on y trouve est passé au creuset d'une saine critique. V. *Annales de Tacite*, traduites en danois , 2 vol. , 1773-1778 : c'est un des chefs-d'œuvre littéraires du Danemark. VI. *Œuvres d'Horace* , traduites en danois , avec le texte en regard et un commentaire , 2 vol. , 1791. La traduction , qui est en prose , manque de grâce et d'harmonie ; le commentaire est utile. VII. La *Cyro-*

pédie , traduite en VIII. Les livres *Xtions* de Quintilien , c'est un de ses m IX. *Opuscula latin* très-bon latiniste ; i cès plusieurs sujets logique. On a une l par le savant profe

BADESSA (PAI poète italien , jouis- sation, en 1560. Il tion de cinq livres mère , en vers libres 1564 , in-4°. Mong sicaula , tom. II), rap- de même l'*Odyssée* partie des *Métam* Il ajoute qu'il exis- copie manuscrite traduction , dans la du jurisconsulte Va ce manuscrit n'est n le catalogue que Mo de ceux de cette b son *Diarium itali* 24^e. vol. du *Giorn* où ce catalogue est ditions , à la fin de l'

BADI-ËL-ZEM cendant de Tamerl en Khoracân , étai arrière-petit-fils d' dernier était fils de session d'un trône naccé de toutes part de le raffermir , il f bek , khan des Uzl en Perse , auprès d le reçut avec distinc ville de Tauris pou lui entretint une ma rang. Mais lorsque reur turk , s'empara rendit maître de la

el-Zemân, et le fit conduire à Constantinople, où ce malheureux prince mourut, en 923 de l'hégire (1517 de J.-C.) J—N.

BADIA (THOMAS), cardinal, né à Modène, vers l'an 1483, entra jeune dans l'ordre des dominicains. Clément VII le fit maître du sacré palais, et Paul III le députa au colloque de Worms, convoqué par l'empereur Charles-Quint, en 1540. Badia s'y distingua par son zèle pour la foi. Il en fut récompensé, en 1542, par le cardinalat, et mourut à Rome, le 6 septembre 1547. Les auteurs ecclésiastiques, qui ont parlé de lui, lui attribuent plusieurs traités, restés inédits. On n'a imprimé de lui que sa lettre sur le colloque de Worms, adressée au cardinal Contarini, et insérée, par le cardinal Quirini, dans les prolégomènes de la troisième partie des épîtres du cardinal Polus. Il eut aussi, selon Echard (*Script. ord. Præd.*, tom. II), la plus grande part à la rédaction du *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendanda ecclesia*, S. D. N. D. Paulo III ipso jubente conscriptum et exhibitum, Rome, 1538, in-4°. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois. G—É.

BADIA (CHARLES-FRANÇOIS), célèbre prédicateur italien, né à Ancône, de parents honnêtes, le 20 juin 1675, fut élevé chez son oncle maternel, ecclésiastique attaché à la cour du duc de Parme. Il se destina d'abord au barreau; mais ayant ensuite préféré l'éloquence sacrée à la profane, il se fit prêtre, et prêcha dans toute l'Italie, avec le plus grand éclat, pendant trente-huit ans. On voulut aussi l'entendre à Vienne, où il n'eut pas moins de succès. Apostolo Zeno en parle avec admiration, dans une de ses lettres, vol. II, pag. 214. L'évêque de Parme, pour le fixer dans cette

ville, lui conféra un bénéfice; il y ensuite abbé de St.-Nicolas. Vic Amédée, roi de Sardaigne, devint qui il avait prêché, lui donna, 1727, la riche abbaye de la Novalle. Appelé avec instance à Turin, pour prononcer l'oraison funèbre de la reine Anne, en 1728, il se fixa dans cette ville; le roi le fit président de l'université, qu'il venait de rétablir. Dès 1731 la ville de Turin lui avait donné droit de cité; Ancône l'inscrivit, 1742, sur l'état de sa noblesse. Il fut mis, en 1747, sur celui de Fossobrone, où il avait prêché pour la dernière fois. Il mourut à Turin, le mai 1751. Il était né faible, et le fut toute sa vie; il avait surtout une grande faiblesse de jambes, que, dès sa jeunesse, il marchait difficilement. Il vécut pourtant, comme on voit, jusqu'à un âge assez avancé. La régularité de sa vie, et la gaieté naturelle de son humeur, qu'il conserva jusqu'au dernier moment, furent sans doute ce qui le conserva. Peu de temps avant sa mort, quelqu'un lui disait, pour le flatter, que le printemps le rétablirait; il répondit, d'un air serein: « Je n'ai pas le tourment de l'espérance. On a imprimé de lui deux traductions d'ouvrages français, quelques traités ascétiques, mais surtout ses sermons. I. *Prediche Quaresimali*, Turin, de l'imprimerie royale, 1749, grand in-4°, réimpr., la même année à Venise, in-4°. II. *Panegirici, ragionamenti ed orazioni diverse*, Venise, 1750, in-4°. Il a de plus laissé assez grand nombre d'autres sermons, discours, etc., conservés manuscrits dans sa famille. G—É.

BADIUS (JOSSE), surnommé CENSUS, du village d'Assche, près Bruxelles, où il vit le jour, en 1460, fit de bonnes études en Flandre et en Italie, et professa les belles-lettres

à Lyon, depuis 1491 jusqu'en 1511, que Robert Gaguin l'attira à Paris. Treschel, imprimeur dans la première de ces villes, l'avait fait correcteur de son imprimerie, et lui avait donné sa fille en mariage. Il monta, à Paris, cette fameuse imprimerie, connue sous le nom de *Prelum Ascensianum*, d'où l'on vit bientôt sortir un grand nombre de livres classiques, ornés de ses notes, ainsi que les meilleurs livres modernes et les siens propres. Mais le besoin de pourvoir à la nourriture de sa famille le força de suspendre ses travaux littéraires, pour se consacrer uniquement à son état d'imprimeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ses trois filles épousèrent trois imprimeurs célèbres, Michel Vascosan, Robert Etienne et Jean de Roigny. Ce dernier continua à faire valoir les presses de son beau-père. Badius est auteur de plusieurs ouvrages, dont les suivants méritent une mention particulière : I. *Navicula stultarum mulierum*, traduit en français par J. Droyn, Paris, sans date, et 1501, in-4° : il y attaque les vices des femmes, par opposition à *la Nef des fols*, dans laquelle Sébastien Brandt avait fait la satire des hommes. Les peintures licencieuses que Badius y fait ne sont guère propres à inspirer la chasteté, comme il paraît se l'être proposé. II. *Navis stultiferae collectanea*, en vers latins, presque tous tirés des auteurs anciens, avec un commentaire en prose, 1515, rare. C'est mal à propos qu'on a cru que Badius avait introduit, le premier, en France, l'usage des caractères ronds, vers l'an 1500, où, jusque-là, on ne s'était servi que de caractères gothiques. Il est certain que les premiers livres imprimés en Sorbonne, en 1469 et 1470, par Ulric Gering, le furent en

caractères ronds. 1.
Thomas à Kempis.

BADIUS (CONRAD), né à Paris, encore jeune lorsqu'il embrassa, comme moine. Les premiers qu'il connaît de Conrad de Paris, 1546. Trois ans après, il se retira à Genève, pour échapper aux persécutions qu'exerçaient contre les protestants. Il avait embrassé la religion protestante d'abord à Jean Calvin, moine célèbre; mais, par la société, pour en former une autre. Robert Etienne, son oncle, vint le rejoindre; ils publièrent un grand nombre d'ouvrages, tant pour leur instruction que pour leur correction. Conduisit du latin en français d'Erasmus Alber, *des Cordeliers*, in-12. (Voy. ALBER) Badius : *Les Vertus de Nostradamus*, en 1562, in-8°. La plus belle des sorties de ses presses, de préfaces de sa façon, par le goût et la clarté. Marchand rapporte une mise au devant du *Cyclops*, de Théophraste, un exemple d'une édition : elle mérite d'être citée. Senebier, lui attribue *contre Castalion*, maître le format, dire même si elle est de Joly (Remarques sur le manuscrit de Bayle) a attribué les *Satires de la cuisine papale*, Genève, de l'imprimerie de la ville, est fort rare. Quelqu'un l'ont attribué. à P.

fondement, puisqu'il n'a jamais fait de vers. D'ailleurs, Senebier, très-instruit de ce qui concernait Viret, ne fait aucune mention de cet ouvrage dans la liste de ceux de cet auteur. Le même Senebier, et quelques autres biographes placent la mort de Conrad Badius à l'année 1562; mais les conjectures les plus probables sont qu'il mourut à Genève, vers 1568, âgé d'environ cinquante-huit ans. W—s.

BADOARO (FRÉDÉRIC), noble vénitien, fils de l'illustre sénateur Alvisé Badoaro, naquit en 1518. Il se distingua dans la carrière des lettres et dans celle des affaires publiques. Il fut deux fois ambassadeur de la république, auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Aidé de son ami Dominique Veniero, il institua, en 1558, la fameuse *académie vénitienne*. Elle était composée des hommes les plus distingués de ce temps; et, ayant pris pour emblème une Renommée, elle prit aussi le titre d'académie *della Fama*. Elle devait imprimer avec soin une collection des meilleurs auteurs; il en était déjà sorti plusieurs des presses de l'académie, et Badoaro y avait la plus grande part, lorsqu'une affaire désagréable arrêta cette utile entreprise. Badoaro fut mis en prison, par ordre du sénat, le 19 août 1551; et, par un autre décret, l'académie fut supprimée. On n'avait rien de certain sur la cause de cette disgrâce; seulement, une lettre de Luca Contile, tom. I., pag. 184, portait que Badoaro avait fait, sous le nom de l'académie, quelque chose qui devait lui coûter l'honneur et peut-être la vie; mais, selon ce qu'un patricien très-instruit de l'histoire littéraire de Venise fit connaître au savant Mazzuchelli pendant son séjour dans cette ville (V. *Scritt. ital.*, tome III), Badoaro avait commis

une infidélité grave dans l'administration de la caisse de l'académie. On ignore s'il parvint ensuite à se justifier; il survécut long-temps à cette honteuse affaire, et ne mourut qu'en 1591. On lui attribue plusieurs ouvrages, plupart historiques et relatifs à ses deux ambassades, qui n'ont point été imprimés; un recueil de ses harangues latines et italiennes, l'a été, selon quelques auteurs; mais ils ne citent le lieu de l'édition, ni la date. G—É.

BADOARO (LAURO), noble de Venise, et poète italien, naquit vers l'an 1546. Il entra dans la congrégation des frères de la Croix, *de' Crociferi*, et y obtint les premiers emplois. Il se distingua dans la prédication, et fut nommé évêque d'Alghero; mais il ne fut point installé dans l'évêché. Il mourut d'hydropisie à 45 ans, et fut enterré dans l'église Ste.-Marie, dont il était prieur. On a de lui : I. une ode, ou *canzone*, *sommo ed ottimo pontifice Sisto* (Rome 1589, in-4°). II. *Rime spirituali*, Bologne, sans date, in-4°. III. *I sette Salmi Penitenziali ridotti in rime italiane*, Mantoue, 1591, in-4°; l'auteur y prend le titre de *l'Agitato*. G—É.

BADOARO (PIERRE), l'un des principaux avocats vénitiens de ce temps, florissait en 1570 et mourut en 1591. Agostino Michele, son élève, dans l'éloquence du barreau, fit imprimer son oraison funèbre, Venise 1591, in-4°. On y peut apprendre plusieurs particularités de sa vie. Il était fils de Daniel Badoaro, noble vénitien; mais n'étant pas fils légitime ne fut point inscrit parmi les patriciens. Resté dans l'ordre des simpliciens, il s'y distingua par son éloquence et son savoir. Ce n'est point du patricien son père, comme on l'a

dans des dictionnaires où l'on confond ce que l'on copie, à plus forte raison ce qu'on traduit, c'est de lui, Pierre Badoaro, que l'on a un recueil de cinq plaidoyers, sous ce titre : *Orazioni civili secondo la stile di Venezia*, etc., Venise, 1590, in-4°. La même édition reparut avec un nouveau frontispice, en 1595. Il en a été fait une seconde à Bologne, 1744, in-8°.

G—É.

BADOARO (JACQUES) noble vénitien, et poète de quelque réputation, florissait vers le milieu de 17^e. siècle. Il fut ami du célèbre frà Paolo Sarpi. On a de lui les trois drames suivants : I. *le Nozze di Enea con Lavinia*, Venise, 1640, in-12 ; II. *l'Ulisse errante*, ibid., 1644, in-12 ; III. *l'Elena rapita da Teseo*, ibid., 1655, in-12 : tous trois furent représentés dans cette ville, sur le théâtre de Saint-Jean et Saint-Paul. On y représenta aussi, en 1641, un autre drame du même auteur, *Il Ritorno d'Ulisse in patria* ; mais qui ne paraît pas avoir été imprimé.

G—É.

BADOERO (PIERRE), doge de Venise, succéda, en 939, à Pierre Candiano II. Il était fils d'Orco Particiaccio, qui avait précédé Pierre Candiano II dans la dignité ducal ; et sa famille, dont il changea le nom de *Particiaccio* en celui de *Badoero*, avait déjà donné six doges à la république de Venise. Béranger II, roi d'Italie, lui accorda une charte qui confirmait les libertés de la république de Venise, et reconnaissait son droit de battre des monnaies d'or et d'argent, droit réservé, dans ce siècle, aux seuls souverains. Badoero mourut en 942, et eut pour successeur Pierre Candiano III.

S. S—1.

BADOLET (JEAN), reçu ministre de l'Eglise réformée, et citoyen de Genève, en 1655, professa pendant

plusieurs années l'collège de cette ville. Ses ouvrages, qui avaient des connaissances en genre. Senebier, d'histoire littéraire de Genève, *rangue de Frédéric neva restituta*), tra 1635, in-4° ; II. *manæ anatomia*, in-4° ; III. *l'Excegerie*, in-12. ; IV. *sur diverses chose de l'art*, in-8°.

BADUEL (CLAUDE) à la fin du 15^e. siècle, dition médiocre, et aux bienfaits de la sœur de François I^{er}. Il teste une lettre de et en profita si bien bonne heure à un parmi les professe de Paris. Lorsqu'il blit un collège des place de recteur fut et, quoique les ho de moitié moindres dont il jouissait, il rendre aux vœux d En 1555, il se ret pouvoir professer vinisme qu'il ava des premiers et au attaché. Il se fit n ministre : on lui donn servir et une chaire de mathématiques. mes, il partagea so devoirs et la comp d'éloquence et de li ouvrages sont écrit vante la pureté et l la liste s'en trouve d de Genève, par Se paux sont : I. *Ora nere Floretta Sar*

nulla de eadem, 1542. Ce d'édifié à la reine de Navarre. honore Florette de Sarra ion particulière, et l'orateur occasion d'offrir un hommage de reconnaissance à la prin- avait comblé de bienfaits. se a été traduit en français II. *De ratione vitæ studio- atæ in matrimonio collo- dendæ*, 1544, 1577, 581, in-8°, avec une pré- goire Bresmann, profes- zig; traduit en français par Jarde, Paris, 1548, in-8°. urut à Genève en 1561.

V. S—L.

(ABRAHAM), né en Suède en 1707, mort en 1795. Des connais- sances en médecine et une ujours dirigée par la pru- désir d'être utile, lui firent e grande considération. Il nier médecin du roi, prési- seil de médecine, chevalier olaire, et membre de l'aca- ciences de Stockholm. Cette chargea de faire les éloges ist, d'Olaüs-Celsius, et de e lequel il avait eu des re- nites, et qu'il était en état sous tous les rapports. blié plusieurs mémoires sur sujets d'histoire naturelle: uler des nègres, dans les *de l'académie de Suède*, nprimé dans les *Analecta* im. II. sur un poisson (le dont la corne s'était implân- carène d'un vaisseau, et ée, dans le tom. VIII des *id. natur. curios*; III. sur le , espèce de plante du Brésil, *moires de l'acad. de Suè-*; IV. sur le genêt à balai (*seoparium*), *ibid.*, 1765. *de memorabilibus insec-*

tis : c'est la traduction en latin d'un discours de Linné. Ce dernier lui a dédié un genre de plantes, et l'a nommé *Baeckea*; il appartient à la famille des salicaires. C—AU.

BAELI (FRANÇOIS), naquit d'une famille noble, à Milazzo en Sicile, le 15 décembre 1659. Des études sé- rieuses ne l'empêchèrent point, dès sa jeunesse, de se livrer à son goût pour les belles-lettres. Il partit à vingt ans de sa patrie, vint à Paris, et y resta sept ans; il y acheva de s'instruire, surtout dans les mathématiques; il demeura sept autres années à Madrid, et parcourut ensuite presque toutes les autres contrées de l'Europe. De retour dans sa patrie, où il vivait en- core en 1707, lorsque Mongitore écri- vait sa *Bibliothèque sicilienne*, il y com- posa les ouvrages suivants : I. *lo Sta- tista ristretto*, Venise, 1676, in-12; II. *la Polissena*, comédie en vers, Venise, 1676, in-12; III. *la Corona, ovvero il giuoco degli Asili, nuova invenzione*, Venise, 1677, in-12; IV. *il Siciliano veridico, ovvero ris- posta e vera dimostrazione del pre- sente e susseguente stato della città di Messina*, Francfort, 1676, in-12. Il est assez remarquable que ces quatre ouvrages aient paru la même année, un à Francfort, trois à Venise, et tous chez différents libraires. Mongitore n'annonce que comme encore inédits ces derniers ouvrages. V. *Tempe Pa- najo ovvero la Ninfa linsata, o il talamo alterato, tragicomedia pas- torale*; VI. *Tratti lirici, che com- prendono odi, e sonetti*. G—É.

BAEREBISTE, roi des Daces, fut contemporain de Sylla, de César et d'Auguste. Ce prince rendit plusieurs lois pour remettre la sobriété en hon- neur chez ses sujets, et pour ac- croître leur ardeur belliqueuse. Il leur interdit l'usage du vin, leur ordonna

d'arracher les vignes, et son pouvoir était si absolu qu'ils s'empressèrent de lui obéir. César voulait venger dans le sang des Parthes l'opprobre dont le nom romain avait été couvert en Orient, par la défaite de Crassus. Il comptait aussi réprimer les Daces qui menaçaient la Thrace ; mais il fut assassiné , et ses grands desseins périrent avec lui. Quoique délivré d'un si redoutable adversaire, Baerébiste ne se crut point encore assez puissant pour se mesurer avec les Romains ; les Sarmates avaient passé le Tanaïs (le Don), et attaqué les Scythes d'Europe ; ce fut contre eux qu'il tourna ses armes. Le monarque Dace arrêta leur marche victorieuse sur les rives du Borysthène (le Dniéper), et les força de se diriger vers la Lithuanie. Les Boïens , nation gauloise établie dans la Pannonie, ayant déclaré la guerre à Baerébiste , leur armée fut détruite , et ceux qui échappèrent au carnage furent forcés d'aller au loin chercher une retraite. On nomma *deserta Boiorum* (déserts des Boïens), le vide qu'ils laissèrent dans la Pannonie. Baerébiste fut l'un des héros de son siècle. Actif, vigilant, laborieux, habile guerrier et grand politique, il releva le courage de sa nation que plusieurs défaites avaient affaibli. Il contraignit les Scordisces et les Bastarnes à lui fournir des troupes, et à se rendre ses tributaires. La Thrace, la Macédoine furent également contraintes de se soumettre à sa domination. Se voyant à la tête d'une armée nombreuse, il s'avança dans l'Illyrie. Les peuples celtes et germains, qui essayèrent de lui résister, furent dispersés ou anéantis ; et la renommée porta, jusqu'à Rome effrayée, la nouvelle de ses exploits. Auguste, qui était sorti vainqueur des guerres civiles, fit marcher ses légions contre

ce dangereux ennemi ; mais de rebiste n'existait plus. Les : qu'il avait rendus à son pe purent le soustraire aux poign quelques séditieux, peut-être se par les Romains.

BAERHOLZ (DANTEL), po mand de la fin du 17^e. siècle à Elbing, et alla, en 1670, à Giessen avec un jeune co Salm. Il fut reçu, la même membre de la société de Pregel il porta le nom d'*Hylas*. Dans sa patrie, il fut fait sec et ensuite membre du sénat. Il rut en 1688. On a un recueil poésies, publié à Lubeck, en sous le nom de *Bathys*, dont sième volume, qui renferme c nets, porte le titre d'*Hylas*. C core de lui, *le Mois d'octobre rable*, imprimé à Hambou 1678, in-8°.

BAERLE (GASPAR VAN connu en latin sous le nom c LÆUS, naquit le 12 février 1 Anvers. Son père, greffier c ville, la quitta, lorsqu'elle fi béc au pouvoir des Espagnols tablit en Hollande. Gaspar avoir fait ses cours en théol Leyde, devint, en 1608, mir l'église réformée, dans un vi l'isle d'Oreer-Flacqué ; ensuite tint, en 1612, la sous-rége collège de théologie des états lande, à Leyde, et, en 161 créé professeur de logique d université de cette ville. Pendant sensions entre les partisans de re et d'Arminius, en Holland Baerle, s'étant déclaré en fav derniers, et les ayant défendus écrits, perdit ses emplois en 16 que la doctrine arménienne fi quement condamnée. Il s'adon à l'étude de la médecine, et

grade doctoral à Caen , en Normandie , continuant néanmoins sa demeure à Leyde , et y instruisant quelques jeunes gens dans la philosophie. En 1631 , il obtint la chaire de professeur de philosophie et d'éloquence à l'université d'Amsterdam , où il mourut le 14 janvier 1648 , après avoir répandu un grand éclat sur cette école naissante. Les poésies latines de van Baerle ont reçu de grands éloges de son temps ; mais on les a sûrement exagérés , en le comparant aux meilleurs poètes de l'antiquité. Ses vers hollandais sont moins connus , parce qu'on ne les a pas réunis en collection ; ils le méritaient néanmoins. Écrits d'un style pur et facile , ils renferment des idées neuves , spirituelles , et quelquefois sublimes. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Orationes* , 1632 , in-fol. ; II. *Antiputeanus* , Cosmopoliti , 1633 , in-4° ; III. *Medicea hospes* , etc. , Amst. , Blaeu , 1638 , in-fol. ; IV. *Marie de Médicis entrant dans Amsterdam* , trad. du latin , Blaeu , 1638 , in-fol. ; V. *Brisacum capta* (en vers latins) , Blaeu , 1639 , in-fol. ; VI. *Poëmata* , Amsterd. , 1545 , in-12 , 2 vol. ; VII. *Epistolæ* , Amst. , 1667 , in-8° , 2 vol. ; VIII. *Lettres de J. de Vicquefort , avec les réponses de Barlée* (lat. fr.) , Amst. , 1696 , in-12 ; (fr. seulement) , Utrecht , 1712 , in-12 ; IX. *Rerum in Brasiliâ gestarum historia* , Amst. , Blaeu , 1647 , in-fol. ; Clèves , 1660 , in-8° ; X. *Faces Auguste* (en vers lat.) , avec Corn. Boyus , 1643 , in-8° ; 1656 , in-4° ; XI. *Ens rationis* , dans les *Admiranda rerum encomia* , 1676 , in-12. — Son frère , Lambert BARLÆUS , aumonier de l'ambassade hollandaise en France , et ensuite professeur de grec à l'académie de Leyde , a donné un *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode et le Timon de Lucien* , avec des notes qui , selon

Bayle , n'ont rien de fort profond mais qui peuvent être utiles à la jeunesse. V. W.

BAERMANN (GEORGE-FRÉDÉRIC) docteur de philosophie , et professeur ordinaire de hautes mathématiques Wittenberg , naquit à Leipzig , où son père était avocat. Après avoir étudié les langues dans l'école secondaire entra , en 1730 , à l'école supérieure de cette ville , et s'y voua à l'étude de la théologie , mais surtout à celle des sciences mathématiques. Son amour pour ces sciences l'engagea à aller voir Wolf , à Marbourg. A son retour disputa publiquement , sous Heinsius , sur la *longueur la plus convenable à donner aux canons*. Quand il fut devenu maître ès-arts , il défendit ses thèses en latin , sur *les leviers curvilignes*. Il obtint , en 1745 , la chaire de mathématiques à Wittenberg , reçu de la société allemande de Leipzig , et mourut subitement , le 10 février 1769. On a de lui : I. une édition des *Éléments d'Euclide* , sous le titre de *Elementorum Euclidis libri 2 ad greci contextus fidem recensiti* , Leipzig , 1740 , in-8° ; II. *le Manuel d'éloquence* , traduit du grec , de Lucien , en allemand , Leipzig , 1747 , in-8° ; III. un ouvrage intitulé , *Co Introduction à la grammaire allemande* , publié long-temps après sa mort , à Leipzig , en 1776 , in-8° ; IV. diverses thèses renfermées dans les *Acta eruditorum*. G—

BAERSDORP (CORNEILLE VAN) médecin , issu de l'illustre famille Borselle , naquit dans la Seeland village de Baersdorp , dont sa famille , qui date de 1200 , portait le nom. Charles-Quint le nomma médecin , et il devint aussi celui de l'impératrice Eléonore , son épouse de la reine Marie , sa sœur ; il fut même , par la suite , promu aux d

tés de conseiller d'état et de chambellan de l'empereur; il mourut à Bruges, le 24 nov. 1565, et fut enterré dans la cathédrale de cette ville. On a de lui : I. *Methodus universæ artis medicæ*, Bruges, 1558, in-fol.; II. *Consilium de Arthritide*, Francfort, 1592, in-8°. : ouvrages aujourd'hui parfaitement ignorés.

V—E.

BAFFA, ou BAFFI (FRANÇOISE), Vénitienne célèbre par son talent poétique, florissait en 1545. Parmi les lettres imprimées de Doni, il y en a trois qui lui sont adressées, et où elle est comblée d'éloges, ainsi que dans plusieurs autres écrits de ce temps. Ses poésies sont éparses dans quelques recueils. Elle est au nombre des interlocuteurs, et l'on trouve quatre de ses sonnets, dans un *Dialogue amoureux* de Betussi, imprimé à Venise, en 1543, in-8°. ; il n'y en a qu'un seul, à la fin d'un recueil des *Madrigali del Cav. Luigi Cassola*, donné par Giolito, Venise, 1544, in-8°. , et deux dans les *Rime diverse*, etc., publiées par Domenichi, ibid., 1549, etc. La comtesse Bergalli en a réimprimé trois dans la première partie de son recueil intitulé : *De' componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12.

G—É.

BAFFA (N), savant napolitain, et l'un des érudits italiens le plus profondément versés dans la langue grecque, vers la fin du 18^e. siècle, fut une des victimes immolées par la cour de Naples, lorsqu'elle revint de Sicile, après la retraite des Français, en 1799. Pour juger cet événement, il faut se rappeler qu'il n'y avait eu à Naples ni sédition, ni révolte; que le roi était parti clandestinement, lorsque ses sujets lui offraient de mourir jusqu'au dernier, pour le défendre contre les Français; que ceux-ci étant entrés

aussitôt à Naples, personne n'avait pu fuir, et que tout le des Napolitains, distingués dans les genres, qui périrent après le tour du roi, avait été de céder force, et d'accepter des fonctions de prendre une part quelconque à un ordre de choses qu'ils n'avaient nullement contribué à établir.

BAFFIN (WILLIAM), célèbre navigateur anglais, né vers 1584, s'est fait connaître en cette simple qualité des navigations entreprises pour trouver un passage qui devait communiquer par le nord de l'Amérique, du nord de la Tatarie et de la Chine. Il accompagna Hudson, Thomas et le capitaine Gibbins. Purchas sa compilation de voyages, intitulé *Purchas his pilgrimes*, nous a conservé quelques-uns de ses journaux. On y trouve, tome III, livre I, le journal de la campagne que Baffin fit en 1612, avec le capitaine James qui périt de la main des sauvages. Baffin fut de la campagne de 1613, et sur une flotte de six navires. Ses dernières campagnes vers le pôle furent de 1615 et 1616. Robert Billewisch, le capitaine de la flotte, auquel il avait fait ses voyages, commandait le vaisseau. Baffin était son pilote. Ils parvinrent en 1616, au 78^e. degré de latitude nord, et trouvèrent une baie qu'ils nommèrent Thomas-Smith-Sound. Le journal de Baffin nous apprend que, après avoir passé dans le détroit de Davis, il se trouva obligé de lutter contre les vents du nord-nord-ouest pour remonter vers le nord, et fut souvent arrêté par les glaces; enfin il parvint à la baie nommée Thomas-Smith-Sound, de la route à l'ouest, pour trouver l'issue qui était l'objet de ses recherches; mais toutes les fois qu'il voulut prendre cette route, il fut arrêté par

aces impénétrables, au
les le vaisseau se trouva
é : c'est en suivant cette
lu nord au sud, qu'il
rnières terres de Davis,
pris connaissance avant
r ses découvertes. Les
fin ont été perdues ; les
it supposé que les terres
itées étaient jointes à la
le du Groënland, et ont
te baie qui porte, dans
ppemondes, le nom de
son existence n'est pas
journaux de Baffin sont
marques utiles ; il était
nous a transmis les ré-
and nombre d'observa-
léclinaison de l'aiguille
fond de la baie qui porte
ut le terme le plus reculé
il observa la plus grande
nnue ; elle était de 56°
l'ouest. On trouve aussi
aux plusieurs observa-
age de la lune au méridien
faites dans l'intention
la longitude. Améric
essayé, près d'un siècle
de déterminer la posi-
du Brésil par une obser-
genre. Il ne nous reste
e les relations dont on
r, et une lettre adressée
nholme, dans laquelle il
nt qu'il n'y a pas de pas-
du détroit de Davis, ni
ouver. Baffin avait eu le
er s'il serait possible de
assage, en allant d'abord
de Tatarie et de Chine,
nant ensuite le nord de
urope ; mais il ne trouva
roulût sacrifier des fonds
le entreprise. C'est en
dernier passage, et en
te indiquée par Baffin,

que Cook fut arrêté par les glaces, entre
les terres de Tatarie et celles du nord
de l'Amérique. Baffin navigua ensuite
aux Indes, où il fut tué, au commen-
cement de l'année 1622, pendant le
siège de la ville d'Ormuz, qui fut prise
le 23 mai de la même année, par les
anglais, réunis à une armée du roi de
Perse.

R—L.

BAFFO (GEORGES), patricien de
Venise, poète licencieux du 18^e. siècle,
mort en 1768, a obtenu la triste
gloire d'être le rimeur le plus obscène
et le plus sale de son temps. Ses poé-
sies, écrites en langage vénitien, ont
été publiées à Venise, en 1789, sous
le titre de *Cosmopoli*, en quatre vo-
lumes in-8° : ce sont des *canzoni*,
des sonnets et des madrigaux, tous
sur le même sujet, et où les choses
sont partout nommées en toutes
lettres. Les Vénitiens louent beaucoup
l'originalité de son esprit, l'élégance
et la naïveté de son style. Les mœurs,
peut-être plus libres à Venise que par-
tout ailleurs, y permettent de lire et
de citer Baffo comme un autre poète,
dans cette langue molle et efféminée,
qui est parfaitement d'accord avec les
mœurs. Par une singularité très-remar-
quable, ce poète, si licencieux, si
dissolu dans ses vers, était très-décent
dans sa conduite, et d'une telle réserve
dans ses discours, qu'il ne s'y permet-
tait même aucune de ces libertés qui
échappent aux hommes des mœurs les
plus sévères. Il parlait comme une
vierge et écrivait comme un satyre.

G—Z.

BAFFO. Cette sulthane était une
jeune chrétienne, de la famille des
Baffo, nobles vénitiens ; elle fut faite
esclave, dans son enfance, par les
Turks, sur un vaisseau qui transpor-
tait son père à Corfou, dont il avait
le gouvernement. Douée d'une rare
beauté, elle fut à peine entrée dans le

sérail, qu'Amurath III en devint épris, et elle donna le jour à Mahomet III. Il est sans exemple qu'une sultane ait conservé aussi long-temps l'amour et la confiance de son maître. Les nombreux enfants qu'elle en eut ne firent qu'ajouter à cet attachement. On assure qu'elle était d'une beauté achevée. La sultane mère, jalouse du long empire qu'elle exerçait sur son fils, parvint à persuader à ce prince crédule que la mère de Mahomet, et de treize autres princes morts en bas âge, avait dû employer des sortilèges pour se faire aimer si long-temps. Cette suggestion absurde suffit pour porter Amurath III à livrer aux tortures les esclaves attachées à la sultane, qui jusque-là lui avait été si chère. Cet odieux moyen de trouver une cause monstrueuse à un ascendant qui devait être fondé sur l'esprit, la beauté, la patience et la douceur, n'aboutit qu'à ramener le faible Amurath aux pieds de la séduisante Baffo, dont l'adresse n'alla pourtant jamais jusqu'à se faire déclarer impératrice, comme y était parvenue Roxelane. L'amour d'Amurath cessa cependant d'être exclusif ; car on assure qu'il eut plus de cinquante princes ou princesses de la foule d'Odaliques qui habitaient son sérail. Il mourut de débauches à cinquante ans ; et la sultane Baffo jouit d'une autorité absolue, sous le nom de Mahomet III, jusqu'à ce que cet empereur étant mort, en 1603, son fils, Achmet, à son avènement au trône, reléqua son aïeule dans le vieux sérail, où elle mourut oubliée.

S—Y.

BAGARD (CHARLES), médecin, né à Nancy, le 2 janvier 1696, mort en cette ville, le 7 décembre 1772, fut reçu docteur en la faculté de Montpellier, en 1715. Par de grandes connaissances dans son art, il mérita la confiance de Stanislas,

roi de Pologne, devenu duc de Lorraine, fut nommé son premier cin, et décoré de l'ordre de St.-L en 1753. Quoiqu'il ait beaucoup d'ouvrages, spécialement à la matière médicale, ne renferme aucune observation nouvelle, sont absolument sans intérêt pour les jours. Ce sont : I. *Mémoire sur la petite vérole* ; II. *Histoire naturelle de la thériaque*, 1725, in-4° ; III. *Mémoires sur les macrobies et les tenaires* ; IV. *Explication d'un usage d'Hippocrate, touchant les Scythes qui deviennent eunuques*, 1769, in-8° ; V. *Mémoires sur les eaux de Contrexeville, en Lorraine*, 1760, in-4° ; VI. *les Eaux minérales de Nancy*, 1763, in-8° ; VII. *Observations sur la cause physique des tremblements de terre, et les maladies qu'ils occasionnent* ; VIII. *Pensatorium pharmaceuticum*, 1771, in-fol. ; IX. *Pinacotheca medicinalis*, 1771, in-8° ; X. *Quæstio medica an vomitus lentus in passione iliaca ab antiperistaltico intestinorum motu*, 1774°. Bagard se servit de son influence auprès de Stanislas, pour faire dans sa patrie un jardin de botanique et un collège royal de médecine.

G. C.

BAGDÉDIN (MAHOMET), médecin arabe, communément connu parmi les auteurs du 10^e siècle, lui attribue divers traités de géographie dont un, sur la *Division des sciences*, a été traduit en latin, par Jean Dee, de Londres, et par Francesco Commandini, d'Urbino. Ce dernier le publia, en 1570, à Pésaro, avec une autre sur le même sujet, et fut l'auteur. Quelques écrivains ont prétendu que cet ouvrage fut seulement traduit du grec en arabe, par Bagdédin, et qu'il avait été écrit par lui.

BAG

ou par quelqu'autre mathématicien de l'antiquité. K.

BAGE (ROBERT), né en 1728, à Darley, village du comté de Derby, en Angleterre. Son père y dirigeait une papeterie, dans laquelle Robert le remplaça; mais son goût le portait aux études littéraires. Quoiqu'il eût assez de talents et de connaissances pour se distinguer dans d'autres genres, il n'a publié que des romans, qui ont eu, il est vrai, beaucoup de succès, et dont plusieurs ont été traduits en différentes langues. Les principaux ont pour titres: I. *le Mont Heneth*; II. *la Belle Syrienne*; III. *James Wallace*; IV. *Barham Downs*; V. *l'Homme tel qu'il est*; VI. *l'Homme tel qu'il n'est pas*. On y trouve de la sensibilité dans le développement des passions, et de la vérité dans les caractères et dans la peinture des mœurs. Robert Bage est mort en 1801. X—s.

BAGFORD (JEAN), antiquaire anglais, né à Londres, en 1651, fut d'abord cordonnier, et devint ensuite libraire. Il avait un goût particulier pour former des collections de livres rares, et il parcourut plusieurs fois les pays étrangers pour s'en procurer. Il publia, en 1707, dans les *Transactions philosophiques*, le prospectus d'une *Histoire générale de l'imprimerie*, pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux. On n'a pu lui refuser beaucoup d'intelligence, d'activité et de grandes connaissances bibliographiques. Il était d'ailleurs fort ignorant, et ne savait pas même l'orthographe de sa langue. Il mourut en 1716, âgé de 65 ans. X—s.

BAGGAERT (JEAN), né à Flessingue, vers 1657, pratiqua la médecine en cette ville avec beaucoup de succès, et y mourut en 1710. Dans la crainte de céder trop à l'influence du dogme, il voulait à peine admettre

BAG

2

une expérience raisonnée, et il exagère ce qu'on doit entendre par expérience qui sans doute repose primitivement sur des faits simples et isolés, et dont une rationnelle coordination n'est la seule possible l'application. On a de lui deux ouvrages écrits en flamand sur l'hygiène, combattant l'ancienne théorie des chimistes, successeurs de Willis, sur les acides et alkalis: I. *la Vérité dégagée des préjugés par un raisonnement jeté sur les six choses non naturelles*, avec un discours préliminaire sur la petite vérole, etc., Middelbourg 1696, in-12; II. un *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, Amsterdam, 1710, in-12: il combat, dans cet écrit, la vieille méthode de traiter les malades chaudement, et que Sydenham, le premier, avait combattue. C. et A.

BAGGER (JEAN), naquit à Lunden, en 1646, d'Olaus Bagger, professeur en théologie. « Il fit ses études » Copenhague, et voyagea ensuite » Allemagne, dans les Pays-Bas et » Angleterre, s'appliquant surtout » la théologie et aux langues orientales. Revenu dans sa patrie, il » professeur de ces langues à Lund » mais, en 1674, il demanda et » tint la place de premier pasteur du » le temple de la Ste.-Vierge, à Copenhague. En 1675, il fut reçu » teur, et n'ayant encore que vingt-trois » ans, devint évêque de Copenhague. » Il mourut en 1693, à quarante-trois ans. » Si toute la vie de Bagger est comprise dans les lignes qu'on vient de citer, et qui se trouvent dans plusieurs dictionnaires biographiques, son nom n'eût certainement pas mérité une place dans cet ouvrage: il doit cette distinction à une circonstance qui honore sa mémoire, et que nous allons rapporter. Parvenu, sans aucun talent à

quant, et, grâce à l'influence des parents de sa femme, à la première place parmi le clergé danois, Bagger fut consulté, en 1684, par le gouvernement danois, sur la question suivante : « L'intérêt de la religion évangélique » luthérienne permet-il que les réformés calvinistes, expulsés de France » par Louis XIV, viennent s'établir en » Danemarck ? » Remarquons qu'il s'agissait de trente à quarante mille fabricants, manufacturiers et savants qui auraient porté en Danemarck leur industrie et leurs lumières. L'indigne évêque, âgé alors de 38 ans et livré à tous les plaisirs de la société, répondit gravement, « que l'admission des calvinistes exposerait les âmes des fidèles » luthériens aux dangers de la tentation, aux risques de la damnation » éternelle ; que les calvinistes, » pleins de principes de rebellion, » étaient les auteurs du régicide commis sur la personne de Charles I^{er}, » et qu'ils avaient, en quelque sorte, » provoqué et nécessité la St-Barthélemy ; que leur fausse religion, abominable aux yeux de Dieu et de sa » sainte Église, n'est que le voile » d'une ambition politique, qui a pour » but de bouleverser le monde entier ; » enfin, qu'en leur qualité d'hommes, ils sont nos prochains, et ont » droit à notre charité ; mais que le » meilleur service de charité à leur » rendre, ce serait de chercher à les » convertir. » Le mémoire de l'évêque, qui depuis a été imprimé, fit l'effet qu'il avait désiré ; un gouvernement faible et peu éclairé, perdit à jamais l'occasion d'attirer dans son pays l'intéressante colonie qu'on venait de repousser avec une intolérance aussi extravagante. M—B—N.

BAGLIONE (CÉSAR), peintre, naquit à Bologne, au commencement du 16^e siècle, et mourut vers 1590. Il

fut compétiteur de Caravaggio et faisait une réputation de théâtre et de plafond. Baglione eut un paysage que Crémone pinçait plus hardi et des idées plus étendues. César travailla beaucoup et remarque les peintures du palais ducal ; elle a rapport avec le lieu de fresques. Dans une œuvre il a peint toutes sortes et des hommes qui ont un repas ; dans une tentes de la bouled'un *Lavoir*, des tout âge, troublées singuliers. Baglione abandonner ce genre était supérieur ; mais vrier à l'étude des ornements et des arabesques, bien concevoir, ni essais en ce genre coup de sarcasmes raches, qui florissaient temps. Cet artiste finello Spada, de Dnelli. Spada est celui s'est acquis le plus

BAGLIONE (Giovanni), naquit vers 1575 d'une famille originaire de Bologne. Ayant montré, dès l'enfance, le désir de suivre la carrière des arts, ses parents le mirent, à l'âge de dix ans, chez François Morelli, assez médiocre ; mais Baglione y resta-t-il pour continuer ses progrès qu'il fut maître. Il parvint à s'élever au rang de premier de cette époque. Admis, à l'âge de dix ans, à travailler pour la bibliothèque du Vatican, Quint remarqua se

nds ouvrages. Son travail ayant altéré sa ne, pour se rétablir, fit Naples, et ne revint à s de l'avènement de Clé- In 1600, il exécuta, à grand jubilé, un tableau ique de St-Jean de La-lla pour plusieurs autres le duc de Mantoue, et onnes de distinction. On ouvrages à Pérouse, à ans la chapelle Paolina, Majeure. Il opérait or-à fresque, et il y a peu le chevalier de sa main ; lièrement le Cigoli, et fut bon coloriste que lui, soit inférieur dans les s. Baglione fut nommé président (*principe*) de : Saint-Luc, et occupa s honorables. Il travail-vec ardeur, en 1642, et fit point l'époque précise Baglione est moins connu e, que par ses notices sur itres de son temps (*Vite uliori, architetti dal pon-egorio XIII, infino a tut-Urbano VIII*, imprimée 1640; la seconde édition s, 1733). Cet ouvrage est étention, sans esprit de r s'attache plus à louer choses qu'à critiquer les : Quand je lis ce livre, nt Lanzi, il me semble arler un vieillard respec- insiste plus sur les prin- morale que sur ceux de t ouvrage est divisé en s, qui sont des modèles , mais un peu monotones. des notices exactes sur -un artistes. C—N.

NI (JEAN-PAUL), tyran

de Pérouse, né d'une famille illustre de cette ville, et qui avait été long-temps à la tête du parti gibelin et de la noblesse, fit d'abord le métier de *Condottière*, et vers la fin du 15^e siècle, parvint à gouverner sa patrie en souverain. Il était allié de Pandolfe Petrucci, qui occupait le même rang à Sienne; de Vitellozzo Vitelli, seigneur de Città di Castello, et des Médicis, alors émigrés de Florence. Engagé par César Borgia, en 1502, à attaquer le territoire florentin, il fut trahi par lui l'année suivante; et tandis que ses alliés furent massacrés à Sinigaglia, il fut contraint d'abandonner sa patrie à son ennemi. Peu de temps après, il est vrai, la mort d'Alexandre VI, et la ruine de Borgia, encouragèrent Baglioni à rentrer à Pérouse; mais il en fut chassé de nouveau en 1506, par Jules II, qui avait entrepris de reconquérir tous les états du Saint-Siège. Baglioni, émigré, recommença le métier de *Condottière*. Il servit avec distinction les Vénitiens contre la ligue de Cambray, et il fit preuve, dans une situation toujours critique, de talents, de sang-froid et de courage. Engagé, malgré lui, par l'Alviano, dans la bataille de Vicence, le 7 octobre 1513, il fut fait prisonnier par les Espagnols. Lorsque Baglioni recouvra sa liberté, il revint à Pérouse; et à l'aide des troupes qui s'étaient attachées à sa personne, il s'empara de nouveau de la souveraineté. On prétend qu'il l'exerça de la manière la plus tyrannique. Le pape Léon X résolut de mettre un terme à ses vexations, ou plutôt de saisir ce prétexte pour soumettre à l'Église une ville importante. Il appela, en 1520, Baglioni à Rome, comme pour le consulter sur les affaires de l'état : il lui envoya, au même temps, un sauf-conduit, et lui donna les assurances les plus positives.

de son amitié et de sa protection ; mais dès que Baglioni fut arrivé à Rome, Léon X le fit mettre à la torture ; il lui arracha ainsi la confession de tous les crimes qu'il plut à ses bourreaux de lui imputer , et il lui fit trancher la tête. — Son fils ASTORRE, dont l'article suit, s'enfuit à Venise. S. S.—1.

BAGLIONI (ASTORRE), fils du précédent, était encore enfant, lorsque sa mère se réfugia avec lui, en 1520, dans les états Vénitiens. Il consacra ses services à la république qui lui avait donné un asyle, et il ne quitta point ses drapeaux pour retourner dans sa patrie, lorsque, par deux fois, son cousin Rodolphe Baglioni recouvra la souveraineté de Pérouse, en 1534 et 1540. Astorre mérita la confiance des Vénitiens, pendant une longue carrière militaire qu'il termina en 1571. Il commandait Famagouste, dans l'île de Chypre, lorsque cette ville fut attaquée, en 1570, par le pacha Mustapha, qui avait envahi ce royaume avec une armée innombrable. Nicosie, capitale de l'île, et Cérines, furent prises par les barbares ; Famagouste seule résista pendant toute une année à leurs efforts. Baglioni attendait sa délivrance d'une flotte, armée pour le secourir, par tous les princes d'Italie ; mais les plus vaines disputes de préséance empêchèrent cette flotte d'agir, et Baglioni, n'ayant plus que sept barils de poudre, fut réduit à capituler, le 15 août 1571. Mustapha promit de laisser aux Chypriotes une pleine liberté de conscience, et de donner à la garnison et à ses chefs les moyens de retourner à Venise ; mais lorsqu'il fut maître de la place, et que Baglioni et Bragadino, qui lui était adjoint, eurent été conduits en sa présence, comme pour une audience de congé, il les fit tout à coup saisir par ses gardes ; Baglioni eut la tête

tranchée avec tous les officiers de garnison ; Bragadino fut écorché vif et sa peau fut portée en triomphe dans les villes de l'Asie mineure ; enfin les habitants de Famagouste furent abandonnés à la fureur des soldats. Baglioni réunissait à la bravoure et aux talents militaires le goût et la culture des lettres. Ce fut, au jugement de Crescimbeni et du Quadrio, l'un des poètes plus élégants de son temps ; il ne s'est pourtant conservé de lui que deux sonnets, imprimés, en 1720, in-8°, avec ceux du Coppetta et d'autres poètes Pérouse. S. S.—1.

BAGLIONI (THOMAS), imprimeur vénitien, se fit une certaine réputation dans son art, vers le commencement du 17^e. siècle. Un ouvrage assez rare sorti de ses presses, est l'*Histoire des guerres de Flandre, depuis 15 jusqu'en 1609*, par Fr. Lanario d'Uragon, Venise, 1616, in-4°, en italien ; réimpression de l'édition d'Amsterdam, 1615, in-4°. La traduction française est de Madrid, 1623, in-4°. Thomas Baglioni a imprimé un grand nombre de livres ; son commerce était considérable. Nous ignorons le temps de sa mort. P—T.

BAGLIVI (GEORGE), célèbre médecin et professeur de la Sapienza à Rome, membre de la société royale de Londres, et de celle des Curieux de la nature, naquit, en 1668, à Ragusa, selon Haller ; et à Lecca, dans le royaume de Naples, selon Commensal. Quoique enlevé jeune à la médecine qu'il cultivait par goût, il contribua beaucoup à ramener cette science dans la route sûre et féconde de l'observation qu'avaient tracée les Grecs ; mais dont s'étaient successivement écartés les Arabes, les auteurs du moyen âge, et enfin, dans les premiers temps de la renaissance des lettres en Europe, les médecins fauteurs du gal-

t de l'alchimie. En effet, les s chimiques de Paracelse et de l'mont dominaient alors dans es. Baglivi reconnut bientôt faits dont s'occupe la médecine artienent à un autre corps me que ceux de la chimie, que, pour éviter de faire à ces ite application dogmatique l fallait commencer par leur use observation. C'est ainsi onna son plan d'étude à l'uni e Naples, puis à celle de Pa il fut reçu docteur; et que, compléter, il voyagea dans alie, visitant les hôpitaux, et ant surtout parmi les livres of n érudition, ceux qui peignent ent les phénomènes, au lieu de iquer. Lorsqu'il fut arrivé à e pape Clément XI, instruit, érite, le nomma, malgré son e, professeur de chirurgie et ie dans le collège de la Sa- t ce fut alors que Baglivi pro- lus haute estime pour Hippo- ont la voix, disait-il, était lle d'un homme que celle de la herchant à arracher la médecine hypothèses qui s'y introdui- t à substituer à la méthode ique des écoles de son temps, bservation, dont le médecin résentait à la fois le précepte ple, on ne pourrait peut-être diquer aujourd'hui, que ne le Baglivi, les causes qui avaient t, et même fait rétrograder la le la médecine, et dont il les principales dans le mé- entendu ou la négligence des s anciens, un faux genre : et des comparaisons incom- a manie de créer des hypo- interruption de la description ies en langage aphoristique, nt que Stahl, en Allemagne,

affranchissait la médecine du joug de la chimie, et renouvelait pour la médecine, à la faveur de son expression amphibologique, *anima*, la philosophie d'une force de vie inventée par Hippocrate, Baglivi, en Italie, tendait au même but, et suivait, au moins en partie, l'impulsion du médecin allemand. Il est vrai qu'il eut la faiblesse de dissimuler cette heureuse direction, et qu'il voulut faire regarder ce nouveau système comme étant en entier son ouvrage; l'opinion publique le lui reprocha dans le temps. Il est de fait encore que, soit qu'il n'ait entrevu qu'en partie la doctrine de Stahl, soit qu'il l'ait forcée en quelques points, il ne la professa guère dans toute sa pureté que sous le rapport pratique, et s'en éloigna souvent dans le dogme. On lui reprocha aussi divers plagats, sur des points de physiologie, à l'égard de Valsalva, Pacchioni et Malpighi, dont il avait suivi les leçons; mais néanmoins Baglivi jouit avec raison, dans son siècle, d'une réputation brillante, et doit encore la conserver dans le nôtre. Les idées chimiques avaient fait accorder aux parties fluides du corps humain une grande prépondérance, et même une action exclusive dans les phénomènes de la santé et de la maladie; Baglivi, dans un excellent *Essai sur la fibre motrice*, montra que le rôle principal appartenait aux parties solides, comme plus particulièrement pénétrées des forces de la vie. Il peut ainsi être considéré comme le chef des *solidistes* modernes. Ce fut ici qu'il méconnut les principes de Stahl, en exagérant cette influence. Pour expliquer le mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement qu'offre le cerveau, et qui résulte du choc mécanique qu'impriment à ce viscère les artères réunies à sa base, il accorde gratuitement la force contrac-

tive à la membrane fibreuse qui enveloppe cet organe , quoique partout adhérente au crâne ; il fit de cette membrane une sorte de muscle antagoniste du cœur , et la regarda comme un centre , duquel se propageaient toutes les oscillations de fibres , et où venait se confondre un double mouvement qu'il supposait avoir lieu , d'une part , de la tête aux diverses parties du corps , et d'autre part , des diverses parties du corps à la tête. Il voulut aussi faire revivre la secte de Thémison et des méthodistes , en réduisant les maladies en trois classes , celles où les solides ont trop de force , celles où ils n'en ont pas assez , et celles où il y a un état mixte. On déplora la faiblesse de l'esprit de l'homme , en voyant ainsi Baglivi lui-même sacrifier à l'hypothèse , et sortir de la route , à la fois expérimentale et dogmatique , dont il avait si bien circonscrit les limites. Il est probable que , sans sa mort prématurée , il eût fait disparaître ces légères taches de ses écrits. Il mourut à trente-huit ans , à Rome , en 1706 , épuisé par les nombreux travaux théoriques et pratiques auxquels il se livrait. Ses ouvrages ont été recueillis en un seul volume , sous le titre de *Opera omnia medico-practica et anatomica* , in-4° , Lyon , 1704 , 1710 , 1715 , 1745 ; Paris , 1711 ; Anvers , 1715 ; Bâle , 1737 ; Venise , 1754 , etc. M. Pinel en a donné une nouvelle édition , avec des corrections , des notes et une préface , en 1788 , 2 vol. in-8° . C. et A.

BAGNOLI (JULES-CÉSAR) , poète italien , né à Bagnacavallo , dans le Ferrarais , florissait à Rome vers la fin du 15^e. siècle. L'Eritreo l'a placé dans sa *Pinacotheca , imag. illustr. viror* , p. 79 , et nous apprend qu'il était secrétaire de Michel Peretti , neveu du pape Sixte-Quint , et prince de Venafre ,

et qu'après avoir été prince dans plusieurs tantes , et en avoir pensées et des bienfaits , un âge très-avancé ajoute qu'il était très-érudit en littérature ancienne , et qu'il fondait Platon et Aristote avec beaucoup principalement de ce qu'il y avait de ce dernier philosophe dans la morale , la république et la poétique ; qu'en Italie la poésie italienne n'avait eu que plusieurs compositions ; qu'il avait écrit une tragédie *Aragonais* , et une *de Paris*. La première fut jouée à Trapani , 1682 , imprimé de lui , à Rome , in-8° format , une ode ou un sonnet à Grégoire XV. Ce pape élu qu'en 1621 , 0 faisant mourir Baglivi , un dictionnaire italien par un dictionnaire

BAGOAS , quoiqu'il n'en eût jamais eu , avait de la valeur et de la bravoure dans les combats militaires. De ce prince de Rhodes , il conta l'histoire de l'Égypte à Artaxerce , prince s'étant couronné avec une grande irrévérence et les principaux Égyptiens , Bagoas , qui , par son dévouement à sa religion , l'aida à se faire couronner. ARTAXERCÈS OCHUS monta sur le trône Arsès , le plus jeune des princes , qu'il ne tarda pas à tuer. Il appela alors à l'aide Codoman , qu'il voyait sonner peu de temps après qu'il s'en était aperçu , lui-même le poison paré , vers l'an 330 avant J. C. croit le même que

le règne d'Artaxercès - Ochus, entra lui-même dans le temple pour venger Jésus, frère de Jean, que ce dernier avait tué dans le temple comme son concurrent au souverain pontificat; imposa aux Juifs un tribut de trente drachmes pour chaque agneau offert en sacrifice, et les persécuta durant sept ans. — Bagoas n'est pas un nom propre; ce mot signifiait *eunuque*, en babylonien. Alexandre-le-Grand eut aussi un favori du même nom. C—R.

BAGOLINO (SÉBASTIEN), peintre et poète, fils du peintre Léonard Bagolino, de Vérone, naquit à Alcamo en Sicile, le 19 janvier 1560. Il était aussitôt très-bon musicien. Il fit ses études à Naples où il se fit souvent admirer en récitant ses vers, et en parlant en public avec éloquence et une facilité singulière dans les trois langues, latine, espagnole et italienne. Il fut quelque temps attaché à François de Moncade, qui voulut prendre de lui des leçons de poésie et de peinture. Après la mort de Moncade, en 1597, Bagolino fut appelé par Orosco, évêque de Girgenti, pour traduire en latin ses *Emblèmes espagnols*; ce qu'il fit avec beaucoup de talent. Il ouvrit enfin une école dans sa patrie, et il se délassait de ses occupations en composant, en italien, en espagnol, et dans sa langue maternelle (le sicilien), des épigrammes, des élégies et d'autres pièces de vers, qui lui firent une grande réputation. Il mourut à Alcamo, sa patrie, le 27 juillet 1604, n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Les *Emblèmes d'Orosco*, traduits par lui, forment deux recueils : I. *Emblematum moralium D. Jo. Horoscii Covarvias et Leyva episcopi Agrigentini libri III, ex Hispanâ linguâ latino carmine redditi à Seb. Bagolino*, Agrigenti, 1601, in-8°; II. *Ad SS. Dom. Clementem VIII, pontif.*

Max. sacra symbola ejusdem Horoscii latinitate donata, etc., ibi 1601, in-8°. On a de lui un recueil de poésies, *Carmina*, Palerme, in-12. Le commencement et la fin manquent à ce recueil, la mort de l'auteur ayant interrompu l'édition. Quelques-unes de ces poésies ont été réunies dans un volume intitulé : *Sele epigrammata*, Palerme, 1656, in-12, mais ce n'est qu'une petite partie de ce qu'il en avait écrit; il atteste même qu'il avait fait sept cents épigrammes et cent élégies. Mongitore dans sa *Bibliothèque sicilienne*, parle de plusieurs autres ouvrages que Bagolino laissa en manuscrit et qui sont restés inédits. G—É.

BAGOT (JEAN), jésuite, né à Rennes, en 1580, fut successivement professeur de philosophie dans divers collèges de France, censeur des livres et théologien de son général à Rome et mourut recteur de la maison profane de Paris, le 22 août 1664. Ses principaux ouvrages sont : I. *Apologetica fidei*, Paris 1645, 2 vol. in-fol., 1^{re} édition savante, mais diffuse; II. *Sensio juris episcopalis*, Paris, 1646, in-8°; Rome, 1659, in-8°; trad. en français, 1655, in-8°. Ce livre fut déféré, par les curés de Paris, à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelques propositions ultramontaines sur la hiérarchie et sur l'administration du sacrement de pénitence. L'auteur donna des explications parurent insuffisantes. L'assemblée dressa, en conséquence, des articles contre les propositions répréhensibles « mais la publication en fut arrêtée » Bossuet, par des intrigues de cour. Le nonce fit agir le cardinal Mazarin parce qu'on disait, dans un de ces articles, « que les évêques tenaient » juridiction immédiatement de Jésus-Christ, ce qui n'empêcha pas l'assemblée

crire là-dessus une lettre circulaire à tous les évêques du royaume, pour leur déclarer qu'elle avait supprimé le livre, comme contenant des propositions contraires à la hiérarchie, à l'autorité épiscopale, à la discipline ecclésiastique, et capables de troubler le repos de l'Église. Le père Bagot a composé divers autres écrits dans les disputes que sa société eut avec les théologiens de Port-Royal. Il avait, dit-on, formé dans Paris une association de jeunes clercs et de prêtres, qui fut le germe du séminaire des Missions Étrangères.

T—D.

BAGSHAW (CHRISTOPHE), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, fut, en 1579, principal du collège de Gloucester-Hall. En 1582, il quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Étant passé sur le continent, il fit un court séjour en France, se rendit à Rome, où il étudia la théologie dans le collège anglais, prit le bonnet de docteur dans une université d'Italie, et revint en Angleterre, en qualité de missionnaire. Il fut arrêté et enfermé au château de Wishich, avec plusieurs autres qui y étaient détenus pour la même cause. Ayant été mis en liberté, il fut chargé, par le clergé, d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre, qui divisait toute l'Église catholique d'Angleterre (V. BLACKWELL). Il se retira, quelque temps après, à Paris, où il passa le reste de ses jours, et mourut, vers 1626. Bagshaw savait parfaitement le grec, et était habile controversiste. Dans la dispute entre les réguliers et les séculiers, au sujet de l'archiprêtre, il prit parti pour les derniers, comme on peut en juger par les ouvrages suivants : I. *Relatio compendiosa turbarum quas jesuitæ angli, unâ cum G. Blackwello archipresbytero etc., concil-*

ière, Rouen, 1601, in-4°. sous nom de Jean Mush; II. *Véritable relation de la faction qui a commencé à Wishich, par le P. Edmond, je suite*, en 1595, etc., Rome 1601; III. *Réponse à certains points d'un libelle, appelé une apologie de la subordination en Angleterre*, Paris 1605, in-8°. Ces écrits servent à faire connaître l'histoire de l'Église catholique d'Angleterre, sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques I^{er}.

T—D.

· BAH-EDDAULAH. Voy. BOHE EDDAULAH.

BAHARAM. V. BAHRAM et BEHRAM

BAHNSEN (BENOÎT), né à Eyderstedt, dans le Holstein, vers le milieu du 17^e siècle, exerça à Amsterdam l'état d'arithméticien. Quoiqu'il n'eût fait lui-même aucune étude, sa passion pour la théologie l'engagea à se composer une bibliothèque formée d'un ramas de livres ascétiques, la plupart rongés par les vers, qui se vendirent à l'encan, en 1670, c'est-à-dire, un an après sa mort. Il publia différents ouvrages de théologie mystique, composés par d'autres que par lui, tels que l'*Anti-Christianisme*, qu'il donna néanmoins comme de lui, en omettant le nom du véritable auteur Joachim Betkins; le *Traité mystique des trois siècles et de leur grand mystère*, de Jules Superberus; l'*Avant-Coureur de la grande conjonction* de 1663, de Godefroy Furchtenichts; le *Révélation divine communiquée*. Christophe Cottern, depuis l'année 1616 jusqu'à l'année 1624. Au reste Bahnsen n'a rien écrit lui-même, pas même les préfaces qu'il a mises à la tête des ouvrages qu'il a publiés. G—r

BAHRDT (CHARLES-FRÉDÉRIC) né à Bischoffs-Werda en Misnie, le 1^{er} août 1741, a été un des théologiens les plus remarquables des temps mo-

s, tant par son caractère et ses
ons que par les circonstances de
e. Fils d'un ecclésiastique esti-
e, il reçut sa première éducation
la maison de son père. On l'en-
de là étudier à Leipzig. Doué
rare facilité, et ébloui par quel-
uccès de collège, Bahrdt porta
tout le cours de ses études un
d'inquiétude et de précipitation
flua d'une manière fâcheuse sur
te de sa carrière littéraire. Il ob-
n 1762 une place de catéchiste
pzig, et fut nommé quelques
s après, substitut de son père,
fesseur extraordinaire de phi-
e biblique. Avant cette époque,
ut déjà cherché à étendre sa
ation par quelques écrits de
gie et de critique sacrée, où
ouvait remarquer le tour d'es-
et les opinions qui le distin-
nt dans la suite. Son talent pour
éducation lui acquit une gloire
pure et plus méritée que ses
ers essais. Une étourderie de
se, qui parvint à la connaissance
supérieurs, l'obligea à quitter
g en 1768. Il se retira à Er-
où il obtint une place de pro-
r de philosophie. Pour en aug-
r les émoluments et se mettre
sure de professer ses opinions
giques avec plus d'avantage, il
en 1769 le titre de docteur de
gie à Erlang. Ce fut pendant
jour à Erfurt qu'il publia, entre
ouvrages de théologie polé-
e, un *Essai d'un système de
atique biblique*, et un écrit
me, intitulé *les Vœux du pa-
muet*, deux ouvrages où il dé-
pait ses principes hétérodoxes,
i lui attirèrent l'inimitié des
giens dont il attaquait les opi-
La faculté de théologie de
sberg condamna sa doctrine

comme hérétique; la faculté de Göt-
tingue l'expliqua dans un sens moins
défavorable, et intervint efficacement
pour opérer une réconciliation entre
les deux partis. Des désagréments de
plus d'un genre, joints à son inquié-
tude naturelle, rendirent bientôt à
Bahrdt le séjour d'Erfurt insupport-
able. Il quitta cette ville en 1771
pour se rendre à Giessen, où il pro-
fessa la théologie, et où il prêcha
avec succès; mais ses opinions hété-
rodoxes et la haine du clergé qu'il ne
ménageait pas assez, lui attirèrent en-
core là de nouvelles tracasseries. Sa
conduite personnelle, qui n'avait ja-
mais été régulière, lui fit perdre
en peu de temps la considération pu-
blique. Il était décidé à quitter Gies-
sen, lorsqu'il fut appelé, en 1775, à
Marschlins, dans le pays des Grisons,
pour y diriger un établissement d'édu-
cation, connu sous le nom de *Philan-
thopion*. Il n'y demeura qu'une an-
née. Mécontent du directeur, il saisit la
première occasion qui se présenta pour
quitter cet établissement, et passa,
en qualité de surintendant-général, à
Durkheim, dans les terres du prince
de Linanges-Dachsbourg. Cette exis-
tence honorable ne satisfit pas long-
temps son inquiétude et son ambi-
tion. Il se fit céder, en 1777, le châ-
teau inhabité de Heidesheim, près de
Worms pour y former un établisse-
ment pareil à celui du *Philanthopi-
non*; mais cet établissement, mal or-
ganisé et mal dirigé, ne put se sou-
tenir. Bahrdt fit inutilement un
voyage en Hollande et en Angleterre,
dans l'espérance d'en ramener des
élèves. Un malheur imprévu l'atten-
dait à son retour. Un arrêt de la cour
impériale, provoqué par ses ennemis
personnels, le déclara incapable d'exer-
cer aucune fonction ecclésiastique, et
lui défendit de rien publier sur le ter-

ritoire de l'empire, jusqu'à ce qu'il eût fait une rétractation publique des opinions religieuses énoncées dans ses derniers écrits. L'ouvrage qui servit de prétexte à cet arrêt était la seconde édition de ses *Nouvelles Révélations*, ou *Traduction du Nouveau Testament*, dont la première édition lui avait déjà suscité des tracasseries. Privé de toutes ses places, et obligé de quitter l'Allemagne, Bahrdt réussit à se faire donner un asyle sur les terres du roi de Prusse, et se rendit en fugitif à Halle, en 1779. Ce fut là qu'il publia sa *Profession de foi*, où l'on put remarquer qu'il ménageait moins que jamais l'orthodoxie et le clergé. Sa doctrine n'était guère autre chose qu'un déisme pur, où les miracles étaient rejetés, et où l'immortalité de l'ame n'était pas même enseignée d'une manière bien positive. Bahrdt y donna aussi des cours particuliers de philosophie, de rhétorique et de langues anciennes, et trouvait assez de ressources dans son activité pour s'occuper en même temps de théologie. Sa réputation lui attira des élèves; mais son humeur remuante et son tour d'esprit polémique lui suscitèrent de nouveaux désagréments de la part des ecclésiastiques. Dégouté du séjour de Halle, il se décida, en 1787, à se retirer dans une campagne aux portes de la ville, où il imagina d'établir une taverne qui fut bientôt très-fréquentée. Cette taverne, située auprès d'une vigne, était le rendez-vous des anciens élèves de Bahrdt et de tous les curieux que sa réputation attirait. Deux pamphlets dont il s'avoua l'auteur le firent mettre en prison à Halle, en 1788. L'un de ces écrits, intitulé *l'Édit de Religion*, comédie en cinq actes, était une pasquinade dirigée contre l'édit de religion du roi de

Prusse; l'autre, intitulé *l'Union allemande*, renfermait un plan d'association religieuse également propre à éveiller l'inquiétude des théologiens et celle du gouvernement. Une commission de justice le condamna à deux ans de détention dans la forteresse de Magdebourg; mais le roi réduisit cette peine à une seule année. Bahrdt employa ce temps à composer des mémoires, sous le titre d'*Histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées*. Remis en liberté au bout d'un an, il retourna dans sa maison de campagne près de Halle, où il reprit le cours de ses occupations. Il y mourut le 24 avril 1792, après une vie de cinquante-un ans, abrégée par le dérèglement de ses mœurs, par des malheurs auxquels ses imprudences et ses torts donnèrent trop souvent lieu, et empoisonnée, vers la fin, par des chagrins domestiques dont sa conduite irrégulière fut la seule cause. Il hâta encore sa mort par le traitement imprudent qu'il se prescrivit à lui-même dans sa dernière maladie. Tous ses écrits portent l'empreinte de son caractère, et se ressentent de la précipitation souvent forcée avec laquelle il travaillait. Il écrivait et parlait avec une facilité séduisante; il avait même quand il le fallait, de la force et de la chaleur. Son style était un modèle d'élégance. Il déclamaient avec une justesse et une grâce parfaites, et se mérita, comme prédicateur, ce que qu'on lui a le moins contesté. Il savait déguiser en chaire celles de ses opinions religieuses qui auraient pu révolter ses auditeurs. A juger le fond de ses ouvrages, de ceux même où il a cherché à déployer le plus de science, on ne voit pas qu'il ait beaucoup ajouté aux connaissances assez incomplètes qu'il avait puisées à l'université. Il manqua presque toute

et de la tranquillité d'es-
saires pour étudier avec
l'habitude de la discussion
rendu familiers certains
téologie et de critique, et
à les développer. Il trou-
vaille et d'une utilité plus
d'écrire sur ses propres
de travailler sur celles
paraît qu'il savait assez de
ur écrire dans cette lan-
vrai qu'il ait composé lui-
prospectus français de ses
nts de Marschlins et de
I. Nous avons donné à en-
lisait peu; il est au moins
eut jamais de bibliothèque
iqu'il se soit trouvé une
semble professeur, insti-
dicateur et journaliste. Ses
ouvrages sont : I. *Recueil
is sur les vérités fonda-
de la religion*, Leipzig,
8°; II. *Essai d'un sys-
ématique biblique*, 2 vol.
tha et Erfurt, 1769 —
*Idées pour servir à l'ex-
t à la défense de la doc-
otre Église*, Riga, 1771,
pendice à cet ouvrage,
8°; IV. *Considérations
igion pour les lecteurs*
Halle, 1771, in-8°, 2°.
le titre de *Considérations
la religion de Jésus*,
1785, in-8°; V. *les Nou-
flations de Dieu en lettres*
ts, 4 vol. in-8°, Riga,
74; 3° édit. du même ou-
s le titre de *Nouveau Tes-*
Berlin, 1783, in-8°;
*ssion de foi occasionnée
ret de la cour impériale*,
79, in-8°; VII. *Traduc-
uite*, 2 vol., Halle, 1781,
II. *les Satires de Juvénal*
vers, Dessau, 1781, in-

8°; IX. *Apologie de la raison, ap-
puyée sur les principes de l'Écriture*,
Zullichau, 1781, in-8°; X. *Institutiones
logicæ*, Halle, 1782, in-8°; *Institutiones
metaphysicæ*, Halle, 1782,
in-8°; *Rhétorique à l'usage des pré-
dicateurs*, Halle, 1785 et 1792, in-8°;
XI. *Exposé complet des dogmes de
la religion, fondé sur la doctrine
pure et sans mélange de Jésus*,
Berlin, 1787, in-8°; XII. *De la li-
berté de la presse et de ses limites*,
etc., Zullichau, 1787, in-8°; XIII.
*Histoire de sa vie, de ses opinions
et de ses destinées*, écrite par lui-
même, 4 vol. in-8°, Berlin, 1791;
XIV. *Catéchisme de la religion na-
turelle*, etc., Gœrlitz, 1795, in-8°;
XV. *Bibliothèque de théologie uni-
verselle*, Mittau, 1774—1775, 4
vol. in-8°, etc. G—T.

BAIARDI, ou BAIARDO (ANDRÉ),
poète italien, né à Parme, florissait
vers la fin du 15^e siècle et au com-
mencement du 16^e siècle. Il fut en
faveur auprès de Louis Sforce, duc
de Milan, surnommé *le More*, et
servit en qualité d'officier dans ses
milices; il était riche, et possédait
dans le Parmesan le château ou la
forteresse d'Albari, qui fut pris en
1482, et dont les murs furent abat-
tus. Il fut marié et père de plusieurs
enfants, ce qui ne l'empêcha pas,
comme on le voit dans ses poésies,
d'avoir, quoique très-attaché à sa
femme, deux maîtresses, dont il ap-
pelle l'une son *Aurore*, et l'autre
son *Phénix*. Son amour pour cette
dernière dura pendant vingt-cinq
ans. On ignore le temps précis de sa
mort; mais il vivait encore en 1521.
Son principal ouvrage est un poème
romanesque intitulé : *Libro d'arme
e d'amore nomato Philogine, nel
quale si tratta di Adriano e di
Narcisa, delle giostre e guerre*

fatte per lui, e di molte altre cose amorose e degne, Parme, 1507, in-4°, 1508, ibid.; Venise, 1520, in-8°, 1530, in-4°, 1535, 38 et 47, in-8°. Ce poëme est en octaves, et divisé seulement en deux livres, mais extrêmement longs, puisque l'un des deux a mille vingt octaves, et l'autre à peu près sept cent soixante. L'auteur le composa en quatre mois, pour obéir aux ordres de celle qu'il appelait son *phénix*. Il avait laissé un recueil de *rime*, ou de poésies lyriques qui sont restées long-temps inédites à Parme dans sa famille. Le docteur J. Fr. Fogliarzi en a fait imprimer une partie à Milan, en 1756, in-8°, avec une vie de l'auteur. Ces *Rime del cavalier Andrea Bajardi Parmigiano* ne contiennent que quarante-deux sonnets et deux *capitoli* en *terza rima*, ou tercets. Elles ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, ni son *Philogine* non plus. G—É.

BAIDOU-KHAN, petit-fils d'Holâkou-Khan, et le 6^e. empereur des Moghols de Perse, succéda en rebey 2^e. 694 de l'hég. (février-mars 1296) à Kandjiatou-Khan, déposé pour ses mœurs corrompues. Il ne jouit pas long-temps du pouvoir. Cazau, fils d'Arghoun, et gouverneur du Khorasân, sous le prétexte de venger le meurtre de Kandjiatou, s'avança vers la Perse, y commit beaucoup de dégâts, et reprit la route du Khorasân au moment où il allait avoir une entrevue avec Baïdou pour conclure la paix. Il avait été instruit que l'intention de ce dernier était de se saisir de sa personne. Alors ces deux princes usèrent réciproquement de ruse. Cazau s'excusa de son départ sur la prétendue révolte de ses officiers, et Baïdou promit de lui livrer quelques provinces, promesse qu'il ne tint pas, quoique ce fût à cette condi-

tion que la paix dût être conclue pendant Cazau vint à bout de se le plus ferme appui de Baïdou, néral Thogadjar, et lui persuada de détrôner son maître. Sûr de la son de cet officier, qui se retir de lui, il fit marcher ses troupes la Perse. Baïdou abandonné, et de séditieux, prit la fuite, fut et tué après un règne de huit r J-

BAIER (JEAN-JACQUES), J seigneur de médecine à Altorf, savan raliste, né à Jéna, en 1677, à Altorf, le 14 juillet 1735. Il étu médecine à l'université de Jé après y avoir été reçu docteur 1700, il se rendit à Halle, et p son temps entre les leçons qu'il d aux étudiants et les visites des m Il alla ensuite à Nuremberg, où agrégé au collège des médecins 1704, il fut appelé pour profes physiologie et la chirurgie à Ses talents lui firent obtenir l mière place dans la faculté, charge de directeur du jardin d nique. Etant devenu membre de démie des *Curieux de la natu* en fut nommé conseiller en directeur en 1729, et présida 1730. Il a publié plusieurs vrages sur la médecine, sur l' naturelle des fossiles, et sur l nique considérée sous les ra médical et littéraire. Dans la pl il montre de grandes connaisa un esprit judicieux. I. *Oryctog Norica, sive rerum fossilium a nerale regnum pertinentium, i torio Noribergensi ejusque v observatarum, succincta desc.* Noribergæ, 1708, in-4°, tab. donné à cet ouvrage des suppl qui ont été imprimés dans la desc de son musée, qu'il a publiée t titre de *Sciagraphia*, et inséré

les *Actes des curieux de la nature*, vol. 2, appendix. L'ouvrage principal et les suppléments furent réimprimés ensemble à Nuremberg, avec huit planches, en 1758, in-fol. II. *Sciagraphia musæi sui*, Noribergæ, 1730, in-4°. III. *Adagiorum medicorum centuria*, Altdorfii, 1718, in-4°. IV. *Secularis memoria horti Altdorfini*, Altdorfæ, 1726, in-fol. : c'est un petit poème séculaire, pour célébrer la fondation du jardin de botanique d'Altdorf. V. *De hortis celebrioribus Germaniæ*, ibid., in-fol. Ces deux derniers ouvrages furent réunis sous ce titre : *Horti medici academiæ Altdorfiniensis historia. Accedit ejusdem auctoris commemoratio celebriorum Germanicæ hortorum, botanico-medicorum*, Altdorfii, 1727, in-4°. : cet ouvrage renferme plusieurs pièces intéressantes sur la fondation du jardin académique d'Altdorf, sur son histoire, et celle des professeurs qui y ont enseigné la botanique. VI. *Biographia professorum medicinæ, qui in academiâ Altdorfina vixerunt*, Noribergæ et Altdorfii, 1728, in-4°. : c'est la biographie de plusieurs professeurs en médecine d'Altdorf, dont presque tous se sont occupés de la connaissance des végétaux, Jungermann, Gaspard, Maurice, et J. Maurice Hoffmann, Heister et Schultze. En faisant connaître leurs travaux, Baier se montre un juste appréciateur de leur mérite. VII. *Orationum varii argumenti fasciculus*, Altdorfæ, 1727, in-4°. VIII. *Animadversiones physico-medice, in Novum Testamentum*, ibid., 1736, in-4°, ouvrage posthume. IX. Baier a composé plusieurs dissertations académiques de 1704 à 1725; mais il n'y en a que deux auxquelles il ait mis son nom, l'une sur le gui et l'autre sur l'armoise. Parmi les autres, il y en a une

sur la millefeuille, et une sur le cabai (*asarum Europæum*), dont il a éminé les propriétés. On peut en voir le catalogue dans la *Biblioth. botan.* Haller. Il a donné quelques mémoires insérés dans les *Actes des curieux de la nature*. Les ouvrages suivants ont été publiés par son fils. X. *Monumenta rerum petrificatarum principua, Oryctographiæ Noricæ supplementi loco jungenda, interpretatio filio Ferd.-Jacobo Baiero*, Noribergæ, 1757, in-fol. : ce sont des suppléments au premier ouvrage. XI. *Epistolæ ad viros eruditos eorumdemque responsiones* (1700-1732), curante filio Ferd.-Jacobo Baiero, Francofurt. et Lipsiæ, 1760, in-4°. D—P—s.

BAIER (JEAN-GUILLAUME), clésiaslique luthérien, né à Nuremberg, en 1647. Il fut membre de plusieurs académies de l'Allemagne, recteur et professeur de théologie à l'université de Halle en Saxe, où il est mort en 1694. Il a composé *Compendium theologicum*, et quelques autres ouvrages, entre autres I. *De aquâ lustrali pontificiorum*, 1692, in-4°. ; II. *Collatio doctrinæ quackerorum et protestantium*, 1694, in-4°. — Un autre BAIER (Jean-Guillaume), professeur de physique et ensuite de théologie à Altdorf, né en 1675, mort en 1729, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Oleum faciem exhilarans*, Altdorfii, 1701, in-4°. Il a présidé à deux dissertations ou thèses inaugurales; l'une sur des grands animaux dont parle l'Écriture Sainte, dans le livre de Job : *Dissertatio de Behemoth et de Leviathan, et de Phas et Balæna à Job XL, XLII Respond. G. Steph. Stieber*, Altdorfii, 1708, in-4°. ; l'autre, sur les fossiles qu'il regarde comme des monuments du déluge universel : *Dissertatio*

fossilibus dila a universis monumentis. Resp. G. Christoph. Eichler, Altdorff, 1722, in-4. Il a aussi donné un *Compendium* de théologie.

D—P—s.

BAIER (JEAN-DAVID), frère cadet de Jean Guillaume le jeune, né à Jéna, en 1681, professeur adjoint de théologie dans cette ville, en 1706; pasteur à Weimar, en 1710, surintendant à Dornbourg et à Burgeln, en 1721, remplaça son frère, en 1729, dans les places de pasteur et de professeur de théologie à Altdorf; fut appelé ensuite à présider le consistoire du comté de Wolfstein, et mourut dans cette place, en 1752. On a de lui, entre autres écrits publiés sur différents sujets liés à la théologie, une dissertation latine *sur les fautes politiques imputées à Constantin-le-Grand*, Jéna, 1705, in-4°. Plusieurs autres individus de la même famille se sont aussi fait remarquer dans les sciences et dans le ministère de la religion luthérienne.

G—r.

BAIF (LAZARE DE), né au commencement du 16^e. siècle, au château des Pins, près de la Flèche, en Anjou, conseiller du roi François I^{er}., maître des requêtes, ambassadeur de France à Venise et en Allemagne. Il paraît que Baif s'engagea dans l'état ecclésiastique, et même dans la prêtrise, témoin sa dédicace à François I^{er}., de son traité *De re Navali*. C'était un fort habile homme; son traité *De re Vestiariâ*, celui *De re Navali*, et celui *De re Vasculariâ*, ont joui longtemps de l'estime des savants. Il a traduit en vers français l'*Electre* de Sophocle, Paris, Estienne Rosset, 1537, in-8°, et l'*Hécube* d'Euripide, Paris, Robert Estienne, 1544, 1550, in-8°. Duverdier lui attribue encore une traduction des quatre premières Vies de Plutarque, qui se trouvait de son

temps à la bibliothèque de Fontainebleau. La traduction du *Traité de l'Imagination*, de Pic de la Mirandole, Paris, 1577, in-8°, n'est point de Lazare de Baif, mais de son fils, dont elle porte les initiales au frontispice. Lazare de Baif mourut en 1547.

W—s.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE), né à Venise, en 1532, était fils du précédent. Son père l'envoya étudier sous les meilleurs maîtres, et il eut le plaisir de voir répondre à leurs soins. Le jeune Baif fréquentait l'école de Dorat, au même temps que Ronsard. Il se lia d'amitié avec lui, et ce fut peut-être son exemple qui l'engagea à faire des vers. Il était à peine âgé de vingt-cinq ans, quand il fit imprimer un volume de ceux qu'il avait composés à louange de quelques beautés vraies et imaginaires, nommées *Méline* et *Francine*. Le succès de ce premier ouvrage l'encouragea à se livrer entièrement son penchant pour la poésie, et il se passait guère d'événements un peu importants sans qu'il les célébrât. Il obtint par-là quelques récompenses qu'il ne trouvait cependant pas satisfaisantes, puisqu'il se plaint souvent l'ingratitude des grands et de sa mauvaise fortune. Il eut plus d'une fois sujet de se repentir d'avoir négligé les moyens que lui donnaient sa naissance et ses talents pour s'avancer dans le monde, et d'avoir préféré des avantages réels une gloire vaine et stérile. Baif est un de ceux qui retardèrent le plus les progrès de la langue française, tout en voulant l'enrichir. Ce n'est pas lui qui eut le premier le mérite assez frivole de composer dans cette langue des vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins (*Voy. MOUSSET*). Cependant se faisant honneur de cette invention il donnait aux vers de ce genre

fin. Il employait un al-
re, formé de dix voyelles,
nsonnes, onze diphthon-
s triphthongues. Son or-
n'était pas moins singu-
1570, il obtint du roi
des lettres-patentes pour
ent d'une académie de poé-
usique. Cette société litté-
us ancienne du royaume,
tenir, à raison du malheur
bail mourut pauvre à Paris,
bre 1581, âgé d'environ
s. On trouvera dans les
ibliothèques françaises le
détail de ses ouvrages.
ontenterons d'indiquer les
: I. *Oeuvres de J.-Ant.*
secrétaire de la chambre
tenant neuf livres de
et livres des amours, cinq
jeux, cinq livres des
s, Paris, 1572 et 1573,
°, rare. II. *Etrénes de*
icoëse an vers mesurés ;
es et Jours d'Hésiode ; les
de Pythagoras ; Anse-
Faukilides ; Ansenemens
ce aux filles à marier,
4, in-4°. Il y a des exem-
velin. III. *Mimes, En-*
s et Proverbes en deux
s, 1576, in-12, en quatre
is, 1597, in-8°, rare ;
l. Michel, 1619, in-8°, etc.
au de la royne de Na-
rguerite, ou Traduction
istiques latins des trois
re, Marguerite et Jeanne
ur, sur le trépas de la
Navarre, par Bail, du
enizot, Paris, 1551, in-8°.
e, tragédie en vers de cinq
uite du grec de Sophocle,
1, in-8°. VI. *le Brave ou*
as, comédie en cinq actes,
l'autre, en vers de quatre

pieds, Paris, 1567, in-8°. (*V. Beau-*
champ, Recherches sur le Théâtre
français, tom. I^{er}, pag. 436 de l'édi-
tion in-8°.) W—s.

BAIL (Louis), docteur de Sor-
bonne, curé de Montmartre, sous-
pénitencier de Paris, était né à Ab-
beville, et mourut à Paris, en 1669.
Ses ouvrages, peu lus aujourd'hui, lui
firent dans le temps une certaine répu-
tation. I. *Summa conciliorum*, Paris,
1645-50-59, 2 vol. in-fol., et 1672,
in-fol.; II. *De Triplici examine ordi-*
nandor. confessor. et pœnitentium,
1651, in-8°.; III. *Sapientia foris præ-*
dicans, 1666, in-4°.; IV. *Theologia*
affectiva, 1672, 2 vol. in-fol.; V. *De*
beneficio crucis, 1653, in-8°. Cet au-
teur affecte, dans tous ses ouvrages, de
se montrer très-favorable à la morale
peu sévère des nouveaux casuistes.
M. de Marca, après avoir expulsé de
Port-Royal les confesseurs qui diri-
geaient ce célèbre monastère, en nom-
ma Bail supérieur et directeur, lequel,
après avoir interrogé toutes les reli-
gieuses, et suivi leur conduite pendant
deux mois, rendit un témoignage ho-
norable à leur régularité, à leur docilité,
et à leur orthodoxie; ce qui n'était pas
très-conforme aux vues de ceux qui
lui avaient fait donner cette commis-
sion délicate. T—D.

BAILEY (THOMAS), fils de Louis
Bailey, évêque de Bangor, auteur
d'un ouvrage très-répandu en Angle-
terre, sous le titre de *Pratique de*
piété. Le fils, après avoir fait ses
études à Cambridge avec beaucoup de
distinction, devint sous-doyen de
Well. Pendant la guerre civile, il se
retira à Oxford, où il reprit ses études,
et reçut le bonnet de docteur en théo-
logie. Bailey était zélé partisan de la
cause royale; il suivit Charles I^{er}. à
l'armée, et se trouva au château de
Ragland, lorsque ce malheureux prince

y fut reçu par le marquis de Worcester, après la funeste bataille de Naseby, en 1646. Chargé de dresser les articles de la capitulation de ce château, il en sortit pour aller voyager en Flandre et en France. Son séjour dans ces deux pays lui fournit l'occasion d'examiner à fond la religion catholique, et il finit par l'embrasser. Sous le protectorat, il composa, sur les systèmes et les plans des républicains, des pamphlets qui firent beaucoup de sensation : ils étaient intitulés *Bibliotheca regia*. On le reconnut pour en être l'auteur, et il fut confiné à Newgate, ce qui ne l'empêcha pas de continuer d'amuser le public par de nouveaux pamphlets, aux dépens des révolutionnaires. Ce fut pendant sa détention qu'il répandit un autre ouvrage, intitulé *la Fleur des murailles*, par allusion aux murs de sa prison, espèce de roman, entremêlé de traits piquants sur les affaires publiques. Bailey ayant trouvé le moyen de s'évader, se réfugia en Italie, s'y attacha au cardinal Ottoboni, nonce à Ferrare, où il mourut, peu de temps avant le rétablissement de Charles II. C'était un homme plein d'esprit et de savoir; toutes ses productions se ressentent de cette double qualité. Outre les écrits dont on a déjà parlé, nous avons de lui : I. *Certamen religiosum*, ou *Conférence entre le roi Charles I^{er}. et le marquis de Worcester*, Londres, 1649, in-8°. On l'accusa d'avoir fabriqué cette conférence; mais il protesta, dans la préface de *la Fleur des murailles*, qu'elle était très-réelle; qu'elle s'était tenue en sa présence, au château de Ragland, et qu'il l'avait rapportée très-exactement. II. *La Charte royale accordée sous les rois, par Dieu lui-même*, 1649; III. *la Fin des controverses entre les religions catholique et protes-*

tante, Douai, 1654, in-4°. *Vie et la mort de Jean évêque de Rochester*, Londres in-8°, composée sur les mémoires du docteur Richard Hall, officier d'armes; V. *Défi du docteur* qu'on trouve à la fin du catalogue de Tuberville.

BAILIES (GUILLAUME), médecin de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des collèges des médecins de Londres et d'Edimbourg, en 1757, un *Essai sur les Bath*. On raconte qu'ayant été nommé, pour la première fois, pour la Prusse, à qui on avait vanté ses talents, ce prince « que, pour avoir acquis tant de science, il devait avoir tué beaucoup de monde. » — « Pas autant, » majesté, » répondit le docteur.

BAILLET (ADRIEN), natif de Neuville en Hez, village de lieues de Beauvais, le 13 juin 1652, de parents pauvres. Les cordons du couvent de La Garde, chez lequel il allait ordinairement servir, voyant ses dispositions, voulurent le faire élever à leurs frais, pour obéir à leur ordre. Le curé de Neuville en détourna le père, et prit l'enfant chez lui, et, après avoir appris les premiers éléments de la langue latine, le mit chez le maître de Beauvais. Baillet n'y passa pas beaucoup; il étudiait le latin et l'histoire. Il savait l'hébreu à la fin de ses classes, et, n'étant que rhétorique, il avait déjà des tables de chronologie. Ses études terminées, en 1672, il régenta deux ans le quatrième, et deux ans la cinquième dans le collège où il avait pris les ordres, en 1676, et fut nommé vicariat de campagne, à l'église du revenu de 300 liv. Cette

suffisait à ses dépenses, quoiqu'il fût chargé d'un de ses frères et d'un petit valet; il trouvait même en lui de quoi acheter des livres. En 1680, il obtint la place de chappier à la bibliothèque de Beaumont, qu'il remplit jusqu'en 1682. Le jeune avocat-général Lamouignon, qui venait de perdre son père, chargea Hermant de lui choisir un bibliothécaire. Baillet fut proposé et fut nommé. Il entra sur-le-champ en fonction, et en 1682, il avait rédigé, sous le titre de *cinque volumes in-folio*, écrits par lui-même, le catalogue de la bibliothèque de Beaumont, confiée à ses soins : c'est une œuvre précieuse, qui indique non seulement les auteurs qui en ont traité, mais encore tous les autres auteurs en ont parlé. Pendant près de 26 ans, Baillet fut bibliothécaire de Beaumont, il ne sortait qu'une fois la semaine (les lundis), et passait tout le reste du temps en études, ou en conférences avec les savants. Il ne dormait que quelques heures par jour, encore le matin, habillé, ne faisait qu'un repas, ne buvait pas de vin, ne se divertissait jamais qu'en compagnie; dès qu'il était seul, il éteignait son feu, se livrait à la mortification, que pour être distrait de l'étude. Il était d'une humeur médiocre; des yeux enfoncés, un front haut, des cheveux noirs prédisaient en faveur de son esprit et de son caractère. Son extérieur était négligé, il ne se donnait pas le temps de se coiffer, ses habits, ses meubles, se voyaient à peine d'ôter de la vue ce qui aurait pu le blesser. Dans ses écrits, la même expression qui se présentait dans son esprit, était ordinairement celle qui se servait; on ne voyait point de corrections dans ses manuscrits. Sa santé naturellement faible, fut encore affaiblie par l'excès du travail; il mourut le 11 janvier 1706. On a de

lui : I. *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685 et 1686, 9 vol. in-12. Cet ouvrage, trop vaste pour être exécuté par un seul homme, devait avoir six parties. Baillet n'a pu faire que la première et une portion de la seconde. Il y parle des imprimeurs, des critiques, des grammairiens et philologues, des traducteurs, des poètes grecs et latins, et des poètes modernes. Les jugements qu'il y porte des poètes lui attirèrent beaucoup de désagréments. Le père Commire l'attaqua par des épigrammes, dont on peut apprécier le ton par le titre de l'une d'elles : *Asinus in Parnasso*. Les jésuites ne pouvant lui pardonner d'avoir fait l'éloge des écrivains de Port-Royal, et la critique de quelques-uns de la société, l'attaquèrent dans des *Réflexions* pleines de causticité, qu'on attribue au fameux Tellier. Au milieu de beaucoup de chicanes que renfermaient ces écrits satiriques, il y avait des critiques fondées, principalement sur les cinq derniers volumes, composés avec trop de rapidité pour qu'il ne s'y fût pas glissé bien des fautes et des méprises. On ne saurait cependant lui contester le mérite d'avoir tracé un vaste plan, bien conçu, qui a servi de modèle à ceux qui, après lui, sont entrés dans la même carrière, et d'y offrir des morceaux d'une saine critique. « Cet ouvrage, dit Lamouignon, est un tissu à la mosaïque, composé de diverses pièces taillées par différentes mains, artistement rassemblées par une seule, qui en forme un ensemble bien ordonné. » II. *Des Enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*, 1688, in-12; III. *des Satires personnelles, Traité historique et critique de celles qui portent le titre d'ANTI*, 1689, 2 volumes in-12. Ménage, piqué d'avoir été re-

pris plusieurs fois dans les *Jugements des savants*, en avait publié une critique sous le titre d'*Anti-Baillet*. Baillet, au lieu de répondre directement à cette attaque, composa et fit imprimer le traité des *Satires personnelles*, où il parle des ouvrages qui portent le titre d'*Anti*, et fait voir que toutes les critiques qui s'attachent aux personnes sont odieuses. Prosper Marchand, dans son *Dictionn. hist.*, donne (au mot *Anti-garasse*) une liste de beaucoup d'*Anti*, « dont Baillet » n'a fait aucune mention, ou dont il n'a » dit qu'un mot en passant. » IV. *Auteurs déguisés sous des noms étrangers, empruntés, supposés, faits à plaisir, chiffrés, renversés, retournés ou changés d'une langue en une autre*, 1690, in-12. Ce n'est que la préface d'un plus grand ouvrage, qu'il abandonna lorsque ses amis lui eurent représenté que ce livre serait beaucoup de mécontents. Ces quatre ouvrages de Baillet ont été réimprimés avec beaucoup de notes de La Monnoye, Paris, 1722, 7 vol. in-4°. L'*Anti-Baillet*, avec les notes du même éditeur, ne fut imprimé à Paris qu'en 1730, in-4°; il avait déjà été imprimé en Hollande, dans les éditions données en 1725, 8 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, en 17 parties. Ces éditions de Hollande contiennent, outre l'*Anti-Baillet* et les *Notes* de Lamounoye, 1°. les *Jugements des Savants sur les Auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gilbert; 2°. les *Réflexions sur les jugements des Savants*, en quatre lettres, par le P. Tellier, jésuite; 3°. *Réflexions d'un académicien sur la vie de Descartes*, par le même Tellier. La vie de Baillet, qu'on trouve dans cette édition, est de Augustin Frion, son neveu. V. *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol. in-4°, dont il publia un abrégé, 1693, in-12.

VI. *Histoire de Hollande, depuis la trêve de 1609, où finit Grotius, jusqu'à notre temps*, 1690, 4 tomes in-12, publiés sous le nom de la Neuville; VII. *la Dévotion à la Saint Vierge, et du culte qui lui est dû* 1694, in-12, ouvrage solide et instructif, où l'auteur tient un juste milieu entre les protestants qui traitent d'idolâtrie le culte qu'on rend à la mère de Dieu, et les dévots indiscrets qui l'surchargent de pratiques minutieuses souvent même superstitieuses. Cet ouvrage fut dénoncé à l'archevêque de Paris (de Harlay), qui n'y trouva rien reprendre, et à la Sorbonne, qui, au lieu de faire droit à la dénonciation censura le livre de Marie d'Agréda, où ce culte est poussé à des excès ridicules. VIII. *De la conduite des ames*, 1694 in-12, sous le nom de Daret de Villeneuve: c'est un traité des devoirs d'un directeur, et de la soumission qui lui est due; IX. *les Vies des Saints*, 1701 3 vol. in-fol. ou 12 vol. in-8: ce qui fait un volume pour chaque mois; X. *Histoire des Fêtes mobiles, les Vies des Saints de l'Ancien Testament, la Chronologie et la Topographie des Saints*, 1703, in-folio, ou 5 vol. in-8. On a réimprimé ces deux ouvrages Paris, 1704, 4 vol. in-folio, et 1731 10 vol. in-4°. On préfère les éditions originales. « Cet ouvrage, dit l'abbé Lenglet, est ce que Baillet a fait de meilleur; il n'a point laissé passer de miracle, qu'il ne l'ait examiné de tout sens. » On a publié, en 1701 un *Abrégé des Vies des Saints* un vol. in-folio. XI. *Les Maximes de S. Étienne de Grammont*, 1704 in-12, trad. du latin; XII. *Vie d'Émond Richer*, 1714, in-12; on doute qu'il en soit l'auteur; XIII. *Vie de Godefroi Hermant*, qui avait été son confesseur et son protecteur auprès de Lamoignon, 1717, in-12; XIV. *M*

toire des démêlés du pape Boniface VIII, avec Philippe-le-Bel, roi de France, 1717, in-12, réimprimé en 1718. L'éditeur fut le P. Lelong, qui y ajouta vingt-deux pièces justificatives. On ne peut être mieux instruit de ces démêlés qu'en lisant l'ouvrage de Baillet, à moins qu'on ne veuille avoir recours aux originaux et autres actes, dont il est un extrait fidèle. XV. *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, 1709, in-12, publiée sous le nom de *Balt. Hezeneil de la Neuville*, anagramme de *Baillet de la Neuville en Hez*. XVI. On attribue généralement à Baillet la *Nouvelle Relation contenant les voyages de Thomas Gage, dans la Nouvelle-Espagne, traduite de l'anglais, par Beaulieu Huet Oneil*, 1676, 2 vol. in-8°; 1699, 2 vol. in-12. T—D et A. B—T.

BAILLET. *Foy. ST.-JULIEN.*

BAILLEUL, ou BALIOL (JEAN DE), roi d'Ecosse, vers la fin du 13^e siècle. Alexandre III, son prédécesseur, était mort en 1289, laissant pour unique héritière sa petite-fille Marguerite de Norwège. L'ambitieux Edouard I^{er}, assis alors sur le trône d'Angleterre, avait sur-le-champ fait demander aux six régents nommés par les états d'Ecosse la main de leur jeune reine, qui était sa nièce, pour son fils aîné. Les régents l'avaient accordée, sous la condition que le consentement personnel de la princesse serait nécessaire, et que, jusqu'à sa majorité, ce seraient eux qui gouverneraient le royaume. Edouard y avait souscrit avec une réserve vague des droits de sa couronne. Le traité signé des deux partis, agréé par le roi de Norwège, garanti par le pape, la princesse embarquée; l'Angleterre et l'Ecosse attendant avec une égale impatience cette jeune héritière, dont la main allait unir les deux peuples;

une maladie soudaine vint la frapper de mort au milieu de la traversée, deux grandes questions s'élevèrent : « A qui désormais appartenait la couronne d'Ecosse? Cette couronne était-elle souverainement indépendante du seigneur feudataire du monarque anglais Edouard, que les barons d'Ecosse choisirent imprudemment pour arbitre de la première question, manqua pas de la faire servir à décider la seconde. Il déclara qu'il n'aliénerait les droits des prétendants que lorsqu'eux-mêmes auraient connu son droit de suzeraineté sur le royaume qu'il allait adjuger. Tous reconnurent, chacun craignant compromettre ses prétentions par refus. Encouragé par ce premier succès, Edouard se mit à soutenir pour assurer l'exécution du jugement qu'on lui avait demandé, il devait donner dans ses mains la couronne d'Ecosse, et les places fortes d'Ecosse s'ouvrirent de toutes parts aux garnisons qu'il y envoya. Le comte d'Angus osa déclarer qu'aucun des châteaux confiés à sa garde ne serait livré aux ennemis de son pays; Edouard fut fidèle à cette déclaration, et le comte d'Angus fut puni impitoyablement, preuve certaine que les autres avaient désespéré trop tôt de la possibilité de faire leur devoir. Edouard s'occupa de prononcer entre les douze compétiteurs qui se disputaient le trône. Neuf furent éliminés sur-le-champ, et le choix resta entre quatre : Bruce, Robert Balinghams, issus tous les trois d'autant de filles de David, comte de Huntingdon, et le troisième fils de Henri, prince d'Ecosse, mort avant le roi David son père. Hastings, qui descendait de la dernière de ces princesses, bientôt écarté par le principe de la divisibilité de la couronne; Bruce, qui descendait de l'aînée des trois so-

mais n'en était que petit-fils ; Bruce sortait de la seconde, mais était son fils, et, dans les préjugés comme dans les affections de ces peuples, la proximité du degré l'emportait sur la priorité de la branche. Edouard se décida néanmoins pour Bailleul, parce que le caractère faible de ce candidat le rendait précieux pour ses desseins ; et tels furent les calculs de sa politique, qu'il répondit à l'honorable et touchante confiance des peuples d'Ecosse, en choisissant, pour les gouverner, le prince qu'il jugeait le plus capable de les avilir et de les livrer. Bailleul, en effet, à peine assis sur son trône précaire (en 1293), prodigua les actes d'hommage et de servitude envers le monarque anglais. Celui-ci abusa tellement de la bassesse de son vassal, que la fierté écossaise se souleva de tout côté. Bailleul lui-même, soit que la honte se fit enfin sentir à son cœur, soit qu'il craignît d'éprouver le ressentiment de ses sujets s'il ne le partageait pas, fit un traité offensif et défensif avec le roi de France, refusa de comparaître au parlement de Newcastle, sur la citation d'Edouard ; lui déclara, par un manifeste, qu'il était son égal en tout, et ne relevait que de Dieu seul ; que les hommages qui lui avaient été arrachés par la violence étaient nuls, et qu'il allait poursuivre la réparation de ces injustices par la voie des armes, si elle ne lui était pas volontairement accordée. La réponse d'Edouard fut le signal d'une guerre qui devait durer soixante-dix ans et d'une haine que des siècles ont pu à peine éteindre. Le sort des armes parut d'abord favoriser le roi d'Ecosse. Plusieurs de ses partis, chassant l'ennemi devant eux, pénétrèrent dans la province d'York, et dix-huit vaisseaux anglais furent coulés bas par sa flotte ; mais Edouard vint se précipiter sur-

l'Ecosse avec toutes ses forces. Maître de Berwick par stratagème, après avoir échoué dans plusieurs attaques, il livra cette malheureuse ville à la fureur de ses soldats ; hommes, femmes, enfants furent passés au fil de l'épée. Les historiens écossais du temps, voulant donner une idée de cette horrible boucherie, ont écrit que « des » moulins auxquels l'eau manquait, » avaient été mis en mouvement par » les ruisseaux du sang répandu. » Ce prodige de cruauté en produisit de terreur : jusqu'à l'idée de résistance fut éteinte dans les villes frontières. Vaincu à la bataille de Dumbarton, où il perdit 25,000 hommes, et voyant son ennemi maître d'Edimbourg, de Sterling, de Rocksbourg, Bailleul retomba dans son ancienne faiblesse, vint avec son fils se prosterner devant le vainqueur, et lui remettre à discrétion sa vie et ses sujets. Edouard, après lui avoir fait signer le faux aveu de sa rébellion et l'abdication lâche de sa couronne, l'envoya prisonnier, ainsi que son fils, à la tour de Londres. Ils y restèrent pendant qu'Edouard achevait sa première conquête de l'Ecosse. Rentré à Londres, et sachant trop qu'il n'avait rien à redouter de la liberté des deux Bailleul père et fils, dont le pape surtout sollicitait l'élargissement, le monarque anglais leur donna d'abord la permission d'aller sur leur parole à Oxford, où le roi détrôné fonda le collège de son nom encore existant. Quelque temps après, il renouvela son abdication entre les mains d'Edouard. Il le reconnut pour maître absolu de l'Ecosse, et lui demanda comme une grâce de n'être jamais renvoyé dans son ci-devant royaume. Il avait consenti précédemment dans un acte passé pardevant notaires « qu'il n'y avait pas de si triste exil qu'il ne préférât au malheur de retourner dans un

pays où il n'avait régné que pour être trahi par tout le monde. » Il ne fut donc pas malheureux en allant, accompagné de son fils, passer le reste de ses jours en Normandie dans sa seigneurie de Château-Gallard, près d'Andeli, ancien berceau de sa famille. (V. EDOUARD I^{er}.) L—T—L.

BAILLEUL (EDOUARD DE), fils du précédent, s'assit sur le trône trente-deux ans après l'abdication de son père. Robert Bruce, issu de celui qui avait disputé la couronne à Jean de Bailleul, n'avait pu supporter la perte de ses droits. Sans être découragé par la fin tragique de cet illustre Wallace, mort sur l'échafaud en 1305 (V. WALLACE), il avait levé en 1306 l'étendard de l'insurrection contre la tyrannie anglaise, s'était fait couronner; et, après vingt-deux ans de vicissitudes, à travers les règnes d'Edouard I^{er}, trois fois vainqueur, et d'Edouard II constamment vaincu, il était enfin parvenu à obtenir qu'Edouard III reconnût l'indépendance de l'Ecosse, et scellât la paix par le mariage de Jeanne sa sœur avec David Bruce, fils de Robert, et l'héritier présomptif de sa couronne. Robert mourut l'année suivante (1329); son fils n'avait que neuf ans. Le comte de Murrai, nommé régent, fut frappé de mort dans l'année, non sans de violents soupçons d'empoisonnement. Jacques, comte de Douglas, le plus ferme appui du jeune David après le régent, périt d'un autre côté dans les guerres d'Aragon. Donald, comte de Marr, successeur de Murrai, faiblement aidé par Dunbar, comte de Merch, qu'on lui associa, se trouva seul, ayant à combattre et des ennemis personnels et toute la faction opposée aux Bruces, des exilés furieux de l'être, des proscrits encore puissants,

des comtes d'Angus, d'Athol, de chan. En voyant la faiblesse et les tribulations de cette minorité, Edouard se repentit d'avoir renoncé à ce qu'il appela de nouveau ses droits sur la nation écossaise, et conçut le projet de la soumettre, non plus seulement comme vassale, mais comme sujet. Dépouiller brusquement et à force verte son beau-frère, sa propre sœur après les avoir unis dès leur enfance eût excité trop de scandale, et peut-être pas été sans danger. On prit de plus loin : le fils de ce Jean de Bailleul, qui avait livré son royaume à Edouard I^{er}, fut jugé propre à mettre dans les fers d'Edouard Twine, gentilhomme écossais, couvert de crimes, et réfugié en Angleterre pour éviter la punition qu'il menaçait dans son pays, vint en Normandie trouver Edouard de Bailleul, dans la terre où ce fils de Jean s'était accoutumé à vivre tranquille cultivateur et philosophe. Il fit faire briller long-temps à ses yeux l'éclat de la couronne; il fallut couler son âme fortement et à plusieurs reprises pour y faire lever quelques germes d'ambition. Il se résigna enfin. Twine, craignant qu'il ne rétractât, se hâta de l'embarquer avec une poignée de Normands, lesquels, réunis aux Ecossais exilés, ne formaient pas plus de 600 hommes. Edouard III lui prêta 6000 gilets, qui parurent être autant d'armes. Avec cette armée, Bailleul descendit sur un point de l'Ecosse où l'on n'était pas préparé à le recevoir. A lui coûta son père, c'était l'âme qui manquait, ce n'était pas la valeur. Il remporta plusieurs victoires, prit des villes, tua le régent, passa au fil de l'épée 14,000 Ecossais, et, dans l'année même de son invasion (1332), se fit proclamer roi à Stirling.

tandis qu'une escorte fidèle conduisait le jeune Bruce et sa plus jeune épouse, non pas à leur protecteur naturel, déjà regardé comme leur spoliateur, mais au roi de France, leur magnanime appui. L'usurpateur de leur trône, à peine couronné, pensa être enlevé par un parti de 1000 cavaliers, l'élite de la noblesse écossaise; il n'eut que le temps de se jeter à demi-nu sur un cheval sans selle et sans bride, et courut s'enfermer dans Rock-hourg, où il fut poursuivi et assiégé. Il fit bien plus que se dégager; profitant de l'imprudente confiance de ses ennemis, il les surprit par une sortie inattendue, les attira par une fuite simulée, les tailla en pièces, ramena prisonnier le nouveau régent qu'ils avaient élu; et ardent à poursuivre le cours de sa bonne fortune, il envoya un fort détachement dans l'Annandale contre le redoutable Guillaume de Douglas, qui fut blessé et obligé de se rendre. Edouard de Bailleul pouvait dès-lors faire oublier les torts de son père, reconquérir ses droits, et fonder une dynastie glorieuse et bienfaisante sur les suffrages d'un peuple généreux et reconnaissant; mais il ne sut que livrer ce peuple à l'ambition d'Edouard III. Le monarque anglais ne réclama d'abord que la ville de Berwick, objet depuis long-temps contesté entre les deux couronnes, et il la demanda, non pas à Bailleul, avec lequel il n'avait pas encore de liaisons, mais aux partisans du jeune Bruce, qui tenaient cette place pour leur roi mineur. Refusé, comme il s'y était attendu, il vint investir cette place avec sa formidable armée, s'indigna d'y être arrêté pendant quatre mois, ne se connut plus lui-même en découvrant des troupes qui venaient la secourir, fit mettre en croix, au pied des remparts, les deux enfants du gouverneur (V. SÉTON),

et fondant sur ces troupes levées à l'hâte, remporta sur elles cette terrible victoire de Hallidown (1333), où périrent 12,000 Écossais, trois Stuarts, trois Frazers, le généralissime Archibald de Douglas, et tant d'autres. Maître alors de toute l'Écosse, autant qu'il le put, Edouard la parcourut et triomphateur, protestant n'avoir d'autre intention que d'arracher le royaume aux factions, en les réunissant toutes sous le sceptre de Bailleul. On vint bientôt celui-ci, dans l'effusion de sa reconnaissance, non seulement se déclarer vassal d'Edouard, mais lui céder toutes les principales places et forteresses d'Écosse jusqu'à Edimbourg. Les Écossais frémissaient de rage. Le roi d'Angleterre les avait à peine quittés, il avait à peine fait ratifier par son parlement de Newcastle (12 juin 1334) les étranges cessions imposées à son vassal, qu'une nouvelle insurrection des *Bruciens*, comme on les appelait, le força de revenir dompter ceux qu'il avait cru soumis. Un partage ne lui suffit pas alors. Vainqueur, dès qu'il se montra, par la supériorité de nombre et de tactique, il emmena Bailleul avec lui en Angleterre, après avoir établi le comte d'Athol, irréconciliable ennemi des Bruce, pour gouverneur général. Un an ne s'était pas écoulé, et Robert Stuart, presque aussi jeune que le roi David, dont il avait épousé la sœur, remplissait l'Écosse des exploits de sa valeur et de son patriotisme, était proclamé régent d'Edimbourg; le comte d'Athol n'osa tenir devant lui; il fallut qu'Edouard III revint une troisième fois dissiper cette ligue, menant avec lui Bailleul, pour offrir aux Écossais un prince titulaire de leur race, et l'emmenant avec lui, pour rester seul prince réel de leur territoire. C'en

ans après, Edouard conduisait ses armées en France, Robert Stuart relevait en Ecosse l'étendard royal de son beau-frère; Bailleul, renvoyé seul dans son prétendu royaume, n'y trouvait plus ni troupes, ni sujets; et, réduit aux deux places de Sterling et de Berwick, se hâtait de regagner Londres. Edouard l'y rejoignait après avoir signé une trêve avec la France. Tous deux allaient encore se remontrer à l'Ecosse; mais, pour la première fois, le fier Edouard lui-même terminait cette campagne par une trêve. L'année suivante (1542), David Bruce, âgé de vingt ans, quitta la cour de France, vint se jeter dans les bras de ses fidèles Ecossais, et alla prendre d'assaut la ville de Durham. Edouard accourut avec toute la supériorité de ses forces, et David, trop faible pour risquer une bataille, parut assez fort pour obtenir une seconde trêve. Elle avait duré cinq années, lorsqu'en 1547, voyant Edouard occupé au siège de Calais, David rentra en Angleterre à la tête de 40,000 hommes, vit arriver contre lui une armée formée des vieilles bandes d'Edouard, et commandée par la reine son épouse, l'attaqua témérairement, fut vaincu, fait prisonnier, et conduit à la tour de Londres. Il y était encore enfermé en 1555, lorsque l'infatigable fidélité de ses sujets reprenait pour lui jusqu'à la ville de Berwick. Edouard III traîna encore Bailleul à une sixième conquête de son royaume nominal, et Bailleul au moment de se voir ramené à Londres, fatigué enfin d'une royauté si ridicule, en résigna les derniers restes entre les mains d'Edouard, le 20 janv. 1556, non sans s'être souillé d'une bassesse de plus, en faisant précéder son abdication d'un acte de soumission qui rendait servilement dépendant du monarque anglais la cou-

ronne qu'il allait lui céder. On ne plus ce que devint Bailleul de cette époque. Sa retraite, les dernières années de sa vie, celle de mort, sont également ignorées. Son nom n'a été ni inscrit, ni digne l'être sur la liste des rois d'Ecosse (V. BRUCE). L—T—1

BAILLIE (ROBERT), théologien presbytérien, né à Glasgow, Ecosse, en 1599, étudia à l'université de cette ville, où il fut nommé régent en philosophie, en 1622, professeur de théologie en 1642, et principal quelque temps après la restauration. On s'est assez généralement accordé à le représenter comme homme d'un caractère naturellement doux et conciliant, mais dénaturé par le fanatisme, et d'ailleurs poussé à la violence qu'il a constamment montrée dans ses opinions, plutôt par instigations de son parti, que par dispositions personnelles. Charles I^{er} lui offrit un évêché, qu'il refusa. De la maladie dont il mourut, en 1661, il reçut une visite de l'archevêque de Glasgow, nouvellement nommé, à qui il dit avec une franchise un peu rude : « M^r. Andrew, je ne vous appelle pas monseigneur; le roi Charles I^{er} voulu aussi faire de moi un seigneur comme vous; mais je ne vois dans le *Nouveau Testament*, J.-C. ait eu des seigneurs dans sa maison. » On ajoute que Baillie traitait d'ailleurs l'archevêque avec beaucoup d'égards; il fut un des plus zélés partisans du parti presbytérien, auquel il se mit en grand crédit par le refus obstiné qu'il fit en 1637, l'évêque de Glasgow, de prêcher, devant l'assemblée générale d'Edimbourg, en faveur de la liturgie et des canons que Charles voulait introduire en Ecosse, malgré la résistance de l'église presbytérienne, à laquelle

toujours adhéré les Écossais depuis la réformation : il fut nommé, en 1638, membre de l'assemblée de Glasgow, tenue par les Écossais pour la défense de leur religion, et d'où sortit le fameux *covenant*. Ce fut lui qui, en 1640, porta à Londres les accusations des lords du *covenant* contre l'archevêque de Cantorbéry, Laud ; et dans ces différentes occasions, il s'exprima avec toute la violence de l'esprit de parti. Il était, en 1643, l'un des commissaires de l'église d'Écosse, à cette assemblée de Westminster, où les deux chambres adoptèrent le *covenant*. Cependant, malgré son presbytérianisme, fidèlement attaché à la maison de Stuart, ce fut lui qui, en 1649, lorsque Charles II eut été reconnu roi, alla le complimenter à la Haye, au nom de l'assemblée générale d'Écosse ; il exprima avec la plus grande énergie la joie des presbytériens, en voyant Charles appelé au trône, et l'horreur que leur inspirait le meurtre de son père, qu'il regardait comme un exécrationnable parricide. Robert Baillie était très-savant, connaissait douze à treize langues, et écrivait élégamment en latin. On a de lui un ouvrage intitulé : *Opus historicum et chronologicum*, estimé même des auteurs du parti opposé au sien, et quelques Traités de controverse. Ses lettres et autres écrits ont été publiés par Robert Aikin, en 2 vol. in-8°, Édimbourg, 1775. S—D.

BAILLIE (WILLIAM, ou GUILLAUME), capitaine de cavalerie, dessinateur et graveur au burin, à la pointe, au lavis et en manière noire, naquit en Angleterre vers 1736, et mourut au commencement du 19^e. siècle. Sa passion pour les beaux-arts lui ayant fait quitter le service de bonne heure, pour se vouer entièrement à la gravure, il parvint à un degré de talent en ce

genre auquel les amateurs atteignent rarement. Son œuvre forme environ cent pièces, soit de sa composition soit d'après les grands maîtres. Ses morceaux les plus recherchés sont ceux qu'il a gravés d'après Rembrandt. On a de lui une copie du *Pesceur d'or* de ce maître, qui est fort estimée, et qu'on prend souvent pour l'original. Il a restauré la planche connue sous le nom de la *Pièce des cent florins* d'une manière très-adroite. Cet artiste avait l'habitude de marquer ses estampes, non seulement de la date et l'année où il les avait gravées, mais encore de celle du mois dans lequel les avait terminées. Il y ajoutait presque toujours son nom ou son chiffre.

P—X.

BAILLIF (ROCH LE). Voy. LANVIÈRE.

BAILLON (EMMANUEL), naturaliste français, correspondant du Muséum d'histoire naturelle, mort à Albeville, en 1802, a cultivé avec succès l'ornithologie et la physiologie végétale, sous les rapports de l'utilité immédiate dans l'économie rurale et politique : dans chacune de ces parties fut un très-bon observateur ; et, sans sortir de son pays, il a trouvé moyen de recueillir un grand nombre de faits nouveaux et curieux. Il n'a publié sous son nom que trois *Mémoires* ; mais ce sont des ouvrages complets, qui ne laissent rien à désirer sur le sujet qu'ils traitent. Il fit une étude particulière des oiseaux de mer qui habitent les côtes de la Picardie. Plusieurs étaient peu connus, et quelques-uns n'étaient pas du tout. Il communiqua les observations qu'il avait faites sur les mœurs de ces diverses espèces, Buffon, qui le cite avec éloge. Tous les ans, il envoyait à Paris des oiseaux aquatiques vivants, que l'on élevait au jardin du Muséum. Il avait le t

parer avec beaucoup de dextérité, les oiseaux pour les s d'histoire naturelle; et le lui doit la plus grande partie le mer et de rivage des côtes n, dont plusieurs sont très-fon n'avait pu donner, d'après une notice très-incomplète au nommé *Barnache*; mais Baillon ayant été à portée de observer, a publié un *Mémoire* le quel il en fait la description dans le plus grand a donné un *Mémoire sur les dépérissement des bois, et de s'y remédier*, 1791, in-4°. ire remporta le prix que la de Paris avait proposé, sur n de l'assemblée constituante. né un autre à la société d'A de Paris, ann. 1791, tri- biver : *Sur les sables mou- couvrent les côtes du dé- t du Pas-de-Calais, et les de s'opposer à leur inva- r fixer les sables des Dunes, ir à les rendre propres à la aux plantations d'arbres, il d'y cultiver le roseau des arundo arenaria*), nommé ent *Hoya*. Ce Mémoire, qui rand intérêt sous les rapports ulture et de l'économie ru- es contrées, renferme aussi neuves sur l'organisation de ite. On voit que Baillon ob- ussi bien les végétaux que les Il a laissé un fils qui suit la rrière.

D—P—s.

BOU (GUILLAUME DE), dit s, médecin français du 16^e. ū contribua le plus à rendre de Paris, dont il était mein- pendante du joug des Ara- la ramener à l'étude immé- Grecs, et conséquemment ture. Il naquit à Paris, en

1538, fit de grands progrès dans les langues latine, grecque, et dans la philosophie, et commença par les enseigner dans l'université de Paris. Ce fut avec les secours qu'apportent inévitablement d'aussi précieuses lumières, qu'il aborda enfin l'étude de la médecine, et fut successivement reçu, dans la faculté de Paris, bachelier en 1568, docteur en 1570. Digne successeur des Duret, Houllier, Fernel, etc., qui avaient été ses maîtres, il sut comme eux s'affranchir de la fausse méthode d'instruction suivie de son temps, et continuer la nouvelle route qu'ils avaient ouverte. Dans ces temps encore voisins de ceux où l'Europe était dans les ténèbres, les esprits un peu actifs, entraînés par les jouissances que leur apportaient les ouvrages des anciens, bien que défigurés dans des traductions arabes, s'attachaient principalement à les commenter et à les traduire; les écrits de Gallien surtout, où les faits, systématiquement disposés, sont liés par une théorie spécieuse et séduisante, les attiraient préféablement à ceux d'Hippocrate, qui peignent plutôt qu'ils n'expliquent la nature. Sans réfléchir que ces livres ne sont précieux que comme recueils de faits, que ces faits se renouvellent tous les jours, on aimait mieux étudier les livres que la nature; admettre ainsi sans examen les faits, que de les soumettre à une nouvelle observation; adopter, enfin, les inductions spéculatives, auxquelles leur observation, plus ou moins exacte, avait conduit, que d'en faire la vérification. Telle fut, en effet, la marche de tous les esprits, dans le commencement du renouvellement des lettres en Europe; et les médecins la suivirent comme les autres savants. Après un siècle d'efforts, faits dans cette fausse direction, on sentit enfin que la nature n'agissait pas moins

nommé *le fleau* a grande influence sur le nôtre, est spécialiste. On retrouve des notions sur cette membrane muqueuse de la trachée artère des concrétions muqueuses qu'on a voulu faire derniers temps comme nouvelle, sous le nom de *la peste* ne fut pas tout-à-fait astrologiques de son influence des astres fut-il pour lui la source de précieuses notions, et c'est lui qui depuis a illustré le nom de *la peste*, en effet, long-temps le médecin anglais, cherche à expliquer les constitutions atmosphériques, et les épidémies évidentes ou occultes qui frappent à certaines saisons, tels sont les épidémies dentellement dans l'histoire, maintenant, un plus grand nombre d'individus sentent que l'on peut porter entre tel état et tel autre les maladies régnent, ou du moins la cause de chaque saison, implique de toute l'année : même qu'il y avait une telle constitution atmosphérique, autre, il y en avait d'autres, et les maladies diverses qui en résultent. Dans ses *Épigrammes libri du* in-4°. il a recueilli les épidémies, de dans ce travail, Denham est allé plus loin. Baillou offrait le premier, et retrouva presque la conservation de la peste, Baillou, en 1580, de la faculté ; la peste

mi fournit une occasion de
 fois sa science et son pays ;
 t de sages précautions, et
 ovoqua contre les charla-
 e malheur des temps ren-
 angereux, la répression du
 ent et la défiance des vrais
 Ce fut lui qui alla à St.-Denis
 nri IV les hommages de la
 prince le nomma, en 1601,
 edecin du dauphin ; mais
 et laborieux savant pré-
 ie obscure au faste de la
 urut, en 1616, après qua-
 ns d'exercice dans sa pro-
 l'âge de soixante-dix-huit
 écrits, qui ne furent pu-
 rès sa mort, furent parta-
 deux de ses neveux, Jac-
 art et Simon Leletier, tous
 ecins. Il y en eut des édi-
 culières. I. *Les Constitu-*
lémiques que nous avons
 ; II. *Consiliorum medi-*
liber primus, Paris, 1635,
ber secundus, ib. 1636,
ber tertius et postremus,
 4° ; III. *Definitionum me-*
n liber, Paris, 1639, in-4°.
 ie des termes dont s'est servi
) ; IV. *Commentarius in li-*
eophrasti de vertigine, Pa-
 , in-4° ; V. *De convulsio-*
lus, ib., 1640, in-4° ; VI.
rhumatismo et pleuritide
 aris, 1642, in-4° ; VII. *De*
et mulierum morbis, ib.,
 4° ; VIII. *Opuscula me-*
arthritide, de calculo et
hypostasi, Paris, 1643,
 . *Adversaria medicinalia*,
 4°. Tous ont été réunis en
 édition, par les soins de
 t, *Opera medica omnia*
studio Jacobi Thevart,
 35, 1640, 1643, 1649,
 4° ; Venet., 1734, 1735,

1736, in-4°, 4 volumes en deux.
 Théodore Tronchin en a donné une
 nouvelle édition à Genève, 1762, 4
 vol. in-4°, avec une préface de sa
 façon. C. et A.

BAILLU (PIERRE DE), BAILLIEU,
 ou BALLIU, florissait à Anvers, vers
 1640. Ayant quitté cette ville pour
 faire le voyage d'Italie, dans le des-
 sein de se perfectionner dans la gra-
 vure, il resta à Rome quelques an-
 nées, après lesquelles il revint dans
 sa patrie, où il se fit une grande ré-
 putation. On a de lui beaucoup d'es-
 tampes, d'après Rubens, van Dyck,
 Cortone, le Guide, Annibal Carrache,
 et d'autres maîtres. On remarque sur-
 tout celle de *S. Athanase*, d'après
 Rembrandt. P—E.

BAILLY (LOUIS), né à Bligny, près
 de Beaune, en 1730, fut successivement
 professeur de théologie à Dijon, pen-
 dant vingt-cinq ans, chanoine de la ca-
 thédrale, principal du collège et pro-
 moteur-général du diocèse. La révo-
 lution l'ayant obligé de s'expatrier, il
 se réfugia en Suisse, d'où étant re-
 venu en France à l'époque du concor-
 dat, il refusa une place de grand-vi-
 caire, et se consacra tout entier au
 service des pauvres, en qualité de
 desservant de l'hospice de Beaune. Il
 remplissait cet honorable et pénible
 ministère, avec beaucoup d'édifica-
 tion, lorsque la mort l'enleva en 1808.
 Ses ouvrages sont *Tractatus de ve-*
rá religione, ad usum seminario-
rum, 2 vol. in-8° ; II. *Tractatus de ec-*
clesiá, 1771, 1776, 2 vol. in-8° ; III.
Theologia dogmatica et moralis,
 1789, 8 vol. in-8°. L'auteur en a
 donné une nouvelle édition adaptée à
 la discipline établie par le concordat,
 Lyon, 1804, 8 vol. in-12. IV. *Les*
Principes de la foi catholique, qu'il
 publia en Suisse, et qui furent vendus
 en peu de mois (*Voy. VALLA*). T—D.

BAILLY (JACQUES), peintre et garde des tableaux du roi, né à Versailles, en 1701, mort le 18 novembre 1768, fut aussi auteur dramatique. Son *Théâtre et Œuvres mêlées*, 1768, 2 vol. in-8°, contient *Armide*, parodie; *Momus*, censeur des théâtres, opéra comique; *les Victoires de l'Amour*, ballet; des *Pièces fugitives*; *Phaëton*, *Omphale*, *Bolander* ou *le Médecin amoureux*, *Titonnet*, parodies; *les Fêtes de la paix*, ballet; *le Bouquet*; *l'Accident imprévu*, comédie; des *Cantatilles* et des *Couplets* : il a fait aussi le *Catalogue des tableaux du cabinet du roi, au Luxembourg*, in-12.

A. B.—T.

BAILLY (JEAN-SYLVAIN), garde honoraire des tableaux du roi, de l'académie des sciences, de l'académie française et de l'académie des inscriptions, fils du précédent. La vie de cet homme célèbre offre deux parties fort distinctes; la première, consacrée à l'étude des sciences et des lettres, fut tranquille, heureuse et honorée; la seconde, livrée aux affaires publiques, fut remplie de troubles, d'infortunes, et finit par l'échafaud. Ces deux périodes si différentes, et toutes deux si instructives, doivent être envisagées séparément. Bailly naquit à Paris, le 15 septembre 1736. Son père, garde des tableaux du roi, le destinait à la peinture; mais ses dispositions naturelles le portèrent vers les études littéraires. Ses premiers essais furent en poésie. Il composa quelques tragédies qu'il montra à Lanoue, et qui n'ont pas été publiées. Des relations de société lui ayant donné l'occasion de rencontrer l'abbé de Lacaille, il s'attacha bientôt à cet illustre astronome, dont l'amitié, les leçons, surtout l'exemple, le tournèrent entièrement vers l'astronomie. Il apprit l'art des observations

sous ce grand maître, et, dès 1760, fut en état de présenter à l'académie des sciences des observations de lune, qu'il avait calculées sous sa direction. Il calcula aussi l'orbite d'un comète de 1759, dont le retour a occupé les astronomes; et en 1761, après la mort de Lacaille, il entra à l'académie. Cette année même, il publia le calcul d'un grand nombre d'observations d'étoiles zodiacales, faites par Lacaille, dans les années précédentes, travail que ce grand astronome avait suivi avec tant d'assiduité qu'il lui avait coûté la vie. Vers cette époque, Bailly entreprit un grand travail sur les satellites de Jupiter. Cette théorie de ces satellites occupait alors beaucoup les astronomes, et cet objet était bien digne de leur attention; ces astres, circulant autour de Jupiter comme les planètes autour du soleil, offrent en petit l'image de notre système planétaire, et les variations qu'ils éprouvent les éléments de leurs orbites, en vertu de leurs attractions réciproques, annoncent les changements que les siècles futurs verront se développer avec plus de lenteur dans notre système. L'académie des sciences ayant proposé cette théorie pour sujet de prix, en 1764, Bailly, ne devant plus concourir, se hâta de terminer son travail, et le publia en 1766, sous le titre d'*Essai sur la théorie des satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvements*, un vol. in-4°. Le prix de l'académie fut remporté par M. Lagrange, et Bailly, qui n'avait pu employer une analyse aussi profonde que ce savant géomètre, eut pendant la satisfaction de voir se confirmer plusieurs des inégalités qu'il avait indiquées. Cette théorie a été perfectionnée depuis à son plus haut point de précision, par M. Laplace; et les tables que M. Delambre a construites

ses formules, sont aujourd'hui utiles dont les astronomes fassent usage, à cause de leur extrême précision; mais les recherches de Bailly, quoique beaucoup moins parfaites, n'ont pas été sans utilité, et il est toujours honorable pour lui de s'être occupé ainsi d'un sujet accessible pour si peu de personnes. En 1771, il publia un *Mémoire* sur la lumière réfléchie par ces mêmes satellites, dans diverses situations autour de Jupiter et selon les diverses distances de la terre au soleil. Il mesurait l'intensité de cette lumière par un moyen ingénieux, en diminuant le champ de la lunette par des diaphragmes, et variait successivement les ouvertures, jusqu'à ce que le satellite fût tout-à-fait imperceptible à la vue; pour se procurer cette éclipse, il fallait retrécir plus ou moins l'ouverture de la lunette, selon que l'intensité du satellite était plus ou moins forte, et cette diminution entraînait l'intensité. Jusqu'ici, nous n'avons vu dans Bailly qu'un astronome laborieux, appliqué à des calculs et à des observations pénibles; mais, au lieu de ces travaux, son goût pour la littérature ne l'abandonnait point; et ce goût qui devait lui procurer un jour la plus solide partie de sa fortune, était alors son plus doux délassement. Il concourut pour l'éloge de M. V, proposé par l'académie des sciences, et son discours fut honnêtement distingué; il composa aussi un *Discours* de Pierre Corneille; celui de M. de la Harpe, qui remporta le prix proposé par l'académie de Berlin; celui de M. de la Harpe, qui obtint un accessit à l'académie française; enfin ceux de M. de Gresset, et de Lacaille, qui furent ses maîtres et son ami. Parmi ces divers écrits annonçant un plus de bel esprit que d'im-

agination, et plus de recherches que d'élégance, cependant, comme on n'y voyait que le délasement d'un savant livré à des recherches profondes, ils firent honneur à Bailli. Encouragé par ces premiers essais, il chercha dans les sciences un sujet qui, se prêtant aux ornements du style, pût lui assurer cette réputation littéraire qu'il semblait surtout ambitionner; et il entreprit d'écrire l'histoire de l'astronomie. Les succès littéraires ont cela de dangereux pour ceux qui cultivent les sciences, qu'étant par leur nature plus brillants et plus flatteurs, ils les détournent souvent des recherches neuves et profondes, qui seules peuvent établir dans les sciences une réputation durable. Bailly, sensible à ce genre de succès, ne s'occupa plus d'observations. Il publia en 1775, le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie*; les quatre autres parurent successivement dans les années suivantes. Cet ouvrage, écrit avec élégance, d'un style brillant, quelquefois animé, fut reçu avec une extrême faveur. Il en acquit encore davantage par la discussion qui s'engagea entre l'auteur et Voltaire, au sujet des Brame que Voltaire regardait comme les premiers inventeurs des arts et des sciences; au lieu que Bailly, dans son ouvrage, rapportait cette origine à un peuple primitif, qui avait disparu par l'effet de quelque catastrophe, sans laisser de trace de son existence. Ce fut à propos de cette discussion que Bailly publia ses *Lettres sur l'origine des sciences et sur l'Atlantide* de Platon. Ces lettres renferment le complément de ses idées sur l'astronomie ancienne, et il ne faut pas les séparer de son grand ouvrage. Quant à ce dernier, si l'on vient à le juger comme ouvrage de science, on ne peut disconvenir qu'il est très-digne d'intérêt. L'*Histoire de l'astro-*

nomie indienne et orientale est remplie de recherches d'érudition fort instructives, et qu'un astronome seul pouvait faire. Peut-être, cependant, trouvera-t-on que, dans ces ouvrages, Bailly s'est trop livré à son imagination, en voulant remonter si haut dans l'histoire de l'astronomie, et en s'efforçant, pour ainsi dire, d'en suivre les traces jusque dans une antiquité fabuleuse. Il est aujourd'hui prouvé que la conjonction générale, qui sert de base aux tables indiennes, et que Bailly s'efforce de présenter comme un phénomène réellement observé, n'est que la simple conclusion d'un calcul rétrograde, fait sur ces tables elles-mêmes; car nos tables astronomiques modernes, qui sont infiniment plus exactes, et que l'on a scrupuleusement éprouvées sur les observations arabes et chaldéennes, montrent que cette prétendue conjonction était fort éloignée d'avoir lieu à l'époque indiquée par les Indiens. La même conséquence, c'est-à-dire le peu d'antiquité des tables indiennes, peut se prouver encore par les valeurs qu'elles assignent au mouvement séculaire de la lune et à l'équation du centre de Jupiter et de Mars; car ces éléments, variant avec les siècles, l'époque à laquelle on les a observés se décele par les valeurs qu'on leur attribue. Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'astronomie ancienne : dans l'*Histoire de l'astronomie moderne*, Bailly s'est toujours montré impartial, et admirateur, sincère autant qu'éclairé, des grandes découvertes. Peut-être les astronomes et les géomètres désireraient-ils dans cet ouvrage plus de profondeur; ils voudraient que les découvertes créatrices y fussent plus nettement détachées, et que les faits y fussent moins enveloppés de réflexions étrangères; mais si ce sont-là des défauts, ils bles-

sent trop peu de personnes pour beaucoup au succès d'un livre. Le brillant de Bailly contribue à les couvrir. La réputation que vers ouvrages lui donnèrent monde, comme savant et comrateur, le fit désirer par l'ac française, qui le reçut au non ses membres, le 26 février 1784 la place de Tressan. Cette même lui offrit encore une occasion flatteuse que favorable pour sa réputation. Les prodiges an par Mesmer occupaient alors France. L'enthousiasme qu'il taient devint tel qu'il dut attention du gouvernement. Une mission, choisie parmi les sav les médecins les plus distingu capitale, fut chargée par le roi miner la doctrine du magnétisme mal, sous le double rapport de lité et de son influence sur la publique. Bailly fut un des commissaires, et se trouva naturellement chargé de rédiger le résultat de ses recherches. Le rapport qu'il fit sur ce sujet, rapport plein de raison et de philosophie, calma tout à coup l'opinion que les vrais physiciens avaient se former de sa doctrine. À la question beaucoup plus importante de l'influence de cette doctrine sur les mœurs, les commissaires crurent voir en faire la matière d'un rapport secret, destiné à être mis sous les yeux du roi seul; et Bailly fut chargé de le rédiger. Dans ce rapport, qui a été imprimé mais qui n'aurait pu l'être alors sans danger, on explique les véritables causes des effets du mesmerisme, de son influence; on le réduit à ses agents réels, qui sont le toucher, l'imitation, et le jeu de l'imagination sur les sens. Il

suivante, en 1785, Bailly fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres; il méritait cette honorable distinction par ses savantes recherches sur l'astronomie orientale. Enfin, en 1787, il se trouva encore heureusement chargé, par l'académie des sciences, d'un rapport important sur la construction des hôpitaux. Autant son rapport sur Mesmer annonçait de sagesse et d'élévation dans l'esprit, autant celui-ci montrait le cœur d'un homme de bien. Jamais les sciences et les lumières de la société perfectionnée n'avaient paru si respectables qu'en ce moment où elles employaient toutes leurs découvertes pour le soulagement des malheureux. Ces deux ouvrages firent beaucoup de sensation dans le public, et inspirèrent une grande estime pour le caractère et les lumières de leur auteur. A l'époque dont nous parlons, Bailly se trouvait membre des trois premiers corps littéraires de la France, honneur que Foutenelle seul, parmi les gens de lettres, avait obtenu avant lui. Respecté pour l'étendue de ses connaissances, pour sa probité, pour son désintéressement; recherché pour les agréments de son esprit, jouissant de tout le bonheur de la vertu, de toutes les faveurs de la renommée, il offrait l'exemple du sort honorable qui est réservé aux hommes de lettres véritablement dignes de ce nom; mais la révolution, en le faisant sortir de sa paisible carrière, pour entrer dans une autre, à laquelle il n'était pas préparé, détruisit toute sa fortune, et le plongea dans un abîme de malheurs. Lorsque les électeurs de Paris s'assemblèrent en 1789, pour nommer des députés aux états-généraux, Bailly fut le premier qu'ils élurent, et ce premier choix pouvait alors être regardé comme une très-grande marque d'estime. Les états s'étant assemblés, il fut encore le pre-

mier choisi pour les présider. Il conserva cette place après que les communes se furent constituées en assemblée nationale; et lorsque le roi eut défendu au tiers-état de s'assembler, fut encore lui qui, le 20 juin 1789, présida cette fameuse séance du jeu paume, dans laquelle tous les députés firent le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une nouvelle constitution. Le 16 juillet il fut nommé maire de Paris, et l'on a remarqué que cette nomination faite le jour même et après l'assassinat de M. de Flesselles; il eût été ju d'ajouter que ceux qui choisissaient Bailly pour maire n'étaient pas auteurs de ces excès; mais ceux cherchaient à les réprimer. Bailly porta, dans cette nouvelle place, sa probité et son désintéressement; mais ces vertus privées n'étaient pas suffisantes pour contenir les mouvements d'une populace immense, en proie à l'exaltation la plus violente et à la corruption de divers partis opposés. La faveur dont Bailly jouissait près de cette multitude n'était pas non plus un frein capable de la retenir. Tout-puissant s'il voulu faire le mal, il était sans pouvoir pour l'empêcher; et souvent ce peu dont il était l'idole l'effraya plus encore qu'il ne le flattait par les témoignages tumultueux de son attachement. Les palliatifs que Bailly employa pour conserver l'apparence de la tranquillité publique étaient plutôt propres à retarder les troubles qu'à détruire les causes. Peut-être, reste, les choses en étaient-elles venues à ce point, que la main la plus ferme n'aurait pas pu leur résister du moins on peut penser ainsi, quand on voit ce qui lui en a coûté pour avoir développé une seule fois l'appareil de la force publique, dans la circonstance

la plus juste. Ce fut après le retour du roi, de Varennes : les plus ardents révolutionnaires auraient voulu qu'on profitât de ce moment pour prononcer sa déchéance ; une foule considérable et furieuse se portait au Champ-de-Mars (17 juillet 1791) pour y signer , sur l'autel de la patrie , une pétition dans laquelle cette demande était faite , ou plutôt cette volonté, dictée dans des termes atroces. Bailly se rendit au Champ-de-Mars avec des gardes nationales ; il ordonna aux factieux de se séparer : sur leur refus , il proclama la loi martiale , et les fit disperser par la force. L'assemblée approuva sa conduite ; mais , soit que son caractère paisible répugnât à de pareilles scènes , soit que , comme on l'a supposé , il vît avec peine l'affaiblissement de sa popularité , il envoya sa démission au corps municipal , le 19 septembre 1791 ; néanmoins , d'après les instances qui lui furent faites , il ne quitta sa place de maire que dans les premiers jours de novembre. Alors il se retira entièrement des affaires publiques , et alla cacher son existence à la campagne , dans les environs de Nantes. On a prétendu qu'il avait passé en Angleterre ; mais ses amis intimes ont la certitude qu'il n'a jamais quitté la France. Les troubles croissant toujours , et le parti révolutionnaire étant devenu tout-puissant , Bailly ne se trouva plus en repos dans son asyle , et il songea à le quitter ; d'ailleurs , la nature de son caractère lui rendait très-pénible l'éloignement où il se trouvait de ses anciens amis : il écrivit donc à l'un d'eux , à M. Laplace ; lui fit part de sa situation , et lui demanda s'il ne pourrait pas vivre en sûreté et oublié à Melun , où lui-même s'était retiré. M. Laplace , après avoir pris tous les renseignements nécessaires , lui écrivit qu'il pouvait venir et qu'il ha-

biterait sa propre maison , lui-même ayant le projet de se retirer à une campagne peu éloignée ; mais dans cet intervalle , les événements du 31 mai 1793 étant survenus , les chefs de la terre créèrent l'armée révolutionnaire , destinée à couvrir la France d'échafaud et ils envoyèrent un détachement de brigands à Melun. Alors M. Laplace écrivit à Bailly de ne point venir , par qu'il courrait à Melun les plus grands dangers. Bailly reçut cette lettre ; mais par une fatalité inévitable , ou peut-être par cette imprudence du malheur dont on n'a que trop d'exemples , persista et voulut toujours se rendre à Melun. En entrant dans cette ville il fut aussitôt reconnu par un des soldats de l'armée révolutionnaire ; les peuples s'ameuta contre lui. On le traîna à la municipalité , qui , après avoir examiné ses passeports , voulut rendre la liberté ; mais la chose était désormais impossible. En vain le maire de la ville , M. Tarbé (des Sablons) employa-t-il , pour le sauver , tous les efforts de la vertu et du courage , il put qu'adoucir son malheur. Il fallut pour satisfaire ces furieux , le retenir en prison chez lui , jusqu'à ce que l'on eût écrit à Paris , pour décider de son sort. On conçoit ce qu'il dut éprouver. Bailly , conduit dans les prisons de Paris , fut appelé en jugement le 10 novembre 1793 , devant le tribunal révolutionnaire , condamné à mort le 11 , et exécuté le 12 novembre. Les motifs de son arrêt furent l'affiliation au Champ-de-Mars et de prétendus complots avec la famille royale. En effet , appelé comme témoin dans le procès de la reine , Bailly avait eu le courage de déclarer que les accusations portées contre cette princesse étaient fausses et calomnieuses. On le condamnait donc à la mort ; mais cet instant , qui , pour les autres victimes , était

terme de leurs malheurs , fut pour lui le commencement de la plus terrible agonie. Derrière la charrette qui le conduisait au supplice, on attachait le drapeau rouge qu'il avait fait déployer au Champ-de-Mars , et un groupe de scélérats le suivit pendant toute sa route , en l'accompagnant des plus cruelles vociférations. Cependant une pluie froide et pénétrante glaçait la tête et la poitrine du malheureux vicillard. Arrivé sur la place de la Révolution , on voulut qu'il mourût dans ce Champ-de-Mars , où il avait proclamé la loi martiale ; on démonta l'échafaud , et on le traîna lui-même après. Au Champ-de-Mars , on brûla le drapeau devant lui , et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Accablé de tant de cruautés, de fatigues mortelles, il s'évanouit , et lorsqu'il eut repris ses sens , il demanda d'un air calme et fier qu'on terminât ses maux ; et comme ses membres glacés par le froid et la pluie l'agitaient d'un tremblement involontaire : « Tu trembles, Bailly, lui dit un » de ses bourreaux. — Oui, je tremble, » dit le vicillard , mais c'est de froid. » Enfin , quand il se croyait près de mourir , un nouveau raffinement de cruauté fit déplacer encore une fois l'échafaud , de peur que l'enceinte sacrée du Champ-de-Mars ne fût souillée par le sang d'un si grand criminel. On rétablit donc encore une fois son lit de mort sur un tas de fumier ; il y monta. Quelle différence de cette situation avec celle où il se trouvait quelques années auparavant , lorsqu'il présida la première séance des états assemblés. Enfin , il mourut. Sa veuve , après l'avoir perdu , resta dans la plus profonde indigence. En 1797 , M. Pastoret la fit assimiler aux veuves des députés morts pour la patrie , et on lui assigna une pension ; mais cette pension ne commença

à être payée qu'après le 18 brumaire et ce fut un des premiers actes du ministère de M. Laplace. Jusqu'alors veuve de Bailly , d'un homme qui avait administré pendant quelque temps le revenu de la ville de Paris avec absolu pouvoir , ne vivait que d'une nourriture journalière que sa secour lui accordait ; et quoique le désintéressement de Bailly dans une si grande place ne fût qu'un devoir , cependant l'exemple en est assez beau pour valoir la peine d'être remarqué. On a publié deux ouvrages posthumes de Bailly ; l'un est un *Essai sur l'origine des fables et des religions anciennes* l'autre une espèce de *Journal de sa conduite dans les premiers temps de la révolution*. Il est probable qu'il n'aurait pu pour lui seul , et non pas dans l'intention de le publier un jour , du moins si l'on en juge par le peu d'importance des détails qu'il y a insérés. Ces deux mêmes ouvrages montrent Bailly tel que nous l'avons peint dans cet article , revêtu des vertus privées , qui font l'honneur de l'homme ; mais sans aucune des qualités qui font l'homme d'état. Maintenant que les événements orageux auxquels il prit part sont loin de nous , il est facile de blâmer sa conduite et de dire qu'il aurait dû faire. Sur ce point il n'a pas épargné sa mémoire ; il peut-être ceux qui se montrent si vères n'auraient pas mieux fait , eussent-ils été à sa place ; et l'on peut adresser ces paroles de l'Évangile : « Que celui d'entre vous qui est » péché lui jette la première pierre. — Voici la liste des ouvrages de Bailly. I. *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter*, avec les tables de Jupiter par Jeaurat , 1766, in-4°. II. *Manuel de l'astronomie ancienne , depuis son origine , jusqu'à l'établissement d'Alexandrie*, 1775, in-4°. *Lettres sur l'origine des sciences*

sur celle des peuples d'Asie, 1777, in-8°. ; IV. *Lettre sur l'Atlantide de Platon*, 1779, in-8°. ; V. *Histoire de l'astronomie moderne* (jusqu'en 1781), Paris, 1778-83, 3 vol. in-4°. Victor Comeyras a fait un abrégé des *Histoires de l'astronomie ancienne et moderne*, 1806, 2 vol. in-8°. Lalande a donné à la suite de sa *Bibliographie astronomique*, une *Histoire abrégée de l'astronomie de 1781 à 1802*. C'est un supplément à l'ouvrage de Bailly. M. Voiron vient de publier l'*Histoire de l'astronomie, depuis 1781 jusqu'à 1811, pour servir de suite à l'Histoire de l'astronomie de Bailly*, Paris, 1811, in-4°. VI. *Histoire de l'astronomie indienne et orientale*, 1787, in-4°, rare ; VII. *Discours de réception à l'académie française*, 1784, in-4°. ; VIII. *Rapport des commissaires chargés par l'académie des sciences de l'examen du magnétisme animal*, 1784, in-4°. ; IX. *Rapport secret sur le mesmerisme* (dans le *Conservateur*, de N. François de Neufchâteau, an VIII, 2 vol. in-8°.) ; X. *Rapport des commissaires chargés par l'académie des sciences de l'examen du projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*, 1787, in-4°. ; XI. *Procès-verbal des séances et délibérations de l'assemblée générale des électeurs de Paris*, 1790, 3 vol. in-8°, avec M. Duveyrier ; XII. *Eloges de Charles V, de Molière, de Corneille, de l'abbé Lacaille et de Leibnitz*, 1770, in-8°. ; XIII. *Discours et Mémoires*, 1790, 2 vol. in-8°. On y trouve les éloges qui forment le volume précédent, un éloge de Coock, les rapports sur le magnétisme animal, et sur les hôpitaux, un mémoire sur les tueries, etc. XIV. *Eloge de Gresset*, Genève, 1785, in-8°. ; XV. *Essai sur les fables et*

sur leur histoire, 1798, 2 vol. in-8°. — ouvrage posthume que l'auteur avait composé en 1781 et 1782. XVI. *Mémoires d'un témoin de la révolution. ou Journal des faits qui se sont passés sous ses yeux, et qui ont préparé et fixé la constitution française* (Paris, 1791), Paris, 1804, 3 vol. in-8°. — ouvrage posthume. Ces mémoires revont que jusqu'au 2 octobre 1788. XVII. *Recueil de pièces intéressantes sur les arts, les sciences et la littérature*, ouvrage posthume, 1810, in-8°. On y trouve les *Vies des peuples allemands* et quelques opuscules peu intéressants, soit en prose, soit en vers. L'éditeur (Cubières-Palmazeaux) y a ajouté, de sa façon, une Vie privée, littéraire et politique de Bailly. Ces deux derniers ouvrages n'étaient pas destinés à l'impression. XVIII. *Justification de Bailly*, par lui-même, dans le tom. II des *Procès fameux*. Nous n'avons pas besoin de dire que la *Conversation de Louis XVI avec Bailly*, insérée dans les *Anecdotes inédites*, 1801, in-8°, est apocryphe. B—T et A. B—T.

BAINBRIDGE (JEAN), astronome anglais, né à Ashby de la Zouch, en 1582; il y fut d'abord médecin et maître de grammaire; mais son goût le portait plus particulièrement vers les mathématiques. Il publia à Londres, en 1610, sa *Description astronomique de la dernière comète*. C'est la fameuse comète de 1618, sur laquelle ont écrit tous les astronomes du temps, et tant d'autres auteurs qui n'étaient nullement astronomes. Il est à remarquer pourtant que Riccioli qui, dans son *Almageste*, a rassemblé toutes les observations de cette comète, ne prononce pas une seule fois le nom de Bainbridge. Sa dissertation plut tellement à Sir Henri Saville, que, sans en connaître autre-

teur, il lui conféra la chaire omie qu'il venait de fonder à ité d'Oxford. Bainbridge se lors dans cette ville, où il en 1643, âgé de 61 ans. Il n 1620, donné une édition et latine de *la Sphère de*, des *Hypothèses des Pla* t du *Tableau chronologique* s de *Ptolémée*, Londres, ireaves publia, en 1648, à sous le titre de *Canicularia*, luction latine, avec des aug- ns, de la *Dissertation* com ar Bainbridge, sous le titre

Dog Star and canicular te., ou *le Grand Chien et les caniculaires, avec une dé- tion du lever héliaque de pour le parallèle de la basse*. La Lande en parle comme ivrage devenu rare. Bain- vait, dit-on, composé de plus ité contre *l'astrologie*, une tion sur *le problème des les*, une autre sur *la planète us*. Ces ouvrages n'ont point n conserve à la bibliothèque ge de la Trinité, à Dublin, manuscrits que Bainbridge ués à l'archevêque Usher. On que deux volumes d'observa- rononiques. D—L—E.

THOSUS. Voy. SADOE.

JS (MICHEL DE BAY, plus sous le nom de), naquit en au village de Melin, dans le : il joignit, de l'aveu même de ersaires, à un esprit facile, p de régularité dans ses de modestie dans sa conduite, lication à l'étude. Après avoir a carrière scholastique à Lou- ans le collège de Standock, il nt principal, et y professa la phie avec éclat pendant six qui lui valut la place de prési-

dent du collège d'Adrien. Ayant pris le bonnet de docteur en 1550, il de- vint l'année suivante professeur d'é- criture sainte. Le mauvais goût de scholastique qui régnait dans l'école de Louvain, révolta son esprit natu- rellement juste, et les opinions péla- giennes qui y avaient prévalu, en don- nant dans l'extrémité opposée à celle des protestants, excitèrent son zèle. Il quitta la méthode vicieuse des scho- lastiques pour y substituer celle des Pères, en réglant son enseignement sur celui de l'Écriture-Sainte et des anciens docteurs de l'Église, surtout de S. Augustin, dont il avait lu les ouvrages jusqu'à neuf fois. Ce chan- gement dans la forme de l'enseigne- ment public fit naître des contesta- tions. Ruard Tapper, dont il avait été le disciple, vieilli dans le jargon de l'école, s'éleva plus fortement que per- sonne contre la nouvelle méthode. Les franciscains, choqués du peu d'égards de Baius, pour la doctrine de Scot, firent un relevé de dix-huit proposi- tions, qu'ils dénoncèrent à la faculté de théologie de Paris, sans toutefois nommer aucun auteur qui les eût avan- cées, ni les livres d'où elles étaient tirées. Cette dénonciation produisit une censure en forme, sous le nom de la faculté, en date du 27 juin 1560, qui déclarait hérétiques quinze de ces propositions, et les trois autres fausses. Le cardinal de Granvelle, archevêque de Malines, voulut étouffer la querelle dans son principe, mais ses efforts furent inutiles. Baius et Hesselius, son partisan, ayant été députés au concile de Trente, par le roi d'Espa- gne et par la faculté de Louvain, leurs adversaires en prirent occasion de dénoncer au St.-Siège plusieurs pro- positions qu'ils prétendaient être ex- traites des ouvrages du premier. Il s'en justifia par une lettre au cardinal

Sin-nette, où il disait que plusieurs étaient très-éloignées de ses sentiments, d'autres absolument étrangères à ses écrits, quelques-unes tournées en un mauvais sens, et présentées dans des termes qui seuls pouvaient les rendre répréhensibles. Pie V, sans s'arrêter à ses apologies, publia, le 1^{er} octobre 1567, une bulle, par laquelle il condamnait *in globo* soixante-seize propositions, avec diverses qualifications plus ou moins fortes, sans aucune application précise à chacune de ces propositions. Baius n'y était point nommé : elle ne fut ni affichée, ni imprimée, mais seulement lue dans la faculté par Morillon, grand-vicaire de l'archevêque de Malines, qui refusa d'en délivrer une copie, et de la faire inscrire sur les registres. Baius se plaignit de ce qu'il n'avait été ni entendu, ni averti, de ce qu'il ne paraissait aucun examen régulier des propositions condamnées ; il chercha à en justifier plusieurs, en ce qu'elles se trouvaient les unes en termes formels, les autres en termes équivalents, dans les SS. Pères. Il incidenta sur les qualifications *in globo* qui, disait-il, n'étaient propres qu'à jeter de la confusion dans les esprits. Les disputes continuant dans l'université de Louvain, le jésuite Tallet, depuis cardinal, fut envoyé, treize ans après, pour faire publier la bulle, et obtenir de Baius sa signature à un formulaire, où il reconnaissait qu'il avait enseigné plusieurs fois des propositions, telles qu'elles étaient condamnées dans la bulle. Ce docteur, après avoir envoyé son apologie au pape, se détermina à signer la formule, moins par conviction des erreurs qu'on lui imputait, que par respect pour l'autorité dont émanait la bulle. Cette bulle est devenue fameuse par la position d'une virgule, qui, placée d'une certaine manière, laisse

la liberté de soutenir quelques-unes des propositions, dans le sens propre et naturel que les auteurs ont eu en vue, et qui, placée d'une autre façon, les présente toutes comme condamnées dans le sens qu'elles offrent l'esprit, et que l'auteur a eu en vue. Ce fait est impossible à vérifier sur l'original de la bulle, qui est écrit sans points ni virgules, et sans distinction d'articles. Cette virgule a enfanté beaucoup de volumes. Cette question est discutée contradictoirement dans l'*Histoire du Baïanisme*, du père Duchêne jésuite, et dans une *Dissertation* de l'abbé Coudrette, sur les bulles contre Baius. La soumission de ce docteur termina pas les disputes dans l'université de Louvain ; mais leur histoire se rattache à celle du jansénisme. Baius avait été fait chancelier de l'université en 1575. Il mourut le 16 sept. 1588. Ses œuvres ont été imprimées par les soins de D. Gerberon, Cologne, 1666, gros in-4°. Baius avait laissé des fonds pour bâtir un collège. — Jacques BAJON, son neveu, docteur de Louvain, remplisit cette fondation, sous le titre de *Collegium Baianum*. On a de ce docteur, mort en 1614, professeur royal dans la même université, *Institutum christianæ religionis libri I. de Eucharistiæ sacramento et sacrificio missæ libri III.* T—r

BAJAZET 1^{er}, fils d'Amurath 1^{er}, fut salué empereur sur le champ de bataille de Cassovie, l'an de l'hégire 792 (1390 de J.-C.). Une mort violente et imprévue avait empêché le troisième sultan des Othomans de désigner son successeur : Jacoub-Ghalebi, frère de Bajazet, se crut de droit à hériter de l'empire, par ce qu'il avait contribué à l'agrandir par sa valeur. Bajazet ne vit avec raison dans Jacoub, que le premier de ses sujets, et dans ce sujet qu'un rebell

mettre à mort. Ses guerres, soit domestiques, soit étrangères, rappelèrent ce sulthan éternité à l'autre de son vaste empire toujours armé, on le voyait à la fois apparaître la foudre à l'Europe et en Asie. Son activité, la promptitude de l'effet simultané de sa colère et de sa vengeance, le firent surnommer *Bajazet l'Éternel* (Bajazet-l'Éternel) nom glorieux, justifié par l'emblème de l'éphémère éclat que jeta son règne. À l'Europe, en Asie, du prince vainqueur, son beau-père, il repartit en Europe, pour venger au-delà l'affront qu'Étienne de Sireth avait imprimé, sur les armes othomanes à tour vainqueur et vaincu l'expédition douteuse, que désavoua, Bajazet reparut en Asie, et terrassa ce même prince qu'il avait épousé la fille, et la clemence avait permis de se relever d'une première chute. Cette victoire trancha la tête à Caraman, beau-père, et s'empara de Bientôt une ligue formidable réunies chrétiens contre l'empire ottoman. Sigismond, roi de Hongrie, des succès et de la puissance du sulthan, avait provoqué cette guerre. Ce fut près de Nicopolis en 1396 sur les bords du Danube, que la bataille se vida, à la honte des chrétiens, et à la gloire de l'empire ottoman. Il remporta sur les Polonais, les Hongrois et les Français confédérés une victoire signalée, l'an de l'hégire 805 de J.-C.). Le roi Sigismond fit la fuite; l'élite de la Hongroise périt sur le champ de bataille ou fut obligée de se rendre, et par le nom de Bajazet alla en captivité les peuples les plus reculés de

l'Occident. Mais le sulthan souilla sa victoire par des actes de cruauté envers les prisonniers; il fit mourir tous ceux qui refusaient d'embrasser l'islamisme, ou qui ne lui donnaient pas l'espérance d'une riche rançon. Lorsqu'on eut racheté la liberté des captifs par des présents et des sommes considérables, il montra, en les renvoyant, plus d'ostentation que de générosité. « Je méprise », dit-il, au fils du duc de Bourgogne, tes armes et tes serments; « tu es jeune, et tu auras peut-être l'ambition d'effacer la honte ou le malheur de ta première entreprise. « Rassemble tes forces militaires, annonce ton arrivée, et sois sûr que tu trouveras toujours Bajazet prêt à t'offrir ta revanche. » La prise de Constantinople manquait seule à la gloire de ses armes; mais il imposait des tributs aux Grecs, et dictait des lois aux derniers successeurs de Constantin. Il allait peut-être entreprendre d'achever son ouvrage, lorsqu'il en fut tout à coup détourné par l'attaque d'un ennemi formidable; Tamerlan, qui venait de se rendre maître d'une grande partie de l'Asie, tourna ses armes contre Bajazet. Tamerlan ne voulait point souffrir d'égale, et le chef des Othomans ne voulait point reconnaître de supérieur. Ils se provoquèrent l'un l'autre par des lettres pleines d'ostentation et de menaces. « Ne sais-tu pas, » écrivait Tamerlan à son rival, que la plus grande partie de l'Asie obéit à nos lois? Ouvre les yeux, tandis qu'il en est temps encore; réfléchis et détourne les foudres de la vengeance : songe que tu n'es qu'un insecte, et que si tu irrites les éléments, ils t'écraseront sous leurs pieds. » Bajazet, indigné, répondit à Tamerlan, et repoussa ses outrages par les plus sanglantes injures : « Oses-tu, lui disait-il, comparer les flèches

» de tes Tatars , toujours prêts à
 » prendre la fuite , au sabre de mes
 » intrépides janissaires ? ... Si je suis
 » devant toi , ajoutait-il , puissent mes
 » femmes m'être enlevées par trois
 » divorcées ! mais si tu n'as pas le cou-
 » rage de m'attendre dans la plaine ,
 » puissent les tiennes ne t'être ren-
 » dues qu'après avoir satisfait trois
 » fois aux desirs d'un étranger ! » Ces
 provocations étaient le signal d'une
 guerre à mort : les deux colosses se
 heurtèrent dans les plaines d'Ancyre ,
 en Galatie, l'an de l'hégire 804 (1402
 de J.-C.). Un million de combattants
 se mêlèrent , et le sang humain fut
 versé pendant trois jours et deux nuits.
 Deux cent quarante mille hommes
 tués sur le champ de bataille attes-
 tèrent que la bravoure et la fureur
 étaient égales de part et d'autre : mais
 la fortune accabla Bajazet de toutes les
 humiliations. Vaincu, fait prisonnier,
 le dernier coup pour son orgueil fut
 de ne pouvoir échapper à la magna-
 nimité de Tamerlan. Le vainqueur, in-
 fortuné que le sulthan prisonnier était
 à l'entrée de sa tente, alla au-devant
 de lui, le fit asseoir à ses côtés, et
 plaignit ses malheurs : « C'est par
 » ta faute, lui dit-il, que le décret
 » du destin s'est accompli ; ce sont
 » les épines de l'arbre que tu as
 » planté de ta propre main ; mais
 » je méprise la vengeance ; ta vie
 » et ton honneur sont en sûreté. »
 Tamerlan rendit à Bajazet sa femme
 et son fils, et le laissa décoré d'un
 sceptre et d'une couronne ; il avait
 même promis de lui rendre ses états,
 lorsqu'une mort naturelle enleva le
 sulthan au milieu du camp tatar ,
 après quelques mois de captivité. Telle
 fut la destinée de ce prince, mémorable
 jouet de la fortune. La vérité historique
 rejette les traditions populaires qui
 l'ont représenté renfermé dans une

cage de fer, et traîné comme une bête
 farouche, à la suite de son vainqueur
 mais elle admet que Tamerlan, las
 des tentatives que faisait le sulthan
 captif pour lui échapper, l'ait mené
 la suite de son armée dans un chari
 couvert ; elle admet même qu'il ait eu
 la pensée de conduire Bajazet jusqu'à
 Samarcande, pour qu'il y servît d'ornement
 à son triomphe. Quoi qu'il en
 soit, ce prince infortuné, que l'orgueil
 n'abandonna qu'avec la vie, mourut
 d'apoplexie au camp tatar, devant
 Ak-Shéir, l'ancienne Antioche de l'Asie
 mineure, l'an de l'hégire 806 (ou 1403
 de J.-C.). Il aurait été le monarque le plus he-
 reux et le plus puissant de son siècle
 si Tamerlan n'eût pas été son contemporain.
 Les historiens orientaux
 plaisent à décrire sa magnificence,
 et peignent la joie des Tatars à la vue
 de leur butin, après la bataille d'Ancyre.
 La justice de Bajazet était si vé-
 rière et implacable ; il fit fendre le
 ventre à l'un de ses chambellans
 qu'une pauvre femme accusait d'avoir
 bu le lait de sa chèvre. Tamerlan
 donna quelques larmes à sa mémoire
 et permit à son fils Mouza de régner
 sur la capitale de la Natolie. S—r

BAJAZET II succéda à son père
 Mahomet Fatih (Mahomet-le-Vain-
 queur), l'an de l'hégire 886 (1481
 de J.-C.). Les premières années de son règne
 furent rien moins que paisibles : il eut
 à combattre Jem, ou Zizime, son
 frère, devenu célèbre par ses mal-
 heurs. Ce prince ambitieux, qui n'aspi-
 rait pour lui ni le droit ni la force,
 essaya une lutte inégale : Bajazet le re-
 çut à aller chercher un asyle chez
 les chrétiens, et sa vengeance le pou-
 suivit à Rhodes, où il s'était réfugié
 mais les chevaliers n'osèrent pas gar-
 der un hôte si dangereux, qui pouvait
 attirer de nouveau sur leur île tous
 les maux de la guerre et toutes les

BAJ

forçés de l'empire othoman : ils envoyèrent Zizime en France. Bajazet fit partir une ambassade solennelle pour obtenir du roi Louis XII que son frère lui fût livré : ses ambassadeurs ne furent point reçus. Enfin , ce déplorable objet de ses craintes et de sa haine fut forcé d'implorer la protection du pape Alexandre VI , et mourut misérablement (Voyez ALEXANDRE VI). Délivré d'un ennemi qui lui semblait si dangereux , le sulthan songea à se venger de ceux qui l'avaient protégé. Sa fureur se tourna sur Caïbey, soudan des Mamelucks d'Égypte ; mais ce souverain du Caire était plus aisé à attaquer qu'à vaincre : Bajazet ne put qu'entamer la sanglante querelle que son fils était destiné à terminer par la destruction des Mamelucks et de leur monarchie. Mais s'il ne craignit pas de faire la guerre pour servir ses ressentiments , il la fit avec une égale ardeur pour la gloire du prophète , et la propagation ou la défense de la foi musulmane. Il combattit les Moldaves , soumit la Bosnie et la Croatie , et envoya les Othomans secourir leurs frères , qui , sous le nom des Maures d'Espagne , cédaient à la fortune de Ferdinand et d'Isabelle. Après trente années de travaux et de fatigues , Bajazet désira le repos , et voulut céder le trône à Achmet , son fils aîné ; mais le prince Sélim , le second de ses fils , en avait ordonné autrement. Bajazet , vieux et infirme , fut forcé de s'armer contre lui : cette guerre impie se termina par un parricide ; le sulthan descendit du trône , il couronna Sélim de sa propre main ; et , quelques jours après , mourut empoisonné par lui à soixante-deux ans. Bajazet II fut actif et courageux ; il aima les savants et les protégea ; il gouverna avec plus de sagesse que d'éclat : ses qualités ne furent pas assez brillantes pour lui

BAJ

mériter des surnoms glorieux ; mais la piété lui a valu le nom révérend de *W* (le Saint), sous lequel les Othomans l'honorent encore aujourd'hui. Il eut la religieuse habitude d'ordonner qu'on recueillît la poussière qui s'attachait à ses habits , et il en fit faire une brique à l'heure de sa mort , conjurant l'ordonnant , sous les plus terribles précations , que ce coussin d'un genre singulier , fût mis dans son tombeau sous son bras droit , en foi des paroles du prophète : « L'homme dont les » pieds ont été couverts de la poussière » sière des sentiers du Seigneur , » préservé par lui du feu de l'enfer. Bajazet II mourut l'an de l'hégire 918 (1512 de J.-C.). S—1

BAJAZET , fils d'Achmet I^{er} , et de la sulthane Kiosens , était un des frères d'Amurath IV. Élevé et grandi dans le sérail , ce prince donna de plus belles espérances ; sa vivacité et son esprit réunissaient sur lui l'intérêt des Othomans : Ibrahim , imbécille et ignoré , n'était point compté parmi les rejetons de la dynastie impériale , et le sulthan Amurath avait perdu jusque-là tous ses enfants mâles , dans leur bas âge ; mais les droits de Bajazet à l'affection publique ne lui en donnaient qu'à la haine et à la défiance de son frère. Cet ombrageux et cruel souverain , résolu depuis longtemps à sacrifier cette innocente victime , avait cependant toujours craint aux larmes de leur commune mère , et intercédait pour Bajazet. Pendant une expédition contre les Persans , le sultan en même temps enhardit la férocité d'Amurath , et le même messager vint annoncer à Constantinople la prise de Revan , apporta l'ordre de la mort pour l'infortuné Bajazet. Cette touchante catastrophe que le premier des poètes français a mise sur la scène. La vérité historique est

gligée, quand Racine fait dire au grand-vézyr :

*Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des sultans;
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience....*

Depuis une loi de Soliman-le-Grand, les frères ou enfants des sultans ne paraissaient plus à la tête des armées, et vivaient renfermés dans le sérail. Mais sous le nom d'Orcan (acte III, sc. 8), Racine a dépeint en traits aussi ressemblants que sinistres l'affreux more Békir-Aga, le ministre et le confident des cruautés d'Amurath, dont l'apparition frappa d'effroi le caïmacan, le hostandji bachi, le capitain pacha et tout le divan, avant qu'ils sussent que c'était la tête du prince Bajazet qu'il venait chercher. La sultane sa mère ne put arrêter le bras des bourreaux; ses imprécations contre l'un de ses fils n'empêchèrent pas l'autre de périr: du moins se défendit-il avec courage, et ce ne fut qu'après qu'il eut tué quatre de ses meurtriers, que les autres parvinrent enfin à l'étrangler. Ainsi mourut (l'an de l'hégire 1044 (1635.)), le prince Bajazet, dont tout le crime était d'annoncer des qualités aimables, des vertus nobles et mâles, et d'être le frère d'Amurath. S—r.

BAJAZET, sulthan, fils de Soliman I^{er}. et de Roxelane, fut célèbre par ses crimes et par le châtimement qu'il en reçut. Après la catastrophe de Mustapha et de Géangir, arrivée l'an de l'hégire 960 (1555), Bajazet était resté le seul prince du sang othoman, avec Sélim, son aîné, qui devint depuis Sélim II; mais Sélim était désigné par le vieux Soliman comme le successeur à l'empire; Bajazet, au contraire, objet de toute la tendresse de Roxelane, était destiné par elle à régner au préjudice de son frère, et au mépris de la volonté du sulthan. Il

était d'une figure avantageuse, ambitieux, adroit, flatteur et fourbe comme sa mère. Ce fut à son instigation qu'un imposteur parut sous le nom de *Mustapha*; Bajazet fut convaincu d'avoir été plus que le complice de cet imposteur, et ne dut son salut et son pardon qu'aux larmes et aux supplications de Roxelane, qui désarma la colère de Soliman; mais elle mourut, et Bajazet rentra dans la voie du crime, autant pour l'intérêt de son ambition que pour celui de sa sûreté. Il déclara hautement qu'il aimait mieux perdre la vie en combattant pour obtenir le trône, et en le disputant à son frère, qu'en subissant le sort qu'il attendait dès que Sélim serait devenu son maître. Ayant tenté vainement de se débarrasser de Sélim, Bajazet essaya de le tuer; mais le poison ne lui réussirait pas mieux que le fer: il fit prendre les armes aux troupes que le rang et l'autorité de Sanjiaç de Kutaïa mettaient à sa disposition: Sélim marcha contre lui, avoué par son père, et par un fetsa de muphti. Bajazet fut vaincu près d'Icönium, l'an de l'hégire 995 (ou 1558), et réduit à chercher un asyle auprès du roi de Perse. La vengeance de Soliman l'y suivit: le prince fugitif, condamné tant qu'il fut criminel, intéressé dès qu'il fut malheureux. Le sultan l'avait fait jeter dans une prison. Soliman envoya des bourreaux, sous le nom d'ambassadeurs, porter à Bajazet le fatal cordon, et l'ordre de mourir. En vain demanda-t-il pour tout grâce la permission d'embrasser ses enfants, dont le monarque persan l'avait séparé. Cette faveur dernière lui fut inhumainement refusée: Bajazet se soumit sans résistance; sur un sol étranger, où le courroux de son père était venu l'atteindre et le mépris des lois de l'hospitalité et du droit des nations, ce fils coupable et

BAK

l'implacable Soliman-le-Grand mourut étranglé et presque plaint, l'an de l'hégire 966 (ou 1559). D—Y.

BAJON, chirurgien français qui a exercé son art à Cayenne et à la Guyane, quelques années avant la fin du 18^e. siècle. Il a donné un ouvrage qui renferme de bonnes observations sur l'histoire naturelle, et sur quelques-unes des maladies qui sont les plus communes dans ces contrées, intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de Cayenne et de la Guyane française*, tom. 1^{er}., in-8^o., Paris, 1777, avec 5 planches; tom. 11^e., Paris, 1778, 4 planches. Il y décrit et donne la figure de plusieurs quadrupèdes alors peu connus, tels que le maipouri, la sarigue, et de la maraye, oiseau singulier par la longueur et la structure de sa trachée-artère. Il y a aussi des observations curieuses sur la torpille et les anguilles électriques de Cayenne, et d'autres, sur des végétaux, particulièrement sur ceux qui y ont été transportés d'Europe. Pendant son séjour dans cette contrée, l'auteur était en correspondance avec Daubenton. D—P—S.

BAKE (LAURENT), poète hollandais de la fin du 17^e. siècle, issu d'une des familles les plus distinguées d'Amsterdam, était seigneur de Wulverhorst, et neveu du célèbre poète et historien Noost. Son ouvrage le plus remarquable est un *Recueil de saints cantiques*, Amst., 1682 et 1621, in-4^o.; on en admire encore aujourd'hui la grâce et le ton vraiment poétique. Bake était membre de la société littéraire, très-célèbre dans le temps, qui avait pris pour devise : *In magnis voluisse sat est*. Il est mort en 1714. Vanden-Brœk a publié ses *Mélanges poétiques*, qui sont aussi fort estimés, Amsterdam, 1757, in-4^o. V. W.

BAKER (DAVID), savant béné-

BAK

dictin anglais, naquit en 1575 à Agavenni, dans la province de Monmouth, d'un père qui était juge l'amirauté et intendant de lord Agavenni. Après une jeunesse très-geuse, et après avoir exercé la profession d'avocat, il entra dans l'ordre S. Benoît, et fut un de ceux qui tribuèrent le plus à former la corporation anglicane des bénédictins. Sa vie fut partagée entre la pratique des devoirs de son état, soit civil, soit religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monuments l'histoire ecclésiastique d'Angleterre et principalement sur celle de son ordre. Il avait fait d'immenses cueils, dont aucun n'a été imprimé sur la vie contemplative qu'il a faite de son pays. Ils ont fourni d'excellents matériaux à plusieurs auteurs, surtout à Keyner et à Crayke, qui n'ont fait que les mettre en ordre. L'un dans son *Apostolat des Bénédictins*, l'autre dans son *Histoire de l'Eglise*. On conservait chez les Bénédictines anglaises de Caen, dont il avait été l'aumônier pendant neuf ans, 9 vol. in-fol. de cet important ouvrage. Il avait encore composé 3 vol. in-fol., dont Crayke a tiré sa *Sainte-Sophie*, 2 vol. les lois d'Angleterre qui périrent lors du pillage des chapelles catholiques à Londres, lors de la révolution de 1688. Ses *Traité spirituels* au nombre de quarante, furent attribués comme contenant des principes de *quétisme*. Il fit son apologie, sa doctrine fut approuvée dans une assemblée des Bénédictins anglais en 1633. Cependant Robert Baker s'en est autorisé, dans son *Apostolat des Quakers*, pour justifier ces sectaires; mais les passages en cite sont mal rapportés et mal expliqués. Baker mourut à Londres

1641. Il était en relation avec tous les savants de son pays, tels que Cambden, Cotton, Spelmann, Selden, Godwin, etc., etc. T—D.

BAKER (RICHARD), historien anglais, né vers l'année 1568 à Sissingerst, dans le comté de Kent, était petit-fils de sir John Baker, chancelier de l'échiquier sous Henri VIII. Il étudia à Oxford, et parcourut ensuite l'Europe pour s'instruire. De retour en Angleterre, il fut, en 1605, créé chevalier par Jacques I^{er}, et nommé en 1620 grand-shérif du comté d'Oxford. S'étant imprudemment engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, il passa ses dernières années dans la prison de la Fleet comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouvrages, et y mourut le 18 février 1645. On a de lui une *Chronique des rois d'Angleterre depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Cette chronique, bien qu'on y ait relevé une foule d'erreurs grossières, a eu un prodigieux succès en Angleterre, et y est devenue en quelque sorte populaire; le style en est de mauvais goût, déclamatoire et recherché. L'ouvrage fut publié en 1641, réimprimé en 1653 et en 1658 par Edouard Philips, neveu de Milton, qui y ajouta le règne de Charles I^{er}. D'autres continuateurs l'ont porté jusqu'au règne de Georges I^{er}. La dernière édition est de 1750. On y a corrigé une partie des erreurs contenues dans les précédentes. Les autres ouvrages de Richard Baker sont principalement : I. *Cato variegatus*, ou les *Distiques moraux de Caton* (en vers), Londres, 1636; II. *Méditations et Recherches sur l'Oraison Dominicale*, Londres, 1637 et 1640, in-

4°; III. *Méditations et Recherches sur les sept Psaumes de la Pénitence*, Londres, 1639, in-4°; IV. *Apologie des laïcs qui écrivent sur la théologie*, Londres, 1641; V. *Theatrum redivivum*, ou le *Théâtre vengé*, en réponse à l'*Histrio-matrix* de M. Pryune, Londres, 1662, in-8°; VI. *Theatrum triumphans*, ou *Essai sur les ouvrages de théâtre*, Londres, 1670, in-8°; VII. la traduction des trois premières parties des *Lettres de Balzac*, Londres, 1638 et 1654, in-4°, avec des additions. X—s.

BAKER (THOMAS), mathématicien anglais, né, vers l'année 1625, à Ilton, dans le comté de Somerset, étudia à l'université d'Oxford, prit les ordres, et fut nommé vicaire de Bishop's Nymmet, dans le comté de Devon. Il publia, en 1684, un *Traité intitulé la Clef géométrique, ou la Porte des équations ouverte*, etc. Londres, in-4°, en latin et en anglais; ouvrage qui a plus de mérite que son titre ne l'annonce. Quelque temps avant sa mort, arrivée en 1690, la société royale de Londres lui décerna une médaille, avec une inscription en son honneur, pour la solution de plusieurs questions mathématiques qu'elle avait proposées. X—s.

BAKER (THOMAS), antiquaire anglais, né le 14 sept. 1656, à Crook, dans le comté de Durham, étudia à l'université de Cambridge, et entra ensuite dans les ordres. Reçu membre du collège de St.-Jean à Cambridge, en 1679, il perdit cette place en 1717, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité au roi George I^{er}. Le poète Prior, son ami, qui le remplaça, eut la générosité de lui abandonner le traitement attaché à la place; mais Baker n'en conserva pas moins un vif ressentiment de son expulsion, et il avai

BAK

coutume d'écrire sur tous ses livres : *Socius ejectus*, ou *Ejectus rector*. Il continua cependant de résider dans le collège, où il était généralement estimé, et où il mourut, le 5 juillet 1740, âgé de 84 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessité d'une révélation*, publié en 1699, sous le voile de l'anonyme, en un vol. in-8°, réimprimé sept fois depuis, notamment en 1709 ou 1710, 1714 et 1738; traduit en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12. Cet ouvrage, qui embrasse l'universalité des connaissances humaines, était au-dessus des forces de Baker, comme on le voit par son peu d'estime pour Bacon, son ignorance et son injustice à l'égard de Copernic, son silence sur Locke, et l'âpreté de ses attaques contre Leclerc, écrivain français, qui, au jugement des Anglais eux-mêmes, lui était bien supérieur en érudition, et qui lui fit une réponse courte, mais énergique, dans la 4^e édition de son *Ars critica*. Le savant Boswell, dans sa *Méthode des études*, range l'ouvrage de Baker parmi les classiques anglais, pour la pureté du style, quoiqu'il s'élève rarement jusqu'à l'élégance. Profondément versé dans la connaissance des antiquités anglaises, il avait conçu le plan d'une *Histoire de l'université de Cambridge*, et ses collections pour cet objet, qui consistent en 59 vol. in-folio et 5 vol. in-4°, presque tous écrits de sa main, ont été conservées dans la bibliothèque de cette université, et dans le musée britannique. On trouve dans la bibliothèque bodléienne deux volumes manuscrits de ses *Lettres à Th. Hearne*. Plusieurs écrivains estimés durent beaucoup à ses conseils, particulière-

BAK

ment l'évêque Burnet, dans son *Histoire de la réformation*. On a vu comme une circonstance remarquable la liaison qui subsista constamment entre ces deux hommes, malgré la différence de leurs principes. Dans la société, Baker était un homme à bon esprit, plein de politesse et de modération. On ignore ce qu'il avait pu le porter à attaquer si violemment Leclerc; mais il dit, dans la préface de son ouvrage : « J'ai traité » avec décence et respect tous les » vains dont j'ai parlé, excepté M. » Leclerc, qui n'a pas mérité un pareil » traitement. » S—r

BAKER (HENRI), naturaliste anglais, né à Londres vers le commencement du 18^e siècle, publia d'abord plusieurs ouvrages de poésie; mais se dévoua ensuite tout entier à l'étude de la nature. Il fut reçu, en 1725, membre de la société royale et de celle des antiquaires. Ses découvertes microscopiques, sur les cristallisations et la configuration des molécules cristallines, lui valurent, en 1744, la médaille d'or, fondée par sir Goddard Copley. Il a fait, sur les polypes de mer, de douce et sur d'autres petits insectes, des expériences très-curieuses; et il a désigné les résultats les plus importants de ses observations dans deux ouvrages estimés, intitulés : l'un, *Le microscope à la portée de tout le monde*, traduit en français par le P. Zennas, 1754, in-8°; l'autre, *Usages du Microscope*. Ses poésies se composent d'une *Invocation à la santé*; d'un *Univ* poëme, imprimé plusieurs fois; et de *Poésies originales, sérieuses et dînes*, publiées en deux parties, 1725 et 1726, et où l'on trouve quelques contes spirituels, mais très-licencieux. Henri Baker s'était occupé avec succès, dans sa jeunesse, de l'instruction des sourds-muets. Il mourut

à Londres, en 1774, âgé de plus de soixante-dix ans. Il laissa, par son testament, 100 livres sterl. à la Société royale, pour fonder des leçons d'anatomie et de chimie.—Son fils, David-Erskine BAKER, réunissait beaucoup d'esprit et de savoir à un caractère inconsidéré. Il était marchand de profession; mais, beaucoup plus occupé de littérature que de son commerce, on peut croire qu'il ne fit pas fortune. On a de lui des poésies imprimées dans divers recueils, et un ouvrage intitulé le *Vade mecum du théâtre* (*The companion to the playhouse*), 2 vol. in-12, 1764, et qu'un autre auteur a perfectionné et étendu depuis, et fait réimprimer sous le titre de *Biographia dramatica*. X—s.

BAKEWELL (ROBERT), célèbre fermier anglais, né en 1726, à Dishley, dans le Leicestershire, s'occupa de l'amélioration des bestiaux, et voyagea pour cet objet en Angleterre, en Irlande et en Hollande. Ses essais furent si heureux, que le troupeau de Dishley se faisait remarquer entre tous ceux de l'Angleterre. Bakewell retira d'un seul de ses béliers, pendant le temps de la monte, le produit surprenant de 1200 guinées. La race de son troupeau se reconnaît à la délicatesse des os et de la chair, à la légèreté des intestins et à une disposition à l'assoupissement. Bakewell mourut en 1795 (*Voy. Domestical Encyclop.*, Londres, 1802, tome I, pag. 160, pour la méthode d'engrais suivie par Bakewell.) B—n j.

BAKHTICHUA, fut, comme son père, directeur de l'hôpital de Djundy-Chapour, et attaché aux khalyfes arabes. Le premier prince qu'il servit fut Hady. Ce khalyfe, attaqué d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes, fit venir près de lui Bakhtichua,

et prit une telle confiance dans ses talents, qu'il crut dès-lors pouvoir passer de ses autres médecins, et o donna leur mort; mais Bakhtichua en bon confrère, prévint l'exécution de cet ordre, en empoisonnant le khalyfe. La mère de Haroun, successeur de Hady, ayant pris en haine Bakhtichua, il fut forcé de retourner à Djundy-Chapour. La médecine fut toujours, chez les Arabes, la route la plus sûre pour parvenir près des princes et la disgrâce d'un homme habile dans cet art ne put jamais être de longue durée. Haroun ayant été attaqué d'une forte maladie, Bakhtichua revint à cour, et resta près de ce prince, dont sut gagner les bonnes grâces. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Il est auteur de quelques *Traité de Médecine*. — GABRIEL, son fils, n'acquies pas moins de célébrité que lui (*Voy. GABRIEL*). — Un autre BAKHTICHUA, fils de ce Gabriel, remplaça son père en 213 de l'hégire (828 de J.-C.) dans la charge de médecin de M. mouh, eut beaucoup de réputation d'ennemis, dont les intrigues furent plus d'une fois couronnées de succès principalement sous le khalyfat de Watek. Ce prince, ou trompé sur compte de Bakhtichua, ou peut-être dans le désir de s'approprier ses immenses richesses, les fit confisquer, exila Bakhtichua dans le Derben. Frappé d'une maladie mortelle, il rappela, mais trop tard : ce prince mourut avant son arrivée. Sous le khalyfat de Motewekkel, Bakhtichua fut réintégré dans ses biens et ses charges pour n'en jouir que peu de temps; car sa maison était devenue le but de tous les traits de l'envie et de la calomnie, et ses grands biens, fruit de ses longs services, étaient un appât bien flatteur pour des princes aussi capricieux qu'ava-

et tyranniques : aussi la vie de Bakhtichua ne présente-t-elle qu'une suite non interrompue de faveurs et de disgrâces. Il mourut en séfer 256 de l'hégire (janvier 870). J—N.

BAKHUYSEN (LUDOLPHE), peintre, né à Embden, en 1631, montra dans sa jeunesse des dispositions singulières pour l'écriture. Après avoir travaillé jusqu'à dix-huit ans chez son père, secrétaire des États, il fut placé dans une maison de commerce à Amsterdam. Ce fut là qu'il commença, sans le secours d'aucun maître, à dessiner à la plume les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Encouragé par le succès de ses premiers essais, il entra dans la carrière de la peinture, et prit des leçons de Van Everdingen; à force de travail, et en fréquentant les ateliers des meilleurs peintres, il parvint à une grande habileté; mais ce qui contribua le plus à ses progrès, ce fut le zèle qu'il mit à étudier la nature. Pour mieux se pénétrer de ses effets extraordinaires, il ne craignait pas de s'exposer aux plus grands dangers. Monté sur une frêle barque, il allait, à l'approche des temps orageux, observer de sang-froid le mouvement des vagues, leur choc impétueux contre les rochers, l'agitation et la tourmente des vaisseaux, et les sillonnements des éclairs et de la foudre : souvent les matelots effrayés le ramenaient à terre, malgré ses instances; alors courant chez lui, sans se distraire, sans parler à personne, il se hâtait de peindre les esquisses qu'il venait de tracer, et en rendait tous les détails avec une admirable exactitude. Un zèle si courageux a valu à Bakhuysen le premier rang parmi les peintres de marine. Ses ouvrages furent très-recherchés, et plusieurs souverains honorèrent son atelier de leur visite; le czar Pierre voulut même suivre ses le-

çons. Les bourgmestres d'Amsterdam lui commandèrent une grande *Marine* qu'ils payèrent 1300 florins, et l'envoyèrent à Louis XIV, en 1665. Le Musée Napoléon possède ce beau tableau, ainsi que sept autres *Marine* du même auteur, parmi lesquelles on distingue une *Vue d'Amsterdam*, et celle d'une *Mer houleuse, à l'entrée d'un port*. Toutes les productions de ce maître sont d'une extrême vérité. « Sa couleur, dit Descamps, est excel-
» lente, et sa touche très-propre à
» imiter les eaux et leur agitation
» ses ciels sont légers et variés à l'in-
» fini; en un mot, c'est un peintre dont
» les ouvrages seront estimés en tout
» temps, comme ils le furent pendant
» sa vie. » Bakhuysen cultivait aussi la poésie, et il trouvait encore le temps d'enseigner l'écriture; il inventa même des méthodes pour fixer les principes de cet art. Ses rares talents et ses mœurs douces lui concilièrent l'amitié des gens de lettres, des artistes et de hommes de son temps les plus recommandables. Sa gaieté et sa force d'âme ne l'abandonnèrent point dans les longues souffrances qui terminèrent ses jours, en 1709, à l'âge de soixante dix-huit ans. V—T.

BAKHTIAR. V. AZZ-EDDAULAH.

BAKKER (PIETTER HUYSINGA), poète hollandais, né en 1715, à Amsterdam, et mort dans la même ville le 22 oct. 1801, fut l'ami de l'historien Wagenaar qui avait épousé sa sœur. Il survécut à cet homme célèbre, et publia une notice sur sa vie. Les poésies de Bakker, sur divers sujets, forment 3 vol. in-8°, où l'on remarque un poème estimé, sur l'inondation de 1740. Ses *Satires contre les Anglais* ont été imprimées séparément, en un vol. in-4°. On y trouve de la chaleur et de la véhémence, quoique l'auteur fût âgé de 82 ans, quand il les con-

posa. Il était membre de l'académie de Leyde, et il a fait insérer dans le 51^e. volume des *Mémoires* de cette société, une *Dissertation* très-savante sur la versification ancienne et moderne des Hollandais. V. W.

BALAAM, fameux devin d'Aram, dans la Mésopotamie. Lorsque les Israélites, après avoir erré pendant quarante ans dans le désert, furent arrivés sur les bords du Jourdain, Balac, roi de Moab, essaya de leur approche, envoya chercher Balaam pour maudire ce peuple, et lui indiquer les moyens de l'éloigner de ses états. Balaam ayant consulté le Seigneur, en reçut la défense de se rendre à l'invitation de Balac, et surtout de maudire les enfants d'Israël. De nouveaux députés, plus qualifiés que les premiers, et chargés de promesses plus magnifiques, allèrent le presser encore de satisfaire leur roi. Balaam, excité par l'appât des riches présents qui devaient être le prix de sa complaisance, consulta de nouveau le Seigneur pour tâcher d'en avoir une réponse plus favorable. Il lui fut en effet permis de suivre les envoyés de Moab, mais sous la condition de ne faire que ce qui lui serait ordonné de la part du Seigneur. Il partit aussitôt, bien résolu, dans le fond de son cœur, d'entrer dans les vues de Balac. « L'ange du Seigneur, dit l'Écriture, invisible pour lui, mais très-visible pour l'ânesse sur laquelle il était monté, se présente sur le chemin, un glaive nu à la main; l'ânesse effrayée se jette à travers champs; ramenée dans un sentier étroit, où elle retrouve le même obstacle, elle s'agite sous les coups de Balaam, lui froisse la cuisse contre un mur, et s'abat sous lui. Il s'établit alors une lutte très-vive entre l'animal et son maître: Dieu donne la parole au premier, qui se plaint

fortement au dernier des mauvais traitements dont il l'accable. Au milieu de ce combat, l'ange se rend visible à Balaam, qui se prosterne à ses pieds, en reçoit des reproches sur motif secret et intéressé de son voyage, et obtient enfin la permission de le continuer, après que l'ange lui renouvela, pour la troisième fois, l'ordre de n'exécuter que ce que le Seigneur lui commandera. Balac alla au-devant de lui jusque sur les confins de son royaume; il le conduisit sur la montagne de Phasga, consacrée à Baal, d'où l'on découvrait une partie du camp d'Israël. Balaam, espérant toujours tirer du Seigneur une réponse conforme à son avidité, dressa des autels, offrit des holocaustes, et se retira à l'écart pour le consulter encore et n'en reçut jamais que le même oracle. Ce fut alors qu'il commença à prononcer, en présence de Balac et des grands de sa cour, cette magnifique prophétie, sur la destinée glorieuse du peuple de Dieu. Balac, étonné de l'entendre donner des bénédictions au lieu de malédictions, et voyant que ceux qu'il voulait faire maudire, étaient au contraire bénis, se conduisit sur un autre endroit de la montagne, dans l'espoir d'en tirer enfin une réponse plus favorable. Balaam a beau renouveler et multiplier ses sacrifices, le Seigneur le presse encore plus fortement de combler les Israélites de bénédictions, et de lancer ses malédictions sur leurs ennemis. Ses holocaustes, répétés sur la montagne de Phogor, où Balac le conduisit encore, ne lui réussirent pas mieux; il ne s'y borna pas à prédire les victoires des Israélites sur les nations qui voudraient s'opposer à leur établissement dans la terre de Canaan, mais il vit dans le lointain le Messie sous l'emblème de l'étoile sortie de Jacob, pour annoncer le divin libérateur, le rejeton qui s'élèvera du milieu

pour frapper tous les peuples
utilité, le *dominateur* enfin
a soumettre toutes les nations
pire spirituel. Balac furieux
Balaam sans récompense, et
ors que celui-ci lui donna le
'envoyer des filles moabites et
es dans le camp des Israélites
corrompre et les porter à
e, afin d'irriter le Seigneur
ux : ce perfide conseil n'eut
p de succès. Quelque temps
alaam fut tué par les Hébreux
ix des Madianites. » Cette his-
de l'an du monde 2515, et
, 1489. La prophétie qu'elle
offre une multitude d'évène-
ii, vu l'extrême concision du
style figuré dans lequel ils
poncés, les variantes du texte
, et la différence des versions,
rent enveloppés de certains
qui en rendent l'explication
sans en affecter la substance.

T—D.

AGNY. Voy. MONTLUC.

AMIO, ou BALAMY (FERDI-
médecin du pape Léon X,
à la pratique de la médecine
naissances dans les langues
et latine et cultivait aussi la
Dans la science, il n'a d'autre
le nos jours que comme tra-
de Galien ; il fit une version
plusieurs opuscules du méde-
Pergame, savoir : *De cibis*
mali succi, Lugd., 1555,
Galenii liber de ossibus, ad
, Valentini, 1555, in-8° ;
curti ad Mœnum, 1630, in-fol.,
remarques de G. Hoffmann :
ad corporis nostri constitu-
De bonâ valetudine ; De hi-
us, cucurbitula, cutis inci-
t scarificatione, Rostochii,
in - 8°. Ils ont été réunis
dition de Galien, publiée à

Venise, chez les Juntas, en 1586,
in-fol. C. et A.

BALIAS. Voy. ALEXANDRE BALAS.

BALASSA (VALENTIN), comte
Hongrois, qui se distingua dans la
carrière des armes et dans celle des
lettres. Il faisait des vers en latin et
en hongrois avec autant de facilité que
d'élégance ; et le recueil de ses poésies
a été imprimé plusieurs fois à Leuts-
chau et à Debresin ; Iloràng lui a
consacré un article dans son recueil
biographique, intitulé *Memoria Hun-*
garorum, etc. C—AU.

BALBES, nom générique de la
première famille ou tribu de la répu-
blique de Quiers, fondée, ont dit quel-
ques antiquaires, vers la fin du 6^e.
siècle, par le romain Balbus, et ré-
tablie par les Balbes, qui se préten-
dirent ses descendants, lorsque le pou-
voir des empereurs d'Occident déclina
dans cette Italie, où Charlemagne avait
tout subjugué. Cette république, quoi
qu'il faille croire de son origine, de-
vint insensiblement assez florissante
pour compter sous sa domination plus
de quarante villes ou châteaux, et pour
voir son alliance recherchée par les
républiques de Gênes et de Venise, la
maison de Savoie et autres puissances
principales d'Italie. L'ambition des
souverains du Montferrat lui suscita
des guerres fréquentes. Les Balbes
la défendirent long-temps par leurs
armes victorieuses, et par une chaîne
de forteresses signalées dans le pays
sous le nom de *Tours des Balbes*.
Attaqués vers le milieu du 12^e. siècle
par Frédéric Barberousse, qui venait
venger le marquis de Montferrat son
parent, ils ne purent soutenir à eux
seuls une lutte trop inégale ; les tours
furent démolies, le territoire de la
république ravagé, la capitale livrée
aux flammes ; mais il restait au peu-
ple son courage et celui de ses

chefs. La querelle des Guelphes et des Gibelins, dont les premières étincelles s'étaient montrées en 1140, mit toute l'Italie en feu, lorsque Frédéric eut créé le schisme de 1159, en se déclarant le protecteur de l'antipape Victor IV, et lorsque, dépouillant de tous leurs privilèges les villes qu'il ne détruisait pas, il eut tout à la fois alarmé la conscience des peuples, et ulcéré leur patriotisme. Impatients de venger leur patrie, et habiles à en saisir les occasions, les Balbes entraînèrent sous leurs drapeaux tout ce que la population dispersée de leur république avait de citoyens en état de porter les armes; se joignirent partout et à la faction des Guelphes, et aux insurrections des Milanais, et aux confédérés de la ligue de Vérone; se signalèrent enfin dans cette journée mémorable de Lignano (29 mai 1176), où la bravoure de Frédéric fut aussi malheureuse que sa cause était injuste. L'empereur vaincu, son armée entière détruite, et le schisme éteint, les Balbes furent reçus en libérateurs dans l'enceinte de Quiers, qu'on vit bientôt renaître de ses ruines. Alors, une espèce de fédéralisme lia cette république, celle de Testone, et plusieurs autres. Elles se garantirent entre elles leur indépendance, eurent l'empereur d'Occident pour protecteur, et arrêtèrent que, dans les crises périlleuses, des podestats, revêtus d'une dictature absolue, seraient mis à la tête de chaque état; mais que le podestat d'une république serait toujours pris parmi les citoyens d'une autre, dans la crainte que, choisi dans sa propre patrie, il n'eût trop de moyens de l'asservir. Ainsi les Balbes, souvent podestats dans la république de Testone, ne le furent jamais dans celle de Quiers, et cette dernière cependant, en mémoire de leurs servi-

ces, leur conserva le droit de choisir eux-mêmes le président de la république : eux, de leur côté, firent observer la paix aux confédérés, à défaut de l'un contre les agresseurs, et à les défendre tous contre les vrais de Montferrat, qui fut signifié par le calendrier d'Auguste, punirent sévèrement les villes pour l'avoir violé, et leurs co-états : mais au dehors, les citoyens furent turbulents, et conçurent de l'ombrage même que leur avaient les libérateurs. Les six républiques dites d'*Albergue*, jointes après les Balbes, ceux-ci la prééminence de toutes parts, mais le nombre comme les Balbes conclurent en 1220, une ligue offensive, s'engagèrent à reconstruire et châteaux forts, à les diviser, comme appartenant à tous, à faire en commun pour des Restés vainqueurs, sans de combats pour la ruption, ils accordèrent une longue trêve, signé le dernier jour cent huit Balbes, branches, toutes jointes. Les jalousies commencèrent en 1230, nimosité que jamais près de succomber, qui déchiraient soit se donner à un seul de pouvoir les grands, et pas assez de peuples. Les Balbes

BAL

avoir des prétentions pour eux-mêmes, crurent mieux servir leur pays en faisant appeler la maison de Savoie, à laquelle ils appartenaient par plusieurs alliances, et ils signèrent les premiers l'acte par lequel, en 1347, la république, les nobles et le peuple de Quiers choisirent volontairement pour leurs souverains Amé ou Anédée de Savoie, dit *le Comte vert*, et Jacques de Savoie, prince d'Achaïe et de Morée, son cousin. Il fut stipulé que l'état de Quiers continuerait à se gouverner suivant ses us et coutumes; qu'il conserverait le droit de battre monnaie, et de donner l'investiture de ses fiefs; que quatre *sages de guerre*, élus dans les maisons d'Albergue, seraient associés au représentant du prince dans l'exercice de l'autorité, mais que *le premier sage* serait toujours un Balbe, élu par les seuls suffrages de sa famille; qu'enfin, aucun acte n'aurait force de loi, sans avoir été scellé de cinq sceaux différents, le premier des princes de Savoie, le second du peuple, le troisième de la maison Balbe seule, le quatrième des six maisons d'Albergue réunies, et le cinquième de la ville. La paix ne fut pas encore solidement établie. Après quelques disputes, dont les évêques de Turin furent médiateurs en 1376 et 77, toutes les factions, qui enviaient les Balbes, conspirèrent encore pour abaisser leur pouvoir, et leur contestèrent le droit de sceller les lois de leur sceau particulier. Le prince d'Achaïe vint lui-même à Quiers, accompagné de son chancelier, pour juger ce grand procès. «Après avoir entendu, d'une part, les recteurs du peuple, les sages du gouvernement et les syndics des communes; de l'autre, les nobles seigneurs Balbes,» il prononça, le 1^{er} mars 1394, ce jugement emphatique : «ATTENDU

BAL

» que lesdits seigneurs Balbes » joui de ce droit de sceau depuis » de siècles, que l'époque à laquelle » a commencé est sortie de la mémoire des hommes, nous devons le » maintenir, et les y maintenons à perpétuité, sous la charge qu'ils devront naître et tenir ce privilège de la » et des communes de Quiers. » Quoique favorable que parût être pour Balbes cet arrêt, ils y virent le premier signe de leur décadence, puisqu'on les forçait à tenir désormais le peuple ce qu'ils avaient prétendu que-là ne tenir que d'eux-mêmes. L'abaissement fut consommé soixante ans après, et il le fut par cela même qui semblait devoir les relever. Valentine et Aymonette Visconti, l'une l'autre et l'autre nièce de Galéas, duc de Milan, ayant été mariées, la première Louis d'Orléans, frère de Charles roi de France; la seconde, à Louis Berton, chef de la seconde branche Balbes, qui, d'un autre côté, s'était étroitement lié avec la république de Venise et son doge, Michel Zeno, seulement les rivaux ordinaires Balbes sentirent toutes leurs vieilles jalousies se réveiller; mais les princes de Savoie eux-mêmes soupçonnèrent dans les appuis que s'était ménagés Louis de Berton, des projets d'ambition dont leur maison avait à se préoccuper. Les Balbes, cependant, parvinrent encore à faire reconnaître et confirmer encore une fois leurs droits par délibération de tous les ordres de la république, assemblés le 31 janvier 1422; mais, saisissant le prétexte d'une nouvelle contestation, élevée entre eux et les autres seigneurs d'Albergue, en 1455, Louis II, duc de Savoie, qui venait de marier sa fille au dauphin de France, donna aux fondateurs de Quiers des derniers restes de leur antique puissance, et

in-8°.; réimprimé, ibid, 1600, in-8°. Cette relation a été aussi insérée par les frères De Bry, dans la septième partie de leur *Recueil de Voyages aux Indes orientales*, imprimée à Francfort, par Wolfgang Richter, 1606, et dont le titre porte que cette partie contient, après une première narration, qui est celle de Spilberg, *Alteram novem annorum à Casparo Balby, gemmario Veneto, anno 1579, ex Alepo Babyloniam versus, et inde porro ad regnum Pegu usque continuatam.* G—É.

BALBI (DOMINIQUE), auteur vénitien, florissait vers la fin du 17^e. siècle. On a de lui divers opuscules : I. *lo Sfortunato paziente, operetta morale*, en prose, avec des ariettes en musique, représenté à Venise sur la place St.-Marc, et imprimé ibid, 1667, in-12 ; II. *il Castigamatti, ovvero quaderni morali, in lingua Veneziana*, Venise, 1668, 1683 et 1695, in-12 ; ce sont dix capitoli en octaves, sur des sujets de morale chrétienne ; III. *el Pantalon burlao, commedia, con alcune composizioni accademiche in prosa e in rima ad essa concernenti*, etc., 1673, in-12 ; IV. *il Ligamatti, cioè raccolte morali in lingua Veneziana, estese in quaderni*, Venise, 1675, in-12 ; V. *il primo Zanne, Disgraziato mezzano de' Matrimoni, commedia in prosa*, Venise, 1677, in-12 ; VI. *il secondo Zanne, detto Bagattino, favorito da amore*, Venise, 1678, 1696, in-12 ; VII. *il Cacciatore insidiato nel valore e insidiato nella vita e nell'onore, tragi-commedia in prosa*, Venise, 1680, in-12.

G—É.

BALBIN (DÉCIUS CÉLIUS), sénateur d'une naissance illustre, fut deux fois consul, et eut l'administration de plusieurs provinces de l'empire. Le

sénat le fit empereur, conjointement avec Maxime, pour les opposer à tyran Maximin. Balbin ne fut jamais grand homme de guerre. Pendant l'absence de Maxime, une sédition eut lieu dans Rome, entre les prétoriens et le peuple, et fut marquée par les plus terribles excès ; l'empereur ne put parvenir à l'apaiser : il fut même insulté. Le tumulte ne cessa que quand il fit voir au peuple Gordien enfant revêtu de la pourpre, suspendu au col d'un homme d'une taille très-haute. Maximin, à qui Maxime faisait guerre, fut vaincu, et périt par les mains des siens. Balbin, dont il avait été la terreur, fit éclater sa joie par une hécatombe. Il gouvernait, ainsi qu'avec Maxime, avec une grande sagesse, la satisfaction du sénat et du peuple. Mais les troupes qui avaient fait Maximin empereur le regrettaient. Maximin marcha contre les Parthes, et Balbin contre les Germains. Il y avait entre eux une mésintelligence secrète qui perçait assez. Les soldats y virent un moyen de pouvoir se débarrasser de tous deux. En ayant trouvé l'occasion, ils se jetèrent sur les deux princes, les dépouillèrent de leurs habits impériaux, les accablèrent d'outrages et de coups, et voulurent les traîner à leur camp ; mais informés que les Germains venaient à leurs secours, ils les tuèrent et les laissèrent au milieu du chemin. Ainsi périt, en 238, Balbin après un an de règne : il était distingué par ses mœurs douces, son éloquence et son talent pour la poésie. Q—R—

BALBINUS (ALÖYSIUS BOLLAUS), laborieux jésuite, né à Kœnigsgratz, en 1611, mort en 1689 à Prague, où il était professeur de rhétorique et préfet des écoles et des congrégations de la Vierge, s'était occupé toute sa vie à faire des recherches sur l'histoire de Bohême. Le premi-

ses veilles fut *Epitome historiarum Bohemicarum*, etc., Prague, in-folio. Cet ouvrage fut suivi de *scellanea historica regni Bohemae*, etc., Prague, 1679-87, in-fol. L'auteur croyait pousser son travail jusqu'à vingt volumes : mais la mort l'arrêta au bout de six : il y traite de l'histoire naturelle des peuples, de la topographie, de la géologie, etc., de l'économie. Les uns lui trouvent trop de subtilité, les autres disent qu'il est court ; mais tous conviennent que c'est un ouvrage essentiel pour l'histoire de ce pays. On a encore de Balboa quelques poésies latines.

T—D.

BALBOA (VASCO NUÑEZ DE), en Espagne vers l'année 1475. Sa jeunesse fut orageuse. Après avoir perdu sa fortune, il résolut d'aller chercher dans le Nouveau-Monde ; il partit avec Magna Bastidas dans son propre navire à la côte de Paria. De retour en Espagne, il contracta des dettes énormes, et ne put échapper à ses créanciers qu'en se faisant porter sur un brancard à bord d'un bâtiment qui venait de voile pour les Indes occidentales. Enciso, qui le commandait, irrité par la conduite du jeune Castillan, refusa de le punir, en l'abandonnant sur une île déserte ; mais les talents militaires de Balboa lui méritèrent sa grâce. Son premier exploit, en 1499, dans le Darien, où il avait suivi Enciso et son équipage, naufragé dans le golfe d'Uraba, fut une victoire complète sur cinq cents Indiens. Cette victoire le fit élever au grade de capitaine par ses associés. Son premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de charger Enciso de fonctions graves, et d'obtenir son pardon, ainsi que la confiscation de ses biens. Cet abus d'auto-

rité fut dans la suite, sinon la cause, du moins le prétexte de la ruine de Balboa. Ce fut alors qu'à la tête des Espagnols, il devint la terreur de cette contrée, et qu'il la rançonna tellement, que le *quint* du roi se monta en peu de temps à cent mille écus. Dans une de ses courses, deux de ses soldats se disputèrent si vivement, pour le partage d'une petite quantité d'or, qu'ils furent tués sur le point d'en venir aux mains. « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose, leur dit un jeune Cacique qui était présent ? Si l'amour de ce métal vous fait troubler la tranquillité de nos contrées, je vous conduirai sur les bords d'un autre océan, dans un pays où il abonde, et où il sert aux plus vils ustensiles. » On pense bien que sa proposition fut acceptée. Balboa, à la tête de cent quatre-vingt-dix hommes et de mille Indiens, partit le 1^{er} septembre 1513 pour la découverte de cette contrée riche et fortunée. Après une marche pénible de vingt-cinq jours, il parvint au sommet d'une haute montagne, d'où le grand océan, avec son horizon sans bornes, s'offrit à ses regards. À la vue de cet admirable spectacle, qu'aucun Européen n'avait jusqu'alors contemplé, Balboa transporté s'agenouilla ; et remercia le ciel de lui avoir réservé une si magnifique découverte. Alors, s'avancant tout armé vers cet océan, et y entrant jusqu'à la ceinture, en présence des Castillans et des Indiens qui bordaient le rivage : « Je prends possession, dit-il, de cette mer nouvelle, au nom de la couronne de Castille, et mon épée saura lui en conserver le domaine. » Balboa recueillit ensuite des renseignements sur le vaste empire du Pérou, et reconnut que ses forces étaient insuffisantes pour l'attaquer. Il revint dans le Darien, après une absence de quatre mois,

chargé d'or et de perles. Quelle fut sa surprise, d'y trouver un nouveau gouverneur, Pedrarias, auquel Ferdinand lui ordonnait d'obéir ! Cette ingratitude d'un roi, dont Balboa venait d'agrandir les domaines, aurait pu porter tout autre que lui à la révolte : il donna l'exemple de la soumission. L'année suivante, Ferdinand répara ses torts, en le créant adelantado de la mer du Sud, et en lui donnant un pouvoir égal à celui de Pedrarias ; mais la haine de cet homme cruel poursuivait un rival dont les talents l'offusquaient ; et, quoiqu'après un feint accommodement, il lui eût donné sa fille en mariage, il finit par lui faire faire son procès, sous prétexte d'insubordination envers En-ciso, son ancien commandant. On joignit même à cette accusation, celle de manque de fidélité envers le roi, et de révolte contre le gouverneur. Balboa fut condamné à mort ; et, malgré les instantes prières de toute la colonie et des juges eux-mêmes, il eut la tête tranchée, à Santa-Maria, en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt le meilleur officier qu'eut alors le roi d'Espagne, celui qui aurait devancé Pizarre dans la découverte du Pérou, et sous lequel se forma ce fameux conquérant.

R—L.

BALBUENA (BERNARD DE), né à Va'depeñas, dans le diocèse de Tolède, fut évêque de Porto-Ricco, en Amérique, depuis 1620 jusqu'en 1627, année que l'on croit être celle de sa mort. On a de lui : I. *Grandeza Mexicana*, 1604, in-8°. ; II. *Siglo de oro en las selvas de Eriphile*, Madrid, 1608, in-8°. Cet ouvrage est composé de dix églogues ; III. *El Bernardo, o victoria de Roncesvalles*, poème héroïque, Madrid, 1624, in-4°. Nicolas Antonio loue dans cet ouvrage l'invention, la majesté de la

versification, la richesse des comparaisons, l'élégance et l'exactitude des descriptions, et se plaint de ce qu'il a peu de lecteurs. A. B—T.

BALBUS (LUCRUS CORNELIUS), originaire d'Espagne et d'un sang illustre, naquit à Cadix. La faveur de Jules César, auquel il s'attacha, d'importantes fonctions qu'il eut à remplir, le firent arriver à la considération et à la fortune. Pompée lui fit obtenir, ainsi qu'à Balbus son oncle, le droit de bourgeoisie romain. Vers la fin de l'année 733 de Rome étant proconsul, Balbus défait les Garamantes, peuple d'Afrique inconnu aux Romains, et fit la conquête entière de leur pays. Auguste lui accorda l'honneur du triomphe. La pompe que le vainqueur y étala ne fut pas un spectacle plus nouveau que le triomphateur même : c'était le premier étranger de naissance, qu'on voyait dans Rome, honoré du triomphe. Balbus entra dans les vues de magnificence de l'empereur pour la capitale ; il construisit à ses frais un théâtre qui portait son nom. Suivant Strabon, il bâtit pour ses compatriotes, auprès de l'ancienne Cadix, une ville plus considérable, avec un arsenal pour la marine. Un historien dit qu'il laissa en mourant des richesses si considérables, qu'il crut pouvoir léguer au peuple romain vingt-cinq deniers par tête (un peu plus de huit sols de notre monnaie). — D'autres personnages du même nom ont joué un rôle peu important dans l'histoire romaine. Q—R—Y.

BALCHEN (JEAN), amiral anglais, né en 1669, entra de bonne heure dans la marine, et parvint successivement au commandement d'un vaisseau. Il se distingua dans la Méditerranée, sous George Byng. En 1734, il fut fait amiral, et en 1745, gouverneur de Greenwich



BAL

es, il vint avec une escadre de sir Ch. Hardy, qui était le Tage, avec une flotte. Ayant rempli sa mission, voile pour l'Angleterre ; olente tempête étant sur- vaisseau , la *Victoire*, et ge périrent près de Jersey, 744. Un monument a été l'abbaye de Westminster, ver le souvenir de ce triste

B—A 1^{re}.

SSARI (JOSERA), profes- oire naturelle à Sienne, . siècle, obtint le prix que des sciences physiques sé, pour *déterminer les l'incombustibilité de l'a-* fut lui qui démontra le e la craie est une espèce de ublic à Sienne, en 1750, ations sur les sources de e, qu'il avait trouvées sur- e carbonate de chaux , osent assez promptement. ce dépôt dans des moules rrit, et l'on forme par ce Toscane, de jolis bas-re- ont l'apparence d'albâtre

C. G.

YA (ALONZO-GONZALEZ), ortugal en 1434, par ordre Henri, pour continuer la nce de la côte occidentale ilianez l'accompagna dans e avec laquelle, deux ans , il avait doublé le cap Boja- es premiers navires, expé- prince Henri, avaient fait te en 1415. Baldaya et Gi- ncèrent jusqu'à trente lieues cap de Bojador, et s'arrê- rt qu'ils nommèrent *Angra* s. L'année suivante, 1435, ent leur navigation vingt- s plus loin, et revinrent en ès avoir reconnu le port,

BAL

265

qui, en 1440, a été nommé *Puerto de Cavallero*, par Antoine Gonzalez.

R—L.

BALDE DE UBALDIS (PIERRE), ju- risconsulte fameux dans le 14^e. siècle, né à Pérouse, d'un médecin de réputa- tion, nommé François *degli Ubaldi*, manifesta de bonne heure des talents pour l'étude du droit, qu'il apprit sous le célèbre Barthole, dont il devint ensuite l'émule. Il professa d'abord à Pérouse, sa patrie, où il eut pour écolier Pierre de Beaufort, depuis pape, sous le nom de *Grégoire XI*, ensuite à Padoue, puis à Pavie. Il fut attiré dans cette dernière ville par Galéas Visconti, qui cherchait à don- ner du lustre à son académie, en y appelant des professeurs célèbres. Comme Balde avait une taille peu avantageuse, on s'écria, la première fois qu'il y parut : *Minuit præsentia famam*; à quoi il répondit, sans se déconcerter : *Augebit cætera virtus*. On oublia bientôt sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talents ; il mit le comble à sa réputation par une su- périeurité marquée sur ses rivaux, et acquit de grandes richesses par ses consultations. Il mourut le 28 avril 1400, âgé de soixante-seize ans, des suites de la morsure d'un chien enragé, après avoir recommandé qu'on l'en- terrât en habit de cordelier. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in- fol. On y trouve des choses singulières, puériles et contradictoires, des asser- tions dépourvues d'autorité ; il est quel- quefois superficiel sur ce qui demande- rait d'être approfondi ; prolix et minu- tieux sur des choses inutiles ; peu scrupuleux sur les principes, et ac- commodant ses décisions au temps, aux circonstances et aux personnes : c'est-là la source des contradictions qu'on trouve dans ses ouvrages, qui sont d'ailleurs, comme tous ceux de

ses contemporains, écrits sans méthode et sans le moindre goût. — Il avait deux frères, tous les deux savants dans le droit, Pierre et Ange degli UBALDI; celui-ci, qui mourut à Florence, vers 1425, le même jour que lui, et qui a composé plusieurs gros volumes, passait pour avoir plus de justesse dans l'esprit. Il laissa deux fils, qui se firent aussi une grande réputation dans la même carrière; l'aîné, appelé *Zénobius*, fut évêque de Tiphérne. T—D.

BALDE (JACQUES), jésuite, né à Ensisheim, en 1603, fut prédicateur à la cour de Bavière, et un des poètes latins les plus élégants du 17^e. siècle. Un de ses poèmes, en vers élégiaques, intitulé : *Urania victrix*, Munich, 1665, in-8^o, plut tellement à Alexandre VII, que ce pape fit présent à l'auteur d'une médaille d'or. Au reste, autant Balde avait de succès dans la poésie latine, autant il était mauvais poète quand il essayait d'écrire dans sa langue. Il mourut à Neubourg, le 9 août 1668. On a un recueil de ses poésies, imprimé à Cologne, 1660, 4 tom. en 2 vol. in-12, contenant, le 1^{er}., ses Odes en 4 livres, un livre d'Épodes, et ses Sylves; le 2^e., ses poésies héroïques; le 3^e., ses satires; le 4^e., ses poésies diverses. Cette édition est remplie de fautes. Jean-Conrad Orellius a donné une édition des poésies choisies de Balde, avec des notes, Turin, 1805, in-8^o. — Un autre BALDE (BALDEUS), fut missionnaire dans l'île de Ceylan, puis, à son retour en Europe, pasteur à Beervliet. On a de lui une description de l'île de Ceylan, et des côtes de Malabar et de Coromandel, insérée dans la *Collection de Voyages*, publiée en 12 vol. in-fol., à Amsterdam, en 1670-1685. G—T.

BALDELLI (FRANÇOIS), littérateur italien qui s'est rendu célèbre

par un grand nombre de traductions très-estimées d'anciens auteurs grecs et d'auteurs latins, tant anciens que modernes, était de Cortone, et florissait dans la seconde moitié du 16^e siècle. Il fut aussi poète, ou du moins il écrivit en vers, tant dans le genre sérieux que dans le genre badin et plaisant (*giocosco*). Mais il était surtout très-savant dans les langues grecque et latine, et dans sa propre langue. Il a publié les traductions suivantes : I. Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane*, etc., avec l'*Apologie d'Ésèbe de Césarée contre Hiéroclès*, qui comparait Apollonius à J.-C., Florence, 1549, in-8^o. Il est à remarquer que cet ouvrage de Philostrate parut traduit la même année, à Venise, par J.-Bernard Gualandi, florentin, in-8^o, et ibidem, par Louis Dole, aussi in-8^o. II. Dion Cassius de Nicée, *Histoire romaine*, Venise, 156 in-4^o, et réimprimé plusieurs fois. III. Diodore de Sicile, *Histoire*, et *Bibliothèque historique*, etc., Venise, 2 vol. in-4^o, le premier en 157, le second en 1575. Cette traduction et la précédente sont les deux plus estimées de Baldelli. IV. Flavius Josèphe, vol. 1^{er}. *Antiquités judaïques*, Venise, 1581 et 1583, in-4^o; vol. 2. *De la guerre des juifs contre Aprien*, etc., Venise, 1581, in-4^o; V. *les Commentaires de Jules César*, Venise, 1554, in-8^o; revus, corrigés et améliorés, ibid., 1557 et 1558, réimprimés plusieurs fois, et surtout ibid., 1575, in-4^o. Cette dernière édition ne porte point le nom de traducteur; le célèbre architecte André Palladio l'enrichit d'une longue préface sur l'art militaire des anciens et de plusieurs planches gravées sur cuivre, dessinées, pour la plus grande partie, par ses deux fils, Léonidas et Horace, mais qu'il fut obligé de ter-

à-même, lorsqu'il les eut perdus, les deux en moins de trois ans. Ces circonstances donnent à l'édition un prix particulier. Il en est deux autres éditions, avec les planches, *ibid.*, 1618 et 1619, et une dernière en 1737, aussi en VI. Polydore Virgile, *Dialectice Venise*, 1550, in-8°; *Des inventions des choses*, Florence, 1587, in-4°; VII. *Abrégé de l'histoire romaine, depuis la mort de Numa jusqu'à Justin III*, écrite par Pomponio Leto, suivie de *Traité des Magistratures, des Offices et Lois des Romains*, 1549, in-8°; VIII. *De la conversion des chrétiens contre les barbares et le recouvrement des lieux sacrés* en latin par Benoît Accolti, 1549, in-8°. Ces deux dernières traductions, les premières de ce genre, n'ayant jamais été réimprimées, sont fort rares. IX. *De la conversion des princes chrétiens contre les infidèles*, pour le même sujet, en latin par le moine Robert, 1552, in-8°. Cette trad. est très-rare, sans doute, pour la France. On ne connaît de lui que quatre *Sonnets*; il a aussi écrit *l'Ortolo*, en tercets ou *terza rima*, le livre second des *Rime* de Pétrarque, du Berni, du Casa, etc., 1603, in-12. G—É.
 BÉRIC, ou BAUDRY, évêque de Meun-sur-Loire, né vers le milieu du 11^e. siècle, fut de très-jeune étude à Angers, dont l'école était célèbre. Il embrassa la vie monastique à Bourgneil, en Anjou, où il fut abbé en 1079. Son goût, son talent, pour la poésie, sa relation avec tous les beaux esprits de son temps; mais sa passion pour les sciences profanes, quoi qu'en dise l'histoire, le détourna des devoirs

de son état, et l'empêcha de travailler au rétablissement de la vie régulière, qui s'était prodigieusement relâchée sous son prédécesseur. Ce relâchement allait au point que Baudry compare à un juif, un de ses moines, qui voulait observer le précepte de l'Église, sur l'abstinence du samedi :

*Sabata custodis, tanquam Judæus Apella,
 Cum tamen alterius legis iter teneas.*

C'est là un reproche d'autant plus singulier, qu'au rapport de Pierre-le-Vénéérable, les comédiens même s'astreignaient alors à la loi de l'Église, sur cet article. Yves de Chartres nous apprend qu'ayant mis la reine Bertrade dans ses intérêts, en 1097, en répandant beaucoup d'argent pour se procurer l'évêché d'Orléans, il fut supplanté par un concurrent qui acheta la faveur du roi Philippe 1^{er}, à un plus haut prix, et que, comme il s'en plaignait à ce prince : « Laissez-moi » maintenant, lui répondit Philippe, » profiter de l'argent de votre concurrence ; faites-le ensuite déposer, » et j'aurai égard à votre requête : » On croit que cette mortification, jointe aux grands exemples de pénitence qu'il avait presque sous les yeux, dans le nouvel établissement de Fontevrault, à trois lieues de son abbaye, le fit rentrer en lui-même ; car, depuis cette époque, sa vie ne présente plus rien que d'édifiant, au point que, selon les historiens du temps, ce fut en considération de sa piété et de sa vertu qu'il obtint, en 1107, le siège de Dol et le pallium de Paschal II. Les Bas-Bretons, peuple alors barbare, ignorant, et livré à toute sorte de désordres, offraient une ample carrière à son zèle ; il s'y livra avec une ardeur infatigable ; mais enfin, dégoûté par le peu de succès de sa mission, il alla chercher quelques consolations dans les monastères d'Angleterre, où la discipline

gulière venait d'être rétablie dans toute sa ferveur. Étant repassé en Normandie, il retrouva le même spectacle, et l'accueil le plus favorable dans les grandes abbayes de cette province. Il se fixa, les dernières années de sa vie, dans une terre de la même province, dépendante de son évêché de Dol, s'y livra à l'instruction des peuples du voisinage, y construisit deux églises, et y termina ses jours dans un âge très-avancé, le 7 janv. 1129 ou 1130, selon que l'on commence l'année au 1^{er} janv. ou au 1^{er} mars. Baudry, soit comme abbé de Bourguil, soit comme évêque de Dol, fit différents voyages à Rome, fut appelé et assista à presque tous les conciles de son temps. Il composa plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *Historie Hierosolymitanæ libri quatuor*. Cette histoire de la première croisade se trouve dans le recueil de Bongars. Elle va depuis 1095 jusqu'en 1099. Le fonds en est pris de Theudebode, historien exact, dont l'ouvrage est inséré dans les historiens de France, de Duchesne, avec une savante préface de Besl. Baudry en retoucha le style barbare; il ajouta ce qu'il avait appris des témoins oculaires, et la fit revoir par Pierre, abbé de Maillesais, son ami, qui avait été de l'expédition. C'est le plus considérable de ses ouvrages. Elle est renommée pour son exactitude. Ordéric Vital l'a souvent copiée. II. *Gesta pontificum Dolensium*. Nous n'en avons que des extraits dans l'*Histoire de Bretagne* de Lebaud, par lesquels on juge que l'auteur s'était particulièrement proposé d'établir le prétendu droit métropolitain de son siège, qu'il faisait remonter à S. Samson, évêque de Dol, au commencement du 6^e. siècle. III. *Vita B. Roberti de Arbrissello*. Balderic avait été l'ami de Robert d'Arbrissel. Les mé-

moires lui ont manqué pour la rendre plus complète; mais, telle qu'elle est elle porte un caractère de véracité qu'on appelle la confiance, et c'est un monument important pour l'histoire monastique du XII^e. siècle. Elle fut imprimée à la Flèche, en 1641, avec la relation de la dernière maladie et de la mort de Robert, par André, son confesseur, et des notes de Michel Comnier, sur les droits de l'abbesse de Fontevrault. Elle a été traduite en français par le P. Chevalier, jésuite, à la Flèche, 1647, in-8°. Baudry a composé quelques autres ouvrages, entre autres une *Lettre curieuse aux moines de Fécamp, sur les mœurs de Bas-Bretons, et l'état des monastères d'Angleterre et de Normandie*, qu'on trouve dans les *Historiens de France* de D. Bouquet; un poème historique sur les événements du règne de Philippe 1^{er}., dans les *Historiens de France* de Duchesne, et parmi les manuscrits de ce savant historiographe, conserve à la bibliothèque impériale, le fragment d'un grand poème sur la conquête d'Angleterre, par Guillaume le Bâtard. Du reste, comme l'observe l'abbé Lebeuf, il y a plus d'abondance que de délicatesse dans ses poésies. Il écrivait mieux en prose. — Un autre BALDERIC, surnommé *le Rouge*, fils d'Albert, seigneur de Sarchonville, en Artois, évêque de Noyon et de Tournai, mourut en 1112. Il est auteur d'une *Chronique de Cambrai et d'Arras*, ouvrage curieux et plein de recherches: George Colvener, professeur de théologie à l'université de Douai, la fit imprimer dans cette ville en 1615, in-8°, ornée, 1°. de notes très-amples; 2°. d'un Glossaire de mots de la basse latinité qui se trouvent dans cette chronique; et d'une dissertation sur celui qui en est l'auteur elle est assez estimée, peu commune

au règne de Clovis, et va
1070. D. N—L et T—D.

B I (BERNARDIN), abbé de
l'un des littérateurs les plus
de son temps, naquit à Ur-
bin 1553, d'une famille no-
biliaire de Pérouse. Il fit ses
études d'excellents maîtres, qui
montrèrent si bien ses dispositions
pour l'état encore au collège,
qu'il fut du grec en vers italiens
par ses *ménages* d'Aratus. Il s'adonna
aux mathématiques, et fut en-
seigné par son père, en 1573, à l'uni-
versité de Padoue, où il fit sa philoso-
phie et continua ses autres études. Il
fut à traduire en vers latins
aux d'Homère et des autres
poètes. De jeunes étrangers qu'il
rencontra à cette université, lui firent
envie d'apprendre leurs lan-
gues. Ayant mis la même ardeur
dans toutes ses entreprises, il sut,
au même temps, l'allemand et le
français. La peste le força, en 1576,
de quitter Padoue; il retourna dans sa
patrie, où il se livra particulièrement
aux mathématiques, et commença
à faire une réputation; mais
il ne put point pour cela de culti-
ver l'histoire, l'antiquité,
l'astronomie et italienne, et de tem-
pérer la curiosité des sciences par le
plaisir des belles-lettres, exemple
suivi par les savants. Il trou-
va peu de temps pour tout, parce qu'il
n'eut jamais de temps; il lisait
pendant ses repas; et souvent,
après le dîner, on le voyait encore
au simple amusement ou Eu-
clide en arabe, car il avait
appris les langues orientales, ou
un autre nouveau, soit allemand,
français. Ferdinand II de Gon-
zague de Guastalla, prince aussi
renommé par son amour pour les
sciences que par son rang, désirait

ardemment fixer auprès de lui un sa-
vant de ce mérite. Après quelques ir-
résolutions, Baldi consentit à s'atta-
cher à lui; il se préparait à le suivre
en Espagne, lorsqu'il fut attaqué, à
Milan, d'une maladie dangereuse. Le
célèbre Charles Borromée, oncle du
prince, le retint chez lui, lui prodigua
les soins les plus empressés, et ne le
laissa partir qu'après son entière gué-
rison; si cependant on n'a pas con-
fondu, comme le pense Tiraboschi,
Baldi avec Bernardin Baldini, ma-
thématicien, philosophe et poète
comme lui, et qui était aussi attaché
à Ferdinand de Gonzague. Quoi qu'il
en soit, Baldi retourna à Guastalla,
où il eut tout le loisir de reprendre ses
travaux et de composer plusieurs
ouvrages. Les bienfaits du prince
vinrent l'y chercher. L'abbaye de
Guastalla étant venue à vaquer, en
1586, Ferdinand la lui conféra, sans
qu'il y eût pensé, et même sans qu'il
eût l'habit ecclésiastique. Il le prit
alors, et fut mis en possession de cette
riche abbaye. Depuis ce moment, ses
études n'eurent presque plus pour
objet que les pères, l'histoire des con-
ciles, le droit canon, le chaldéen et
l'hébreu. Après un voyage qu'il fit à
Rome, où il fut revêtu du titre de
protonotaire apostolique, il retourna
dans son abbaye; il y mena la vie la
plus exemplaire, entièrement livré
aux fonctions de son état et aux scien-
ces qui y avaient quelque rapport. Il
résigna son bénéfice vers l'an 1610, et
se retira de nouveau dans sa patrie, où
il s'attacha intimement au duc d'Ur-
bin. Celui-ci le chargea, en 1612, d'al-
ler, en qualité de son ambassadeur à
Venise, complimenter le nouveau doge
Antoine Memmo. Baldi mourut à Ur-
bin, le 12 octobre 1617. Il est à re-
marquer que, dans son épitaphe, les
chiffres de la date sont transposés,

et qu'au lieu de MDCXVII, on a mis MDXCVII, ce qui a trompé plusieurs écrivains sur la date de sa mort. Peu de savants ont été aussi universels ; il était théologien , mathématicien , philosophe , historien , géographe , antiquaire , orateur et poète. Outre les langues dont on a parlé , il savait l'espagnol , l'esclavon , le turk , le hongrois , l'ancien provençal , et tout ce qu'on pouvait savoir alors des anciennes langues étrusque et sicilienne. Un esprit aussi vif que solide , une mémoire prodigieuse , et un travail infatigable lui avaient fait acquérir cette espèce d'universalité. Il fut de plusieurs académies , et lié avec les littérateurs et les savants les plus célèbres. On assure qu'il avait écrit plus de cent ouvrages ; le plus grand nombre est resté inédit ; on en a cependant beaucoup imprimé de lui ; les principaux sont : I. *la Corona dell'anno*, Vicence, 1589, in-4° ; c'est un recueil de 106 *Sonnets* sur les principales fêtes de l'année ; II. *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4° ; ce volume contient un grand nombre de compositions , tant en vers qu'en prose ; en vers, 1°. *la Nautica* (la Navigation), poème didactique , en vers libres ou non rimés (*sciolti*), divisé en quatre livres , l'un des meilleurs que possède la littérature italienne , si riche dans ce genre de poésie ; 2°. *Egloghe miste* ; la plus estimée de ces quinze églogues est la dernière , intitulée *il Celeo*, ou *dell'Orto* ; elle est regardée en Italie comme l'un des modèles du genre ; 3°. *Sonetti romani* ; 4°. *Rime varie*, etc. ; en prose , deux *Dialogues*, une *Description du palais d'Urbain*, et cent *Apologues*, dont le sujet n'est qu'indiqué avec une élégante concision. Ils ont le mérite d'être presque tous de l'invention de l'auteur ; III. *Il Lauro, scherzo giovanile*, poésies de sa pre-

mière jeunesse , dont la première édition dut paraître avant 1580 ; la seconde, Pavie, in-12, est de 1604. Crescimbeni cite souvent ce recueil remarquable par une grande diversité de mesures de vers ; Baldi essaya d'introduire de nouvelles , entre autres des vers de quatorze et de dix-huit syllabes ; il en donna des exemples qui n'ont point été suivis. On trouve encore de ses poésies dans plusieurs recueils de vers du 16°. siècle. IV. *Deifobe, ovvero gli Oracoli della Sibilla Cuma, monodie*, qui contient en abrégé toute l'Histoire romaine, Venise, 1604, in-8°. ; V. *Il Diluvio universale cantato con nuova maniera di versi*, Pavie, 1604, in-4°. Ces vers d'une nouvelle espèce , sont ceux de dix-huit syllabes qu'il avait essayés dès sa jeunesse , et qui , au fond , réduisent à réunir dans une seule ligne un vers de sept syllabes et un onze. VI. *Concetti morali* (moralités en vers), Parme, 1607, in-4°. ; VII. *Carmina latina*, Parme, 1609, in-12. On voit que , quand même il n'eût été que poète , il eût mérité un rang distingué dans les lettres. Ses principaux ouvrages , comme savant , sont : VIII. *Di Herone Alessandrino degli automati, ovvero machine se muventi, libri due*, traduits du grec , avec des notes et un discours du traducteur sur le même sujet, Venise, 1589, 1601, in-4°. ; IX. *Scamilli impar Vitruviani nova ratione explicata*, etc., Augsbourg 1612, in-4°. L'auteur y donne une nouvelle explication du mot *scamilli*, employé par Vitruve et réfute toutes celles qui avaient été données avant lui. X. *De verborum Vitruvianorum significatione, si perpetuus in M. Vitruvium Pollione Commentarius*, avec une Vie de Vitruve, Augsbourg, 1612, in-4°. C'est une espèce de *Lexicon Vitruvianum*.

BAL

été insérée, sous ce titre même, avec le traité des *Scamilli*, dans le beau Vitruve, *cum notis variorum*, Amsterdam, Elzévir, 1649, in-fol. XI. *In tabulam Æneam Eugubinam linguâ Etruscâ veteri præscriptam divinationis*, Augsbourg, 1613, in-4°. XII. *Heronis Ctesibii Belopoëca, seu telifactiva græca et latina*, avec des notes latines et la vie de Héron, aussi en latin, Augsbourg, 1616, in-4°. Cette traduction et les notes ont été insérées dans les *Mathematici veteres*, Paris, de l'imprimerie royale, 1693, in-fol. XIII. *In mechanica Aristotelis problemata exercitationes*, Mayence, 1621. Cette édition est précédée d'une vie abrégée de l'auteur, par Fabrice Scarloncini. XIV. *Cronica de Mathematici, ovvero Epitome dell'istoria delle vite loro*, Urbini, 1707, in-4°. Cet ouvrage n'est que l'abrégé d'un autre beaucoup plus considérable, auquel Baldi travailla pendant douze ans, et qui devait contenir les vies de plus de deux cents mathématiciens, tant anciens que modernes; il était divisé en deux vol. in-fol.; on en avait promis une édition complète, mais elle n'a jamais paru; XV. *Vita di Federigo Commandino*; cette Vie se trouve dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, vol. XIX. Commandino était un savant mathématicien, compatriote de Baldi, et qui avait été son maître dans cette science. On dit qu'un grand nombre des autres ouvrages de Baldi était conservé en manuscrits dans les archives épiscopales de Guastalla, et qu'ils y périrent par un incendie, à la mort de son successeur. G—É.

BALDI (CAMILLE), savant écrivain du 16^e. et du 17^e. siècle, naquit à Bologne, vers 1547. Son père avait été, pendant vingt-six ans, professeur de philosophie dans cette célèbre université. Camille suivit ses traces, et s'étant

BAL

livré comme lui à l'étude de la philosophie, il y fut reçu docteur en 1571; il professa long-temps la logique et autres parties de cette science dans la même université, et se fit une grande réputation par ses vertus morales autant que par son savoir. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et mourut en 1634, dans sa patrie, d'où il n'était jamais sorti. Ses principaux ouvrages imprimés sont : I. *physiognomica Aristotelis commentarii*, etc., Bologne, 1621, in-4°. II. *Trattato come da una lettera si possa si conoscano la natura e qualità dello scrittore*, Carpi, 1622, in-4°, et traduit en latin, Bologne, 1624, in-4°. III. *Delle mentite e offese di parole come si possano accomodare*, etc., Bologne, 1623, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec beaucoup d'additions et de corrections après la mort de l'auteur, Venise, sans date; celle de l'épître de Lucrèce porte 1633; IV. *Trattato delle imprese annesso all' introduzione alla virtù morale*, etc., Bologne, 1624, in-8°. V. *De humanarum propensionum ex temporum prænotionibus tractatus*, Bologne, 1629 et 1644, in-4°. VI. *De naturalium unguum inspectione prænotio sagio commentarius*, Bologne, 1629 et 1664, in-4°. VII. *I congressi civili*, ouvrage posthume, qui ne fut imprimé qu'en 1681 et 1698, in-4°. G—É.

BALDI, ou BALDUS, médecin à Florence, vers les dernières années du 16^e. siècle, ou les premières du 17^e., exerça la médecine à Rome avec beaucoup de distinction, et l'enseignement au collège de la Sapience. Il fut nommé à un canonicat, et il fut médecin ordinaire des papes Urbain VIII et Innocent X, Baldi mourut à Rome, quelques mois après. Il a

blié plusieurs ouvrages sur la médecine, et d'autres qui y ont rapport, comme ses deux *Traité sur le baume oriental ou de la Mekke*, et celui qui traite *De la bonté des eaux du Tibre* : I. *Prælectio de contagione pestifera*, Romæ 1631, in-4°. ; II. *Disquisitio iatro-physics, ad textum XXIII Hippocratis de aëre, aquis et locis; accedit de calculorum causis et aquæ Tiberis bonitate*, Romæ, 1637, in-4°. ; III. *De loco affecto in pleuritide Disceptationes, contra Joannem Manelphum*, Parisiis, 1640, in-8°. ; Romæ, 1641, in-8°. ; on y a joint une lettre de René Moreau sur cette question ; IV. *Opobalsami orientalis in conficienda theriacâ Romæ adhibiti medicæ propugnationes*, Romæ, 1640, in-4°. , Noribergæ, 1644, in-12 ; V. *Relatione del miracolo insigne operato in Roma, per intercessione di S. Filippo Neri*, Romæ, 1644, in-4°. ; VI. *Del vero opobalsamo orientale discorso apologetico*, Romæ, 1646, in-4°. Cet ouvrage est posthume.

D—P—s.

BALDI (JOSEPH), médecin de Florence, qui y a vécu vers la fin du 17^e. Siècle. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur les champignons, divisé en deux livres, sans figures ; il contient des observations curieuses sur la propagation de ces plantes. Il a cherché à connaître leur structure, et à découvrir d'où pouvait provenir la qualité vénéneuse d'un grand nombre d'espèces. Il parle d'un champignon pesant douze livres et demie, que l'on présenta, en 1685, au grand-duc Cosme III de Médicis, et qu'il fut chargé d'examiner. Il trouva qu'il ne contenait aucun poison. C'est une espèce de vesse-de-loup, *lycoperdon* des botanistes, que l'on mange habituellement en Italie. Ce manuscrit servit beaucoup à Micheli, qui le

cite avec éloge ; il passa ensuite dans la bibliothèque Nani, à Venise, où a été décrit, sous le N°. 54, dans catalogue de cette bibliothèque, publié par Morelli, Venise 1776.

D—P—s.

RAULDINGER (ERNEST GODFRID) médecin distingué, né près d'Erfurt le 13 mai, 1738, était destiné à l'état ecclésiastique ; mais, pendant qu'il faisait ses études au gymnase Langensalz, il conçut un tel goût pour la médecine, que son père fut obligé de lui permettre d'embrasser cette profession. Il étudia à Erfurt, à Jéna, et en 1761, fut appelé dans le camp prussien, près de Torgau, pour pratiquer son art dans les hôpitaux militaires. Il y donna des leçons publiques qui furent suivies avec beaucoup d'empressement. Son zèle pour soigner les malades était tel, qu'il passait les nuits près de leur lit, s'exposant à être atteint des maladies les plus dangereuses, qui lui arriva en effet. En 1762, il se rendit à Wittenberg et lut publiquement une *Dissertation sur les maladies des soldats*, qui parut si riche en observations importantes et nouvelles, qu'il reprit ce même sujet, avec plus d'étendue, dans son ouvrage, intitulé : *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, in-8°. Langensalz, 1774 (il y en a une seconde édition). Nommé professeur à Gœttingue, en 1763, s'acquittait de cette place avec distinction, lorsque le landgrave de Hesse-Cassel, Frédéric II, l'appela à Cassel en lui donnant le titre de premier médecin de la cour et de directeur-général de tous les établissements de médecine. En 1785, il fut transplanté à Marbourg, dont l'université venait d'être réorganisée, et il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 2 janvier 1800. C'était un homme d'un caractère bon et honnête, mais grossier et p

it; il avait formé une bibliothèque seize mille volumes, du choix, et dont ses héritiers ont le catalogue en 1805. On a imprimé quatre-vingt-quatre ouvrages compris ses programmes académiques; les principaux sont : I. *Manuel des médecins*, in-12, Clément-Nouveau Magasin, 2 vol., 1779-99, in-8°. ; III. *Syllogarum selectorum*, etc., 1 vol. Göttingue, 1776-82, in-8°. ; *Natura universæ materiæ medicæ*, Marbourg, 1793, in-8°. ; *Via mercurii et mercurialis*, Göttingue, 2 vol. in-8°, 1785; VI. *Traité des maux qui règnent dans les armées*, Alz., 1774, in-8°. Versé dans la botanique, il a aussi publié des ouvrages sur cette science, et notamment : I. *Catalogus dissertationum medicamentorum historia et vires exponunt*, Altemburg, 168, in-4°. ; II. *sur l'Etude de la médecine et de la manière de l'exercer*, Jéna 1770, in-4°. (en 1). Le professeur Creutzer a fait son oraison funèbre. G—T.

BALDINI (BACCIO), orfèvre et architecte à Florence, vivait dans le 16^e siècle. Contemporain de Maso da San Jacopo, auquel les Italiens attribuent l'invention de la gravure, ou du moins celle de l'imprimerie en relief, Baldini s'empara bientôt de cette précieuse découverte; aidé de Sandro Botticelli, il composait des sujets, il eut surpassé l'inventeur. On trouve une édition des ouvrages du sculpteur imprimée à Florence en 1481, de la Magna, très-rare, deux vignettes de la collection de Botticelli, qu'on prétend être gravées par Baldini.

P—E.

BALDINI (BACCIO), médecin et orateur florentin, se rendit célèbre dans la seconde moitié du 16^e siècle; il professa long-temps la médecine à Pise, et fut premier médecin de Cosme I^{er}, grand-duc de Florence, qui l'admit dans sa familiarité la plus intime. Il fut aussi garde de la bibliothèque Laurentienne, et l'un des membres les plus distingués de l'académie florentine : il fut, en cette qualité, du nombre des commissaires chargés par le grand-duc de la revision du *Decamerone* de Boccace (Voy. BOCCACE). Il mourut vers l'an 1585. On a imprimé de lui les ouvrages suivants : I. *Discorso sopra la mascherata della genealogia degli dei de' Gentili, mandata fuori dall' illustriss. ed eccel. sig. duca di Firenze*, etc., Florence, 1565, in-4°. Ce discours est anonyme, mais Fontanini, Haym, et tous les bibliographes l'attribuent à Baccio Baldini. II. Un discours, une harangue, et un panégyrique à la louange de Cosme I^{er}, imprimés à Florence, en 1574 et 1577, in-4°. ; III. la Vie de ce prince, ou *Vita di Cosimo I, gran duca di Toscana*, Flor., 1578, in-fol., et 1615, in-4°. ; III. *Discorso dell' essenza del fato e delle forze sue, sopra le cose del mondo*, etc., Florence, 1578, in-4°. gr. Ce discours, prononcé dans l'académie, a rapport à un passage du *Purgatoire* du Dante, chant XVI, qui commence ainsi : *Lo mondo è ben così tutto deserto*; IV. *In librum Hippocratis de aquis, aëre et locis commentaria, et tractatus de cucumeribus*, Florence, 1585, in-4°.

G—É.

BALDINI (BERNARDIN), et non pas BERNARD), médecin, philosophe, mathématicien, et poète italien célèbre au 16^e siècle; naquit dans une terre voisine du lac Majeur, vers l'an 1515. Il

fut professeur en médecine à l'université de Pavie, et enseigna aussi publiquement les mathématiques à Milan. Il mourut dans cette ville, le 12 janvier 1600, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Ses principaux ouvrages imprimés sont : I. *Dialogi duo*, Milan, 1558, in-8°. L'un de ces dialogues traite de *multitudine rerum et de unitate ejus quod est*; l'autre, de *materia omnium disciplinarum*. II. *Epistolæ variae in quibus cum aliarum artium præcepta, tum philosophiæ potissimum illustrare contendit*, Milan, 1558, in-8°. ; III. *Dialogus de præstantia et dignitate juris civilis et artis medicæ*, Milan, 1559 et 1587, in-4°; IV. *Problemata excerpta ex commentariis Galeni in Hippocratem*, Venise, 1567 et 1587, in-8°; V. *De Bello à Christianis et Othomanicis gesto carmen*, Milan, 1571, in-4°; VI. *De Bello Othomanicorum ad manes gesto carmen*, Milan, 1572 et 1574, in-4°; VII. *In pestilentiam libellus* (en vers), Milan, 1577, in-4°; VIII. divers ouvrages d'Aristote, traduits en vers latins, l'*Art poétique*, Milan, 1576 et 1578; les *Œconomiques*, 1578; les huit livres de *Physique*, 1600, tous in-4°; IX. *De Stellis, iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines* (en vers latins), Venise, 1579, in-4°; X. *De Diis fabulosis antiquarum gentium* (idem), Milan, 1588, in-4°; XI. *Carmina varia*, Milan, 1574, in-4°. On imprima un *Appendix* à ses vers latins, Milan, 1600, in-4°. XII. *Stanze..... nelle quali è descritto l'orribile ed aspro verno dell' anno 1571*, Milan, 1571, in-4°. G—É.

BALDINI (JEAN-FRANÇOIS), littérateur et savant italien du 18^e siècle, naquit à Brescia, le 4 février 1677. Après avoir terminé avec beau-

coup de succès, ses études dans patrie, chez les clercs réguliers de congrégation Somasque, il en prit le même l'habit en 1694. Il professa rhétorique, et ensuite, pendant douze ans, à Milan, la philosophie. Il suivit dans ce dernier enseignement, non la méthode d'Aristote, mais celle de Descartes, qui était dans sa nouveauté. Il passa de Milan à Rome, où il fut successivement élevé, par différents papes, à toutes les dignités de son ordre, et à d'autres dignités de la cour de Rome. Il mourut à Tivoli, le 1765. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *Lettera sopra le forze ventose*; cette lettre est imprimée dans la collection de Calogerà, vol. IV; II. *Relazione dell' aurore boreale veduta in Roma li 16 decemb. 1731 venendo li 17.*, Rome, 1738. Cette relation, lue par l'auteur, dans une réunion académique des *Arcadien* (et non pas des *Arcades*, comme on le dit toujours en France), a aussi été réimprimée dans la collection ci-dessus, vol. XVII; III. *Dissertazione sopra vasetti di Creta in gran numero trovati in una camera sepolcrale*, etc., imprimée dans le recueil des *Essais et Dissertations académiques lus dans l'académie étrusque de Cortone*, vol. II; IV. *Dissertazione sopra un antica piastra di bronzo*, insérée dans le même recueil, vol. III; V. *Numismata imperatorum Romanorum præstantiora per Jo. VAILLANT, editio prima Romæ plurimis rarissimis nummis illustrata*, Rome, 1743, 3 vol. in-4°. Le mérite particulier de cette édition est dû au P. Baldini, qui a augmenté de près de moitié l'ouvrage de Vaillant. J. Khell y a donné un supplément, Vienne, en 1767. G—É.

BALDINUCCI (PAUL-PIERRE), l'un des bons écrivains d'Italie, dans

17^e. siècle, naquit à Florence vers 1624. Sa famille, qui était dans l'aisance, lui fit étudier les belles-lettres, et il y joignit de lui-même l'étude théorique des arts du dessin. La protection constante du cardinal Léopold de Médicis, amateur très-éclairé, lui donna les moyens de se livrer en entier à de savantes recherches sur les ouvrages et la manière des grands maîtres; il fit, par ordre de son protecteur, un voyage en Lombardie, où il recueillit une foule de notions curieuses qui le mirent en état, à son retour dans sa patrie, de travailler à son grand ouvrage sur l'histoire des artistes célèbres, qu'il ne commença à publier qu'en 1681. Cet ouvrage lui ayant acquis une grande réputation, Christine, reine de Suède, l'engagea à écrire la vie du cavalier Bernin. Baldinucci fit à cet effet le voyage de Rome; il y fut accueilli par tous les gens de mérite. De retour à Florence, les portes de l'académie de la Crusca lui furent ouvertes, et il y fut reçu sous le nom de *Lustrato*, qu'il avait déjà pris lors de son admission à l'académie de dessin. A la mort du cardinal de Médicis, Baldinucci trouva un nouveau protecteur dans le grand-duc Cosme III, qui lui laissa la direction de la belle série de dessins du cardinal, dont il avait depuis long-temps commencé la classification. D'abord il ne comptait faire qu'une table de matières, puis des tablettes chronologiques; enfin, il entreprit la chronique dont nous avons déjà parlé, et qu'il intitula: *Notizie de' Professori del disegno da Cimabue in quà*; il la divisa en siècles et en décennales, depuis 1260 jusqu'en 1670; la mort l'empêcha de pousser cette histoire plus loin, et il ne put même achever la rédaction de la vie de Brunelleschi, de Michel-Ange et

de plusieurs autres artistes du 1^{er} rang qu'il avait laissés en arrière, parce qu'il considérait cette partie de son travail comme la plus difficile. La première édition des *Notizie*, etc., est en 6 volumes imprimée à Florence, de 1681 à 1688; et après la mort de l'auteur par les soins de son fils et du cavalier Gabburi, de 1702 à 1728; 2^e. édition, avec les notes de Manni, 20 vol. in-8^o, Florence, 1766 à 1774. Les opuscules de Baldinucci réunis forment le 21^e vol.; il contient quelques lettres, un écrit intitulé *la Veillée*, dialogue dans lequel il répond aux critiques qu'on a faites de son ouvrage; un discours lu dans l'académie de la Crusca: sur la vie des plus célèbres graveurs intitulée *Cominciamento e progresso dell' arte dell' intagliare in rame colle vite*, etc., Florence, 1686, in-8^o. Joseph Piacenza, architecte de Turin, avait entrepris une nouvelle édition avec des dissertations et annotations; n'en existe que 2 vol. in-4^o, 1768. Baldinucci mourut en 1696, à l'âge soixante-douze ans. — Il laissa un fils (l'avocat Francesco Saverio BALDINUCCI), qui hérita des connaissances de son père, se chargea de mettre la dernière main à cet important travail et d'en faire jouir le public qui en avait vivement la publication. C—

BALDOCK (RALPH DE), prélat anglais des 13^e. et 14^e. siècles, étudia à Oxford, fut élu évêque de London en 1304; mais son élection éprouva quelques obstacles en Angleterre, il eut recours au St.-Siège et fut sacré à Lyon en 1306. L'année suivante, le pape le nomma un des commissaires pour l'examen des accusations portées contre les Templiers. Il fut quelque temps grand chancelier d'Angleterre sous le r

d'Edouard I^{er}. On lui doit plusieurs fondations ecclésiastiques dans son diocèse. Il avait composé en latin une *Histoire des affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, et que Leland dit avoir vue à Londres ; mais cet ouvrage a été perdu. Il a laissé aussi le *Recueil des statuts et constitutions de l'église de S. Paul*, que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale. Il est mort à Stepney en 1313. X — s.

BALDOVINETTI (ALESSIO), florentin, devint artiste contre le gré de son père, qui, ayant gagné sa fortune dans le commerce, le destinait à cet état. Devenu élève de Paul Uccello, il prit la manière dure et sèche de son maître ; il terminait beaucoup ses ouvrages, et surtout les fonds de paysage dont il ornait ses tableaux. Il travailla pour la grande chapelle de la Sainte-Trinité et pour l'Annonciade ; et, ayant appris d'un pèlerin allemand le procédé de la peinture en mosaïque, il exécuta plusieurs ouvrages de ce genre. Il était généreux, faisait beaucoup de dépense avec ses amis ; pour s'assurer une retraite dans ses vieux jours, il demanda à entrer à l'hôpital de St.-Paul, et y fit transporter une grande cassette, laissant croire qu'elle renfermait le reste de sa fortune, dont l'hôpital devait hériter ; aussi eut-on beaucoup d'attention, de prévenances pour lui ; mais lorsqu'il mourut, en 1499, âgé de soixante-quatorze ans, on ne trouva dans la cassette que des dessins et un petit traité sur la peinture en mosaïque. Domenico Ghirlandaio a été le plus célèbre de ses disciples. C — n.

BALDOVINI (FRANÇOIS), poète italien du 17^e. siècle, naquit, le 27 février 1635, de parents honnêtes, mais peu riches. Il fit ses études sous les jésuites, et fut ensuite reçu docteur

en droit dans l'université de Pise. Son talent poétique lui valut la protection du cardinal Chigi, qui lui procura, Rome, la place de secrétaire du cardinal Nini, de Siennese, qu'il exerça pendant à peu près dix ans. A quarante ans il se fit prêtre, retourna dans sa patrie, où il obtint successivement des prieurés, chapellenies, et autres dignités ecclésiastiques. Il fut aussi protonotaire apostolique, et membre de plusieurs académies. Il mourut le 11 novembre 1716. On a de lui une pièce d'Élogue, ou de morceau de poésie villageoise, qui est regardée comme l'une des meilleures de ce genre ; elle est intitulée : *Lamento di Cecco Varlungo*. Ce n'est point en langage purement italienne qu'elle est écrite, mais dans le langage des paysans, des ouvriers de Toscane, et rempli d'idiotismes, des tours et des manières de parler proverbiales qui sont propres à ce langage. Le naturel des sentiments et la naïveté des expressions en font le mérite. Laurent de Medicis composa le premier dans ce genre, à la fin du 15^e. siècle, une pièce, intitulée : *La Nencia da Barberino*, qui en est le meilleur modèle, et, depuis ce temps, on n'avait rien fait qui valût le *Lamento di Cecco*. L'auteur proposa de traiter, dans un style honnête, le sujet indécent du prêtre de Varlungo, amoureux de la *Belcolore*. Ce petit poème fut publié, pour la première fois, par le marquis Bartolomei, Florence, 1694, in-4^o, avec une très-courte préface de l'éditeur et quelques gravures. Francesco Baldovini était déguisé sous le nom anagrammatique de *Fiesolano Branducci*. L'abbé Horace Mairini en a donné une nouvelle édition, avec de savantes notes, pour expliquer les mots, les tours et les proverbes florentins, précédée de la Vie de l'auteur. F

1755, in-4°. Il a été réimprimé plusieurs fois depuis, avec ou sans es. On trouve un morceau du auteur dans le recueil des *Poesiesche del Berni e d'altri*, I, Florence (Naples), 1723, Ce sont des stances en vers *sdrucchioli*, adressées au cédédi. Baldovini avait laissé d'auésies qui n'ont point été imprimés dont on trouve beaucoup tions dans sa Vie, écrite par Marrini, *ubi suprâ*. G—É.

LDUCCI (FRANÇOIS), poète né à Palerme, florissait vers le commencement du 17^e. siècle. Il cultiva sa première jeunesse, la poésie des belles-lettres; mais il mena, pendant plusieurs années, une vie errante. Il s'enrôla, à Rome, dans les rangs de la milice, que le pape Clément VIII envoya en Allemagne, et, après y avoir fait quelque séjour, revint à Rome, où il continua ses travaux littéraires. Sa fatigabilité, et l'usage qu'il en faisait des grands, lui valurent souvent de riches récompenses; mais il vivait sans ordre et sans mesure, et il se vit réduit aux plus tristes ressources. Forcé d'entrer au service de quelques grands seigneurs, son caractère inconstant et difficile ne lui permit pas de rester long-temps chez eux. Même destinée le suivit à Rome, et, lorsqu'il fut revenu à Rome, trouva encore plus malheureux. L'écclésiastique lui présenta cependant une ressource. Il fut chapelain de l'abbé de St.-Sixte, et ensuite acquiesça et logé chez le prince de Gallipoli, Pompeo Colonna; mais il y devint malade, et, ne voulant point se rendre commode dans le palais de ce prince, il se fit transporter à l'hôpital de la basilique de St.-Jean-de-Latran, où il mourut, en 1642, après vingt-cinq jours d'une fièvre ardente, ac-

compagnée du plus déplorable délire. Ses Poésies lyriques, ou *Rime*, ont été publiées, la première partie, à Rome, 1630 et 1645, in-12; la seconde, *ibid.*, 1646 et 1647; ensuite les deux parties, à Venise, 1655 et 1663, in-12. Il excellait dans le genre anacréontique, et Crescimbeni assure qu'il fut le premier à composer des *oratorio* et des *cantates*. Ses *Canzoni siciliane*, qui ont beaucoup d'originalité, se trouvent dans le tome I^{er}, part. II des *Muse siciliane*, etc., Palerme, 1647 et 1662, in-12. On trouve aussi de ses sonnets dans quelques autres recueils. G—É.

BALDUIN (FRÉDÉRIC), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, étudia d'abord à l'école de Meissen, et ensuite à Wittenberg, où il devint professeur de théologie et assesseur du consistoire. Il fut quelque temps prédicateur à Prague, et retourna de là à Wittenberg, où il mourut en 1627. On distingue, parmi ses ouvrages de théologie, un *Commentaire latin sur les Epîtres de S. Paul*, et une *Défense de la confession d'Augsbourg*. — Son petit-fils BALDUIN (Chrétien-Adolphe), percepteur d'impôts à Hayn en Saxe, vécut dans le milieu du 17^e. siècle. Il avait fait des études de droit, et s'occupa de théologie et de chimie. On a de lui plusieurs dissertations sur les métaux, et notamment sur la reproduction de l'argent. Il est mort en 1682. G—T.

BALDWIN (GUILLAUME), né dans l'ouest de l'Angleterre, fit ses études à Oxford, devint un des plus célèbres instituteurs de son temps, et mourut environ l'an 1564, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans cet état. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *la Philosophie morale*, ou *les Vies et les Dits des philosophes, des empereurs et des rois*,

ouvrage qui a été souvent réimprimé; II. *Préceptes et conseils des philosophes*; III. *Paraphrase en vers anglais des cantiques de Salomon*, Londres, 1549, in-4°; IV. *l'Usage des adages*; V. *Exemples et proverbes*; *Comédies*; *Modèle pour les magistrats*, relativement aux vies des Anglais malheureux, en vers, 1559.

— Un autre BALDWIN (Thomas), né à Exeter, d'une famille obscure, entra dans l'ordre de Cîteaux, s'éleva, en 1181, par son mérite, à l'évêché de Worcester, d'où il fut transféré en 1184, sur le siège de Cantorbéry. Il suivit Richard I^{er}. dans la Palestine, lui fut très-utile par la sagesse de ses conseils, soutint le courage des croisés par ses prédications, s'attira leur confiance par les secours pécuniaires qu'il leur distribua, et mourut de maladie, en 1191, au siège de Ptolémaïde. C'était un homme doux, modeste, de mœurs irréprochables, mais d'une indulgence excessive, ce qui lui valut une lettre du pape, dont l'adresse portait : *Monacho ferventissimo, abbati calido, episcopo tepido, archiepiscopo remisso*. C'est à lui que les archevêques de Cantorbéry doivent le palais de Lambeth, dans le faubourg de Londres, de ce nom, où ils font leur résidence. Il avait commencé l'établissement d'un chapitre séculier dans sa ville archiepiscopale, pour y transférer l'élection des archevêques, que l'indiscipline des moines de sa cathédrale rendait toujours orageuse et scandaleuse : mais la cour de Rome, que ses appels, résultants des divisions qui naissaient de ces orages, rendaient maîtresse des nominations, le força d'y renoncer. Baldwin était savant et bon théologien pour le temps. On trouve quelques-uns de ses écrits dans la *Bibliothèque Cistercienne*. T—D.

BALE, ou BALEUS (JEAN), théo-

logien et historien anglais, né à Cowden dans la province de Suffolk, en 1495 fut élevé dans la religion catholique et entra, à quatorze ans, chez les carmes de Dunwich ; mais la réformation commençant à faire des progrès il se fit protestant ; en partie, à ce qu'il semble, pour obéir à ce précepte, *Qui non continet, nubat*, qu'il cite lui-même, à l'occasion de son mariage avec sa fidèle Dorothee (Dorothea fidelem). Il écrivit alors contre sa première croyance quelques ouvrages pleins d'aigreur, qui lui attirèrent de violentes persécutions de la part des catholiques, dont Henri VIII protégeait encore les opinions à beaucoup d'égards, quoiqu'il eût secoué le joug de l'autorité du pape. Bale fut obligé d'aller chercher un asyle dans le Pays-Bas ; il revint en Angleterre à l'avènement d'Édouard VI ; son savoir et son zèle lui valurent plusieurs bénéfices considérables. Nommé évêque d'Ossory, en Irlande, il refusa de laisser sacrer selon les formes usitées par la cour de Rome. Après quelques délais occasionnés par ce refus, il fut enfin sacré par l'archevêque de Dublin, en 1553, année de l'avènement de la reine Marie. Les mesures rigoureuses qu'il employa pour propager la réformation dans son diocèse, réussirent qu'à le faire abhorrer ; les habitants, presque tous restés catholiques, le regardèrent et le traitèrent comme un ennemi. Cinq de ses domestiques furent massacrés sous ses yeux ; lui-même ne dut la vie qu'à un secours de quatre cents hommes que lui envoya le magistrat. Après être demeuré quelque temps encore dans Dublin, il résolut de s'éloigner d'un pays où il était devenu si odieux, mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut pris par un vaisseau de guerre hollandais, dont le capitaine

Ila de tout ce qu'il avait em-
Après plusieurs aventures fâ-
s, il fut emmené prisonnier en
de , où il n'obtint sa liberté
payant 30 livres sterlings. Il
à Bâle tout le temps du règne
ine Marie. L'avènement d'Éli-
le rappela en Angleterre; mais
sage par le malheur, et peu ja-
es honneurs de l'épiscopat, il
ntenta d'un simple canonicat
église de Cantorbéry, auquel il
mmé en 1560. Il mourut dans
ille en 1563, dans la 68^e. au-
son âge. Il a beaucoup écrit en
en anglais, en vers et en prose;
seul ouvrage qui lui ait donné
g parmi les auteurs de sa nation,
Précis des Vies des Ecrivains
es de la Grande-Bretagne, pu-
our la première fois, en 1544),
, à Wesel, sous le titre de
arum illustrium majoris Bri-
scriptorum, réimprimé en-
Bâle, avec des additions nom-
s, et des corrections, sous le
uvant: *Scriptorum illustrium*
is Britanniae, quam nunc An-
ac Scotiam vocant, catalo-
à Japheto per 3618 annos
ad annum hunc Domini; Bâle,
, etc. Une troisième édition en
, en 1559, avec de nouvelles
ons. Malgré l'esprit de parti qui
e dans cet ouvrage, il est assez
i. Parmi les autres écrits de ce
gien, on remarque une *Chro-*
concernant sir John Oldcastle,
nination de Jean Bale à l'évé-
Ossory, en Irlande, ses persé-
s, etc.; des pièces de vers dans
ure bizarre; des comédies sur
jets tirés de l'Écriture, tels que
dication de S. Jean; l'enfance,
ation, la passion et la résurrec-
e Jésus-Christ, etc.; ces pièces,
raîtraient d'un ridicule burles-

que à un auditoire moderne, étaient
représentées fort gravement par de
jeunes écoliers, sous la direction de
l'évêque d'Ossory. Les ouvrages de
Jean Bale sont devenus rares. Il est
regardé comme le plus ancien des
auteurs dramatiques dans la langue
anglaise. S—D.

BALECHOU (JEAN-JACQUES),
graveur, fils d'un bonnetier, naquit à
Arles, en 1715; il reçut les premiers
éléments de son art d'un nommé *Mi-*
chel, graveur de cachets à Avignon.
Venu de bonne heure à Paris, il se
plça sous la direction de Bernard
Lépicier, secrétaire de l'académie de
peinture, etc. Ayant fait de rapides
progrès, surtout dans le genre du
burin, il fut chargé de la gravure du
portrait en pied d'Auguste, roi de
Pologne, destiné à être mis à la tête
de la collection de la galerie de Dresde;
ce portrait est son chef-d'œuvre. Ac-
cusé d'avoir vendu à son profit un
nombre des premières épreuves de ce
portrait, et ne s'étant pas disculpé de
cette accusation, Balechou se vit con-
traint de quitter la France pour retour-
ner à Avignon, et fut rayé de la liste
des membres de l'académie, à laquelle
ses talents l'avaient fait agréer. Ce
fut dans cette dernière ville qu'il exé-
cuta ses trois estampes d'après Ver-
net, les *Baigneuses*, le *Calme* et la
Tempête, qui eurent un prodigieux
succès, ainsi que sa *Ste.-Généviève*,
d'après Carle Vanloo, qui est son der-
nier ouvrage. Il mourut à Avignon le 18
août 1765. Si l'on considère Balechou
comme buriniste, peu de graveurs
peuvent lui être comparés; rien de
plus brillant que son burin; mais si
nous examinons sévèrement ses pro-
ductions, nous serons forcés de con-
venir que souvent il ne leur a donné
cet éclat qu'aux dépens de la véritable
imitation de la nature; la vigueur

L'harmonie de sa tempête sont heureuses, les rochers mouillés par le mouvement des vagues sont très-bien, ses eaux sont superbes : Wollet est convenu qu'il avait cette estampe sous les yeux lorsqu'il a gravé son sujet de *la Pêche*. Ses terrains, son paysage, en général tout ce qui demande du goût et de la légèreté, est froid et lourd. Les chairs de ses baigneuses sont noires et dures. La trop grande pureté de burin qu'il a mise dans la tête et les bras de sa *Ste.-Généviève*, et même dans les draperies, leur donne un ton qui imite le bronze, nuit à l'effet, et détruit l'illusion. Son *Portrait du roi de Pologne*, ainsi que quelques autres qui présentent dans leur ensemble plus de moelleux, d'opposition dans le travail, et de variété dans le style, seront toujours recherchés des amateurs, surtout le premier, dont les belles épreuves se vendent un très-haut prix. P—K.

BALEN (HENRI VAN), peintre d'histoire, est au premier rang des peintres flamands; natif d'Anvers, et disciple d'Adam van Oort, il fut le premier maître de van Dyck. Il alla étudier en Italie, où son assiduité à copier et à peindre d'après l'antique, fut couronnée d'un brillant succès; ses ouvrages furent recherchés par leur touche agréable, et se trouvent dans les cabinets, les plus distingués. Il ne revint dans sa patrie qu'après une très-longue absence; mais il y revint enrichi par le fruit de ses talents : il mourut à Anvers, en 1632. Son dessin était correct, et sa couleur fort bonne. Ses principaux tableaux sont : I. un *Festin des Dieux*; II. un *Jugement de Paris*; III. un *S. Jean dans le désert*; IV. une *Annonciation*. On a vu quelque temps au Musée Napoléon, une *Sainte Famille dans le désert*, peinte par Balen;

mais ce tableau, apporté de Prusse n'y trouve plus. La galerie du Sénat conserve un autre petit tableau du même, représentant *Abraham renvoyant Agar*. — Son fils, dirigé par ses soins dans la même carrière, y obtint aussi quelques succès; mais il est resté bien loin derrière lui. V—K.

BALES (PIERRE), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547 regardé comme un des premiers inventeurs de l'art d'écrire par abréviations, art extrêmement employé en Angleterre, possédait un talent remarquable pour écrire en petit caractère; il présenta, en 1575, à la reine Élisabeth, une bague dont le chaton de la grandeur d'un demi-sou anglais contenait le *Pater*, le *Credo*, les dix *Commandements de Dieu*, deux courtes prières latines, son nom, un devise, le jour du mois, l'année de J.-C., et celle du règne d'Élisabeth écrits d'une manière très-lisible; il n'était pas moins habile à imiter les diverses écritures, et pouvait ajouter, une lettre écrite par une autre main un post-scriptum qui ne se distinguait pas du reste de la lettre. Le secrétaire d'état Walsingham se servit utilement de ce talent dans différentes manœuvres politiques, notamment pour découvrir quelques conspirations en faveur de la malheureuse reine d'Écosse. P. Bales est un des premiers maîtres anglais qui aient fait graver des modèles de leur écriture. Il avait inventé un chiffre extrêmement simple, connu sous le nom d'*Alphabet linéal*, où toutes les lettres étaient représentées par de simples lignes ou traits dirigés en différents sens; il publia, en 1590, un recueil intitulé *Le Maître d'écriture, contenant trois livres en un, dont le premier enseigne à écrire vite; le deuxième, à écrire correctement; le troisième, à bien*

, Londres, in-4°, réimprimé 17, avec un grand nombre de le vers, composées à sa louange par des littérateurs distingués de son siècle. Il est mort en 1610. X—s.

BALESDENS (JEAN), de l'académie française, était né à Paris, vers le 16^e. siècle. Ses talents étaient grands, mais il était secrétaire du duc de Seguiers, protecteur de l'aca-

demie et les académiciens voulurent donner à ce magistrat leur reconnaissance en le recevant. Balesdens, trouvé sur les rangs en même temps que le grand Corneille, écrivit une lettre pour la prier de faire attention à son peu de mérite et à l'émulation de son concurrent. Il fut nommé, et l'élection de duc fut retardée de deux ans. Il mourut à Paris, le 27 octobre 1675, à un âge avancé, et sans avoir été marié.

Quelques personnes assurent qu'il était prêtre, et même aumônier du roi. Il possédait des bénefices, et il prenait quelquefois la robe de prier de St.-Germain d'Alai. Il a très-peu écrit, et le plus souvent il s'est borné aux fonctions de son état. On lui doit des éditions de l'ouvrage de Savonarole intitulé *Chartiludium logicæ* (jeux de logique) de Thomas Murne, des *Scholies latines* de Jean de La Rochelle, sur les Évangiles et les Actes des Apôtres; des *Éloges des hommes illustres* de Papius Massonius, 1638, 2 vol. in-8°; des *Œuvres spirituelles* de S. Grégoire; des *Épîtres de Ste. Catherine de Siennes*; du *Traité de l'eau* de Brouault; des *Fables* de La Fontaine, traduites en français, et accompagnées de *Maximes morales*; et de quelques autres ouvrages importants. W—s.

BALESTRA (ANTOINE), peintre

véronais, naquit en 1666. Il fut d'abord marchand; mais à vingt-un ans il s'adonna à la peinture; il étudia à Venise sous Bellucci, le même qui devint ensuite premier peintre de Joseph I^{er}. et de Charles VI. De Venise, il passa à Bologne, et alla enfin à Rome prendre des leçons de Carlo Maratte. Balestra essaya de réunir le mérite de chacune des écoles où il avait travaillé, et se composa un style mélangé dans lequel le vénitien ne domine jamais. On recherche assez cet artiste, dont les ouvrages sont très-soignés. Son dessin est pur, son pinceau a de la facilité, ses conceptions sont gaies et pleines de charmes; il fut souvent employé par les cours étrangères. On lui reproche d'avoir trop peint avec de l'huile cuite, parce que les peintures faites d'après ce procédé peuvent se détériorer avant un demi-siècle. Balestra fit des élèves distingués, parmi lesquels on compte J.-B. Mariotti, Joseph Nogari, Charles Salis, et Baroni Cavalcabò. Comme toute l'école de Maratte, il aimait dans ses tableaux une sorte de brouillard qu'on ne peut pas définir aisément. Quelquefois ce brouillard y est appliqué mal à propos, et produit un effet désagréable à l'œil, mais souvent aussi, il y jette une harmonie et un repos qui attachent et disposent à une douce mélancolie. On a comparé Balestra à Catulle, son compatriote, comme on a comparé l'Albane à Anacréon. On n'est pas d'accord sur l'époque de sa mort, qui arriva, suivant les uns, en 1734, et suivant Guarienti, Zanetti et Oretti, en 1740. A—D.

BALETTI (GIANETTA-ROSA-BENNOZZI), née à Toulouse, actrice célèbre à la Comédie italienne, sous le nom de *Silvia*, dans l'emploi des amoureuses, qu'elle joua pendant plus de quarante ans : elle était née à Tou-

louse, de parents italiens, et mourut à Paris en 1758. — Son mari, Joseph BALETTI, né à Munich, connu au même théâtre sous le nom de *Mario*, y joua long-temps l'emploi des amoureux : cet acteur faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir à Paris, en 1716. Il mourut en 1762. — Leur fils, Louis BALETTI, reçu à la Comédie italienne en 1744, s'y distingua long-temps comme acteur et comme danseur.

P—X.

BALEY (GAUTIER), médecin et ecclésiastique anglais, né à Portsmouth, dans le comté de Dorset, avait étudié à Oxford, où il fut nommé, en 1564, professeur royal de médecine; il fut ensuite chargé de l'administration de cette université, et devint enfin l'un des médecins ordinaires de la reine Élisabeth. On a de lui : I. *Traité de trois sortes de poivre commun*, 1558 ou 1588, in-8°.; II. *Petit Traité sur la conservation de la vue*, publié d'abord in-12, sous le règne d'Élisabeth, réimprimé à Oxford, en 1616 et en 1654, in-8°.; III. *Directions pour la santé naturelle et artificielle, avec des remèdes pour toutes les maladies des yeux*, 1626, in-4°.; IV. *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum*, etc. (inédit). Gautier Baley mourut le 3 mars 1592, âgé de soixante-trois ans.

X—A.

BALFOUR (ANDRÉ), noble écossais qui employa une partie de ses revenus à faire fleurir les sciences à Edimbourg, sa patrie; il contribua principalement à la fondation du Muséum et du jardin de botanique de cette ville, en 1680. Robert Sibbald, qui était son ami et son collègue, voulut transmettre à la postérité le souvenir de ses bienfaits et des encouragements qu'il avait donnés aux

sciences, ainsi que son frère sir Jacob Balfour, en les consacrant dans un ouvrage particulier, sous le titre de *Memoria Balfouriana*. Tout récemment, son compatriote Robert Brown, vient de contribuer à tirer ce nom de l'oubli, qu'il ne méritait pas en donnant le nom de *Balfouria* à l'un des nombreux genres de plante de la Nouvelle-Hollande, qu'il a établis et qu'il vient de publier. D—P—A.

BALGUY (JEAN), savant théologien, était né à Sheffield, dans le comté d'York; il fut admis, en 1702, au collège de St-Jean, à Cambridge, et eut souvent à regretter d'y avoir employé près de deux années à lire des romans, qui pouvaient bien développer son imagination, mais ne lement tourner à l'avantage de son instruction ou de son goût. La lecture de Tite-Live fut pour lui une occupation bien plus profitable, et lui donna le goût des études sérieuses auxquelles il se dévoua désormais. Ayant pris les ordres ecclésiastiques, il se distingua pendant plusieurs années comme prédicateur, et se montra défenseur ardent de la liberté religieuse, dans une dispute concernant l'autorité de l'Église qui eut lieu à l'occasion d'un sermon prêché devant le roi par le docteur Hoadly, évêque de Bangor, et dont le texte était : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Il serait trop long de suivre dans tous ses travaux cette controverse. Lord Shaftesbury lui fournit une très-intéressante, en ayant, dans son ouvrage, intitulé *Caractères*, que la vertu peut être regardée comme un sentiment d'instinct. Ce système, appuyé par Hutcheson, donna lieu à une réponse que Balguy publia, en 1726, sous le titre : *Lettre à un docteur, sur la beauté et l'excellence des vertus naturelles, et l'appui qu'elles trouvent*

révélation chrétienne. Il a en 1728, un traité intitulé : *Le sentiment de la bonté morale, ou le approfondie de l'origine des vertus*; et, en 1730, *Recherches sur les perfections de Dieu, particulièrement celle qui est relatif à la création et la Providence*. Ce dernier ouvrage eut pour but de prouver que la Divinité et ses bienfaits ne résultent pas d'un principe aveugle, mais d'un principe de bonté. En 1741, Balguy publia un *Essai sur la rédemption*, en 2 volumes de *Sermons*, que les prédicateurs ont mis au nombre des meilleurs qu'ils aient eus. Les écrits de Balguy, fruits d'une raison éclairée, ont été publiés à répandre dans la théologie des matières religieuses, des libérales et l'esprit de disputation. Il mourut, en 1748, âgé de 65 ans. Ses talents et son caractère lui valurent des places plus élevées dans l'Eglise, qu'une simple chaire de Salesbury, et un humble curé de North-Allerton; mais l'abbé Hoadly et de Clarke, ainsi que le célèbre Hoadly, ont raisonnablement raisonné pour la religion, commandent bien mieux à la médecine son pays que de grandes dignités. Son fils, Thomas BALGUY, suivit la même carrière, a laissé des écrits peu importants sur des matières théologiques. L—P—E.

BALICOURT (MARGUERITE-DE), comédienne, débuta au théâtre-Français le 29 novembre 1728 dans le rôle de *Cléopâtre*. Ses succès furent si brillants, qu'elle fut à part entière dès le mois de novembre. Quoique cette actrice fût destinée pour l'emploi des reines, elle jouissait tant d'avantages, que son succès se légèra sur ce déclin, et devint moins sensible par les

prétentions de M^{lle}. Duclos, qui, à soixante ans, s'obstinait à rester au théâtre. La *Médée*, de Longepierre, jouée avec peu de succès en 1694, dut à M^{lle}. Balicourt une sorte de résurrection en 1728. Cette actrice joua ce rôle avec une telle supériorité, que la pièce, oubliée depuis trente-quatre ans, eut un succès prodigieux. M^{lle}. Balicourt, qui avait une très-faible santé, obtint sa retraite en 1738, six mois après la réception de M^{lle}. Dumesnil, et mourut le 4 août 1743, dans un âge peu avancé. P—x.

BALIN (JEAN), prêtre et médecin, né à Vesoul vers 1570. Il paraît qu'il était professeur au collège de Narbonne, à Paris, en 1601, puisqu'il y prononça cette année un discours latin, à l'ouverture des classes. En 1607, il fit imprimer à Paris, in-8°, un poème intitulé *De Divæ Magdalene gestis, ubi et ejus navigatio in Provinciam, et poenitentiae locus describuntur*; il le traduisit ensuite en français, et sa traduction parut la même année, sous le titre de *Poème héroïque de Ste.-Magdeleine*. Il accompagna Claude de Rye en Flandre en qualité d'aumônier, et il fut témoin des événements de la guerre, qui se termina par la paix de 1608. Il en écrivit l'histoire sous ce titre : *De Bello Belgico, auspiciis Ambrosii Spinolæ*, Bruxelles, 1609, in-8°. On trouve à la suite, un poème intitulé *De Pace Belgicâ, sive Janus bifrons Belgicus*. On loue la correction et la pureté du style de cet ouvrage. Foppens (*Bibl. Belgica*) dit que Balin a composé quelques autres ouvrages, mais peu intéressants. C'est ce bibliothécaire qui nous apprend que Balin mourut à Wesel, dans le duché de Clèves; mais il a négligé d'indiquer à quelle époque. W—s.

BALLOL. Voy. BAILEUL.

BALL (JEAN), prêtre séditieux.

du 14^e. siècle, dont les controverses, excitées par Wicléf, avaient tourné la tête et allumé le fanatisme ; ce frénétique s'acquit une très-grande popularité en Angleterre, en prêchant aux habitants des campagnes ce système d'égalité qui flatte toujours la multitude : il leur annonçait que la différence des rangs et l'inégale distribution des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin ; que ces distinctions n'avaient été imaginées que par l'ambition des riches ; que le moment, pour le peuple, de reconquérir ses droits, à cet égard, était arrivé ; que, si l'on en laissait passer l'occasion, elle ne se représenterait plus ; et comme on ne lui permettait pas de prêcher une pareille doctrine dans les églises, il entraînait ses sectateurs dans les champs, et employait toutes les ressources de son éloquence pour les porter à la sédition. Le clergé et les seigneurs étaient surtout l'objet de ses déclamations : on se saisit de sa personne, et il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plusieurs provinces, qui avaient choisi Black-Heath, à peu de distance de Londres, pour lieu de leur rassemblement, menacer la capitale. Leur nombre s'accrut jusqu'à cent mille hommes. On les avait d'abord trop dédaignés : quand on voulut prendre des mesures répressives contre eux, ils se précipitèrent sur Londres, brisèrent les prisons, délivrèrent leur apôtre, et grossirent leur troupe de tous les malfaiteurs dont ils avaient rompu les fers. Ball enflammait leur colère : ils attaquaient partout les seigneurs, le clergé et les gens de loi : ils détruisaient les édifices, enlevaient tout ce qu'il y avait de plus précieux, non pour se l'approprier, mais pour le mettre en pièces, et le jeter dans la Tamise. Richard II effrayé, se retira

à la tour ; ils s'y portèrent ; les soldats épouvantés leur en ouvrirent les portes. Il fallut que le roi, pour ne pas devenir la victime de leur fureur, leur livrât l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand-trésorier, qu'il mirent à mort. Il serait trop long de rapporter en détail leurs autres excès pendant les deux années que dura leur rébellion. Le gouvernement reprit enfin le dessus : Ball fut arrêté, en 1581, à Coventri ; on lui fit son procès, et il fut exécuté. Les historiens anglais disent qu'on ne trouva aucun preuve de correspondance entre lui et Wicléf, quoique ce fussent les doctrines de cet hérésiarque qu'il réduisait en pratique. T—D.

BALL (JEAN), théologien anglais de la secte des puritains, né en 1585 à Cassington, dans le comté d'Oxford. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il prit les ordres, et fut tout à la fois pasteur et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Il jouissait d'un grand crédit dans son parti, et il a composé quelques ouvrages qui ont eu beaucoup de succès : le plus connu est son *Traité concernant les fondements principaux de la religion chrétienne*. Ce traité, extrêmement répandu, avait eu, avant l'année 1632, quatorze éditions, et, chose singulière, il a été traduit en langue turque. Parmi ses autres écrits, on remarque un *Traité sur la foi*, in-4°, 1631 et 1637, et le *Jugement impartial sur les motifs de séparation*, in-4°, 1640 ; le *Pouvoir de la piété*, Londres, 1650, in-fol. ; *Traité de la méditation théologique*, Londres, 1660, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par Siméon Ashe. Jean Ball mourut en 1640, âgé de cinquante-cinq ans. X—3.

BALLENDE ou BELLENDE

), écrivain écossais du 16^e. issu d'une ancienne famille, grande faveur auprès du roi V : on prétend même qu'il eut beaucoup de part à l'éducation de ce prince, si recommandable par ses talents et par son amour pour les lettres. Ballenden occupa différentes places dans l'église et dans l'état. Très-attaché à l'orthodoxie catholique, il entreprit d'arrêter le progrès de la réformation; voyant ses efforts inutiles, il vint s'établir à Rome, où il mourut en 1550. On a conservé de lui des poésies lyriques, où l'on découvre, à travers la familiarité du langage, de l'enthousiasme poétique et un véritable talent. Son ouvrage sur lequel se fonde principalement sa réputation, est une traduction du latin en écossais de l'histoire d'Hector Boethius, faite par ordre de Jacques V, et publiée à Londres, en 1536, in-fol., sous le titre d'*Histoire et Chronique d'Écosse*, etc. Cette traduction, où il s'est beaucoup écarté de l'original, mais toujours pour l'intérêt de la vérité, est estimée de ses compatriotes. La liste des autres écrits de Ballenden est très-étendue.

X—s.

BALLERINI (PIERRE), célèbre théologien ecclésiastique du 18^e. siècle, né à Vérone, le 7 sept. 1698. Son père, fils d'un professeur en chirurgie, après avoir fait d'excellentes études sous les jésuites, il entra dans l'ordre des jésuites, et fut ordonné prêtre séculier. La lecture attentive des *Œuvres* de S. Augustin le rendit passionné pour celles de S. Augustin. Il enseigna les principes de direction des études aux belles-lettres, qu'il appliqua aux jeunes gens, et qu'il enseigna sous le titre de *Méthode de S. Augustin*, etc. Un paragraphe de son ouvrage inséra, sur la conduite que l'on doit tenir lorsqu'il y a diversité

d'opinions, surtout en matière de morale, fit beaucoup de bruit, excita des réclamations, et donna le premier signal d'une guerre de plume, qui a duré long-temps à Vérone, sur le probable et le plus probable, ou sur les degrés de probabilité morale. Après cette querelle du probabilisme, il s'engagea dans une autre sur l'usure, dans laquelle il eut pour adversaire le savant Scipion Maffei. Il avait quitté la chaire de belles-lettres pour professer la théologie dogmatique et morale, lorsqu'il fut choisi, en 1748, pour théologien canoniste de la commission que la république de Venise envoyait à Rome, dans l'affaire du patriarcat d'Aquilée. Dans quelques entretiens qu'il eut avec le pape, il lui inspira une confiance qui engagea le souverain pontife à le charger d'une édition des *Œuvres de S. Léon*, d'après les manuscrits du Vatican; et si ce saint pape fut déclaré docteur de l'église par une constitution du 13 oct. 1754, on reconnaît que cela est dû en grande partie à la proposition qui en fut faite par Ballerini dans l'épître dédicatoire du tome I^{er}. Après une vie employée toute entière aux études et aux travaux de son état, il mourut vers l'an 1764. Les principaux ouvrages qu'il publia sont : I. *Il Metodo di S. Agostino negli studj*, Vérone, 1724; Rome, 1757, in-12 (traduit en français par Nicolle de la Croix, Paris, 1760, in-12). II. Divers écrits en italien et en latin, contre le père Segneri et contre d'autres écrivains, dans la querelle sur le probabilisme, depuis 1732 jusqu'en 1736; le dernier est une Histoire du probabilisme, sous le titre de *Saggio della storia del probabilitissimo nella descrizione del cangiamento di sei insigni probabilisti in probabioristi*, etc., Vérone, 1736, in-8; III. *Sancti Zenonis epis-*

copi Veronensis sermones, nunc primum quod par erat diligentia editi, etc., avec des dissertations et des notes, Vérone, 1759, in-4°. ; IV. *Sancti Antonini archiepiscopi Florentini ordinis prædicatorum summa theologica*, etc., avec des notes, observations, prélections, et une vie de l'auteur, Vérone, 1740 et 1741, 2 vol. in-fol. ; V. *Sancti Raymundi de Pennafort ordinis prædicatorum summa*, etc., Vérone, 1744, in-fol. ; VI. *Sancti Leonis magni R. pontificis opera, post Paschasii Quesnellii recensionem ad complures et præstantissimos manuscriptos codices ab illo non consultos exacta*, etc., Venise, 1755 et 1756, 2 vol. in-fol. L'édition de Quesnel avait été prohibée; celle-ci fut faite, comme on l'a vu, par ordre du pape. VII. Plusieurs ouvrages contre l'usure, et surtout deux volumes in-4°, l'un intitulé : *De jure divino et naturali circa usuram libri sex*, etc. ; et l'autre : *Vindicie juris divini ac naturalis*, etc., Bologne, 1747, in-4°, etc. G—É.

BALLERINI (JÉRÔME), frère du précédent, naquit à Vérone, le 29 janvier 1702. Il fit à peu près les mêmes études que son frère, et prit comme lui l'état ecclésiastique; mais il cultiva plus particulièrement l'histoire que l'on appelle *profane*, par opposition à l'histoire ecclésiastique. Ces deux frères se quittèrent peu, et firent en commun plusieurs éditions et plusieurs ouvrages. Jérôme survécut plusieurs années à Pierre; il entreprit seul l'édition des *Œuvres du cardinal Noris*, d'après les exhortations et les conseils du marquis Scipion Maffei; mais ensuite son frère prit part à l'exécution : *Henrici Norisii Veronensis Augustiniani S. R. E. presbyteri cardinalis opera omnia nunc primum collecta et ordinata*, Vé-

rone, 1752, 4 vol. in-fol.; le quatrième volume surtout appartient à deux frères, et contient divers morceaux précieux d'histoire ecclésiastique. Il eut aussi la plus grande part dans l'édition des œuvres de Gibe évêque de Vérone, dans laquelle eut cependant son frère pour coopérateur : *Joan. Matthæi Giberti episcopi Veronensis, opera nunc primum collecta*, etc., avec une Dissertation, la Vie de l'auteur et diverses autres Pièces, Vérone, 1752, in-4°. Les éditions données par son frère auxquelles il coopéra le plus, sont celles des *Sermons de S. Zénon*, la *Somme de S. Antonin*, et des *Œuvres de S. Léon*; mais il contribuait à la publication de presque tout ce que Pierre écrivait. Mazzuchelli *Scr. ital.*, tom. III, donne une notice intéressante de l'union qui régna entre ces deux frères, et de la manière dont ils distribuaient entre eux leurs travaux. Ce qui appartenait plus particulièrement à la théologie et au droit canonique était du ressort de Pierre et ce qui tenait le plus à la critique et à l'histoire, était traité par Jérôme. Ils renvoyaient le tout ensemble, et s'ils étaient d'avis différent, rien n'était définitivement admis qu'après une discussion, quelquefois très-vive, ne fût revêtu de l'approbation de tous les deux. G—É.

BALLEXSERD (JACQUES), né à Genève, né en 1726, et mort en 1774, est connu par deux bons ouvrages : I. *Dissertation sur l'éducation physique des enfants, depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté*, Paris, 1762, in-8°, couronnée par la société des sciences de Harlem, dont David, médecin à Paris, a donné une seconde édition avec des notes en 1780 ; II. *Dissertation sur les causes principales de la mort d'*

*nd nombre d'enfants , et
les préservatifs les plus
et les plus simples pour leur
la vie , couronnée par
de Mantoue , et imprimée
, 1773 ; puis en français ,
C. et A.*

ANI (JEAN-BAPTISTE), sé-
nois , né en 1586 , est auteur
profond écrit en latin *sur
nent naturel des corps pe-
ouvrage parut d'abord en
fut publié de nouveau en
es-augmenté , et enrichi de
servations. Si Balliani eût
ps de s'appliquer aux scien-
pu paraître avec distinc-
i les plus illustres savants de
ais son rang et sa profession
principalement vers les lois
ique , ne lui laissèrent que
mps pour s'occuper de ses
orites , les mathématiques et
ie. Après avoir occupé avec
lusieurs charges publiques ,
en 1666 , à l'âge de quatre-
K.*

MIÈRE DE LAISEMENT
natif de Paris , se fixa à
où il devint vice-directeur de
e. Il cultiva tour à tour la
les lettres , la chimie , et
1804. On a de lui : I. *Deu-
Pyrrha* (1751) ; II. *le Ros-
751*) ; III. *le Retour du
s* (1753) ; IV. *Zéphyre et*
754), opéras comiques , re-
à Rouen , et dont le pre-
as été imprimé ; V. *la Guir-
757*), représenté à la Foire
at ; VI. *Théorie de la Mu-
nis* , 1764 , in-4°. , ouvrage
is qu'instructif ; VII. *Eloge de*
Bouen , 1769 , in-8°. ; VIII.
elle édition du *Gazophylā-
corum* , de Philippe Cattier ,
lot , 1790 , in-8°. D. L.

BALLIN (CLAUDE), fils d'un
riche orfèvre de Paris , naquit en
1615 , et embrassa la profession de
son père. Ses premières années se
passèrent à l'étude du dessin ; celle
des ouvrages du Poussin particulière-
ment lui forma le goût , et enrichit son
imagination. Comme l'académie de
peinture n'existait pas encore , non
plus que l'école des Gobelins , le jeune
Ballin allait dessiner d'après nature
chez différents artistes , qui se réunis-
saient pour faire les frais d'un modèle.
A force d'application , il fit de si
grands progrès , qu'à l'âge de dix-neuf
ans , il exécuta quatre grands bassins
d'argent de 60 marcs chacun , sur les-
quels il avait composé et exécuté en
relief les quatre âges du monde , avec
tant de succès , que le cardinal de
Richelieu , qui les acheta , lui com-
manda encore quatre grands vases
dans le même genre pour les assortir
à ces bassins. La réputation de Ballin
s'étant bientôt accrue par le nombre
de ses beaux ouvrages , il fut chargé ,
par Louis XIV , d'exécuter des tables
d'argent , des candelabres , des vases ,
des canapés , et beaucoup d'autres
meubles enrichis de bas-reliefs , que
la détresse du trésor public , à l'épo-
que de la guerre de la succession , obli-
gea de porter à la monnaie. Il ne reste
de ces chefs-d'œuvre que des dessins
qu'un nommé Delaunai , orfèvre , en
avait faits. Un grand nombre d'autres
ouvrages que cet artiste avait exécutés
pour différentes églises , tels que so-
leils , croix , chandeliers , lampes , etc. ,
ont éprouvé le même sort lors de la
révolution. Ce fut Ballin qui cisela la
première épée et le premier hausse-col
que porta Louis XIV. A la mort de
Varin , ce prince le nomma directeur
du balancier des médailles et des je-
tons : Ballin se distingua dans cette
place par la finesse de son exécution ,

et sut réunir aux grâces modernes la sévérité de l'antique. Ballin a fait époque dans la gravure, et il recula les bornes de cet art : il mourut à Paris, le 22 janvier 1678, âgé de soixante-trois ans. P—E.

BALLINO (JULES), avocat et littérateur vénitien, qui florissait après la moitié du 16^e siècle, et qui vivait encore en 1592, a laissé des Traductions italiennes, assez estimées, de plusieurs ouvrages grecs : I. *Vita di Mosè composta da Filone ebreo*, Venise, 1560, in-4^e.; II. *Trattato di Plutarco dell' amor de' genitori verso i figliuoli*, Venise, 1564, in-8^e.; III. *la Morale filosofia brevemente descritta per due filosofi Epiteto-stoico e Aristotile-peripatetico*, Venise, 1564 et 1565; Rome, 1689, in-8^e. : le Traité ci-dessus est réimprimé dans cette édition; IV. *Trattato d'Aristotile della virtù e de' vizii*, Venise, 1565, in-8^e.; V. *le Prediche del gran Basilio, arcivescovo di Cesarea*, etc., Venise, 1566, in-8^e. VI. Il a aussi publié la première partie d'un ouvrage intitulé : *Disegni delle più illustri città e fortezze del mondo, con una breve istoria delle origini ed accidenti loro*, Venise, 1560, in-4^e. Ce volume ne contient que cinquante villes; les dessins gravés sont médiocres, et les notices sèches et insignifiantes. Il est à croire que le peu de succès de cette première partie le détourna de continuer l'ouvrage. G—É.

BALLISTE (nommé encore BALLISTE et CALLISTE), général romain, vivait au 3^e siècle, et fut préfet du prétoire sous Valérien. Les soldats qui s'étaient dispersés lors de la captivité de ce prince, se rallièrent et choisirent pour chef Balliste. Il mena ses troupes en Cilicie, et fit lever aux Perses le siège de Pompéiopolis. Entrant

ensuite en Lycanie, il surprit les Perses, leur enleva leur butin, et un grand nombre de prisonniers parmi lesquels étaient les femmes de Sapor. Se portant ensuite sur la côte de la Cilicie, il défit encore les ennemis à Sébaste et à Coryce. Dans ces expéditions, Odenat, roi de Palmyre, qui avait à se plaindre de Sapor, se conda puissamment le général romain. Balliste usa ensuite de son crédit sur les troupes, afin de les porter à reconnaître pour empereur Macrien, qui, en récompense, le nomma capitaine de ses gardes. Lorsque ce nouvel empereur passa en Italie pour combattre Auréole et Galien, il laissa en Syrie Quiétus, son second fils, et Balliste, pour défendre cette province contre les Perses. La nouvelle de la mort de Macrien et de son fils aîné les obligea de se renfermer dans Émèse; mais Balliste donna aux habitants le conseil de se défaire de Quiétus : ensuite il prit le titre d'empereur, et changea la ville en un désert, en faisant passer au fil de l'épée tous ceux qui refusaient de le reconnaître. Il se maintint pendant quelque temps en Orient, et donna même des lois dans plusieurs provinces; mais l'an 264, il fut tué par un soldat qui, dit-on, exécuta ce meurtre d'après les ordres d'Odenat. D—T.

BALLO (FABIO), noble sicilien, né à Palerme, dans le 16^e siècle, prit l'état de jurisconsulte, qu'il exerça jusqu'à un âge très-avancé, avec une grande réputation de savoir et d'intégrité. Il mourut dans la même ville le 23 mai 1632. La poésie était pour lui un amusement. On trouve dans ses *Canzoni Siciliane*, dans le tom. I^{er} part. II, des *Muse Siciliane*; Palerme, 1647 et 1662, in-12. Maggiora, *Bibliotheca Sicula*, tome I^{er} parle d'une élogique manuscrite, in-

Deo, du même auteur, et la même langue, mais elle est imprimée. — Il laissa un dominique BALLO, qui, après l'avoir été avocat comme son oncle, prit l'habit ecclésiastique, trouva aussi des *Canzoni* dans le même volume du même auteur.

G—É.

(JOSEPH), docteur sicilien, né à Palerme, le 29 juillet 1567. Il fut d'abord avocat, puis prit le parti des armes ; il fut capitaine de Calattui, et sauva le prince de Villa-Franca, lorsqu'il prit le parti des armes ; état ecclésiastique, renonçant à la prêtrise, et se livra entièrement à l'étude des sciences ecclésiastiques, mathématiques et de l'astronomie. Il fit un voyage en Espagne, et fut docteur en théologie. De sa patrie, où il fit quelque temps de séjour, il repassa ensuite à Bari, puis à Naples, et fut chanoine de la cathédrale. Il se rendit à Rome en 1635, y fit imprimer plusieurs ouvrages, et, dans un second voyage, y fit, à l'âge de soixante ans, mourut dans cette ville, le 1640. Ses principaux ouvrages sont : I. *De fecunditate Dei actiones ad extra*, Padoue, 1630 ; II. *Demonstratio de veritate naturalium*, Padoue, 1631. Dans son dernier voyage à Rome, il y fit aussi imprimer un ouvrage de théologie, qu'il avait écrit à trente ans, et sur lequel eurent lieu des controverses avec les docteurs romains et siciliens. Il est auteur de : *Resolutio de modo evidenti transubstantiationis panis in sacrosanctum Dominum corpus et sanguinem*, etc., 1640, in-4°. Son système, développé dans son *Scritt. ital.*, tom. II, est que les accidents qui restent

dans l'Eucharistie, sont les accidents du corps de J.-C., modifiés de manière qu'ils représentent l'espèce du pain. *Il sistema del nostro autore è che gli accidenti, i quali rimangono nell' Eucaristia, sieno accidenti del corpo di Cristo modificati in guisa che rappresentino le specie del pane.* Des théologiens qui crurent entendre ce système, l'attaquèrent publiquement ; d'autres, qui crurent l'entendre aussi, le défendirent : cette querelle fut très-vive ; mais heureusement pour le repos de l'auteur, il était mort avant qu'elle fût engagée.

G—É.

BALLO (THOMAS), noble sicilien, né à Palerme, se distingua, par son talent poétique, vers la fin du 16^e siècle. Il fut chevalier de St.-Étienne, et membre de l'académie des *Accesi* de Palerme. Le recueil des *Rime* de cette académie, Palerme, 1571, in-8°, contient plusieurs pièces de lui. Son plus grand ouvrage est un poème héroïque, consacré à la gloire de sa patrie, et dédié à Cosme II, grand-duc de Toscane ; il est intitulé : *Palermo liberata, poema eroico in ottava rima, cogli argomenti di Girolamo Spucees*, Palerme, 1612, in-4°. G—É.

BALLON (LOUISE-BLANCHE-THÉRÈSE PERRUCARD DE), fondatrice des bernardines réformées, naquit, en 1591, au château de Vauchi, en Savoie, d'une famille noble. Ses parents la mirent, à l'âge de sept ans, au monastère de Ste.-Catherine-sur-Annecy, dont une de ses parentes était abbesse. Elle y fit profession à seize ans, et entreprit la réforme en 1622, à Rumilly, sous la direction de S. François de Sales, son parent. Les nouvelles réformées prirent le nom de *Sœurs de la Providence*, quoique le peuple leur ait donné celui de *Religieuses Bernardines réfor-*

mées. La mère de Ballon établit successivement sa réforme à Grenoble, à St.-Jean-de-Maurienne, à la Roche, à Seyssel, à Vienne, à Lyon. Les bernardines de Marseille et de Toulon ne tardèrent pas à l'embrasser; et elle obtint, en 1628, un bref d'Urban VIII, pour soustraire son ordre à la juridiction de l'abbé de Cîteaux, et le soumettre aux ordinaires des lieux. Les constitutions qu'elle donna furent approuvées à Rome, en 1631; mais la mère de Pinçonas, qu'elle envoya à Paris, pour y établir la réforme, en fit imprimer, quelques années après, de nouvelles, assez différentes des premières. Pour les faire prévaloir, elle représenta la mère de Ballon comme une femme inquiète, ambitieuse, qui cherchait à se faire supérieure générale. Celle-ci protesta du contraire dans ses écrits. Cependant, quelques-uns des nouveaux établissements adoptèrent les passions de la mère de Pinçonas, et il en résulta un schisme. Les religieuses de Rumilly déposèrent la mère de Ballon de la supériorité; celles de Marseille la mirent à leur tête. Rappelée en Savoie, par l'évêque de Genève, elle y multiplia ses fondations, et mourut, le 14 décembre 1668, au monastère de Seyssel, en odeur de sainteté. Le P. Grossi, de l'Oratoire, a fait imprimer ses *Œuvres de piété*, en un vol. in-8°, 1700, et a mis sa vie en tête du volume. T - D.

BALLYET (EMMANUEL), religieux carme déchaussé, évêque et consul de France à Babylone (Baghdad), naquit en 1700, à Marnay, bourg de Franche-Comté. Il rendit compte à Benoît XIV de sa mission à Babylone, par une lettre imprimée en latin et en français, à Rome, en 1754. Cette lettre contient des détails curieux sur les mœurs et les coutumes des peuples du Levant. Il avait par-

couru une partie de l'Asie, en observateur. Le journal de ses voyages trouvait dans la bibliothèque du d'Orléans, et d'Anville en a extrait la *Description d'un monument sculpture, découvert dans une montagne*. Ballyet avait formé un cabinet précieux, dont un de ses neveux a fait imprimer le catalogue. Il mourut de la peste à Baghdad en 1773. — P. Symphorien BALLYET, son frère est mort supérieur-général de son ordre. W—s.

BALSAMO. V. CAGLIOSTRO.

BALSAMO, et non pas BALZANO (LAURENT), poète sicilien; né à Lérme, y florissait au commencement du 17^e. siècle. On a de lui, dans la langue de son pays, des *Canzoni sacre* et des *Octaves*, insérées dans *Muse Siciliane*, Palerme, 165 in-12. On l'a mal à propos confondu avec l'un des deux jésuites nommés Ignace BALSAMO, dont l'un était de Messine, où il mourut, en 1659, et l'autre fit d'autres vers qu'une *Canzone*, intitulée : *Lettera di Nostra Signora alla città di Messina*, Messine 1653, in-4°, et un recueil de poésies pieuses, sur le martyre de S. Placide, *Martirio de' Santi Placido e compagni, canzone e rime*, Messine 1653, in-4°. — L'autre jésuite, Ignace BALSAMO, nommé aussi *Balsamon*, était de la Pouille, où il naquit en 15 et remplit, pendant plus de trente-cinq ans en France, les premiers emplois de son ordre. Il mourut à Liège le 2 octobre 1618; il a publié en français une *Instruction sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer*, ouvrage qui fut ensuite traduit en latin, et imprimé à Cologne, 1611 et 16 in-12. G—d.

BALSAMON (THÉODORE), de Constantinople, dans le 12^e. siècle.

hancelier et bibliothécaire de chie, prévôt des Blaquernes ; patriarche d'Antioche, en 1186. Il ne pouvait pas aller remplir les fonctions de cette dernière place, car les Latins étaient alors excommuniés de cette ville, et y avaient interdiction de leur communion. Isaac Comnène ayant dessein de placer sur le trône de Constantinople son prophète, déjà patriarche de Jérusalem, prit la disposition des canons qui interdisaient les translations, chargea Isaac de proposer la question dans une assemblée d'évêques, en lui laissant libre que le choix le regardait. Comnène qui l'étude n'avait pas éteint, Isaac fit aisément passer la proposition ; mais il n'en fut que pour la première fois lorsqu'il vit Dorothee occuper l'archevêché de la ville impériale, il fut convoité. Balsamon mourut en 1184. C'est le plus habile canoniste connu des Grecs. Il ne paraît cependant pas très-versé dans la critique, et sa connaissance de l'antiquité ecclésiastique. Ses ouvrages annoncent une trop d'animosité contre les Latins. Le plus important est un *Commentaire* sur les canons des apôtres et des conciles œcuméniques, sur les canons de l'Église d'Afrique, et sur les canons canoniques des PP. Grecs ; la meilleure édition est celle de Paris, Oxford, 1672, in-fol. Son *Commentaire* sur le *Nomocanon* de Basile, fut imprimé en grec et en latin, Paris, 1615, in-4° ; puis en français dans la *Bibliothèque du droit canonique ancien*, de Justel. La collection contient encore, du même auteur, un recueil de consuetudes ecclésiastiques, avec les notes de Leuclavius et de Fabrot. On a plusieurs autres ouvrages de lui sur des points canoniques, dans le *Droit canon romain* de Leuclavius, et

dans les *Monuments de l'Église grecque*, de Cotelier. T—D.

BALTAZARINI, musicien italien, fut célèbre en France sous le nom de *Beaujoyeux*. La reine Catherine de Médicis, à qui il avait été envoyé du Piémont, comme l'un des virtuoses les plus distingués sur le violon, le nomma son premier valet-de-chambre, et le mit à la tête de ses musiciens. Henri III, en lui confiant l'intendance de sa musique, le chargea de l'ordonnance des fêtes de la cour, place qu'il remplit long-temps avec beaucoup d'intelligence. On a imprimé le détail d'une de ces fêtes brillantes, sous le titre de *Ballet comique de la royne, faict aux nopces de M. le duc de Joyeuse et de M^{lle}. de Vaudemont*, Paris, 1582, in-4°. Cette fête fut donnée le 15 octobre 1581. P—X.

BALTEZY-MÉHÉMET. Voy. MÉHÉMET.

BALTHASAR (CHRISTOPHE), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roy, en 1588, écrivit pour prouver la légitimité des droits de la France sur différents domaines de l'Espagne. Son ouvrage est intitulé : *Traité des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France, depuis Charles VIII*, Paris, 1626, in-8° ; augmenté d'un *Discours des droits et prétentions des rois de France sur l'Empire*, Paris, 1635, in-8° ; réimprimé en 1647, in-4°, sous le titre de *Justice des armes du roi très-chrétien contre le roi d'Espagne*. Il était âgé de plus de soixante ans quand il embrassa la religion protestante ; ce qui lui a valu de grands éloges de la part de Bayle. Il mourut de la pierre, à Castres, vers 1670. Le P. Lelong dit qu'il fut conseiller d'état et intendant en Languedoc, mais c'est une erreur. Les nouveaux éditeurs de sa *Bibliothèque historique de la France* con-

jecturent que Christophe Balthasar avait un fils du même nom que lui, avocat au présidial d'Auxerre, et auteur de différents *Traité sur le droit de Régale et l'origine des fiefs*, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque de Séguier; comme ils n'appuient leur conjecture d'aucune preuve, nous avons suivi l'opinion commune, qui ne distingue pas ces deux auteurs. W—s.

BALTHASAR (AUGUSTIN DE), docteur en droit, membre du grand tribunal d'appel du roi de Suède, à Wismar, né en 1701, à Greifswald, en Poméranie, où son père était professeur de morale et de droit, étudia à Jéna, et alla s'établir à Wismar, où il devint successivement docteur du droit, professeur et membre de la Faculté, et parvint aux places les plus honorables. Il mourut à Wismar, en 1779. On distingue, parmi ses nombreux ouvrages : I. *Apparatus diplomatico-historicus, ou Tableau de toutes les lois qui servent à l'histoire de la Poméranie et de l'île de Rugen*, etc., Greifswald, 1750-55, in-folio; II. *Tableau historique des tribunaux du duché de la Poméranie suédoise*, etc., ibid., 1753-57, 2 vol. in-fol.; III. *De Origine, statu ac conditione hominum priorum in Pomerania*, ibid., 1755-49; IV. *Discours sur les avantages du temps présent, sous le rapport du perfectionnement des sciences, spécialement de l'étude de l'histoire et du droit*, ibid., 1742, in-4°; V. *Jus ecclesiasticum pastorale*, ibid., 1760-65, 2 vol. in-fol. Le reste de ses ouvrages se compose de dissertations relatives à l'administration civile et religieuse de la Poméranie.—Un autre BALTHASAR (Jacques-Henri de), professeur de théologie et surintendant-général des églises de la

Poméranie suédoise, a laissé : I. *Recueils de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Poméranie* Greifswald, 1723-25, in-4°; *Val ab Eickstedt epitome annuum Pomeraniæ*, ibid., 1726, in-4° ainsi que plusieurs écrits théologiques de peu d'importance. G—r.

BALTHASAR (JOSEPH-ANTOINE FÉLIX DE), né à Lucerne, en 1735 y est mort en 1810. Après avoir fait ses études dans sa patrie et à l'académie royale de Lyon, il entra dans la magistrature, et y remplit successivement différentes places avec distinction; il était trésorier de l'état au moment où la révolution éclata en Suisse. La modération et la prudence qu'il déploya lui assurèrent l'estime de tous les partis. Il devint président de l'administration municipale de Lucerne et ne résigna cette place que deux ans avant sa mort. L'histoire de sa patrie fut son étude favorite, et il a formé de riches et précieuses collections de manuscrites sur l'histoire suisse. La bibliothèque Suisse de Haller, enrichie de nombreuses notices fournies par Balthasar, donne l'énumération des collections de celui-ci, qui depuis sont devenues la propriété de la ville de Lucerne. Les ouvrages imprimés de Balthasar consistent en différents *Traité relatifs à l'histoire* du canton de Lucerne et à celle de la Suisse en général. Celui qui a fait le plus de sensation parut en 1768 (Zurich), sous ce titre : *De Helvetiorum juribus circa sacra*, et il a été traduit en français par M. Viend (*les Libertés de l'Eglise helvétique*, Lausanne 1770, in-12.) La cour de Rome, son nonce résidant à Lucerne, se montrèrent fort offensés; l'évêque de Constance demanda au gouvernement qu'il fût supprimé. Le *Traité conda*

it toutefois qu'un exposé his-
 qui prouvait que la Suisse
 e, guidée par son bon sens
 e par un système raisonné,
 ins plusieurs occasions im-
 i, exercé, dans ses relations
 our de Rome, les libertés de
 gallicane, et que les quatre
 ons de celle-ci étaient recon-
 adoptées de très-ancienne
 suisse. L'Histoire de la Non-
 ans ce pays et le Code diplo-
 y relatif, se trouvent parmi
 uscrits de Balthasar, et en
 une des parties les plus cu-
 De ses autres écrits imprimés,
 era que la *Défense de Guil-*
Tell, 1760, in-8°, dans
 on trouve la réfutation des
 élevés alors sur la vérité de
 de ce héros de la liberté
 et le *Museum virorum Lu-*
n famâ et meritis illus-
ucerne, 1777, in-4°. — Son
 rançois) avait été, comme
 partisan de l'indépendance
 ue, et il a aussi donné quel-
 its sur l'histoire de sa patrie.

U—1.

THASAR CORDERIUS. *Voy.*

THAZARI (THÉODORE), pro-
 de mathématiques et de phy-
 Erlangen, inventa, en 1710,
 scope solaire, au moyen du-
 grossit les objets transparents
 mière du soleil. Il en a publié
 tion sous ce titre : *De micro-*
im telescopiis et microscopiis
ndorum variâ structurâ et
tiplici opusculum, Erlangen,
 in-8°. D'autres attribuent cette
 in à Lieberkuhn. K.

THAZAR, dernier roi de Ba-
 , à qui Bérosee donne le nom
 bonnedes, Hérodote celui de
 te, et Josèphe celui de Na-

boandel, était fils d'Évilmerodach,
 et petit-fils de Nabuchodonosor. Il
 monta jeune sur le trône, abandonna
 le gouvernement à sa mère Nitocris,
 pour se livrer à ses plaisirs. Nitocris,
 femme d'une rare capacité, fit tout ce
 que la sagesse humaine pouvait lui
 dicter pour retarder la chute de l'em-
 pire; mais le temps prédit par les pro-
 phètes pour la ruine des Babyloniens
 était arrivé. Cyaxare, roi des Mèdes,
 et Cyrus son neveu, roi des Perses,
 lui déclarèrent la guerre, prirent plu-
 sieurs de ses villes, battirent Crésus,
 roi de Lydie, qu'il avait engagé à
 faire une diversion dans la Médie, le
 firent prisonnier dans sa capitale, et
 vinrent mettre le siège devant Baby-
 lone, après avoir gagné plusieurs ba-
 tailles contre les armées de Balthazar:
 ce siège durait depuis deux ans, lorsque
 ce prince ayant fait apporter, au mi-
 lieu d'un grand festin, les vases d'or
 et d'argent que Nabuchodonosor avait
 enlevés du temple de Jérusalem, les
 fit servir aux orgies de ses courtisanes
 et de ses concubines. A l'instant il aper-
 çut une main qui traçait sur la mu-
 raille ces trois mots : *Mané, Thecel,*
Pharez; il en fut effrayé, et fit ap-
 peler ses devins et ses astrologues,
 pour les lui expliquer, promettant à
 celui qui y réussirait, de le décorer
 des attributs de la royauté, et de l'as-
 socier à sa mère et à lui, dans le gou-
 vernement de son empire. Ces sages
 ne purent déchiffrer ces caractères
 hébreu-samaritains. On appela Daniel
 qui, dédaignant la récompense pro-
 mise, représenta, avec beaucoup de
 liberté, au roi, les désordres de
 sa vie, et la profanation des vases sa-
 crés qu'il venait de faire, lui déclara
 que l'inscription portait, que les jours
 de sa vie et de son règne étaient comp-
 tés, qu'il n'avait plus que quelques
 moments à vivre, et que son royaume

allait être divisé entre les Mèdes et les Perses. Effectivement, Cyrus, instruit d'avance des dissolutions auxquelles les Babyloniens étaient dans l'usage de se livrer pendant cette fête annuelle, avait tout préparé pour s'emparer de la ville par stratagème ; ses troupes y étant entrées de nuit, pénétrèrent jusqu'au palais. Balthazar y fut massacré, et tout ce qui le défendait passé au fil de l'épée. Ce fut ainsi que ce prince périt, la 17^e. année de son règne, et que l'empire des Babyloniens, fondé deux cent neuf ans auparavant, par Nabonassar, fut détruit, environ l'an 559 av. J.-C. Par cet événement furent accomplies les prophéties d'Isaïe, de Jérémie, d'Habacuch et de Daniel.

T—D.

BALTUS (JEAN-FRANÇOIS), né à Metz, le 8 juin 1667, jésuite en 1682, professa les belles-lettres à Dijon, à Pont-à-Mousson, et l'Écriture-Sainte, à Strasbourg. Il fut appelé à Rome, en 1717, pour y être chargé de l'examen des livres composés par les membres de sa société. L'air de cette ville ne convenant point à sa santé, il revint en France, fut successivement recteur de plusieurs collèges, et mourut le 9 mars 1743, bibliothécaire de celui de Reims. Le P. Baltus est principalement connu par sa *Réponse à l'histoire des Oracles*, de Fontenelle, Strasbourg, 1707 et 1709, in-8°, à laquelle il donna une suite en 1708, pour répondre à la critique que Leclerc en avait faite dans sa *Bibliothèque choisie*. Fontenelle, en renouvelant le système de van Dable, soutenait, contre l'opinion commune, 1°. que les anciens oracles du paganisme n'avaient rien de surnaturel, qu'ils étaient l'effet de l'artifice des prêtres des idoles ; 2°. qu'ils avaient duré jusqu'à l'entière ruine du paganisme, sous les empereurs chrétiens : Baltus prétendait, au

contraire, qu'ils étaient au moins en partie l'ouvrage des démons, et qu'ils avaient été réduits au silence, lors de la mission de J.-C. sur la terre. L'une et l'autre opinion pouvaient réclamer leur faveur des autorités respectables ; mais d'un côté l'académicien avait glissé dans son livre des assertions un peu trop légères, et, de l'autre, le jésuite traita son adversaire trop sévèrement et lui imputa des conséquences que celui-ci était bien éloigné d'avouer. Baltus envoya son ouvrage à Fontenelle qui, par prudence, n'y répondit pas. Il se contenta de dire plaisamment à Basnage qui l'en pressait : « Je consens que le diable passe pour prophète, puisque Baltus le veut » et qu'il trouve cela plus orthodoxe. Les autres ouvrages de ce savant jésuite sont : I. *Défense des SS. Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4°, pour prouver que le prétendu platonisme des Pères n'a été imaginé que pour traduire nos plus grands mystères en opinions d'un philosophe païen ; II. *Jugement des SS. PP. sur la morale des philosophes païens*, Strasb., 1719, in-4°. III. *la Religion chrétienne, prouvée par l'accomplissement des prophéties*, Paris, 1728, in-4° ; IV. *Défense de l'ouvrage précédent*, ibid. 1737, 3 vol. in-12 ; les deux premiers contre Grotius, le troisième contre Richard Simon. Il y a de lui, dans le *Mémoires de Trévoux*, de 1738, une lettre sur le même sujet. V. *Les Actes de S. Barlaam*, tirés d'un manuscrit grec, avec deux *Discours*, l'un de S. Basile, l'autre de S. Jean Chrysostôme, le tout en français, Dijon, 1720, in-12 ; VI. *Sentiment du P. Baltus, sur le traité de la faiblesse de l'esprit humain*, de Huet, dans les *Mémoires de P. Desmolets*, et quelques autres ouvrages. T—D.

UE (JEAN), né en 1421, au Poitou, d'un tailleur d'un meunier, s'éleva à un point où il méritait peu par ses talents, mais il était très-indigne par ses mœurs. Il surprit d'abord la confiance de Jean Juvenal des Ursins, évêque de Paris, qui le nomma son exécuteur testamentaire ; et il trouva le moyen de détourner à son profit les effets de la succession. Devenu ensuite grand-vicaire de Jean de Juvenal, évêque d'Angers, il fit dans sa diocèse un commerce scandaleux de bénéfices, à l'insu de son maître. Il partit d'un voyage de Rome, Balthazar alla à la cour, où s'étant infligé les bonnes grâces de Louis XI, par la conformité de son caractère avec celui de ce prince, il réussit à persuader au roi de le laisser administrateur du collège de Paris, des hôpitaux et des aumônes, chargé de la disposition des revenus, trésorier de l'épargne, seigneur d'état, titulaire des plus riches bénéfices, enfin évêque d'Évreux. La confiance de ce prélat lui donnait la liberté de se mêler de tout, excepté des affaires de son état, ce qui l'exposait souvent aux railleries des courtisans. Dammartin le voyant un jour au chapeau et en rochet, faisant défiler des pages devant lui, dit à Louis XI, « je vous supplie de m'envoyer des prêtres pour ordonner des prêtres, car l'évêque vient ici passer les heures en revue. » Les plus grands bénéfices ne lui coûtaient rien pour sa vanité et son ambition ; ses intrigues en partie cause de la mort de Jean de Melun, qui l'avait introduit en faveur de Louis XI. Il fit nommer l'évêque d'Angers, son bien-aimé, pour s'emparer de son siège. Enfin, par l'abolition de la pragmatique sanction, et par une décime qu'il

procura au pape Pie II, sur le clergé de France, le chapeau de cardinal, quoiqu'il eût ses mœurs dépravées lui avaient fait refuser à une première demande ; enfin, cet homme sans pudeur, élevé par toute sorte de forfaits aux fonctions de premier ministre, dont le titre n'était pas encore en usage, se jouait de l'aveuglement et de la crédulité du monarque, pour empêcher, par ses intrigues secrètes, qu'il ne se raccommodât avec le duc de Berri, de peur que la réunion du roi avec son frère ne diminuât son crédit : mais les lettres qui contenaient ses complots, ayant été interceptées, il fut arrêté ; et l'on vit, par son interrogatoire, que sa misérable ambition n'avait rien respecté ; que par lui le duc de Bourgogne avait été instruit de tous les secrets du gouvernement ; qu'il avait mis en usage tous les ressorts imaginables pour perpétuer les divisions entre les deux frères, pour attiser la haine du monarque et du duc de Bourgogne, et pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable, afin de cimenter son installation dans le ministère, par le besoin qu'on aurait d'employer ses services. Louis, craignant de se brouiller avec la cour de Rome, fit demander au pape des commissaires apostoliques pour faire le procès au cardinal ; le pontife prétendit qu'il ne pouvait être jugé que par le consistoire. Cette absurde dispute sauva la vie au coupable, qui fut enfermé dans une cage de fer de huit pieds en carré, qu'on voit encore aujourd'hui au château de Loches. On prétend que cette espèce de cachot était de son invention. Assurément personne ne méritait mieux que lui d'en faire le premier essai. Lorsqu'il eut été en prison pendant onze ans, le cardinal légat, neveu de Sixte IV, intéressa la conscience de Louis XI, vers

les dernières années de son règne, pour obtenir son élargissement. Cependant, cette grâce ne lui fut accordée que sous la condition expresse que le pape se chargerait de faire juger et purifier ce perfide ministre. Mais à peine Baluc fut-il arrivé à Rome, qu'on l'y combla d'honneurs; il réussit, par ses intrigues, à se faire nommer légat en France, en 1484, et eut l'impudence de s'y montrer revêtu de cette nouvelle qualité. Le parlement lui fit signifier un arrêt qui lui défendait l'entrée de la capitale. Il trouva plus de facilité au conseil, en se soumettant à toutes les restrictions qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il devint évêque d'Albano, et mourut en 1491 légat dans la Marche d'Ancône. Baluc avait plus de finesse dans l'esprit, que d'élévation dans l'âme, souple, adroit, plus faux que politique, il était moins propre à la négociation qu'à l'intrigue. Il ne connaissait ni patrie, ni souverain, ni religion; au-dessus des scrupules, de la honte et du remords, pour réunir tous les vices, il ne lui manquait que l'hypocrisie, dont le scandale de ses mœurs l'avait préservé. On prétend qu'il aimait les lettres, et l'on en donne pour preuve le soin qu'il prit de rassembler des manuscrits rares, dont il enrichit la bibliothèque qu'il fit construire dans son évêché d'Évreux. T—D.

BALUZE (ÉTIENNE), naquit le 24 décembre 1650, à Tulle, d'une ancienne famille de robe. Après avoir fait sa philosophie à Toulouse, il fréquenta les écoles de droit, par déférence pour son père; mais son goût l'entraînant vers l'étude de l'histoire ecclésiastique, il se fit bientôt connaître de M. de Montchal, archevêque de Toulouse, qui lui ouvrit sa bibliothèque. Le savant de Marca, successeur de ce prélat, l'attira à Paris en

1656, le prit chez lui, l'associa à ses travaux, et le fit, en mourant (1662) dépositaire de ses manuscrits. Plusieurs évêques voulurent alors se l'attacher. Il donna la préférence à M. Lamoignon-Houdancourt, archevêque d'Auch, qu'il quitta en 1667 pour entrer chez M. de Colbert, en qualité de bibliothécaire. Ce fut par ses soins que la bibliothèque de ce ministre acquit la plus grande partie des richesses littéraires qui la rendirent célèbre parmi les savants. Il en conserva la direction sous les fils de Colbert, jusqu'en 1700, qu'il la quitta pour se retirer dans une maison dépendante du collège des Écossais. Louis XIV avait érigé pour lui, en 1671, une chaire de droit canon au collège royal, dont il devint inspecteur, en 1707, après la mort de l'abbé Gallo. Une affaire malheureuse le fit tomber peu de temps après dans la disgrâce; il inséra dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* quelques fragments d'un ancien cartulaire et d'un obituaire de Brioud qui prouvaient que les Bonillon descendaient en ligne directe des anciens ducs de Guyenne, comtes d'Auvergne. Long-temps auparavant, D. Mabillon, D. Ruinart et Baluze avaient tous été jugés ces titres authentiques, et le dernier les avait rendus publics; mais lorsque le cardinal de Bouillon se retira en pays étranger, Louis XIV chercha à le mortifier dans la personne de l'historien de sa maison, qu'il supposa n'avoir inséré ces titres que pour soutenir les prétentions du cardinal à l'indépendance. Baluze fut exilé successivement à Rouen, à Blois, à Tours, à Orléans; et il ne put obtenir son rappel qu'en 1713, après la paix d'Utrecht; mais on ne lui rendit ni sa place ni son traitement au collège royal. Ce savant mourut à Paris,

BAL

28 juillet 1718, regretté et célébré par tous les gens de lettres, dont il était le Nestor et l'ami. On l'inhuma dans l'église St.-Sulpice. Son testament se ressentit un peu du caprice dont il n'avait pas été tout-à-fait exempt pendant sa vie. Il fit une femme étrangère sa légataire universelle, ne laissant presque rien à sa famille. Il ordonna que sa bibliothèque fût vendue en détail, afin que les particuliers trouvassent à se procurer facilement des livres qu'il avait lui-même recherchés et trouvés avec assez de peine après la mort des autres. Cette bibliothèque contenait dix mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf articles de livres de tout format, et plus de quinze cent manuscrits sur toutes sortes de sujets, dont le roi fit l'acquisition, et qui furent déposés dans la bibliothèque royale, ainsi que cent quinze ouvrages chargés de notes de sa main, et dont il se proposait de donner de nouvelles éditions. Il n'était que simple tonsuré, possédait un canonicat de Reims et quelques autres bénéfices. « Baluze, dit Dupin, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à la république des lettres, par son application continuelle à rechercher de tous côtés des manuscrits des bons auteurs, à les conférer avec les éditions, et à les donner ensuite au public avec des notes pleines de recherches et d'érudition. Personne n'était plus versé que lui dans la connaissance des manuscrits, des titres et des livres imprimés. Il savait à fond l'histoire ecclésiastique et profane, le droit canon ancien et moderne : il avait lu les Pères, et écrivait bien en latin : il n'était point avare de ses richesses littéraires, les communiquait volontiers, et aidait de ses conseils et de sa plume ceux qui s'adressaient à lui. La liste de ses ouvrages imprimés est de

BAL

quarante-cinq, dont quelques-uns de plusieurs volumes. On ne parle ici que des principaux : I. *Reg Francorum capitularia*, 1677, fol., 2 v., enrichis des collections de Segise et du diacre Benoît, des formes de Marculfe, des commentaires Bignon, de Sirmond, et de beaucoup d'autres pièces qui n'avaient pas encore vu le jour, ornés de notes pleines d'érudition, et d'une préface curieuse sur l'origine et l'autorité des différentes collections des capitulaires. Baluze proposait d'en donner une nouvelle édition, collationnée sur un grand nombre de manuscrits qu'il avait couverts depuis la première. C'est son exemplaire, chargé de variantes et d'additions écrites de sa main, M. de Chinac a publié, en 1780, une nouvelle édition, en 2 vol. in-folio, dont la superbe exécution répond à l'importance de l'ouvrage. La première de ce recueil a été traduite par l'écopier de Nouras, sous le titre *Histoire des Capitulaires des Français*, etc., la Haye, 1755, in-8°. Une nouvelle traduction, par Chinac, parut en 1779, in-8°. On y trouve la traduction de la vie de Baluze, écrite par lui-même, et achevée par le libraire Martin; et, à la suite, non seulement le catalogue des ouvrages de Baluze, mais encore l'indice des différents ouvrages émarginés de sa main, et de plusieurs desquels il avait préparé de nouvelles éditions. II. *Epistolæ nocentii papæ III*, 1682, in-2 vol. Cette collection, beaucoup plus considérable que celles qui l'avaient précédée, l'aurait été davantage, si les Romains avaient voulu lui communiquer les pièces qui sont dans la bibliothèque du Vatican. Bréquigny et M. de La Ferté du Theil ont donné, dans leur recueil intitulé *Diplomata, chartæ*,

1791, 3 vol. in-fol., les lettres d'Innocent que Baluze n'avait pas publiées, et quelques lettres qu'il avait publiées inexactement. III. *Conciliorum nova collectio*, 1683, 1 vol. in-fol. Cette collection, destinée à recueillir les monuments omis par le P. Labbe, devait avoir plusieurs volumes; mais Baluze ayant besoin de ménager la cour de Rome pour faire passer une pension que Colbert lui avait procurée sur l'évêché d'Auxerre, abandonna son dessein, et se borna au premier volume. IV. *Les Vies des Papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4°, qui lui valurent une pension de Louis XIV. C'est un des meilleurs ouvrages qui soient sortis de la plume de Baluze; il y réfute toutes les déclamations des ultramontains, qui comparèrent le séjour des papes à Avignon à la captivité de Babylone, et il y soutient que les papes, comme souverains pontifes, ont le droit de transférer et d'établir leur siège partout ailleurs qu'à Rome. V. *Historia Tutelensis*, 1717, 2 vol. in-4°. VI. *S. Cypriani opera*; il était occupé à faire imprimer au Louvre cette belle et savante édition, lorsque la mort le surprit; elle fut achevée sous la direction de D. Prudent Maran. VII. *Miscellanea*, 7 vol. in-8°, dont le P. Mansi a donné une nouvelle édit., considérablement augmentée, à Lucques, 1761, 4 vol. in-fol. Nous passons sous silence un grand nombre de dissertations également savantes et curieuses, les édit. de Salvien, de Vincent de Lerins, de Loup de Ferrières, d'Agobard, d'Amulon, de Leidrade, de Reginon, de Marius Mercator, du diacre Florus, des conciles de la Gaule Narbonnaise, de la correction de Gratien par Antoine Augustin; de la *Marca Hispanica*, commencée par M. de Marca, et qu'il augmenta d'un 4^e. livre: *De Concordiâ sacer-*

dotii et imperii, auquel il ajouta un supplément pour le 5^e. livre, qui était resté imparfait, et de la vie de l'auteur. On imprima après sa mort, sous le titre de *Bibliotheca Baluziana*, Paris, 1719, in-8°, plusieurs pièces manuscrites de ce savant auteur. — Hyacinthe BALUZE, son parent, fit imprimer à Bordeaux, en 1703, in-12, 2 vol. sous ce titre: *Pensées morales chrétiennes*. T—D.

BALZAC (JEAN-LOUIS GUYOT, seigneur DE), membre de l'académie française, naquit à Angoulême, en 1599. Employé d'abord à Rome, pendant deux ans, en qualité d'agent du cardinal de Lavalette, il vint ensuite se fixer à Paris, où il ne tarda pas à faire connaître, et à mériter par ses talents la bienveillance du cardinal de Richelieu qui lui fit accorder une pension de 2,000 francs, avec le brevet de conseiller d'état. Ce fut dans cette capitale que Balzac composa une grande partie des ouvrages qui lui ont procuré autant d'admirateurs que de critiques. Parmi ces derniers, on remarquait le père Goulou, général des Feuillants qui, oubliant le caractère dont il était revêtu, poussa l'amertume de sa censure jusqu'à l'invective et aux personnalités. En vain Balzac cherchait-il à se défendre par des réponses décentes et modérées, publiées sous le nom d'Ogier (et non d'Ogny, comme on l'a prétendu quelque part); l'acharnement du père Goulou contre ce restaurateur de la langue française, n'eut en quelque sorte d'autre terme que la maladie de l'un d'eux. Ces différentes tracasseries déterminèrent Balzac à quitter Paris, et à se retirer dans une terre qu'il possédait sur les bords de la Charente, où il termina sa carrière le 18 février 1655, âgé de soixante ans. Le legs de 12,000 fr., fait à l'hôpital d'Angoulême, où il fut enterré

de 2,000 fr. pour l'établissement d'un prix d'éloquence pour l'académie française, prouvent qu'à l'époque Balzac, les gens de lettres ne s'occupaient pas à se montrer généreux dans leurs livres. En Balzac est plus connu dans son pays par le recueil de ses lettres, que par ses autres ouvrages. Mais ces lettres ont donné plusieurs fois l'occasion de louer Balzac, et c'est n'en pas le seul titre qu'on peut opposer en sa faveur. Indépendamment de ses *Dissertations littéraires*, Balzac a publié, à des époques différentes, plusieurs traités, dont voici les titres : *Aristippe*, *le Prince*, *le Chrétien*, *le Barbon*. Ces dialogues ont été réunis en deux volumes in-fol., par un de ses amis, l'abbé de la Harpe, et publiés après la mort de Balzac en 1665, à Paris, chez Thome. Cette édition est, sans comparaison, plus correcte ; mais elle est devenue assez rare, et ne se trouve plus dans les dépôts littéraires du département. Balzac fut du petit nombre de ces écrivains qui jouissent de la plus grande célébrité de leur siècle, et si son siècle éleva trop tôt son mérite, par un retour fatal, au siècle suivant parut le reléguer au second rang des littérateurs du dernier siècle. On ne peut lui refuser cependant un avantage d'avoir, par son style, donné à la prose française une pureté, une élégance, une correction, une simplicité, une clarté, que l'on ne rencontre guère dans les ouvrages du siècle où il a vécu. Balzac imitait les anciens. Il avait de la force et du goût ; il se servait assez bien de ses dons naturels et parvint à perfectionner un idiome qui, à son époque, était sans grâces et sans élégance. En général, on n'a point assez apprécié Balzac, tandis que des écrivains de son temps et même posté-

rieurs ne font soupçonner dans leurs ouvrages aucune intelligence des formes ni des règles de l'éloquence, le style de Balzac, au contraire, a, sous plusieurs rapports, une grande affinité avec celui des écrivains du grand siècle. Il est vrai que Laharpe, et avant lui Voltaire, ont dit de cet écrivain : qu'il s'était plus occupé des mots que des pensées. Ce jugement, trop sévère pour être admis sans examen, peut être juste lorsqu'on l'applique à ses lettres, genre de production où l'on cherche moins la profondeur des pensées que les agréments du style et les détails ; mais dans les autres ouvrages de Balzac, il est facile de se convaincre que cet auteur est plus occupé du fond des choses que de la manière de les rendre. Dans le *Socrate chrétien*, dans *Aristippe*, dans son *Prince*, Balzac ne nous paraît point avoir sacrifié sa pensée à l'expression, et l'on trouve, au contraire, des réflexions saines et judicieuses, qui prouvent que cet écrivain avait bien médité son sujet, et qu'il s'était long-temps nourri de la lecture des anciens, qu'il a cherché à imiter dans plusieurs *Odes latines*, imprimées à la suite de ses *Dissertations littéraires*. En 1807, l'auteur de cet article a publié les *Pensées de Balzac*, un vol. in-12 de 305 pages, avec des *Observations critiques sur cet écrivain*, etc. Cet ouvrage est devenu rare, et n'a pas été réimprimé. M. Campenon a publié un *Choix des Lettres de Balzac, de Voiture, de Boursault*, 1806, 2 v. in-12. M—N.

BALZE (N.), naquit à Avignon en 1733, et y mourut en 1792. Il honora la profession d'avocat par son désintéressement, et cultiva les muses avec passion. Il débuta par un *Recueil de Contes*, d'un genre trop libre, mais où l'on trouve de la finesse

et quelquefois une piquante originalité d'expressions, ce qui malheureusement n'équivaut point au naturel. Sa tragédie de *Coriolan*, imprimée en 1773, ne jouit point des honneurs de la représentation : la sévérité des comédiens français est justifiée par les défauts de la pièce, et surtout par l'enslure continue du style. Des traits heureux s'y font cependant remarquer. Lorsque Volumnie conjure Coriolan de rentrer à Rome, elle lui dit :

Au nom de la patrie !

Coriolan répond :

Un banni n'en a plus.

Doué d'une imagination brûlante, Balze semblait être né pour le genre lyrique. Ses odes, où le mauvais goût se fait encore trop souvent sentir, offrent des pensées brillantes, de grandes images et un enthousiasme qui n'est jamais le partage de la médiocrité. On peut en juger par les vers suivants :

Qu'au fameux chantre de la Grèce
Les Aristarques du Permesse,
Reprochent un léger sommeil ;
Sa muse, en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'Olympe à son réveil.

Les ouvrages de Balze sont disséminés dans divers recueils. Nous croyons qu'un choix fait avec soin ne pourrait manquer de plaire aux amateurs de la poésie. ST—T.

BANCBANUS, magnat de Hongrie, régent du royaume pendant l'expédition d'André II dans la Terre-Sainte, en 1217, poignarda la reine Gertrude, qui avait aidé son frère à outrager sa femme, sortit l'épée toute fumante, en publiant sa vengeance, et demandant à être jugé par le roi lui-même. Ce prince, à son retour, ayant trouvé la reine coupable, pardonna à Bancbanus, qui fut sacrifié néanmoins, lui et sa famille, au ressentiment des fils du roi. B—P.

BANCHI (SÉRAPHIN), religieux

florentin, de l'ordre de S. Dominique, fut envoyé jeune à Paris, où Catherine de Médicis lui fournit les moyens de faire son cours d'étude. La mort de sa protectrice l'obligea de retourner dans sa patrie. Il s'y acquit la confiance de Ferdinand I^{er} grand-duc de Toscane, qui le renvoya en France pour observer les troubles dont ce royaume était agité et lui en rendre compte. Barrière l'ayant fait part à Lyon, en 1593, de son projet d'assassiner Henri IV, se hâta d'en faire prévenir ce prince et le scélérat fut arrêté au moment qu'il allait exécuter son crime. La loyauté de Banchi lui valut sa nomination à l'évêché d'Angoulême, qu'il refusa par humilité. Il se contenta d'une pension qu'il employa à de bonnes œuvres et à faire d'utiles réparations au collège de son ordre, où il passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus religieuses, et mourut après 1620. On a de lui : I. *Apologie contre les jugements téméraires de ceux qui ont pensé servir la religion en faisant assassiner le roi de France*, Paris, 1596, in-8°. Il y raconte de quelle manière il avait découvert le projet de Barrière ; II. le *Rosai spirituel de la sacrée vierge Marie*, ibid., 1610, in-12. Il se justifie dans la préface de ce qu'on lui imputait d'avoir abusé de la confession pour révéler le dessein de Barrière. III. *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide entrepris sur une personne du roi, et comme il fut miraculeusement garanti*, Paris, 1598, in-8°. Cette pièce est dérivée d'une autre du même auteur et à peu près du même titre, qu'on trouve dans le tome VI des *Mémoires de la ligue et des Mémoires de Condé*, intitulée : *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide*.

entre le roi Henri IV à la fin des jésuites. T—D. BANC (LAURENT), né à Norvint en 1641 à Franecker étudier la jurisprudence. Il se tellement l'estime et la faveur de l'université de cette qu'en 1647 ils le nommèrent sur extraordinaire de droit. Il cette place jusqu'à sa mort, le 13 octobre 1662. On a de *Roma triumphans, seu inau-* *Innocentii X, cum appen-* *quarumdam ceremoniarum* *um origine*, Franc., 1645, in-ouvrage a été réimprimé dans la ville en 1656. Bayle, qui n'a que cette seconde édition, pa-rire qu'elle était la première. *tyrannide Papæ in reges et* *es christianos diascepsis*, 1649, in-12. Ce mot diascep- signifie *examen*, considéra-*flexion*, a été pris pour un e ville par un biographe, ou par son imprimeur. III. *Com-* *ii de privilegiis militum, ju-* *ultorum, studiosorum, mer-* *n, mulierum*. Ce sont cinq tions séparées, imprimées à ker, les quatre premières en la cinquième en 1651. IV. *De* *ruptoribus* (sur les banque-*s*), Franc., 1650, in-4°. V. *S. cancellariæ apostolicæ,* *illustrata*, Franc., 1651, in-*ck* dit dans sa préface qu'il a é les différentes éditions de ce t que J.-Bapt. Sibon, moine lin et lecteur du collège ro- ni en a communiqué à Rome mpleire manuscrit. VI. *Dis-* *jure et privilegiis nobilium*, 1652, in-4°. VII. *Deduel-* *mec*, 1658, in-4°. VIII. *Bi-* *politiche*, etc., Franc., 1658, C'est un ouvrage satirique sur

lequel on peut consulter Nicéron, t. XLI, p. 384; IX. *Dissert. de struo-* *turd et rupturæ aureæ bullæ Ca-* *roli IV*, Franc., 1661, in-4°, etc.; etc. B—ss.

BANDARINI (MARC), poète ita- lien très-médiocre du 16^e. siècle, était né dans les environs de Padoue. On a de lui : I. *Li due primi canti di* *Mandricardo innamorato*, Venise, 1542, in-8°. ; l'*Impresa di Barba-* *rossa contra la città di Cattaro*, etc., *poema diviso in tre canti*, Ferrare, 1543, in-4°. ; III. *Sonetti in diversi* *e varsj oggetti*, 1547, in-8°. ; IV. *Var-* *co Vittorioso da questa mortale all'* *immortal vita fatto dal sig. conte* *Gio. Luigi del Fiesco, in ottava rima*, Venise, 1550, in-8°. ; il publia aussi un petit Traité sur les coutumes par- ticulières des villes d'Italie, avec ce titre fastueux : *Le due Giornate del* *poeta Bandarini, dove si tratta de* *tutti i costumi*, etc., 1556, in-8°. ; et ces *Journées du poète Bandarini*, ne sont qu'une traduction en prose ita- lienne du traité latin d'Ortensio Lan- do, publié sous le nom de *Philaethes* *polytopiensis*, et sous le titre de *For-* *tianæ quæstiones*. G—é.

BANDARRA (GONÇALO EANNES), cordonnier, natif de Francoso, en Portugal, vécut sous les rois Emma- nuel, Jean III et Sébastien. Sans sa- voir lire ni écrire, il composa des couplets prophétiques sur le sort fu- tur de sa nation, qui furent bientôt dans la bouche de tout le monde. Les Portugais étaient mécontents des in- novations que la cour ne cessait de faire dans leurs lois et leurs usages, depuis que leurs souverains ne se mariaient plus que dans la famille de Charles V. Ceux qui ont étudié l'histoire de Portugal savent que la cour de Madrid, par l'influence de ces princesses, prépara la ruine de cette

monarchie et sa conquête. Le mécontentement était général; la cour seule et ses adhérents étaient aveuglés. Les poésies de Bandarra, qui, sous un voile allégorique, prédisaient la perte de la nation et sa résurrection, n'étaient au fond que l'expression de l'opinion publique, et flattaient l'amour-propre des Portugais. Le cardinal Henri, qui fut depuis le dernier roi de cette ligne des ducs de Béja, et qui était alors à la fois grand-inquisiteur et le plus aveugle instrument de ces innovations, fit poursuivre Bandarra par le Saint-Office, qui le condamna à de grandes pénitences, et à paraître dans un auto-da-fé, en 1541. Il paraît cependant que l'opinion publique luttait cette fois avec l'inquisition, et l'emporta sur elle; car Bandarra continua à publier ses couplets; et quinze ans après en dédia la collection entière à l'évêque de Guarda, D. Jean de Portugal, qui était d'une branche légitimée de la maison royale. On ignore l'époque de sa mort; mais elle a dû être postérieure à l'année de cette dédicace (1556). Lorsque le royaume fut occupé par les Espagnols, et qu'une partie de ces prophéties se trouva vérifiée, les Portugais, qui souffraient leur joug très-impatiemment, donnèrent une grande importance à l'autre partie, qui concernait le rétablissement de leur indépendance. Il se forma une secte très-répandue et très-entêtée, appelée les *Sébastianistes*, aux yeux desquels le livre des couplets de Bandarra était le livre sacré et le point de ralliement du patriotisme. La politique espagnole fut impuissante contre cette secte et contre Bandarra. On eut beau en faire défendre la lecture par l'inquisition, en faire un crime, et en rechercher les exemplaires; la persécution, comme il arrive toujours, leur donna plus de

consistance. D. Jean de Castro, petit-fils du héros des Indes, en fit faire une édition à Paris, en 1605, avec des commentaires très-propres à alimenter ce feu sacré des espérances populaires, qui contribua si puissamment à secouer le joug espagnol, en 1640. Cette secte mériterait bien que l'on donnât une histoire particulière. Toutefois Bandarra dit de la restauration de la monarchie, ils l'entendent le rétablissement personnel du roi Sébastien sur le trône. Le long laps de temps, depuis sa perte, n'a jamais ébranlé leur foi. Leur nombre, leur puissance secrète et mystique ont toujours été grands jusqu'au règne du roi Joseph I^{er}. Les princes de la maison de Bragance, sûrs de leur inbranlable fidélité, jusqu'au moment du retour du roi Sébastien, ont eu la sagesse de ne pas les persécuter; ils ont, au contraire, eu l'air de flatter leur opinion: ce dont on pourrait citer beaucoup d'exemples remarquables. Lors de l'acclamation de Jean IV en 1640, ce prince qui se trouvait alors dans son palais de Villavieja, en reçut la nouvelle à une porte qui menait au parc, et que l'on appelle la porte du Nœud. Ce fut aussi par cette porte qu'il sortit quelques jours après, pour se rendre à son couronnement à Lisbonne. On a mis sur cette porte une inscription en vers latins, qui, après quelque galimathias sur les nœuds de la porte, le nœud Gordien, le nœud de la domination espagnole, se termine par ces deux vers:

Solvit Alexander nodum, ut rex imperet orbis
Rex meus, ut regis accepta latentia agat.

Sous le roi Jean V, le savant Barbosa Machado publia des *Mémoires du roi Sébastien*, en 4 vol. in-4°, imprimés aux frais du roi, à l'imprimerie royale avec la sanction de l'académie royale d'histoire Portugaise. Un beau poë-

1 roi Sébastien se trouve à la cet ouvrage , avec cette inscrip-

idem, vitamque extrema per omnia duco.

Jean IV permit au marquis de on ambassadeur extraordinaire nce, de publier une nouvelle de Bandarra, avec des com- res dans le vrai sens des sébas- s. Cette édition curieuse est de à Nantes , par Guillaume Mo- ous le titre de *Couplets de rra, purifiés et imprimés par ind seigneur de Portugal, aux vrais Portugais fidèles caché*. Il est remarquable que uites aient été de tout temps grands partisans de Bandarra sebastianistes. Comme la sen- le l'inquisition avait imputé à des mœurs dissolues, le jésuite cellos a soutenu, dans un ou- que la pureté des mœurs n'était ulaire pour jouir du don de tie, et que Bandarra pouvait re inspiré, comme Balaam et s l'avaient été. Plusieurs auteurs is et espagnols se sont occupés darra, soit pour l'approuver, ir le censurer. Le marquis de l, au milieu des plus grandes , n'a pas dédaigné de s'en occu- is la *Déduction analytique et ie de la conduite des jésuites tugal*, ouvrage qu'il publia en sous le nom du procureur- de la couronne, Scabra da landarra est enterré à S. Pierre icoso, où D. Alvaro de Abra- meux général portugais, dans re de la révolution, lui fit faire isolée en 1641. Au nom de ra, on a vu, plus d'une fois, les is se lever en masse contre nemis.

C—S—A.

DELLO (MATTHIEU), domi- neveu de Vincent Bandello,

qui fut général de l'ordre de St.-Do- minique , naquit à Castelnuovo di Scrivia , dans le Tortonnais , en 1480 , à ce qu'il paraît. Il fit ses études à Rome et à Naples. Négli- geant les subtilités des scolastiques de son temps, et méprisant aussi la vaine science de l'alchimie, qui occu- pait plusieurs moines contemporains, il s'appliqua presque exclusivement aux belles-lettres. Il paraît qu'il se fixa pendant plusieurs années à Mantoue et dans les environs de cette ville, qu'il y fut particulièrement estimé de Pirro Gonzaga et de Camille Benti- vogio, et qu'ils lui confièrent l'éduca- tion littéraire de leur fille, la célèbre Lucrece Gonzague, qui apprit de lui le latin et même le grec. Il s'arrêta en- suite à Milan jusqu'en 1528. Son sé- jour dans cette ville fut souvent inter- rompu par des voyages, et par diffé- rentes négociations dont il fut chargé par les princes et les grands seigneurs qui gouvernaient alors les principales villes de Lombardie. Lorsqu'après la bataille de Pavie, en 1525, les Espa- gnols se rendirent maîtres de Milan, les biens de sa famille, dévouée à la France, furent confisqués, et sa mai- son paternelle brûlée. Contraint de prendre la fuite sous un déguisement, il erra quelque temps de ville en ville. Il se retira d'abord chez Louis Gon- zague, célèbre capitaine de ces temps- là. Il s'attacha enfin à César Frégose, qui, de général des Vénitiens, était pas- sé au service de la France. Il s'arrêta avec lui en Piémont, jusqu'à la trêve conclue entre les puissances belligé- rantes, et il le suivit en France. La mort de son protecteur, assassiné en 1541, par ordre du marquis del Vasto, gouverneur de Milan, lorsqu'il revenait de Turquie, où il avait été envoyé, revê- tu de la qualité d'ambassadeur du roi François 1^{er}., ne le détacha pas de

cette famille illustre. Il continua à demeurer à Agen, avec la veuve et les enfants de ce général. Il fut enfin nommé, en 1550, évêque de la même ville; mais laissant bientôt le gouvernement de son diocèse à Jean Valerio, évêque de Grasse, il s'appliqua, à l'âge de soixante-dix ans, à polir, à arranger, à écrire même des Nouvelles, jusqu'en 1554, où les trois premières parties de son ouvrage furent imprimées à Lucques en 3 vol. in-4°. La quatrième partie parut à Lyon, 1573, in-8°. Les éditions de Milan, 1560, 3 vol. in-8°, et de Venise, 1566, 3 vol. in-4°, sont tronquées et incomplètes. Cependant on trouve, dans le troisième volume, quelques Nouvelles qui ne sont pas dans l'édition originale. Les éditions de Londres, 1740, 4 tom. in-4°, et de Livourne, sous le titre de Londres, 1791-93, 9 vol. in-8°, sont estimées et passent pour complètes. Les curieux recherchent le premier ouvrage de Bandello, intitulé : *Canti XI delle lodi della S. Lucretia Gonzaga di Gazuolo, e del vero amore; col tempio di pudicitia*, Agen, 1545, in-8°. On trouve dans le même volume *le tre Parche* de Bandello. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1561. Les ouvrages de Bandello sont tout-à-fait analogues à la vie toute séculière qu'il menait parmi les sociétés brillantes, ou dans les camps. « La liberté, dit Apostolo Zeno, avec laquelle quelques-unes des Nouvelles de Bandello sont écrites, ne fait pas plus d'honneur au moine qui les a composées qu'à l'évêque qui les a publiées. » Il fit imprimer, à l'âge de vingt-huit ans, une Traduction latine, d'une des Nouvelles de Boccace (Milan, 1508); ce qui a entraîné dans de singulières erreurs Vossius, Bayle, Fontanini et plusieurs autres.

Tiraboschi dit que Bandello, dans ses *Nouvelles*, a pris dans Boccace les obscénités, sans en imiter l'élégance. Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*) croit aussi qu'on ne peut comparer, en aucune manière, le style de l'auteur lombard avec celui de l'auteur florentin. Cependant, malgré l'autorité de ces deux écrivains, nous croyons, avec un savant auteur (*Napione*) de l'école italienne de Bandello (*Piemontesi illustri*, vol. V), que, quand même on ne voudrait pas admirer dans celui-ci l'harmonieuse brièveté des périodes, la rapidité de la narration, jointe à une grande simplicité naturelle, devrait avouer que ses Nouvelles sont beaucoup plus intéressantes que celles de Boccace, par l'abondance des faits historiques. Il a encore publié des Poèmes, l'un à la louange de Lucrèce Gonzague; l'autre, pour la naissance d'un fils de César Fregoso; le premier en onze chants (*ottava rima*), le second en trois chants, ou *chapitres* (*capitoli*), très-rare et assez plats tous les deux. Il n'en est pas de même de ses poésies qu'on trouve manuscrites dans la bibliothèque de l'académie de Turin; elles peuvent être comparées à celles des meilleurs poètes. Il existe des traductions françaises peu estimées d'une partie des Nouvelles de Bandello (Voy. BELLEFOREST et BOAISTUAU).

B—S E.

BANDIERA (ALEXANDRE), né à Sienne, en 1699, fut d'abord jésuite depuis vingt jusqu'à quarante ans, selon l'institution de cet ordre, il professait les belles-lettres dans plusieurs villes d'Italie; mais ayant embrassé des opinions littéraires et une méthode d'enseignement différentes de celles que la compagnie avait généralement adoptées, il en résulta pour quelques désagréments qui l'obligèrent à passer, avec toutes les per-

ns nécessaires, dans l'ordre des servites. Il s'y consacra, pendant e de sa vie, aux travaux de gnement public, et jouit de la ération due à son savoir et à le. Il publia plusieurs traductaliennes d'auteurs latins, avec tes et des observations gramles, qui les rendent utiles pour des de la jeunesse italienne, elle veut apprendre sa propre : en même temps que la langue : ce sont, entre autres, les trans de *Cornélius Népos*, des ons de *Cicéron*, de ses *Épîtres ières*, de ses *Traité des Ofde la Vieillesse* et de l'*Amin Songe de Scipion*, et des *Paes*. Il composa aussi plusieurs ges de son propre fonds, tels *L. Gerotricamerone, ovvero tre giornate*, etc., Venise, 1745,

Le titre et la forme de cet ou sont imités du *Décameron* ccace, mais le caractère en est ifférent. Les interlocuteurs sont unes gens pieux et de bonnes s, qui racontent chacun à leur les traits de l'Histoire sainte. On itiqua le titre, qui devait être *strimerone*, et non pas *Geronerone* ; l'auteur défendit son mais ne le justifia pas. II. *I prety delle umane lettere*, etc., e, 1755, in-8°. ; III. *Compo ti di varie maniere*, etc., Ve, 1755, in-8°. Ce volume de mé contient des panégyriques, des rs de piété, des morceaux de ture, et quelques poésies. Le P. iera a aussi publié, en deux s in-8°, Venise, 1754, une n du *Décameron* de Boccace, e de tout ce qui est contraire omnes mœurs, et accompagnée préface et d'un grand nombre les sur les expressions de Boc-

cace qui ont vieilli, et sur d'autres objets de philologie et de grammaire. — Alexandre Bandiera eut deux frères, l'un (François BANDIERA), son aîné de plusieurs années, prêtre et juriscousulte, écrivit sur le droit public un ouvrage enrichi de notes historiques et critiques. — L'autre (Jean-Nicolas BANDIERA), aussi son aîné, de la congrégation de l'Oratoire, a laissé, entre autres ouvrages estimés, I. *De Augustino Dato libri II*, Rome, 1733, in-4°. C'est une vie du célèbre Augustin Dati, tirée en plus grande partie de ses ouvrages, et qui en contient un catalogue exact et raisonné. II. *Trattato degli studj delle donne, opera d'un academico Intronato*, Venise, 1740, in-8°. L'auteur, qui ne se nomma point, et se désigna seulement par le titre de l'académie de Sienne, dont il était membre, y emploie l'érudition et le raisonnement pour prouver que l'étude des arts, des lettres, et même des sciences, convient aux femmes autant qu'à nous. Les femmes connaissent peu cet ouvrage, qui prouve, peut-être trop savamment pour elles, qu'elles peuvent devenir savantes. G—É.

BANDINELLI (le cavalier BACCIO), sculpteur, naquit à Florence en 1487 ; son père, orfèvre et joaillier très-habile, était, au dire de Benvenuto Cellini, fils d'un charbonnier ; mais, ajoute-t-il malignement, Bandinelli eut l'honneur d'être le premier de sa race, et d'anoblir sa postérité. Dans son enfance, et pendant un hiver rigoureux, il tomba à Florence une grande quantité de neige ; le jeune Baccio eut l'idée de s'en servir pour modeler une figure gigantesque, et y réussit avec le secours d'autres enfants et au grand étonnement des artistes de la ville, qui prédirent qu'il deviendrait un homme extraordinaire. Cet horos-

cope développa en effet les dispositions de Bandinelli, mais contribua peut-être à lui donner un caractère vain et envieux ; il conserva aussi toujours un goût déridé pour le colossal, et exécuta par la suite plusieurs figures de ce genre. Baccio avait appris de son père les premiers éléments du dessin ; et, pour se perfectionner, il entra chez François Rustici, l'un des meilleurs sculpteurs de ce temps-là. Sur ces entrefaites, le fameux *Carton* que Michel-Ange avait fait en concurrence avec Léonard de Vinci, ayant été offert à l'admiration du public, devint l'objet de l'étude de tous les jeunes artistes ; Baccio fut un de ceux qui en profitèrent le mieux ; mais lors de la révolution qui éclata à Florence, en 1512, ce chef-d'œuvre de l'art ayant été mis en pièces, on accusa Bandinelli de cette coupable action ; quoi qu'il en soit, l'envie et la haine qu'il avait vouées à Michel-Ange, et qu'il ne dissimulait pas, durèrent autant que sa vie. Sans cesse tourmenté du désir d'égaliser et même de surpasser dans tous les genres ce célèbre artiste, Bandinelli voulut apprendre à peindre ; il essaya à plusieurs reprises ; mais, soit faute d'adresse, soit manque d'intelligence et de dispositions pour cet art, il échoua complètement, quoiqu'il fût grand dessinateur. Il tourna alors toute son ambition vers la sculpture, et exécuta un *Mercure* , qui fut envoyé à François I^{er}. Il fit ensuite le *S. Pierre* qu'on voit dans la cathédrale de Florence, et l'*Orphée* du palais Pitti. Il chercha dans cet ouvrage à imiter la nature de l'*Apollon du Belvédère*, et y réussit assez bien : cette statue fut posée sur une base sculptée avec délicatesse, par Benedetto da Rovezzano. François I^{er}, ayant demandé au Pape une copie du *Laocoon*, Bandinelli en fut chargé, et

se vanta de surpasser l'original. C'est à cette occasion que Michel-Ange écrivait : « Celui qui marche sur les traces d'un autre restetoujours en arrière. » Cette copie du *Laocoon* resta à Florence ; elle est encore dans la galerie mais on ne peut plus guère juger de son mérite, paroe qu'elle a été brisée et presque calcinée en 1762, dans l'incendie qui dévora une partie de la musée. Le plus important des nombreux travaux de Bandinelli est un groupe colossal d'*Hercule terrasseant le Cacus*, qu'on voit à Florence, sur la place du Palais vieux. Cet ouvrage fut l'objet de la critique des contemporains de Bandinelli ; l'on ne cessait d'appliquer sur la base des inscriptions satiriques et injurieuses, au point que, pour faire cesser le scandale, l'artiste fut obligé de mettre en prison quelques mauvais plaisants. L'auteur profita néanmoins des critiques, et retoucha ses figures ; elles ont du *grandiose* dans le dessin, mais l'action est froide, les attitudes roides et gênées, et les muscles sont trop ressentis : ce qui fit comparer le torse de l'Hercule à un sac rempli de pommes de pin. L'attache du col de la figure de Cacus est admirable ; cette partie fut moulée en plâtre, et on l'envoya à Rome, Michel-Ange, qui se contenta de répondre « qu'elle était fort belle, mais qu'il fallait voir le reste. » Bandinelli entendait bien la composition des bas-reliefs ; il en exécuta un très-beau qu'il fit couler en bronze, et dont il présenta à l'empereur Charles-Quint qui récompensa l'artiste orgueilleux de la manière la plus flatteuse, en le nommant chevalier de St.-Jacques. On voit dans la cathédrale de Florence, autour du chœur, d'autres bas-reliefs du même auteur ; ils sont d'un bon style, et ont été gravés par Morgha. On connaît quelques compositions

dessinées par Bandinelli, telles que le *Martyre de S. Laurent* et le *Massacre des Innocents*, qui ont été gravées par Marc-Antoine, Marc de Ravenne et Agostino Veneziano. Son dernier ouvrage de sculpture est une figure du *Christ mort, soutenu par Nicodème*, dans lequel on reconnaît la tête de l'auteur, exécutée par Clément, son fils, qui annonçait beaucoup de talent, mais dont la mort fut prématurée. Ayant obtenu la permission de placer ce groupe dans une chapelle de l'église de *Servi*, et sur le tombeau dans lequel il désirait être déposé, ainsi que son épouse, Bandinelli voulut aussi y transporter lui-même les ossements de son père : après ce transport, qu'il exécuta de ses propres mains, et un travail forcé, il tomba malade de fatigue, et mourut au bout de quelques jours, à l'âge de 72 ans, laissant plusieurs enfants, qui héritèrent de ses grandes richesses, et d'une foule de dessins, de modèles et de marbres ébauchés. Baccio Bandinelli fut mieux apprécié après sa mort que de son vivant. Il avait un style élevé et grandiose, mais ses figures manquent de mouvement, de souplesse et de grâce. Ses compositions dessinées sont compliquées, et se recommandent par des expressions fortes ; on y remarque plus de savoir que de goût. Enfin, malgré sa haine contre Michel-Ange, il semble ne s'être élevé qu'en s'appuyant sur lui. La dureté de son caractère obscurcissait ses bonnes qualités ; il disait sans cesse du mal des ouvrages des autres artistes ; il aimait les procès, et eut des altercations fort vives, dans lesquelles l'autorité fut obligée d'intervenir. Très-vain de sa noblesse récente, il changea plusieurs fois de nom pour faire oublier son origine, et s'en tint à la fin à celui de Bandinelli, parce qu'il prétendait que

ses ancêtres étaient de la famille Bandinelli de Sienne. C-

BANDINI (ANGE-MARIE), écrivain et littérateur italien du 18^e siècle, né à Florence, le 25 septembre 1711. Resté orphelin dans son enfance, eut pour appui et pour premier tuteur son frère Joseph Bandini, jurisconsulte estimé. Ange-Marie fit ses études sous les jésuites. Il annonça de bonne heure une sorte de passion pour les manuscrits, les livres rares et la recherche des inscriptions inédites ; il montra aussi du goût pour la poésie, mais il y renonça pour une cause qui fait voir que ce goût n'était pas une passion bien forte. Il coopéra pour le mariage de milord Carter à l'épithalame, qu'il fit imprimer in-4, quoiqu'il eût été demandé in-8 ; il avait sans doute compté sur la générosité anglaise : trompé dans son attente, il dit à la poésie un adieu. C'est une épreuve à laquelle il ne serait pas mal que l'on eût tenté de temps en temps de prétendus poètes. L'histoire littéraire de son temps vint le principal objet de ses études. Le célèbre docteur Lami l'honora de son amitié, et l'aider de ses encouragements et de ses conseils. Bandini fit, en 1747, un voyage à Venise avec l'évêque de Volterra, qui le prit pour secrétaire. Il fut présenté à l'empereur, et lui fit agréer le titre de secrétaire de son *Specimen litterarum Florentinarum*, qu'on imprimait à Florence. Il revint l'année suivante par Venise, Padoue, Ferrare, et Cologne, se liant d'amitié avec les savants de toutes ces villes, comme il l'avait fait à Vienne. Après quelque séjour à Florence, il se rendit à Rome, où il prit l'habit et les ordres ecclésiastiques. Il y passait tout son temps à la bibliothèque du Vatican et à celles des cardinaux Passionei et Albani, occupé de recherches sur

On découvrit alors à Rome le fameux obélisque d'Auguste, enseveli parmi les ruines du champ de Mars, et qui avait autrefois servi de gnomon. Il en entreprit, par ordre du pape Benoît XIV, la description et l'explication, qu'il eut achevée en peu de mois; mais ayant éprouvé que l'air de Rome était contraire à sa santé, il repartit pour Florence, emportant les regrets des cardinaux les plus distingués par leur savoir, et du pape lui-même. En 1750, monsig. Alexandre Marucelli fit choix de lui pour présider à la riche bibliothèque que l'abbé François Marucelli son oncle, avait laissée, et qui devait, d'après le testament de cet oncle, être ouverte au public, sorte de générosité dont on trouve beaucoup d'exemples en Italie, et peu ailleurs. Mais à peine avait-il commencé à mettre cette bibliothèque en ordre, que le propriétaire mourut, le 1^{er}. décembre 1750, en laissant pour son héritière universelle cette bibliothèque même, et nommant l'abbé Bandini, non seulement bibliothécaire perpétuel, mais son exécuteur testamentaire. Il fallut à Bandini deux ans entiers pour liquider la succession, terminer plusieurs procès à ce sujet, et former le catalogue complet de cette vaste bibliothèque; mais il l'ouvrit au public dès le mois de septembre 1752. Il fut pourvu, en 1756, par l'empereur, d'un canonicat à Florence, et nommé bibliothécaire en chef de la bibliothèque Laurentienne, deux places que la mort du savant chanoine Biscioni laissait vacantes. Il a rempli avec honneur, pendant quarante-quatre ans, ce poste important pour les lettres, et est mort en 1800, généralement estimé et regretté. Il possédait, près de Fiésole, la jolie villa de St.-Antoine; il y a fondé, en mourant, une maison d'éducation publique, et a consacré le

reste de son bien à d'autres actes de bienfaisance. Bandini a laissé peu d'ouvrages d'une certaine étendue, mais un grand nombre de savants opuscules, imprimés, les uns à part, les autres dans les collections où ces sortes de productions sont recueillies. L'un des premiers par lequel il se fit connaître est sa *Dissertatio de veterum saltationibus*, qu'il fit à vingt-deux ans, laquelle le savant Lami inséra dans le 5^e vol. des *Œuvres de Meursius*, qu'il publia in-fol., en 1745. Nous ne citerons, parmi ses ouvrages, que : I. *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, etc., Florence, 2 vol. in-8^o. vol. I, 1747; vol. II, 1751. En racontant dans ce livre la vie du savant Christophe Landino, l'auteur expose aussi les services rendus à la république des lettres par d'autres savants ses contemporains; il fait connaître l'université de Florence, dont Landino fit en quelque sorte le fondateur, et les actes de l'académie platonicienne, établie par Cosme de Médicis, aïeul de Laurent-le-Magnifique, et dont le même Landino était président. II. *De obelisco Augusti Caesaris, à Campi Martii ruderibus nuper eruto*, Rome 1750, in-fol. C'est ce travail qu'il avait fait d'abord en italien, par ordre de Benoît XIV, et que le même pape voulut qu'il publiât en latin et en italien. L'auteur consulta les astronomes les plus célèbres de l'Europe, sur l'usage astronomique auquel cet obélisque avait servi, et les réponses de tous ces savants sont imprimées à la suite de l'ouvrage. III. *Collectio veterum aliquot monumentorum ad historiam præcipuè litterariam pertinentium*, Arezzo, 1752, in-8^o. Cet ouvrage fut dénoncé et prohibé l'année suivante, par la Sainte-Congrégation de l'Index; mais sur les explications que donna l'auteur, la prohibition fi

ar un décret, et l'on croit que à cette occasion qu'une bulle d'Alexandre du pape ordonna à cette occasion de ne plus proscrire à aucun livre, sans avoir auparavant appelé l'auteur, et sans avoir ses explications et ses défenses. *Elogio dell'ab. Francesco Marucelli fondatore della pubblica biblioteca Marucelliana*, (que l'on appelle communément *Biblioteca Iacchini* dans un certain Dictionnaire universel), Livourne, 1754, in-8°. V. *Vita e lettere di Amerigo Vesputi*, Florence, 1745, pet. in-8°, sept lettres originales d'Amérique, imprimées après sa Vie, avec des relations de ses quatre voyages. Les trois dernières sont adressées à Laurent-le-Magnifique. VI. *De scriptis Joan. Bapt. Donii Patavini libri V, adnotationibus illustrati; accedit ejusdem Donii de commercium nunc prius in lucem editum*, Florence, 1756, in-4°. VII. *Vita di Filippo Strozzi*, Livourne, 1756, in-4°. VIII. *Vita del cardin. Niccolò da Ugento*, ibid, même année, in-4°. IX. 1763 jusqu'en 1766, il publia successivement et enrichit de notes et d'observations sept poètes grecs, avec des traductions en vers italiens d'Anastasio Salvini, et le texte grec, sur les meilleurs manuscrits, de Callimaque, les deux poèmes d'Andromède sur les poisons et les antidotes, les *Phénomènes* d'Aratos, le poème de Musée, ceux de Théophraste sur l'enlèvement d'Hélène, de Phéodore sur la prise de Troie; de Théognis, Phocylide, et les fragments de Pythagore. X. *Catalogum manuscriptorum græcorum et italorum bibliothecæ Laurentianæ*, Florence, 1764-78, in-folio. Ils sont ainsi disposés :

manuscripts grecs, 3 vol.; latins, 4 vol.; italiens, 1 vol. XI. *Bibliotheca Leopoldina Laurentiana, sive catalogus manuscriptorum, qui jussu Petri Leopoldi in Laurentianam translatus est*, Florence, 1791-93, 3 vol. in-fol., que l'on joint à l'ouvrage précédent. Et. Ev. Assemani avait déjà donné le catalogue des manuscrits orientaux de cette bibliothèque (V. ASSEMANI). XII. *De Florentinæ Jantarum typographiæ, ejusque censoribus*, Luques, 1791, 2 parties, in-8°. G—É.

BANDURI (D. ANSELME), né vers 1670, à Raguse, d'une famille noble, entra fort jeune dans l'ordre de S. Benoît. Il fit ses premières études à Naples, où la congrégation dont il était membre possédait une maison, et obtint ensuite la permission de se rendre à Florence, qui lui offrait, plus qu'aucune autre ville d'Italie, des moyens de suivre son goût pour les recherches d'antiquités. Il visita auparavant les principales villes de ce pays, sans autre ressource que celle de son talent pour toucher l'orgue. Arrivé à Florence, ses connaissances dans les langues le firent juger propre à diriger les études de ses confrères. Bientôt il se fit connaître des savants, et entre autres de D. Bern. de Montfaucon, qui l'indiqua au grand-duc pour remplir la chaire d'histoire ecclésiastique qu'il venait de fonder à l'université de Pise. Ce prince, d'après l'avis de Montfaucon, l'envoya à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, afin de former son goût au milieu des savants, dont s'honorait alors cette abbaye. D. Banduri songea à répondre aux vues du grand-duc, en publiant, avec des éclaircissements, plusieurs ouvrages rares ou peu connus, sur l'histoire ecclésiastique. Il annonça, par un prospectus intitulé *Conspectus*

operum Sancti Nicephori, Paris, 1705, in-12, qu'il préparait une édition des *OEuvres de Nicéphore*, patriarche de Constantinople, et qu'il mettrait au jour successivement, le *Commentaire de Théodore de Mopsueste sur les douze petits prophètes*, le *Commentaire de Philon, de Carpathos, sur le Cantique des Cantiques*; celui d'*Hésychius, sur les Psaumes*, et divers Opuscules des pères grecs. Il suspendit l'exécution de ce projet pour se livrer à des travaux encore plus importants; il avait découvert plusieurs manuscrits relatifs à l'histoire de Constantinople; il les compara, les traduisit en latin, en éclaircit les passages obscurs ou difficiles, et, les joignant à d'autres pièces sur le même sujet déjà connues, les publia sous le titre d'*Imperium Orientale*, Paris, 1711, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, qui fait partie de la *Collection Byzantine*, fut vivement attaqué par Casimir Oudin, homme savant, mais partial, et qui, outré de ce que D. Banduri avait relevé quelques erreurs où il était tombé, ne prit pas même la peine de le lire pour le combattre. Aussi sa critique ne fit-elle aucun tort à l'ouvrage, qui a conservé toute sa réputation. D. Banduri publia ensuite, *Numismata imperatorum Romanorum*, depuis Trajan Déce jusqu'au dernier Paléologue, Paris, 1718, 2 vol. in-fol. Ce Recueil est fort estimé: il faut y joindre le *Supplément*, publié par Jérôme Tanini, à Rome, 1791, 1 vol. in-fol. D. Banduri a placé en tête de cet ouvrage le catalogue de tous les auteurs qui ont traité de la numismatique. Jean Alb. Fabricius l'a fait réimprimer séparément, à Hambourg, en 1719, in-4°, avec un *Recueil de dissertations de plusieurs savants sur les médailles*. Banduri avait été reçu membre de l'académie des ins-

criptions, en 1715. Le chagrin qu'eut de se voir abandonné par le grand-duc, son protecteur, lui fit accepter en 1724, la place de bibliothécaire du duc d'Orléans. Il assurait, à cette époque, que son travail sur Nicéphore Théodore de Mopsueste, formant 4 vol. in-fol., était terminé. Il paraît que sa mauvaise santé seule l'empêcha de le publier. En effet, il ne fit plus que languir, tourmenté par de fréquents accès de goutte, qui duraient jusqu'à trois ou quatre mois. Il mourut dans un de ces accès, le 14 janvier 1743. On a dit assez légèrement, et on a répété de même, que M. de Barre (V. BARRE (de la), de l'académie des inscriptions, était le véritable auteur de ses ouvrages. D. Banduri n'a jamais caché les obligations qu'il avait à son confrère, ni les services qu'il en avait reçus pour ses ouvrages. Il est clair qu'il en aurait eu autrement, s'il avait voulu s'approprier son travail. On a dit encore qu'il était fils naturel du grand-duc de Toscane. Un pareil fait aurait besoin de preuves pour être cru; mais cette assertion tombe d'elle-même, si l'on veut bien se rappeler que ce fut Montfaucon qui fit connaître Banduri au grand-duc, et qui le lui recommanda; et que jamais celui-ci ne put obtenir la survivance de Magliabecchi dans la place de bibliothécaire du duc de Florence, qui lui permit seulement d'en prendre le titre à la tête d'un de ses ouvrages. W—s.

BANES (DOMINIQUE), originaire de Mondragon, ou plutôt de Valmaseda, en Biscaye, né à Valladolid, vint à l'âge de quinze ans, à Salamanque, et, après y avoir achevé ses cours, entra dans l'ordre des frères prêcheurs. Il étudia la théologie sous les savants Melchior Cano, Didace de Chaves et Pierre Sotomayor, tous domin-

Après avoir prononcé ses vœux, professa la théologie pendant trente-deux ans à Avila (où il fut professeur de Ste. Thérèse pendant 5), à Alcalá de Henarez, à Val-, à Salamanque, et mourut à del Campo, le 1^{er} novembre à soixante-dix-sept ans. On a I. *De Generatione et corruptive in Aristotelis eos libros entaria et quæstiones*, Salame, 1585, in-folio; Cologne, in-4°; II. *Relectio de merito mmento charitatis*, Salaman-590, in-8°; III. *In Aristodialecticam*; IV. *Institutiones dialecticæ, hoc est summulæ*, 1618, in-8°; V. *Comment-scholastica in primam partem æ S. Thomæ, nec non in sem secundæ*, Venise, 1602, 3-folio; Douai, 1614-16, 2 vol.

La première édition parut à lue, de 1584 à 1594.

A. B—T.

NGIUS, ou BANG (PIERRE), sien suédois, né à Helsinburg, 1613, d'abord professeur de théo- l'université d'Abo, et ensuite de Wiborg, mœrt en 1696. ant qu'il professait la théologie, soutenir des thèses qui l'en- ant dans une querelle très-ani-vec Miltopæus, professeur de ophie, et qui occasionnèrent un e dans l'université d'Abo. On a gius plusieurs ouvrages en la- rmi lesquels on doit observer mmentaire sur l'Épître aux ux, et son *Histoire ecclésiast-*. Ce dernier ouvrage, qui parut 5, contient plusieurs idées sin- s. On y lit entre autres, qu'Adam ra quelque temps en Suède, et premier évêque de ce pays.— eu en Dannemarck quelques du nom de BANG, qui ont

écrit sur les langues et sur la théolo- gie.

C—AU.

BANIER, ou BANER (JEAN GUS- TAFSON), seigneur de Mulhammar, Norrby, etc., feld-maréchal de Suède, naquit à Diursholm, dans la province d'Upland, en 1596. Son père fut du nombre des sénateurs que Charles IX fit décapiter en 1600, après les avoir accusés, devant les états du royaume, de complicité avec le roi de Pologne. Jean Banier était cependant destiné à devenir l'ami et le compagnon de gloire du fils de Charles, du grand Gustave-Adolphe. Ce prince étant monté sur le trône, continua la guerre que la Suède avait commencée contre la Pologne. Connaissant le mérite de Banier, il l'attacha à sa personne, en le nommant son chambellan, et à son armée, en lui donnant un brevet d'officier de cavalerie; en 1625, il l'envoya en Livonie, pour s'emparer de Cokenhusen. Cette expédition fut couronnée d'un succès qui justifia le choix du monarque, et qui ouvrit à l'armée suédoise le chemin de la Cour- lande et de la Livonie. Banier accom- pagna ensuite Gustave-Adolphe dans toutes ses campagnes contre les Polo- nais, prit une part glorieuse à toutes les affaires importantes, et obtint le titre de général. Une trêve ayant été conclue en 1629, il retourna en Suède, et fut créé chevalier par le roi, en présence des états. Lorsqu'en 1630 Gustave-Adolphe conduisit son armée en Allemagne, Banier fut du nombre des généraux qu'il choisit pour l'ac- compagner. A la bataille de Leipzig, il lui confia le commandement de l'aile droite, et fut si satisfait de son intelli- gence et de son courage, qu'il dit, « qu'après Dieu, c'était à Banier qu'il » devait la victoire. » Ce général fut ensuite chargé de faire le blocus de Magdebourg, dont il s'empara. Le roi

s'étant porté vers la Bavière, Banier le suivit, prit les villes de Donawerth, Munich, et assista à l'affaire de Nuremberg, où il fut blessé dangereusement. Il resta en Bavière pour y commander une armée pendant l'expédition que Gustave entreprit en Saxe, et qui amena la bataille de Lutzen. Ayant appris la mort du roi, il se joignit aussitôt à l'armée principale, et appuya les opérations du général Horn, qui avait pris le commandement. Lorsque le corps du roi fut conduit en Suède, Banier voulut accompagner ce convoi funèbre, pour revoir sa patrie, et pour rendre un hommage solennel à la mémoire du héros qu'il avait chéri et admiré; mais le chancelier Oxenstiern, qui appréciait ses talents, le persuada de rester à l'armée. Sa présence et les ressources de son génie devinrent bientôt nécessaires. La bataille de Nordlingen avait été perdue, Horn était prisonnier de guerre, et les Autrichiens poursuivaient les débris de l'armée suédoise; Banier rassembla les troupes qui étaient restées dans le nord de l'Allemagne, se porta vers Erfurt, et prit une position si avantageuse, qu'il fit échouer les projets des impériaux. Ce fut depuis ce moment surtout qu'il déploya ses grands talents militaires, tantôt par des marches savantes, tantôt par des victoires signalées. Après avoir assuré ses communications avec la Baltique, il alla, en 1636, à la rencontre de l'armée ennemie, composée d'impériaux et de Saxons. La bataille s'engagea près de Wittstoch, en Brandebourg, et Banier remporta une victoire qui décida de l'issue de cette guerre. Inférieur en forces, mais suppléant au nombre par son courage et la rapidité de ses mouvements, il répandit la terreur parmi les ennemis; cinq mille Saxons res-

tèrent sur la place; un grand nombre fut tué en fuyant; cent cinquante drapeaux, l'artillerie, les munitions et le bagage tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le bruit de cette victoire s'étant répandu dans l'Europe entière, les armes de la Suède reprirent leur éclat; les impériaux virent se détacher de leur parti la plupart des princes d'Allemagne, qu'eux seuls avaient intimidés; la Hollande et la France firent de nouveaux efforts pour seconder la Suède. Cependant, les Autrichiens renforcèrent leurs armées, et Banier eut besoin de toute sa vigilance pour se maintenir dans la situation avantageuse qui avait été le fruit de ses exploits. Une retraite savante à Stettin, et plusieurs batailles, dont celle de Chemnitz fut la plus décisive, lui firent conserver la supériorité. Ayant eu des renforts, il avança en Bohême, et força les ennemis à se jeter dans la forteresse de Prague. Il était à Mersebourg, méditant de nouvelles expéditions, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie très grave, qui lui ôta bientôt la force d'occuper du commandement. Il se fit conduire à Halberstadt, où il mourut en 1641. Une année avant, il avait épousé, en troisièmes noces, la princesse Jeanne de Bade, qui lui avait inspiré la plus forte passion. On prétend qu'il l'aimait avec la même ardeur avec laquelle il se livrait à cette passion abrégée ses jours; d'autres ont dit que sa mort fut l'effet de poison. Doué des plus heureuses dispositions, formé à la plus savante école, Banier joignait à une grande intrépidité, une connaissance profonde de l'art militaire; et à la maturité du conseil, la rapidité de l'exécution. On l'appelait le second Gustave; et il ressemblait à ce prince, non seulement par les qualités guerrières, mais par les traits du visage. — *G. H.*

BANIER (ANTOINE), né à Dalet, d'Auvergne, le 2 novembre de parents honnêtes, mais assez partagés des biens de la fortune, fit ses études au collège des jésuites de Clermont, où il se distingua par une grande facilité et par une mémoire plus étonnante encore. L'éclat auquel il soutint ses thèses publiées à la suite de son cours de philosophie, détermina son père à faire offrir d'argent pour l'envoyer à Paris, la petite somme qu'il avait recueillie fut bientôt dissipée; et ne pouvant pas de nouveaux secours venir à son aide, il fut obligé, pour subvenir à donner des leçons de latine et de belles-lettres. Au bout de quelque temps, il entra chez le précepteur Dumetz, comme précepteur de son fils; et il eut le double bonheur de servir dans ce jeune homme un maître digne de ses soins, et dans Dumetz un maître modeste, qui mettait à sa disposition une bibliothèque nombreuse. Travaillant avec son élève les poètes grecs et latins, Banier eut occasion de se rendre maître du faux des systèmes au sujet desquels on avait prétendu que la mythologie, dont le développement pouvait jeter un si grand jour sur l'histoire, les mœurs et l'état primitif des peuples anciens. Le fruit de ses études fut l'*Explication historique des Fables*, ouvrage publié en 1711, 2 vol. in-12. Banier, chargé d'examiner cet ouvrage, fut étonné de l'intérêt que l'auteur avait su répandre sur une matière qui paraissait peu susceptible de l'érudition qu'il avait montrée, de la précision et sans étalage. Dès-lors il le regarda comme un sujet précieux pour l'académie des inscriptions et belles-lettres; et il l'y fit recevoir l'année suivante, en 1713. Son zèle pour le travail, et la douceur

de ses mœurs, le firent aimer et estimer de ses confrères. On peut juger, par le grand nombre de mémoires qu'il a fait imprimer dans le recueil de cette compagnie, de son zèle pour le progrès des sciences; il n'abandonna jamais son projet d'éclaircir la mythologie, et il fut continuellement occupé à perfectionner l'ouvrage qu'il avait entrepris sur ce sujet. Il en donna une nouvelle édition en 1715, 3 vol. in-12. Celle-ci n'a de commun avec la précédente, que le titre. Le plan de l'ouvrage est entièrement changé, et il est divisé en dialogues, dont les interlocuteurs sont : *Alcidas*, son élève, *Éliante*, son épouse, et *Théophile*, nom sous lequel l'auteur s'est désigné lui-même. La meilleure édition de cet ouvrage est la troisième, intitulée : *La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, Paris, 1738, 1740, 3 volumes in-4°, ou 1738, 8 volumes in-12, avec beaucoup de changements, de corrections dans le style, et d'additions dans les faits. Cet ouvrage assure à son auteur une réputation durable; il y travailla pendant trente ans. Il en a publié d'autres moins connus. De ce nombre est le *troisième Voyage de Paul Lucas*, Rouen, 1719, 5 vol. in-12. Il le rédigea d'après les notes informes de ce célèbre voyageur, et y ajouta différentes remarques d'érudition. Le succès en fut assez grand, pour que les libraires qui l'avaient publié chargeassent l'abbé Banier de présider à la nouvelle édition des *Voyages de Corneille Lebrun*, qui parut à Paris, en 1725, 5 vol. in-4°. L'éditeur en corrigea le style, défectueux en beaucoup d'endroits, et éclaircit différents passages par des notes géographiques. La même année, il publia la quatrième édition des *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, de d'Argonne. Il en dis-

tribua les matériaux avec plus d'ordre, et y ajouta quantité d'anecdotes, qui ne sont pas toutes également certaines ni piquantes. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il entreprit la traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. Elle parut en 1732, à Amsterdam, Western, grand in-folio, et dut une partie de ses succès aux gravures de Bern. Picart, dont elle est ornée. On en donna une seconde édition la même année, Amsterdam, 1732, 3 vol. in-12, et une troisième, Paris, 1758, 2 vol. in-4° : elle reparut avec de nouvelles gravures de Lemire et Basan, Paris, 1767-71, 4 vol. in-4°, et Paris, 1807, 1808, 2 vol. in-8°. Cette traduction est assez exacte, mais froide et sèche. L'exemple de l'abbé Banier prouve que, pour rendre les beautés d'un poète, il ne suffit pas toujours de les sentir et d'en être pénétré. Le dernier ouvrage auquel il ait eu part, est l'édition des *Cérémonies et Coutumes religieuses des différents peuples du monde*, Paris, 1741, 7 vol. in-folio. Cette édition, moins estimée que celle d'Amsterdam, a cependant conservé quelques partisans. On a reproché à l'abbé Banier et à l'abbé Lemercier, son collaborateur, de ne point parler avec assez de ménagement de Jean Fréd. Bernard, le véritable auteur de l'ouvrage, et de lui dire des injures en s'appropriant son travail. Les nouveaux éditeurs, en réformant les déclamations que l'esprit de parti lui avait dictées contre l'église romaine et ses usages, auraient dû rendre plus de justice à son érudition ; ils ajoutèrent à l'ouvrage plusieurs morceaux estimables, dont Bernard s'empara à son tour, en leur rendant les injures qu'ils lui avaient dites. L'abbé Banier mourut à Paris, le 2 novembre 1741, d'une maladie qui lui fit souffrir de grandes douleurs pendant les trois

dernières années de sa vie. Il donna une édition de l'*Histoire tique du P. Gouttruche*, 1738.

W

BANISTER (JEAN), reçu docteur d'Oxford, en 1573, praticien en médecine avec succès à Nottingham, a écrit sur cette science quelques ouvrages encore bons à consulter. *Traité nécessaire et nouveau de la chirurgie, comprenant en abrégé le traitement général et particulier des ulcères*, Londres, 1575, in-4°. *Certaines Expériences de son invention*, ibid ; III. *l'Histoire de l'herbe extraite de la quintessence de leurs anatomies de son invention*, Londres, 1575, grand in-folio, 10 livres ; IV. *Chirurgie abrégée, cueillie et traduite principalement de Wecker*, Londres, 1585, in-4°. V. *Antidote chirurgical*, Londres, 1589, in-8°, sorte de pharmacopée, formulaire de beaucoup de recettes. Haller n'a parlé que de l'*Histoire anatomique de l'homme*. Plusieurs années après sa mort, ses ouvrages furent rassemblés en un volume, et publiés dans l'ordre suivant : *Des tumeurs, blessures, ulcères, en général et en particulier ; des luxations et luxations ; de la guérison des ulcères ; l'antidote*, etc. Londres, 1663, in-4°. — BANISTER (JACQUES), son parent, exerça la médecine, mais se livra plus particulièrement aux maladies des yeux, qu'il considère comme l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Traité merveilleux des yeux contenant la connaissance et la guérison de cent treize maladies, aux yeux, de cette partie et les paupières saignées* ; mais c'est une erreur ; ce n'est que de Jacques Guillemeau ; la première édition en fut dédiée à Jean Banier, et quand elle fut épuisée, Ricci réimprima avec un ouvrage

tion, ayant pour titre : *Brève Banister*. On ne connaît pas de la mort d'aucun de ces is.

C. et A.

ISTER (JEAN), missionnaire anglicane et botaniste voyageur, a vécu sur la fin du 17^e. siècle, a passé quelque temps aux Indes es; de là il passa dans la Virginie où il envoya, en 1680, une collection de plantes à Rai, qui les fit publier. Il fit aussi passer plusieurs lettres et *Mémoires* au docteur Lister, à la société royale de Londres, et elles furent insérées dans les *Transactions philosophiques*, vol. 1^{er}. 1698, et vol. XXII, N^o. 270, où il a publié le catalogue des plantes de la Virginie, de Banister. Ce sont les seuls ouvrages qu'il ait publiés. Ayant voulu gravir un rocher pour cueillir une plante, il tomba, et mourut dans sa chute. Son herbier est dans la collection d'Hans-Sloane. Il y a un autre botaniste voyageur, qui ne fut pas plus heureux que Banister. Il lui a dédié, sous le nom de *Banisteria*, un genre, de la famille des Malvacees. Linné, qui aimait que le nom d'une plante fit allusion aux qualités ou au caractère de celui qui la porte le nom, a donné à une espèce de *scandens* ou grimpant pour mieux rappeler les inclinations de ce botaniste et la catastrophe qui le fit périr, parce que, dans sa chute, elle aime à grimper sur les rochers.

D—P—s.

BANKERT (JOSEPH VAN TRAPPE), né d'une famille obscure, à Amsterdam. De simple matelot qu'il fut, il s'éleva bientôt au rang de commandant de la côte, puis de capitaine de vaisseau et de vice-amiral. Dans cette qualité qu'il combattit contre de Pierre Hein, lors de la prise des riches galions espagnols, en

1622, et qu'il seconda avec succès, en 1629, les tentatives de la compagnie des Indes sur Fernambouc. En 1637, ayant mis en mer avec quatre vaisseaux de guerre, Bankert rencontra sept vaisseaux sortis de Dunkerque; il leur livra un combat opiniâtre, en prit trois, et les amena victorieusement à Flessingue. L'année d'après, il se trouva à un autre combat naval, livré également aux Dunkerquois par toute la flotte hollandaise, sous le commandement du fameux Tromp. La bravoure qu'il y montra fut récompensée par le don d'une chaîne en or. Bankert se distingua encore sous le même amiral, en 1639, contre la flotte espagnole, sur la côte d'Angleterre. Toutes ces affaires honorables le portèrent enfin au rang d'amiral, et la compagnie des Indes lui confia le commandement d'une flotte destinée à rétablir ses affaires dans le Brésil. Bankert mit à la voile, en 1646; mais à peine fut-il en mer, que plusieurs malheurs se joignirent pour contrarier ses projets. Une tempête anéantit deux de ses vaisseaux, et poussa les autres sur la côte d'Angleterre. La désunion se mit ensuite entre les officiers de la flotte, et l'équipage se révolta. Après avoir momentanément calmé cette sédition, Bankert se dirigea sur Olinde; mais arrivé dans la rade de cette ville, il y éprouva de nouveaux désagréments de la part des matelots mutinés et des Hollandais établis au Brésil. Il voulut enfin commencer ses opérations, et approcha avec sa flotte de la rivière de St.-François, pour en venir aux mains avec les Portugais; mais cette tentative n'aboutit qu'à la prise de la petite île de Tagaripa, qui lui coûta plus de deux mille hommes, et qu'il ne garda que très-peu de temps; aussi l'a-t-on blâmé en Hollande d'avoir sacrifié tant de sang pour une possession

de si peu d'importance. Bankert réussit mieux dans la baie de Tous-les-Saints, où il battit la flotte portugaise, et prit cinq de ses vaisseaux richement chargés, et ayant à bord le vice-roi, l'amiral et d'autres personnes de marque. Dans un autre combat, il leur prit encore quatre vaisseaux chargés de sucre, et mit ensuite à la voile pour retourner en Hollande; mais il mourut d'une attaque d'apoplexie dans la traversée. Ses deux fils qui l'accompagnaient rapportèrent ses restes dans sa patrie. D—c.

BANKERT (ADRIEN), né à Flessingue, fut nommé, en 1665, vice-amiral, et, l'année suivante, lieutenant-amiral de la Hollande. Il n'était encore que capitaine de vaisseau, quand il se distingua par sa belle défense contre les Suédois qui vinrent attaquer, auprès de l'île de Ween, ses vaisseaux très-endommagés par les glaçons. Malgré sa mauvaise position, il parvint à repousser les Suédois, et à se frayer un chemin jusqu'à Copenhague, où il fut reçu par le roi avec beaucoup de distinction. Dans un combat naval, livré aux Anglais en 1666, Bankert courut risque de périr, son vaisseau étant sur le point de couler bas; il se jeta, avec son équipage, dans quelques bateaux, mit le feu à son vaisseau, attaqua lui-même les Anglais, et sauva trois vaisseaux hollandais qu'ils avaient déjà entourés. L'année suivante, il commanda cinq vaisseaux, dans l'entreprise dirigée contre Chatham. En 1672, il se battit une journée entière contre les flottes combinées de la France et de l'Angleterre; il seconda ensuite Ruyter dans trois actions qui eurent lieu contre la flotte française, et qui furent toutes à l'avantage de la Hollande, quoique les marins français, tels que d'Estrées et Martel, y déployassent la plus grande valeur. En

1674, les trois amiraux, Bankert, Tromp et van Nees, d'intelligence avec le chevalier de Rohan, formèrent le projet d'une descente sur la côte de France; mais ce projet ayant été éventé, ils ne purent s'emparer de l'île de Noirmoutier, qui évacuèrent au bout de quelques jours, après avoir pris dix-neuf vaisseaux échoués sur la côte de l'île, avoir exigé 30,000 francs de contributions. Bankert mourut à Middelbourg, en 1684: son corps repose dans l'église St.-Pierre de cette ville. Plusieurs médailles ont perpétué le souvenir de ses actions les plus glorieuses. — On présume que Jean Bankert, qui périt dans la bataille navale entre les Hollandais et les Anglais le 13 juin 1665, était son frère, que Joseph Bankert, dont nous avons parlé, était son père. D—c.

BANKES (sir JOHN), jurisconsulte anglais, né en 1589, à Keswick, de la province de Cumberland, étudia à Oxford, et suivit la carrière du barreau. Son application aux devoirs de son état, la gravité de son maintien, son excellente réputation, lui attirèrent l'attention de Charles I^{er}, qui l'éleva à différentes places importantes. Nommé, en 1634, procureur-général, s'acquit une haute estime par la manière dont il remplit ce poste difficile dans ces temps de troubles. Il fut nommé, en 1640, président du conseil des lords-communs, et ensuite conseiller privé de S. M. Au milieu des orages de la guerre civile, il resta constamment fidèle à la cause de son roi. Sa femme, lady Banks, assiégedans son château de Corfle, avec ses enfants et ses domestiques, déploya un courage extraordinaire contre un parti nombreux de troupes du parti royaliste; secondée seulement par une petite troupe, composée d'abord

mmes, et qui ne s'éleva jamais le quarante, elle résista aux s, à un siège régulier, à la fait, bien que la petite ville de du château eût été obligée de e, cette femme courageuse tint porterresse jusqu'à l'arrivée d'un , qui mit les rebelles en fuite. Banks mourut à Oxford, en la écrit plusieurs ouvrages de dence, qui n'ont point été im-

S—D.

KS (JEAN), écrivain anglais, 709, à Sunning, dans le comté , fut d'abord mis en apprenhez un tisserand; mais s'étant bras, et ne pouvant continuer de travail, il vint à Londres, vrit une petite boutique de liqu'il abandonna ensuite pour r de relieur. Il consacrait ses s de loisir à la littérature, et raillé à une *Vie de J.-C.*, in- à différents journaux anglais. uassi de lui quelques poésies; est plus connu comme auteur : *amen critique de la Vie er Cromwell*, en 1 vol. in-12, célèbre en Angleterre, et éte souvent réimprimé. Jean mourut à Islington, en 1751.

X—S.

KS (JEAN), auteur anglais du le, a donné au théâtre plusieurs s, qui, quoiqu'écrites dans un phatique et peu élégant, ont uccès, et ont arraché plus de que des pièces plus correctes illeur goût. Il faut, au reste, : su se conformer au goût de n et de son temps. Ces tragé- it : I. *les Rois rivaux*, 1677; *destruction de Troie*, 1679; *Vertu trahie*, 1682; IV. *les Albion, ou la Mort de Ma- ine d'Écosse*, 1684 et 1702; *Favori malheureux, ou la*

Comte d'Essex, 1685; VI. *l'Usurpateur innocent*, 1694; VII. *Cyrus-le-Grand*, 1696. X—S.

BANKS (THOMAS), sculpteur anglais, né vers le milieu du 18^e. siècle, eut deux avantages qui avaient manqué à son rival Bacon, celui d'être élevé pour son art, et celui de voyager en Italie; aussi, quoiqu'il ne puisse pas être mis sur la même ligne que les Canova, les Julien et les Sergel, ses contemporains, il mérite une place distinguée parmi les bons statuaires. Ses meilleurs ouvrages sont une statue de *Caractacus*, et une autre de *l'Amour*, qu'il rapporta de Rome, en 1779. Quand Banks revint en Angleterre, tous les encouragements y étaient pour l'école de peinture qui venait de naître, et les amateurs ne recherchaient pas encore les statues des artistes de leur nation. Ce fut donc en vain que Banks chercha dans son pays un homme riche qui voulût lui acheter sa statue de *l'Amour*; ce désagrément le décida à partir, en 1781, pour Pétersbourg, où l'impératrice acheta cette statue, pour la placer dans son jardin anglais, à Czarskozelo. Banks, très-supérieur à Bacon, pour le goût et la correction du dessin dans ses figures isolées, n'a guère été plus heureux que lui dans ses grandes compositions, et l'on peut s'en convaincre par les monuments du célèbre Nelson et du capitaine Burgess, dernièrement placés à St.-Paul. V. S. M.

BANNES. Voy. BAÑES.

BANNIER. Voy. BANIER.

BANQUO, *thane* royal de Lochquhabir, dans le nord de l'Écosse, sous le règne de Duncan, qui monta sur le trône en 1040. « C'était, dit Buchan, le seul homme puissant de ces contrées qui cultivât la justice, » et son courage égalait son intégrité. Ceux dont il punissait les crimes ou répri-

mais les passions conspirèrent contre lui, vinrent le surprendre dans un de ses châteaux, l'en arrachèrent tout sanglant : leur cupidité le sauva de leur rage : après l'avoir couvert de blessures, ils le laissèrent pour mort, impatients d'aller piller sa maison et ses biens. Rappelé à la vie par de fidèles serviteurs, Banquo, dès qu'il put faire un mouvement, alla montrer ses plaies non encore fermées au monarque, dont la molle indulgence envers les méchants dégénérait en faiblesse meurtrière pour les bons. Duncan fit partir un héraut d'armes, pour assigner les coupables à comparaître devant la justice royale ; ils le massacrèrent. Le monarque irrité envoya contre eux une division de ses troupes, elle fut vaincue. Alors Macbeth, cousin germain du roi, déclara que, si on voulait le revêtir, lui et Banquo, du commandement absolu dans cette province, livrée à l'anarchie, il répondait de la faire rentrer dans le devoir. Le roi n'hésita pas à leur confier cette mission, et ils la remplirent avec autant de rapidité que de succès. Les rebelles, battus de poste en poste, réduits à une poignée d'hommes et à leur dernière citadelle, aimèrent mieux s'entre-tuer que se rendre à discrétion. Macbeth fit chercher parmi leurs cadavres celui de leur chef Macduald, lui coupa la tête, qu'il envoya au roi, partagea le tronc et les membres, et les fit distribuer et exposer sur les lieux les plus éminents du canton rebelle : justice barbare, qui pouvait déjà exciter des inquiétudes sur le juge. Cependant un plus grand danger vint du dehors menacer le royaume. Les Danois qui occupaient le trône d'Angleterre, voulurent occuper aussi celui d'Ecosse. Duncan, sorti de sa léthargie, alla au-devant d'eux, les combattit, non sans bravoure, mais sans ta-

lents, et eut son armée écrasée à Cairn. L'habileté de Banquo parvint à détruire complètement l'armée victorieuse ; bientôt après, son active intrépidité allant à la rencontre d'un corps Danois nouvellement débarqué, fit un tel carnage, que ceux de ses chefs échappés à ce désastre, se jurèrent l'un à l'autre de ne plus reparaître en Ecosse. Jusqu'ici l'histoire nous a présenté Banquo comme héros vertueux, Macbeth comme guerrier politique, dont la valeur et la fermeté pouvaient avoir quelque chose de barbare, mais utile à son pays et fidèle à son souverain. Une révolution s'opère. Macbeth va devenir un monstre, et Banquo perd jusqu'à son innocence. Macbeth, cousin de Duncan, révèle tout à coup ses amis le projet caché depuis longtemps dans les replis de son âme de détrôner, tuer et remplacer un monarque « plus fait, leur dit-il, pour gouverner des moines, que pour commander à des braves. » Banquo n'est pas le complice du crime ; mais il en reste le confident muet ; et, de cette occasion, ne pas le révéler, c'est y participer. Il en fut puni : sa vie sacrifiée par celui-là même auquel il avait sacrifié sa vertu. Après avoir été sommé son parricide et usurpé sa couronne ; après s'être contenu pendant dix ans, et avoir du moins employé pour le bien de son pays le pouvoir qu'il avait acquis par le meurtre de son roi, Macbeth, redevenu lui-même, poursuivi par l'ombre de Duncan, menacé par la jeunesse croissante des orphelins royaux, se défiant de ceux-là même dont les conseils n'avaient tendu qu'à lui concilier le vœu du peuple, choisit Banquo pour sa première victime, l'invita, lui et son fils, à un repas, au sortir duquel tous deux devaient tomber sous le

ins apostés par un roi ! Ban-frappé à mort ; son fils Fléaut le bonheur de s'échapper , à r de la nuit , se réfugia dans de Galles , revint en Écosse i mort du tyran , mérita par loits d'être créé *Stuart* , ou l de tout le royaume , et c'est ue les anciennes chroniques des font sortir toutes les dif-branches de la maison royale rt. Au surplus , ces événements classés par Robertson dans de période de l'*Histoire d'É-*elle où la vérité , dit-il , com- se montrer , mais demande être dégagée avec discerne- : toutes les fables dont elle ve environnée. Nous avons vec la sévérité historique , re- de notre récit les circonstances leuses qu'a introduites dans le ctor Boëtius ; mais nous n'au- is le courage de reprocher à lité ce qui a produit le chef- de l'immortel Shakespeare. monde connaît le terrible effet scène , où Macbeth , ayant in- s ses grands vassaux à un fes- l , au moment où il s'avance banquet , recule tout à coup ie horreur convulsive , parce ouve sa place occupée par le de Banquo. (*Voy. MACBETH.*)

L—T—L.

ETI , fameuse cantatrice ita- née à Créma , en 1757 , morte ne , le 18 février 1806. Cette que l'on surnomma , par exagé- la *virtuose* du siècle , chantait , 8 , à Paris , dans un des cafés evart , où le directeur de l'Opéra it : il l'engagea sur-le-champ troupe de l'opéra buffa , qui , à oque , jouait sur le théâtre de mic royale de musique. Elle en peu de temps , une grande

réputation , et elle l'a soutenue , tant en Italie qu'à Londres. C'est surtout dans cette dernière ville , où elle a chanté pendant neuf ans , que la signora Banti a laissé des souvenirs de son rare talent. P—x.

BAODAN , fils de Ninéadha , monarque d'Irlande , issu , au 4^e. degré , du grand Niall-Noygiallach (ou Neill des neuf otages) , monta vers l'an 565 sur le trône suprême de cette île , que venait d'occuper avant lui son cousin-germain Inméric. Il n'y resta pas longtemps. Attaqué par un compétiteur qui voulait lui ravir le sceptre à tout prix , vaincu , poursuivi , près d'être atteint , il se réfugia dans un monastère , qu'avait fondé et que gouvernait le célèbre Columba , ou Columb-Kill , qui fut depuis l'*Apôtre des Pictes*. Le monarque et l'abbé avaient un aïeul commun , et tous deux espéraient que la loi de l'hospitalité , si sainte en Hibernie , devenant encore plus sacrée par le respect dû à un asyle religieux , sauverait au moins la vie du roi vaincu. Colman , fils de Dermot , (c'était le nom de l'usurpateur victorieux) , vint arracher lui-même le malheureux Baodan des autels qu'il tenait embrassés , et le fit massacrer à la porte du monastère. Columba courut aussitôt dans toutes les tribus des Hy-Niall , ou O-Neills septentrionaux , demandant vengeance pour un monarque de leur sang assassiné , pour la loi de leur pays enfreinte , pour les asyles de leur religion violés et profanés par le meurtre. A la voix de son saint et royal anachorète , l'Ultonie entière prit les armes , et celui qui s'était rendu coupable de tant d'attentats en fut puni. Colman perdit l'espoir du trône avec la vie. Baodan , d'autant plus regretté que ses vertus et son savoir lui avaient valu son élection au rang suprême , eut pour

successeur Aodh, ou Hugues II, fils d'Inméric.

L—T—L.

BAPST (MICHEL), médecin allemand du 16^e. siècle, composa un ouvrage de chirurgie, sous le titre de *Neues Arznei-Kunst und Wunder buch*, en 3 volumes. Le premier fut imprimé à Mulhausen, en 1590; le second à Leipzig, en 1592; le troisième à Eisleben, en 1596: ils furent réimprimés plusieurs fois. Dans le troisième volume, l'auteur traite des plantes qui ont la propriété d'éteindre le sang. Il a composé un autre ouvrage, sous le titre de *Juniperetum oder Wachholder-Garten*, etc., imprimé d'abord à Eisleben, en 1601, réimprimé en 1605 et en 1675. C'est une énorme et misérable collection de toutes les propriétés réelles et supposées que l'on attribuait au genévrier.

D—P—s.

BAPTISTE (JEAN). V. MONOYER.

BAPTISTE. Voy. BATTISTE.

BAPTISTIN, ou **BATISTIN** (JEAN-BAPTISTE STUCK), compositeur de musique et virtuose, allemand d'origine, né à Florence, fit connaître en France le violoncelle, sur lequel il excellait. Il dut à son talent sur cet instrument, dont il joua le premier à l'Opéra, une pension de Louis XIV. Baptistin composa la musique de trois opéras: *Méléagre*, représenté en 1709; *Manto la fée*, en 1711; *Polydore*, en 1720. Il a composé et publié, à diverses époques, des cantates qui ont eu long-temps beaucoup de réputation. Ce musicien est mort à Paris, vers l'année 1745.

P—x.

BARAC. Voy. BORAC.

BARAHONA Y PADILLA (JEAN), de la ville de Xérès, a fait une paraphrase, plutôt qu'une traduction littéraire, du Traité italien d'Alexandre Piccolomini, des *Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577,

in-8^o. — **BARAHONA Y SOTO** (né, au milieu du 16^e. siècle, dans l'Andalousie, était médecin chidona; mais n'est connu autre que comme poète. Il entreprit de continuer le *Roland* de l'Arioste, avec succès le commencement de ce travail, sous le titre de *Primer de la Angelica*, Grenade in-4^o. Cervantes (*Don Quichotte* partie, chap. 6), fait l'éloge de ce poème. Lorsque le Curé, à l'examen de la bibliothèque de Quichotte, se décide à faire ses livres par la fenêtre: « Mé » ci, les *Larmes d'Angélique* » cria le Barbier. — Les » d'Angélique! reprend le Curé » vivacité: ah! quelle injustice » allons faire! son nom seul » rait verser, des larmes, » fois que je l'entendrais prononcer » si j'avais fait brûler ce char » vrage; l'auteur est un des plus » poètes qui aient jamais existé » seul a su, en traduisant Ovide » transmettre toutes les grâces » ginal... » — **BARAHONA VA** (Pierre), franciscain de la ville de Castille, né, suivant les uns, à Madrid, suivant les autres à Burgos, professeur de théologie morale et prédicateur. Il vivait en 1606; il a laissé en latin plusieurs ouvrages théologiques.

BARANOWSKI, ou **BARANOWSKI** (ALBERT), né en 1781, dans le 16^e. siècle, fut nommé de Przemisl par Sigismond II duquel il était en grande faveur qu'il accompagna dans un voyage à Revel. Au retour de ce voyage vint évêque de Wladislas; dans un âge avancé, il obtint l'évêché de Gnène. Il mourut en 1845, laissant plusieurs ouvrages, principaux sont: I. *Const*

synodi diœcesanæ Uladislaviensis an. 1607 celebratæ, Crac., 1607; II. *Concilium provinciale regni Poloniæ an. 1607 celebratum*, Crac., 1611; III. *Synodus diœcesana Gnesnensis habita* 1612, Crac., 1612. — BARANOWSKI (Stanislas à Rzeplin), gentilhomme polonais, qui a vécu dans le 17^e. siècle, a continué, en langue polonaise, les *Insignia, facinoræque præclara nobilitatis Poloniæ* de Barth. Paproz, jusqu'à l'année 1635; mais cette continuation n'existe qu'en manuscrit. C—AU.

BARANOWSKY. V. BOGUSLAS.

BARANTE. Voy. BRUGIÈRE.

BARANZANO (REDEMPtus), né en 1590, à Serravalle, bourg du diocèse de Verceil, dans le Piémont. Après avoir fait ses premières études avec distinction, il entra dans l'ordre des Barnabites. Ses supérieurs ne tardèrent point à reconnaître en lui les dispositions les plus heureuses pour les sciences; et, peu de temps après, ils le chargèrent de professer la philosophie dans leur collège d'Annecy. Baranzano connut l'un des premiers le vide et la fausseté des systèmes enseignés dans les écoles; il secoua l'autorité d'Aristote, et essaya de substituer aux hypothèses des philosophes grecs les siennes propres. Les sciences philosophiques ont fait depuis cette époque des progrès que Baranzano n'avait point prévus, et auxquels il n'a eu aucune part; mais on ne doit pas oublier qu'à l'époque où il écrivait, c'est beaucoup que d'avoir osé s'écarter des idées reçues; et que d'ailleurs le temps lui a manqué pour mûrir et perfectionner ses ouvrages. Il était en correspondance avec le chancelier Bacon; et le père Nicéron a conservé, dans le tom. III de ses *Mémoires*, une lettre intéressante adressée à Baranzano, par ce grand

homme; il fut envoyé en France, par ses supérieurs, qui comptaient sur sa réputation et sur son crédit pour obtenir l'établissement de quelques maisons de leur ordre dans ce royaume. Il réussit dans cet objet, et mourut dans le couvent qu'il avait établi à Montargis, le 23 déc. 1622, âgé seulement de trente-trois ans. Mothe-le-Vayer, qui met Baranza au nombre des esprits les plus sublimés de son siècle, raconte qu'il lui avait promis de se faire revoir à lui mourrait le premier; il ne tint pas sa promesse. Outre quelques ouvrages de dévotion, on a de lui: I. *Uranospia, seu de cælo*, Genève, 1611, in-4°.; II. *Novæ opiniones physice*, Lugd., 1619, in-8°.; III. *Capus philosophicus*, ibid., 1620, in-8°. W—s.

BARATELLA (ANTOINE LAUREGIO), de Campo-San-Piero, dans le territoire de Padoue, poète latin très fécond, florissait dans la première moitié du 15^e. siècle; il passa la plus grande partie de sa vie dans une villa voisine de Campo-San-Piero, appelée *Lauregia*, ce qui lui fit ajouter à son nom celui de *Lauregio*. Il paraît qu'il ne s'y occupa d'autre chose que de composer des vers latins. On a écrit qu'il avait pour cet exercice l'esprit la même facilité qu'Ovide; que, si l'on eût réuni tous ses ouvrages, la somme totale de ses vers aurait monté à soixante mille. On n'a point tant jamais rien imprimé de lui, qui fait croire qu'il ne joignait à la facilité d'Ovide ni son génie, ni son talent. Il mourut en 1448 à Feltre, il enseignait la rhétorique. On a des recueils entiers de ses vers manuscrits conservés à Padoue, à Trévise, à Venise, à Milan. Les poèmes que ces manuscrits contiennent ont des titres assez singuliers: *Pal-*

dia, *Lavandula*, *Echaton*, *Polidemonareis*, *Foschara*, *Rovea*, *Cribratura*, etc. Un autre manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne est tout composé d'élégies, et il n'y en a pas moins de cent une, divisées en cinq livres, faisant en tout deux mille vers, moins dix-huit, comme il s'est donné la peine de le dire lui-même dans ces deux vers mis à la fin du recueil :

Continet hæc elegiis bis duo millia versus,
Ter senis minor est calculus ille tamen.

G—É.

BARATIER (JEAN-PHILIPPE), né le 19 janv. 1721, à Schwabach, dans le margraviat d'Anspach. Son père, qui était pasteur de l'église française de ce lieu, eut le talent de lui apprendre à écrire à l'âge de trois ans, et à parler le latin, le français et l'allemand, avant la fin de sa 4^e. année, sans grammaire, sans livre, et sans qu'il sût ce que c'était que conjugaisons, déclinaisons, etc. L'usage qu'il faisait de ces trois langues ne mit pas la moindre confusion dans son esprit : il parlait français avec sa mère, latin avec son père, et allemand avec la servante. L'étude du grec et de l'hébreu ne lui coûta pas davantage. Dès l'âge de sept ans, il savait par cœur tous les psaumes dans cette dernière langue. Deux ans après, il composa un *Dictionnaire hébreu des mots les plus difficiles*, avec des réflexions critiques assez curieuses, acheva, dans le même temps, de transcrire en hébreu la *Petite Bible* d'Opitius, et y substitua une version latine de sa façon, à celle d'Arias Montanus. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits. Ils furent suivis de plusieurs dissertations savantes dans la *Bibliothèque germanique*. Baratier lut ensuite les livres rabbiniques, et traduisit en latin l'*Itinéraire de Benjamin de Tu-*

dele, qu'il publia avec des dissertations, Amsterdam, 1734, 2 vol. in-4. L'année suivante, il donna, *Artemonius, seu Initium S. Joannis ex antiquitate ecclesiastica, aduersus Artemonium, vindicatum atque illustratum*, Nuremberg, 1735 in-8°. (Voy. SAM. CAELLIUS). Il mit, à la fin de cet ouvrage, une dissertation sur les *Trois Dialogues de la Nature humaine de J.-C.*, qu'il prétendit n'être pas de Théodor Les journalistes de Trévoux l'ayant attaqué sur ce point de critique, soutint son sentiment par une nouvelle dissertation, dans la *Bibliothèque germanique*, où il prétendit encore ôter à ce père sa *Philothée*. Des globes lui étant tombés entre les mains, il se procura des livres de mathématiques et d'astronomie, lui-même de côté ses études de l'antiquité, et en huit ou dix jours, il fut en état de résoudre des problèmes, de rendre raison de tous les systèmes, et de faire des observations. En moins de trois mois, il connut les étoiles, les planètes, calcula leur cours, se fit un astrolabe, des tables astronomiques et divers instruments de carton. Il inventa de nouveaux calculs, de nouvelles méthodes, ou du moins qui étaient telles pour lui, parce qu'il ne les trouva point dans ses livres. Enfin il forma dès-lors le projet de découvrir les longitudes, qu'il envoya aux académies royales d'Angleterre et de Prusse. Celle-ci se l'agrégea peu de temps après. Le roi de Prusse l'admit plusieurs fois auprès de sa personne. Ce prince, qui ne faisait pas grand cas de l'astronomie, chercha à l'en dégoûter, et voulut l'engager à s'appliquer à des choses plus utiles pour sa fortune, surtout au droit public, qui, en Allemagne, ouvrait la porte à toutes les places. Cependant, il l

B A R

donna cent écus pour acheter des instruments, et lui fit présent d'une pendule astronomique. Arrivé à Hall, en 1735, où son père venait d'être nommé pasteur, il reprit ses études sur les antiquités ecclésiastiques, qui produisirent plusieurs dissertations, sur divers sujets de ce genre, entre autres, *Disquisitio chronologica de successione antiquissimæ Rom. pontificum*, Utrecht, 1740, in-4°, qui n'était que le prélude du grand ouvrage qu'il méditait sur l'histoire des premiers siècles de l'église. Ces travaux n'empêchèrent pas Baratier de suivre son goût pour les mathématiques. Il reprit son projet des longitudes, ou plutôt en forma un nouveau, fondé sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée, et il proposa une boussole de son invention, propre à cet usage. Il envoya, en 1758, son travail à l'académie des sciences de Paris, avec trois autres propositions, une sur les *réfractions*, la seconde sur l'*obliquité de l'écliptique*, la troisième sur la *meilleure forme des tables astronomiques*. L'académie jugea toutes ces inventions ingénieuses, et elle crut devoir en encourager l'auteur. Baratier ne borna pas là ses études : architecture militaire, littérature de tous les genres, et dans toutes les langues anciennes et modernes, médailles, inscriptions, antiquités grecques, romaines, orientales, indiennes, chinoises, rien n'échappa à ses recherches. Il rassemblait des matériaux sur les antiquités égyptiennes, qu'il prétendait éclaircir par le déchiffrement des hiéroglyphes et par l'intelligence de leur astronomie, lorsqu'il fut arrêté dans ce travail, par une maladie qui le conduisit au tombeau, le 5 septemb. 1740, à l'âge de dix-neuf ans. Il voyait depuis long-temps la mort s'avancer ; il en

B A R

supporta les approches avec la plus constante résignation, et mourut dit-on, dans de grands sentiments de piété. Une mémoire prodigieuse, une érudition immense, un esprit vif, original, capable des méditations les plus métaphysiques, doué d'une grande netteté dans les idées, d'une grande précision dans la manière de les exposer, telles sont les heureuses qualités qu'il porta dans l'étude des sciences. Il joignait, à tout cela, un caractère gai et plein d'enjouement. Baratier n'avait jamais eu d'autre maître que son père, dont la plus grande passion fut de fixer son esprit sur un objet assez long-temps pour lui en donner une idée distincte, et de réprimer son avidité insatiable de tout savoir. Il reste, il lui avait toujours laissé une très-grande liberté, et ne l'avait jamais conduit par la voie ordinaire des grammaires et des dictionnaires. Il avait toujours fait un amusement de l'étude, épiait le moment où son esprit était disposé à recevoir une nouvelle lecture, plutôt qu'une autre. Outre les ouvrages dont on a parlé, il est encore auteur d'une traduction de la *Déclaration de la Monarchie sicilienne*, de Ludwic, à laquelle il a ajouté une *Histoire abrégée de la dispute de Clément XI et le roi des Deux Siciles*, 1758, in-8°. On trouve, à la fin de la vie de cet étonnant jeune homme par Formey, Utrecht, 1741, un catalogue détaillé de ses manuscrits. T.

BARAZÉ (CYPRIEN), jésuite, destiné par sa compagnie, vers 1675, à porter la lumière de l'évangile chez les nations sauvages qui occupent les contrées immenses situées sous la zone torride, derrière les montagnes du Pérou, et que nous comprenons sous le nom général de *Moxes*, parce que la peuplade de Moxes fut la première à embrasser

le christianisme. Pendant plus de vingt-sept ans que le P. Baraze passa au milieu de ces sauvages, sa vie présente une suite continuelle de travaux, dont le récit paraît incroyable. La chaleur d'un climat brûlant, le fréquent débordement des rivières, des forêts presque impraticables, même aux naturels du pays, la crainte des bêtes féroces, celle des habitants plus cruels encore, rien ne put ralentir le zèle du missionnaire. En prêchant la religion à ses grossiers néophytes, il adoucit leurs mœurs, détruisit leurs barbares coutumes, et fit briller au milieu d'eux l'aurore de la civilisation; ce fut par lui qu'ils reconnurent des lois, obéirent à des chefs, eurent des laboureurs, des charpentiers, des tisserands, et trouvèrent leur subsistance par des moyens moins incertains que la chasse et la pêche, jusqu'à leur unique ressource. Dès que le P. Baraze avait instruit et discipliné une peuplade, abandonnant à d'autres le soin de recueillir le fruit de ses peines, il volait à de nouveaux travaux. Après la conversion des Moxes, celle des Coscérémoniens, des Guarayens, des Tapacures, des Baures, devint l'objet de ses prédications. Ce fut chez ce dernier peuple, un peu plus civilisé que les autres, mais plus cruel encore, que le P. Baraze trouva le terme de sa laborieuse carrière, et couronna par le martyre les vertus d'une vie apostolique. Déjà percé de flèches, il pria encore pour ses assassins, lorsque l'un d'eux l'acheva en lui déchargeant sur la tête un grand coup de hache. Ainsi mourut ce digne missionnaire, le 16 de septembre de l'an 1702; dans sa 61^e année. Ses travaux le mettent au premier rang de ces missionnaires que l'auteur du *Génie du Christianisme* nous peint,

« se faisant jour à travers les
 » rêts, marchant dans des terres m
 » récageuses, où ils avaient de l'e
 » jusqu'à la ceinture, gravissant d
 » roches escarpées, et suretant da
 » les cavernes et les précipices,
 » risque d'y trouver des serpents
 » des bêtes féroces, au lieu des hon
 » mes qu'ils y cherchaient. » S—s.

BARBA (ALV. ALONZO), prêtre e paguol, a cultivé avec succès la minéralogie, et a écrit sur la métallurgie. Il vivait au milieu du 17^e siècle. Étant curé au Potosi, il eut occasion d'y voir tous les procédés employés par les Espagnols pour l'essai et l'exploitation des mines d'or et d'argent, les publia dans un livre intitulé : *Arte de los metales en que se enseña el verdadero beneficio de los oros*, etc. Madrid, 1640, in-4^e, 1729; traduction allemande, 1676, 1696, 1739; en Hollandais 1740; en français par Gosfort, sous le titre de *Métallurgie* ou *l'Art de tirer et de purifier les métaux*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, publiés par Lenglet Dufresnoy, qui y ajouta plusieurs dissertations et une préface. Dès 1730, Charles Hautin de Villars avait donné un *Traité de l'Art métallique*, in-12, extrait des œuvres de Barba. Fourcroy cite Alonzo Barba comme un auteur digne de foi, et remarquable pour le temps où il a écrit. C.

BARBA (PIERRE), médecin espagnol dans le 17^e siècle, de la faculté de Valladolid, sous le règne de Philippe IV, dont il fut le premier médecin. Il est un des premiers qui a préconisé l'emploi du quinquina fébrifuge, dans un ouvrage intitulé *Vera praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur Hispani medici à calumniis* Séville, 1642, in-4^e. On a encore de lui un écrit, en espagnol, sur peste, Madrid, 1648. C. et A.

RBA (POMPÉE DELLA), né à en Toscane, florissait, comme in et comme philosophe, vers eu du 16^e. siècle. Il était mem- e l'académie de Florence, et y 1548, une Exposition ou Ex- on d'un sonnet platonique. Cette tion, divisée en cinq chapi- st imprimée, Florence, 1549, L'auteur n'est désigné que sous de *Pompeo da Pescia*. Le u sonnet est le premier effet de r, qui est, porte le texte, *de r l'ame du corps de l'amant*; cinq chapitres de l'Exposition t de *l'immortalité de l'ame, Aristote et selon Platon*. Sal- ous apprend, *Fasti consolari*, que Pompée della Barba fut le r à établir cet usage académi- avait commencé à traduire en *l'Histoire naturelle de Pline*, e Pie IV l'appela à Rome au- e lui, en qualité de médecin; ce npecha de continuer ce travail. ut en 1582. Il a laissé, outre sition ci-dessus: I. *Discorsi ici sopra il Platonico e divino di Scipione di M. Tullio*, Ve- 553 et 1554, in 8°.; II. *Dia- elle armi e delle lettere*, Ve- 1558, 1578, in-8°.; III. *De se- naturæ*, Venise, 1558, in-8°.; *e balneis montis Catini*. Cet de n'a été imprimé que dans le r siècle, par le docteur Targioni, inséré dans le 3^e. vol. de son *ge dans la Toscane*. G—É.

IBA (SIMON DELLA), frère puî- précédent, et né à Pescia comme aussi académicien de Florence. mple de son frère, il lut, dans cadémie, l'exposition du son- Pétrarque, qui commence par :

Al sangue vita umile e queta.

plique quelle était la véritable

noblesse de Laure, et prouve facile- ment que c'était celle de l'ame. Cette exposition fut imprimée à Pescia, 1554, in-8°. Il publia, de concert avec son frère, un ouvrage plus considérable, intitulé: *La Topica di Cicerone, tradotta, col commento, nel quale si mostrano gli esempj di tutti i luoghi, cavati da Dante, dal Petrarca e dal Boccaccio; e le differenze locali di Boezio, cavate da Temistio e Cicerone, ridotte in arte, tradotte e abbreviate*, Venise, 1556, in-8°. La traduction des *Topiques* est de Simon; le Commentaire dans lequel tous les exemples des *Topiques* sont tirés de Dante, Pétrarque et Boccace, est de Pompée, ainsi que la traduction de Boèce. G—É.

BARBADILLO (ALPHONSE-JÉRÔME DE SALAS), né à Madrid, fut un des auteurs espagnols distingués, de la fin du 16^e. siècle, et du commencement du 17^e. On a de lui des poésies et des comédies écrites d'un style pur et naturel. Quoique attaché à la famille royale, il ne put échapper à la misère, compagne presque inséparable du génie; il était mort en 1635. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons: I. *el Sagaz estacio marido examinado*, comédie, Madrid, 1620, in-12; II. *la Sahia flora malsabidilla*, Madrid, 1621, in-8°.; III. *el Subtil Cordovez Pedro de Urdemalas*, avec un traité *del Caballero perfecto*, Madrid, 1620, in-8°.; IV. *los Triunphos de la beata soror Juana de la Cruz*, en vers héroïques, 1621, in-8°.; V. *Coronas del Parnaso, y platos de las Musas*, ouvrage posthume, 1635, in-8°.; VI. *la Ilyja de Celestina*, roman, Saragoce, 1612, in-8°.; seconde édition, revue et corrigée, Madrid, 1614, in-12; Milan, 1616, in-8°.; VII. *Casa del plazer honesto*, Madrid, 1620, in-8°.;

VIII. *Rimas Castellanas*, 1616, in-8°; IX. *el Cortesano descortes*, 1621, in-4°; X. *Correccion de vicios*, 1615; XI. *la Estafeta del dios Momo*, 1627; XII. *el Necio bien afortunado*, 1621, in-8°; XIII. *D. Diego de Noche*, Madrid, 1625, in-8°; XIV. *la Incasable mal casada*, Madrid, 1622, in-8°; XV. *Boca de todas verdades*, 1615, in-8°.

A. B—r.

BARBADORI (DONATO), issu d'une famille illustre de Florence, fut élevé dans cette république aux emplois les plus importants. Ce fut lui que la seigneurie envoya en ambassade à la cour d'Avignon, pour justifier, en 1375, la conduite de ses concitoyens, et la guerre qu'ils faisaient à l'Eglise. Il le fit avec tant d'éloquence, qu'il arracha des larmes à tous les cardinaux italiens. Florence, cependant, fut condamnée par le consistoire; mais Barbadori se retourna vers le crucifix qui était au milieu de l'assemblée, et s'écria qu'il en appelait de la sentence du pape à celle de Dieu lui-même, espérant voir juger à un tribunal plus juste, les juges humains et leurs victimes. Trois ans après, la plus vile populace s'empara du gouvernement de Florence, et elle persécuta tout le parti de Pierre des Albizzi (Voy. ALBIZZI), auquel Barbadori était attaché. Celui-ci fut accusé d'avoir conjuré contre le peuple, pour lui enlever un pouvoir dont il abusait indignement, et il eut la tête tranchée en 1379. — BARBADORI (Nicolas), son petit-fils, s'attacha au parti de Renaud des Albizzi. Impétueux et prompt à tout entreprendre, il proposa toujours à sa faction les expédients les plus violents; et comme ses conseils ne furent jamais suivis, il put attribuer son malheur et celui de sa patrie, à la fausse prudence de ceux qui se donnaient

pour plus modérés. Il s'efforça vainement, en 1433, d'engager Nicolas d'Uzzano à prendre les armes, pour chasser les Médicis de Florence. Lorsque, l'année suivante, les Albizzi furent attaqués à leur tour par leurs adversaires, il rassembla seul des soldats et se mit en état de défense, sans laisser décourager, lors même qu'il vit tous les chefs de son parti, et tous ses amis l'abandonner l'un après l'autre. Il ne posa les armes que sur l'ordre exprès de Renaud des Albizzi, son chef, et bientôt après il fut enveloppé avec lui dans une même sentence d'exil.

S. S—r.

BARBARELLI F. GIORGION (le BARBARIGO) (AUGUSTIN), doge de Venise, succéda, en 1486, à son frère Marc, dont le gouvernement qui n'avait duré que six mois, ne fut remarquable par aucun événement. Sous celui d'Augustin, le royaume de Chypre fut réuni aux états de Venise par la cession de la reine de Chypre qui était de la maison Cornaro. On donna pour dédommagement une pension de 8,000 ducats, et quelques cantons dans la marche de Trévise. L'invasion de Charles VIII en Italie entraîna ensuite la république dans une guerre continentale, tandis que les Turcs lui enlevaient ses provinces grecques, et qu'ils poussaient les ravages jusque dans le Frioul. Le règne de Barbarigo fut pour les Vénitiens une époque de dangers et de calamités; il mourut dans l'automne de 1501. Léonard Loredano lui succéda. — Nicolas BARBARIGO, de même famille, fut ambassadeur de Venise à Constantinople, et mourut dans la première de ces villes, en 1511. Il a donné la *Vie du doge Antonio Gritti*, et celle du cardinal Cornaro, en latin. — Un autre individu aussi de la même famille, et dont C

a écrit la Vie, devint cardinal, et a quelques ouvrages de piété.

S. S—r.

BARBARIGO (GRÉGOIRE), noble vénitien et cardinal, naquit le 25 septembre 1625. Ayant pris l'état ecclésiastique, il fut fait successivement chancelier de Padoue, référendaire et prélat d'honneur du pape Alexandre VII, évêque de Bergame en 1657, cardinal en 1660, et en 1664 transféré à l'évêché de Padoue. Il y institua un séminaire pour les jeunes ecclésiastiques, et, par son zèle, le pourvut d'habiles maîtres pour les langues grecque, latine, hébraïque, chaldéenne, arabe, syriaque, et établit une imprimerie, fournie de caractères de toutes ces langues. Il mourut à Padoue, le 18 juillet 1697. On a quelques réglemens ou constitutions pour le bon gouvernement de l'église, on a de lui vingt-cinq Lettres, écrites en italien, au célèbre patriarche iacobite, insérées au commencement du tome II des *Epistolæ clarorum Venetorum ad Antonium Maechium*.

G—É.

BARBARO (JOSAPHAT), naquit à Venise, d'une famille noble et ancienne. La plupart des grands de cette république se livraient alors au commerce. Barbaro suivit cette carrière, et, en 1436, un voyage à la Tana (aujourd'hui Asof), alors l'entrepôt principal des marchandises de la Chine et des Indes, et qui portait ce nom, parce qu'elle est à l'embouchure du fleuve, qu'on appelait alors le Tanais, et qu'on nomme aujourd'hui le Volga. Barbaro resta seize ans à la Tana, et s'y trouva lorsque les Tartars, qui vivaient sur les bords du fleuve, se soulevèrent contre les Russes, et y firent adopter leur religion. Le consul vénitien l'envoya en ambassade vers le général mahoméd, qui l'accueillit avec distinction, et accorda la protection qu'il solli-

citait. Barbaro, de retour dans sa patrie, fut chargé d'une autre mission. En 1473, on l'envoya en Perse pour diriger Ussun-Cassan dans la guerre qu'il soutenait contre les Turks. Après une absence de cinq ans, il revint à Venise jouir de la considération que lui méritait sa vie laborieuse et utile. Il mourut en 1494, dans un âge très-avancé. Barbaro termine en quelque sorte cette longue suite de voyageurs, qui, depuis le 13^e. siècle jusqu'à la fin du 15^e., parcoururent l'intérieur de l'Asie, qu'ils firent connaître aux Européens. Les relations de ses voyages donnent sur la Perse et la Géorgie des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Tout ce qu'il dit du *Khanat de Kaptchak* est du plus grand intérêt pour le tableau géographique de la Tartarie, au 15^e. siècle. Presque toutes ses observations, sur les mœurs et les usages de ces contrées, ont été confirmées par les voyageurs russes et allemands. La relation des voyages de Barbaro fut imprimée, pour la première fois, chez les fils d'Alde Manuce, dans une petite collection, assez rare aujourd'hui, et qui a pour titre : *Viaggi fatti da Venezia alla Tana in Persia, India, e in Constantinopoli, con la Descrizione delle città, luoghi, siti, costumi, e della Porta del Gran Turco*, etc. Venezia, per Figliuoli d'Aldo, 1543 et 1545, in-8°. Ramusio a inséré les Voyages de Barbaro dans sa collection. On les trouve traduits en latin, par Geuder de Herolzberg, dans le *Rerum Persicarum historia*.

L. R—E.

BARBARO (FRANÇOIS), noble vénitien, et l'un des plus célèbres littérateurs du 15^e. siècle, naquit à Venise vers l'an 1398. Il eut pour maîtres, dans les langues latine et grecque, les plus savants professeurs; dès l'âge de dix-huit ans, il se fit admirer à

Padoue par deux discours latins qu'il prononça dans des solennités scolaires. Revenu à Venise, il s'y forma une nombreuse bibliothèque, riche surtout en anciens manuscrits. Il se maria à vingt-un ans avec une Loredano, dont il eut six enfants, un garçon et cinq filles. Malgré sa grande jeunesse, il fut élu sénateur l'année même de son mariage. En 1424, il complimenta en langue grecque l'empereur Paléologue, et ce fut avec tant de naturel et d'élégance, que l'empereur en témoigna de l'étonnement. Barbaro fut successivement nommé *podestà*, ou premier magistrat de Trévise, de Vicence et de Vérone, et chargé par sa république de plusieurs ambassades et autres missions politiques, dont il s'acquitta toujours avec autant de capacité que de zèle. Celle de ces missions qui eut le plus d'éclat, fut celle de capitaine de Brescia qu'il exerça pendant trois ans. Il y réconcilia les principaux citoyens, divisés en plusieurs partis, et y soutint vers la fin de 1458, avec le plus grand courage, un siège célèbre dans l'histoire de ce siècle contre Piccinino, général du duc de Milan. Aussi, lorsqu'il quitta le gouvernement de Brescia, la ville qu'il avait délivrée, voulant lui donner un témoignage public de reconnaissance et d'estime, lui fit présent d'un étendard et d'un écu relevés en or. On prononça publiquement son panégyrique; et le même orateur, chargé de le reconduire honorablement à Venise, en prononça un second en le présentant au doge qui était assis sur son trône. Après avoir exercé plusieurs autres emplois, il fut fait, en 1452, procureur de S. Marc, et mourut au commencement de janvier 1454. Dans cette vie toujours occupée, il ne se rendit pas seulement célèbre par ses talents et

son savoir, mais par les services qu'il rendit aux lettres, et par l'appui qu'il donna aux lettres de son temps trouvèrent en lui. Il a laissé : I. plusieurs Harangues ou Discours publics, imprimés les uns à part, les autres dans divers recueils; II. *De re uxoria libri I.* Paris, 1513, in-4°. Cet opuscule rempli d'érudition et très-élégamment écrit, a été réimprimé plusieurs fois et de plus, traduit en italien par Alberto Lollio, Venise, 1548, in-8° et deux fois en français, l'une par Martin du Pin, 1537 et 1560, in-11; l'autre par Claude Joly, Paris, 1666 in-12. III. *Francisci Barbari aliorum ad ipsum epistolæ ab anno 1425 ad annum 1453, etc.*, Brescia 1753, in-4°. Plusieurs de ces lettres avaient été publiées par Bernart Pez, partie 3, tome VI, du *Thesaurus Anecdotorum*; le cardinal Quirini, en donnant cette édition de Brescia, l'a fait précéder d'un premier volume où, sous le titre de *Diatriba*, il a rassemblé des notices précieuses sur la littérature du 15^e siècle. Ce serait seulement à désirer qu'il y eût mis plus d'ordre, et laissé échapper moins d'erreurs. IV. Il existe de plus une *Histoire du Siège de Brescia* soutenu en 1458 par Barbaro, qui est censée écrite par Evangelista Manelmo, ou Manelino de Vicence. Barbaro dit, dans une de ses lettres, l'avoir fait écrire par ce Manelmo, son confident et son ami; mais de fortes raisons portent à croire, et c'est l'opinion du cardinal Quirini, que cette histoire fut écrite par François Barbaro lui-même. Elle est intitulée : *Evangelistæ Manelmi Vicentini Commentariolum de obsidione Brixie anno 1458*; Brescia, 1728, in-4°.

G—Z.

BARBARO, ou HERMOLAUS BARBARUS, petit-fils de François et fils de

rie, naquit à Venise, le 21 mai. Il se distingua de bonne heure par son savoir et son habileté dans les sciences politiques. Le sénat de Venise l'employa de négociations importantes avec les empereurs Frédéric III et de Maximilien son fils, et ensuite l'envoya en ambassade près du pape. A dix-huit ans, il composa un *Traité de libération*, qui n'a point été imprimé; il avait que vingt lorsqu'il prononça l'oraison funèbre du Doge Nicolo Marcello. Il s'occupa ensuite à répandre la gloire et l'éclat des sciences en publiant des éditions soignées de quelques ouvrages des anciens, et il y contribua beaucoup à la renaissance des lettres. Barbaro était aimé de son prince auprès d'Innocent VIII, en 1491, qui le nomma patriarche de Venise; il accepta sans avoir préalablement obtenu le consentement du sénat, qui, jaloux de conserver ses privilèges, lui intima l'ordre de ne pas profiter de sa nomination, et le pape lui ordonna de renoncer à cette nomination. Barbaro n'obéit que lorsqu'on le menaça de dépouiller son père de ses dignités et même de ses biens. Il résigna son poste, où il n'avait pour subsister qu'une modique pension que lui faisait le pape. Attaqué de la peste, et se sentant abandonné de tout le monde, il mourut le 14 juin 1495, à l'âge de trente-neuf ans. Malgré la brièveté de sa vie, il a laissé des ouvrages qui sont le résultat d'immenses travaux. Il corrigé tout le texte de l'*Histoire naturelle* de Pline, qui avait souffert de beaucoup d'altérations, par l'ignorance des copistes; et il s'est vanté d'y avoir fait plus de cinq mille corrections : toutes qu'il propose ne sont cependant aujourd'hui heureuses. Cet ouvrage est le fruit de la précipitation avec laquelle il le composa, puisqu'il dit avoir employé que vingt mois :

cependant on ne peut disconvenir qu'il n'ait soupçonné bien des erreurs dans Pline, et il en a découvert un très-grand nombre. Il relève souvent avec beaucoup de justesse les méprises que Pline a faites sur les plantes des auteurs grecs. La première édition de son ouvrage parut à Rome, sous ce titre : *Castigationes Plinianae Hermolai Barbari Aquiliensis pontificis*, Romæ, 1492, octavo kalendar. decembris, in-fol. L'épître dédicatoire est datée du 25 août 1492; elle est adressée au pape Alexandre VI, qui avait été élevé au trône pontifical, le 12 du même mois. Cette édition, qui est certainement la première, est extrêmement rare; elle a été inconnue à presque tous les bibliographes. Barbaro ayant été prié d'expliquer et éclaircir encore quelques passages de Pline, il ajouta ses *Castigationes secundæ*, qu'il dédia encore à Alexandre VI. Maittaire, Haller, Mead, Montfaucon, parlent de plusieurs réimpressions. Hermolaüs Barbarus s'appliqua aussi à faire connaître Dioscoride, et il en donna une version latine très-élégante, pour laquelle il sembla prendre Pline pour modèle; mais le soin qu'il prit d'orner son style nuisit à l'exactitude. Il y joignit un corollaire, et montre une profonde connaissance des langues latine et grecque. Il réunit tout ce que les anciens nous ont laissé sur les plantes. On doit le regarder comme le premier qui ait frayé la route; et si on l'a surpassé, ce n'a été qu'en profitant de ses travaux. Quoiqu'il n'exerçât pas la médecine, il a rendu service à cette science, en la tirant de la sécurité où elle était sur les remèdes des anciens. Il est à regretter qu'il n'ait eu aucune connaissance sur d'autres parties de l'histoire naturelle. Son travail sur Dioscoride fut publié sous ce titre : *Hermolai*

Barbari Patricii Veneti in Dioscoridem corollariorum libri V, cum præfatione Joannis Baptistæ Egnatii. Cette édition est sans date et sans désignation de lieu. On croit qu'elle fut publiée à Rome, après la mort de l'auteur. Cet ouvrage a été réimprimé à la suite de la traduction de Dioscoride, par Marcellus Virgilius, Cologne, 1534. On trouve la liste des ouvrages de Barbaro dans les *Mémoires* de Nicéron; on peut aussi consulter sur cet auteur, le tom. II de la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, et surtout le *Giornale de' letterati d'Italia*, tom. XXVIII.

D—P—s.

BARBARO (ERMOLAO), évêque de Trévise et ensuite de Vérone, qu'il ne faut pas confondre avec le patriarche d'Aquilée, naquit à Venise, vers l'an 1410. Après avoir commencé ses études à Vérone, sous le célèbre Guarino, il alla les continuer à Florence, sous le même maître; déjà très-instruit dans la langue latine, il y étudia le grec, et fut en état, dès l'âge de douze ans, de traduire de grec en latin quelques fables d'Ésope. De retour à Venise, il alla étudier les lois à Padoue, et y fut reçu docteur, en 1455. L'année suivante, le pape Eugène IV, qui était à Bologne, l'appela auprès de lui, lui donna le titre de protonotaire apostolique, et un bénéfice. Après avoir voyagé dans presque toute l'Italie, il revint à la cour romaine, et fut nommé, en 1443, à l'évêché de Trévise. Plusieurs années se passèrent avant qu'il en prit possession, et il y resta peu de temps, ayant été transféré, en 1453, à l'évêché de Vérone. Il assista, en 1459, au concile tenu par Pie II à Mantoue, et fut envoyé, en 1460, légat du même pape auprès du roi de France Charles VII. Il mourut à Venise en 1471. Il avait

laissé plusieurs ouvrages, entre autres la version latine de quelques fables d'Ésope, dont il est parlé ci-dessus deux *Harangues* ou *Oraisons* latines contre les poètes, des *Sermons*, des *Épîtres*, etc.; mais aucun de ces ouvrages n'a été imprimé. G—É.

BARBARO (DANIEL), noble vénitien, patriarche d'Aquilée, naquit 8 février 1513, de François Barbaro, arrière petit-fils du fameux François Barbaro, dont nous avons parlé dans un article précédent. Si l'on veut connaître la descendance de tous ces membres plus ou moins illustres d'une même famille vénitienne, il suffit de savoir que Candiano Barbaro, sénateur au 14^e siècle, eut deux fils François qui fut le célèbre littérateur nommé ci-dessus, et Zaccarie; de Zaccarie naquit Ermolao, évêque de Trévise et de Vérone; de François, autre Zaccarie qui fut procureur de S. Marc; de ce Zaccarie vinrent trois fils, Louis, mort sans postérité, Ermolao, patriarche d'Aquilée, auteur des *Castigationes Plinianeæ*, etc., Daniel; de ce dernier, un second François; et de ce François, un second Daniel, qui est le sujet de cet article. Il fit ses études à Padoue, montra de bonne heure un goût particulier pour les mathématiques. Il avait aussi pour les sciences naturelles et il en donna une preuve en faisant construire et planter à Padoue le jardin de botanique qui le reconnaît pour fondateur. Il fut reçu docteur de faculté des arts en 1540. Il retourna ensuite à Venise et entra dans les emplois. Il fut chargé, en 1548, d'une ambassade auprès du roi d'Angleterre Édouard VI, et s'y distingua par ses talents, son savoir et sa magnificence. A la fin de 1550, le pape Jules III donna pour coadjuteur à Jean Gritti, patriarche d'Aquilée, avec

dors le gouvernement

Il prit aussi depuis ce re de *patriarche élu*, jusqu'à sa mort, Grimani vécu. L'évêché de Véneté vacant en 1559, le nuel Barbaro au nombre l présenta au pape pour e pape lui préféra un t, mais en réservant à usion de 500 écus d'or, ée l'année suivante. Il icile de Trente, et les y rendit à l'Église au- mpensés par la pourpre avait vécu plus long- ourut à Venise le 12 Il était mathématicien, itérateur, antiquaire et resque également habile es facultés. Il eut pour umes de lettres les plus n temps, Bembo, Var- peroni, Bernardo Tasso, , Niccolò Franco, et sur- cardinal Navagero. On *Exquisite in Porphy- ationes*, Venise, Alde, .; II. *Predica de' so-* e faux nom significatif *padre D. Hypneo da* mé pour la première fois late et sans nom de lieu , à Venise, 1542, in-8°.

singulier et très-rare, rimés de sept pieds, et e dans son épître dedica- e à Giulia Ferretti, qu'il omme en rêvant. III. La ine de la *Rhétorique* d'A- on grand oncle Ermolao ec de savants commen- Daniel, Venise, 1544, ge réimprimé la même 1, et plusieurs fois ensuite *I dieci libri dell' Archi-* M. *Vitruvio tradotti e*

commentati, Venise, 1556, in-fol., ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1567, in-4°. Il donna aussi sur le même auteur d'autres commentaires latins, Venise, 1567, in-fol.; ces derniers ont été insérés, par extraits, dans l'édition de Vitruve, publiée à Amsterd., chez les Elzéviérs, 1649, in-fol.; V. *Dell' Eloquenza, Dialogo*, etc., Venise, 1557, in-4°; Florence, 1641; VI. *la Pratica della Perspettiva, opera molto utile a' pittori, scultori, e architetti*, Venise, 1568, in-fol. G—É.

BARBAROUX (CHARLES), né à Marseille, vint à Paris avec les Marseillais qui prirent part à la journée du 10 août 1792. Ayant été nommé député à la convention nationale, il accusa la commune de Paris et la société des Jacobins. Dans le même temps, il demandait avec instance qu'on jugeât le roi et la famille royale. Lorsque le parti de la Gironde, auquel Barbaroux appartenait, se fut ouvertement prononcé contre les anarchistes, il accusa successivement Marat, Robespierre et le parti d'Orléans. Les Girondins ayant succombé le 31 mai 1793, Barbaroux refusa de donner sa démission, et entendit avec tranquillité prononcer son arrestation. Il trouva moyen d'échapper au gendarme qui le gardait, et se rendit dans le Calvados avec plusieurs de ses collègues fugitifs. Obligé de quitter cette retraite, il s'embarqua à Quimper pour passer à Bordeaux; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut arrêté, et périt sur un échafaud, le 25 juin 1793. M^{me}. Roland, qui parle beaucoup de Barbaroux dans ses *Mémoires*, dit qu'il était beau comme Antinoüs. K.

BARBATO (MARC), poète italien du 15^e. siècle, né à Sulmone au royaume de Naples, n'est célèbre que par l'amitié qui le liait avec Pétrarque.

Parmi les lettres latines de ce dernier, il y en a un grand nombre adressées à Barbato de Sulmone, *Barbato Sulmonensi*. Barbato fut en faveur auprès du roi Robert, qui le fit même son chancelier. Après la mort de ce roi, il s'éloigna de la cour, et y revint ensuite, sous le ministère du grand sénéchal Acciajuoli. Il mourut en 1362. Toppi affirme, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, pag. 100, que l'on conservait à Sulmone, chez les frères mineurs de l'Observance, un gros volume de ses poésies; mais elles n'ont point vu le jour. G—É.

BARBATO (PÉTRONE), poète italien du 16^e. siècle, était né à Foligno, où il mourut le 22 novembre 1554. Il fut un des premiers à écrire en vers libres, non rimés, ou *sciolti*, dont Trissino passe pour avoir donné le premier l'exemple. Ses poésies, d'abord éparées dans différents recueils, ont été réunies en un seul volume, sous ce titre : *Rime di Petronio Barbato gentiluomo di Foligno, estratte da varii raccolte del Secolo XVI e da' suoi manoscritti originali*, etc., Foligno, 1712, in-8°. Il avait aussi laissé deux comédies, l'*Ortensio* et l'*Ippolito*, et une exposition ou explication de plusieurs vers de Pétrarque, qui sont restées en manuscrit à Foligno, et n'ont jamais été imprimées. G—É.

BARBATO (BARTHÉLEMI), de Padoue, littérateur italien du 17^e. siècle, a laissé quelques ouvrages en vers et en prose. Tomasini en parle honorablement, *Athenæ Patavinæ*, p. 97, et cite de lui trois ouvrages : I. *Poesie*, Padoue, in-12; II. *il Valaresso, istoria della peste 1630 e 1631*, Padoue, in-fol.; III. *Esempiare del buon governo*. Il ne donne la date d'aucune de ces éditions; il y en a une du second ouvrage, sous ce titre : *Il contagio di Padova, anno 1631*,

Rovigo, 1640, in-fol. On trouve d'idylles de Barbato, la *Lettera Galatea*, dans un recueil d'idyll publié par Bidelli, Milan, 1618, 12. Il existe une édition de la *Jéusalem délivrée*, Padoue, 1628, in-4 avec une *Vie du Tasse*, et les *Argumens* à chaque chant, par Barthéle Barbato. Ces arguments ont été ensuite dans différentes éditions. Quant à la *Vie du Tasse*, ce n'est qu'un simple abrégé de celle qui fut écrite par Manso. G—É.

BARBAULT (ANTOINE-FRANÇOIS) médecin et chirurgien, né à Paris, fut démonstrateur de l'art des accouchements pendant vingt-cinq ans, mourut le 14 mars 1784, dans un âge avancé, après avoir donné : I. *Splanologie, suivie de l'Angiologie et de la Neurologie*, 1739, in-12; II. *Principes de la chirurgie*, in-12; I. *Cours d'accouchements, en faveur des étudiants, des sages-femmes et des aspirants à cet art*, 1776, 2v in-12. A. B—É.

BARBAZAN (ARNAULD GUILLAUME seigneur de), d'une famille distinguée du pays de Bigorre, fit preuve, jeune encore, en 1404, d'une grande intrépidité, devant le château de Montendre, dans un combat singulier, six chevaliers français combattirent contre un pareil nombre de chevaliers anglais, en présence des deux armées ennemies. Le roi Charles VI avait choisi Barbazan pour chef de cette espèce de joute guerrière dont tout l'honneur resta aux Français. Barbazan renversa d'un coup de lance le chevalier de l'Escale, chef des chevaliers anglais. On reconnut depuis lors, « tant d'honneur dans sa conduite, qu'on le nomma le Chevalier sans reproche. » Charles VI l'honora lui-même de ce titre, qu'il fit graver avec la devise, *Ut lapsu gravia*

ur le sabre dont il lui fit prés-
 s factions d'Orléans et de
 ne ayant allumé la guerre ci-
 rangère, Barbazan ne tarda
 à signaler. Il défendit Corbeil
 duc de Bourgogne, en 1417,
 jé ensuite à la Bastille, avec
 seigneurs, partisans du dáu-
 puis Charles VII, il emmena
 e à Melun, et revint deux
 ès dans Paris, avec seize cents
 , pour surprendre les Bour-
 s. Un combat sanglant eut
 le faubourg St.-Antoine, au
 age des royalistes. En 1420,
 1 défendit Melun, place alors
 ite, contre Henri V, roi d'An-
 et soutint ses attaques avec
 ource qui étonna le monarque
 De part et d'autre, des juges
 ent le prix du courage et nom-
 es vainqueurs. Barbazan, à
 n du roi d'Angleterre, créa
 s chevaliers. Forcé, n'ayant
 vives, d'accepter une capitula-
 ie le monarque anglais viola
 aient, il fut transféré à Château-
 , près de Rouen, et retenu
 er dans cette forteresse pen-
 it années, jusqu'à ce que le
 ahire le délivrât, en 1450,
 rpris le château par escalade.
 n reprit aussitôt les armes
 lésense du royaume, s'empara
 -sur-Seine, l'année suivante,
 rta, à la Croisette en Cham-
 avec trois mille hommes seu-
 sur les Bourguignons et les
 réunis, la victoire la plus com-
 e les généraux de Charles VII
 encore obtenue. Il en fut ré-
 sé non seulement par le gou-
 ant de Champagne et de Brie,
 ore par le titre de *restaura-*
royaume et de la couronne
nce, titre énoncé dans les
 atentes de Charles VII, pour

l'autoriser à porter dans ses armes les
 trois fleurs de lis sans brisure. En
 1431, il reçut ordre de joindre ses
 troupes à celles de René d'Anjou, pour
 soutenir les prétentions de ce prince
 sur le duché de Lorraine et de Bar.
 Sourd aux conseils de Barbazan, René
 vint attaquer imprudemment l'ennemi
 à Bullegneville, près Nanci, où il fut
 complètement défait. La perte la plus
 douloureuse pour la France, dans cette
 journée, fut celle du brave Barbazan,
 qui, percé de plusieurs coups et fait
 prisonnier, mourut six mois après, des
 suites de ses blessures. Sa mort priva
 Charles VII d'un général qui joignait
 à une expérience consommée une va-
 leur et une fidélité peu communes. Le
 roi fit porter son corps à St.-Denis, où
 il fut inhumé dans le tombeau des rois,
 et avec les mêmes honneurs et les
 mêmes cérémonies. Quoiqu'il eût une
 fille de Sibylle de Montaut sa femme,
 il avait appelé son neveu, Louis de
 Faudoas, à sa succession, ce qui valut
 à la maison de Faudoas les trois fleurs
 de lis de France dans ses armoiries.
 Cette maison subsiste encore dans la
 personne de M. Félix de Faudoas,
 parent de M^{me}. de Crussol, de Cler-
 mont-Tonnerre et de Rovigo. B—P.

BARBAZAN (ETIENNE), naquit à
 Saint-Fargeau, en Puisaye, diocèse
 d'Auxerre, en 1696, et mourut à Paris,
 en 1770. De tous les genres de litté-
 rature auxquels, avec ses heureuses
 dispositions, il aurait pu se livrer avec
 succès, Barbazan choisit l'étude des
 auteurs français, depuis le 12^e. jus-
 qu'au 16^e. siècle. Profond dans la con-
 naissance du langage de ces temps, il
 en suivit habilement les progrès, ne
 négligea pas même le patois des pro-
 vinces; et ses écrits l'ayant fait esti-
 mer des savants, ils le décidèrent à
 venir à Paris. L'abbé Pérau avait
 commencé un *Recueil alphabétique*,

et l'avait laissé à la lettre C. Barbazan, en société avec Graville et l'abbé de la Porte, continua cet ouvrage jusqu'à la dernière lettre de l'alphabet, et le publia en 1745 et années suivantes. On peut juger que 24 volumes in-12 ne contiennent pas des pièces également intéressantes ; mais il s'y en trouve beaucoup de très-remarquables, et la plupart inconnues. En 1756, Barbazan fit paraître le prospectus de son *Glossaire du nouveau Borel* ; en même temps, La Curne de Ste.-Palaye annonça un *Glossaire de la langue française*. La concurrence intimida le premier qui, dénué de moyens pécuniaires, ne voulut pas lutter contre un académicien riche ; et aucun libraire n'osa traiter de son manuscrit, tant en imposait la réputation de son antagoniste. Il ne lui restait que le parti d'en proposer l'acquisition à Ste.-Palaye lui-même. Celui-ci, prévoyant que cet ouvrage pourrait servir à la perfection du sien, accepta. Le prix fut convenu, mais l'acte de cession ne fut point signé, et le marché n'eut pas lieu. Cet ouvrage, formant six portefeuilles in-folio, passa, après la mort de Barbazan, dans les mains du marquis de Paulmy, qui s'en étant utilement servi pour ses travaux littéraires, s'en arrangea avec la bibliothèque de la Chancellerie. Cédé par celle-ci à la bibliothèque Royale, il est enfin passé à celle de l'Arsenal, mais privé de la première partie qui s'est perdue. Cette perte est d'autant plus sensible, que l'auteur y indiquait comment, par les vignettes et par les caractères, on peut reconnaître l'époque où les manuscrits ont été faits. Cette partie contenait encore une notice des auteurs qu'il avait consultés, des exemples d'écritures de tous les temps, et une Vie abrégée des écrivains français du premier âge, avec une notice de leurs productions.

Pour venger ces écrivains de l'oubli de mépris dans lequel il les voit justement plongés, Barbazan composé plusieurs ouvrages de manuscrits ne se sont pas tous perdus. On doit particulièrement regretter un *Dictionnaire étymologique* dont la publication avait été annoncée. On a de cet auteur : I. *Fables et Contes français des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 3 vol. in-12 ; II. *l'Ordre de la langue française*, Lausanne et Paris, 1759, il y a en tête de cet ouvrage un cours préliminaire fort curieux qui contient un essai sur les étymologies et une dissertation sur l'origine de la langue française ; III. *le Castor ou Instruction d'un père à son fils*, ouvrage moral, traduit dans le XVIII^e siècle, d'après le *Discipline ecclésiastique*, de Pierre Alphonse, juif portugais, qui l'avait lui-même traduit de l'italien. Ce livre, imprimé en 1760, contient encore quelques pièces historiques et morales en vers, qui sont également du 15^e siècle ; le tout est précédé d'une dissertation sur l'origine des Celtes, avec quelques notions sur les étymologies. En 1761, on a publié, en 4 vol. in-8^e, une édition de ces trois ouvrages. L'éditeur (M. Méon) y a joint quelques pièces intéressantes ; il est à regretter qu'il n'ait pas suivi l'exemple de Barbazan qui expliquait les endroits difficiles, et qu'il n'y eût joint des notes.

BARBE (Sainte), vierge martyre. On n'a rien de bien certain de cette sainte, honorée toutefois par une dévotion particulière des Latins, les Grecs, les Syriens, les Moscovites. Baronius pense qu'elle préfère ceux qui la font diocésaine, et place son martyre en 235, sous le règne de l'empereur Maximin.



Jos. Assemani préfère se trouvent dans Métaphrastes. On y lit que elle fut martyrisée à Héliopolis, de Galère, vers l'an 306. On prétend que son père, pour la faire abandonner la foi, la frappa de la foudre, ce qui le frappa de la foudre, ce qui l'invoquant dans les temps de sa vie avait autrefois près d'Épiphane qui portait le nom de son père.

T—D.

reine de Pologne, fille de Michał, comte de Scépus, latin de Transylvanie, et Sigismond I^{er}, roi de Pologne, mourut le 2 octobre 1545, à cause de la douleur du roi et de la douleur de la princesse, qu'on avait mariée à l'électeur de Brandebourg.

B—P.

RADZIWIŁ, reine de Pologne, fille de George Radziwiłł, palatin de Trocki, et veuve de Stanislas, palatin de Trocki, a été connue par son esprit et par sa figure, et inspira une confiance au jeune Sigismond, fils de Sigismond roi de Pologne. On lui enseigna les leçons d'une sagesse, Barbe sut exciter son courage par des refus ménagés avec le roi, et s'unit à elle par un mariage, et n'osant point l'avouer, dans la crainte d'engrâcer son père. Le roi demandait cette union, et le charme, et le mariage, et la rendre durable. À la mort du roi, en 1548, Sigismond, se voyant en possession du trône, déclara publiquement le mariage, et ordonna aux

palatins et aux principaux officiers de la cour, alors à Wilna, d'aller reconnaître Barbe Radziwiłł pour leur reine. On l'amena comme en triomphe de l'un des faubourgs de Wilna, où elle logeait, dans le palais du monarque. Arrivée à Cracovie, le roi, sans attendre le consentement de la diète, lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang; mais bientôt la diète, assemblée à Pétrikow, en 1549, délibéra si l'on ne casserait pas ce mariage inégal, reprochant à Sigismond d'avoir déshonoré le trône et négligé de procurer à la Pologne l'avantage d'une puissante alliance. Le prince montra en cette occasion beaucoup de fermeté, et déclara qu'il n'avait dû consulter dans son choix que son inclination personnelle, et non les desirs et les caprices de la nation. Il résista à toutes les menaces des grands, qui firent éclater l'esprit d'indépendance qui caractérisait alors la noblesse polonaise. Sigismond en craignit un moment les suites; mais cédant aux avis de son épouse, il jugea que la violence serait un moyen dangereux et inutile, et il finit par triompher, en se servant des moyens indiqués par la sagesse de la reine. Les grands, dans la crainte qu'il ne fit revivre une loi qui défendait qu'une seule personne cumulât plusieurs dignités, consentirent enfin au couronnement de Barbe; mais cette princesse survécut peu de temps à la cérémonie qui mit le comble à son bonheur; elle mourut six mois après, regrettée de toute la nation. On répandit le bruit que des ennemis secrets de la maison de Radziwiłł l'avaient fait empoisonner par un médecin italien; mais tous les historiens polonais assurent qu'elle mourut d'un cancer.

B—P.

BARBEAU - DE - LA - BRUYÈRE

BARBERET (I) né dans le baillage en Bourgogne, le reçu docteur dans l'apothicaire de Montpellier, se distinguait par son activité à brigner les querelles politiques, et son empressement à répondre aux questions des savants, encore de sa première institution. Il fut envoyé toutes parts aux écoles de médecine. Il exerça la médecine à Dijon, à Toulon et dans le baillage même à la collation de cette première renommée; mais se souvenant des souvenirs de la I. deux *Mémoires* de l'Académie de Lyon, l'autre par celle de l'Académie de Montpellier sur la meilleure manière de faire le surcroît des observations sur les altérations de la continuation du tube digestif, amène chaque jour les moyens de les constater, et celles qui ajoutent

le maintenir le plus long-possible à cet état, de prévenir, dire celles de ces altérations, ont contraires. On regrette que naissances chimiques actuelles pu l'éclairer et lui servir à lier faits, qui n'en sont pas moins eux matériaux pour une Histoire, ouvrage que nous ne ns pas encore. II. Un Mé-ouronné par la société royale lture de Paris, en 1765, sur *ladies épidémiques des bes-* où l'on trouve aussi les premiers d'une médecine vétérinaire donnée, et un des premiers n ce genre, que les médecins, ar des préjugés, avaient pour art refusé jusqu'alors de culti- s sociétés de Bordeaux et de le couronnèrent aussi, la pre- pour un Mémoire relatif aux es du tonnerre et de l'électri- 150; la seconde, pour un autre, de la meilleure manière d'a- les terres, 1763. C. et A. BERINI, famille florentine, ire de Semifonte, et qui, depuis ificat d'Urbain VIII, est par- un rang distingué dans la no- romaine. Le cardinal Maffeo ini fut élevé au Saint-Siège, le 1623, sous le nom d'*Ur-* III, et pendant un règne de n ans, jusqu'au 29 juillet 1644, la ses neveux d'honneurs et resses. Sa tête s'était affaiblie lge, et ses parents abusèrent, manière scandaleuse, du crédit avaient obtenu sur son esprit. Barberini, savoir François et intoines, furent appelés par lui é collège : le pape leur assura ents mille écus de rente ch ecclésiastiques, et leur partagea s les produits des vacations de bre apostolique, qui montaient

annuellement à deux cent mille écus. Urbain VIII accorda la principauté de Palestrine, avec soixante mille écus de rente, à un quatrième neveu, nommé *Taddeo*, qu'il nomma général de ses troupes. Tant d'honneurs et de richesses ne satisfirent point l'avidité des Barberini; ils désiraient acquérir les duchés de Castro et de Ronciglione, fiefs de la maison Farnèse, situés entre Rome et la Toscane : ils cherchèrent d'abord à les acheter du duc de Parme, ou à les obtenir comme dot de sa fille, qu'ils voulaient faire épouser au prince de Palestrine; mais, ne pouvant amener Edouard Farnèse à céder à leurs vœux, ils lui firent déclarer la guerre par le pape, en 1641, sous prétexte qu'il ne lui était pas permis d'élever des fortifications dans ses états. La conquête des duchés de Castro et de Ronciglione fut accomplie en peu de jours, par les Barberini; mais en 1642, ils voulurent aussi tenter celle du duché de Parme, et, dans ce but, ils rassemblèrent dix-huit à vingt mille hommes dans l'état de Bologne : don Taddeo Barberini, préfet de Rome, et général de l'Eglise, les commandait, et il demanda le passage au duc de Modène pour entrer dans l'état de Parme. Farnèse d'autre part avait rassemblé une armée; mais il se trouva bientôt sans argent pour la payer. Il résolut de la faire vivre aux dépens de ses ennemis, et de prendre l'offensive. Il traversa l'état de Modène, sans artillerie et sans bagages, avec trois mille hommes de cavalerie seulement, et il alla chercher l'armée du pape. Celle-ci n'avait jamais supposé qu'il pût être question pour elle de combattre; lorsque ces pacifiques soldats virent, comme le rapportent les historiens italiens, qu'on leur proposait d'attendre un ennemi qui frappait avec le tranchant, non avec le plat du sabre, et qui chargeait

les fusils avec des balles, ils prirent tous la fuite : leur général leur en donna lui-même l'exemple. Toutes les villes de Romagne ouvrirent leurs portes à Édouard Farnèse; Rome même était dans la confusion, et le pape songeait à s'enfermer dans le château St.-Ange. Mais le duc de Parme s'arrêta imprudemment entre la Piève et Castiglione, pour ouvrir des négociations avec le pape, par l'entremise des ministres de France et de Toscane; et ses soldats, perdant l'espoir du pillage qui les avait animés jusqu'alors, l'abandonnèrent presque tous. Les Barberini revenus de leur premier effroi, augmentèrent leurs prétentions : ils menacèrent à leur tour, et, à l'entrée de l'hiver, Farnèse fut obligé de se retirer dans l'état de Parme. Les Vénitiens, le grand-duc de Toscane et le duc de Modène formèrent, l'année suivante, une ligue pour défendre le duc de Parme; le cardinal Antoine Barberini se mit à la tête des troupes pontificales, et fut battu par Montécuculli, alors général du duc de Modène; enfin un traité, conclu à Venise le 31 mai 1644, rétablit chacun dans les droits qu'il avait avant le commencement des hostilités. Mais cette guerre ridicule avait coûté des sommes immenses aux Barberini; il fallut, pour la soutenir, accabler les peuples d'impositions, et s'exposer à toute leur haine; elle se manifesta bientôt après, lorsqu'Urban VIII expira le 29 juillet 1644. Cependant, malgré les clameurs des Romains, les Barberini, à l'aide des nombreux partisans qu'ils avaient dans le conclave, et des troupes qu'ils avaient prises à leur solde, balancèrent encore long-temps les suffrages des cardinaux dans l'élection du nouveau pape. Ils donnèrent enfin, par un espèce de compromis, leur voix à Paul-V, qui prit le nom d'*Innocent X*. Ce

nouveau pontife, quoiqu'il leur eût imposé de lourdes obligations, ne les ménagea pas long-temps : il ôta la charge de général de l'Église à Taddeo Barberini; il leur fit rendre compte au cardinal Antoine, de quarante millions d'écus, dont il avait eu l'administration comme trésorier du pape, et de huit millions d'écus dont il avait endetté la chambre apostolique. Les Barberini, auparavant si puissants, n'entendirent plus que plaintes et que reproches; ils comprirent que leur ruine était résolue, et ils se réfugièrent en France, où ils se mirent sous la protection du cardinal Mazarin. Celui-ci réussit en effet à les réconcilier avec la cour de Rome, et à faire lever le sequestre qui avait été mis sur leurs biens. Taddeo Barberini mourut à Paris, en 1647; mais les deux cardinaux revinrent en Italie, et leur famille conserva la principauté de Palatine. S. S—t.

BARBERINO (FRANÇOIS DA), l'un des plus anciens poètes toscans, des meilleurs de cette première époque de la poésie italienne, naquit, en 1260, à Barberino, dans la Valdelsa, en Toscane. Son père se nommait *Neri Rinuccio*, c'est-à-dire fils de *Rinuccio*; mais ni *Rinuccio* ni *Neri* n'étant des noms de famille, on ignore généralement celui de notre François. Quelques auteurs l'ont appelé *Francesco Taffani*; ce qui porterait à croire que c'était, en effet, son nom, c'est que les Barberini, qui donnèrent à l'Église deux cardinaux et un pape, descendaient de lui, et que les trois abeilles qui portaient leurs armes étaient, dans l'origine, trois taons, en italien *tafani*, qui, dans la suite, furent changés en abeilles. François fit ses premières études sous le célèbre Biondo Latini. Il était encore très-jeune lorsqu'il fut en état de répondre brièvement, et sans préparation

re questions sur des matières, qui étaient alors une philosophie morale, et un art d'étude. Il s'appliqua en jurisprudence, et, après la mort de son père, il prit l'état de notaire, l'un des plus estimés de Florence. Il voyagea en Provence et en Italie, ou il resta pendant quatre ans davantage; il séjourna quelque temps à Avignon, où la papauté était alors. De retour à Florence, en 1313, il y reçut, non seulement, comme nous disons, le doctorat, mais le laurier de docteur *la laurea*: on assure qu'il refusa à y prendre ce grade, fut par un privilège particulier exempté. Il était intime ami de l'évêque de Florence, l'Orso, qui lui donna une fortune en biens. D'Orso étant mort, Barberino eut à soutenir un procès contre les nonces apostoliques, qui avaient les biens de cet évêque. Ils disaient-ils, des autres, qu'il avait reçues pour envoyer des pèlerins dans la Terre-Sainte, et qu'il n'avait pas le droit de disposer de ces biens. Barberino se défendit victorieusement, prouva que ce qu'il avait n'était que le remboursement des avances faites, et garda les biens. Il mourut en 1348, âgé de 35 ans et quatre mois. Il s'est immortalisé par un ouvrage intitulé *Documenti d'Amore*, qui, resté long-temps enseveli dans les bibliothèques, a été imprimé, pour la première fois, à Rome, 1640, par Frédéric Ubaldini, qui donna avec son portrait, une jolie gravure des *Documenti*, plusieurs éditions du même auteur, et à la fin une table explicative des expressions des manières de parler qui

lui sont propres, très-utile pour l'étude approfondie de la langue. Il ne faut pas croire que cet ouvrage, que l'auteur commença vers l'an 1290, n'ait pour objet que l'amour proprement dit. C'est un traité de philosophie morale, où sont présentés les préceptes les plus essentiels de toutes les vertus. Il est divisé en douze parties, dont les sujets sont: *la Docilité, l'Adresse ou la Dextérité (Industria), la Constance, la Discretion, la Patience, l'Espérance, la Prudence, la Gloire, la Justice, l'Innocence, la Reconnaissance*; et, ce qui est plus singulier, pour finir, *l'Eternité*. Barberino y employa des vers de différentes mesures, dont la plupart étaient peut-être de son invention. Crescimbeni, dans son *Histoire de la poésie*, le cite souvent comme une autorité. Il lui reproche seulement d'avoir trop imité les poètes provençaux, dont la langue et les poésies lui étaient, en effet, très-familiales. Il est cependant compté parmi les écrivains qui font, comme on dit en italien, *texte de langue*, et souvent cité par les académiciens de la Crusca. G—É.

BARBERINO (FRANÇOIS), cardinal, neveu du pape Urbain VIII, était né à Florence le 23 septembre 1597. Il fut envoyé, par son oncle, légat en France et en Espagne, et fait ensuite vice-chancelier de l'Eglise, bibliothécaire du Vatican, évêque de Sabine, puis de Porto, et enfin d'Ostie, doyen du sacré collège, etc. Il mourut le 10 décembre 1679; il était savant dans les langues anciennes et orientales; il fut directeur d'une académie littéraire, établie par Urbain VIII, et rassembla dans son palais une riche bibliothèque, dont le catalogue, imprimé à Rome en 1681 (et non pas 1581, seize ans avant la naissance du cardinal), 2 vol. in-fol., est lui-même un

livre devenu rare. On a de lui une traduction italienne, du grec, de l'empereur Marc-Aurèle, où il n'a pas mis son nom, et qui a été imprimée sous ce titre: *I dodici libri di Marco Aurelio Antonino imperadore, di se stesso, ed a se stesso, con varie lezioni di testi greci*, etc., Rome, 1667, in-8°; 1675, in-12. — Un second cardinal, nommé aussi François BARBERINO, est bon dans certains dictionnaires, dont presque tous les articles contiennent des erreurs pareilles, mais ne se trouve nulle part ailleurs. — Il y eut un cardinal Antoine BARBERINO, frère du pape Urbain VIII, né à Florence, en 1569, capucin en 1585, cardinal et évêque de Sinigaglia, en 1624, mort en 1646, qui laissa des *Constitutions synodales*, pour son évêché, et d'autres écrits relatifs au régime de l'ordre des capucins. On le nomme l'*ancien* (*il vecchio*), pour le distinguer d'un second Antoine BARBERINO, aussi cardinal, son neveu, fils de Charles BARBERINO, autre frère d'Urbain VIII, et que l'on appelle *il giovane* (le jeune). Celui-ci, né à Rome, en 1608, fut fait cardinal en 1628, et mourut le 4 août 1671. Il aimait les lettres, et surtout la poésie; il y a de lui des vers latins et italiens dans la Description du palais Barberini, publiée sous ce titre: *Ædes Barberinæ ad Quirinalem descriptæ*, Rome, 1642, in-fol. G—É.

BARBEROUSSE 1^{er}. (AROUDJ), roi d'Alger, surnommé *Barberousse* à cause de la couleur de sa barbe, fils d'un corsaire renégat de Mételin (Lesbos), et d'une Espagnole d'Andalousie, commença fort jeune le métier de corsaire, sur les côtes d'Afrique, se signala, dès l'âge de treize ans, par la prise de deux galères du pape, et huit ans après, fut à la tête d'une escadre de quarante galères, montées

par des Maures et des Turks attirés par le bruit de ses exploits. Appelé à secourir le roi de Bugie, qui avait été chassé de ses états, il débarqua avec une petite armée, attaqua inutilement la capitale, et eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon. La réputation de Barberousse s'étendit alors chez les Arabes des montagnes, qui lui donnèrent le titre de Sulthan. Il fut en cette qualité qu'il reçut, en 1516, l'ambassade de Sélim Eutemy, souverain d'Alger, qui l'invitait à venir chasser les Espagnols de la côte. Barberousse fit partir dix-huit galères et trente barques sous les ordres de son frère Khaïr-Eddyn, et marcha lui-même par terre avec tout ce qu'il trouva de Maures et de Turks affiliés. Mais au lieu d'aller droit à Alger, il tourne du côté de Sargat où Hassan, autre fameux corsaire, s'était établi; Barberousse le surprit, lui fait couper la tête, se saisit de ses vaisseaux, et oblige les Turks qui étaient au service de Hassan, de le suivre dans son expédition d'Alger. À son arrivée dans cette ville, les habitants le portèrent en triomphe aux acclamations du peuple. Le piratisme enflé de ces honneurs, conçut le projet de s'emparer du pouvoir souverain. Il s'assure d'abord de ses principaux officiers, laisse commettre impunément les plus grands excès à ses troupes, et se place sur le trône, après avoir ôté la vie au malheureux Sélim. Il augmenta ensuite ses forces, fit réparer les fortifications, et s'affermir sur le trône; mais sa tyrannie l'ayant rendu odieux aux Arabes et aux Algériens, ceux-ci formèrent le projet de rétablir le fils d'Eutemy, qui s'était sauvé à Oran. Le vigilant Barberousse ne tarda pas à découvrir la conspiration; il fit couper la tête à une vingtaine de conjurés, ce qui jeta l'épouvante dans

vain le jeune Entemy parut flotte et dix mille Espagnols. sse les ayant attaqués au lu débarquement, la plupart és ou faits prisonniers ; ceux nèrent leurs vaisseaux péri-a tempête avec le reste de la usurpateur se crut alors in-et redoubla de cruauté. Les ndignés se lignèrent contre e roi de Tenèze, et marchès s Alger avec quinze mille

Barberousse les attaque et rse avec mille arquebusiers inq cents Maures seulement; uit le roi vaincu jusqu'aux : Tenèze, dont il s'empare, es habitants de le reconnaître uverain. Il subjugue égale-oyyaume de Trémécen, dont

saute à Oran, auprès des ls. Charles-Quint sentit alors ité des'opposer à la puissance rogrès du redoutable Barbe-les Arabes et dix mille Espa-anis sous les ordres du mar-omarès, gouverneur d'Oran, ent contre Barberousse, lui nt d'abord l'importante forte-

Colon, située entre Alger et n, et s'avancèrent ensuite e dernière ville ; Barberousse ans le château, résolu de s'y . Il fit effectivement une résis-oureuse; mais n'ayant plus de l se sauva, avec ses Turks, outerrain qu'il avait fait creu- portant avec lui toutes ses ri- Poursuivi par les Espagnols, er derrière lui, sur la route, son argent, sa vaisselle, em- ainsi, pour favoriser sa fuite, e artifice dont s'était servi ate; mais il n'en obtint pas le ccès, par la vigilance du génè- gnol, qui le joignit au passage nière de Huxda, à huit lieues

de Trémécen. Obligé de faire face, Barberousse combattit avec acharnement ; mais, accablé par le nombre, il fut massacré avec le reste de ses soldats, en 1518, à l'âge de 44 ans, laissant le trône à son frère Kaïr-Ed-dyn (*Voy.* l'article suivant). B—P.

BARBEROUSSE H (KHAÏR-ED-DYN), roi d'Alger, frère, lieutenant et successeur du précédent, surnommé aussi *Barberousse*, fut proclamé roi des Algériens, et général de la mer, du consentement de tous les capitaines corsaires ; mais craignant, après deux ans de règne, une révolte générale dans ses états, il se mit sous la protection de la Porte, à laquelle il céda la souveraineté d'Alger. Sélim I^{er}. le nomma bacha ou vice-roi, et lui envoya deux mille janissaires. Khaïr-Ed-dyn exécuta alors deux grands projets qu'il méditait depuis long-temps : il se rendit maître de la forteresse que les Espagnols avaient élevée près d'Alger, et fit construire un mole pour former un nouveau port. Trente mille esclaves chrétiens y travaillèrent. Le port ayant été achevé en moins de trois ans, Barberousse se vit en état de fondre sur tous les vaisseaux marchands qui naviguaient vers la côte de Barbarie, et de se signaler par un grand nombre d'exploits. Soliman II voulant l'opposer au célèbre Doria, le nomma amiral de toutes ses flottes. Bientôt ce pirate-roi vint rendre hommage à Soliman, et lui offrit Tunis, qu'il s'engageait à conquérir en son nom ; il reçut à Constantinople, des mains du sultan, un sceptre et une épée, avec 80,000 ducats, pour les frais de la guerre. Rempli du vaste projet de conquérir toute la Barbarie, Barberousse mit en mer avec quatre-vingts galères et plusieurs galiotes ; il ravagea d'abord les côtes d'Italie, jeta l'épouvante dans Rome même, fit voile

ensuite pour l'Afrique, prit Biserte et Tunis, qu'il soumit au croissant. L'empereur Charles-Quint craignant que Barberousse n'attaquât ses états, vint en personne disputer à cet heureux corsaire la conquête de Tunis, et débarqua, en 1535, près de cette ville avec une puissante armée. Khair-Eddyn, résolu de tenir tête au plus grand souverain de la chrétienté, marcha courageusement avec ses troupes, à la rencontre de l'empereur; le combat fut vif, mais de peu de durée. Les Maures ayant tourné le dos, Khair-Eddyn se renferma dans Tunis; mais la révolte des captifs chrétiens, qui brisèrent leurs chaînes, et fondirent sur les Turks, le força d'abandonner cette ville au vainqueur, et de se réfugier à Biserte. Là, équipant à la hâte une escadre, il longea la côte, gagna Alger, courut ensuite ravager les côtes d'Italie; il porta la terreur dans la Pouille, surprit la ville de Fondi, où la belle Julie de Gonzague, qu'il venait enlever pour l'offrir à Soliman, n'échappa de ses mains qu'en fuyant presque nue au milieu de la nuit. Barberousse continua d'être la terreur des chrétiens et le rival de Doria. Lorsque cet amiral parut avec la flotte chrétienne dans le golfe d'Ambracie, où mouillaient les galères turques, Khair-Eddyn montra de l'indécision, ce qui lui attira les reproches d'un eunuque de la cour, qui le menaça de l'indignation de son maître. Barberousse se tournant alors vers ses principaux capitaines, leur dit : « Il faut, à ce » qu'il me paraît, que nous hasardions » une bataille avec beaucoup de désa- » vantage, de peur que nous ne pé- » rissions par les clameurs de ce » demi-homme. » Il fit aussitôt lever l'ancre, attaqua la flotte chrétienne, et resta maître de la mer, par l'habileté de ses manœuvres. Envoyé ensuite

par Soliman pour assiéger Castel Nuovo, par mer et par terre, il prit cette place d'assaut, en 1539. Au heureux sur terre que sur mer, il prit le royaume d'Yémen sous l'obéissance des sultans; et, reparaissant l'année suivante à la tête des flottes ottomanes, il battit les chrétiens, forts de trois cents voiles, devant l'île de Candie. Il parut ensuite dans la rivière de Gènes, avec cent cinquante voiles comme auxiliaire des Français; entra à Marseille, assiégea la citadelle de Nice, qu'il ne put prendre, et retourna contre Charles-Quint la flotte de Soliman-le-Grand à celle de François I^{er}. L'amiral turk évita néanmoins de combattre son rival : ces deux célèbres marins semblaient se respecter mutuellement. Après avoir mouillé à Toulon, Khair-Eddyn ravagea de nouveau les côtes d'Italie, et retourna à Constantinople avec sept mille captifs. Soliman le reçut avec distinction, et approuva sa conduite. Ce fut la dernière campagne de Barberousse; quoiqu'agé alors de soixante-dix ans, il s'abandonna aux débauches du harem, passant les jours et les nuits avec ses plus belles esclaves; il poussa si loin l'incontinence, qu'il le trouva mort dans son lit, en 1547 (an de l'hégire 953). Soliman ressentit vivement la perte de ce grand homme de mer. Il fut enterré dans sa maison de plaisance de Béchiktoch, village situé à l'entrée du canal de la mer Noire à quatre milles environ de Péra, où avait fait bâtir une mosquée à ses dépens : son tombeau s'y voit encore. L'auteur a publié, en 1781, in-12, une Vie de ce roi-corsaire, où l'on cherche à établir contre toute vraisemblance, qu'il était français d'origine, et de la famille d'Authon, de la province de Saintonge. Nous observerons que Khair-Eddyn, corrompu par les historiens occidentaux en *Hariadan*, est un surnom.

par Soliman, et qui signifie *la religion*. Son nom est *Hazer*, selon la manière des Turks. B—P.

BOUSSE. *Voy.* FRÉDÉRIC SE.

BIEU. *Voy.* RICHARD DE

BIEUX (LOUIS-FRANÇOIS-TELLIER, marquis DE), secrétaire d'état sous Louis fils du marquis de Louvois à Paris, en 1668, et fut valier de Malte. Quoique mort disgracié, Louis XIV à le remplacer par Barbésieux, à qui il avait accordé le ministère de la guerre. n'avait alors que vingt-trois ans, par sa grande jeunesse, le donna la direction des affaires difficiles de l'administration de la guerre. Il montra beaucoup d'activité, mais bientôt qu'il était dange- céder à un homme tel que on compara les actions de consommé avec les tâton- un jeune homme qui es- sances, et cette comparaison avantageuse à Barbésieux.

Il avait à pourvoir à l'en- plusieurs armées, en Alle- Flandre et en Piémont, Louvois eût épuisé toutes- es du royaume, son fils, it Louis XIV en état d'en- le siège de Namur, à la armée de cent mille hom- r fut pris, et les courtisans évenus contre Barbésieux s'empêcher de lui rendre la paix de Riswick, Barbésieux dans une sorte d'ivresse livra à ses passions, et aux affaires publiques : Louis ne tint alors de sa conduite,

mais voulant le corriger sans trop le mortifier, s'adressa à son oncle, l'archevêque de Reims, auquel il écrivit à ce sujet la lettre suivante : « C'est, » dit Voltaire, qui le premier a fait » connaître cette lettre, un maître » instruit de tout, un père qui parle. » — « Je sais, écrivit Louis XIV, ce » que je dois à la mémoire de M. de » Louvois; mais si votre neveu ne » change de conduite, je serai forcé » de prendre un parti. J'en serai fâ- » ché; mais il en faudra prendre un. » Il a des talents; mais il n'en fait pas » un bon usage. Il donne trop souvent » à souper aux princes; au lieu de tra- » vailler, il néglige les affaires pour » ses plaisirs; il fait attendre trop » long-temps les officiers dans son » antichambre; il leur parle avec » hauteur, et quelquefois avec du- » reté. » Barbésieux ne fut pas té- moin de la guerre malheureuse que Guillaume III suscita à Louis XIV pour la succession d'Espagne, et dans laquelle ses talents auraient été mis à une longue épreuve. Épuisé par son goût pour les femmes et par tous les genres d'excès, il mourut le 5 janvier 1701, à trente-trois ans. Il paraît qu'il croyait, ainsi que son père, à l'astrologie judiciaire et aux visions, et que, d'après la connaissance de ses débauches, le père Alexis, cordelier qu'il consultait souvent sur son horoscope, lui annonça, dit-on, qu'il mourrait dans sa 33^e. année; c'est ainsi, du moins, qu'on explique la note suivante, écrite de sa main, que l'archevêque de Reims, son oncle, trouva dans ses papiers : « J'aurai, à ma 33^e. année, une » grande maladie, de laquelle je n'é- » chapperai pas. » Barbésieux n'eut point d'enfants de sa femme, qui était de la maison de Cruzol-Uzès, et qui mourut à vingt ans. B—P.

BARBETTE (PAUL),[†] médecin et

chirurgien d'Amsterdam dans le 17^e. siècle, a perdu de nos jours presque toute la réputation qu'il eut de son temps. Il adopta le système de *De le Boë*, qui voulait guérir toutes les maladies par la voie exclusive des sueurs, et blâmait universellement les saignées. Toute méthode exclusive en médecine annonce des vues étroites, et frappe de stérilité tous les ouvrages qu'on peut composer sur une science dont le sujet est ce qu'il y a de plus universel. Aussi ceux de Barbette sont-ils de nos jours oubliés : I. *Chirurgie, enrichie d'observations des modernes*, Amsterdam, en hollandais, 1658, 1663, in-8^o.; en latin, Amsterd., 1672, in-12, 1693, in-12; Lyon, 1693, in-8^o.; 3 vol.; II. *Anatomie pratique*, Amsterd., 1659, in-8^o.; III. *Traité de la peste*, Leyde, 1667, in-12, avec des notes de Frédéric Decken; IV. *Praxis medica*, avec notes du même, Leyde, 1669, 1678, in-12; en allem., Francf., 1685; en Français, Lyon, 1694. Manget a réuni toutes ces œuvres sous le titre de : *Opera omnia medica et chirurgica, notis et observationibus*, etc., Genève, 1682, in-4^o.; 1689, 1704, in-4^o.; Rome, 1682; en flamand, Amsterd., 1688, in-8^o.; en italien, Bol., 1692, in-8^o.; en allem., Leipzig, 1718, in-8^o. C. et A.

BARBEU-DUBOURG (JACQUES), médecin et botaniste, né à Mayenne le 12 février 1709, mort à Paris le 14 décembre 1779, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des langues anciennes, en sorte qu'il savait très-bien le grec et l'hébreu. S'étant fixé à Paris, il y pratiqua la médecine, et publia différents ouvrages plus recommandables par l'élégance du style que par la profondeur des connaissances. En 1761, il com-
mença une *Gazette de médecine*; en

1767, il se fit connaître comme botaniste par un ouvrage intitulé *le Botaniste français*, 2 vol. in-12. C'est dans des livres élémentaires les plus agréablement écrits que l'on ait publiés dans notre langue. On n'y trouve aucune découverte; mais celles qui ont été faites précédemment sont mises en œuvre d'une manière exacte et très-habile. Le premier volume contient des principes qui sont une paraphrase de *Philosophia Botanica* de Linné. Il expose une méthode qui lui est particulière, et semble tenir le milieu entre les systèmes artificiels et la méthode naturelle. Il y a de plus trois lettres sur les usages des plantes, par lesquelles on voit qu'il était un praticien éclairé et prudent. Le second volume comprend toutes les plantes désignées dans cet ouvrage, rangées suivant sa méthode, c'est-à-dire, par familles naturelles, mais distribuées méthodiquement. La description du caractère des genres est un peu vague. Pour les espèces, il est le premier qui ait fait la tentative de traduire les phrases de Linné, et c'est encore aujourd'hui celui qui y a le mieux réussi. Il avait étudié les champignons, et il avait fait des essais sur leurs qualités; il avait même entrepris d'en former une collection en empreinte, faite par M^{lle}. Bihéron, et donna le nom de cette habile artiste à un des genres qu'il forma. Cet ouvrage lui causa de vives altercations avec Adanson. Ce savant, ayant été nommé censeur de l'ouvrage, fut choqué de ne pas y être nommé quoique l'idée des familles parût dans son ouvrage, et que Barbeu-Dubourg eût adopté ses genres. Barbeu demanda un autre censeur; qui lui fut accordé. On peut regarder cet ouvrage comme bien supérieur à celui de Dalibard, et l'un des meilleurs

ait sur les plantes des envi-
Paris : cependant il n'est jamais
les botanistes. J. - J. Rous-
len a parlé fort brièvement,
reproche, on ne sait pour-
se livrer trop à son imagina-
méthode tient un peu à celle
nefort combinée avec celle de
our faire suite à cet ouvrage,
dia un autre sur les *Usages des*
, en 2 vol. Barbeau-Dubourg
lié dans sa jeunesse avec lord
brocke ; il traduisit ses *Lettres*
stoire, mais en s'engageant
teur de ne les publier qu'après
. Dans sa vieillesse, il fut
avec Franklin pendant son sé-
Paris, et lui dédia son *Petit*
la raison humaine, 1774,
1782, Passy, imprimerie de
n, in-24 ; 1789, in-12. Cette
est la plus complète ; celle de
t la plus rare, presque tous les
aires ayant été envoyés en Amé-
na de Barbeau-Dubourg : I. *Pro-*
cours complet de médecine ;
recherches sur la durée de la
se et le terme de l'accou-
t, 1765, in-8°, etc., etc. ;
duction des lettres sur l'his-
Bolynbrocke, 1752, 2 vol.
IV. *Chronographie*, ou *Des-*
des temps, avec une carte
révolutions des empires, faite
plan assez ingénieux. V. Quel-
iscules peu importants. Il a été
des *Oeuvres de Franklin*,
s de l'anglais par M. l'Ecuy,
vol. in-4°. L'un des auteurs de
le a consacré à la mémoire de
nt estimable, sous le nom de
ia, un genre qu'il a décou-
Madagascar ; il ne renferme
présent qu'une seule espèce,
place, dans les familles natu-
st encore inconnue.

D—P—s, C. et A.

BARBEYRAC (CHARLES), né en
1629 en Provence, fut reçu docteur
en médecine, à Montpellier, en 1649.
Il jouit dans cette ville d'une très-
grande réputation comme praticien ;
on dit même que Locke le compa-
rait à son illustre ami Sydenham.
N'ayant rien écrit, on ne peut indi-
quer quelle philosophie régla sa pra-
tique et sa théorie, ni même si sa ré-
putation, dans un monde qui ne peut
être juge compétent, reposait sur des
fondements solides ; on est disposé à
le croire, s'il avait, comme on le rap-
porte, secoué la méthode trop suivie
de son temps, d'abuser des médica-
ments dans le traitement des mala-
dies ; cela annonce un esprit judicieux
et discret contemplateur des mouve-
ments de la nature. Il mourut en
1699. C. et A.

BARBEYRAC (JEAN), neveu du
précédent, né le 15 mars 1674, à Bé-
ziers, de parents calvinistes qui l'emme-
nèrent en Suisse lors de la révocation
de l'édit de Nantes. Son père aurait
désiré qu'il se fût livré à l'étude de la
théologie ; mais son goût le porta à
celle de la jurisprudence, et spéciale-
ment au droit de la nature et des
gens. Il fut successivement profes-
seur de belles-lettres au collège fran-
çais de Berlin, de droit et d'histoire à
Lausanne, de droit public à Gro-
ningue, puis membre de la société
royale des sciences de Prusse, et
mourut en 1729. C'était un homme
savant, laborieux, exact dans ses
recherches ; mais son style sec et dé-
pourvu de grâces est peu attrayant.
La plupart de ses ouvrages sont ou
des traductions ou des compilations
de divers traités sur le droit de la
nature et des gens, recommandables
surtout par les notes instructives, mais
souvent trop prolixes, quelquefois
même inutiles, dont il les a enrichis.

I. *Traité du droit de la nature et des gens; des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduits de Puffendorf, accompagnés d'excellentes notes, qui ont été traduites en latin. L'édition la plus ample du premier est celle de Londres, 1740, 3 vol. in-4°, et du dernier, celle de 1741, 2 vol. in-12. II. *Du Pouvoir des souverains et de la liberté de conscience*, traduits du latin de Noodt, et augmentés, dans l'édition d'Amsterdam, en 1714. du *Discours de Gronovius sur la loi royale*, et d'un autre discours du traducteur sur la nature du sort : l'édition d'Amsterdam 1731, 2 vol. in-12, est plus ample. III. le *Jugement compétent des ambassadeurs*, etc., traduit de Bynckershoëk, 1723; IV. *Défense du droit de la compagnie hollandaise des Indes orientales contre les prétentions des habitants des Pays-Bas autrichiens*; V. Traduction du *Traité sur les lois naturelles de Cumberland*, avec des notes estimées, 1744, in-4°; VI. *Supplément au Grand Corps diplomatique*, avec des notes, Amsterdam, 1739, in-fol., 5 vol. L'*Histoire des anciens traités*, qui en fait partie, et qui va jusqu'à Charlemagne, est curieuse pour l'histoire ancienne, à cause des remarques que Barbeyrac a jointes à ces traités. VII. *Traité du droit de la guerre et de la paix*, traduit de Grotius, Amsterd., 1724, 1729; Bâle, 1746, 2 vol. in-4°, avec de bonnes notes et une ample préface; VIII. *Traité du jeu*, 2 vol. in-8°, dont la seconde édition est de 1737, 3 vol. in-12. L'auteur, souvent interrompu dans son travail par des dames qui jouaient presque tous les jours dans sa chambre, chez sa belle-mère, et obligé de décider des coups qui excitaient des disputes entre elles, conçut l'idée de ce livre, qui fut le fondement de sa ré-

putation. Il y a de la méthode, beaucoup de recherches, des vues assez fines; mais l'auteur écrit sans goût accorde trop aux joueurs, se jette trop souvent dans des discussions étrangères à son sujet, fatigue ses lecteurs par la peine qu'il se donne de ramener sans nécessité les principes du droit de la morale aux conventions des joueurs. IX. *Traduction de divers Sermons de Tillotson*, Amsterdam 1722, 6 vol. in-8° : le second volume est précédé d'une bonne préface sur personne et les sermons du prélat anglais. X. Dans sa préface du *Traité de la nature et des gens* de Puffendorf Barbeyrac avait fortement attaqué le goût des saints Pères pour les allégories, sans épargner celles de l'Écriture-Sainte. D. Cellier en avait fait l'apologie en 1718, Barbeyrac revint à la charge dans son *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4°. On y voit avec peine qu'en revenant contre les Pères les mêmes reproches que Dailly leur avait faits, y mit beaucoup moins de réserve. D. Cellier réfute cet ouvrage en divers endroits de sa *Bibliothèque d'auteurs sacrés et ecclésiastiques*; docteur William Reewes, protestant anglais, en a fait une réfutation particulière. Barbeyrac publia, en 1706, dans la *Bibliothèque choisie* de l'éditeur, le plan et l'essai d'une édition de Lucrèce, *cum notis variorum* mais il ne l'a pas exécuté. T—D.

BARBIANO (ALBÉRIC I^{er}), comte de Pendant le 14^e siècle, les Italiens avaient complètement renoncé à l'usage de la guerre; toutes leurs armées étaient composées de soldats étrangers, et ils laissaient désoler leurs provinces et trahir leurs souverains par des bandes redoutables d'Allemands, de Français, d'Anglais et de Hongrois qu'on nommait *Compagnies d'Ar-*

béric, comte de Barbiano, et de quelques châteaux dans le pays de Bologne, changea entièrement l'état de sa patrie, sous le rapin; il rétablit l'honneur des armes, et il réussit, par son courage et ses leçons, à remplacer les Français par des soldats italiens. Il se fit connaître, en 1377, par le rôle qu'il eut au massacre de Jean de Dinteville. Il commandait à cette époque une troupe de six cents chevaux, sous les ordres du cardinal de Genève, qui fut élu anti-pape sous le nom de Clément VII. Dès-lors il appela à lui tous les Italiens qui, dans les armées, servaient parmi les Français; il en forma un corps, qu'il nomma la *Compagnie de St.-George*, et qui, dans le schisme, au service du pape italien; donnant ainsi à la nation italienne qui eût existé au treizième siècle, un intérêt national; il se fit devant Marino, le 28 avril 1377, une victoire sur les Bretons, redoutables parmi les soldats Français qui servaient en Italie, et il mérita ainsi l'honneur de sa nouvelle patrie. La compagnie de St.-George fut la grande école de l'art militaire; Barbiano y appela ses frères et ses parents; il distingua parmi eux tous ceux que leurs talents rendaient dignes de commander une troupe d'armées. Ugozzotto Biancamano, Michel Verme, Facino Cane, Ottobri, Broglio, Braccio de Montefiore et Ceccolino des Michelozzi, enfin, furent formés par lui. (Voy. ces noms.) Barbiano fut employé sous Charles III, roi de Naples, et sous Jean Galeas Visconti de Milan. Le premier, en lui donna le titre de grand-écuyer du royaume, qu'il conserva toute sa vie. Il fut mis, en 1402, par le duc de Milan, au nombre

des tuteurs de ses enfants, et à la tête du conseil de régence. Il mourut en 1409, au château de la Piève, près de Pérouse; il était alors au service de Ladislas, roi de Naples, et il se préparait à commencer, au nom de ce monarque, la guerre contre les Florentins.

S. S—1.

BARBIANO (ALBÉRIC II, comte de Zagonara), probablement fils du précédent, s'était mis sous la protection de la république florentine, avec les fiefs qu'il possédait dans les Apennins. Il fut assiégé, en 1424, dans Zagonara, par Ange de la Pergola, général du duc de Milan. Charles Malatesti, seigneur de Rimini, fut chargé par les Florentins d'aller le délivrer; mais Malatesti fut battu et fait prisonnier, et Albéric de Barbiano fut obligé de se soumettre au duc de Milan. Dès-lors, il fut toujours attaché à son parti; et en 1430, comme il était général des Siennois, ses alliés, il remporta plusieurs avantages sur les troupes florentines.

S. S—1.

BARBIANO (JEAN), frère d'Albéric I^{er}, fut un de ses principaux élèves dans l'art militaire; mais il suivit rarement le même parti que lui. Il se mit au service des Bolognais, et il combattit presque toujours, de concert avec les Florentins, contre le duc de Milan ou le roi de Naples. Dans les guerres civiles de Ferrare, en 1394, il embrassa le parti d'Azzo d'Est, contre le marquis Nicolas III. Les conseillers de celui-ci crurent cependant pouvoir engager Jean de Barbiano à un crime horrible, celui de massacrer ce marquis Azzo, dont il était l'ami et le principal confident. Ils lui offrirent pour récompense de cette perfidie les châteaux de Lugo et de Conselice, situés en Romagne, près de celui de Barbiano. Le comte accepta les offres qui lui étaient faites, mais il en aver-

tit en même temps Azzo son ami. Ils firent choix d'un domestique qui était de même taille qu'Azzo, et ils le firent attendre dans une salle écartée du château de Barbiano. Azzo et le comte eurent cependant une conférence avec l'ambassadeur de Nicolas III, qui avait caché sa mission perfide sous le voile d'une négociation avec tous deux. Ils sortirent ensuite, et passèrent dans la chambre où leur domestique les attendait. Azzo changea d'habits avec lui et se retira, et aussitôt Jean de Barbiano fit massacrer ce malheureux domestique, qui ne savait point le motif de son déguisement. On eut soin de lui donner plusieurs coups de poignard dans le visage pour le défigurer. Alors Barbiano appela l'ambassadeur du marquis d'Est, à qui il montra ce cadavre encore palpitant, comme celui de son ami, et il demanda la récompense de sa perfidie. L'ambassadeur écrivit à sa cour qu'il avait vu le meurtre accompli sous ses yeux. Les deux châteaux, prix du sang versé, furent livrés au comte de Barbiano, et celui-ci fit aussitôt réparaître Azzo d'Este, se glorifiant d'avoir joué des traîtres, d'une manière qui n'était guère moins atroce que leur proposition. Jean de Barbiano s'étant mis, en 1401, à la solde de Jean Bentivoglio, celui-ci, sur un soupçon de trahison, lui fit trancher la tête la même année.

S. S.—I.

BARBIER (LOUIS). *Voy. LA RIVIÈRE.*

BARBIER D'AUCOUR (JEAN), né à Langres, de parents pauvres, vers l'année 1641, vint à Paris; ses études achevées, il se mit répétiteur au collège de Lisieux, et en même temps étudia en droit. Une aventure qui lui arriva, en 1663, parut décider de la nature de ses liaisons et de ses écrits. Tous les ans, les jésuites exposaient dans

l'église de leur collège une suite de tableaux énigmatiques dont les spectateurs étaient invités à donner l'explication en latin. Barbier ayant laissé échapper quelques paroles peu décemment, le jésuite qui présidait à l'exercice, l'en reprit, en lui rappelant sa sainteté du lieu. Il répondit brusquement : *Si locus est sacrus, quare eponitis?*.... On ne lui laissa pas temps d'achever sa phrase; tous les écoliers se mirent à répéter son barbarisme, et le sobriquet d'*Avocat sacrus* lui en resta. On prétend que cette petite mortification le jeta dans le parti opposé aux jésuites, que depuis il attaqua en corps ou individuellement dans ses divers écrits. Il fit d'abord contre eux une satire en vers, intitulée *l'Onguent pour la brûlure* (1664) qui fut suivie d'une apologie, ayant pour titre : *Lettre d'un avocat à ses amis* (1666); et ensuite, composa ses *Sentiments de Chénier* (1671, in-12, excellente critique d'*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, ouvrage du P. Bouhours, qui voulut vainement en empêcher la publication. En qualité de janséniste, il fit une *Réponse à la première lettre de Racine, contre Port-Royal* (1666), et plusieurs années après (1675), il attaqua de nouveau ce grand poète, dans une plus et ignoble satire, intitulée *Apollon vendeur de Mithridate*; et, dans d'autres éditions, *Apollon charlatan*. Il semblait être destiné aux déconvenues les plus fâcheuses; il ne fut plus heureux aux exercices du barreau qu'à ceux du collège des jésuites. La première fois qu'il plaida, il resta au bout de quelques phrases. Boileau pour venger son ami Racine, fit allusion à cette disgrâce dans ces vers la fin du *Lutrin* :

Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,
Cherche en vain son discours sur un langage égaré

long à plaider, mais non des Mémoires. Il fit entre : *factums* fort estimés, œuvre domestique, nommé qui avait été injustement mort, comme ayant assassiné, et qui mourut de la question. Il fut, en général, maltraité de la fortune ; lui sourire une seule fois, tant, en qualité de précepteur d'un des fils de Colbert ; saistre étant mort trop peu de temps, il vit échouer, par cette circonstance où il avait mis le épargnes. Il épousa, pour sa fille de son libraire, de ce moment il n'eut point d'enfant d'une inflammation de cinquante-trois ans, le 13 1694. L'académie française il était membre depuis il envoya, dans sa dernière séance députés qui se montrèrent le voir mal logé. « Ma consolation, leur dit-il, c'est de laisser point d'héritiers de moi. » L'abbé de Choisy, l'un d'eux, lui dit poliment : « Vous êtes un homme qui ne mourra point. Mais de quoi je ne me flatte pas, c'est de voir vos ouvrages. Quand mes ouvrages aux autres, même une sorte de péché dans le choix de la langue. Je n'ai fait que des ouvrages peu durables ; car ce qu'on a critiqué vient à l'usage sans le mépris, la critique en même temps, parce qu'elle est faite pour inutile ; et si, au lieu de critique, le livre se soumet à la critique est pareille à la critique, parce qu'elle passe à l'usage. » Cela est vrai, en général, mais ce n'est pas à son égard. Tant oublié, on n'oubliera pas les *sentiments de Cléanthe*.

D'Olivet, très-favorable aux jésuites, à qui il avait appartenu, dit de ce livre « qu'il est admirable en son genre, qu'on y trouve de la délicatesse, de la vivacité, de l'enjouement, un savoir bien ménagé et un goût sûr, qui saisit jusqu'à l'ombre du ridicule dans un amas d'excellentes choses, comme le creuset sépare un grain de cuivre dans une once d'or. » Barbier d'Aucour fut remplacé à l'académie par l'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre. On a prétendu que ce prélat, si vain de sa noblesse, n'avait point parlé de son prédécesseur dans son discours de réception, attendu qu'il s'était fait une loi de ne jamais louer un roturier ; mais que, sur les représentations de l'académie, il voulut bien suppléer à ce silence dans le discours imprimé. D'Alembert traite cette anecdote de fable, mais les raisons qu'il donne ne sont point concluantes.

A—G—R.

BARBIER. Voy. METZ.

BARBIER (MARIE-ANNE), née à Orléans, vint s'établir à Paris, s'y lia d'amitié, ou, selon d'autres, d'un sentiment plus tendre avec l'abbé Pellegrin, et se mit à composer comme lui des pièces de théâtre. Elle donna quatre tragédies, *Arrie et Pétus*, *Cornélie*, *Tomyris* et *la Mort de César*. On voit que, jalouse de la gloire de son sexe, elle a fait de trois femmes qu'il l'honorèrent par leurs vertus et leur courage, les héroïnes de ses trois premières pièces. L'intention n'a rien que de louable ; mais malheureusement l'exécution n'y répond pas. M^{lle}. Barbier n'a rien ajouté à la renommée des femmes illustres qu'elle a mises sur la scène, et elle-même n'augmentera pas le nombre de celles qui se sont signalées par de grands talents. La conduite de ses pièces est sage, mais froide et sans effet. Voulant

donner plus de grandeur à ses héros, elle rapetisse ridiculement les héros qu'elle place à côté d'elles. Elle tend sans cesse au sublime; mais la faiblesse de ses pensées et de son style ne saurait y atteindre, et elle tombe dans une déclamation vague. Sa versification ne manque pas de facilité, ni même d'une sorte d'élégance; mais elle est tout-à-fait sans éclat et sans force. Quelque médiocres que fussent ses ouvrages, ils ne lui en furent pas moins disputés. On ne voit pas de raisons pour douter qu'elle en fût véritablement l'auteur; seulement on peut croire que son ami, l'abbé Pellegrin, ne lui refusa ni ses avis, ni même ses secours au besoin. Elle mourut à Paris, en 1743. Son théâtre, imprimé en 1755, 1 vol. in-12, comprend ses quatre tragédies et une comédie du *Faucon*. On n'y a pas joint ses opéras, qui sont les *Fêtes d'été*, le *Jugement de Paris*, et les *Plaisirs de la campagne*. A—G—R.

BARBIERI. Voy. GUERCHIN (LE).

BARBO (PAUL), théologien et philosophe aristotélicien du 15^e. siècle, était né à Soncino, dans le Crémonais. Il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains, et s'y distingua par ses bonnes mœurs et par ses talents. Il professa pendant plusieurs années la philosophie à Milan, à Ferrare, à Sienne et à Bologne. Elu prieur des dominicains de Crémone, il y mourut en 1494. On a publié de lui : I. *Élegantissima expositio in artem veterem Aristotelis, cum quæstionibus*, Venise, 1499; II. *Quæstiones metaphysicæ super divinâ sapientiâ Aristotelis*, Venise, 1505, in-fol., réimprimé plusieurs fois à Venise, à Lyon et ailleurs; plusieurs autres ouvrages ou éditions d'ouvrages à peu près sur les mêmes matières, et entre autres une très-bonne édition des

Opusculæ de S. Thomas, Milan 1488, in-fol. — Il y est dans le même siècle un autre BARBO (Paul), not vénitien, orateur latin, né vers l'1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape, sous le nom de *Paul*. Il remplit honorablement plusieurs premiers emplois de sa république; ce fut lui qui conclut la paix à Lod entre Venise et le duc de Milan, en 1454. Il fut envoyé ambassadeur en 1461, avec Bernard Giustiniano, pour complimenter Louis XI sur son avènement au trône. Il harangua à Toulouse le nouveau roi. Son discours latin a été inséré dans un recueil intitulé : *Orationes aliquot patriciorum Venetorum*, imprimé à la suite du petit Traité du cardinal Augustin Valerio *De catione adhibenda in edendis libris*, par Joseph Comino, 1719, in-4°. Paul Barbo mourut à Venise, en 1466, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté. G—E.

BARBO (JEAN-BAPTISTE), poète italien de quelque mérite, qui florissait au commencement du 17^e. siècle, était de Padoue. Il y en eut un autre des mêmes nom et prénom, qui était de Ravenne, ou peut-être était-ce le même, dont les éditeurs des *Riscelte de' poeti Ravennati*, ont mal connu la patrie. Celui de Padoue a publié : I. une traduction en vers italiens, non rimés, *sciolti*, du poëme de Sannazar *De partu Virginis*, Padoue, 1604, in-4°; II. *Rime pievoli*, Vicence, 1614, in-12; III. *Onicolo, ovvero invettiva contro le Donne*, etc., Vicence, 1616, in-12; IV. *Ratto di Proserpina, di Claudiano tradotto in versi sciolti*, Padoue, sans date, in-4°; V. une Satire en tercet ou *terza rima*, contre un *Scorciato* Bragadina Cavalli, insérée dans l'OEuvre même de cette femme-poète, imp. à Vérone, 1609, in-8°. G—

BOSA, ou BARBESSA (D.), naquit à Lisbonne, vers 1500. Son zèle pour les progrès de la géographie lui fit franchir les mers, parcourir les Indes, visiter les côtes, et recueillir des renseignements précieux sur l'Asie méridionale, le golfe Persique, le mer Rouge jusqu'au Japon. Accompagné Magellan dans son voyage autour du Monde, il fut tué dans l'île de Zebu, le 1^{er} mai 1521. Barbosa acheva, en 1516, la relation de ses voyages en Asie. Elle n'a pas été imprimée en France, où l'auteur était si peu connu. Faria y Souza ne l'a pas citée dans sa Notice des principaux portugais qui ont écrit en France. Ramusio a publié une traduction de ce Voyage, faite d'après un manuscrit très-défectueux. On la trouve dans le tome I^{er}. de son recueil, p. 101. L. R—E.

BOSA (PIERRE), professeur de droit romain, dans l'université de Coimbra, sous le règne du roi Jean III, qui le tira de cette université en 1577, pour le placer dans le conseil suprême de justice, où il resta jusqu'à sa mort, en 1606, avec la plus grande réputation de droiture, de probité et d'indépendance. Il était si que Philippe II était un possesseur injuste de la couronne de Portugal, qu'il ne s'en cachait pas. Ce mortifié et politique sentit le tort qu'il faisait dans l'esprit des Portugais persécutait un tel homme, qui ne donnait point de prise sur sa conduite. Lorsque la place de chancelier de Portugal vint à vacquer, les usages et l'opinion publique s'opposaient à Barbosa, et ce prince, au lieu de s'en féliciter, croyant le gagner; mais persista dans son opinion, et l'on annonça la mort de ce souverain en ajoutant avec flatterie qu'il

était mort dans les sentiments de la plus haute piété, le grand-chancelier demanda froidement « si le roi avait ordonné dans son testament qu'on rendît le Portugal à celui à qui il appartenait de droit. » Les ouvrages de cet homme vertueux sont des commentaires sur les titres du Digeste, *de Judiciis*, Lyon, 1622, in-fol.; *de Solutio matrimonio*, Madrid, 1595, in-fol.; *de Legatis et Substitutionibus*, Lyon, 1664, in-fol.; *de Donationibus*, Francfort, 1625, in-fol.

C—S—A.

BARBOSA (AUGUSTIN), jurisconsulte portugais, né à Guimaraens en 1590, commença à se distinguer assez jeune par un ouvrage qui était pour ce temps-là d'un très-grand intérêt, et qui a eu une grande vogue dans le clergé catholique des deux derniers siècles. Son titre est : *Remissiones in loca varia Concilii Tridentini*. La 1^{re}. édition est de Lisbonne, 1618, in-4°. On l'a réimprimé à Tolède, à Brescia, à Anvers, à Lyon, à Venise; le grand succès de son ouvrage l'engagea à sortir de Portugal pour visiter les universités de France, d'Italie et de l'Allemagne catholique. Il se fixa enfin à Rome, qui était effectivement la ville où l'on pouvait le mieux apprécier son genre de connaissances. Urbain VIII et Innocent X le distinguèrent et le récompensèrent par des bénéfices. Lors du rétablissement de la monarchie portugaise, en 1640, il suivit le parti espagnol, et il fut nommé, par Philippe IV, en 1649, évêque d'Ugento, dans le royaume de Naples. Il se rendit à son évêché et y mourut la même année. Ses ouvrages ont été très-nombreux et très-souvent imprimés en France, en Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas; ils ont été recueillis sous le titre de *Opera omnia*, Lyon, 1716 et suiv., 16 tom. in-fol.; mais les

changements survenus en Europe ont infiniment diminué les occasions d'en faire usage, et ils vont tomber dans l'oubli. On doit pourtant distinguer parmi eux les suivants : I. *De officio et potestate Episcopi*, duquel il existe une édition de Rome, deux de Venise, une de Paris et quatre de Lyon; II. *De officio et potestate Parochi*, imprimé deux fois à Rome, trois à Venise et trois fois à Lyon. — Son père (EMMANUEL) a publié des *Commentaires* estimés sur les lois portugaises.

C—S—A.

BARBOSA (Dom JOSEPH), théatin portugais, membre de l'académie royale de l'histoire portugaise, et historiographe de la maison de Bragance, né à Lisbonne en 1674, mort en 1750. C'était un homme de lettres fort laborieux, et qui ne manquait pas de goût. Il a laissé un fort grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer : I. son *Histoire des Reines de Portugal*, 1 vol. in-4°, Lisbonne, 1727; II. *Archæ-Athenæum Lusitanum*, 1 vol. in-4°, Lisbonne, 1733. On avait imprimé après sa mort, en 2 vol. in-fol., l'*Histoire des Ducs de Bragance*, et on était au moment de les publier, lorsque l'incendie qui suivit le grand tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755, en consuma toute l'édition. On trouve, dans les *Actes de l'Académie royale d'Histoire portugaise*, un grand nombre de mémoires de ce savant. C—S—A.

BARBOSA (Dom VINCENT), théatin portugais, né à Redondo en 1663, mort à Lisbonne en 1711, est auteur d'un ouvrage curieux, et qui est presque le seul que l'on ait sur l'île de Bornéo. Les théatins avaient entrepris la conversion de cette île à la religion chrétienne, et le P. Barbosa a extrait de la correspondance de ces missionnaires les matériaux de son ouvrage

qui est intitulé : *Résumé des relations envoyées au roi Pierre II, de la nouvelle mission établie à Bornéo*. Lisbonne, 1692, 1 vol. in-4°. — Un autre BARBOSA (Antoine), jésuite missionnaire portugais, dans la Cochinchine, a laissé un Dictionnaire de langue de ce pays, qui a été publié dans le *Dictionarium linguæ annamiticæ*, donné à Rome, en 1651, par le P. de Rhodes. C—S—A.

BARBOSA-MACHADO (Diego) abbé de Sever, et membre de l'académie royale de l'histoire portugaise, à Lisbonne en 1682, mort vers 1770. Son érudition était grande, mais manquait absolument de goût et de jugement. On lui a cependant l'obligation d'avoir publié une *Bibliothèque des Auteurs portugais* (*Bibliotheca Lusitana*), Lisbonne, 1741-52, 5 vol. in-fol., où l'on trouve une grande abondance de matériaux de tout genre bons et mauvais. Il a aussi publié 4 vol. in-4° de *Mémoires pour l'Histoire du roi Sébastien*, et quelques autres ouvrages qui ne méritent pas qu'on le cite. C—S—A.

BARBOT (JEAN), voyageur français, que nous connaissons par un *Description des côtes occidentales d'Afrique et des contrées adjacentes*, écrite d'abord en français et qu'il a ensuite traduite en anglais. Cette description a été publiée dans la *Collection des voyages et navigations*, de Churchill, Londres, 1752, 7 vol. in-fol. D'après ce qu'on a pu recueillir dans l'ouvrage de Barbot, paraît qu'il avait été employé, jusqu'à l'année 1682, par les diverses compagnies françaises, qui se succédèrent alors assez rapidement, sous le nom de *Compagnie des Indes occidentales*. Barbot jouissait d'une grande considération; il a fait plusieurs voyages à la côte d'Afrique et aux Antilles, chez

er les établissements de la e, et de rendre compte de aux administrateurs résis- ris. C'est pendant ces diffé- ages, qu'il a rassemblé les qui depuis lui ont servi er son ouvrage. Il paraît que ait de la religion réformée, époque de la révocation de Nantes, en 1685, il passa erre avec Jacques Barbot , et un autre Jacques Bar- de ce dernier. Jean Barbot navigations, après avoir patrie; mais son frère et son nt des voyages à la côte de t d'Angola, en qualité de ues, sur des bâtiments où il ssé. La description des côtes qu'il nous a laissée est très- il n'a rien omis de ce qui a ux mœurs et usages des i l'habitent. Il parle, en par- les diverses religions qu'ils t, et des gouvernements sous ls vivent. On y trouve aussi de remarques utiles à la na- et au commerce. Le plan Barbot avait embrassé ne permis de se borner à ce : vu par lui-même; il a in- son ouvrage toutes les con- s transmises par les voya- les écrivains qui l'avaient Il a fait beaucoup d'usage de Dapper, de Bosman, d'autres qui sont inconnus; me il cite rarement ses auto- loit le lire avec précaution. Sa n d'Afrique contient l'histoi- rys jusqu'en 1682, époque ernier voyage. La première un supplément assez consi- nt consacrée à faire connaître ments les plus remarquables i lieu jusqu'à l'année 1708, es correspondances, et ce

qu'il a pu apprendre des voyageurs les plus dignes de foi. Cette première partie de son supplément est terminée par le journal du voyage que Jacques Barbot son frère a fait au nouveau Calabar, et par le voyage de son neveu à la côte d'Angola. Barbot a donné, dans la seconde partie du supplément, des instructions nautiques sur la route à suivre, en partant de la Rochelle pour se rendre aux côtes d'Afrique, et sur la navigation de ces côtes elles-mêmes. Il y a joint quelques notions sur les colonies de Cayenne et des îles Antilles. R—L.

BARBOU, imprimeurs, qui se sont fait un nom par la correction et l'élégance des livres sortis de leurs presses. La famille des Barbou remonte jusqu'au 16^e. siècle. Le premier que l'on connaisse est un nommé JEAN, qui, établi à Lyon, donna, en 1539, les *Œuvres de Clément Marot*, petit in-8^o, caractère italique, édition très-correcte. La devise de *Mort n'y mord* qu'on y lit, paraît être celle de Marot; on la trouve du moins dans toutes les éditions de ce poète. Les successeurs de Barbou prirent pour devise *Meta laboris honor*. — Hugues BARBOU, fils du précédent, quitta Lyon pour aller s'établir à Limoges; il y donna, en 1580, une très-belle édition, en caractères italiques, des *Épîtres de Cicéron à Atticus*, avec les corrections et les notes de Siméon Dubois, lieutenant-général de Limoges; il existe encore dans cette ville un imprimeur de ce nom. — Le premier des BARBOU qui se fixa à Paris, fut Jean-Joseph, reçu libraire en 1704, par arrêt du conseil; il mourut en 1752. — Son frère JOSEPH fut reçu libraire en 1717, et imprimeur en 1723; il mourut en 1737. Sa veuve lui succéda, et se démit de son imprimerie en 1750. — M. Joseph-Gérard BARBOU, neveu des deux pré-

cédents, fut reçu libraire en 1746, et reprit, en 1750, l'imprimerie de Joseph, qui lui fut cédée par la veuve. C'est ce même Joseph-Gérard qui a entrepris la suite de la jolie collection des classiques qui porte son nom; cependant il faut dire qu'elle n'a point été commencée par lui; car les premiers volumes ont paru dès 1743, et ceux qui ont été publiés par Barbou commencent à l'année 1755. Voici ce qui a donné lieu à cette collection. L'abbé Lenglet-Dufresnoy, voyant que les jolies éditions des auteurs latins, exécutées par les Elzéviros, devenaient plus rares de jour en jour, conçut, en 1743, le dessein de suppléer à cette rareté, en faisant réimprimer toute la suite des mêmes auteurs, dans un format aussi commode, et avec autant d'élégance. Son projet fut goûté par des libraires de renom, et entre autres par Antoine Coustelier, fils d'Urbain, si connu dans la typographie française. Alors, on vit paraître *Catulle*, *Tibulle* et *Propertius*, 1743, 1 vol.; *Lucrèce*, 1744, 1 vol.; *Salluste*, 1744, 1 vol.; *Virgile*, 1745, 3 vol.; *Cornélius Nepos*, 1745, 1 vol.; *Lucain*, 1745, 1 vol.; *Phèdre*, 1742, 1747, 1 vol., et 1754, 1 vol.; *Horace*, 1746, 1 vol.; *Velleius Paterculus*, 1746, 1 vol.; *Eutrope*, 1746, 1 vol.; *Juvénal* et *Perse*, 1746, 1 vol.; *Martial*, 1754, 2 vol.; et *Térence*, 1753, 2 vol. Le zèle des entrepreneurs de ces éditions se rallentissant, et la collection étant menacée d'en rester là, M. Barbou résolut de la continuer. En conséquence, il acquit le fonds des auteurs déjà publiés par différents libraires, et y ajouta lui-même *César*, 1755, 2 vol.; *Quinte-Curce*, 1757, 1 vol.; *Plaute*, 1759, 3 vol.; *Tacite*, 1760, 3 vol. *Selecta Senecæ*, 1761, 1 vol.; *Ovide*, 1762, 3 vol.; *Cicéron*, 1768, 14 vol.; *Justin*, 1770,

1 vol.; *Plin le jeune*, 1769, 1 vol.; *Ta Live*, 1775, 7 vol. A ces classiques, Barbou ajouta encore: *Nouveaux Testament*, en latin, 1767, 1 vol.; *l'Émulation de J.-C.*, 1758, 1764, 1771, 1789, en latin, 1 vol.; en français 1759, 1780, 1787, 1 vol.; *Aménités poétiques*, 1757, 1779, 1 vol.; *Sabinus*, 1759, 1 vol.; *Sarcotis de M senius*, 1757, 1 vol.; *Rapin*, 1780, 1 vol.; *Vanier*, 1774, 1 vol.; *Deshlons*, 1759, 1778, 1 vol.; *Encomium moriæ*, 1777, 1 vol. M. J.-G. Barbou céda, en 1789, son fonds à Hug Barbou son neveu, mort en 1808. Les héritiers de ce dernier vendirent le fonds à M. Auguste Delalain, qui publia *Juvénal*, 1809, 1 vol. *Musæ rhetorices*, 1809, 1 vol.; *Quintilianus*, 1810, 2 vol. Pour compléter cette jolie collection, il faut ajouter *Meursii elegantia latini sermonis*, 1757, 2 tomes en un volume ainsi que les *Tablettes géographiques* de Philippe de Pretot, éditeur du *Tenace*, et de la plupart des auteurs imprimés pour cette collection, avant 1755. Les éditeurs postérieurs ont été MM. Lallemand, Brotier, Capperonier, Valart, Denis, Beauzée, etc. La collection complète jusqu'à ce jour, est en 76 vol. in-12. P—T.

BARBOUR (JEAN), auteur écossais du 14^e siècle, né vers 1520, fut chapelain du roi David Bruce, qui l'envoya plusieurs fois en ambassade en Angleterre, où Édouard III lui témoigna beaucoup de considération. Il réunissait aux qualités de l'homme d'état un talent poétique très-distingué pour le siècle où il vivait. Il a écrit vers héroïques l'histoire de ce Robert Bruce, l'un des plus grands capitaines de son temps, qui délivra la nation écossaise du joug des Anglais. Jean Barbour tenait le détail des évé-

il retrace de la bouche même
iers qui y avaient eu part , et
e dans son ouvrage plusieurs
ecdotes qui ont échappé aux
storien. La plus ancienne édi-
on connaisse de ce poème
de 1616, Édimbourg, in-12.
it paru depuis, environ vingt
lont la dernière à Glasgow,
; mais toutes plus ou moins
pour le style, et écrites en
moderne, lorsqu'un écrivain
J. Pinkerton entreprit d'en
une nouvelle édition, qui pa-
790, 3 vol. in-12, sous ce
rue, ou *l'Histoire de Ro-*
, roi d'Ecosse, écrite en
ssais, par Jean Barbour,
on authentique, publiée d'a-
manuscrit daté de 1489,
s notes et un glossaire. Jean
mourut à Aberdeen, en 1378.

X—s.

BUD. Ce nom d'un célèbre
persan, qui vivait sous la
stie des rois de Perse, est de
ce pays, le surnom habituel
iciens qui ont quelque célé-
a également donné le nom de
à un instrument de musique
vention, et *l'air du trône* est
ses compositions que l'on a
ies, et qui tire son principal
e son antiquité. P—x.

BUO' SONCINO, ou BARBO'
(), gentilhomme padouan, du
en donne-t-il le titre dans le
rage que l'on ait de lui, était
en droit, au 16^e. siècle, et
ait d'un Pierre BARBUO' SON-
BARBO', jurisconsulte, qui eut
célébrité dans le 15^e. Les au-
istoires littéraires qui ont parlé
aïeul (Pierre Scardeoui, *De*
ureconsultis Patavinis; *To-*
De gymnasio Patavino), ren-
nom de *Barbuo'*, assez étrange

en italien, par celui de *Barbobus*, qui
ne l'est pas moins en latin, et ils ajou-
tent *seu Sonzinius*. Les uns disent
qu'il était de Padoue, les autres de
Soncino, dans le Crémonais, d'où sa
famille tirait peut-être son origine et
son nom. Ce Pierre a laissé quelques
Consultations (*Consilia*) qui sont im-
primées dans les recueils d'ouvrages
de ce genre, tels que *Consilia diver-*
sorum, Venise, 1572, in-fol.; *Trac-*
tatus diversorum, ibidem; *Consi-*
lia criminalia diversorum, etc. Quant
à Scipion, il n'existe de lui qu'un ou-
vrage historique, qui ne mérite d'être
cité que par les gravures qui l'accom-
pagnent; c'est un abrégé de ce qu'on
avait écrit sur l'histoire des ducs de
Milan, tant des Visconti que des
Sforce, avec leurs portraits d'après
nature, gravés par le célèbre Giro-
lamo Porro, à qui l'on doit les gra-
vures d'une belle édition de l'*Arioste*,
et de tant d'autres bien connues dans
la bibliographie. On n'en a pas moins
défiguré son nom de la manière la
plus étrange; on l'a nommé *Porro*
Girolmo, dans un Dictionnaire, qui
ferait du nôtre un *errata*, si nous en
relevions toutes les fautes. L'ouvrage
de Barbuo' Soncino est intitulé : *Som-*
mario delle vite de' duchi di Milano,
cosi Visconti, come Sforzeschi, col
natural ritratto di ciascuno d'essi
intagliato in rame, Venise, 1574,
in-8^e. et 1584, in-fol. Le duc de la
Vallière en possédait un exemplaire,
porté sur le *Catalogue* imprimé de sa
bibliothèque, N^o. 24,769, et qui se
trouve aujourd'hui dans la bibliothè-
que de l'Arsenal. G—L.

BARCHAM, ou BARKHAM (JEAN),
savant théologien et antiquaire an-
glais, né à Exeter, vers l'année 1572,
et mort en 1642, à Bocking, dans le
comté d'Essex, où il était ministre d'une
paroisse, a laissé une riche collection

de médailles et de monnaies, qui se trouve aujourd'hui dans une des salles de l'université d'Oxford. Il a écrit les règnes des rois Jean et Henri II, dans l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée par Jean Speed ; l'*Explication du Blason*, imprimée, pour la première fois, à Londres, en 1610, in-fol., sous le nom de *Jean Guillim*, et un *Traité inédit sur les médailles*.

X—s.

BARCHOCHÉBAS, ou **BARKO-KEBAS**, l'un des imposteurs juifs qui, dans les premiers siècles de l'Église, voulurent se faire passer pour le Messie. Il avait commencé par être voleur, n'étant occupé de s'enrichir que par le pillage. Lorsqu'il eut conçu l'idée de persuader aux juifs qu'il était le Messie, il changea son nom propre de *Bar-Coziba*, c'est-à-dire, *fils du Mensonge*, en celui de *Barchochebas*, qui signifie *fils de l'Étoile*. Il se fit saluer, sous ce nouveau nom, par Akiba, chef du Sanhédrin, qui se donna pour son précurseur, et l'annonça comme l'étoile sous laquelle Balaam avait désigné de loin le futur libérateur de la nation. Pour mieux tromper les juifs, et leur persuader qu'il était réellement un astre favorable descendu du ciel, il semblait, au rapport de S. Jérôme, voir des flammes, au moyen d'un morceau d'étoffe allumée qu'il mettait dans sa bouche. Les juifs, irrités de ce que l'empereur Adrien avait fait élever un temple à Jupiter à la place du temple de Dieu, et séduits par la promesse tant de fois répétée à ce peuple vain et crédule, qu'il devait triompher de toutes les nations, étaient très-disposés à se révolter contre les Romains. Barchochebas profita de cette disposition. Il rassembla une nombreuse armée, établit à Bither le siège de sa puissance, fit battre monnaie à son

nom, se fit couronner roi, et fut joint par tous les brigands des contrées voisines, que l'espoir du pillage attirait auprès de lui. Il exerça toutes sortes de ravage dans le pays, déchargeant principalement sa fureur sur les chrétiens qu'il regardait comme des apostats de la religion juive. L'empereur négla d'abord de réprimer ces brigandages. Tinnius Rufus, qui commandait en Judée, fut battu en plusieurs rencontres. Il fallut faire marcher contre les juifs Jules-Sévère, l'un des plus habiles généraux de l'Empire; mais les révoltes étaient si nombreuses, qu'il n'osait les attaquer en bataille rangée. Il se borna à les harceler, à les tenir de près, à leur couper les vivres. Après les avoir ainsi affaiblis, il assiégea dans Bither. Barchochebas, qui s'y était renfermé, fit mourir le rabbin Tryphon, pour avoir proposé de capituler. La ville fut prise d'assaut, Barchochebas périt dans la bataille, toute l'armée fut passée au fil de l'épée. Les auteurs juifs racontent que lorsqu'on voulut enlever le corps de l'imposteur, pour le montrer à Adrien, on trouva un serpent autour de son cou, qui effraya les porteurs; et le prince reconnut alors que Dieu pouvait tuer cet homme. Les mêmes auteurs ajoutent qu'il périt plus de monde dans cette guerre, qu'il n'en était sorti d'Égypte, sous la conduite de Moïse; que les ruisseaux de sang entraînaient des pierres de quatre vases jusqu'à la mer, éloignée de quatre milles; que, pendant sept ans, on n'avait pas besoin de fumer les terres des environs, etc. Du reste, Dion représente cette guerre comme une des plus cruelles qu'on eût vues; et il dit que les Romains y perdirent un grand nombre de leurs meilleures troupes. Elle dura plus de deux ans, et ne fut terminée qu'en l'an 136 de l'ère ch

nt, dans leur liturgie, olennel et des prières étuer la mémoire de inent. Bossuet, dans de l'*Apocalypse*, a ses circonstances d'accroît que Barchoche- dont il est parlé dans ce livre mystérieux.

T—D.

DRÉ GONZALEZ DE), Espagne, auditeur du de la guerre, est au- *cronologito para la de la Florida desde descubrió la Florida de Leon*, Madrid, Barcia était un des plus savants de son end, sous le nom de continent et les îles Amérique septentrion- ière de Panuco, à que, et rapporte tout é dans ces vastes con- 512 jusqu'à 1722. Il ouvrage sous le nom *riel de Cardenas*. K. SEN, ou BARCHU- (RAD), médecin, né comté de Lippe, en 1666, s'attacha moins édecine qu'à celle de la ns ces temps, la pre- nces comprenait im- xonde : il l'étudia suc- Berlin, Mayence et onna momentanément qualité de médecin, i vénitiennes en Mo- 1694, se faire re- t Utrecht, et finit par professeur de chimie iort, arrivée en 1723,

beaux livres à la bi- recht. Quoique Staahl encé de donner aux

faits de la chimie une consistance scientifique par sa *Théorie du phlogistique*, Barckhausen, dans les ouvrages qu'il a écrits sur cette science, ne suivit pas la direction imprimée par ce grand homme, son contemporain ; cependant, comme beaucoup d'opérations et d'expériences y sont réunies, ils constituent au moins un recueil assez précieux de matériaux ; en voici les titres : I. *Synopsis pharmaceutica*, Francf., 1690, in-12 ; sous le titre de *Pharmacopeus synopticus*, Utrecht, 1696, in-8°. II. *Pyrosophia*, Leyde, 1698, in-4° ; 1717, in-4°, avec fig., ouvrage où il est question encore de la folie du temps, de la recherche de la pierre philosophale. Barckhausen en avait donné un abrégé, sous ce titre : *Compendium ratiocinii chemici, more geometrarum concinnatum*, 1712, in-8°. III. *Acroamata in quibus complura ad iatro-chemiam atque physicam spectantia, jucundâ rerum varietate explicantur*, Trajecti Batavorum, 1705, in-8°. IV. La médecine doit encore à Barckhausen une histoire des sectes qui l'ont partagée, sous la forme de dialogue : *Historia medicinæ in qua, si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ, etc., quæ ab exordio mundi usque ad nostra tempora inclaruerunt, pertractantur*, Amsterd., 1710, in-8° ; 1723, in-4°. Elle est suivie d'une dissertation sur le nepenthès d'Homère, que Barckhausen dit avoir quelque rapport avec l'opium. V. *Collecta medicinæ practicæ generalis*, Amsterd., 1715, in-8°. Barckhausen est un des premiers chimistes qui aient reconnu la nature acide du sel de succin obtenu par la sublimation. Il s'est aussi beaucoup occupé de la chimie animale. On trouve dans ses *Analyse de la bile et des matières excrémentielles* plusieurs observations

qui méritent d'être conservées. C'est lui qui a estimé aux $\frac{2}{3}$ la quantité d'eau contenue dans l'urine humaine; cette proportion varie nécessairement un peu.

C. et A.

BARCLAY (ALEXANDRE), auteur anglais du 16^e. siècle, jouissait d'une telle réputation de son temps que l'Angleterre et l'Écosse se disputèrent la gloire de lui avoir donné la naissance; il paraît néanmoins qu'il était Écossais, et qu'il vint étudier à Oxford, vers l'année 1495, sous le patronage de Thomas Cernish, depuis évêque de Tyne. Il visita ensuite les différents royaumes de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit les ordres, fut pendant quelque temps bénédictin, ensuite franciscain; et occupa successivement deux bénéfices dans les comtés de Sommerset et d'Essex. Il mourut en 1552, à Croydon, dans la province de Surrey, dans un âge très-avancé. Baile, écrivain protestant, l'accuse d'avoir vécu en adultère; Pits, auteur catholique, le représente comme dévouant tout son temps au service de la religion, et à la lecture de la *Vie des Saints*. Ces deux faits ne paraissent pas absolument contradictoires, surtout à cette époque. C'était au reste un homme inconstant, peu réglé dans ses mœurs, aussi triste et inquiet dans sa vieillesse qu'il avait été gai et aimable dans sa jeunesse. Ce qu'on ne peut contester, ce sont les services qu'il a rendus à la littérature anglaise par ses ouvrages, et surtout par ses nombreuses traductions, écrites d'un style plus pur et plus facile que celui d'aucun des ouvrages de ses contemporains. On remarque parmi ces traductions, 1^o. *Églogues sur les misères des courtisans*, du latin d'Æneas Sylvius; 2^o. des *Églogues*, trad. du latin de Baptiste le Mantouan; 3^o. *le Châteeau du Travail*, trad. du français;

4^o. *la Guerre de Jugurtha*, luste; 5^o. *Navis stultifera*, *Nef des fous*, traduite librement par Sébastien Brandt ou Brantius des additions considérables. Ce dernier ouvrage, le plus connu de ceux d'Alexandre Barclay, est une espèce de satire, écrite moitié en prose, moitié en vers, et ornée de gravures en bois. Il a été imprimé la première fois à Londres, en 1509, réimprimé en 1519, in-fol., et en 1570. On trouve, parmi les productions originales de cet auteur: I. un *Traité de la prononciation française*; *Vies de Ste. Marguerite, de St. Catherine, de St. George*, etc., en anglais; III. la *Figure de notre sainte Église, opprimée par le roi de France*. Barclay avait suivi plusieurs changements opérés en Angleterre par Henri VIII dans l'état religieux.

BARCLAY (GUILLAUME), d'Aberdeen, en 1543, d'une ancienne famille d'Écosse. Après avoir reçu une bonne éducation dans son pays, vint étudier en droit à Bourges, sous le Cujas; dès qu'il y eut été reçu, il fut appelé à Pont-à-Mousson pour occuper la chaire de jurisprudence dans l'université nouvellement fondée de cette ville, dont le jésuite Louis Hay, son oncle, était recteur. De Lorraine conquit tant d'estime pour lui qu'il le fit conseiller et maître des requêtes: il y épousa une demoiselle de la maison de Montmorency. Les jésuites ayant voulu attirer son fils dans leur société, il s'y refusa fortement; ce qui lui valut de leur part des tracasseries, qui l'obligèrent à quitter le pays. Barclay fut amplement dédommagé de la perte de son fils par celle de professeur royal à Paris, dans la même faculté. Ménageur, lorsqu'il allait donner ses leçons, il était revêtu d'une très-belle

portait une grosse chaîne d'or au col, se faisait accompagner par son fils, et suivre par deux laquais en livrée. Barclay avait été témoin, dans sa jeunesse, des troubles que les maximes républicaines avaient causés en Écosse. Il n'en fallut pas davantage pour le porter, en France, à se déclarer contre la ligue, et à consacrer sa plume à la défense de la cause royale contre les Buchanan, les Languet, les Boucher, en général, contre les anarchistes de toutes les couleurs. Les partisans des maximes ultramontaines, tels que Belarmin, Becan, Eudémon Jean, trouvèrent également en lui un puissant adversaire. Lorsque Jacques I^{er} fut monté sur le trône d'Angleterre, Barclay, qui avait été élevé dans sa cour, en Écosse, se rendit, en 1603, à Londres, où sa grande réputation l'avait précédé. Jacques lui fit les offres les plus avantageuses pour le fixer auprès de lui; mais il y mettait pour condition que Barclay embrasserait la religion anglicane. Celui-ci rejeta la condition, s'en retourna, en 1604, à Angers, où il mourut, sur la fin de l'année suivante. C'était un des plus habiles jurisconsultes de son temps. On a de lui, en ce genre, un ouvrage intitulé: *Comment. in tit. pandectarum de rebus creditis et de jurejurando*, Paris, 1605, in-8°. Il était, de plus, savant dans les matières ecclésiastiques relatives à la politique, comme on peut en juger par les deux ouvrages suivants: I. *De regno et regali potestate libri VI*, Paris, 1600, in-4°; et avec l'ouvrage suivant, Hanovre, 1612, in-8°; II. *De potestate papæ, an quatenus in principes sæculares jus et imperium habeat*, Londres, 1609, in-8°; Pont-à-Mousson, 1610, in-8°; traduit en français sous ce titre: *Traité de la puissance du pape sur les princes séculiers*, Pont-à-Mousson,

1611, Cologne, 1688, in-8°. L'ouvrage fut publié par son fils. Quoiqu'il combatte le pouvoir direct et indirect des papes sur le temporel, il avait d'abord fait une épître dédicatoire à Clément VIII, qu'on trouve à la fin de la traduction française. Dans le premier de ces traités, Barclay combat les décrets qui donnent aux peuples le droit de déposer leurs souverains; et, dans le dernier, il réfute les ultramontains qui accordent le même droit aux papes. T—D.

BARCLAY (JEAN), fils du précédent, naquit en 1582, à Pont-à-Mousson. Après la mort de son père, il passa en Angleterre, où il s'était fait connaître avantageusement dans son premier voyage, par un poème latin sur le couronnement de Jacques I^{er}. Ce prince l'accueillit avec distinction et se l'attacha par un emploi lucratif qui le mit en état de vivre honorablement avec sa famille. Ses liaisons avec plusieurs amis qui faisaient profession de la religion anglicane; le soin qu'il prit de faire imprimer les ouvrages de son père contre les maximes ultramontaines; ses propres ouvrages calqués sur les mêmes principes, le rendirent suspect à une certaine classe de catholiques plus zélés qu'éclairés. Le fameux jésuite Eudémon Jean mit à la tête de la cabale. Pour faire cesser les bruits calomnieux répandus contre son orthodoxie, Barclay quitta l'Angleterre en 1616, après dix ans de séjour dans ce pays, se rendit à Paris, et de là à Rome, où il fut reçu de Paul V et des cardinaux, surtout du savant cardinal Barberini qui depuis fut pape, sous le nom d'Urbain VIII. Pour mettre son catholicisme dans la plus grande évidence, il donna d'abord une *Apologie* où il confondit toutes les calomnies avancées contre lui (elle se trou-

dans plusieurs éditions de son *Euphormion*); puis il publia un ouvrage où il combattait toutes les sectes protestantes, sous le titre de *Parænesis ad sectarios*, Cologne, 1617, in-8°. Barclay passa le reste de ses jours à Rome, où il mourut le 12 août 1621. C'était un homme mélancolique, se communiquant peu, passant une grande partie de la journée dans son cabinet, et l'autre dans son jardin. Ses ouvrages de controverse attestent son savoir et la loyauté de ses principes, surtout ses *Publicæ pro regibus, et privatæ pro G. Barclaio parente vindiciæ*, Paris, 1612, imprimé par les soins de Peiresc, son ami; ouvrage solide, rempli d'excellents principes, auquel Bellarmin ne répliqua point. Il laissa ce soin à son confrère l'Heurcux, déguisé sous le nom d'*Eudémon Jean*, qui accusa Barclay de n'avoir pas parlé assez respectueusement des papes. Ses autres ouvrages sont : I. un *Commentaire* en anglais sur la *Thébaïde* de Stace, qu'il avait composé à l'âge de dix-neuf ans, imprimé à Pont-à-Mousson, 1601, in-8°; II. *Poëmatum libri duo*, 1615, in-4°; III. une *Histoire de la conjuration des poudres*, Oxford, 1654; IV. *Icon animorum*, Lond., 1614, in-8°; traduit en français, Paris, 1625, in-8°. Barclay est principalement connu par deux romans allégoriques : *Euphormio, sive satyricon*, dont les meilleures éditions sont celles d'Elzevir, 1657, in-12, et de Leyde, 1674, in-8°. *cum notis variorum*. L'édition de Rouen, 1628, renferme l'*Apologia pro se*, l'*Icon animorum*, et l'*Alethophili lacrymæ*, qui en forme la quatrième partie. La cinquième est de Morisot, de Dijon. Il a été traduit en français par l'abbé Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711, 5 vol. in-2. L'autre allégorie satirique, qui eut beaucoup de

succès, est son fameux *Argonau*, de la lecture faisait, dit-on, les délices du cardinal de Richelieu, qui croyait y trouver les principes de sa politique. fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1621, puis en 1625, avec un clef, au moyen de laquelle on croit marquer les principaux personnages que l'auteur avait voulu désigner sous le voile de l'allégorie. On en donna une édition à Leyde en 1650, *cum notis variorum*; idem, 1664 et 1669, vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues vivantes de l'Europe : il y en a deux traductions en français, l'une par l'abbé Jean chanoine de Chartres, 1732, 3 vol. in-12; l'autre, beaucoup meilleure par M. Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°. L'auteur avait cherché à imiter le style de Pétrone. Quoique l'ouvrage en général soit bien écrit, on y critique des néologismes, des termes impropres, des locutions étrangères à la bonne latinité : sa prose est peu estimée que les vers dont elle est entre-mêlée. L'auteur a laissé en manuscrit une *Histoire de la Conquête de Jérusalem*. Grotius, admirateur du style de Barclay, fit, en son honneur, le distique suivant, qu'on a mis au bas de son portrait :

Genæ Caledoniæ, Gallus natalibus, tibi des
Romanæ Romano qui docet orbis loqui.

BARCLAY. (ROBERT), célèbre écrivain, était le fils aîné de David Barclay de Mathers, d'une ancienne famille d'Écosse et alliée à quelques unes des premières maisons de ce pays. Il naquit en 1648, selon quelques uns, à Edimbourg, mais plus probablement à Gordon, dans le comté de Murray. Il fut envoyé, pour son éducation, au collège des Jésuites, à Paris, dont était alors principal son oncle. Il parut un ouvrage de

ge de le convertir au catholicisme et qu'on n'était pas sans espoir de le convertir, lorsque son père, selon l'apparence, instruit de ce qui se passait, se hâta de le rappeler en Angleterre, quoiqu'il ne fût encore que dans sa dix-septième année. A la vue de ces dispositions et son goût pour les sciences avaient avancé son éducation. Son goût le suivit chez son père; et sans avoir appris le grec et l'hébreu, se tourna bientôt vers l'étude de la théologie. Son père ayant emigré en 1666, la doctrine des quakers suivit bientôt cet exilé et devint un des plus fermes appuis de son parti. Un changement de direction dans un homme de bonne foi ne vient sans un peu d'enthousiasme et l'enthousiasme fait une partie essentielle de la religion des quakers. Converti de vingt-deux ans, Robert Barclay se livra comme à un devoir, du moins dans les premiers temps, comme il raconte lui-même, qu'ayant vu un mouvement qui le poussait à aller dans les rues d'Aberdeen, couvrir sa face de cendre, il n'eut point de scrupule qu'il n'eût obéi à cette impulsion qu'il regardait comme un commandement de Dieu; et si, dans la suite de sa vie, Barclay ne porta pas la même idée d'un commerce intime avec la Divinité, du moins demeura-t-il toujours fidèle à ce point central de la doctrine des quakers, à savoir que son dernier ouvrage avait pour but de prouver la possibilité et l'immédiateté d'une révélation intérieure. Cependant, il ne tarda pas, tant qu'il fut possible, dans les discussions religieuses, le calme de son esprit et la solide maturité de son jugement. Il écrivit autant contre les doctrines de sa secte que contre les doctrines étrangères; mais il s'appliqua sur-

tout à la justifier et à la présenter avec avantage aux yeux des autres communions religieuses. Ce soin dut nécessairement le porter à se tourner vers les idées les plus conformes à la raison et aux opinions généralement reçues, mais put l'écarter quelquefois des principes de sa secte. Son plus célèbre ouvrage, *l'Apologie de la véritable théologie chrétienne, telle que la professent et l'enseignent ceux que par dérision on appelle quakers*, passe pour être plutôt l'exposé de la doctrine de l'écrivain, que de celle de la secte en général; et Barclay fut comparé à cette occasion à un bon avocat qui défend une mauvaise cause. Mais l'effet certain de cet ouvrage, publié d'abord en latin à Amsterdam, 1676, in-4°, et traduit ensuite en différentes langues, fut, ainsi que celui des autres ouvrages de Barclay, de procurer à la secte des quakers une considération dont elle n'avait pas joui jusqu'alors, et qu'il soutenait par son caractère et sa conduite. La dédicace de cette *Apologie*, adressée à Charles II, est remarquable par un ton de courage et de liberté sans grossièreté; elle a toujours été citée comme un modèle dans son genre. En voici un passage: « Tu as connu la prospérité et l'adversité; tu as éprouvé ce que c'est que d'être banni de son pays natal; d'être dominé comme de dominer et d'occuper un trône; et, ayant été opprimé, tu dois savoir combien l'oppresseur est en horreur à Dieu et aux hommes. » Voltaire, qui cite l'ouvrage avec beaucoup d'éloges, ajoute que « cette lettre eut son effet et que la persécution cessa. » Mais cela n'est pas exact; car nous voyons, qu'en 1677, Robert Barclay, à son retour d'un voyage en Hollande et en Allemagne, où il avait accompagné le célèbre Guillaume

Penn, fut jeté dans la prison d'Aberdeen, avec son père et un grand nombre de personnes de sa secte, à l'instigation de l'archevêque de St.-André. Il obtint sa liberté par l'entremise de la princesse palatine du Rhin, Elisabeth, qui était pénétrée d'estime pour les quakers, et entretenait une correspondance avec Penn et Barclay. Il jouit même ensuite d'une certaine faveur à la cour de Jacques II, qui érigea en baronie sa terre d'Ury. En 1682, les propriétaires de la Nouvelle-Jersey, dans l'Amérique septentrionale, l'éluèrent gouverneur de cette province, en lui offrant les plus grands avantages; il n'accepta pas, mais il choisit le gouverneur qui fut envoyé à sa place. Il mourut le 13 oct. 1690, dans sa terre d'Ury, âgé de quarante-deux ans, laissant l'honorable mémoire d'une vie employée toute entière au soutien de ce qu'il regardait comme la vérité, et fut toujours digne de cette noble mission. Bien que l'influence de l'esprit de controverse ait mêlé un peu d'aigreur dans quelques-uns de ses écrits, une douceur aimable faisait le fond de son caractère, et sa sérénité manifesta toujours une grande confiance dans la providence. Il laissa sept enfants, qui tous vivaient encore cinquante ans après sa mort. Ses principaux ouvrages sont : I. *Catéchisme et confession de foi, approuvés par l'assemblée générale des patriarches, des prophètes et des apôtres, présidée par J.-C. lui-même*, etc., Rotterdam, 1675. L'auteur essaie de prouver que la doctrine des quakers n'est autre chose que la religion protestante perfectionnée. II. *Apologie de la vraie théologie chrétienne*, etc., Amsterdam, 1676, in-4°, en latin, et en 1678, en anglais; traduite en français, Londres, 1702, in-8°. III. *Theses theologicæ*; V. *Traité sur l'amour universel*, 1677. S—D.

BARCO-CENTENERA. (MARTIN DEL), prêtre de l'Estremadoure, passa au Paraguay en 1573, et écrivit vers son *Argentina*, ou *Histoire de la rivière de la Plata*, depuis sa découverte jusqu'en 1581. Cet ouvrage imprimé à Lisbonne, en 1602; on trouve aussi dans le tome III du *Récueil de Barca*, Madrid, 1749. C'est un poème irrégulier, en mauvais vers mêlé de faits, de fables et d'épisodes étrangers au sujet; on y trouve cependant quelques faits que l'on chercherait en vain dans d'autres auteurs. — Un autre BARCO (Alexis), peintre espagnol du 17^e. siècle, a fait de paysages estimés, et que l'on trouve dans beaucoup de maisons particulières de Madrid.—Ce nom est aussi celui d'un général Bavaïois qui fut tué dans la campagne de 1809 contre les Tyroliens. B—P.

BARCOK. Voy. **BAROK**.

BARCOS (MARTIN DE), naquit en 1600, à Bayonne, d'une famille distinguée. Le célèbre abbé de S. Cyran, son oncle maternel, après lui avoir donné les premiers éléments des sciences l'envoya étudier la théologie à Louvain, sous Jansénius, depuis évêque d'Ypres. Le cardinal de Richelieu voulut se l'attacher : mais le jeune Barcos, qui avait déjà des liaisons avec la famille des Arnauld, préféra de continuer à charger, par pure amitié, de l'éducation du fils de M. d'Andilly; puis se retira auprès de son oncle, et s'associa à tous ses travaux. C'était l'époque où les réguliers d'Angleterre ayant les jésuites à leur tête, attaquèrent la juridiction des évêques. Barcos fit à cette occasion, pour la défense du clergé de France et de la Sorbonne, qui avaient censuré les livres des jésuites anglais, un ouvrage composé sous la direction de son oncle, auquel on attribue communément, sous le titre

Petrus Aurelius. Cet ouvrage, où les droits du second ordre sont quelquefois sacrifiés aux prérogatives du premier, fut approuvé par trois assemblées consécutives, et imprimé aux dépens du clergé, qui fit d'inutiles recherches pour en découvrir l'auteur, afin de lui donner des preuves de sa reconnaissance. L'abbé de Barcos avait inséré, dans la préface du livre de la *Fréquente Communion*, cette proposition incidente, « que S. Pierre et S. Paul » sont les deux chefs de l'Église qui » n'en sont qu'un. » Rome en fut alarmée, et vit en cela le projet d'admettre deux papes avec une autorité égale. C'est sous ce rapport que cette proposition fut censurée, malgré l'explication qu'il en donna dans deux écrits, intitulés, l'un, *la Grandeur de l'Église romaine*; et l'autre, *Traité de l'autorité de S. Pierre et de S. Paul.* Cette disgrâce ne l'empêcha pas d'être pourvu de l'abbaye de S. Cyran, après la mort de son oncle, en 1644. Quelques années après, il s'y retira, releva tous les bâtiments claustraux, répara les murs de l'église, meubla la sacristie, enrichit la bibliothèque, rétablit la discipline monastique dans toute sa rigueur, donna lui-même l'exemple de la régularité la plus stricte, comme s'il y eût été obligé par une profession solennelle. Il composa même en latin un Commentaire sur la règle de S. Benoît, pour en faciliter l'intelligence et la pratique aux religieux. Son attachement à la cause de Port-Royal lui valut une lettre-de-cachet qui l'exilait à Boulogne; mais il l'évita en se cachant, et ne reparut qu'après que la paix eut été rendue à l'Église en 1669. Il revint alors à son abbaye, où il mourut, le 22 août 1678. Dans les disputes au sujet du formulaire, l'abbé de Barcos ne fut pas toujours d'accord avec Arnauld, Nicole et les

autres théologiens de Port-Royal, traversant tantôt qu'on accordait trop, tantôt qu'on n'accordait pas assez; mais sur le fond de la doctrine, il n'y eut jamais la moindre dissonance entre eux. C'est à la défense de cette doctrine que sont consacrés les nombreux écrits sortis de sa plume, dont on trouve la liste dans le *Nécrologe des Défenseurs de la vérité*. De tous ces écrits, celui qui fit le plus de bruit est l'*Exposition de la foi de l'Église touchant la grâce et la prédestination*, ouvrage composé à la prière du Pavillon, évêque d'Aleth, en 1646, par le cardinal de Noailles, en 1646, dans la célèbre ordonnance qui ne satisfut ni les jansénistes, ni les jésuites, dont il condamnait la doctrine. La plus grande partie des ouvrages de Barcos est aujourd'hui complètement oubliée, comme les discussions auxquelles ils ont fait naître.

T—1

BARDANES, surnommé LE TIEN, *Voy.* IRÈNE et NICÉPHORE.

BARDANES. *Voy.* PHILIPPIC.

BARDAS, patrice de l'empire, parvint à son élévation au mariage de sa sœur Théodora, avec l'empereur Théophile, en 830. Sa naissance illustre; son père, et son oncle, occupaient des places importantes. Bardas, dévoré d'ambition et capable de tous les crimes, sut l'art de cacher ses vices sous un extérieur séduisant. Théophile y fut trompé, le nomma, en mourant, tuteur de son fils Michel, encore au berceau, et lui donna pour collègues le Théoctiste, et Manuel, que ses vices faisaient généralement estimer. Ces trois formaient le conseil de l'impératrice, déclarée régente pendant la minorité de son fils. Bardas, par son ascendant que ses collègues avaient à la cour, et par l'attachement que le peuple témoignait pour Théoc-

prit, pour les renverser, une route détournée, mais qui devait le conduire à son but. Il ne rongit pas de nourrir et d'exciter les mauvaises dispositions du jeune Michel, et de développer les semences du vice dans le cœur d'un prince, son neveu, son pupille et son maître. L'assassinat de Théoctiste fut le premier résultat de ces funestes soins; l'exil de Manuel suivit de près. Théodora ne tarda pas à être chassée du palais, et bientôt après, cette mère infortunée fut enfermée dans un cloître avec les princesses ses filles. Dès-lors, rien ne s'opposa plus à l'ambition de Bardas, qui venait de se faire donner le titre de César. Une conjuration, vraie ou supposée, tramée contre lui, devint le prétexte de la mort des sénateurs et des patrices les plus distingués. L'illustre patriarche Ignace voulut mettre un frein à ces crimes; il fut déposé, et renfermé dans un cachot, et le fongueux Photius fut installé sur le trône patriarcal de Constantinople. Tandis que Bardas désolait l'empire par ses concussions et ses cruautés, il s'élevait en silence un vengeur à ses côtés. Basile le Macédonien, sorti de l'obscurité la plus profonde, parvenu de degrés en degrés jusqu'au grade de grand-chambellan, s'était introduit peu à peu dans la familiarité de l'empereur. Il sut écarter les soupçons que Bardas conçut plusieurs fois contre lui, et Michel, qui commençait à sentir le joug que le patrice lui avait imposé, parut songer à le briser. Basile entretenait des dispositions dont il espérait recueillir tout le fruit, et hâta la perte de Bardas. L'empereur annonça le projet de porter la guerre en Grèce, et l'armée, campée dans une plaine, attendait le moment favorable pour s'embarquer. Bardas avait placé sa tente loin de celle de l'empereur, sur une éminence d'où il dominait sur

tout le camp. Basile profita de cette circonstance pour exciter les soupçons de Michel, et pour mettre un terme aux irrésolutions de ce prince; l'ordre de massacrer Bardas, lorsqu'il se présenterait le lendemain, fut donné. celui-ci, informé de ce qui se tramait, crut intimider son neveu en faisant bonne contenance, et en se présentant dans un appareil magnifique. Remploi de cette idée, il arrive à la tente de l'empereur. Basile le reçoit avec respect et l'introduit; à l'instant Symbace, officier des gardes, donne le signal c'était le signe de la croix. Les conjurés, saisis de crainte, restent immobiles, mais Basile tire son épée; en vain Bardas se jette aux genoux de l'empereur, il est repoussé, et tombe percé de coups aux pieds de ses assassins, le 21 avril 866. L—S—E.

BARDAS - PHOCAS. V. **BARDAS SCLÉRUS**, et **BASILE II**.

BARDAS SCLÉRUS, général romain, devait être d'une naissance illustre, puisque, sous le règne de Constantin VII, Jean Zimisces, déjà parvenu à de hautes dignités, épousa Marie, sœur de Sclérus. La fin tragique de Nicéphore Phocas, en 969, ayant à la fois donné à Zimisces et la couronne impériale et la tutelle de ses jeunes collègues, Basile II et Constantin VIII, enfants et successeurs de Romain-le-Jeune, Sclérus fut élevé par le nouvel Auguste aux premières charges militaires. L'année suivante (970), les Russes, qui depuis long temps ravageaient les frontières de l'empire, passèrent le mont Hémus sous la conduite de Venceslas, leur prince, et, réunis aux Bulgares, aux Patzinaces et aux Hongrois, vinrent camper à la vue d'Andrinople. Cette irruption soudaine n'avait pas laissé le temps de rassembler des forces imposantes; mais Sclérus s'enferma dans le

avec dix mille hommes, et cette armée sauva l'empire. Les barbares furent battus séparément, et eurent du temps de regagner leur patrie. Ils eurent vingt mille des leurs dans l'expédition, qui ne coûta aux Byzantins qu'un petit nombre de soldats. Bardas avait à peine mis l'épée dans le fourreau, qu'un ordre de Zimisces le rappela en Asie chercher un adversaire plus digne de son courage et de son nom. Bardas-Phocas, relégué dans l'Amasie, après le meurtre de son oncle Nicéphore, cherchait dans l'ombre les moyens de se relever. Uni en secret avec Léon-le-Curopalate son père, et avec son frère Nicéphore, il se sauva d'Amasie, alla à Césarée de Cappadoce, et se livra par les fils du gouverneur à la poursuite du pourpre et prit le titre d'empereur. Son parti s'étendait jusqu'en Thrace, où le Curopalate et le Nicéphore se disposaient à se lever, lorsque leur mauvaise fortune les fit tomber entre les mains de Zimisces, qui borna sa vengeance à les faire mourir. Bardas-Sclérus, arrivé en Asie, déconcerta par son activité les projets des rebelles. Les chefs, effrayés, à la vue de l'armée impériale, consentirent le malheureux Phocas, à se soumettre, pourvu qu'il n'eût pas de traitement fixe. Sclérus le promit, et Zimisces l'envoya dans un monastère de l'Asie Mineure. Ce prince étant mort en l'empereur Basile, chambellan et premier ministre des jeunes empereurs Constantin et Constantin, redoutant la réputation de Sclérus, qui commandait les troupes d'Orient, le fit tuer par le duc de Mésopotamie, et pour lui succéder dans le commandement, Pierre Phocas, second

frère de Bardas-Phocas , qui vivait alors, sous l'habit de moine , dans l'île de Chio. Sclérus, indigné contre le ministre, appelle auprès de lui le jeune Romain son fils, se montre à son armée, dont il était adoré, et se fait proclamer empereur. Les mécontents de toute l'Asie se rallient sous ses drapeaux, et les Sarrasins, jaloux de fomenter des divisions intestines parmi les Grecs, lui donnent de puissants secours d'hommes et d'argent. Le ministre épouvanté oppose successivement plusieurs armées, sous les ordres de Pierre Phocas, du Patrice Jean, et de Léon-le-Protovestiaire. Tous furent battus; Pierre Phocas et le Patrice perdirent la vie; Léon tomba dans les mains du vainqueur. Basile étonné, mais non pas abattu par ces revers multipliés, imagina d'opposer à Sclérus un ennemi irréconciliable: c'était Bardas-Phocas. Celui-ci quitta avec joie son froc monastique, et se prêta à des vues qui pouvaient par la suite favoriser son ambition. Par un jeu singulier de la fortune, on vit Phocas, autrefois rebelle et poursuivi par Sclérus, châtier ce même Sclérus devenu rebelle à son tour. Les avantages furent souvent balancés, et ces capitaines déployèrent toutes les ressources de la haine et du talent. Enfin, Phocas aidé des secours que David, roi d'Ibérie, lui avait envoyés, et l'armée de Sclérus, grossie des troupes du sultan d'Alep, se rencontrèrent sur les bords du fleuve Halys. Des deux côtés, la fureur était au comble; on combattait depuis plusieurs heures, lorsque Phocas, voyant ses troupes qui commençaient à plier, préféra la mort à une défaite qui flétrissait sa gloire; il écarte tout ce qui s'oppose à son passage, marche droit à Sclérus, l'attaque, et commence avec lui un combat singulier. Les deux armées

s'arrêtent, on suspend le carnage; le destin de l'empire flotte entre ces deux fiers rivaux. Le sort se décide pour Phocas; Sclérus, frappé d'un coup terrible, est renversé sur son cheval. Le coursier épouvanté prend la fuite, parcourt les rangs, et leur montre le général sanglant et abattu. A cette vue, l'armée se débande, et le malheureux Sclérus, fugitif et poursuivi, ne peut trouver d'asyle qu'auprès du khalyse de Baghdád. Ce prince lui fit un accueil distingué; mais bientôt après, se défiant d'un pareil hôte, il le fit surveiller, puis renfermer assez étroitement. Dix années s'écoulèrent, pendant lesquelles Phocas garda le commandement de l'Orient. Sclérus parvint à adoucir sa captivité; il rendit même au khalyse des services importants dans la guerre contre les Perses: le khalyse, persuadé par les conseils du général grec, avait armé trois mille prisonniers chrétiens, et l'avait chargé de les commander. A la tête de cette troupe, Sclérus abandonna les Sarrasins, passa l'Euphrate, s'empara de Malatria, grossit son armée d'une foule de mécontents, et reprit le titre d'empereur. De son côté, Phocas était irrité des changements survenus à la cour de Constantinople. Basile avait enfin secoué le joug de son ministre, et l'avait exilé; Phocas, sa créature, pouvait être renversé; il prévint sa chute, en ceignant une seconde fois son front du diadème. Sclérus, supérieur aux événements, tira parti d'un contretemps qui lui donnait deux ennemis à combattre; il résolut de les tromper tous deux. Par son ordre, son fils Romain se rendit à Constantinople, et se présenta comme un transfuge à l'empereur. Il était chargé, dans le cas d'une défaite, d'obtenir le pardon de son père. Il parvint facilement à s'in-

sinuer dans les bonnes grâces de l'empereur Basile, qui, élevé avec lui, lui avait toujours tendrement aimé. Pendant ce temps, Sclérus proposait à Phocas de réunir leurs forces et de partager la puissance. Phocas refusa d'y consentir; un traité fut signé entre les deux prétendants. Sous la foi de serments, Sclérus vint trouver Phocas en Cappadoce, et s'appretait déjà à éluder le traité; mais celui-ci le prévint en le faisant enfermer dans une forte resse, en 989. Débarassé d'un si dangereux rival, Phocas réunissait ses forces pour résister à l'empereur et marcha vers Constantinople. La dé faite et la mort du patrice Calayr Delphinus commença la ruine du rebelle. Phocas assiégeait Abyde; l'armée de deux empereurs vint offrir la bataille; le signal allait être donné, lorsque Phocas, saisi d'un mal subit, s'éloigna de ses soldats, s'assied sous un arbre et mourut à la vue des deux armées. On ne douta pas que le poison ne fût la cause d'un événement aussi extraordinaire. Cette mort n'étouffa pas la rébellion. Marie, veuve de Phocas, maîtresse du château Tyroppée, rendit Sclérus en liberté. Tous les partisans de Phocas vinrent se ranger autour d'elle, et les deux empereurs n'avaient commis qu'un crime inutile. La guerre allait recommencer avec plus de fureur, lorsque Sclérus, accablé de vieillesse, fatigué de tant de dangers et de traverses, chargea son fils qui était resté près de l'empereur, de négocier son pardon, et l'assurance d'un traitement honorable. Basile saisit avec joie l'occasion de pacifier l'empire, et promit à Sclérus la dignité de curopalate avec de grands revenus. Le rebelle se soumit, et, soutenu par des écuyers, vint trouver l'empereur. Ce spectacle frappa Basile, qui fit remarquer à

et assemblage de grandeur lé. Tous les partisans de nrent leur grâce et conurs biens. Il mourut peurs, vers l'an 990.

L—S—E.

(JEAN DE LA), marquis sur-Seine, né vers 1600, employé dans les bureaux étrangers. Son mérotation particulière du azarin lui valurent un rapide. Il fut envoyé au snabruck par le cardiensuite ambassadeur ente qu'il occupa pendant et enfin conseiller d'état. Paris en 1692, dans un ncé. On conservait ses harangues et les diffés de son ambassade dans ue de Ste.-Geneviève. ait écrit en latin l'histemps. Les dix premiers t imprimés à Paris en ; ils contiennent le récit ents arrivés de 1643 suite n'a jamais paru. e cet ouvrage, long-temps me un chef-d'œuvre, fut public; que le style en ue les choses y sont rafflatterie. L'abbé de Macompare l'auteur à Saltouhaité que cette hisduite en français; mais i désir n'ayant pas été est pas à croire qu'il le l n'est peut-être pas inuquer que la Barde ayant om à la tête de son oului de *Labardeus*, quelteurs ne l'ont pas reconnu pèce de déguisement. Cet it la vie entière avait été la politique, trouva cenisir d'étudier la théolo-

gie, et il a publié un livre de controverse en latin touchant le dogme de l'Eucharistie. — Denis de la BARDE, son frère, évêque de St.-Brieux, fut secrétaire de l'assemblée du clergé de France, tenue à Mantes en 1641, et prononça en 1645 l'oraison funèbre de Henri d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux.

W—s.

BARDESANES, hérésiarque du 2^e. siècle, né en Syrie, d'une famille originaire d'Edesse. C'était un génie fin et délié, cultivé par l'étude de la philosophie, qui se fit d'abord une grande réputation par son zèle pour la défense de la religion. Le philosophe Apollonius se trouvant à Edesse avec l'empereur tenta d'enlever un si beau génie au christianisme; mais ni les promesses ni les menaces ne purent l'ébrapler. Parmi les nombreux ouvrages qu'il composa dans cette première époque de sa vie, on estimait surtout celui où il combattait le destin et la fatalité; Eusèbe nous en a conservé un long fragment bien propre à faire regretter la perte du reste. On trouve aussi dans Porphyre quelques fragments de sa relation d'un voyage dans les Indes, que l'envie de connaître la philosophie des Brachmanes lui avait fait entreprendre. On ne sait par quelle voie ni à quelle époque précise cet homme, dont le savoir, l'éloquence et les talents avaient fait la gloire de l'église, excité l'admiration des païens mêmes, et qui avait confessé la foi devant Marc-Aurèle, se laissa entraîner dans l'hérésie des Valentiniens. Il n'y persista pas long-temps; mais il ne s'en releva que pour tomber dans d'autres erreurs, en voulant chercher la solution de cette question qui a égaré tant de philosophes. « Pourquoi y a-t-il du mal dans le monde? » Séduit par les charmes apparents de la phi-

iosophie orientale, il l'adopta avec empressement, en la modifiant de manière à rendre son système moins révoltant que celui des Marcionites, contre lesquels il avait composé des dialogues très-estimés. « Il y a, disait-il, un Dieu suprême, pur et bienfaisant, absolument exempt d'imperfection, et étranger à toute espèce de mal. Il y a aussi un prince des ténèbres, la source de tous les désordres et de toutes les imperfections. Le Dieu suprême a créé le monde sans aucun mélange de mal. Il a donné l'existence à tous les hommes qui sont sortis de ses mains, purs, innocents, revêtus de corps subtils, doués d'une nature céleste. Le prince des ténèbres les ayant séduits et portés au péché, le Dieu suprême a permis qu'ils soient tombés dans des corps grossiers, formés d'une matière corrompue par le mauvais principe qui avait introduit la dépravation et le désordre dans le monde moral; de-là ce conflit perpétuel chez l'homme entre sa raison et ses passions. C'est pour l'affranchir de cette servitude que J.-C. est descendu des régions supérieures avec un corps céleste, afin d'enseigner aux hommes à dompter et à soumettre leur corps terrestre par l'abstinence, le jeûne et la contemplation. » Bardesanes eut un fils appelé Harmonius, qui suivit ses erreurs, et en ajouta plusieurs autres sur l'origine de l'âme, la corruption du corps, etc. Le père et le fils avaient beaucoup de talent pour la poésie et pour la musique; ils mirent leur doctrine en beaux vers; ils en composèrent des hymnes que le peuple chantait. Ce moyen leur servit merveilleusement à répandre leurs erreurs. Ce fut pour en détruire l'illusion que S. Ephrem, diacre de l'église d'Edesse, mit aussi en vers et en musique la doctrine de l'église. La

secte des Bardesamites subsista longtemps en Syrie. T—D.

BARDI (JEAN), comte de Verni noble florentin, se distingua, dans dernière moitié du 16^e siècle, par ses connaissances et par ses talents dans les sciences mathématiques, les belles-lettres, la poésie et la langue grecque. Il était membre de l'académie de la Crusca, et de celle des *Alterati* de Florence. Ce fut lui qui fournit, en 1585, à François Patrizi, l'occasion d'entrer dans la fameuse querelle entre les partisans de l'Arioste et ceux de Tasse, en lui écrivant une lettre, dans laquelle il lui demandait son avis. Patrizi répondit par une défense de l'Arioste contre laquelle le Tasse adressa à Bardi lui-même un *Discours*, imprimé la même année à Ferrare. Le pape Urbain VIII, qui avait pour Bardi beaucoup d'amitié, l'appela auprès de lui, à Rome, et le fit son *maestro di camera*. J. B. Doni, dans son *Traité de la Musique théâtrale* (*Musica scenica*), et le *Quadrio*, dans le 5^e volume de l'*Histoire de la poésie* lui attribuent l'honneur d'avoir été l'un des premiers à engager à mettre en musique les représentations tragiques, à l'imitation des anciens Grecs et Latins, dont les tragédies étaient chantées. Il a laissé: I. *Discorso sopra il giuoco del Calcio Fiorentino del Puro accademico fiorentino* (le Puro était son nom dans l'académie des *Alterati*), Venise, 1580, in-4^o, réimprimé en 1615 aussi in-4^o; II. *Tractatus eorum quæ vehantur in aquis experimenta à Archimedis trutinam examinata*. Rome, 1614; III. des poésies, une églogue et une comédie non imprimées. Celle-ci, qui était intitulée *L'Amico fido*, fut représentée à Florence, en 1585, aux noces de César d'Este et de Virginie de Médicis. On

ion des fêtes de ce mariage, et le célèbre académicien de' Rossi, imprimée à Florence même année, in-4°. De' Bardi. Le troisième inter-
Favola di Paride, com- Michel-Ange Buonarroti le de lui. On dit aussi qu'il uit, du grec en italien, les lutarque. G—É.

(PIERRE DE'), comte de ls du précédent, fut comme idémie de la Crusca et de *litterati*. On ignore l'époque sa naissance et de sa mort; ilement qu'il vécut jusqu'à s-avancé, et vraisemblable- elà de 1660. On a de lui : *rsi di Massimo Tirio filo- nico*, Venise, 1642, in-4°. ion de ces discours est faite sion latine de Cosme de' bevêque de Florence, qui aduits du grec. II. *Avino, tione e Berlinghieri, poema* us le nom anagrammatique d'*Arpe*, Cornetano, Flo- 33, in-12. C'est un poème que l'auteur intitulait aussi , où il tourne en ridicule faits d'armes des paladins.

de' Bardi laissa un fils, ERDINAND, qui jouit d'une ur auprès du grand-duc de Ferdinand II. Il fut son n, son gentilhomme résident de France, son secrétaire partement de la guerre, et iller d'état. Il mourut le 1^{er}. Il cultivait aussi les lettres, rimé de lui : I. une *Orai- re du prince François de frère de Ferdinand II*, , en italien , aux obsèques ce, Florence, 1604, in-4°; *scription des fêtes célébrées*

à Florence pour le mariage du grand-duc et de Victoire de la Ro- vère, Florence, 1637, in-4°. G—É.

BARDI (JÉRÔME), moine camal- dule, naquit à Florence vers l'an 1544. Il se distingua dans cet ordre par son érudition; mais il en quitta l'habit quelque temps après, et se retira à Venise, où il vécut plusieurs années comme prêtre séculier. Élu en 1593, curé de la paroisse de St.-Mathieu et St.-Samuel, il y mourut le 28 mars de l'année suivante. On a de lui plusieurs ouvrages, où Fontanini lui a reproché de n'avoir pas joint à son nom celui de son ordre, sans penser, comme Apostolo Zeno l'a observé, qu'il avait été sécularisé avant de les publier, et peut-être de les écrire. Ce sont : I. *Joannis Lucidi Samothæi chronicon ab orbe con- dito usque ad annum 1535, cum additionibus Hieronymi Bardi*, etc., Venise, 1575, in-4°. La continuation ou addition de Bardi s'étend depuis 1535 jusqu'en 1575. II. *Cronologia universale dalla creazione d'Adamo sino al 1581*, Venise, 1581, 2 vol. gr. in-fol. L'auteur se vante, dans une lettre en forme d'avis au lecteur, d'avoir écrit tout cet ouvrage en sept mois. Il en publia un abrégé la même année, *ibid.*, 2 vol. in-4°. III. *Vittoria navale ottenuta dalla republica di Venezia contra Ottone figliuolo di Federico I, imperadore*, etc., Venise, 1584, in-4°; et 1619, in-4°. Le fruit de cette victoire des Vénitiens sur les impériaux fut le rétablissement du pape Alexandre III, qui s'était réfugié à Venise. IV. L'ex- plication, en italien, de toutes les histoires représentées dans les tableaux qui ornent les salles du palais ducal de la république de Venise, contenant l'exposition des victoires les plus si- gnalées remportées sur différentes na-

tions par les Vénitiens, Venise, 1587, in-8°, et réimprimée plusieurs fois.

V. *Delle cose notabili della città di Venezia e degli uomini illustri di quella dominante*, Venise, 1587, in-8°; ibid., 1592, 1601, et 1660;

VI. la Traduction italienne du *Martyrologe romain*, remis en ordre selon l'usage du calendrier grégorien, etc. Venise, 1585, in-4°. G—É.

BARDI (JÉRÔME), prêtre et médecin italien, au 17^e. siècle, était de Rappallo, mais d'origine génoise. Il entra, en 1619, dans la compagnie de Jésus, d'où sa mauvaise santé l'obligea de sortir cinq ans après. Il alla ensuite à Gênes, où il reprit ses études, et fut reçu docteur en théologie et en médecine. La chaire de philosophie de l'université de Pise, où l'on expliquait Aristote et Platon, étant devenue vacante, l'archevêque de Pise, Julien de Médicis, la fit donner à notre Bardi, qui y professa avec beaucoup d'éclat. Il continuait cependant d'étudier l'anatomie, la médecine, et trouvait encore des moments à donner à la poésie. Après la mort de son père, il se rendit à Rome, où il resta depuis 1651 jusqu'en 1667; et, quoique prêtre, obtint du pape, Alexandre VII, la permission d'exercer la médecine. Les principaux ouvrages qu'on a de lui, sont : I. *Prolusio philosophica habita in Pisarum celeberrimo Athenæo*, XI mensis nov. 1635, etc., Pise, 1634, in-4°. C'est le discours d'ouverture de ses cours de philosophie dans cette université. II. *Medicus politicocatholicus*, etc., Gênes, 1643, in-8°; III. *Theatrum naturæ iatrochymicæ rationalis*, etc., Rome, 1654, in-4°; IV. *Xaverius Peregrinus, pede pari et impari descriptus*, Rome, 1659, in-4°. Ce poëme valut à l'auteur, de la part d'Alexandre VII, une pension de cinquante écus romains. Parmi les

ouvrages de Jérôme Bardi, qui n'ont point été imprimés, on en remarque un, dont le titre singulier fait croire qu'il cultivait aussi la musique; ce titre est: *Musica medica, magica, moralis, consona, dissona, curativa catholica, rationalis*. G—É.

BARDI (DEA DE'), religieuse à Florence au 15^e. siècle, cultiva la poésie italienne. Une seule pièce a fait sa réputation; c'est une Ode, ou *canzon* imprimée dans plusieurs recueils, écrite avec un ton de douleur ironique. *In morte d'una ghiandaja*, sur la mort d'un geai, qui s'était noyé dans un puits. Elle est insérée dans le 1^{er} livre *Delle opere burlesche del Berni e d'altri*, Florence (Naples), 1722, in-8°. G—É.

BARDIN (PIERRE), né à Rouen en 1590, membre de l'académie française, se noya, en 1637, en voulant secourir M. d'Homieres, qui avait été son élève et était son bienfaiteur. Chapelain dit, dans l'épitaque qu'il lui a consacrée :

Quand au fond des eaux il fut précipité
Les vertus avec lui firent toutes naufrage.

Son goût le portait à l'étude des mathématiques; cependant ses ouvrages sont de pure littérature; ne méritent guère d'être tirés de l'oubli. En voici la liste : I. *Le Grand Chambellan de France*, Paris, folio, 1623, dédié au duc de Ovreuse; II. *Essai sur l'Ecclesiastique de Salomon*, Paris, 1626, in-8°; III. *Pensées morales sur l'Ecclesiastique de Salomon*, 1629, in-8°; IV. *le Lycée*, où, en plusieurs promenades, il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme, 1632-1636, 1640, 2 vol. in-8°. La mort de l'auteur a laissé cet ouvrage imparfait. Ce fut à la mort de Bardin que l'académie française arrêta qu'elle serait célé-

pour chaque académicien ait.

A. B.—T.

(JEAN), peintre, né en ontbar. Envoyé à Paris er au commerce, il céda qui l'entraînait vers les venu élève de Lagrenée rta le grand prix de pei- in séjour de quelques an- ; il revint en France, et académie en 1778. Bar- armé membre correspon- sitat, et professeur de ole centrale d'Orléans. Il s cette ville en 1809, à cante - dix-sept ans. Ce nissé aucun ouvrage assez pour mériter qu'on en m. Il possédait bien ce mécanisme de l'art; mais encé ses études dans le plus grande dégradation inçaise, il saisit trop fa- out alors dominant pour uite l'abandonner d'après ation des chefs-d'œuvre t lorsque l'école se régé- t trop âgé pour pouvoir à sa manière. D—T.

N (DANDRÉ). V. DAN-

IS, de simple charbon- chef de voleurs, et en- llyrie. Il défît Perdiccas, doine, qui fut tué dans le s'empara d'une partie de ais il fut bientôt lui-même philippe, frère et succes- iccas, qui lui reprit toutes s, l'an 359 avant J.-C. Peu ès, Bardylis se souleva , de concert avec le roi et celui des Pæoniens; ayant prévenus, les dé- dit tributaires de la Ma- dylis, quoiqu'âgé de qua- ans, combattit à cheval

avec beaucoup de valeur; il ne fut cependant pas tué, comme le dit Oli- vier, dans son *Histoire de Philippe*; mais il est probable qu'il ne poussa pas sa carrière bien loin. Clitus son fils se révolta contre Alexandre, qui venait de monter sur le trône; ce prince le défît, le dépouilla de ses états, et le força de se réfugier chez Glaucias, roi des Taulantiens. Il rentra sans doute dans son royaume après le départ d'Alexandre pour l'Asie; car on trouve au nombre des femmes de Pyrrhus, une Bircenna, fille de Bardylis, roi des Illyriens, qui devait être petit-fils de celui-ci.

C—R.

BARDZINSKI (JEAN ALANUS), re- ligieux polonais de l'ordre des domi- nicains, vécut dans le 17^e. siècle. Il a traduit en vers polonais la *Phar- sale* de Lucain, Oliva, 1691; les tragédies de Sénèque, Thorn, 1696. On a aussi de lui une traduction, par- tie en prose, partie en vers, de la *Conso- lation philosophique* de Boèce, Thorn, 1694. Les Polonais s'occupèrent, dès le 16^e. siècle, à traduire dans leur lan- gue les auteurs grecs et latins. Pendant le 17^e. et le 18^e., cette branche de leur littérature s'est encore enrichie davan- tage, et s'est étendue aux écrivains de la France et de l'Italie. Virgile, Ovide, Pétrarque, le Tasse, Racine, Féné- lon, Voltaire ont été traduits par des littérateurs d'un talent distingué, et que nous aurons occasion de faire connaître dans la suite de ce Diction- naire.

C—AU.

BAREBONE (LOUEZ-DIEU), re- belle et fanatique, du temps de Crom- well, fut d'abord marchand de pelle- teries, et ensuite un des membres les plus furieux du parlement de Crom- well en 1653, et qui a retenu le nom de *Barebone* (os décharné). Cromwell, voulant conserver l'apparence d'une république, décréta que l'autorité su-

prême résiderait dans la réunion de cent quarante personnes, sous la dénomination de parlement. C'était un rassemblement d'hommes vils, ignorants et fanatiques, qui, avec des noms de l'*Ancien-Testament*, ou une sentence de l'*Écriture* ajoutée à leur nom, se dirent inspirés de l'esprit saint, et délibérèrent pour détruire le clergé, les universités et les cours de justice. Barebone prit pour surnom *Louez-Dieu*. Lorsque Monk vint à Londres pour rétablir la royauté, Barebone parut à la tête d'une populace si nombreuse, qu'il effraya ce général. Il présenta une pétition au parlement pour exclure le roi et sa famille; mais Monk adressa ses plaintes au même corps qui encourageait ce fanatique et ses partisans, et on les vit bientôt rentrer dans l'obscurité. B—R J°.

BARENTSEN, ou **BARENTS** (THIERRY), peintre, né en 1534, à Amsterdam. Son père, surnommé *le Sourd*, était un peintre médiocre, et auteur d'un tableau qui fut placé dans l'hôtel de ville d'Amsterdam. Il y avait représenté une sédition qui eut lieu en 1535. Thierry Barentsen, après avoir reçu de son père les premières leçons, passa en Italie à l'âge de vingt-un ans, et eut l'avantage de se concilier à Venise l'amitié du Titien. Ce grand artiste, charmé de ses connaissances en littérature, de ses talents en musique, et de l'agrément de ses manières, le reçut chez lui avec une affection paternelle. Après sept années de séjour en Italie, Barentsen retourna dans son pays, où il épousa une jeune personne, alliée aux principales maisons d'Amsterdam. On estimait beaucoup une *Chute des Anges rebelles* qu'il avait faite pour la Communauté des arquebusiers de cette ville; mais ce tableau périt dans les guerres de religion. Parmi plusieurs

autres ouvrages de ce peintre, répandus dans les principales villes de Hollande, on cite une *Judith*, que l'on regarde comme son meilleur ouvrage. Barentsen fit aussi un grand nombre de portraits; tous, dit Descamps, ont fourni ces détails, sont dans le goût du Titien. De Piles cite le portrait de même peintre, par Barentsen, qu'il rapporta d'Italie à Amsterdam. Barentsen mourut dans cette ville, en 1599, à l'âge de cinquante-huit ans. D—T.

BARETTI (JOSEPH), littérateur, poète italien du 18^e siècle, naquit à Turin le 22 mars 1716. Dans sa première jeunesse, son père le destinait à l'étude des lois; ne se sentant aucun goût pour entrer dans cette carrière, il partit de Turin, et se rendit à Gualta, auprès d'un oncle qui le plaça en qualité de secrétaire, chez un riche négociant. Ce négociant avait un associé, nommé *Cantoni*, qui était poète. Baretti ne lui connaissait pas ce talent; et lorsqu'il arrivait à Cantoni vouloir lui dicter des lettres de quelque importance, il se fâchait, et répondait qu'il saurait bien les écrire lui-même. Un jour, Cantoni tira de son bureau un volume de poésies manuscrites, et les donna à lire aux jeunes gens du secrétariat, sans dire qu'elles fussent de lui. Baretti les ayant lues son tour en fit de grands éloges. Cantoni, soit par modestie, soit seulement pour s'amuser, soutint qu'elles ne valaient rien du tout. « Elles sont très bonnes, vous dis-je, répondit Baretti; et vous, monsieur, qui n'êtes pas poète, vous ne devriez point juger de ce que vous n'entendez pas. » Quand cette scène eut assez duré, Cantoni fut enfin convaincu. « Excusez-moi, » prit le jeune étourdi; je ne vous prie pas pour un homme d'esprit; vous pourrez désormais, quand il vous plaira, me dicter mes lettres. » Cantoni

les-lors en amitié, et l'engagea r, avec plus d'application, la lout il ne s'était jusqu'alors fait u. Il versifiait également bien genre sérieux et dans le genre ie; mais il avait pour ce der- disposition particulière. Au deux ans, il retourna dans sa t voyagea ensuite à Mantoue, et à Milan; il était à Venise i, et s'y arrêta pendant deux incipalement occupé de tra- vers livres (*sciolti*) les tra- e Corneille, dont on dit qu'il payé par le libraire. Il revint en 1747, et y publia quelques s; il partit pour Londres à la ivier 1751, avec le projet d'y ctueur du théâtre italien. Il y ie école de langue italienne, et ier par la douceur de son ca- : les agréments de son esprit. éte des opinions peu favora- elques célèbres écrivains fran- aitait, dit-on, de rêveries les J.-J. Rousseau, appelait *phi-* me notre philosophie, et pré- u'elle ne pouvait en imposer emmes de chambre; il pour- dit cela sans qu'il y eût rien se à en conclure, sinon qu'un rlesque italien est assez mau- en ces matières, et que, quand at social et *Emile*, quand ie le 18^e. siècle a produit d'é- osophiques, seraient mal ap- ar le Berni lui-même, s'il vi- 'en vaudraient pas moins : on sacz peu en peine de ce que icarron de la philosophie de t. Baretto mourut à Londres le 189. Sa traduction de Pierre fut imprimée à Venise, avec riginal, 1747 et 1748, 4 vol. s poésies plaisantes ou ba- lacevoli) le furent à Turin, -4^e.; ses traductions en vers

libres des deux poèmes d'Ovide, de l'*Art d'aimer* et du *Remède d'a-* mour, ont été insérées dans les tomes XXIX et XXX de la grande collection des poètes latins traduits en vers italiens, imprimée à Milan. On a de lui quelques opuscules critiques, publiés pendant qu'il était encore en Italie. A Londres, il a donné : I. un bon *Dictionnaire anglais et italien*, 2 vol. in-4^e, 1760; II. une *Grammaire italienne et anglaise, anglaise et italienne*, et plusieurs autres ouvrages pour l'étude de deux langues; III. un recueil intitulé : *Pamphlets*, contenant des Dissertations diverses, écrites en langue anglaise, dans l'une desquelles il réfute ce qu'a écrit Voltaire, dans son *Traité de la poésie épique*, sur la poésie et les poètes italiens. Cette Dissertation fut traduite en italien, et imprimée à Turin, par le comte Caroccio de Villars, intime ami de l'auteur. IV. *Projet pour avoir un opéra italien à Londres, dans un goût tout nouveau*. Dans cet écrit, imprimé en anglais et en français, il s'amuse aux dépens de l'opéra que l'on devait jouer au carnaval de 1754, sur le grand théâtre de Londres; il en propose une parodie, qui fut jouée, en effet, sur l'autre théâtre, et qui fit tomber l'opéra. V. *Voyage de Londres à Gènes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France*, 4 vol. in-8^e, 1770, etc., traduit en français par Henri Ricu, 1778, 4 vol. in-12; VI. *les Italiens, ou Mœurs et coutumes d'Italie*, traduit en français par Fréville, 1773, in-12. On joint ce dernier ouvrage aux *Observations sur l'Italie, par deux gentilshommes suédois* (F. GROSLEY). G—É.

BARGAGLI (SCRIPION), noble Siennois, fut un des auteurs italiens les plus distingués qui fleurirent vers la

fin du 16^e. siècle. Il obtint de l'empereur Rodolphe II les titres de chevalier et de comte Palatin, et la permission d'ajouter à ses armes l'aigle à deux têtes. Il fut l'un des membres les plus illustres de l'académie des *Intronati* de Sienne, et de celle qui fut créée à Venise en 1593. On le regarde comme le premier qui ait écrit convenablement sur les devises. Il mourut dans un âge très-avancé, le 27 octobre 1612. On a de lui : I. *Orazione delle lodi delle accademie*, discours prononcé par l'auteur, à Sienne, devant l'académie des *Accesi*, Florence, 1569, in-4^o.; II. *Orazione nella morte di monsig. Alessandro Piccolomini, arcivescovo di Patrasso ed eletto di Siena*, Bologne, 1579, in-4^o.; III. *i Trattamenti, dove da vaghe donne e giovani uomini rappresentati sono onesti e dilettevoli giuochi, narrate novelle, e cantate, alcune amorose canzonette*, Florence, 1581, in-8^o.; Venise, 1587, in-4^o., et ibid., 1591 et 1592; IV. *le Imprese*, Venise, in-4^o.; cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première parut en 1589, et la seconde en 1594; V. *i Rovesci delle medaglie*, Sienne, 1599, in-12; VI. *Jephté*, tragédie latine de Buchanan, traduite en italien, Venise, 1600, in-12; 1601, idem; VI. *il Turamino, ovvero del parlare e dello scrivere sanese*, Sienne, 1602, in-4^o. Cet ouvrage a pour objet de prouver que la langue italienne est plutôt siennoise que toscane, et qu'on ne doit pas l'appeler le *toscan*, mais le *siennois*. Il est en forme de dialogue, et intitulé *Turamino*, du nom de *Virginio Turamini*, qui est un des interlocuteurs. VII. Une tragédie d'*Oreste*, qui était en manuscrit dans la bibliothèque du marquis Capponi, et qui est portée au catalogue de cette bibliothèque, page 435.

On trouve des poèmes de Scipion Baggli dans plusieurs recueils de ce temps. — BARGAOLI (Jérôme) son frère, fut de la même académie des *Intronati*. Il était juriconsult. Après avoir professé le droit civil pendant plusieurs années dans sa patrie, il fut auditeur de rote à Gênes, et retourna ensuite à Sienne, où il exerça avec beaucoup de distinction, la profession d'avocat. Il y mourut en 1580. Il a laissé : I. *Dialogo de' Ginocchi nelle vegghe sanesi si usano fare*, Sienne, 1572, in-4^o.; Venise 1581, in-8^o., et réimprimé plusieurs fois; II. *la Pellegrina*, comédie en prose, qui ne fut représentée et publiée qu'après la mort de l'auteur. Elle fut jouée en 1589, à Florence, aux fêtes du mariage du grand-duc Ferdinand de Médicis, et publiée la même année par Scipion frère de l'auteur, à Sienne in-4^o. et in-12, puis réimpr. plusieurs fois. III. Des poésies lyriques, insérées dans plusieurs recueils. —

BARGÈDÉ, (NICOLAS, ou NICOLAUS) né dans le 16^e. siècle, à Vézelay, petite ville du Nivernais, avocat et ensuite président au présidial d'Auxerre, a composé des poésies qui annoncent une imagination triste et mélancolique. La mort des grands et des rois, le mal de l'homme, ses misères, sont les seuls sujets dont il se soit occupé; On a de lui : I. *Le Moins que Rien, ou l'ainé de la Terre* (c'est-à-dire l'homme), poème en vers de dix syllabes, Paris, Guill. Thibault, 1550, in-8^o. II. *les Odes pénitentes du Moins que Rien*, Paris, Vinc. Sertenas, 1550, in-8^o.; III. *Eplogue sur le trépas de Marie d'Albret, duchesse de Nivernois*, Paris, Est. Groulleau, 1550, in-8^o.; IV. *l'Arrêt des trois Esprits sur le trépas du prince Claude de Lorraine, duc de Guise*, Paris, même, 1550, in-8^o. On ignore

la mort de cet auteur. — Hé-
né son fils, avocat au bail-
uxerre et bailli de Vézelay,
sé un poème en six livres, in-
la *France triomphante*, et
poésies qui n'ont point été
es.

W—s.

LEO. Voy. ANGELIO.

ETON (....), naquit à Uzès,
75. Méconnu, tant qu'il fut
t peu riche, par une famille
ays et de son nom, qui se
it noble, il s'en vit recherché
que son mérite lui eut acquis
t et de la fortune; mais, dé-
ce genre de lustre, il répon-
omme qui, pour l'engager à se
reconnaître pour son parent,
l'ancienneté de son origine :
« Je vous êtes gentilhomme, je
us l'honneur de vous apparte-
Il parvint de bonne heure au
rang des avocats du parlement
. Il dirigeait, par ses conseils,
es des plus grandes et des plus
s familles du royaume, et il
particulièrement de la con-
u due et de la duchesse du
Ces rapports le compromirent
ient, à l'époque de la décou-
la conspiration du prince de
re. On voit, par les *Mémoires*
geau, que Bargeton, soupçon-
ir pris part à cette intrigue, fut
Bastille; mais son innocence
é bientôt reconnue, il recouvra
té, le 16 mai 1719. La répu-
e Bargeton, comme publiciste,
s moins d'éclat que celle qu'il
aite comme jurisconsulte. Le
ur-général des finances, Ma-
forma le dessein, en 1749,
tir les biens du clergé à l'impôt
. Il communiqua son projet à
n. Quoique bien convaincu
dre ecclésiastique n'avait au-
oit réel de se soustraire aux

charges publiques, et de n'accorder
que des dons gratuits, Bargeton, sans
confiance dans le succès de la lutte
qui allait s'engager, parce qu'il con-
naissait la faiblesse et la versatilité de
Louis XV, conseillait ou de commen-
cer par interdire les assemblées du
clergé, ou de ne pas hasarder le com-
bat. Le ministre, qui croyait avoir ins-
piré au monarque la force et le cou-
rage de le soutenir, insista sur l'exé-
cution de son plan, en disant : « J'ai
» la promesse du roi. — Il y man-
» quera, » répondit Bargeton; et l'é-
vénement ne tarda pas à vérifier cette
prédiction. Malgré sa prévoyance,
Bargeton n'hésita pas à céder au de-
sir de Machault et à lui prêter le se-
cours de ses lumières, pour éclairer
l'opinion publique. Il composa, dans
cette intention, les lettres, *Ne repug-
nate vestro bono*, ainsi appelées du
passage de Sénèque qui leur sert d'é-
pigraphie. Ce livre fut regardé, par
tous les bons esprits, comme un ou-
vrage profond, « où l'érudition, le bon
» sens, la philosophie et le talent d'é-
» crire plaident à l'envi, suivant les
» propres expressions de l'auteur, la
» cause de la patrie, de la noblesse,
» des peuples; et, si j'ose le dire,
» ajoutait-il, celle du roi lui-même,
» du droit naturel, des lois divines et
» humaines, des lois fondamentales
» du royaume, des libertés de l'église
» gallicane, et de l'usage constant et
» immémorial de la monarchie. » Le
dessein du contrôleur-général ayant
échoué, le clergé eut le crédit de faire
supprimer les *Lettres* de Bargeton,
par un arrêt du conseil, du 1^{er} juin
1750. M. de Caulet, évêque de Gre-
noble, voyant que cet acte de rigueur,
loin d'avoir ébranlé les principes dé-
veloppés par Bargeton, n'avait servi
qu'à les affermir, entreprit de les at-
taquer dans une réponse en forme

épistolaire, 1751, 3 vol. in-12. Le docteur de Sorbonne, Duranthon, avait déjà essayé de réfuter les maximes de Bargeton, dans sa *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques*, 1750, in-12; mais les armes de l'intérêt et des préjugés, assez maladroitement maniées, furent encore plus impuissantes que celles de l'autorité. Au surplus, Bargeton ne sentit pas ces coups : il était mort à Paris, âgé d'environ soixante-quinze ans, avant même la publication de son livre. La première édition est supposée de Londres, 1750, in-12. Il s'en fit la même année, sous la rubrique d'Amsterdam, une réimpression où se trouve l'arrêt du conseil. V. S.—L.

BARING (DANIEL EVRARD), né en 1690, à Oberg, dans le pays d'Hildesheim, d'un père ecclésiastique, étudia d'abord la théologie et la médecine, puis se livra, par le conseil de ses protecteurs, à l'étude de l'histoire littéraire. Ses connaissances bibliographiques lui valurent, en 1719, la place de sous-bibliothécaire royal à Hanôvre. Baring s'est rendu recommandable par ses travaux sur l'histoire de la diplomatie. Son principal ouvrage est un livre intitulé : *Clavis diplomatica, specimina veterum scripturarum tradens*, Hanôvre, 1737, in-4°. seconde édition, à laquelle est ajoutée une Bibliothèque des auteurs sur la diplomatie, Hanôvre, 1754, 2 vol. in-4°. On a encore de lui un *Essai sur l'Histoire ecclésiastique et littéraire du Hanôvre*, 1748, in-8°. Mort en 1753. G—T.

BARIOL, ou BARJOLS. V. ELIAS DE BARJOLS.

BARISANO (FRANÇOIS-DOMINIQUE), médecin du 17^e. siècle, né à Albe, dans le Montferrat. Il habita Turin, où il fut en grande réputation. Il a prouvé qu'il la méritait, dans son

Tractatus de Theriis Valderian prope Cuneum in Podemontio siti Turin, 1690, in-8°. On a aussi de lui, *Hippocrates medico-moralis a utramque, corporum scilicet et animarum, salutem accomodatus*, Turin, 1682, in-4°. C. et A.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la famille Sardi de Pise, l'un de celles qui avaient conquis sur les Sarrasins et partagé la Sardaigne vers l'an 1050, était, en 1164, seigneur d'Arborea; lorsqu'il fut Frédéric Barberousse de le créer roi de Sardaigne, en lui offrant pour cette île, qui depuis long-temps n'obéissait plus à l'Empire, un tribut de 4000 marcs d'argent. Les Génois appuyèrent sa demande, et lui firent l'avance du tribut; et quand il eut obtenu le diplôme de Frédéric, ils armèrent une flotte pour le conduire à Sardaigne; espérant ainsi soustraire cette île aux Pisans, leurs rivaux; mais ils ne voulurent jamais rendre la liberté au nouveau roi, qu'ils gardaient comme otage des sommes qu'ils leur avaient prêtées; et après l'avoir prisonnier sur toutes les côtes de Sardaigne sans lui permettre de débarquer, lorsqu'ils virent que personne ne prenait les armes en sa faveur, et que Barison lui-même ne songeait qu'à s'échapper de leurs mains pour aller dans ses montagnes se parer de son nouveau titre parmi ses sujets demi-sauvages, ils le ramenèrent à Gênes, où Barison abandonné par ses vassaux, mourut en prison. S. S.—I.

BARISONI (ALBERTIN), noble de Padoue, où il naquit le 7 septembre 1587, y fit ses premières études; il alla ensuite faire sa philosophie à Rome, revint prendre le doctorat à Padoue et obtint, à vingt-trois ans, un canonicat de cette cathédrale. Il le résigna quelques années après pour une a-

Allemagne; mais l'air de ce mi convenant pas, il revint à Il y enseigna publiquement, es matières féodales qu'il possédait, et ensuite les *Pan-* Justinien. Il quitta cette 1636, lorsqu'à la mort de le Padoue, il fut élu, par ce vicaire-général épiscopal. Il en 1647, professeur dans té de Padoue, et y enseigna la nie morale; il fut enfin élu, évêque de Céneda, dans enise, où il mourut en 1667. ir amis plusieurs des gens de plus célèbres de son temps, quels on compte surtout Lau-oria (et non pas *Pignorius*), adre Tassoni, auteur de la *rapita*, auquel il ne fut pas ur corriger et limer son poë-donna une édition, avec des s à tous les chants (*con gli ti del canonico Albertino*), mais sans notes, Paris, -12. Il prononça, en latin, adémie des *Ricovrati*, dont in des principaux membres, de la poésie, qui fut im-adoue, 1619, in-4°. Il prit, om d'*Ermidoro Filalete*, la e son ami Pignoria, contre tenari, dans un écrit inti-*gli antiventagli d'Ermidoro fascio primo*, Venise, 1625, agissait de la patrie du juris-Paul. Portenari et tous les voulaient qu'il fût de Padoue, a soutenait qu'il était romain. voir les détails de cette con-dans les *Notes d'Apostolo r la Bibliothèque italienne mini*, tome II, p. 133. Bari-de plus un Traité, intitulé : *vis antiquorum commen-* qui fut publié, pour la pres-s, par le marquis Poleni,

dans le 1^{er}. vol. de ses *Nova supple-menta antiquit. Roman.*, p. 1077, Venise, 1737, in-fol. L'éditeur nous apprend dans sa préface, p. 15, qu'il tenait le manuscrit de cet ouvrage du marquis Ugolin Barisoni, descendant de l'auteur, lequel en possédait encore plusieurs autres qui n'ont point été imprimés. G—É.

BARJESU. Voy. ELYMAS.

BARKOK, 1^{er}. sulthan des mam-louks circassiens ou borgistes, était un esclave circassien vendu à Ilbo-gha, puissant émyr d'Égypte. Élevé aux premières dignités de l'empire des mamlouks, alors livré à la plus cruelle anarchie, et s'en étant fait déclarer régent, il ne tarda pas à précipiter du trône son pupile Hadjy, pour s'y placer lui-même, le 26 novembre 1582 (19 de ramadan 784 de l'hég.). Cette conduite lui fit de nombreux ennemis parmi les officiers qui avaient les mêmes prétentions que lui; le khalyfe, dont le consentement avait légitimé son usurpation, conspira contre lui; et deux gouverneurs de Syrie, Ilboghha et Mantach levèrent l'étendard de la révolte. Eu vain Barkok jeta le khalyfe en prison, et fit périr plusieurs des émyrs séditiens; en vain il essaya d'arrêter les progrès de l'armée des rebelles. Son crédit et son autorité s'affaiblirent; le peuple, qui ne prévit pour lui que des malheurs, l'abandonna, sa milice déserta, et il tomba au pouvoir de ses ennemis. La plupart des émyrs demandaient sa mort, mais il fut envoyé prisonnier à Krac. Ilboghha tira Hadjy de sa prison, le plaça sur le trône, et régna sous son nom. Mantach, non moins ambitieux, se voyant privé de l'autorité qu'il croyait partager, prit les armes; Ilboghha suivit son exemple, et le Kaire devint un champ de bataille. Les rues se teignirent chaque jour du sang des deux

partis; la populace et la milice s'abandonnèrent aux plus affreux excès; les maisons furent pillées et incendiées, et ces scènes de carnage se terminèrent enfin par la chute d'Ilbogha et l'élévation de son rival. Mantach, maître du pouvoir, ordonna la mort de Barkok; mais ce dernier, instruit de son sort, était parvenu à sortir de sa prison, et s'avançait à la tête d'un parti considérable: la fortune lui fut aussi favorable qu'elle lui avait été contraire. Ses forces et son crédit augmentèrent rapidement, Mantach succomba, et le Kaire ouvrit ses portes à Barkok. Il y fit son entrée, au bruit des acclamations du peuple qui était venu à sa rencontre, et avait étendu des tapis de soie dans les rues où il devait passer. Barkok s'assit de nouveau sur le trône le 28 janvier 1390 (10 séfer 792 de l'hég.), fit reconduire en prison Hadjy, pour qui il eut toujours les plus grands égards, et détruisit ainsi la dynastie des mamlouks Baharites, qui avaient occupé le trône pendant près d'un siècle et demi (*Voy. Aïbek*.) Depuis ce moment, son règne fut heureux, quoique agité. Les troubles de l'état se calmèrent peu à peu, et Tamerlan, qui menaçait de subjuguier l'Égypte, se contenta de lui écrire une lettre menaçante, et s'en retourna, effrayé peut-être des préparatifs et de la bonne contenance de Barkok. Ce prince ayant joué avec excès au mail, fut attaqué d'une fièvre violente, et expira au Kaire, le 20 juin 1399 (15 de chawâl 801 de l'hég.), à l'âge de soixante ans, après en avoir régné environ dix-neuf en deux fois. Sa mort fut suivie d'une affliction générale; car il était également cher au peuple et aux soldats; il avait rétabli l'ordre dans l'état, et quoiqu'il eût aboli un grand nombre d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son trésor, et pour une

pareille somme d'effets précieux, et dans ses écuries 6000 chevaux et 5000 chameaux. Il avait porté le corps de ses mamlouks à 5000 hommes, et anéanti la puissance des vizyrs par l'établissement d'une régence particulière (*diwan mofred*). Il protégea les savants, fit élever au Kaire un superbe collège, où les étudiants recevaient gratuitement tout ce qui leur était nécessaire; il fit construire un pont sur le Jourdain, réparer l'arsenal d'Alexandrie, et défricher les montagnes du Fayoum. Il n'oublia point à sa mort les pauvres, qu'il avait toujours secourus pendant sa vie, et leur légua une somme de 14,000 pièces d'or. Faradj son fils, à qui il avait fait prêter serment de fidélité par tous ses officiers avant de mourir, lui succéda. — *J—z.*

BARKYAROC, 4^e. prince de la dynastie des Seldjoukides de Perse, était l'aîné des fils de Mélik-Chah, qui il succéda en 1092. Élevé sur le trône par le peuple d'Ispahan, il fut chassé par Turkan-Khâtoun, sa belle-mère, qui avait fait reconnaître Mahmoud, son fils, sultan à Bagdad, et s'avançait à la tête d'une nombreuse armée. Barkyaroc ne tarda pas à revenir avec des forces considérables que lui donna le gouverneur de Fars, livra bataille à Turkan-Khâtoun, défit son armée, et lui accorda la paix et la ville d'Ispahan, sous la condition qu'elle partagerait avec lui les trésors de son père Mélik-Chah. L'armée d'Ismaël, frère de ce dernier, éprouva le même sort que celle de la sultane. Après ces victoires, Barkyaroc fut proclamé prince légitime à Bagdad en 1094. Turkan-Khâtoun mourut, et Mahmoud et Barkyaroc vivaient en bonne intelligence, lorsque Tanach, prince de Damas, qui avait soumis la Syrie, le Dyarbakir

ie de l'Irac, vint menacer l'Anan. Barkyaroc marcha à sa tête, avec 1000 hommes seulement osa l'attaquer. Une déroute le punit de cette témérité. En toute hâte à Ispahan, il en les portes fermées, et on ne les fit que pour se saisir de lui et le mettre en prison. Cet attentat était des princes Seldjoukides, par la défunte sulthane. Déjà était donné de lui crever les yeux à la mort de Mahmoud et la liberté et le sceptre. Après l'ordre aux affaires de l'empire, marcha contre Tanach, qui glorieux de profiter de ses pressions, et le défit. Ce rebelle osa l'action. Aussitôt après cette victoire, Barkyaroc s'avança vers le sud, où Arcelan, autre prince seldjoukide, s'était rendu indépendant lorsqu'il y arriva, Arcelan fut être assassiné, et aucun obstacle s'opposa à la réduction de cette province, dont il confia le gouvernement à Sandjar, son frère. De retour à Ispahan, il y trouva un ennemi nouveau et plus redoutable que ceux qu'il avait déjà vaincus. Mouayydid, fils du célèbre Nédham, à qui il avait ôté la dignité de vizir, venait de porter Mohammed à son frère à lui faire la guerre. Barkyaroc s'apprêtait à combattre, mais la sédition élevée dans Ispahan le mit dans le plus grand danger. Djered-el-Mulk, son ministre des finances, avait irrité, par sa conduite sévère, les officiers Seldjoukides habitués aux prodigalités de ses prédécesseurs. Enhardis par le danger que courrait l'état, ils assaillirent l'hôte du ministre, qui se réfugia dans le palais du sulthan; mais les rebelles, pour cet asyle, en enfonçant les portes, en arrachèrent Mod-

der-el-Mulk, et le mirent en pièces. Il s'en fallut peu que Barkyaroc ne devint aussi leur victime; il se sauva à Rey, de là à Baghdad, où il fit rétablir son nom dans la prière, et marcha contre Mohammed. Vaincu par ce frère rebelle, il prit la fuite vers le Khorasan, unit ses troupes à celles du général de cette province, et combattit contre Sandjar, qui le défit une seconde fois. Il se réfugia alors en Khouysstan, où il trouva un ami fidèle dans Ayyas, ancien esclave de Melik-Chah. Cet officier, que la faveur de son prince et son rare mérite avaient élevé aux premières charges de l'empire, embrassa avec ardeur la cause du fils de son bienfaiteur. Il marcha avec lui contre Mohammed qui, cette fois, fut complètement battu. Mouayydid-Eddaulah, ce ministre auteur de la guerre, tomba au pouvoir du vainqueur; et, loin de recevoir le châtiment que méritaient ses crimes, il obtint, par son adresse, la dignité de vizir de Barkyaroc; mais il ne jouit pas long-temps de son bonheur. Barkyaroc ayant entendu un jour ses courtisans blâmer sa conduite, à l'égard de Mouayydid-Eddaulah, et dire qu'il avait craint de le punir, il le fit venir sur-le-champ en sa présence, et lui abattit la tête d'un coup de son cimeterre. « Voyez, dit-il à ses courtisans, si les princes de ma maison savent se faire craindre, et se venger de leurs ennemis. » Cependant Mohammed et Sandjar avaient réuni leur forces, et s'avançaient sur Ispahan. Barkyaroc, dénué d'argent, alla en demander au khalyfe de Baghdad. Arrivé dans cette ville, il y tomba dangereusement malade. La conquête de tous ses états coûta peu à ses deux frères; ils marchèrent, sans perdre de temps, vers Baghdad, dont ils s'emparèrent. Barkyaroc, à leur approche, avait été

transporté à Wacith, où il s'était rétabli; il s'apprêtait à les combattre. Quoique les deux partis fussent également las de la guerre, ils se livrèrent encore deux combats, où la victoire resta à Barkyaroc. Enfin, ces trois frères, après avoir ensanglanté l'empire pendant quatre ans, songèrent sérieusement à la paix : elle fut conclue en 497 de l'hég. (1104). Barkyaroc fut reconnu sulthan du Djebel, de Hamadan, Ispahan, Rey, Baghdad et de leurs dépendances : il lui fut permis de faire battre le tambour dans son palais, aux heures de la prière; Mohammed eut tout le pays, depuis la rivière d'Isfidaz jusqu'au Derbend, le Dyarbekr et la Syrie; Sandjar eut le Khorasan. On convint que ces trois frères n'auraient de relations entre eux que par l'entremise de leur vizyr, et que chacun d'eux ferait faire la prière, en son nom, dans les pays qui lui étaient soumis. Barkyaroc mourut à Béroudjerd, en rebý 1^{re}. 498 (décem. 1104 de J.-C.). On dit qu'il n'avait alors que vingt-cinq ans, dont il en avait régné douze. Les historiens ont fait un éloge complet de ce prince, qui montra dans sa plus tendre jeunesse une prudence rare, une constance et une valeur à toute épreuve; il était libéral, et s'était attiré l'affection de ceux qui l'entouraient, par la douceur de son caractère. Peu de jours avant sa mort, il avait fait prêter aux troupes le serment de fidélité à son fils Melik-Châh (Voy. MOHAMMED, 5^e. prince Seldjoukide). J—N.

BARLAAM, savant moine de S. Basile, qui se rendit célèbre, ou du moins fit beaucoup parler de lui dans la première moitié du 14^e. siècle, était né à Seminara, dans la Calabre ultérieure. Il était très-jeune quand il prit l'habit religieux : il se nommait auparavant *Bernard*, et quitta, en entrant

dans le cloître, ce nom pour celui de *Barlaam*. Il se livra avec une grande ardeur à l'étude, et se distingua bientôt par l'étendue de ses connaissances non seulement dans les sciences naturelles, mais dans les mathématiques, la philosophie et l'astronomie. Le désir de lire dans l'original les livres d'Aristote le fit passer en Orient pour apprendre la langue grecque. Il se rend d'abord en Étolie, et commença à étudier cette langue; mais il y puisa en même temps les erreurs de l'Église grecque. Il alla ensuite à Salonique où les lettres étaient florissantes; il resta quelque temps, se perfectionnant dans la langue et s'endurcissant dans les erreurs. Lorsqu'enfin il fut en état de paraître avec avantage à Constantinople, il s'y transporta, en 1327; ne tarda pas à s'y faire des amis puissants, et parvint jusqu'aux bonnes grâces de l'empereur Andronic-le-Jeune par la protection de Jean Cantacuzène favori de ce monarque. Cantacuzène livré lui-même à l'étude, était alors occupé de former une riche bibliothèque. Barlaam lui fut très-utile pour l'exécution de ce projet; il le logea dans son palais, s'occupa de sa fortune, et obtint pour lui, en 1331 l'abbaye, les uns disent de St.-Savveur, les autres du St.-Esprit. L'abbé livre II, ch. 16 de son ouvrage, *De perpetuo consens. eccles. Occidentis et Orient.*, rapporte des *Lettere di Benoit XII*, qui prouvent que c'est du second de ces deux monastères. Le succès dont Barlaam jouissait l'envie guéillit. Il traitait les Grecs d'ignorants et osa défier à une controverse, sur différentes matières philosophiques le savant Nicéphore Grégoras. Il fut vaincu : la honte qu'il en eut et la haine que lui portaient les Grecs le gagèrent à quitter Constantinople. Il tourna, en 1332, à Salonique; mais

présenta bientôt pour lui, faire bien avec les Grecs. Le XXII ayant envoyé deux à Constantinople pour traiter de la union des deux Églises, les empêchèrent d'entrer en discussion ; Barlaam se déclara hautement pour le schisme, et refusa les légats du pape diaboliquement dans l'ardeur de son échappatoire des traits contre le mont Athos, contre le culte de prier, et leurs opulences du Thabor ; il alla chercher d'imposteurs, de corrompus dogme et de séducteurs. L'un de ces solitaires, qui reprocha à eux d'un grand crime à Palamas, prit leur dispute, fort animée de dureté, dura trois ans. Il y eut, avec ou suspension d'armes. Il vint voyager secrètement Barlaam, pour demander des secours : les Bulgares et les Turks envoient chaque jour leurs compliments en Europe, les Hongrois des côtes de l'Hellespont alla premièrement à la cour du roi Robert ; il vint en France, à la cour de Philipe, et à Avignon, où régnait Benoît XII, bien accueilli mais n'obtenant rien des papes pour l'empereur et les Grecs. Barlaam repassa, en Italie, et y recommença sa dispute contre les solitaires du Thabor ; mais un grand nombre de monastères voisins, et plusieurs du Thabor même, étant orthodoxes, il craignit quelque chose de sinistre, et s'enfuit à l'étranger. Là, se sentant fort, il alla voir le patriarche et devant la doctrine de ces solitaires, il demanda avec instance un syn-

ode pour la condamnation de leurs erreurs. Le patriarche les appela à Constantinople ; ils obéirent, mais se montrèrent disposés à une vigoureuse défense. L'empereur, pressé par les armes des Turks, voulut en vain apaiser ce tumulte théologique. Barlaam, obstiné dans ses attaques, et Palamas non moins obstiné à y répondre, firent tant de bruit, qu'Andronic se vit forcé à convoquer le synode demandé par les deux partis. Il fut ouvert le 11 juin 1341. Le patriarche et l'empereur même y présidèrent. Barlaam parla le premier ; Palamas répondit, et soutint que la lumière du Thabor était la gloire incréée de Dieu ; il parla aussi d'une certaine formule de prière qu'on reprochait aux siens, et qui consistait à laisser tomber sa barbe sur sa poitrine, en tenant les regards baissés. On les accusait de regarder leur nombril, et de croire y voir cette lumière incréée qui était l'objet de la dispute. Il n'est pas démontré qu'ils ne le crussent pas en effet ; les limites sont trop difficiles à poser dans ces matières ; et Dieu n'a sans doute pas dit à la superstition, comme à la mer : *Non procedes amplius*. Quoi qu'il en soit, Barlaam s'apercevant que la victoire penchait du côté de Palamas et de ses solitaires, songea, suivant le conseil de son protecteur Cantacuzène, à faire sa retraite et à se raccommoder avec eux. Il y réussit ; les moines lui pardonnèrent, et le synode fut dissous. Andronic mourut quatre jours après. Alors Barlaam se mit à réclamer hautement contre le synode, et, ne pouvant supporter la honte dont il crut que la décision de cette assemblée l'avait couvert, il repassa en Italie, laissant chez les Grecs une mémoire abhorrée, à cause de sa doctrine sur la lumière du Thabor, et de la distinction qu'il admettait entre les

opérations de Dieu et son essence. Il chercha un asyle auprès du roi Robert, grand protecteur des lettres, dont il reçut le meilleur accueil, et qui le mit avec d'autres savants, entre autres avec le grammairien Paul de Pérouse, à la tête de sa bibliothèque. Ce fut vraisemblablement alors, selon Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. III, pag. 571, qu'il rencontra Pétrarque dans cette cour, et qu'il lui enseigna les éléments de la langue grecque; mais c'est évidemment une erreur. Le synode de Constantinople fut ouvert, comme on l'a vu, le 11 juin 1541. Barlaam n'en partit au plus tôt que vers la fin du même mois, et n'arriva qu'au commencement de juillet à Naples. Pétrarque en était parti dès le commencement d'avril, puisque son triomphe à Rome, où il se rendit en quittant le roi Robert, eut lieu le jour de Pâques, 8 de ce mois. C'était plutôt à Avignon, à la cour de Benoît XII, dans le voyage que Barlaam y fit vers la fin de 1539; et, comme il n'y resta que peu de temps, il faut croire que ses leçons se bornèrent à donner à Pétrarque les premiers éléments, et à lui indiquer une méthode pour avancer seul dans cette étude. Barlaam, revenu en Italie, rétracta les opinions qu'il avait embrassées en Grèce, redevint bon catholique, et écrivit plusieurs ouvrages en faveur de l'Église romaine. Clément VI récompensa son zèle en le nommant, en 1542, à l'évêché de Geraci, dans le royaume de Naples. On ignore l'époque précise de sa mort; mais ce fut sûrement avant le 4 août 1548, puisque Ughelli, dans son *Italia sacra*, tome IX, col. 396, lui donne pour successeur, dans cet évêché, un autre moine de S. Basile, nommé Siméon de Constantinople, et qu'il fixe ce jour pour date de son élection. Comme il écrivit tantôt pour

l'une des deux Églises, tantôt pour l'autre, quelques auteurs ont cru qu'il y avait eu deux Barlaam. Allacci a réfuté cette opinion dans l'ouvrage cité ci-dessus; elle fait trop d'honneur à ce moine et aux gens de sa sorte, qui ne se font aucun scrupule de penser ou d'écrire qu'ils pensent, dans les différentes circonstances de leur vie, ce qui convient le mieux à leurs intérêts. On a imprimé de Barlaam les ouvrages suivants: I. *Contrapunctum Papæ liber*. Le texte grec de ce livre avec une traduction latine, parut d'abord à Oxford, 1592, in-4°; ensuite avec les notes de Claude Saumaise à Hanovre, 1603, in-8°; 1608, idem etc. II. *Αριθμητικῆς, sive Arithmetice algebraicæ libri VI*, avec le texte et la traduction latine, Strasbourg, 1572, in-8°, et avec des *Scholies* de Jean Chamber, Paris, 1606, in-4°. III. *Ethicæ secundum stoicos lib. I*, dans le tom. VI du *Trésor des anciens leçons* de H. Canisius, édit. d'Amsterdam, 1701, et tome IV de l'édition d'Amsterdam, 1701, in-4°. IV. *Orationes*. Ces deux harangues, pour la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine, prononcées à Avignon devant Benoît XII, ont été insérées par Bzovius, dans ses *Annales ecclésiastiques*, ann. 1539, §. XXV. Plusieurs *Lettres de controverses* imprimées dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius; dans la *Bibl. Pontificia*, de Roccaberti; dans les *Annales de Bzovius*, et ailleurs: on trouve aussi son traité, intitulé: *Præbatio per sanctam Scripturam, quod Spiritus sanctus et ex Filio est, quod admodum et ex Patre*. On n'a point imprimé les traités composés

ns lesquels il avait aussi
t le contraire. G—É.
ND, ou BAARLAND. La
ce nom a produit plusieurs
stingués dans l'histoire po-
littéraire de la Hollande.
Baarland, le plus célèbre,
s l'île de Sud-Beveland, en
ès avoir fait ses études à
s la direction du P. Schot,
rain, il enseigna le latin au
Busleiden, depuis 1518 jus-
, alla ensuite en Angleterre,
tour obtint une chaire d'é-
Ses cours furent suivis par
nombre d'élèves, dont plu-
listinguèrent dans la suite.
arlait et écrivait le latin avec
de facilité. Érasme dit de
tait versé dans toutes les
Baarland mourut à Louvain
. Il a écrit un grand nombre
s, sur lesquels on peut con-
P. de La Rue, *Gelehrted*
les *Mémoires* de Nicéron,
naire de Moréri de 1740.
titres de ceux qui traitent
re : *Chronologia brevis ac*
ib orbe condito ad annum
De litteratis urbis Romæ
is. — De ducibus Venetis.
nitibus Hollandicæ. — De
Ultrajectinis. — Chronicon
rabantiæ; trad. en français,
1603; Anvers, Plantin, 1612,
De rebus gestis ducum Bra-
-De urbibus inferioris Ger-
ous ces opuscules, imprimés
endroits et à des époques
s, ont été rassemblés et pu-
n vol. in-8°, par Bernard
Cologne, 1603. — Michel de
D, secrétaire de la ville de
ait bon poète et bon juriscou-
Poésies mêlées ont été pu-
bordrecht, en 1658, in-8°.
LAND (Hubert), né en Zé-

lande, exerça la médecine à Namur,
et écrivit sur cet art : I. *Felitatio me-*
dica, Antverpiæ, 1532, in-8°; II.
Epistola medica de aquarum distil-
latarum facultatibus, Antv., 1536,
in-8°. Il a traduit, du grec, le livre de
Galien, intitulé : *De medicamentis pa-*
ratu facilibus, Wexiæ, 1533. D—G.

BARLÆUS. Voy. BAERLE.

BARLES (Louis), médecin qui
pratiquait son art à Marseille, sur la
fin du 17^e. siècle, est connu par deux
traductions de Degraaf, sur les organes
de la génération, qu'il enrichit des
nouvelles connaissances de van Hoorne
et de Veslingius sur cette matière, et
de plusieurs planches de Warnerdam :
I. *les Nouvelles Découvertes sur les*
organes des femmes servant à la gé-
nération, Lyon, 1674, in-12; II.
les Nouvelles Découvertes sur les or-
ganes des hommes servant à la gé-
nération, Lyon, 1675, in-12. Ils ont
été réunis en une édition, à Lyon,
1680, 4 vol. in-12. C. et A.

BARLESIO, ou BARLEZIO (MA-
RIN), né à Scutari, dans l'Albanie,
vers le milieu du 15^e. siècle. On l'a
confondu quelquefois avec un de ses
compatriotes, également nommé Ma-
rin. Barlesio est plus connu sous le
nom latin *Barletius*, parce que c'est
dans cette langue qu'il a écrit les ou-
vrages suivants : I. *De vitâ et laudi-*
bis Scanderbergii, sive Georgii Ca-
triotæ Epirotarum principis li-
bri XIII, Strasbourg, 1537, in-
fol.; cette édition est la meilleure;
quelques biographes prétendent qu'il
en existe une plus ancienne et plus
rare, Rome, sans date. Cet ouvrage a
été traduit en allemand, en italien, en
portugais, et enfin en français, par
Lavardin, Paris, 1597, in-8°, et en-
core par le P. Duponcet, jésuite, sous
le titre de *Histoire de Scanderberg*,
1709, in-12. II. *De expugnatione*

Scodrensi (le siège de Scutari) à *Turcis*, *libri tres*, Venise, 1504; Bâle, 1556, in-4°. : ces deux ouvrages ont été abrégés par Georges-Barthold Pontanus, Hanau, 1609, in-8°. III. *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578, 3 vol. in-4°. Ayant fixé approximativement, mais sur le témoignage unanime des biographes les plus accrédités, la date de la naissance de Barlesio, nous pensons que l'*Histoire abrégée des papes, jusqu'à Marcel II*, ne peut être de lui; puisque Marcel II étant mort en 1555, Barlesio aurait eu plus de cent ans, lorsqu'il aurait terminé son ouvrage. W—s.

BARLETTA (GABRIEL), prédicateur dominicain du 15^e. siècle, eut alors la plus brillante réputation, qu'on lui a fait expier depuis par le ridicule. Le plus grand nombre des auteurs qui ont parlé de lui veulent qu'il soit né à Barletta, petite place ou château dans le royaume de Naples, et qu'il en ait pris le nom; d'autres affirment que c'était son nom de famille, et que la ville d'Aquino, patrie de S. Thomas, était aussi la sienne. François de la Serre, *Épître dédicatoire des sermons de Barletta*, édition de Paris, 1531; Toppi, *Bibliothèque Napolitaine*; Fontanini, *Bibliothèque Italienne*; Tafuri, *Histoire des Écrivains nés dans le royaume de Naples*, sont de ce dernier avis. Quoi qu'il en soit, Barletta donna, par ses sermons, une si haute opinion de son éloquence, qu'il fit naître ce proverbe souvent cité : *Nescit prædicare, qui nescit Barlettare*. Des écrivains graves se sont égayés à recueillir des traits de cette prétendue éloquence, qu'ils ont livrés à la risée publique. On peut les lire dans l'*Apologie d'Hérodote*, par Henri Étienne, chap. XV, XXIX et XXXI; dans l'article BARLETTA, du *Dictionnaire de Bayle*, mots B;

dans les *Mémoires*

Il est inutile de le
ques auteurs ont p
ont prétendu, les t
teurs malins avaien
les du prédicateur
exprès écrites de tr
fait circuler des o
que c'était dans l'a
avait ajouté tous
proverbes triviaux
ries; ce qu'il y a de
l'Italie n'était pas, a
le même état de barl
que le reste de l'Eu
remplie de savants
état de bien juger
qu'il y en eut par
celle de Barletta,
les sermons qu'on
taient point ceux q
Léandre Alberti, s
dont le témoignag
grand poids, lui de
cription de l'Itali
de savant et éloq
« On a imprimé, a
« mons qu'on lui a
« sont pas en vérité
« grand homme;
« d'un ignorant que
« jeunesse. Pour lei
« il les publia sous
« briel. On y trouve
« qu'il vaudrait m
« jamais été écrites
ce que ces sermon
cule ne l'est peut
autant, et ne l'est
que tant de traits q
des sermons de M
et de plusieurs autr
même siècle. Les l
avancées en Italie,
du peuple ne l'était
vantage, et c'est le
réputation des pré

ns des sermons de
ière a pour titre :
gesimâ ad feriam
a. Item Sermones
is. Item Sermones
salvandorum, de
loreis, et IV pro
ds, Brixix, 1498,
in en ont cité une
e qu'il paraît, sans
le 1497, que cite
ins doute que celle
e seule année d'er-
i une jolie édition,
ie, Rouen, 1515,
1577, en deux
sse, au jugement de
être la meilleure de
plus mauvaise, se-
degli scrittori nati
voli), est celle que
le cardinal Orsini,
ps après, devint

G—É.

JOSEPH), noble si-
et poète du 17.
rapani, le 13 dé-
utra, dès l'âge de
a congrégation de
cours de philoso-
gie scholastique et
uites de Trapani,
levénu prêtre, se
on. Il cultivait aussi
l'exerçait que sur
auxquels il donnait
l'esprit qui régnait
alie, des titres sin-
le, son poème sur
nocents est intitulé :
le coupée dans la
re par les coups de
l'érode (la Voce del
bocca al martirio
stinenza d'Erode),
n-4°. Il y en a plu-
tte espèce. Il a fait

aussi un drame en musique, dont
S. Eustache est le héros, l'*Eustachio*,
dramma melotratico, Trapani,
1692, in-8°. ; un recueil de quatre
sermons pour les vendredis du mois
de mars, sous le titre de *le Sacre*
veglie, terminé par l'oraison funèbre
d'un évêque de Mazzara, Trapani,
1686, in-8°. ; et un recueil plus con-
sidérable de sermons pour tout le
carême, *Prediche quaresimali*,
parte I, Trapani, 1698, in-4°. ;
parte II, ibid., 1707 ou 1708. Il
avait de plus composé des poésies
diverses, *Sonetti*, *Odî e Madrigali*,
et deux volumes de sérénades et de
cantates. On ne croit pas qu'elles aient
été imprimées.

G—É.

BARLOWE (GUILLAUME), savant
évêque anglais du 16.^e siècle, né dans
le comté d'Essex, fut élevé et reçu
moine dans un couvent des Augustins
de St.-David, dans ce même comté,
prit ensuite à Oxford le degré de
docteur en théologie, et fut nommé
prieur d'un chapitre de son ordre. Il
fut, en cette qualité, envoyé en ambas-
sade en Ecosse, en 1535. Lors de
la suppression des monastères par
Henri VIII, non seulement il se sou-
mit de bonne grâce à cette mesure,
mais il engagea plusieurs abbés à en
faire autant; ce qui le mit tellement
en faveur auprès de ce monarque,
qu'il le nomma successivement évêque
de St.-Asaph, de St.-David, et de Bath
et Wells. Il avait montré d'abord beau-
coup de zèle pour la religion protes-
tante; mais il paraît qu'il savait, sui-
vant l'occasion, se relâcher de la
sévérité de ses principes; et l'on a
conservé une de ses lettres, adressée
à Henri VIII, où il se déclare bon
catholique, et reconnaît que tout ce
qu'il a dit et écrit jusqu'alors contre
la messe, le purgatoire, le pape et
le clergé, n'est qu'un tissu d'erreurs

et d'infamies, dont il demande pardon. Il redevint protestant sous le règne du roi protestant Edouard VI, et, pour cette raison, se vit persécuté sous le règne de la reine Marie, qui le déposséda de son évêché, et le fit mettre en prison. Etant parvenu à s'échapper, il passa en Allemagne, où il resta jusqu'à l'avènement d'Élisabeth. De retour dans sa patrie, il fut élevé au siège épiscopal de Chichester, et nommé premier chanoine de Westminster. Il mourut dans son évêché, en 1568, laissant onze enfants, dont cinq filles, mariées toutes cinq à des évêques. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *L'Enterrement de la messe*; II. *Homélies chrétiennes*; III. *Traité de cosmographie*; IV. *Réponses à certaines questions concernant les abus de la messe*, imprimées dans *l'Histoire de la réformation*, de l'évêque Barnet; V. *L'Ascension des moines et religieux, représentée avec des figures*. Il a eu part aussi à un livre intitulé : *la Divine et pieuse Institution d'un chrétien*, vulgairement appelé en Angleterre *le Livre de l'évêque*, imprimé à Londres, en 1557.

S—D.

BARLOWE (GUILLAUME), physicien anglais, fils du précédent, né dans le comté de Pembroke. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il fit différents voyages sur mer, où il acquit de grandes connaissances dans la navigation. En 1573, il entra dans les ordres sacrés, obtint plusieurs bénéfices, et fut, en dernier lieu, archidiacre de Salisbury. Il est le premier auteur qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant, et il a fait sur ce sujet plusieurs découvertes intéressantes, qu'il a publiées dans les ouvrages suivants : I. *L'Aide du navigateur* (the navigator's Supply), Londres, 1597, in-4°; II. *Aver-*

tissement magnétique, ou variations et Expériences concern nature et les propriétés de l'a Londres, 1616, in-4°; III. *Examen des frivoles critiques du docteur Ridley sur l'Avertissement magnétique*, Londres, 1618. Il mourut en 1625. X

BARLOW (THOMAS), théologien anglais, né en 1607 à Langhill le Westmorland, étudia à l'université d'Oxford, où il fut nommé professeur de métaphysique, en 1635. Cette ville se rendit au parlement se déclara pour le parlement, le récompensa par différentes distinctions. Aussitôt après la restauration, se rangea du parti du roi, et le roi et la faveur le suivirent encore. Il fut nommé, en 1660, professeur de logique, en 1661, archidiacre d'Oxford, et en 1675, évêque de Hereford. Après s'être signalé par ses écrits contre la doctrine catholique, avoir contribué à éveiller la nation sur le danger qu'elle courait de la part du prince soumis au pape, lorsque Jacques II fut monté sur le trône, il s'empressa de lui témoigner de sa dévotion et son attachement à sa soumission, jusqu'à ce que, à l'éclat de la révolution, il eût reconnu le prince d'Orange, Guillaume III, pour le souverain légitime. Il ne balançait pas à se ranger dans le parti du prince. Il était regardé comme un très-théologien et un excellent casuiste. Il est difficile de lui faire un grand mérite de ses principes de tolérance, du moins celui de les réparer par ses écrits, en même temps qu'il usait dans sa conduite. On a de lui plusieurs ouvrages en contradiction avec la rigidité de son calvinisme; mais il est généralement regardé avec vénération à remplir ses devoirs de prince. Il mourut à Bugden, en 1691.

ingt-cinq ans. Les principaux nombreux ouvrages sont : I. *De ice en matière de religion*, . l' *Origine des Sinécures*, l. *Principes et doctrine de e Rome sur l'excommuni- la déposition des rois*, français, 1679, in-8°; de conscience, résolu par bliés après sa mort, 1691, l. *Exercitationes aliquot icæ de Deo*, publié à Ox- suite de la *Métaphysique ler*, et réimprimé en 1658, st le recueil de ses leçons dans l'université d'Oxford. ses leçons roule sur la fa- estion : « S'il vaut mieux ne e que de vivre malheureux. » qu'il vaut mieux ne pas exis- vraisemblable que presque hommes qui examineront de l cette question, la résou- même; mais il est certain ue tous les hommes qui sont ux préfèrent encore leur exis- heureuse à la non-existence. i de Barlow des lettres où il : le champion de la doctrine , contre ce qu'on appelait ouvelle philosophie. S—D. OW (FRANÇOIS), peintre an- en 1646, dans la province n, et mort en 1702, étudia ers éléments de son art sous e médiocre de portraits, nom- *pard*. Son goût le porta à les animaux. La correction qu'on remarque dans ses ou- ait regretter qu'il n'ait pas t possédé la science du colo- lui a manqué que cette partie our être mis à côté des plus eintres d'animaux; mais ce : d'autant plus frappant dans qu'il avait choisi, que l'imi- faite y constitue essentielle-

ment la première de toutes les beautés, et presque la seule dont il soit suscep- tible. Ce défaut disparaît dans les gra- vures nombreuses qu'on a faites d'a- près ses ouvrages, où l'on remarque d'ailleurs des figures bien dessinées, bien groupées; et le beau choix des paysages dans lesquels il les a placées prouve également la fertilité de son génie et la pureté de son goût. Holler a beaucoup gravé d'après lui. — Un autre BARLOW, célèbre horloger an- glais, inventa, en 1676, les montres à répétition. V. S. M.

BARMECIDES. V. YAHYA EL- BARMEKY.

BARNABÉ (S.), était né dans l'île de Chypre, d'une famille de la tribu de Lévi. S. Luc lui donne le titre d'*A- pâtre*, parce que, bien qu'il ne fût pas du nombre des douze disciples dont J.-C. avait composé le collège aposto- lique, il eut beaucoup de part à leur mission pour l'établissement du chris- tianisme. Son nom était originairement *José*, ou *Joseph*. Après l'Ascension, les apôtres y substituèrent celui de *Barnabé*, qui, selon S. Luc, signifie, *fil de consolation*, et selon S. Jé- rôme, *fil de prophète*, double qua- lité qui lui convenait parfaitement, soit parce qu'il possédait un rare ta- lent pour consoler les affligés, soit parce qu'il était doué du don de pro- phétie. Il avait été condisciple de S. Paul, sous Gamaliel. Il signala sa conversion par la vente de son patri- moine, qui était considérable, et dont il déposa le prix aux pieds des apô- tres, pour être employé au soulage- ment des pauvres et à l'entretien des fidèles. Lorsque S. Paul eut embrassé la foi, ce fut lui qui le présenta à S. Pierre et à S. Jacques, en se rendant garant de la sincérité de sa conver- sion. L'Écriture l'appelle un homme *bon, plein de foi, rempli du saint*

Esprit. Ayant été envoyé par l'Église de Jérusalem vers celle d'Antioche, pour y accélérer, par ses instructions, les progrès de l'Évangile, il y reçut la mission du ciel pour aller avec S. Paul prêcher la foi aux gentils. Cette mission leur fut confirmée dans le concile de Jérusalem, où ils avaient beaucoup contribué à faire rendre le décret contre les cérémonies légales. Ils parcoururent ensemble l'Asie, la Syrie, la Grèce et plusieurs autres contrées, exerçant partout, avec le plus grand zèle et le plus grand succès, le ministère de l'apostolat. S'étant séparés dans la suite pour donner plus d'extension à ce ministère, Barnabé prit avec lui S. Marc, son cousin, avec lequel il alla en Chypre. Ici se termine ce que l'on sait de plus positif sur cet apôtre; le reste n'est fondé que sur des conjectures. Les Grecs, d'après une relation d'Alexandre, moine de Chypre au 6^e siècle, croient que Barnabé souffrit le martyre à Salamine, après avoir converti une grande partie des habitants de l'île, par ses prédications et ses miracles. D'autres l'envoient prêcher l'Évangile en diverses contrées. L'Église de Milan le reconnaît pour son apôtre, parce que, suivant l'ancienne tradition du pays, c'est de lui qu'elle aurait reçu la première prédication de la foi. Il y a même une église sous son invocation, desservie par les clercs réguliers, qui en ont pris le nom de *Barnabites*. S. Paul parle de S. Barnabé comme vivant en 56; S. Chrysostôme place sa mort en 63: tous les auteurs conviennent qu'il poussa sa carrière jusque dans une extrême vieillesse. Les deux Églises grecque et latine, célèbrent sa fête, le 11 juin. On rapporte qu'en 488, son tombeau fut découvert dans les environs de Salamine, et qu'on trouva sur sa poitrine l'Évangile de S. Matthieu, écrit en hé-

breu de sa propre main. Anthim archevêque de Salamine, profita de cette découverte pour soutenir, contre Pierre-le-Foulon, que son église était de fondation apostolique, devait être indépendante du patriarcat d'Antioche, conformément aux décrets du concile d'Éphèse. Les *Actes* et l'*Évangile* qui portent le nom de S. Barnabé sont des ouvrages supposés et indignes du saint apôtre. L'*Épître* qu'on lui attribue est citée, par S. Clément d'Alexandrie, comme étant de lui. Eusèbe et S. Jérôme la mettent dans la classe des livres apocryphes: c'est dans cette classe qu'on la lisait anciennement dans les églises. Elle était connue avant la fin du second siècle. Le style a le caractère des temps apostoliques; mais jamais l'Église ne l'a admise au rang des livres canoniques. Elle fut adressée aux juifs convertis peu de temps après la destruction du temple de Jérusalem, pour leur prouver l'abolition des cérémonies légales par la prédication de l'Évangile, et les convaincre de la nécessité de l'incarnation. L'auteur y dit que les six jours de la création signifient, dans un sens allégorique, six mille ans, après la révolution desquels arrivera l'embrasement général, idée qui lui est commune avec plusieurs anciens pères. Le texte grec des cinq premiers chapitres est perdu; mais nous l'avons entière d'une très-ancienne version. D. d'Achery fit imprimer, en 1645, in-4°, avec une préface de sa façon, et les notes de D. Ménard (*Voy. ACHERY*). Elle a été insérée dans le *Recueil de Cotelier* et dans les *Varia sacra*, de L. Moyne, et traduite en français par P. Le Gras, de l'Oratoire. T—

BARNARD (SIR JEAN), alderman distingué de la cité de Londres, nquit à Reading, dans le Berkshire en 1685, de parents quakers: sa

marchand de vin, et lui-
ça quelque temps cet état.
ins, Barnard quitta la secte
s et embrassa la religion
la nomination que fit de
s des marchands de vin,
ser des observations à la
ute, sur un bill qui inté-
commerce, mit d'abord
en évidence, et il fut élu,
nombre du parlement, par
égera, dans ce corps, pen-
de quarante ans, de ma-
iter l'affection de ses conci-
lui élevèrent une statue à
oyale. Il prit souvent part
ions, et proposa, entre
ill pour réduire le nombre
les et réprimer la licence
us. En 1732, Georges II
alier; en 1738, il fut nom-
ire de Londres, et ensuite
u premier quartier de la
dans lequel il mérita récl-
itre de *Père de la cité*,
ndes améliorations dans
Barnard se retira de sa
1758, et vécut à Clapham
, août 1766, laissant la
l'un sage et vertueux ma-
d'un bon orateur. — Un
BARNARD, ou BERNARD,
e du 17^e. siècle, né à
is le comté de Lincoln,
vark, en 1683, est au-
ouvrage anglais intitulé :
Tri, contre les ministres de
mœurs, qui ne sont point
tre rétablis dans les bé-
Église, ni par leur pru-
ar leur piété, Londres,
4^e. On a aussi de lui :
istoricus, ou la *Vie de*
rlin, Londres, 1683,
quelques écrits de peu d'im-

B—R 3^e.

ID (NICOLAS), protes-

tant, né dans la petite ville du Crest,
en Dauphiné, dans le 16^e. siècle,
voyagea, pendant une partie de sa vie,
en France, en Allemagne, en Suisse
et en Espagne. Il exerçait la médecine,
et trouvait dans son état des moyens
de vivre dans les différentes villes où
le conduisaient son humeur vaga-
bonde et la crainte des châtements
que lui méritait sa bardiesse à manifes-
ter ses opinions religieuses et politi-
ques. Il s'appliqua long-temps à la
recherche de la pierre philosophale,
et il a publié un grand nombre d'ou-
vrages d'alchimie, dont on trouvera
les titres dans les *Bibliothèques* de
Vauder Linden, Mercklin, Borel,
Lenglet Dufresnoy, etc. ; mais nulle
part d'une manière aussi exacte et
aussi détaillée que dans le diction-
naire de Prosper Marchand, à son
article. Des critiques qui ne connais-
saient les ouvrages de Barnaud que
par les titres, étonnés de leur multi-
tude, ont pensé que Prosper Mar-
chand avait confondu plusieurs au-
teurs du même nom, mais ils n'ont
pas su que tous les ouvrages de Bar-
naud avaient été réunis dans un seul
volume, qui forme le troisième du
Theatrum chymicum, publié par
Zetzner, à Strasbourg, en 1659 ; et
ils conviendront qu'il n'est pas ex-
traordinaire qu'un seul homme ait pu
composer ce volume. Barnaud était
lié avec Socin, et il traduisit un de ses
ouvrages, intitulé : *De l'autorité de la*
Sainte-Écriture, 1592. Après la jour-
née de la St.-Barthélemy, il se réfugia
à Genève, et y fit imprimer, sous le
nom d'Eusèbe Philadelphe, le *Réveil-*
matin des Français et de leurs voi-
sins, 1574, in-8^o. Cet ouvrage, tra-
duit en latin, reparut la même année,
et, comme l'original, sous la fausse
indication d'Édimbourg ; il est en-
tièrement dirigé contre les instigateurs

des massacres qui venaient d'avoir lieu ; mais l'auteur s'était exprimé avec si peu de ménagement sur leur compte , qu'il en fut désapprouvé même par ceux de son parti , qui craignirent les suites de cette levée de bouclier. On raconte qu'un gentilhomme , nommé *Lafin*, ayant rencontré Barnaud, seul dans une des rues de Bâle, lui donna un soufflet, en lui reprochant amèrement le tort que son imprudence faisait aux protestants. La Monnoye croit que Nicolas Barnaud est le véritable auteur d'un ouvrage fort rare et très-ancien, intitulé : *Le Miroir des Français, contenant l'état et maniement des affaires de France, tant de la justice que de la police, mis en dialogue par Nicolas Montand*, 1582, in-8°. Comme La Monnoye ne dit pas les raisons sur lesquelles il fonde son opinion, on ne peut savoir jusqu'à quel degré elle mérite confiance. Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire*, M. Delisle de Sales, dans son ouvrage intitulé : *Malesherbes* ; et enfin M. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, adoptent l'opinion de La Monnoye, sans examen. Le *Miroir des Français* est dédié à Louise de Lorraine, reine de France, épouse de Henri III. Parmi les moyens que l'auteur indique pour la réforme du royaume, on en trouve plusieurs qui ont été récemment mis en usage, tels que la vente des biens du clergé, la déportation des prêtres, leur mariage, la fonte des cloches, le *maximum*, l'établissement d'une milice sédentaire, formée de tous les ordres de citoyens, etc. Le même esprit qui règne dans cet ouvrage paraît en avoir dicté un autre, qui avait paru un an avant celui-ci, intitulé : le *Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles d'in-*

estimable valeur, 1581 ou in-8°, réimprimé à Londres, in-8°. L'auteur est désigné frontispice par les initiales N. qu'on peut rendre par *Nice Crest*. W

BARNAVE (ANTOINE-PIERRE-MARIE), né à Grenoble et dans le sein de la religion protestante, fils d'un procureur, se fit avocat, et fut député, par le tiers état de la province du Dauphiné, aux états généraux de 1789. Il s'y montra, dès les premiers moments, l'un des plus chauds partisans de la révolution. Il avait une imagination ardente, une sensibilité vive, une élocution facile et pénétrante, toutes ces dispositions réunies à une extrême jeunesse, lui firent bientôt acquérir une grande popularité. Il acheva de conquérir les suffrages bruyants de la multitude par l'exagération de ses opinions. Le parti de la cour lui reprocha amèrement cette phrase plus que considérée, qui lui échappa à la séance du 20 septembre, lorsqu'on vint apprendre à la Constituante la fin tragique de Foulon : « Le sang qui coule est si pur, qu'on ne puisse en tirer que quelques gouttes ? » Les jours suivants nous ont conservé les questions qu'il prononça sur les propositions qui divisèrent l'Assemblée constituante, et dans lesquelles il tra une vive opposition à la constitution. Il eut quelquefois à lutter contre un beau lui-même, qui ne partageait pas toujours les opinions des révolutionnaires ; cependant, les choses ne s'en allaient si loin, que les principaux chefs de la révolution songèrent à en faire un cours. Les opinions de Barnave commencèrent à se modérer dans la discussion sur les colonies, où il se montra moins favorable aux gens de couleur que ceux de son parti ne l'étaient.

ce moment, il perdit de sa
et fut même accusé de
par ceux qui, quelques
avant, l'avaient porté en
Le 21 juin 1791, lors de
Louis XVI, il ne contribua
à maintenir le calme dans l'as-
ssemblée M. de la Fayette,
dit d'avoir favorisé l'éva-
nissement de la famille royale, et fut nom-
mé Péthion et Latour-Mau-
r à aller au-devant du roi,
et arrêté à Varennes. L'as-
ssemblée, le tableau de la
royale dégradée, firent une
impression profonde sur son esprit,
et, tout d'un coup, on put remarquer
un changement absolu dans sa con-
science et ses opinions. Il combat-
tit pour l'inviolabilité de
la personne du roi, et il montra, dans
ce discours, avec une éloquence vrai-
ment pathétique, les orages de la
révolution et les malheurs qui ne
cessaient d'éclater sur la France.
Après la dissolution de l'assemblée cons-
tituante, Barnave se retira à Greno-
ble, où il épousa la fille d'un conseil-
leur des aides ; mais il ne
trouva pas de repos auquel
il s'était voué : après la jour-
née du 20 août, on découvrit au châ-
teau de la Malmaison la correspondance
avec quelques membres de
l'assemblée constituante. Barnave,
qui avait compromis, fut em-
mené à Grenoble, où il resta quinze
jours, paraissant oublié ; mais
la convention eut établi le
régime révolutionnaire, on se
souvint de Barnave, qui fut conduit
à Paris et parut devant le tribunal
révolutionnaire, où son éloquence et
sa fermeté ne purent fléchir ses ju-
ges. Condamné à mort, il fut exécuté
à la guillotine, le 29 octobre
1793, à l'âge de trente-deux ans.

Le buste de Barnave est maintenant dans le musée de Grenoble, et sa statue en pied a été placée, par ordre du gouvernement consulaire, dans le grand escalier du palais du Sénat-Conservateur.
M—D.

M—D.

BARNER (JACQUES), médecin-chimiste, né à Elbing, en 1641, professa successivement la médecine et la chimie à Padoue, en 1670, et à Leipzig, et mourut à Elbing, en 1686. Compilateur qui céda entièrement à l'influence de son siècle, Barner apprend mieux qu'aucun écrivain de son temps, ce qu'était alors, avant Stahl, la chimie, toute occupée de la recherche chimérique de la pierre philosophale, et dont aucune doctrine générale ne systématisait les faits; et ce qu'était aussi la médecine, dont cette science chimique avait envahi la théorie et la pratique. A peine quelques faits précieux, et épars çà et là dans ses écrits, y compensent-ils le vide ou la surcharge des raisonnements; c'est ce que prouvent : I. *Prodromus vindiciarum, experimenterum ac dogmatum suorum*, Augustæ Vindelicorum, 1667, in-8°. ; II. *Exercitium chemicum delineatum*, Patav., 1670, in-4°. ; III. *Spiritus vini sine acido*, etc., Lipsiæ, 1675, in-8°. ; IV. *Chimia philosophica cum doctrinâ salium, medicamentis sine igne culinari parabilibus et exercitio chemiæ*, Noriberg., 1689, in-8°. Les chimistes ne pensaient alors qu'à faire de l'or; les médecins, par leur avidité à ne faire dans l'étude de l'économie animale que de fausses applications chimiques, semblaient méconnaître jusqu'au nom de leur science; et cette marche erronée infectait jusqu'aux compilations, que, par une autre erreur de ce temps de ténèbres, on préférerait à l'étude immédiate de la nature. Barner, dans son *Prodromus Sennerti novi*, etc., Au.

gustæ Vindelicorum, 1674, in-4°. , rassemble tous les dogmes que la médecine a vu naître dans son sein, depuis Hippocrate, Galien, jusqu'aux Paracelse, van Helmont, les oracles de son temps, et veut les épurer d'après ses principes anatomico-chimiques.

C. et A.

BARNES ou **BERNERS** (**JULIENNE**), fille de sir James Berners, qui eut la tête tranchée sous le règne de Richard II. Née à Roding, dans la province d'Essex, vers la fin du 14^e. siècle, son savoir et ses vertus la firent nommer prieure d'une communauté religieuse de Sopewell, près de St.-Alban, où elle vivait encore en 1460. Elle joignait à des qualités solides une rare beauté, et un goût pour la chasse et les exercices du corps, qui paraîtrait aujourd'hui peu convenable à une femme, et surtout à une religieuse. Elle a composé sur la fauconnerie, la chasse et le blason, quelques traités qui ont été publiés dans l'enfance de l'art de l'imprimerie, en 1481 ou 1486, à St.-Alban, en un petit vol. in-fol.; réimprimés à Westminster, in-4°, en 1496, et plusieurs fois à Londres, notamment en 1550 et en 1595, in-4°. La dernière édition a pour titre, *l'École du gentilhomme*, ou *le Livre de St.-Alban*. Le traité sur la chasse est écrit en vers rimés. On y trouve des expressions un peu libres, qui ont fait présumer que ce n'est qu'une traduction du français ou du latin.

X—s.

BARNES (**ROBERT**), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII, fut envoyé en Allemagne par ce monarque, en 1535, pour conférer avec les théologiens protestants de Wittemberg, relativement à l'affaire de son divorce. Il parvint à entraîner en partie les opinions de ces théologiens, et prit sur lui de supprimer celles de leurs

conclusions qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. Cette conduite le concilia la faveur de son maître, et le chargea de négocier son mariage avec Anne de Clèves; mais le roi s'étant ensuite repenti de cette union, en conserva un ressentiment profond contre celui qui en avait été l'instrument. En 1540, l'évêque Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de réfuter dans un sermon composé sur le même texte, où il n'épargnait ni les personnalités, ni les invectives les plus triviales, jusqu'à plaisanter sur le nom de *Gardiner*, qui, en anglais signifie *jardinier*. Il lui fut enjoint de se rétracter; il obéit, mais d'une manière si ambiguë que cela ne fit qu'aggraver davantage ses ennemis. Il fut conduit à la tour de Londres, par ordre du roi, et, bientôt après, condamné sans examen, et comme hérétique, à périr dans les flammes. Il subit son supplice le 30 juillet 1540 argumentant, jusqu'au dernier soupir en faveur de sa doctrine. Un grand nombre d'autres personnes partagèrent son sort, les unes comme professant les opinions de Luther les autres comme attachées à la religion catholique. On a de Barnes deux ouvrages : I. un *Traité* contenant sa profession de foi, en dix-neuf thèses, publié d'abord en latin avec une préface de Poméranus, réimprimé en allemand, à Nuremberg, en 1531; II. *Vita Romanorum pontificum*, publié en latin, à Wittemberg en 1536, avec une préface de Luther réimprimé plusieurs fois, notamment à Bâle, in-8°, en 1568, sous ce titre *Vita Romanorum pontificum qui papas vocamus, per Robert. Barnes. S. Theol. doct. Anglum. Londi anno abhinc 28, pro Christi nominis combustum, etc.* : cet ouvrage est

les vies des papes, depuis
jusqu'à Alexandre III, a été
en allemand, à Leyde, en
avec les *Vies des papes*, écrites
ale ou Baleus. S—D.

JES (JOSUÉ), théologien an-
s d'un marchand de Londres,
à cette ville, le 10 janvier 1654.
fait remarquer, dès son en-
ar ses progrès dans l'étude du
par une grande facilité à faire
anglais et latins. Élevé à l'uni-
le Cambridge, où il fut nommé,
, professeur de grec, il s'était
maître par des ouvrages de dif-
ferens, où l'imagination et l'es-
aient plus que le goût et le
t. Sa mémoire était prodigieuse.
Il avait peut-être dans la tête
mots grecs qu'aucun autre
de son temps, et personne
it en cette langue avec autant
é; mais toujours sans goût et
ce. Le docteur Bentley disait
nes savait le grec aussi bien
vetier d'Athènes. Le docteur
été jusqu'à lui disputer cet
. Il était cependant si fier de
aissances en ce genre, que,
lui faisait apercevoir quel-
tes dans ses ouvrages: « Pe-
imands, disait-il, j'ai oublié
e grec que vous n'en saurez
.» Son intolérable vanité lui
a grand nombre d'ennemis,
irre vivacité de son imagina-
trainait à des singularités de
, au milieu desquelles cepen-
ne perdait jamais de vue son
bien ou mal entendu. Ainsi,
aple, persuadé que nos chari-
sont remboursées dès ce
avec usure, il donna un jour
à un pauvre, et il prétendait,
marchés avec la Providence,
jours gagné à ces sortes de
tés. C'était probablement dans

le même esprit qu'il avait soin de dé-
dier toujours ses ouvrages, ou les édi-
tions qu'il faisait des auteurs anciens,
à des personnes du plus haut rang;
c'est avec ce discernement qu'il dédia
son *Anacréon* au duc de Marlborough.
On ne sait s'il faut blâmer son goût ou
louer son jugement dans le choix de
sa femme, riche veuve, appelée mis-
triss *Mason*, âgée d'environ quarante-
cinq ans, qui, dit-on, étant venue
un jour à Cambridge pour le voir, lui
demanda la permission de lui léguer
par son testament une rente de 100 l.
sterl.; Barnes n'y voulut point con-
sentir, à moins qu'elle n'y joignît le
don de sa personne, qui n'était rien
moins qu'agréable. La dame avait le
cœur trop bon pour rien refuser à
« Josué, pour qui le soleil, disait-elle,
» s'était arrêté. » Leur mariage eut
lieu peu de temps après, en 1700.
On peut juger des idées de mistriss
Mason en littérature critique, s'il est
vrai que ce soit pour lui plaire qu'il
ait écrit une longue pièce de vers, ten-
dante à prouver que Salomon est l'au-
teur des ouvrages attribués à Homère.
Josué Barnes mourut le 3 août 1712.
Sa femme lui fit élever à Hemingford,
dans le Huntingdonshire, un monu-
ment avec une inscription singulière,
partie en latin, partie en vers grecs
anacréontiques. On a proposé d'y
substituer ce jeu de mots, que Ménage
avait précédemment appliqué à Mont-
maur :

Joshua Barnes,
Felicis memoriz, judicium expectans.

Ses principaux ouvrages sont : I. *Poèmes et poésies*, en latin et en an-
glais, 1669; l'auteur n'avait que quinze
ans lorsqu'il publia ce recueil; II. *Ge-
rania*, ou *Nouvelle Découverte d'une
petite espèce d'hommes appelés Pyg-
mées*, Londres, 1675; III. *le Miroir
des courtisans*, ou *Paraphrase de*

l'histoire d'Esther, en vers grecs, avec une traduction latine et des scholies ou notes grecques, etc., Londres, 1679, in-8°. ; IV. *Histoire d'Edouard III, roi d'Angleterre et de France, et seigneur d'Irlande*, etc., suivie de *l'Histoire du prince Noir*, Cambridge, 1688, in-fol. (en anglais) : c'est une compilation indigeste, où Barnes, mauvais imitateur des anciens, se perd dans des harangues longues et ennuyeuses qu'il prête à ses héros, et dans des origines imaginaires, telles que celle de l'ordre de la Jarretière, qu'il fait remonter jusqu'aux Phéniciens; V. *Euripidis quæ extant omnia*, etc., Cambridge, 1694, in-folio : cette édition renferme, outre le texte et la traduction latine de Guillaume Canter, revue par Barnes, une *Notice sur Euripide*, une *Dissertation sur la tragédie des anciens Grecs*, trois index et des notes; VI. *Anacreon Teius, poeta lyricus, summâ curâ et diligentia ad fidem etiam vet. manuscr. Vaticanæ emendatus*, Cambridge, 1705 et 1721, in-8°. ; on y trouve une vie d'Anacréon, des prolégomènes, quelques odes de Barnes, en grec et en latin, sous le titre de *Anacreon christianus*, etc.; VII. *Homeri opera*, grec et latin, Cambridge, 1710, 2 vol. in-4°. : c'est une des éditions les plus complètes qui existent de ce poète. Les autres ouvrages de Barnes sont entièrement oubliés, et sa réputation, même comme helléniste, est bien peu de chose aujourd'hui. S—D.

BARNES (JEAN), ou BARNS, bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre, vers la fin du 16^e. siècle, fit une partie de ses études dans l'université d'Oxford; mais la religion anglicane ne lui convenant point, il alla étudier, en théologie, à Salamanque, où il finit par entrer dans l'ordre de St-Benoît. Étant retourné en Angleterre pour

y exercer les fonctions de missionnaire, il fut pris, déporté en Normandie, d'où il fut appelé à Dieulwart, prieur de son ordre en Lorraine, pour y être professeur de théologie. Peu de temps après, il alla remplir le même emploi à Douai, d'où il repassa en Angleterre et se fixa à Oxford. Ennemi de la doctrine des équivoques, il attaqua fortement sur cet article les jésuites Parson et Lessius, dans un ouvrage intitulé *Dissertatio contra æquivocationes* Paris, 1625, in-8°. , qui fut traduit la même année, en français, 1625, in-8°. , et vivement attaqué l'année suivante, par Théophile Raynaud, déguisé sous le nom d'*Emonerius*. Il s'en fortement prononcé contre les prétentions ultramontaines, dans un Traité anglais : *De la suprématie des catholiques*. Les bénédictins de sa nation disséminés dans des missions isolées ne dépendant chacun que des divers supérieurs étrangers et éloignés sous lesquels ils avaient fait profession, se réunirent en congrégation, sous un chef national, avec la permission du pape Barnes, à la tête de ceux qui avaient émis leurs vœux en Espagne, refusa de se réunir, et il publia à ce sujet un ouvrage sous ce titre : *Examen tropheorum congregationis prætenso Anglicanæ ord. S. Benedicti*, Roims, 1621 in-8°. Il y attaquait le bref de Boniface VIII pour l'érection de la nouvelle congrégation, soutenait qu'avant le schisme il n'y avait jamais eu, en Angleterre, d'autre congrégation de bénédictins que celle de Cluni, et que ceux qui, dans leur profession, avaient promis obéissance à un supérieur étranger, pouvaient s'y soustraire. C'est dans cet ouvrage que Clément Boyner, confrère et son compatriote, publia en 1626, à Douai, in-fol., *Apologia benedictinorum in Angliâ*. Toutes ces causes réunies donnèrent

viétude à ses confrères, et il contrainst de se réfugier à Paris, les appréhensions qui l'avaient quitté son pays, l'y suivirent, et ils eurent quelque dérangement, de sorte qu'on fut obligé de leur donner par ordre du roi. Ses fatigues ayant repris leur cours, il se rendit en Flandre, et de là à Rome. L'engagement de son esprit s'y de nouveau manifesté, il fut mis dans une maison de fous, où il resta pendant vingt ans : il y était encore en 1661, tel est le récit que fait de cette époque, Dodd, auteur d'une *Histoire estimée de l'Eglise catholique romaine*, Bruxelles, 3 vol. in-fol., Le *Mercure* de 1626 et de 1627 raconte la chose un peu différemment. On y lit que Barnes fut arrêté le 5 décembre 1626, comme il avait écrit à la réfutation de Reyner, sur un cheval, livré à deux de ses frères, conduit par la maréchaussée, et enfermé au château de Bruxelles, à deux lieues de Bruxelles, resta jusqu'au 11 mai 1628, lorsque du pape le fit transférer sous l'escorte de six cavaliers. Goujet ajoute, dans la dernière édition de Moréri, qu'il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il mourut trente ans de prison. Barnes avait beaucoup d'érudition, et en avait d'amour-propre. Sa tête n'était pas assez forte pour résister aux idées qui lui causèrent ses sentiments, la manière vive dont il les rendait en grande partie la cause de ses maux. Outre les trois ouvrages qu'il a parlés, il avait encore traduit l'espagnol, le *Combat spirituel* de Juan de Mariana, et composé un livre : *Catholico-Romanus pacifimus*, lequel il attaque plusieurs doctrines du Saint-Siège. L'ouvrage était resté manuscrit entre les

maines des protestants d'Oxford, qui le firent imprimer dans cette ville, en 1680, in-4°. L'auteur s'y proposait d'engager le pape à recevoir les anglicans à sa communion, sans aucune dépendance de son siège, jusqu'à ce qu'un concile libre et universel eût terminé le différend qui existe entre les deux Eglises. T—D.

BARNEVELDT (JEAN D'OLDEN), grand-pensionnaire de Hollande, joignait à une profonde pénétration une grande simplicité de mœurs. Né vers 1549, il fit éclater de bonne heure un zèle ardent pour la cause de l'indépendance des Provinces-Unies qui venaient de secouer le joug de l'Espagne. Nommé avocat-général de la province de Hollande, Barneveldt se signala bientôt comme savant magistrat et habile négociateur. En 1587, il s'opposa avec succès aux injustices et aux plans ambitieux de Leicester, général des troupes anglaises, et favori d'Elisabeth, que les Hollandais avaient nommé capitaine-général. Envoyé ensuite en ambassade auprès de Henri IV, roi de France, il détourna, en 1598, ce monarque de faire la paix avec les Espagnols ; enfin, ce fut lui qui déterminait le cabinet de Londres à restituer aux Provinces-Unies les places de la Brille, de Flessingue et de Remekens. Trente années de services et de travaux importants avaient acquis à Barneveldt un grand crédit dans sa république naissante ; il l'avait sauvée de l'ambition de Leicester, et il observait d'un œil attentif les desseins secrets de Maurice de Nassau, que ses concitoyens venaient d'élever à la dignité de stathouder, ou de capitaine-général. Prévenu contre Maurice, qui l'avait fait sonder, il se défia des talents et des vues de ce prince, et devint par-là même le chef du parti républicain, qui voulait que le pouvoir fût partagé

et amovible, et que la part de la législature fût plus grande que celle du stathouder. Cependant, les Provinces-Unies, après avoir défendu leur indépendance contre les forces espagnoles, étaient à la veille de recueillir le fruit de leur persévérance et de leur courage. L'Espagne, épuisée, sans espoir de recouvrer ces provinces, venait d'ouvrir des négociations pacifiques, par l'entremise de l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas. Barneveldt y fut envoyé, et déploya, dans cette négociation délicate, les talents d'un homme d'état et la fermeté d'un républicain intègre; il déclara d'abord à l'ambassadeur du roi d'Espagne, que les États n'entreraient en conférence que lorsque leur souveraineté serait reconnue. Ce principe admis, Barneveldt s'engageait à souscrire à la trêve que proposait le roi catholique; mais il lui restait encore à vaincre les obstacles que lui opposait Maurice de Nassau, qui, préférant la guerre par intérêt personnel, entravait les négociations, et ne voyait dans Barneveldt qu'un ennemi de sa maison et de sa personne. Il fomenta secrètement la haine du peuple contre ce puissant adversaire. Chaque jour voyait éclore des écrits satiriques et des libelles. On crut même, en 1608, intimider Barneveldt, par des lettres anonymes, qui contenaient des menaces d'attenter à sa vie. Le pensionnaire mit ces lettres sous les yeux des états, et, après un réquisitoire aussi noble qu'énergique, il résigna sa charge, et quitta l'assemblée. Il fut suivi aussitôt par les députés, qui le conjurèrent de ne pas abandonner l'état dans une conjoncture si difficile. Barneveldt, cédant aux instances des députés, reprit ses fonctions, poursuivit avec chaleur les négociations, et conclut, en 1609, une trêve de douze ans avec l'Espagne,

qui reconstruisit l'indépendance de la Hollande. Le crédit que donna au pensionnaire l'accomplissement de la trêve, malgré les efforts de la maison de Nassau, le mit en mesure de balancer et même de circonscire le pouvoir militaire. Ce fut ainsi qu'il empêcha ses concitoyens de prendre part aux troubles de la Bohême, dont Maurice voulait profiter pour élever encore sa fortune. Les deux partis se surveillaient attentivement, entretenant dans l'état une rivalité funeste, lorsque des querelles théologiques vinrent encore ajouter à la fureur des factions. Des sectes opposées et rivales venaient prendre naissance dans l'université de Leyde: l'une, dont Jacques Arminius était le chef, tendait à mitiger les principes durs et sévères de Calvin, sur la prédestination et la grâce; l'autre avait pour fondateur François Gomarre, qui soutenait les dogmes de Calvin dans toute leur rigidité. Bientôt toute la Hollande fut partagée par ces opinions: on fut Arminien ou Gomariste, beaucoup plus par intérêt que par persuasion. Barneveldt et ses amis se déclarèrent pour Arminius; les arminiens ou *remonstrans* ne réclamaient que le principe de la tolérance universelle. Si étaient moins nombreux que les gomaristes ou *contre-remonstrans*, ils se montraient cependant redoutables par l'influence et la capacité de leurs chefs. Non seulement Barneveldt, mais Vossius, Grotius, Ledenberg, Hogenbergs, et presque tous les savants et les magistrats suivaient les opinions d'Arminius. Il suffisait que Barneveldt épousât un parti, pour que l'autre se déclarât en faveur du parti contraire. Dès-lors, des questions purement spéculatives devinrent une affaire d'état; la guerre civile sembla inévitable. Barneveldt, craignant la ruine de la liberté, voulait opposer

aux factieux ; il proposa un projet ecclésiastique , qui fut rejeté par les états , espérant des disputes théologiques céder à la puissance des lois , et se conformer fortement pour une tolérance à l'égard des points en question ; mais ce sage parti , d'abord , fut repoussé ensuite par les secrets de la faction de laquelle il contrariait les vues. L'usage en usage pour affaiblir Barneveldt. Les arminiens irrités par leurs adversaires et les amis secrets de l'Estuaire Barneveldt par d'intrigues , qu'il tenta vainement d'arrêter ; il fut insulté dans les mêmes des états , et par le roi Maurice était l'idole. La session-générale fut le seul événement Barneveldt pour la constitution des dangers qui avaient ; mais son puissant pouvoir le privilège des villes , les magistrats voués à la cause de la loi. N'espérant plus arrêter , le grand-pensionnaire qui lui était réservé , et parvenu à résigner ses fonctions dérober à l'acharnement des ennemis ; mais ses devoirs et ceux de ses amis l'emportèrent et se dévoua. Maurice , descendant , demanda un synode , sous prétexte de mettre fin aux dissensions dogmatiques , d'après l'impulsion de la loi , se déclarèrent contre la faction , dont on prévoyait les dangers et leva des troupes , sans l'assentiment de Maurice , pour maintenir l'ordre dans les villes que les troubles troublaient par leurs atteintes , portée au stathouder , ne fit rien pour l'usage de sa popularité et

de sa puissance. Il fit diriger contre Barneveldt des libelles encore plus amers que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors. Pour les réfuter , le grand-pensionnaire publia ce mémoire célèbre où étaient dévoilées toutes les trames de ses adversaires , et où il signalait aux Provinces-Unies la faction de Nassau , comme voulant anéantir la liberté : la profondeur , la sagesse et le dévouement de Barneveldt étaient très-remarquables dans cet écrit ; on le censura néanmoins avec toutes les marques de la haine la plus aveugle. Maurice fit tenir , en 1618 , le synode de Dordrecht , composé des députés de presque toutes les églises calvinistes de l'Europe : ce fut le signal des vengeances. Le synode condamna les *arminiens* avec autant de rigueur et d'injustice , que s'ils n'avaient pas été de la même communion. Maurice , excité à des mesures encore plus violentes , fit arrêter Barneveldt avec les autres chefs du parti *arminien* , sans aucun égard pour les représentations motivées des états , qui avaient pris ce respectable vieillard sous leur protection. Il fut emprisonné avec ses amis dans la tour de Loevenstein , d'où le parti , dont il était le chef , a depuis tiré son nom. Barneveldt fut jugé par vingt-six commissaires vendus à Maurice. On lui imputa des crimes imaginaires ; on l'accusa d'avoir trahi la patrie qui lui devait son existence politique. En vain la princesse douairière d'Orange , et l'ambassadeur de France du Maurier , élevèrent leurs voix en faveur de Barneveldt ; en vain son épouse et ses enfants le réclamèrent à haute voix , il fut condamné à périr sur l'échafaud , à l'âge de soixante-douze ans ; et il subit son jugement le 13 mai 1617 , devant un peuple immense , avec la même fermeté qu'il avait déployée dans toutes les circonstances de sa

vie. Sa mémoire est encore aujourd'hui en grande vénération dans les Provinces-Unies. Une médaille a été frappée en son honneur, et sa mort a laissé une tache ineffaçable sur la maison d'Orange. Le poète Vondel, son ami, a donné, sous le titre allégorique de *Palamède*, une tragédie, où il voue cet événement à l'exécration de la postérité; la mort de Barneveldt a également fourni un sujet de tragédie à Lemière. La lettre touchante qu'il écrivit à sa femme avant d'aller au supplice, est un monument de tendresse et de grandeur d'âme : elle a été recueillie dans le *Præstantium virorum epistolæ*. — Ses deux fils (RENÉ et GUILLAUME) occupaient tous deux, dans la république, un emploi dont ils furent privés, lorsque leur père fut décapité. L'aîné, nommé *Guillaume*, seigneur de Stautembourg, conçut le projet de venger à la fois la mort de son père, et l'injustice dont il venait d'être lui-même la victime. Il communiqua à son frère René, seigneur de Groenvald, son dessein d'assassiner le prince d'Orange, et l'exhorta, d'une manière pressante, à se joindre à lui pour délivrer sa patrie du joug d'un tyran. René reçut cette confidence avec une sorte d'horreur, et employa les raisonnements les plus solides pour détourner son frère de l'exécution de cet attentat; mais ses représentations furent sans effet. Guillaume était obstiné, implacable, et il était résolu de se venger ou de périr; il engagea dans ce complot un grand nombre d'arméniens, ou *remontrans*, dont la mort de Barneveldt avait consommé l'oppression, et qui, tous également animés d'avis de délivrer leur patrie de la servitude. On résolut d'assassiner le prince dans le chemin de Riswyck à la Haye. Les conjurés avaient déjà choisi

le lieu et le jour de l'exécution, lorsque deux des complices, tourmentés par la crainte et les remords, découvrirent la conspiration. Guillaume prit la fuite, et se sauva à Anvers, où mourut peu de temps après. René fut arrêté, mis en prison, et condamné à mort, comme complice, parce qu'il n'avait pas découvert le projet criminel de son frère. Sa mère demanda grâce à Maurice, qui lui répondit qu'elle faisait pour son fils une démarche qu'elle avait refusé de faire pour son mari : « Je n'ai pas demandé » grâce pour mon mari, répondit-elle » parce qu'il était innocent; mais » la demande pour mon fils, parce » qu'il est coupable. » Maurice fut inflexible, et le malheureux René eut la tête tranchée en 1623. B—r.

BARNSTORF (BARNARD), s'occupé de l'histoire naturelle, et a publié, au commencement du 18^e siècle, un ouvrage intitulé : *Programmæ resuscitatione plantarum*, Rostock 1703. Il traite de la *palingénésie* ou de la manière dont les cendres et les molécules d'une plante, après destruction et sa décomposition par feu, mises dans certains fluides, rapprochent, se combinent, s'arrangent spontanément d'après des lois particulières, et forment l'esquisse d'un corps qui représente la plante dont elles proviennent. Ce phénomène méritait l'attention; aussi plusieurs savants des différentes contrées de l'Europe, mais surtout de l'Allemagne s'en sont-ils occupés, et le plus grand nombre de leurs observations se trouve consigné dans les premiers volumes des *Actes et mélanges de l'Académie des Curieux de la nature*; mais quoique ces faits aient été rapportés par des auteurs graves, et qui paraissent dignes de confiance, les physiciens s'accordent maintenant

guer parmi les fables. Bonnet depuis le titre de *Palingénén* de ses ouvrages; mais il n'a nun que le titre avec cette mer-e opération. D—P—s.
 IO (BALTHAZAR), né à Va-en 1600, fut en sa jeunesse re de d'Urfé, qui mourut après hevé la quatrième partie d'*As-laro* la fit imprimer, et com-cinquième sur ses mémoires, 1647, 5 vol. in-8°. Arrivé à il eut grand accès chez la du-le Chevreuse; aussi le cardinal elieu eut-il beaucoup de peine ntr à ce qu'il fût de l'académie se qu'on formait alors. Baro fut tilhomme de M^{lle}. de Mout-. Sur la fin de sa vie, il obtint urges de procureur du roi au al de Valence, et de trésorier nce à Montpellier. Il mourut o. On a encore de lui plusieurs es: I. *Célinde*, poème héroï-comique, en cinq actes et en 1629, in-8°. Dans le troisième cette pièce, on donne une tra-le *Judith*, en trois cents vers. *rhénie*, 1642, in-8°. C'est le faible des ouvrages de l'auteur. *lorise*, pastorale, 1632, in-4°; *Zarimonde*, tragédie, 1643, ; V et VI. *le Prince fugitif*, et *stache, martyr*, poèmes drama- 1649, in-4°; VII, VIII et IX. *ta*, ou *les Charmes de la beau-Amante vindicative*, poèmes tiques; et *Rosemonde*, tragé- 1651, in-4°; X. *Ode sur la mort xrechal de Schömberg*, dans neils de l'académie; XI. *Contre ur d'un libelle, ode pour M. le al de Richelieu*, 1637, in-4°.
 A. B—T.

ROCCI. Voy. BAROZZI.

ROCCI (ou Fiori FEDERICO uo), dit *le Baroque*. L'un des

ancêtres du Baroque, sculpteur mila-nais, fut appelé, avec beaucoup d'au-tres artistes, à la cour de Frédéric Feltrio, duc d'Urbino; il s'établit dans cette ville, s'y maria, et devint le chef d'une famille qui compte plusieurs hommes habiles dans la sculpture, la ciselure, l'horlogerie et les sciences mathématiques. L'un d'eux exerça avec distinction la profession d'hor-logger, et exécuta pour le pape Pie V une pendule qui marquait la révolu-tion des temps, et tout le système pla-nétaire, ce qu'on regarda pour lors comme une merveille. Frédéric Ba-rocci naquit à Urbino, en 1528. Son oncle, Barthélemi Genga, architecte du duc Guidobaldo, reconnu de bonne heure ses dispositions pour les arts du dessin, et le recommanda à Ba-tista Veneziano, qui était venu à Urbino pour peindre la voûte de la chapelle de l'archevêché. Au départ de cet artiste, Frédéric alla à Pesaro, où habitait le Genga, qui lui apprit la géométrie, l'architecture, la perspec-tive, et lui procura la facilité d'étu-dier, dans la galerie ducale, les pein-tures du Titien et des autres grands maîtres. A vingt ans, l'enthousiasme du Baroque pour les ouvrages de Ra-phaël, son compatriote, le conduisit à Rome, où il rencontra un de ses parents, qui était intendant du car-dinal Jules de la Rovere. Il présenta le jeune artiste à son maître, qui lui accorda sa protection. Il étudia aussitôt avec assiduité les fresques du Va-tican; mais il était si simple et si ti-mide, que les autres élèves ne pre-naient pas garde à lui. Jean d'Udine ayant par hasard jeté les yeux sur les études du modeste Frédéric, et apprenant qu'il était d'Urbino, patrie de son propre maître, il l'embrassa avec une vive affection, l'encouragea et lui pré-dit qu'un jour il serait honneur à son

pays. Michel-Ange, à qui on montra ces mêmes dessins, confirma la prédiction. En effet, les premiers ouvrages que le Baroque exécuta à son retour de Rome sont d'une grande manière, d'un beau dessin, et dans le style de Raphaël; mais n'étant plus soutenu par la vue des chefs-d'œuvre de ce grand maître, il se laissa aller à la pente naturelle de son caractère doux et timide. Il quitta le sublime pour le gracieux; séduit par le coloris du Corrège, il se livra en entier à cette nouvelle étude, adopta le style et la couleur de ce maître, dont il devint l'imitateur. Ayant été rappelé à Rome, en 1560, par le pape Pie IV, il exécuta, avec son ami Frédéric Zuccheri, plusieurs grands ouvrages de peinture au palais du Belvédère. Les succès du Baroque excitèrent la jalousie de quelques autres artistes, et il fut empoisonné dans un repas où ils l'avaient invité. Le cardinal de la Rovère, son protecteur, le fit aussitôt transporter dans son palais; on lui prodigua tous les secours de la médecine; mais, s'ils lui conservèrent la vie, ils furent insuffisants pour lui rendre la santé. Le poison continua ses ravages, et tourmenta toujours le malheureux artiste, qui, revenu dans sa patrie, resta plusieurs années sans pouvoir travailler. Cependant, soit pour faire diversion aux cruelles souffrances qu'il éprouvait, soit qu'il s'y habituât, il se remit à peindre dans les courts instants de relâche que lui laissait son mal; il vécut même encore cinquante-deux ans, et produisit un grand nombre d'ouvrages où l'on ne retrouve aucune trace de gêne et de contrainte, et qui se font remarquer au contraire par des idées gracieuses, spirituelles et même riantes. Cet artiste laborieux travailla jusqu'à son dernier moment; et il achevait un tableau, lorsqu'il fut

frappé d'apoplexie, en 1612, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré, avec pompe, dans l'église de St François, à Urbino, où était le tombeau de ses ancêtres. Le Baroque jouit d'une existence très-honorable; il est respecté des grands, aimé de son prince, qui lui avait donné un logement dans son propre palais. Plusieurs autres souverains lui avaient fait d'offres avantageuses pour l'attirer de leurs états; mais ses infirmités lui avaient de prétexte pour ne point quitter sa patrie. Ses nombreux ouvrages dont il fixait lui-même le prix, lui procurèrent une grande fortune, et il faisait un digne emploi. Presque tous ses tableaux offrirent des sujets pieux. Il a fait quelques portraits, et gravé un petit nombre d'eau-fortes, estimées des connaisseurs. On voit de ses peintures à Rome, à Gênes, à Pérouse, à Urbino, à Sinigaglia, etc. Ce fut au milieu de douleurs, qu'il exécuta, pour la cathédrale de Pérouse, sa célèbre *Déposition de croix*, qu'on voit aujourd'hui au Musée Napoléon. Il peignit aussi pour l'église de St-François, à Urbino, un tableau qu'il fit sept ans à finir, et qu'on connaît sous le nom du *Padre Don*. Ce tableau, selon Lanzi, est un chef-d'œuvre de perspective aérienne, de couleur et d'harmonie; il termina avec le plus grand soin, mit son nom, et le grava lui-même l'eau forte, en 1581. On cite aussi sa *Annonciation*, de Lorette; le *Martyre de S. Vital*, à Ravenne; quelques tableaux de chevaux qu'on voit à la galerie de Florence, à Milan, à Rome, à Vicence, etc. L'*Extase de St. Micheline sur le Calvaire* est regardée, par Simon Cantarini, comme le chef-d'œuvre du Baroque. Ce tableau, qui est exposé au Musée de Paris, donnerait une bien pauvre idée du jugement de Cantarini et du talent

teur, si ses autres ouvrages ne l'étaient en sa faveur. Au reste, le baron ne chercha, comme nous l'avons vu, ni la manière du Corrège, dans ses compositions de têtes, dans le faire des draperies, dans le vague des contours, et le raccourci des figures ; mais il imita seulement son dessin est moins son clair obscur moins parfait ; leurs couleurs imitent dans leur choix celle harmonie (*la bella iride*) du Corrège ; mais elles ne sont pas si rigoureuses, et manquent de finesse et de vérité. En abandonnant le dessin de ses premières études et les leçons de Raphaël, le Baroque s'égarait ; ses compositions eurent encore de la force, de la grâce et de l'expression ; mais, voulant imiter le style du Corrège, il l'exagéra et tomba dans le baroque. L'emploi abusif du cinabre et du vermillon donna à ses chairs un ton rouge rosé qui s'éloigne de la nature. Son dessin est peu correct ; l'exécution de ses têtes par fois très-vive, souvent exagérée et grimacière. Le baron fut long-temps admiré ; ses portraits mêmes étaient si brillants, qu'ils surpassaient le vulgaire ; mais aussi ils contribuèrent à la décadence de l'art français, en multipliant le peuple des copistes. Le meilleur des élèves du baron est François Vanni, de Venise.

C—N.

BARON (MICHEL BOYRON, dit), Paris, en 1653, d'un marquis d'Issoudun, comme lui nommé baron, et comme lui comédien, fut l'ami de Molière qu'il suivit dans sa double carrière d'acteur et de marquis. Autant il lui fut supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Né avec tous les dons de la nature, il les perfectionna par l'art. Figure imposante, voix sonore, geste naturel et intelligence su-

périeure, il réunissait tout. Racine, après avoir donné aux autres acteurs les instructions les plus détaillées sur leurs rôles, lui disait : « Pour vous, monsieur M. Baron, je vous livre à vous-même ; votre cœur vous en apprendra plus que mes leçons. » Un de ses principes en fait d'action était que les bras, dans le geste ordinaire, ne devaient point s'élever au-dessus de l'œil ; « mais, ajoutait-il, si la passion s'élève au-dessus de la tête, laissez-la faire ; la passion en sait plus que les règles. » Il fut appelé le Roscius de son siècle, et mérita cette inscription que J.-B. Rousseau fit pour son portrait :

De vrai, du pathétique il a été le ton.
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Il estimait peu sa profession ; mais il faisait un cas extrême de son art, et surtout de lui-même. « Tous les cent ans, disait-il, on peut voir un César ; mais il en faut dix mille pour produire un Baron. » Il affectait avec les grands un ton d'égalité familière qui ne lui réussissait pas toujours bien. Un jour, son cocher et son laquais ayant été battus par celui du marquis de Biron, il porta sa plainte au marquis, et lui dit : « Vos gens ont maltraité les miens ; je vous en demande justice. Il répéta tant de fois *vos gens et les miens*, que le marquis, impatienté du parallèle, lui dit : « Mon pauvre Baron, que le diable veuille que je te dise ? » Pourquoi as-tu des gens ? » Il avait aussi la manie de passer pour homme à bonnes fortunes, et l'on croit qu'il a voulu se peindre dans la pièce qui porte ce titre. Les bontés de beaucoup de grandes dames pouvaient autoriser en lui ce genre de fatuité. Une fois, il s'avisa d'aller pendant le jour, comme compagnie, chez l'un

d'elles, qui était dans l'habitude de le recevoir la nuit. « M. Baron, lui dit-elle froidement, que venez-vous chercher ici? — Mon bonnet de nuit, répondit-il tout haut. » En 1691, il quitta le théâtre. Il y remonta en 1720, au bout de vingt-neuf ans, en ayant lui-même soixante-huit. Il y eut encore d'étonnants succès; mais quelquefois aussi on lui fit sentir la décadence de ses moyens. « Ingrat, » parterre! s'écriait-il alors, si tu as du goût, c'est moi qui te l'ai donné, » et tu le tournes contre moi! » Une fois, on lui cria : « Plus haut. — Et vous, plus bas, répliqua-t-il. » Il fut obligé de faire des excès au public, et commença ainsi : « MM., je n'ai jamais senti avec plus d'amertume qu'en ce moment la bassesse de mon état.... » On voulut bien se contenter de cette orgueilleuse humiliation, et les applaudissements l'empêchèrent de continuer. Il mourut le 22 décembre 1729, âgé de soixante-dix-sept ans. Son théâtre, en 3 vol. in-12, Paris, 1759, contient sept comédies, le *Coquet trompé*, les *Engagemens*, la *Coquette*, l'*Homme à bonnes fortunes*, l'*Andrienne*, le *Jaloux* et l'*École des Pères*; la meilleure, l'*Homme à bonnes fortunes*, est restée au théâtre. Déjà de son temps on attribuait au P. Larue, jésuite, son *Andrienne* et son *École des Pères*, imitées de Térence. Dans la préface de la première, il réclame contre l'injustice, et rappelle assez à propos que Térence lui-même était accusé de ne faire que prêter son nom aux ouvrages des autres. Il n'est nullement impossible qu'il ait traduit lui-même l'*Andrienne* et les *Adelphes* : il n'était point étranger aux lettres latines. Duclos, qui l'a connu, dit qu'il avait dans son cabinet la collection entière des *Ad usum* et

des *Variorum*. De plus, il a imité vers une satire et dix odes d'Irace. Son père était mort en 1655, suites d'une légère blessure qu'il s'était faite au pied, dans le rôle de Diègue, en repoussant, avec le mouvement d'indignation que la situation exige, son épée qui n'a pu le venger du comte. Le mal ayant été négligé, il devint nécessaire de lui couper la jambe. Il n'y voulut jamais consentir. « Il ferait beau voir, disait-il, » roi de théâtre avec une jambe » bois ! » Sa femme, mère de Baron comédienne aussi, était si belle qu'elle allait voir la reine-mère sa toilette, cette princesse faisait fuir toutes ses dames en leur criant : « Voilà la Baron. » Elle mourut d'une révolution subite en apprenant qu'un de ses amants venait de lui voler tout son argent et tous ses meubles sans prix.

A—C—B

BARON (BONAVENTURE), moine irlandais du 17^e. siècle, naquit à Clonmell, dans le comté de Tipperary; son véritable nom était *Fitz Gerald*, il sortait d'une branche de cette famille, qui a fourni à l'église plusieurs personnages distingués. Son oncle maternel, Luc Wadding, savant franciscain, prit soin de son éducation, l'envoya à Rome, où il fit profession dans un couvent de cet ordre. Il écrivait en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance, Bonaventure Baron a publié en latin plusieurs ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont : I. *Metra miscellanea*, Rome, 1645, in-24; II. *Opuscula varia*, Wurtzbourg, 1666, in-fol. III. *Theologia*, 6 vol., Paris, 1676. Il mourut à Rome, en 1696, aveugle et dans un âge très-avancé. — **BAR (Robert)**, vivait sous le règne de Charles 1^{er}, et sous celui de Cromwel. On a

: l'*Académie cyprienne*, et *Agédie*, intitulée, *Mirza*. — autres BARON, graveurs, ont des ouvrages peu remarquables. — l'un (Jean), né à Toulouse, v. 17^e. siècle; l'autre (Bernard), français, mourut en Angleterre au 18^e. siècle. X—s.

BARON. Cette famille, originaire d'Île-Saint-André, et qui, de plusieurs générations exerçait la médecine, donna, vers la fin du 17^e. siècle, et dans la première moitié du 18^e. siècle, trois médecins, qui honorèrent la faculté de Paris. — BARON (Hyacinthe-Théodore), né en avril 1707 à Paris, reçu docteur en 1732. Il s'adonna de bonne heure à l'étude de la médecine, et, après avoir rempli avec distinction les fonctions de professeur de chirurgie, de professeur de médecine et de pharmacie, il fut élu doyen de la faculté en 1750, un honneur que cette compagnie accordait rarement, continué dans cette place en 1752. C'est principalement en cette dernière qualité qu'il se livra à la médecine; car il a peu écrit sur la tradition et ses ouvrages ne nous ont laissé rien de bien important sur sa théorie ni sur sa pratique; pendant son administration commença la belle et riche bibliothèque qui est la faculté actuelle; par ses soins fut imprimé le *Codex medicamentarius Pharmacopœa Parisiensis*, in-4^o, ouvrage qui indique aux médecins la série de procédés à suivre dans la confection des médicaments, et que les talents de Baron en médecine le rendaient très-propre à publier. Il résista aux prétentions de son premier médecin du roi, qui voulait créer une académie de médecine présidée à jamais par les médecins de la cour, et qui aurait ainsi enlevé la juridiction de la faculté; en-

fin, il continua ce qu'avait commencé Andry, en exigeant des jeunes médecins deux examens relatifs à la chirurgie, afin de sanctionner par le mérite, la seule autorité à jamais respectée, la suprématie que les lois et l'opinion donnaient alors à la médecine sur la chirurgie. On a de lui : I. *Question de médecine*, où l'on examine si c'est aux médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes, 1735, in-4^o.; II. une dissertation académique sur le chocolat, *An senibus chocolata potus*, 1739. Il mourut le 28 juillet 1758. — BARON (Hyacinthe-Théodore), fils du précédent, né à Paris, le 12 août 1707, suivit la même carrière que son père. Il fut reçu docteur en 1732. De 1739 à 1748, il exerça la médecine aux armées, en qualité de premier médecin; il revint ensuite à Paris, et remplit quelque temps les fonctions de médecin de l'Hôtel-Dieu : la faculté le nomma doyen en 1752, et lui fit aussi l'honneur de le réélire en 1754. Il s'occupait surtout de la partie littéraire et historique de la médecine; il fit réimprimer un Recueil des statuts et usages de la faculté (*Ritus, usus et laudabiles facultatis medicinæ Parisiensis consuetudines*), Paris, 1751, in-12; il publia aussi un Catalogue chronologique de tous les médecins de Paris, depuis le 15^e. siècle (*Compendiaria medicorum Parisiensium notitia*), in-4^o, doyens, bacheliers, licenciés et docteurs, depuis 1295 jusqu'en 1752; et une notice chronologique de toutes les thèses, sur la théorie et la pratique de la médecine, soutenues dans l'école de Paris, depuis 1539 jusqu'en 1752, *Questionum medicarum series chronologica*, in-4^o. Ces trois ouvrages, imprimés en 1752, et qui éclaircissent l'histoire de la faculté de Paris, furent corrigés et continués par lui, en

1763. En 1758, il donna le *Codex Parisiensis*, et déjà son service aux armées l'avait porté à faire imprimer un ouvrage analogue, sous le titre de *Formules de médicaments à l'usage des hôpitaux d'armée*. Baron mourut le 27 mars 1787. Son érudition était vaste : on a remarqué que sa bibliothèque contenait presque tous les monuments du charlatanisme des hommes, et qu'il avait réuni surtout ceux des gens de lettres, des chimistes et des médecins. — **BARON D'HÉNOUVILLE** (Théodore), frère du précédent, né à Paris le 17 juin 1715, reçu docteur en 1741, se distingua plus particulièrement comme chimiste, quoiqu'il ait pratiqué la médecine proprement dite, et écrit sur cette science ; mais ses principales productions ont trait à la chimie et à la pharmacie, sur lesquelles il a fait plusieurs mémoires insérés parmi ceux de l'académie des sciences, dont il avait été nommé membre en 1752. Le premier, en 1739, traite de la précipitation des sels neutres par le sel de tartre ; le second, en 1753, sur l'évaporation de l'eau, précédé de deux autres, en 1748, sur le borax ; un autre, en 1760, sur l'alun, etc. Quoique l'on pressente que les progrès de la chimie ont dû frapper de sécheresse et de stérilité les travaux de Baron, ils n'en étaient pas moins beaux de ce temps, et bons dans le nôtre, à consulter, comme histoire des faits et des opinions. En 1756, il donna une nouvelle édition du *Cours de Chimie*, de Lemery, Paris, in-4°, avec d'heureuses et utiles additions, que quatre-vingts ans avaient rendus nécessaires. Il rendit le même service pour la pharmacopée de Fuller, *Pharmacopœæ Thomæ Fulleri, editio castigatior*, Paris, 1768, in-12. Élève de Rouelle, il lui succéda dans sa place d'adjoint-

chimiste, et fut de même quelque temps adjoint au chimiste chargé de juger tous les projets d'arts, de tentatives, de mines proposés au ministère. Il mourut le 10 mars 1768. Ses écrits sur la médecine proprement dite ne sont guère que des observations isolées et des dissertations : parmi les premières, on en remarque une sur les perforations spontanées de l'estomac, bien connues de nos jours, 1748 ; une autre sur l'avantage dont il est aux femmes de nourrir leurs enfants en latin, 1741 ; et une autre, aussi en latin, sur les eaux minérales en général, et celles de Passy en particulier, 1743. C. et A.

BARONI (LEONORA), fameuse cantatrice italienne du 17^e siècle. Elle ne fut pas moins admirée pour la pureté de sa méthode, la facilité de son exécution, et la beauté de sa voix, que recherchée pour ses excellentes qualités, son esprit et ses grâces, ainsi qu'elle le prouve un ouvrage intitulé : *Appunti poetici alle glorie della signora Baroni*, Rome, 1636. — Sa mère **Adrienne-Basile BARONI**, surnommée la *Belle Adrienne*, célèbre par sa beauté, son esprit et ses talents, avait déjà reçu les hommages d'une foule de poètes dans un pays où, à la vérité, on les prodigue facilement. Tous les vœux qu'on lui adressa furent réunis dans un gros volume, publié en 1623, sous le titre de *Teatro della gloria d'Adriana*. P—X.

BARONI (CAVALCABÒ - GASPAR ANTONIO), peintre, né près de Roveredo, en 1682, fut élève de Balestra ; il a fait cinq belles fresques dans le chœur de l'église des Carmes de cette ville. Le comte Vanetti a écrit la *Vie* de ce peintre, et a donné une notice de ses ouvrages, Vérone, 1782 in-8°. Baroni eut les défauts de Balestra, sans avoir tout son talent, et

pour un artiste du troisième ordre. Les meilleurs tableaux sont les portraits d'*Élie* et *Élisée*, et la *Cène*. Ce tableau se trouvait à Notre-Dame-de-Lorette. Il est mort en 1759. A—D.

BARONIUS (CÉSAR), cardinal, le *Père des Annales ecclésiastiques*, naquit le 30 oct. 1538, à Tivoli, dans la terre de Labour, au diocèse de Naples, fut un des premiers disciples de S. Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, et lui succéda, en 1593, dans la place de supérieur de cette congrégation. Clément VIII, dont il était le confesseur, le créa, en 1596, de la pourpre romaine, et le fit, peu de temps après, bibliothécaire du Vatican. On ne doute qu'il n'eût été élevé sur le Saint-Siège dans le conclave de Léon XI, si ce n'eût été que dans celui de Paul V, où il fut vaincu par une faction ennemie. Il s'était rendu digne de cette éminente par sa piété, sa probité, et par les services qu'il avait rendus à l'Église, en composant ses *Annales ecclésiastiques*, auxquelles il continua pas de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 30 juin 1607. Ses contemporains de Magdebourg ont donné à l'histoire ecclésiastique une édition aussi favorable à la cause protestante, qu'elle était désavantageuse à celle de l'Église catholique. Baroniarius entreprit de leur opposer un ouvrage du même genre, mais d'après des vues différentes; et il publia ses *Annales ecclésiastiques* en 12 vol. in-fol., qui virent le jour en 1588, et dont le premier parut en 1588. On convient généralement que cet ouvrage renferme beaucoup de fautes de chronologie et de faits. Les catholiques ont encore

mieux relevé ces défauts que les protestants. Luc Holstenius a même outre ce reproche, en avançant qu'il se faisait fort d'y montrer huit mille fautes. Baroniarius y parle de plusieurs faits dont il n'avait pas assez de connaissance, surtout dans l'histoire des Grecs, dont il ne savait que médiocrement la langue, ce qui l'obligeait d'emprunter des secours étrangers pour les monuments qui n'étaient point traduits en latin; il y fait quelquefois usage de pièces peu authentiques, ce qui vient en partie de ce que la critique n'avait pas encore fait les progrès qu'elle a faits depuis; il se jette trop dans la controverse, et il ne s'y montre pas toujours très-impartial. Malgré ces défauts, l'ouvrage est infiniment utile: c'est le corps d'histoire ecclésiastique le plus étendu, le mieux travaillé qui se soit fait en ce genre. Il est bien digéré, plein de recherches, composé avec soin, et avec toute l'exactitude qu'on peut exiger d'un homme qui s'engage seul et le premier dans une aussi vaste entreprise. Quoiqu'il écrive plus en dissertateur qu'en historien, il est cependant méthodique, clair et intelligible. Scaliger, tout protestant qu'il était, ne pouvait s'empêcher de l'admirer, et d'avouer qu'il y trouvait toujours quelque chose à apprendre. Le judicieux Fleuri, quoique obligé de s'écarter souvent des sentiments du docte annaliste, rend hommage à sa profonde érudition, et reconnaît que l'ouvrage, nonobstant ses erreurs, est d'une très-grande utilité. Les plus belles éditions sont celles de Rome et d'Amsterdam: on préfère la première, parce qu'elle est l'originale, et qu'on y trouve le *Traité de la monarchie de Sicile*, qui a été omis dans la seconde, après avoir été supprimé par une ordonnance du roi d'Espagne. La plus

commode est celle de Mayence, en 1601, parce que les autorités des écrivains ecclésiastiques y sont marquées d'un caractère différent de celui du discours, et qu'elle est à deux colonnes : c'est d'ailleurs celle que Baronius avait désignée pour servir d'original aux éditions subséquentes. L'ouvrage entier, avec la continuation de Raynaldi et Laderchi, et la critique de Pagi, compose trente-un volumes. On en a donné une nouvelle édition à Lucques, en 1737 et 38, en quarante-trois volumes, avec les notes de Mansi et un index qui manquent dans les précédentes. Les critiques de Pagi y sont insérées dans les divers endroits auxquels elles appartiennent. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde pas à l'importance de l'ouvrage. On a de ce savant cardinal, le *Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol. Cette édition, quoique moins exacte que celles de la même ville, en 1600, et de Paris, en 1607, est recherchée des curieux, à cause de quelques fautes échappées à l'auteur, qui, pour cela, en avait retiré tous les exemplaires qu'il avait pu recueillir : ce qui l'a rendue rare. On donne sur les autres éditions de Rome, quoique revues par l'auteur, la préférence à celles d'Anvers, parce que le P. Rosweide y a joint deux anciens martyrologes qui ne sont point dans les autres (V. RAYNALDI-LADERCHI, SPONDE PAGI).

T—D.

BARONIUS (JUSTE), né à Xanten, dans le duché de Clèves, fit abjuration du calvinisme, au commencement du 17^e. siècle, entre les mains du pape Clément VIII, et eut pour parain le cardinal Baronius. Il a publié les *Motifs de sa conversion*, un *Traité de préjugés et de prescription contre les hérétiques*, et un recueil de lettres

intitulé : *Epistolarum sacrarum a pontif. libri sex*, Mayence, 1603 in-8^o.

BAROTTI (JEAN-ANDRÉ), savant littérateur italien du 18^e. siècle naquit à Ferrare en 1701. Après avoir fait ses études sous les jésuites il suivit, pour plaire à ses parents les écoles de droit, et fut reçu docteur au bout de trois ans ; mais dès qu'il fut libre de suivre ses inclinations paisibles, il se livra entièrement aux belles-lettres. Il voulut d'abord cultiver la poésie ; mais voyant, après une épreuve de quatre ou cinq ans combien le peu qu'il avait fait lui avait coûté de peine et lui produisait peu de profit et de gloire, il renonça au projet de devenir poète, et n'écrivit plus qu'en prose. Il composa beaucoup d'ouvrages et d'opuscules de différents genres, et traita un grand nombre de sujets, selon les occasions qui se présentaient et le plus souvent pour plaire à ses amis ou aux personnes dont il cultivait la bienveillance. La douceur de son caractère et sa complaisance naturelle le disposaient toujours à donner son temps et ses soins au premier qui venait les réclamer. Il fut mis, vers le milieu du siècle, à la tête de la bibliothèque publique que l'on ouvrit à Ferrare, et cet emploi fut pour lui un moyen de rendre plus de service et de se faire plus d'amis. Il vécut ainsi jusqu'à un âge assez avancé. Il laissa un grand nombre d'ouvrages peu considérables, mais où l'on remarque une érudition bien digérée et un bon goût. Les principaux sont I. *Ragionamento sopra l'intrinseca ragione del proverbio* : NNESSUN PROFETA ALLA SUA PATRIA È CARO Ferrare, 1729. Ce proverbe : *Aucun prophète n'est aimé dans son pays*, est, comme on le voit, différent du précédent : *Nul n'est prophète en son pays*.

nièux. II. *Difesa degli scrit-
tari*, etc. Cette défense des
s de Ferrare contre des ob-
ns faites sur le 3^e. livre du
le Fontanini, *Dell' eloquenza*
s, est remplie d'érudition et
ritique solide. Elle a été réim-
dans le recueil intitulé : *Esami*
autori sopra il libro dell'
za italiana di monsignore
Fontanini arcivescovo d' An-
enise, 1739, in-4°. ; III. *Del*
o delle donne, discorsi acca-
, Bologne, 1745, in-8°. Ce
ux discours prononcés par
dans l'académie degl' Intre-
Ferrare. IV. *Della chioma*
e ciglia nere d' Alcina, Pa-
1746, in-8°. ; autre discours
cé dans la même académie
duction italienne du livre du
hours : *De la manière de*
user dans les ouvrages d'es-
le est imprimée dans le pre-
dume des *Considerazioni* du
Orsi sur ce livre, Modène,
in-4°. VI. Des notes et consi-
is sur plusieurs poèmes, les-
donnent beaucoup de prix aux
où elles se trouvent, telles
. *La Via della croce*, rime
i *Girolamo Baruffaldi, con*
iderazioni di Gio. Andr.
, Bologne, 1732, in-fol. Ces
érations sont remarquables
érudition théologique très-
, et qui s'exerce avec la réserve
ible sur des questions débattues
s différents interprètes des
mints, même au sujet de la
de J.-C. 2°. *Bertoldo, Ber-*
e Cacasenno, poema in otta-
s, Bologne, 1736, in-4°. Cette
d'un poème facétieux très-
est enrichie de gravures, d'al-
et de notes (*annotazioni*),
et de notre Barotti ; 3°. *Lo*

opere di Lodovico Ariosto (con
le annotazioni del medesimo), Ve-
nise, 1741, tom. IV, in-12 ; 4°. *La*
Secchia rapita di Alessandro Tas-
soni, Modène, 1744, in-4°. , avec
une longue et savante préface histori-
que, et beaucoup de notes du même
Barotti, etc., etc. G—E.

BAROZZI (FRANÇOIS), que d'au-
tres appellent, mais moins exacte-
ment, BAROGGI. Il y eut deux écrivains
italiens de ce nom et surnom. L'un
était noble vénitien, parent des deux
papes Eugène IV et Paul II, et pro-
fessait publiquement le droit canon à
Padoue, en 1447. Il était grand juris-
consulte, bon orateur, et savant dans
les lettres grecques et latines. Paul II
le fit chanoine de Bergame, et ensuite
évêque de Trévise, où il mourut en
1471. Il avait laissé un traité *De co-*
gnitione juris, une *Oraison funèbre*
de Bertholde d'Este, général de l'ar-
mée des Vénitiens, et quelques vers
latins, qui n'ont point été imprimés.
L'autre, François BAROZZI, est beau-
coup plus célèbre dans les lettres. Il
était aussi noble vénitien, sans doute
de la même famille, et florissait dans
la dernière moitié du 16^e. siècle. Il
s'adonna particulièrement à la philo-
sophie et aux mathématiques ; mais il
y joignit d'autres connaissances, et
surtout celle des langues grecque et
latine, qui lui étaient aussi familières
que sa propre langue. Il avait un es-
prit vif et étendu, une mémoire prodigieuse, et une disposition singulière à
passer d'une étude à l'autre, sans con-
fusion et sans effort. Tant de qualités
ne le garantirent pas des travers les
plus extraordinaires, qui compromi-
rent sa tranquillité et même sa vie. Il
n'eut pas seulement la faiblesse de
croire aux sortilèges et à la magie ;
mais il y recourut pour deviner l'ave-
nir, et satisfaire ses passions amou-

reuses qui étaient chez lui très-ardentes. Les pratiques qu'il employait furent dénoncées à l'Inquisition. Son procès s'instruisit à Venise pendant dix mois, en 1587. Il fut enfin arrêté et mis en prison. Conduit devant le tribunal, il en obtint la promesse qu'il aurait la vie et la fortune sauvées, s'il voulait avouer la vérité; alors il fit une longue confession de ses erreurs, et fut condamné à payer différentes sommes qui devaient être employées à la fabrication de plusieurs croix d'argent, à pratiquer certaines dévotions à des époques déterminées, enfin à rester en prison tant qu'il plairait au tribunal. On apprend, par cette confession, qu'il avait un fils nommé *André*, né en 1570, à qui il avait cru pouvoir enseigner toutes les sciences par le moyen de la magie, et une fille mariée qu'il avait instruite, ainsi que son mari, de tous ses secrets; qu'il avait enseigné à son élève Daniel Malipiero, la sphère et ensuite la magie; qu'il avait vécu long-temps dans l'île de Candie; que, par suite d'un procès criminel, il avait été renfermé dans un couvent, et ensuite banni; mais qu'au moyen d'un sauf-conduit, il avait échappé au bannissement; qu'il était né assez riche, ayant reçu de ses pères 4000 ducats de rentes, mais qu'il s'était toujours trouvé pauvre et mal à l'aise, à cause de ses péchés; qu'ayant obtenu en Candie, par ses sortilèges, de faire pleuvoir après une grande sécheresse, la pluie, accompagnée de tempête, fut si forte qu'elle renversa un moulin qui lui appartenait, et lui fit perdre plus de cent écus de rentes, etc. On ignore l'époque précise de sa mort. Il laissa en mourant à son neveu, Jacques Barozzi, une bibliothèque nombreuse et choisie, avec des instruments curieux de physique et de mathématiques. Cette bi-

bliothèque, dont le catalogue est imprimé, passa ensuite en Angleterre, comme on le verra dans l'article suivant. On a de François Barozzi : I. *Procli Diadochi Commentaria in librum primum Elementorum Euclidis*, latine, per Fr. Barocium, cum ejusdem scholiis, Padoue, 1560, in-folio; II. *Hieronis liber de Machinis bellicis et Geodesia*, latine cum scholiis, Venise, 1572, in-4°. III. *De Cosmographia libri IV*, Venise, 1585 et 1598, in-8°; ce traité a été traduit en italien, Venise, 1607, in-8°; IV. *Geometricum problema tredecim modis demonstratum, quod docet duas lineas in eodem plano designare quæ nunquam invicem coincidunt, etsi infinitum protrahantur*, Venise, 1586, in-4°; V. *Il nobilissimo ed antichissimo giuoco pitagorico chiamato Ritmomachia, cioè battaglia di consonanze di numeri, in lingua volgare a modo di parafrasi composta*, Venise, 1572, in-4°. avec figure. Cet ouvrage singulier, imité du latin de Buxerius, a été traduit en allemand par Auguste, duc de Brunswick-Lünebourg, Leipzig, 1616, in-folio. Le traducteur est désigné par les noms de *Gustave Seleno*, dont le premier selon la remarque de Mazzuche (*Scrittor d'Ital.*, t. III, p. 413, no 25.), est l'anagramme d'*Auguste*, et le second qui signifie la lune en grec fait allusion à la ville ducal de Lünebourg. V. Enfin, quelques autres opuscules latins, et une *Description de l'île de Crète* en italien, qui n'a point été imprimée, et dont la bibliothèque impériale possède un manuscrit. G—E.

BAROZZI (JACQUES), noble vénitien, neveu du précédent, était un très-savant en mathématiques et très-instruit dans les lettres; on lui attribue un *Commentaire sur la Sphère*

aité de Mathématiques, des ions du grec en latin, et des s latins prononcés en différen- asions. Il hérita, comme on l'a i haut, de la riche bibliothèque oncle, et y ajouta un grand e de manuscrits grecs. Il en fit ier le catalogue, Venise, 1617, Elle passa en Angleterre, sans après sa mort. Tomasini, qui primé ce catalogue (dans ses *manuscr. Venet.*), prétend fut achetée par le comte Tho- Arondel; mais Foscarini (*Let- ra Veneziana*, pag. 316) af- qu'elle le fut par le comte de ock, qui en fit présent, en à la bibliothèque de l'univer- Oxford dont il était chancelier.

G—É.

IOZZIO. *Voy.* VIGNOLE.

IRA (PIERRE), médecin du 17^e, établi à Lyon, a publié, I. *De de l'antimoine et de la sai-* Lyon, 1664, in-12; II. *De de la glace, de la neige et id*, 1671 et 1675, in-12; *la veris terminis partils hu-* accessit *historia mulieris ro-*, *jam ab annis quatuor gra-* 1666, in-8^o. A. B—r.

IRABAS était en prison à Jérusalem, pour cause de meurtre et de sé-, à l'époque de la passion de la coutume des juifs, à la fête ues, était de donner la liberté à ninel, et Pilate demanda au peu- ni, de Barrabas ou de Jésus, il i accorder cette faveur. Le peu- isit Barrabas. K.

IRADAS (SÉBASTIEN), jésuite ais, né à Lisbonne en 1542, aa long-temps dans les univer- le Coïmbre et d'Évora, exerça stère de la prédication avec tant , qu'il mérita d'être appelé l'*A-* du Portugal, et mourut sain-

tement en 1615. Ses ouvrages ont été publiés en 4 vol. in-folio, Anvers, 1617, et Cologne, 1620. On en es- time surtout les deux suivants : *Com- mentaria in concordiam et histo- riam evangelicam*, et *Itinerarium filiorum Israël ex Ægypto in terram repromissionis*. Ce dernier a été im- primé séparément, à Paris, en 1620, in-fol. T—D.

BARRAL (PIERRE), naquit à Gre- noble, où il fit ses études, et où il prit les ordres; il se rendit ensuite à Pa- ris, où il se dévoua à l'éducation de la jeunesse, et y mourut le 21 juillet 1772. D'une humeur douce et sociale, d'une bonté extrême, il prodiguait le fruit de ses travaux aux indigents qui recouraient à sa générosité. On a de lui : I. *les Appelants célèbres* (avec un *Discours sur l'appel*, par L.-Ét. Rondet), 1753, in-12. Partisan de Jan- sénius et de Quesnel, il consacra dans cet ouvrage sa plume aux défenseurs de leur cause. Ce fut dans les mêmes principes, qu'il entreprit l'ouvrage sui- vant. II. *Dictionnaire historique, littéraire et critique des Hommes célèbres* (*Voy.* le *Discours prélimi- naire de la Biographie universelle*), 1758, 6 vol. in-8^o. Les P. Gaubil et Valla, oratoriens, ont coopéré à cet ouvrage, qu'on appela le *Martyro- loge du Jansénisme, fait par un convulsionnaire*. III. *Maximes sur le devoir des rois et le bon usage de leur autorité*, 1754, in-12; cet ou- vrage parut aussi sous les deux titres suivants : 1^o. *Manuel des Souve- rains*, 1754, in-12; 2^o. *Principes sur le gouvernement monarchique*, Londres, Nourse, 1755, in-12; IV. *Lettres sur l'ouvrage* (de l'abbé Irailh) intitulé : *Querelles littéraires* (1762), in-12; ces lettres sont au nombre de dix; celle qui renferme l'Apologie de S. Bernard est de dom Clémentet.

L'abbé Le Roy, oratorien, est auteur de celle qui roule sur la dispute du quinquiesme entre Fénelon et Bossuet. V. *Dictionnaire portatif, historique, géographique et moral de la Bible*, 1756, in-8°, 1758, 2 vol. in-8°. VI. *Dictionnaire des Antiquités romaines*, traduit et abrégé du grand Dictionnaire de Pitiscus, 1766, 2 vol. in-8°. M. Pougens a donné, en 1796, 2 vol. in-8°, une nouvelle édition de cet ouvrage, auquel il ajouta un *Essai sur l'étude des Antiquités septentrionales et des anciennes langues du Nord*. VII. *Sevigniana*, ou Recueil de pensées ingénieuses, d'anecdotes littéraires, etc., tirées des Lettres de M^{me}. de Sévigné, avec des remarques, in-12, 1756, 1767, réimprimé en 1788. Barral a été éditeur des *Mémoires historiques et littéraires de l'abbé Goujet*, 1767, in-12.

A. BARR.

BARRAS (Louis, comte de), né en Provence, d'une famille ancienne et distinguée dans le service militaire, mort peu de temps avant la révolution française, lieutenant-général des armées navales. Ses premières années eurent peu d'éclat; mais dans la guerre maritime qui fixa l'indépendance de l'Amérique septentrionale; Barras montra des qualités encore plus rares que l'expérience et le courage. Lieutenant-général plus ancien que le comte de Grasse, et libre d'agir en chef au nord des États-Unis, il n'hésita point à venir se placer sous les ordres de cet amiral, quand il crut cette réunion nécessaire au bien du service; exemple d'un dévouement noble et généreux, qui a toujours eu peu de modèles et peu d'imitateurs. Barras avait d'abord suivi le comte d'Estaing, dans sa campagne au nord de l'Amérique, et s'était distingué au combat naval de la Grenade.

Il suivit pareillement le comte de Grasse, de la baie de Chesapeake aux Antilles, et combattit vaillamment sous ses ordres, le 25 et le 26 janvier 1782, contre l'amiral Hood dont l'escadre était mouillée sous canon de St.-Christophe. Cette île s'étant rendue aux troupes françaises commandées par le marquis de Bouille, Barras fut détaché pour s'emparer des colonies anglaises de Névis et de Montserrat, qui se rendirent à lui. Peu de temps après, il retourna en Europe, et n'eut aucune part au revers qui accablèrent l'escadre française au mois d'avril suivant (Voy. GRASSE). La paix de 1783 fut pour le comte de Barras l'époque d'une retraite absolue, dans laquelle il a joui jusqu'à sa mort, de l'estime de ses compagnons d'armes, et du repos honorable qu'il avait mérité par ses services et ses vertus. E—D.

BARRE (PIERRE LA). Voy. BARRIÈRE (PIERRE).

BARRE (JOSEPH), chanoine régulier de Ste.-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mort dans cette ville, le 23 juin 1764, âgé de soixante-douze ans. Il entra jeune dans cette congrégation, et y fit de grands progrès dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Des travaux utiles remplirent le cours de sa vie laborieuse. Les principaux ouvrages sortis de sa plume sont : I. *Vindiciæ librorum Deutero-Canonicorum veteris Testamenti*, 1730, in-12, livre où l'on trouve beaucoup d'érudition; II. *Histoire générale d'Allemagne*, 1741, 11 vol. in-4°. L'auteur avait publié auparavant une lettre où il exposait le plan qu'il se proposait de suivre. La critique, en rendant justice aux recherches de l'auteur, lui reproche cependant de manquer d'exactitude dans les faits, et d'élégance dans le style.

une partialité nationale, rendre l'ouvrage odieux aux qui ont eu quelque démêlé rance. C'est un effort de métutôt que de génie, et sou-mémoire est infidèle. Enfin, ent généralement que cette e peut lui assigner une place bons écrivains en ce genre. rvation assez piquante, c'est Barre a inséré dans son his-coup de faits et de discours our mot dans l'*Histoire de XII*, par Voltaire. Il met es ces paroles dans la bouche s-Quint : « Le pape est bien c que les princes de la ligue lkade ne m'aient pas pro-me faire protestant ; car, raient voulu, je ne sais pas que j'aurais fait. » C'est la e l'empereur Joseph, quand ément XI se plaignit à lui de cendance à l'égard du mo-rédois. « Il ne suffit pas, dit ique, pour composer une histoire d'Allemagne, de r ce qui se trouve dans les modernes, au moyen de s liaisons ; il faut consulter urs originaux, que les alle-ont recueillis avec soin. Celle s n'en mérite pas le nom ; et l'abbé Schmidt, traduite en , est moins l'histoire des Al-s, qu'un cadre où l'auteur a à placer ses systèmes. » On ans le *Journal des savants* ie analyse de cet ouvrage. *du maréchal de Fabert*, vol. in-12, curieuse, mais cion n'est pas assez pure, s faits ne sont pas toujours is. IV. *Examen des défauts es*, Amsterdam, 1744, 12, diffus, mal écrit, mais ellentes vues. V. *Lettre sur*

l'unité de la monarchie française, dont on trouve un extrait dans le *Mer-cure* de 1762. Le P. Barre a enrichi de notes l'édition des *Œuvres de Ber-nard van Espen*, donnée en 1753, 4 vol. in-fol. Il fit paraître, en 1755, le prospectus d'une Histoire des lois et des tribunaux de justice ; mais l'état d'im-perfection où il laissa en mourant cette entreprise en empêcha la publication. Cependant, si l'on en croit l'abbé de Feller, ce serait son meilleur ouvrage. — Un autre BARRE (Nicolas) a fondé, dans le 17^e. siècle l'ordre des frères et sœurs piétistes, consacrés à l'édu-cation des enfants pauvres. N—L.

BARRE (JEAN DE LA), prévôt de Corbeil pendant dix-sept ans, s'occupa à recueillir des mémoires, pour en composer une histoire, intitulée : *Anti-quités de la ville, comté et cha-tellenie de Corbeil*, 1647, in-4^o. Cet ouvrage est en deux livres ; les saints et les comtes du pays sont men-tionnés fort au long dans le premier ; dans le second, l'auteur suit les règnes de chaque roi de France, depuis Louis-le-Gros qui conquiert la ville, jusqu'à Henri IV. Il donne aussi la liste de tous les auteurs qu'il avait consultés pour la composition de son ouvrage.

A. B—T.

BARRE (FRANÇOIS-POULAIN DE LA), né à Paris en juillet 1647, allia l'étude de la théologie à celle de la philosophie cartésienne. Il embrassa l'état ecclésias-tique, obtint le titre de docteur de Sor-bonne, et la cure de la Flamangrie dans le diocèse de Laon. Des chagrins que lui avait attirés la liberté avec la-quelle il s'exprimait sur des choses que son état lui faisait un devoir de respecter, le déterminèrent à quitter sa patrie et à renoncer à sa religion. Il exécuta son dessein en 1688, à l'âge de quarante-un ans, et se retira à Paris, puis à Genève, où il se maria en 1690,

Il donna d'abord des leçons de philosophie et de belles-lettres, et fut nommé régent de seconde en 1708; il reçut gratuitement le titre de bourgeois en 1716, et mourut en mai 1723. On a de lui plusieurs ouvrages médiocres; I. *l'Egalité des deux Sexes*, 1673, 1691, in-12. L'opinion soutenue dans ce livre n'était point nouvelle; l'auteur la combattit ensuite, dans un autre ouvrage, intitulé : *De l'excellence des hommes*, 1675, in-12; 1692, in-8°. II. *De l'éducation des Dames*, 1679, in-12; III. *les Rapports de la Langue latine à la française, pour traduire élégamment*, Paris, 1672, in-12. Senebier lui attribue encore *le Catalogue des mauvais termes communs au peuple de Genève*, titre d'après lequel on peut juger que l'auteur ne possédait pas assez bien les finesses de sa langue, pour pouvoir en donner des leçons.

W—s.

BARRE (JEAN-JACQUES DE LA), fils du précédent, naquit à Genève, en septembre 1696; fut nommé pasteur de l'Eglise réformée, remplit les devoirs de son ministère avec zèle et charité, et mourut en 1751. On a de lui : *La Doctrine des Protestants, sur la liberté et le droit de lire l'Ecriture-Sainte*, etc., Genève, 1720, in-8°. Suivant Senebier, c'est un des meilleurs ouvrages de controverse qu'il y ait. L'auteur, cependant, n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il le publia. Ses *Pensées philosophiques et ses Pensées théologiques*, toutes deux imprimées à Genève, in-8°, et ses *Dialogues sur divers sujets*, in-12, sont moins connus.

W—s.

BARRE (LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH DE LA), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tournay, le 6 mars 1688. Son père, qui jouissait d'une fortune considérable, ayant été

ruiné par suite d'entreprises mal dirigées, le jeune de la Barre, qu'on avoit envoyé faire ses études à Paris, trouva presque obligé de les interrompre, au moment où il entrait en quatrième; mais la douceur de son caractère et son assiduité au travail, avoient fait aimer du maître de pension, qui voulut le conserver gratuitement, et lui obtint, quelque temps après, une bourse au collège de St Barbe. Ses études achevées, il demeura pendant deux années chez un savant ecclésiastique, qui lui enseigna le grec, et lui apprit à collationner les manuscrits anciens. Dans le même temps, dom Anselme Banduri étoit venu à Paris pour y faire imprimer son *Imperium orientale*, et les *Nismata imperatorum Romanorum* en lui indiqua la Barre, comme très capable de surveiller l'impression de ces deux importants ouvrages. Il répondit à l'idée avantageuse qu'on avoit eue de son savoir, et aussitôt que le premier travail fut terminé, à la demande de plusieurs savants, il donna une nouvelle édition du *Spicilege*, de dom Luc d'Achéry. (V. ACHÉRY.) La nécessité où il se trouvait de faire une ressource de ses connaissances, l'engagea à publier successivement : I. les *Vetera analecta Mabillon*, 1723, in-fol.; II. le *Dictionnaire de Moréri*, avec des additions considérables, surtout pour la partie géographique. Cette édition parut en 1725; mais elle fut effacée par les suivantes. III. Les *Mémoires de l'Histoire de France de Bourgogne*, connus sous le titre de *Journal de Charles VI*, 1722, 2 vol. in-4°, avec une préface curieuse; IV. le *Secrétaire du Cardinal* et le *Secrétaire de la Cour*, 1752, 2 vol. in-12; V. *l'Histoire de Louis XIV*, par Larrey, 1753.

12; VI. enfin, l'*Histoire de* de Dom Lobineau, 1735, 5 12. Ce furent là les principaux dont il a été l'éditeur. Reçu à vie des inscriptions, en 1727, c'est les Mémoires de cette com- d'un grand nombre de mor- curieux, parmi lesquels on se des *Eclaircissements sur* ire de *Lycurgue*, et un *Traité* t du *Poème épique*. Tous ces, qui auraient suffi à un homme orieux, laissaient encore des à la Barre, puisqu'il se char- la rédaction du *Journal de* n, en 1727, et qu'il continua treprise jusqu'à sa mort, arri- 24 mai 1738: il était âgé de nte ans. On a trouvé dans ses des matériaux pour un *Dic-* ire des *Antiquités grecques* iaines, ouvrage immense, et : proposait de terminer dans le de trois années. La Barre, e affecté de surdité, s'était ma- x fois, et il avait eu le bonheur uver dans son ménage cette illité, si précieuse pour ceux occupent des lettres. W—s.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (INE DE LA), frère utérin du pré-, naquit à Cambrai. Élevé se- ment chez une de ses tantes, avoir fait ses études, il fut cha- régulier de la maison de St.- à Paris. Ses vœux lui étant à, il se retira à la Haye, et y fut leur dans la pension de Jean et. Il alla ensuite à Hambourg, evint à la Haye, ou Rousset ploya, dit Bruys, à traduire *lone* et à faire des notes sur aduction de Du Ryer, des *Mé-* orphoses d'*Ovide*. » Beaumar- se maria peu de temps après, l'anglais, l'espagnol et l'italien, mit aux gages des libraires. Eu

1735, il abandonna la Hollande, et s'arrêta à Francfort-sur-le-Mein, où il composa, au profit du libraire Varen- trap, une gazette française, sous le titre d'*Avant-Coureur*; enfin, il se rendit à Bamberg, ou à Wirtzbourg, où il paraît qu'il rentra dans le sein de l'Eglise. Il est mort vers 1750. Beaumarchais possédait les poètes grecs et latins; son style est agréable. On a de lui : I. *Aventures de Don Antonio de Bufalis*, histoire italienne, la Haye, 1712, 1722, 1724, in-12; II. *Histoire de Pologne, sous le roi Auguste II*, 1733, 4 vol. in-12, ouvrage publié sous le nom de l'abbé de Parthenay; III. *Journal littéraire*, de 1732-37. Cet ouvrage, commencé en 1713, par s'Gravesande et autres; a 24 vol. in-12. IV. *Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des sa- vants*, 1740 et années suivantes, 12 vol. in-8°. Les 1^{ers}. volumes, surtout, renferment des personnalités odieuses contre Jean Rousset, avec qui Beau- marchais s'était brouillé. Aussi Bruys appelle-t-il les *Lettres sérieuses et badines*, un livre *horridum et sac- crum*. V. *La Monarchie des Hé- breux, traduite de l'espagnol, du marquis de Saint-Philippe*, la Haye, 1727, 4 vol. in-12; VI. *le Temple des Muses, orné de soixante ta- bleaux dessinés et gravés par B. Pi- cart*, 1733, in-fol.; VII. *le Hol- landais, ou Lettres sur la Hollande, ancienne et moderne*, 1739, 3 par- ties, in-8°; VIII. *Amusements lit- téraires*, ou *Correspondance politi- que, historique, philosophique, cri- tique et galante* (pour les années 1738 et 1739), 1741, 3 vol. in-12, divisés chacun en deux parties; la dernière lettre est du 25 juin 1739. L'ouvrage est dédié à *très-haut et très-puissant prince, le Public*; et cet intitulé de la dédicace est ce qu'il y a

de plus piquant dans les trois volumes. On y trouve cependant le portrait de Voltaire, deux lettres de ce grand homme sur l'ame, quelques pièces de vers très-connues aujourd'hui. Il y a très-peu d'intérêt dans les nouvelles politiques et littéraires que donne l'auteur, ainsi que dans les petits contes et extraits qu'il donne des ouvrages nouveaux.

A. B.—T.

BARRE (MICHEL LA), compositeur de musique et virtuose, né à Paris, vers 1680. Il eut dans son temps la réputation du plus célèbre joueur de flûte, et se distingua dans l'orchestre de l'académie royale de musique. Après avoir composé divers *duo* et *trio* pour la flûte, il fit la musique de deux opéras de Lamotte, qui furent représentés à l'Opéra; le premier, intitulé: le *Triomphe des Arts*, en 1700; et le second, la *Vénitienne*, en 1705. Cette dernière pièce a été remise en musique par d'Auvergne, en 1768. La Barre est mort à Paris, vers l'année 1744. Son père était marchand de bois dans le quartier St.-Paul.

P—X.

BARRE (JEAN-FRANÇOIS LE FÈVRE, chevalier DE LA), petit-fils d'un lieutenant-général des armées du roi, a été, en France, l'une des dernières victimes de l'intolérance religieuse. Son père ayant dissipé sa fortune, sa tante, abbesse de Villancourt, le fit venir auprès d'elle, et se chargea de son éducation. Ce jeune homme répondait aux bontés et aux soins de sa parente: à dix-huit ans, il avait déjà fait de grands progrès dans les mathématiques et dans les arts du dessin; il avait lu avec fruit tous les ouvrages des écrivains anciens et modernes qui ont traité de l'art militaire, et même il avait fait des notes intéressantes sur quelques-uns. On venait de solliciter pour lui une compagnie de cavalerie,

qui avait été promise, lorsqu'arriva l'horrible événement que notre devoir nous force de retracer. Dans le cours de l'année 1765, un crucifix en bois placé sur le pont d'Abbeville, avait été mutilé; l'évêque d'Amiens, de Motte d'Orléans, publia un monitoire pour inviter à révéler les auteurs de ce crime, à peine d'enourir les excommunications et l'excommunication. Duval de Sautcourt, conseil au présidial d'Abbeville, et que des raisons d'intérêt avaient rendu ennemi de l'abbesse de Villancourt, accusa le chevalier de la Barre. Plusieurs témoins furent entendus. Le chevalier de la Barre et Deltallonde, jeune homme de son âge, furent décrétés de prise de corps. Deltallonde se sauva, et passa en Prusse où il a servi avec distinction; le chevalier fut arrêté, et conduit en prison. L'acte d'accusation dressé par le lieutenant criminel d'Abbeville portait que les prévenus avaient paru devant une procession sans ôter le chapeau; qu'ils avaient parlé contre le dogme de l'eucharistie; et enfin qu'ils avaient chanté des chansons libertines et impies. Le tribunal d'Abbeville condamna le chevalier de la Barre à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé. Un arrêt du parlement de Paris du 5 juin 1766, rendu à la majorité de cinq voix sur vingt-cinq, confirma ce jugement, en ordonnant que le chevalier de la Barre serait décapité avant d'être jeté dans les flammes. Cet arrêt fut exécuté le 1^{er} juillet suivant. L'infortuné jeune homme, âgé de dix-neuf ans, fut conduit au lieu du supplice, dans un tobaccherie, avec un écriteau sur la poitrine, portant: *Impie, blasphémateur, sacrilège abominable et execrable*. Voltaire réclama avec auto-

tre ce jugement que contre
 is ; il fit paraître, sous le
 le *Casen*, avocat au con-
 une *Relation de la mort*
r de la Barre, que l'on
 1. XXXVI de la collection
 », édit. de Beaumarchais.
 ana, dit-il, pour confes-
 sur assistant un domini-
 de sa tante l'abbesse,
 el il avait souvent soupe
 ouvent ; ce bon homme
 et le chevalier le consolait.
 ervit à dîner ; le domini-
 uvait manger. — Prenons
 le nourriture, lui dit le
 , vous aurez besoin de
 nt que moi pour soutenir
 le que je vais donner. —
 de, en effet, était terri-
 vait envoyé de Paris cinq
 pour cette exécution....
 sur l'échafaud avec un
 ranquille, sans plainte,
 e et sans ostentation : tout
 it au religieux qui l'assis-
 éduit à ces paroles : Je
 pas qu'on pût faire mou-
 ne gentilhomme pour si
 ose. » W — 2.
 UX (JACQUES VALLÉE,
), né à Paris, en 1602,
 eveu de Geoffroy Vallée.
 à Flèche, chez les jésuites,
 sèrent vainement d'entrer
 ciété. Son père, qui mou-
 les requêtes, et président
 seil, le fit pour voir d'une
 onseiller au parlement de
 arreaux, rapporteur d'une
 se voyant pressé par les
 fit venir, brûla les pièces
 a leur présence, et paya
 e qui en était l'objet : il
 quatre ou cinq cents li-
 res disent qu'ayant fait
 sement un procès, dont il

était rapporteur, et s'étant aperçu de
 son erreur, il paya, de son argent, la
 partie qu'il avait fait condamner. Ce
 trait a fourni à Lachaussee le sujet de
 sa *Gouvernante*. Des Barreaux se
 démit de sa charge pour goûter plus
 aisément les délices d'une vie volup-
 tueuse ; il porta le raffinement du
 plaisir jusqu'à changer de climats sui-
 vant les saisons de l'année ; il passait
 l'hiver à Marseille : la maison qu'il
 appelait sa favorite, était dans le Lan-
 guedoc : c'était celle du comte de Cler-
 mont de Lodève, où il disait, que la
 bonne chère et la liberté étaient sur
 leur trône. En Anjou, il fréquentait la
 maison du Lude ; quelquefois il allait
 voir Balzac, sur les bords de la Cha-
 rente. Le lieu qu'il fréquenta le plus
 était Chenailles-sur-Loire, où l'un de
 ses oncles avait une maison. Il alla en
 1642 voir, en Hollande, Descartes,
 qu'il appelait son ami. Dans sa jeu-
 nesse il avait été lié avec Théophile
 Viaud, chez lequel on trouva des let-
 tres latines de des Barreaux, qui l'au-
 raient fait condamner au même sup-
 plice que son grand-oncle, si on ne
 l'eût excusé sur son âge. On trouve
 dans les lettres de Boursault et dans
 plusieurs *Ans*, quelques contes sur
 des Barreaux, qui paraissent faits à
 plaisir. On croit que, quatre ou cinq
 ans avant sa mort, il se retira à Châ-
 llons-sur-Saône, le meilleur air, disait-
 il, et le plus pur qui fût en France.
 Des Barreaux mangeait souvent chez
 l'évêque de cette ville, et plus souvent
 encore avec un carme qui l'exhortait
 à la pénitence, sur quoi Chapelle di-
 sait que des Barreaux ne s'était con-
 verti qu'à condition de ne s'enivrer
 qu'une fois le jour avec ce religieux.
 Des Barreaux demandait trois choses
 à Dieu, oubli pour le passé, patience
 pour le présent, miséricorde pour
 l'avenir. Il mourut à Châlons-sup-

Saône, le 9 mai 1673. De toutes ses poésies, qui passèrent pour de petites pièces de vers agréables dans le goût de Sarazin et de Chapelle, il ne nous reste que le célèbre sonnet :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité.

On prétend que l'ayant fait étant malade, il le désavoua lorsque sa santé fut rétablie. Voltaire va plus loin : « Il » est faux, dit-il, que ce sonnet, aussi » médiocre que fameux, soit de des » Barreaux ; il est de l'abbé de Lavau ; j'en ai vu la preuve dans une » lettre de Lavau à l'abbé Servien. »

A. B.—T.

BARRELIER (JACQUES), dominicain, né à Paris en 1606, a laissé un volume de figures de plantes qui sont estimées. Après avoir fait d'excellentes études, il se voua à la médecine, prit le grade de bachelier en 1632, et celui de licencié en 1634 ; mais, au lieu de se faire recevoir docteur, il abandonna le monde pour entrer dans l'ordre de S. Dominique, et il prononça ses vœux en 1635. Il se livra alors à l'étude des pères de l'église, et il enseigna la théologie ; mais il consacrait ses heures de loisir à la botanique. Le père Thomas Turco, général de l'ordre, étant venu à Paris, en 1646, fut frappé de l'étendue de ses connaissances, et il le prit pour assistant dans la visite qu'il fit des couvents de son ordre ; ce qui lui donna l'occasion de parcourir la Provence, le Languedoc, et ensuite l'Espagne et l'Italie. Il fit des courses dans les Apennins, et partout il recueillait des plantes, dont il voulait donner l'histoire générale. Après les avoir dessinées, il les fit graver à Rome, prenant celles de Columna pour modèles. Il fut secondé, dans cette entreprise, par Gaston duc d'Orléans, qui voulut fournir à une partie des

dépenses de ce travail. Le Père Turco étant mort en 1650, Barrelier continua ses fonctions d'assistant auprès du P. Martin, nouveau général de l'ordre, qui mourut en 1670 ; alors, après vingt-cinq ans de séjour à Rome, il revint à Paris en 1672, au couvent de la rue St-Honoré. Il s'occupait à perfectionner son ouvrage, lorsqu'il fut étouffé par un asthme, le 17 septembre 1673. Il avait légué ses manuscrits à la bibliothèque des Jacobins-St-Honoré où il demeurait ; mais peu de temps après sa mort, tous ces matériaux furent trouvés dispersés ; une partie fut la proie d'un incendie ; mais les planches en cuivre furent sauvées, sans cela, la réputation du P. Barrelier eût été engloutie ; car il n'aurait été connu que par quelques citations de Morison de Tournefort et de Plumier. Quarante ans après, Antoine de Jussieu trouva le moyen de rassembler les planches ; mais il n'y avait plus de texte ; il fut obligé d'y suppléer, et il donna des observations, avec la signature de l'auteur. C'est donc à ses soins qu'on doit l'ouvrage intitulé : *R. Barrelieri, Plantæ per Galliam Hispaniam et Italiam observatæ iconibus æneis exhibitæ : opus peritum accurante Antonio Jussieu botanices professore in lucem editum et ad recentiorum normam digestum*, Parisiis, 1714, in-fol. L'ouvrage contient trois cent trente-quatre planches, et treize cent quatre-vingt-deux figures de différentes espèces de plantes, avec trois planches de quillages. Le zèle d'Antoine de Jussieu l'entraîna peut-être trop loin, lorsqu'il accusa Boccone d'avoir été plagiaire à l'égard de Barrelier, parce qu'il avait publié les mêmes plantes. Il est certain que Boccone annonça plusieurs plantes comme les tenant de Barrelier ;

sumer que ce dernier en reçut p en échange du botaniste sicutant plus que le projet du e français étant de faire une n générale, il avait pris dans auteurs ce qui lui convenait. isi que l'on y trouve toutes les publiées par Cornutus, toutes u jardin Farnèse d'Aldini. Si de côté les plantes communes ient été bien figurées, sur ent quatre-vingt-douze, il en nt qu'il a bien fait connaître. s-unes de ces figures sont très-s pour le dessin ; mais dans proportions trop petites. Il y a elques détails sur la fructifica- ais ils sont loin de ce que l'on maintenant. La réputation de r était tellement établie, quoi-ût rien paru de lui, que Plu-nsacra à sa mémoire un genre es sous le nom de *Barleria* ; mposé de plusieurs arbustes rs chauds, remarquables par é des fleurs ; ils appartiennent ille des *Acanthacées*. Le père r a aussi composé un grand e, dans lequel il traitait de es plantes du globe qui étaient s alors, et dont il voulait don-figures ; il lui avait donné le : *Hortus mundi* ; d'autres di-*rbis terrarum* ; mais il n'a pas imé. On a encore de ce savant x sept cents figures de cham- s et trois cents de coquillages, t pas été publiées. D—P—s.

BARRÈME (FRANÇOIS), dont le st devenu proverbe, naquit à et mourut à Paris en 1703. On : I. le *Livre des comptes faits*, communément *Barrème*, mé un très-grand nombre de . le *Livre facile pour appren-rihmétique soi-même*, Paris, in-12, avec un double frontis-

pice gravé : cette édition est encore recherchée des amateurs, à cause de plusieurs articles curieux qui n'ont pas été conservés dans les nombreuses réimpressions. III. Le *Livre nécessaire*, contenant les calculs des intérêts ; IV. le *Livre du grand commerce*, contenant les changes ; V. la *Géométrie servant à l'arpentage*, 1673, in-12, avec une dédicace à M. Legendre, négociant. Cette dédicace a vingt-trois strophes de dix vers chaque. Les vers ont la mesure et les rimes sont exactes : voilà tout ce qu'on en peut dire. A. B—r.

BARRÈRE (PIERRE), naturaliste ; a exercé la médecine à Cayenne et à la Guyane, pendant trois années, vers le commencement du 18^e. siècle. Après son retour en France, il fut nommé professeur de botanique à Perpignan, sa patrie ; où il est mort le 1^{er}. novembre 1755. Il a publié plusieurs ouvrages : I. *Question de médecine, dans laquelle on examine si la théorie de la botanique et la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin*, Narbonne, 1740, in-4^e. ; II. *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, ou le Dénombrement des plantes, des animaux et des minéraux qui se trouvent dans l'île de Cayenne et à la Guyane*, Paris, 1741, 1749, in-12, et inséré dans le tome II de la *Collection des Voyages*, publiée par Haller, à Göttingue, 1751, in-8^e. Dans ce petit ouvrage, l'auteur ne donne qu'une idée fort imparfaite des richesses naturelles de ces contrées ; les plantes y sont rangées par ordre alphabétique, sous les noms que Plunier et Tournefort leur ont donnés. III. *Ornithologie specimen novum, sive series avium, in Ruscinone, Pyrenæis montibus atque in Gallia æquinoctiali observatarum*, Perpignan, 1745, in-4^e, avec

une planche. IV. *Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées*, Paris, 1746, in-8°, 2 planch.; V. *Observations d'anatomie*, Perpignan, 1751, in-8°.; 1753, in-4°.; il y traite des effets nuisibles de la jusquiame. VI. En 1743, il donna à l'académie des sciences de Paris un *Mémoire sur la manière dont on cultive le riz en Espagne*. VII. *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, 1743, in-12; VIII. *Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres*, Paris, 1741, in-4°. et in-12. Barrère prétendait que la bile des nègres était noire, et qu'elle était la cause de la couleur de leur peau. Il a été réfuté par Lecat. M. Willdenow a donné, en son honneur, le nom de *Barrera* à un genre de plantes de la Guyane qu'Aublet avait fait connaître, mais sous un autre nom. D—P—s.

BARRETO (MONIZ DE), vice-roi des Indes, d'abord gouverneur de Malaca, parvint au gouvernement des Indes, en 1573, sous le règne de Sébastien, et passa en Afrique, à l'expiration de sa vice-royauté, en 1589, avec le titre de gouverneur-général des côtes orientales. Arrivé à Mozambique, il soutint une guerre sanglante contre les barbares africains, pénétra dans les états du roi de Mongas, et s'empara de sa capitale; mais il se vit forcé de retourner à Mozambique, pour arrêter les complots de Pereira, gouverneur de la citadelle. Son arrivée imprévue fit trembler les séditieux: « Allez, dit-il à Pereira, qui implorait sa clémence à genoux, allez, je vous pardonne; vos remords vous puniront assez de votre perfidie et de votre ingratitude. » Barreto préparait une expédition contre le Monomotapa, lorsqu'un religieux portugais, enflé de la faveur de la cour, s'y op-

posa, et lui dit avec arrogance: « Vous serez responsable devant Dieu et devant les hommes de tous les maux qui arriveront en Afrique. Le fier et sensible Barreto fut si navré de l'injustice de cette menace, qu'il en mourut de douleur deux jours après. B—r.

BARRETT (GUILLAUME), chirurgien anglais, natif du comté de Somerset, mort en 1789, était membre de la société des antiquaires de Londres. Quoiqu'il eût beaucoup de talent comme chirurgien, il est plus particulièrement connu comme auteur d'un livre intitulé *Histoire et antiquités de la ville de Bristol*, etc., avec dix planches, 1788, 1 vol. in-4°. ouvrage mal écrit, mais plein de recherches utiles et faites avec une grande exactitude. — Un peintre de paysage du même nom a acquis quelque célébrité à Londres, dans le 18^e. siècle, et a été membre de l'académie de peinture dont il était un des fondateurs. X—

BARRETT (JEAN-JACQUES DE), né à Condom, le 12 novembre 1711, était fils de Jacques de Barrett, qui avait suivi le roi Jacques en France. Après avoir fini ses études, Jean-Jacques vint à Paris, se lia avec quelques littérateurs distingués, et se livra entièrement à l'étude de la littérature latine. En 1762, il fut nommé professeur de langue latine à l'école militaire, et, trois ans après, inspecteur-général des études dans cette école. Après plusieurs années d'exercice, il donna sa démission, et, dans la retraite, continua de traduire des auteurs latins. Il est mort le 19 août 1792. Il a traduit I. *Traité de l'Amitié, de la Famille, les Paradoxes, le Songe de Scipion et la Lettre politique à Quintus*, 1760, in-12; 4^e. édition 1776, in-12; II. les *Offices de Cicéron*, 1759, in-12; 3^e. édition

in-12; III. *Histoire des deux de Nerva et de Trajan*; IV. *Amorphoses d'Ovide*, 1778, 2 vol. in-12; V. *Œuvres de* (il n'a fait que revoir la traduction de Catrou), 1782, 1787, 2 vol. in-12; VI. *Histoire de Florence*, Chiavel, 1784, 1789, 2 vol. in-12; VII. *Éloge de la Folie*, par B., 1789, in-12; VIII. *Histoires rimées morales*, etc., 1781, in-12 : c'est une traduction du *De Profanis*; IX. la *Loi naturelle*, 1790, in-12; X. *Nouvelle traduction de Tacite*, ouvrage posthume, A. Delalain, 1811, 3 vol. in-12. Ces ouvrages sont estimés. Ce sont seuls de J. J. Barrett, d'après les enseignements pris auprès de son père. Tous les bibliographes l'ont, ce jour, appelé *Paul Barrett*, mais il naitre à Lyon, le 28 mai 1728. Nous n'avons pu, à Lyon, obtenir aucun renseignement

Paul Barrett, ou plus proprement Barret, sur le compte duquel cependant nous croyons devoir : I. les *Amours d'Alcidor et d'Arinée*, 1751, 2 vol. in-12; II. quelques comédies, depuis 1751 jusqu'en 1760; III. *L'Homme moral*, *Tableau de la vie*, 1764, 3 vol. in-12; IV. *Foka*, ou les *Métamorphoses*, contes chinois, dérobé à Voltaire, 1777, 2 vol. in-12; V. *Grelot*, 1762, in-12; VI. *Maiselle Javotte*, 1762, in-12; VII. *Petits Spectacles de Paris* (1773), in-18. A. B.—T. BARRI (GABRIEL), et non pas Barri, né à Francica, dans la Calabre, au 16^e siècle, fut prêtre séculier, humaniste et savant géographe. Son principal ouvrage qu'on a de lui, est de 1571, ce qui fait penser qu'il était alors dans la force de l'âge. C'est ce qu'il intitule : *De antiquitate et*

situ Calabriae libri V, Rome, 1571, in-8°, réimprimé dans l'*Italia illustrata*, Francfort, 1600, in-fol.; et dans le tome IX, part. V du *Thesaurus antiquit. Italiae*, de P. Burmann. Il en a paru une nouvelle édition, avec des additions et des notes de Thomas Aceti, et des *Animadversiones* de Sertorio Quattromani, Rome, 1737, in-fol.; enfin, il est inséré dans le *Delectus scriptorum rerum Neapolitanarum*, publié à Naples, in-fol., par Dominique Giordani. Ce nombre d'éditions atteste le mérite de l'ouvrage; il a été cependant vivement critiqué dans quelques-unes des observations de Quattromani; mais il n'a pas manqué de défenseurs. Quelques écrivains ont prétendu que Barri n'en était que le prête-nom, et l'ont attribué, les uns au cardinal Sirlet, les autres, au cardinal Santorio. Il est à croire que, s'il était de l'un ou de l'autre, on l'aurait su positivement, du moins après leur mort. Trois opuscules latins du même auteur, sur trois sujets très-différents, parurent ensemble cette même année : *Pro lingua latina libri III*; *De aeternitate Urbis liber unus*; *De laudibus Italiae liber unus*, Rome, 1571, in-8°; mais c'était une seconde édition augmentée; la première avait paru dès 1554. L'auteur se montre, dans son traité *Pro lingua latina*, extrêmement passionné pour cette langue, et ennemi déclaré de la langue italienne ou vulgaire. Son aversion allait si loin, qu'il fait, dans son livre *De antiquitate et situ Calabriae*, des imprécations horribles contre quiconque oserait le traduire en italien; elles se trouvent au commencement du second livre, p. 1034. G—L.

BARRIERE (PIERRE), ou LABARRE, d'abord batelier à Orléans sa patrie, puis soldat, esprit sombre, mélancolique, qui s'est rendu fameux

par le projet d'assassiner Henri IV. Son dessein ayant été découvert (*Voy. BANGRI*), il fut arrêté à Melun, comme il allait l'exécuter, et rompu vif le 26 août 1593, sans avoir témoigné le moindre repentir. Il déclara dans son testament de mort, et il soutint sur l'échafaud, qu'il avait été porté ou encouragé dans son régicide par un capucin de Lyon, par Aubri, curé de St.-André-des-Arcs, et par le P. Varade, recteur des Jésuites de Paris. (*Voy. les Lettres de Pasquier*, liv. XI, lett. 2; l'*Histoire de De Thou*, liv. CVII.). L'histoire particulière de ce régicide fut publiée, Paris, 1594, in-8°.

T—D.

BARRIERE (JEAN DE LA), instituteur de la congrégation des Feuillants, naquit en 1544, à St.-Céré en Quercy, d'une famille noble. Il fut nommé, en 1562, abbé de Feuillant, au diocèse de Rieux, dont il prit possession en 1565, et qu'il posséda pendant onze ans en commendé. Il fit profession à Toulouse en 1573, et entreprit aussitôt d'y faire revivre le premier esprit de S. Bernard. Il fut quatre ans sans pouvoir trouver un seul religieux qui voulût embrasser sa réforme. On le dénonça même au chapitre général de Cîteaux, comme un innovateur dangereux; mais enfin son humilité, sa patience, son zèle, ses exemples, triomphèrent de tous les obstacles, et attirèrent de nombreux disciples dans sa solitude. Sixte V, par un bref du 5 septembre 1586, confirma le nouvel institut, et l'affranchit de l'obédience de Cîteaux. La Barrière resta constamment attaché à la cause royale durant les troubles qui désolaient la France. Henri III lui en témoigna sa reconnaissance, en faisant bâtir pour son institut le couvent de la rue St.-Honoré, dont le pieux réformateur prit posses-

sion en 1587, avec soixante de ses disciples. Les ligueurs firent de vains efforts pour l'attirer dans leur parti. Fidèle à son prince, même jusqu'après la mort funeste de Henri III, qu'il apprit à Bordeaux, lui fit faire un service solennel dans l'église de son ordre, et prononça lui-même son oraison funèbre. Quelques-uns de ses religieux, séduits par la ligue, se soulevèrent contre lui, et devinrent ses persécuteurs. Ils le dénoncèrent à Sixte V, et provoquèrent contre lui la convocation d'un chapitre en Italie, sous l'influence de ce pape. L'inquisiteur Alexandre de' Francisus, dominicain, qui y présidait en qualité de commissaire apostolique, l'interrogea sur les crimes qu'on lui imputait. L'abbé, quoique innocent, déclara au général, par humilité, qu'il était un grand pécheur. Sur cette simple déclaration, prise pour un aveu de ses prétendus crimes, il fut suspecté de l'administration de son abbaye, interdit de dire la messe, et eut ordre de se présenter tous les mois devant le tribunal de l'inquisition pour rendre compte de sa conduite. Le chapitre général des Feuillants, en 1598, ayant demandé son rétablissement, le fanatique de' Francisus, venu évêque de Forlì, l'empêcha de ses intrigues; mais enfin le cardinal Bellarmín, chargé par Clément V d'examiner les griefs allégués contre lui, le fit absoudre solennellement. Le pape modéra seulement quelques austérités trop excessives qu'il avait introduites dans sa réforme. Quelques-unes de ses institutions durent être supprimées, comme celle de se servir à table de crânes humains, au lieu de tasses de gobelets. La Barrière mourut à Rome le 25 avril 1600, entre les ha-

'Ossat son ami. Toute sa vie suite de pénitences, de austérités qui ressemblaient à celles des anciens anachorètes, et des manières douces et modestes. Ses divers événements de sa vie sont peints sur verre dans des médaillons placés au centre des pages du Maître des Feuillants de l'abbaye de Honré, où ils attireraient les plus beaux, au nom de l'ouvrage de Benard, en 1706, sur les dessins de Jean-Eloye, peintre flamand. Les tableaux transportés au Musée des Augustins, et n'ont éprouvé que de légères mutilations. T—D.

DE LA GALLISSONNIÈRE.

(JEAN), grand-chantre de l'église de Nantes, et l'un des plus sages du diocèse, était de la famille de la Gallissonnière. Il fournit des officiers de marine française. Barrin a écrit les *Épîtres et Éloges* de son père, 1676; la Haye, 1692, in-12. Afin d'effacer auprès de lui cette erreur de sa jeunesse, il publia la *Vie de la bienheureuse d'Amboise*, évêque de Bretagne, Pierre II; 1704, in-12. M. Barbier lui attribue *Vénus dans le bain*, et *la Religieuse en chemise*, le nom de l'abbé Duprat, dans son *livre infame* par Lenglet. D. N.—L.

BARRINGTON (JEAN-SHUTE), négociant anglais nommé Shute, naquit en 1678 à Salisbury dans le comté de Wiltshire. Il avait reçu sa première éducation à l'université d'Utrecht, où il se livra particulière-

ment à l'étude du droit. Il publia ensuite, en faveur des protestants séparés de l'église d'Angleterre, plusieurs ouvrages estimés, où l'on trouve beaucoup de talent et de savoir réunis à un esprit de tolérance et de liberté religieuse qu'il avait puisé à l'école de Locke, son maître et son ami. Ses principes lui méritèrent, sous le règne de la reine Anne, la confiance du ministère whig, qui le chargea, à l'âge de vingt-quatre ans, de négociations relatives au projet de la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre. Les services qu'il rendit dans cette circonstance furent récompensés, en 1708, par la place de commissaire des douanes, qu'il perdit sous le ministère suivant. A cette même époque, un riche particulier du comté de Berks, qui le connaissait à peine, l'adopta pour son fils, et lui laissa tous ses biens; quelques années après, un parent éloigné, nommé *Barrington*, dont il prit le nom et les armes, le fit également son héritier. Il se trouva alors, par sa fortune, ses talents et sa considération personnelle, à la tête du parti dissident. Il fut nommé membre du parlement à l'avènement de Georges I^{er}, qui le créa, en 1720, baron Barrington de Newcastle et vicomte Barrington d'Armagh; mais, en 1723, il fut expulsé de la chambre des communes, à l'occasion de la malheureuse affaire de la loterie d'Harburgh, dont il était sous-gouverneur : cette flétrissure que, selon l'opinion publique, il n'avait pas méritée, fut, à ce qu'on présume, une suite de la haine du premier ministre Walpole, son ennemi déclaré. Il mourut dans sa terre du comté de Berks en 1734, laissant neuf enfants, dont plusieurs se sont distingués dans le gouvernement, l'église, l'état militaire et les

tantis non conformistes, 1703, in-4°.; III. *Miscellanea sacra*, 2 vol. in-8°. , 1725, réimprimés avec des additions considérables en 1770, en 3 vol. in-8°.; IV. *Essai sur les diverses dispensations de Dieu sur le genre humain, dans l'ordre où elles se trouvent dans la Bible*, ou *Système abrégé de la religion naturelle et révélée*, 1725, in-8°. , réimprimé plusieurs fois depuis. X—s.

BARRINGTON (DAINES), 4°. fils du précédent, fut destiné par son père à l'étude des lois, et occupa différentes places dans la judicature et dans le gouvernement; mais il se distingua plus particulièrement dans la connaissance que dans l'application des lois; il est aussi connu comme antiquaire et comme naturaliste. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, et celle des antiquaires le choisit pour son vice-président. Il résigna ses diverses places vers la fin de sa vie, et mourut dans la retraite le 14 mars 1800. On a de lui différents ouvrages, dont les

Dieu a
entre
puis l
sur le
le lan
d' Ou
la ge
Rech
Césa
moir
d' Ap
écrits
auteu
toire
moir
dres
et da
même
le titr
On y
obser
au pa
res. L
oiseau
Son t
amira
de St

» vocat, non seulement les éditions et » les prix des livres, mais leur con- » tenu. » Il a rédigé un grand nom- » bre de *Catalogues*, dont quelques- » uns sont indiqués dans la *France littéraire* de 1769. On recherche surtout, et l'on consulte souvent encore son *Catalogue des livres de Falconnet*, avec des éclaircissements et une table très-commode, 1763, 2 vol. in-8°. La filiation des Barrois dans la librairie française, offre le même tableau que les familles des Ancillon et des Bernouilli dans les sciences.

A. B.—r.

BARROS (JEAN DE), le plus célèbre des historiens portugais, naquit, à la fin du 15^e siècle, d'une famille distinguée et d'ancienne noblesse. On ignore le lieu et l'époque précise de sa naissance; mais il est probable qu'il naquit en 1496, dans une des terres de sa famille. Sa vie est mieux connue, car on a recueilli ce que les auteurs contemporains en ont écrit, et quelques circonstances, dont il fait lui-même mention dans ses écrits. A un âge très-pen avancé, il entra au service du roi Emmanuel, en qualité d'enfant gentilhomme. Cette institution portugaise, dont l'ombre seule existait dans ces derniers temps, ressemblait en quelque sorte à celle des pages; mais les enfants gentilshommes étaient très-nombreux, et, en les élevant, on avait moins pour but le service personnel du roi, quoiqu'ils le fissent par tour, que le service qu'il recevrait d'eux un jour comme chef de l'état. Tous les mois le roi avait un travail avec leurs directeurs et leurs maîtres; il prenait connaissance de leurs progrès et de leurs défauts, et distribuait lui-même les récompenses ou le blâme. Jean de Barros était, nous dit-il, encore à l'âge où faire tourner le sabot était son grand amu-

sement, quand il entra dans cette école. Il se fit bientôt après distinguer par son esprit et son application, et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de dix-sept ans, le roi le plaça auprès du prince royal, qui fut depuis le roi Jean III dans un rang que je traduirais volontiers, d'après ses attributions, par *Pag-chambellan*. Il y en avait un certain nombre attachés à chacun des princes de la maison royale, vivant habituellement dans leurs appartements, continuellement occupés de leur service. Jean de Barros avait pris un goût si décidé pour l'étude, qu'il profita de tous les moments libres pour s'occuper et vivre avec Salluste, Tit-Live et Virgile. Il écrivit même son premier ouvrage au milieu des distractions inévitables dans une cour; il composait dans l'anti-chambre, sans être jamais sûr de n'être pas interrompu avant de parvenir à la fin de la période qu'il écrivait; mais le prince royal, qui lui-même aimait les lettres, voulut voir son travail à mesure qu'il avançait, lui donnait des conseils et faisait des corrections. L'ouvrage parut en 1520; l'auteur n'avait que vingt-quatre ans; il le présenta au roi, lui disant: « Sire, je n'ai écrit ce petit livre que pour essayer mes forces » et voir si on trouve mon style digne d'être employé à écrire l'histoire de mon pays. » Le roi lui ordonna de lui quelques chapitres, dont il se montra satisfait, et lui dit: « Je souhaitais beaucoup que l'on écrivît ce que nous venons de faire dans l'Inde » mais je ne trouve personne dont le style me contente; occupez-vous en » et je vous promets que votre temps ne sera point perdu. » Quoique le roi mourût peu de mois après, ces paroles eurent leur effet, et le Portugal leur doit peut-être le bel ouvrage historique qui parut trente-deux ans plus

tard. Le premier ouvrage qu'il composa dans l'antichambre est un roman intitulé : *l'Empereur Clarimond* (1601, in-fol.). C'est un prince imaginaire, dont Barros écrit l'histoire, comme s'il eût existé, sans viser au merveilleux ni au romanesque. Quoique la fable n'ait rien d'extraordinaire, le charme du langage l'a sauvée de l'oubli : on en a donné plusieurs éditions au 16^e., au 17^e., et même au 18^e. siècle. Le roi Jean III, à son avènement au trône, le nomma gouverneur des établissements portugais sur la côte de Guinée. Lorsqu'il fut de retour, il le fit trésorier-général des colonies, et, quelques années après, agent-général des mêmes pays, place importante qui équivalait presque à un ministère d'état, et que Barros occupa pendant trente-huit ans, avec une grande réputation d'intelligence et de probité. Toutes ces places étaient de nature à lui fournir des renseignements sur le théâtre et les événements de l'histoire à laquelle il travaillait. On s'aperçoit, en lisant cette histoire, combien il en avait profité. En 1559, le roi lui fit donation de la province du Maranhão, dans le Brésil, à la charge d'y faire des établissements. L'entreprise fut malheureuse, il y perdit beaucoup de son bien, et finit par rendre la province au roi, qui le dédommagea et le récompensa ailleurs. A l'âge de soixante-douze ans, il se retira dans sa terre d'Alitem, où il mourut trois ans après, en 1571. On a de Jean de Barros, sous le titre d'*Asie Portugaise*, quarante livres de l'histoire des Portugais dans l'Inde, écrits dans un langage majestueux, quoique simple, et avec une rare connaissance de la matière, un jugement calme, et une stricte véracité. Différents écrivains ont cherché à les continuer (V. les art. COUTO, CASTANHEIRA et BO-

CARRO). Ulloa traduisit en italien cet ouvrage, dont le président de Thou et les savants contemporains parlent avec de grands éloges. Le *Dictionnaire historique* s'est avisé d'opposer à leurs témoignages l'autorité de Boulaye-le-Goux, que le même dictionnaire traite d'écrivain incorrect, diseur de faussetés. L'*Asia Portuguesa* est un livre classique, et qui beaucoup contribué à fixer la prononciation portugaise. Il en existe plusieurs éditions, dont la plus rare est l'originale, avec les suites, Lisbonne, 1559, 1615, divisée en 14 volumes in-folio; et la plus belle est celle de 1774, de l'impr. royale de Lisbonne, 11 vol. in-8^e., y compris la vie de Barros. Les autres ouvrages de cet auteur sont : I. un Dialogue moral, intitulé *Rhopicancuma*, où il fait voir par quel moyen on se corrompt, lorsqu'on abandonne les principes pour s'accoutumer aux temps; cet ouvrage fut défendu par l'inquisition. II. Un autre dialogue moral, sur *la mauvaise honte*; une *Grammaire de la Langue portugaise*, la première qui ait été publiée. Il avait laissé d'autres ouvrages sur le commerce et la géographie des Indes, et sur des sujets de morale, que le roi Philippe acheta à grand prix de la belle-fille de l'auteur, mais qui n'ont jamais été publiés. — Un autre BARROS (J.phonse de), a laissé un recueil *Proverbes moraux*, Madrid, 1616 et 1608, in-8^e.; Lisbonne, 1617, in-8^e.; il a aussi publié une des premières éditions de *Gusman d'Alfarach* avec l'éloge de ce roman et de son auteur. C—S—A.

BARROSO (MICHEL DE), né à Madrid en 1540, posséda plusieurs talents; mais c'est surtout comme peintre qu'il mérite une notice. Il étudia les arts du dessin sous Becerra, célèbre

qui avait reçu en Italie les leçons de Raphaël et de Michel-Ange. ces lumières, Barroso devint architecte, et excella dans la peinture. Palomino Velasco lui accorda un coloris agréable et une touche facile, mais il ne le regarde pas comme un grand dessinateur; il vanta une *Station* de cet artiste, dans le principal cloître de l'église de Val. Barroso possédait plusieurs langues, entre autres le grec et le latin. Il fut aussi un très bon musicien. Il mourut à Madrid en 1590, à l'âge de cinquante ans.

D—T.

ROW (ISAAC), né à Londres, d'octobre 1630, fut théologéomètre ; mais ce n'est que dernier titre qu'il est connu ant, du moins hors de son et surtout parce qu'il fut le le Newton, et qu'il donna, du e des tangentes, une solution ouvrait manquer de faire naître l différentiel. Quoiqu'il ait, à s reprises, montré pour les atiques une prédilection mar- l ne s'en occupa néanmoins me d'une étude accessoire : la d'Eusèbe et de Scaliger le con- l'étude de la chronologie ; rnière, à l'astronomie, qui l'o- e se livrer à la géométrie. Ses sauces dans la langue grecque, e dans l'arabe, lui ouvrirent rces de cette science, et nous t des versions latines des *Trai- uclide*, d'*Archimède*, d'*Ap- us*, et de *Théodose*, qu'il ré- l de petits volumes, soit en ant des signes abrégatifs, soit nt les répétitions qui sont fré- dans les originaux ; mais son ur l'érudition se montre sous nes un peu rebutantes dans ses *es mathematicæ*. Ce recueil ours sur la philosophie des

mathématiques, comme on la concevait alors, est hérissé de citations grecques et fort difficile à lire. Il faut cependant en excepter quatre leçons d'une date incertaine, et dont l'objet est d'indiquer la méthode par laquelle Archimède a découvert ses plus beaux théorèmes. C'est dans ses *Lectiones opticae et geometricae* qu'il expose les découvertes qui lui sont propres. Les *Leçons géométriques* ont pour objet les propriétés des courbes ; on y trouve (pag. 80) la considération du triangle, nommé depuis *triangle différentiel*, et duquel se déduit sur-le-champ la sous-tangente d'une courbe quelconque. Dans les *Leçons d'optique*, il discute la question qui s'était élevée sur le lieu apparent des images que présentent les miroirs courbes, et propose, à ce sujet, une loi très-ingénieuse. Les querelles religieuses et les troubles politiques qui agiterent sa patrie opposèrent de grands obstacles à son avancement. Soupçonné de pencher vers la doctrine d'Arminius, et de plus royaliste, il fut écarté d'une chaire de grec qu'il avait méritée. Cette contrariété le fit sortir de son pays : il voyagea en France, en Italie ; il alla à Smyrne, et, dans la traversée, il prit une part honorable au combat que le vaisseau qui le portait soutint contre un corsaire algérien. Il séjourna ensuite à Constantinople. De retour en Angleterre, il obtint, en 1660, une chaire de grec à Cambridge ; en 1662, il fut nommé professeur de philosophie au collège de Gresham ; la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, en 1663 ; et, l'année suivante, il remplit la chaire de mathématiques fondée par Lucas dans l'université de Cambridge. Ce fut là qu'il compta Newton parmi ses disciples,

et il lui résigna sa chaire, en 1669. Se livrant alors entièrement à la théologie, il reçut en 1670, le grade de docteur dans cette faculté; devint, en 1675, chancelier de l'université de Cambridge, et mourut le 4 mars 1677. Il fut enterré dans l'église de Westminster, où ses amis lui firent élever un monument. Ainsi, sa carrière s'est terminée d'une manière honorable, quoiqu'il ait été d'abord oublié dans les grâces que Charles II, à son rétablissement, répandit sur les partisans de la monarchie. Le distique suivant paraît avoir été composé par Barrow, dans l'intention de se rappeler au souvenir du prince :

*Te magis optârat veditorum, Carole, nemo;
Te reducem sensit, Carole, nemo minus.*

Ses principaux ouvrages sont : I. *Lectiones opticae et geometricae, in quibus phaenomenon opticorum genuinae rationes investigantur ac exponuntur, et generalia curvarum linearum symptomata declarantur*, Londres, 1674, in-4°, 1 vol; II. *Archimedis opera, Apollonii Pergaei conicorum libri IV, Theodosii spherica, methodo novâ illustrata et succinctè demonstrata*, Londres, 1675, in-4°, 1 vol.; III. *Euclidis elementorum libri XV, breviter demonstrati*, Londres, in-12, 1 vol. : ce livre, qui est très-estimé, a eu plusieurs éditions; la première est de 1659, et ne comprend que les *Éléments*; à la suite des dernières, de celle de 1678, par exemple, on trouve les *Data*, et une Leçon de Barrow sur les théorèmes d'Archimède, concernant la sphère et le cylindre, exposés par la méthode des indivisibles. IV. *Isaacii Barrow, mathematicae professoris Lucasiani, lectiones habitae in scholis publicis academiae Cantabrigiensis*, Londres, 1684, in-12, 1 vol. Barrow est de plus auteur d'*Oeuvres*

théologiques, morales et poétiques en trois volumes in-folio, dont Tilotson a été l'éditeur. L—r.

BARRY (GERALD), plus connu sous le nom de *Giraldus Cambrensis* (Girald, du pays de Galles), naquit vers l'an 1146, au château de Mainarpir, près de Pembroke, dans le midi du pays de Galles. Il était d'une famille noble, alliée même aux princes de ce pays. L'excessive vanité qui a dicté ses mémoires ne permet guère de le croire entièrement sur qu'il nous dit des extraordinaires dispositions de son enfance. Cependant après avoir été envoyé achever son éducation en France, où il demeura trois ans, et où il se distingua par l'étude de la rhétorique, à son retour dans son pays, en 1172, il commença à se faire connaître par ses talents, principalement par son caractère ardent et inquiet, qui le fit juger propre à soutenir les intérêts de l'église. Nommé vicaire de l'évêque de S. David, il obtint bientôt plusieurs bénéfices; mais après la mort de cet évêque, il fut tout-à-coup appelé à ce siège par le chapitre et repoussé par les rois d'Angleterre Henri II et Richard I^{er}. (Cœur-de-Lion) qui craignaient l'influence d'un Gallois de haute naissance. Ce fut en 1185 qu'il reçut à cet égard un premier dégoût. Barry, alors âgé de trente ans, et qui n'avait pu être évêque pour se distraire de son chagrin, fit de nouveau un voyage à Paris, dans l'intention de poursuivre ses études, surtout celle de la théologie. Il s'acquiesça du moins à ce qu'il nous dit, une réputation prodigieuse, principalement par sa connaissance des Décrets. En 1179, il fut nommé professeur de droit canon à l'université de Paris, mais il refusa cette place, et en 1180 il retourna dans son pays, où il fut chargé, par l'archevêque de Cant-

béry, de l'administration de l'évêché de St. David, dont l'évêque avait été chassé par le peuple et le clergé réunis. Après de longs débats, que Girald fut accusé d'avoir prolongés, l'évêque fut rétabli, et, en 1184, Girald, qu'on ne craignait apparemment que comme évêque, fut appelé à la cour, où Henri II le nomma son chapelain, l'employa utilement dans plusieurs affaires relatives au pays de Galles, et, l'année suivante, l'envoya en Irlande, en qualité de secrétaire et de conseiller privé de son fils (Jean Sans-Terre). Barry n'eut aucune part aux imprudences de ce prince; il désapprouva hautement sa conduite envers l'église d'Irlande, et, nommé par lui aux évêchés de Ferns et de Leighlin, il refusa noblement des fonctions où, lui dit-il, il sentait qu'il ne pouvait faire le bien. Ce fut dans ce voyage qu'il recueillit les matériaux de sa *Topographie de l'Irlande*, ouvrage remarquable par une circonstance qui prouve moins peut-être la vanité de l'homme, que l'importance qu'on se croyait permis d'attacher alors aux productions de l'esprit. Lorsqu'il le lut publiquement, en 1187, à Oxford, cet ouvrage, divisé en trois parties, ayant occupé trois jours de lecture, le premier jour Barry réunit dans un banquet tous les pauvres de la ville; le second jour, il invita à un second festin tous les docteurs et tous les savants de quelque réputation; le troisième fut destiné aux savants d'un ordre moins distingué, aux soldats, aux bourgeois et aux pauvres de la ville. Cette topographie, remplie de fables et d'erreurs grossières, a depuis été vivement réfutée. Barry fut accusé, pour lui donner plus de prix, d'avoir détruit plusieurs chroniques irlandaises qu'il avait eues entre les mains. En 1188, Baudouin, archevêque de Can-

torbéry, ayant entrepris une tour dans les montagnes du pays de Gall à l'effet de prêcher la croisade, Barry l'accompagna, et, pour prêcher d'exemple, se croisa lui-même; mais Richard I^{er}. lui ayant laissé, en part pour la Palestine, l'administration du royaume, conjointement avec Guillaume de Long-Champ, chancelier évêque d'Ely, Barry obtint du pape d'être relevé de son vœu; il quitta la cour en 1192, sur quelque désagrement, et se retira à Lincoln, où des lettres le consolèrent. L'évêché de St.-David se trouvant vacant en 1195, ses amis l'engagèrent à se présenter, mais il leur répondit par un mot qui est devenu mémorable: *Virum episcopalem peti, non petere debemus*, qu'un homme digne de l'épiscopat doit pas demander, mais être demandé. Cependant, l'année suivante, ayant été de nouveau nommé par le pape, et refusé par le roi Richard, il en vint à Rome, où il se rendit en personne; mais, après trois voyages et longs délais, il eut la douleur de chouer dans l'objet de son ambition. Dès ce moment il renonça pour jamais aux affaires du monde, et se livra entièrement à la culture des lettres. En 1215, on lui offrit encore l'évêché de St.-David, mais à des conditions peu convenables qu'il le refusa. On ignore la date précise de sa mort; on sait seulement qu'il vivait encore en 1220. Cet homme, qui paraît avoir été uni à une vanité excessive, du talent pour les affaires et une certaine fermeté de caractère, n'est remarquable aujourd'hui, comme écrivain, que par le nombre de ses ouvrages, monumens de la crédulité et du mauvais goût du moyen-âge. Leur liste seule formerait un livre elle-même; les plus connus sont: I. *Topographia Hibernia*, trois livres; II. *Historia Vaticana*

de expugnatione Hiberniæ, en deux livres. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés en 1602, à Francfort, par les soins de M. Camden. III. *Itinerarium Cambriæ*, en deux livres. C'est la relation du voyage qu'il fit avec l'archevêque Baudoin dans les montagnes du pays de Galles, voyage dont il ne manque pas de s'attribuer tout le succès. On y trouve des détails précieux sur la prédication des croisades. Bachmann a donné un précis de cette relation dans son *Histoire littéraire des anciens Voyages*. On en trouve un extrait dans les *Annales des Voyages*, de M. Malte-Brun, tom. III, pag. 310. IV. *De rebus à se gestis*, en deux livres. C'est surtout dans ce journal de sa vie qu'on trouve des traits vraiment curieux de sa ridicule vanité, comme lorsqu'il parle de la prodigieuse réputation qu'il s'était faite dans les écoles, par son éloquence; éloquence telle, dit-il, que ses innombrables auditeurs ne savaient ce qu'ils devaient admirer le plus, ou de la douceur de sa voix, ou de l'élégance de ses expressions, ou de la force irrésistible de ses arguments. V. *Ecclesiæ speculum, sive de monasticis ordinibus, ex ecclesiasticis religionibus variis, distinctionum libri IV*. L'auteur s'était proposé, dans cet ouvrage, d'exposer les vices des moines, contre lesquels il avait conçu une haine invétérée; on rapporte qu'il avait coutume d'ajouter à sa litanie: *A monachorum malitiâ libera nos, Domine* (Délivrez-nous, Seigneur, de la méchanceté des moines). S—D.

BARRY (JACQUES), de la même famille que le précédent. Son père, riche négociant de Dublin, était membre du parlement d'Irlande. Jacques Barry suivit la carrière du barreau, où il se fit une grande réputation par ses talents. Le lord Wentworth, en-

suite comte de Stafford, lui procura des places et des distinctions honorables; mais les troubles qui agitèrent le règne de Charles I^{er}, lui enlevèrent son protecteur, dont il fut bien près de partager la destinée tragique. Son attachement à la cause royale fut récompensé, aussitôt après le rétablissement de Charles II, par la place de président de la cour du banc du roi en Irlande; il fut élevé à la pairie, peu de temps après, avec le titre de baron Santry, et nommé conseiller privé. Il mourut en 1672. On a de lui un ouvrage intitulé: *The case of tenures*, c'est-à-dire (le Cas des tenures sur la commission des titres défectueux, discuté par tous les juges d'Irlande, avec la décision de leurs motifs); Dublin, 1637, in-fol., 1752, in-12. X—s.

BARRY (JACQUES), peintre d'histoire, né à Cork en Irlande en 1744, était fils d'un maçon. Après avoir appris le grec et le latin, il se livra à l'étude de la peinture. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître était un tableau de *S. Patrice baptisant le roi de Cashel*, composé à dix-neuf ans. Fort de la protection d'Edmund Burke, son compatriote, il vint à Londres, où ses talents obtinrent aussitôt de l'emploi. En 1766, il passa sur le continent pour y étudier les ouvrages des grands maîtres, aux frais de Burke; après un séjour de quatre ans en France et en Italie, il revint en Angleterre, où il composa, vers 1772, un tableau de *Vénus*, dont on a donné la gravure, et un tableau de *Jupiter et Junon*, tous deux remarquables par l'originalité et la grandeur de la conception, mais d'un très-médiocre coloris. Ce fut vers cette époque qu'il provoqua le refroidissement d'Edmund Burke, en refusant durement de faire son portrait, genre d'ouvrage qu'il

gardait comme au-dessous de lui. Il se brouilla également avec Reynolds, qu'il soupçonnait d'être jaloux de ses talents. En 1775, voyant son pinceau sans emploi lucratif, il prit la plume, et publia un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires qui s'opposent au progrès des arts en Angleterre*, dans lequel il réfute les théories de Dubos, de Montesquieu et Winkelmann sur l'influence du climat. Son mérite réel le fit nommer membre de l'académie royale de peinture de Londres, et, en 1786, professeur; mais ses bizarreries, et ses procédés peu obligeants envers ses confrères, lui firent ôter cette place vers l'année 1799. Ses opinions en faveur de la révolution de France achevèrent ensuite de lui aliéner la plus grande partie de ses compatriotes; et le roi s'étant fait apporter le registre des membres de l'académie de peinture, en raya le nom de Barry de sa propre main. Le principal monument de sa réputation en Angleterre est une suite de six tableaux représentant les progrès de la société et de la civilisation parmi les hommes, qu'il peignit pour la société d'encouragement. L'exécution de ces tableaux, commencés en 1777, et dont deux ont chacun quarante-deux pieds anglais de longueur, employa sept années de sa vie. Cet ouvrage se voit dans les salles des bâtiments nommés les *Adelphes*. Les compatriotes mêmes de Barry, tout en vantant la grandeur de la composition de ces six tableaux, connus sous le nom de l'*Élysée*, avouent que l'exécution en est médiocre et le coloris détestable. Le seul prix qu'il en demanda fut l'exposition publique et à son profit de ses tableaux, dont il fit à cette occasion une notice explicative, dans laquelle il rappelle

souvent une cabale qu'il suppose formée contre lui, et qui le pourchassait partout. Il prétendait que les officiers en musique célébrés à Westminster dans le temps de cette exposition n'avaient d'autre but que de détourner l'attention publique et de lui nuire sa gloire et ses profits. Ne croyant être assez remarqué par ses talents, on prétend qu'il voulut l'être par ses singularités; ayant de quoi vivre, s'habiller décentement, tout chez lui présentait l'image de la misère et de la malpropreté. On ne l'appelait dans son quartier que le *salo Barry*. La pitié qu'il inspirait engagea la société des arts à former en sa faveur une souscription qui se monta à 1000 sterl.; mais il mourut l'année suivante, en 1806, et fut enterré à l'église St.-Paul. Barry était savant et possédait bien la théorie de la peinture comme on en peut juger par ses lettres écrites d'Italie à Edmund Burke, mais surtout par six *Leçons sur la peinture*, qui sont ce qu'il a écrit de mieux. Il parlait de son art avec enthousiasme, et en parlait bien; mais il avait adopté un style grand et sévère qui s'éloigne de la véritable nature. Quoique, dans un de ses écrits, il ait présenté sur le coloris du Titien des observations les plus sages et les plus judicieuses, il méprisait cette partie de l'art, et faisait peu de cas de Rubens, de Van Dick, de Teniers, de Rembrandt et de toute l'école hollandaise, qui brille surtout par le coloris. Barry était d'un caractère peu sociable, et vivait très-retiré; il était extrêmement frugal; il ne lui fallait rien, disait-il, que du pain, un toit et la gloire. Outre les tableaux que nous avons cités, on a de lui, entr'autres, un *Philoctète*, peint à Bologne, par un grand que nature, et dont il a même donné l'estampe. On a publié

publiquement à la cour. Le triomphe du vice sur les mœurs publiques fut marqué le jour où, au scandale universel, la méprisable compagne des débauches d'un roi, qui forçait, malgré eux, ses sujets à le mépriser, fut présentée à Versailles, en 1769, conduite par une femme de qualité, dont le nom sera sans doute inconnu de la postérité. L'étrange favorite, jetée dans une sphère si brillante et si nouvelle pour elle, se laissa conduire par les fourbes plus ou moins adroits, plus ou moins obscurs, mais tous également ambitieux et avides, qui l'entouraient : les ennemis du duc de Choiseul, d'un côté, et les du Barry de l'autre, la firent servir d'instrument à leurs intrigues, à leurs haines, et concourir ainsi au bouleversement général qui signala les dernières années de Louis XV. Le duc de Choiseul osa faire rougir son souverain du vil choix qu'il avait fait ; la disgrâce de ce ministre fut la récompense de sa noble hardiesse : on n'attribua ses tentatives qu'au dépit de n'avoir pu faire jouer à la duchesse de Grammont le rôle de M^{me}. de Montespan. L'arme du ridicule fut employée de part et d'autre, avec plus ou moins d'esprit et de légèreté, chez une nation qui rit de tout, et souvent d'elle-même. Le parti opposé consola la favorite par les mêmes moyens ; comme si le ridicule était la lance d'Achille, dont les blessures se guérissaient par elle-même. On attribua au duc de Nivernais la chanson qui commence par ce couplet :

Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde ;
En vain la bourgeois en gémit,
Et la duchesse en gronde ;
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

Il paraît, au surplus, que Louis XV lui-même sentait son abjection : « Je »

» Noailles, je sais bien que je succèderai à Sainte-Foy. — Sire, dit le duc » s'inclinant, comme votre majesté » cède à Pharamond. » (*Nouv. Anecd. de madame Necker*, tom. II, p. 3) Elle influa beaucoup sur l'exil du parlement (1771), à l'instigation du chancelier Maupeou. Voici une anecdote peu connue et qui mérite de l'être. Maupeou lui fit présent d'un tableau de Charles I^{er}, par van Dyck, représentant ce prince dans une forêt, fuyant ses persécuteurs, tableau qui est aujourd'hui au Muséum. Ce tableau fut placé dans le boudoir de la cressante, en face de l'ottomane où Louis XV avait habitude de s'asseoir ; quand ce prince fixait sa vue sur ce tableau, la favorite lui disait : « » bien ! La France, tu vois ce tableau » si tu laisses faire ton parlement » te fera couper la tête, comme le parlement d'Angleterre l'a fait couper à Charles. » M^{me}. du Barry n'était qu'une méchante femme : les malheurs publics ne furent pas son ouvrage ; ne doit les attribuer qu'aux avides perfides conseillers qui l'égarèrent, et abusèrent de son inexpérience pour favoriser les plus monstrueuses dilapidations et faire triompher les manœuvres les plus odieuses. On vit le maréchal de Richelieu descendre au rang de ses adulateurs ; le chancelier Maupeou, qui se disait aux Barrymore d'Écosse, s'empres de reconnaître le même droit aux Barry, et traiter la favorite de cousin. Cependant cette femme, aux pieds de laquelle Louis XV vivait dans le dernier degré d'abjection, voyait le tré public ouvert à ses moindres demandes. Comme elle ne se trouvait bien logée dans le palais d'une pécunieuse du sang, le pavillon de Lucien fut bâti pour elle, et ce fut là que M^{me}. du Barry traitait Louis X

un valet, et l'appelait *la France*.
 rt du monarque, en 1774, M^{me}.
 y fut reléguée dans l'abbaye du
 x-Dames, près de Meaux. Li-
 elle-même, elle vécut avec dé-
 t donna des marques d'un grand
 pour la religion. Louis XVI lui
 de sortir du monastère où elle
 ait plaindre et presque estimer :
 nes lui fut accordé pour demeurer
 petit-fils de Louis XV lui donna
 sion. M^{me}. du Barry parut dés-
 blier entièrement la cour, et ne
 a qu'à embellir sa retraite et à
 er les beaux arts. Abandonnée
 sque tous ceux qui avaient été
 teurs. Elle n'imita pas leur in-
 de. A l'époque de la révolution,
 ofessa pour la mémoire de son
 teur, et les malheurs de son au-
 mille, un respect et un dévoue-
 qui ne peuvent absoudre sans
 a moitié de sa vie, mais qui jettent
 le honneur et quelque intérêt sur
 heureuse fin. Il paraît que M^{me}.
 rry ne fit courir le bruit que ses
 ats avaient été volés, qu'afin
 rer un honorable emploi à ce
 le sa fidélité, que la morale sé-
 ppellera toujours des *dépouilles*
iple et des *richesses d'iniquité*.
 u'il en soit, on l'accusa de n'être
 n Angleterre que pour y porter
 imants. Arrêtée sur ce motif, à
 tour, en juillet 1793, elle fut
 le au tribunal révolutionnaire le
 ombre suivant, et condamnée à
 e comme conspiratrice, et ayant
 é à Londres le deuil du tyran. »
 uite à la mort, le 6 décembre,
 e cessa de demander grâce ; ses
 étaient baignés de larmes ; elle
 it des cris perçants, et implorait
 du peuple ; à l'instant de l'exé-
 i, on l'entendit s'écrier sur l'écha-
Monsieur le bourreau, encore
oment. On a remarqué qu'elle

fut la seule femme, condamnée par le
 tribunal révolutionnaire, qui ait mon-
 tré tant de faiblesse. Parmi les nom-
 breux ouvrages publiés sur M^{me}. du
 Barry, on doit distinguer : I. *Lettres*
de madame du Barry, 1779, in-8° ;
 II. *Anecdotes de madame la com-*
tesse du Barry, 1777, 2 parties in-
 12. Ce dernier ouvrage est attribué à
 Theveneau de Morande. S—r.

BARSÉBAÏ, 8^e. sulthan de la 2^e.
 dynastie des Mamloucks d'Égypte,
 était, comme ses prédécesseurs, es-
 clave circassien. Amené en Syrie, il y
 fut acheté par le gouverneur de Mala-
 tia, qui l'envoya en présent au sul-
 than Barkok. Celui-ci le mit au nombre
 de ses mamlouks, parmi lesquels il
 se fit distinguer. Devenu échanson du
 sulthan Faradj, il commença à figu-
 rer dans les troubles de l'Égypte. Il
 s'attacha à Chêikh-Mahmoudy, en
 obtint un commandement dans les
 troupes, devint gouverneur de Tri-
 poli de Syrie, et se fit disgracier et
 jeter en prison pour s'être laissé battre
 par un parti de Turkomans. Mis en
 liberté, réintégré, il fut encore disgra-
 cié, et enfin, après plusieurs alterna-
 tives de fortune, il jouit d'une grande
 faveur auprès du sulthan Thatar, qui
 lui confia la tutelle de son fils Mo-
 hammed. Thatar ne fit que paraître
 sur le trône. Sa mort en mit en pos-
 session son fils encore très-jeune, à
 qui les Mamlouks donnèrent pour
 tuteur l'émyr Djanibek. Barsébaï,
 privé de la régence, songea à s'em-
 parer du pouvoir souverain, et après
 avoir trompé Djanibek et Thurbaï,
 mamlouks puissants, qui n'avaient pas
 moins d'ambition que lui, il déposa
 le fils de son bienfaiteur, et se fit
 proclamer sulthan, le 8 de reby 2^e.
 825 de l'hég. (1^{er}. av. 1422 de J.-C.).
 Les guerres intestines qu'il eut à sou-
 tenir pour conserver la couronne, la

peste qui affligea une partie de l'empire, et les incursions des Francs, semblèrent d'abord autant de fléaux destinés à le punir de son ingratitude; mais il prouva que, s'il avait eu assez d'adresse pour tromper ses rivaux, il avait aussi assez de génie pour conserver l'empire qu'il leur avait arraché. Il signala son avènement par l'abolition de la coutume de baiser la terre devant le prince, et il la remplaça par celle de baiser les mains. Il exclut du divân les juifs et les chrétiens, s'occupa à réduire les émyrs séditeux, et, lorsqu'il en eut triomphé, songea à porter ses armes au dehors. Les corsaires catalans et italiens ravageaient alors les côtes de la Syrie et de l'Égypte, et allaient déposer dans l'île de Chypre le produit de leurs pirateries. Barsébaï, ayant fait d'inutiles plaintes au roi de cette île, résolut de la mettre à feu et à sang, fit construire des bâtimens dans tous les ports de son empire, rassembla les troupes de Syrie et d'Égypte, et après les avoir aguerries par quelques incursions, fit partir une flotte nombreuse, qui s'empara de Limisso le 26 de chaban 829 (3 juillet 1426 de J.-C.). Nous n'entrerons point dans les détails de cette expédition mémorable, qui se termina par le désastre d'une grande partie de l'île, et la prise du roi Jean II. Ce prince, amené en Égypte, fit son entrée au Caire, monté sur un mulet, et accompagné de tous les autres captifs, et de tout le butin. Barsébaï l'attendait au château, assis sur son trône, et entouré de tous ses officiers; ce fut là que, pour comble d'humiliation, le monarque de Chypre, du sang de l'illustre maison de Lusignan, se prosterna plusieurs fois devant l'esclave turk, devenu son maître. Les historiens s'accordent à dire que Barsébaï, content d'avoir

satisfait son orgueil, ne viola point les droits de l'humanité; il traita son captif avec douceur, et, après en avoir tiré une forte somme pour sa rançon et l'avoir obligé à payer un tribut annuel, il le fit reconduire en Chypre par six de ses galères. Barsébaï fit encore, à l'orient de son empire, quelques expéditions qui lui réussirent et mena une vie très-active, parcourant ses provinces, et s'assurant, par sa présence, de la fidélité de ses officiers; ce fut ainsi qu'il conserva le sceptre jusqu'à sa mort, arrivée le 13 de dzoul-heddjah 841 (7 juil. 1438 de J.-C.), après un règne de seize ans. J—n.

BARSINE, fille d'Artabaze, I^{er} mariée, en premières noces, à Memnon de Rhodes. Elle fut prise à Darius, avec les autres femmes de la suite de Darius; et, comme son mari était mort, Alexandre la prit pour concubine, et en eut un fils, nommé *Hercules*; il la donna ensuite en mariage à Eumènes de Cardie. Elle resta à Pergame après la mort d'Eumène, car ce fut de cette ville que Polysperchon fit venir Hercules pour le faire reconnaître roi. Il est probable qu'elle fut tuée en même temps que son fils l'an 309 avant l'ère chrétienne. — Arien donne aussi le nom de BARSINE à la fille aînée de Darius, qu'Alexandre épousa; ce qui est sans doute une faute de copiste; car tous les autres auteurs la nomment *Statira*. C—n.

BARSUMA, célèbre hérétique, natif de Nisibe, contribua beaucoup, par ses intrigues et ses violences, à propager, dans la Perse et la Chaldée, le nestorianisme, presque anéanti à la mort de son auteur, et voulut encore ajouter aux erreurs de Nestor. Il soutint que le mariage devait être permis aux évêques, aux prêtres et aux clercs, s'appuyant sur cette parole :

« : *Melius est nubere, quam* donna lui-même l'exemple de l'infraction des règles ecclésiastiques, en vivant avec une femme qu'il n'aurait dû être son épouse légitime. Barsumas, évêque de Seleucie, s'étant opposé à ses principes irréligieux, fut condamné et odieux à Sirouz, roi de Perse, qui ordonna sa mort, et fut mis à Barsuma de poursuivre les artisans de l'Église d'Occident. Barsuma leur fit une guerre ouverte, et fut tué, dit-on, sept mille. Cet homme méprisable pour ses mœurs et sa conduite morale, mourut en 189 de J.-C., après avoir établi son empire dans la Mésopotamie, une région qui a causé de grands malheurs à l'Église d'Orient, et dont il subit encore aujourd'hui quelques fruits. On peut consulter sur Barsuma les écrits de la *Bibliotheca Orientalis* de Assemani. J—N.

BARTAS (GUILLAUME DE SALUSTE), né vers 1544, près d'Auch, de parents nobles, et élevé pour le métier de la guerre, se signala comme militaire et comme négociateur. De la religion que Henri IV, avant d'être roi de France, et attaché à la personne de ce prince, en qualité de premier homme ordinaire de la chambre, employé par lui, avec succès, dans les affaires en Danemarck, en France et en Angleterre. Jacques VI, roi d'Écosse, successivement ces deux derrièrroyaumes, voulut le retenir à son service; il préféra de revenir dans son pays. Il se trouva à la bataille de Marston, et chanta la victoire à laquelle il avait contribué. Quatre mois après, le 11 juillet 1590, il mourut, âgé de cinquante-six ans, des suites de quelques blessures qui avaient été mal guéries. Tout le temps que ses devoirs ne le tenaient pas à sa disposition, il le passait à son château de Bartas, et là

composait ses longs et nombreux poèmes: la *Première Semaine*, c'est-à-dire la *Création*, en sept journées; l'*Uranie*, la *Judith*, le *Triomphe de la foi*, les *Neuf Muses*; et la *Seconde Semaine*, ouvrage très-bizarrement intitulé, qui comprend une grande partie des histoires de l'*Ancien Testament*. Le seul de ses poèmes dont on ait retenu le titre, la *Semaine*, eut, en moins de six ans, plus de trente éditions, et fut traduit en latin, en italien, en espagnol, en allemand et en anglais. Cela n'empêche pas qu'aujourd'hui le nom de du Bartas ne soit, pour ainsi dire, passé en proverbe pour exprimer la barbarie et le mauvais goût du style. Le sien est hérissé de métaphores extravagantes, et de mots composés à la manière grecque et latine. Laharpe y a pourtant reconnu « quelques vers qui ont de la précision » et de l'énergie. » De Thou, qui rend de son caractère un témoignage fort honorable, attribue ses défauts, comme poète, à l'éloignement où il vivait de la capitale et des gens de mérite qui l'habitaient: il est douteux qu'il eût trouvé des avis bien utiles dans un pays dont Ronsard était l'idole. Ses œuvres ont été imprimées à Paris, en 1610, 2 vol. in-folio, avec d'énormes commentaires de Simon Goulard de Senlis.

A—G—R.

BARTENSTEIN (JEAN CHRISTOPHE DE), vice-chancelier d'Autriche et de Bohême, né en 1690, fut long-temps secrétaire d'état de l'empereur, et se fit connaître par plusieurs manifestes qu'il écrivit pour la maison d'Autriche: le plus remarquable est la *Déclaration de guerre* contre la France, en 1741. Il composa pour l'instruction du prince, depuis empereur sous le nom de *Joseph II*, un *Droit de la nature et des gens*, imprimé à Vienne, en 1790, in-8°. Il

mourut à Vienne le 6 août 1766. — BARTENSTEIN (Laurent Adam), né à Heldbourg, le 28 août 1717, fut précepteur de deux comtes d'Auersberg à Burgstall en Autriche, recteur de l'école de Cobourg en 1743, professeur au gymnase de la même ville, où il mourut le 25 février 1796. On a de lui : I. *Religionis christianæ excellentia ex insigniter commendato amoris studio adserenda*, Cobourg, 1757, in-4°. II. *Rudiments simplifiés de la langue grecque*, ibid., 1778, in-8°. III. *Cur Virgilius moriens Æneida comburi jusserit*, 1772, etc. G—T.

BARTH (JEAN), né à Dunkerque, en 1651, ennoblit son nom et répandit sa renommée dans toute l'Europe, par des actions d'une bravoure extraordinaire. Il était fils d'un simple pêcheur, et Louis XIV se plut à l'honorer au milieu de sa cour. Le chevalier de Forbin, son compagnon et son rival de gloire, qui joignait une naissance illustre et une éducation polie à l'intrépidité de Jean Barth, le conduisit à Versailles, en 1691. Les courtisans se disaient entre eux : « Allons voir le chevalier de Forbin, qui mène l'ours ; » mais le roi lui fit un accueil plein de bonté. L'apercevant un jour dans la galerie, il l'appela, et lui dit obligeamment : « Jean Barth, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Sire, vous avez bien fait, » répondit le marin. » Les courtisans rirent aux éclats de cette naïveté grossière, qui, selon eux, peignait à la fois la sottise et la vanité. « Vous n'avez pas compris Jean Barth, leur dit Louis XIV ; sa réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. » Jean Barth justifia bientôt la confiance du monarque ; il n'avait encore montré que l'audace in-

fatigable d'un armateur ; il signala son courage par des actions plus utiles. Trente-deux vaisseaux de guerre anglais et hollandais bloquaient le port de Dunkerque ; Jean Barth en sortit avec sept frégates, et, dès le lendemain s'empara de quatre navires anglais richement chargés pour la Russie. Il brêla le cours de la même campagne il brûla plus de quatre-vingts bâtiments ennemis, fit une descente vers New castle, ravagea tout le pays des environs, et revint à Dunkerque avec plus de quinze cent mille francs de prise. Il en ressortit avant la fin de l'année (1692), avec trois vaisseaux de guerre, rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, chargée de grains, attaqua et mit en fuite l'escorte qui la protégeait, et prit seize navires marchands. En 1693, Jean Barth, commandant le vaisseau *le Glorieux*, de 64 canons, se trouva sous les ordres du maréchal de Tourville, à la journée de Lagos, où les Français vengèrent le désastre de la Hogue, sur l'escadre et les flottes marchandes parties d'Angleterre pour l'Espagne, l'Italie et le Levant. Quatre-vingt-sept navires de commerce et plusieurs vaisseaux de guerre furent pris ou brûlés, et la perte des alliés, dans cette occasion fut évaluée à plus de vingt-cinq millions de livres. Jean Barth, s'étant séparé du corps de l'armée, fit échouer près de Faro, six bâtiments hollandais richement chargés, qui furent livrés aux flammes. L'année suivante fut signalée par des succès plus utiles. On manquait de blé : Jean Barth, malgré la vigilance des Anglais, d'abord entré à Dunkerque avec un navire considérable chargé de grains, courut ensuite au devant d'un convoi plus nombreux, qui apportait en France les blés du Danemark et de la Pologne : le contre-ami-

avec huit vaisseaux de s'en était emparé; déjà, il hauteur du Texel, près d'ens les ports de Hollande; il it pas un moment à perdre : rth, quoiqu'il n'eût avec lui vaisseaux d'un rang inférieur le l'ennemi, l'attaque sans hénlève le contre-amiral holland'abordage, prend deux autres ux de guerre, et ramène toute e marchande à Dunkerque. tion brillante lui valut des letnoblesse. En 1696, ayant enompé les Anglais, qui l'attenà la sortie du port avec une trois fois plus forte que la il rencontra la flotte holland la Baltique, composée de x voiles, et protégée par cinq s. L'escorte tomba bientôt au r des Français avec une quade navires; mais treize vaisle ligne hollandais ayant paru temps que Jean Barth conduis prises à Dunkerque, il fut l'en brûler la plus grande par-d'éviter lui-même un combat égal. La paix seule pouvait inpre les travaux de ce marin céelle fut conclue à Riswick, et arth passa les dernières années vie à Dunkerque. Il y mourut pleurésie, le 27 avril 1702, au nt où la guerre de la succession igne ouvrait une nouvelle carson expérience et à son courage. âgé d'environ cinquante ans, et mpérément n'avait rien perdu force. On a dit que Jean Barth t *guère bon que sur son navire*, dire qu'il n'était propre à comer qu'un seul vaisseau, et qu'il olus capable d'une action hardie 'un projet étendu. La seconde de cette assertion paraît assez la première est démentie par

les faits : c'est avec des escadres de six et de huit vaisseaux que Jean Barth accomplit ses entreprises les plus glorieuses, et qu'il montra plusieurs fois autant de prudence dans la combinaison de ses plans, que d'intrepidité dans leur exécution. E—D.

BARTH, ou BARTHIUS (GASPARD DE), savant critique allemand, né le 22 juin 1587, à Custrin, d'une famille noble. Son père, Charles Barth, était professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et chancelier à Custrin. Le jeune Barth fit ses premières études à Gotha et à Eisenac. A douze ans, il traduisit en vers latins les *Psaumes de David*, et à seize, il publia une *Dissertation* fort estimée, sur la manière de lire les auteurs latins; il visita l'Italie, la Suisse, la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, et revint habiter Leipzig et Halle, où il passa le reste de sa vie, et où il mourut le 17 septembre 1658. On a de lui des *Commentaires* estimés, quoique diffus, sur Claudien, Francfort, 1650, in-4°; sur Stace, Cygneæ, 1664, 4 vol. in-4°, et sur plusieurs autres auteurs grecs et latins, sacrés et profanes. Son principal ouvrage est celui connu sous le nom d'*Adversaria*, Francfort, 1624, in-fol. Il en avait laissé deux autres volumes pareils, qui n'ont jamais été imprimés; enfin, des poésies latines, imprimées à Francfort, 1623, in-8°. La liste de ses ouvrages se trouve dans les *Mémoires* de Nicéron.—BARTH, ou BARTHIUS (Michel), médecin allemand, né vers l'an 1650, à Annaberg, en Saxe, professa à Leipzig, et mourut dans cette ville, en 1684. Il laissa un Recueil de lettres sur la médecine; il composa aussi des vers latins, qui sont estimés, dont on trouve quelques fragments dans le

premier volume des *Délices des poètes allemands*. — BARTH, (Frédéric Gottlieb), né à Wittenberg, le 5 août 1738, mort à Pforta, le 6 octobre 1794, se distingua aussi comme professeur et comme érudit. On a de lui : I. une édition estimée de *Propertius*, avec des notes, des variantes et un index, Leipzig, 1777, in-8°; II. *Stricturæ aliquot animadversionum ad Anacreontem*, Naumbourg, 1777, in-4°; III. une *Grammaire allemande-espagnole*, Erfurt, 1778, in-8°. Cette grammaire a eu trois éditions. IV. Une *Nouvelle Chrestomathie poétique anglaise*, Erfurt, 1778, in-8°, etc. — BARTH (Godefroi), habile jurisconsulte et praticien de Leipzig, naquit dans cette ville le 12 septembre 1650. Après avoir obtenu, en 1670, le degré de bachelier en philosophie, il étudia la médecine, qu'il quitta ensuite pour s'adonner à l'étude du droit. Le 28 septembre 1686, il prit à Bâle le bonnet de docteur. Il alla ensuite professer avec succès à Leipzig, où il mourut le 21 juin 1728. Moréri (1759), qui donna la liste de plusieurs de ses thèses, dit qu'on estime beaucoup son *Hodegeta forensis, civilis et criminalis*. G—r.

BARTHE. V. THERMES.

BARTHE (NICOLAS-THOMAS), naquit à Marseille, en 1754, d'une famille honnête. Ses parents l'envoyèrent étudier chez les Pères de l'Oratoire de Juilly, où il fit connaître de bonne heure ses dispositions pour la poésie. Après avoir terminé ses études, il débuta dans le monde littéraire par quelques pièces fugitives qui le firent remarquer. En 1764, il fut représenté à la Comédie française une pièce intitulée : l'*Amateur*, dans laquelle on trouva une versification facile et spirituelle : elle a été imprimée à Dijon, 1776, in-8°. Peu de temps après, il

donna les *Fausse Infidélité*, en un acte, restée au théâtre, et qui, au jugement de Laharpe, vaut mieux que toutes les petites pièces jouées depuis Dufresny. Barthe fut moins heureux dans la *Mère jalouse*, qui fut médiocrement accueillie du public. La veille de la représentation, il montrait quelques inquiétudes à Chamfort : « Qu'avez-vous à craindre, lui dit-il ? » — « Le dernier, vous n'avez point d'ami mis. — Je n'en connais point, » — « pondit Barthe, si ce n'est peut-être mes amis. » La *Mère jalouse* justifia que trop le pressentiment de l'auteur, et lui suscita beaucoup de tracasseries. Il voulut reconquérir les suffrages du public par une nouvelle comédie en cinq actes, intitulée l'*Homme personnel*. Il y travailla long-temps. Avant la représentation, il alla la lire à Colardeau, atteint d'une maladie mortelle ; celui-ci eut la patience d'en entendre la lecture jusqu'au bout, et se contenta de lui dire : « Vous avez oublié un trait essentiel dans votre comédie, c'est celui d'un homme qui vient lire une comédie en cinq actes à son ami mourant. » L'*Homme personnel*, qui avait beaucoup réussi dans les sociétés particulières, n'eut que peu de succès au théâtre ; on y trouva de l'esprit, de la finesse ; mais rien de ce qui fait la bonne comédie. Barthe renonça alors à la carrière dramatique, où il avait cessé de réussir en cherchant à s'élever au-dessus de son talent. Il entreprit de traduire l'*Art d'aimer* d'Ovide, et bientôt renonça à ce projet, pour faire un *Art d'aimer* de sa composition. Ce poème en quatre chants, dont Laharpe dans sa correspondance a cité quelques fragments avec éloge, n'a point vu le jour. Barthe était d'un caractère aimable et enjoué, fécond en réparties.

, mais d'une humeur capricieuse. Thomas disait, de lui : « Il m'a fait trouver moitié tous les orages de l'a-

Barthe mourut le 17 juin victime de son amour pour la et pour le plaisir. Lorsqu'il on lit de mort, un de ses amis porter un billet de loge pour e représentation d'*Iphigénie de*, de Piccini : « Mon cher i dit-il, on va me porter à , je ne puis aller à l'Opéra. » res de Barthe n'ont point llies ; les amateurs recher- ore parmi ses pièces fugitives, ts de l'Opéra, badinage , et plein de bonne plaisan- rouve dans ses autres pièces, ans ses ouvrages drama- us d'esprit que de verve et ; quelques biographes l'ont re Gresset et Desmahis, rant assez singulier ; nous pen- est beaucoup plus près de que de Gresset. M. Fayolle ublier les *Œuvres choisies* e, 1811, in-12 et in-18. ave la *Mère Jalouse*, les *Infidélités*, des épîtres, des versés, et quelques fragments *l'aimer*. M—D.

HEL (JEAN-GASPARD), ju- te, naquit, en 1697, de pa- curs, à Kitzingen, dans le Wurtzbourg, étudia dans : chez les jésuites, et marqua heure une vocation parti- our le droit. L'évêque de rg le prit sous sa protec- l'envoya perfectionner ses Rome. Barthel eut le bon- profiter des leçons du cardi- rtini, depuis pape, sous le moit XIV. En 1727, il fut eur en droit, et retourna la née à Wurtzbourg, où il fut

nommé régent du séminaire et professeur du droit canon à l'université ; en 1728, il fut nommé conseiller ecclésiastique de l'évêque ; en 1729, docteur de théologie ; en 1738, chanoine bénéficiaire à Wurtzbourg ; en 1744, conseiller privé ; en 1754, doyen des chanoines, et enfin, vice-chancelier de l'université. Il revêtit ainsi successivement toutes les dignités qui sont ouvertes à un ecclésiastique séculier, dans la principauté de Wurtzbourg, et mourut dans cette ville le 8 avril 1771. Barthel était un jurisconsulte fort savant. Les universités catholiques lui ont des obligations incontestables. Il perfectionna l'enseignement du droit canonique, qui se réduisait avant lui à répéter les *Décrétales* et les *Commentaires* de la cour de Rome, sans rattacher cette science à l'histoire de l'Église et de l'état, sans pénétrer dans l'esprit des lois de l'Église, ni approfondir la constitution ecclésiastique de l'Allemagne, qui a son organisation et ses principes à part : il ne faut donc guère s'étonner si Barthel, dans le sentiment de sa supériorité, appelait ses prédécesseurs, non des canonistes, mais des décrétalistes. Barthel suivit avec ardeur une carrière que les théologiens avaient encore à peine tentée en Allemagne, et que Pierre de Marca, Bossuet, Thomassin, Fleury et d'autres grands hommes, avaient parcourue avec tant d'honneur, et, joignant aux principes généraux, puisés dans leurs ouvrages, l'étude des prérogatives et de l'organisation particulière de l'église d'Allemagne, il dirigea son attention sur les édits de pacification religieuse ; les traités de sa nation avec la cour de Rome, et les autres lois fondamentales de l'empire ; sur les libertés des églises d'Allemagne, leurs alliances, soit entre elles, soit avec l'état et les

autres églises de la même communion. Il réduisit ainsi le droit canonique à une forme appropriée à l'Allemagne, sans négliger les institutions de pratique qui concernent les dicastères; travail d'autant plus facile pour lui, qu'il avait été employé lui-même, pendant quarante ans, dans les affaires les plus importantes de l'évêché de Wurtzbourg. Barthel joignit à ses moyens de succès personnels, l'avantage d'avoir vécu dans la familiarité de deux hommes éminents à l'école desquels il ne pouvait manquer de se former. L'un était le pape Benoît XIV, l'autre, le prince-évêque de Wurtzbourg, Charles-Frédéric, qui, ayant rempli trente ans les fonctions de vice-chancelier de l'Empire, avait été appelé à étudier à fond toutes les particularités de la constitution politique et ecclésiastique de l'Allemagne. Ce fut encore pour Barthel un bonheur d'avoir pour amis Ickstadt et Sundermahler, deux juriscultes distingués, et d'avoir le célèbre professeur Neller de Trieste pour collaborateur dans ses travaux scientifiques. Les écrits de Barthel roulent presque tous sur des objets de recherches fort intéressants pour l'Allemagne; on y remarque partout de la franchise, du patriotisme, un attachement non équivoque pour la constitution et l'Église germanique, joint à un respect profond pour le St.-Siège. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'un zèle ardent pour la religion; on regrette que ce zèle soit trop souvent mêlé d'amertume et d'intolérance. Barthel avait puisé chez les jésuites de Wurtzbourg et à la cour de Rome une haine contre les protestants, qui éclate souvent chez lui en expressions que les catholiques raisonnables désavouent. Voici le titre de ses principaux écrits: I. *Historia pacificationum imperii circa*

religionem consistens, Wurtzbourg 1756, in-4°.; II. *De jure reformandi antiquo et novo*, ibid, 1744 in-4°.; III. *De restituta canonice in Germaniâ electionum politia*, ibid, 1749; IV. *Tractatus de eo quod circa libertatem exercitii religionis ex lege divinâ, et ex leg imperii justum est*, ibid, 1764, in-4°.

G—r.

BARTHÉLEMI (S.), apôtre, dont le nom est patronimique, et signifie *fil de Tholomée* ou *Tolmai*. Plusieurs savants interprètes pensent que ce saint est le même que Nathanaël, à Cana, en Galilée, qui fut docteur de la loi et un des soixante-douze disciples. Ce saint fut, comme les autres apôtres, témoin des principales actions de Jésus-Christ sur la terre. On le compte parmi ceux qui furent témoins de sa résurrection et reçurent le St.-Esprit. Il visita les contrées les plus barbares de l'Orient, et pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, à ce qu'assure Eusèbe. Cet écrivain ajoute, qu'au commencement du 3^e siècle, S. Patrice alla dans les Indes pour réfuter les brachmanes, qu'il y trouva le christianisme établi, et qu'on lui montra l'*Évangile de Saint Mathieu*, en langue hébraïque, apporté dans ces contrées par S. Barthélemy. Lors de son retour, l'apôtre rencontra S. Philippe à Hieraple, en Phrygie, et se rendit de là en Lycaonie, où, selon S. Chrysostôme, il prêcha aussi la foi. Enfin après avoir parcouru quelques autres pays, il trouva les Arméniens tellement attachés à l'idolâtrie, qu'ils firent subir le martyre. La plus commune opinion est qu'il fut écorché vif; mais les historiens grecs modernes assurent que le gouverneur d'Albanopolis le fit crucifier. Ces deux opinions peuvent se concilier, puisque ce double supplice était en usage chez les Égyptiens.

Perses, de qui les Arméniens l'avaient emprunté. Les restes de S. Barthélemi furent, dit-on, d'abord dans la ville de Du-Mésopotamie, d'où on les transféra successivement dans l'île de Rhodes, à Bénévent, et enfin à Cologne, en 983, elles furent placées sous un monument de porphyre sur lequel se trouvait le grand autel de l'église de Cologne au nom du saint, dans l'île de Rhodes. Les Latins révèrent la mémoire de S. Barthélemi le 24 août, et les Grecs le 11 juin. Le martyre de S. Barthélemi a été souvent représenté par les peintres, jaloux de traiter un sujet si terrible, où ils trouvaient à exprimer leur connaissance de la vie humaine; et Michel-Ange, le plus grand dessinateur, a introduit S. Barthélemi dans son fameux *Jugement dernier*, où il est un des murs de la chapelle de S. Barthélemi tenant sa peau au-dessus de sa tête, et montrant de l'autre le moment de son cruel supplice.

D—T.

BARTHELEMI (PIERRE), prêtre, de la ville de Cologne, accompagna, en 1096, le duc de St.-Giles, et Adhémar, évêque de Nîmes, dans la première expédition de la Terre-Sainte. Pieux et vaillant, il joua un très-grand rôle dans la prise de la ville de Jérusalem, en racontant aux soldats les visions qu'il avait eues pendant son sommeil. Il vint annoncer aux chefs de la croisade que Dieu lui était apparu, et lui avait promis de leur donner la ville de Jérusalem dans l'église de St.-Pierre d'Antioche, en fouillant la terre avec la lance avec laquelle on avait percé le flanc de Jésus-Christ. Cette découverte fut révélée aux chrétiens, et une armée céleste avec laquelle ils se mirent en suite les infidèles de cette découverte excita un enthousiasme parmi les soldats par l'ordre des chefs, et en

présence de douze témoins, on fouilla la terre au lieu indiqué; après avoir fait d'inutiles recherches pendant une journée, vers le soir, Barthélemi descendit dans la fosse qu'on avait creusée, et bientôt en ressortit avec le fer merveilleux qu'il avait annoncé. L'enthousiasme redoubla parmi les croisés, qui, trois jours après, remportèrent une grande victoire sur les Sarrasins; la lance fut portée au milieu de l'armée chrétienne, et sa vue contribua beaucoup à ranimer l'ardeur des soldats; cependant, comme elle attirait de nombreuses offrandes aux Provençaux, la jalousie des autres nations chrétiennes ne tarda pas à élever des doutes sur l'authenticité de sa découverte; l'armée chrétienne fut longtemps agitée par les plus violents débats; mais enfin, Barthélemi qui s'était persuadé à lui-même la vérité de ce qu'il avait annoncé, prit le parti de se soumettre à l'épreuve du feu, pour attester sa véracité. Le vendredi saint, 1099, un grand bûcher fut allumé au milieu du camp des croisés, qui faisaient alors le siège d'Arcas, près de Tripoli. Barthélemi, après avoir passé trois jours en prières, se précipita au milieu des flammes, et il traversa le bûcher fatal en présence de quarante mille pèlerins; mais il ne résista pas longtemps à cette terrible épreuve, et mourut peu de jours après. Depuis ce temps, la lance miraculeuse fut tout-à-fait abandonnée. M—D.

BARTHELEMI DE COLOGNE, savant illustre, qui habitait à Cologne au commencement du 16^e siècle, a beaucoup contribué à faire refleurir en Allemagne les études classiques: il avait fait les siennes avec Erasme, à Deventer, sous Alexandre Hegius. Il se rendit de là à Zwoll, et plus tard à Cologne, où il s'efforça de remettre en honneur les anciens, et d'enseigner.

ainsi appelé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs, à Lisbonne, où il reçut le baptême en 1514. Il entra, en 1528, dans l'ordre de St.-Dominique, professa pendant vingt ans la théologie, devint précepteur de don Antonio, neveu du roi Jean III, et fut nommé, en 1559, archevêque de Brague, à la sollicitation de Louis de Grenade, malgré la plus forte opposition de sa part. Il assista au concile de Trente, y parla fortement pour la résidence des évêques de droit divin; soutint, contre les ultramontains, qu'ils tenaient leur juridiction de leur titre, et non de la concession du pape; proposa de leur prescrire une vie frugale, la modestie dans leurs ameublements, et de les obliger à rendre compte de l'usage de leurs revenus, dans le concile de la province. Pie IV lui témoigna beaucoup de confiance dans un voyage qu'il fit à Rome, ce qui ne l'empêcha pas de montrer au pontife combien il était choqué de voir les évêques debout et découverts, devant les cardinaux.

en 17
en ava
portug
tout l'
Vie s
Virtu
l'autre
Guill.
Stimu
qui s'
duran
Trent
à Tre
riques
grès q
temps.
d'excel
tous le
et de s
Sacy a
de ce s
in-4".
beauco
son zè
qui dé:
1575,

, grand - trésorier de Saint-n-de-Tours , secrétaire-général
misses et Grisons, etc., naquit à
s, près Aubagne, le 20 janvier
Il fit ses premières études à
cille, d'abord sous le P. Reynaud,
Oratoire, dans le collège de cet
, puis chez les jésuites. Les
es anciennes furent l'objet parti-
de ses travaux et de ses affec-
; il y fit des progrès rapides, et
dans les poèmes d'Homère ce
de la belle antiquité qui ne
mit qu'avec sa vie. Il étudiait à la
hébreu, le syriaque, le chal-
, l'arabe, les mathématiques,
onomie; et, comme il le dit lui-
, insatiable de travail, mais sans
cience, il se précipita dans le
, et s'y enfonça si bien, qu'il en
a dangereusement malade. En
, il se rendit à Paris. Gros de
, alors garde du cabinet des mé-
s, l'accueillit avec intérêt, et
ôt, le jugea digne de partager ses
ux. Sous cet habile maître, Bar-
my parcourut, sans s'égarer, les
reux dédales de la numismatique,
science difficile qui semblerait
r n'offrir à l'histoire que des
nents sûrs, si, trop souvent, les
nes ne se faisaient un jeu d'altérer
rité, même dans les monuments
és à la constater. En 1747, Bu-
de l'académie des inscriptions,
mort, cette compagnie nomma
élemy pour le remplacer. La
é royale de Londres, celle des
naires de la même ville, l'admi-
également parmi leurs membres;
rsqu'en 1753, la place de garde
ibinet des antiques vint à vaquer,
mort de Boze, Barthélemy y fut
lé par le choix particulier de
XV. Ce cabinet, riche alors de
mille médailles, s'accrut par ses
de plus du double : il fit un choix

dans les nombreuses collections de Ca-
ry, de Clèves, de Pellerin, de d'Enne-
ry, et porta ses recherches jusques
en Italie, où, précédé par sa réputa-
tion, il fut accueilli avec empressement
par les savants les plus recommanda-
bles. Il visita Pompéïa, Pæstum, Her-
culanum, expliqua la mosaïque de
Palestrine, et revint à Paris avec de
nouveaux trésors. Pendant son voyage,
il connut à Rome M^{me}. la comtesse de
Stainville, depuis duchesse de Choi-
seuil, et son mari, alors ambassadeur
de France. « Quarante ans, dit Sainte-
» Croix, d'un attachement pur comme
» la vertu, n'affaiblirent point, dans
» la suite, l'impression qu'avaient faite
» sur lui les qualités rares et touchan-
» tes de cette respectable amie. » Le
duc de Choiseul, appelé peu de temps
après au ministère, s'occupa de la for-
tune de l'abbé Barthélemy, et lui donna
par-là les moyens de s'occuper à loisir
de ses travaux littéraires. Barthélemy
usa des dons de la fortune avec modéra-
tion. « J'aurais pris, disait-il, une voi-
» ture, si je n'avais pas craint de rou-
» gir en trouvant sur mon chemin des
» gens de lettres à pied qui valaient
» mieux que moi. » L'abbé Barthé-
lemy n'était encore connu que par une
saine érudition, et par des mémoires
pleins de recherches neuves et pré-
cieuses, de vues utiles et d'heureu-
ses découvertes; il devait bientôt cou-
ronner tous ses travaux par son *Voya-
ge d'Anacharsis*. Il travailla trente
ans à élever ce monument digne des
anciens, dont il nous a retracé les
usages, les mœurs et le génie. Cet ou-
vrage, un de ceux qui font le plus
d'honneur au siècle dernier, parut en
1788, époque où commençait la révo-
lution française : le succès qu'il obtint
dans un temps si peu favorable aux
lettres, surpassa les espérances du
modeste écrivain. Il eut d'abord trois

D'Athènes et de Paris la bonne compagnie
 A formé dès long-temps votre goût et vos mœurs ;
 Toute l'antiquité, par vos soins rajeunie,
 Reparaît à vos yeux sous ses propres couleurs,
 Et vous nous rendez son génie , etc.

En 1789, l'académie française reçut dans son sein l'abbé Barthélemy. L'année suivante, il refusa la place de bibliothécaire en chef, que Louis XVI lui fit offrir. Mais la fortune, dont il pensait avoir fixé l'inconstance, attendait ses dernières années pour l'accabler sous le poids de ses inevitables disgrâces. La révolution française, après avoir privé Barthélemy de vingt-cinq mille livres de rente, et l'avoir réduit au plus étroit nécessaire, l'exposa encore à périr sous les coups des bourreaux. Le 2 septembre, il fut traîné à la prison des Madelonnettes; les prisonniers qui s'y trouvaient, apprenant son arrivée, descendirent tous au bas de l'escalier, et l'y reçurent avec une sorte d'attendrissement mêlé de respect. Cependant il recouvra sa liberté seize heures après l'avoir perdue. Les hommes de tous les partis voulurent venger l'outrage fait à l'an-

cessa
 enlin
 lisant
 livre
 avec
 de Pl
 elega
 trabi
 de Bo
 cé l'él
 de ses
 phab
 Paris
 XXV
 des l
 R. W
 mon
 alph
 1730
 moir
 l'ouv
 nois.
 de P
 au to
 les P
 toli,
 Cari

1799, in-12; et en suédois, n, 1800, in-8°. V. *Lettre Médailles trouvées à la Toulouse*, 1764, in-8°. VI. *Le marquis d'Olivieri sur les monuments phœniciens*, Paris, in-4°. VII. *Entretiens sur la musique grecque*, Paris, in-8°, refondus dans le *d'Anacharsis*. VIII. *Voyage Anacharsis en Grèce*, Debure, 1788, 4 vol. in-4°, 7 vol. in-8°, 1789, 1790 : dernières, avec atlas in-4°, une, 1799, grand in-4°, es, et atlas in-fol., in-8°. atlas. Parmi les nombreuses sions, on doit distinguer l'édition, Paris, 1809, 7 vol. i, comme dans celle de 1799, ont trois mémoires de l'abbé my, sur sa vie, sur le cabinet ailles, et sur les *Voyages Anacharsis*. L'introduction du *d'Anacharsis* a été imprimée, sous le titre d'*Abrégé de la langue grecque*, Paris, Debure, in-12. L'ouvrage entier a été traduit en allemand, par J. Er. Buschlin, 1790, in-8°; abrégé de Schroeder, Neuwied, 1792, trad. en anglais, 1791, 1794, en italien, Venise, 1791, et abrégé, Pise, 1791, in-12; français, 1791, 1795, in-8°; suédois, Stockholm, 1791, in-8°; grec, par G. Const. Sacellane, 1799, in-8°. IX. *Dissemination de la réception à l'Académie de la Grèce*, Paris, 1789, in-4°, dans diverses, et trad. en allemand Brunn. X. *Dissertation sur la langue grecque relative aux arts d'Athènes*, Paris, 1792, in-8°. *Œuvres diverses*, publiées par M. de la Croix, Paris, Jausen, 1798, 2 vol. Elles contiennent : Ob-

servations sur une loi des Perses; la Chanteloupée, poème; *Recherches sur le partage du butin chez les anciens; Fragments d'un voyage littéraire en Italie; Réflexions sur quelques peintures mexicaines; Mémoire lu à la commission des monuments; Essai d'une Histoire romaine; Fragments de Numismatique; Instructions pour les voyageurs Dombey et Houel; Mémoire sur le cabinet des médailles; et une vingtaine de Lettres sur des objets d'antiquité. Ces œuvres ont été en partie traduites en allemand, Leipzig, 1799, in-8°, 2 vol. XII. *Voyage en Italie*, publié, sur ses lettres originales, par M. Sériey, deux éditions, 1802, in-8°, trad. en allemand, Mayence, même année. On y trouve plusieurs morceaux inédits de Winkelmann, du P. Jacquier, de l'abbé Zarillo, etc. XIII. Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Recherches sur le Pactole; sur une médaille de Xerxès, tom. XXI; sur une inscription d'Amyclée, tom. XXIII; Paléographie numismatique; sur deux médailles d'Antigonos, tom. XXIV; sur des armes de cuivre, tom. XXV; sur diverses médailles; sur celles des Arabes, tom. XXVI; sur les anciens monuments de Rome, tom. XXVIII; sur le rapport des langues égyptienne, phœnicienne et grecque; sur des médailles des rois parthes; sur un bas-relief égyptien, tom. XXXII; sur le nombre de pièces jouées dans un jour au théâtre d'Athènes, tom. XXXIX; sur les médailles d'Antonin, tom. XLI. XIV. Il a fourni quatre articles à Caylus, pour son *Récueil d'antiquités*; la description des fêtes de Délos, à M. de Choiseul-Gouffier, pour son *Voyage de la Grèce*; fait insérer, dans le *Journal des Savants*, trois *Lettres sur les**

médailles phéniciennes, et l'extrait d'un *Mémoire sur quelques médailles samaritaines*, que l'on retrouve dans l'ouvrage de Pérez-Bayer; enfin l'abbé Audibert a publié une lettre de lui dans sa *Dissertation sur les origines de Toulouse*. — Son neveu, BARTHÉLEMY COURÇAY (André), chargé du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, mort en 1800, présenta, en 1795, à la convention, une médaille du temps de la ligue, prouvant que dès lors il existait en France des idées de liberté. M—D.

BARTHÉLEMY DE PISE. *Voy.* ALBIZZI.

BARTHÈZ (PAUL-JOSEPH), professeur honoraire de la faculté de médecine de Montpellier, médecin consultant de l'empereur, membre de la légion d'honneur, associé de l'institut, jouit d'une grande réputation dans la dernière moitié du 18^e. siècle. Il est un des médecins, en effet, qui concoururent le plus à renverser les fausses doctrines que la médecine avait empruntées de la mécanique et de la chimie, et à faire revivre celle établie primitivement par Hippocrate, et depuis renouvelée par Stahl. On voulut même dans le temps, et quelques personnes le prétendent encore aujourd'hui, le considérer comme en étant le véritable restaurateur; mais s'il est vrai que Stahl laissa encore quelque obscurité dans les esprits, en choisissant, peut-être à dessein, l'expression d'*ame* pour désigner la force qu'Hippocrate a dit le premier régir les corps vivants, et qui, depuis, avait été si long-temps méconnue; s'il est vrai, qu'à cause de cette expression dont l'acception la plus générale rappelle d'autres idées, Stahl ne parut pas d'abord donner à la philosophie médicale une base assez étendue et constamment applicable à tous les cas; il

n'en est pas moins vrai, cependant que Barthèz reçut de lui la première impulsion, et qu'ensuite une exagération d'abstractions égara ce dernier au point qu'il eût étouffé lui-même l'heureux mouvement qu'il avait encouru à imprimer, si les médecins qu'il avait détournés d'une fautive voie ne se fussent servis de ses principes mêmes pour quitter la route trop obscure et trop vague où il était engagé. D'ailleurs, les idées de van Helmont sur la force vivante qu'il appelait *archée*; celles de Stahl sur la force tonique; les expériences de Haller, en 1756, sur la sensibilité et l'irritabilité, prouvent évidemment qu'avant 1774, date du premier écrit de Barthèz, les médecins s'étaient déjà élevés à l'établissement de quelques-unes des forces organiques; les faits obligent d'admettre comme mobiles principaux des phénomènes des corps vivants. Mais si l'on ne dispute pas, avec quelques personnes, à considérer Barthèz comme le fondateur ou le restaurateur de la doctrine hippocratique, il est certain qu'il contribua beaucoup à en ramener l'empire; qu'il fut le premier qui fit alors des principes la base fondamentale et exclusive d'une doctrine médicale, qu'il a préparé ainsi les travaux qui ont depuis si fort surpassé les siens, mais qui ne doivent pas les faire oublier. Il naquit à Montpellier, le 12 décembre 1754; il fit ses études à Narbonne, où résidait son père, ingénieur de la province de Languedoc, puis à Toulouse: elles furent couronnées par des succès. Son père combattit le penchant qui l'entraînait vers l'état ecclésiastique, et lui fit commencer l'étude de la médecine à la faculté de Montpellier, en 1759; le jeune Barthèz y fut reçu docteur en 1755. De là il vint à Paris, où son

t pour les hautes spéculations, s'a toujours de séduisant l'art d'écouter, même quand on en le fit accueillir par les principaux de lettres de ce temps; le duc d'Hénault, Mairan, Caylus, Lavoisier, l'abbé Barthélemi, etc. parurent ses premiers écrits, *Mémoires*, qui furent couronnés par l'Académie des inscriptions. En 1756, Barthèz fut employé dans les sciences, et après une fièvre putride, dont le traitement le célèbre duc de Hanovre, il revint à Paris par les collaborateurs du *Journal de Trévoux* et de l'*Encyclopédie* pour leurs travaux. En 1759, il obtint au concours une chaire à l'Université de médecine de Montpellier. Là qu'il commença la carrière d'enseignement, où il obtint de grands succès; son élocution était enjouée et facile, et la nécessité de la discussion orale, d'être bien compris, réprimait dans ses leçons l'exagération d'abstractions auxquelles il paraît se complaire dans ses écrits: d'ailleurs, il y expose la physiologie nouvelle, fondée sur la force de vie, et dont il dépose les principes dans ses deux premiers ouvrages, qui parurent alors: *Oratio de principio vitali hominis*, Montpellier, in-4°, 1773; *Nova doctrina de functionibus corporis humani*, ibidem, en 1774, année où il fut nommé coadjuteur et survivancier de la chaire de médecine; il avait donné, dans des cours de botanique, sur les végétaux, une application heureuse de ses principes de physiologie animale, et consacré pour eux, et pour les animaux, l'existence de la force de vie qui les arrache de l'empire des lois physiques. Jusques-là, ce n'étaient encore de vagues aperçus. Ce système de

travaux et d'idées le conduisit à la composition de son ouvrage fondamental en physiologie, *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, in-8°, Montpellier, 1778, et dont il a imprimé une seconde édition, en deux volumes, in-8°, à Paris, 1806. C'était la première fois qu'on voyait dans nos temps modernes tous les faits de l'économie animale rangés sous une philosophie étrangère à celle des autres sciences, dégagés des explications physiques et chimiques, et rapportés à un principe inhérent, que Barthèz appelle *principe vital*: sous ce rapport, il influa puissamment sur son siècle, que d'ailleurs les travaux des Stahlens et des Solidistes avaient mûri peu à peu, et préparé à cette nouvelle philosophie; et peut-être eût-il conservé plus d'influence dans le nôtre, s'il n'eût pas altéré ce qu'a de fécond cette idée première, par des subtilités que les derniers progrès en physiologie, et que la manière de procéder, aujourd'hui admise dans les sciences naturelles, rendent évidemment fastidieuses. Dans cet ouvrage, Barthèz montre que tous les actes de l'homme ne sont pas dus, comme la plupart le disaient avant lui, aux forces générales qui président aux autres mouvements de la matière, mais à une qui lui est propre et inhérente: il présente les organes qui le composent, exécutant des actes divers en raison de mouvements qui leur sont spontanés, et selon les impressions qu'ils reçoivent; il les offre ainsi doués de forces sensibles et motrices. Dans cette première partie de sa théorie, il est vrai comme les faits sur lesquels il s'appuie; et, sous ce premier rapport, il sert grandement la science, en la ramenant à une doctrine qui avait été méconnue, que peu de médecins adoptaient alors, et qui aujourd'hui est devenue générale;

mais ensuite Barthèz veut fonder ces forces sensibles et motrices (dernier terme auquel conduisent les faits dans l'étude de l'économie animale), dans un principe idéal, abstrait, qui, d'après ses propres expressions, ne serait ni l'âme ni le corps; mais une abstraction indéterminée, qu'on peut regarder à volonté comme jouissant d'une existence propre, ou comme étant un mode de l'organisation; et qu'enfin, malgré ces feintes concessions sur sa nullité réelle, il personnifie gratuitement et sans utilité pour la science. Cette personnification idéale, d'un principe vital, est en effet le seul trait qui caractérise sa doctrine et la distingue de celle des physiologistes de nos jours, qui argumentent tous, d'après les forces vitales. Dans cette seconde partie, Barthèz, comme on voit, cessa de prendre pour guide les faits, pour se perdre dans de pures abstractions; au lieu de rechercher les effets secondaires, produits par ces forces vitales une fois admises, d'après la méthode de philosopher universellement adoptée depuis Bacon, il ne s'occupe qu'à trouver leurs liens avec leur prétendu principe vital; il ne voit pas que l'admission de celui-ci est au moins inutile, et surcharge sans fruit la théorie; il s'égare sur la limite précise des propriétés vitales et des actes qui n'en sont que des effets; ceux-ci, dès qu'ils échappent à ses explications, sont élevés par lui au rang de propriétés vitales, de loi primordiale du principe vital, telle, par exemple, que sa *force de situation fixe*, qui n'est qu'une variété de la contractilité musculaire: enfin, bornant son influence à l'idée principale, et se trompant dans la manière de la poursuivre, il force presque la postérité à compter aujourd'hui ses services, moins par ce qu'il a édifié que par ce qu'il a détruit. Ce vice dans la

philosophie de Barthèz, sans pourrait provenir de sa facilité à mettre les faits sur lesquels il ses raisonnements; on le voit rechercher les faits insolites, le ter sans critique; mais il provi tout de ce qu'il ne poursuivait c faits que les rapports abstraits base dès-lors le plus souvent es la liaison difficilement saisie, et quemment l'expression obscur nul auteur n'exige plus d'effor être compris; plusieurs en a son style; mais c'est plutôt l'el goût d'abstractions qui, lui fai jeter la simple et médiate obser pour généraliser à l'infini les outrepasser le terme de leur ju comparaison, ne donne à ses nements que des bases métaph aussi difficiles à poser d'une claire, que pénibles à suivre. fauts dans le fonds et dans la f l'ouvrage de Barthèz, restre son utilité à l'époque où il p rendre même alors moins g cependant, il n'en fit pas moins temps, et avec juste raison, une sensation dans le monde sa scella la réputation de son au prépara les honneurs qui vinrent tôle chercher. En 1780, Bart quelque temps avant, s'était f voir docteur en droit, et agréé conseiller à la cour souveraine des de Montpellier, fut appelé capitale, comme médecin co du roi, avec un brevet de c d'état, et une pension de ce nommé associé libre des acadé sciences et des inscriptions, et médecin du duc d'Orléans, en cement de Tronchin. Ce nouve ne pouvait qu'accroître sa rép il y exerça dix années sa pr avec les témoignages les moi voques de la considération p

ion vint l'en chasser; il s'en-
 issonne, où il chercha à être
 atiquant gratuitement la mé-
 fidèle surtout aux études so-
 cabinet, qu'il avait chéries
 tout. Ce fut dans cette re-
 composa et publia sa *Nou-*
vanique des mouvements
ie et des animaux. Exa-
 disposition respective des
 des os, les articulations,
 s des nos membres; obser-
 général et partiel de toutes
 dans nos divers mouve-
 abstraction faite de la cause
 actilité musculaire, y ratta-
 incipes généraux de la mé-
 el est le but que se propose
 ans cet ouvrage, dont il
 premier modèle dans le
animalium, de Borelli;
 hiez restreint un peu l'in-
 écanique que celui-ci avait
 il rectifie quelques considé-
 il présentées ou omises, et
 oplication à un plus grand
 e modes de loco-motion,
 comme que des animaux,
 archer, course, saut, vol,
 aper, etc. Son ouvrage est
 nplet, sous ce rapport: on
 lement avec peine y porter
 son esprit, et, par son goût
 stractions, répandre l'obs-
 la partie de physiologie la
 ptable d'une analyse précise
 ise, et borner, en quelque
 même, les progrès qui lui
 Quelques années après le
 ient des facultés de méde-
 biez, trop vieux pour se li-
 uveau à l'enseignement, fut
 ofesseur honoraire de celles
 ellier; et ce fut en cette
 il prononça, en 1801, un
sur le génie d'Hippocrate,
 inauguration du buste de ce

père de la médecine dans cette école.
 Il appartenait à un homme aussi versé
 dans la littérature grecque que Barthéz,
 et surtout dont l'esprit montrait tant
 de goût pour l'art de généraliser, de
 bien faire sentir le mérite de ce grand
 homme, qui savait tout à la fois obser-
 ver les faits avec la plus grande jus-
 tesse, et s'élever, en les groupant, aux
 plus sûres et plus fécondes généralités;
 c'était un sujet d'autant plus heureux,
 que caractériser le génie d'Hippocrate,
 c'était réellement tracer celui de l'art
 lui-même, et faire en quelque sorte,
 celui-ci, une profession de foi. Barthéz,
 sans doute, entrevit ce vaste plan, sans
 avoir l'intention de le remplir; mais la
 postérité, que le talent rend sévère,
 regrette qu'il ait négligé ce point capital,
 et s'afflige de ne voir ressortir en son
 discours ni le génie médical du médecin
 grec, ni celui de l'art, ni le sien propre.
 Dans l'année suivante, Barthéz reçut
 encore de nouveaux honneurs; sous le
 consulat, il fut nommé médecin titu-
 laire du gouvernement, et, lors de l'é-
 lévation du consul à l'Empire, nommé
 médecin consultant de l'empereur, et
 membre de la légion d'honneur. En
 1802, Barthéz, qui jusque-là n'avait
 écrit que sur la *Physiologie* propre-
 ment dite, à l'exception de quelques
Mémoires, dans des écrits périodi-
 ques, et dont on ne pouvait consé-
 quemment apprécier le mérite prati-
 que, publia son traité des *Maladies*
goutteuses, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage
 et deux *Mémoires sur les fluxions*,
 contenus dans le second volume des
Mémoires de la Société médicale
d'Émulation de Paris, sont les
 compositions où l'on doit chercher à
 reconnaître le médecin praticien pro-
 prement dit, comme dans la *Science*
de l'homme on juge le médecin spécu-
 latif et philosophe. Digne également
 d'éloges, sous le rapport de l'idée

première, mais s'égarant quand il arrive aux détails, on retrouve ce même vice de son esprit, qui fait qu'il s'applique plus aux abstractions qu'aux termes simples de l'observation. Il trace d'abord des règles générales sur les méthodes curatives et les traitements; il les réduit à trois, une *naturelle*, une *analytique* et une *empirique*, selon que l'on imite les mouvements naturels ou spontanés par lesquels chaque maladie marche d'elle-même à sa guérison; que l'on combat isolément et successivement chacun des symptômes dont la maladie se compose, ou que l'on emploie des substances tellement actives, perturbatrices, comme on les nomme, qu'elles occasionnent un trouble général dans la machine, et interrompent le mouvement morbifique qui avait commencé; ou bien enfin, selon que l'on use de spécifique, s'il est vrai que la médecine en possède un seul. Par son talent de généraliser, le premier il groupe en abstractions, ce que depuis long-temps les médecins mettaient instinctivement en pratique, et prévient ainsi tout l'oubli qu'ils pourraient en faire : mais en même temps, dans le reste de l'ouvrage, où il fait une application de ces règles générales aux cas excessivement diversifiés qu'offrent les maladies gouteuses, il est bien loin de se montrer aussi scrupuleux observateur que spéculateur habile. Barthéz, sans doute, était très-savant; versé dans les langues grecque, latine, anglaise, allemande, italienne, espagnole; il avait surtout une érudition trop rare de nos jours; mais, peut-être, peut-on lui reprocher d'avoir été trop peu sévère dans l'admission des faits; peut-être, doit-on dire que ses ouvrages décèlent un esprit plus porté aux abstractions qu'à l'observation proprement dite : la postérité doit voir en lui moins l'homme qui re-

cueillit immédiatement les faits, que celui qui opéra sur ceux conservés par l'érudition; moins le médecin habile dans l'heureux talent d'observer, doué de ce coup-d'œil rapide qui en fait la marque la plus sûre, que l'homme propre aux spéculations, et même les rendant moins utiles, par l'abus qu'en fait. Barthéz, en un mot, ayant peu observé par lui-même, ne pouvait tout au plus que créer, perfectionner les méthodes, mais non faire des découvertes. Attaqué de la pierre, et effrayant de l'opération douloureuse qu'il pouvait seule le guérir, il usa en vain de liqueurs dissolvantes, de libératriques, une des applications abusives et exagérées de la chimie moderne. Il fut saisi, comme Balthus, d'une fièvre maligne, et mourut le 10 octobre 1806. L'année de sa mort, donna, comme nous l'avons dit, une seconde édition de sa *Science de l'Homme*; et ce qui mérite d'être noté, c'est que les nombreuses améliorations systématiques que la science avait éprouvées pendant les vingt-cinq années qui venaient de s'écouler, qu'avait rendues inévitables le mouvement que Barthéz lui-même avait primé, ne lui commandèrent aucun changement : il a préféré le laisser l'état où était la science quand il mourut, que de le faire marcher avec elle et de prononcer même les noms physiologistes, ses contemporains restaurateurs comme lui de la bonne doctrine; aussi est-il déjà fort loin de nous. Barthéz a fait les articles de médecine au *Journal des Savants*, depuis avril jusqu'à décembre 1759; il a encore de lui deux ouvrages philosophiques : I. *Traité du beau*, in-8°, Paris, 1807, publié par les soins de son frère, M. Barthéz de Marmontes; II. *Consultations de médecine*, 2 vol. in-8°, Paris, 1810, publiées

héritier des manuscrits de

C. et A.

OLIN (GASPARD), célèbre suédois, né le 12 fév. 1585, à Scanie, voyagea en Allemagne, en Angleterre, et fut lié avec tous les savants de ces contrées. Il refusa une chaire de langue grecque à Sedan, de médecine à Padoue, à Wittemberg, et enfin à Copenhague, où il fut recteur de l'université, et y avait enseigné successivement le grec, le latin et la théologie; car son érudition était universelle; il mourut le 1630, laissant six fils, qui se distinguèrent par leurs travaux sur la matière des articles de quarante-neuf ouvrages, dont nous ne citerons que les principaux : I. *Oratio de ortu, procrementis Hafniensibus*, Copenhague, 1620, in-4°; II. *Rhetorica major locupletata*, 1624, in-8°; souvent réimprimée; IV. *Systema physicum*, 1628, in-8°; V. *De laetico, ubi simul de amuleto*, Copenhague, 1627, in-8°; VI. *De unicornu*, id.; VII. *De medicina CCXL*, Bâle, 1610, in-8°; souvent réimprimé en français par Abr. Ris, 1647, in-4°; X. *Madveram psychologiam ex*, Copenhague, 1619, in-8°; livre théologique, pris mal par quelques bibliographes, à cause de physiologie.

C. M. P.

OLIN (BARTOLE, ou BARTHOLOMÉE), fils aîné du précédent, admis au nombre des enfants de la science par leur érudition précoce.

A l'âge de quatorze ans, il prononçait en public des discours en langue grecque; il fut successivement professeur d'éloquence, et antiquaire du roi Frédéric III. On ne connaît de lui que sa *Bibliotheca selecta*, publiée en 1669. — Son frère (ALBERT), médecin comme lui, fut recteur du collège de Fridriksbourg, dans l'île Seeland, et mourut, en 1643, âgé de quarante-sept ans. On ne connaît de lui que son *Traité De scriptis Danorum*, publié après sa mort, avec quelques augmentations, par son frère Thomas, Copenhague, 1666, in-8°.

C. M. P.

BARTHOLIN (ÉRASME), autre frère du précédent, né à Roskild, le 13 août 1625, voyagea, comme son père, en Italie; revenu à Copenhague, y fut professeur de géométrie, et ensuite de médecine, et fut eu même temps assesseur du consistoire et du haut conseil. Il mourut en 1698. C'est par erreur que d'autres biographes l'ont supposé fils de Thomas Bartholin, qui n'avait que neuf ans de plus que lui. Ses principaux ouvrages sont : I. *De cometis*, ann. 1664 et 1665 *opusculum, ex observationibus Hafniæ habitis adornatum*, 1665, in-4°, fig.; II. *Experimenta crystalli Islandici disdiaclasti, quibus mira et insolita refractio detegitur*, Copenhague, 1670, in-4°; III. *De naturæ mirabilibus, quæstiones academicæ*, ibid., 1674, in-4°. Il y traite, entre autres sujets, de la figure de la neige, de l'attraction, de la physique, suivant le système de Descartes, de la mémoire, et de la force de l'habitude. On a encore de lui quelques bonnes observations de physique, dans les *Ephémérides d'Allemagne*, et dans les *Mémoires de l'académie de Copenhague*.

C. M. P.

BARTHOLIN (THOMAS), autre

frère des précédents, et le plus célèbre de cette famille d'érudits, né à Copenhague, le 20 octob. 1619, voyagea comme son père dans presque toute l'Europe, et fut en relation avec tous les savants de son siècle. Nommé, en 1646, professeur d'anatomie à Copenhague, il publia sur cette science un grand nombre d'observations nouvelles et de découvertes dont il s'attribua la gloire : il eut le chagrin de voir réduire en cendres sa nombreuse bibliothèque, en 1670, et ce fut pour le dédommager de cette perte que le roi de Danemark (Christian V) lui accorda le titre et les émoluments de médecin du roi, l'exempta d'impôts, le nomma inspecteur suprême de la bibliothèque de l'université, et le fit, en 1675, assesseur du haut conseil. Il mourut le 4 décembre 1680, âgé de soixante-quatre ans, après avoir publié plus de soixante-dix ouvrages, dont les principaux sont : I. *Anatomica, ex Gasparis parentis institutionibus, omniumque recentiorum et propriis observationibus locupletata*, Leyde, 1641, in-8°, très-souvent réimprimée ; II. *De luce animalium libri III*, Leyde, 1647, in-8° ; id., Copenhague, 1669, in-8°, sous ce titre : *De luce hominum et brutorum* ; c'est un traité des phosphores naturels ; III. *De armillis veterum*, Copenhague, 1647, in-8° ; IV. *De cygni anatome ejusque cantu*, id., 1650, in-4° ; id. ib., 1668, in-8° ; V. *De cruce Christi*, ibid., 1651, in-8° ; VI. *De lacteis thoracicis in homine brutisque nuperrimè observatis, historia anatomica*, ibid., 1652, in-4°, souvent réimprimé ; VII. *Vasa lymphatica nuper Hafniæ in animantibus inventa et in homine, et hepatis exequiæ*, ibid., 1653, in-4°, souvent réimprimé, et inséré, de même que le précédent, dans la *Bibliothèque ana-*

tomique de Manget ; VIII. *Histiarum anatomicarum et medicarum centuriæ FI*, ibid., 1654, in-8° ; IX. *Cista medica Hafniensis*, ibid., 1652, in-8° ; X. *De medicis Danorum domesticis*, ib., 1666, in-8°, ouvrage curieux : c'est une topographie médicale, surchargée de circonstances étrangères au sujet ; XI. *De cometâ consilium medicum cum monstrorum nuper in Daniâ naturæ historiâ*, ibid., 1666, in-8°. Cet ouvrage prouve que la grande érudition de l'auteur ne l'avait pas garanti d'une assez bonne dose de crédulité. XII. *Epistolarum medicinarum doctis vel ad doctos scriptarum centuriæ IV*, ib., 1663 et 1667, in-8°. XIII. *De medicis poetis dissertatio*, ibid., 1669, in-8°. XIV. *De bibliothecæ incendio, dissertatio ad filium*, ibid., 1670, in-8°. XV. *De moribus biblicis*, ibid., 1672, in-8°. C'est le même sujet que Mead a traité dans *Medica sacra*. XVI. *Disquisitio medica de sanguine vetito, cum Samasii judicio*, Francfort, 1673, in-8°. XVII. *De peregrinatione medicæ*, Copenhague, 1674, in-4°. Il y rapporte diverses observations curieuses faites dans ses voyages. XVIII. *De anatomie practicâ ex cadaveribus mûbosis adornandâ*, ibid., 1674, in-4°. On y trouve joint le catalogue détaillé de tous les ouvrages que l'auteur a publiés à cette époque. XIX. *De pueris veterum*, idem, 1675, in-4°. XX. *Acta medicæ et philosophiæ Hafniensia*, années 1672-79, 5 v. in-4°, fig. ; ouvrage périodique, rempli d'observations anatomiques et faits curieux, mais adoptés quelquefois avec peu de critique : on y trouve la bibliographie complète de tous les livres de médecine ou de philosophie publiés à Copenhague ; XXI. *De magno armario*. Ce traité de la pos-

sympathie se ressent de la cré-
le l'auteur ; on y trouve cepen-
es faits curieux. XXII. *De usu*
um, Francfort, 1669, in-12 ;
. *Mantissa ex miscellaneis*
s de annulis aurium, Ams-
, 1676, in-12 ; XXIV. *Dis-*
ones de libris legendis ; c'est
rs de bibliologie assez bien fait
: temps où il a été composé : on
ve des remarques curieuses.
it encore à cet infatigable écri-
es éditions et des traductions
sieurs autres ouvrages, et plu-
observations intéressantes dans
hemerides curiosorum na-
t autres collections de ce temps-
avait encore composé : *Biblio-*
anatomica, omnium anatomi-
tam veterum quàm recentis-
cripta, inventa, vitas et effi-
mplectens ; mais l'ouvrage fut
ré lors de l'incendie de sa bi-
que.

C. M. P.

BARTHOLIN (GASPAR), fils du
ent, fut, comme son père et son
professeur en médecine à Co-
gue, et employé à la cour de
ark. Il a, de même, beaucoup
mais on l'accuse de s'être le plus
t attribué les travaux des au-
tr in adhibendis alienis labo-
non meticulosus, dit Haller,
hoc. Anatomic. Ses principaux
es sont : I. *Exercitationes mi-*
reæ varii argumenti, im-primi-
atomici, Leyde, 1675, in-8°.
neil contient neuf Dissertations.
aphragmatis structura nova,
1676, in-8°. Il y a joint un
raité sur la manière d'injecter
cères, avec la description d'un
nent de nouvelle invention. III.
auribus veterum syntagma,
dam, Wetstein, 1676, in-12 ;
e tibiis veterum et earum an-
asu, libri III, ibid., 1679, in-

12, fig., ouvrage rempli d'une érudition
indigeste, et où l'on trouve souvent
tout, excepté ce que l'on y cherche.
On en peut dire autant de tout ce que
les Bartholins ont écrit sur la science
des antiquités. V. *De ductu salivali*
hactenus non descripto, observatio
anatomica, Copenhague, 1684, in-
4°. ; VI. *Specimen compendii physici*,
ibid., 1687, in-4°. ; VII. *Specimen*
philosophiæ naturalis, ibid., 1692,
in-4°. de 160 pages. C'est une nou-
velle édition de l'ouvrage précédent,
revue et augmentée ; il y a joint : VIII.
De fontium, fluviorumque origine
ex pluviis, dissertation qu'il avait
déjà publiée en 1689 ; IX. *De respi-*
ratione animalium, ibid., 1700,
in-4°. , rare ; X. *Specimen historiæ*
anatomicæ partium corporis huma-
ni, ad recentiorum mentem accom-
modatæ, novisque observationibus
illustratæ, ibid., in-4°. Quoique fort
court, cet Essai développe les nou-
velles découvertes avec beaucoup de
clarté ; on y trouve des réflexions très-
judicieuses. XI. *Prefatio ad Vegetii*
artem veterinariam, ibid., 1701,
in-8°. ; XII. *Dissertatio de glossope-*
tris, ibid., 1704, in-4°. , et 1706,
in-12. Il a aussi ajouté des notes et
des observations à plusieurs ouvrages
de son père, dont il a publié de nouvel-
les éditions. — BARTHOLIN (Thomas),
son frère, fut aussi docteur en méde-
cine, suivit ensuite la jurisprudence, et
fut professeur en histoire et en droit,
assesseur au consistoire, secrétaire,
antiquaire et archiviste du roi de Dan-
marck. Il mourut en 1690 ; on connaît
de lui : I. *Observatio de variis miris*
circà glaciem Islandicam, Copenha-
gue 1670, in-12 ; II. *De vermibus in*
aceto et semine, ibid., 1671, in-12 ;
III. *Antiquitates Danicæ*, ibidem,
1689, in-4°.

C. M. P.

BARTISCH (GEORGE), chirurgien

gien oculiste, né à Koenigsberg, vers le milieu du 16^e. siècle, acquit quelque célébrité dans cette partie par un *Traité des maladies des yeux*, publié à Dresde, en 1583, et réimprimé plusieurs fois, dont les planches ont été faites d'après celles du *Cours d'anatomie* de Vésale (Leyde, 1725). Rau a revendiqué l'invention d'un instrument destiné à fixer la paupière, que Bartisch s'était attribuée; ainsi la célébrité de ce docteur serait fondée sur deux usurpations. K.

BARTOLE, l'un des plus célèbres juriscultes des temps modernes, naquit à Sasso-Ferrato, ville de l'Ombrie, vers l'an 1513. On a dit qu'il était bâtard, ou qu'il avait été exposé en naissant; mais c'est une erreur fondée sur un passage mal entendu de ses ouvrages. Sa famille est connue, et son père s'appelait *François Bonnacursi*. Lorsque Barthole vint au monde, il y avait à peine un siècle et demi que l'étude du droit romain, presque étouffée dans toute l'Europe, par les institutions des peuples barbares, avait pris une vigueur nouvelle en Italie, où il paraît qu'elle ne fut jamais entièrement oubliée. La théologie et la jurisprudence étaient alors les sciences dominantes dans les écoles. Barthole avait à peine terminé ses premières études, qu'il commença à quatorze ans celle du droit; il fut reçu, six ans après, docteur à l'université de Bologne, la plus fameuse école de ce temps. Il remplit, pendant quelques années, une place de juge; mais la sévérité excessive qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, lui ayant attiré un blâme universel, il abandonna cette carrière à vingt-six ans, pour se livrer exclusivement au penchant qu'il avait pour l'enseignement du droit. Il professa onze ans à Pise; des tracasseries, que lui suscita

la jalousie de quelques-uns de ses collègues, le dégoûtèrent du séjour de cette ville. Il vint s'établir à Pérouse où il fut accueilli avec empressement et où on lui accorda des lettres de citoyen. La célébrité qu'il avait déjà acquise, à Pise s'accrut encore dans son nouvel asyle: on désertait les autres écoles pour venir à la sienne. Les habitants de Pérouse ayant dû grâce à solliciter de l'empereur Charles IV, lui députèrent Barthole comme le plus capable de les leur faire obtenir. L'empereur, à qui son mérite n'était point inconnu, consentit à tout ce qu'il venait lui demander, et lui accorda en outre plusieurs distinctions particulières. Il le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna des armoiries, que la noblesse avait seul droit de porter; enfin, il lui permit de donner des dispenses d'âge à ceux de ses élèves qui en auraient besoin et de légitimer les bâtards, de quelque espèce qu'ils fussent. Les empereurs d'Allemagne regardaient les faveurs de ce genre comme des attributions spéciales de leur couronne, et ils les communiquaient à ceux qu'ils voulaient honorer. Des familles considérables de Gènes ont conservé, jusqu'à la réunion de leur pays à la France, le droit de faire des docteurs qu'elles tenaient de ces princes. On a prétendu que Barthole avait aidé l'empereur dans la rédaction de la bulle d'or, qui était comme la chartre fondamentale de l'ancienne constitution germanique; mais cela n'est point vrai: Barthole était cependant très-capable de le seconder dans un pareil ouvrage. Ses connaissances embrassaient aussi l'économie politique, comme on le voit par un traité du *Gouvernement et de la Tyrannie*, qu'on trouve dans le recueil de ses œuvres, et dont il au

principes dans les livres qui renfermaient toute la ces temps-là. Barthole grande réputation par ses liques, et par ses commences diverses parties des lois Les jurisconsultes, qui, les avaient écrit sur le même ectant jusqu'à un certain ense de Justinien, de comlois, n'avaient fait que des des notes très-courtes, pour : qu'elles avaient d'ambiguer ; quelques-uns plus hardis ommes, ou des explications ues ; mais Barthole, et les tes qui écrivirent de son débordèrent en torrent, er, en l'explication du inondèrent de commentairement le corps des lois mais encore les gloses des terprètes. Il leur manquait l'érudition nécessaire pour dre des lois qui tenaient à tions, à des mœurs et à des dont on avait perdu le souite critique ingénieuse qui ger des textes fautifs ou ; leur était entièrement leur style informe n'est emblage de locutions baris leurs écrits, les matières parates sont mêlées confusns ordre ni méthode. Les nents, loin encore de cette où ils sont parvenus dans la nient dans une anarchie omplète. Les productions ins devaient se ressentir de e générale. Barthole n'en fut équent point exempt. Il e idée assez juste de la bi-e son goût, lorsque, pour aître l'ordre et la marche édure, il imagine un procès Vierge et le Diable, dont

Jésus est constitué juge. Les parties comparaissent en personne ; le diable demandait qu'on remît sous son joug le genre humain, dont il disait avoir été le maître depuis la chute d'Adam ; il s'appuyait sur les lois, qui veulent que celui qui a été dépouillé mal à propos d'une longue possession, y soit rétabli de suite. La Vierge lui répondait qu'il n'était qu'un possesseur de mauvaise foi, et que les lois qu'il citait ne le concernaient point. Le reste est du même genre !... On épuise de part et d'autre les ressources infinies de la chicane de ce temps. Cependant le genre humain gagna son procès, et le diable, pour cette fois, ne put s'en remettre en possession. Cet ouvrage bizarre, intitulé : *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*, est imprimé dans le *Processus juris Jocosus*, Hanau, 1611, in-8°. Malgré ces défauts, Barthole fut un homme extraordinaire : quelques-uns ont voulu lui donner, comme à Socrate, un génie inspirateur. Il avait, en effet, un esprit vif et pénétrant, un jugement solide et profond. On a remarqué qu'il ne s'est jamais contredit dans ses nombreux écrits, sur des matières qui prêtaient tant à la controverse. Il parut en quelque sorte au moment du réveil de l'esprit humain : on commençait à sentir tout le poids de la barbarie, et la nécessité de substituer aux volontés arbitraires de la force, les préceptes d'une raison équitable. Barthole contribua plus que personne à les faire connaître aux esprits avides de les recevoir ; il en tira non seulement de son propre fonds, mais il passa encore en revue les opinions des jurisconsultes qui l'avaient précédé ; il les épura, les étendit, les développa, et, en les appropriant avec un art admirable aux besoins de l'ordre social, il jeta les

prêtes du droit. Le temps a néanmoins obscurci la gloire de Barthole ; on ne lit plus ses écrits ; et il lui est arrivé ce qui arrive toujours à ceux qui ont créé une science : les progrès du bien qu'ils ont commencé nuisent à leur réputation. Les ouvrages de Barthole sont des Commentaires sur toutes les parties du droit romain, des Traités sur quelques sujets particuliers, ou des conseils ; il n'était pas seulement jurisconsulte, mais il avait appris tout ce qu'il était possible de savoir de son temps. Il était théologien et philosophie ; il savait l'hébreu, et avait des connaissances en géométrie. Son ardeur pour l'étude était infatigable, sans quoi sa vie n'aurait pu suffire à tant de travaux ; car il mourut à Pérouse en 1556, à quarante-quatre, d'autres disent à quarante-six ans, malgré le régime austère auquel il s'était soumis. Il faisait peser tous ses aliments, de peur, en en prenant une trop grande quantité, de devenir moins capable d'écrire ou de méditer.

ajouta beaucoup de dessins d'attention, tels qu'il crut qu'Alit pu les faire lui-même. III. *morali di Leon Batista tradotti e parte corretti da Bartoli*, Venise, 1568, in-4°. *lio Severino Boezio, della one della filosofia, travolgare*, Florence, 1551, Bartoli fit cette traduction par duc qui voulait l'envoyer à Charles-Quint; mais Varchi en concurrence le même ou sa version fut préférée; elle fut par les académiciens de la qui citent dans leur Dictionraduction de Varchi, et non Bartoli. V. *Modo di misurare, le superficie, i corpi, le e province, le prospettive e ltre cose terrene secondo le le di Euclide*, Venise, 1564, in-4°. VI. Deux Oraisons prononcées dans l'académie; l'une à la mort de Carlo, imprimée à la fin de la *tella lingua fiorentina e*, ouvrage posthume de cet ien, mis au jour par Bartoli, 1556, in-4°; l'autre à la Pier-Francesco Giambullari, imprimée à la fin de l'*Istoria opa*, du même Giambullari, aussi par Bartoli, Venise, in-4°. VII. *Vita di Federigo sa imperator romano*, Florence, 1556, in-8°; VIII. *Ragionacademici sopra alcuni luante, con alcune invenzioni ati*, etc. Venise, sans date, bid., 1567 et 1607, aussi à la fin du troisième de ces ranti se trouve une *canzone*, de notre auteur, qui a suffi au eni pour le mettre au nombre s italiens. IX. *Discorsi istorersali* (ils sont au nombre

de quarante); Venise, 1569, in-4°; Gènes, 1582, in-4°. G—É.

BARTOLI (GEORGES), frère du précédent, fut, comme lui, membre de l'académie florentine. On ignore aussi l'époque de sa naissance et celle de sa mort; on voit seulement qu'il dut mourir avant le 15 septembre 1584, puisque ce fut à cette date que parut l'édition posthume de son traité *Degli Elementi del parlar toscano*, donnée à Florence, in-4°, par Cosme son frère. Cosme dédia cette édition à Laurent Giacomini, intime ami de Georges. L'épître dédicatoire nous apprend que l'auteur de ce traité n'y avait pas mis la dernière main, et que, s'il eût vécu plus long-temps, il l'aurait laissé plus parfait, ainsi que plusieurs autres ouvrages. G—É.

BARTOLI (MINERVE), femme-poète, née à Urbin, florissait vers la fin du 16^e. siècle. Ses poésies sont éparées dans divers recueils; on en trouve dans les *Egloghe e rime de' Federigo Ricciuoli*, Urbin, 1594, in-4°; d'autres dans les *Poesie de' Alessandro Miari*, Reggio, 1591; cinq sonnets dans le *Parnasso de' Poetici ingegni di Alessandro Scajoli*, Parme, 1601 et 1611, in-12; et deux dans la 2^e. partie des *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, recueillis par la comtesse Louise Bergalli. G—É.

BARTOLI (DANIEL), savant jésuite, né à Ferrare en 1608, mort à Rome, le 13 janv. 1685. Lorsqu'il eut fourni sa carrière classique et exercé pendant plusieurs années le ministère de la prédication avec succès dans les principales chaires d'Italie, ses supérieurs l'appliquèrent au travail du cabinet. Le plus connu et le plus considérable de ses ouvrages est une *Histoire de sa compagnie*, en italien, imprimée successivement à Rome, depuis 1653

jusqu'en 1673, 6 vol. in-fol. La partie de l'*Asie*, dont la 1^{re}. édition est de 1653, en eut une 3^e. en 1667, augmentée de la mission du Mogol, et de la vie du P. Ridolphe Aquaviva. Cette histoire est curieuse, parce qu'on y trouve beaucoup de choses qui ne sont point ailleurs, et que l'auteur avait puisées dans les manuscrits du Vatican, dans ceux de divers collèges anglais, et dans les mémoires qui lui avaient été envoyés d'Angleterre. (V. CORDARA). Ses différentes parties sont difficiles à rassembler. Plusieurs ont été traduites en latin par le P. Giannini, et imprimées en cette langue à Lyon et à Rome, in-4^o, à différentes époques. Ses autres ouvrages furent réunis et publiés à Venise, en 1717, 3 vol. in-4^o. La partie théologique est peu estimée; mais l'on fait grand cas des ouvrages suivants : I. *l'Uomo di Lettere*, traduit en français par le P. Livoy Barnabite, avec des notes historiques et critiques, 1769, in-12, 3 vol.; II. *il Torte e il diritto del non si può*, ouvrage piquant, où il a affranchi la langue italienne des entraves des puristes; III. *l'Ortografia italiana*; IV. *il Trattato del suono, de tremori armonici e dell'udito*, où il examine la ressemblance qu'il y a entre les ondulations qui se font dans l'eau, et celles qui se forment dans l'air. Le chapitre le plus curieux est celui des sales parlantes. V. *Del Ghiaccio e della Coagulatione*. L'auteur s'y éloigne des routes ordinaires de l'école, et fonde sa théorie sur les expériences. VI. *della Tensione e pressione*, etc. Ce jésuite passe pour un des meilleurs écrivains italiens, tant pour la pureté, la précision et l'élévation du style que pour le fond des choses. On lui reproche seulement de ne s'être pas assez garanti du faux goût qui régnait de son temps

en Italie. Ses talents étaient relevés par la pratique de toutes les vertus religieuses. T—D.

BARTOLI (PIETRO SANTI) peintre et graveur à l'eau forte, naquit à Pérouse en 1655. Cet artiste gravé avec beaucoup de sentiment et de goût un nombre considérable de monuments antiques d'après ses propres dessins, qui sont en général très-exacts. On peut lui reprocher cependant de n'avoir pas assez conservé le caractère des maîtres qu'il a traduits, et d'y avoir souvent substitué sa manière. Ses principaux ouvrages sont : I. *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; II. *Colonna Trajana*, Rome, in-fol.; III. *Columna Antonina*, Rome, in-fol.; IV. *Médaillon du Cabinet de la reine Christina*, la Haye, 1742, in-fol.; V. *Gli antichi sepolcri*, Rome, 1697; Leyde, 1728, in-fol.; VI. *Le Pitture antiche del sepolcro de' Nasoni*, Rome, 1681, 1702, 1704, 1706, 1750, in-fol.; VII. *Le antiche Lucerne sepolcrali*, Rome, 1690, in-fol.; et en latin, *Colonia Marchicae*, 1702, in-fol.; VIII. *Museum Odescalcum*, Rome, 1741, 1751, in-fol., 2 vol.; IX. *Parerga atque ornamenta ex Raphaelis*, Rome, in-fol.; X. *Giove che fulmina li giganti* (d'après Jules Romain), Rome, in-fol.; XI. *Virgiliani codicis picturae*, etc., Rome, 1725, 1741, in-fol. (Voy. BEGER, BELLORI, CALUS, CIACCONE, HAVERCAMP, MARINETTE). Bartoli, comme peintre, et l'élève du Poussin, et a souvent copié ses tableaux avec succès. Il est mort à Rome en 1700. P—E.

BARTOLI (DOMINIQUE), peintre italien du 17^e. siècle, naquit le 14 décembre 1629, à Montefegatesi, un village dans les montagnes de la république de Lucques. Il fit d'excellent



BAR

jouta beaucoup de dessins
ation, tels qu'il crut qu'Al-
pu les faire lui-même. III.
norali di Leon Batista
adotti e parte corretti da
rtoli, Venise, 1568, in-4°.
IV. *Severino Boezio, della*
te della filosofia, tra-
lgare, Florence, 1551,
oli fit cette traduction par
uc qui voulait l'envoyer à
Charles-Quint; mais Varchi
concurrence le même ou-
a version fut préférée; elle
par les académiciens de la
i citent dans leur Diction-
duction de Varchi, et nou-
toli. V. *Modo di misurar*
, le superficie, i corpi, le
provincie, le prospettive e
re cose terrene secondo le
di Euclide, Venise, 1564
in-4°. VI. Deux Oraisons
rononcées dans l'académie
e; l'une à la mort de Carlo
imprimée à la fin de la
lla lingua fiorentina e
ouvrage posthume de cet
a, mis au jour par Bartoli,
1556, in-4°; l'autre à la
ier - Francesco Giambul-
imée à la fin de l'*Istoria*
va, du même Giambullari,
ssi par Bartoli, Venise,
°. VII. *Vita di Federigo*
a imperator romano, Flo-
6, in-8°; VIII. *Ragiona-*
idemici sopra alcuni luo-
te, con alcune invenzioni
ti, etc. Venise, sans date,
d., 1567 et 1607, aussi
fin du troisième de ces *ra-*
i se trouve une *canzone*,
notre auteur, qui a suffi au
i pour le mettre au nombre
italiens. IX. *Discorsi isto-*
sali (ils sont au nombre

BAR

457

de quarante); Venise, 1569, in-4°;
Gênes, 1582, in-4°. G—É.

BARTOLI (GEORGES), frère du
précédent, fut, comme lui, membre
de l'académie florentine. On ignore
aussi l'époque de sa naissance et celle
de sa mort; on voit seulement qu'il
dut mourir avant le 15 septembre
1584, puisque ce fut à cette date que
parut l'édition posthume de son traité
Degli Elementi del parlar toscano,
donnée à Florence, in-4°, par Cosme
son frère. Cosme dédia cette édition
à Laurent Giacomini, intime ami de
Georges. L'épître dédicatoire nous ap-
prend que l'auteur de ce traité n'y
avait pas mis la dernière main, et
que, s'il eût vécu plus long-temps, il
l'aurait laissé plus parfait, ainsi que
plusieurs autres ouvrages. G—É.

BARTOLI (MINERVE), femme-
poète, née à Urbin, florissait vers la
fin du 16^e. siècle. Ses poésies sont
éparses dans divers recueils; on en
trouve dans les *Egloghe e rime de'*
Federigo Riccioli, Urbin, 1594,
in-4°; d'autres dans les *Poesie de'*
Alessandro Miari, Reggio, 1591;
cinq sonnets dans le *Parnasso de'*
Poetici ingegni di Alessandro Sca-
joli, Parme, 1601 et 1611, in-12;
et deux dans la 2^e. partie des *Com-*
ponimenti poetici delle più illustri
rimatrici d'ogni secolo, recueillis par
la comtesse Louise Bergalli. G—É.

BARTOLI (DANIEL), savant jésui-
te, né à Ferrare en 1608, mort à Rome,
le 13 janv. 1685. Lorsqu'il eut fourni
sa carrière classique et exercé pendant
plusieurs années le ministère de la
prédication avec succès dans les prin-
cipales chaires d'Italie, ses supérieurs
l'appliquèrent au travail du cabinet.
Le plus connu et le plus considérable
de ses ouvrages est une *Histoire de*
sa compagnie, en italien, imprimée
successivement à Rome, depuis 1653,

reau le dégoutèrent bientôt , et il obtint de son père la permission de retourner à de plus douces études. Il ouvrit une espèce d'école de philosophie, de belles - lettres et de langue grecque , ce qui donna lieu à des réunions littéraires qui se tinrent souvent chez lui. Elles furent interrompues par le choix que fit de lui le sénat de Padoue, pour remplir dans cette université la chaire de physique expérimentale. Il exerça , pendant trois ans , avec distinction cet emploi ; mais , ayant sans doute déjà des vues sur l'université de Turin , il donna d'avance sa démission. Il fit un voyage à Bologne, pour lier connaissance avec les savants de ce célèbre institut, et de là , en 1742 , à Udine, où il fut , pendant deux ans , instituteur des enfants de Marc Contarini , qui y était lieutenant pour la république de Venise. Il était de retour dans sa patrie , en 1745 , lorsqu'il fut , selon son désir , nommé professeur de belles-lettres dans l'université de Turin. Le succès de ses le-

cription que le cardinal Quirini donnée, que Bartoli se déclara l'engagement qu'il avait pris liquer. Il le remplit cependant 10 années après, et, se trouvant en 1757, il y publia : III. *disegno delle due Tavolette chiamate dittico Quiriniana prima volta dato in luce seppe Bartoli*, etc., in-4°. ne contient trois Dissertations, une défend l'antiquité du dip- contre le marquis Maffei qui itaquée; l'autre réfute la fausse ion qu'on en avait donnée, et ème en donne une explication turelle et plus vraisemblable.

quarta Egloga di Virgilio α, Rome, 1758, in-4°. Ses sont éparses dans différents . Il était correspondant de l'a- des inscriptions, et a publié ais quelques opuscles. G—É. (TOLOCCI (JULES), savant x italien de l'ordre de St.-1, naquit en 1613, à Celano bruzze, passa la plus grande le sa vie à professer la langue ne et rabbinique au collège de ence à Rome, fut attaché en alité à la bibliothèque du Va- levint abbé de St.-Bernard, rut d'apoplexie, le 1^{er}. nov. Bartolucci est connu par sa *Bi- que rabbinique*, Rome, 1675, in-fol., dont les trois premiers at de son vivant, et le qua-, resté imparfait, fut conti- r son disciple Imbonati, qui, perfectionner le plan de son , publia en 1694 un cinquième : sous le titre de *Bibliothèque hébraïque*. L'ouvrage de Bar- lui avait coûté vingt-cinq ans ail. Il offre le recueil le plus t qu'on ait en extraits de livres bins, tant manuscrits qu'im-

primés; mais il pèche par défaut de critique, et même de jugement; car l'auteur s'y arrête à réfuter sérieuse- ment une infinité de rêveries juives, dont l'absurdité est palpable, tandis qu'il passe légèrement sur des choses qui auraient mérité un examen ap- profondi. Cependant l'ouvrage est re- cherché, parce qu'on y trouve bien des notices curieuses qui ne sont point ailleurs. Ce qu'il contient de bon aurait pu être renfermé dans un seul volume. Wolff en a beaucoup profité pour sa *Bibliothèque hébraïque*. Bar- tolocci a composé encore un Com- mentaire in-folio sur le livre de Tobie.

T—D.

BARTOLOMMEI (JÉRÔME), poète italien du 17^e. siècle, d'une famille noble de Florence, dont l'ancien nom était *Smeducci*, naquit vers 1584. Il fut de l'académie de la Crusca, et de l'académie florentine, dont il fut consul en 1648. Il vécut quelque temps à Rome sous Urbain VIII, qui lui ac- corda une pension sans qu'il l'eut de- mandée; il se maria deux fois, et eut de sa seconde femme un fils, dont nous parlerons à l'article suivant. Il mourut le 8 mai 1662. Ses principaux ouvrages imprimés sont : I. *Trage- die*, Rome, 1632, in-12; les mêmes, corrigées et augmentées de trois tragé- dies, Florence, 1655, 2 vol. in-4°.; le premier en contient six : *Eugenia*, *Isabella*, *Polietto*, *Aglæ*, *Gior- gio*, *Teodora*; et le second quatre : *Il Clodoveo trionfante*, *S. Eusta- chio*, *Altamene*, *Oreso*; II. l'*Ame- rica*, *poema eroico, al christianis- simo Luigi XIV^e re di Francia e di Navarra*, Rome, 1650, in-folio. Ce poème, dont Améric Vespuce est le héros, est divisé en quarante chants. Le titre porte, avec le nom de l'auteur, l'ancien nom de sa famille, *Girolamo Bartolommei, già Smeducci*. III.

in-4°. Cette espèce de poétique, dédiée par l'auteur à son fils, a pour but principal de rappeler l'art du théâtre à sa première institution, c'est-à-dire, d'inspirer l'horreur du vice, et d'encourager à la vertu. Il y donne les sujets et le plan de plusieurs pièces nouvelles, pour montrer que l'on peut faire de bonnes comédies sans toutes ces intrigues d'amour qui finissent par le mariage. On trouve ses poésies lyriques répandues dans plusieurs recueils.

G—É.

BARTOLOMMEI (MATHIAS MARIE), fils du précédent, naquit à Florence, le 14 août 1640. Son père prit le plus grand soin de son éducation. On a vu qu'il lui dédia sa *Didascalia comica* ; le fils annonça de bonne heure qu'il profiterait de ses leçons. Il se distingua parmi les jeunes nobles par qui le cardinal Léopold de Toscane faisait jouer des comédies, sur le théâtre de son Casino di san Marco. Il en composa deux pour ces représentations particulières. Il obtint en

naît dans ses accès et dont elle souvenait plus ensuite, et les passer pour des inspirations du esprit, cherchant à lui persuader même qu'elle était réellement ée. Cependant les convulsions cessé, Elisabeth s'étudia à les faire; alors, plus maîtresse de ctions et de ses paroles, aussiprès l'accès, elle tombait dans xtase d'où elle sortait par des es, des éjaculations de prophéuelquefois en prose, quelquefois s grossiers, tels que les faisaient oines d'alors, et qui lui étaient is par Masters et quelques moines étaient associés à son imposture. prétendit avoir été ravie au ciel, le avait entendu des choses qui iendaient à inspirer le zèle des ses pratiques de la religion capue. Sans esprit, sans instruction, une réputation de vertu suspecte x que n'avouglait pas l'esprit de , aidée seulement de cet esde parti, et de la simplicité siècle où quelques lumières, éparsur quelques points, laissaient le reste dans une profonde obsé, Elisabeth vint à bout d'en ser, non seulement à la multi, mais même à des hommes éclairentre autres au fameux Thomas as. Warham, archevêque de Caniry, zélé catholique, la fit examipar plusieurs ecclésiastiques, qui ment attachés à la même cause, nt également aisés à surprendre séduire. Elle eut une vision qui rdonnait de se rendre à une fase chapelle dédiée à la Vierge, lenom de *Notre-Dame-de-Courtte*, où elle devait être guérie. Elle endit accompagnée de trois mille onnes de toutes conditions, qui, ties du miracle, s'étaient rassem s autour de la sainte, comme

pour lui servir de cortège. Arrivée dans la chapelle, après un accès, elle annonça qu'elle était guérie, et que la Ste. Vierge lui ordonnait de se faire religieuse. Elle entra dans le couvent du St.-Sépulcre à Cantorbéry, où, malgré le miracle de la Ste Vierge, elle continua ses extases. Elle y serait probablement morte en paix et en grande réputation de sainteté, si elle s'était contentée de prophétiser, et même, de faire des miracles en faveur de ceux qui invoquaient Notre Dame-de-Court-Strete; mais lorsque l'affaire du divorce de Henri VIII commença à alarmer sérieusement les partisans de l'Eglise romaine, Elisabeth déclara publiquement que, du moment où Catherine d'Arragon, étant encore vivante, Henri épouserait une autre femme, il cesserait, aux yeux de Dieu, d'être roi d'Angleterre; qu'il perdrait effectivement sa couronne un mois après, et mourrait de la mort d'un scélérat. Henri épousa Anne de Boulen, et ne perdit point sa couronne. Cependant cette dernière partie de la révélation n'empêcha pas de croire à la première. Il se forma un parti considérable de moines, qui se répandirent dans les provinces, annonçant partout, sans se mettre fort en peine du secret, que, d'après les révélations faites à la religieuse de Kent, Henri n'était plus roi selon le cœur de Dieu, et que ses sujets étaient déliés du serment de fidélité. Thomas Abel, chapelain de Catherine, était entré dans cette espèce de conspiration, et les ambassadeurs du pape n'y étaient pas étrangers. Un moine, nommé *Deering*, recueillit en un volume les visions et les révélations d'Elisabeth. Au mois de novembre 1555, cette femme fut arrêtée, ainsi que plusieurs de ses complices, par l'ordre du roi, et tra-duite devant la chambre étoilée, où,

sans être soumis à la question, ils avouèrent leur imposture. Ils furent condamnés à être exposés sur un échafaud, à y entendre lire en public l'aveu qu'ils avaient fait à la chambre, puis à demeurer à la tour jusqu'à l'ouverture du parlement. Pendant cet intervalle, les bruits qui se répandirent que les aveux faits par Elisabeth et ses associés leur avaient été arrachés par la force, irritèrent tellement le roi, qu'il résolut de donner à cette affaire une tournure beaucoup plus grave; et les rapports qu'avait eus Thomas Morus avec Elisabeth, quoiqu'ils ne fussent pas de nature à le faire regarder comme coupable, furent par la suite une des principales causes de sa perte. Elisabeth et six de ses complices, parmi lesquels se trouvaient Masters et un docteur Bocking, soupçonné de vivre avec elle dans une intimité peu compatible avec les devoirs d'une religieuse, furent condamnés par le parlement à avoir la tête tranchée, comme coupables de haute trahison. Ils subirent leur arrêt à Tyburn, le 21 avril 1534. Elisabeth, dans un discours qu'elle fit avant de mourir, reconnut la justice de la sentence. Sept autres personnes, au nombre desquelles étaient Thomas Abel et Fisher, évêque de Rochester, furent condamnées à avoir leurs biens confisqués, et à demeurer en prison aussi long-temps qu'il plairait au roi de l'ordonner. Le reste de ceux qui se trouvaient compromis dans cette affaire obtinrent leur grâce, est-il dit dans l'acte, *sur les instantes sollicitations de la reine Anne*. L'historien Sanders, dans un ouvrage latin sur les martyrs du papisme, sous Henri VIII, comprend dans sa liste Elisabeth Barton. X—s.

BARTRAM (JEAN), habitant de l'Amérique septentrionale, qui a fait plusieurs voyages dans ces vastes con-

trées, dont il a pu qui a donné plusieurs moires sur la botan sujets d'histoire natu voyage fut publié à titre : *Observations vels, etc., ou Voyag de la Pensylvanie wego, et au lac Ont* London, 1751, in-8 sieurs mémoires *philosophiques*. Je aussi un autre voyag sacola, St.-Augustin, la rivière St.-Jean; il sieurs espèces de pla tre autres un joli pe cultive en Europe auquel on a donné *de la Floride*, doi avant cela une autr de la Chine (*Illic* connue sous le nom *anis étoilé de la* Storck a publié l'ext ce voyageur, Lond On a donné à un g nom de *Bartram* WILLIAM, a fait, e ge dans le nord et l line, la Géorgie, la trée des Chiroquois tas, etc., dont il a Philadelphie, 1791 français par P. V. 2 vol. in-8°. On y curieux sur l'histoir les nations qui habi gions.

BARTSCH (hollandais, qui a ve ment du 18^e. siècle qui donnait de gran se lia avec Linné, q et qui se trouvait a il prit dans sa socié le goût de la botan

il faisait désirer de parcourées lointaines , et qui fus- , pour ainsi dire , neuves cherche des plantes : son senta l'occasion de la satisfahaave , qui avait reconnu heure le génie de Linné , ment sollicité d'accepter la médecin de la compagnie , à Surinam ; mais il refusa Boerhaave lui ayant per- ire remplacer , il présenta artsch , qui accepta avec ssion ; mais lorsqu'il fut ar- pays , il se trouva en butte ns d'un gouverneur jaloux , qui ne lui accorda pas le loisir. Le chagrin et l'in- climat le moissonnèrent en t mois , vers 1755. Sa *Dis- ur la chaleur de Surinam* , s qu'il écrivit à Linné , de e , firent vivement regretter nné donna le nom de *Bart-* ouveau genre qu'il établit *us Cliffortianus* , et il l'ac- l'une notice touchante , sur rtes destinées de son ami.

D—P—s.

H , fils de Néri , frère de i occupait un rang distin- ur du roi Sédécias , était lle illustre de la tribu de attacha à la personne du érémié , fut son plus fidèle i servit de secrétaire , et phète lui-même. Jérémie , u en prison , lui dicta , 06 avant J.-C. , ses prédic- Juda et Israël , et le char- er faire la lecture au peuple ns le temple de Jérusalem , er la fête annuelle de l'ex- te lecture fut écoutée de par le peuple , qui ne té- un sentiment de compon- ch seul , effrayé des me-

naces que contenait cette prophétie , eut besoin d'être rassuré par Jérémie , qui lui promit , de la part du Seigneur , qu'il ne serait point enveloppé dans les malheurs de sa nation. L'insensi- bilité du peuple obligea Jérémie de renvoyer Baruch l'année suivante , pour lui renouveler ces funestes pré- dictions , auxquelles le prophète en avait ajouté de plus menaçantes en- core. Les grands de la cour de Jého- nias , roi de Juda , en parurent alar- més ; mais Jéchonias , à qui ils vou- lurent en faire la lecture , ne put la soutenir , déchira avec fureur le livre où elles étaient contenues , le jeta au feu , et fit rechercher Baruch , que les courtisans avaient soustrait à sa co- lère. Jérémie les lui dicta de nouveau , ajoutant toujours des menaces plus effrayantes à celles qui avaient produit si peu d'effet ; et lorsque les juifs eu- rent été transportés à Babylone , Ba- ruch reçut la mission , avec son frère Saraïas , d'aller les consoler , de leur annoncer leur future délivrance et les malheurs qui devaient fondre sur cette ville. Tout cela était renfermé dans une lettre de Jérémie , dont ils étaient por- teurs. Les captifs , touchés de com- ponction , firent une collecte parmi eux , chargèrent Baruch d'en porter le produit à Jérusalem , pour y être employé à offrir des sacrifices dans le temple , et écrivirent à leurs frères de Judée la lettre qui compose le cin- quième chapitre de sa prophétie , et qu'il avait sans doute lui-même écrite en leur nom et de leur part. Lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodo- nosor , Baruch s'était trouvé au nom- bre des prisonniers ; mais il avait été remis en liberté par Nabuzardan , qui lui témoigna , en cette occasion , toute sorte de considération. N'ayant pu détourner les restes du peuple de se retirer en Égypte , il fut obligé de les

y suivre avec Jérémie. Après la mort de ce prophète, il alla retrouver les captifs à Babylone, où il écrivit sa prophétie, dont il leur fit la lecture. Voilà tout ce qu'on sait de positif sur la vie de ce prophète. Les rabbins disent qu'il mourut à Babylone, la douzième année de la captivité. Sa mémoire a toujours été en vénération chez les juifs et chez les chrétiens. Le principal sujet de sa prophétie est la lettre dont nous avons parlé. Elle est précédée d'une préface historique qui en explique le motif. Il y expose la justice des jugements de Dieu sur sa nation, implore pour elle la divine miséricorde, et annonce aux captifs leur future délivrance. Les Pères y ont remarqué une prophétie très-frappante de l'incarnation, et de magnifiques promesses faites à Jérusalem, qui n'ont pu avoir leur parfait accomplissement que dans l'église chrétienne. Nous ne l'avons plus dans le texte original; mais les fréquents hébraïsmes qu'on trouve dans la version grecque ne permettent pas de douter qu'elle n'ait été originairement écrite en hébreu. Comme les juifs se sont fait une loi de ne recevoir dans leur canon que les livres écrits en cette langue, ils en ont exclu le livre de Baruch. C'est ce qui a engagé les protestants à le rejeter du nombre des livres canoniques. S. Jérôme en avait la même idée. Il est vrai qu'on n'en trouve pas une mention particulière dans les anciens catalogues; ce qui vient de ce qu'on le confondait alors avec Jérémie, à la suite duquel il est ordinairement placé, et sous le nom de qui il est souvent cité par les Pères. Cependant, le concile de Laodicée, S. Cyrille de Jérusalem, S. Athanase, et autres, le distinguent, dans leurs catalogues, de la prophétie de Jérémie; enfin, le concile de Trente l'a inséré dans le canon

des Écritures. Les Syriens lisent leur langue une lettre assez le sous le nom de Baruch, qui est imprimée dans les *Polyglottes* de et d'Angleterre; elle est adressée à dix tribus et demi, d'au-delà de l'Euphrate; mais les critiques ont prouvé, par les propres caractères de cette lettre, qu'elle n'a pu être écrite que depuis la publication de l'Év

T-

BARUFFALDI (JÉRÔME), littérateur et poète italien du 18^e siècle, naquit à Ferrare le 17 juillet 1700. S'étant destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fit de bonnes études en philosophie, en théologie, et en droit canon, après avoir fini les lettres grammaticales et littéraires qu'on apprenoit ordinairement les premières années de la jeunesse. Il reçut le grade de bachelier en 1700, et obtint, sept ans après, un bon bénéfice dans la ville de Ferrare. Il étoit déjà docteur en théologie de cette université. Il fut élu de l'académie des *Intrepidi* de cette ville, et de plusieurs autres académies. Il suivit d'abord le mauvais goût qui régnoit alors dans les vers et la prose, goût qu'il avoit puisé dans la lecture de tous ces écrivains de son siècle qui venoit de finir, désigné sous le nom de *Seicentisti*; mais il se livra à de meilleurs principes, et fut nommé *Alphonse Gioja*, peut-être qui y eût demeuré. À Ferrare, il purgea son style de ces défauts brillants qui l'avoient d'abord séduit. Il cultiva l'éloquence sacrée, et prêcha souvent avec succès. Sa réputation s'étendit dans toute l'Italie, et bientôt même en France, où le cardinal de Bignon, garde de la bibliothèque royale, voulut l'attirer. Baruffaldi ne put pas résister à son père, et fut séparé par des persécution

Son père, qui était un anti-
 sionné surtout pour les au-
 sa patrie, avait formé une
 considérable de manuscrits,
 es et d'autres objets relatifs
 e d'étude; le fils l'avait en-
 nentée, surtout en manus-
 titres originaux. Il s'éleva
 rand procès au sujet du do-
 Ferrare: des envieux le dé-
 comme pouvant faire, ou
 ant fait usage de ses livres
 intérêts du souverain. Il fut
 , sans préliminaire et sans
 du, à être dépouillé de ses
 exilé de Ferrare et de tout
 siastique. La sentence lui fut
 et fut exécutée le 17 juillet
 ur anniversaire de sa nais-
 ai fallut deux ans pour obte-
 , mais il l'obtint enfin; on
 d'abord la liberté de retour-
 rrare, ensuite sa bibliothé-
 rappel lui fut annoncé par
 pontificale très-honorable;
 pe aurait mieux fait de ne se
 tre dans la nécessité de la lui
 innocence de Baruffaldi et la
 relle de son humeur l'aidè-
 porter paisiblement cette
 Il prépara, pendant son
 cheva même plusieurs ou-
 u'il donna ensuite au public.
 sécution augmenta encore la
 tion dont il jouissait dans sa
 a créa pour lui, dans l'uni-
 ne chaire honoraire de théo-
 l occupa jusqu'à ce que celle
 lettres vint à vaquer. Celle-ci
 rs donnée; et il en ouvrit les
 1724. L'archevêque de Ra-
 nomma son vicaire-général à
 Le chapitre de la cathédrale
 onféré, en 1721, un cano-
 unt; mais cette collation fut
 par les tribunaux de Rome,
 titre et le nouveau chanoine

perdirent leur procès. Il en fut bien
 dédommagé par l'archi-prêtrise de l'é-
 glise collégiale de Cento, qui lui fut
 offerte, en 1729, par les électeurs, et
 qu'après quelque résistance il se réso-
 lut enfin à accepter. Il avait établi chez
 lui, à Ferrare, une réunion d'amis,
 tous gens de lettres, qui devint une
 académie, sous le titre de *la Vigna*;
 il y prit lui-même le nom académique
 d'*Enante Vignajuolo*, sous lequel ont
 paru plusieurs de ses ouvrages. De-
 puis sa nomination à l'archi-prêtrise,
 il partagea son séjour entre Cento et
 Ferrare. Il fut frappé dans cette der-
 nière ville, en 1753, d'une attaque
 d'apoplexie, dont il revint, mais avec
 la perte de presque toutes ses fa-
 cultés, et ne pouvant plus ni par-
 ler ni écrire; il succomba enfin;
 et mourut la nuit du dernier jour
 de mars au premier d'avril 1755.
 Il nous serait commode de renvoyer
 nos lecteurs à la liste que Mazzuchelli
 a donnée des ouvrages de ce fécond et
 ingénieux écrivain; mais le livre de
 Mazzuchelli (*I Scrittori d'Italia*)
 étant fort rare en France, ils n'en se-
 raient pas plus avancés. Cette liste
 contient plus de cent ouvrages, latins
 et italiens, en prose et en vers; nous
 y choisirons ceux qui ont le plus d'im-
 portance, et qui ont donné à leur
 auteur la place distinguée qu'il occupe
 dans la littérature de son pays et de
 son siècle. I. *Dissertatio de poetis*
Ferrariensibus, Ferrare, 1698,
 in-4°, réimprimée dans le tom. IX,
 part. 8 du *Thesaur. Antiquit. ital.*
 de Grævius; II. *Dissertatio de præ-*
ficis ad illustrationem urnæ sepul-
chralis Fl. Quartillæ præficæ, etc.,
 Ferrare, 1715, in-8°, et insérée
 dans le tom. III du *Novus Thesaur.*
Antiquit. roman. de Sallengre; III.
Studiorum ephemerides almæ Fer-
rariensis universitatis ejusque colle-

giorum, 6 petits vol. in-12, Ferrare, depuis 1725 jusqu'en 1730; IV. *Della Storia di Ferrara lib. IX*, etc., Ferrare, 1700, in-4°. Cette histoire, qui donne dans le plus grand détail les événements arrivés depuis 1655 jusqu'en 1700 même, et dans laquelle l'auteur s'exprimait trop librement sur des faits relatifs à l'affaire du domaine de Ferrare, qui s'agissait alors, fut la première cause de sa disgrâce. Il l'appelait dans la suite : *Libro di Verità, non di prudenza*. V. *Annotazioni sopra il trattato delle particelle e dei verbi della lingua italiana del Cinonio*. Ces observations sont imprimées sous le seul nom d'un *Accademico Intrepido*, ou d'un membre de l'académie des *Intrepidi*, à la suite de l'ouvrage même de Cinonio, sur les particules, Ferrare, 1709 et 1711, in-4°. VI. *Lettera difensiva di messer Antonio Tibaldeo di Ferrara al sig. Dottore Lod. Ant. Muratori da Modena*, 1709. Muratori avait traité peu favorablement, dans son livre *Della perfetta Poesia*, le Tibaldeo, poète ferrarais du 15^e. siècle. Baruffaldi, dans cette lettre, dont il ne s'avoua point l'auteur, répond, au nom de son compatriote, aux critiques de Muratori. VII. *Rime scelte de' poeti Ferraresi antichi e moderni*, etc., Ferrare, 1713, in-8°. Baruffaldi n'est pas le seul à qui soit dû ce recueil; mais il est auteur du discours qui le précède, sur l'origine de la poésie à Ferrare, et des notices qui le suivent; sur tous les poètes dont il contient des vers; et ces pièces, très-utiles pour l'histoire littéraire, donnent beaucoup de prix au recueil. VIII. *La Tabaccheide ditirambo, colle annotazioni*, Ferrare, 1714, in-4°. C'est un poème à peu près dans le genre du *Racco in Tessara* de Rêdi, mais moins bon et

beaucoup plus long, puisqu'il moins de deux mille cent quarante vers de toutes mesures. IX. chant du poème intitulé : *De Bertoldino e Cacasovmo*, pour la première fois, avec figures et des notes, à Bologne. X. *Il Grillo*, poème en dix chants, à peu près du même genre que *Bertoldo*, et qu'il donna sous l'académique d'*Enante Vigi*. Vérone, 1738, in-8°. ; V. Lucques, la même année, sous XI. *Il Canapajo lib. VIII*, 1741, in-4°, poème didactique sur la culture du chanvre, regardé le meilleur ouvrage de son genre, l'un des meilleurs poèmes didactiques italiens. Il est suivi de notes critiques, et d'autres opuscules qui complètent l'instruction sur cette culture. XII. *I Baccanali*, poèmes didactiques, mais de moins d'étendue. *La Tabaccheide*, furent d'abord imprimés chacun à part; le premier en 1710, ensuite les dix autres ensemble, Venise, 1722, in-4°. Les autres furent aussi imprimés ensemble, depuis 1727 jusqu'en 1738, puis ensemble, et réunis aux autres, en tout vingt-six Baccanali, avec des arguments à chacun pour indiquer le sujet, Bologne, 1738, in-8°. Le 3^e. volume est par la *Tabaccheide*, réimprimé avec beaucoup de nouvelles notes que l'auteur avait préparées pour la seconde édition. XIII. Cinq poèmes sur le théâtre, que nous réunirons sous un seul article : 1°. *Gliz, pastorale cantata in musica per teatro Scroffa*, Ferrare, 1712. 2°. *Ezzelino, tragedia sciolti*, Venise, 1721, in-8°. 3°. *La giovine, tragedia di sce*

avec un discours sur les ts de scène, Faenza, 1725, ise, 1727, in-8°; 4°. *la tragedia*, Paris, 1727, ique cette pièce eût paru n de Baruffaldi, il publia tion qui avertissait le public it point de lui, qu'il n'a'en corriger quelques vers, it tirée d'un manuscrit mal intitulé l'*Albamora*, qui tenu à une troupe de co°. *il Sacrificio d'Abele*, *azione sacra*, Bologne, 8°. On trouve parmi ses osthumes, et restés inédits, èces de théâtre, *il Pas-rdo*, *favola pastorale*; *ragedia*, et *Bertoldo in*. Grand nombre d'opus- it genre, tant en vers qu'en eaucoup de poésies dans ecueils.

G—É.

ICK (PIERRE), médecin vers l'an 1619, à Wethers- le Westmoreland, étudia ité de Cambridge. Il s'hon- on courage et son dévoue- out pour les pauvres, pen- ste qui ravagea la ville de en 1665. Fidèlement atta- use royale, il fut fait, aus- la restauration, médecin de Charles II; ce prince us haute estime pour ses ta- caractère. Modèle de piété, et de désintéressement, et estie presque sans exemple, tait également remarquable dité de son savoir, et par t l'élégance de son style. Il Londres en 1705, âgé de gt-six ans. Il réussissait par- ent dans le traitement de la le et des différentes espèces On a de lui: I. une *Défense de erte de la circulation du*

sang par Harvey, regardée comme un des meilleurs ouvrages écrits sur ce sujet; II. *la Vie de Jean Barwick* (son frère), écrite en latin, et publiée avec une préface par Hilkiah Bedford, 1721, in-8°. Quelque temps avant sa mort, et devenu presque aveugle, il ajouta à cet ouvrage un appendix, en défense de l'*Eikon Basilikè*, contre le docteur Walker, où l'on trouve beaucoup d'aigreur, occasionnée par les nombreux et grossiers libelles répandus dans le public contre la mémoire de Charles I^{er}. On attribue aussi au docteur Barwick un livre intitulé: *De iis quæ medicorum animos exagitant*, Londres, 1671, in-4°.

X—s.

BARZIZIO. Voy. GASPARINI.

BAS. Voy. LEBAS.

BASAN (PIERRE-FRANÇOIS), graveur et marchand d'estampes, né à Paris, le 23 octobre 1723, étudia d'abord le dessin et la gravure; mais, comme il le dit lui-même, « la viva- » cité de son caractère, et son peu de » patience, lui firent préférer le com- » merce, auquel il donna toute l'exten- » sion dont il est susceptible. » A la vérité, Basan stimulant ceux qui avaient quelque goût pour les objets d'arts, forma un grand nombre d'amateurs, non seulement en France, mais encore dans les pays étrangers, et rendit ainsi un grand service aux artistes, ses contemporains. Parmi une multitude d'estampes et de collections, qui portent son nom, il y a quelques sujets de sa main (notamment dans la galerie de Dresde et dans celle du comte de Bruhl), qui annonçaient de la facilité et d'heureuses dispositions. On a de lui beaucoup de *Catalogues d'Estampes*, et un *Dictionnaire des Graveurs* anciens et modernes, qui, malgré un grand nombre de fautes, est cependant encore le meilleur jusqu'à

présent. Cet ouvrage, imprimé en 3 vol. in-12, 1770, a eu une seconde édition en 1789, 2 vol. in-8°, qui a reparu en 1809, augmentée d'une *Notice historique sur l'art de la gravure*, par P. P. Choffard, et d'un précis de la vie de l'auteur. La première contient un *Catalogue des Estampes* gravées d'après Rubens. Basan est mort à Paris, le 12 janvier 1797.

P—Z.

BASCHI (MATHIEU), instituteur des capucins, naquit dans le duché d'Urbino, et entra dans l'ordre des mineurs observantins, au commencement du 16^e siècle. Touché du relâchement qui s'était introduit dans l'ordre, il se sentit fortement porté à faire revivre parmi ses frères la règle de S. François dans toute sa rigueur. Vivement occupé de cette pensée, il crut qu'elle lui était inspirée du ciel, et il s'imagina que le saint patriarche de l'ordre lui avait apparu dans une vision, revêtu de l'habit qu'il avait porté. Baschi prit aussitôt une robe d'une étoffe grossière, semblable à celle qu'il croyait avoir vue à S. François; il se couvrit la tête d'un capuchon pointu, d'où est venu à ses disciples le nom de *Capucins*. Dans cet équipage, il sortit furtivement de son couvent de Montefalcone, se rendit à Rome, et se présenta à Clément VII, qui, suivant sa demande, lui permit de porter son nouvel accoutrement, d'observer à la lettre la règle de S. François, de prêcher la parole de Dieu, et de travailler au salut des pécheurs, sous la condition de se présenter tous les ans au chapitre des frères mineurs. En peu de temps, frère Baschi eut un grand nombre de disciples; mais il trouva aussi beaucoup de persécuteurs parmi les observantins, qui étaient surtout révoltés de son capuchon pointu. Il fut arrêté

dans un chapitre général, et mis en prison par ordre du provincial. La duchesse de Camerino, nièce du pape, obtint sa liberté. Sa réforme fut approuvée du souverain pontife en 1528, et, l'année suivante, il eut le titre de vicaire-général de l'ordre : à bout de deux mois, il quitta cet emploi, sortit de son couvent, et courut de tous côtés, prêchant la parole de Dieu. Ce fut en exerçant ce ministère, qu'il mourut à Venise en 1552. Marc de Lisbonne, dans son *Histoire séraphique*, de l'édition de Venise 1598, en fait un thaumaturge, et raconte, sur l'institution des capucins, des visions et des miracles fort extraordinaires; mais on ne trouve rien de tout cela dans les éditions portugaise de 1588, espagnole de 1590 italienne de 1591. T—D.

BASCHI. Voy. AUBAIS.

BASCHILOW (SEMEÏ), savant russe, né vers l'année 1740, mort en 1770. Il fut d'abord employé comme interprète à l'académie de Petersbourg, et devint ensuite secrétaire du sénat. Il publia quelques livres de *Annales de Nikon*, le *Sudebnik* du czar Iwan Wasiliewitch, quelques autres pièces relatives à l'histoire de son pays. C—AU.

BASEDOW (JEAN-BERNARD), né à Hambourg, le 11 septembre 1722, était fils d'un perruquier; les mauvais traitements lui firent abandonner la maison paternelle : un médecin du village le prit à son service, et, le dida bientôt à retourner chez son père. Entré dans les basses classes du collège de St.-Jean, la rudesse de ses maîtres le rendit dur et violent lui-même : forcé d'assujétir son esprit à une méthode lente et rigoureuse, contracta pour la patience et la régularité, une aversion qui exerça tout le cours de sa vie une influence

l'œuvre et intelligent, il se livra aux tâches de ses études. Au collège, riche et paresseux, en revanche, l'associaient à des plaisirs qui contribuèrent à prendre des habitudes vicieuses dont sa santé et sa réputation souffrirent souvent à souffrir. En 1750, il alla à Leipzig étudier la théologie : il se livra tout entier à la lecture du docteur Crusius et à la philosophie. Elle commença à le rendre sceptique en la lecture approfondie des livres saints et de tout ce qui s'y rapportait : il ramena à la foi ; mais, par la suite, seulement, il forma sa foi sur de saines idées, et elle fut peu orageuse. Arrivé à Hambourg, il y fut reçu candidat jusqu'en 1749, Quaalén, conseiller intime, le donna pour précepteur. Basedow commença à s'occuper de l'éducation. D'abord, il ne vouloit pas le latin à son élève que de lui en parlant latin ; il écrivit sur ce sujet une dissertation, Kiel, en 1751 : *Inusitata honestioris juventutis eruthodus*. Nommé, en 1753, professeur de morale et de belles-lettres à Sorø, en Danemark, il publia, en 1758, sa *Philosophie pour toutes les classes*, 2 vol., Copenhague et Altona, in-8°, 2^e édition, 1777, qui contient de fort bonnes choses en général, et sur celle de l'éducation en particulier ; mais il mit ses propositions peu conformes à l'orthodoxie luthérienne ; aussi, le Daneskiöld, inspecteur général, lui fit-il ôter sa place, et transférer au gymnase d'Altona. Basedow continua de s'adonner à ses études théologiques. Lorsqu'il mourut en 1764, sa *Philalethée*,

ou *Nouvelles Considérations sur les vérités de la Religion et de la raison, jusque sur les limites de la révélation*, Altona, 2 vol. in-8°, le magistrat en fit défendre la lecture ; il n'eut plus la permission d'imprimer à Hambourg ni à Lubeck ; la communion lui fut interdite, ainsi qu'à toute sa famille ; le peuple alla jusqu'à vouloir le lapider. Basedow, qui voyait la vérité dans ses opinions, déploya, pour les soutenir et les justifier, une activité prodigieuse ; il écrivit son *Instruction méthodique dans la religion et la morale de la raison*, Altona, 1764, in-8° ; son *Système théorique de la saine Raison*, Altona, 1765, in-8° ; son *Essai d'une Dogmatique libre*, Berlin, 1766, in-8° ; ses *Extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Berlin et Altona, 1766, in-8° ; son *Essai en faveur de la vérité du Christianisme*, ibid., 1766, in-8°, morceau qu'il estimait fort, parce qu'il y fondait surtout la vérité du christianisme sur sa valeur morale, et plusieurs autres ouvrages où se trouvaient des assertions hétérodoxes, comme la *non-éternité des peines*, l'*inégalité des trois Personnes de la Trinité*, la *non-satisfaction de nos péchés par la mort du Rédempteur*, etc. Constamment persécuté dans sa carrière théologique, Basedow aurait été la victime de son zèle, si le comte de Bernstorff, ministre d'état, et J.-A. Cramer, prédicateur de la cour de Copenhague, ne l'eussent pris sous leur protection. Il cessa tout-à-fait de donner des leçons, sans perdre son traitement, et, vers la fin de l'an 1767, il abandonna la théologie pour s'occuper avec la même ardeur de l'éducation. Il conçut le projet de la réformer entièrement en Allemagne. Il commença par publier une *Adresse aux amis de l'humanité et aux hommes puissants*, sur

les écoles, les études et leur influence sur le bonheur public, avec le plan d'un *Traité élémentaire des connaissances humaines*, Hambourg, 1768, in-8°. Il proposait la réforme des écoles, des méthodes d'enseignement, l'établissement d'un institut pour former des maîtres, et demandait des souscriptions pour l'impression de son *Livre élémentaire*, où ses principes devaient être exposés et accompagnés de planches : il avait besoin de 5050 écus. Les souscriptions se montèrent bientôt à 15,000 écus; l'impératrice de Russie, Catherine II, envoya 1000 écus, le roi de Danemarck 900 écus, etc. En 1770, parut le 1^{er} volume de la *Méthode pour les pères et les mères de famille, et pour les chefs des peuples*, Altona, 1770, in-8°; ce volume fut suivi, six mois après, des trois premières parties de son *Livre élémentaire*, in-8°, avec 54 planches. Cet ouvrage, loué dans presque tous les journaux, et entre autres par Garve, dans la *Bibliothèque des Belles-Lettres* de Leipzig, fut traduit en français par Huber, et en latin, par Mangelsdorf; mais Schlozer, dans la traduction allemande de l'*Essai d'Éducation nationale*, de M. de la Chalotais, accusa Basedow d'avoir omis dans son plan plusieurs branches des sciences, et de n'avoir eu en vue qu'une spéculation pécuniaire. Basedow désolé offrit de rendre le prix du livre à ceux qui n'en seraient pas satisfaits. Un seul homme, un Suisse, redemanda sa souscription. Basedow continua d'écrire : Encouragé par le succès de son *Livre élémentaire*, il écrivit plusieurs autres ouvrages consacrés, soit aux enfants, soit aux parents, et destinés à en propager les principes : son *Livret pour les parents et les maîtres*, et son *Livret pour les enfants*, 1771, in-8°;

son *Traité d'arithmétique*, 1771, in-8°, et ses *Éléments de mathématiques pures*, 1772, deux parties in-8°, eurent beaucoup de succès. Son *Agathocrator*, ou de l'*Éducation des maîtres à venir*, 1771, in-8°, valut une médaille de l'empereur Joseph II; enfin, les voyages qu'il fit à Brunswick, à Leipzig, à Dessau, Berlin, à Halle, pour y examiner l'état de l'instruction publique, lui ayant fourni l'occasion d'étendre ou de rectifier ses idées, et de se convaincre que son *Livre élémentaire*, écrit de vive et à la hâte, contenait beaucoup d'assertions fausses ou hasardées et marques de précipitation, il en publia une nouvelle édition fort améliorée sous ce titre : *Traité élémentaire, Recueil méthodique de toutes les connaissances nécessaires pour l'instruction de la jeunesse, depuis le premier âge jusqu'aux études académiques, accompagné de planches et de traductions française et latine*, 1774, Dessau et Berlin, 4 volumes. 2^e édition, Leipzig, 1785. La même année, il publia son *Legs pour les consciences*, ou *Manuel de religion naturelle et révélée*, ouvrage qui composa pour faire connaître ses véritables principes religieux, et se laver le soupçon qu'il avait encouru, de vouloir fonder une secte. Dans ses voyages, il avait été fort bien accueilli par le prince d'Anhalt - Dessau, qui lui promit sa protection. C'était alors qu'il avait résolu de fonder à Dessau un institut d'éducation, et d'appliquer lui-même ses principes, en formant des maîtres qui pussent les répandre dans toute l'Allemagne. Peu propre, par la nature de son esprit et de son caractère, à réussir dans un état qui exige avant tout de l'ordre, de la patience et de la tenue, il porta dans ce nouveau projet son ardeur accoutumée : le ne

lanthropinon lui parut le plus utile à ses vues, et il publia à en 1774, une brochure in-8°. : : le *Philanthropinon fondé au*, où il développait son plan. rda pas à le mettre à exécution ; succès fut loin de répondre à nte : il eut peu d'élèves. L'éta- ent, mal administré, devint le des querelles du curateur Ba- avec les maîtres qui y ensei- sous son inspection. L'associa- célèbre Campe ; un journal que x directeurs composèrent en- , sous le titre d'*Entretiens giques*, Dessau, 1777-79, et un examen public qui jeta p d'éclat, rendirent au *Phi- pinon* une splendeur passa- ais bientôt Basedow se brouilla mpe, se plaignit de son prince, et reprit la curatelle de son ins- , portant dans ses relations une : grossière et impérieuse, finit mer au public, en 1783, des scandaleuses par ses querelles professeur Wolke, son ancien : il avait renoncé, dès 1778, à tion de l'établissement qui fut en 1793. Basedow cessa pres- tièrement de s'occuper d'édu- il revint à ses méditations théo- s, et, fixé tantôt à Magde- tantôt à Halle, tantôt à Leip- prit part à la fameuse discus- u'excitèrent en Allemagne les *ents de Wolfenbütel*, ouvrage ne et anonyme de Reimar, pu- r Lessing. Basedow embrassa e du christianisme dans plu- ouvrages, entre autres dans sa *ition aux Penseurs du 19^e*. pour rétablir la paix entre istianisme primitif bien en- et la raison éclairée, Iré- deux parties, 1779, in-8°. Le Semler ayant écrit une pré-

tendue *Réfutation des Fragments de Reimar*, Basedow démêla sans peine les mauvaises intentions de l'auteur, qui attaquait sourdement la foi qu'il avait l'air de défendre, et, avec sa franchise véhémence, dans une brochure publiée à Dessau, 1780, il somma Semler de s'expliquer ouvertement, s'engageant à le dédommager de sa fortune, si cette déclaration publique lui devenait nuisible. Semler ne répondit rien, et Basedow écrivit encore. Il venait de publier son *Jésus-Christ, le Monde chrétien et le petit nombre d'élus*, 1784, in-8°, lorsque, par un dernier retour à cette étude, qui avait partagé avec la théologie ses forces et son temps, il donna une *Nouvelle Méthode d'apprendre à lire*, Hambourg, 1785, in-8°, qu'il appliqua lui-même avec succès dans deux écoles de petites-filles, à Magdebourg, et cet enseignement occupait journellement, pendant quatre heures, cet homme d'un zèle infatigable, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 25 juillet 1790, avec la fermeté et la résignation d'un chrétien : il avait demandé que son corps fût ouvert, voulant (ce sont ses propres paroles) être encore utile à ses semblables après sa mort. On a élevé à Magdebourg, en 1797, un monument de marbre sur la place où il avait été enseveli. A des mœurs peu polies dans leur franchise, il joignait des habitudes grossières ; il aimait le vin et en buvait avec excès ; enfin, avec un caractère peu aimable, il sembla souvent, par son inconduite, prendre encore à tâche de rendre ses services peu utiles et sa vertu peu estimable. Rien ne le fait mieux connaître que ce qu'il a dit de lui-même : « Un lecteur » pénétrant verra, par mes écrits, que » j'ai été spécialement appelé à servir » la vérité et le bonheur des hommes,

» en suivant des routes jusques-là in-
 » connues ; mes opinions se sont suc-
 » cédées, comme on va le voir : j'ai été
 » luthérien, sceptique, athée, ami de
 » la religion naturelle, converti au
 » christianisme, chrétien paradoxal,
 » chrétien de plus en plus hétérodoxe ;
 » on peut voir en moi un penseur
 » tourmenté au dedans par ses pro-
 » pres méditations, et un écrivain
 » tourmenté au dehors, parce qu'il a
 » été tantôt haï, tantôt méconnu ;
 » hardi et entreprenant dans mes ac-
 » tions, j'ai toujours vu, le décourage-
 » ment au fond du cœur, les dangers
 » qui me menaçaient, et dont Dieu
 » m'a sauvé en partie ; j'ai fait peu de
 » cas du bonheur domestique, des
 » amitiés et des habitudes ; j'en ai
 » porté la peine ; occupé de guérir les
 » autres, j'ai négligé la santé de mon
 » ame ; l'estime est due à la sincérité
 » de mes opinions, plutôt qu'à ma
 » conduite ; je désirais ardemment de
 » la rendre parfaite, mais elle eût
 » exigé plus de suite et d'attention
 » que la méditation de grandes véri-
 » tés ; aussi, ai-je été encore plus sou-
 » vent mécontent de moi-même que
 » des autres, dont cependant, par
 » cette raison même, j'ai su rarement
 » être satisfait ; mon cœur a peu joui
 » des charmes de la piété, parce que
 » chaque occasion m'entraînait à des
 » recherches, et affaiblissait ainsi en
 » moi le sentiment. Je me crois un
 » homme et un chrétien comme il y
 » en a peu, et comme il ne faut pas
 » qu'il y en ait beaucoup. » Cette fran-
 » chise, sans apprêt et sans orgueil, suf-
 » firait pour faire honorer le carac-
 » tère d'un homme qui a rendu quel-
 » ques services à sa patrie et à son
 » siècle. L'ouvrage de Basedow, de l'*É-
 ducation des Princes destinés au*
trône, a été traduit en français par
 Bourgoing, Yverdon, 1777, in-8°.

(Voy. la liste de ses ouvrages dans le
Lexicon des écrivains allemands
 morts de 1750 à 1800, de Meusel,
 tome I^{er}., pages 189-95, et sa vie
 dans le *Nécrologe*, de Schlichtegroll
 pour l'an 1790, tom. II, page 114
 175.) G—T.

BASEILHAC (Jean). V. COSMÉ.

BASELIUS (JACQUES). La Hol-
 lande a produit deux auteurs de ce
 nom. L'un, né en 1530, fut d'abord
 prédicateur à Flessingue, et puis
 Berg-op-Zoom, où il mourut en 1598.
 On a de lui une relation du siège de
 cette ville en 1588, imprimée dans
 la même ville en 1603, in-4°, et
 devenue fort rare.—Son petit-fils, ap-
 pelé également Jacques BASELIUS,
 naquit à Leyde, et fut dans la suite
 pasteur à Kerkwervén, village de
 Zelande. Il était très-versé dans l'his-
 toire civile et ecclésiastique. Son prin-
 cipal ouvrage est l'*Histoire religieuse*
de la Belgique, depuis le commence-
ment de l'ère chrétienne jusqu'à l'an
née 1600 : Sulpitius Belgicus, sive
Historia religionis instauratæ, cor-
ruptæ et reformatæ in Belgio et
Belgis, etc., Leyde, 1657, in-12.—
 Un troisième BASELIUS (NICOLAS) fut
 chirurgien à Berg-St.-Winoc en Fla-
 dre, et écrivit un petit traité astron-
 omique sous ce titre : *Descriptio co-*
metæ qui apparuit 14 nov. an-
1577, unâ cum prognosticis anni c-
lamitosisissimi 1578, Anvers, 1578,
 in-4°. D—G.

BASHUYSEN (HENRI-JACQUES
 WAN), savant professeur des langues
 orientales à Hanau, sa patrie, où
 était né en 1679, et mourut en 1751.
 Sa passion pour l'hébreu, et surtout
 pour l'hébreu de rabbin, le porta
 à ériger, à ses frais, une imprimerie
 pour imprimer correctement les mé-
 leurs commentaires des docteurs juifs.
 Il commença par celui d'Abraham

e *Pentateuque*, qui parut en , en beaux caractères, plus cor- plus commode, que dans les édi- de Venise, dans lequel il resti- s endroits qu'en avaient suppri- s inquisiteurs. Cette édition a cela urticulier, que les passages de iture et du Thalmud sont mar- sur les marges, et qu'il est orné ints et de virgules, ce qui le dis- e des autres livres rabbiniques. Il publié, dès 1707, sous le titre *commentaria scripturaria*, etc., ngt-un premiers chapitres de la ise, avec des notes littérales, ti- les écrits des rabbins, imprimées ractères rabbiniques, espèce de s courantes qui tiennent lieu des tères italiques. Ce n'était là qu'un , afin de sonder le goût des ama- de ce genre de littérature, pour *Bible hébraïco-rabbinique* qu'il roposait de faire exécuter. En , il donna un *Psautier hé-*, in-12, avec des notes abrégées uelques rabbins, dont le texte mieux imprimé qu'on ne le fai- rdinairement en Allemagne.

T—D.

SILE (S.), archevêque de Cé- en Cappadoce, docteur de se, naquit dans cette ville en d'une famille originaire du , où elle avait tenu un rang con- able. Il eut pour père un des nes les plus vertueux et les plus ents de Césarée, pour mère Emmélie, pour sœur Ste. Ma-, pour frères S. Grégoire de e et S. Pierre de Sébaste. Ses an- s lui offraient d'autres saints re- nandables par divers genres de e. Basile semblait donc destiné sa naissance, par les exemples stiques qu'il avait sous les yeux, r les talents dont la Providence t doué, à devenir un des person-

nages les plus distingués de l'Eglise. Ces magnifiques espérances ne furent point trompées. Après avoir fait ses études dans la province du Pont avec un succès éclatant, il alla suivre à Constantinople les leçons de Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps. Libanius, enthousiasmé de ses heu- reuses dispositions, frappé de ses vertus naissantes, le distingua bien vite de la foule de ses disciples, et conserva pendant toute sa vie la plus haute estime pour sa personne. Au sortir de cette école, Basile alla se perfectionner à Athènes, où l'on ac- courait de toutes parts pour se for- mer à la pureté du langage et à cette élégance attique qui ont rendu si cé- lèbres les grands écrivains de la Grèce. Là, il retrouva Grégoire de Nazianze, son ancien ami, son émule pour la piété, pour les talents, pour l'ar- deur à s'instruire. Après s'y être per- fectionné dans l'art oratoire, après y avoir amassé un trésor de counais- sances dans les sciences profanes, il résista aux propositions avantageuses qui lui furent faites pour l'y fixer au rang des maîtres, et revint dans sa pa- trie, de laquelle on pressentait déjà qu'il serait la gloire et l'ornement. Il y remplit pendant quelque temps une chaire de rhétorique, et parut avec éclat dans le barreau; mais la crainte que les applaudissements qu'il rece- vait dans ce double emploi ne lui en- flassent le cœur, le fit renoncer à des états profanes, où il éclipsait tous ses concurrents, pour se consacrer entiè- rement à Dieu. Il reçut le baptême en 357, vendit et distribua son bien aux pauvres, parcourut les monastères de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Egypte, où les sujets d'édification qu'il trouva le consolèrent du triste spectacle des ravages que l'arianisme faisait dans tout l'Orient. A son retour,

mener la vie ~~cen~~obitique qu'il préférait à la vie érémitique , dont l'isolement lui paraissait sujet à de grands inconvénients. Ces établissements s'étant multipliés dans le Pont et dans la Cappadoce, il leur donna une règle commune, et en conserva l'inspection générale , même après qu'il fut devenu évêque. Dianée , attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau , le rappela à Césarée ; et dès que cet évêque lui eut protesté que c'était sans en connaître le mal qu'il avait souscrit la formule de Rimini , sans avoir jamais prétendu renoncer à la foi de Nicée, il ne fit aucune difficulté de rentrer sous sa juridiction , et de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait l'état du pontife mourant. Basile n'était encore que lecteur. Eusèbe, successeur de Dianée, l'ordonna prêtre en 364. Ses succès dans la prédication excitèrent la jalousie d'Eusèbe, qui lui interdit l'exercice du saint ministère , ce qui lui donna la liberté de retourner dans ses monas-

s'il ne se réunit à la religion de
 eur. Le saint prélat, avec la
 peinte sur son visage, lui pré-
 quelques livres qui formaient
 biens, des haillons qui le dé-
 à peine de l'intempérie des
 il lui parle de son séjour sur
 comme d'un lieu d'exil, du
 me de sa véritable patrie, après
 il soupire, de son corps ex-
 lont les premiers tourments
 ont promptement le frère édi-
 le rétinrent à son créateur,
 quel seul il vit. Modeste, étonné
 tranquille intrépidité : « Per-
 , lui dit-il, ne m'a encore parlé
 une telle audace. — C'est,
 ad Basile, avec une sainte
 nce, que vous n'avez point
 e eu affaire à un évêque. Dans
 rs ordinaire de la vie, nous
 es les plus doux et les plus
 is de tous les hommes; mais
 l il s'agit de la religion, nous
 isons tout pour Dieu, sans que
 oit capable de nous ébranler. »
 reille résignation imposa au
 t à l'empereur même devant le-
 omparut le lendemain, et on le
 anquille. Cependant Basile sa-
 nperer par une sage condes-
 ce la rigueur de son minis-
 alens s'étant rendu à l'église le
 l'Épiphanie, n'osa pas se pré-
 à la communion, prévenu
 lui serait refusée; mais il fit
 rande, qui fut acceptée, Ba-
 vant que, dans une occasion si
 dinaire, il était de la prudence
 cher quelque chose de la sévé-
 règles pour ne pas humilier la
 impériale et provoquer son res-
 ant. Deux fois Valens se laissa
 r par les ariens l'ordre de l'exi-
 x fois il fut obligé de le révo-
 e reste de la vie de S. Basile
 plus que des détails sur les me-

sures qu'il prenait pour entretenir le
 bon ordre dans son église, pour termi-
 ner les différends qui s'élevaient dans
 les églises voisines, pour ramener les
 pasteurs et leurs troupeaux à la foi
 de Nicée, pour procurer des évêques
 orthodoxes aux diocèses qui en man-
 quaient, régler des disputes de terri-
 toire, etc., etc. Tout cela le mit dans
 le cas de faire de fréquents voyages,
 quelquefois dans les saisons les plus
 rudes de l'année. Sa santé, que les ri-
 gueurs de la pénitence avaient toujours
 rendue très-chancelante, en fut extrê-
 mement affectée. Il mourut, au mi-
 lieu de toutes ces sollicitudes, en 379,
 universellement regretté, non seule-
 ment par les chrétiens, mais par les
 juifs et les païens, qui le regardaient
 tous comme leur père. S. Grégoire de
 Nazianze se chargea d'exprimer les
 regrets des uns et des autres, dans
 l'oraison funèbre qu'il prononça à ses
 funérailles, et qu'on regarde comme
 un des discours les plus touchants de
 cet éloquent orateur chrétien. Les
 ouvrages de S. Basile consistent en
 des Homélies, des Discours, des Mo-
 rales, cinq livres contre Eunomius,
 un Livre du Saint-Esprit, un Com-
 mentaire sur Isaïe, plus de trois
 cents Lettres sur divers sujets. Ce
 qui forme le caractère de son élo-
 quence, c'est une excellente dialecti-
 que, des connaissances étendues et
 variées, des mouvements vrais, une
 imagination riche, de grandes pen-
 sées, de sublimes conceptions, un
 fréquent usage de l'Écriture-Sainte,
 des grâces, une diction pure, une
 précision unique, beaucoup d'ordre,
 de clarté, d'élégance dans le style.
 Photius, si bon juge en cette ma-
 tière, regarde son talent comme le
 plus propre à entraîner les cœurs et à
 persuader les esprits dans les actions
 publiques. On y remarque cependant

un peu le défaut des rhéteurs sous lesquels il avait été élevé, comme d'être trop prodigue d'ornements, de tableaux agréables, de descriptions fleuries. L'*Hexaméron*, ou *Recueil de discours sur l'ouvrage des six jours de la création*, regardé comme son chef-d'œuvre, est plein d'érudition et de variété. Il y a seulement quelques opinions qui attestent l'état d'imperfection où était alors l'étude de la physique et de l'histoire naturelle. Ses lettres sont un des ouvrages les plus curieux et les plus savants de l'antiquité; elles sont écrites avec noblesse et pureté. L'état des églises d'Orient et d'Occident y est dépeint sous des traits naturels; un grand nombre de questions de doctrine, de discipline et de morale y sont décidées avec beaucoup d'habileté et de prudence. Il y en a plusieurs de consolation et d'exhortation qui sont très-édifiantes et très-fortes. Celles qui ne sont que de compliment renferment pour la plupart des pensées ingénieuses et solides. Toutes les anciennes éditions de S. Basile étaient incomplètes et défectueuses pour le texte grec, obscures et inexactes pour la version latine. Dom Garnier a corrigé tous ces défauts dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres, dont les deux premiers volumes parurent à Paris en 1721 et 22, et le troisième après la mort de l'éditeur, en 1730, par les soins de D. Prudent Maran. La vie de S. Basile a été composée en français, Paris, 1674, in-4°, par M. Hermant, qui a aussi traduit ses *Ascétiques*, 2 vol., et sa *Morale*, 1661, in-12. Ses Lettres et ses Sermons l'ont été par l'abbé de Bellegarde (Voy. BELLEGARDE), et sa *Morale* par M. Leroy, abbé de Hautefontaine, 1663, in-8°. Le duc de Luynes a traduit quelques ouvrages de S. Cyprien, S. Basile, etc., 1664,

in-8°. Enfin l'abbé Auger a publié, en 1788, une traduction de l'*Hexaméron*, des *Homélies* et des *Lettres choisies*. L'ordre de S. Basile, le plus ancien des ordres religieux, tire, selon la plus commune opinion, son nom de ce saint évêque. T—D.

BASILE, archevêque de Seleucie que quelques-uns ont mal à propos confondu avec un autre BASILE, ami de S. Chrysostôme, monta sur ce siège vers l'an 440. Il assista au concile de Constantinople, en 448, où il combattit et condamna Eutychès; et l'année suivante, au conciliabule d'Éphèse où, cédant à la terreur qu'inspirait Dioscore, il eut la faiblesse de souscrire au rétablissement de l'Hérésie que, et à la déposition de Flavien en anathématisant les deux natures J.-C., dont il avait pris la défense dans le concile précédent; mais lorsque la paix eut été rendue à l'église, sous l'empereur Marcien, il reconnut sa faute, en demanda pardon au concile de Calcédoine, et fut admis à la communion des orthodoxes. L'histoire garde le silence sur les autres actions de sa vie, qu'il termina, à ce que l'on croit, vers 458, dans une extrême vieillesse. Divers monuments lui donnent le titre de *bienheureux*, quelques-uns celui de *saint*, ce qui ne s'accorde guère avec la lâcheté qu'il montra au faux concile d'Éphèse, ni avec le ton de vanité qu'on remarque dans quelques-uns de ses écrits. Nous avons sous son nom à la fin des *Ouvrages de S. Grégoire Thaumaturge*, édit. de Paris, 1613, dans la *Bibliothèque des prédicateurs de Combesis*, et dans celle des *Peres*, quarante *Discours* et quelques *Homélies*; une *Vie de Ste. Thècle*, à Paris, 1608, composée sur d'anciennes Mémoires, mais qui inspire peu de confiance sur leur authenticité. On lui attribue encore quelques écrits, qui

contestés. Photius reconnaît en un génie vif, élevé, un style plein de force et trop affecté. Il manquait de sens dans l'esprit, et n'est pas tout-à-fait exact sur la doctrine. T—D. BASILE I^{er}, dit le *Macédonien*, empereur d'Orient, naquit de parents riches, dans un bourg de la Macédoine, près d'Andrinople. Lorsque les Bulgares prirent cette ville, en 813, ils emmenèrent le jeune Basile pour esclave; mais à la paix il retourna dans sa patrie, où il mena une vie obscure et retraite. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Constantinople pour voir les habits de la misère; on prévoyait qu'y étant arrivé de nuit, et ne pouvant entrer par la portique d'une église, il fut recueilli par le gardien, lequel eut une révélation apprit que ce jeune homme était le futur empereur. En effet, si qu'il en soit, le gardien devint le protecteur de Basile, et il le fit entrer comme écuyer chez un des officiers de l'empereur Michel III. Il survint bientôt une occasion de dresser un cheval nouveau que l'empereur aimait beaucoup; Basile en fut chargé, et réussit par son adresse, qu'il gagna la faveur de Michel, qui l'éleva rapidement jusqu'au grade d'accubiteur ou de chambellan, en 861. Cette faveur mal placée excita la jalousie du patrice Bardas, homme puissant et dangereux; et Basile, sachant ce qu'il avait à craindre d'un tel ennemi, résolut de se venger; il alarma l'empereur sur ses projets de Bardas, supposa une rébellion dont le patrice était l'âme, et résolut son arrestation. Bardas, craignant par Léon le philosophe, fils de Bardas, se plaignit, donna des éclaircissements; l'empereur feignit de tout ignorer, et cette apparente réconciliation fut consacrée par un horrible meurtre. Michel et Basile jurèrent sur le nom de Jésus-Christ, qu'ils ne traiteraient rien contre Bardas, et tous

les trois partirent pour une expédition maritime, pendant laquelle on indisposa de nouveau l'esprit de Michel. Enfin, Basile assassina lui-même son rival dans la tente de l'empereur, qui retourna sur-le-champ à Constantinople; et Basile, à peine arrivé, fut associé à l'empire, en 866. Symbace, neveu de Bardas, avait contribué à sa perte, dans l'espoir d'être nommé César; trompé dans son attente, il se révolta, fut pris, et condamné par le féroce Michel à avoir le poing coupé et les yeux crevés. Cependant Basile voulut ramener Michel à une conduite moins odieuse; mais ce prince, irrité de trouver un censeur dans l'homme qu'il avait élevé, résolut de le faire tuer. Basile fut instruit de ce projet, et se hâta d'en prévenir l'exécution. Michel s'étant enivré dans un repas, fut reporté dans sa chambre; Basile y courut aussitôt avec quelques amis, qui poignardèrent le tyran, en 867. Parvenu au trône par le crime, Basile s'y fit remarquer par des vertus et par de grandes qualités; il arrêta les discussions religieuses, en chassant Photius, patriarche intrigant et hérétique, et en rétablissant S. Ignace, que Photius avait fait expulser neuf ans auparavant. Ce dernier fut anathématisé dans un concile tenu à Constantinople. Basile mit aussi tous ses soins à faire reflourir la justice, à réformer les abus, à consolider la paix de l'empire par des traités et par la conversion des peuples barbares. Il reprima les Manichéens qui désolaient les provinces depuis leur révolte sous le règne de Théodora, et battit les Sarrasins en Orient, en Italie, sur les côtes de la Grèce et de l'Ionie. Cependant Photius, à force d'adresse, et en flattant la vanité de Basile, parvint à rentrer en faveur; et S. Ignace étant mort en 878, l'empereur remplaça

Photius sur le siège patriarcal. Ce prêtre sacrilège, habile et audacieux, entouré de Basile d'hommes pervers et adroits qui parvinrent à le captiver entièrement. Ils entreprirent de perdre dans son esprit Léon, l'un de ses fils, qu'ils accusèrent de méditer un parricide ; Basile fut sur le point de le faire mourir. On rapporte que la voix d'un perroquet accoutumé à répéter *pauvre Léon*, le ramena à des sentiments plus paternels, et qu'il reconnut enfin l'innocence de ce fils, auquel il rendit sa tendresse. Peu de temps après, il mourut d'une dyssentérie, ou, suivant Zonare, d'une blessure qu'un cerf lui fit à la chasse, en 886. Basile avait régné vingt ans. Il releva toutes les parties de l'administration, et fit respecter l'empire par ses nombreux ennemis ; il forma le projet d'un corps de droit qu'on a nommé les *Basiliques*, qui fut terminé par Léon le philosophe, son fils. Il nous reste de lui les avis qu'il adressa à son fils Léon le philosophe. Cet ouvrage, divisé en soixante chapitres, respire la morale la plus pure, et se trouve dans le 1^{er} volume de l'*Imperium orientale* de Banduri.

L—S—Z.

BASILE II, empereur d'Orient, était fils de Romain-le-Jeune ; mais la haine que ce dernier s'était attirée, ferma d'abord à ses enfants le chemin du trône, qui fut occupé à la mort de Romain, en 963, par Nicéphore Phocas, auquel Jean Zimiscès arracha, six ans après, le sceptre et la vie. Zimiscès reconnut pour ses successeurs les deux fils de Romain, Basile et Constantin, et sa mort, avancée par le poison que lui fit donner l'eunuque Basile, les rendit empereurs en 975. Ils furent mis d'abord sous la tutelle de l'eunuque, auquel Bardas Sclérus, ou Scélère, habile général, que ses projets ambitieux avaient fait

exiler sous les règnes précédents, voulut enlever l'autorité (V. **BARDAS SCLÉRUS**). Cette révolte dangereuse chira l'empire pendant les premières années du règne de Basile et de son frère ; elle se termina par la défaite de Sclérus, qui se réfugia à Babylone, il fut mis en prison. Basile préféra ses exploits militaires qui signalèrent son règne, et qui furent sa seule occupation comme son seul mérite ; mais sa première entreprise ne fut point heureuse ; il fut battu par Samuel, roi des Bulgares. Bardas Phocas, un des généraux de Basile, et qui avait terminé la révolte de Bardas Sclérus, voulut profiter de l'humiliation de l'empereur, et se fit proclamer en Asie. Sclérus, échappé des mains des Perses, se réunit à Phocas, et tous deux convinrent de se partager l'empire ; mais en 986, Phocas fut battu et tué près d'Abydos ; et Sclérus se soumit, à la sollicitation de son fils Romain, qui était en grande faveur auprès de Basile. Celui-ci, délivré des troubles intérieurs, songea à repousser les Bulgares ; il vainquit plusieurs fois le roi Samuel ; mais en 1015, il désavoua sa victoire par une horrible cruauté : maître de quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux en épargnant un seul par centaine pour qu'il pût reconduire les autres dans leur patrie. Ce spectacle affreux causa la mort du roi Samuel. Enfin en 1017, les Bulgares reconnurent Basile pour leur souverain, et l'empereur entra en triomphe dans Constantinople, en 1019. Ce fut à cette occasion que le patriarche Sergius somma d'accomplir deux vœux séculiers qu'il avait faits. Le premier était de se faire moine, et le second de supprimer des impôts onéreux. Basile composa avec le patriarche, et promit de porter un petit habit religieux.

us les ornements impériaux, enrir de viande, et de garder ence. Les historiens assurent split fidèlement ces engage- mais il ne voulut point suppri- mpôts, sous prétexte que de ennemis demandaient de efforts. En effet, les Sarra- geaient la Palestine. Basile ord les Abasces en 1019, et ne conjuration formée contre licéphore, fils de Phocas, et dias. En 1025, il allait atta- Sarrasins, lorsque la mort le lans la 70^e. année de son a 50^e. de son règne. Son ar- r la gloire lui fit négliger autres sources de la prospé- tats, et son avarice multiplia s. Les arts et les sciences it dans une telle décadence, désigné cette époque par le *siècle de fer*. L—S—E.

LE, hérésiarque qui renou- le 12^e. siècle, en Bulgarie, rs des Pauliciens. Il donna à teurs le nom de *Bogomiles*, langue esclavone, signifie, *implorent la miséricorde* parce qu'ils balbutiaient tou- que prière entre les lèvres. n vieillard de haute taille, mortification peinte sur le ouvert d'un manteau et d'une marchant la tête penchée, t la dissolution de ses mœurs térier le plus recueilli et le ère. Il fut quinze ans à for- système de ses rêveries, cin- les débiter; il se faisait sui- louze fanatiques, qu'il appe- pôtres, mais qui ne débitaient rine qu'avec beaucoup de cir- ion. Cet hérésiarque donnait me figure humaine, préten- le monde avait été créé par ais anges; que l'archange Mi-

chel s'était incarné; que tous ses sec- tateurs concevaient le Verbe-divin, et l'enfantaient comme la Vierge l'avait conçu et enfanté. Il confessait la Tri- nité, mais de bouche seulement, at- tribuant au père les noms des deux autres personnes, auxquelles il ne don- nait qu'une naissance temporelle; trai- tant d'illusion tous les mystères de J.-C.; rejetant le baptême, l'eucha- ristie, condamnant le mariage. Il n'ad- mettait de tout l'*Ancien Testament*, que les psaumes et les prophéties, traitait les saints Pères, les évêques, tous les catholiques, de pharisiens, et soutenait une foule d'autres absurdités plus ou moins extravagantes. Ces er- reurs s'étaient déjà glissées dans quel- ques familles considérables, et avaient fait des progrès chez le peuple, lors- que l'empereur Alexis Comnène crut qu'il était temps d'en arrêter le cours. Il seignit de vouloir être son disciple, et l'engagea à lui dévoiler toute sa doc- trine. Basile, exercé à la dissimulation, résista d'abord; mais enfin il se laissa séduire par les flatтерies d'Alexis. Pen- dant qu'il débitait son système, un secrétaire, placé derrière un rideau, écrivait tout ce qu'il disait; et lorsqu'il eut fini, l'empereur, quittant tout à coup le rôle de catéchumène, ouvre les portes de l'appartement, introduit le patriarche Nicolas, les principaux membres du clergé et du sénat, qui s'étaient rendus sans bruit dans une salle voisine, et fait lire à haute voix les horreurs que Basile avait débitées. Ba- sile ne les désavoua pas; il déclara qu'il était prêt à soutenir sa doctrine, à su- bir pour sa défense les tourments les plus cruels, la mort même, bien con- vaincu que les anges le délivreraient. L'empereur employa tous les moyens possibles pour le ramener. Menaces, promesses, instructions, tout fut inu- tile, soit avant, soit après le synode

auquel il le livra enfin. Lorsqu'il fut conduit sur la place de l'Hippodrome, à la vue du bûcher enflammé, au milieu duquel on allait le jeter, l'empereur renouvela ses instances, lui offrant sa grâce et sa liberté, s'il voulait se rétracter : l'appareil du supplice l'effraya, mais ne le fit pas changer. On le jeta dans les flammes, et les anges qu'il avait appelés à son secours le laissèrent consumer. Le peuple demandait qu'on fit subir le même sort à ses apôtres et à ses sectateurs. Alexis se contenta de les faire mettre en prison, où quelques-uns se rétractèrent. Ce prince, pour étouffer leur erreur, chargea un moine très-savant, nommé *Euthymius Zigabenus*, de la réfuter dans un ouvrage qui s'est conservé jusqu'à nous, sous le titre de *Panoplie dogmatique*. Cet événement est de l'année 1110. Il existait encore des Bogomiles au milieu du 12^e. siècle, qui furent condamnés par un concile de Constantinople, en 1143.

T—D.

BASILE, surnommé **L'OISEAU**, naquit dans une classe obscure, et fut attaché, dès son enfance, à la personne de l'empereur Constantin VII, Porphyrogénète. Simple, adroit, dissimulé, il parvint, à force de ruses, à gagner la bienveillance des fils de Romain Lécapène, qui régnaient avec Constantin. Basile, indigné de voir son maître légitime devenir l'esclave de Romain, entreprit de briser ce jong humiliant : il y réussit, en faisant servir à ses desseins les propres fils de Romain, et Marien Argyre, son petit-fils. Romain fut détrôné et exilé, Porphyrogénète, aidé de Basile qu'il venait de créer commandant de la garde étrangère, relégua bientôt les fils de Romain dans l'exil de leur père, et demeura seul maître de l'empire. Cette révolution, arrivée en 944, semble avoir été fatale à ses auteurs, qui tous

périsent misérablement : mais le jeune empereur son père Constantin, avant toujours son caractère hardi, et ne se trouvant pas compensé par le fils qu'il avait rendu au père, patricien mécontent, poignarda Romain Basile. Le complot conjuré expira avec ces. Basile devint le premier empereur fut arrêté. L'empereur dans l'île de Procrite presque aussitôt

BASILE, patricien nople, et chambellan Constantin Porphyrogénète 930 de J.-C., avait écrit sur la tactique il ne nous reste que le premier par J.-All. première fois, dans sa Bibliothèque grecque

BASILE VALE chimiste, et l'un de chimie moderne. O sur sa vie, et ce qui contradictoire et si de bons critiques ont vait jamais existé, et de deux mots, l'un signifiant *roi puissant* sous lequel un adepte cher son nom, et il de l'alchimie. Les u 12^e. siècle, d'autres furt en 1594, et écrivra bientôt que cet missible. On a dit qu'à Erfurt; que, dans périences sur les métaux, il travailla minéral que les latin *bium*; qu'un résidu jeté hors de son labo

ces, il observa que ces
une forte évacuation,
une manière extraor-
dinaire de profiter de cette
redonner de l'embon-
point à certains des religieux de
Erfurt, étendus par les jeûnes
excessifs, il leur administra
une médecine qui leur fut fatale,
et moururent presque tous, ce
médecin le nom d'anti-
te encore. On a ajouté
qu'ils ne furent connus que
après sa mort; qu'une des
églises d'Erfurt s'étant
ouverte, comme par mi-
racle, découvrit les écrits
de lui. On a débité sur ce
et d'autres fables qui ont
séduit les alchimistes, mais
pas depuis long-temps.
On porte à Boerhaave, il
n'y avait point de mé-
decins à Erfurt : dans
les livres publiés sous le
nom de Valentin n'ont pu être
écrits avant le 15^e. siè-
cle, que la maladie véne-
reuse répandue depuis quel-
ques siècles en Allemagne. Elle y est
appelée *morbis Gal-
licis*, et il est incon-
cevable qu'on n'a reçu ce nom que
de la découverte des Français à Na-
ples VIII, en 1495.
L'auteur qui s'est caché
l'a écrit en haut alle-
mand, traduit en latin que la
de ses ouvrages : on y
a joint plusieurs mor-
ceaux différents; ils sont
cherchés, voici les prin-
cipaux : *microcosmo deque
mysterio et medicina
purg*, 1609, in-8°;
*Aureliæ philosopho-
phorum*, 1613, in-4°,

traduit en français en 1660 et 1669;
III. *Practica, una cum duodecim
clavibus et appendice*, Francfort,
1618, in-4°. (les douze Clefs de
philosophie de frère Basile Valentin,
traitant de la vraie médecine métal-
lique), à la suite de la traduction fran-
çaise de l'*Azoth*, 1660, in-12, et
1669, in-8°. IV. *Apocalypsis chy-
mica*, Erfurt, 1624, in-8°; V. *Ma-
nifestatio artificiorum*, etc., Erfurt,
1614, in-4°, traduit en français par
J. Israël, sous ce titre : *Révélation
des mystères des teintures essen-
tielles des sept métaux, et de leurs
vertus médicinales*, Paris, 1646, in-
4°; VI. *Currus triumphalis anti-
monii*, Lipsiæ, 1624, in-8°; idem,
cum commentariis Théod. Kerkringii,
Amsterdam, 1671, in-12; VII.
*Tractatus chimico-philosophicus de
rebus naturalibus et præternaturali-
bus metallorum et mineralium*,
Francfort, 1676, in-8°; VIII. *Ha-
liographia, de præparatione, usu,
ac virtutibus omnium salium mine-
ralium, animalium, ac vegetabi-
lium, ex manuscriptis Basilii Va-
lentini collecta ab Ant. Salmancio*,
Bologne, 1644, in-8°. Cet auteur
paraît exact dans ses expériences, et
clair et sincère dans la manière de les
exposer, excepté quand il s'agit de ses
arcanes, surtout de la pierre philo-
sophale : après chaque préparation,
il manque rarement d'en donner quel-
que usage médical; aussi il passe pour
le fondateur de la chimie-pharmaceu-
tique, et on prétend que Van-He-
尔蒙, Leméry le père, et beaucoup
d'autres modernes, lui doivent une
grande partie de ce qu'il y a de bon
dans leurs écrits. Il est le premier qui
ait conseillé l'usage de l'antimoine à
l'intérieur, et il a enrichi la médecine
de plusieurs préparations de ce métal,
comme aussi du sel volatil huileux

(carbonate d'ammoniaque empyreumatique) dont Sylvius Deleboe a voulu se faire honneur. (Voy. Carrere, *Biblioth. de la médecine*, tom. 1^{er}.) C. G. et C. M. P.

BASILE, prince de Moldavie, dans le 17^e. siècle, s'acquît, à prix d'argent, le droit de gouverner cette province; il était natif d'Albanie. Connaissant la vénalité de la cour ottomane, il se flattait, au moyen des sommes qu'il répandait dans le sérail, de commettre impunément les plus grandes injustices; mais les Moldaves, las de sa tyrannie, le chassèrent au bout de quelques années, et mirent à sa place Étienne XII, dit *Burduze*, c'est-à-dire *le Gros*. Basile avait épousé la fille du fameux Bogdan-Kiemieluisky, hetman des Cosaques. Son beau-père lui fournit une armée avec laquelle il courut à Soczava, où il avait laissé sa femme, son fils et ses trésors; mais cette place était déjà tombée au pouvoir d'Étienne. Ce malheur fut suivi de la défection des Cosaques. Basile implora de nouveau les secours de Kiemieluisky; ce dernier était fort adonné au vin; il se passa sept jours avant que le prince moldave pût trouver un moment favorable pour l'entretenir. Enfin, l'ayant joint, il lui fit le tableau de ses malheurs. Son beau-père, pour toute réponse, lui présenta une coupe pleine de sa liqueur favorite, et l'invita à la boire, comme le vrai remède à ses peines. Basile indigné, se tourna vers ceux qui l'accompagnaient, et dit avec émotion : « J'avais cru jusqu'ici que les » Cosaques étaient hommes et engendrés par des hommes; mais je vois » qu'il n'y a que trop de fondements » à ce qu'on dit parmi nous, que les » Cosaques sont ou des ours changés » en hommes, ou que, d'hommes qu'ils » étaient, ils sont devenus ours. » Ba-

sile ne parvint point à remonter le trône, et il languit le reste de ses jours dans l'obscurité. D.

BASILE. Voy. WASSILI.

BASILE (JEAN-BAPTISTE) de Torone, poète napolitain, naquit au commencement du 18^e. Il prend, au frontispice de l'un de ses ouvrages, les titres de valier, comte palatin, et grand de S. A. le duc de Mantoue. vers l'année 1637. Ses poésies poétiques, imprimées à Mantoue, in-12, contiennent : 1^o. des *Edes* ou *odes*, divisés en deux parties, *Venere addolorata*, *favola rappresentarsi in una* *Egloghe amorosa e lugubre* *Avventuroso disavventuroso maritima*; 5^o. il *Pianto di* *gine*, *poemetto sacro*, etc. lui, en langage napolitain : *il napoletano*, *agroche* (9^o *di Gian Alessio Abbatutis*); me à peu près exacte de *Gesta ta Basile*), Naples, 1653; 1647, 1660 et 1678, in-12; *to de li Cunti, ovvero lo trat-*

to de li peccerille, sous le m. Naples, 1637, in-12, ouvrage de proverbes, de dictonnettes du pays, qui plaisent aux Napolitains. Il a primé plusieurs fois à Naples et à Rome. III. *La Vajasseide*, 5 chants, de Jules-César Co des meilleurs auteurs napolitains accompagnée de quelques-uns en prose napolitaine, par nous sous son nom de *Gian Abbatutis*. Il a donné des éditions et accompagnées de notes et de table. M. Pietro Bembo, Naples in-8^o.; 2^o. *di M. Gio. del* *ibid.*, 1617, in-8^o.; 3^o. *di* *di Tarsia*, rassemblées po-

id., 1617, in-12. —
 ILE, sa sœur, publia,
 de sa mort, un poëme
 ives, intitulé *Teagene*,
iopiques d'Héliodore,
 in-4°. Cette sœur était
 ian Carretto, et mariée
 tain nommé *Muzio Ba*
 ivait aussi la poésie, et
 la musique. Le Marini
 s le chant VII de son
 e 8. Toppi parle d'elle
othèque Napolitaine,
 ait fait imprimer ses dis
 positions poétiques, *sue*
izioni in verso; mais
 : livre ne lui était jamais
 s mains. G—É.

(CIRIACO), auteur na
 7^e. siècle, traduisit en
 le différentes mesures,
 de Petrone, ou de Pe
 : (et non pas de Petro
 : comme on l'appelle dans
re historique, où on l'a
 ient pour un auteur ita
 : on y appelle ailleurs,
 exprès, *Basso* (Cesio),
 Cæsius Bassus). Cette
 Basilico, parut sous le
cessi di Eumolpione,
 , in-12. Elle est suivie,
 volume, de la traduc
 ibres (*sciolti*), du *Mo*
 pas du *Moreto*), attri
 : qui l'est, par quelques
elius Severus (et non
 ièvre; l'empereur de ce
 ait ni le *Moretum*, ni
 un autre poëme). G—É.
 O (JÉRÔME), de Mes
 sulte célèbre au 17^e.
 l'abord cette profession
 suite en Espagne, fut
 al suprême dans sa pa
 , et mourut à Madrid,
 ivante, 1670. Il joignit

la culture des belles-lettres, de Péru
 dition, de l'éloquence et de la poésie,
 aux études de son état, et fut des aca
 démies de Messine et de Palerme. On
 a de lui : I. quatre discours académi
 ques, imprimés séparément in-4°. 1^o. *gli Anelli di Sant' Agata*, Mes
 sine, 1654; 2^o. *il Fato nemico all'*
armi Francesi in Sicilia, Palerme,
 1655; 3^o. *le Dame guerriere*, Pa
 lerne 1661; le sujet de ce discours est
 la chasse aux cailles, qui se faisait
 tous les ans à Messine. Le titre du 4^o.
 est singulier; mais ne dut point lo
 paraître dans ce siècle où l'on n'écri
 vait rien naturellement : *la Ruota*
degli umani avvenimenti, cioè la di
vina Provvidenza scherzante nei rag
giri degli affari dell' universo, Pa
 lerne, 1662; II. un Panégyrique du
 duc de Sermoneta, vice-roi et capi
 taine général pour S. M. Catholique
 en Sicile (*gli Applausi della Sicilia*
al governo dell' eccellentissimo si
gnore D. Francesco Gaetano, duca
di Sermoneta, etc.), Messine, 1663,
 in-fol.; III. autre Panégyrique du roi
d'Espagne, Charles II, à son avé
nement au trône, en espagnol et en
 italien, Madrid, 1666, in-fol.; IV.
 autre Panégyrique du Confesseur de
 la Reine (*Panegirico scritto a Gio.*
Everardo Nitardo, confessore della
regina), Madrid, 1668, in-fol.; V.
 enfin un ouvrage de sa profession de
 jurisconsulte : *Decisiones criminales*
magnæ regis curiæ regni Siciliae,
 Florence, 1691, in-fol. G—É.

BASILIDE, hérésiarque du second
 siècle, disciple de Ménandre, et maître
 de Marcion, était d'Alexandrie, qu'il
 infecta de ses erreurs, d'où elles se ré
 pandirent dans toute l'Égypte. On date
 la naissance de son hérésie du com
 mencement du second siècle, et l'on
 place sa mort environ l'an 130 ou 131.
 Ce fut en voulant rechercher l'origine

ordon du monde, et par conséquent la cause du bien et du mal qui s'y font remarquer. Ces anges s'étant partagé l'empire de l'univers, le prince des anges du ciel, dans lequel se trouve la terre, voulut soumettre toutes les nations à la nation juive qui lui était échue en partage, afin de dominer sur le monde entier ; mais les autres anges se liguerent contre lui, et il n'en résulta que la haine de toutes les nations contre celle des juifs. Cependant l'Être Suprême, touché du triste sort des hommes, envoya son premier fils, ou la première des intelligences, pour délivrer le genre humain ; mais il ne prit que l'apparence d'un homme, sous la figure de Siméon le Cyrénéen, qui fut crucifié ; et il remonta au ciel, sans avoir jamais été connu de personne sur la terre. Basilide ajoutait à ces idées le système de la métempsy-cose, suivant lequel les âmes expiaient dans les corps les fautes qu'elles avaient commises dans une vie antérieure à leur union avec les corps : il admet-tait deux âmes, comme les pythagoriciens.

en débarquant, eût marché vers Carthage, l'Afrique fût restée sous la puissance romaine; mais la rigueur, ou, suivant Procope, la sévérité, il perdit un temps. Zénon rassembla ses vaisseaux. Le vent se leva favorable à sa flotte, il mit à l'ancre, puis-uns de ses navires, dérivèrent sur la flotte romaine, bientôt incendiée. Le résultat fut terrible, et l'armée ayant dans le même moment, perdu ses pièces. Basilisque en rarisa à Constantinople, où une loi publique lui aurait coûté le crédit de Véronique, qui ne reparut peu de temps après. En 471, il défendit les approches de Constantinople pendant qu'il était excité par le meurtre d'Ardaburius (V. ASPAR). Zénon l'isaurien, s'étant attaqué à la capitale, par ses vices et ses crimes, les yeux se tournèrent vers lui, que Véronique sa sœur, Zénon, feignit d'appuyer, et méditait d'élever jusqu'au-dessus de son amant. Zénon, craignant la conjuration, prit la fuite, même avant l'arrivée de l'ennemi et se réfugia en Isaurie; mais Constantinople fit un accueil de tous les Isauriens et fut couronné dans une des portes de la capitale. Son succès fut de combler d'honneurs l'amant déclaré de sa sœur, et de faire assassiner, que Véronique favorisait. Zénon, furieuse d'un tel oubli de sa perte de Basilisque. L'incapacité et l'imprudence de Zénon fournissaient des prétextes et faisaient déjà regretter Basilisque, par le conseil

de sa femme Zénonide, embrassa les erreurs d'Eutychès, et se déclara le protecteur de Pierre-le-Foulon, un des plus fougueux sectateurs de cette hérésie. Acace, patriarche de Constantinople, homme dangereux et puissant, excita la haine publique contre Basilisque, et fomenta une sédition qui força l'empereur à dissimuler ses projets. Ce fut à cette époque, en 476, qu'un incendie épouvantable consuma la fameuse bibliothèque de Constantinople: cent vingt mille manuscrits devinrent la proie des flammes; de ce nombre se trouvaient les quarante-huit livres de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, écrits en lettres d'or sur l'intestin d'un serpent, dans une longueur de plus de cent pieds. Cependant Zénon se préparait à recouvrer le sceptre les armes à la main. Basilisque, effrayé, envoya contre lui Illus et Trocende, deux généraux habiles qui d'abord eurent des succès, mais qui, partageant bientôt le mécontentement général, et excités en secret par Véronique et par les principaux sénateurs, se tournèrent du côté de Zénon; dont ils relevèrent le faible courage. Basilisque, à la nouvelle de cette défection, confia une nouvelle armée à son favori Harmace. Celui-ci, oubliant à son tour ses serments et l'amour de Zénonide, prit une fausse route, de concert avec Zénon, qui, par ce moyen, arriva sans obstacles devant Constantinople; Véronique, le peuple et le sénat lui ouvrirent les portes, et Basilisque, avec Zénonide et ses enfants se réfugia dans l'église de Ste.-Irène, où il déposa la couronne. On n'osait l'arracher de cet asile; le patriarche Acace parvint à l'en faire sortir et à le livrer à Zénon, qui le relégua dans la forteresse de Limnes, en Cappadoce; arrivés là, Basilisque, Zénonide et leurs enfants furent jetés dans une citerne sèche, dont on ferma

l'entrée, et dans laquelle ils périrent de froid et de faim, en 477. Har-
mace, qui les avait trahis, fut assas-
siné peu de temps après, par l'ordre
de Zénon. L—S—E.

BASILOWITZ. Voy. IVAN.

BASIN (THOMAS), originaire de
Caëls, né à Rouen, fut évêque de
Lisieux, sous Charles VII. Accusé,
sous le règne de Louis XI, de favo-
riser les Anglais et les Bourguignons,
il reçut d'abord défense de paraître à
la cour, puis fut exilé, et ensuite dé-
pouillé de ses biens et de son évêché.
Il se retira alors à Louvain, où il pro-
fessa le droit, et alla depuis à Utrecht.
Sixte IV le nomma vicaire de David-
le-Bourguignon, évêque d'Utrecht, et
lui donna le titre d'archevêque de Cé-
sarée. Il mourut à Utrecht, le 30 dé-
cembre 1491. Il a fait : I. un *Traité*
contre Paul de Middelbourg, im-
primé dans le tome IV du *Spicilège*
de d'Achéry; II. une *Histoire de*
son temps, dont Mathæus a publié un
extrait dans le tom. II de ses *Ana-*
lectes. Moréri, après avoir parlé de
ces deux ouvrages, cite de Thomas
Basin un manuscrit *De puella Aure-*
lianensi. — BASIN (Nicolas) son frère,
aussi retiré à Utrecht, y mourut au
mois de juin 1495. — BASIN (Simon),
né à Paris, le 12 mars 1608, après
avoir fait ses études, entra chez les
dominicains. Ses parents l'en firent
sortir par autorité; mais, reconnais-
sant par la suite sa vocation, consen-
tirent qu'il s'engageât dans l'état ecclé-
siastique. Simon Basin devint chape-
lain d'Anne d'Autriche, femme de
Louis XII; mais la cour ayant peu
d'attentes pour lui, il rentra chez les do-
minicains en 1652, prit le nom de *Tho-*
mas. S'adonna à la prédication, et
mourut à Paris, le 18 juillet 1671. Il
a fait, en français, des Sermons et
des *Œuvres*, et même une *tragi-comédie*;

en grec et en latin, quelques pièces
de vers. Moréri, qui rapporte les titres
de plusieurs de ces ouvrages, dit qu'
la plupart n'ont pas été imprimés. —
BASIN (Bernard), espagnol, docteur
de Paris et chanoine de Saragoce, au
fin du 15^e siècle, a laissé, entre au-
tres ouvrages, un traité *De Artibus*
magicis et magorum maleficiis, Pa-
ris, 1506, in-8°. A. B—A.

BASINE, femme de Childéric I^{er},
roi de France, était mariée au roi de
Thuringe, chez lequel Childéric se re-
tira, quand il fut chassé par les grands
du royaume, révoltés de l'impudence
avec laquelle il faisait l'amour à leurs
femmes. La perte d'une couronne le
corrigea pas, car il séduisit la femme
du prince chez lequel il avait trouvé
un asyle : il lui inspira une passion
violente qu'elle quitta son époux pour
venir rejoindre Childéric, quand ce-
lui-ci fut rappelé dans ses états. « S'
» j'avais cru, disait-elle, trouver au-
» delà des mers un héros plus brave
» et plus galant, j'aurais été l'y cher-
» cher. » Il y a grande apparence que
cette histoire a été inventée à plaisir,
ainsi que presque tout ce qu'on ra-
conte des aventures de Childéric. Les
historiens s'accordent du moins à fai-
re naître de ce mariage le grand Clovis,
véritable fondateur de la monarchie
française. — Une autre BASINE, fille
de Chilpéric et d'Audovère, fut vic-
timisée par les domestiques de Frédé-
gonde, et par ses ordres : après l'avoir
ainsi avilie, on la renferma dans un
couvent à Poitiers. Le nombre de
crimes attribués à Frédégonde est si
grand, qu'on pourrait croire que les
historiens, en se succédant, se sont
permis de les augmenter, comme on
prétend que les anciens firent honneur
à un seul Hercule des travaux par
lesquels plusieurs héros s'étaient dis-
tingués. F—E.

GE (JEAN), est moins gé-
 it connu sous son véritable
Basinge que sous celui de
oke, qu'il prit de sa ville
 née dans le Hampshire. Très-
 s les langues, orateur, ma-
 n et théologien, il se distin-
 le 13^e. siècle, par son sa-
 s vertus. Après avoir étudié
 et à l'université de Paris, il
 ge d'Athènes, pour se per-
 dans la langue grecque,
 de était alors fort négligée en
 et pouvait même être dan-
 s'il est vrai, comme le rap-
 encæus, que la connaissance
 idait un homme suspect, mais
 de l'hébreu le faisait presque
 comme hérétique : *Græcè*
rectum fuerit, hebraicè pro-
cum. Basingstoke contribua
 à écarter ces préventions, et à
 r en Angleterre l'étude de
 grecque; et, pour la faciliter;
 du grec en latin une gram-
 il intitula le *Donatus des*
 l'avait rapporté d'Athènes
 manuscrits en cette langue,
 lui qui introduisit en Angle-
 age des chiffres grecs. Ses
 vrages sont : la traduction
 de *Concordance des Évan-*
 volume de *Sermons*, et un
 aire sur une partie des sen-
 Lombard, intitulé : *Parti-*
entiarum per distinctiones.
 en 1252, après avoir été
 ment archidiacre de Londres
 ester.

S—D.

E (ISAAC), théologien angli-
 us l'île de Jersey, en 1607.
 ir été quelque temps maître
 iuernesey, il obtint plusieurs
 et fut nommé, vers l'année
 apelain de Charles I^{er}. Les
 lui agitérent ce règne arrê-
 avancement. Vivement pour-

suivi par les rebelles, il se réfugia à
 Oxford, où il prêcha avec succès de-
 vant le roi. Lorsque la garnison de
 cette ville se fut rendue au parlement,
 Basire forma le projet d'aller propager
 dans l'Orient la doctrine de l'Eglise
 anglicane. Il partit en 1646, parcou-
 rut la Morée, la Palestine, la Mésop-
 otamie, et fut reçu avec distinction
 par les patriarches de Jérusalem et
 d'Antioche. Après un assez long sé-
 jour à Alep, il fit à pied, et sans un
 seul compagnon européen, le voyage
 de Constantinople, avec une vingtaine
 de Turks, auprès desquels il sut se
 rendre recommandable par ses con-
 naissances en médecine. Il alla jusque
 dans la Transylvanie, où George Ra-
 gotzi II, prince de cette contrée, l'ac-
 cueillit favorablement, et le nomma
 professeur en théologie de l'univer-
 sité de Weissembourg, nouvellement
 fondée. Après un séjour de sept ans
 dans ce pays, la nouvelle de la restau-
 ration le rappela en Angleterre. Il fut
 réintégré dans ses bénéfices, et nommé
 chapelain de Charles II. Il mourut en
 1676, âgé de 69 ans. On a de lui,
 entre autres ouvrages : I. *Deo et Ec-*
clesiæ sacrum, ou le Sacrilège jugé
et condamné par S. Paul (*Épître*
aux Romains, II, 22); II. *Diatriba*
de antiquæ Ecclesiæ britannicæ li-
bertate, Bruges, 1656, in-8°; III.
Lettre à sir Richard Brown, conte-
 nant la relation de ses voyages, im-
 primée à la suite d'une traduction an-
 glaise de l'ouvrage ci-dessus, Londres,
 1661, in-8°; IV. *Histoire du pres-*
bytérianisme anglais et écossais,
 Londres, 1659 et 1660, in-8°. X—s.

BASIRE. Voy. RAZIRE.

BASKERVILLE (JEAN), célèbre
 fondeur de caractères, et imprimeur
 anglais, né en 1706, à Wolverley,
 dans le comté de Worcester. Après
 avoir été successivement maître d'écri-

ture et vernisseur à Birmingham, il entreprit, en 1750, de fondre de nouveaux caractères d'imprimerie; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de tentatives, et après beaucoup de dépenses, qu'il parvint à produire un type dont il fût content. Il fit, en 1756, son premier essai typographique, dans une édition in-4°. de *Virgile*, qui se vendit d'abord une guinée, et qui en coûte aujourd'hui trois. Il imprima ensuite le *Paradis perdu*, la *Bible*, in-fol., le livre des *Prières communes* (Common Prayers), en divers formats, *Horace*, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, *Juvénal*, *Salluste* et *Florus*, in-4°.; plusieurs classiques anglais et d'autres ouvrages. Il mourut le 18 janvier 1775, âgé de soixante-neuf ans. Il avait fait élever sur le terrain de sa maison une petite pyramide, destinée à recevoir ses restes mortels; ce qu'il voulait éviter, c'était d'être enterré parmi des chrétiens. Baskerville avait porté l'art de l'imprimerie à un plus haut degré de perfection qu'on ne l'avait encore fait en Angleterre, et son mérite est en cela d'autant plus grand, que ses talents ne trouvèrent jamais aucune espèce d'encouragement. Il fut obligé de payer une somme considérable à l'université de Cambridge, pour obtenir la permission d'imprimer la *Bible* et le livre des *Prières communes*. Lorsqu'après sa mort, on procéda à la vente de ses caractères, il ne se trouva pas dans toute l'Angleterre un seul homme qui voulût les acheter. On les offrit en vain aux universités et aux libraires; ils demeurèrent ensevelis dans la poussière, jusqu'au moment où Beaumarchais en fit l'acquisition, en 1779, au prix de 5,700 liv. sterl., pour les employer à l'édition des *Œuvres de Voltaire*. Quelque mérite qu'on reconnaisse aux éditions de Baskerville, pour la beauté du caractère, il faut

avouer qu'elles ne se distinguent point par la correction; et même, sous le rapport de la perfection de l'art, elles sont encore loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les beaux ouvrages qu'ont donnés postérieurement les Didot et les Bodoni. Baskerville était un homme d'une belle figure, d'un caractère obligeant, mais d'un esprit chagrin et bizarre. Il portait jusqu'à la manie une haine pour toute espèce de culte religieux, et surtout pour celui de la religion catholique. On en peut juger par l'article suivant de son testament, qui a été publié au temps de sa mort: « Je déclare que ma volonté est, que je fais le partage de tous mes biens (meubles comme ci-dessus, sous la condition expresse que ma femme de concert avec les exécuteurs de mon testament, fera enterrer mon corps dans le bâtiment de forme circulaire, construit sur mon terrain qui a servi jusqu'ici de moulin, que j'ai dernièrement élevé à une plus grande hauteur, et où j'ai fait pratiquer un caveau destiné à recevoir mon corps. Ceci paraîtra sans doute une folie à beaucoup de monde, peut-être même en est-ce une; mais c'est une folie que j'ai concertée il y a plusieurs années, attendu que j'ai un très-grand mépris pour toute espèce de superstition, pour la farce de la Terre-Sainte, pour le barbarisme landais des espérances fondées, et Je regarde aussi ce qu'on appelle révélation (à l'exception des rognons de morale qui s'y trouvent mêlés comme l'abus le plus impudent du sens commun que l'on ait jamais imaginé pour sejourner du genre humain. Je m'attends bien que cette déclaration sera l'objet de la critique des ignorants et des bigots, qui ne savent pas mettre de différence entre la religion et la superstition, et à qui

de la morale (qui com-
moi, tous les devoirs
vers Dieu et ses sem-
blit pas pour le ren-
des bontés ; à moins
profession de croire,
sent, à certains mys-
s absurdes, dont ils
d'idée qu'un cheval.
cette morale a fait ma-
gle de toutes mes ac-
les j'en appelle pour
en ma croyance a été
na conduite. » Toute
indécent galimathias

S—D.

(IBRAHIM), c'est-à-
ur, était Hongrois
andonna sa religion
le mahométisme. Ce
l'esprit, de l'intelli-
eur, et joignait à une
e des connaissances
grand amour pour les
les langues française,
e. Séïd - Effendi, qui
né son père Méhémet
ade à Paris, en 1720,
ni toutes les merveilles
les arts et des sciences
es, des inappréciables
mprimerie, et conçut
duire cette utile inno-
pays. Il jeta les yeux
brahim, se l'associa, et
aillèrent de concert à
. Le Hongrois fit un
tain, où il développait
ts que la nation otho-
endre de cet art nou-
fut présenté au grand-
Pacha, protecteur et
Le muphti Abdallah-
in *fetfa* favorable ; le
igner le privilège de la
Achmet III ; l'édit fut
males de l'empire ; seu-

lement l'autorité composa avec le pré-
jugé religieux, et il fut défendu de ja-
mais imprimer le Coran, les lois orales
du prophète, leurs commentaires, les
livres canoniques et de jurisprudence.
On voit, par ces réserves solennelles,
que le nouvel établissement ne donna
à la foule nombreuse des copistes
turks aucun sujet de murmurer, comme
on l'a faussement prétendu. Tous les
ouvrages qui traitent de la philosophie,
de la médecine, de l'astronomie, de la
géographie, de l'histoire, et de toutes
les autres sciences, furent abandonnés
aux presses naissantes. Séïd - Effendi
fut le fondateur de l'établissement :
Basmadjy en devint l'âme. Cependant,
malgré tout son zèle et tous ses soins,
il ne put mettre au jour que seize ou-
vrages : I. un *Dictionnaire arabe-
turk* (*Kitab loghat Wanculi*), com-
posé en arabe par Djewhary, et traduit
en turk par Wanculi, ou Mohamed de
Van, en Arménie, édition in-fol. en 2
vol., terminée vers le mois de janvier
1729, dont le prix fut fixé, par ordre
de la cour, à 35 piastres ; II. *Toh-
fet-ul-Kobbar*, par Hadjy-Khalfa, ou
*Histoire des Guerres maritimes des
Othomans*, petit in-fol. (*Voy. HADJY-
KHALFA*) ; III. *Tarykhi seyiar* (*Jour-
nal du Voyageur*), ou *Histoire de
l'irruption des Aghuans et de leur
Guerre avec les Persans*, ouvrage
traduit du latin en langue turke. L'au-
teur est le P. Thadée-Krusinski, mis-
sionnaire polonais de la compagnie de
Jésus. IV. *Tarykhi Hindi Garbi* (*His-
toire d'Amérique*), ouvrage plein de
fables, faussement attribué à Hadjy-
Khalfa, auquel sont jointes quatre car-
tes géographiques, et une d'astrono-
mie, d'après Ptolémée, et dont ces
mots indiquent l'auteur : « Fait par le
pauvre Ibrahim. » V. *Tarykhi Tymour
Kourkan de Nazami Zadéh* (*His-
toire de Tamerlan*), in-4°, traduit

manomet; VIII. *Grammaire turke-française*: elle est du P. Holdetman, jésuite allemand, missionnaire à Galata, qui la dédia au cardinal de Fleury; IX. *Nizam el-umen*, ou *Tactique*, imprimée et composée par Ibrahim, lui-même; X. *Feyousath-Miknatis-siyeh*, ou *Traité de la vertu et de l'usage de la boussole*, compilation prise par Ibrahim dans des livres latins; XI. le *Djihân numâ*, ou petit *Atlas*, d'Hadjy - Khalfa, in-folio; XII. le *Tacvymi tavarykh*, ou *Tables chronologiques*, du même; XIII. *Kitab tarykhi Neima*, ou *Annales Othomanes de Neima*, 2 vol. in-fol., ces Annales vont jusqu'en 1655, et commencent en 1591; XIV. *Kibati tarykhi* (*Annales de Rachid-Effendi, historiographe impérial*). Cet ouvrage est la continuation du précédent, jusqu'à l'année 1728. XV. *Ahrali-Ghazavatder dyari-Bosna*, ou *Guerres de Bosnie, depuis 1736 jusqu'en 1739*, par Omar-Effendi; XVI. enfin le *Ferheng-choûry* (*Dictionnaire persan-turk*), dernier ouvrage sorti des presses d'Ibrahim-Basmadjy. Outre ces ouvrages, il imprima encore deux autres

restant : il composa un *Église*, estimé par ceux de sa vie aux fonctions ministère. Il mourut en BASNAGE (Antoine), son en 1610, ministre à été au Havre-de-Grâce, erté en 1685, et se retira, où il mourut à Zutphen. BASNAGE (Samuel), de le, fils d'Antoine, naquit Bayeux, où il prêcha d'avrit son père à Zutphen, 1721. On a de lui : I. *litico - ecclesiastici an-ly à Cæsare Augusto vocam*, Rotterdam, 1706, l., ouvrage médiocre et estimable que l'*Histoire*, par Jacques Basnage, II. *De rebus sacris et is exercitationes histori-in quibus cardinalis Bas-ab A. C. xxxv in quo desiit, expenduntur*, 9. Les remarques de Ca-nient que jusqu'à l'an 34; nage n'a pas poussé les delà de l'an 44. Son out que l'avant-coureur du

A. B.—T.

IE DU FRAQUENAY ls puîné de Benjamin, né ore 1615, à Ste.-Mère-de Carentin, a été un niles et des plus éloquents parlement de Rouen, où rment, en 1636. Il avait on immense et l'imagina-e. Quoiqu'il fût de la reli-nte, on avait pour lui, dit grande estime et une ami-e. Ses ouvrages sont bien de lui : I. *Coutumes du hé de Normandie, avec res*, 2 vol. in-fol., 1678

et 1681, 1694; II. *Traité des hypo-thèques*, in-4°, 1687, 1724. Ce traité a été contredit par Olivier Étienne, qui a publié sur ce sujet un vol. in-4°. Les Œuvres complètes de Basnage ont été imprimées à Rouen, 2 vol. in-folio, 1709, 1776. Henri Basnage mourut à Rouen le 20 octobre 1695.

A. B.—T.

BASNAGE DE BEAUVAL (JACQUES), fils aîné du précédent, naquit à Rouen, le 8 août 1653. On l'envoya de bonne heure à Saumur, pour étudier sous Tanneguy Le Fèvre, qui en fit son disciple favori. Il alla successivement à Genève, puis à Sedan, où il eut pour maître le célèbre Jurieu. De retour à Rouen, il fut reçu ministre en 1676, et épousa, en 1684, Suzanne Dumoulin, petite-fille du fameux Pierre Dumoulin. Réfugié ensuite en Hollande, où il eut toute la faveur du grand-pensionnaire Heinsius, il conserva toujours de l'attachement pour son pays. On en était si persuadé à la cour de France, que l'abbé Dubois, depuis cardinal, ayant été envoyé à la Haye, en 1716, eut ordre du duc d'Orléans de se gouverner par les avis de Basnage. Ils agirent de concert, et l'alliance fut conclue le 14 janvier 1717. Pour reconnaître les services de Basnage en cette occasion, on lui restitua tous les biens qu'il avait en France. Il mourut le 22 décembre 1723, ne laissant qu'une fille, mariée à M. de la Sarraz. Basnage était vrai jusque dans les plus petites choses : sa candeur, sa franchise, sa bonne foi ne paraissent pas moins dans ses ouvrages, que la profondeur de son érudition. « Il était, dit Voltaire, plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse. » Basnage eut des disputes fort vives avec Jurieu, et, pour le railler de ce qu'il changeait fréquemment de principes, il fit courir un cata-

logue satirique de prétendus livres nouveaux, où l'on trouvait ces deux titres : *Variations et contradictions de M. Jurieu*, 10 vol..... *Rétractations du même*, 6 vol..... Basnage a composé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans les tomes IV et X de Nicéron. Les plus célèbres sont : I. *Histoire de l'Eglise, depuis J.-C. jusqu'à présent*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol., ouvrage très-estimé; II. *Histoire de la religion des Eglises réformées*, Rotterdam, 1690, in-12. Basnage fit entrer cet ouvrage dans le précédent, dont il fait la quatrième partie; mais il y avait fait des retranchements pour éviter les répétitions; l'édition de Rotterdam, 1721, 5 vol. in-8°, est augmentée de plus de la moitié; il y a encore des augmentations dans celle de 1725, 2 vol. in-4°; III. *Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent, pour servir de supplément à l'Histoire de Joseph*, 1706, 5 vol. in-12; nouvelle édition, 1716, 15 vol. in-12. Ce livre est plein d'une vaste érudition, par rapport à tout ce qui regarde la religion juïaïque et l'histoire des juifs. La première édition, publiée en 1706, eut un tel succès, que l'abbé Dupin la fit réimprimer à Paris, en 1710, en 7 vol. in-12, après y avoir changé ce qu'il avait jugé à propos; ce qui donna lieu à Basnage de publier le livre intitulé : *Histoire des Juifs, réclamée et rétablie par son véritable auteur, contre l'édition anonyme et tronquée faite à Paris*, avec plusieurs additions qui peuvent servir de sixième tome à cette histoire, 1711, in-12. L. M. Boissy a publié des *Dissertations critiques pour servir d'éclaircissements à l'histoire des Juifs avant et depuis J.-C., et de suite à l'histoire de Basnage*, 1785, ou 1787, 2 vol. in-12. IV. *Antiquités judaïques,*

ou Remarques critiques sur la république des Hébreux, 1713, 2 vol. in-8°. C'est une espèce de supplément au traité de Cuncus (Voy. CUNCIUS). V. *Dissertation historique sur les duels et les ordres de chevalerie*, 1720, in-8°, ouvrage curieux, réimprimé avec l'*Histoire des ordres de chevalerie*, 1721, 4 vol. in-8°; VI. *Annales des Provinces-Unies, depuis les négociations pour la paix de Munster*, 1719 et 1726, 2 vol. in-fol.; cette histoire va de 1646 à 1678. L'auteur avait continué l'ouvrage jusqu'en 1684, et laissé un plan pour le conduire jusqu'en 1720. VII. *La Communion sainte*, 1668, in-18, 1697, in-12; cette cinquième édition est fort augmentée. La septième édition, faite en 1708, est augmentée d'un livre, dans lequel il traite des devoirs de ceux qui ne communient pas. Cet ouvrage a été si fort goûté, même par les catholiques, qu'on a cru pouvoir le faire servir à leur usage, et qu'il a été imprimé pour eux à Rouen et à Bruxelles. L'abbé de Flamare l'a même inséré dans son ouvrage intitulé : *Conformité de la créance de l'église catholique, avec la créance de l'église primitive...*, Rouen, 1701, 2 vol. in-12. VIII. *Lettres pastorales sur le renouvellement de la persécution*, 1698, in-4°. IX. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, représentée en tailles-douces, faites et dessinées par Romain de Hooghe, avec une explication et des vers, par M. de La Brune, à chaque épreuve, Amsterdam, 1705, in-fol., réimprimée en 1714, sous le titre de *Grand Tableau de l'univers*. On recherche la première édition, à cause des figures; l'édition in-4°, Amsterdam, 1706, a d'autres gravures, dans lesquelles on a retranché la description et l'histoire du temple, et toutes

es géographiques. L'abbé Len-
 use que les catholiques ne doi-
 as faire difficulté de se servir
 ivre, qui est très-instructif, et
 ns partialité : on l'a réimprimé
 sans figures. X. *Thesaurus*
ventorum ecclesiasticorum et
corum (V. CANISIUS). XI. *Ins-*
ns pastorales aux réformés
ince, sur l'obéissance due au
ain, 1720. La première, com-
 à la sollicitation du duc d'Or-
 qui craignait que les nouveaux
 tis du Dauphiné, du Poitou et
 nguedoc ne se laissassent en-
 à quelques soulèvements par
 issaires du cardinal Albéroui,
 mprimée en France par ordre
 cour, et produisit tout l'effet
 s'en était promis. On trouve l'é-
 e Basnage à la tête du second
 e de ses *Annales des Pro-*
-Unies. C. T—Y.

SNAGE DE BEAUVAIL (HEN-
 rière du précédent, né à Rouen,
 oùt 1656, fut d'abord avocat
 rlement, et y marcha sur les
 de son père. La révocation de
 de Nantes le fit, en 1687,
 en Hollande, où il mourut, le
 ars 1710, âgé de cinquante-
 ans. On a de lui, I. *Tolérance*
religions, 1684, in-12 ; II.
ire des ouvrages des savants,
 encée au mois de septembre
 , et finie en juin 1709, 24
 n-12. Lorsque Basnage arriva
 llande, Bayle avait interrompu
ouvelles de la république des
s. L'ouvrage de Basnage y fait
 , il est écrit avec beaucoup de
 sse, et, si les éloges y sont rares
 dérés, les auteurs n'avaient à se
 dre ni du ton ni de la forme des
 ients portés sur leurs produc-
 ; le rédacteur respectait tous les
 et toutes les religions; on lui à

cependant reproché de mêler trop
 souvent ses réflexions avec celles de
 l'ouvrage dont il parlait ; de sorte qu'il
 est difficile de distinguer les senti-
 ments de l'écrivain, des pensées de
 celui qui faisait les extraits. III. *Dic-*
tionnaire universel, recueilli et
compilé par feu M. Antoine Fur-
tière, seconde édition augmentée,
 1701, 3 vol. in-fol. L'édition du
Dictionnaire de Trévoux, dédiée au
 duc du Maine, 1704, 3 vol., n'est
 qu'une réimpression, sans nom d'au-
 teur, de cet ouvrage. « Tout y est
 » semblable, dit le P. Nicéron, mé-
 » thode, orthographe, exemples...; on
 » y a laissé jusqu'aux fautes d'im-
 » pression ; il y a, à la vérité, quel-
 » ques additions, dont la plupart sont
 » entièrement étrangères au diction-
 » naire. » Basnage se proposait de
 faire de nouvelles augmentations pour
 une nouvelle édition qu'il projetait, et
 qui n'a paru qu'après sa mort, en
 1726, 4 vol. in-fol. On trouve dans
 les tomes II et X des *Mémoires* de
 Nicéron la liste des autres ouvrages de
 Basnage, qui eut quelques contesta-
 tions avec Jurieu. A: B—r.

BASSÆUS (NICOLAS), célèbre
 typographe de Francfort-sur-le-Mein,
 a vécu sur la fin du 16^e. siècle ; il a
 imprimé beaucoup de livres de méde-
 cine et de botanique, et a été l'éditeur
 des ouvrages de Tabernæmontanus,
 qui étaient alors importants par le
 grand nombre de planches. Ce bo-
 taniste étant mort en 1590, avant
 d'avoir terminé le second volume de
 son *Krauterbuch*, in-fol., avec figures,
 Bassæus le fit achever par les soins
 du médecin N. Braun ; et il parut la
 même année, ainsi que la seconde édi-
 tion de l'*Icones plantarum*, 4 vol.
 in-4°. Il publia aussi, sous son propre
 nom, les figures de ce dernier ouvra-
 ge, séparément et sans texte, sous ce

titre: *Eiçones plantarum*, Francfort, 1590, 4 vol. in-4°; cet ouvrage renferme 2,255 figures de plantes, gravées sur bois: il s'en est distribué une très-grande quantité d'exemplaires. C'était alors, avec les éditions les plus complètes des *Commentaires de Matthioli* sur Dioscoride, la collection de figures la plus nombreuse et la mieux exécutée que l'on eût encore vue: elle contenait les plantes officinales de l'Europe, et presque tous les végétaux de l'Allemagne connus à cette époque. D—P—s.

BASSAN (FRANÇOIS DA PONTE, dit le), peintre, né à Vicence, vers la fin du 15^e. siècle, s'est fait remarquer parmi les artistes de la première époque de l'école vénitienne. Il suivit les principes des deux Bellin. François Bassan avait reçu une éducation distinguée, et acquis de bonne heure les connaissances nécessaires pour devenir un chef d'école, aussi eut-il tout le mérite convenable pour instruire dignement son fils Jacques, et le mettre en état d'être un des plus habiles peintres du 16^e. siècle. On voit aisément, dans les ouvrages de François Bassan, le passage de son premier style à sa seconde et à sa troisième manière. Au dôme de St.-Barthélemy de Bassano, il est exact, mais encore sec; à l'église de St.-Jean, sa pâte commence à devenir meilleure; enfin, à Oliero, où il a laissé aussi des fresques, on trouve une composition plus étudiée, un dessin plus soigné, une couleur harmonieuse, et on remarque que toutes les passions ont été exprimées avec assez de vérité. Il y a d'autres fresques de ce maître à Milan, suivant ce que dit Lomazzo, qui en vante le dessin, mais qui assure en même temps que les ombres et les lumières n'ont aucune justesse. François Bassan mourut en 1530. A—D.

BASSAN (JACQUES DA PONTE, le vieux), fils du précédent, naquit à Bassano, en 1510, deux ans avant le Tintoret. Il fut élève de son père François. Ses premiers ouvrages qu'on trouve dans l'église de St.-Bernardin de Bassano, annoncent les mêmes principes. Son père l'envoya à Venise, et le recommanda à Bonifazio, peintre habile, mais qui travaillait toujours sans témoins. Bassan pour le voir colorier, était obligé de le regarder furtivement à travers les trous d'une porte. Il copia beaucoup dans les premières années, son maître Bonifazio, et le Titien, dont quelques auteurs le font élève. En effet, le style de Jacques Bassan a quelquefois beaucoup de rapports avec celui du Titien, mais Lanzi, de qui nous empruntons ces réflexions, pense que cette conformité dans le faire du Titien et de Bassan, n'annonce pas d'une manière assez certaine que celui-ci ait été élève du premier. La mort de François Bassan obligea Jacques à retourner à Bassano, où il se forma, d'après le Corrège, un style qu'on appelle son troisième style, et qui est plus naturel, plus simple, et plus gracieux. C'est ce même style qu'une foule d'artistes flamands ont adopté depuis avec tant de succès. Jacques paraît être arrivé à la perfection de son talent, en commençant par se contenter, pendant quelques années, d'une belle union de teintes, suivie de coups de pinceau libres et hardis, et en finissant, quelques années après, par des touches simples, mêlées de traits brillantes, et accompagnées d'une sorte d'audace et de négligence, qui au premier abord, présentent une pâte confuse et informe, mais qui, de loin, offrent une singulière magie de coloris. Le musée Napoléon a dix tableaux de Jacques Bassan; entre au-

nous y avons trouvé un style l, une foule d'oppositions dans tudes. Si une figure est de face, tourne les épaules ; si l'une est , la plus voisine est debout. Il vent avare de ses effets de lu- quoiqu'on en remarque de très- es dans son *Joseph d'Arima-* bleau d'une petite proportion, saintes-Femmes pleurent Jésus s vont ensevelir. En dégradant nent ses lumières, Jacques a : peu éclairer l'ensemble de ses , et de réserver les teintes les ives et les plus animées pour ties où les mêmes figures for- in angle, par exemple, pour nité des épaules, pour le genou ousse. A cet effet, il adopte un e de plis, naturel en apparence, ui cache cependant un art in- a aussi beaucoup loué les tein- tes de cet artiste ; elles ont une : d'émeraude qui lui est propre. s a cherché quelquefois à s'éle- qu'au style de Michel-Ange, on le voit dans un *Samson- tant les Philistins*, fresque is Michiéli ; mais, soit par goût lier, ou par la conscience se- e son infériorité, il préféra e- ses sujets qui demandent moins leur. Sur ses tableaux d'autel, res ne sont pas toujours de ur naturelle, et on les trouve t un peu froides. C'est ce qui lire que, si le Tintoret repré- des vieillards pleins d'énergie, an avait peint des jeunes gens ce et sans ame. On reproche au de n'avoir pas introduit dans rages ces belles fabriques d'ar- re dans lesquelles l'école vé- e a tant excellé ; au contraire, t les intérieurs, la lumière des lles et des bougies, les caba- s chaudrons, les tonneaux,

objets qu'il avait facilement sous les yeux, et qu'il peignait avec une exacti- tude surprenante. Il faut avouer que, dans ses idées, il était peu abondant ; aussi répétait-il presque toujours les mêmes pensées. Ses sujets sacrés les plus ordinaires, sont des traits du *Vieux* et du *Nouveau Testament*, le *Repas chez Marthe*, le *Repas chez le Pharisien*, l'*Arche de Noé*, le *Retour de Jacob*, la *Reine de Saba*, et les *Trois Mages*, avec un grand luxe de velours et de riches draperies, la *Déposition de N. S. à la lueur des torches*. Nous avons vu aussi un autre tableau de ce maître, où il a représenté toute sa famille dans un concert. Ce tableau est à la galerie de Florence ; on croit que Bassan l'a répété deux fois. De cette répétition fastidieuse des mêmes sujets, résultait un inconvénient fâcheux pour la gloire de Jacques Bassan ; mais aussi il parvint à si bien peindre ce qu'il répétait si souvent, qu'il porta cet art jusqu'à la dernière perfection. Lanzi dit que sa *Naissance de J.-C.*, placée à St.-Joseph de Bassano, est non seulement son meilleur ouvrage, mais peut-être le plus bel ouvrage de la peinture moderne, en ce qui concerne la force des teintes et du clair obs- cur ; il est certain que plusieurs pein- tres des Pays-Bas, et surtout Bramer, se sont constamment étudiés à imiter le coloris du Bassan. Ses dernières compositions sont d'un prix prodigieux, quoiqu'il y ait quelquefois des défauts de perspective, et qu'on puisse y critiquer des poses mal réfléchies. On sait qu'Annibal Carrache, entrant chez Bassan, s'avança pour prendre un livre qui était peint sur un de ses tableaux ; le Tintoret se désirait à lui-même le coloris de Jacques, et cher- cha à s'en rapprocher ; mais le plus grand honneur qu'eut ce célèbre pein-

remment avec Paul Véronèse et le Tintoret : il ne travailla pas concurremment avec ces deux grands peintres ; il fut employé à peindre quelques fresques sur les dessins de Paul Véronèse. — 2°. LÉANDRE (dit le chevalier Léandre). On a au Musée un de ses tableaux, représentant les *Juifs surpris de la résurrection de Lazare*. Dans les compositions de celui-ci, on voit qu'il dérobe souvent les idées de son père, et quand on connaît bien le style de Jacques, on retrouve à tout moment les vols domestiques de Léandre. Le doge Grimani le créa chevalier, parce qu'il avait fait son portrait ; Léandre mena depuis, à Venise, la vie d'un prince. Il se montrait en public orné d'un collier d'or, présent du doge, et entouré d'élèves qu'il nourrissait dans sa maison ; il portait les airs de grandeur jusqu'à craindre aussi d'être empoisonné, et ses élèves goûtaient les mets qu'on lui présentait ; mais il ne fallait pas que les élèves prissent de trop gros morceaux. Alors le grand seigneur venait à son tour à leur secours.

II (JACQUES-ANTOINE), édicateur italien, naquit à rs l'an 1686. Le vrai nom e, avocat vénitien, était nais, ayant été adopté par ssani de Vicence, il prit t y joignit aussi le titre de , Vicentin, titre que son porter aussi: c'est appa- qui a fait croire à quelques u'il était de Vicence. Entré les jésuites, après y avoir des, il enseigna, selon de cette compagnie, les s, et se garantit, dans l'art dans la poésie, des préju- ix goût qui régnaient alors. é ensuite à la prédication, des orateurs les plus célè- n temps. Il prêcha dans rincipales villes d'Italie. A t souvent pour auditeur le t XIV, qui l'avait souvent Bologne. Son séjour habi- Padoue. Il y mourut le 21 On a publié trente de ses Bologne, 1752, in-4°. ; 1753, in-4°. L'obscurité qui aéralement n'a pas permis ier tous. Il avait composé le poésies latines et italien- sa mort, le P. Jean-Bapt. e la même compagnie, en , et les fit imprimer, Pa-), in-4°, avec une Vie de égamment écrite en latin, ique surtout à faire connai- les études le P. Bassani avait ormer un style exempt des sectaient celui de tant d'au- ns. D'autres poésies de lui s dans plusieurs recueils.

G—É.

JO (ALVAREZ DE SAINT-CROIX).

UTIN (JACQUES), astro- nais, fils du laird, ou sei-

gneur de Bassantin dans le Mers, était né sous le règne de Jacques IV. Ce fut à Glasgow qu'il fit ses premiè- res études; il voyagea ensuite, pour son instruction, dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la France; mais, uniquement occupé des sciences exactes, il n'acquît dans les écoles de ces différents pays presque aucunes notions de littérature. Quoiqu'il ne sût que très-peu le français, il en- seigna quelque temps les mathémati- ques à Paris. Il demeura long-temps en France, et y acquit une grande ré- putation et quelque fortune. Ce fut, à ce qu'on prétend, à l'université de Paris qu'il prit le goût de l'astrologie judiciaire, tellement inhérente alors à la profession d'astronome, que celui qui n'aurait vu dans les astres que ce qui s'y trouve, aurait passé pour moins habile que ses confrères. En retour- nant dans son pays, en 1562, Bas- santin prédit à sir Robert Melvil, comme on le voit dans les Mémoires de son frère Jacques Melvil, une par- tie des événements arrivés depuis à la reine Marie Stuart, alors réfugiée en Angleterre; mais il lui prédit aussi des événements qui n'arrivèrent point, et l'on a eu assez d'opinion du bon sens de Bassantin pour attribuer celles de ses prédictions qui se sont réalisées à sa prévoyance, et croire que ce ne sont pas les astres qui l'ont trompé sur le reste. Revenu en Écosse, il embrassa le parti du comte de Murray, et mou- rut en 1568. Ses ouvrages sont: I. *Astronomia Jacobi Bassantini scoti, opus absolutissimum, in quo quic- quid unquam peritiores mathematici in cœlis observarunt, eo ordine ed- que methodo traditur, ut cuivis post, hac facile innotescant quæcumque de astris ac planetis, nec-non de eorum variis orbibus, motibus, pas- sionibus, etc. dici possunt, ingens*

et doctum volumen ter editum latinè et gallicè, Genève, 1599, in-fol. Cet ouvrage, publié d'abord en français par les soins de quelques savants, avait été traduit en latin, par Jean Tornesius. II. *Paraphrase de l'astrolabe, avec une explication de l'usage de cet instrument*, Lyon, 1555; Paris, 1617, in-8°.; III. *Super mathematic. genethliaca*; IV. *Arithmetica*; V. *Musica secundum Platonem*; VI. *De mathesi in genere*. Ces ouvrages, malgré un mélange d'idées superstitieuses, présentent souvent d'excellentes observations. S—D.

BASSARABA (CONSTANTIN BRANCOVAN), prince de Valachie, a été connu, en Europe, sous les noms de *Cantacuzène*, de *Brancovan* et de *Bassaraba*; il prétendait qu'ils appartenaient tous les trois à sa famille. La vérité est qu'ayant obtenu la main d'Hélène, fille de Constantin Cantacuzène, Brancovan parvint à la principauté de Valachie; par le crédit de ses beaux-frères, et il crut se parer d'un nouveau lustre, en prenant le nom de *Cantacuzène*. Il fut forcé de le quitter, et pour n'avoir pas la honte de reprendre celui de *Brancovan*, il s'avisade se faire nommer *Bassaraba*, nom d'une très-ancienne famille de Valachie, qui avait donné plusieurs souverains à cette province, et qui était éteinte depuis long-temps. Comme le nom de *Bassaraba* était une dépouille que personne ne pouvait réclamer, il le conserva sans obstacle. En 1710, la guerre étant à la veille d'éclater entre les Russes et les Turks, la Porte voulut s'assurer de la fidélité des hospodars de Moldavie et de Valachie, et elle jeta les yeux sur le célèbre Démétrius Cantemir, pour gouverner cette dernière province. Constantin Brancovan n'épargna rien pour échapper à la disgrâce qui le menaçait; il

représenta son rival comme un ennemi secret des osmanlis, et il obtint du grand-vizir le bannissement de Cantemir dans l'île de Chio. Démétrius, prévenu de ce qui se tramait contre lui, s'était réfugié à l'hôtel de France. Le vizir l'envoya réclamer. « Je n'ai point Cantemir chez moi », répondit l'ambassadeur (M^r. Ferriol); et, quand il y serait, je ne le rendrais pas; car je ne pourrais me résoudre à ternir l'honneur de mon souverain, par une lâcheté. Il congédia, sans vouloir l'entendre, l'émissaire que le prince valaque avait dépêché pour l'inviter à ne point accorder d'asyle à son ennemi. Tandis que Brancovan descendait à moyens les plus odieux pour perdre Cantemir, lui-même était accusé par Mazeppa, cet hetman des Cosaques qui avait embrassé le parti de Charles XII, d'entretenir une correspondance secrète avec le czar. Il avait déjà révoqué Mazeppa, le collier de St-André, en confirmation de son alliance, et il avait promis de fournir trente mille hommes aux Russes, lorsqu'ils auraient passé le Dniester. Il était difficile d'arrêter Brancovan, dont le pouvoir était considérable. La Porte résolut de lui faire dresser un piège par le prince de Moldavie. Nicol Maurocordato, qui était alors pourvu de cette dignité, n'ayant pas été jugé propre à remplir une commission si délicate, on choisit pour le remplacer le même Démétrius Cantemir, que Brancovan avait voulu perdre, et qui d'ailleurs avait donné, dans plusieurs circonstances, des preuves de son habileté. Démétrius fut nommé, en novembre 1710, prince de Moldavie avec ordre de se saisir de la personne de Brancovan, sous quelque prétexte que ce fût, et de l'envoyer à Constantinople, mort ou vif; mais Cantemir

lu de s'attacher à la fortune
et son traité avec ce prince
et conclu. De son côté, le
Valachie promet aux Russes
et des renforts ; mais, soit
mût l'impossibilité de rem-
omesses, soit plutôt que la
ion dont jouissait Cantemir
Pierre-le-Grand, excitât sa
l rentra dans les intérêts de
et, feignant toujours d'être
du czar, il lui proposa la
d'arrêter sa marche, et de
x Turcs le temps de se réu-
détails de la fameuse cam-
Pruth sont connus de tout

Pierre, forcé de consentir à une désavantageuse, reprit la parole. Il fut suivi par Dénormandie, qu'il avait refusé de voir, qu'il combla de richesses et de faveurs. La destinée de Brandebourg fut différente. Quoique vaincu dans la guerre de 1690, il offrit aux Turcs un sentier par lequel ils pénétrèrent dans la Transylvanie et surprirent une division russe; quoique dans cette circonstance il eût préparé les armes du grand-vizir, par sa trahison envers le czar; enfin, quoiqu'il eût versé de grosses sommes pour acheter de la Porte une patente qui le rendait exempt de punition, il fut accusé d'avoir favorisé l'ennemi, et condamné à être étranglé avec ses quatre fils, Constantin, Raducanute et Mathieu. Cette malheureuse famille fut exécutée à Paris, le 15 février des Sept-Tours, en

D. N—L.

LIN (OLIVIER), naquit dans Vire, en Normandie, vers le 15^e. siècle. Propriétaire d'un foulon, situé à l'extrémité lée pittoresque qui borde ville de Vire, il passa sa

vie dans l'exercice de sa profession. Les Muses vinrent le visiter dans sa retraite obscure. Doué d'une imagination féconde, d'une gaité franche, et d'un esprit piquant, il composa une foule de chansons bachiques qui attestent son talent naturel et son ignorance complète des règles de l'art. Basselin eut assez de philosophie pour redouter la renommée. Dans un siècle où les vers conduisaient quelquefois à la fortune, il aurait pu élever la sienne, en mettant sa muse aux pieds de quelque riche protecteur. Sentant le prix de sa liberté, il la conserva, et ne sortit point de son vallon. Ce fut pour ses voisins qu'il composa ses rondes joyeuses : elles amusaient un auditoire peu difficile que le poète réunissait sur le sommet du coteau qui dominait son moulin. La tradition est muette sur sa vie ; on ignore même l'époque de sa mort ; il paraît toutefois qu'il ne vivait plus en 1500. Bourgueville, dans ses *Antiquités de Caen*, et Lafresnaie-Vauquelin, dans son *Art Poétique*, sont les premiers qui aient parlé d'Olivier Basselin, et de ses chansons, qu'ils appellent *Vaudevires*. D'après leur autorité, André Duchesne et Ménage prétendent que Basselin est l'inventeur du vaudeville, qui devrait, selon eux, s'appeler *Vau-de-vire*, son premier nom. Cette étymologie est inadmissible. Il est beaucoup plus probable que *vaudeville* vient de *voix de ville*, nom qui fut d'abord donné aux chansons qui se terminaient par un trait piquant ou satyrique. La preuve la plus forte qu'on en puisse fournir, c'est qu'avant que Bourgueville eût écrit, et avant l'impression des chansons de Basselin, on connaissait plusieurs recueils intitulés *Voix-de-ville*, qui se composaient de chansons parfaitement semblables à celles qui portent aujour-

temps après sa mort. Ce fut un nommé *Le Houx*, son compatriote, qui les réunit et les publia vers 1610, après les avoir défigurées, en substituant, aux expressions qui avaient vieilli, des expressions plus modernes. Ce recueil renferme encore un assez grand nombre de chansons, dont *Le Houx* est l'auteur, et qui y sont insérées sous le nom de Basselin. Il est intitulé : *le Livre des chants nouveaux de Vaudevires, par Olivier Basselin*, Vire, Jean de Cesne, sans date, in-18, d'environ cent pages. Une nouvelle édition de ces vaudevires, tirée à cent-cinquante exemplaires, a paru à Vire, en 1811, 1 vol. in-8°, avec une préface et des notes. L. R—E.

BASSEPORTE (MADELAINE-FRANÇOISE), née à Paris, en 1701, s'est rendue célèbre par le talent de peindre les plantes et d'autres objets d'histoire naturelle. Les dispositions qu'elle eut de très-bonne heure pour le dessin, ayant frappé Aubriet, peintre du Jardin du Roi, il prit plaisir à

n livre intitulé : *les Actions* *vari* V. Cet ouvrage, qui n'a pas été imprimé, contient une relation et détaillée des événements survenus sous le règne de ce prince, et du couronnement de son fils. Il est conservé en manuscrit dans la bibliothèque du collège. Basset était chambellan de Charles VIII, qu'il avait suivi dans ses campagnes de France, et il est le témoin oculaire des événements qu'il a décrits. X—s.

(FERDINAND), bolonais, professeur de botanique, a écrit dans les *Mémoires de l'Ins-titut de Bologne*, dont il était membre, d'un voyage dans les Apennins, où il a fait la description de plusieurs plantes curieuses qu'il y avait découvertes : *Iter ad Alpes* (Apen-nin). Comment. Il a donné plusieurs opuscules dans les mêmes recueils : on lui doit aussi l'Histoire du mont Porretano, sous ce nom : *le terme Porretane*, Rome, 1740. *Instit. Bononiensis*. Ayant eu l'occasion de voir une plante que Boccone n'a pas connue qu'imparfaitement, il a pu en reconnaître les caractères suffisants pour former un genre particulier, qu'il a nommé, sous le nom d'*Ambrosia*, la mémoire des deux frères. Allioni lui a rendu le même honneur, en donnant le nom de *Bas-genre*; mais on n'a pas cru que les caractères suffisants pour le distinguer de celui du *Salsola*, ou du moins que Linné l'a transporté à un genre qu'il forma d'un arbre de Malabar. Kœnig, qui l'avait découvert dans le pays, lui conservait le nom d'*Illipe*, qui lui est donné par Pline. Il mourut le 9 mai 1774. D—P—s.

(HUGUES-VISCONTI DES),

seigneur sarde, originaire de Pise ; héritier des seigneuries d'Arborea et d'Oristagni, en Sardaigne, était d'une naissance illégitime, et la république pisane ne consentit à le mettre en possession des fiefs de son père, qui comprenaient le tiers de la Sardaigne, qu'après qu'il aurait payé dix mille florins pour son investiture. Il en garda, contre les Pisans, le ressentiment le plus profond et la haine la plus féroce, et, pour se venger, il résolut de livrer la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon. Il engagea dans son complot les Malaspina et les Doria, qui possédaient de vastes fiefs dans l'île ; et, donnant lui-même aux Pisans le premier indice des projets de la cour d'Aragon, il demanda, sous ce prétexte, des secours à la république ; mais en un même jour, le 11 avril 1323, il fit massacrer tous les auxiliaires qu'il avait demandés ; et qu'il avait eu soin de séparer les uns des autres : il fit massacrer en même temps tous les marchands et les voyageurs pisans qui se trouvaient dans la partie de l'île où il commandait, et il ouvrit ses ports à la flotte aragonaise. Malgré cette trahison, il fallut encore plus de trois ans au roi d'Aragon pour conquérir la Sardaigne ; et elle ne lui fut cédée que par le traité du 10 juin 1326. S. S—i.

BASSI (LAURE-MARIE-CATHERINE), savante italienne, naquit à Bologne le 31 octobre 1711. Fille d'un docteur en droit, elle montra de bonne heure une forte passion pour la lecture et pour l'étude. A vingt-un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les deux cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistants eurent la permission d'y argumenter ; sept professeurs célèbres en profitèrent ; elle répondit à tous dans le latin le plus élégant, et obtint

*Rime per la famosa laureazione
et acclamatissima aggregazione al
collegio filosofico della illustrissi-
ma ed eccellentissima signora , etc.*

La même année , le sénat de sa patrie lui conféra une chaire de philosophie , avec des appointements honorables , et la liberté de faire les leçons qui lui conviendraient le mieux. On frappa pour elle une médaille , portant d'un côté son portrait , et de l'autre une Minerve qui , pour se faire voir à une jeune fille , tient une lampe allumée , avec cette légende : *Soli cui fas vidisse Minervam*. Elle n'étudia pas avec moins de succès l'algèbre , la géométrie , et ensuite la physique , pour laquelle elle montra même un génie particulier , et qu'elle enseigna par préférence. Elle ne négligea pas pour cela les belles-lettres ; elle savait parfaitement la langue grecque , et cultivait la poésie italienne. Aussi fut-elle reçue non seulement dans l'institut de Bologne , mais dans plusieurs académies purement littéraires , et notam-

SI. Voy. POLITIEN.

SIANUS (LANDUS), médecin, naissance, fit ses études à Padoue, du docteur en 1554. Il alla exercer son art à Plaisance, où une grande célébrité, et où assiéué en 1562 par un soldat, perça de plusieurs coups de pte au moment où il se retirait le soir. Il a laissé plusieurs remarquables, et entre autres, *umanâ Historiâ, vel de sin-hominis partium cognitioe*, 1542, in-8°. II. *Iatroive Dialogi duo in quibus de æ artis medicæ, præcipuè veborum omnium curandorum o disseritur*, Bâle, 1543, K.

SIUS (HENRI), médecin, né e, en 1690, et l'un des discigrand Hoffmann. En 1713, il alle, recevant les leçons de cet professeur; en 1715, il voyarasbourg, à Bâle, et revint en faire recevoir docteur à Halle. aussitôt nommé professeur d'et de chirurgie, et en remplit tions jusqu'à sa mort, arrivée 4. La médecine alors reconen Europe trois grands maiahl, Boërhaave et Hoffmann; travailla dans la direction de ier. On a de lui plusieurs ouassez estimés : I. *Disputatio ulâ ani feliciter curandâ*, 1718: c'est sa thèse inaugurale, ler a estimée assez pour l'inséson Recueil, et que Macquartite en français, Paris, 1759; II. *Grundlicher bericht von gen*, Leipzig, 1720 et 1732, en hollandais, Amsterdam, c'est un *Traité sur les Ban*. III. *Tractatus de morbis ve* Leipzig, 1764, in-8°, avec de quelques observations do

Péditeur. IV. *Commentaires sur la chirurgie de Nuck*, en allemand, imprimés à Halle en 1728, in-8°. V. Mais le grand titre de Bassius au souvenir de la postérité est ses *Observationes anatomico-chirurgico-medice*, Halle, 1731, in-8°. C'est un recueil d'observations toutes intéressantes, dont plusieurs ont trait à des faits rares, exposés avec candeur et clarté, accompagnés souvent d'assez bonnes figures; et, les sciences n'étant en dernière analyse que des collections de faits, on ne peut trop recommander les ouvrages qui sont de ces faits des sources à la fois riches et pures.

C. et A.

BASSOMPIERRE (FRANÇOIS DE), maréchal de France, et l'un des hommes les plus brillants et les plus aimables qui aient joué un rôle sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, naquit en Lorraine, le 12 avril 1579, d'un rang illustre, et descendait d'une branche de la maison de Clèves. Après avoir voyagé en Italie et dans le royaume de Naples, il parut à la cour de Henri IV, où son goût pour le faste, le jeu et la galanterie le firent rechercher. Bassompierre figura dans les fêtes et les amusements de la capitale; il ambitionna ensuite des succès plus solides, et fit avec distinction ses premières armes en 1602, dans la guerre contre le duc de Savoie. L'année suivante, il se signala en Hongrie, où il servit contre les Othomans dans l'armée impériale, commandée par le maréchal Rosworm, général de Rodolphe II. Son penchant pour la France l'y ramena après cette expédition; il reparut à la cour, et bientôt son esprit, sa figure, sa naissance et son mérite, qui l'appelaient aux premières dignités militaires, lui permirent de prétendre à la main de M^{lle}. de Montmorency, fille du con-

» mésintelligence. » Bassompierre, cé- q
dant aux prières et aux promesses de p
son maître, renonça à cette alliance. d
Henri, soulagé, l'embrassa, et pleura le
de satisfaction : M^{lle}. de Montmoren- re
cy devint princesse de Condé, et la »
gloire du meilleur des rois reçut une »
tache ineffaçable. Bassompierre fut fait »
colonel-général des Suisses et Grisons; »
mais, conservant à la cour son indé- »
pendance, il alliait l'esprit du courti- »
san à la fierté d'un grand seigneur. A »
la mort de Henri IV, le duc de Sully no
vint au Louvre, à la tête de quarante mi
chevaux, et, dans son zèle et sa dou- qu
leur, il se permit de dire au premier poi
groupe qu'il rencontra dans les appa- Sui
tements : « Messieurs, si le service re
» que vous avez voué au roi, qu'à au
» notre grand malheur, nous venons le
» de perdre, vous est si avant en d'A
» l'ame qu'il doit l'être à tous les en
» bons Français, jurez tous de conser- en
» ver la même fidélité que vous lui cou
» avez rendue, au roi, son fils et Loi
» successeur ; et que vous emploierez tist

na jamais de punir avec une rigueur. Il fut arrêté et mis à la Bastille, le 23 fév. 1631. La princesse Conti, Louise de Lorraine, était l'amant ; et qu'il avait en secret, mourut de douleur, pendant son arrestation. Mallebat, son secrétaire, célébra cet événement dans la touchante élogie qui se par ces vers :

bon Daphnis, la gloire des fidèles,
berté qu'il était aux plus belles....

Pierre, averti du malheur qui lui était arrivé, avait brûlé, dit-on, plus de mille lettres qui auraient comblé les plus grandes dames de la détention dura douze ans ; elle mourut qu'à la mort du cardinal. Le lendemain parut à cette occa-

... dans l'arrière-saison,
d'Armand s'accorde avec la mienne,
... je sors de ma prison
... son ame sort de la sienne.

esprit anonyme qui avait imaginé cette plaisanterie, y laissa une note sur le mauvais goût du temps, et observa lui-même ce qu'on en devait deviner ; c'est que le vers :

... je sors de ma prison,

à une lettre près, l'anagramme de François de Bassompierre. Il sortit de la Bastille, Louis demanda son âge ; il ne se vantait pas de cinquante ans, quoiqu'il en eût de soixante. Le roi paraissait surpris : « Sire, répondit Bassompierre, je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées au service de votre majesté. » Tous les courtisans ont rapporté que Bassompierre était devenu fort gros dans cette prison, et que la reine lui ayant demandé quand il accoucherait, il lui répondit : « Madame, quand j'aurai une sage femme, » demanda se d'un assez mauvais genre

pour ne faire honneur ni à la dignité d'Anne d'Autriche, ni à l'esprit du brillant et aimable courtisan. On le retrouve mieux dans ses relations avec M^{lle}. d'Entragues, sœur de la marquise de Verneuil. Il lui avait fait une promesse de mariage, et en avait eu un fils, qui mourut évêque. M^{lle}. d'Entragues plaida huit ans pour être reconnue, et se faisait appeler M^{me}. de Bassompierre : « Monsieur, lui dit-elle un jour publiquement, vous devriez me faire rendre les honneurs de maréchale de France. » Bassompierre se contenta d'abord de lui demander pourquoi elle prenait un nom de guerre. « Vous êtes le plus sot homme de la cour, reprit en colère M^{lle}. d'Entragues. — Eh ! que diriez-vous donc, répliqua le maréchal, si je vous avais épousée ? » Pendant le siège de la Rochelle, où il commandait, sentant que la prise de cette ville accroîtrait le pouvoir dont abusait déjà le cardinal de Richelieu, il dit aux courtisans : « Je crois que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle. » Bassompierre avait été forcé de vendre sa charge de colonel-général des Suisses au marquis de Coislin, quand on le mit à la Bastille ; cette charge, que possédait alors le marquis de La Châtre, lui fut rendue sous le ministère du cardinal Mazarin : on parlait même de lui pour être gouverneur de Louis XIV ; mais il mourut d'apoplexie, chez le duc de Vitri, dans la Brie, le 12 octobre 1646, à l'âge de soixante-cinq ans, vieillesse précoce, que les infirmités, les peines d'esprit et douze années de prison avaient avancée. Le maréchal de Bassompierre réunissait tous les avantages de la naissance, de la figure, de l'esprit et de la bravoure. Il avait étudié dans sa jeunesse, avec beaucoup de succès, la philosophie, le droit, la

retranchements considérables, à cause de quelques anecdotes sur des familles puissantes. II. *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, Cologne, 4 vol. in-12. Pendant sa détention, Bassompierre avait écrit en marge d'un exemplaire des *Vies des rois Henri IV et Louis XIII*, par Dupleix, quelques observations critiques, qui furent publiées sans sa participation, par un minime à qui il les avait confiées, et qui y ajouta des notes de sa composition, de sorte qu'on ne peut distinguer ce qui appartient au moine ou au maréchal. M. Serriey s a publié, à Paris, en 1802, un volume in-8°. intitulé : *Nouveaux mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault, et imprimés sur les manuscrits de cet académicien*. Cet ouvrage contient des fautes qu'on ne peut attribuer qu'à l'éditeur ; et la plupart des noms propres y sont entièrement défigurés ; ce qui doit en

auteurs ont vécu sur la fin publique, sous Auguste et l'ègne de Néron; les suivants qu que dans des temps postérieurs. — 1°. Pomponius Bassus. — 2°. Bassus, médecin de l'empereur Néron. — 3°. Julius Bassus, cité par Galien, à l'occalcollyre. D—P—s.

JS. Voy. CASSIANUS.

BASSVILLE (NICOLAS-JEAN HUBERT), après avoir fait quelques succès particulières, fut, à l'époque de la révolution, l'un des rédacteurs du *Journal national*, ou *Journal d'état moderne*. Le premier numéro de ce journal parut le 31 décembre 1789; le 29 mars 1791. Les colporteurs furent Carra, Masclet, Robert, Guinement-Kéralio, Kéralio. En 1792, Bassville fut nommé secrétaire de légation à Rome et se trouvait à Rome le 1793; un attroupement l'assailit à coups de pierres, et de se réfugier dans une maison fut poursuivi, et reçut dans la suite un coup de rasoir dont il mourut trente-quatre heures après. Bassville fut l'objet de beaucoup d'insultes et d'opérations contre le gouvernement, de la part de la France, et fut renvoyé par la convention nationale. Une relation publiée par le gouvernement romain, porte que Bassville jura son serment à la constitution et mourut dans des sentiments républicains. M. Salvi a publié à Milan, un poème italien dont Bassville est le héros. Un auteur français (M. de Cubières) avait, long-temps auparavant, fait imprimer la *Bassville*, ou la *Conspiration de Bassville*, 1793, par le professeur Monti, a aussi versifié l'italien la mort de Bassville, membre de plusieurs

académies, a laissé les ouvrages suivants : I. *Éléments de Mythologie, avec l'analyse d'Ovide et des poèmes d'Homère et de Virgile*, 1784, 1789, 1 vol. in-8°. ; II. *Mélanges érotiques et historiques*, 1784, in-18; III. *Précis sur la vie de François Lefort, citoyen de Genève, et ministre de Pierre-le-Grand*, 1785, 1786, in-8°. L'auteur, combattant l'opinion de Voltaire, qui fait honneur à Pierre-le-Grand de tous les changements préparés en Russie, s'écrie : « Les » princes ne sont-ils pas assez flattés » pendant leur vie, faut-il les poursuivre encore au fond de leurs tombeaux, pour les louer de ce qu'ils » n'ont pas fait? » IV. *Mémoires historiques, critiques et politiques de la révolution de France avec toutes les opérations de l'assemblée nationale*, 1790, in-4°. ou 2 vol. in-8°. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires secrets sur la cour de Berlin*.

A. B—T.

BASTA (GEORGES), était originaire de l'Épire, dit Moréri, et naquit dans un village nommé la Rocca, près de Tarente; il commandait un régiment de cavalerie épirote ou albanais, quand le duc de Parme prit en 1579 possession du gouvernement des Pays-Bas. Ce prince lui confia plusieurs expéditions délicates. Basta parvint, en 1596, à fournir des vivres à la ville de la Fère, assiégée par Henri IV; à cette occasion, Bayle fait un grand éloge de Basta. Étant passé au service de l'empereur, il se signala en Transylvanie et en Hongrie, et fut créé comte. Il mourut en 1607. On a de lui : I. *Maestro di Campo general*, Venise, 1606; II. *Governo della cavalleria leggiera*, Francfort, 1612. Naudé, dans son ouvrage de l'étude militaire, dit que ces deux traités sont excellents. — BASTA (Ni-

ford, où il fut nommé, en 1588, membre perpétuel du collège Neuf; il prit le degré de maître-ès-arts deux ans après; mais quelques satires, qu'il composa contre plusieurs personnes éminentes, le firent expulser de l'université. Il entra ensuite dans les ordres, et obtint plusieurs bénéfices; il devint fou vers la fin de sa vie, et mourut, en 1618, dans une prison où il avait été renfermé comme débiteur insolvable. Il jouissait d'une grande réputation comme poète et comme prédicateur, et il était très-recherché pour les agréments de son esprit et de sa conversation. On a de lui des épigrammes ingénieuses, un poème latin, en trois chants, intitulé: *Magna Britannia*, Londres, 1605, in-4°, et deux vol. in-4° de *Sermons*, publiés à Londres, en 1615. X—s.

BASTER (Job), médecin hollandais, né en 1711, mort en 1775, a publié un grand nombre d'ouvrages sur la botanique et l'histoire naturelle: I. *Principes de Botanique*, suivant

ien magistrat de Berlin, de
e de cette ville, est mort à
1^{er}. avril 1810, âgé d'envi-
15. Il s'était adonné à l'étude
langage français et des éty-
, et avait travaillé pendant
ans à une édition de Mon-
l a légué ses manuscrits et
ortune à la Bibliothèque im-
A. B—T.

IDE (JEAN-FRANÇOIS DE),
seille, le 15 mars 1724, est
ilan, le 4 juillet 1708. On a
le Tribunal de l'Amour,
causes célèbres de Cythère,
vol. in-12; II. *les Confes-*
n Fat, 1747, deux parties
I. *le Tombeau philosophi-*
*Histoire du marquis de****,
in-12; IV. *la Trentaine de*
, 1752, in-12; V. *Mémoires*
ronne de St-Clair, 1752,
in-12; VI. *Lettre d'amour du*
*r de***, 1752, in-12; VII. *le*
acle, 1752, in-12; VIII. *les*
es de l'Amour, 1752, in-
les Têtes Folles, 1753, in-
Être pensant, 1755, 2 vol.
I. *Ce qu'on a dit et ce que*
2, 1757, in-12; XII. *les*
omme on doit les voir, 1757,
III. *les Aventures de Vic-*
nty, 1758, 2 vol. in-12;
Nouveau Spectateur, 1758,
in-12; XV. *le Monde comme*
1760-61, 4 vol. in-12, suite
de précédent; XVI. *les quinze*
volumes du *Choix des an-*
recures; XVII. *l'Élixir litté-*
vol. in-12; XVIII. *Variétés*
es, littéraires, galantes,
eux parties in-8°; XIX. *Let-*
J. Rousseau, au sujet de sa
d'Alembert; XX. *le Jour-*
Bruxelles, ou le Penseur;
Épreuve de la probité, con-
in cinq actes et en prose,

1762, in-12; XXII. *les Caractères*,
comédie en trois actes et en vers;
XXIII. *les Deux Talents*, comédie en
deux actes, mêlée d'ariettes; XXIV.
le Désenchantement inespéré, comé-
die en un acte et en prose, 1760, in-
12; XXV. *le Jeune Homme*, comé-
die en cinq actes et en vers, 1749, in-
12; XXVI. *Gésancourt et Clément-*
tine, tragédie bourgeoise en cinq actes
et en prose, 1767, in-12. Il a eu
part à *l'Homme du Monde éclairé*
par les arts, de Blondel, et à *la Bi-*
bliothèque universelle des Romans.
Le Dictionnaire de la Provence et
du Comtat Venaissin lui donne
l'Homme vrai, 1761, in-12, que
M. Barbier attribue à Graville; en
revanche, M. Barbier regarde Bastide
comme l'auteur des ouvrages intitulés:
le Dépit et le Voyage, poème avec
des notes, suivi des *Lettres Véni-*
tiennes, 1771, in-8°, et *Réflexions*
philosophiques sur la marche de nos
idées, 1759, in-8°; ils sont peut-
être d'un homonyme. Jean-François
de Bastide a fait, comme on voit, des
recueils, des journaux, des lettres,
des romans, des mémoires, des con-
tes, des comédies en vers, des tragé-
dies en prose; et tout cela, dit l'abbé
Sabathier, est allé grossir les trésors
ténébreux de l'oubli. A. B—T.

BASTIDE. Voy. CHINIAC.

BASTON (ROBERT), poète anglais
du 14^e. siècle, issu d'une famille
noble, naquit aux environs de Not-
tingham, dans le comté d'Yorck. Il
fut prieur d'un couvent de Carmes à
Scarborough, poète lauréat et orateur
public à Oxford. Edouard I^{er}, en
partant pour l'expédition d'Ecosse,
en 1304, l'emmena avec lui, et le
chargea du soin de chanter ses ex-
ploits; mais le poète ayant été fait
prisonnier par les troupes écossaises,
fut contraint, à force de tourments,

tistas ; VII. *De divite et Lazaro* ; VIII. *Epistole ad diversos* ; IX. *Sermones synodales* ; X. *Poésies diverses* ; XI. Un *Recueil* de tragédies et de comédies en anglais. C'était un poète passable pour le temps où il écrivait. Il mourut vers l'année 1510.

X—s.

BASTWICK (JEAN), médecin anglais, né à Whittle, dans le comté d'Essex, en 1593, étudia à l'université de Cambridge, et passa ensuite neuf ans hors de son pays. Après avoir pris le degré de docteur en médecine, à Padoue, il vint s'établir à Colchester ; mais son esprit ardent ne lui permit pas d'y vivre long-temps en repos. Vers l'année 1624, il fit imprimer en Hollande, et répandre dans toute l'Angleterre, un traité intitulé : *Elenchus religionis papisticæ, in quo probatur neque apostolicam, neque catholicam, imo neque romanam esse* ; suivi du *Flagellum pontificis et episcoporum Latialium*. Cet ouvrage, qui fut réimprimé à Londres en 1633,

ges cités ci-dessus, il en avait osé plusieurs autres qui n'ont d'intérêt, quoiqu'ils soient écrits style pur et assez élégant : il est si qu'il leur dut bien moins sa célérité qu'aux événements de sa vie.

X—s.

ASUEL (FRANÇOIS), né à Es, village de Franche-Comté, et de Granvillers, dans la même province, a publié un recueil de sermons. Duverdier, qui fait mention de cet ouvrage, n'en rapporte pas le titre avec la manière exacte ; il se trompe sur le lieu de l'impression. Le recueil est intitulé : *Sermons faits et très-chrétiens sur les évangiles des dimanches et fêtes, nouvellement imprimés en l'an 1561* : un volume in-8°, divisé en deux tomes. L'impression en fut retardée par l'ordre d'Antoine Lulle, vicaire général du diocèse, qui exigea de lui le retranchement de plusieurs passages suspects : elle ne fut terminée que le 4 décembre 1561. On apprend, par la souscription de la seconde partie, que l'auteur avait fait payer cet ouvrage à ses frais, et qu'il se vend en la ville de Grandvilliers par Pierre Quessote. Duverdier n'a pu être imprimé à Besançon, mais les bibliographes l'ont copié sans examen ; mais nous observerons qu'il n'a point existé d'imprimerie en Franche-Comté dans le 16^e. siècle, avant 1637. On peut consulter la *Dissertation* rare et curieuse du P. Laire, *l'Histoire de l'imprimerie en Franche-Comté, dans le 15^e. siècle*. L'auteur de cet article a composé un supplément à cette *Dissertation*. Fr. était ami de Gilbert Cousin, et trouve quelques vers latins de son oncle dans le recueil des œuvres de Cousin.

W—s.

BATTALUS. Voy. BATTALUS.

BATE, ou BATUS (JEAN), théologien anglais du 15^e. siècle, né dans le comté de Northumberland, étudia à York et à Oxford, où il prit le degré de docteur en théologie, et devint prieur d'un couvent de carmes d'York. Il se distingua principalement par une grande connaissance de la langue grecque. On cite de lui les ouvrages suivants : I. *De la Construction des parties du discours* ; II. *sur les Universaux de Porphyre* ; III. *sur les Catégories d'Aristote* ; IV. *sur les six Principes de Porcéta* ; V. *Questions sur la nature de l'âme* ; VI. *Abrégé de Logique* ; VII. *des Sermons*, et plusieurs *Traité*s sur des matières théologiques. Un de ses historiographes, l'évêque Bale, écrivain du 16^e. siècle, en reconnaissant son érudition, l'accuse, dans le style modéré du temps, d'avoir corrompu la parole de Dieu par de fausses doctrines, soutenu les blasphèmes de l'Ante-Christ, et d'avoir infecté ses ouvrages de paganisme. Jean Bate mourut en 1429.

X—s.

BATE (GEORGE), médecin anglais, né en 1608, à Maid's Morton, dans le comté de Buckingham, étudia à Oxford, et prit le degré de docteur en 1637. Il se fit bientôt une si grande réputation, que, pendant la guerre civile, il fut nommé premier médecin de Charles 1^{er}. , alors retiré à Oxford. Lorsqu'il jugea la cause royale presque perdue, il vint à Londres, où il fut reçu membre du collège des médecins, et nommé médecin de la *Charter-house*. Quoiqu'il passât généralement pour un royaliste déguisé, il se conduisit assez adroitement avec la faction dominante pour devenir premier médecin d'Olivier Cromwell, ce qui n'empêcha pas qu'à l'époque du rétablissement de Charles II, il ne fût élevé à la place de premier médecin de ce monarque. On

... que ou il vivait, et intitulé : *Elenchus motuum nuperorum in Angliâ, simul ac juris regii et parlamentarii brevis narratio* ; la première partie parut en 1649, à Paris; en 1650, à Francfort-sur-le-Mein; et la même année à Edimbourg, in-16. Elle a été traduite en français sous le titre de : *Abregé des Mouvements d'Angleterre*, Anvers, 1650, in-16. On y raconte, p. 308, que le bourreau qui trancha la tête à Charles I.^{er} était masqué. La seconde partie fut publiée à Londres en 1661, réimprimée à Amsterdam l'année suivante, in-8°, et à Londres en 1663, avec la première partie. Un médecin, Thomas Skinner, y ajouta, en 1676, une troisième partie, inférieure aux deux premières, et Lovel publia, en 1685, une traduction anglaise de l'ouvrage entier. Le style de Bate est élégant, mais n'est pas tout-à-fait exempt d'affectation. Son ouvrage est très-estimé des Anglais : il y règne, en général, un esprit d'impartialité assez remarquable dans un auteur contemporain des événe-

ndie, que le premier pré-
lard fit imprimer. « Comme
e l'auteur n'était point, dit
à la tête de l'ouvrage, on
à l'éditeur de vouloir se
r. » Il répondit que l'auteur
nnu, qu'il était inutile de
. « Ce livre est tant beau,
il ne peut être que l'œuvre
ies-le-Bathelier, ni connu
e nom. » Ces Commentaires
imprimés avec ceux de J.
de Godefroy, Rouen, 1626,
76, 2 vol. in-fol. Le Ba-
it aussi composé la *Généa-
six comtes d'Évreux, is-
ucs de Normandie*; mais
e paraît n'avoir pas été im-

A. B—T.

(GUILLAUME), théologien
esbytérien, naquit en 1625,
Cambridge. Son savoir, son
dans la chaire et son habi-
les affaires, lui firent une
putation dans son parti. A
e la restauration, il fut nom-
ain de Charles II, et il serait
l'épiscopat, s'il avait voulu
re à l'acte de conformité. Il
de différentes négociations
ques, où il montra un es-
x qui lui mérita l'estime gé-
l'amitié du docteur Tillotson
nmes les plus distingués de
. On a de lui différents ou-
piété, écrits d'un style élé-
r, et dont la plupart ont été
en 1 vol. in-fol. Ils se com-
Sermons et de *Traité de
harmonie des attributs de
Bonheur final de l'homme,
e dernières choses*, etc.;
laume Bates est plus généra-
nnu comme éditeur d'un vo-
ulé: *Vitæ selectorum ali-
rum, qui doctrinâ, digni-
tate inclaruere*, Londres,

1681, in-4°. Il mourut à Hackney,
près de Londres, en 1699. X—s.

BATES (JOHN), compositeur de
musique et organiste anglais, publia
un ouvrage estimé sur l'harmonie, et
fut choisi, en 1776, pour organiser et
diriger à Londres le concert de musi-
que ancienne. En 1784, il commença
à conduire l'orchestre et à toucher l'or-
gue dans le concert annuel qui se donne
pour la célébration de l'anniversaire
de Handel. On a de lui des *Sonates*
pour le clavecin, et un opéra intitulé:
Pharnace. John Bates mourut à Lon-
dres, en 1799. P—x.

BATHE (GUILLAUME), d'une fa-
mille autrefois puissante et considérée
en Irlande, que des malheurs et des
fautes de tout genre avaient réduite à
la plus grande médiocrité. Il naquit à
Dublin, en 1564, dans la religion
protestante; mais, confié dans sa pre-
mière jeunesse aux soins d'un institu-
teur catholique, il en reçut les princi-
pes du catholicisme, que ne put déraci-
ner la suite de son éducation ache-
vée à Oxford. Vers l'âge de trente ans,
ne pouvant supporter de vivre dans le
protestantisme, il le quitta, ainsi que
son pays, et, vers 1596, se fit jésuite
en Flandre. Il voyagea ensuite en Ita-
lie et en Espagne, où il fut nommé
directeur du séminaire irlandais de Sa-
lamanque, et mourut à Madrid, le 17
juin 1614. On l'a représenté comme
très-ardent à gagner des âmes à la reli-
gion. Ses confrères l'ont loué comme un
homme très-savant, et d'une vertu ex-
traordinaire, quoiqu'il fût d'un carac-
tère chagrin et peu sociable. Il a laissé
les ouvrages suivants: I. *Introduc-
tion à l'Art musical*, Londres, 1584,
in-4°.; II. *Janua linguarum, seu
Modus maximè accommodatus, quo
patefit aditus ad omnes linguas in-
telligendas*, Salamanque, 1611, petit
in-4°. de 144 pag., livre fort curieux,

leur; 1 v. *Preparation pour le sacre-*
ment de Pénitence, publiée en es-
pagnol, sous le nom de *Pierre Man-*
rique, à Milan, en 1604 ou 1614,
in-4°. X—s.

BATHURST (RALPH), médecin,
poète et théologien anglais, né en
1620, dans le comté de Northampton,
étudia la théologie à Oxford, et devint
membre du collège de la Trinité, en
1640; mais il s'attacha bientôt à l'é-
tude de la médecine, où il fit des
progrès rapides. Il fut nommé, sous
le gouvernement de Cromwell, mé-
decin de la marine. La société royale
de Londres le compte au nombre de ses
fondateurs, et le choisit pour son prési-
dent, en 1688. Après la restauration,
il abandonna la médecine pour pren-
dre les ordres sacrés. Il fut nommé
successivement chapelain de Charles
II, président du collège de la Trinité
d'Oxford, doyen de Wells, en 1670,
et vice - chancelier de l'université
d'Oxford, en 1673. En 1691, le roi
Guillaume l'ayant nommé évêque de
Bristol, il refusa cet évêché. —

une
culet
été p.
165.
rapp
teur
Ses l
Ana
sont
gnité,
merci
la Ho
à Cha
Iamb
phie
repro
moins
son te
les di
rature
comme
ont été
littéra
suite c
in-8°.
BA

ats de la chambre haute, s'op-
 toutes ses forces aux mesures
 ur, et particulièrement à l'ad-
 ation de Rob. Walpole. Après
 été membre du conseil privé
 , trésorier du prince de Galles
 es III), il obtint une pension
 o liv. sterl. à l'avènement de
 nce à la couronne, et fut
 omte Bathurst en 1772. Il
 t en 1775, âgé de quatre-
 nze ans, s'étant éloigné des af-
 quinze ans auparavant. Son
 et ses connaissances l'avaient
 relation avec Swift, Pope,
 n et autres grands person-
 et, à en juger par quelques
 conservées dans la Correspon-
 de Swift, son commerce était
 réable. Pope lui a adressé son
sur l'usage des richesses, et
 en a tracé ce portrait dans sa
ème lettre à Éliza: « Ce scir,
 je le répète, est un prodige.
 atre-vingts ans, il a tout l'es-
 , toute la vivacité d'un homme
 rente. — Une disposition à se
 er plaire, et le pouvoir de plaire
 elà de tout ce que je connais;
 ez à cela de l'instruction, de la
 esse, de la sensibilité. » On peut
 ne notice intéressante sur ce
 ar, dans l'*Annual register*,
 pag. 22. — Son fils, Henri,
 BATHURST, né en 1714, s'a-
 à l'étude des lois, et fut nommé,
 16, solliciteur-général du prince
 lles, et ensuite son procureur-
 l. En 1754, il reçut le titre de
 t es-lois, et fut nommé juge
 cour des plaids-communs; en
 créé lord Apsley, baron d'Aps-
 t élevé à la dignité de grand-
 lier d'Angleterre. En 1776, il
 t les fonctions de grand-séné-
 au procès de la duchesse de
 on, puis remit au roi le grand

sceau en 1778. Lord Bathurst a écrit
 une brochure intitulée : *The case of*
miss Swordseger, in-4°. Il a aussi
 publié en anglais la *Théorie de l'é-*
vidence, in-8°, que l'on croit avoir
 servi de base au juge Buller, pour son
Introduction à la loi Nisi prius. Il
 mourut en 1794. B—R J.

BATHYCLES, sculpteur grec, était
 de Magnésie. Il construisit, pour la
 ville d'Amyclée, un trône dont Pausa-
 nias donne la description la plus bril-
 lante; les Grâces et les Heures en for-
 maient les principaux soutiens. On y
 voyait aussi la statue de Diane, et en-
 fin un tel nombre de bas-reliefs et
 d'ornements, qu'on ne sait ce qu'on
 doit admirer le plus, ou de la fécon-
 dité de l'artiste, ou de la magnificence
 et du goût d'un peuple qui demandait
 à l'art de pareils ouvrages. Toute l'his-
 toire fabuleuse de la Grèce y était re-
 présentée. Il paraît que ce trône ren-
 fermait plusieurs sièges; mais sur le
 principal était placée la statue du Dieu.
 Cette statue n'était pas de la main de
 Bathyclès; ce n'était qu'un ouvrage
 barbare et colossal, que son antiquité
 et la piété des Amycléens avaient rendu
 célèbre. Pausanias n'indique point le
 temps où vivait Bathyclès; mais il re-
 garde le trône d'Amyclée comme étant
 d'une haute antiquité. L—S—Z.

BATHYLLE, natif d'Alexandrie,
 fut le rival de Pylade (*Voy. ce nom*),
 et l'un des plus célèbres pantomimes
 de l'antiquité. Il était esclave de Mé-
 cène, qui l'affranchit, et qui, si l'on
 en croit Tacite, eut avec lui des liai-
 sons plus intimes. Les deux saltateurs,
 également habiles, également chers
 aux Romains, luttèrent sans cesse l'un
 contre l'autre, et s'étaient partagé le
 domaine théâtral. Pylade excellait dans
 les scènes graves, sérieuses, et qui te-
 naient de la tragédie; Bathylle, pour
 les sujets rians et voluptueux, du

tyres au banquet de l'Amour; Py-
lade, pour l'imiter, donna aussi un
banquet, celui de *Bacchus aux Sa-*
tyres et aux Bacchantes. Dans la
nouveau-té de l'art que ces deux grands
acteurs avaient, si non inventé, du
moins perfectionné, et auquel ils don-
nèrent, en général, le nom de *Danse*
italique, leurs succès furent aussi
brillants que rapides, et leurs démê-
lés occupèrent les Romains autant que
les affaires les plus importantes de
l'état. Ils étaient tous ou Pyladiens, ou
Bathylliens; plus d'une fois même,
les deux partis furent près d'en venir
aux mains : une semblable division
s'établit entre les élèves des deux pan-
tomimes, qui retinrent jusqu'aux noms
de leurs maîtres. Sénèque reproche
aux Romains de laisser s'éteindre suc-
cessivement les diverses sectes philo-
sophiques, tandis qu'ils sont si jaloux
de perpétuer le nom de chaque histrion.
On ignore l'époque de la mort de
Bathylle. Nous avons le dessin de son
tombeau ; on y voit sa statue couchée,

grands se lassèrent d'être té, et Batilde fut obligée, en retirer dans le monastère de elle avait bâti; elle y mourut le janvier 680. « L'histoire, sident Hénault, en parlant princesse, lui rend cette justice n'oublia pas sur le trône nier état, et que, devenue e, elle ne se souvint jamais it porté la couronne. » Que n ajouter à cet éloge ? Elle ée par le pape Nicolas I^{er}. ; célébrée le 30 janvier, reme le jour anniversaire de s reliques reposaient sur le el de l'abbaye de Chelles, i de S. Genès, son aumôe de Lyon, et celles de Ste. obesse de ce monastère (V. *Ste. Batilde*, traduite par 'Andilly; et les *Vies des Baillet*). F—E.

ANSON (JEAN), auteur an-3^e siècle, étudia à Oxford, oricur d'un couvent de charé dans les faubourgs de Il écrivit contre Érasme et ther. Quelques-uns de ses tes l'ont représenté comme également recommandable é et par ses talents, et d'au-ne un disputeur ignorant et eux; contradiction facile à dans un temps de partis. Il r les ouvrages qui restent de ne manquait ni d'esprit ni 1. Ce sont : I. *Animadver-annotationes Erasmi in Testamentum* ; II. *Traité elques écrits de Luther* (il suite ces deux ouvrages) ; *nentaria in Proverbia Sa-in Cantica canticorum* ; IV. *Magdaléná* ; V. *Institu-viciorum* ; VI. *De con-undi* ; VII. *De Christo*

duodenni ; VIII. *Sur les mots* : *Mis-sus est*, etc. Batmanson mourut le 16 novembre 1531. X—S.

BATONI (POMPEO), né à Lucques en 1708. Si l'on peut dire de quelqu'un qu'il est né peintre, c'est de Pompeo Batoni. Il ne dut aux professeurs de sa patrie que les principes de l'art ; mais arrivé à Rome, il ne fréquenta aucune école, s'en tint à l'étude de l'antique, des ouvrages de Raphaël, et en apprit le grand secret de voir la nature, et de la représenter avec discernement et vérité. Ce fut ainsi qu'il acquit cette grande variété de caractères de tête, de physionomie, de beautés et d'expressions qu'on désire souvent dans les tableaux de quelques grands artistes qui se sont trop livrés à l'idéal. Batoni ne composait aucune scène qu'il ne l'eût vue dans la nature ; elle seule lui donnait la première idée des poses de ses figures, et il ajustait ses draperies sur des modèles vivants, plutôt que sur le mannequin. Son coloris était clair, brillant, suave, et s'est conservé dans toute sa pureté. Il badinait avec le pinceau, et toutes les manières lui étaient bonnes, ou plutôt il n'avait point de manière. Quoiqu'il ne fût point lettré, il mettait de la poésie dans ses compositions, et réussissait particulièrement dans le genre agréable. Voulait-il peindre le caractère d'une jeune fille un peu coquette, il la représentait endormie ; autour d'elle folâtraient des amours, l'un lui montrait des bijoux précieux, l'autre de riches vêtements, le troisième, plus voisin, était armé de flèches ; la jeune beauté semblait sourire à ces riantes chimères qui lui étaient familières, et qui embellissaient jusqu'à son sommeil. Le cavalier Boni, dans son *Elogio di Pompeo Batoni*, le compare à Raphaël Mengs, son contemporain : il appelle l'un le peintre de la

Martyre de S. Barthélemi, et celui
 de *Ste. Catherine* à Sienne, sont fort
 estimés. Parmi ses ouvrages qui existent à Rome, Mengs donnait la préférence au *S. Celso*, de l'église de ce nom. Un autre tableau, représentant la *Chute de Simon le magicien*, et qu'on voit aux Chartreux, devait être copié en mosaïque pour la basilique de St.-Pierre. Pompeo Batoni avait adopté Rome pour sa patrie ; il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1787. Les exemples et les conseils de cet habile maître ont guidé une foule de jeunes peintres dans la bonne route de l'art ; aussi, peut-on le considérer comme le restaurateur de l'école romaine moderne.

C—N.

BATRACHUS, architecte, naquit à Lacédémone ; mais il se distingua surtout à Rome, où il éleva, de concert avec Saurus, ou Sauros, son compatriote, un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Les deux artistes, favorisés des dons de la fortune, voulurent s'immortaliser en

lanches, Halle, 1786, in-8°. ; *Essai d'une introduction à la naissance et à l'histoire des plantes*, III. *Essai d'une introduction à l'histoire des animaux et des minéraux*; IX. *Analyse botanique des divers genres de plantes*, net en allemand, avec vingt planches coloriées, Halle, 1790, in-4°. ; *marques sur la Botanique*, 4-4°. ; XI. *Tabula affinitatum vegetabilis*, 1804. Cet ouvrage développe le développement de la dissension inaugurale, sur la distribution des genres de plantes par famille. Il consiste dans de nouvelles créations pour combiner la méthode naturelle, avec une clef ou méthode artificielle, applicable à tous les genres connus. Il s'y trouve d'heureux rapprochements; mais il y en a beaucoup d'autres qui sont fort même bizarres. L'ouvrage est orné par une carte, indiquant les lieux des différents genres. L'auteur est de l'opinion de quelques naturalistes, qui croient que les êtres organisés ne forment pas une chaîne unique et continue; mais plusieurs se subdivisent, se rapprochent et s'entrelacent en manière de réseau: c'est ce que l'on nomme *syssème de la réticulation*, qui est l'opposé de la chaîne des êtres, le plus généralement reçu. XII. *Traité sur la Botanique et la physiologie végétale*, deux parties, 1792, in-8°. (en allemand); *Botanique pour les Dames et les amateurs de plantes*, Weimar, 1798, 1805, in-8°. (en allemand); traduite en français, et augmentée de notes et d'autres additions (Bourgoing), Weimar, 1799, avec quatre planches; c'est un élémentaire. XIV. (en allemand) *Notes pour l'histoire pragmatique*

tique des trois règnes de la nature : Règne animal, 1^{re} partie; *Terres et Pierres*, Weimar, 1800, in-4°. , avec trois belles planches coloriées. On voit, par la suite des travaux de Batsch, que, malgré la brièveté de sa vie, étant mort à quarante-un ans, il a rendu des services importants aux sciences physiques, et principalement à la botanique. M. Gmelin, dans son *Systema Naturæ*, lui a dédié un genre de la famille des Boraginées, auquel il a donné le nom de *Batschia*.

D—P—s.

BATT. La littérature hollandaise connaît cinq auteurs de ce nom. — Barthélemi BATT, né dans la ville d'Alost, en Flandre, en 1515, s'adonna au luthéranisme, essuya les persécutions de l'inquisition espagnole, et fut obligé de s'enfuir en Allemagne. Il s'établit à Rostock, et y mourut en 1559; il a laissé un ouvrage de morale: *De œconomiâ Christianâ libri II*, Anvers, 1558, in-12. — Son fils, Liévin BATT, né à Gand, en 1545, suivit son père à Rostock, et acheva ses études à Wittemberg, sous le fameux Melanchthon; il obtint dans cette université le grade de maître-ès-arts, en 1559. De retour à Rostock, il y enseigna d'abord en particulier, et puis en public, les mathématiques: mais forcé de quitter cette ville, à cause de la guerre et de la peste, il se rendit en Italie, et fut promu à Venise au grade de docteur en médecine. Lorsque la paix fut rétablie, il retourna à Rostock, et y obtint une chaire de médecine, qu'il remplit pendant vingt-cinq ans: il mourut en 1591. Il a écrit: *Epistolæ aliquot, medicæ tractantes*. Ces lettres sont insérées dans les *Miscellanea*, de Henri Smétius, son neveu, Francfort, 1611, in-8°. — Charles BATT, qui, depuis 1593 jusqu'en 1598, fut médecin de la ville

sulter sur lui Goudhoeven, *Chronique de Hollande*. — Corneille BATT, fils du précédent, naquit à Veere, en Zélande, vers l'année 1470 : il fut médecin dans sa ville natale, et se lia également avec Érasme. Il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres une description du monde, sous le titre de *Wereldbeschrijving*, publiée en 1512, qui contient des choses très-curieuses, dont Reijgersberg a profité, dans sa *Chronique de Zélande*. Cet ouvrage était déjà rare dans le temps de Boxhorn : Batt a composé la plupart de ses ouvrages pour le jeune seigneur de Béveren, dont l'éducation lui avait été confiée. D—G.

BATTAGLINI (MARC), évêque de Nocera dans l'Ombrie, et ensuite de Cesène, né le 25 mars 1645, dans une petite ville du diocèse de Rimini, mourut dans son dernier évêché le 19 septembre 1717. Ughelli (*Italia sacra*, vol. II), se trompe en plaçant sa mort au mois d'octobre. L'ouvrage qui lui fit le plus de réputation

exécution, mais qui sont exactes toutes été dessinées par l'auteur, qui a cherché à prouver que ce sont des tables plantées, qui doivent leur origine à des graines, et non pas à la fiction, comme on le croyait assez communément alors. Dans le nombre des impignons qu'il a découverts, on a trouvé un qui se distingue des autres par des caractères particuliers qui a engagé tout récemment l'auteur à en faire un nouveau sous le nom de *Battara*. Ce livre donna, en 1778, *Pratica a distributa in varii dialogi*, 2 vol. in-12. Il a publié autres petits ouvrages : *Litteræ Toninium*, dans les *Atti Acad. di Siena*, tom. IV, et *la selecta de re naturali observationes complectens*, Arimini, in-4°. cum tab. æneis IV. et des lettres contenant des observations sur l'histoire naturelle. Bianchi, plus connu sous le nom de *Plancus*, dont Battara fut le disciple, contribua à l'édition de *Traité des champignons*.

D—P—s.

BATEUX (CHARLES), chanoine de Reims, né le 7 mai à Allend'huy, près de Reims, dans cette ville ses premières études, y professa la rhétorique à 17 ans, et sa reconnaissance lui valut en 1739 une ode latine (*in ætem Remensem*), qui fut traduite par M. de Saulx, chanoine de la cathédrale, et chancelier de l'université de la même ville. En 1745 il fut appelé à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les collèges de Lisieux et de Navarre. Ce fut en qualité de professeur sous le nom de l'université qu'il prononça deux discours latins, l'un sur la naissance du duc de Bourgogne,

et l'autre *De gustu veterum in studiis litterarum retinendo*. Nommé professeur de philosophie grecque et latine au collège royal, il remplit avec distinction cette chaire, qui fut supprimée quelques années avant sa mort, et remplacée par la chaire d'éloquence française, que M. l'abbé Aubert, son disciple et son ami, occupa le premier. Il fut admis à l'académie des inscriptions en 1754, et entra en 1761 à l'académie française. Chargé plus d'une fois de représenter cette compagnie, il parla, non avec cette recherche qui vise à l'effet, et semble donner le signal des applaudissements, mais avec la justesse et la clarté d'un esprit droit et lumineux. Il y reçut, à la place de l'abbé d'Olivet, son maître et son ami, l'abbé de Condillac, qui, par une rencontre singulière, fut remplacé le même jour que lui dans l'académie. Encore plus estimable par une probité rigoureuse et par ses qualités personnelles que par ses talents littéraires, son caractère paisible le fit échapper, du moins de son vivant, aux persécutions de l'envie. Bon parent, il soutenait par ses bienfaits une famille nombreuse et peu fortunée. Excellent citoyen, il prenait aux revers et aux succès de la France un intérêt qui allait jusqu'à l'émotion. Grave sans austérité, mais plutôt par état que par caractère; doué de beaucoup de dignité dans l'âme, la figure et le maintien, il apportait dans la société une gaieté douce, une conversation solide et instructive, une philosophie exempte de fiel, étrangère à l'esprit de parti. Né d'une complexion robuste en apparence, mais altérée à la longue par le travail du cabinet; après avoir eu pendant quelques années des maux de nerfs, il fut emporté par une hydropisie de poitrine le 14 juillet 1780,

de la bonne nature), 1747, et son *Traité de la construction oratoire*. Ces ouvrages, écrits avec moins de charme et d'abandon que le *Traité des Études* de Rollin, sont cependant devenus classiques chez les étrangers. On regarde le traité des *Beaux-Arts réduits*, etc., comme la plus estimable de toutes les productions de Batteux, par la sagesse du dessein, la finesse des vues, et par la sagacité avec laquelle il décompose la métaphysique des arts, et la ramène à des principes simples, lumineux et féconds. On a publié et réimprimé plusieurs fois sous le titre d'*Éléments de littérature*, 2 vol. in-12, attribués maladroitement à Batteux lui-même, qui ne sont qu'un abrégé du *Cours de belles-lettres*. II. *Traduction des Œuvres d'Horace en français*, 1750, 1768 et 1803, 2 volumes in-12, fidèle, à quelques inexactitudes près, mais dénuée de grâce et de chaleur. Au reste, il avait la bonne foi de convenir lui-même qu'il s'était proposé de faciliter l'intelligence de l'auteur et non de le

par Batteux, et acheu-
guiguy et de Guignes;
Lucanus, de la na-
ers; Tinée de Locres,
monde; Lettre d'Aris-
ystème du monde, avec
et des notes, Paris,
., in-8°; XII. *Traité de*
et des mots, traduit du
enys d'Halicarnasse,
emples et des remar-
1788, in-12. Ce der-
parut depuis sa mort,
discours où le traduc-
nd de venger la langue
préférences exclusives
langues grecque et la-
e nourri dans l'étude des
ns, il avait su se défen-
événement aveugle en leur
on se rappelle que, lors
sur les inscriptions, il
e l'opinion qui main-
parmi nous, sur nos mo-
sage exclusif d'une lan-
Après le décès de l'abbé
parut dans l'*Année litté-*
, N°. 27, une critique
agée des ouvrages de cet
, quelquefois juste et quel-
se. Nous y renvoyons le
ous nous contenterons de
r, avec M. Delille, qu'on
onnaître dans M. Batteux
estimable, l'écrivain élé-
sertateur ingénieux, le
habile et l'admirateur
utiquité. (Voy. *Discours*
à l'académie française
ception de M. Lemierre,
ologie des hommes cé-
rance, tom. XVI, p. 47-
N—L.

(GUILLAUME), médecin
quit de parents pauvres,
dans le comté de Devon.
abord à l'école d'Eton et

ensuite à l'université de Cambridge.
Après avoir pris ses degrés, et
pratiqué quelque temps la médecine à
Cambridge et à Uxbridge, il vint à
Londres, où il obtint bientôt une
grande réputation, et où il se maria.
Il s'était fait connaître dans le monde
savant, dès l'année 1729, par un es-
sai d'édition d'*Isocrate*, édition qu'il
compléta, en 1749, en 2 vol. in-8°.
La part active qu'il prit dans la dispute
qui s'éleva, vers 1750, entre le col-
lège des médecins de Londres et le
docteur Schomberg, lui attira le ridi-
cule honneur de devenir le sujet d'un
poème intitulé *la Battiadé*, dont deux
chants seulement ont été imprimés. Il
s'était beaucoup occupé des maladies
de l'esprit; en 1757, étant alors mé-
decin de l'hôpital St.-Luc, et chef d'un
établissement pour le traitement des
aliénés, il fit paraître, en un vol. in-4°;
un *Traité sur la Manie*, où il criti-
quait la méthode adoptée par le doc-
teur Monro. Jean Monro, fils de ce
dernier, lui répondit avec vivacité,
dans un petit écrit, où il avait pris
pour épigraphe ce passage d'Horace :
O major tandem parcas insane mi-
nori ! d'où les plaisants l'appelèrent le
major Battie, substituant ce titre à ce-
lui de *doctor*. On doit encore à Guil-
laume Battie deux autres ouvrages, in-
titulés, l'un : *De principiis animalibus*
exercitationes in Coll. Reg. me-
dicorum, en quatre parties, 1751 et
1752; l'autre, *Aphorismi de cognos-*
cendis et curandis morbis nonnullis
ad principia animalia accommodati, 1762. Il mourut en 1776, âgé
de soixante-douze ans. X—s.

BATTIFERRI (LAURE), femme-
poète italienne très-célèbre dans le
16^e. siècle, fille naturelle, mais légi-
timée de Jean-Antoine Battiferri
d'Urbino, naquit en 1523. Elle an-
nonça de bonne heure pour la poé-

jour de nouvelles preuves de talent. Elle devint l'objet des éloges des gens de lettres et des poètes les plus célèbres. Bernardo Tasso, père du grand Torquato, la plaça même dans le centième chant de son *Amadis* (st. 39), où il dit :

E Laura Battiferra onor d'Urbino.

Annibal Caro parle souvent et honorablement d'elle dans ses lettres et dans ses vers. Elle était de l'académie des *Intronati* de Sienné. Elle publia en 1560 à Florence un premier livre de ses poésies : *Il primo libro delle opere Toscane*, in-4°; mais il n'en a jamais paru de second. Ce volume a été réimprimé à Naples avec des additions, 1694, in-12. On a encore d'elle : *I sette Salmi Penitenziali, tradotti in lingua toscana, con gli argomenti sopra ciascuno di essi, e con alcuni suoi sonetti spirituali*, Florence, 1564, 1566 et 1570, in-4°, Naples, 1697, in-12. On trouve de plus beaucoup de ses vers dans tous les recueils du temps. Elle mourut

abdiqua, pour passer en reste de sa vie. Il mourut en 1648, de plus de quatre-vingts ans, par Paul Jove et Tiraboschi. Il ne pas né en 1448, mais en 1436. Sa renommée poétique imposante, qu'elle en imposa à Érasme lui-même, qui dit, de ses lettres, qu'un jour Battista pas mis beaucoup au-dessus de son compatriote Virgile. Après le marquis de Mantoue, Frédonzague, lui érigea une statue à côté de celle de Virgile. Il est sensible aujourd'hui de concevoir une illusion pareille, en lisant l'œuvre de Virgile, et de voir que les règles même de la poésie sont quelquefois violées. Battista est sujette à ne leur pas survenir, mais le premier et le seul peut dire, comme dans l'inspiration, sur la porte de l'Enfer : *Ed io eterno duro*. Les œuvres de Battista Spagnuoli ou du Battista, furent d'abord publiées séparément, ensuite recueillies en 3 vol. à Paris, 1513, avec de longs commentaires, et enfin en 4 vol. petits in-8, avec commentaires, Anvers, 1612, distinguée, dans cette masse, par dix Églogues, ouvrage de Battista, et l'un des moins mauvais de son siècle : c'est ce qui est le plus connu de lui en France. On en a une traduction en rimes françaises, par de Villiers, de *Bucoliques*, par d'Amour, in-4°, sans date, mais du 16^e siècle. II. Un poème sur la vie de celui des *Fastes*, sur les saints fêtes dans le cours de tous ces titres : *De Sacris diebus, pontificem maximo*. Sept pièces en l'honneur des vierges saintes, et premièrement la vierge Marie; l'auteur inti-

ture ces pièces *Parthenice prima, Parthenice secunda*, etc. C'est pour cela qu'un traducteur français, aussi du 16^e siècle, a donné à sa traduction le titre de *la Parthénice Marianne*, etc., Lyon, 1523, in-fol. IV. Quatre livres de *Sylves* ou de poèmes mêlés sur divers sujets; des *Élégies*, des *Épîtres morales*, etc. G—É.

BATTISTA (JOSEPH), auteur italien du 17^e siècle, qui jouit alors de toute la réputation que procuraient l'exagération, l'enflure et tous les vices de style les plus monstrueux. Il était né dans le royaume de Naples, entre Brindes et Tarente, dans un lieu nommé *le Grottaglie*. Il perdit ses parents en bas âge, et resta livré à des tuteurs qui, soit par négligence, soit par avidité, réduisirent presque à rien sa modique fortune. Il étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Naples, où il fit des cours de philosophie et de théologie. Il fut même reçu docteur en cette dernière faculté, et prit l'habit ecclésiastique. Jean-Baptiste Manso, marquis de Villa, qui avait tant aimé le Tasse, et qui a écrit sa vie, prit beaucoup d'amitié pour le jeune Battista, et conçut une telle opinion de son goût, qu'en mourant il ordonna, par son testament, que tous ses écrits lui fussent remis, et ne fussent imprimés qu'après qu'il les aurait revus et corrigés. Ayant perdu cet appui, Battista entra chez le duc d'Avellino, qui l'en avait pressé avec instance. Il y resta dix ans; mais il se retira enfin dans sa patrie, où il vécut long-temps solitaire, et souvent livré à la plus noire mélancolie. Devenu de bonne heure sujet à la goutte et à des accès de sciaticque très-douloureux, il cherchait quelquefois à se distraire de sa tristesse et de ses douleurs, par de petits voyages à Salerne, à Paestum, à Tarente, sur les côtes de Mergel-

en 1666. Il y en eut une cinquième partie, Bologne, 1670, in-12; Parme, 1675, aussi in-12. III. *Epicedj eroici*, Venise, 1667, in-12; et avec des additions, Bologne, 1669, in-12. Crescimbeni et Quadrio disent qu'il fut le premier à emprunter le mot grec et latin *epicedium*, pour signifier un morceau de poésie funèbre. IV. *Le Giornate accademiche* (en prose), Venise, 1670 et 1673, in-12; V. *Affetti caritativi*, Padoue, in-12. Battista ne se fit point connaître pour l'auteur de cet opusculé, qui était une réponse vive et mordante à des critiques faites contre ses vers. Il n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires, qu'il distribua à ses amis; ce petit volume est fort rare. VI. *Della patria d'Ennio*, autre opusculé, où il soutient qu'Ennius était natif de Rudia, dans le voisinage des *Grottaglie*, fut d'abord imprimé dans deux recueils du temps; et ensuite, à la fin d'une édition de ses lettres, dont on va parler tout à l'heure; VII. l'*Assa-*

l'empire othoman. Élu roi en 1576, à condition qu'il épousât la princesse Anne, fille de l'empereur Auguste, dernier souverain des Jagellons, il fut couronné à Varsovie, avec la reine son épouse, et maintint les droits et la liberté de la nation. Battori régna avec justice sur toutes les provinces lui étaient soumises, à l'exception de Dantzick, qui appartenait encore pour la maison d'Autriche à l'empereur. Battori força cette ville de le reconnaître pour roi. Il soutint ensuite pendant cinq ans contre les Polonais, qu'il défit en plusieurs rencontres, et obligea le czar de lui céder la Courlande et une partie de la Lithuanie. La paix une fois rendue, il se consacra au gouvernement civil, à l'administration de la justice et à la formation de l'armée. Ce fut lui qui, par ses réglemens, fit de la cavalerie polonaise la principale force de l'armée, et la rendit si redoutable aux Russes et aux Turcs. Il dissipa aussi les Cosaques, qu'il opposa avec succès aux Tatars, en les appelant au service de la Pologne. Il ne s'employait ainsi les loisirs qu'il avait, lorsque les Suédois, par une révolte survenue à Riga, furent obligés de s'emparer de cette ville. Le roi de Pologne prit aussitôt des mesures vigoureuses pour étouffer la révolte. La ville négocia ; mais Battori refusa qu'elle implorât sa clémence, et, comme les députés y mettaient de mauvaises conditions, il entra dans un violent accès de colère, qu'il envenima par un peu de jours après à Grodno, le 15 novembre 1586, dans la 54^e année de son âge, sans laisser de testament. Il était alors à la veille de déclarer la guerre aux Turcs. Prudent, actif, juste, bienfaisant, Battori avait attiré le respect et l'affec-

tion des Polonais, qui honorent encore aujourd'hui sa mémoire ; mais toute la sagesse de ce prince ne put le préserver de ces accès d'emportement et de colère, voisins de la frénésie, dont il fut la victime. B—P.

BATTORI, ou BATHORI (SIGISMOND), était vavode de Transylvanie, l'an 1595, sous le sultan Mahomet III, et l'empereur Rodolphe II. Uni aux vavodes de Valachie et de Moldavie, il se coua comme eux le joug que les Othomans faisaient peser sur ces trois provinces chrétiennes. Il eut la gloire de vaincre le grand-vizir Sinan-Pacha, qu'il força à repasser le Danube ; il se trouva à la bataille d'Agria, qui n'eût pas été une défaite pour les impériaux, si les conseils de Sigismond eussent été suivis, si son exemple eût été imité. Peu de temps après, ce prince guerrier, toujours victorieux, mais bizarre et inconstant, céda volontairement sa souveraineté à l'empereur Rodolphe, ne demandant en échange que la principauté d'Oppelen et de Ratibor, en Silésie, une pension de 50,000 ducats, et le chapeau de cardinal. Marié à l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, il devait faire casser son mariage, et embrasser l'état ecclésiastique. Ce prince singulier, ennuyé de vaincre comme de commander, ne cherchait plus que la solitude ; l'activité et l'inquiétude continuelles de son esprit ne lui permettaient pas de dormir ; il se réveillait en fureur au milieu de la nuit, et ne voyait que des spectres et des fantômes. A peine ce prince versatile eut-il fait ratifier la cession par les états, qu'il s'en repentit ; il se travestit en moine, abandonna la Silésie, et s'enfuit en Pologne. Là, il fit un nouveau transport de sa principauté au cardinal André Battori, évêque de Warmie, qui alla en prendre possession, non

l'empereur en avait donné l'investiture. Sigismond fut vaincu , et ce prince , toujours heureux jusque-là , fut abandonné par la fortune dès qu'il eut réuni ses armes à celles des infidèles. Il se réfugia en Moldavie. L'an 1600 , les Transylvains le rappelèrent , et il redevint leur prince pour la troisième fois. Soutenu de nouveau par les Ottomans , les Tatars et les Moldaves , il se vit à la tête de 30,000 hommes , et n'en éprouva pas moins une déroute complète. Toujours battu , et reparaissant sans cesse , Sigismond chercha , en 1602 , à se réconcilier avec l'empereur : il céda encore une fois la Transylvanie , livra , pour garantie , toutes ses places fortes , et obtint à ce prix la faveur de rentrer dans les bonnes grâces de Rodolphe , qu'il alla implorer à Prague. Ce prince transylvain , dont la vie militaire fut partagée également en victoires et en défaites , dont la foi fut aussi équivoque que l'amitié inconstante , à qui ses succès valurent long-temps la jalousie de ses voisins , plein de courage et à la fois sans

quelque fondement, Cyrène fut bâtie, avant le siège de Troie, par un certain Aristée, venu de la Libye. Battus régna quarante ans, et mourut, en laissant le trône à son fils. Hérodote dit qu'il avait d'abord Aristote, et que ce fut Pythie qui lui donna le nom de Battus, qui signifiait roi, dans le langage de la Libye. Mais si ce nom avait cette signification, tous ses successeurs l'auraient pris; et cependant voyons les rois de Cyrène, durant huit générations, se nommer alternativement *Battus* et *Arcésilas*.

C—R.

BATTUS II, surnommé l'Heureux, fils d'Arcésilas I^{er}, monta sur le trône vers l'an 575 av. J.-C. Cyrène éprouva beaucoup d'accroissement sous son règne, par le grand nombre d'habitants qui y vinrent de toutes les parties

de la Grèce : ces nouveaux venus se séparèrent d'un canton considérable, dont ils dépouillèrent les Libyens; ceux-ci alors eurent recours à Sésostris, roi d'Égypte, qui, ne voyant pas avec inquiétude cette puissance se développer dans son voisinage, envoya contre eux une armée considérable, qui fut taillée en pièces par les Cyréniens. Battus II eut pour successeur son fils.

C—R.

BATTUS III, surnommé le Boiteux, était encore fort jeune lorsque son père, Battus II, son père, mourut empoisonné par Laarchus, son frère, qui monta sur le trône. Eryxo, sa veuve, vengé son mari, en faisant périr Laarchus. Battus monta sur le trône vers l'an 544 av. J.-C. L'amour de la liberté commençait à germer dans les peuples de la Grèce, et ils ne se contentaient plus qu'avec peine de l'autorité d'un seul; les Cyréniens, comme les autres, voulurent l'autorité de leur roi; et comme

il fallait pour cela des lois nouvelles, ils eurent recours à Démocritus de Mantinée, qui attribua au roi une certaine portion de terres, lui conserva le droit de présider aux sacrifices et à ce qui concernait la religion, mais lui ôta presque tout le reste de son pouvoir, qu'il transféra au peuple et au sénat. Battus avait épousé Phérétime, dont l'origine nous est inconnue; il en eut un fils, Arcésilas III, qui lui succéda. — Il y eut un **BATTUS IV**, qui fut roi après Arcésilas III, son père; et un cinquième **BATTUS**, fils d'Arcésilas IV; mais leur histoire nous est inconnue; on sait seulement que le dernier se retira chez les Évépérides, où les Cyrénéens le firent sans doute assassiner; car Héraclides de Pont dit qu'ils jetèrent sa tête dans la mer.

C—R.

BATU, nommé aussi **BATHY**, ou **BATOU**, petit-fils de Djenguyz-Khan, succéda à son père Touchy-Khan dans la souveraineté du Capthac, en 1223 de J.-C. L'obscurité et la confusion qui régnaient encore dans l'histoire des nombreux successeurs de Djenguyz-Khan ne permettent pas de donner des notions bien justes sur le règne et les actions de Batou; on voit seulement que, Djenguyz étant mort peu de temps après son avènement, il assista avec tous ses frères à l'élection du nouveau grand khan Octaï, et le suivit dans son expédition en Chine. A son retour, Octaï, satisfait de ses services, le renvoya dans le Capthac, avec une nombreuse armée, en lui ordonnant de conquérir les pays septentrionaux de l'Europe. Cette armée se répandit dans la Russie, et de là en Pologne, en Hongrie, en Bulgarie, portant partout la désolation. De tous ces pays, la Russie seule fut soumise, après un séjour de dix ans qu'y fit Batou, et au bout duquel il rentra vic-

Journal. M. de Guignes fait observer que son nom signifie *force*, *dureté*, et sans doute *courage*. Son frère, Bérckéh-Khan lui succéda.

J — N.

BAUD (PIERRE LE). V. LEBAUD.

BAUDART (GUILLAUME), naquit à Deinse, petite ville de Flandre, de parents protestants, qui, obligés de quitter ce pays, à cause de leur religion, allèrent s'établir à Emden. Le jeune Baudart y fit ses études, et s'y appliqua avec beaucoup de succès au latin, au grec et à l'hébreu. Il fit ensuite un cours de théologie ; et, ayant achevé ses études, il fut nommé pasteur, d'abord à Sneek, et puis à Zutphen. Le synode national de Dordrecht le chargea, conjointement avec Bogerman et Bucérus, de faire une nouvelle traduction du *Vieux-Testament*. Bucérus étant mort quelque temps après, Baudart et Bogerman achevèrent seuls ce travail au bout de six ans. Baudart entreprit aussi la continuation de l'*Histoire du temps*, de van Meteren, depuis 1603 jusqu'en 1604. Cet ouvrage

*strat du parlement de Paris, ré-
t du conseil du 13 septem-
r, in-12; X. Mémoires sur
des histoires particulières
inces, et sur la manière de
e, 1759, in-8°; XI. Nou-
éphémérides économiques,
i, 19 vol. in-12; XII. Pre-
roduction à la Philosophie
que, 1771, in-8°; XIII. Prin-
onomiques de Louis XII et
linal d'Amboise, 1785, in-
V. Charles V, Louis XII et
aux Français, 1787, 2 vol.
XV. Prospectus du canal de
me, pour la jonction des
rs, 1768, in-8°; XVI. Idée
uscription patriotique en fa-
l'agriculture, du commerce
ts, 1765, in-8°; XVII. Ques-
oposées à M. Richard de
es, sur son plan d'imposi-
disant économique, 1774,
VIII. Eclaircissements de-
à M. Necker sur ses prin-
onomiques, 1775, in-8°;
r l'état présent de l'agricul-
Angleterre, traduit de l'an-
vec des remarques sur l'état
iculture en France, 1778,
avait annoncé, en 1775, une
édition, en 12 vol. in-8°, des
ies royales de Sully, avec
s et remarques de quelques
stes. Il n'en a paru que deux*

A. B.—T.

DELOCQUE (JEAN-LOUIS),
chirurgien-accoucheur, naquit
en Picardie, département de
e, en 1746. Son père lui don-
premiers documents de son
int ensuite à Paris, où, collé-
nule de Desault, il s'appliqua
à l'anatomie, à la chirurgie et
es accouchements. Cette der-
anche de l'art de guérir venait
re, entre les mains de Smellie

et de Levret, une direction nouvelle :
on commençait à entrevoir que la faci-
lité avec laquelle peut se faire cette opé-
ration de la nature devait dépendre
des rapports mécaniques entre le vo-
lume de la tête de l'enfant et la capa-
cité de cette partie du corps connue
sous le nom de *bassin*, par laquelle
elle doit passer. Solayrès, enlevé pré-
maturément à la médecine, fixait alors
dans des cours publics l'attention des
praticiens sur ces rapports mécani-
ques. Baudelocque, riche de connais-
sances anatomiques et chirurgicales,
acquises dans un service de quelques
années à l'hôpital de la Charité, et dans
les cours de l'école pratique où il avait
même obtenu un des premiers prix,
se voua alors exclusivement aux mê-
mes travaux. Solayrès, qui l'avait dis-
tingué parmi ses auditeurs, lui confia
le soin de terminer un de ses cours
qu'il était forcé d'interrompre, et le
jeune Baudelocque justifia sa confiance.
L'année suivante, Baudelocque, quoi-
que non reçu encore, commença à
faire des cours, de lui-même; et le
docteur Houstet, fondateur de l'école
pratique et des prix qui y étaient dé-
cernés, sut éluder pour Baudelocque
l'opposition que cette dernière raison
mettait à ces essais. Le succès cou-
ronna le zèle du protégé et la bien-
veillance du protecteur. Depuis ce
temps, la réputation de Baudelocque
n'a fait qu'accroître, et peu de prati-
ciens ont recueilli plus de titres d'hon-
neur. En 1776, il fut reçu par le col-
lège de chirurgie de Paris. Sa thèse
était: *An in partu propter angustiam
pelvis impossibili, symphysis ossium
pubis secunda?* Il se déclarait alors
opposé à cette section de la symphyse,
préconisée par Sigaud, qui en voulait
faire une application trop fréquente,
et sur laquelle on est aujourd'hui ré-
venu à une opinion mixte. Quelque

une immense capitale, il obtint une confiance illimitée, et, dans les derniers jours de sa vie, celle de l'empereur Napoléon, qui le nomma premier accoucheur de l'impératrice Marie-Louise. Tous ses succès sont réellement sanctionnés, soit par ce que la tradition a conservé du mérite de Baudelocque, soit par les nombreux ouvrages qui lui sont dus. Il ne fut pas un professeur brillant, mais judicieux, plein de clarté, grave et commandant le respect. Ses ouvrages, qui sont en quelque sorte devenus classiques, ont été traduits dans plusieurs langues. Voici ce qui les distingue de ceux qui les avaient précédés : les diverses positions que peut affecter la tête de l'enfant, partie qui, le plus généralement, se présente la première dans l'accouchement, et qui décide de la situation du reste du corps, y sont mieux précisées ; d'après ces positions, et celles des autres parties du corps de l'enfant qui peuvent aussi se présenter, il établit diverses espèces d'accouchements, dont il indique alors, avec la plus scrupuleuse exactitude, les manœuvres. Suivant exactement la

dérable de *Mémoires, Dissertations, Rapports sur les maladies des femmes, des enfants, sur les accouchements*, dont plusieurs peuvent servir à éclairer la médecine légale, insérés dans ceux de l'académie et dans plusieurs journaux de médecine. IV. Il laissa inédite une *Collection de ses Observations* recueillies pendant quarante années. Baudelocque est mort le 1^{er} mai 1810. C. et A.

BAUDELLOT DE DAIRVAL (CHARLES-CÉSAR), né à Paris, le 29 novembre 1648, fit ses premières études à Beauvais, sous Louis Hallé, son oncle, supérieur du séminaire de cette ville, et les acheva à Paris, où il eut pour précepteur l'abbé Danet. Il se destinait à la médecine. La mort de son père l'obligea de s'appliquer à la connaissance des affaires; il fit son droit, fut reçu avocat, et plaida avec distinction. Un procès, où sa mère était intéressée, l'appela à Dijon. Il employait ses heures de loisir à parcourir les bibliothèques et les cabinets. Le jeune avocat devint bientôt antiquaire. Du produit d'une cause qu'il plaida à Dijon, pour le marquis de la Meilleraye, il y acheta un petit cabinet de livres, de figures et de médailles; et, de retour à Paris, il sacrifia à ses nouveaux goûts tous les avantages que le barreau lui présentait. Son livre *De l'utilité des voyages*, qu'il donna en 1686, le mit en liaison avec les plus célèbres antiquaires d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, et lui procura le titre d'associé de l'académie des Ricovrati de Padoue. Madame lui confia son cabinet de médailles d'or et de pierres gravées; l'académie des inscriptions l'admit dans son sein, en 1705. M. Nointel avait rapporté de Constantinople deux inscriptions fameuses, dont l'une, qui a plus de deux mille ans, contient

le nom des officiers et des principaux soldats que les Athéniens perdirent en une même année, dans cinq circonstances différentes. Ces marbres passèrent à Thevenot, qui les plaça dans une petite maison de campagne à Issy. Après sa mort, Baudelot alla trouver ses héritiers, qui étaient de mauvaise humeur contre ces masses de pierres qui leur remplissaient toute une sous-solée, et en fit l'acquisition. Sa femme lui prêta ce jour-là des forces d'activité pour les charger presque seuls la première voiture qu'on trouva, et les conduire pas à pas jusqu'au faubourg St.-Marceau, où il demeura. Il donna la même attention à cette partie de son déménagement qu'à la première; vint demeurer au faubourg St.-Germain; mais, en attendant qu'il pût placer ces pierres dans son appartement, il les avait fait ranger de mieux dans la cour. Une jeune dame qui occupait le 1^{er} étage et le rez-de-chaussée, affecta un jour de faire réter les boueux pour emporter les décombres. Baudelot, de retour, instruit des projets de la dame, quelque tard qu'il fût, il ne se donna point de repos que ces restes infortunés de la Grèce ne fussent en sûreté sous son propre toit. Baudelot mourut le 27 juin 1722, laissant à l'académie des inscriptions ce qu'il avait de précieux, ses livres, ses médailles, ses bronzes et ses marbres antiques. C'était un homme affable, modeste et très-pour la science qu'il possédait. On trouve la liste de ses ouvrages à la suite de son *Eloge* par de Boze, et dans les *Mémoires de Nicéron*; mais ni l'un ni l'autre ne parlent de l'*Explication d'une pierre gravée dont l'empreinte a été envoyée à l'académie des inscriptions et médailles au mois de février 1708*, in-4^o, de 14 pages avec gravures, pièce rare. L'ouv.

» d'autres voyages que celui de Paris
» à Dijon , y borne toute l'utilité dont
» il parle à l'avantage qu'un homme
» de lettres , qui voyage ; peut tirer de
» l'inspection , de l'étude et de la re-
» cherche des antiques. » A. B—T.

BAUDER (JEAN-FRÉDÉRIC), con-
seiller de commerce de l'électeur de
Bavière, né le 8 janvier 1713, à Hers-
bruck, s'est rendu célèbre par sa dé-
couverte des marbres d'Altdorf. Après
avoir parcouru, en vendant du pain
d'épices, la Bavière, l'Autriche, la Silé-
sie, la Saxe, etc., il s'établit à Altdorf,
et y fit le commerce des fers. Il décou-
vrit peu après le marbre d'Altdorf, et
fonda, à Nuremberg, pour le polir et
le travailler, une manufacture, qui
subsiste encore. Il fit des recherches
sur les pétrifications, et trouva une
tête d'Alligator, qui fut déposée dans
le cabinet d'histoire naturelle de Man-
heim. Il perfectionna la culture du
houblon. On a de lui une Dissertation
sur cette culture (Altdorf, 1776,
in-4°), ainsi que plusieurs Disserta-
tions sur les marbres qu'il avait décou-
verts. Une de ces Dissertations a été
traduite en français, sous le titre de —

lique suffisamment la réputation t ouvrage eut dans son siècle ; vé encore dans le nôtre, il eut-être pas sans intérêt sous port des recherches savantes ontient , et de la multiplicité érations pharmaceutiques qu'il e. Bauderon eut un fils qui sui- ais sans éclat, la carrière de la ine; la grande fortune du père acheter la terre de Senecé, qui stée dans sa famille, et dont les dants de Bauderon ont depuis le nom.

C. et A.

UDET (ÉTIENNE), graveur , Blois, en 1643, mort à Paris, 16, a gravé différentes estam- après les Carraches , l'Albane, miniquin, Bourdon, Pietre de ie, et autres ; l'*Adoration du d'or*, et le *Frappement du*, d'après le Poussin, sont ses urs ouvrages ; en général, sa re est dure, et ses hachures, rs carrées, ne présentent au- variétés.

P—E.

UDIER (MICHEL), gentilhomme , et historiographe de France , en Languedoc, dans le 16^e. Il a écrit un grand nombre d'ou- qui prouvent moins de talent e facilité; son style est lourd ; irases embrouillées ; ses récits spar des digressions inutiles, et étournant l'attention du lecteur bjet principal, le fatiguent et ient. Baudier manquait d'ailleurs esprit de critique si nécessaire, it à l'historien; incapable de dis- r un fait vrai d'un autre con- ou apocryphe, il admet, sans n, toutes les fables ridicules, es bruits populaires qu'il a pui- ns les sources les plus mépri-. Ces défauts n'empêchent pas ne puisse lire avec fruit, et avec intérêt, quelques-uns de

ses ouvrages, quand on a le goût for- mé, et qu'on est en état de démêler les choses vraies et qui doivent être admises, de celles qu'il faut rejeter. On a de Baudier : I. *l'Histoire des guerres de Flandre, depuis 1559 jusqu'en 1609, traduite de l'italien de Lanario*, Paris, 1618, in-4°. ; II. *Histoire générale de la religion des Turcs, avec la Vie de Mahomet et les actions des quatre premiers califes*, Paris, 1652, in-8°, curieuse et peu commune ; III. *Histoire générale du sérail et de la cour de l'empereur des Turcs*, Paris, 1626, in-4°. ; Rouen, 1638, in-8°, réimprimée avec *l'Histoire de la cour de la Chine*, 1642; et avec *l'Histoire des Turcs*, de Démétrius Chalcondyle, traduite en français par Blaise de Vigenère, Paris, 1662, 2 vol. in-fol. ; IV. *Histoire du cardinal d'Amboise*, Paris, 1634, in-4°, meilleure et plus estimée que celle que composa Jean Sirmond, dans l'intention de rabaisser les qualités de ce ministre, et de relever la gloire du cardinal de Richelieu. Sirmond, assez lâche pour flatter le pouvoir, n'osa cependant pas avouer son livre, et il se cacha pour le publier, sous le nom de *des Montagnes*. V. *Histoire de Romieu, ministre d'état du comté de Provence* (dans le 13^e. siècle), Paris, 1635, in-8°, ouvrage rempli de fables ; VI. *le Soldat piémontais revenant du camp de Turin*, ou *Histoire de la campagne d'Italie, de l'année 1640*, Paris, 1644, in-8°. ; VII. *Histoire du maréchal de Thoiras*, Paris, 1644, in-fol. ; 1662, 2 vol. in-12 ; VIII. *Histoire de la cour du roi de la Chine*, 1642, in-8°, et 1669, in-12 ; IX. *Histoire de l'administration du cardinal Ximenez*, 1635, in-4°. ; X. *Histoire de l'abbé Suger*, Paris, 1645, in-4°. On peut conjecturer que Baudier mourut

peu de temps après la publication de ce dernier ouvrage. W—s.

BAUDIN (PIERRE-CHARLES-LOUIS), des Ardennes, né à Sedan, le 18 octobre 1748, d'un lieutenant-général au bailliage de cette ville, fut destiné par ses parents au barreau. Il allait y débiter lors de l'exil des parlements en 1771; et, malgré les offres les plus séduisantes, il resta fidèle à leur cause, et ne reparut qu'avec eux. Il revint à Sedan, en 1783, y eut la place de directeur des postes. Nommé maire en 1790, il fut successivement membre de l'assemblée législative et de la convention. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, pour la réclusion jusqu'à la paix, et pour le sursis. Réélu au corps législatif, il en faisait partie lorsqu'il mourut de joie, a-t-on dit, d'apprendre le retour d'Égypte du général Bonaparte, le 17 octobre 1799. Baudin avait été président des différentes assemblées où il siégea; il était membre de l'institut, il avait été de la commission des onze qui prépara la constitution directoriale. On a de lui plusieurs *Rapports* faits à la convention et aux autres assemblées, des *Mémoires* dans ceux de l'institut, et les ouvrages suivants : I. *Anecdotes et Réflexions générales sur la Constitution*, imprimées par ordre de la convention, an III (1794), in-8°.; II. *Éclaircissements sur l'article CCCLV de la Constitution, et sur la liberté de la presse*, 1795, in-8°. Baudin rédigea les séances de la convention pour le journal de Louvet, appelé la *Sentinelle*; il était l'un des collaborateurs du *Journal des Savants*, 1797, in-4°, et qui n'a existé que six mois.

A. B—T.

BAUDIN (NICOLAS), capitaine de vaisseau dans la marine française, naquit vers le milieu du 18^e. siècle, à

l'île de Ré, fut destiné de bonne heure au service de mer, et fit ses premières campagnes sur des bâtiments de commerce. On croit qu'il fut compris par le maréchal de Castries dans la nouvelle organisation de la marine royale, en 1786, avec le titre de sous-lieutenant de vaisseaux. Quoi qu'il en soit, il avait quitté la France peu de temps après et commandait dans l'Inde un navire expédié de Livourne, sous pavillon autrichien, par François II, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. Il fit encore un second voyage aux Antilles pour le même objet, et revint en France, où il offrit la collection qu'il avait formée pour l'Autriche au gouvernement directorial, qui, pour récompense, le nomma capitaine de vaisseau, et lui confia (en 1803) les deux corvettes le *Géographe* et le *Naturaliste*, pour aller compléter la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. On lui doit de nombreux renseignements utiles à la navigation, sur la grande baie nommée, par les Hollandais, *Dir khertogs*, et par Dampier, *Baie des Chiens marins*. Le capitaine Baudin a reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, et s'est assuré que les bancs et les ressifs dont elle est parsemée, rendent l'accès impraticable. La plus importante des découvertes faites pendant ce voyage, est celle de la côte sud-ouest de cette grande île, depuis le détroit qui la sépare de la terre de Van Diémen, jusqu'à l'extrémité orientale de la terre de Nuyts, qui avait été reconnue peu de temps auparavant par le contre-amiral d'Entrecasteaux. Le capitaine Baudin, revenu à l'île de France deux ans après son départ d'Europe, fut attaqué d'une maladie occasionnée par les fatigues de sa longue navigation, et mourut le 16 sep-

sans avoir recueilli le fruit de travaux, et sans s'être justifié de soupçons d'imputations graves. M. Péron, un des naturalistes qui l'avaient accompagné dans son expédition, et qui beaucoup à se plaindre de lui, a dans la relation d'une partie de ce voyage, sous le titre de *Voyage aux îles australes*, par les frégates le *Uranie* et le *Naturaliste*, 1807-1808, 2 volumes in-4°. Le nom de Baudius se trouve pas même cité une fois dans cette relation. E—D. BAUDIUS (DOMINIQUE), poète et orateur d'éloquence, naquit à Lille, le 17 avril 1561. Il fit ses premières études à Aix-la-Chapelle, où la rigueur extrême du duc d'Albe contre les protestants avait obligé sa famille de le retirer. Privé de ses parents, à un âge encore tendre, il alla de son père à Genève, où il eut pour maîtres Bèze et La Faye; après quelques années, il revint étudier en droit à Paris, sous Hugues Daneau. Cette ville donna le droit de bourgeoisie en considération de ses talents. Il fut des ambassadeurs que les États-généraux envoyèrent, en 1585, à la cour d'Elisabeth; se lia à Londres avec le baron Philippe Sidney, et revint à Paris la profession d'avocat à la cour, mais son goût pour la poésie, et la facilité qu'il avait de parler hollandais, l'en dégoûtèrent bientôt. Baudius passa dix ans à Paris. Les ducs de Harlay le prit en amitié, le choisit pour avocat au parlement de Paris, et le chargea d'accompagner son fils en Angleterre, où Henri IV l'envoya en ambassade. De retour à Paris, il y fut nommé professeur d'éloquence, en 1606, et succéda l'année suivante à Mérula, dans la chaire de poésie. Ses leçons sur Tacite lui valurent un grand concours d'auditeurs; il enseigna encore le droit ro-

main, et fut associé à Meursius dans la place d'historiographe des États-généraux. L'imprudence qu'il eut de publier deux harangues, où il conseillait de faire une trêve avec l'Espagne, et des éloges donnés au marquis de Spinola, rendirent sa fidélité suspecte: il fut sur le point d'être banni. Baudius mourut le 22 août 1613. Sa manie fut toujours d'être employé dans la diplomatie; mais son indiscretion le rendait peu propre à inspirer la confiance qu'exige cet état. Ses mœurs n'étaient pas des mieux réglées; le vin et les femmes lui attirèrent des aventures fâcheuses, et ternirent sa réputation; son peu d'économie l'exposa souvent aux poursuites de ses créanciers, et le réduisit à vivre dans la misère. C'est dans cet état qu'il composa plusieurs de ses poésies, où règne un mélange de philosophie et de misanthropie comparable à celui du citoyen de Genève. Sclaverus publia, en 1638, à Leyde, in-12, un recueil très-recherché, intitulé: *Dominici Baudii amores*, quoiqu'il n'y ait de lui qu'un très-petit nombre de pièces. Le pauvre Baudius y est cruellement maltraité. Il avait reçu de la nature une imagination vive et brillante, beaucoup de grâce dans l'esprit, une grande facilité, une abondance prodigieuse d'idées; il joignait à cela une érudition immense. Théologie, jurisprudence, histoire, philosophie, il donnait des leçons sur toutes les sciences avec une aisance égale; il possédait les langues grecque et latine comme s'il fût né à Athènes ou à Rome. Ses *Discours politiques*, calqués sur les principes de Sidney; son *Traité de l'usure*, etc., eurent du succès dans le temps. Ses *Lettres*, recueillies après sa mort par ses amis, Amsterdam, 1654, in-12, sont naturelles, élégantes, pleines de choses et de beaux sentiments; mais c'est

surtout dans la poésie latine qu'il réussit; ses pièces, en ce genre, portent l'empreinte de son ame ardente, échauffée d'ailleurs par les cris de la liberté, qui retentissaient alors de toutes parts. Les héros et les protecteurs de la Hollande sont ordinairement l'objet de ses chants. Lié avec Sully, Mornay, de Thou, Achilles du Harlay, Brulart de Sillery, Edouard Molé, il leur adressa, pendant nos guerres civiles, beaucoup de satires contre les ligueurs; il excellait surtout dans le genre des vers lampes, dont la mesure vive et serrée s'accommodait davantage avec son imagination aisée et rapide, et avec son goût pour la satire. La meilleure édition des poésies de Baudius est d'Amsterdam, 1658, petit in-12; la meilleure édition des *Lettres, Discours*, et du *Traité sur l'usure*, est d'Amst., 1662, petit in-12. T—D.

BAUDOIN. Voy. BALDWIN et BAUDOUIN.

BAUDOIN, ou BAUDUIN, surnommé DE CONDÉ, naquit dans cette ville vers le commencement du 13^e. siècle, et fut l'un des plus célèbres poètes français de son temps. Après s'être fait connaître dans la Flandre, il vint à Paris, où il se lia avec la plupart des fabliers qui florissaient sous le règne de S. Louis. Baudoin n'eut pour rivaux que son compatriote Jehan de Condé et le fameux Rutebœuf, dont la fertilité et l'esprit philosophique font époque dans le 13^e. siècle. Baudoin ne manquait pas de facilité, et même d'invention. On lui doit plusieurs pièces de vers, telles que *Fabliaux, Dits et Contes moralisés*; elles se trouvent dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, N^{os}. 175, olim. 256, fonds de la Belgique; 2756, fonds de la Vallière; enfin, 7218 et 7632, ancien fonds. En voici les titres: I. *le Dit de l'Éléphant*; II. *le Dit des*

Preudomes et le Fabliau du Preudome; III. *le Dit du Bachelin* (jeune homme); IV. *le Dit de Gentillesse* (noblesse); V. *l'Ave Maria* en vers; VI. *Fabliau du mantel d'honneur*; VII. *les Vers sur le droit*; VIII. *le Dit du Corps*; IX. *le Dit du Garde-Corps*; X. *le Dit du Dragon qui envenime aucun chevalier*; XI. *le Dit d'Avarice*; XII. *l'Équivoque de Baudoin de Condé*; XIII. *les trois Morts et les trois Vivants, Dit moralisé*, dont le sujet était fort en vogue, et qui fut jusqu'à la fin du 15^e. siècle. Je connais six versions différentes, publiées de 12 à 1300; en voici le sujet, que M. Van-Praet (*Catalogue de la Vallière*, II—255), a très-bien défini, lorsqu'il a dit: « Trois jeunes seigneurs, riches et puissants, n'avoient de trois corps morts rois; ils se gés de vers, dont ils font rencontre des leçons terribles sur la vanité de nos grandeurs humaines. » Dans le manuscrit, fonds de la Vallière, qui contient celle de Baudoin, on en trouve deux autres. Chacune de ces versions est accompagnée d'une miniature dans laquelle se voient, d'un côté, les trois seigneurs, dont le premier porte au poing un faucon, marque de sa puissance, et, de l'autre côté, les trois morts debout. Aucun biographe n'ayant parlé de Baudoin, il est difficile de déterminer l'époque de sa mort; mais il est le même que celui dont le roi de Navarre fait mention dans ses poésies; il doit avoir terminé sa carrière vers 1260. R—r.

BAUDONOVIE. V. RADEGONNE.

BAUDORY (JOSEPH DU), né à Vannes, d'une famille distinguée, le 16 février 1710, entra chez les jésuites, en 1727, et mourut à Paris le 4 mai 1749. Nommé, à l'âge de trente-un ans, pour occuper la place

rée, il parut digne de la rem-
Œuvres diverses furent re-
 en un vol. Ce recueil, dont la
 édition est de Paris, 1809,
 comprend quatre *Discours la-*
tre Plaidoyers français, et
au roi sur sa convalescence.
 ts des discours sont intéres-
 surtout celui qu'il prononça
 successeur du P. Porée, et où
 établit « combien il est diffi-
 succéder aux hommes supé-
 ins leur genre. » On peut re-
 au style, qui n'est pas tou-
 modèle de bon goût, un peu
 e, et ce cliquetis d'antithèses,
 de mots, dont le P. Porée lui-
 est pas exempt. Quant à sa la-
 le est assez exacte, sans être
 aussi pure que celle des Cos-
 es Jouvenci. Ses plaidoyers,
 exercice que les jésuites em-
 t avec succès dans leurs col-
 ont ingénieux, mais un peu
 : *Plaidoyer des quatre âges*
 : dans la seconde édition, une
 latine intitulée : *S. Ludovicus*
dis, qui n'avait pas reçu de
 ar sa dernière perfection.

N—L.

DOT DE JUILLY (NICOLAS),
 is, le 17 avril 1678, d'un re-
 des tailles de Vendôme, fut
 qué de l'intendant à Sarlat, et
 le 29 août 1759. Il est auteur
 ques ouvrages et de romans
 es, écrits avec beaucoup d'art
 thode : I. *Histoire de Cathe-*
France, reine d'Angleterre,
 in-12. « Quoique le sujet de
 vrage (et des deux suivants)
 ré de l'histoire, et que tout y
 ai dans les principaux événe-
 , dit le P. Lelong, néanmoins
 ir a avoué qu'il ne s'en fai-
 s honneur. Cependant, l'*His-*
de Catherine n'a rien de fa-

» huleux. » Lenglet - Dufresnoy y
 trouve même « beaucoup de goût et
 » d'exactitude. » II. *Germaine de*
Foix, 1701, in-12; III. *Histoire se-*
crète du connétable de Bourbon,
 1696, in-12; IV. *Relation historique*
et galante de l'invasion d'Espagne
par les Maures, 1699, 4 vol. in-8°.,
 1722, 4 vol. in-12. Ces trois ouvra-
 ges sont à peu près du même genre
 que le premier. Ses autres ouvrages
 sont plus solides; l'ordre et le style en
 font le principal mérite, l'auteur n'ayant
 consulté que les livres imprimés. V.
Histoire de la conquête d'Angleterre
par Guillaume, duc de Normandie,
 1701, in-12; VI. *Histoire de Phi-*
lippe-Auguste, 1702, 2 vol. in-12;
 VII. *Histoire de Charles VII*, 1697,
 2 vol. in-12, réimpr. en 1754; VIII.
Anecdotes, ou Histoire secrète de
la Maison ottomane, 1722, 2 vol.
 in-12, et 1724, 4 vol., que l'on
 attribue aussi à M^{me}. de Gomez;
 IX. trois ouvrages qu'il a publiés
 sous le nom de M^{lle}. de Lussan :
Histoire de la vie et du règne de
Charles VI, 1753, 9 vol. in-12;
Histoire du règne de Louis XI, 1755,
 6 vol. in-12; *Histoire des révolu-*
tions de Naples, 1757, 4 vol. in-12.
 X. Quelques personnes lui attribuent
 une *Histoire des hommes illustres*,
 tirée de Brantôme; d'autres, en plus
 grand nombre, croient que cet ou-
 vrage n'existe pas. A. B—T.

BAUDOUIN I^{er}, roi de Jérusalem,
 était frère de Godefroi de Bouillon.
 Destiné d'abord à l'état ecclésiastique,
 il lui préféra bientôt le métier des ar-
 mes; lorsqu'on prêcha la première
 croisade en 1095, il prit la croix et
 les armes avec son frère. Conduit dans
 cette entreprise, moins par la piété
 que par l'espoir de se faire une prin-
 cipauté en Asie, il chercha toutes les
 occasions de réaliser ses projets; lors-

et le prince d'Edesse : accompagné de cent cavaliers , il entra dans la ville , où il fut reçu avec enthousiasme par le peuple. Le prince d'Edesse fut bientôt en butte à une sédition dans laquelle il perdit la vie. Baudouin , que le prince d'Edesse avait adopté pour son fils , et désigné pour son successeur , est accusé par les historiens d'avoir trahi en cette occasion son bienfaiteur et son père. Il fut nommé à sa place , et fonda ainsi une principauté qui resta cinquante - quatre ans entre les mains des Latins. Il ne suivit point les autres croisés à la prise de Jérusalem ; aussi , lorsque dans le 1^{er}. livre de *la Jérusalem délivrée*, l'Éternel jette un regard sur les princes croisés , « il voit dans Edesse l'ambitieux Baudouin , qui n'aspire qu'aux grandeurs humaines , dont il est occupé tout entier. » En l'année 1100 , Baudouin abandonna le comté d'Edesse à son cousin Baudouin du Bourg , et succéda à Godefroi. Il n'hésita point à prendre le titre de roi que son frère avait refusé ; ce qui fait que les historiens ont coutume de le désigner comme le premier des rois latins de

s infidèles, et fit rendre la li-
Baudouin. Revenu dans ses
lui-ci eut bientôt de nouvelles
à soutenir avec les émyrs
rie, qu'il battit souvent sans
les détruire. Après un règne
e ans, il laissa, en 1131, son
e à Foulques, comte d'Anjou,
it épousé Mélissente, sa fille
il fut vivement regretté des
s. Ce fut sous le règne de Bau-
I que les ordres militaires de
et du Temple furent approu-
le pape, et commencèrent à
grand éclat. M—D.

DOUIN III succéda, en 1142,
ques, roi de Jérusalem, son
ous le règne de ce prince, les
is d'Orient perdirent la princi-
'Edesse, qui fut envahie par
, sulthan d'Alep. La nouvelle de
rs jeta la consternation parmi
tiens d'Occident, et réveilla en
l'ardeur des croisades. Louis
oi de France, Conrad III, em-
d'Allemagne, prirent la croix;
bles obéirent à la voix de S. Ber-
et se précipitèrent une seconde
l'Asie. L'armée des Allemands
resque toute entière dans l'Asie
e, où elle fut trahie, dit-on,
Grecs, et surprise par les Turks.
e des Français, après avoir
é plusieurs échecs, et remporté
rs avantages sur les Sarrasins
pposaient à sa marche, arriva
alem, où Louis VII et Conrad
reçus avec de grandes démon-
s de joie et de respect. Baudouin
agna les deux monarques au
le Damas, dont les croisés ne
se rendre maîtres. Après avoir
devant cette ville, soit par la
n des chrétiens du pays, soit
capacité des chefs de l'expédi-
es croisés partirent pour l'E-
et laissèrent Baudouin aux pri-

ses avec des ennemis formidables. Ce-
pendant, il ne se laissa point abattre,
et ne craignit point de mesurer ses
forces avec Nourrhédin, qui commen-
çait à jeter les fondements d'un em-
pire destiné à anéantir un jour les co-
lonies chrétiennes en Asie. Après une
guerre mêlée de succès et de revers,
Baudouin III s'empara d'Ascalon qui
avait résisté aux efforts de ses prédé-
cesseurs. Il mourut empoisonné, le
23 février 1163, à l'âge de trente-
trois ans, après vingt ans de règne.
Comme il n'avait point d'enfants,
il laissa, en mourant, le royaume de
Jérusalem en proie à la discorde et
aux factions qui se disputaient un trône
menacé par les infidèles. Après de longs
débat élevés dans le clergé et parmi
les grands du royaume, Amaury fut
reconnu pour successeur de Baudouin
III. M—D.

BAUDOUIN IV, successeur et fils
d'Amaury, était encore en bas âge, lors-
qu'il succéda à son père, en 1174. Il
était né avec de grandes infirmités;
l'histoire nous apprend que, pendant
tout son règne, il ne fit, pour ainsi dire,
que mourir. Raymond III, comte de
Tripoli, fut nommé régent du royau-
me de Jérusalem, pendant la minorité
du jeune Baudouin. Le royaume fut
bientôt agité par les prétentions de la
noblesse et du clergé; les états des
chrétiens en Asie marchaient vers leur
décadence; Saladin, à la tête d'une
puissante armée, avait quitté l'Égypte,
et s'était avancé dans la Palestine. Le
jeune Baudouin, devenu majeur, alla
à sa rencontre, le battit dans le voi-
sinage d'Ascalon, et le força de se
retirer sur les bords du Nil. Cette vic-
toire ranima l'espoir des chrétiens;
mais la fortune ne tarda pas à se dé-
clarer pour les infidèles. Saladin, ir-
rité de sa défaite, recommença bientôt
la guerre, rencontra l'armée chré-

tienne, sur les bords du Jourdain, dans un lieu appelé le *Gué de Jacob*, et la tailla en pièces. Dans l'état critique où se trouva de nouveau le royaume de Jérusalem, on demanda à Saladin une trêve, qu'il n'eût pas accordée, si la famine n'eût désolé les provinces du royaume, et qu'il vendit néanmoins à prix d'argent. Il trouva bientôt un prétexte pour la rompre, passa le Jourdain, à la tête d'une puissante armée, et mit tout à feu et à sang. Baudouin, dont les infirmités augmentaient tous les jours, n'était plus en état de marcher à la tête de ses troupes ; il avait perdu la vue ; une lèpre lui avait ôté l'usage des pieds et des mains ; il laissa le commandement de l'armée chrétienne à Guy de Lusignan, son beau-frère, qu'il avait nommé régent du royaume. Guy de Lusignan, dont l'habileté et la bravoure étaient suspectées, ne sut point profiter de l'occasion que lui offrit la fortune, et n'osa pas attaquer les infidèles, qu'il aurait pu vaincre ; des murmures s'élevèrent contre lui parmi les chrétiens ; Baudouin fut obligé de lui retirer le commandement de l'armée, et de donner le soin du gouvernement à Raymond. Dans cet état de choses, Baudouin fut assez heureux pour obtenir une nouvelle trêve de Saladin. On résolut de profiter de cette trêve pour demander des secours en Occident ; Héraclius, patriarche, fut envoyé en Europe pour solliciter une nouvelle croisade ; mais il revint sans avoir rien obtenu. Le royaume de Jérusalem était toujours troublé par des factions, et menacé par les Sarrasins ; Baudouin mourut dans cette fâcheuse conjoncture (1186), ayant désigné pour successeur Baudouin V, fils de Sibylle, sa sœur, et du marquis de Montferrat. Ce dernier, encore en bas âge, mourut sept mois après. Quelques historiens

disent qu'il fut empoisonné par Raymond ; les autres, qu'il fut sacrifié à l'ambition de sa mère, qui avait épousé en secondes noces, Guy de Lusignan auquel elle voulait assurer la couronne de Jérusalem. Un an après la mort de Baudouin V, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin. M—D.

BAUDOUIN I^{er}., empereur de Constantinople, naquit à Valenciennes, en 1171, de Baudouin, comte du Hainaut, et de Marguerite, sœur de Philippe, comte de Flandre. épousa Marie de Champagne, nièce de Philippe, roi de France. Ayant brillé son courage dans une guerre qui s'alluma entre son père et le comte de Namur, il fut, dès l'âge de dix-huit ans, armé chevalier par Henri, roi des Romains. Le comte de Hainaut, allié du roi d'Angleterre, ravageait souvent les frontières de France, et le jeune Baudouin se craignait de Philippe-Auguste. Le comte Philippe, mort dans la Terre Sainte, avait laissé le comté de Flandre à sa sœur Marguerite. La mort de cette princesse rendit Baudouin maître du comté de Flandre ; et, par le décès de son père, il hérita encore du Hainaut. L'acquisition de ces riches héritages ne put empêcher Baudouin de prendre la croix, en 1200, avec son frère Henri, Thiery, son neveu, Marie de Champagne, sa femme. Selon le louable usage de la plupart des princes croisés, il consacra au soulagement de ses sujets les moments qui précédèrent son départ. Quelques privilèges accordés à plusieurs villes par ses prédécesseurs furent confirmés ; d'autres, incommodes au peuple, furent annulés ; il fit recueillir un corps de lois les coutumes de Flandre et de Hainaut, et il déclara roturier tout noble, qui, fils de chevalier, aurait négligé, jusqu'à l'âge

ans, de recevoir l'ordre de l'assemblée des Ordres du et de la Flandre fit inutile- server à Baudouin que son et celle de l'élite de la no- sseraient ses états exposés à du roi de France. Il partit or confié le gouvernement à Philippe, marquis de Na- Guillaume, son oncle, et à d'Avesnes, chevalier qui d'une grande considération. se dirigea vers la Bourgo- arriva à Venise en 1202. Peu après son départ, sa femme couchée d'une fille, à Valen- Dès que la comtesse fut réta- es couches, elle s'embarqua oindre son mari. Tous les admirèrent la générosité avec Baudouin s'efforça de com- a somme qui était due aux s pour le fret de leurs vais- Non seulement le comte de se dépouilla d'une forte l'argent monnoyé, de sa vais- et d'argent, il eut encore à des emprunts. Lorsque le lexis vint, au nom de son père olliciter l'assistance des croisés, n se déclara hautement en fa- ce prince malheureux. Il en- Constantinople (1204), à le l'avant-garde, parce que, -Hardouin, le comte de Flan- un grand nombre de braves plus d'archers et d'arbalê- l'aucun autre seigneur de l'ar- ans le second siège de Cons- de, ce prince donna l'assaut Flamands, et se logea dans de l'usurpateur Murtzuphle. et son père étant morts, les maîtres de la ville, son- placer un de leurs chefs sur e de Constantinople. Parmi i pouvaient aspirer à l'empire,

Baudouin et le marquis de Montfer- rat réunissaient presque tous les suf- frages de l'armée. Des qualités émi- nentes et des richesses considérables répandaient un grand éclat sur ces deux princes. Baudouin fut élu, et couronné dans l'église de Sainte-So- phie, avec toute la pompe du cérémo- nial des Grecs. Ce fut le 9 mai 1204 que le comte de Flandre et de Hainaut fut proclamé *Empereur de Constan- tinople, par la grâce de Dieu, très- fidèle à Jésus-Christ, couronné de Dieu, modérateur de la Romanie, toujours auguste*. Baudouin ne sé- journa pas long-temps dans sa capitale; il se mit en campagne pour suivre Murtzuphle, qui occupait encore la Thrace. La mésintelligence qui éclata entre l'empereur et le marquis de Montferrat, seigneur du royaume de Thessalonique et de l'île de Candie, aurait pu devenir fatale au nouvel empire, si elle n'eût été promptement assoupie. Secondé par son frère Henri, Baudouin se saisit de Murtzu- phle, et d'un grand nombre de villes. Ces avantages devinrent bientôt inu- tiles aux Latins, qui ne tardèrent pas à ressentir les suites funestes de leur mauvaise politique. Ils avaient refusé l'alliance du plus redoutable ennemi des Grecs, de Joannice, roi de Bul- garie. Leur réponse à ce roi annonçait des conquérants enivrés de leur pros- périté: ils exigeaient qu'avant de con- clure aucun traité, Joannice restituât toutes les terres qu'il avait usurpées sur l'empire. Le roi des Bulgares ré- poudit que son royaume lui apparte- nait plus légitimement que Constanti- nople aux Français. Joannice, trop fier et trop puissant pour supporter patiemment l'arrogance des Latins, résolut de les exterminer, en s'unissant avec les Grecs. Ceux-ci se plaignaient surtout, dit Nicétas, de ce que Bau-

détails le 14 avril 1205, virent périr leurs plus braves chevaliers, et l'empereur Baudouin resta prisonnier. Les Bulgares l'enchaînèrent dans un cachot, où il demeura pendant une année. Quelques auteurs, parmi lesquels se trouve Ville-Hardouin, dont le témoignage doit être de grand poids, disent qu'il mourut en prison; d'autres racontent que la femme du roi des Bulgares devint amoureuse de l'empereur, et lui proposa de tuer Joannice. Les refus de Baudouin rendirent la reine furieuse, et elle l'accusa, devant son mari, du crime dont elle était coupable. Joannice fit couper à son captif les bras et les jambes, et le fit abandonner dans un champ, où, trois jours après, il expira (1206). Baudouin avait vécu trente-cinq ans. Plus long-temps captif qu'empereur, il n'avait régné que onze mois, depuis son couronnement jusqu'à la bataille d'Andrinople. Son crâne fut entouré de cercles d'or, et servit de coupe au roi barbare. L'incertitude des circonstances de la mort de Baudouin jeta du doute sur sa mort même; et un imposteur qui prit son nom, abusa pendant quelque temps la

pour arrêter les progrès de Vatace, et resta témoin indifférent de la guerre qui s'éleva entre Théodore, et Asan, roi des Bulgares, dans laquelle ce dernier fut victo-

Asan, irrité depuis long-temps contre les Latins, se ligua avec Vatace, 54. L'empereur grec épousa Héloïse, fille du roi des Bulgares, et tous vinrent assiéger Constantinople; le frère de Jean de Brienne se résolut dans ce pressant danger, et les Français qui l'avaient suivi, levèrent le siège. Dans le même temps, la flotte vénitienne battit la flotte turque; en 1256, Asan et Vatace firent une nouvelle entreprise sur la capitale. Geoffroy de Villehardouin, prince d'Achaïe, avec quelques chevaliers montés sur six vaisseaux, vint donner au milieu de la grande flotte des assiégeants, et fut tué complètement; mais ces propriétés épuisaient les vainqueurs. Baudouin prit le parti de se rendre en France pour solliciter les secours du pape et des princes chrétiens. Il fut reçu avec empressement à la cour de Louis IX, roi de France; on rendit au grec les biens patrimoniaux de Constantinople. Pendant qu'il s'occupait de les rassembler, Jean de Brienne vint à Constantinople. Anseau de Villehardouin fut nommé régent en l'absence de Baudouin, et les dissensions qui existèrent entre Vatace et Asan, jetèrent le parti des Français. Baudouin cependant passa en Angleterre, pour solliciter des secours et des troupes. Déjà la France armait en sa faveur; mais les dispositions défavorables de Frédéric, empereur d'Allemagne, retardèrent les secours et suscitèrent de nouveaux embarras à Baudouin. Pour exciter le zèle de Louis, il lui présenta la couronne d'épines,

relique révérée dans toute la chrétienté. Enfin, en 1239, Baudouin, suivi de plusieurs croisés illustres, partit pour Constantinople; mais ses alliés le quittèrent en route et prirent le chemin de la Palestine. Il parcourut de nouveau la France et l'Italie, et parvint enfin à conduire à Constantinople une armée florissante, dont il se servit pour intimider Vatace, et pour le forcer à une trêve de deux ou trois ans. En 1244, Baudouin menacé plus vivement, passa en Italie et en France, assista au concile de Lyon, mendia de nouveaux secours, et, après avoir inutilement donné à l'Occident le spectacle de sa honte et de sa faiblesse, il revint à Constantinople, en 1248; vers le temps où S. Louis partit pour l'Égypte. En 1251, Baudouin, accoutumé aux humiliations, parut encore en Occident, tandis que Vatace faisait de rapides conquêtes, que la mort vint arrêter en 1255. Sous son successeur Lascaris, Baudouin, retiré dans Constantinople, resta spectateur inactif des exploits et des progrès de Manuel Paléologue, et vit enfin ce dernier s'approcher de Constantinople, en 1260, et en former le siège. Le manque de vaisseaux empêcha seul les Grecs de s'en emparer; mais l'année suivante, ils renouvelèrent l'attaque avec plus de succès. Baudouin eut à peine le temps de se sauver par mer. Il se retira d'abord dans l'île de Negrepont, et de là en Italie, n'emportant que le titre d'empereur, dont sa faiblesse le rendait indigne. En 1270, Baudouin se vit sur le point de conduire une nouvelle croisade à Constantinople; mais les désastres de S. Louis ralentirent ces dispositions; et, après avoir erré pendant plusieurs années dans les cours de l'Europe, Baudouin mourut en 1273, à l'âge de cinquante-six ans.

BAUDOUIN (François), naquit le 1^{er} janvier 1520, à Arras, où son père exerçait les fonctions d'avocat fiscal. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Louvain, il vint les perfectionner à Paris, par la fréquentation des hommes qui s'étaient fait une grande réputation dans le droit et dans les lettres, tels que Budé, Baïf, Dumoulin, etc. La fermentation excitée par la réformation agitait alors tous les esprits. Baudouin, peu accessible à la prévention, voulut, pour bien juger la réformation et les causes qui y avaient donné lieu, en connaître les chefs principaux. Dans un voyage entrepris avec cette intention, il vit Calvin et Melancthon à Genève, Bucer en Allemagne. Il revint à Paris en 1545, et retourna deux ans après à Genève, où ses liaisons avec Calvin devinrent plus étroites; il logea chez lui, et lui servit même de secrétaire. Il ne séjourna cependant pas long-temps à Genève, puisqu'en 1548 il obtint, par la protection de Michel de l'Hôpital, alors chancelier de Marguerite de Valois, duchesse de Berri, une chaire de droit, que la retraite de Duaren laissait vacante à Bourges. Éginard Baron y professait déjà. C'était un homme altier, envieux, qui ne pouvait souffrir de rival, encore moins de supérieur. Il suscita des tracasseries sans nombre à Baudouin. Sa mort, arrivée en 1550, ne rétablit pas le calme. Duaren, qui vint reprendre à Bourges la place qu'il avait quittée, d'abord ami de Baudouin, devint encore plus intraitable pour lui que Baron. L'animosité des maîtres se communiqua aux élèves. Leurs querelles compromirent souvent la tranquillité publique. Baudouin quitta la partie de lassitude, et forma le dessein de passer en Allemagne. Il vit de nouveau Calvin à Ge-

nève; mais ce réformateur, piqué de ce que Baudouin, qu'il croyait au nombre de ses disciples, avait continué de professer le catholicisme en France, lui fit un accueil très-froid. Baudouin avait le projet d'aller donner des leçons à Tubingue; mais il en fut détourné, sachant que Dumoulin devait venir y professer. Il enseigna quelque temps à Strasbourg, avec un grand succès; mais des brouilleries avec François Hottoman, qui s'y trouva en même temps que lui, le forcèrent de quitter encore cette ville. Il passa en 1558, à Heidelberg, où il était appelé. Il y jouit pendant cinq ans de repos qui le fuyait partout ailleurs. Cependant les affaires s'étaient extrêmement brouillées en France. On était sur le point de voir éclater la guerre civile. Les bons citoyens, à la tête desquels se trouvait le chancelier de l'Hôpital, faisaient tous leurs efforts pour la prévenir et pour opérer un rapprochement entre les partis. Ils firent venir Baudouin d'Allemagne, pour l'aider dans ce projet. Il arriva, apportant avec lui un ouvrage *sur les devoirs des vrais amis de la religion et de la patrie dans les troubles religieux*, qui avait été composé par Cassander ou Cassander, théologien, aussi renommé par sa piété et son érudition que par sa modération et par sa modestie; mais ce livre, qui ne flatta aucun des partis, déplut à tous; et, au lieu de procurer la paix, fit naître les querelles les plus vives. Calvin, qui aurait perdu, par un rapprochement, l'importance d'un chef de parti, qui en voulait d'ailleurs à Baudouin qu'il regardait comme un déserteur de sa secte, le supposant l'auteur de l'ouvrage de Cassander, entra le premier en lice contre lui. Il fut approuvé par les principaux calvinistes, et par les anciens ennemis de Baudouin, Du-

ren et François Hottoman. Les pamphlets les plus injurieux contre Baudouin se succédèrent avec rapidité. Il y répondit très-bien de son côté, et dit des injures si fortes à Calvin, qu'il déconcerta son intrépidité, et le réduisit à garder le silence, en disant qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec *un tel chien*. Les intentions pacifiques de Baudouin ne réussirent pas mieux dans sa patrie, qu'elles n'avaient fait en France. Quoiqu'il eût eu le rare bonheur de plaire aux chefs des divers partis qui agitaient alors les Pays-Bas, il fut obligé, après des tentatives réitérées et inutiles, de renoncer au dessein de mettre l'accord parmi les hommes. Il fut même assez mal récompensé en France des efforts qu'il avait faits pour cela. On le fit seulement précepteur d'un bâtard d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qu'il avait, dit-on, réussi à ramener au catholicisme. Il était envoyé pour être l'orateur de ce prince au concile de Trente, quand sa mort, arrivée au siège de Rouen, en 1562, l'obligea de revenir de l'Italie, où il s'était déjà rendu avec son élève. Baudouin, dénué de cet appui, n'eut d'autres ressources que de composer des ouvrages, et de donner des leçons de droit à Paris, qui furent courues par tout ce qu'il y avait de plus distingué dans cette ville. On admirait surtout son élocution et la grâce qu'il avait en parlant. La protection de Hurault de Chiverny, chancelier du duc d'Anjou, depuis Henri III, lui procura une chaire de droit à l'université d'Angers. Sur ces entrefaites, le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne. Il arriva de ce pays, pour lui apporter l'acte de son élection, une célèbre ambassade, composée des personnes les plus distinguées par leur naissance et par leur savoir. L'orateur fit une harangue

latine qui produisit une grande sensation. On crut que Baudouin était seul capable d'y répondre d'une manière digne de la nation française. On le fit venir pour cela d'Angers. Ce fut une occasion pour lui de se lier avec les ambassadeurs, et, quoiqu'il n'y eût pas de jurisconsultes parmi eux, parvint tellement à les convaincre des avantages de la jurisprudence, qu'ils lui firent promettre de les accompagner, pour aller l'enseigner à Covovie; mais, dans le même temps, mourut d'une fièvre chaude, le 11 novembre 1573. Le caractère de Baudouin a été long-temps méconnu et déformé, comme il arrive toujours à ceux qui vivent dans les temps tumultueux. On l'a accusé surtout d'une grande versatilité en matière de religion, et l'on a prétendu qu'il fut catholique en France, calviniste à Genève, et luthérien à Strasbourg et Heidelberg. Le vrai est que Baudouin, qui avait très-bien étudié l'antique ecclésiastique, convenait qu'il y avait de grands abus à réformer dans la religion catholique; mais il ne pouvait, disait-il, partager le fanatisme des réformés, qui voulaient bouleverser l'ancien édifice de l'Église. Ses tentatives qu'il fit pour concilier les esprits, soit en France, soit dans les Pays-Bas, sont des preuves incontestables de son impartialité et de sa modération. Il fit encore des traits d'honnête homme, lorsqu'il quitta les Pays-Bas, où il avait été bien accueilli par le duc d'Albe, de peur qu'il lui prît envie de le faire un des instruments de ses vengeances, en le joignant au nombre des juges des hommes qu'il avait fait arrêter, et suite lorsqu'il refusa une forte somme qu'on lui offrit en France pour faire l'apologie de la Saint-Barthélemy. C'était au reste un homme

grand savoir. Il tenait pour maxime que la jurisprudence, sans le secours de l'histoire, n'était qu'une science aveugle. Il a exposé ses principes à ce sujet dans un traité intitulé : *De l'institution de l'histoire, et de son union avec la jurisprudence*, qu'il dédia au chancelier de l'Hôpital. Les ouvrages qu'il publia dans le cours de sa vie, et au milieu des orages qui la troublèrent, prouvent bien qu'il connaissait à fond l'histoire sacrée et profane, dont il sut faire usage pour l'interprétation des lois. A l'exception d'un commentaire in-folio sur les *Institutes de Justinien*, il n'a pas donné des ouvrages d'une grande étendue; ce sont des traités particuliers sur les points les plus curieux de la jurisprudence romaine : on en trouve sur la Loi des douze tables, sur les édits des empereurs romains contre les chrétiens; sur les lois rurales des Romains. Quand ce genre d'érudition commença à être négligé en France, les ouvrages de Baudouin durent l'être aussi; mais leur réputation renaquit en quelque sorte en Allemagne dans les premières années du 18^e siècle. Les jurisconsultes de ce pays, pour tirer la jurisprudence de l'espèce de barbarie où elle avait été jusqu'alors, voulurent remonter jusqu'aux sources les plus pures du droit romain; les ouvrages des jurisconsultes français, tels que Cujas, Duaren, Hottoman et Baudouin, leur parurent très-propres à opérer cette heureuse révolution. Chrestien Thomasius avait déjà eu le projet, dès 1689, de donner une édition complète des ouvrages de Baudouin; il expose son plan dans une longue lettre aux amateurs de la jurisprudence; mais aucun libraire ne voulut se charger de cette entreprise. Quarante ans après, le prix de ces ouvrages étant mieux

connu, le célèbre Heineccius publia des opuscules de Baudouin, qui forment le premier volume de sa *Jurisprudentia Attica et Romana*, etc., Leyde 1778, 2 vol. in-fol. Il y a, dans la préface, une vie très-détaillée de Baudouin. C'est Baudouin qui, le premier, a donné une édition séparée. Heidelberg, 1560, in-8^o, de l'*Octavius* de Minutius Felix, qu'on imprimait auparavant comme 8^e livre d'Arnobe, *Contra gentes*. Il y joignit une dissertation pour prouver que c'était un ouvrage différent, appartenant à un autre auteur. S'il ne fut pas le premier, comme Heineccius le remarqua à s'apercevoir de cette erreur, il fut le premier à en instruire le public.

B—L.

BAUDOUIN (BENOÎT), né à Amiens, dans le 16^e siècle, était fils d'un cordonnier. Il avait exercé la même cette profession dans son enfance : on doit dire à sa louange qu'il ne rougit point de son premier état, que, long-temps après l'avoir quitté, publia un ouvrage sur les différentes espèces de chaussures des anciens. Cet ouvrage, intitulé : *De calceo antiquo et mystico*, fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1615, in-8^o. Frisius en donna une nouvelle édition à Amsterdam, 1667, in-12, et il ajouta le Traité de Nigronus *De caligâ veterum*. Ces deux ouvrages furent réimprimés à Leyde, en 1711, in-12, avec des notes de Jean-Frédéric Nilant. On trouve, dans celui de Baudouin, beaucoup d'érudition et de idées singulières : il fait remonter l'origine des chaussures au commencement du monde, et prétend qu'Adam en fit le premier avec des peaux d'animaux préparées, secret qu'il avait appris de Dieu lui-même. Baudouin avait fait ses études à Paris, où il reçut le grade de bachelier en théologie : il devint en

principal du collège de Troyes, directeur de l'Hôtel-Dieu de cette ville où il mourut, en 1632. On lui a une *Traduction en vers des poésies de Sénèque*, imprimée à Paris, en 1620. Si cette traduction n'a jamais paru, elle doit être fort précieuse car elle n'existait dans aucune bibliothèque les plus riches de France, et nous ne l'avons trouvée que dans aucun des nombreux ouvrages que nous avons consultés.

W—s.

BAUDOIN, ou plutôt **BAUDOIN**, né à Pradelle, dans le Vivarais, après avoir fait ses études et quelques voyages, vint se fixer à Paris. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, et membre de l'académie française dès sa formation. Il a laissé plus de soixante ouvrages, parmi lesquels un grand nombre de traductions : on en trouve dans l'*Histoire de l'académie française*, par Pellisson et d'Olivet, et dans les tomes XII et XX du P. Nicot. Ses traductions de Xiphilin (et de Dion Cassius, comme on l'a dit de Suétone, de Velléius Paterculus, de Salluste, de Tacite, du Tasse, de Virgile, de Bacon, d'Achilles Tatius, de Lucien, etc., ne sont guères exactes. Baudoin savait l'italien, l'espagnol, l'anglais ; mais comme il traduisait *fami non famæ*, lorsqu'il était jeune, il ne faisait que retoucher les traductions faites avant lui, et changer les expressions et les tours qui n'étaient plus de la mode, sans recourir à l'original. Le reste, son style, au jugement de Pellisson, est facile, naturel et français. Il publia sa traduction de Xiphilin sous ce titre : *l'Histoire de Dion Cassius de Nicée, concernant les règnes de vingt-six empereurs*, etc. Elle est par Xiphilin, revue, corrigée et illustrée d'annotations et de notes politiques, par Antoine de

Bandole, 1610, in-4°. Les traductions de Cousin et Bois-Guillebert ont été données de cet ouvrage, ont fait oublier celle de Baudouin, qui publia, sous le même nom de Bandole, les *Parallèles de César et de Henri IV* (alors vivant), à la tête de la traduction des *Commentaires de César*, par B. de Vigenère, 1609, in-4°. Les seuls ouvrages de Baudouin qui aient quelque prix aujourd'hui, sont : I. *Iconologie, ou Explications de plusieurs images, emblèmes et autres figures hiéroglyphiques, tirée de César Ripa*, 1636, in-fol., 1643, in-4° ; 1698, 2 vol. in-12 ; II. *Emblèmes avec des Discours moraux qui peuvent servir d'explication*, 1638-46, 3 vol. in-8°, avec des figures gravées par Briot, réimprimés avec de fort mauvaises gravures, sous ce titre : *Recueil d'emblèmes, ou Tableaux des sciences et des vertus morales*, 3 vol. in-12. Baudouin mourut en 1650, âgé de plus de soixante ans (Voyez Boissat II et III.) A. B—r.

BAUDRAND (MICHEL-ANTOINE), né à Paris, le 28 juillet 1633, fit ses études au collège de Clermont. A l'âge de quatorze ans, il était en rhétorique, et corrigeait les épreuves de l'ouvrage du P. Briot, son professeur, intitulé : *Parallela geographiæ veteris et novæ*. Ses études achevées, il fut secrétaire du cardinal Antoine Barberin, et entra avec lui, en 1655, au conclave où fut élu Alexandre VII ; et, en 1667, à celui où fut élu Clément IX. Il alla en 1691 au conclave d'Innocent XII, avec le cardinal Lecamus. Les nombreux voyages qu'il fit à diverses époques lui donnèrent occasion de faire ou de vérifier beaucoup d'observations géographiques. Il mourut le 29 avril 1700. On a de lui : I. une édition du livre de Papire Masson des *Rivières de France*, 1688 ; II. une édition aug-

chel-Antoine Baudrand a laissé en à
manuscrit *Geographia christiana*, C
sive Notitia archiepiscopatum et fi
episcopatum totius orbis, etc. I

A. B—T. P

BAUDRICOURT (JEAN DE), fils c
de Robert de Baudricourt, ce gouver- s
neur de Vaucouleurs, qui envoya l
Jeanne d'Arc au roi Charles VII. l
Moins dévoué, dans sa jeunesse, à son c
souverain que ne l'était son père, l
il entra, en 1465, dans la rébellion l
connue sous le nom de *guerre du bien* {
public. Jean de Baudricourt y suivit i
les drapeaux du comte de Charolais : l
cette guerre domestique s'étant termi- t
née après quelques mois, par le traité]
de Conflans, où les mécontents dic- l
tèrent la loi au monarque, Louis XI :
chercha à s'attacher par des bienfaits
un serviteur dont les talents pouvaient
lui être utiles, et dont l'erreur était
aussi pardonnable que celle de l'illus-
tre comte de Dunois, un des princi-
paux rebelles. Ce prince le fit chevalier
de son ordre, et de celui de St.-Michel,
vers l'année 1472. Il l'envoya, en 1477,
en ambassade auprès des cantons suis-
ses, et le négociateur obtint une défense

ix soins de ses éminentes
jourut à Blois, en 1499,
dans l'église des minimes
Tours.

S—Y.

Voy. BALDERIC.

IR (ARNAUD-GILLES), né
Massas, dans le diocèse
nois de mars 1744, an-
onne heure d'heureuses
pour les lettres, qu'il
les universités de Tou-
lordeaux. Ce fut dans cette
le qu'il conçut une forte
les langues hébraïque et
l'âge de vingt-deux ans, il
our l'état ecclésiastique,
iminaire d'Auch, devint
ce séminaire, et, environ
rès, fut nommé à la chaire
r de théologie. Il ne vou-
l'étude profonde qu'il avait
ngue hébraïque demeurât
s le temps qu'il expliquait
ainte à ses élèves, il conçut
e faire une nouvelle ver-
se des Psaumes. En 1783,
mer cette version chez
Paris, en 2 vol. in-12;
1 sont très-instructives. Il
dans son lieu natal, dont
nu curé, de la version de
tres livres de l'Écriture—
lèjà même celle du *Canti-*
utiques, précédée d'une in-
à la lecture de ce livre,
xplication, était achevée;
aussi imprimer un *Dis-*
es moyens de se prémunir
objections des incrédules,
mort prématurée l'enleva
nars 1787, à la suite d'une
xasionnée par un excès
n à l'étude, et de zèle pour
au. Ces ouvrages ne sont
dont il se soit occupé. Il a
ue achevés : I. la version de
te sur le texte, avec des

réflexions morales et chrétiennes ; II.
un *Traité, en forme de conférence*,
où l'on discute si l'Église pourrait
aujourd'hui, sans inconvénient, faire
l'office divin en langue vulgaire ; III.
un *Plan raisonné d'une collection*
des monuments ecclésiastiques, rédi-
gé selon l'ordre des temps, où l'on se
propose de montrer, 1°. quel a été
l'enseignement de l'Église depuis les
temps apostoliques jusqu'au concile de
Constance; 2°. quelle a été la discipline
ecclésiastique, et quelles ont été les
mœurs des temps jusqu'à cette épo-
que.

K.

BAUDUIN (DOMINIQUE), prêtre
de l'Oratoire, né à Liège, le 14 nov.
1742, se consacra à l'étude et à l'en-
seignement de la jeunesse. L'excès de
travail affaiblit sa vue; ce qui le força
de quitter la place de professeur d'his-
toire, qu'il remplit pendant plusieurs
années, à Maëstricht. Sa conversation
était enjouée, quoiqu'il fût presque
toujours occupé de sujets sérieux, tels
que la morale, la politique, l'histoire.
En 1789, le nonce, aujourd'hui car-
dinal de Zondadari, se trouvant à
Liège, allait souvent le voir, et se
plaisait à l'entendre pincer de la harpe
en chantant les Psaumes de David.
Bauduin est mort le 3 janvier 1809.
On a de lui : I. *Essai sur l'immorta-*
lité de l'ame, Dijon, 1781, in-12,
réimpr. sous ce titre : *De l'immorta-*
lité de l'homme, ou *Essai sur l'ex-*
cellence de sa nature, Liège, 1805,
in-12 ; II. *la Religion chrétienne*
justifiée au tribunal de la politique
et de la philosophie, Liège, 1788,
in-12, réimpr. en 1797 ; III. *Dis-*
cours sur l'importance du ministère
pastoral, in-8° ; IV. *Considérations*
sur les guerres de commerce, in-8°.

A. B—T.

BAUER (CHARLES-LOUIS), recteur
à Hirschberg, en Silésie, né à Leip-

Glossarium Theodoretum, dans le 5^e. volume de l'édition de *Théodoret*, donnée par M. Schulze, Halle, 1769-74, in-8^o.; II. *Excerpta Liviana*, éd. nouv., 1801, in-8^o.; III. *Dictionnaire allemand-latin*; la 3^e. édition est de 1805, in-8^o. C'est un ouvrage estimé. IV. *Magasin d'exercices pour apprendre à écrire en latin*, 1787-92, in-8^o., et un grand nombre de Dissertations. Il a continué l'édition de Thucydides, commencée par Gotleber.

G—T.

BAUER (JEAN-JACOB), libraire à Nuremberg, né à Strasbourg, le 16 septembre 1706, mort le 29 janvier 1772. On a de lui : *Bibliotheca librorum rariorum universalis*, 1^{re}. partie, de A à F, Nuremberg, 1770; 2^e. partie, de G à L, 1771; 3^e. partie, de M à R, 1771, et 4^e. partie, de S à Z, ibid., 1772. Il ne parut du vivant de Bauer qu'une partie de cet ouvrage; le reste fut publié après sa mort et d'après ses matériaux, par Will et Hummel, qui y ajoutèrent deux volumes de supplément, 1774, in-8^o. Un troisième volume de supplément parut en 1791.

G—T.

assista ensuite aux états 1576, où il fit la fonction la noblesse, et harangua

III. Dans le *Journal* de s états, écrit par le duc on trouve que Nicolas de , baron de Senescey, débelle, ne fut pas d'avis

en France qu'une seule *égua*nt qu'il ne fallait *uerre et en nouveaux* engage assez surprenant leur aussi zélé. Son att-

Guises n'était cependant ; car le duc de Guise ayant e, alors une des princi- ses de la Bourgogne, ce de Bauffremont qu'il en vernement. Tel fut le rôle

joua le baron de Senes- les uns, blâmé des autres. est plus recommandable,

nt, et ses contemporains ;, sous ce rapport, avec anime. Il mourut au châte- scey, le 20 février 1582, eux ans. On a de lui : I.

on du *Traité de la Pro-* : Salvien, Lyon, 1573, *Harangue pour la no-* 1561 ; III. *Proposition*

la noblesse de France, 7 aux états de Blois, Pa- 1-8°.

S—Y.

EMONT (CLAUDE DE), 15 fut, comme son père, senescey, et gouverneur

Aux états de Blois, de t député de la noblesse ; u et sagement, quoique laré de la ligue et des prin-

Sa *Harangue*, qui passe bien faite, est imprimée

III^e. des *Mémoires de la* pure dans les écrits sati- temps-là. Dans la *Biblio-* M^{lle}. de Montpensier,

Claude de Bauffremont est noté comme auteur de l'ouvrage, intitulé : *les Miracles de la ligue* ; ce qui prouve son dévouement au parti des factieux. Outre la *Harangue aux états de Blois à Henri III*, on a de Claude de Bauffremont un *Remerciement fait au nom de la noblesse de France* aux mêmes états. Le P. Lelong lui attribue un *Recueil de ce qui s'est négocié en la compagnie du Tiers-Etat, aux états de Blois, depuis le 15 novembre 1576 jusqu'en mars 1577*, Paris, in-8°, réimprimé dans le *Recueil général des États tenus en France*, 1651, in-4° ; traduit en latin par Philibert Bugnyon, 1577, in-8°. Claude de Bauffremont mourut au château de Senescey, en 1596, à l'âge de cinquante ans.

S—Y.

BAUFFREMONT (HENRI DE), fils du précédent, fut choisi pour présider la noblesse aux états-généraux de 1614. Le cardinal Duperron dit de lui : « Son père était un homme d'un » bon esprit : le fils a si bonne façon ; » il a la physionomie d'un homme fort » doux, qui, néanmoins, a de la » finesse et de la vertu. » Bauffremont demanda, au nom de la noblesse, l'abolition de la paulette ou de la vénalité des charges, et s'opposa à la publication du concile de Trenté que le clergé voulait, tandis que le tiers-état combattait pour la souveraineté et l'indépendance des rois contre les prétentions de la cour de Rome. L'assemblée se termina, le bien public en avait été le prétexte, mais il ne s'ensuivit aucune réforme dans l'état. Les diverses harangues prononcées par Henri de Bauffremont aux états de 1614, ont été insérées dans le *Recueil général des États tenus en France*, Paris, 1651, in-4°. Henri, baron de Senescey fut, comme son père, gouverneur d'Auxonne. Il fut envoyé aux

bassadeur extraordinaire en Espagne en 1617 et 1618; il fut fait chevalier du St.-Esprit, en 1619, et mourut à Lyon le 22 octobre 1622, d'une blessure qu'il avait reçue la même année au siège de Royan, où il servit en qualité de maréchal de camp. Le P. Durosier, minime, a fait son éloge sous le titre de : *l'Immortalité du phénix, tirée de la glorieuse fin de messire Henri de Bauffremont*, Lyon, 1624, in-8°.

S—Y.

BAUFFREMONT (CLAUDE-CHARLES-ROGER DE), fils de Claude, baron de Senescey, et d'Antoinette de Vienne, succéda, en 1562, sur le siège épiscopal de Troyes, à Antoine Caraccioli, qui, au grand scandale de l'église, jeta publiquement ses habits pontificaux, et embrassa la religion protestante. L'apostat n'en retint pas moins, sur son évêché, une pension de 4500 livres, que Claude de Bauffremont, son successeur, s'engagea à lui payer. Le droit de faire un pareil marché semble aussi scandaleux que la défection du prélat Caraccioli : mais l'évêque de Beauvais, le cardinal de Châtillon, offrait, par toute sa conduite, à cette époque, un exemple bien plus remarquable encore, et qui pouvait avoir épuisé tout le blâme et tout l'étonnement. Claude de Bauffremont occupa le siège de Troyes vingt-un ans; il mourut, âgé de soixante-quatre ans, au château de Scey-sur-Saône, où il fut enterré dans la chapelle de sa famille, la guerre civile n'ayant pas permis de le transporter à Troyes, le chef-lieu de son diocèse. S—Y.

BAUFFREMONT (CLAUDE-PAUL DE), marquis de Listenais, sous prétexte de vexation et d'oppression de sa province, avait pris les armes et fait plusieurs assemblées de noblesse et de gens de guerre. La chambre de justice de Besançon décerna contre lui un ar-

rêt de prise de corps, par suite duquel il publia plusieurs manifestes pour prouver la droiture de ses intentions. Il fut obligé de se retirer en France et ce fut l'occasion de la seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674.

A. B—T.

BAUGIER (EDME), seigneur Breuvry, doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers l'an 168 est connu par un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoires historiques de province de Champagne*, Châlons 1721, 2 vol. in-8°. Ces mémoires calqués sur ceux que M. Larche intendant de Champagne, avait dressés en 1698, sont intéressants et qu'il y a eu de mieux jusqu'ici sur l'ancienne province de Champagne. Baugier avait encore fait une Histoire particulière de la ville de Châlons, qu'il se proposait de donner au public; on ignore ce qu'elle est devenue, à l'époque de la mort de l'auteur. Peut-être était-il fils d'Edme Baugier médecin et conseiller au présidial de Châlons, dont on a un mauvais *Traité sur les eaux minérales d'Atençon*, etc., Châlons, 1696, in-8°. G. T.

BAUHIN. Ce nom a été illustre à la fin du 16^e. siècle, et au commencement du 17^e., par deux frères qui ont concouru à faire une époque marquable dans l'histoire de la médecine. Leur père, Jean BAUHIN, Amiens, le 24 août 1511, s'y distingua par la pratique de la médecine, s'acquit beaucoup de réputation en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, où il séjourna quelque temps, mais, ayant embrassé la réforme de Calvin, il fut obligé de se réfugier à Bâle, où il continua d'exercer la médecine et la chirurgie pendant quarante ans; il y mourut, en 1582, à la 71^e. année de son âge. — BAUHIN (Jean), son fils aîné, naquit à l'

1. Il s'appliqua de bonne heure aux lettres et aux langues anciennes. Son père fut son premier maître l'étude de la médecine, et de ces sciences qui en sont la base ; se livra principalement à celle de botanique, pour laquelle il avait un goût. Il y fit tant de progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans, il était en vogue avec l'illustre Conrad Gessner, et que ce grand naturaliste consultait sur les difficultés qu'il traitait dans l'étude des plantes, il donnait le titre d'*eruditissimus et studiosissimus juvenis*. Après avoir fait cours à l'université de Bâle, il alla à Tubingen, où Fuchs enseignait la botanique, et il y passa jusqu'en 1560. Il quitta cette ville l'année suivante, et se rendit à Zurich, pour s'attacher à Gessner, avec qui il traversa les Alpes et une partie de la Suisse et de la Rhétie. Le désir d'augmenter ses connaissances, le fit aller voyager en Italie, et il demeura quelque temps à Padoue. De là, il vint à Montpellier, et séjourna à Montpellier, où il étudia la médecine et l'histoire naturelle, sous Rondelet. Il avait fait un catalogue des plantes qui croissent dans les environs de cette ville, et qui avait déjà été publié. Il parcourut les Alpes méridionales, et particulièrement les environs de Narbonne. A Narbonne, il se lia avec Dalechamp, qui le pria de travailler à l'*Histoire des plantes*, qu'il méditait alors. Cet ouvrage commençait à s'avancer ; mais des troubles de religion obligèrent Dalechamp de quitter Lyon. Pendant son séjour dans cette ville, il avait parcouru une grande partie du Dauphiné. Il se rendit à Genève, où il resta quelque temps, et retourna ensuite à Bâle, où il fut nommé professeur de rhétorique en 1566. Il continua néanmoins d'étudier la médecine, et s'y rendit si

habile, qu'en 1570, Ulrich, duc de Wurtemberg-Montbelliard, le choisit pour son médecin ; ce qui l'obligea d'aller demeurer à Montbelliard. Ce prince aimait les sciences et surtout la botanique. Il se plaisait à rassembler dans ses jardins, les arbres et les plantes les plus rares que l'on connût alors. J. Bauhin eut l'occasion d'en observer un grand nombre aux différentes époques de leur développement et de leur durée. Le premier ouvrage qu'il publia, est intitulé : *Histoire notable de la rage des loups, advenue en 1590*, Montbelliard, 1591, in-8°. En rendant compte de plusieurs accidents funestes dont il avait été témoin, et en indiquant les moyens curatifs, il montre de profondes connaissances sur cette horrible maladie ; et, à cet égard, les médecins de notre siècle ne l'ont pas de beaucoup surpassé. Dans le même temps, il donna un autre ouvrage sur les plantes qui portent des noms de dieux et de saints. Cet ouvrage fut publié par les soins de son frère Gaspard, à Bâle, 1591, in-8°. C'est un chapitre détaché d'un grand ouvrage sur la conformité ou la diversité des noms donnés aux plantes par les différents auteurs ; il en fait la concordance. Sous ce titre bizarre en apparence, les deux frères déployèrent une vaste et profonde érudition. Gaspard y ajouta les lettres que Gessner avait écrites à son frère, et qui n'avaient pas été publiées. Jean Bauhin publia, deux ans après, son *Traité des animaux ayant ailes, et qui nuisent par leur piqûres et morsures*, Montbelliard, 1593, in-8°. Il y combat surtout le préjugé qui faisait regarder comme venimeux les papillons dont la langue est roulée en spirale. Il détacha encore un chapitre de son grand ouvrage, et le publia sous

cultivées dans le pays. C'est le premier essai qui ait été fait en ce genre, et il a servi de modèle. Il fut traduit en allemand. Bauhin ayant fait quelques changements à son livre, le fit reparaître, sept ans après, sous ce titre: *De aquis medicatis nova methodus, quatuor libris comprehensa*, Montbelliard, 1605, 1607 et 1612, in-4°. Jean Bauhin réunissait toute la variété et la profondeur de ses connaissances, pour la composition d'un ouvrage aussi considérable par son étendue qu'important par son sujet: c'était l'*Histoire universelle des plantes*, qu'il voulait décrire d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait jusque-là. Il l'acheva; mais il n'eut pas la satisfaction de le voir paraître, étant mort à Montbelliard, en 1613, âgé de soixante-douze ans. Cherler, médecin de Bâle, qui avait épousé sa fille unique, et l'avait aidé dans cet immense travail, en publia le *prodrome*, ou tableau, sous ce titre: *Johannis Bauhini et Joann. Henrici Cherleri, Historiæ plantarum Prodromus*, Yverdun, 1619, in-4°.

fait partie, il est évident que l'auteur en changea le plan depuis la publication de ces deux Traités. Chabrée publia, en 1666, 1676 et 1677, à Genève, un *Abbrégé de l'Histoire des plantes*, sous le titre de *Scia-graphia*, et réunit toutes les figures en un seul volume qui est recherché, parce qu'il donne tout ce qu'il y a d'important sur la nomenclature et le nombre des espèces dans l'ouvrage original; mais, outre que Chabrée n'a pas corrigé les fautes et les transpositions, il en a ajouté de nouvelles. Les Histoires générales ou universelles qui ont été publiées sur les plantes, depuis celle de Jean Bauhin, même celles de Morison et de Rai, qui sont les plus complètes et les plus estimées, ne sont pas faites sur un plan aussi vaste, et lui sont inférieures dans beaucoup de parties, quoiqu'elles renferment un plus grand nombre d'espèces, et qu'elles soient rangées sur de meilleures méthodes. On attribue à Jean Bauhin un livre de format in-4°. oblong, imprimé en 1592, sans autre titre que ces mots au frontispice: *Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.*

D—P—s.

BAUHIN (GASPARD), frère puîné de Jean, naquit à Bâle le 17 janvier 1560. Ses parents le destinaient à l'étude de la théologie; mais, à l'exemple de son frère, il montra plus de dispositions pour la médecine et la botanique. A l'âge de seize ans, il en commença l'étude à l'université de Bâle, sous Théodore Zwinger et sous Félix Plater. Après y avoir fait de rapides progrès, il fut envoyé à Padoue, pour y étudier la médecine et l'anatomie, sous Fabricio d'Aquapendente, et la botanique sous Guilandin; il y demeura trois ans, pendant lesquels il alla à Rome, et parcourut une grande partie de l'Italie, en observant les

plantes et en visitant les savans avec la plupart desquels il entre depuis une correspondance suivie. De retour dans sa patrie, en 1579, n'y fit qu'un mois de séjour, et alla à Montpellier, où il demeura un an. Là, il se rendit à Paris, où il suivit cours de chirurgie de Severin Pinel. Il devait ensuite visiter les principales universités de l'Allemagne; mais ne put en voir que quelques-unes, parce que son père, qui se sentait près de mourir, le rappela à Bâle en 1580. L'année suivante, il se fit recevoir docteur en médecine, et se maria. Il fut nommé professeur de langue grecque, et quitta cette chaire en 1588 pour occuper celle de botanique et d'anatomie. En 1596, Frédéric, duc de Wurtemberg, le choisit pour son premier médecin, conjointement avec son frère Jean, ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa résidence à Bâle. Félix Plater, premier professeur en médecine et premier médecin de la ville, étant mort en 1614, Bauhin fut revêtu de deux dignités. Il mourut à Bâle le 12 décembre 1624, âgé de près de soixante-cinq ans, universellement regretté. On lui rendit de grands honneurs, et l'on mit sur son tombeau une inscription pour perpétuer le souvenir de ses vertus et de ses talens. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; celui qu'il a nommé *Pinax* a rendu son nom immortel. Quoique Gaspard Bauhin ait cultivé la botanique et l'anatomie, et très-jeune il se soit rendu célèbre dans ces deux sciences, sa réputation est plus grande comme botaniste. Entraîné par l'exemple de son frère, il conçut de bonne heure un vaste projet de rassembler dans un corps d'ouvrage tout ce qu'on a écrit jusqu'alors sur les plantes

ouvrage, et tous ceux qu'il publia ne furent, pour ainsi dire, que des préliminaires ou des travaux préparatoires. Le premier ouvrage qui lui est attribué est une traduction latine de l'ouvrage d'Anguillara *De simplicibus* (Voy. L. ANGUILLARA). Ce fut donc par l'annonce du genre de ses travaux qu'il commença sa carrière scientifique ; il la publia en latin sous ce titre : I. *Phytopinax*, ou *Enumération des plantes décrites par les botanistes de notre siècle, avec leurs différences, auquel on a joint des descriptions succinctes de quelques plantes non décrites encore, et les figures de quelques-unes qui n'ont pas encore paru*, Bâle, 1596, in-4°. : c'est un catalogue de 2,460 plantes, avec la citation de quelques-uns des noms que les auteurs leur ont donnés, surtout Lobel. Ce n'était que la première partie de cet ouvrage ; mais la seconde n'a jamais paru. Parmi les plantes décrites pour la première fois, se trouve la *pomme de terre*, ce végétal devenu si utile par la suite. Baubin nous apprend qu'elle était

es plantes sèches qui envoyées par ses collègues, il publia le *Catalogus plantarum quæ in Europa crescunt*, 1622, in-8°; c'est une simple, accompagnée d'une étendue. Ce livre était les étudiants en médecine, dans les leçons et sur les végétaux, remplissait depuis plus On peut regarder cet le type de ce grand es et de Catalogues qui a science sans contri- grès. Tous ces ou- donc que le prélude importants. Enfin pa- vait à jamais établir c'est le *Pinax thea- usileæ*, 1623, in-4°, *Pinax* (ou table) du *trique*, ou *Index des 'héophraste*, *Diosco- des botanistes qui ont les plantes, conte- d'environ 6000 plan- synonymies et leurs angées méthodique- urs genres et leurs ge résultant de qua- travaux*. Il est par- livres, dont chacun sections, ce qui en ouze, subdivisées en- itres. Ces chapitres un nom qui est géné- rtient à toutes les es- nt désignées chacune et par un autre nom e une phrase descrip- . Les noms qui in- re étant pour l'ordi- 'héophraste ou de Dios- article commence par savante, quoique très- rigine et la significa-

tion de ce mot. Il semble, au premier coup-d'œil, que la distribution de cet ouvrage est la même que celle des botanistes de notre siècle, étant méthodique comme la leur, puisque les livres sont des classes, les sections des ordres, les chapitres des genres, auxquels les espèces sont subordonnées; mais au fond il y a une grande différence. En examinant l'ensemble de ces livres, qui tiennent lieu de classes, on voit que G. Bauhin avait le sentiment intérieur de l'ordre naturel; ainsi, les deux premiers livres contiennent, presque sans mélange, les plantes monocotylédones, comme on les distingue maintenant. On trouve, parmi les sections, des familles presque entières; mais souvent il y introduit des végétaux qui leur sont étrangers. On ne doit pas plus louer Bauhin des rapprochements heureux qui se trouvent dans l'ordre qu'il a suivi, que le blâmer des disparates que l'on y rencontre; car il n'a fait en cela que suivre la route de ses prédécesseurs, Tragus, Brunfels, Fuchs et Clusius, et surtout Lobel, dont il a copié l'arrangement méthodique, commençant, comme lui, par les graminées et les liliacées, sans beaucoup l'améliorer; en sorte que, comme tous ces auteurs, accordant plus à l'érudition qu'à l'examen de la nature, il rapprochait plutôt les végétaux entre eux à cause de la ressemblance ou de la conformité de nom, que par les rapports de leur structure et de leur forme extérieure. Cependant Gessner, Cæsalpin et Columna avaient déjà indiqué une route plus certaine, et l'on s'étonne qu'un homme tel que Bauhin ne l'ait pas reconnue. Le grand mérite de Gaspard Bauhin est d'avoir établi comparativement l'identité des plantes et déterminé leur es-

nes aux plantes. Cet ouvrage eût été encore plus utile, si, à la suite du nom de chaque auteur, on trouvait le titre du livre et l'indication de la page. Il est étonnant qu'ayant adopté cette manière dans le *Phytopinax*, il ne l'ait pas suivie dans l'ouvrage qui en est le développement. Malgré ce défaut, son utilité fut si généralement appréciée, que l'on ne put désigner une plante que par le nom que lui avait assigné G. Bauhin. Il fut donc législateur en botanique; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire; car il mourut l'année suivante, laissant en manuscrit son *Theatrum botanicum*, dont le *Pinax* n'était que la table. Ce ne fut que trente-quatre ans après que son fils, Jean-Gaspard, en publia le premier livre sous ce titre : *Gaspari Bauhini theatri botanici, sive historiae plantarum et veterum et recentiorum placitis propriaque observatione concinnatae liber primus, editus operâ et curâ Jo. Gasp. Bauhini*, Bâle, 1658, 1665, in-fol. Il est décoré d'un beau portrait de Gaspard. Ce premier livre contient la famille des graminées, mêlées avec celles des conifères.

d'une science, d'y l'analyse ; de fondre le seul ouvrage toutes les figures qui étaient éparses en y ajoutant ce qu'il y avait de propre fond. C'est ainsi que l'on a fait les *Institutions d'anatomie* de son *Théâtre anatomique* l'on savait de son temps. Ces ouvrages sont devenus célèbres. Une grande célébrité des talents aussi distingués plusieurs bons ouvrages. Riolan, anatomiste à la faculté de médecine de la reine Christine, lui contesta ses connaissances en anatomie, et poussa jusqu'à le traiter d'homme qui ne savaient se parer de l'autrui, spécialement de la valvule qui est entre les deux ventricules ; il paraît que Varole n'en eût donné une description ; mais G. Bauhin l'a faite dès 1579, et l'on en eût fait mention si on avait fait justice de son ouvrage. Ils ont donné à cette valvule le nom de *Bauhin*, qu'elle a conservé au présent. Si l'on a pu G. Bauhin d'avoir eu de la reconnaissance, du moins, il est sûr qu'un très-grand nombre de son siècle était de son amour-propre. Les traits, dont le premier est du *Phytopyanax*, où à l'âge de vingt-neuf ans, quoiqu'en bois ; la tête du *Theatrum botanicum* attestent qu'il avait une idée de tout ce qu'il existait dans la nature, chez les descendants de Bauhin, beaucoup de son auteur, et un grand

nombre de lettres fort intéressantes pour la botanique, de Prosper Alpini, de Columna et de plusieurs autres. Son herbier, qui était très-nombreux, y était aussi conservé ; et Haller, dans ses ouvrages de botanique, en citant le *Pinax*, ou les autres ouvrages de G. Bauhin, cite très-souvent cet herbier. Il est facile de voir que les deux frères ont eu le même dessein, et ont suivi à peu près le même plan. On doit donc regretter qu'ils n'aient pas réuni leurs talents et leurs travaux. Peut-être alors auraient-ils pu voir terminer une entreprise qui était au-dessus des forces d'un seul homme. On ne conçoit pas comment ils ne se sont pas concertés ; Jean, étant de dix-neuf ans plus âgé que Gaspard, aurait dû conserver long-temps de l'ascendant sur lui. On ne peut douter qu'ils n'aient été très-unis, à en juger par les citations honorables qu'ils font réciproquement l'un de l'autre. Maintenant, si l'on veut comparer le mérite des deux frères, supposé que l'on puisse juger l'ouvrage entier de Gaspard par le premier livre de son *Theatrum botanicum*, on le trouvera inférieur à son frère pour les descriptions et la sagacité de la critique ; mais ses figures sont meilleures que celles de Jean, et il est plus complet pour la synonymie. Si on les compare avec leurs prédécesseurs et leurs contemporains, on verra que, dans toutes ces parties, ils sont restés en arrière : ainsi, ils ont été surpassés pour les descriptions par Clusius, et pour les figures, par Mathiole, Fuchs, Lobel, Dodonée, et surtout par Camerarius. Quant à la disposition méthodique, Gaspard n'a fait que copier Lobel ; Jean a un peu changé cet ordre ; mais il ne l'a pas perfectionné. Ils avaient cependant de meilleurs modèles sous les yeux, dont ils n'ont pas profité ; Gessner et

réputation des deux frères a été exagérée, puisque, loin d'être les premiers botanistes de leur siècle, il n'est aucune partie où ils n'aient été surpassés. Cependant, il faut convenir qu'on leur a des obligations réelles, et que, si l'on ne peut les placer au premier rang parmi les inventeurs, ils doivent en occuper un très-distingué parmi ceux qui ont su renfermer dans un cadre général toutes les connaissances que l'on avait alors. Plumier leur a consacré un genre, auquel il a donné le nom de *Bauhinia*. Il est composé de plusieurs arbustes grimpants, qui ne croissent que dans les pays situés entre les tropiques; ils sont remarquables par la beauté de leurs fleurs, et surtout par leurs feuilles, qui n'ont que deux folioles accouplées ou subjuguées. Linné a nommé une espèce *Bauhinia bijuga*, pour mieux rappeler, dit-il, la gloire inséparable des deux illustres frères. Voici la liste des ouvrages de médecine et d'anatomie publiés par G. Bauhin : I. *De corporis humani partibus externis, liber : hoc est, universalis methodi anatomicæ*,

æ medica, Nurem-
 . Ces lettres se trou-
 le recueil intitulé :
 Jean Hornung, Leip-
 XIV. *Epistola ana-*
ad Voglerum pa-
 us la 3^e. année du
éphémérides des cu-
re. XV. *Gullielmi*
reta medicinæ ad
morbos verissimis
strata, cum addi-
chini, Bâle, 1597,
 tit ouvrage intitulé :
tes d'Europe, avec
 -12, qui a été réim-
 isieurs fois, lequel
 nent connu sous le
 it *Bauhin* : quelques
 attribué à Gaspard ;
 s l'auteur. Il consiste
 igrures de Matthioli,
 s au quart de leur
 te qu'elles sont très-
 cla elles sont assez
 Elles furent gravées
 française de Mat-
 parurent seules plu-
 ite on y adapta un
 istribua le tout sui-
 'inax de G. Bauhin,
 me, elles ont eu un
 ditions ; en sorte que
 que c'est l'ouvrage
 en a eu le plus. C'est
 ueste de la solidité et
 gravure des planches
 , par ces nombreux
 t reçu aucune altéra-
 les a fait reparaitre
 rées suivant le sys-
 et, plus récemment
 reproduites dans ses
 e, 3 vol. in-8°. —
 Gaspard), fils de
 pas moins célèbre
 on oncle. Il naquit à

Bâle, le 12 mars 1606, y fut profes-
 seur de botanique et de médecine, et
 y mourut le 18 juillet 1685. C'est
 à lui que l'on doit la publication du
 premier volume du *Theatrum botā-*
nicum, que son père avait laissé ma-
 nuscrit. Il est l'auteur de trois petits
 traités de médecine : *De peste*, *De*
epilepsiâ, *De morborum differentiâ*.
 — Il eut sept fils, dont quatre furent
 docteurs en médecine. JÉRÔME, qui
 était le troisième, a publié une nou-
 velle édition allemande du *Kræuter-*
buch de Tabernæmontanus, à Bâle,
 en 1664, in-fol. — Emmanuel BAU-
 HIN, petit-fils de Jean-Gaspard, mé-
 decin d'un régiment prussien, mourut
 en 1746. Ce dernier faisait la sixième
 génération qui eût exercé la médecine,
 exemple rare dans les annales des
 sciences. La famille des Bauhin peut
 être comparée, de ce côté, à celle des
 Asclépiades. D—P—s.

BAULACRE (LÉONARD), né à Ge-
 nève au mois d'octobre 1670, mourut
 en cette ville, en 1761, dans sa 91^e.
 année. Reçu ministre du S. Évangile
 en 1699, il fut présenté pour la place
 de précepteur du prince de Nassau,
 et obtint même, à cet égard, l'agrément
 du roi de Prusse, Guillaume ; mais
 quelques obstacles s'opposant à sa no-
 mination, il ne voulut faire aucune dé-
 marche pour les lever. A la vie des
 cours, il préférerait déjà une vie tran-
 quille et retirée. L'étude était moins
 pour lui une occupation qu'un délas-
 sement ; les longs ouvrages l'effrayaient,
 aussi n'en a-t-il publié que de peu d'é-
 tendue ; ils suffirent pour lui mériter
 la réputation d'un homme très-sa-
 vant et d'un excellent critique. Il a
 laissé un grand nombre de *Disserta-*
tions sur des sujets d'histoire, de théo-
 logie et de morale, dont on trouvera la
 liste dans le t. III^e. de l'*Histoire litté-*
raire de Genève, p. 38 à 46. Baulacro

qu'on s'était faite de son savoir, par un grand nombre de *Dissertations* sur différents sujets d'histoire et de critique, imprimées dans les journaux. Il mourut en 1706, regretté de ses élèves et de ses nombreux amis; il avait épousé la fille de Henri Basnage de Frasquenay. En 1692, il avait publié à Utrecht une édition du traité de Lactance, *De mortibus persecutorum*. Cette édition, dont il existe des exemplaires avec la date de 1693, fait partie de la collection *cum notis variorum*. Les notes de Bauldri sont fort estimées, quoiqu'il y soutienne des faits rejetés par la plupart des protestants, tels que le voyage de St.-Pierre à Rome, son martyre, etc.; elles ont été insérées en entier dans l'édition de Lactance, par l'abbé Leuglet-Dufresnoy. On a encore de Bauldri un *Éloge de Mathieu de Larroque*, ministre de Rouen, imprimé dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684; une nouvelle édition de l'*Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence*, 1703, in-12, ouvrage de Furetière, rempli



ès avoir servi pendant
nées, obtint son congé. Il
uite à un chirurgien em-
mmé *Pauloni*, qui lui
rincipes de la taille, au
petit appareil. Au bout de
ps, il quitta son maître,
les différentes provinces
rêtu d'un habit religieux,
nommer le *Frère Jac-*
plusieurs opérations qui
nt sa réputation ; il per-
méthode de Pauloni et les
dont il se servait. La sim-
s mœurs, sa modestie, sa
ésintéressement, lui firent
e partisans et d'admira-
lorsqu'il vint à Paris,
écins, jaloux de ses suc-
cèrent de le décrier. Il
e à Genève, et de là en
ù il eut l'occasion de voir
thotomiste, qui jouissait
e célébrité. M. Rau parut
r la méthode de *Frère*
se l'appropriâ, Cette mé-
ue en Angleterre sous le
ille de *Rau*, fut perfec-
Cheselden. C'est donc à
été nommée la *Taille an-*
rière Jacques doit en être
me le véritable inventeur.
rats d'Amsterdam firent
médaille d'or en l'honneur
Jacques, et son portrait
usieurs fois pendant son
ollande. Il parcourut en-
t l'Allemagne, et vint enfin
esançon. Il mourut dans
ge, près de cette ville, en
de soixante-neuf ans. M.
rurgien, a écrit la *Vie de*
Jacques, Besançon, 1756,
Frère Jacques mourut pres-
t. Une amélioration qui lui
ue nous avons omise, est
de tout pansement après

l'opération. On n'a de lui qu'un ouvrage
extrêmement rare, imprimé en 1702,
où il défend sa méthode contre les at-
taques de Mery. W—s.

BAUMANN (CHRISTIAN-JACOB),
prédicateur à Lébus, dans la Marche
moyenne, né à Berlin, le 30 novem-
bre 1725, est connu par son édition
de l'excellent ouvrage de Sussmilch,
intitulé : *Le Plan de Dieu dans les*
révolutions du genre humain. Cette
édition, corrigée avec beaucoup de
soin et fort augmentée, parut à Ber-
lin, en 1775-76, in-8°. On a de
Baumann quelques autres petits ou-
vrages, entre autres une *Dissertation*
sur la population de la nouvelle Mar-
che, dans les *Matériaux politiques* de
Hausen, t. 1.
BAUMANN (NICOLAS), docteur en droit, secrétaire d'é-
tat du duché de Juliers, professeur
d'histoire à Rostock, mort en 1526.
Il est probable qu'il est l'auteur de la
fameuse satire, intitulée : *Rainer-*
le-Renard, que Goëthe a paraphrasée
en hexamètres allemands, et qui passe
généralement sous le nom de *Henri*
d'Alkmar (Voy. ALKMAR). On peut
consulter sur ce sujet l'*Histoire de*
la Littérature comique, de Flögel,
tom. III, et la *Nouvelle Bibliothè-*
que universelle allemande, tom.
LXXX, p. 169-79. G—t.

BAUME-MONTREVEL (CLAUDE
DE LA), d'une ancienne famille de
Bresse, né en 1531, fut nommé, à
l'âge de douze ans, coadjuteur de son
oncle à l'archevêché de Besançon. Le
chapitre, qui avait le droit d'élire ses
archevêques, n'ayant point consenti
à cet arrangement, après la mort de
Pierre de la Baume, nomma François
Bonvalot, abbé de Luxeuil, pour le
remplacer. Cette affaire fut portée à
la cour de Rome, où elle fut terminée
en faveur de Claude de la Baume, en
1545. Le nouvel archevêque choisit

tint une assemblée provinciale pour la réception du concile de Trente. Il proposa dans cette assemblée des mesures sévères pour empêcher les nouvelles opinions de s'introduire dans le diocèse. Sur sa demande, des commissaires furent nommés pour examiner la conduite des citoyens suspects d'hérésie. Ils en bannirent plusieurs de Besançon ; d'autres , effrayés de cette rigueur , se retirèrent à Neuchâtel et à Montbéliard. Les mesures que l'on continuait à prendre contre les familles des bannis, les aigrirent ; ils résolurent de rentrer dans la ville de vive force, et d'en expulser l'archevêque. Le 21 juin 1575 fut fixé pour l'exécution de ce dessein. Ils partirent, tant de Montbéliard que de Neuchâtel, au nombre de trois cents ; mais ceux qui venaient de Neuchâtel ayant été retardés par les habitants du Val de Morteau, qui s'opposèrent à leur passage, ils ne se trouvèrent au jour fixé, qu'environ cent vingt devant Besançon. Ils ne laissèrent pas d'y entrer par la rivière du Doubs , à la faveur de la nuit ; ils

mandant en Languedoc, re aux camisards; mais il ans les réduire, ceux que même ne put qu'amener à puissance à puissance. Le Montrevel mourut à Paris, en 1716, à l'âge de soixante-nouveau, où il allait prendre lement de l'Alsace et de Comté. Sa seule qualité, ment reconnue, fut une paladin : mais elle aidait à l'extérieur à lui faire une grande réputation. Sa préférence ne s'humiliait que de l'orgueil, donnait de la grâce à tous, auxquels Louis XIV même s'il eût trouvé bon d'être. Également assidu au maître, et aimable auprès de tous, adroit, poli, soigneux de ses modes, et ayant les manières d'un grand-seigneur, il en avait la naissance; il ne dépense, et ne doute, il réunit tous les genres et parut les mériter. Son caractère mettait quelquefois trop d'orgueil; quoiqu'elle n'allât point à l'orgueil, sa main droite pour l'orgueil, ainsi que le prétendait Simon, qui ne l'aimait tant et intrépide maréchal et paya, par son exemple, d'orgueil aux inconséquences de l'esprit humain; lui-même, avait bravé la mort dans les batailles, ou dans les particuliers, mourut de finant. Lorsqu'il était près de son gouvernement d'Alsace à table chez le duc de Bilière se renversa sur lui; il ne fut mal, s'écria qu'il était mort; porta chez lui; la fièvre mourut quatre jours après. C'est une très-ancienne et très-il-

lustre, fut continuée par le frère du maréchal, et elle a fini dans la personne de François-Antoine-Melchior de la Baume, maréchal de camp, qui fut député de la noblesse de Mâcon aux états-généraux de 1789, où il se réunit un des premiers au tiers-état, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à mort le 7 juillet 1794, par le tribunal révolutionnaire. S—Y.

BAUME-DESDOSSAT (JACQUES FRANÇOIS DE LA), chanoine de la collégiale de St.-Agricol d'Avignon, né à Carpentras, dans le comtat Venaissin, en 1705, vint d'abord à Paris, et fit paraître une petite brochure intitulée : *Éloge de la paix*, 1736, in-4°, dédié à l'académie française. Cet éloge a la forme de l'ode, du sermon, de l'épopée, et n'a le mérite d'aucun de ces genres. L'auteur, malgré son peu de succès, ne renonça pas à la littérature; il retourna dans son pays, puis revint à Paris, où il mourut, le 30 août 1756. On a de lui : I. la *Christiade*, ou le *Paradis reconquis*, 1753, 6 vol. in-12. Il y a dans cet ouvrage quelques indécentes, et l'écriture y est quelquefois travestie; on y voit tenter Jésus-Christ par la Madeleine : c'est sans doute ce qui porta le parlement à flétrir l'ouvrage, et à condamner l'auteur à une amende; et, à ce sujet, l'on a dit que, s'il existait des tribunaux criminels dans la république des lettres, l'abbé de la Baume aurait mérité d'y être traité comme au parlement de Paris. II. *L'Arcadie moderne*, ou les *Bergeries savantes*, pastorale héroïque en trois actes et en prose; c'est une apothéose littéraire du roi Stanislas, 1751, 1757, 1766, in-12; III. les *Saturnales françaises*, 1736, 2 vol. in-12, ou La Haye, 1737, ouvrage aussi plat et aussi mesquin que celui de Macrobie, est profond et amusant. Il est divisé

Baume a navigué pendant plus de dix ans au *Courrier d'Avignon*, jusqu'en l'année 1751. A. B—T.

BAUME (GRIFFET LA). Voyez GRIFFET.

BAUME (ÉLÉAZAR DE LA). Voy. ACHARDS.

BAUMÉ (ANTOINE), pharmacien de Paris , naquit à Senlis, le 26 fév. 1728. Il était fils d'un aubergiste, qui le plaça, comme élève, chez le célèbre Geoffroy. Baumé n'avait point fait d'études, et éprouva de grandes difficultés dans la carrière des sciences, qu'il embrassa par goût et avec ardeur. Il se présenta au collège de pharmacie en 1752 ; sa réception présagea la réputation qu'il allait acquérir. Peu de temps après, on lui offrit la chaire de chimie à ce collège, et il y développa l'excellente méthode qui caractérise ses ouvrages. Aussitôt qu'il eut établi une maison de pharmacie, il fit tous les sacrifices nécessaires pour donner la plus grande étendue à son commerce. Son officine, ses laboratoires étaient moins des ateliers que de grandes manufactures. L'acétate de plomb, le muriate d'é-

pour la purification du sal-
fit un travail long et dispen-
pour perfectionner les ascômè-
rendre les thermomètres com-
; il enseigna les moyens de
r une fécule douce, et de faire
avec le maron d'Inde. La
on vint bientôt lui enlever
ruit de ses travaux, et le plon-
l'indigence ; mais, incapable
courager, Baumé rentra dans
ère commerciale. Il avait été
naire de l'académie des scien-
785 ; il fut élu associé à l'ins-
1796, et membre honoraire
ciété de médecine en 1798. Il
le 15 octobre 1804, à l'âge de
seize ans. Baumé était sobre,
l'ordre, et très-laborieux. Une
partie de son revenu était con-
ses expériences, à ses recher-
la plupart de ses travaux sont
és dans les *Mémoires de l'aca-*
Il a laissé : I. *Dissertation*
her, Paris, 1757, in-12 ; II.
un cours de chimie experi-
, en société avec Macquer,
1757, in-12 ; III. *Manuel de*
Paris, 1766, in-12 ; IV. *Mé-*
ur les argiles, Paris, 1770,
V. *Mémoire sur la meilleure*
de construire les alambics
distillation des vins, Paris,
in-8°. ; VI. *Opuscules de chi-*
ris, an VI (1798), in-8°. ;
léments de pharmacie théo-
pratique, 1 vol. in-8°, im-
en 1762, réimprimés en 1769
3. La 8°. édition a paru en
(1797), en 2 vol. in-8°,
1 appendice. Il en a été en-
primé plusieurs contrefaçons.
Chimie expérimentale et rai-
3 vol. in-8°, Paris, 1773.
nier ouvrage, très-utile à con-
our la pratique des opérations,
s à la hauteur des connaisan-

ces théoriques modernes ; mais les
Eléments de pharmacie offrent enco-
re un excellent dispensaire, écrit avec
ordre, précision et simplicité ; les
procédés y sont décrits avec détail, et
les formules discutées avec sagesse.
Baumé, malgré ses lumières, n'avait
pas adopté la nouvelle nomenclature
chimique. C. G.

BAUMEISTER (FRÉDÉRIC-CHRÉ-
TIEN), recteur du gymnase de Goerlitz,
s'est acquis un rang distingué parmi
les savants et les philosophes de l'Al-
lemagne moderne. Il naquit, le 17 juil-
let 1709, à Grossenkœrner, village du
duché de Saxe-Gotha, où son père
était pasteur. On l'envoya, à l'âge de
treize ans, au gymnase de Gotha, où il
ne tarda pas à se faire remarquer ; un
protecteur généreux lui fit faire ses
études à Jéna ; il entra à l'université en
1727. La philosophie de Wolf était à
cette époque proscrite à Jéna ; les pro-
fesseurs cherchaient à en inspirer l'hor-
reur à leurs élèves. Baumeister voulut
s'assurer si le mal qu'on en disait était
vrai, et assista furtivement à quelques
leçons particulières de philosophie
wolfienne ; il en sortit plein d'admira-
tion pour Wolf, et complètement
guéri de ses préjugés. Ce changement
déplut au protecteur du jeune homme,
qui, pour le soustraire au danger
d'embrasser les idées de Wolf, l'éloi-
gna de Jéna, et l'envoya continuer ses
études à Wittenberg. Il s'y rendit en
1729, et continua à suivre les cours
de philosophie et de belles-lettres jus-
qu'au moment où il fut nommé maître-
ès-arts. Ce titre lui ayant donné le
droit de professer, il enseigna la phi-
losophie, les belles-lettres et les lan-
gues, particulièrement la langue hé-
braïque, avec un succès qui lui attira
beaucoup d'élèves. L'accueil qu'il re-
cevait de ses auditeurs lui faisait re-
chercher les occasions de paraître en

meister avait une érudition fort étendue. Il entendait fort bien ses classiques latins et grecs, sans être d'ailleurs très-versé dans les subtilités de la philologie. L'étude de la philosophie est celle à laquelle il a consacré le plus de temps. Ses écrits philosophiques appartiennent à l'école wolffienne. On y remarque néanmoins une indépendance d'opinions qui lui fait honneur, et qu'on ne rencontre pas au même degré chez tous les disciples de cette école. Sa manière d'écrire est sage et correcte. On retrouve dans le style de ses ouvrages, la gravité élégante qui caractérisait ses leçons publiques. Sa probité, son humanité et sa modestie, le firent considérer et rechercher de tous ceux qui le connurent. Il jouit toute sa vie de l'estime et de la confiance publique, et mourut universellement regretté, en septembre 1785, dans sa 76^e. année. On a de lui : I. *Philosophia definitiva*, Wittenberg, 1735, in-4^o.; II. *Institutiones philosophiæ rationalis, methodo Wolffianâ conscriptæ*, ibid., 1736, in-8^o.; III. *Institutiones metaphysicæ methodo Wolffianâ conscriptæ*, ibid., 1737, in-8^o.

l-Jacques Baumgarten, théo-
un rare mérite, naquit, le
714, à Berlin, où son père
prédicateur de la cour. Le
umgarten se fit remarquer de
e heure par un esprit de re-
et une pénétration surpre-
avait huit ans lorsqu'il perdit

On l'envoya aux écoles de
où il rapporta un talent dis-
sur la poésie latine. Il passa
cole de la maison des orphe-
le, dont son frère aîné était
r, et y étudia la théologie.
s académiques tombèrent pré-
sur les années où le philo-
soph était proscrit, et où c'était
à Halle que de fréquenter ses
es considérations ne l'arrê-
tèrent. Il chercha à se lier avec
conçut une admiration tou-
issante pour ses principes. Il
ec lui à donner une marche
hodique à ses études, et à
uns tous ses travaux une vi-
raisonnement et une préci-
sées qu'il ne connaissait point
pendant qu'il se livrait à des
dieux, son frère l'engagea à
ous les jours une leçon dans
lasses supérieures de la mai-
orphelins, où il fallait en-
alternativement la littérature

la philosophie rationnelle.
ten se vit ainsi obligé de faire
le particulière de la logique,
liqua le même esprit philoso-
que Wolf l'avait accoutumé
en tout. Ce fut à cette époque
umgarten, appelé à enseigner
-lettres, commença à conce-
doutes sur la solidité des
s littéraires, et à se deman-
ce qu'on enseignait depuis
emps sous le nom de belles-
était effectivement ce nom.
es le jetèrent dans un nouvel

ordre de recherches. Après avoir pro-
fessé pendant plusieurs années, avec
autant de zèle que de succès, la logi-
que, la métaphysique, le droit natu-
rel et la philosophie morale, Baum-
garten, jusqu'alors simple professeur
honoraire à l'université de Halle, fut
appelé en 1740, par le roi de Prusse,
à aller remplir une place de profes-
seur à l'université de Francfort-sur-
l'Oder. Ses amis et ses nombreux élè-
ves firent de vaines démarches pour
le retenir. Des travaux soutenus, et la
faiblesse de sa constitution, lui causè-
rent, dès l'année 1751, des maladies
presque continuës. Les fléaux de la
guerre vinrent ajouter à cette afflic-
tion. Il perdit une grande partie de
sa fortune dans le bombardement de
Custrin, où il s'était réfugié avec sa
famille. Depuis 1751 jusqu'en 1760,
il se sentit presque constamment mou-
rant. Dans les intervalles de repos que
lui laissait la maladie, il s'occupait de
théologie, et travaillait à des recher-
ches sur l'Histoire de Brandebourg,
qui n'ont jamais été publiées. En 1760,
sa santé parut se rétablir; il reprit
avec une nouvelle ardeur ses ancien-
nes occupations; mais ce retour de
santé fut de courte durée; il fut atteint,
deux ans après, d'une nouvelle ma-
ladie qui le mit au tombeau. Il mourut
le 26 mai 1762, le jour même où,
huit jours auparavant, il avait annoncé
qu'il mourrait. Sa carrière fut courte,
mais glorieuse. Le grand nombre de
ses ouvrages annonce assez combien
sa vie fut occupée. Il avait porté à
Francfort les mêmes habitudes de tra-
vail qui l'avaient distingué quand il en-
seignait à Halle, professant à l'univer-
sité, donnant des cours particuliers de
philosophie et de littérature, soute-
nant des disputes publiques, et trou-
vant encore, au milieu de ces occupa-
tions journalières, le loisir de compo-

en 1610, étudia la peinture sous Breñdel, et fit, jeune encore, le voyage de Rome. Il s'appliqua principalement à l'étude de l'architecture, et à celle du paysage, qu'il suivit particulièrement dans la Villa Madama. Baur avait une imagination vive et riche, une touche légère et spirituelle, et beaucoup d'expression, mais il pêchait du côté de la correction. Les sujets qui lui plaisaient le plus à traiter, étaient des processions, des cavalcades, des combats, ou autres compositions qui demandent beaucoup de figures et du mouvement. Il ne peignait qu'à la gouache sur vélin. Cet artiste gravait aussi à l'eau forte avec une grande facilité; son œuvre, en ce genre, est de plus de cinq cents pièces, presque toutes gravées par lui : ses *Métamorphoses d'Ovide* sont estimées. Il mourut à Vienne, en 1640, n'ayant encore que trente ans.

P—E.

BAUR (FRÉDÉRIC-GUILAUME DE), général russe, naquit, en 1735, à Biber, dans le pays de Hanau, où son père était chef forestier. Dès ses premières années Baur annonça une

général-major et quartier-maître-général de ses armées. Il fit, en cette qualité, les campagnes de Turquie, en 1770 et 1771, sous le général Romanzof. Cette même année, 1771, l'impératrice l'appela à Pétersbourg. Baur profita de ce séjour pour communiquer à cette princesse divers projets d'amélioration pour les salines de Russie. L'impératrice goûta ses idées, et le nomma, avec un traitement annuel de six mille roubles, directeur de toutes les salines situées dans le voisinage de Novogorod. Quand il eut rempli sa mission, il retourna à l'armée, fut fait, en 1773, lieutenant-général, et en 1780, ingénieur-général. L'impératrice lui permit alors d'exécuter deux projets qu'il lui avait communiqués auparavant: le premier, d'approvisionner d'eau pure la ville de Moscou; le second, de rendre plus profond le canal de Fontanka, près de Pétersbourg; de l'enfermer dans des quais de pierres de taille, et de construire un nouveau port à l'extrémité. Baur reçut, en 1770, l'ordre russe de Ste.-Anne, et en 1777 celui d'Alexandre Newski. En 1770, il était déjà commandeur de l'ordre militaire de St.-George, fondé en 1769. Il mourut le 4 février 1783. On a de lui un ouvrage écrit en français, qui a pour titre: *Mémoires historiques et géographiques sur la Walachie, avec un prospectus d'un Atlas géographique et militaire de la dernière guerre entre la Russie et la Porte-Othomane*, Francfort et Léipzig, in-8°. On lui doit encore une excellente *Carte de la Moldavie, pour servir à l'Histoire militaire de la guerre entre les Russes et les Turks*, Amsterdam, 1781. G—T.

BAURANS, auteur dramatique et musicien, né à Toulouse, en 1710, mort dans cette ville, en 1764. Ses

connaissances en musique l'ayant à même d'apprécier les belles compositions de Pergolèse, il fit sur musique des paroles françaises, donna, en 1754, au Théâtre Italien la *Servante maîtresse*, imitée de *Serva padrona*, et, en 1755, *Maître de musique*, également rodé sur de la musique italienne: le premier de ces ouvrages eut un grand succès, et inspira aux Français goût de la musique italienne: l'opéra est resté au théâtre. Baur a traduit de l'italien, et publié *Lettres sur l'électricité médicale* P—X.

BAUREINFEIND (GEORGE-GILAUME), dessinateur et graveur, natif de Nyrnberg et élève de J.-M. Perler. Il remporta, en 1759, à l'académie de peinture de Copenhague, grand prix de gravure, dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ardent*, et fut nommé, en 1760, le roi de Danemarck, Frédéric pour accompagner la société littéraire dans son voyage d'Arabie. Il partit au commencement de 1761, et mourut sur mer le 29 août 1765, près de Socotra, en allant de Moka à Bombay. Baureinfeind fit les dessins *Icones rerum naturalium* de Fockal. On trouve, dans la *Description de l'Arabie*, de Niebuhr, une grande planche gravée d'après son dessin par Defehrt, représentant les *Exercices militaires des Arabes de l'Arabie*. On trouve aussi, dans le premier volume du *Voyage de Niebuhr en Arabie*, seize planches gravées d'après les dessins de cet artiste, tant figures que paysages, par Clémens, Defehrt, George et Meno Haas. Heumann dans son *Dictionnaire des Arts*, que Baureinfeind a gravé des traits d'après C.-G. Pilo et N.-O. Pylthes, et que C. Fritsch a gravé

Sanctus de oratio des Trinitaires
peint dans le cloître de ces religieux
dans la même ville. Bausa vécut tou-
jours à Valence, et y mourut en 1656
à l'âge de soixante ans. D—T.

BAUSCH (LÉONARD), médecin al-
lemand de Schweinfurt, en Franco-
nie, a donné, au commencement
du 17^e. siècle, des commentaires sur
Hippocrate : *Commentarii in libros*
Hippocratis de locis in homine; De
medicamento purgante; De usu ve-
ratri; De diætâ, Madrid, 1694, in-
fol. C. et A.

BAUSCH (JEAN-LAURENT), fils du
précédent, et comme lui médecin, né
à Schweinfurt, en 1605, mort dans
la même ville le 30 septembre 1665.
Après avoir voyagé en Allemagne et
en Italie, il prit le bonnet de docteur
à Altorf, en 1630. Il n'a publié que
de petits ouvrages peu importants;
mais il a beaucoup plus contribué aux
progrès des sciences, par l'établisse-
ment de l'Académie des Curieux de
la Nature, dont il fut le premier
président. Il la fonda en 1652, dans
l'intention de diriger, par ce moyen,
les travaux des plus habiles méde-

air avec les collections des sociétés savantes de l'Europe la plus estimée est paru à Nuremberg, depuis qu'à 1754. Outre ces Mémoires publiés collectivement, plusieurs firent paraître des ouvrages sous cette forme, que l'on ap-
normam naturæ curiositate méthode consistait à faire le entier sur une seule plante; l'*Anchora sacra, vel Scorbutica*. J. M. Fehr, Jena, 1666, in-4°. *Histoire de la Sauge (Sacra herbilis, salvia descripta)*; *Deus Franciscus Paullini*, Augsbourg, 1668, in-8°, et le *Traité de l'aquatique*, de Wepfer, etc. En tant de cette manière, le règne végétal fut fini par composer à lui seul une bibliothèque immense. A l'imitation de quelques sociétés d'Italie, celles de France l'usage de donner à chacun des membres le nom de quelque philosophe ancien qui s'est distingué dans le même genre. Buchelin du roi de Prusse, et président de l'Académie des Curieux de la nature en a fait l'histoire, publiée à Paris, 1756, in-4°. D—P—s.
 L'RU (GUILLAUME), comte de Flandre, conseiller d'état, membre de l'Académie française, naquit à Anvers, le 1588, et était fils d'un comte de grand-conseil, grand-rapporteur de France. Il est principalement connu comme un des beaux esprits du 17^e. siècle. Le rôle politique de Bautru fut très-secondaire; il tourna pas moins utilement sa plume et pour lui; le cardinal de Richelieu lui avait témoigné de la confiance; il fut une des créatures favorites de Mazarin, et se maintint à la cour tant par l'adresse de sa conduite que par les agréments de son esprit, et la complaisance et son dévoue-

ment au premier ministre. Il avait l'inspection sur la *Gazette*, et c'était lui qui se chargeait, dans celle de Paris, de rédiger tous les éloges qu'elle adressait à l'administration et au caractère de Mazarin : Bautru ne fit jamais pour cette éminence que la guerre de plume. Dans les troubles de la Fronde, il se tint auprès de la reine Anne d'Autriche, et, la veille des barricades, ce fut lui qui adressa au coadjuteur cette froide et mauvaise plaisanterie qui n'aurait pas sauvé le Palais-Royal. Le coadjuteur se présenta devant la reine en habits de prélat, au moment de l'arrestation de Broussel, et d'une fermentation qui n'était rien moins que sans danger : « Votre » Majesté, dit Bautru à la reine, est » donc bien malade, puisque le coad- » juteur lui apporte l'extrême-onction ! » La preuve que Bautru n'avait auprès d'Anne d'Autriche que l'existence d'un bouffon de cour, c'est que cette princesse, cherchant par politique à se rendre agréable au coadjuteur, lui livrait bien le plaisant de profession quand elle lui disait : « Mon » Dieu, ne ferez-vous pas donner des » coups de bâton à ce coquin de Bautru, qui vous a tant manqué de respect ? » et quand elle l'assurait que, par amitié pour lui, M. le cardinal lui aurait fait donner des coups de bâton, si elle ne l'en avait pas empêché. Bautru n'était à la cour qu'un parvenu bel esprit, qui ne devait sa fortune qu'à ses complaisances et à ses adulations. Un de ses confrères de l'Académie n'en fait pas moins un pompeux éloge de lui dans ses lettres, et il ne tient pas à lui qu'un pasquin renforcé ne passe pour un philosophe inébranlable, qui avait pour règle de conduite la devise d'Horace : *Nil admirari propter res est una*. Aussi, l'Angely disait-il pendant le dîner du roi, au comte

panégyriste l'académicien Costar, *Cro-*
dat Judæus apella. St.-Amant a dit

Si vous oyez une équivoque ,
Vous jettez d'aise votre toque ,
Et prenez son sens malotru
Pour un des beaux mots de Bautru.

On a de Bautru une satire imprimée
dans le *Cabinet satyrique*, 1666, 2 vo
in-12. Guillaume Bautru a laissé de
souvenirs plus dignes d'estime que ses
bons mots, qui ont vieilli, et ne de-
vaient leur réputation qu'au mauvais
goût du temps : il était l'oncle du comte
de Nogent, qui fut tué au passage du
Rhin, et celui du marquis de Vau-
brun, lieutenant-général, entre le
mains duquel furent remises les des-
tinées de l'armée française, à la mo-
de Turenne, en 1675, et qui fut tué
la même année au combat d'Altenheim.
Guillaume Bautru mourut le 7 mai
1665, âgé de soixante-dix-sept ans.

S—Y.

BAUVIN (JEAN-GRÉGOIRE), avo-
cat, né à Arras en 1714, professeur
de l'école militaire, mourut le 7 jan-
vier 1776. Sa tragédie d'*Arminius*
sujet traité avant lui par Scudéry et par
Campistron, imprimée à Paris, 1776.

propriétés du comte de Valen-
de Die, avec lequel il était
il fut arrêté au retour par des
, sujets du comte, qui le ran-
nt. Deux troubadours, Gui de
et Rambaud de Vaqueiras,
ent dans leurs vers sur ces
s. Guillaume de Baux périt
ort affreuse en combattant
jeois. Les Avignonnais l'ayant
dans une embuscade l'écor-
vif, et coupèrent son corps
aux, vers l'an 1218 : le pape
expédia des brefs pour en-
croisés à punir cette ven-
roce, et Louis VIII, qui fit le
Avignon, en 1226, mit cet
au nombre de ses griefs con-
abitants. Il ne reste de Guil-
Baux que quelques vers en
aux deux troubadours qui pu-
ses aventures. P—x.

BAUX (PIERRE), naquit à Nîmes,
ville calviniste, le 12 août
sa profession de médecin était
héréditaire dans cette famille. Baux
comme son père et son aïeul,
embrassa à son fils ; il étudia
tour à tour à Montpellier, à
Nîmes, où il fut reçu docteur, et en-
fin à Paris, où il était allé contre la
volonté de son père ; mais les lumières
qu'il rapporta de la capi-
tale, lui firent pardonner sa désor-
donnée. Il consacra ses talents à ses
concitoyens, et leur donna particuliè-
rement des preuves de son dévoue-
ment, lorsque la peste
fut introduite en Provence, on
lui confia qu'elle ne s'étendit jusqu'à
Avignon, tandis que plusieurs de ses
concitoyens abandonnaient la ville mé-
me à la contagion, Baux promit
d'y consacrer tous ses soins et ses services.
Il mourut, dans cette circonstance,
à l'âge intitulé : *Traité de la*

*Peste, où l'on explique d'une ma-
nière nouvelle les principaux phéno-
mènes de cette maladie, et où l'on
donne les moyens de s'en préserver
et de la guérir*, Toulouse, 1722, in-
12. Cet écrit eut du succès, et ob-
tint surtout le suffrage du médecin
Chirac. Le *Journal des Savants*
renferme quelques opuscules de Baux,
qui, de plus, a laissé en manuscrit des
*Observations sur divers points de la
médecine théorique et pratique, de
la physique et de l'histoire naturelle*,
in-4°. : c'était le fruit d'études appro-
fondies et d'une longue expérience.
Les gens de l'art qui ont eu connais-
sance de cet ouvrage ont tous regretté
qu'il n'ait pas vu le jour. Il ne faut
pas ranger parmi les simples factums
de palais les deux mémoires que le
docteur Baux publia dans le procès
des médecins contre les chirurgiens,
qui prétendaient s'arroger le droit de
pratiquer la médecine, querelle qui se
renouvela depuis à Montpellier et à
Paris, et à laquelle le célèbre Astruc
ne dédaigna pas de prendre part. Les
écrits de Baux, pour la cause des mé-
decins, se firent distinguer par la force
du raisonnement et par l'érudition, et
furent recherchés de toutes les classes
de lecteurs. Il mourut subitement à
St.-Dionisy, près Nîmes, le 3 septem-
bre 1732, à l'âge de cinquante-trois
ans. — Son fils, Pierre BAUX, fut
aussi médecin, et l'un des plus zélés
propagateurs de l'inoculation ; il a pu-
blié un *Parallèle de la petite vérole
naturelle avec l'artificielle ou ino-
culée*, Avignon, 1761, in-12 ; et des
Observations météorologiques, fruit
des travaux les plus assidus pendant
quarante ans. La *Collection de l'Aca-
démie des sciences* contient plusieurs
mémoires de lui. V. S—L.

BAUYN (BONAVENTURE), docteur
de Sorbonne, chancelier de l'univer-

âge plus mûr, concilier les devoirs de l'épiscopat avec la culture de la poésie. Il fit du moins toujours ses délices des ouvrages des anciens, et il avait la mémoire et l'esprit si remplis des beautés de Virgile, que, dans sa vieillesse même, il était encore en état de réciter de suite, et de commenter avec autant d'érudition que de goût, quelque morceau que ce pût être de l'*Énéide* et des *Géorgiques*. Ses lumières ne le préservèrent pas toujours des excès d'un zèle outré contre les protestants, les jansénistes et les philosophes. C'était sous ses auspices que Patouillet faisait la guerre à ces derniers, et, par son ordre, qu'il plaçait les *Lettres de M^{me}. de Sévigné* dans une espèce d'index par lequel on désignait aux fidèles les ouvrages dont la lecture pouvait être dangereuse, et qu'ils devaient s'interdire. Ce fut aussi par les conseils de Bauyn que les héritiers d'Abauzit, devenus catholiques, livrèrent aux flammes ses manuscrits. Bauyn fut d'ailleurs un évêque digne de la primitive Église par la pureté de ses mœurs, par la simplicité de son

riens l'appellent l'*Excellent* (*optimus*), et il ne méritait ni l'un ni l'autre de ces titres. Il périt, en 937, dans une campagne qu'il avait entreprise en Italie, contre le roi Hugues ; d'autres disent qu'il était déjà de retour en Bavière lorsqu'il mourut. Aucun de ses trois fils n'héritait du duché de Bavière ; l'empereur Othon le donna à Berthold, frère d'Arnoul ; l'aîné des enfants de celui-ci, Eberhard, après avoir inutilement tenté de conserver ses états, fut exilé en Souabe ; le second, nommé aussi *Arnoul*, fut comte de Scheyren, et palatin du Rhin, devint la tige d'une famille qui, en 1180, entra en possession du duché de Bavière, dans la personne d'Othon de Wittelsbach. On ignore la destinée du troisième, nommé *Herman*. G—T.

BAVIÈRE (HENRI I^{er}, duc DE), frère de l'empereur Othon I^{er}, avait épousé Judith, fille d'Arnoul-le-Mauvais, et succéda en Bavière à Berthold : il dut son élévation aux sollicitations de sa mère Mathilde, qui avait pour lui une tendresse particulière, et à la générosité de son frère, qui lui pardonna une conspiration encore récente. Henri se montra prince plus reconnaissant qu'il n'avait été sujet fidèle ; il servit Othon dans plusieurs rencontres, fit une campagne glorieuse en Italie, et fut, en revanche, protégé par l'empereur, contre son neveu Ludolphe, propre fils d'Othon, qui, après s'être ouvertement prononcé contre son père, s'était emparé de Ratisbonne, et dévastait la Bavière. Les Hongrois, de leur côté, firent une invasion dans les états de Henri, qui, aidé des troupes de l'Empire, les battit et les repoussa. Il mourut vers le milieu du 10^e siècle, laissant la Bavière à son fils Henri II. G—T.

BAVIÈRE (HENRI II, dit le *Querelleur*, duc DE), fils du précédent,

était, dans sa jeunesse, en grandeputation de piété : il faisait dix matines dans l'abbaye St.-Kimmeran. On prétend que la pierre où il seyait quelquefois, en attendant qu'on portier lui ouvrît, existe encore qui peut faire douter de ce fait, c'est l'histoire ajoute que, lorsque le portier était trop paresseux, un ange venait remplir ses fonctions, et ouvrait la porte à Henri. Quoi qu'il en soit, prince, devenu duc, ne se contenta plus d'entendre matines, il voulut conquérir la couronne impériale, après la mort d'Othon I^{er} ; mais Othon l'emporta, et Henri, classé de la Bavière, n'y put rentrer qu'après la mort d'Othon. En y rentrant, il reprit ses projets ambitieux ; et, comme l'âge avait appris à dissimuler, il ne voulut d'abord être que le tuteur d'Othon III ; mais, malgré ses artifices, son ambition se vit encore déjouée ; revenant alors à son devoir, il trouva son ancienne piété, s'occupa de l'embellissement des églises ; mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri-le-Saint, qui, devenu empereur, donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde. G—T.

BAVIÈRE (OTHON DE NORDTHINGE, duc DE), était issu d'une ancienne famille saxonne, peut-être la même que celle des Othons : il fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice Agnès, mère de l'empereur Henri IV. L'administration de cette princesse ayant déplu aux grands de l'Empire, ils s'allièrent contre elle ; Othon entra dans une conspiration qui devait enlever à sa bienfaitrice le pouvoir et son fils. Les conjurés résistèrent ; ils s'emparèrent du jeune empereur ; Agnès se retira dans un cloître et Othon exerça quelque temps

pable de lèze-majesté, et l'empereur le dépouilla de son duché de Bavière pour le donner à Welf, ou Guelfe I^{er}, dit *le Grand*. Othon prit les armes pour défendre ses états; mais condamné de nouveau par la diète de Halberstadt à laquelle il s'était soumis, il fut mis aux arrêts, et en sortit au bout d'un an pour entrer dans la ligue qui se proposait de placer sur le trône impérial Rodolphe, duc de Souabe, au lieu de Henri. Cette coalition ne tarda pas à se dissoudre; Rodolphe lui-même passa du côté de l'empereur. Othon et les Saxons de son parti furent battus près de Langensalza en Thuringe. Une diète de pacification, tenue à Gosslar, en 1075, suspendit ces démêlés; Othon se réconcilia avec Henri, qui le nomma son lieutenant-général dans la Saxe; mais des princes qui se sont révoltés une fois, et un monarque qui a pardonné, ne sauraient vivre long-temps en paix. Grégoire VII souffla de nouveau en Allemagne le feu de la discorde; Henri IV fut déposé dans une assemblée, tenue tumultuairement à Forcheim, et Rodolphe de Souabe fut



nt ; il partit , après avoir
oupes à celles de Guil-
oitiers, traversa l'empire
une défaite dans l'Asie
riva, déguisé à Antioche,
rusalem, où Baudouin ve-
éder à Godefroi de Bouil-
ore si Guelfe se trouva à
ce ce monarque perdit , en
te les infidèles. Quoi qu'il
mitta la Palestine pour re-
Bavière , aborda à l'île de
il mourut d'une fièvre ma-
enterré à Paphos ; mais
lfe II, qui lui succéda en
exhumer son corps, et
porta à Altdorf, où il fut
honneur. Il est la souche
n de Brunswick, et par
de celle d'Angleterre.

G — T.

E (GUELFE II, duc DE),
édent, épousa la comtesse
lle de Boniface d'Este, et
Godefroi-le-Bossu, qui pos-
ands biens en Italie ; mais
ent de cette princesse aux
a cour de Rome et au pape
II en particulier l'empê-
cher à son mari ; elle re-
e consommer son mariage,
sépara d'avec elle par un
1097. Il avait servi sous
ontre l'empereur Henri IV,
lia, comme lui, avec cet em-
il abandonna de nouveau
n 1105, pour embrasser
elle Henri V. En 1106, il
verneur de Trente à relâ-
éputés que ce prince en-
me pour obtenir la ratifi-
e qui s'était fait dans l'as-
Mayence, et se rendit lui-
ne, en qualité d'ambassa-
la mort de Henri IV, et
t de Henri V à l'Empire.
en Allemagne, il mourut

vers l'an 1120, laissant le duché de
Bavière à son frère Henri-le-Noir,
qui le transmet, en 1126, à son fils
Henri-le-Superbe. G—T.

BAVIÈRE (HENRI-LE-SUPERBE,
duc DE), devint un des princes les
plus puissants de l'Allemagne, par la
faveur de l'empereur Lothaire II, qui
sut le gagner en lui donnant la main de
Gertrude, sa fille unique, et le duché
de Saxe, de sorte que Henri réunit
deux duchés, ce qui ne s'était vu qu'une
seule fois en Allemagne, dans la per-
sonne d'Othon, duc de Souabe, à qui
son oncle, l'empereur Othon II, avait
donné le duché de Bavière. Henri de-
vint ainsi l'ennemi de ses deux beaux-
frères, Conrad et Frédéric de Souabe,
auparavant ses amis, et rivaux de Lo-
thaire. Du moins servit-il fidèlement
son protecteur, en l'aidant à abaisser
la maison de Hohenstaufen, et en l'ac-
compagnant dans toutes ses entre-
prises. Il ne fut occupé, pendant quel-
que temps, que des troubles de la Ba-
vière et de ses démêlés avec Frédé-
ric de Souabe ; mais Robert, duc de
Capoue, et le pape Innocent II, ayant
imploré le secours de Lothaire contre
Rogér, roi de Sicile, et son protégé
l'anti-pape Anaclet, l'empereur char-
gea Henri d'accompagner le pape avec
trois mille hommes, et de lui soumet-
tre la Campanie, tandis qu'il porterait
lui-même ses armes à l'Orient des
Apennins. Le duc de Bavière exécuta
habilement sa mission : Capoue et Bé-
névent se soumirent ; la Campanie et
la Pouille furent conquises, et lorsque
Henri alla rejoindre Lothaire, qui fai-
sait le siège de Bari, il fut reçu avec de
grandes marques d'estime et de bien-
veillance : le don de la Toscane et des
états de la comtesse Mathilde avait déjà
prouvé la faveur dont il jouissait. A la
mort de l'empereur, survenue en 1137,
le duc de Bavière, fier de sa gloire et

ueclaration du pape, en sa faveur, lui gagnèrent les esprits : il convoqua une diète à Bamberg, et les Saxons s'y rendirent pour lui prêter serment de fidélité. Henri, qui avait entre ses mains les marques de la dignité impériale, refusa d'y aller : on le somma de comparaître à Ratisbonne ; il envoya les ornements impériaux. C'était trop peu encore ; il fallait qu'il vint lui-même rendre hommage à Conrad. Cité à Augsbourg, il se contenta de s'approcher de la ville avec un corps considérable de gens armés. Des négociations furent entamées, mais sans succès ; Conrad, craignant une surprise, sortit secrètement d'Augsbourg, et se rendit à Wurtzbourg, où la diète mit Henri au ban de l'Empire. Celle de Goslar le dépouilla de ses duchés ; Conrad donna celui de Bavière à Léopold, margrave d'Autriche, et celui de Saxe, à Albert l'*Ours*, margrave de Brandebourg. La Bavière se soumit presque sans résistance, mais la Saxe embrassa avec chaleur le parti de Henri, qui en chassa bientôt Albert, dont les états héréditaires même eurent à souffrir des incursions de --



, Guelfe recommença à Bavière, que Léopold avait laissée à son frère l'empereur, et Frédéric I^{er}, lui ayant succédé, ne put faire de voir la Bavière au nouvel empereur, à qui il se servit fidèlement, et fut deux fois en Italie, où il se livra à de fréquents voyages pour les intérêts de sa maison ; mais enclin à guerroyer, il fut vaincu par les ducs de Tübingue des ducs de Bavière jusqu'à sa mort.

G—T.

(HENRI, dit le Lion, fils de Henri-le-Superbe, se succéda à la mort de son père, détachés de Saxe et de Bavière, devait hériter. Tandis que Henri-le-Guelfe, faisait les plus grands efforts pour le rétablir en Bavière, les Saxons lui gardaient l'empereur Conrad, dans la ville de Francfort, en 1142, abandonner ses prétentions sur la Bavière, en lui donnant le duché de Saxe. Gerlach le jeune Henri, exhorta à la renonciation, et épousa une comtesse de Bavière, à qui la Bavière fut donnée ; mais Henri, devenu puissant, ne voulut point de la concession qu'il avait faite à son fils et faible. Au moment où Conrad se disposait à partir pour la Terre-Sainte, il se présenta devant la ville de Francfort, et redoublant ses discours éloquent, où il exposa ses droits, et d'une suite de reproches aux seigneurs saxons prêts à le trahir. Conrad étonné, des larmes aux yeux, et proposa à la diète de renoncer à cette affaire au retour de Conrad ; ce fut jugé convenable, et Conrad put sans doute avoir tout

gagné ; mais il revint de Jérusalem, et Henri-le-Lion renouvela sa demande. Par malheur pour lui, il avait mécontenté et effrayé les Saxons, par sa hauteur et sa puissance ; au lieu de l'appuyer, ils conspirèrent contre lui, et appelèrent l'empereur en Saxe. Pendant que Henri était en Bavière, où il cherchait à se faire des partisans, Conrad partit pour Goslar : Henri d'Autriche reçut l'ordre d'enfermer Henri-le-Lion en Souabe, afin de l'empêcher de revenir sur-le-champ en Saxe ; mais celui-ci s'échappa au moyen d'un stratagème, reparut dans Brunswick, et força l'empereur à abandonner son projet. Conrad étant mort en 1152, Henri trouva dans Frédéric I^{er}. son successeur, un souverain plus favorable : Henri d'Autriche, cité successivement à Wurtzbourg, à Spire, à Worms et à Goslar et n'ayant point comparu, fut dépouillé de son duché, que l'on rendit à Henri-le-Lion, et obtint, en dédommagement, l'érection du margraviat d'Autriche en duché héréditaire. Le nouveau duc de Bavière s'occupa du soin de faire fleurir et d'étendre ses états ; séjournant tantôt en Saxe, tantôt en Bavière, il fit bâtir des villes, surveiller les routes, soumit et convertit, après plusieurs campagnes, les Slaves ses voisins, prêta des secours au roi de Danemarck Waldemar, contre les pirates du Nord, reprima plusieurs séditions, qui s'élevèrent au sein de la Saxe, et, trouvant trop étroite la sphère où s'exerçait son ardente activité, partit pour la Terre-Sainte, où les chrétiens avaient besoin de secours contre Nourr-Eddhin, sultan d'Egypte. Le sultan était mort, lorsque Henri, après une navigation périlleuse, arriva à Jérusalem ; il repartit donc pour l'Allemagne, et, de retour en Bavière, fit bâtir la ville de Munich. Sur

» vos pieds cette couronne impériale
» qui sera bientôt sur votre tête. »
L'orgueilleux duc résista à l'humilia-
tion de l'empereur ; ce dernier fut
battu à Legnano ; mais l'année sui-
vante , il reentra en Allemagne , et là il
était tout-puissant. Henri se vit à son
tour humilié. Cité devant les diètes
de Worms , de Magdebourg , de Gos-
lar , de Wurtzbourg , et refusant d'y
paraître , il fut accablé par le ressen-
timent de Frédéric et la haine des
seigneurs , surtout des évêques , dont
il avait blessé les droits ou les préten-
tions , et perdit ses états de Saxe et
de Bavière. En vain sa fierté plia ; en
vain , à Erfurt , il se jeta aux pieds de
l'empereur ; tout ce qu'il put obtenir ,
fut de n'être condamné qu'à un exil de
trois ans , après lequel il devait se
contenter des seuls biens allodiaux de
sa maison , qui consistaient dans les
terres de Brunswick et de Lunebourg.
Il se retira auprès du roi d'Angleterre
son beau-père. « Qui eût pu croire ou
» conjecturer alors , dit l'historien
» Schmidt , que la postérité de cet il-
» lustre banni (la maison de Bruns-
» wick) régnerait un jour sur le trône

Basse-Bavière. Dans l'intérêt qui s'écoula de la mort de II à l'élection de Rodolphe bourg, les deux frères possédèrent en commun la dignité électo-donnèrent leur suffrage à Rile Cornouailles ; mais lors de la mort de Rodolphe, comme ils se refusèrent à voter tous deux, le roi de Bavière, Ottocare, s'y opposa, et ne le septemvirat des électeurs fut violé ; Louis fit observer que le roi de la Bavière ne pouvait les contraindre ni l'un ni l'autre du droit de suffrage, quoique dans le collège électoral ils ne comptassent que pour un vote. Les électeurs se rendirent à ses raisons, et le chargèrent d'élire pour eux cette fois : il choisit Adolphe, et conserva toujours pour lui une fidélité inviolable. Aussi en obtint-il de grandes récompenses : Rodolphe reconnut et conserva les droits des comtes palatins à Bavière pendant les vacances de la cour impériale, la gardienneté de ces terres et principautés du Rhin. Il couronna Louis, son fils, général, et lieutenant de l'empereur dans les duchés d'Autriche et de Styrie. Enfin, il ne l'empêcha point de régner par l'héritage de l'infortuné empereur de Sonabe, de qui Louis hérita plusieurs villes, entre autres Donawerth, et qui, en mourant, légua une partie du reste de ses biens héréditaires. A la mort de Rodolphe, Louis de Bavière ne vécut pas en si bonne intelligence avec Albert, son fils : celui-ci voulait être tué par le jeune Othon, neveu de Louis de Bavière, pour s'emparer ensuite de ses possessions. Othon s'y opposa avec force, et se rallia au parti d'Adolphe de Nassau, comte de Bavière. Un accident fâcheux rompit pour un temps cette

nouvelle alliance ; Adolphe, traversant le Rhin en bateau, fut attaqué à coups de flèche, et des gens de sa suite furent atteints. On accusa Louis de cette perfidie ; Adolphe déclara Louis coupable de lèse-majesté, et livra le Palatinat aux princes voisins : mais Louis parvint enfin à se justifier et à rentrer en faveur. Il n'en jouit pas long-temps ; car il mourut à Heidelberg, en 1294, regretté de ses sujets, malgré son titre de *Sévère*, qu'il devait à un acte de violence et de barbarie fait pour lui attirer un autre nom. Il avait eu, pour sa première femme, Marie, fille de Henri le Magnanime, duc de Brabant ; dans un voyage qu'il fit sur les bords du Rhin, il l'avait laissée à Donawerth ; un messenger, chargé de lui remettre une lettre de cette princesse, lui en remit aussi, par méprise, une autre, qu'elle écrivait à un homme de la cour de Bavière. Louis l'ouvrit, y trouva des mots mystérieux, et, dans sa fureur jalouse, commença par tuer le messenger : il monta à cheval, arriva à Donawerth, passa son épée au travers du corps du commandant du château, entra dans les appartements, poignarda une des femmes de la duchesse, jette par la fenêtre la femme du gouverneur de la tour, fait arrêter Marie, et la condamne à périr par la main du bourreau. L'histoire ajoute que cette fureur fut suivie d'un repentir si violent, que les cheveux de Louis en blanchirent tout à coup. L'innocence de sa femme lui fut, dit-on, révélée, et le pape Alexandre IV lui accorda l'absolution, à condition qu'il ferait bâtir une maison pour douze religieux de S. Bruno. Comme il n'y avait point en Bavière de religieux de cet ordre, le bâtiment fut donné à des moines de Cîteaux, et c'est aujourd'hui l'abbaye de Furstenfeld. Louis épousa en secondes nocces Mathilde, fille de Ro-

Guillaume V, naquit à Landshut, le 17 avril 1573. Il reçut une éducation très soignée, et fit ses études à l'université d'Ingolstadt, où il se lia d'amitié avec Ferdinand, archiduc d'Autriche, depuis empereur, sous le nom de *Ferdinand II*. Au sortir de l'université, en 1591, il alla à Prague visiter la cour de l'empereur Rodolphe II, et parcourut ensuite l'Italie, qu'il observa avec soin et avec fruit. De retour en Bavière, il fut envoyé, comme représentant de son père, à la diète de Ratisbonne, tenue en 1594. En 1596, le duc Guillaume, poussé par des motifs de piété, abdiqua, et remit à son fils la couronne ducale. Maximilien ne tarda pas à faire usage de son nouveau pouvoir : il était dévot, et les réformés faisaient chaque jour des progrès en Allemagne ; il était ambitieux, et l'empire avait besoin de lui. En 1610, il fut nommé chef de la ligue catholique, formée pour résister à l'union de Halle, conclue par les protestants, et protégée par Henri IV. Au moment où la succession du duché de Juliers semblait devoir faire éclater la guerre, un traité de neutralité, conclu à Mu-

res princes, Ferdinand au préjudice de la maison d'Autriche, la dignité électoral, vacante à la mort de l'électeur Frédéric, ce ne fut qu'en 1623 que le nouvel électeur fut adoubé par le collège électoral : il obtint la restitution d'une partie du bas Palatinat et un dédommagement des dommages faits pour la guerre, et la reconnaissance de ses droits sur la Bavière. Son ambition devait être satisfaite ; sa dévotion voulut l'être. Il travailla à convertir ses sujets au catholicisme, et ne réussit pas, dans l'année 1628, à convertir les deux cent cinquante villages qui s'étaient changés de croyance. Il inspira au duc l'élévation de Wallenstein, et l'invasion de l'empire, vinrent bientôt troubler l'administration intérieure : il fut vaincu par le duc de Friedland, et perdit le commandement général. Il ne put empêcher Gustave de Suède de battre et forcer de se retirer à Ingolstadt, il vit commencer une série d'infortunes et ne dut rendre plus amères à son peuple les suites de son avenir de ses anciennes misères. Mayence et Munich tombèrent au pouvoir des ennemis ; la Bavière fut ravagée. La prise de Ratisbonne ne pouvait dédommager Maximilien de ses pertes. Wallenstein, vaincu, fut écarté parce qu'il n'avait pas assez de puissance, consentit enfin à la paix de Bavière ; mais, soit mauvaise foi, soit impossibilité réelle, il ne put empêcher les succès des Suédois : ils y pénétrèrent d'un autre côté. Le tant de désastres, et surtout la vue que l'empereur ne voulait pas avoir la paix, Maximilien, en 1647, avec les Suédois, une trêve sévère dura peu ; le 18 sep-

tembre de la même année, l'électeur reprit les armes pour Ferdinand III, et envoya des troupes en Bohême. Quoique Gustave-Adolphe fût mort, les Suédois étaient encore redoutables : le général Wrangel entra en Bavière, et la ravagea de nouveau ; soutenu par les Français et Turenne, il gagna la bataille de Zusmarshausen. Maximilien s'enfuit à Salzbourg ; le traité de Westphalie vint lui épargner de nouvelles défaites. Il insista fortement auprès de l'empereur pour faire accorder à la France tout ce qu'elle demandait ; et, protégé à son tour par les ministres français, il conserva le haut Palatinat et la dignité électoral. De l'an 1648 au 27 septembre 1651, époque de sa mort, survenue à Ingolstadt, il ne s'occupa que du soin de réparer dans ses états les maux de la guerre, et de fonder des églises, des monastères, des chapelles, etc. : il fit construire aussi un monument en l'honneur de Louis de Bavière, fils de Louis-le-Débonnaire ; l'hôpital de St.-Joseph à Munich, et plusieurs édifices publics ; les jésuites, les carmélites, les capucins, les franciscains et les frères mineurs eurent beaucoup à se louer de sa libéralité. Son fils, Ferdinand-Marie, lui succéda.

G—T.

BAVIÈRE (MAXIMILIEN-EMMANUEL, duc et électeur DE), fils de l'électeur Ferdinand-Marie, né le 11 juillet 1662, acquit, dans sa jeunesse, une grande habileté pour tous les exercices du corps, et succéda à son père, en 1679. Il contracta d'abord une alliance fort étroite avec l'Autriche, et, lorsque Vienne fut assiégée par les Turcs, il marcha au secours de l'empereur avec 11,000 hommes, combattit vaillamment en Hongrie contre les Turcs, sur les bords du Rhin contre les Français, et dépensa

lorsque la guerre de la *succession* d'Espagne fut ouverte, Maximilien, à qui Louis XIV avait donné des marques de bienveillance, envoya à Versailles le comte de Monasterol, pour traiter d'une alliance, par laquelle il s'engagea à recevoir les Français dans les Pays-Bas, et à fournir vingt mille hommes de troupes, moyennant la promesse que le gouvernement des Pays-Bas espagnols serait héréditaire dans sa famille. Entrant aussitôt en campagne, il s'empara des villes d'Ulm de Memmingen, de Neubourg et de Ratisbonne ; mais Joseph I^{er}. le fit mettre au ban de l'Empire ; il essuya deux défaites, fut contraint de se réfugier dans les Pays-Bas, et vit ses états de Bavière partagés entre ses ennemis. Le traité de Rastadt l'en remit en possession ; et, après s'être reconcilié avec l'Autriche, il envoya des troupes pour secourir l'empereur contre les Turks, sous les ordres de son fils, le prince Charles-Albert. Ses démêlés avec l'électeur palatin, pour le vicariat de l'empire, furent terminés en 1724, par une convention, d'après laquelle ils s'engagèrent à l'adju-

nts de Munich le libre exercice, et fut un des premiers qui expulsèrent les jésuites. On lui présentait un livre de gens qu'on appelait hérétiques, en lui demandant de les brûler ; « tout justement les meilleurs de mes états, » répondit-il, et il jeta le papier au feu. Il mourut le 1777, et comme sa femme Marie-Anne, fille du roi de France Louis XVI, ne lui avait point donné d'enfants, son duché passa à la couronne, dans la personne de Charles-Théodore. G—T. (S.), dont le nom propre est Floribert, vivait dans le 7^e. siècle, dans une famille noble du pays de Liège. Il eut d'abord une conduite irréprochable. Un sermon de S. Amand, prêché par sa femme lui firent prendre l'engagement de se convertir. Il se fit recevoir en pénitence canonique, distribua son argent aux pauvres, et se retira dans un monastère de Gand, où il se fit donner la tonsure. Ayant été élu de son pieux directeur à la place de se faire ermite, il continua pour demeure le tronc de la croix. Ensuite il se fit une cellule dans le bois voisin de la ville. Ce fut là que S. Bavon vécut en anachorète, en 653, jusqu'en 737 ; car on varie sur l'année de sa mort ; mais on s'accorde à dire qu'il mourut le 1^{er}. octobre, et que l'église honore sa mémoire. À Gand, sous l'invocation de S. Bavon, on a une église qui fut d'abord l'église des chanoines. Du temps de Charles Quint, le chapitre fut transféré à l'église de St.-Jean, qui prit

dès-lors le nom de St. -Bavon, dont elle possédait les reliques, et qui est le patron de toute la ville. La vie de S. Bavon a été écrite plusieurs fois, et il existe une histoire en trois livres des miracles qu'on lui attribue. D—T.

BAXTER (RICHARD), théologien anglais non conformiste, né en 1615, à Rowton, dans le comté de Shrop, d'une famille honnête, mais peu riche, se fit remarquer, dès sa première enfance, par une extraordinaire disposition de piété, et par une pureté de cœur qu'il conserva toute sa vie. Ses premières études furent très-négligées ; mais il y suppléa par une heureuse nature. Sa vocation l'appela au ministère de l'Évangile ; il y sacrifia quelques espérances qu'il avait pu concevoir de s'avancer à la cour : cependant il hésitait, retenu par les défauts de sa première éducation et par les craintes que lui inspirait sa piété. Cette même piété le détermina : il reçut les ordres, en 1638, de l'évêque de Worcester ; rien alors dans ses opinions ne s'écarta des principes de l'église anglicane. Le serment de conformité, exigé à peu près à cette époque, fut pour lui, comme pour beaucoup d'autres, la première occasion de doute et d'un examen qui changea par la suite ses opinions. Il fut nommé, en 1640, ministre de Kidderminster. À l'époque de la guerre, il se déclara pour le parlement, mais jamais contre le roi. Chapelain d'un régiment de l'armée parlementaire, il s'efforçait d'arrêter les progrès des sectaires, et de maintenir des principes de modération et de véritable piété. De retour à Kidderminster, il prêcha contre le *covenant*, ne craignit point, lorsque Cromwell fut arrivé au faîte de sa puissance, de se prononcer contre sa tyrannie, et osa, dans une conférence à laquelle il fut appelé près de lui, lui reprocher d'a-

qu'il avait reçues du roi Charles II, n'avaient pu le soustraire à la haine des royalistes. Son refus constant de se soumettre à l'acte d'uniformité fut pour lui une source de persécutions ; sous le règne du roi Jacques II, maltraité, dépouillé et emprisonné plusieurs fois, sans cesse obligé de se cacher, bien que dans un état de santé qui fit plus d'une fois craindre pour sa vie, il n'en continua pas moins de prêcher de place en place, conformément à ses principes religieux. Il mourut le 8 décembre 1691. On a dit de Baxter que, s'il eût vécu dans les temps primitifs, il eût été un des Pères de l'Eglise. A l'époque où il vécut, il put mériter quelques-uns des reproches qui lui furent adressés par les partis opposés, ayant été aussi souvent accusé par les non conformistes de trop favoriser la hiérarchie, que persécuté par la faction contraire pour l'avoir attaquée. On a même pensé que, sans s'attacher à aucune secte, il s'était formé un système d'opinions religieuses mixtes ; ce qui a fait donner en Angleterre, à ce genre d'opinions, le nom

la première fois à
 sait pas une lettre
 entendait d'autre
 ; mais il s'appli-
 e avec tant d'ar-
 r'il devint un des
 ues et antiquaires
 lia, en 1679, une
 : *De analogia*,
guæ commenta-
 donna une nou-
vræon, plus cor-
 , et qui fut réim-
 andres, in-8°. On
 e Guillaume Bax-
 icace de cette édi-
 t rudement le fa-
 èbvre, également
 jusqu'à l'appeler
 t (*a silly french-*
blockhead.), fut
 la même manière
 Paw, qui publia à
 une autre édition
 prouve seulement
 alors n'étaient ni
 as polis que ceux
 itres ouvrages de
 nt : I. une édition
 tre de *Q. Horatii*
 et 1725, in-8°;
 : *des Antiquités*
 n, 1719 et 1733,
ssaire des Anti-
 lement en latin, et
 e la lettre A, 1726,
 8°; IV. quelques
 e plus d'érudition
 ut le 31 mai 1723,
 e ans, après avoir
 : partie de sa vie à
 unesse. S — D.
 É), écrivain écos-
 ciant d'Old-Aber-
 ette ville, en 1686
 études au collège
 et s'occupa parti-

culièrement de l'éducation de quel-
 ques jeunes gens de famille noble, qu'il
 accompagna dans leurs voyages sur le
 continent. Il se maria en 1724, et pu-
 blia quelques années après, in-4°, un
 ouvrage intitulé : *Recherches sur la*
nature de l'ame humaine, où l'im-
matérialité de l'ame est démontrée
par les principes de la raison et de
la philosophie. Ce livre, devenu cé-
 lèbre, fut réimprimé en 1737 et en
 1745, en 2 vol. in-8°. En 1750,
 André Baxter ajouta un appendix à la
 première partie; il écrivit ensuite, pour
 l'usage de ses élèves et de son fils, un
 Traité qui parut d'abord en latin,
 sous le titre suivant : *Matho, sive Cos-*
mo-theoria puerilis dialogus, in quo
prima elementa de mundi ordine et
ornatu proponuntur; ce traité, tra-
 duit en anglais, avec des additions
 considérables, fut imprimé en 1745,
 en 2 vol. in-8°, et en 1765, en 2 vol.
 in-12. Baxter était versé dans la con-
 naissance des langues anciennes et mo-
 dernes, et n'était pas moins recom-
 mandable par ses vertus que par son
 savoir. Il eut pour amis les hommes
 les plus distingués, parmi lesquels on
 peut citer le docteur Warburton. Pas-
 sionné pour l'étude, il passait souvent
 des nuits entières dans son cabinet,
 mais n'en était ni moins enjoué ni
 moins aimable dans le monde. Tour-
 menté sur la fin de sa vie par la goutte
 et d'autres infirmités, il mourut en
 1750, âgé de soixante-trois ans. Son
 père en avait vécu cent dix. S — D.

BAYARD (PIERRE-DU-TERRAIL, sei-
 gneur DE), surnommé le *Chevalier*
sans peur et sans reproche, le seul
 peut-être de tous les héros du moyen
 âge dont la vie soit sans tache, et qu'on
 puisse louer sans aucune restriction.
 Simple, modeste, ami sincère, avant
 délicat, pieux, humain et magnani-
 me, son ame réunait toutes les vertus;

terie, à l'écarté de la noblesse. Le jeune Bayard, élevé sous les yeux de son oncle George-du-Terrail, évêque de Grenoble, puisa de bonne heure, à l'école de ce digne prélat, le germe des vertus qui devaient l'illustrer un jour. « Mon enfant, lui disait ce bon » évêque, sois noble comme tes an- » cêtres, comme ton trisaïeul, qui fut » tué aux pieds du roi Jean, à la ba- » taille de Poitiers; comme ton bisaïeul » et ton aïeul, qui eurent le même sort, » l'un à Azincourt, l'autre à Montlhéry; » et enfin, comme ton père, qui fut » couvert d'honorables blessures en » défendant la patrie. » A peine Bayard eut-il atteint l'âge de treize ans, que, voué à la carrière des armes, l'évêque de Grenoble le présenta au duc de Savoie, allié de la France, qui l'admit au nombre de ses pages. Il faisait partie de son cortège, lorsque ce prince vint voir Charles VIII à Lyon. Charmé de l'adresse du jeune Bayard à manier un cheval, le roi de France le demanda au duc de Savoie, et le confia aux soins de Paul-de-Luxembourg, comte de Ligny. Ce seigneur le fit homme d'armes de sa compagnie,

en 1509. Bayard était à rde, et, marchant à travers our prendre les ennemis en s rompit, et détermina la'étant signalé aussi devant mpercur Maximilien lui dit, e de toute l'armée : « Le roi re est bienheureux d'avoir alier tel que vous ; je vou- oir une douzaine de vos pa- qu'il m'en coutât cent mille ar an. » Bayard vint en- ours du duc de Ferrare, s II, et forma le projet d'en- pe, qui, d'allié de la France, u son ennemi le plus achar- ard fit tout échouer ; mais, is grand que Fabricius, uva la vie à Jules II, qu'un rait d'empoisonner. L'ame héros français eut horreur son, et, montrant l'indigna- is vive au duc de Ferrare, t pour l'empoisonnement, il d'avertir le pape. Bayard, èvement à l'assaut de Bres- orté dans la maison d'un me qui venait de prendre la sant sa femme et ses deux isées à la brutalité des sol- mère éplorée reçoit le guer- ant, et le conjure de sauver honneur de ses filles. Bayard : met sa maison à l'abri de lte ; et, tandis que des ruis- sang inondent la ville, que s féroces se livrent à tous les crime, l'asyle de Bayard de- séjour de la paix, la sauve- l'innocence. Guéri de sa bles- près de rejoindre l'armée, il 100 ducats que cette famille sante lui offre pour rançon, cette somme entre les deux autés dont il a protégé la s'arrache, le cœur attendri, de cette intéressante famille ;

qui le comble de bénédictions. La joie fut générale à l'arrivée de Bayard au camp de Gaston de Foix, devant Ravenne. Il opina pour la bataille, prit deux enseignes aux Espagnols, et poursuivit les fuyards : Gaston, l'es- poir de la France, périt pour n'avoir pas suivi les conseils de Bayard. Blessé de nouveau à la retraite de Pavie, où il était resté le dernier pour faire rom- pre le pont, il fut transporté à Gre- noble, dans la demeure de ses pères, vingt-deux ans après l'avoir quittée. Sa vie y fut en danger. « Mon regret, » disait-il, n'est pas de mourir, mais » de mourir dans un lit comme une » femme. » Il se rétablit, et ce fut dans ce même hiver que sa grande ame fit tourner à sa gloire jusqu'aux faiblesses inséparables de l'humanité. Bayard était enflammé du désir de posséder une jeune personne char- mante : un suborneur se charge de la lui livrer ; la mère, avilie par la misère, met un prix à l'honneur de sa fille. L'innocente victime paraît devant Bayard, avec ce timide embarras qui rend la beauté plus touchante. A peine ose-t-elle lever sur lui ses yeux humi- des de larmes. « Quoi ! lui dit Bayard, » est-ce pour pleurer que vous êtes » venue ? — Hélas ! s'écrie-t-elle en se » jetant à ses genoux, vous êtes le » maître de mon sort..... mais appre- » nez que je suis d'une famille noble, » et ne déshonorez pas une victime » de la misère ! » Ces paroles, entre- coupées de sanglots, rappellent Bayard à lui-même, et, pénétré d'un saint res- pect pour cette jeune vierge, qui fond en larmes à ses pieds, il devient le protecteur de son innocence, lui as- sure une dot, et réprimande sa mère, dont il devient aussi l'appui : « Je » vous rends votre fille, lui dit-il, » aussi pure que je l'ai reçue ; par le » choix d'un époux digne d'elle, je

ploya les mêmes talents et le même héroïsme qui l'avaient rendu si célèbre au-delà des Alpes. Les revers qui empoisonnèrent les dernières années de Louis XII, ne donnèrent peut-être que plus d'éclat à la gloire personnelle de Bayard. Ligué avec Ferdinand et l'empereur Maximilien, le roi d'Angleterre Henri VIII menaça la Picardie, en 1513, et mit le siège devant Téroüane. L'armée française en vint aux mains à Guinegaste, et prit honteusement la fuite, sans qu'il fût possible aux chefs de la rallier. Bayard, désespéré, s'arrêta sur un pont, et fait face à l'ennemi avec son intrépidité ordinaire; mais, cédant au nombre, sa troupe va mettre bas les armes : Bayard, apercevant un officier anglais au pied d'un arbre, vole vers lui à cheval, et, lui mettant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, homme d'armes, » lui dit-il, ou je te tue ! » L'officier lui remit son épée ; Bayard lui donna aussitôt la sienne, en lui disant : « Vous voyez devant vous le capitaine » Bayard, qui est aussi votre prisonnier. » Cette action ingénieuse et hardie fut rapportée à l'empereur et

sant roi, donné l'ordre de cher-
 rie!... Ma bonne espée, tu seras
 lt bien comme relique gardée,
 ur toutes autres honorée!» Cette
 levint bientôt encore plus glo-
 et redoutable dans les mains
 yard. Jamais la patrie n'en eut
 soin si pressant. A peine Fran-
 r. a-t-il vaincu au dehors, qu'il
 propres frontières à défendre. La
 pagne est menacée par les forces
 arles-Quint, réunies devant Mé-
 , faible boulevard contre tant
 emis. On propose au roi de
 : Mézières, et de dévaster toute
 vince. Ce conseil, inspiré par le
 voir et la crainte, fait frémir
 'd, qui dit au roi : « Il n'y a point
 places faibles où il y a des gens
 cœur pour les défendre! » Il se
 lans la ville, résolu de la sauver
 y périr. Les ennemis osent le
 er de se rendre : « Avant de
 tir de Mézières, répond Bayard,
 père faire dans les fossés un pont
 corps morts, sur lequel je puisse
 ser avec ma garnison. » Cent
 s d'artillerie tonnent alors contre
 mparts. Une partie de la garni-
 craignant d'être écrasée sous les
 s, prend la fuite par la brèche :
 nt mieux, dit Bayard, ces lâches
 étaient pas dignes d'acquérir de
 gloire avec nous. » La ruse acheva
 u'avait commencé la bravoure.
 rd sema la discorde parmi les gé-
 ux ennemis qui levèrent le siège.
 cette glorieuse résistance, Charles-
 it aurait pu pénétrer au cœur du
 ume. Bayard vint à Paris, et y
 eçu comme un libérateur. Le par-
 nt lui fit une députation solennelle
 om de la nation; le roi le nomma
 alier de l'ordre de St.-Michel, et
 onna une compagnie de cent hom-
 d'armes à commander en son nom,
 neur jusque-là réservé aux prin-

ces. Il serait difficile de peindre les
 transports qu'excita son retour dans la
 province qui l'avait vu naître: ses soins
 et ses libéralités firent cesser le fléau
 de la peste qu'il avait trouvé à Gre-
 noble. François I^{er}. envoya Bayard
 à Gênes, soulevée de nouveau contre
 la France, et sa présence suffit pour
 réprimer les Génois. De retour à l'ar-
 mée, il soumit la ville de Lodi; mais
 bientôt la fortune changea, et ces
 mêmes armées françaises, jusqu'alors
 triomphantes, furent chassées de leurs
 conquêtes. L'amiral Bonnivet qui, par
 des mesures mal prises, avait fait bat-
 tre Bayard à Rebec, près de Milan, lui
 remit ensuite le sort de l'armée, pour
 la sauver, ayant été blessé lui-même
 dans sa retraite. « Il est bien tard, ré-
 » pond Bayard, encore sensible à l'af-
 » faire de Rebec; mais, n'importe,
 » mon ame est à Dieu, et ma vie à l'é-
 » tat; je vous promets de sauver l'ar-
 » mée aux dépens de mes jours. » Il
 s'agissait de passer, à la vue d'un en-
 nemi supérieur en force, la rivière de la
 Sésia, entre Romagnano et Gattinara.
 Bayard, toujours le dernier pour sou-
 tenir la retraite, chargeait vigoureu-
 sement les Espagnols, lorsque, vers
 les dix heures du matin, le 30 avril
 1524, une pierre, lancée d'un arque-
 buse à croc, vint le frapper au côté
 droit, et lui rompit l'épine du dos.
 « Jésus, mon Dieu, je suis mort! »
 s'écrie Bayard. On court à lui pour
 le retirer de la mêlée: « Non, dit-il,
 » près de mourir, je me garderai bien
 » de tourner le dos à l'ennemi pour la
 » première fois. » Voyant approcher
 les Espagnols, il ranime sa voix mou-
 rante pour ordonner d'aller à la charge,
 et se fait placer au pied d'un arbre.
 « Mettez-moi, dit-il, de manière que
 » mon visage regarde l'ennemi. » Ses
 derniers moments portent le carac-
 tère de cette simplicité héroïque et

de lui, verser des larmes d'admiration et de regrets ; le marquis de Pescaire oublie sa victoire pour accourir à son secours ; teint du sang des Français, le connétable de Bourbon s'attendrit à la vue de ce héros expirant : « Ce » n'est pas moi qu'il faut plaindre, » lui dit Bayard ; mais vous, qui com- » battez contre votre roi et contre votre » patrie ! » Peu de minutes après avoir proféré ces belles paroles, il expira, à l'âge de quarante-huit ans. Son corps resta au pouvoir des ennemis, qui le firent embaumer, et lui rendirent les plus grands honneurs. On le transporta ensuite à Grenoble, à travers les états du duc de Savoie, qui lui fit rendre les mêmes honneurs funèbres qu'aux princes de son sang. La consternation fut générale dans toute la France : jamais deuil ne fut plus sincère ; la mort de Bayard était devenue une calamité publique. François 1^{er}. en marqua les plus vifs regrets. Il sentit encore plus vivement cette perte après la bataille de Pavie. « Ah ! che- » valier Bayard, dit-il, en se voyant » au pouvoir des ennemis, que vous

n'ai, dit Bayard, ciel, qui est Dieu, la terre, qui est le n'en servirai jamais de des inclinations, Bayard fut étrange dans les cours et aux armes; aussi n'a-t-il jamais armées en chef. C'est pour la France, François I^{er}, qui accorde qu'au mérite. Si la prudence à la vanité, l'ambition, l'amour de ses devoirs; vigilant, fertile en tout propre à la dévotion; ferme dans les milieux des orages, et à l'ennemi et de la mort; qu'on suivait pour apprendre de lui, dont la présence armée et y répandait à la fois l'oracle et le bras des généraux des ennemis, le le l'état; si un tel fut jamais général sans doute, le plus vie de cet illustre te d'abord par son nom du *Loyal service*, 1627, in-4°; réimprimé de Théodore Bèze, 1619, in-4°; complété par le prélat, et de nouvelles ides, pseudonyme de Bessieu, Grenoble, de Bocquillot, prieur en langage moderne; 1612; enfin, Guyard donna la mieux écrite note, Paris, 1760, 2, réimprimée un fois. On en trouve

encore une agréable dans le tom. IX des *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny. Etienne Pasquier, dans ses *Recherches sur la France*, a consacré au chevalier Bayard les chapitres 18, 19, 20, 21 et 22 de son 6^e livre. Les *Vies* qu'en ont donné Symphorien Champier, Paris, 1525, in-4°, et Aymar, Lyon, 1699, in-12, ne sont que des romans. Les traits les plus saillants du caractère de Bayard et les principaux événements de sa vie ont été assez habilement placés, par le poète du Belloy, dans la tragédie de *Gaston et Bayard*. B—P.

BAYE (FRANÇOIS BERTHELOT, marquis DE), lieutenant-général des armées du roi, commandant à Lunéville, mort le 3 septembre 1776, a publié *la Campagne du maréchal de Créqui en 1677*, Lunéville 1761, in-8°. A. B—T.

BAYEN (PIERRE), pharmacien, né à Châlons-sur-Marne, en 1725, manifesta de bonne heure le goût des sciences et des arts. Pendant qu'il faisait ses études, il employait tous ses jours de vacances à visiter les ateliers des fabriques ou à suivre les travaux des agriculteurs. Il pensait, avec raison, qu'on pouvait simplifier les procédés que suivent les artisans et les instruments qu'ils employent; et, en effet, plusieurs arts lui doivent d'utiles réformes. Il vint à Paris; en 1749, et fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle. Il travailla quelque temps dans le laboratoire de Chamousset, où il développa tant de dispositions pour la chimie, que le gouvernement le chargea, avec Venel, d'analyser toutes les eaux minérales de la France. Ce travail important fut interrompu par l'ordre qu'il reçut, en 1755, de suivre, comme pharmacien en chef, l'expédition de l'île de Minorque, où il rendit de grands services. La troupe n'y trou-

pagne de Minorque, Bayen passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne, pendant la guerre de sept ans. A la paix, il reprit son travail sur les eaux minérales, et publia, en 1765, l'*Analyse des eaux de Bagnères de Luchon*. Les recherches chimiques qu'il fit à l'occasion de cette analyse lui découvrirent la propriété fulminante du mercure dans certaine combinaison. Il étudia soigneusement les oxides de ce métal, et fut le premier chimiste qui vérifia que les métaux, au lieu de perdre un de leurs principes dans la combustion, acquéraient au contraire un de ceux de l'air qui s'y fixe et augmente leurs poids. Cette théorie avait déjà été démontrée par Jean Rey, médecin périgourdin, dont le livre, publié en 1620, était oublié : Bayen, dans une lettre à l'abbé Rozier, rendit justice à cet ancien chimiste (V. JEAN REY). Il fit imprimer, en 1778, un *Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths*. Ce travail fit faire un pas sensible à la minéralogie; il fit connaître la présence de la magnésie dans les schistes, et la

BAY

cription des constellations, accompagnée de cartes célestes; il y marque les étoiles de chaque constellation par des lettres grecques. Chaque étoile a son caractère distinctif, par lequel on peut la désigner, sans avoir besoin de se charger la mémoire d'une multitude de noms. Il a cependant dessiné sur ses cartes les figures des anciennes constellations, et leur a laissé les noms tirés des fables grecques, auxquels l'imagination était trop accoutumée pour y renoncer.

T—D.

BAYER (THÉOPHILE-SIGEFROI), petit-fils du précédent, né en 1694, à Königsberg, où il fit ses études littéraires, philosophiques et théologiques. Son goût pour les langues orientales, dont les rabbins lui donnèrent les premières leçons, et qui fut cultivé par Abraham Wolf, le porta à apprendre même le chinois. L'état de sa santé, sérieusement altérée par la contention et l'assiduité qu'il donnait à ce genre d'étude, et l'envie d'étendre ses connaissances littéraires, l'engagèrent à voyager dans diverses contrées de l'Allemagne. Il s'y lia avec les savants, fut bien accueilli dans les plus célèbres universités, et revint en 1717, dans sa patrie, pour y être bibliothécaire. Appelé, en 1726, à Pétersbourg, il y occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines. Il se disposait à retourner en Allemagne, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, le 21 février 1738. Ceux de ses nombreux ouvrages par lesquels il est principalement connu, sont : I. *Museum Sinicum*, Pétersbourg, 1730, 2 vol. in-8°. Il contient une Grammaire chinoise, une autre Grammaire de la langue chincheco, un Traité de chronologie chinoise, un Traité des poids et des mesures, des fragments de quelques livres en chinois et en latin, plus de soixante planches, etc. :

BAY

c'est dommage que, par la mauvaise exécution de ces planches, il offre souvent des textes chinois entièrement lisibles. Ses recherches ont d'ailleurs jeté un grand jour sur l'histoire Nord et sur les migrations des peuples du moyen âge. II. *Historia Osrhoetensium et Edessena nummis illustrata*, Pétersbourg, 1734, in-4°, ouvrage estimé et regardé comme classique son genre. III. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est sa traduction du premier livre du *Tchoun-tsie* ou *Chronique du royaume de Li* par Confucius. IV. *Historia congregationis cardinalium de propaganda*, 1721, in-4°. C'est une satire silencieuse contre l'église romaine, que protestants eux-mêmes en furent indignés. Les autres écrits de Bayer se trouvent dans les *Acta eruditorum* et dans les *Mémoires de l'académie de Pétersbourg*; plusieurs ont été imprimés séparément; quelques-uns sont restés manuscrits. Ils roulent presque tous sur divers points intéressants d'histoire, de chronologie, de philologie ancienne et orientale. Parmi les dissertations qu'il a insérées dans douze premiers volumes des *Acta Petropolitana*, on doit surtout distinguer les suivantes : *Elementa litteraturæ Brahmanicæ, Tanguticæ, Mungalicæ*, de 23 pages, avec 1 pl. dans le tom. III; *Elementa Brahmanicæ, Tanguticæ, Mungalicæ*, avec 9 pl. dans le tom. IV; une autre sur la *Litteratura Mangiurica*; une autre *De lexico Sinico Çu-guér*; celles *De horis Sinicis*; *De cyphorarto commentationes, accedens Parergon Sinicum de Calendario Sinico*, etc., Pétersbourg, 1735, in-4°. de 52 pages, avec 1 pl. Le catalogue le plus complet de ses ouvrages est celui qu'a révisé M. Sharpe, dans l'*Appendix* au *S*

Tarse, Barcelone, 1753. L'auteur venait d'être alors nommé chanoine de la cathédrale de Barcelone. Par ordre de Ferdinand VI, il se rendit à Tolède, pour examiner les manuscrits conservés dans la bibliothèque de la cathédrale. Bayer présenta, quelque temps après, au roi les résultats de ses recherches, en un volume in-fol., manuscrit. En 1754, il alla à Rome, pour observer les monuments anciens qui pouvaient avoir rapport à l'histoire d'Espagne. Les résultats de ce voyage furent deux volumes in-fol., encore inédits. Étant à Rome, il fit imprimer, en 1756, une Dissertation, intitulée : *Damasus et Laurentius Hispanis adserti et vindicati*. Ce voyage lui procura l'avantage de se lier avec les hommes les plus savants de l'Italie. A son retour, Bayer fut nommé chanoine trésorier de la cathédrale de Tolède. En 1760, le roi le chargea de faire le Catalogue des manuscrits de l'Escurial. Bayer employa trois ans à ce grand travail, et fit un catalogue de quatre volumes in-fol. Son activité ne se ralentit point après cette entreprise, et il

sez d'élégance et de noblesse ; mais elle est surtout estimée pour le Discours préliminaire et les Notes qui l'accompagnent ; l'érudition et la saine critique s'y joignent pour éclaircir les traditions obscures sur lesquelles se fondaient les usages civils et religieux des Romains. On n'en a pas donné de seconde édition , quoi qu'en dise certain *Dictionnaire universel historique , critique et bibliographique*. On doit encore à Bayeux : I. des *Réflexions sur le règne de Trajan*, 1787, in-4°, où l'auteur fait des rapprochements flatteurs entre les principaux personnages de Rome , à cette époque , et plusieurs de ses contemporains ; II. des *Essais académiques*, 1785, in-8°, où se trouvent l'éloge d'Ariston , et des extraits d'un grand ouvrage , intitulé *l'Antiquité pittoresque* ; III. le *Prospectus d'une nouvelle traduction de Pausanias*, à laquelle devaient concourir des savants et des artistes du premier ordre : cette traduction était à peu près terminée. IV. quelques Pièces de vers couronnées par les académies de Rouen et de Caen. V. *Procès-verbaux de l'assemblée provinciale de Basse-Normandie*, Caen, 1787, in-4°. Il a laissé en manuscrit des Dissertations sur des objets d'antiquité , des traductions de *Claudien*, d'*Apulée*, etc., et une traduction presque entière de *Martial*, accompagnée de notes. En 1787 , M. Necker l'appela auprès de lui , et le fit premier commis des finances. En 1789 , il commença un journal , intitulé : *Histoire de la révolution présente*, ou *Mémoires périodiques , impartiaux et fidèles , pour servir à l'histoire de France , pendant les années 1789 et suivantes*. Nommé commissaire du roi , et ensuite procureur-général-syndic du département du Calvados , il fut mis en prison ,

et massacré par le peuple de Caen , 6 septembre 1792 , comme complice des ministres Montmorin et de Lessa alors accusés de conspiration et emprisonnés à Orléans. A—G—

BAYF. Voy. BAÏF.

BAYLE (FRANÇOIS), médecin du 17^e. siècle, professeur en l'université de Toulouse, mort le 24 septembre 1709, âgé de quatre-vingt-sept ans, jouit, dans sa patrie, d'une assez grande réputation, qu'il ne doit guère conserver aujourd'hui que comme érudit. s'attacha d'ailleurs beaucoup trop aux sciences accessoires à la médecine pour porter dans celle-ci, et même dans les premières, cette lumière que ne résulte guère que d'une étude exclusive et spéciale : d'ailleurs, vivant dans le siècle de Boërhaave, de Boilini, au temps où l'on faisait de fausses applications de la physique et des mathématiques à l'art de guérir, il suivit cette fausse philosophie ; cependant, il trouve quelques observations assez précieuses dans ses nombreux écrits et particulièrement dans son *Traité de l'Apoplexie*. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Systema generale philosophiæ*, 1669, in-8° ; II. *Dissertationes medicæ tres ; De causis fluxus menstrui mulierum ; De sympathiâ viliarum corporis partium cum utero De usu lactis ad tabidos reficiend et de venæ sectione in pleuritide* Toulouse, 1670, in-4° ; 1681, vol. in-12 ; Bruges, 1678, in-8°. I. *Tractatus de apoplexiâ*, Toulouse, 1676, in-12 ; la Haye, 1678, in-12. IV. *Problemata physico-medica* Toulouse, 1677, 1681, in-12 ; V. *Dissertationes physicæ , ubi principum proprietatum in reconomia corporum animalis , in plantis et animalibus demonstrantur*, Toulouse, 1677, in-12 ; la Haye, 1678, in-12 ; VI. *Histoire anatomique d'une grossesse*

louse, 1688, in-12; X. *Institutiones physicæ*, Toulouse, 1700, in-4°.; Paris, 1701, in-4°.; XI. *Opera omnia*, Toulouse, 1701, 4 vol. in-4°.

C, et A.

BAYLE (PIERRE), naquit au Carlat, dans l'ancien comté de Foix, le 18 novembre 1647. Son père, ministre de la religion réformée, fut son premier instituteur : de bonne heure il donna des preuves d'une mémoire surprenante et d'une singulière vivacité d'esprit. A dix-neuf ans, il fut envoyé au collège de Puy-Laurens, pour y achever ses humanités. Peu s'en fallut que sa passion pour l'étude ne lui coûtât la vie ; sa santé en fut affaiblie pour le reste de ses jours. Tous les livres lui étaient bous ; son goût pour la dialectique lui faisait trouver des charmes aux ouvrages de controverse ; mais le *Plutarque* d'Ammyot et Montaigne étaient ses auteurs favoris : le dernier flattait déjà sans doute son penchant au scepticisme ; tous deux communiquèrent peut-être à son style cette allure vive et franche, cette liberté d'expressions et jus-

e qui avait paru en 1680, et répandu en effroi presque universel, il put, en 1692, ses *Pensées diverses sur comète*, ouvrage rempli de savoir et d'égarements, où étaient agitées mille questions de métaphysique, de morale, de théologie, d'histoire et de politique. A cette première production, succéda la *Critique générale de l'histoire du calvinisme de Maimbourg*. Cet ouvrage fut également goûté des catholiques et des protestants; l'auteur crié en parla lui-même avec estime, et fut en l'admirant qu'on le faisait paraître à Paris, par la main du bourgeois Jurieu ayant fait paraître à son tour une *Réfutation du P. Maimbourg*, elle n'eut aucun succès. Il ne fallut pas davantage pour allumer la haine jalouse de cet homme dévoré d'envie et d'orgueil. On a prétexté, mais sans fondement, que la haine de Jurieu contre Bayle venait de ce que sa femme avait pour lui un sentiment tout contraire. Cependant, Bayle entreprit un ouvrage périodique, sous le titre de *Nouvelles à la république des lettres*. Ce Journal qu'il prenait autant de plaisir à lire que les autres en avaient à le lire, lui attira un singulier dénié avec la reine Christine, reine de Suède. En publiant dans ses *Nouvelles* une lettre de Rome, où elle condamnait les persécutions exercées en France contre les protestants, il avait observé qu'il était un *reste de protestantisme*. Ses lettres, pleines de hauteur et de liberté, lui furent écrites, à ce sujet, par un prétendu serviteur de la reine; mais l'une, on lisait ce passage, qui devait faire songer à la funeste aventure de Monaldeschi : « Vous pourriez vous vanter d'être le seul au monde qui l'eût offensée impunément, si vous n'aviez pris le parti de la justification. » Bayle l'avait pris

en effet; ses excuses satisfirent tellement Christine, qu'elle voulut, dès ce moment, entrer en correspondance avec lui pour tous les objets de littérature et de science. Son repos fut troublé bien plus cruellement par la mort de son père et de ses deux frères; ces pertes fort rapprochées, jointes à la violence toujours croissante des mesures employées en France contre les religionnaires, lui inspirèrent le *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile : CONTRAINS-LES D'ENTRER*. Cet ouvrage, qu'il ne voulait pas avouer, n'est digne de lui, ni pour le style qui en est dur et embarrassé, ni pour le ton qui en est chagrin et amer. Dans tous ses autres écrits, il s'exprima sur le compte de la France et du catholicisme, avec une modération que les hommes fougueux de son parti ne manquèrent pas de lui reprocher, et dont ses ennemis lui firent un crime. Jurieu, qui avait peut-être reconnu Bayle pour l'auteur du *Commentaire philosophique*, à la chaleur avec laquelle il y défendait son dogme favori, qui était la tolérance, attaqua l'ouvrage avec fureur. Sa haine n'attendait qu'un prétexte pour éclater ouvertement contre Bayle lui-même; il lui fut fourni par l'*Avis aux réfugiés*, ouvrage où les protestants sont traités avec peu de ménagement, mais que Bayle désavoua constamment, et qu'aucune preuve n'autorise à lui attribuer, bien qu'on l'ait inséré dans le recueil de ses œuvres. Non seulement Jurieu l'accusa d'en être l'auteur, mais il le représenta encore comme l'âme d'une cabale dévouée aux intérêts de la France, contre ceux du protestantisme et des puissances liguées. Dans deux écrits, Bayle repoussa cette double imputation; mais la calomnie fut la plus forte. En 1693, les magistrats de Rotterdam, entraînés, ou plutôt in-

La composition de son *Dictionnaire historique et critique*, qu'il publia d'abord en 2 vol. in-fol., 1696. La rage de Jurieu n'était pas assouvie ; une nouvelle persécution fut suscitée par lui contre ce nouvel ouvrage, le premier auquel Bayle ait mis son nom. Le consistoire, sur lequel il n'avait que trop de crédit, reprocha à l'auteur : 1°. de s'être permis des pensées et des expressions obscènes ; 2°. d'avoir fait de l'article *David*, une espèce de diatribe contre ce roi ; 3°. non seulement d'avoir rapporté tous les arguments des manichéens, mais de leur en avoir prêté de nouveaux, et de n'avoir réfuté ni les uns ni les autres ; 4°. d'avoir eu le même tort, relativement à la doctrine du pyrrhonisme, dans l'article consacré au chef de cette secte ; 5°. d'avoir donné des louanges outrées aux athées et aux épicuriens. Outre ces cinq chefs principaux, on le blâmait encore d'avoir pris la défense de quelques papes attaqués par les théologiens de la réforme. Ce seul trait caractérise Bayle et ses adversaires. Il promit de faire disparaître de son *Dic-*

at de son estime pour
yle. Bayle était tendre
r ses parents et pour
ommerce était facile et
uent dans son scepti-
ortait la contradiction,
faisait essuyer aux au-
nombreuses querelles
tenir, il ne fut jamais
on amour pour la paix
refusa d'entrer dans les
use des dissensions qui
es agitent. Il avait de
opinion fort modeste,
e reconnaissance tous
i donnait. Parfaitement
ne se laissa tenter par
sions de fortune qui lui
: l'amitié même avait
accepter ses moindres
asteté et d'une tempé-
preuve, il ne commit
trouva de plaisir que
; il travailla quatorze
jusqu'à quarante ans,
depuis l'âge de vingt,
ait pas d'avoir eu un
e loisir. En tout, son
vie furent dignes d'un
ophe. « Bayle, dit Vol-
remier des dialecticiens
ophes sceptiques. . . .
nds ennemis sont forcés
l n'y a pas une seule
s ouvrages qui soit un
ident contre la religion
mais ses plus grands
ouent que, dans ses ar-
roverse, il n'y a pas une
i ne conduise le lecteur
souvent à l'incrédul-
omparaît lui-même au
nble - nuages d'Ho-
alent, disait-il, est de
loutes; mais ce ne sont
es. » Basnage de Beau-
son continuateur dans

la rédaction des *Nouvelles de la ré-
publique des lettres*, paraît avoir ex-
pliqué très-bien ce scepticisme, dont
les uns lui savent tant de gré, et que
les autres lui reprochent si fort : « La
» plupart des théologiens, dit ce cri-
» tique, lui semblaient trop décisifs,
» et il aurait souhaité qu'on ne parlât
» que douteusement des choses dou-
» teuses. Dans cet esprit, il se faisait
» un plaisir malicieux d'ébranler leur
» assurance, et de leur montrer que
» certaines vérités, qu'ils regardent
» comme évidentes, sont envirommées
» et obscurcies de tant de difficultés,
» qu'ils feraient quelquefois plus pru-
» demment de suspendre leurs déci-
» sions. Il avait aussi discuté tant de
» faits qui ne sont point révoqués en
» doute par le commun des savants,
» et qu'il avait reconnus évidemment
» faux, qu'il se défiait de tout, et n'a-
» joutait foi aux historiens que par
» provision, et en attendant une plus
» ample instruction. » — « Dialecticien
» admirable plus que profond philo-
» sophe, dit encore Voltaire, il ne sa-
» vait presque rien en physique. Il
» ignorait les découvertes du grand
» Newton, et presque tous ses articles
» philosophiques supposent ou com-
» battent un cartésianisme qui ne sub-
» siste plus. » Son style, naturel et
clair, est trop souvent diffus, lâche,
incorrect et familier jusqu'à la trivia-
lité. On lui a reproché justement des
termes grossiers et obscènes; il n'y
mettait ni intention, ni plaisir; l'igno-
rance ou l'oubli des bienséances de la
société en était la seule cause. « L'ex-
» trême vivacité de son esprit, dit La
» Harpe, s'accommodait peu, et il en
» convient, de la méthode et de l'or-
» dre. Il aimait à promener son ima-
» gination sur tous les objets, sans trop
» se soucier de leur liaison; un titre
» quelconque lui suffisait pour le con-

de sa manœuvre. On a regretté que cet ouvrage contint trop de noms obscurs, et pas assez de noms célèbres; mais il est juste d'observer qu'il a été entrepris principalement pour rectifier ou suppléer le *Dictionnaire de Moréri*. La 1^{re} édition est de 1697, 2 vol. in-fol.; la 2^e, de 1702, fut aussi faite sous les yeux de Bayle. La 3^e édition, donnée par Prosper Marchand, 1720, 4 vol. in-fol., est la plus belle. On la recherche pour l'épître dédicatoire au duc d'Orléans, qui ne se trouve que dans quelques exemplaires, et pour l'article *David*, dont on trouve une seconde leçon à la fin du second volume. Mais cet article *David* se trouve aussi double dans les éditions de 1730, 4 vol. in-fol.; de 1734, 5 vol. in-fol. (la moins estimée de celles que nous citons, parce qu'elle a été imprimée à Trévoux); et de 1740, 4 vol. in-fol. C'est cette dernière qui est recherchée des savants et regardée par eux comme la plus complète. Il existe une édition imprimée à Bâle, 1740, 4 vol. in-fol. Une édition in-8°. a été, dans les derniers temps, commencée à Leipzig.

BAY

quelques ouvrages de Bayle
*Dictionnaire des ouvrages
 et pseudonymes* de M. Bar-
 toutefois ne parle pas de la
que volante, Amst., 1700-1,
 25 in-12. C'est un recueil de
 es et curieuses. A—G—R.
 EY (ANSELME), théologien
 u 18^e. siècle, est auteur de
 ouvrages, parmi lesquels
 suivants : I. *Grammaire
 sans points et avec des*
 I. *l'Ancien Testament en
 et en hébreu*, avec des re-
 critiques et grammaticales,
 8^o. ; III. *Union de la mu-*
de la poésie ; IV. *Traité-*
sur l'art de chanter et de
s instruments ; V. *une*
ire anglaise ; VI. *Institu-*
églements et Statuts reli-
er les églises juive et chré-
 a. Bayley mourut en 1794.
 Y (Nicolas), est auteur d'un
 ire très-estimé en Angleterre,
 é réimprimé à Londres en
 un gros vol. in-fol., avec
 ures et des additions consi-
 par J. N. Scott, sous le titre
onnaire étymologique et
de la langue anglaise.

X—s.

Y (Louis), prélat anglais
 siècle, né à Caermarthen,
 pays de Galles, étudia à
 et fut successivement minis-
 resham dans le comté de
 er, vers l'an 1611, chape-
 Jacques I^{er}., et évêque de
 en 1616. Il jouissait d'une
 réputation comme prédica-
 is il est encore plus célèbre
 auteur d'un livre intitulé : *la*
e de piété, réimprimé pour
 ante-neuvième fois en 1734,
 raduit en langue galloise, et
 i, en français. Ce livre jouis-

BAY

Gir

sait en Angleterre d'une telle réputa-
 tion, qu'un prédicateur se plaignit de
 ce que, parmi le peuple, il était généra-
 lement considéré comme une auto-
 rité égale à la Bible. On a cru décou-
 vrir dans cet ouvrage quelques prin-
 cipes de puritanisme, qui, singuliers
 sous la plume d'un évêque, ont fait
 soupçonner Bayly de n'en être pas
 réellement l'auteur ; mais ce soupçon
 paraît dénué de fondement. On ignore
 pour quel motif l'évêque de Bangor
 fut, le 15 juillet 1621, enfermé dans
 la prison nommée *The fleet*, à moins
 que ce ne fût pour avoir eu peut-être
 quelque part aux représentations du
 parlement contre le mariage projeté
 du prince Henri avec l'infante d'Es-
 pagne : quoi qu'il en soit, il ne sem-
 ble pas que sa détention ait été longue,
 ni que cette affaire ait eu pour lui au-
 cune suite. Il mourut en 1632. X—s.

BAYLY (THOMAS), théologien
 anglais, fils du précédent, étudia à
 l'université de Cambridge. En 1644,
 il se retira à Oxford avec les ecclé-
 siastiques qui, pendant la guerre ci-
 vile, suivirent la fortune de Charles I^{er}.
 Il passa ensuite en France, et revint
 en Angleterre un an après la mort du
 roi ; mais quelques écrits qu'il publia
 ayant alarmé le gouvernement, il fut
 arrêté et enfermé dans la prison de
 Newgate. Etant parvenu à recouvrer
 sa liberté, il se réfugia en Hollande,
 où il se déclara catholique romain, et
 se mit à déclamer contre la doctrine
 protestante, qu'il avait long-temps
 prêchée. Il mourut, dit-on, en Italie,
 dans un hôpital, vers l'année 1657.
 On a de lui une prétendue *Confé-*
rence concernant la religion, entre
Charles I^{er}. et Henri, marquis de
Worcester, au château de Ra-
gland, en 1646 ; un traité (en fran-
 çais) *De la rébellion des sujets en-*
vers leurs rois, Paris, 1653, in-8^o.,

savoir : I. *Lexypyretæ perpetuo
quæstionis et annexorum solutio*; d.
nobilitate facultatis medicinæ, Tu
rin, 1512, in-fol; II. *De medendi
humani corporis malis Enchiridion*
quod vulgò, Veni mecum vocant
Bâle, 1563, 1578, in-8°. Lyon
1561, in-12, Francfort, 1612, in-12
C. et A.

BAZARAD, prince d'origine slave
qui régnait sur la Valachie en 1330
est le premier vayvode de cette pro
vince sur lequel l'histoire nous a
transmis quelques détails. Deux sei
gneurs, vassaux de Charles Robert
roi de Hongrie, espérant s'emparer
pour leur propre compte de la Vala
chie, s'ils pouvaient en chasser Baza
rad, engagèrent Charles à l'attaquer.
Égaré par leurs suggestions, le roi
rassembla une armée nombreuse, et
vint mettre le siège devant Severin.
La conquête de cette place lui ouvrit
le pays jusqu'à la mer Noire. Baza
rad, avant de recourir aux armes
voulut tenter les voies de la négocia
tion. Il fit savoir au monarque que
s'il consentait à se retirer, il céderait

alors fit de généreux efforts; sépara des autres corps entés, se bâtit un édifice séparé, la suite, Bazin prêta à la commune somme fort considérable continuer ce bâtiment qui ne fut qu'en 1477, auquel on ajouta 9 et 1571, et qu'a fait abandonner l'édifice qu'occupe aujourd'hui l'édifice actuelle. C. et A.

IN (GILLES-AUGUSTIN), médecin de Strasbourg, né à Paris, correspondant de l'académie des sciences, mourut en 1754. Il a publié : *Observations sur les plantes et analogie avec les insectes*, Paris, 1741, in-8°; II. *Traité de l'accroissement des plantes*, Paris, 1744, in-8°; III. *Histoire naturelle des plantes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. L'auteur a donné la forme actuelle à son ouvrage, dont le titre est pris entièrement des Mémoires de Réaumur. V. *Observations de l'accroissement du corps humain*, 1741, in-8°; VI. *Description de quelques personnes lui attribuées* (Voy. Boze). *Livre jaune* (Voy. Boze). *Traité sur l'acier d'Alsace*, in-12, est du frère aîné de

D—P—s.

IRE (CLAUDE), né en 1764, avocat à Dijon. Il voulut d'embrasser l'état ecclésiastique; étant fait recevoir avocat, il se donna aux archives des états de Bourgogne. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra partisan, et fut nommé administrateur de la justice, puis, député à l'assemblée nationale. Ses accusations contre la royauté le firent décréter contre lui, par le conseil de paix Larivière, un mandat

d'amener, qui coûta la vie à ce magistrat, lors des massacres de septembre 1792. Bazire devint membre de la convention, continua ses dénonciations, fut membre du comité de sûreté générale, et alla en mission à Lyon, où il destitua la municipalité, qu'il remplaça par des partisans de Châlier. En 1793, il s'opposa à la proposition d'obliger les députés à rendre compte de leur fortune. Il demanda aussi qu'on ne mit pas hors de la loi les prévenus qui parviendraient à s'échapper, et parla contre le système de la terreur. Devenu suspect, il essaya en vain de regagner la confiance de ceux dont il avait jusque là partagé les opinions. Il fut accusé de friponneries, d'intelligence avec des agioteurs, et enveloppé dans la chute du parti de Danton: il périt sur l'échafaud, le 5 avril 1794, à l'âge de trente ans. La société des Cordeliers avait provoqué son supplice, en le traitant de modéré, et quelques députés firent des efforts inutiles pour l'y soustraire. K.

BAZIUS (JEAN), évêque de Wexiö en Suède, né en 1581, mort en 1649, composa, par ordre du gouvernement, une Histoire ecclésiastique de Suède, sous le titre suivant : *Inventarium ecclesiæ Sueco-Gothicorum, continens integram Historiam ecclesiæ Suecorum, libris VIII descriptam usque ad annum 1642*, Lincopiæ, 1642, in-4°. Cet ouvrage qui a du mérite, a été surpassé depuis par ceux de Claude Arrhénius OERNHIETUR et d'Olaüs Celsius, sur le même sujet. L'évêque Bazius eut trois fils, Jean, Eric et Benoît, qui se distinguèrent par leur mérite et leurs talents. — JEAN devint archevêque d'Upsal, et publia quelques ouvrages théologiques. — ERIC courut la carrière militaire, et fut promu sous le nom de *Leionhielm*. —

cour du duc Jean IV (1587). Bazza-
len, bravant les périls auxquels l'ex-
posait sa désobéissance , osa contre-
venir aux ordres de son maître, donn-
à la voix du remords le temps de se
faire entendre , et sauva par son dé-
vouement , sa loyauté, sa prudence
les jours du connétable de Clisson , e
l'honneur de son souverain. (*Voy.* le
articles CLISSON et JEAN IV, dit *le Con-*
quérant). D. N—L.

BAZZANI (MATHIEU), médecin
secrétaire et ensuite président de l'ins-
titut de Bologne , naquit en cette vill-
le 16 avril 1674. Il y étudia la bota-
nique et la médecine, et y prit ses de-
grés en 1698. Il fut nommé à un
chaire de médecine, qu'il remplit ave-
distinction. Il mourut à Bologne, le 24
décembre 1749. Ce savant s'est occup-
de l'étude des plantes , mais plus en
médecin qu'en botaniste , et seulemen-
sous les rapports de leurs effets phy-
siques et médicaux. On a de lui , dan-
les *Commentaires de l'Institut de*
Bologne , tome II, des *Expériences*
sur le moyen de colorer les os de
animaux, en leur faisant manger de
la racine de garance. Il a nourri plu-



stageux à un état que les ssèdent en propre du ter- u'ils n'aient que des biens et jusqu'où doit s'étendre iété? » in-8°, 1769-70; *Agriculture*, ou *Tenta- ies*, proposées par Béardé 1 vol. in-8°, 1769; III. *sur les moyens de sup- npôts*, avec l'examen de ience, Amsterd., 1770, z *Félicité publique*, con- les paysans cultivateurs pres terres, traduite de ignoli, Lausanne, 1770,

D—M—T.

LO (ANTOINE), de Bari, ume de Naples, y naquit bre 1570. Il entra chez dix-huit ans, y enseigna nt les belles-lettres, mais Écriture-Sainte, s'adonna sieurs années à la prédi- ourut à Naples le 7 jan- Il a laissé : I. plusieurs nts écrites en italien, et es-unes ont été impr- i lesquelles on distingue *Sabinovescovo Canusi- e della città di Bari*, Na- in-8°, parce qu'elle est liste des archevêques de ur l'histoire ecclésiastique II. *la Storia della città ples*, 1637, in-4°. G—É. I X (STE.). L'an 303 de ant la persécution de Dio- mplice et S. Faustin, mar- décapités; Béatrix, leur a leurs corps du Tibre et a sépulture. Pendant sept arvint à se soustraire aux ces contre cette action, délit par les édits, en de- hée dans la maison d'une imée *Lucine*; mais enfin ioncée par un païen, son

parent, qui voulait posséder ses biens. Ayant soutenu avec fermeté sa croyance devant les juges, elle fut condamnée à mort et étranglée en prison. Lucine l'enterra près de ses frères, dont les reliques, ainsi que les siennes, furent ensuite transportées, par ordre du pape Léon, dans une église que ce pontife avait fait construire sous leur invocation. De là, elles furent trans- férées dans celle de Ste.-Marie-Ma- jeure, et l'Église honore ces trois mar- tyrs le 29 juillet.

D—T.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, fille de Frédéric, duc de la Lorraine supérieure, mariée en 1036 à Boni- face III, marquis ou duc de Toscane. Elle fut mère de la fameuse comtesse Mathilde, qui naquit en 1046. Demeu- rée veuve en 1052, Béatrix continua de gouverner, comme tutrice de ses enfants, les vastes fiefs de Boniface, qui comprenaient, avec la Toscane, un tiers de la Lombardie. Elle fut ar- rêtée en 1055, par l'empereur Henri III, irrité de ce qu'elle avait épousé en secondes noces l'ennemi de ce mo- narque, Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine. Elle recouvra sa liberté deux ans après, et elle continua de régner conjointement avec sa fille, la comtesse Mathilde, jusqu'au 18 avril 1076, qu'elle mourut, au moment où il ne lui aurait plus été possible de demeu- rer neutre, comme elle l'avait été jus- qu'alors dans la fameuse querelle des investitures. — BÉATRIX, fille de Renaud, comte de Bourgogne, épousa, en 1156, l'empereur Frédéric I^{er}, au- quel elle apporta pour dot la Bour- gogne cis-jurane et la Provence. Elle conduisit en Italie, en 1159, l'armée avec laquelle Frédéric fit le siège de Crème. Krantzius a raconté le premier, trois siècles après la mort de cette princesse, qu'étant venue à Milan, le peuple de cette ville, récemment asser-

l'époque de l'arrivée de l'impératrice en Italie la démentent d'avance. Elle mourut à Spire en 1185. S. S—1.

BEATTIE (JAMES), naquit le 4 novembre 1735, à Laurencekirk, en Écosse. Son père était simple fermier, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à un goût naturel qu'il se sentait pour la poésie : on conserve encore dans sa famille quelques pièces de vers de sa composition. James Beattie le perdit à l'âge de sept ans, et fut laissé sous la protection de son frère aîné, David Beattie. Les progrès que fit James dans l'école de Laurencekirk, et la réputation qu'il y acquit comme poète, déterminèrent David, malgré la modicité de sa fortune, à conduire son frère, alors âgé de quatorze ans, à Aberdeen, pour le mettre à portée d'y obtenir une bourse dans l'université. James se présenta au concours ouvert au collège Mareschal, obtint la première bourse, et demeura quatre ans à ce collège, dirigé alors par le savant Thomas Blackvell. Ses études finies, Beattie prit ses degrés, et retourna, âgé de dix-huit ans, à Laurencekirk. Il fut

ur de philosophie au collège
 al ; mais les études de Beattie
 si peu tournées vers cette
 e l'enseignement, que, la pre-
 mée, sans les manuscrits de
 l'écrit, il lui aurait été dif-
 se tirer de son cours. Il paraît
 qu'excepté quelques sermons
 es pendant son séjour à For-
 où il avait suivi les études de
 e, les seuls morceaux qu'il
 s en prose se bornaient à la
 du recueil de ses poésies et à
 ses notes de sa *Traduction de*
 ; mais la nouvelle carrière qui
 à lui ayant dirigé ses idées
 but nouveau, il en fit l'objet
 ses efforts. C'est aussi dans la
 vie morale et critique que
 est particulièrement distingué.
 a, il composa son *Essai sur*
et la musique, ouvrage très-
 et traduit en français, Paris,
 -8°. ; en 1764, son *Essai sur*
les ouvrages de plaisanterie,
 e temps après, son célèbre *Es-*
saï sur la nature et l'immutabilité de
la vérité, ouvrage qui établit sa répu-
 tation, lequel les circonstances don-
 nent un grand intérêt en Angleterre
 et en Ecosse, où les écrits de
 et plus récemment ceux de
 avaient tourné les esprits vers
 des questions philosophiques. L'ou-
 vrage de Beattie était dirigé contre la
 de Locke, *des sensations*,
la nature de nos idées, et contre
 l'écrit de Hume. Il distingue
 l'écrit en deux sortes de vérités :
 que nous recevons d'une ma-
 nière intuitive, c'est-à-dire, sans avoir
 aucune preuve, au moyen de
 laquelle qu'ont tous les hommes
 l'écrit de certaines vérités in-
 sensibles, et qu'il appelle le *sens*
 commun. La seconde classe est celle
 des vérités qui entrent dans notre es-

prit au moyen des preuves ; celles-là
 sont du domaine de la raison ; mais
 tout raisonnement aboutissant à un
 premier principe, nous ramène à l'in-
 tuition, qui est la source première de
 nos connaissances. Telle est la doctrine
 de Beattie : elle avait été mise au jour
 quelques années auparavant par le
 docteur Reid, également professeur à
 Aberdeen, dans ses *Recherches sur*
l'esprit humain (*Inquiry into hu-*
man mind) ; mais on n'y avait fait
 que peu d'attention. L'ouvrage de
 Beattie, écrit avec chaleur, et même
 avec une véhémence quelquefois dé-
 clamatoire, et plus polémique que phi-
 losophique, fit au contraire un grand
 effet, d'abord en Ecosse, et bientôt
 après en Angleterre, où son poème du
Minstrel (*le Ménestrel*, ou *les Pro-*
grès du génie) obtint un très-grand
 succès, et attira plus particulièrement
 sur lui l'attention du public. Ce poème,
 le meilleur de ses ouvrages de poésie,
 fut composé en 1768, et publié, du
 moins quant à la première partie, en
 1771. Cette même année, Beattie alla
 pour la première fois à Londres, où il
 fut accueilli avec distinction par lord
 Littleton, le docteur Johnson, Mr.
 Burke, M^{me} Montague, etc. ; il jouit
 dans cette ville de tous les agréments
 que lui pouvait procurer sa réputation,
 parvenue alors à son plus haut période.
 Il y revint en 1773, et fut alors pré-
 senté au roi, qui lui accorda une pen-
 sion. En 1776, il publia à Edimbourg
 une seconde édition de son *Essai*
sur l'immutabilité de la vérité, ac-
 compagné de l'*Essai sur la poésie*
et la musique, de l'*Essai sur le*
rire, et d'un *Essai sur l'utilité des*
études classiques. En 1777, il donna
 un *Essai sur la mémoire et l'imagi-*
nation, faisant partie de ses cours de
 philosophie à Aberdeen. En 1779, il
 publia, à l'usage des classes, une liste

Cet ouvrage très-estimé est un résumé de ses leçons à l'université d'Aberdeen : il avait eu d'abord le projet de le publier en latin , et on en a retrouvé dans ses papiers une grande partie écrite en cette langue , qu'il maniait avec élégance et facilité. En 1790 , il publia à Edimbourg les *Œuvres posthumes d'Addison* , en 4 vol. , avec une préface de l'éditeur. Beattie s'était marié en 1766 ; il avait eu de ce mariage deux fils de la plus belle espérance : il perdit l'un en 1790 , à l'âge de vingt-deux ans , et le second en 1796 , à l'âge de quinze ans. Ces deux pertes le plongèrent dans une douleur qui altéra sa santé , naturellement délicate. N'étant plus obligé de vaquer aux devoirs de sa place , à laquelle il s'était fait nommer un substitut après la mort de son second fils , il se retira entièrement du monde ; il se refusa même à la société de ses amis ; les trois dernières années de sa vie , il ne sortit point de sa chambre , et presque pas de son lit, Il mourut le 8 août 1803. Ce qu'on remarque surtout dans ses écrits philosophiques , est la clarté , une grande pénétration plus de subtilité que de pro-

alité de poète français et il n'a publié en français die dont nous venons de y a bien de l'apparence s latins n'ont jamais été W—s.

BAIRE DE PÉGUILLON, issu d'une ancienne famille de Dreux, naquit en 1514 de Creste dans cette province qu'il avait été précepteur de Charles de Lorraine; il fut fait au concile en présence de Beaucaire lui fut néanmoins consacré, et ce fut même en 1565 que le cardinal se démit de Metz. Beaucaire le suivit à Trente, où il se fit remarquer par la liberté de ses opinions dans le discours qu'il prononça à Dreux, il ne craignait pas de représenter aux Pères qu'ils ne cèdent leurs intérêts à ceux de la religion; il ne parlait que par comparaison, ils se conduisaient par des raisons, le concile serait plus nuisant qu'avantageux à l'Eglise. Il y écrivit, contre les ultramontains, les évêques reçoivent leur

Dieu immédiatement, et ont pas les simples délégués enfin comme, après de longues délibérations, on était très-embarrassé pour la rédaction du décret sur les clandestins, ce fut lui qui le monde d'accord, en le disant qu'il est aujourd'hui dans le concile. Le discours de sur la bataille de Dreux, d'abord à Brescia, 1565, fut réimprimé avec son *Relicarum commentaria*, et avec les *Actes du concile*, Louvain, 1567, in-8°, troubles que les calvinistes

excitèrent dans la ville de Metz, d'où les chanoines avaient été obligés de sortir, portèrent Beaucaire à se démettre en 1568 de son évêché, en faveur de Louis, cardinal de Guise. Il se retira au château de Creste, et s'y livra entièrement à l'étude et à la pratique des vertus sacerdotales, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1591. Il avait composé dans sa retraite une Histoire de son temps, sans avoir dessein de la faire imprimer, de peur de choquer des personnages puissants qui n'y étaient pas peints en beau. Philippe Dinet, sieur de St.-Romain, l'ayant découverte au château de Creste, la publia à Lyon en 1625, en un vol. in-fol., sous ce titre : *Rerum Gallicarum commentaria ab anno 1461 ad annum 1580*; elle ne va cependant que jusqu'en 1567, quoiqu'il y ait dans l'éloge de l'auteur et dans le privilège, comme dans le titre, qu'elle s'étend jusqu'en 1580; le style en est un peu diffus, mais élégant; elle contient des faits curieux; la chaleur avec laquelle l'auteur y défend les Guises ne va pas jusqu'à lui faire altérer les faits essentiels. On a encore de Beaucaire un traité *De infantium in matrum uteris sanctificatione*, Paris, 1565, 1567, in-8°. Il y réfute cette assertion des calvinistes, que les enfants des fidèles sont sanctifiés dans le ventre de leur mère, et que, s'ils meurent avant que de voir le jour, et par conséquent sans avoir pu recevoir le baptême, ils sont sauvés. On a encore du même auteur des vers latins qu'on trouve dans les *Deliciæ poetarum Gallorum illustrium*. T—D.

BEAUCHAMP (JOSEPH), astronome, né à Vesoul, le 29 juin 1752. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, et, pour leur obéir, il entra

son grand-vicaire; et Beauchamp partit, en 1781, pour aller remplir ces fonctions. Son voyage ne fut point inutile à l'astronomie. Il observa, à Bagdhâd, un passage de Mercure sur le soleil, et, pendant dix années qu'il demeura dans le Levant, il fit des observations extrêmement importantes. Il les envoyait à Lalande, qui les publiait dans le *Journal des Savants*, et qui en a profité quelquefois, en rendant toute justice à son élève. Au mois de janvier 1784, il alla à Bassora et au golfe Persique, et envoya à Lalande une carte du cours du Tygre et de l'Euphrate, depuis Diarbekir jusqu'à Bassora, c'est-à-dire, sur trois cents lieues de longueur. Il fit une carte de la Babylonie, et donna à l'abbé Barthelemy des dessins de monuments, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylonie, ainsi que des manuscrits arabes. En 1787, il visita la mer Caspienne, pour en déterminer la situation. Il revint en France en 1790, et il demeura dans sa famille jusqu'en 1795, époque où il fut nommé consul à Maracaibo en Amérique. Il mourut en 1806.

AMPS (PIERRE-FRANÇOIS), littérateur, né à Paris, travailla dans sa jeunesse érents théâtres de la capitale à représenter, en 1721, la comédie en un acte, qui s; et, dans l'espace de dix a successivement : *le Jaquin amoureux par en-*; *le Portrait*; *le Parvenu*, *le ge rompu*; *les Effets du nants réunis*; *le Bracelet*; *ale*, et la *Fausse incons-* différentes pièces, presque lliées dans leur nouveauté, t de tous les ouvrages mé es sont tombées dans le d oubli. Beauchamps fit i 1735, ses *Recherches itres de France*, Paris, vol. in-8°. On lit avec insertations sur l'origine et de l'art dramatique en is il n'y fait guère que manière servile, Lacroix Duverdiér; et, pour les rapprochés, les *Gazettes à la vérité*, l'auteur lui-gardait son ouvrage que ssai qui a pu donner l'idée ont paru depuis. (*Voy. t LA VALLIERE*). On a auchamps : I. *Funeztine*, : ingénieux, 1737, in-12 imprimé dans le 31°. *vo-* *abinet des Fées*; II. les *Iéloïse et d'Abailard*, *vers français*, Paris, 1°. , peu estimé; ce n'est e et pâle copie; III. *Les smène et d'Isménias*, ro-, ou plutôt imité, du grec i, auteur qu'il ne faut pas vec l'évêque de Thessalo-ême nom, qui a laissé un e estimé sur Homère. L'ou-auchamps fut imprimé à

Paris, sous le nom de la Haye, 1743, in-8°, et il a été réimprimé, dans la même ville, en 1797, in-4°; la se-conde édition est ornée de figures en-luminées. IV. *Imitation du roman grec (les Amours de Rhodante et de Dosiclès)* Th. de Prodrôme, Paris, 1746, in-8°. Cette imitation diffère d'une traduction qui parut la même an-née, Paris, in-12, et dont l'auteur est resté jusqu'ici inconnu. Enfin on attri-bue à Beauchamps un roman sotadique, qu'il a constamment et inutilement dé-savoué : c'est l'*Histoire du prince Ap-prius, extraite des fastes du monde, depuis sa création, manuscrit per-san, trouvé dans la bibliothèque du roi de Perse, traduit par messire Esprit, gentilhomme provençal*, Constantinople, la présente année (1728), in-12. On trouve dans quel-ques exemplaires de ce livre, qui a en plusieurs éditions, une table explica-tive donnant les noms indécents des anagrammes employées par l'auteur. Beauchamps mourut, à Paris, le 12 mars 1761, âgé de soixante-douze ans.

W—s.

BEAUCHATEAU (FRANÇOIS-MA-THIEU CHASTELET DE), né à Paris le 8 mai 1645, d'un comédien. Dès l'âge de sept ans, il parlait plusieurs langues, possédait l'intelligence de tous les termes de la philosophie, avait terminé un cours de géogra-phie et d'histoire, et composait des vers français avec beaucoup de faci-lité. La reine, mère de Louis XIV, la reine de Suède, Christine, les ministres et les plus grands seigneurs, sur le bruit de sa réputation, dési-rèrent voir ce petit prodige. Le jeune Beauchâteau fut amené à la cour. On l'enferma dans un cabinet, après lui avoir donné un sujet sur lequel il de-vait faire des vers, et il se tira de cette épreuve d'une manière surpre-

passa en Angleterre avec un ecclésiastique apostat. Cromwel accueillit avec distinction le jeune poète, et chercha par ses bienfaits à le retenir à Londres; mais ce fut inutilement. Il quitta l'Angleterre vers 1661, pour se rendre en Perse avec son premier compagnon de voyage, qui y était envoyé comme missionnaire. On ignore ce qu'il est devenu depuis cette époque.

W—s.

BEAUCHATEAU (**HIPPOLYTE CHASTELET DE**), frère du précédent, était né, comme lui, avec beaucoup de talents naturels. Il entra, en 1666, dans la congrégation des Pères de la Doctrine chrétienne, y professa pendant quelque temps les humanités avec succès, et se fit ensuite une réputation comme prédicateur. Les applaudissements qu'il reçut lui tournèrent la tête; plein de projets ambitieux et chimériques, il quitta sa congrégation en 1672; mais son inconstance et sa vanité lui ayant fait perdre ses amis et ses protecteurs, il feignit de se repentir de sa conduite, se retira au monastère de la Trappe, en sortit peu de temps après. et passa



B E A

Il peut se prendre dans ançaise ; mais quelque- a confondu les locutions avec les gallicismes.

A. B—T.

JSIN (CHRISTOPHE-JEAN- é à Noyon, vint de bonne s, et fut reçu avocat au n 1751. Ses talents com- alte lui donnèrent assez ir former un cabinet nom- ortant, par les manuscrits ssemblés et par ceux qu'il és. L'un de ces derniers, ssements d'un Juriscon- t fournir plus de quinze °., allait être livré à l'im- que la révolution renver- ie lui en ôta les moyens. u'il en eut le conduisit au 1798, à l'âge d'environ : ans, au moment où il al- a meilleur sort. Il apprit, i mort, qu'il venait d'être iothécaire du directoire ue son cabinet devait être la bibliothèque confiée à onsidéré dans son état, il ré tous les instants qu'il érober, à sa passion pour hie et l'histoire littéraire. avait fourni beaucoup de la nouvelle édition de la e historique de la France. ession de cet ouvrage, il son exemplaire un grand orrections, d'autant plus il avait les ouvrages sous l n'a rien fait imprimer

Voici la liste de ses ma- nus, d'après la *Bibliothè- ue de la France* : I. *His- yon et du Noyonnais*, e les *Vies de Jean d'Ar- aventure de Fourcroy*, ecomte, de *Nicolas de Histoire de Philibert de*

B E A

623:

Lorme, les *Éloges de Jacques et Pierre Sarrasin*, et des *Remarques sur le collège de Noyon* ; II. *Histoire des hommes illustres de Noyon* ; il avait pour collaborateur Cl. Sezilla ; III. *Notice des ouvrages de Charles du Moulin* ; IV. *Eloge de Jean-Bap- tiste Hatté* ; V. *Eloge de Loiseau de Mauléon* ; VI. *Vie de Racan*, des œuvres duquel il se proposait de don- ner une édition complète ; VII. *Eloge de M^{me}. Beaucousin*, sa mère.

A. B—T.

BEAUFFREMONT. (*Voy.* BAUF- FREMONT.

BEAUFILS (GUILLAUME), jésuite, né à St-Flour, le 5 février 1674, eut pendant sa vie la réputation d'un bon prédicateur ; mais comme il devait en partie cette réputation à son débit, elle ne s'est pas soutenue après sa mort. On a du P. Beaufils des *Oraisons fu- nèbres*, parmi lesquelles on distingue celles de M^r. de la Berchère, arche- vêque de Narbonne, de M. de Colbert, archevêque de Toulouse, et du dau- phin, fils de Louis XIV ; la *Vie de M^{me}. de Lestonac*, fondatrice de l'ordre des religieuses de Notre- Dame, 1742, in-12 ; celle de M^{me}. de Chantal, première supérieure des religieuses de la Visitation, et enfin des *Lettres sur la manière de gouverner les maisons religieuses*, Paris, 1750, in-12. Le P. Beaufils mourut à Toulouse, le 30 décembre 1757, âgé de quatre-vingt-trois ans.

W—s.

BEAUFORT (HENRI), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évê- que de Lincoln, ensuite évêque de Winchester, chancelier d'Angleterre, et ambassadeur en France. En 1426, il fut fait cardinal, et nommé, quelque temps après, légat en Allemagne par le pape Martin V, qui faisait publier dans ce pays la croisade contre les

élève et son petit neveu, que le duc de Bedford avait amené en France, dans le dessein de donner une forte idée du pouvoir des Anglais, par l'éclat de cette cérémonie. C'était un prélat ambitieux et violent; les derniers instants de sa vie, décrits par Shakespeare, dans la 2^e. partie de la tragédie de *Henri VI* (ac. III, sc. III), forment un portrait d'après nature. Le cardinal, livré aux remords d'avoir fait assassiner son neveu, le duc de Glocester, a perdu la raison et veut s'empoisonner. Il excite la pitié du roi et d'un autre personnage, qui augurent mal de la vie d'un homme frappé d'un pareil genre de mort. Il mourut à Winchester, en 1447, six semaines après le meurtre de son neveu. Une tache encore ineffaçable à sa mémoire, est d'avoir siégé dans l'infâme tribunal qui condamna au bûcher la pucelle d'Orléans. B—n j^e.

BEAUFORT (MARGUERITE), fille de Jean Beaufort, duc de Sommerset, naquit en 1441, à Bletshoe, dans le comté de Bedford. Recherchée en mariage par plusieurs personnages d'un rang illustre elle épousa à l'âge de



jeté de Marguerite avait
irée que sincère, elle eût
essus de son siècle et de
n lui attribue quelques
tre autres le *Miroir de*
esse, traduit sur une tra-
aisé du *Speculum aureum*
, publié par R. Pynson,
4°, et la traduction du
Imitation de la Vie de
imprimée à la suite de la
s trois premiers livres de
par le docteur Atkinson.

S — D.

RT (FRANÇOIS DE VEN-
DE), fils de César de Ven-
nit à Paris, en 1616, et
de *duc de Beaufort* dès
7 ans. Il se distingua par
la bataille d'Avein en
sièges de Corbie en 1636,
1639, d'Arras en 1640.
iche, devenue régente en
onna toute sa confiance. Il
struit de l'intérêt que pre-
incesse à la conspiration
rs, contre le cardinal, il
inement sollicité de faire
si compromissent la reine,
il retiré en Angleterre avec
son retour, après la mort
a, la reine le reçut avec
ande distinction, et dit
nt; en parlant de lui :
plus honnête homme de
Elle lui donna même, la
mort de Louis XIII, la
e marque d'estime : crai-
de faux bruits, que le duc
u le prince de Condé ne
ver le dauphin et le duc
s que le roi aurait les yeux
ne d'Autriche fit venir le
fort, lui remit ses fils en-
s, en présence de toute la
onna aux troupes de lui
e à elle-même. Il ne tarda

pas à vouloir dominer et à se rendre
incommode. Etant entré dans la cabale
des *importants*, il prit parti pour la
duchesse de Montbazou, qu'il aimait
avec passion, contre la duchesse de
Longueville, sœur du grand Condé; il
brava ouvertement le cardinal Maza-
rin; sans jugement, sans politesse, il
manquait de respect à la régente elle-
même, lui tournant le dos quand elle
lui parlait, ou ne lui répondant que
par des sarcasmes. Anne d'Autriche,
quoique naturellement indulgente,
craignit enfin que, dans sa folie, le duc
de Beaufort ne se portât à des violen-
ces, et le fit renfermer au château de
Vincennes, dans la même année 1643.
Il se sauva de prison en 1649. Ce fut
en souvenir de son adresse, que le
prince de Condé, arrêté à son tour,
répondit à quelqu'un qui lui offrait l'*I-*
mitation de J.-C. pour charmer l'en-
nui de sa captivité : « Non, non, l'i-
mitation de M^r. de Beaufort ! » Quoi
qu'il en soit, le brave des braves, le
gardien du trône, le protecteur de la
régente, se réunit à la faction appe-
lée *la fronde*, qui vint troubler les
beaux jours de la régence. Le duc
de Beaufort se joignit au prince de
Conti, aux ducs de Longueville,
d'Elbeuf, de Bouillon, au maréchal de
la Mothe, au fameux coadjuteur de
Retz, au parlement de Paris; il devint
l'idole de la populace, et fut proclamé
le roi des halles. Il alla se loger dans
la rue Quincampoix, rue qu'il rendit
déjà célèbre dès 1649, et qui le devint
davantage en 1720. Il se fit marguil-
lier de St.-Nicolas-des-Champs, pour
être à la proximité du centre de son
royaume. Le duc avait le langage et les
manières de la populace. Né avec toutes
les qualités du corps et de l'esprit qui
peuvent charmer le peuple, le duc
de Beaufort avait des manières plus
grossières que populaires; sa mine

ronde, que les esprits se rapprochaient de la soumission, il demanda un jour au président Bellièvre s'il ne changerait pas la face des affaires en donnant un soufflet au duc d'Elbeuf : « Je n'en crois pas », lui dit gravement le magistrat, que cela puisse changer autre chose que la face du duc d'Elbeuf. » Cependant le duc de Beaufort, si facile à porter aux dernières extrémités, ne se fit pas autant prier pour la paix, que Mazarin ne l'avait craint : il ne résista que faiblement aux propositions de la cour. Il se soumit sur des promesses vagues, qui ne furent jamais exécutées. Lorsqu'en 1650 le prince de Condé commença la guerre civile, le duc de Beaufort fut son lieutenant, ainsi que son beau-frère, le duc de Nemours. Ces deux princes ne purent s'accorder, et leurs querelles se changèrent en animosité si ouverte qu'ils se battirent en duel, et le duc de Beaufort tua son beau-frère d'un coup de pistolet : le combat eut lieu en 1652, à Paris, derrière l'hôtel de Vendôme, dans l'endroit où est aujourd'hui le marché aux chevaux. L'autorité légitime fut universellement

emps qu'il fut factieux, ne
 es bévues que par ses sot-
 S—Y.

ORT (LOUIS DE), de la
 le de Londres, mort à
 en 1795, avait été quel-
 gouverneur du prince de
 bourg. On a de lui : I. *Dis-*
r l'incertitude des cinq
ècles de l'histoire ro-
 8, in-8°, réimprimée en
 I. in-12; II. *Histoire de*
nanicus, 1741, in-12;
bligue romaine, ou Plan
ancien gouvernement de
 3, 2 vol. in-4°; 1767, 6
 et ouvrage, le meilleur de
 justement estimé : il est,
 ne du gouvernement, ce
 quieu est pour les causes
 olitiques, et Vertot, Hooke
 , pour la partie histori-
 age de M. A. Adrien de
Gouvernement de la ré-
naine, Hambourg, 1796,
 , n'a pas fait oublier ce-
 fort.

A. B—T.

ENDRE (ANTOINE), ori-
 audebec, naquit à Paris,
 septembre 1628, et fit,
 ix-neuf ans, profession
 de St.-Benoît. Après avoir
 quelque succès, et avoir
 plusieurs monastères de
 il se retira dans l'abbaye
 ain-des-Prés, dont il fut
 bliothécaire. Il mourut le
 8. Il a fait imprimer : I.
ire Benigne Joly, prêtre,
instituteur des religieu-
lières de Dijon, 1700,
Venerabilis Hildeberti
manensis episcopi, de in-
sis archiepiscopi opera...
Marbodi Rhedonensis
sius Hildeberti supparis
 1708, in-fol. Beaugendre

avait quatre-vingt-un ans quand il pu-
 blia ce volume. Les notes ont été re-
 vues et retouchées par D. René Mas-
 suet. Beaugendre avait traduit en fran-
 çais les Lettres d'Hildebert; mais sa
 mort a empêché la publication de ce
 travail.

A. B—T.

BEAUHARNAIS (ALEXANDRE,
 vicomte DE), né à la Martinique, en
 1760, fut d'abord major en second
 d'un régiment d'infanterie, et épousa
 M^{lle} de la Pagerie, d'une des pre-
 mières familles de cette île. En 1789,
 il fut nommé député de la noblesse
 du bailliage de Blois aux états-géné-
 raux, et fit, au nom du comité mili-
 taire, plusieurs rapports. Lors de la
 fuite de Louis XVI. au 21 juin 1791,
 il était président de l'assemblée natio-
 nale. Il partit, après la session, pour
 l'armée du Nord, avec le grade d'ad-
 judant-général. En mai 1792, il fut
 nommé général en chef de l'armée du
 Rhin; et peu de temps après, il refusa
 le ministère de la guerre. Ayant donné
 sa démission, par suite des décrets qui
 écartaient les nobles des armées, il se
 retira à la Ferté-Beauharnais, départe-
 ment de Loir-et-Cher, château érigé en
 marquisat pour son père; il y fut arrêté,
 comme suspect, conduit à Paris, et tra-
 duit au tribunal révolutionnaire, qui le
 condamna à mort, le 25 juillet 1794,
 à l'âge de trente-quatre ans. La veille
 de son jugement, il écrivit à sa femme,
 pour lui recommander ses enfants, et
 l'engager à faire réhabiliter sa mé-
 moire. Sa statue est une de celles qui
 décorent le grand escalier du sénat
 conservateur.

K.

BEAUJEU (HUMBERT IV, sire DE),
 connétable de France et baron du
 Beaujolais. « Au royaume de France,
 » dit le *Grand Coutumier*, ne souloit
 » avoir que trois baronies, sçavoir :
 » Bourbon, Coucy et Beaujeu. » Hum-
 bert de Beaujeu servit utilement les

de Narbonne et de Bourges accompagnaient le sire de Beaujeu, à la tête d'une petite armée : c'était une espèce de croisade contre les Albigeois. L'armée catholique ne put sauver Castelnau de Narbonne ; mais elle força ensuite le comte de Toulouse et ses partisans à se renfermer dans la capitale de Languedoc, et, après avoir pris le château de Montechelle, fit pendant trois mois aux environs de cette ville, des ravages dont le récit fait horreur. Le sire de Beaujeu conduisit ensuite son armée vers Pamiers, et s'arrêta dans la plaine de St.-Jean de Verges, d'où il alla soumettre tout le pays de Foix. La paix fut conclue l'année suivante, par la médiation du comte de Champagne Humbert, en 1231, fit le pèlerin de St. - Jacques de Compostelle. Eudes II, empereur latin de Constantinople, étant venu chercher du secours en Occident, le sire de Beaujeu, son cousin, se chargea, en 1239, de le reconduire dans ses états, avec plusieurs grands seigneurs de France ; il assista à son couronnement, qui eut lieu à Ste.-Sophie, en décembre 1239.

trop d'ardeur le comte n'était en danger d'être vaincu. Le dauphin ne lui accorda sa libération qu'en 1327, en se faisant faire la cession de la partie des terres qu'il possédait dans le pays de Dombes, dans le Dauphiné ; mais la France, le sire de Beaujeu et les engagements qu'il avait contractés avec le dauphin, ce qui devenait une source de guerre entre ces deux princes et leurs successeurs. Guidon, comte de Savoie, fut indemnisé pour les pertes subies, et ce prince lui offrit Coligny et de Buen, à la fin de sa vie, en faire hommage; mais il le refusa, étant trop fier d'être vassal d'un de ses seigneurs. Il avait d'ailleurs l'obligation de ses biens. Il accompagna Philippe de Valois, en 1328, en Flandres, et commanda un régiment français à la bataille de Cassel, gagnée par ce monarque. Les Flamands révoltés. Le sire de Mâcon, place la mort de Jean le-Grand au 24 septembre. Son corps, y est-il dit, fut enterré de Paris jusqu'à Bellemeuse, où fut sépulture au tombeau fait faire en sa jeunesse. »

B—P.

U (ÉDOUARD, sire DE), de France, fils du précédent, né en 1316. Sa mère était Jeanne de Bavière, fille de Gaucher V, comte de France. « Édouard de France fut un prince qui lit une ancienne chronique, estoit fort dévot à l'Église; il mena quantité de gens au voyage d'outre-mer, à ses propres cousts et dépens, pendant long-temps contre ce qu'il y avait de loi de Mahomet. » Jusqu'à la mort du roi Édouard d'Angleterre, au gué

de Blanquetacque, Philippe de Valois envoya le sire de Beaujeu reconnaître l'armée anglaise, avant de lui livrer la funeste bataille de Créci. Après la déroute et la défaite des Français, le sire de Beaujeu accompagna, lui cinquième, le brave et malheureux Philippe : il était avec lui quand ce prince frappa, à l'entrée de la nuit, aux portes du petit château de Broye, criant au châtelain : « Ouvrez, c'est la fortune de la France. » Édouard de Beaujeu fut fait maréchal de France l'année suivante, par la démission du maréchal de Montmorency, son beau-frère. Cette même année, le roi Philippe s'approcha de Calais, qu'Édouard tenait assiégé : il envoya le maréchal de Beaujeu reconnaître le camp des Anglais, et, en même temps, inviter le roi d'Angleterre à une entrevue; mais Philippe ne put engager le roi Édouard ni à traiter ni à combattre. Les retranchements étaient inexpugnables; l'armée française fut forcée de se retirer, et Calais se rendit. Philippe de Valois mourut; le maréchal de Beaujeu continua à servir Jean II, son successeur; mais si ce fut avec autant de fidélité, ce ne fut pas avec plus de bonheur. Le gouverneur de Calais ayant surpris la ville de Guines, au mépris de la trêve, voulut s'emparer de St-Omer par une semblable trahison. Geoffroi de Charny, qui y commandait, avertit le sire de Beaujeu, qui s'avança pour faire tomber les Anglais dans leur propre piège. Il les surprit en effet, et les battit au combat d'Ardres, en 1351; mais il fut tué dans cette rencontre, laissant un fils nommé Antoine, qui mourut en 1374, sans postérité, et une fille appelée Marguerite de Beaujeu, mariée à Jacques de Savoie, prince d'Achaïe et de Morée. Antoine, sire de Beaujeu et de Dombes, laissa ses terres, à sa mort, à Édouard

prétentions de Marguerite de Bourgogne, fille d'Édouard 1^{er}, et sœur d'Autoine, furent achetées par une transaction approuvée solennellement par le roi Charles V. Ce sont ces prétentions que Louise de Savoie, mère de François 1^{er}, fit revivre en 1522, contre le connétable de Bourbon, et qui eurent un fondement si injuste et des suites si funestes. S—Y.

BEAUJEU (PIERRE II DE BOURBON, Sire DE), succéda, en 1488, dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, par la mort de son frère Jean. Il épousa la fille aînée de Louis XI, roi de France, et eut une grande influence politique pendant la jeunesse de Charles VIII, puisque toute l'autorité était entre les mains de son épouse (V. ANNE DE FRANCE). Quoique le duc d'Orléans eût beaucoup à se plaindre des procédés rigoureux d'Anne de Beaujeu, et que, devenu roi sous le nom de *Louis XII*, il eût pu envelopper Pierre dans la disgrâce à laquelle celle-ci s'attendait, il les combla tous deux de faveurs ; et, comme ils n'avaient qu'une fille qu'ils destinaient à Charles de Bourbon-

ville de Bordeaux. Cette opération retardée par quelques obstacles rendit suspect au parlement, et fut sévèrement punie. Il fut obligé de fuir, et vint se réfugier à Paris, où le gouvernement le prit sous sa protection, et le chargea de diverses négociations financières, qui l'élevèrent à un degré d'opulence extraordinaire. Il jouit de ses richesses en secret, et ne rechercha ni honneur ni gloire, mais une modeste existence, et les dépensa, en grande partie, en bienfaits utiles. L'hospice de son nom, situé à Paris, dans le faubourg du Roule, fut établi et enrichi par lui avec magnificence. L'acte de sa fondation est du mois de juillet 1782, et cet établissement était destiné à l'éducation gratuite de vingt-cinq enfants de l'un et de l'autre sexe, par la commune du Roule, autrefois paroisse de Paris. Le gouvernement a fait depuis un hôpital pour les indigents. Beaujon avait donné à son hospice les terrains, bâtiments, mobilier, les vases sacrés, et 25,000 livres de rente pour l'entretien des enfants et des instituteurs. Cette fondation avait été revêtue de lettres patentes enregistrées au parlement. Le testament de Beaujon contenait une somme de trois millions de legs particuliers. Il avait été marié. Il mourut, le 26 décembre 1786, sans enfants.

D—s.

BUJOYEULX. Voy. BALTA-

ULATON (....), mort en 1782, à Montargis ou des environs, poète, traducteur, en vers français, de *Paradis perdu*, de Milton, 1780, 1778, qui eut peu de succès, et était déjà oubliée avant la publication de celle de M. Delille. « L'ouvrage de Beaulaton, dit Laharpe, est le résultat de rapports avec la Pharsale de Brébeuf; c'est-à-dire, qu'on y

» trouve quelques morceaux bien faits, » noyés dans un déluge de vers baroques, » souflés et baroques. » A. B—T.

BEAULIEU (LOUIS LE BLANC DE), ministre et professeur de théologie, dans l'académie calviniste de Sedan, né en 1614, au Plessis-Marli, disent tous les biographes; mais nous lisons dans la *Bibliothèque manuscrite des auteurs du Limousin*, par l'abbé Vitrac, qu'il avait vu le jour à Beaulieu, petite ville du Bas-Limousin; on croit même que c'est de là qu'il avait tiré son surnom. Le maréchal de Fabert, gouverneur de Sedan, qui avait en lui une extrême confiance, à cause de son caractère pacifique et conciliant, le chargea, en 1662, de dresser un plan de réunion entre les catholiques et les protestants. Dix ans après, le maréchal de Turenne s'adressa encore à lui pour le même objet. Le Blanc était effectivement l'homme le plus propre à conduire une opération de ce genre, par la considération dont il jouissait dans les deux partis, par la franchise avec laquelle il avait su, en mettant de côté toutes les ambiguïtés, réduire à un très-petit nombre les questions essentielles, débattues de part et d'autre. Au moyen de cette méthode, il était parvenu à diminuer les sujets de division, et à faciliter un rapprochement; il voulait que, dans les conférences projetées, on évitât soigneusement les disputes de mots; qu'on expliquât de bonne foi et avec clarté, les mal-entendus; qu'on applanît, autant que possible, les difficultés, en posant la question sur chaque article, dans les termes les plus propres à écarter les équivoques. Il avait proposé des mesures pour que les ministres les mieux disposés en faveur de la réunion fussent en majorité dans les synodes où l'on devait traiter de cette grande affaire, et leurs délibérations

fond savoir, et des catholiques, à cause de sa franchise et de son esprit de conciliation. On a de lui des *Sermons* médiocres, un traité de l'*Origine de la Sainte-Écriture*, Londres, 1660; mais il s'était principalement rendu célèbre par ses thèses (*Theses Sedanenses*), Sedan, 1675, in-4°, réimprimées en Angleterre, 1683, in-folio. Le célèbre Nicole admirait l'extrême netteté qui y régnait, l'art avec lequel l'auteur savait y démêler les difficultés qui proviennent des différents usages des termes, et la bonne foi avec laquelle il concluait sur tous les articles, que la doctrine des catholiques était bonne, que les protestants ne leur étaient contraires que de nom. Ces thèses rendirent cependant son orthodoxie suspecte aux protestants zélés. Saurin trouvait qu'il avait trop rétréci l'espace qui sépare les deux communions, qu'il avait réduit presque à rien les points controversés; de sorte qu'en joignant à l'esprit de ces thèses, la douceur et l'inclination pacifique de l'auteur, il le mettait au rang des latitudinaires. T—n.

de ses vaisseaux ;
 du second suffit
 ger des frais. Enfin,
 eut le commande-
 ment pour l'Inde ,
 x grands vaisseaux
 fut encore traversé
 , qui mirent le feu à
 eux ; mais le seul
 it pour couvrir les
 édition. Il fit une re-
 ge, dans laquelle il
 ndes connaissances
 ar Darien, l'un de
 rchit cet ouvrage de
 ignements très-sûrs
 sance des côtes. Le
 nné ; mais il inspire
 sa simplicité. On ne
 , y lire les détails du
 oi d'Achem fit subir
 plusieurs de ses fem-
 : ensuite employé au
 lle et à la prise des
 ite ; et, au retour de
 édition, il mourut à
 7, âgé de quarante-
 tion de son voyage
 l'en 1664, par Thé-
 ande *Collection des*
 D—P—s.

U (JEAN - BAPTISTE
 èbre calligraphe du
 blia l'*Art d'écrire*.
 ivé par Senault, fut
 1681, 1688, in-fol.
 lais de Beaulieu que
 tissement poétique ,
 4°. A. B—T.

SÉBASTIEN DE PON-
), premier ingénieur
 camps et armées du
 gardé comme le créa-
 graphie militaire sous
 ie émule de Sébastien
 illon et des élèves de
 l'armée, levait sur le

terrain le plan des batailles et des
 sièges, et y ajoutait des sujets histo-
 riques en perspective. On trouve plu-
 sieurs de ses plans dans l'*Œuvre de*
Della-Bella ; mais son ouvrage le
 plus important fait partie de la collec-
 tion du cabinet du roi, et a pour titre :
Les glorieuses Conquêtes de Louis-
le-Grand, ou Recueil de Plans et
Fues des Places assiégées, et de
celles où se sont données des ba-
tailles, avec des Discours, 2 vol.
 in-fol., ou 3 vol., en y comprenant
 les Portraits et les Discours ou Mé-
 moires instructifs. Cet ouvrage, l'un
 des plus magnifiques et des plus cu-
 rieux qui aient paru en histoire mili-
 taire, comprend toutes les opérations
 de guerre depuis la bataille de Rocroi,
 en 1643, jusqu'à la prise de Namur,
 en 1692. Beaulieu, mort en 1674,
 n'a pu faire les plans que des places
 prises avant cette époque : l'ouvrage
 fut achevé par les soins et aux frais de
 sa nièce, veuve du sieur Des Roches.
 Cet ouvrage est connu sous le nom du
Grand Beaulieu, pour le distinguer
 des réductions qu'on en a faites en for-
 mat in-4°. oblong, et qui composent
 divers recueils connus sous le nom de
Petit Beaulieu ; l'un, en 3 vol., est
 intitulé : *Plans et Profils des Villes*
des Pays-Bas, Lorraine, Alsace,
Catalogne et Franche-Comté ; l'autre,
 en 4 vol., a pour titre : *Plans et*
Profils, avec les Descriptions des
principales Villes et Places fortes
de France, et les Cartes de leurs
gouvernements, sans date ; le pre-
 mier volume parut en 1667. Beaulieu
 avait publié séparément un *Plan de*
Calais, et une *Carte de l'île de la*
Conférence, Paris, 1659. La topo-
 graphie militaire sembla rétrograder
 après la mort de cet habile ingénieur,
 et ne produisit qu'un petit nombre de
 morceaux d'un mérite supérieur, jua-

obtint des succès, et mit bientôt fin à cette guerre. Il combattit ensuite les Français dans les Pays-Bas. Après avoir obtenu quelques avantages de peu d'importance auprès de Lille et de Furnes, il fut employé dans le pays de Luxembourg, et gagna la bataille d'Arlon, en 1795. L'empereur lui donna, en 1796, le commandement en chef de l'armée d'Italie; mais il n'y parut que pour faire mieux éclater la supériorité de l'adversaire qu'il eut à combattre. Ses défaites à Montenotte, Millesimo, Monteremo, Mondovi, etc., commencèrent la longue suite des victoires que devait remporter le général Bonaparte. Ce fut en vain que Beaulieu voulut défendre l'Adda et le Minicio; son ennemi victorieux le poursuivit sans relâche, et poussa ses avant-postes jusque dans le Tyrol. Beaulieu, remplacé par Wurmser, se retira au mois de juin de la même année dans la ville de Linz, où il mourut peu de temps après. K.

BEAUMANOIR (JEAN DE), chevalier breton, ami et compagnon d'ar-



E A

le l'armée ennemie, et négociations. Il en fut généreuse de voir armés les uns contre les autres ; il était prisonnier des lui fit obtenir du art la permission de comme simple che-ouvoir accepter au-ent. La victoire était lorsque la mort de entraîna la défaite de Beauanoir fut du nombre ainsi que du Guesclin, avait combattu avec ire. On le vit plus lustre compatriote à . Beaumanoir resta u'il avait embrassé. poumois et la Sain-essivement le théâtre Dans sa longue car- par des ambassades commandements dif- jours remarquer par courage ; mais son gloire est d'avoir été ons à la bataille des it pourquoi quelques is ont voulu ranger ni les fables. Jamais fut mieux constaté aps, en Angleterre, ns toute la France, primer qu'une action » Jamais on ne com-amment après la ba- . » (V. *la Chronique* l. de Toustaing a pu-icité de cette journée, intéressante qu'on . On voyait encore, ées, entre Phoërmel lehris vénérables du . Enfin, les Anglais, ge en cette occasion

B E A

635

n'est pas suspect, ont élevé un mo- nument religieux à la mémoire de ceux de leurs guerriers qui périrent à la bataille des Trente. Cambri a fait graver ce monument en 1805.

D. N—L.

BEAUMANOIR (JEAN DE), maré- chal de Lavardin (*Voy. LAVARDIN*).

BEAUMARCHAIS (PIERRE-AUGUSTIN CARON DE), naquit à Paris le 24 janv. 1732. Il était fils d'un horlo- ger qui le destinait à sa profession, et ses premières études lui donnèrent en mécanique des connaissances assez étendues ; mais la nature l'appelait à cultiver les arts de l'esprit, en y joi- gnant l'esprit des affaires. Il se pas- sionna d'abord pour la musique, et ce goût, presque toujours un peu fri- vole, lui servit à jeter les fondements d'une fortune solide. Introduit au- près des princesses filles du roi Louis XV, pour leur donner des le- çons de harpe et de guitare ; admis à leurs concerts particuliers, et bien- tôt après dans leur société, il profita de cette protection puissante pour se lier avec le fameux financier Pâris Duverney. Ses relations ayant af- fermi son crédit, ses entreprises le firent parvenir, jeune encore, à une opulence inespérée ; dès-lors, il s'ef- força d'honorer, par des succès litté- raires, l'existence un peu équivoque dont il jouissait. *Eugénie* parut en 1767, *les Deux Amis* en 1770. Le premier de ces deux drames mérite d'être remarqué parmi les nombreuses productions de ce genre, qui a con- tribué si puissamment à dégrader la scène française et à corrompre le goût ; car il est évident que les drames ont enfanté les mélodrames, et qu'après avoir applaudi la médiocrité qui remplaçait la peinture des mœurs et des caractères, l'éloquence des passions, la finesse et la pureté

dramas règnent sans partage sur les pl
théâtres, où se rassemble une multi- so
tude avide d'émotions et d'événem- ra
ments. *Eugénie* se soutient encore ne
par une espèce d'intérêt dont Diderot ak
avait donné l'exemple dans son *Père to*
de famille; les *Deux Amis*, qui li
n'ont jamais eu le même succès, ont bl
disparu depuis long-temps. A la pre- de
mière représentation de cette pièce, pa
uniquement fondée sur l'embarras ou
d'un négociant près de suspendre ses qu
paiements, un plaisant s'écria du (1
parterre : « Il s'agit ici d'une ban- tr
» queroute; j'y suis pour mes vingt d'
» sous. » On voit que jusque-là Beau- na
marchais n'avait point encore trouvé v:
le genre de son talent : il le reconnut y
bientôt, et le fit briller d'un grand ri
éclat dans son procès contre MM. de
la Blache et le conseiller Goëzmann. un
Les querelles du ministère et des d
cours de justice divisaient alors les f:
intérêts et les opinions, ou plutôt tout n
se réunissait contre cette magistra- e:
ture imprudente et servile qu'on ap- le
pelait le parlement Maupeou. Goëz- v
mann en était membre; Beaumar- s

tiques ; et , quoique dépouillé de cet intérêt de contradiction et de curiosité qui en rendit les premières représentations si piquantes , l'ouvrage n'a jamais cessé d'attirer la foule. Ici finissent en tout genre les succès de Beaumarchais. Peu de temps avant la révolution , il fut impliqué dans le procès du banquier Kornman , et trouva dans M. Bergasse un adversaire dont l'éloquence mâle et sévère était fort au-dessus du talent moitié sérieux , moitié bouffon qui avait accablé les Goëtzmann , les Marin , les d'Arnaud , etc. Au lieu de cette raison hardie et de cette inépuisable gaité qui avaient fait la fortune de ses premiers Mémoires , Beaumarchais , dans ceux-ci , ne prodigua que des plaisanteries sans grâce et des injures sans esprit. M. Bergasse au contraire , dans la cause d'un simple particulier , se montra le vengeur de la morale publique. Il excéda , je crois , les bornes d'une défense légitime ; le fameux portrait du *malheureux qui sue le crime* n'est pas d'un goût parfaitement pur , ni d'un plaideur parfaitement juste. Les magistrats , fidèles aux formes , crurent devoir lui imposer une amende ; mais des acclamations universelles furent le prix de son dévouement et de son courage : il fut , comme Horace , condamné par les décemvirs , et porté en triomphe par le peuple. Beaumarchais , au contraire , perdit à cette époque une partie de ses droits à la bienveillance publique , et son opéra de *Tarare* (1787) ne les lui rendit pas. Jamais production plus monstrueusement philosophique n'avait étonné ce théâtre , où l'on ne se pique assurément ni de philosophie ni de régularité. Le style est digne de la conception de l'ouvrage. A côté de la nature et du génie du feu , exprimant les

idées les plus communes dans le génie de l'humanité le plus magnifique ; on entend des bergers et des laboureurs chantent leurs goûts innocents d'un langage non moins extraordinaire quoique beaucoup plus humble :

Nos tendres soins
Sont pour nos foins ,
Et notre amour pour la pâture.

Ces petits vers lyriques réconcilient avec Chapelain : ils prouvent jusqu'à quel point peut descendre un homme d'esprit quand il méconnaît le genre de son talent. Beaumarchais a pourtant fait plusieurs couplets satiriques très-inépuissables. En 1792 , il donna sur le théâtre du Marais le drame de la *Mère Coupable* , qui a passé depuis au théâtre Français. C'est le plus mauvais de ses ouvrages , sans en excepter *Tartuffe* ; c'est pis encore , c'est une mauvaise action. Il avait manifestement le projet de vouer à la haine publique , sous le nom de *Begearss* , le redoutable adversaire qu'il avait rencontré dans le procès Kornmann. Sans doute il avait le droit de s'en plaindre ; une vengeance qui s'exerce par d'autres calomnies , dégoutterait de la même tige même. Ici , du moins , la haine trompée par ses propres fureurs : Beaumarchais donna - t-il à voir qu'il avait imaginé , un nom qui était l'anagramme de celui de son ennemi ; le public ne soupçonna qu'on eût osé peindre l'honneur et la vertu sous les traits de la plus infâme hypocrisie , et l'honnête homme tragé ne daigna point s'apercevoir de cette odieuse intention. Au reste le drame de la *Mère Coupable* est une composition sans art et sans goût qui prouve seulement combien on a eu raison de reprocher au *Mariage de Figaro* l'immoralité des caractères et des situations. Là , du moins , la haine servait de voile et d'excuse ; mais

dégoût ne sauve pas de l'ennui : l'épouvantable scène du quatrième acte, amenée aux dépens de toute vérité dramatique, fatigue sans attacher, et la pitié qu'inspire la malheureuse comtesse, palpitante sous la vengeance de son absurde époux, ressemble au sentiment qu'on éprouve auprès d'un malade en convulsions. Beaumarchais ne retrouva son véritable talent qu'une seule fois, depuis *le Mariage de Figaro* : ce fut dans le mémoire intitulé *Mes six Époques*, qu'il adressa à Leconte de Versailles. Il y raconte, avec autant d'intérêt que de force, les dangers qu'il courut et qu'il devait courir dans une révolution, où la célébrité, les talents, la richesse étaient des titres de proscription. A cette époque, âgé de plus de soixante ans, il conservait toute la vigueur de sa jeunesse ; il n'en avait perdu que la gaieté. Les temps étaient différents. La guerre, entreprise pour soutenir l'indépendance de l'Amérique septentrionale, avait élevé sa fortune, dont il fit constamment un usage noble et généreux ; la guerre, allumée pour propager la prétendue liberté française, renversa l'édifice de son industrie et de son travail. Il avait déjà perdu près d'un million dans sa fameuse édition des *Ouvres de Voltaire*, monument dont l'exécution très-imparfaite ne répond pas à l'énorme dépense dont il fut l'objet. Il acheva sa ruine pour faire entrer en France soixante mille fusils dont les armées avaient besoin : c'était à la fin de 1792. « Il crut, dit M. de La Harpe, que cette entreprise devait à la fois l'honorer et le sauver. Cette étrange méprise d'un homme qui, avec tant d'esprit, jugeait si mal d'un temps où l'on ne pouvait être récompensé que du crime, et où c'était un prodige de faire quelque bien impunément, ex-

» plique aussi comment la même
 » reur fut long-temps celle de tant de
 » gens éclairés, et pourquoi les hom-
 » mes les plus simples furent alors
 » beaucoup plus clairvoyants que les
 » hommes instruits. Ceux-ci raiso-
 » naient toujours d'après ce qui pou-
 » vait et devait être ; ceux-là, sans rais-
 » sonner, ne voyaient que ce qui était.
 » Les uns, connaissant le passé, ré-
 » clamaient toujours le possible et le
 » vraisemblable ; les autres, sans
 » avoir rien lu, jugeaient de ce qu'on
 » pouvait faire par ce qu'on faisait ;
 » en sorte que les premiers ne sortaient
 » pas d'étonnement et d'espérance, et
 » les autres d'horreur et d'effroi pour
 » le présent et l'avenir. » Beaumar-
 » chais survécut cependant à cette épo-
 » que désastreuse. Revenu dans ses
 » foyers, il vit des tyrans plus lâches
 » et non moins cruels succéder à ceux
 » qui l'en avaient chassé. Dégoûté du
 » présent, sans espérances pour l'ave-
 » nir, las de disputer à la révolution et
 » à ses créanciers les débris de sa for-
 » tune ; parvenu à l'âge de soixante-
 » neuf ans et trois mois, il mourut
 » subitement et sans maladie, comme
 » il avait vieilli sans infirmités, le 10
 » mai 1799. Un homme de beaucoup
 » d'esprit, et dont le caractère était
 » jusqu'à l'idée du mensonge, n'a dû
 » avoir passé plus d'une heure avec lui
 » la veille de sa mort. Beaumarchais lui
 » parla long-temps des moyens de se tirer
 » de la vie sans efforts et sans douleur,
 » et finit par ces mots remarquables :
 » « Je pourrais bien me laisser mourir ;
 » mais j'attends encore quelque tems ; mais je ne
 » suis plus curieux. » Cette anecdote
 » peu connue achève de caractériser
 » cet homme singulier. Dans la notice
 » de ses ouvrages, j'ai négligé de
 » parler de sa *Réponse au comte de*
Mirabeau, sur l'entreprise des arts
 » de Paris. Beaumarchais, qui avait ces

à cet établissement utile comme de la caisse d'escompte et de la à feu, défendit la spéculation lle il était intéressé; mais ce fut agesse et modération, comme it craint de se commettre avec ersaire qui cherchait le bruit et ger. Mirabeau ne réussit point ainer dans cette lutte bruyante rait peut-être cherchée vingt paravant. Elle convenait trop l'existence orageuse de Mira pour convenir encore à celle de archais; et, jusqu'à l'époque de olution, celui-ci posséda tou dans un degré supérieur l'es son temps et de sa position. le secret de sa fortune: on a il avait traité les lettres comme ires, et que, dans ces deux car si différentes, il avait réussi par oyens à peu près semblables; a destinée fut-elle à peu près la dans le monde et sur le théâtre: le éclat sans considération, et ces ont eu plus de représenta que de lecteurs. On a publié, 22, in-12, une *Vie de Beauais*, et, en 1809, une édition OEnvres, en sept vol. in-8°. ur, M. Gudin, y a inséré quel issertations de sa composition. arsollier des Vivetières a pris es Mémoires de Beaumarchais t d'un drame en trois actes, in- *Norac et Javolei* (anagrammes on et de Clavijo), Lyon, 1785, E—D.

AUMELLE (LAURENT ANGLIE LA), naquit à Vallerangue, u Bas-Languedoc, le 28 janvier Il fut élevé dans la religion que, au collège de l'Enfance-de-à Alais. Au sortir de ses études, a quelques années à Genève, e fit distinguer par son esprit et xdition. Il ne paraît pas certain

qu'il y ait prêché dans les temples des protestants, comme Voltaire l'a imprimé, mais il n'est pas douteux qu'il fut attaché à leurs dogmes. En 1751, à l'âge de vingt-quatre ans, il fut appelé en Danemarck, pour être professeur de belles-lettres françaises. Le désir de voir la cour de Prusse, et peut-être de s'y établir, à l'exemple de plusieurs autres littérateurs français, lui fit bientôt quitter Copenhague. Il demanda son congé au roi de Danemarck, qui le lui accorda, avec une gratification considérable et la liberté de venir reprendre son poste quand il le jugerait à propos. Ce fut à Copenhague que la Beaumelle publia son premier ouvrage, intitulé : *Mes Pensées*. On y trouve, page 58, édition in-18, Berlin, le paragraphe suivant : « Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne, on ne trouvera » point d'exemple de prince qui ait » donné sept mille écus de pension à un » homme de lettres, à titre d'homme de » lettres. Il y a eu de plus grands poètes » que Voltaire; il n'y en eut jamais de si » bien récompensés, parce que le goût » ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble de » bienfaits les hommes à talents, pré » cisément par les mêmes raisons qui » engagent un petit prince d'Allemagne » à combler de bienfaits un bouffon ou » un nain. » En arrivant à Berlin, la Beaumelle, qui avait déjà été en correspondance avec Voltaire, et qui savait qu'il était fort en crédit à la cour, alla lui rendre visite, et lui témoigna le désir de se lier avec lui. Voltaire lui demanda un exemplaire de ses *Pensées*; la Beaumelle le lui prêta. Il est facile de sentir l'impression que durent faire sur *l'homme de lettres, pensionné de sept mille écus*, les réflexions que l'on vient de citer. Ce fut l'origine de cette guerre sanglante de

persécuteurs. Le même jour, lorsqu'il eut publié ses *Notes sur le Siècle de Louis XIV*. Ce fut à la suite de cette publication qu'il fut arrêté, le 23 avril 1753, et mené à la Bastille : il en sortit au bout de six mois, et publia les *Mémoires de Maintenon*, qui fournirent le motif d'une nouvelle détention de la Beaumelle dans cette prison royale. Il n'est pas permis de douter que Voltaire et ses nombreux partisans ne fussent les principaux instigateurs de ces persécutions. Rien n'est plus affligeant et plus préjudiciable à la gloire des lettres que ces querelles virulentes où les deux partis sortent également des bornes de la justice, de la modération et de l'honneur. Il serait impossible de déterminer lequel eut les premiers torts de Voltaire ou de la Beaumelle ; tous les deux étaient nés avec un caractère ardent et passionné ; mais la Beaumelle eut incontestablement le tort de prétendre traiter d'égal à égal avec un homme tel que Voltaire. On trouve les preuves de cette ambition et de cet

forces, les moyens et les intérêts de toutes les puissances de l'Europe, et prononce en dix lignes sur le sort de chacune d'elles. On y trouve plusieurs portraits bien faits, entr'autres celui du cardinal de Fleury. Parmi les pensées politiques, il y en a quelques-unes purement morales qui se distinguent par un tour piquant et par une extrême précision : « Qu'un ministre » veille sur ses paroles ; il lui vaut » mieux faire vingt sottises qu'en dire » une. — Il y a peut-être plus de gens » qui ont manqué aux occasions, qu'il » n'y en a à qui les occasions ont » manqué. — On confie à Euphémon » un département ; Euphémon est ca- » pable, et j'en suis bien aise ; mais il » est le plus capable, et c'est ce qui » me pique. » On ne peut que regretter qu'un homme qui pensait et écrivait ainsi à vingt-quatre ans, ait sacrifié un pareil talent au triste avantage d'attaquer la réputation d'un écrivain célèbre et de lui causer quelques moments d'humeur. III. *Les Mémoires de madame Maintenon*, 6 vol. in-12, qui furent suivis de 9 vol. de *Lettres*. Cet ouvrage eut beaucoup de succès lors de sa publication ; mais on ne tarda pas à reconnaître que les faits y étaient ou hasardés ou défigurés, et que ce recueil était une véritable spéculation sur la curiosité publique. Le talent de la Beaumelle, qui s'y fait de temps en temps remarquer, n'a pas suffi pour le sauver de l'oubli où il est plongé, et dont il est complètement digne. IV. *Lettres à M. de Voltaire*, 1761, qui ne sont qu'une nouvelle édition des *Notes sur le Siècle de Louis XIV*, publiées huit ans auparavant, augmentées de nouvelles remarques, en réponse au *Supplément* de Voltaire. Ces lettres sont pleines de sel, d'esprit, de chaleur et d'énergie ; il y règne pourtant une mesure assez

rare dans le genre polémique : Voltaire n'en fut que plus blessé. En fait de critique, la raison et la modération offensent plus que les injures. V. *Pensées de Sénèque*, en latin et en français, 1752, 1768, in-12. Ce recueil eut de la vogue, parce qu'on a aimé de tout temps les extraits, les abrégés des esprits et les pensées ; mais cette traduction ne brille ni par la fidélité ni par un choix judicieusement fait. VI. *Commentaire sur la Henriade*, Paris, 1775, in-4°, ou 2 vol. in-8. Ce Commentaire a été revu par Fréron. Il y a des critiques justes, pleines de goût à côté de beaucoup de contradictions et de réflexions minutieuses ; mais ce que cet ouvrage refuse de plus curieux, et en même temps de plus bizarre, ce sont les *changements à faire dans la Henriade, proposés par l'auteur des Commentaires*. La Beaumelle s'est avisé très-sérieusement, de refaire des morceaux très-considérables de ce poëme sans avoir aucune idée, nous ne disons point de la poésie, mais de la versification. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, convient qu'il avait beaucoup à se plaindre des excès très-condamnables où Voltaire s'était porté contre lui : « Mais, ajoute-t-il, quand son ennemi l'aurait payé pour com- » sentir à se vouer lui-même au ridicule, jamais la Beaumelle n'aurait pu » mieux faire. » Il est certain que jamais un homme d'esprit ne s'est montré plus aveuglé par la passion : ces *changements à faire* sont d'une platitude, d'une extravagance à exciter pitié. Ce travail mérite cependant d'être recherché et conservé, comme un monument du délire auquel peut être entraîné un homme de talent par l'animosité, l'esprit de dénigrement, l'orgueil. VII. *La Spectatrice de noie*, 1749, 2 vol. in-12 ; VIII. *De*

ouvrages annonçaient un observateur judicieux et un penseur profond, plutôt qu'un satyrique; mais en même temps, ils décelaient un esprit ardent, inquiet, ambitieux de célébrité, et peut-être trop envieux de celle d'autrui. Ses premières liaisons avec Voltaire ont décidé de sa destinée littéraire. S'il n'eût pas eu à se plaindre de cet illustre écrivain, peut-être eût-il fourni une carrière plus utile à la littérature, et plus honorable pour lui-même. Égaré par la haine, il s'est jeté dans la lice polémique, et ses écrits ont eu le sort réservé aux libelles et aux pamphlets, celui d'être oubliés pour jamais, après avoir amusé quelques jours la curiosité des oisifs et des méchants. Ces funestes démêlés ont causé plus d'un préjudice à la littérature, en la privant d'abord d'un écrivain qui aurait pu l'honorer par des ouvrages estimables, et en aigrissant l'esprit d'un grand homme, dont on a gémi plus d'une fois de voir la plume souillée des termes de *cuistre*, de *gredin*, de *coquin*, etc. On sait que la fureur l'a

BEA

1585 ou 1586, et étudia à l'université de Cambridge. Il mourut en 1615. Son goût le porta à cultiver la poésie dramatique; il travailla toute sa vie avec son ami Jean Fletcher, et ces deux auteurs ont laissé une très-grande réputation. On ne peut savoir, dans le grand nombre de pièces, tant tragédies que comédies, publiées sous leurs noms réunis, quelles sont celles qui ont été faites par chacun des deux à part ou par tous deux en commun; et, dans celles qu'ils ont faites ensemble, quelle a été la part de chacun des deux. L'opinion générale est que Beaumont, quoique le plus jeune, avait un jugement plus mûr et un goût plus sain, et qu'il corrigeait et contenait la surabondance d'imagination de son ami. Ben-Johnson avait tant de confiance dans le jugement de Beaumont, qu'il soumettait tous ses ouvrages à sa censure. Cependant une petite pièce de théâtre, intitulée *la Mascarade des gentilshommes de Gray's-Inn*, est connue pour avoir été composée par Beaumont, sans le secours de Fletcher. Plusieurs pièces de poésie publiées en 1653, en un vol. in-8°, prouvent qu'il ne manquait ni d'esprit d'invention, ni de gaieté et d'imagination poétique. Plusieurs autres de ses poésies ont été perdues. F. Beaumont et J. Fletcher avaient été unis pendant leur vie d'une amitié si rare entre les auteurs, que leurs biographes anglais n'ont pas cru devoir séparer leurs noms après leur mort, et ont réuni leurs notices sous un même article (*Voy. FLETCHER*).

X—s.

BEAUMONT (JOSEPH), auteur anglais, né en 1615, fut nommé en 1672 professeur royal de théologie de l'université de Cambridge, place qu'il remplit avec distinction pendant un grand nombre d'années. On a de

BEA

C

lui un poème allégorique intitulé *Penché, ou le Mystère de l'Amour*, tableau du commerce entre J.-C. l'ame humaine. Cet ouvrage eut quelque succès dans le temps. L'auteur mourut en 1699, âgé de quatre-vingt-quatre ans; il a composé quelques autres poèmes, publiés par sa description en 1749 en un recueil in-4° avec une notice sur sa vie. X—s.

BEAUMONT (AMBLARD DE), seigneur, qui à la fin du 13^e siècle, dans la vallée de Graisivaudan, près de Grenoble. Issu d'une de ces races que les historiens qualifient d'*ancienne chevalerie*, alliée aux anciens comtes de Savoie, de Genève, et aux dauphins et qui n'avait encore produit que de braves guerriers, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des lois. On commençait à entrevoir qu'il était permis à un chevalier de s'instruire sans déroger, et que le noble d'un chevalier pouvait, sans déshonneur, savoir lire et écrire. Le mélange des lois romaines et de celles des Lombards formait tout le code de l'éducation des dauphins. Ce fut vers cet objet que se tournèrent les premiers règnes d'Amblard de Beaumont; il s'attacha à la fortune de Humbert, fils puîné du dauphin Jean II, et de Béatrix de Hongrie, duquel il devint le ministre et le confident. Le dauphin avait confié pour lui la charge de protonotaire semblable à celle de secrétaire d'état; il fit, au nom de ce prince, divers arrangements pleins de sagesse, et prouvent que son administration tendait à toutes les parties du gouvernement. Il établit à la cour des dauphins un ordre et une dignité qu'il n'y avait pas encore remarqués. La mort du fils de Humbert II, l'incertitude naturelle à ce dernier, le manque d'espérance qui lui restait d'avoir des enfants, la crainte qu'après sa mort sa succession ne devint un sujet

dauphin avait en ce ministre. Les deux premiers traités de Humbert avec Philippe de Valois n'offraient qu'une succession éventuelle et sujette à bien des incertitudes ; tout fut réglé par le dernier, d'une manière fixe et invariable, à Romans, le 29 mars 1349. Le lendemain de son abdication, Humbert entra dans la maison des frères prêcheurs de Lyon, où il prit l'habit de S. Dominique (Voyez HUMBERT II). Charles (fils aîné de Jean, duc de Normandie, petit-fils du roi, et en faveur de qui la donation définitive avait été faite) fit son entrée dans Grenoble quelques jours avant la fête de Noël, et Humbert s'y trouva en habit de jacobin. Amblard de Beaumont avait accompagné les deux princes, et c'est ainsi que se consumma cette affaire si avantageuse à la France, qui lui apporta une province importante, ancien démembrement de la monarchie. « Le roi, dit le président Hénault, en rendant compte de cet événement, eut la principale obligation

tout le succès, Amblard de passa le reste de sa vie dans , et mourut en 1375. T—L.
MONT-DES-ADRETS V.

MONT (CHRISTOPHE DE), ie de Paris, naquit le 26 13, au château de la Roque, rd, où s'était transplantée ig-temps une branche de sa ginaire de Dauphiné. Il dut Marie-Anne de Lostanges de ire, cet amour de l'ordre, rité de mœurs, ce profond our la religion, qui le dis- ; et il puisa dans les exem- es aïeux et dans les le- son père un attachement es à ses souverains, vertu e dans cette famille. D'abord et comte de Lyon, abbé de ne-des-Vertus, diocèse de ir-Marne, ensuite évêque de en 1741, il fut nommé à hé de Vienne, en 1745, et nnée suivante à celui de Pa- refusa; mais les instances de Louis XV ayant été vain- nonarque lui donna l'ordre cepter. Après avoir pris pos- son nouveau siège, Beau- émit de son abbaye; il fut mandeur de l'ordre du St.- 1^{er}. janv. 1748; duc et pair ud, le 22 décem. 1750; élu de Sorbonne, le 8 nov. tait fort versé dans la science canonique et dans l'histoire. 1, dit l'auteur de l'*Histoire nce pendant le dix-huitième* la vertu se peignait sur sa plaine de noblesse et de son esprit était cultivé, son n facile et brillante; il était sans rudesse, et répandait scernement des aumônes qui aient presque tout son re-

» venu. » La bulle *Unigenitus*, contre les *Réflexions morales du père Quesnel*, agitait alors violemment les esprits. Cette bulle, publiée à Rome le 8 septembre 1713, acceptée par la Sorbonne, l'immense majorité des évêques français et les autres églises de la catholicité, avait été enregistré par le parlement; elle était donc devenue loi de l'Eglise et de l'état: Beaumont pouvait-il s'empêcher de la soutenir? Au jugement de quelques-uns, il déploya à ce sujet des moyens d'exécution trop sévères. Voilà tout ce que nous dirons des disputes religieuses de Beaumont avec les jansénistes, quoiqu'elles aient agité son épiscopat durant les deux tiers de son cours. Ceux qui voudront les connaître à fond, et la part qu'y prit le parlement de Paris, presque toujours en révolte contre l'autorité royale, doivent avoir recours aux écrits contradictoires du temps. Quant à ses différends avec les philosophes, qu'il combattit toujours avec autant de sagesse que de vigueur, nous nous bornerons à la simple exposition des faits. Il publia, contre les livres de l'*Esprit*, *Émile*, *Bélisaire*, la fameuse *Thèse* de l'abbé de Prades, etc., divers Mandements où il ne cessait de répéter que ces écrits, et autres de même nature, tendaient à perdre la religion et l'état. La révolution n'a que trop justifié ses présages. Louis XV l'exila successivement au château de la Roque, à Conflans et à la Trappe, moins pour le punir que pour le soustraire aux persécutions du parlement. Ce fut au sujet d'un de ses exils, que le grand Frédéric exprima hautement son estime pour Beaumont, en disant: « Que n'est-il venu dans mes » états! j'aurais fait la moitié du che- » min. » Le roi, ainsi que les princes et les princesses de sa cour, sur-

monstrations d'une tendresse vraiment filiale ; mais elle regrette beaucoup la perte des lettres nombreuses que lui écrivirent presque tous les souverains de l'Europe, entre autres, le grand Frédéric et l'impératrice de Russie. Le ministère, excité par le parlement, voyant l'inflexibilité de Beaumont, imagina de l'engager à se démettre de son archevêché, ou de le faire consentir à se laisser donner un coadjuteur, partisan des nouvelles doctrines : mais, à cette démission, en vain l'on attachait la duché-pairie pour son neveu, la grande aumônerie de France, l'abbaye de St.-Germain, le chapeau de cardinal, et la feuille des bénéfices : Beaumont refusa toutes ces dignités, tous ces avantages, si capables de tenter l'ambition. Ce prélat, dont la fermeté contre les jansénistes ressemble quelquefois à de l'emportement, était admirable dans son intérieur, par l'égalité, la douceur et la modération de son caractère. Nous tenons de M^{me}. la comtesse de
... pendant un jour dans



éché, et ne soyez
votre sort, ni de
ville. En attendant,
; elle a quelque va-
n. » L'archevêque
temps après, faire
s de France, il fut
ndre M^{me}. Adélaïde
archevêque, je sais
ous vous êtes plu-
de votre montre ;
ie je vous donne ;
que vous la garde-
t la reçut avec une
naissance, et ne la
ui. Un lion gravé
ait sa patte sur un
vangiles, et autour
on lisait ces mots :
ut ruinæ, qui sont
ison de Beaumont.
nistration de son
n grand âge, il ne
rsonne du soin de
ourut le 12 décem-
bé Ferlet, son se-
puis par une édition
l'abbé Thuet, pro-
ison funèbre ; mais
être aussi éloquente
le innombrable de
de toutes les parties
leur et bénir leur
de lui un *Recueil*
en 2 vol. in-4°. Son
rouvé, durant la
t de tous les monu-
e, il a été rétabli
onstances ont pu le
glise de Notre-Dame,
hristophe-Marie de
lleul et petit-neveu,
où nous écrivons cet
) , vient lui-même
rière, signalée par la
honneur et la loyauté
iers français. Digne

du nom illustre qu'il portait, il laisse
des regrets sincères dans le cœur de
ses parents et de ses nombreux amis,
auprès desquels il justifia si bien, du-
rant toute sa vie, le sobriquet hono-
rable donné à sa famille, dès les temps
les plus reculés : *Amitié de Beau-
mont*.

T—L.

BEAUMONT (ANTOINE-FRANÇOIS,
vicomte DE), neveu du précédent,
chef de division des armées navales,
né au château de la Roque, en Péri-
gord, le 3 mai 1733. Après un com-
bat long et opiniâtre, à la portée du
mousquet, le 11 septembre 1781,
dans le sud-sud-ouest d'Ouessant, le
vicomte de Beaumont, commandant
la frégate *la Junon*, prit la frégate *le
Fox*, l'un des meilleurs voiliers d'An-
gleterre, sous les ordres du capitaine
Windsor. Le *Fox* fut absolument
rasé ; tout ce que l'humanité peut ins-
pirer au vainqueur, pour un ennemi
qu'il estime, succéda à la fureur de
l'action, et le capitaine Windsor même
en rendit ce témoignage, en écrivant
à M^r. Stéphens, secrétaire de l'ami-
rauté d'Angleterre. Le roi fit peindre ce
combat pour perpétuer le souvenir des
belles actions de la marine française, et
il donna une copie de ce tableau au vi-
comte de Beaumont. L'original et la
copie sont peints par M^r. de Rossel,
capitaine de vaisseau. La révolution
vint arrêter le cours des glorieuses des-
tinées auxquelles le vicomte de Beau-
mont était appelé par sa naissance
et son mérite. On se souviendra
long-temps du caractère énergique
qu'il déploya à l'assemblée de la no-
blesse de la sénéchaussée d'Agen, lors
de la députation aux états-généraux.
En lisant le discours qu'il y prononça,
on croit entendre le langage de l'hon-
neur même : « Pénétrez-vous, mes-
» sieurs, y disait-il, de cette terrible
» vérité ; la confusion des ordres doit

Beaumont, pour savoir s'il avouait ou désavouait cette protestation : « Qui, » répondit-il, cette protestation, imprimée dans le *Journal général de France* et dans le *Mercur*, est de moi. On a ruiné ma fortune, et je n'ai fait entendre aucune plainte. On veut me dépouiller du caractère de chevalier français ; mais qui peut m'empêcher de croire que la noblesse, une fois acquise par les vertus, ne peut se perdre que par le crime, etc. ? » M^r. de Beaumont est mort à Toulouse, le 15 septembre 1805, laissant après lui la réputation d'un véritable chevalier français, et d'un des plus habiles marins du dernier siècle. T—L.

BEAUMONT (CLAUDE FRANÇOIS), peintre, né à Turin en 1696, et mort en 1766. Il fit ses études à Rome, où il fut nommé membre de l'académie de St.-Luc. En 1731, Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne, l'appela près de lui pour le faire son peintre de cabinet, et le chargea de pein-

BEA

moigne en plusieurs endroits Commelin, qui en a publié le catalogue et la description. Linné parle de Beaumont avec éloge dans la préface de son *Hortus Cliffortianus*, comme ayant contribué aux progrès de la botanique et à l'introduction en Europe des végétaux étrangers.

D—P—s.

BEAUMONT (M^{me} LEPRINCE DE)
Voy. LEPRINCE.

BEAUMONT (JEAN-LOUIS MOREAU DE), naquit à Paris, en 1715, et mourut au Mesnil, le 22 mai 1785. D'abord conseiller au parlement, ensuite intendant de Poitou, de Franche-Comté, de la Flandre, il fut nommé intendant des finances en 1756. Il a fait imprimer un ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les impositions en Europe*, Paris, imprimerie royale, 1768, 4 vol. in-4°. K.

BEAUMONT (ÉLIE DE). *Voy.* ÉLIE DE BEAUMONT.

BEAUNE, baron de Samblançay.
Voy. SAMBLANÇAY.

BEAUNE (RENAUD DE), second fils de Guillaume de Beaune, et petit-fils du baron de Samblançay, naquit en 1527, la même année que son grand-père fut exécuté. Il prit d'abord le parti de la robe, et fut successivement conseiller au parlement, président aux enquêtes et maître des requêtes. Étant ensuite entré dans l'état ecclésiastique, il devint évêque de Mende en 1568, chancelier du duc d'Alençon en 1572, archevêque de Bourges en 1581, grand-aumônier en 1591, et archevêque de Sens en 1596; mais il ne put obtenir ses bulles pour ce dernier siège qu'en 1602, parce que Clément VIII, irrité de ce que ce prélat avait absous Henri IV après avoir reçu son abjuration, s'était obstiné pendant six ans à les lui refuser. Il mourut en 1606.

BEA

Dans les assemblées du clergé aux de Blois, où il était président de corps, et surtout dans les conférences de Surenne en 1593, à la tête des députés royalistes, il soutint les droits de Henri IV à la couronne, quoique réticent, et cependant il y annonça des dispositions sincères dans lesquelles était ce prince de se convertir. « C'est ment pouvons-nous le croire » dit l'Épinac, archevêque de Lyon chef des députés de la ligue, à qu'il l'a promis tant de fois ? — « est vainqueur, répondit l'archevêque de Bourges, et à pré » qu'il est maître de la plus grande partie des provinces et des principales villes, s'il se fait catholique on ne dira pas que c'est par crainte que lui inspirent des ennemis dont il a triomphé ». Beaune contribua beaucoup à la conversion du roi. Brantôme dit qu'il était un « peu léger de créance ». Les ligueurs le faisaient passer pour assez sans doute parce qu'il frondait leur extravagance. De Thou rapporte qu'il voulait être regardé dans le royaume tant que le schisme y durerait, comme le chef des évêques pour les dispenses et la collation des bénéfices, et que ses ennemis l'accusèrent d'aspirer à devenir patriarche. Il était attaqué d'une faim dévorante qui l'obligeait de jeûner nuit et jour toutes les quatre heures et beaucoup chaque fois; encore fallait-il de faire de l'exercice, de s'irriter encore davantage son appetit. Cela ne l'empêchait point de s'occuper à ses affaires ni à ses études. C'était l'orateur à la mode; il était chargé de toutes les actions d'éclat mais ce qui nous reste de ses discours et de ses oraisons funèbres n'annonce qu'un orateur médiocre, digne de figurer à côté des Barletta, des Maillard et des Maillard. Dans son *Ora*

dans son pays, accueillit la *Géométrie* de Descartes, et la commenta, naquit à Blois en 1601. Il entra d'abord dans la carrière des armes, qu'il abandonna pour celle de la magistrature. Devenu conseiller au présidial de Blois, il résida dans cette ville jusqu'à sa mort, causée, en 1652, par les suites d'une goutte si violente, que quelques années auparavant, on avait cru devoir lui couper un pied. Descartes alla exprès à Blois pour l'entretenir, et conçut pour lui beaucoup d'attachement et d'estime, au point de préférer son approbation à celle de tous les géomètres français. De Beaune s'appliqua à faciliter la résolution des équations numériques. Il est le premier qui ait proposé de déterminer des courbes par des propriétés relatives à leurs tangentes. Il y a, dans ce genre, un problème qui porte son nom, et qui n'a été résolu complètement que par Jean Bernouilli. Il excellait aussi dans la construction des lunettes astronomiques. Il ne nous reste de lui que

BEA

allemand, Breslau, 1780, in-8°. de 236 pages. Cette traduction n'a point de carte, et n'a conservé que deux figures de celles de l'original; mais elle est augmentée du Journal du voyage du prince Maximilien-Emmanuel de Wurtemberg. Le grand succès de l'ouvrage de Beauplan ne saurait être attribué aux agréments du style; l'accent et le jargon de sa province y percent à chaque instant: il dit, par exemple, toujours *viron* pour *environ*. Il a néanmoins dans sa manière, une naïveté qui ne déplaît pas: « Vous » excuserez facilement, dit-il en terminant son ouvrage, mon peu de » disposition à écrire plus poliment » que j'ay estimé indécemment à un cavalier qui a employé toute sa vie à faire » remuer la terre, fondre des canons » et péter le salpestre. » Dubois, dans son *Histoire littéraire de Pologne*, donne un extrait fort étendu de cet ouvrage, et dit que le lecteur le plus partial ne saurait s'empêcher d'accorder à Beauplan l'esprit d'observation. Les passages qu'il en cite sont tous curieux et très-intéressants; mais quelques-uns décèlent dans l'observateur au moins beaucoup de légèreté. Par exemple, en parlant du bobac (marmote de Pologne), animal très-singulier, qui ne se trouve guère qu'entre les rivières Sula et Supoy, depuis les confins de la Moscovie jusqu'au Dnieper, il dit: « J'ajousteray que ces » animaux sont tous hermaphrodites, » et estant pris jeunes au mois de may, » sont faciles à apprivoiser. l'en ay » nourry plusieurs, et sont iolis dans » la maison. » On doit encore à Beauplan une *Carte de l'Ukraine*, en quatre feuilles, devenue fort rare. Danville en parle avec beaucoup d'éloges; on la trouve quelquefois jointe à l'ouvrage précédent. Jansson Waesberg en donna, à Amsterdam, une

BEA

nouvelle édition, qui ne diffère de l'original que parce qu'elle est orientée à l'ordinaire, et accompagnée de quelques légendes historiques: dans l'original le sud est en haut de la carte. Beauplan avait encore fait une *Carte générale de la Pologne*, avec les figures des hommes, animaux et plantes, et autres choses rares que l'on voit dans ces pays; mais son graveur, Guillaume Hondius, étant mort, sa veuve qui en avait toutes les planches, envoya au roi de Pologne, qui le lui demanda, et l'auteur n'en eut plus de nouvelles. Ces travaux ne l'empêchèrent pas d'employer ses talents pour l'utilité de son pays. On lui doit une première *Carte de Normandie* qui avait été publiée avec un peu de détail et d'exactitude. Elle parut d'abord en 1655, en cinq feuilles in-fol., et ensuite en douze feuilles. Une troisième édition, publiée en 1667, en dix-huit feuilles in-fol., n'est peut-être qu'une réduction de la précédente. C. M.

BEAUPOIL - SAINT-AULAIRE.
Voy. SAINT-AULAIRE.

BEAURAIN (JEAN DE), né le 10 janvier 1696, à Aix en Issart, comté d'Artois, prétendait descendre des anciens châtelains de Beaurain. A l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris et étudia la géographie sous Pierre Moulart-Sanson, géographe du roi. Le titre que Beaurain obtint à l'âge de vingt-cinq ans. Un *Calendrier perpétuel, ecclésiastique et civil*, qu'il publia en 1724, le fit connaître à Louis XV, pour qui il fit un grand nombre de cartes et de plans. L'ouvrage qui lui acquit le plus de réputation, est l'*Histoire militaire de la Flandre, ou les Campagnes du maréchal de Luxembourg* (1690-99) Paris, 1755, 2 vol.; 1756, 3 vol. in-fol., dont on a une nouvelle édition augmentée de notes tactiques, par

marquis d'Aguesseau), Paris, 1774, in-fol.; II. celles pour l'*Histoire des quatre dernières campagnes du maréchal de Turenne*, de 1672 à 1675, dont M. de Grimoard a fait le texte, Paris, 1782, 2 vol. in-fol. A. B—T.

BEAUREGARD (...), fameux prédicateur jésuite, né en 1731 à Pont-à-Mousson, se fit une grande réputation dans les provinces et dans la capitale, par son éloquence impétueuse, mais peu soignée et fort inégale; par son ton apostolique, mais quelquefois déclamatoire; par des traits de génie, mais que déparent trop souvent des trivialités choquantes. Il tenait le milieu entre le missionnaire et l'orateur; tout en lui excitait l'attention, en même temps que l'idée que l'on avait de sa vertu commandait le respect. Il ne prêchait jamais son sermon sur les mauvais livres, qu'il ne vît ensuite plusieurs de ses auditeurs venir déposer à ses pieds quelques-uns de ces instruments de corruption. Son carême à la cour, en 1780, fit la plus

UREGARD (CLAUDE DE). V. RD.

URIEU (GASPARD GUILLARD) à St.-Pol en Artois, le 9 juillet 1708, est mort à Paris, à l'hôpital de la Charité, le 5 octobre 1795. Figure assez semblable à celle donnée à Ésope, un costume de ceux qui sont adoptés sur scène, pour les rôles dits à manchettes : un large feutre, des souliers etc. donnaient à Beaurieu une originalité que ne démentaient ni ses manières, ni sa manière de vivre, ni son caractère. « J'ai, disait-il, trop cherché l'honneur et le bonheur pour jamais pu aimer la richesse. » Il avait même le temps une *dormeuse* qui le mena doucement à l'éternité. Il était souvent ce mot piquant d'Ésope : « La vie de l'homme est un songe dont la mort est la fin. » Simple et bon, il aimait les lettres, et s'était constamment occupé de leur éducation ; il voulait s'y consacrer encore ; et, dans ce dessein, il avait fait recevoir, en 1794, élève de la Faculté normale. On a de lui : I. *L'Heureux vieillard*, 1759, in-12 ; II. *Cours de morale sacrée et profane*, 1763, in-12 ; III. *Le livre amusant*, ou *Nouvelles variétés littéraires*, 1763, in-12 ; *Faux Philosophe, Discours à Rousseau*, 1765, in-12 ; V. *L'Éloge de la Nature*, 1763, in-12. Cet ouvrage, le plus célèbre de ceux de lui, a été réimprimé très-souvent, 1773, 3 vol. in-12 ; l'édition de 1790, 2 vol. in-8°, diffère de la première, en ce qu'on a retranché le troisième volume pour y substituer d'autres détails plus liés au sujet de l'ouvrage, que Beaurieu publia d'abord sous le nom de J. J. au. VI. *Abrégé de l'Histoire*

des Insectes, 1764, 2 volumes in-12 ; VII. *le Portefeuille français, ou Choix nouveau de différentes pièces*, 1765, in-12 ; VIII. *L'Heureux vieillard*, drame pastoral, 1769, in-8° ; IX. *Cours d'Histoire naturelle*, 1770, 7 vol. in-12 ; X. *Variétés littéraires*, 1773, in-12 ; XI. *De l'allaitement et de la première éducation des enfants*, Genève, 1782, in-12 ; XII. *L'Accord parfait, ou l'Équilibre physique et moral*, 1795, in-18. A. B.—T.

BEAUSOBRE (ISAAC DE), naquit à Niort, le 8 mars 1659, d'une famille noble et ancienne, originaire du Limousin, où elle était connue sous le nom de *Beauxpuis de Beaussart*, que son aïeul changea en celui de *Beausobre*, pour mieux se déguiser, lorsqu'après la St.-Barthélemy, il se réfugia à Genève. Ses parents lui trouvant d'heureuses dispositions pour les sciences, voulurent l'attacher à celle du droit, dans l'espoir qu'à la faveur de leur alliance avec M^{me}. de Maintenon, il pourrait parvenir aux premières charges de la magistrature ; mais son goût le portant vers les sciences ecclésiastiques, il alla prendre ses degrés à l'académie de Saumur, reçut l'imposition des mains au synode de Loudun, en 1683, et fut aussitôt après nommé ministre de Châtillon-sur-Indre, en Touraine. Le gouvernement ayant fait apposer les scellés sur le temple de ce lieu, Beausobre eut la témérité de les briser, de faire le prêche ; et, pour se soustraire à l'amende honorable à laquelle il fut condamné, il se réfugia à Rotterdam, d'où il passa à Dessau, en qualité de chapelain de la princesse d'Anhalt, dont il sut mériter la confiance. Le duc de Saxe-Barby s'étant fait calviniste, de luthérien qu'il était, ce changement fut censuré dans un écrit de George Moebius, approuvé

philosophes païens. Ces deux ouvrages donnèrent une haute idée de son érudition et de ses talents. Beausobre se rendit en 1694 à Berlin, où il devint successivement pasteur des réfugiés, chapelain du roi, membre du consistoire royal, directeur de l'hospice nommé *Maison française*, inspecteur des églises et du collège des Français du district de la capitale. La cour de Berlin le chargea, conjointement avec L'enfant, de travailler à une nouvelle version du *Nouveau - Testament*, ornée de préfaces et de notes très-amples, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1741, même format, avec des corrections et des additions considérables. Tout ce qui regarde les *Épîtres de S. Paul* est de Beausobre; le reste appartient à son collaborateur. Trop de respect pour les premières versions données par les réformés lui a fait adopter des expressions surannées qui dégradent la noble simplicité de ce livre divin. Les notes contiennent quelquefois des idées

thétiques, que la secte des n'a jamais existé. Cette disparut, considérablement, à la fin de l'*Histoire des* de Lenfant: elle a été solidifiée par le P. Travasa, savant talic. Les églises d'Utrecht, arg, celle de Savoie à Lonrèrent à l'attirer par des pro-vantageuses; mais le roi de voulut jamais laisser sortir un savant si distingué. Ses occupations ne le garantirent pas de l'amour à un âge où on est ordinairement éteinte upart des hommes. La fille e ministre avait conçu le devenir son épouse. Beau-tuagénaire, père d'un fils, céda à ses caresses, et la n état qui rendit le mariage. Cette aventure galante profit des lettres. La vie aquelle elle le réduisit, lui de loisir pour se livrer au cabinet; et ce fut quatre ou après ce mariage, qui lui é deux enfants, qu'il fit pa-remier volume de son *His-tanichéisme*. Beausobre prê-re à quatre-vingts ans avec de la jeunesse, et mourut, 1758, après une vieillesse l'infirmités. Il a laissé beau-vrages manuscrits, des *Re-critiques et philologiques* *Nouveau-Testament*, la Haye, ol. in-4°, par les soins de La-me *Histoire critique du culte*, *parmi les chrétiens et les* in *Supplément à l'Histoire* *ites*, de Lenfant, Lausanne, 1-4°; une *Histoire de la* *tion*, depuis 1517 jusqu'en e M. Pajon de Moncets a pu- 1785, Berlin, 4 vol. in-8°, imparfait, et qui a eu peu

de succès; une *Dissertation sur les livres d'Opiat de Milève*, un grand nombre de *Sermons*, outre ceux qui sont imprimés, et qui lui avaient mérité chez les protestants une réputation égale à celle de Saurin, surtout du côté de l'imagination, de la justesse, du tour neuf et original qu'il savait donner à ses pensées, des mou-vements pathétiques et du brillant de son élocution. Tous ses ouvrages, dont nous n'avons fait connaître que les princi-paux, annoncent un littérateur pro-fond, un jugement exquis, un critique souvent judicieux, mais quelquefois trop hardi. Le style, sans en être par-faitement pur, a de la vivacité, de la cha-leur et de l'agrément. C'était, d'ailleurs, un homme d'un excellent caractère, honnête, poli, obligeant, modeste, généreux, compatissant, d'une so-ciété aisée et intéressante, se livrant néanmoins quelquefois à des vivacités qui troublaient son repos. Il avait reçu de la nature une belle physionomie, qui, jointe aux manières aisées con-tractées par un long commerce avec les grands, prévenait en sa faveur et inspirait la confiance. On le traitait, à la cour de Berlin, avec distinction, et les personnes du plus haut rang se faisaient honneur d'être en relation avec lui. Nous avons deux éloges de Beausobre, l'un de Formey, rédigé d'après les mémoires de Charles-Louis de Beausobre, à la tête du second vo-lume de l'*Histoire du Manichéisme*; l'autre, de Lachapelle, sur les mé-moires de la veuve de celui qui en est l'objet, au-devant de ses *Obser-vations sur le Nouveau-Testament*, destiné à combattre quelques asser-tions du précédent, dont Formey prouva depuis l'authenticité. T—D.

BEAUSOBRE (CHARLES-LOUIS DE), fils du précédent, né à Dessau, en 1690, embrassa l'état ecclésiasti-

que que sans doute, à
que son père ne croyait pas que la cri-
tique convînt à ces sortes d'ouvrages,
où l'on préfère la simplicité et la clarté
du style. Il est encore auteur d'une
Apologie des protestants, in-4°, et
d'un autre ouvrage du même genre,
intitulé : le *Triomphe de l'innocence*.

T—D.

BEAUSOBRE (LOUIS DE). Ce fils
précoce du second mariage d'Isaac de
Beausobre, naquit à Berlin en 1730.
Le prince royal, depuis Frédéric-
le-Grand, l'ayant adopté, par estime
pour le père, assigna 500 écus de
pension annuelle pour son éducation
au collège français de Berlin, puis à
l'université de Francfort. Il l'envoya
ensuite à Paris pour s'y former dans
le commerce des gens de lettres de
France. A son retour, il le fit entrer
dans l'académie des sciences, et le
nomma conseiller privé, après l'avoir
employé en divers tribunaux. Ce
prince l'appelait le *Petit Beausobre*,
en le comparant à son père, et le plai-
santait sur ses idées économiques. I

l'effendre, par une lettre de cache paraître aux états de Languedoc elle fut aussitôt révoquée. La contestation à cet égard se trouve écrite intitulé : *Précis de ce qui s'est passé à l'assemblée provinciale Narbonne*, 1765, in-12. Ils furent alors à faire schisme avec l'assemblée de la tenue des états, en soutenant l'insubordination des sujets du clergé. Leur grief principal était qu'il ne faisait point signer le serment à Alexandre VII, dont il n'y avait pas trouvé l'usage établi dans la province. Beaufort fut amplement lésé par les mauvais procédés de ses confrères, par la consigne dont il jouissait, tant parmi les protestants que parmi les catholiques d'Alais. Il mourut avec les sentiments d'une piété exemplaire, le 15 mars 1776, emportant avec lui les regrets de toutes les classes de la province. C'était un prélat savant, zélé de religion, attaché à tous ses devoirs, charitable envers les pauvres. Les protestants eurent à se louer de sa modération; il avait publié quelques ouvrages théologiques, sur le rapport des sermons à Dieu, dans sa dispute avec l'évêque d'Aix : quelques-uns de ses ouvrages firent sensation dans la province, celui, entre autres, qu'il publia sur la mort de Louis XV et sur la mort de Louis XVI, où l'on trouve de nombreuses applications de l'Écriture. Il avait composé, contre le projet de M. de Brienne à l'assemblée du clergé de 1765, un ouvrage qui se disposait à rendre public, mais qu'il fut surpris par la mort. Il fut en correspondance avec Clément XIV, sur les moyens de terminer les divisions qui déchiraient l'église de France.

T—D.

BEAUVAIS (frère REMI DE), cistercien, vivant dans le 17^e. siècle. En

entrèrent dans l'ordre des capucins, il prit le nom de *Beauvais*, sans doute du lieu de sa naissance; et les érudits n'ont pas jugé à propos de faire de grandes recherches sur sa famille. Il est auteur d'un poème intitulé : *La Madeleine*, imprimé à Tournai, en 1617, in-8°, aux frais et par les soins de Marie de Longueval, l'une des pénitentes de l'auteur, qui lui en avait donné le sujet, et qui a mis son nom au bas de l'avis au lecteur. C'est une chose qui n'a point encore été remarquée, et qui mérite de l'être, que le sujet de la chrétienne pénitente, d'une femme abusée long-temps par le monde, revenue de ses erreurs, et les expiant par les larmes, sujet qui paraîtrait digne de la muse héroïque, n'ait inspiré cependant que des vers ridicules. On connaît le poème de *la Madeleine au désert de la Ste-Baume*, par le P. de St.-Louis, que La Monnoye a jugé digne d'une réimpression, à raison de sa singularité et de sa bizarrerie. Un chartreux, nommé *Durand*, en 1622, et Jacques Le Clerc, curé de St.-Valéry, en 1628, ont également choisi la Madeleine pour sujet de leurs chants dévots. Desmarests de St.-Sorlin, le Laboureur et plusieurs autres poètes ont aussi célébré les miracles, les larmes et la pénitence de cette Sainte; tous ont échoué dans leur entreprise. Le poème de frère Remi est divisé en vingt livres. On trouve au commencement un Dialogue entre la sainte et l'auteur. Ce dialogue amusera les personnes qui savent trouver dans les choses sérieuses un côté plaisant. Il serait impossible de supporter la lecture de l'ouvrage, dont l'auteur s'avoue humblement un petit novice en poésie.

W—S.

BEAUVAIS (NICOLAS DAUPHIN), né à Paris en 1687, se livra de bonne heure à l'étude du dessin et de la gra-

immortelle, pour l'empereur de Russie, il allait jouir dans sa patrie des avantages de sa réputation, lorsque la mort est venue l'enlever à la fleur de l'âge, en 1781. Il est connu par l'exécution d'un des bas-reliefs du portail de Ste-Geneviève. P—E.

BEAUVAIS (GUILLAUME), né à Dunkerque, en 1698, est mort à Orléans le 29 septembre 1773. Il était très-versé dans la science des médailles. On a de lui quelques ouvrages numismatiques assez estimés : I. *Lettre sur les médailles romaines* (dans le *Mercur* de 1734); II. *la Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites*, Paris, 1739, in-4°. Ce traité a aussi été ajouté aux deux ouvrages qui suivent. Il en a, en outre, paru une traduction allemande, imprimée à Dresde en 1791, in-4°, et enrichie de notes, et surtout d'une table fort utile aux acquéreurs de médailles, qui offre la spécification de la valeur et de la rareté des médailles impériales. Cette table a été reproduite dans la nouvelle

in-8°. ; II. Une *Dissertation sur la parole*, traduction de l'ouvrage que J. C. Amman avait publié en 1692, sous le titre de *Surdus loquens*, et fait réimprimer en 1700, sous le titre de *Dissertatio de loqueld*; ce qui a fait croire que c'étaient deux ouvrages. La traduction de Beauvais a paru à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets*, par Deschamps, 1779, in-12. III. une nouvelle édition des *Essais historiques sur Orléans*, de Daniel Polluche, 1778, in-8°. K.

BEAUVAIS (JEAN-BAPTISTE-CHARLES-MARIE DE), évêque de Senez, naquit le 17 octobre 1731, à Cherbourg, d'une famille honnête et vertueuse. Son père, avocat au parlement de Paris, s'appliqua à former ce fruit unique de son mariage, et les heureuses dispositions de l'enfant répondirent parfaitement aux soins de l'auteur de ses jours. Devenu prêtre, son goût naturel et ses talents pour la prédication, cultivés par le célèbre Le Beau, son professeur de rhétorique, l'entraînèrent de bonne heure vers le ministère de la chaire. Une figure douce et noble, une manière de s'exprimer aisée, une confiance modeste, l'excellente réputation dont il jouissait, sa conduite véritablement ecclésiastique, donnaient du relief à la pureté de sa morale, et prévinrent favorablement le public en sa faveur. Choisi, en 1768, pour prêcher le panégyrique de S. Augustin devant l'assemblée générale du clergé, discours qui ne se prononçait qu'une fois tous les dix ans, lors des grandes assemblées, elle en fut tellement satisfaite, qu'elle chargea son président de recommander le jeune orateur au ministre de la feuille des bénéfices. Dès 1761, il avait préludé à la cour par le sermon de la Pentecôte. L'Avent de 1768 et le Carême de 1773 mirent le sceau à sa réputation,

et le dernier terme à sa fortune, par nomination à l'évêché de Senez. Les obstacles qu'éprouva cet acte de justice rendue à son mérite, nous peignent naturel l'esprit de cette époque. On reprochait d'être roturier. M. de Lons, évêque de Carcassonne, qui, par ses vertus, son zèle et sa franchise, retraçait les mœurs antiques ne craignit point de dire à Mesdames filles de Louis XV, et protectrices de l'abbé de Beauvais, qui insistait sur son défaut de naissance, qu'un homme qui appartenait aux Bossus, aux Bourdaloue, aux Fléchier, à Massillon, pouvait le disputer à ces plus nobles familles du royaume quand le cardinal de La Roche-Aymon ministre des grâces ecclésiastiques lui opposa le même défaut : « Si je croyais, lui répondit-il, que la noblesse blessée fût la principale condition pour l'épiscopat, je foulerais ma croix aux pieds, et je renouvellerais à la haute dignité dont je suis revêtu. » Ces deux réponses circulèrent à la cour : elles firent fortune et l'abbé de Beauvais fut nommé évêque. Chargé, peu de temps après, de prêcher à Versailles le sermon de la Pentecôte, il sut profiter de l'autorité que lui donnait sa dignité nouvelle pour faire contraster les scandales de la cour avec la misère des peuples. On rappelle encore aujourd'hui l'impulsion que l'orateur fit en cette occasion, pour émouvoir le monarque au spectacle de sa fin dernière, et paraphrasant ce passage de l'Écriture : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite, » il parut lui présenter une mort qui semblait alors inévitable, et qui néanmoins suivit si rapidement la menace. Ce fut aussi la circonstance frappante qu'il rappela dans l'oraison funèbre du même monarque, et qui en rend le début si

sa chaîne envers les peuples, mais le projet de réunion des évêchés de Digne et de Senez lui ayant causé des désagréments, qui se réunirent à la difficulté qu'il avait de parler et d'entendre l'idiome des peuples qu'il était chargé d'instruire, et au regret d'être éloigné de la capitale où il avait passé toute sa vie, il se démit de son siège en 1783. Dans sa retraite, il conçut le projet d'un séminaire particulier, pour former de jeunes prédicateurs, que les temps mauvais qui s'avançaient à grands pas sur la France, ne lui permirent pas de réaliser. Il voulut y suppléer provisoirement par des conférences, qui manquèrent leur but, par l'inexpérience de celui qui en fut chargé. Il entreprit, avec d'habiles coopérateurs, une nouvelle *Bibliothèque des prédicateurs*, dont sa mort arrêta le travail. Député aux états-généraux, par le baillage de Paris, *extra muros*, son ame, peu faite pour supporter les agitations violentes, ne put résister aux orages qui en signalèrent le déhnt. De funestes

de douce et sensible dans celle des héros. La seule chose qu'on regrette, c'est que la plume de M. de Galard n'ait pas continué l'esquisse jusqu'à la fin de la vie de M. l'évêque de Senez. T—D.

AUVAL (JEANNE - OLIVIER UIGNON, M^{me}), comédienne, née en Hollande, vers 1643, exposée comme le plus tendre à la porte d'une maison recueillie par une blanchisseuse qui l'éleva jusqu'à l'âge de douze ans, l'optée par le chef d'une troupe de comédiens qui se trouvaient en Hollande et qu'elle quitta pour s'engager à Lyon, dont le directeur fut son père adoptif. Elle épousa, en 1660, ce dernier, Beauval, simple acteur dans cette troupe, et le fit rehausser au nombre des comédiens. Molière eut occasion de la voir, obligea l'ordre du roi pour la faire enlever de son théâtre, où elle débuta au mois de septembre 1670; elle ne plut au roi, la première fois qu'il la vit à Chambord; mais Molière lui adressa d'éluder l'ordre que Louis XIV lui donna de distribuer le rôle de Nicole, du *Bourgeois gentilhomme*, à une autre comédienne, le jour, après l'avoir vue dans ce rôle à Molière: « Je reçois votre refus. » Cependant sa voix et sa figure lui plurent jamais. Depuis 1704, époque de sa mort, elle créa plusieurs rôles de reines, et joua les reines dans la comédie. Le dernier rôle qu'elle joua, dans *Les Folies Amoureuses*, est celui de Lisette, dans la comédie. Elle avait cinquante-huit ans. Le caractère de M^{me} de Beauval est très-contrariant de M^{me} de Beauval. Elle se retrouve dans plusieurs comédies de soubrettes que les auteurs, et notamment Regnard, firent pour elle. Le dernier eut assez d'ascendant sur elle pour l'engager à se laisser

peindre en public dans le Prologue de *Folies amoureuses*, où M^{me} de Beauval paraît sous son propre nom, avec Dancourt, et joue le rôle d'une femme bavarde et très-acariâtre. Cette comédienne est morte le 20 mars 1720.

P—X.

BEAUVARLET (JACQUES-FIRMIN), né à Abbeville, le 25 sept. 1731, reçut dans cette ville les premières leçons du dessin et de la gravure, d'Hecquet et de Lefevre, graveurs peu connus, et vint à Paris, où il se mit sous la direction de Laurent Cars. Ce fut au sortir de cette école célèbre qu'il exécuta ses quatre grandes estampes d'après les tableaux de Luc Jordans, dans lesquelles on reconnaît le bon goût de cette même école. Ce fut sur ces estampes qu'il fut agréé à l'académie en 1765; mais le désir d'obtenir la vogue et de se conformer au goût du public, alors fort corrompu, lui fit abandonner la bonne route qu'il avait prise, et substituer à un faire large, à une manière savante, un goût mesquin, un servile arrangement de tailles, auxquels il sacrifiait jusqu'aux formes mêmes des tableaux qu'il traduisait. Habitué à graver d'après les dessins qu'il avait copiés, oubliant que le graveur doit être un traducteur fidèle, il changeait tout ce qui pouvait contrarier le brillant de son burin, ou l'agencement compassé de ses hachures. On l'a vu même, surtout dans sa suite d'*Esther*, d'après de Troy, agrandir les yeux de ses figures de femmes, et rapetisser les bouches d'une manière ridicule, croyant les rendre plus jolies. Malgré cela, Beauvarlet avait un fond de talent extrêmement aimable, et, sans l'abus qu'il en a fait, on le compterait au nombre des graveurs les plus habiles. *La Lecture* et *La Conversation espagnole*, d'après Carle Vanloo, moins entachées des défauts qu'on lui

que la correction du dessin est le premier mérite du graveur. Les estampes de Beauvarlet ont eu une très-grande vogue, et ses épreuves avant la lettre sont montées de son vivant à de très-hauts prix, qui ont beaucoup diminué depuis sa mort, arrivée à Paris, le 7 décembre 1797. Malgré les malheurs des circonstances, et les pertes que cet artiste avait éprouvées, il a terminé sa carrière dans l'aisance. P—L.

BEAUVAU (RENÉ, baron DE), l'un des plus vaillants chevaliers du 13^e. siècle, descendait de Raoul, qui, dans le 11^e., n'avait pas déployé moins de valeur, et que les *Archives de St.-Aubin* d'Angers nous représentent, à l'année 1025, rendant hommage pour son château de Beauvau au comte d'Anjou, « debout, l'épée » au côté et la barrette en tête, à cause » de la parenté, » tandis que les autres seigneurs s'acquittaient de ce devoir à genoux, désarmés et découverts. C'est d'après cette circonstance que la plupart des auteurs ont vu dans la mai-

Beauvau restât près de ce jeune prince, pour l'aider de sa valeur et de ses lumières dans un gouvernement difficile et envié. Ce fut à cette époque que la branche aînée de la maison de Beauvau fut transplantée d'Anjou en Lorraine. Tels étaient les droits de Louis de Beauvau à l'estime de son souverain et à la vénération publique, qu'en 1448, René, fondant l'ordre du Croissant, inscrivit, pour premier chevalier, *Louis de Beauvau*; le second était *Monseigneur de Lorraine*, fils aîné du comte de Vaudémont; et le fondateur, aussi modeste que bon et valeureux, n'écrivit *le roi René* qu'à la cinquième place. Louis de Beauvau mourut en 1472 à Rome, où il avait été chargé de plusieurs ambassades délicates, notamment auprès du pape Pie II. Il avait eu trois femmes, et, en 1454, avait marié sa fille unique du premier lit, Isabeau de Beauvau, avec Jean de Bourbon, comte de Vendôme, et trisaïeul du roi Henri IV. Moréri a remarqué que, par cette alliance, toutes les têtes couronnées de l'Europe, descendaient de la maison de Beauvau. L—T—L.

BEAUVAU (HENRI, baron DE), descendant au 5^e. degré de Louis qui précède, aima la guerre, les négociations, les cours, les voyages, les sciences. Il alla faire ses premières armes en Hongrie, sous l'empereur Rodolphe II. Ne le trouvant pas assez bon guerrier, il offrit ses services à l'électeur de Bavière. Voyant la Hongrie envahie par les Turks, il leva un corps de mille chevaux et de deux mille hommes de pied, les conduisit à l'armée du prince de Mansfeld, et concourut à la victoire et à la reprise de Strigonie sur les infidèles, en 1595. Rappelé en Lorraine, il fut envoyé, en 1599, ambassadeur du duc Henri, à la cour de Rome, rela-

tivement au mariage de Catherine Bourbon, sœur de Henri IV, qui avait l'honneur d'être cousin. Bientôt il suivit le duc de Mercœur à son expédition de Hongrie, lorsqu'en 1601 le prince eut été prié par l'empereur Rodolphe de prendre le commandement de son armée. Les Turks défaits, les affaires de l'empereur rétablies, Henri de Beauvau se mit à parcourir l'Europe, l'Asie, l'Afrique. De retour chez lui, il se maria, fut grand-forestier de Lorraine, conseiller d'état et premier chambellan du duc; écrivit une relation de ses campagnes et de ses voyages (dont l'édition la plus complète est de Nancy, 1619, in-4^o. fig.), sur les lettres et l'éducation de son fils unique. — Ce fils fut Henri marquis de BEAUVAU, auteur des Mémoires de son nom, imprimés à Cologne, 1690. La réunion de ses connaissances et de son caractère le fit choisir pour gouverneur du prince ducal, qui depuis, sous le nom de *Charles V*, réduit par la France à être que duc titulaire de Lorraine, repoussé par l'Allemagne à être le défenseur de l'empire, se montra supérieur à la mauvaise et à la bonne fortune; eut la gloire de délivrer Vienne avec Sobieski, et de délivrer seul Sobieski à Barkan; épousa une sœur de l'empereur, veuve d'un roi de Pologne; mérita enfin que, pendant toute sa vie, Léopold l'appelât *le plus grand de ses généraux*, comme *le plus fidèle de ses alliés*, et qu'en apprenant sa mort, Louis XIV dit de lui: « perdu le plus sage et le plus généreux de mes ennemis. » L—T—L.

BEAUVAU (MARC DE), prince de Craon, petit-fils du dernier Henri dont nous venons de parler, naquit en 1679, ainsi que Léopold de Lorraine, et eut une éducation presque commune avec le fils de son souverain.

à la sienne, le duc s'attacha plus particulièrement chaque jour son grand écuyer par des faveurs, surtout par une confiance qu'on pouvait dire fraternelle. La bienfaisance en était le premier lien. Ce fut Marc, appelé alors le *marquis de Craon*, qui, en 1714 découvrit que le roi Stanislas, passant à Lunéville, venait d'y mettre secrètement en gage ses plus précieux bijoux pour une somme bien au-dessous de leur valeur; ce fut lui qui en informa aussitôt Léopold; et le duc, sans perdre un instant, fit retirer les bijoux et les envoya au roi, avec leur valeur entière en argent. Devenu père en 1708, Léopold se hâta, en 1715, de confier son fils à son ami; et Marc de Beauvau éleva François I^{er}, qui devait être empereur, comme Henri de Beauvau avait élevé Charles V. Les conseils de Marc eurent une grande influence dans tous les traités de pacification, de partages ou d'échanges qui terminèrent ou suivirent la guerre de la succession, et les parties rivales

à protéger les lettres et les arts dans cette Florence, leur patrie naturelle. Le prince de Craon y vécut entouré des plus beaux esprits d'Italie, des Sérati, des Venuti, des Nicolini, des Buon-Delmonte, et il portait à ces réunions autant de lumières qu'il en recevait. On a dit de lui « qu'il était sûrement un des hommes les plus instruits, et peut-être l'homme le plus aimable de son temps. » Il mourut en 1754, âgé de soixante-quinze ans, après avoir eu, de son mariage avec Anne-Marguerite de Lignéville, fille du maréchal de Lorraine, vingt enfants, presque tous vivants à l'époque de sa mort, et aussi noblement établis qu'il convenait à leur naissance.

I.—T.—L.

BEAUVAU (CHARLES-JUSTE, maréchal DE), fils du prince de Craon dont nous venons de parler, naquit à Lunéville le 10 sept. 1720. En 1742, pendant que les Français étaient assiégés dans Prague, tous les grenadiers de la garnison, joints aux carabiniers, rentraient d'une sortie qui avait été pour eux la plus brillante victoire, et cependant avaient la tristesse sur leurs fronts : on leur en demanda la cause. « *Le jeune brave* est blessé, » s'écrient-ils; et ils s'ouvrent pour le montrer porté au milieu d'eux sur un brancard ensanglanté. Ce *jeune brave*, qu'ils avaient ainsi surnommé, était Charles de Beauvau, qui, dès l'âge de treize ans, avait voulu suivre son oncle Lignéville, partant pour aller trouver sur les remparts de Colorno la mort la plus glorieuse; qui, à vingt ans, colonel des gardes du roi Stanislas, était venu seul servir comme volontaire dans l'armée française, et qui, aide-de-camp du maréchal de Belle-Isle, « s'était fait (dit le chevalier de Boufflers), aide-de-camp de tout ce qui marchait à l'ennemi. »

Prague défendue contre le prince Charles de Lorraine par le jeune Beauvau, dont le père était alors premier ministre du grand-duc François de Lorraine en Toscane, offrit un des jeux bizarres de la fortune; mais les vicissitudes et le changement de souverain qu'avait subi cette Lorraine tant disputée, entraînèrent de pareils résultats. Le prince de Beauvau ne démentit point son brillant début, qui lui valut la croix de S. Louis à vingt-un ans. Élevé rapidement de grade en grade, il reprit le *jeune brave* dans toutes ses campagnes; au passage de la Boderda, où, s'élançant avec son frère, travers les embrasures des canons, il s'empara des retranchements et du pont qui arrêtaient toute l'armée à l'assaut de Mahon, où, commandant l'attaque principale, il arriva sur la brèche en même temps que les premiers vaillants grenadiers; à la journée de Corback, où, sur l'annonce d'une bataille prochaine, on le vit accourir de Versailles, et lieutenant-général des armées, chevalier des ordres, capitaine des gardes, servir d'aide-de-camp au maréchal de Broglie. « *Le jeune brave* (écrivait au roi, le maréchal vainqueur), est arrivé au moment du combat. C'est un aide-de-camp d'une nouvelle espèce qui n'est pas moins bon pour le combat que pour l'action. » Aussi cet aide-de-camp fut-il choisi, deux ans après, pour commander en chef le corps de troupes envoyées au secours de l'Espagne : il allait entrer dans les rangs, à la tête de vingt-six mille Français, lorsque la paix de 1763 ferma devant lui cette carrière d'armes, qu'il était si avide de parcourir. On ne vit plus que l'homme de bien dans celui qui avait montré d'ardeur dans la guerre. Ce qui ass

aussi modeste qu'elle était courageuse; enfin, cet esprit de justice et de bienfaisance universelle, qu'on ne pouvait pas plus lasser qu'intimider, et qui ne semblait craindre que d'être loué. Commandant du Languedoc en 1763, M. de Beauvau part de Montpellier, où il venait de tenir les états, pour aller se faire ouvrir une *Tour de Constance*, où languissaient encore, lui avait-on dit, quelques restes de familles protestantes, sans autres délits que leur croyance religieuse. A son entrée dans un cachot obscur, il voit tomber à ses pieds quatorze femmes, qui, au milieu des sanglots, lui racontent et leurs communs malheurs et leurs différentes histoires. La plus jeune, âgée de cinquante ans, avait suivi sa mère au *Desert*, n'en ayant que huit : arrêtées l'une et l'autre, la mère était morte, et la fille avait vieilli dans ce cachot. « Vous êtes toutes libres, s'écrie M. de Beauvau; » et de ses deniers il pourvoit immédiatement à leur subsistance, ainsi qu'à la re-

, et son zèle (il eût pu lui écrire y comptait davantage), et Louis I faut le dire à son honneur, de la loyauté et la liberté de son ine des gardes contre les ven- es de son ministre, qui avait fait dresser la lettre de cachet exiler M. de Beauvau à Épinal.

le nouveau règne, nommé andant d'une des premières di- is militaires en 1777, gouver- le Provence en 1782, maréchal rance en 1783, le prince de rau imprima sur toutes ses di- s fonctions le sceau de son zèle l'honneur de l'armée et le bien rvice, de son intégrité dans l'ad- tration civile, de sa constante, sage philanthropie. La Provence t le rétablissement de ses états et ervation de son académie, le ctionnement de sa navigation et le tre de ses matelots, des monu- achevés et d'autres commencés, ous devaient réunir l'utile et l'a- le. A la suppression de l'arsenal rseille, il avait proposé de con- cette enceinte immense en un lieu égié, où tout commerce serait et tout culte permis. C'était une grande et féconde. Cette double ise d'un seul quartier de Mar- pouvait investir la France de la navigation et de tout le com- de la Méditerranée. Les trou- olitiques s'élevèrent. Le 16 juil- 1789, le maréchal de Beauvau, ment dévoué à son prince et à sa , accompagna le roi, en volon- dans son voyage orageux de illes à l'hôtel-de-ville de Paris, le couvrir de son corps, si cette e d'un danger présent à tous les s se réalisait. Le 4 août, Louis XVI rivit de sa main : « Je sens l'im- tance dont il est pour moi ser- que mon conseil d'état soit com-

» posé de la manière la plus propre à
 » captiver la confiance publique; et,
 » comme personne en France ne jouit
 » d'une considération plus générale et
 » plus distinguée que M. le maréchal
 » de Beauvau, je le prie de venir
 » m'aider de son zèle et de ses lu-
 » mières, et de me donner, en ces
 » malheureuses circonstances, une
 » nouvelle preuve de son attachement
 » à ma personne. » Beauvau, qui
 avait refusé le ministère le jour où
 Malesherbes avait refusé les sceaux,
 l'accepta cette fois, se réservant seule-
 ment la liberté de quitter le conseil,
 dès qu'il verrait l'impossibilité d'y
 être utile. Il y siégea cinq mois, et des
 membres de ce conseil nous ont répété
 souvent que « si les avis ouverts par
 » M. de Beauvau eussent été suivis,
 » beaucoup de malheurs eussent pu
 » être évités. » Il ne devait pas sur-
 vivre à ceux qu'enfanta l'année 1793.
 Son cœur cessa de souffrir le 21 mai
 de cette année. Ce fut une chose re-
 marquable que, dans ces temps-là,
 une grande partie du public parut sen-
 tir la perte d'un vieillard vertueux. Un
 journal disait, en annonçant sa mort:
 « Malgré son nom et ses dignités,
 » l'ascendant de ses vertus et de ses
 » bienfaits l'a environné de respects
 » jusqu'à la fin de sa carrière. » —
 Nous n'avons rien dit de son goût pas-
 sionné pour l'étude et les lettres, de
 sa constante et intime affection pour
 ceux qui, en s'adonnant à les cultiver,
 joignaient le mérite des vertus à l'éclat
 des talents, de tout ce qu'il puisa et
 porta dans leur commerce, de sa ré-
 ception à l'académie *della Crusca*,
 en 1748, et à l'académie française,
 en 1771; enfin, de sa fidélité scru-
 puleuse à remplir encore ses devoirs
 d'académicien, comme il avait rempli
 ceux de tous les postes qu'il avait oc-
 cupés. Nous renvoyons à son éloge

point rencontrer d'ingrats. Il avait été marié deux fois ; sa première femme, fille du duc de Bouillon et d'une princesse de Lorraine, l'avait laissé veuf, avant qu'il eût atteint la moitié de sa carrière ; la seconde, Elisabeth-Charlotte de Chabot, sœur du duc de Rohan-Chabot, a vieilli avec son époux : modèle révérend de la religion conjugale, elle lui a survécu pendant treize années, aussi intimement unie à sa mémoire qu'elle l'avait été à sa personne, et elle l'a rejoint dans son tombeau en 1806, âgée de soixante-dix-huit ans. On a dit d'elle ce que disait Cicéron de l'illustre Cornélia : « Femme admirable, dans laquelle tout le monde » croit que la Providence a voulu conserver les vestiges de cette antique

(1) « Oui (écrivait M. de Marmon- » tel en déplorant, au nom de l'acadé- » mie, la mort du maréchal de Beau- » vau), oui, nous pleurons celui dont » la seule présence recommandait dans » nos assemblées la décence, l'union, la

nt. « Je sais ce que Bayonne
 ire pour vous ; mais vous
 cessaire à Tournay. » En
 e Fénelon avait été dans
 uenacé par le duc de Marl-
 M. de Beauvau le fut dans
 assiégé par le prince Eugène.
 nent il fit de son palais et
 e un hôpital pour les bles-
 alades, mais il vendit tout
 et autres effets précieux ; il
 en son propre nom, jus-
 oo francs, pour faire sub-
 rnison, nourrir les pau-
 vres, et affranchir les ci-
 contributions arbitraires.
 andonnée du dehors, et
 ouvrir ses portes, l'évêque
 vainqueur de chanter le
 ; et, sourd aux menaces,
 le prince Eugène et de l'em-
 se rendit à Paris, près du
 uquel il voulait rester fidèle.
 is, qui eussent pu être of-
 ses refus, le comblèrent de
 son départ, et Louis XIV,
 reconnaître noblement de si
 vices, signa une ordonnance
 la dépense de M. de Beau-
 que de Tournay, tant qu'il
 Paris, serait défrayée toute-
 le trésor royal. Les som-
 vait empruntées lui furent
 es, sans qu'on voulût d'au-
 justificative qu'un état écrit
 . La vente de sa vaisselle et
 aux était ignorée de Louis
 elat n'en parla point ; mais
 siens, témoins et objet du
 rachetèrent tous ces effets
 le Mont-de-Piété, et priè-
 e Beauvau de les recevoir
 me un gage de leur désir
 ider encore, et de leurs re-
 levaient le perdre. Il atten-
 elle donna Tournay à l'em-
 il se démit de son évêché.

Le roi le nomma successivement ar-
 chevêque de Toulouse, en 1713 ; de
 Narbonne, en 1719 ; commandeur de
 ses ordres, en 1724 ; enfin, le 1^{er}.
 juin 1739, celui qui avait refusé de
 chanter le *Te Deum* pour la conquête
 du prince Eugène, reçut ordre d'en
 chanter un pour la paix, et, dans la
 lettre qui exprimait cet ordre, Louis
 XV lui accordait personnellement le
 titre de *cousin*, que les rois de France
 et d'Angleterre avaient reconnu et as-
 suré par brevets aux aînés de sa mai-
 son. Il ne survécut que deux mois à
 cette dernière marque d'honneur, et
 mourut le 4 août 1739, dans sa
 soixante-seizième année. Président
 des états de Languedoc pendant vingt
 ans, M. de Beauvau avait porté dans
 son administration politique la même
 pureté, sagesse et bienfaisance, que
 dans son administration pastorale.
 Animé, comme tous ceux de sa fa-
 mille, du goût de l'étude et des lettres,
 membre honoraire de la société de
 Montpellier, il n'avait jamais manqué
 d'assister aux séances de cette compa-
 gnie, pendant que la tenue des États
 le fixait dans cette ville. On doit à ses
 soins et encouragements de tout genre
 l'*Histoire du Languedoc*, en 5 vol.
 in-fol., par les religieux de St.-Maur ;
 la *Description géographique* et l'*His-
 toire naturelle* de cette même pro-
 vince, par la société de Montpellier.
 M. de Crillon fut son digne successeur,
 et dans son archevêché et dans sa
 place à l'académie. L—T—L.

BEAUVILLIERS (MARIE DE), fille
 du comte de St.-Aignan, gentilhomme
 attaché au duc d'Alençon, née le 27
 avril 1574. Destinée à prendre le voile,
 à cause du peu de fortune de ses pa-
 rents, elle se trouvait à l'abbaye de
 Montmartre, à l'époque du siège de
 Paris, en 1590 ; Henri IV la vit, s'en-
 flamma pour elle, et lui persuada fa-

Henri IV la nomma abbesse, en 1597 Marie de Beauvilliers, dame de Montmartre, des Porcherons et du Fort aux-Dames, fut cinquante-neuf ans abbesse, et mourut le 21 avril 1656 âgée de quatre-vingts ans. On trouve des détails sur son administration dans les *Antiquités de Montmartre* du P. Léon. B—Y.

BEAUVILLIERS, duc de St-Aignan (*Voy. ST.-AIGNAN*).

BEAUVOIR (CLAUDE DE). *Voy. CRATELUS*.

BEAUXALMIS (THOMAS), docteur en théologie, de l'ordre des carmes né à Melun en 1524, mort à Paris le 1^{er} mai 1589. Dom Calmet dit qu'il avait été curé de St-Paul, et Amelot de la Houssaye assure qu'il fut privé de cette cure pour avoir voulu empêcher que Maugiron et quelques mignons de Henri III ne fussent enterrés dans son église. Beauxamis eut le mérite de rester fidèle à son prince dans un temps de confusion et de déloyauté: c'est ce dont on peut juger.

saïres du langage, 1767, 2 vol. in-8°.

« C'est, dit l'abbé Barthélemy, la description de la région métaphysique de la grammaire; on a quelquefois de la peine à suivre l'auteur, au milieu de tant de discussions arides et d'idées abstraites; mais on est toujours forcé d'admirer la finesse de ses vues, ou l'intrépidité de son courage. » L'impératrice Marie-Thérèse, après avoir lu cet ouvrage, adressa à Beauzée une médaille d'or.

II. Une nouvelle édition des *Synonymes de l'abbé Girard*, considérablement augmentée, en 2 vol. in-12.

Le 2^e. volume est entièrement neuf, les articles qui le composent, recommandables par la justesse et la solidité, offrent une logique plus sûre, mais moins de finesse que ceux du 1^{er}., et M. Guizot leur a donné place dans son *Dictionnaire universel des Synonymes français*.

III. Une *Traduction de Salluste*, 1770, in-12, plusieurs fois réimprimée. On l'estime pour son exactitude et pour les notes; mais elle manque de chaleur et d'abondance, et n'a ni fait oublier la traduction du P. Dotteville, ni effrayé les nombreux rivaux qu'il a eus depuis dans cette entreprise, notamment Dureau-de-Lamalle. La lecture en est, d'ailleurs, rendue pénible, par les innovations que l'auteur s'est permises dans son orthographe. On peut porter le même jugement sur la traduction suivante.

IV. *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, traduite de Quinte-Curce, 1789, 2 vol. in-12; V. *Exposition abrégée des preuves historiques de la Religion*, in-12; VI. une *Traduction de l'Imitation de J.-C.* On lui doit aussi la publication de l'*Optique de Newton*, traduit par le fameux Marat, Paris, 1787, 2 vol. in-8°.. et une édition très-augmentée du *Dictionnaire des Synonymes* du P. de

Livoy, 1778, in-8°. Littérateur instruit et laborieux, Beauzée ne pas moins estimable, comme homme et comme citoyen. Philosophe sans affiche, et religieux sans grimace, droit, simple, modeste, et plus indulgent pour les autres que pour lui-même, « il sut, dit M. de Bouffle, » conserver sa franchise et sa neutralité, au milieu de la guerre éternelle des passions et des cabales; et, content du modique fruit de ses travaux littéraires, sa modération lui valut un lieu de fortune. » Le roi de Prusse avait voulu l'appeler à Berlin; mais il eut la sagesse de préférer, à ces offres brillantes, sa patrie, et la satisfaction de siéger à l'académie française, dont il était un des membres les plus utiles et les plus utiles. Il y avait succédé à Duclos, et y fut remplacé par le célèbre auteur du *Voyage de je Anacharsis*. N—1

BEAVER (JEAN), appelé aussi VER, et en latin *Fiber*, *Fiberi*, *Castor* et *Castorius*, moine bénédictin de l'abbaye de Westminster, vers le commencement du 14^e. siècle. C'était un homme plein d'esprit et de civilité. Il est auteur d'une *Chronique des affaires d'Angleterre*, depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps, et d'un livre intitulé: *De rebus cabii Westmonasteriensis*. Ces deux ouvrages, qui n'ont pas été imprimés, ont été cités avec éloge par différents écrivains anglais. — Un autre auteur du même nom, moine de St.-Alban, a composé quelques Traités peu connus, et qui sont aussi demeurés manuscrits. X—1

BEAZIANO, BEATIANO, BEAZZANO (AUGUSTIN), poète latin et italien, naquit à Trévise, florissait encore vers le milieu du 16^e. siècle, sans que l'on sache positivement le temps de sa naissance et

les plus vives espérances de fortune, il fut attaqué d'infirmités douloureuses, surtout de la goutte, et se vit forcé de renoncer aux affaires. Il se retira d'abord à Vérone, puis à Trévise, où il passa les dix-huit dernières années de sa vie dans des souffrances excessives. Il n'y trouvait de distraction que dans

FIN DU TROIS











